This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

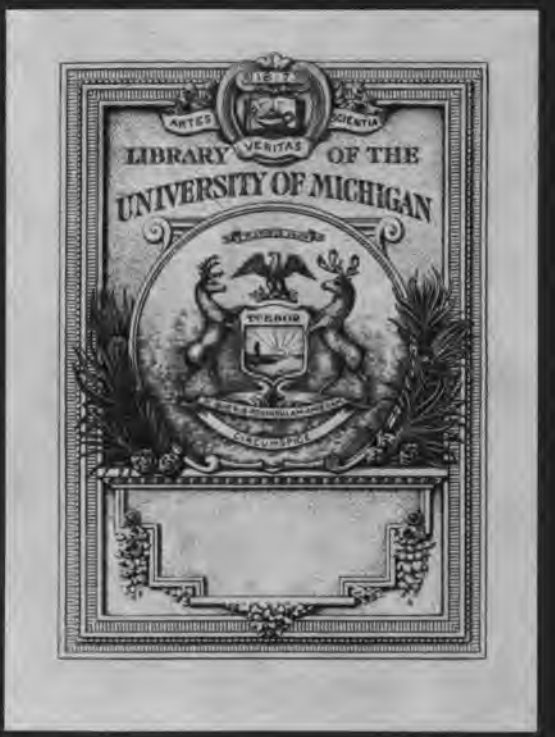
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,096


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1893. T. LXVIII.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-HUITIÈME

(SOIXANTE-HUITIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1893

Compte rendu
Aout 1893
2 - 11 - 93
[illegible]

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Les Rois*, par JULES LEMAITRE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 2. *La Vie privée de Michel Teissier*, par ÉDOUARD ROD. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 340 p., 3 fr. 50. — 3. *Ames blanches*, par WILLIAM RITTER. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 4. *Déçue*, par JACQUES FRÉHEL. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Meyffren*, par ANDRÉ SYLVABEL. Paris, Savine, 1893, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 6. *Cœur de sceptique*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 7. *Charité*, par PIERRE MAEL. Paris, Ollendorff, 1893, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Mirage*, par LOUIS ÉNAULT. Paris, Hachette, 1893, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Chemin qui monte*, par AUGUSTIN FILON. Paris, Hachette, 1893, in-16 de 298 p., 3 fr. 50. — 10. *La Maison du Quai-Planté*, par ALFRED BONSERGENT. Paris, Hennuyer, 1893, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Trop mondaine*, par Mme JULES SAMSON. Paris, Hennuyer, 1893, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 12. *Daniel Levar*, par MARY FLORAN. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1893, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 13. *La Femme de mon fils*, par DANIELLE D'ARTHEZ. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de 362 p., 2 fr. 50. — 14. *Athanase Cocardeau, l'apostat*; par J. ROSIER. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 300 p., 3 fr. — 15. *Vingt ans plus tard*, par GEORGES DU VALLON. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 298 p., 3 fr. — 16. *Cœur d'or*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 258 p., 2 fr. — 17. *Amour de mère*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, 1893, in-12 de 298 p., 3 fr. — 18. *Les Drames de l'Irlande*, par LUCIEN THOMIN. Paris, Téqui, 1893, in-16 de 260 p., 2 fr. — 19. *Castelvaulour*, par CHARLES BUET, avec 23 illustrations de H. Grobet. Paris, Delarue, 1893, in-8 de 200 p., 3 fr. 50. — 20. *La Maison du loup*, par STANLEY WEYMAN; trad. de Mme MARIE DRONSART. Paris, Colin, 1893, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 21. *Les Cousins de Normandie*, par CHARLES D'HÉRICAULT. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 272 p., 4 fr. — 22. *Les Confessions de Théroigne de Méricourt*, par FERDINAND DE STROBL-RAVESBERG. Paris, Westhauser, 1893, in-18 de 196 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Dessous de l'histoire*, par le marquis A. DE SAINTE-AULAIRE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 24. *Nouvelles militaires*, par AMÉDÉE DELORME. Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 25. *A la pointe de la plume*, par PAUL PIONIS; dessins de L. Trinquier. Paris, Fischbacher, 1893, in-32 de 152 p., 4 fr. — 26. *Le Saut du loup*, par JULES ROLLAND. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 308 p., 3 fr. 50.

1. — L'arc littéraire de M. Jules Lemaître possède plusieurs cordes. Cet écrivain rentre dans la catégorie de ceux que les anciens appelaient des « polygraphes. » Critique, théâtre, poésie, roman, il tient à honneur de s'essayer dans tous ces genres, et il le fait souvent non sans succès. Ce n'est pas une intelligence originale et supérieure, mais c'est, quand il le veut bien, un styliste plein de charme, et on ne saurait nier son talent. Il en a, et beaucoup. Seulement, sauf dans les *Portraits contemporains*, où il est bien lui, son talent est surtout d'assimilation et de reflet. On a dit très justement de son esprit aiguisé qu'il vibrait, comme une harpe éolienne, à toutes les brises. La mode maintenant

donne vers le socialisme. M. Jules Lemaître a lu tous les traités, toutes les brochures, tous les articles récemment parus sur la question sociale, et il a « vibré » à cette « brise, » qui peut à la fois souffler la justice et l'iniquité, porter la vie et la mort, préparer des germinations mystérieuses et de terribles tempêtes. De là *les Rois*. Mais si M. Alphonse Daudet n'avait pas écrit *les Rois en exil*, M. Jules Lemaître aurait-il eu l'idée de sa dernière œuvre ? C'est peu probable. Sans les faire oublier, *les Rois* de celui-ci procèdent directement des *Rois* de celui-là : ils procèdent aussi du *Candide*, de Voltaire, avec des « reflets » plus ou moins apparents de Benoît Malon, d'Ibsen et de Dostoiewsky.

Au lieu d'être en Illyrie, nous sommes en Alfanie. Là, règne le vieux Christian XVI. Il est octogénaire : le poids de la couronne lui pèse. Il la remet à son fils aîné, Hermann. Ces deux hommes sont fort dissemblables. Christian croit en son droit divin : il ne comprend la monarchie que sous sa forme absolue, et il n'a jamais transigé avec le principe d'autorité qu'il représente. Hermann, au contraire, est un prince imbu des idées nouvelles. Ennemi de tout faste et de tout appareil, étranger aux choses militaires, toujours dans les livres, il se considère comme l'égal de ses sujets. Même, il se jure, si jamais la fortune lui en donne les moyens, de réaliser en leur faveur ses utopies démocratiques et ultra-libérales. Le voici maître du pouvoir. Avant son avènement au trône, Hermann avait fait la connaissance d'une jeune nihiliste russe, Frida de Thalberg, fille du conspirateur Kariskine (on pourrait lire : Kropotkine), et disciple d'Audotia Lataniel (lisez hardiment : Louise Michel). Cette nihiliste a sur l'esprit et le cœur d'Hermann un souverain empire. C'est son Égérie politique : elle l'encourage et le maintient dans ses dispositions rénovatrices. Sans doute, Hermann a contre lui la noblesse, la bourgeoisie, ses ministres et tous les membres de la famille royale. Sa femme Wilhelmine, très vieux régime, archiduchesse dans l'âme, en conformité de principes et de croyances avec le vieux Christian, répugne essentiellement à toutes les innovations d'Hermann : il a aussi pour ennemi juré son frère, le prince Otto. Qu'importe ? Frida veut, Frida désire, Frida commande. Hermann obéit, avec d'autant plus d'empressement que les doctrines de la jeune révolutionnaire lui semblent justes, bienfaisantes, vraies. Et il va de l'avant ! Il remplace les anciens ministres par des hommes plus populaires; il en appelle au suffrage universel pour la nomination d'un parlement; il accorde à son peuple le droit de manifester librement ses volontés et ses caprices sur la voie publique. Au début, c'est admirable. On acclame le Roi; on exalte le monarque; on s'enthousiasme pour l'homme. Mais la Vierge Rouge ne se contente pas de si peu. Elle écrit à Frida pour qu'elle pousse Hermann à s'engager résolument sur le terrain socialiste : son libéralisme ne lui suffit pas, et elle estime, comme César, qu'il n'y a rien de fait, tant

qu'il reste quelque chose à faire. Les sociétés secrètes travaillent la populace, et à l'affection des premiers jours succède bientôt la méfiance, puis la haine. Au fond, c'est au trône même qu'en veut la Révolution. Un matin, hurlante, déchaînée, furieuse, la plèbe se porte devant le palais, menaçant d'envahir les appartements de la reine Wilhelmine et du petit Wilhelm, le futur héritier de la couronne. S'il ne s'agissait que de sacrifier sa vie, Hermann n'hésiterait pas; mais, en conscience, doit-il, peut-il immoler ainsi « le suprême espoir » de sa dynastie ? La mort dans l'âme, Hermann ordonne à la troupe de disperser les émeutiers. Cinq cents d'entre eux restent sur le terrain. L'utopiste découragé part pour un château lointain, où l'attend Frida de Thalberg. La reine Wilhelmine est au courant de leur liaison. Elle surprend Hermann aux genoux de Frida, et le tue d'un coup de pistolet. La nihiliste se noie dans un étang. En apprenant cette épouvantable catastrophe, qui fait songer à la catastrophe trop vraie de Meyerlingen, le vieux Christian reprend le pouvoir, anéantit les dangereux décrets rendus par Hermann, rétablit l'ancien état de choses, et meurt en confiant la régence à la princesse Wilhelmine. Tout ce qui précède se passe en l'an 900.

Quel est le but de cette œuvre ? M. Jules Lemaître a-t-il été réellement converti aux idées de Jules Guesde et de Karl Marx ? On le croirait de prime abord : il sympathise ardemment avec la foule; il compatit bruyamment à ses souffrances; il disserte abondamment sur le « bien fondé » de ses revendications. Mais finalement il n'est pas très sûr que la liquidation sociale donne aux humbles, aux petits, aux souffrants, plus de bonheur. Ce qui ressort très nettement des *Rois*, c'est que l'auteur n'a pas l'esprit monarchique. Il ne croit pas plus aux rois qu'il ne croit aux dieux. A l'entendre, les dieux s'en sont allés, et les rois sont en train de partir. Or, oubliant les services rendus autrefois par la Royauté, et ne voulant pas reconnaître que la Monarchie fut le signe vivant de l'alliance que nos pères avaient conclue entre eux, M. Lemaître fait aux partants une piètre conduite et ne leur rend pas grand honneur. Sa cour d'Alfanie n'est composée que de personnages absolument antipathiques : Christian XVI fait l'effet d'une vieille perruque contemporaine de Louis XI; la reine Wilhelmine, malgré toutes ses vertus, n'arrive qu'à agacer le lecteur — avec son insupportable orgueil, son imperturbable complaisance dans le sentiment de sa naissance et de son rang, son mépris affecté pour tout ce qui n'est pas de sang royal; Hermann a plutôt l'air d'un cuistre que d'un roi, et, en dépit de toutes ses bonnes intentions, il y a des heures où sa tolérance et sa résignation touchent à l'imbécillité; le petit Wilhelm, un enfant de cinq ans, n'apparait çà et là que comme un être rachitique, névropathique et toujours malade; le prince Otto est une brute, féroce, envieuse, crapuleuse, perdue de vices, rongée de débauches, dont le banquier juif Psachar

s'affiche le pourvoyeur servile et le trésorier complaisant. Si tous les représentants européens du principe monarchique ressemblaient à ceux que M. Jules Lemaître met en scène, la démagogie socialiste aurait beau jeu. Mais il suffit de lire *les Rois* pour se convaincre que l'auteur a exagéré à plaisir leurs défauts, amplifié leurs misères. De tous ces portraits, un seul est réellement flatté : c'est celui du prince Renaud, cousin d'Hermann. M. Lemaître en fait un artiste, un poète, un esthète, dégoûté du monde, recherchant uniquement la société des symbolistes, des wagnériens, des inventeurs de prosodies inaccoutumées, des trouveurs de frissons nouveaux. Il s'éprend un jour d'une acrobate sage, l'épouse, file en Amérique, fonde là-bas une colonie agricole, et philosophe tout à l'aise, en élevant son bétail et surveillant ses plantations. C'est l'histoire de Jean Orth. Une lettre de lui à son cousin Hermann, dont il ignore la mort, termine *les Rois*. Il y désespère de la vieille Europe, où « l'injustice sera toujours maîtresse. » Il y soutient que l'idéal démocratique ne peut se réaliser que « par une publique et universelle compression dont pâtiront surtout les êtres d'élite. » S'il ne fallait sacrifier des millions de créatures humaines, ce qu'il y aurait de mieux, selon lui, ce serait l'idéal aristocratique, c'est-à-dire « le développement total et harmonieux d'un petit nombre d'êtres supérieurs dans lesquels l'univers prendrait de plus en plus conscience. » Évidemment, le prince Renaud n'est, en tout ceci, que le truchement de M. Jules Lemaître, et on voit que feu Renan a passé par là. Encore un reflet.

2. — Le style de M. Édouard Rod n'a pas la saveur de celui de M. Jules Lemaître; mais l'auteur du *Sens de la vie* a des qualités qui manquent totalement à l'auteur des *Rois*. Il sait créer des personnages vivants, mettre en jeu des réalités saisissantes, analyser des caractères vrais, et, avec M. Paul Bourget, il est certainement aujourd'hui l'un des maîtres du « roman psychologique. » Dans sa dernière œuvre, *la Vie privée de Michel Teissier*, comme dans *le Sens de la vie* et dans *Sacrifiée*, M. Édouard Rod s'attache aux problèmes qui sont du domaine de la conscience. Il ne les résout pas toujours ainsi qu'il le faudrait : la certitude catholique fait défaut à l'écrivain. Mais il apporte à l'examen et à la solution des questions morales une grande droiture naturelle, et ses récits d'imagination ne sont pas seulement de simples fantaisies. Ce sont des études sérieuses qui donnent à réfléchir. Voici, en quelques mots, le résumé de la « vie privée » de Michel Teissier :

Orateur illustre, chef du parti conservateur français, Michel occupe une grande place dans le monde politique. Député, ministre, il exerce une influence considérable sur les affaires du pays. Il consacre son éloquence, ses talents, ses efforts, à la reconstitution des forces sociales et aux triomphes des principes essentiels, sans lesquels aucune société ré-

gulière, quelle que soit la forme du gouvernement, n'est possible. Les jacobins, tout en l'estimant, haïssent et redoutent Michel Teissier : les hommes d'ordre comptent absolument sur lui. Hélas ! un ver ronge sa vie privée. Marié, Michel a une excellente femme et il est père de deux charmants enfants. Vous vous le figurez parfaitement heureux : eh bien ! non. Il y a, dans ce ménage, en apparence très uni, très harmonique, un rouage qui grince avec discordance, un fil tendu qui se rompt imperceptiblement. Michel Teissier a recueilli chez lui une orpheline, Blanche Estève, fille d'un ancien colonel de ses amis, et il s'éprend pour elle d'une passion coupable, longtemps contenue, mais qui finit par éclater, ardente, troublante, absorbante. Il a commencé par jouer avec cet amour, sans trop se demander où cela le conduirait, et se figurant qu'il en resterait le maître. Vains calculs !.... Pour n'avoir pas brisé sa passion dès le début, elle commande maintenant en maîtresse; elle est plus impérieuse que les affections de famille, que les devoirs sociaux, que les considérations extérieures, que l'estime générale, que la gloire et que l'honneur. Un cynique, un inconscient, un viveur, un de ces gens enfin que M. Rod appelle, à tort « de conscience moyenne, » et qui s'accommodent des « lâchetés permises, » eût secrètement fait de Blanche sa maîtresse, et tout était dit. Chez de telles gens, « une passion est un incident ; » chez Michel, elle devait être « une catastrophe. » Plus forte que tout, il oublie, pour la satisfaire, sa femme, ses enfants, son passé, son avenir, et les principes dont il s'était si énergiquement affirmé le champion. Après bien des hésitations, des tergiversations, des raisonnements plus ou moins captieux, des révoltes et des angoisses plus ou moins douloureuses, le divorce paraît être à Michel la seule issue qui lui reste. Cependant, il n'ose pas s'arrêter à cette solution désespérée, et c'est sa femme elle-même qui finit par la lui conseiller. Du moment que le cœur de son mari ne lui appartient plus, que lui importe? Et l'on assiste à ce lamentable spectacle d'un homme qui, aux applaudissements de toute la France chrétienne, tonnait naguère contre la loi Naquet, et qui, maintenant égaré dans son propre sophisme, en est réduit à invoquer à son profit cette même loi. Le divorce de M. et Mme Teissier a lieu. Michel épouse Blanche, et c'est un épouvantable scandale. Les deux complices partent pour l'Angleterre : leur départ est comme une fuite vers le bonheur. Mais déjà l'expiation avait commencé. Dès que la loi démoralisatrice permet à Michel de vivre avec Blanche, sans être légalement adultères, le remords se fait sentir, la conscience parle, et arrivent rapides les amertumes du désenchantement. Ainsi, leur mariage purement civil fut des plus tristes : personne ne les accompagnait. On prit quatre témoins parmi les commissionnaires de la mairie. Une femme du peuple s'écria : « Ils n'ont que ce qu'ils méritent. » Plus triste fut encore leur départ. Dans leur wagon, deux

bourgeois se trouvèrent qui causaient de l'événement et traitaient Michel et Blanche de « misérables. » Michel demande à sa nouvelle femme si elle est heureuse. Elle répond vaguement : oui. Lui dit de même, et il sent qu'ils mentent. Entre sa complice et lui se dresse la vision cuisante des cœurs saignants qu'il a déchirés, des ruines de son foyer, de la trahison de ses devoirs, et, dans le train qui les emporte, planent autour d'eux, comme des « miasmes qui les menacent, » le « mensonge éternel, » la « peur d'eux-mêmes, » les « souvenirs que nul oubli ne chassera jamais » et qui « empoisonneront toutes leurs joies. » C'était bien la peine de déserter la lutte et de sortir du droit chemin !

M. Edouard Rod se demande s'il faut plaindre ou blâmer Michel Teissier. Sous couleur d'impartialité, le romancier ne laisse pas que de manifester pour son héros une certaine indulgence. Je ne la partage pas. Michel Teissier est à blâmer. Comment trouvez-vous ce défenseur attitré des grands principes, qui n'est même pas capable d'un acte de bon sens, d'énergie, de reprise de possession de soi-même, d'un sacrifice enfin qui lui eût donné, à défaut du bonheur matériel, la satisfaction d'une bonne conscience, la joie du devoir accompli ? On peut voir là une singulière inconséquence. Il est vrai que M. Édouard Rod l'explique par ce fait : Michel n'appréciait dans la religion que sa force sociale, ne songeant jamais à l'au delà que lui voilaient les soucis de la terre. S'il l'eût bien voulu, Michel pouvait rentrer dans l'ordre, rompre avec Blanche Estève et revenir loyalement à sa femme. Mais, pour de tels rachats d'âme, il faut la grâce de Dieu, et Michel ne l'implorait pas ; Michel ne priait jamais. Mme Teissier ne priait pas davantage, sans quoi, elle n'eût pas conseillé à son mari de divorcer. A ce propos, *la Vie privée de Michel Teissier* contient deux ou trois fausses notes à l'encontre de la doctrine catholique. M. Édouard Rod fait écrire ceci par Blanche à Michel (p. 173) : « J'ai été m'agenouiller dans un confessionnal ; j'ai tout avoué à un prêtre, sauf votre nom, bien entendu, *quoiqu'il me tourmentât pour le savoir.* » Accusation gratuite ! Si M. Rod n'était pas d'origine protestante, il saurait que jamais un prêtre catholique, au tribunal de la pénitence, ne se livre à une pareille transgression. N'insistons pas. Il a été raconté que l'auteur de la *Vie privée de Michel Teissier* avait emprunté le sujet de son roman à l'histoire vraie d'un retentissant divorce qui causa, il y a peu d'années, une profonde surprise dans le monde religieux. Je ne le crois pas : les deux personnages ne se ressemblent aucunement, et les motifs pas davantage. On a prétendu aussi que M. Édouard Rod avait eu en vue le divorce de Parnell, le leader irlandais. Michel Teissier est, il est vrai, le Parnell français ; mais il n'est pas protestant, il n'appartient pas à un culte qui autorise le divorce. Dans ces conditions, l'allusion tombe d'elle-même. A quoi bon d'ailleurs chercher ainsi des explications chimériques ? Le ro-

mancier, à notre avis, a voulu tout simplement mettre en lumière les funestes conséquences d'une passion coupable et la laideur morale du divorce. S'il s'est trompé quelquefois dans l'expression de ses idées, leur véritable intention reste indiscutable. La preuve, c'est qu'il laisse Michel aux prises avec sa conscience. C'est elle qui, développant en lui le sentiment de sa déchéance, se chargera de « changer en pas douloureux le « bonheur » acquis au prix d'une injustice. » Dans un prochain livre, *la Seconde Vie de Michel Teissier*, l'auteur se réserve de montrer de quelles peines cette injustice a tourmenté Michel, en vertu de « cette redoutable logique qui veut impitoyablement que le mal engendre le mal. » En attendant la réalisation d'une aussi bonne promesse, on peut tirer encore de la « première vie » de Michel Teissier cette leçon qu'il ne suffit pas de bien parler, et qu'il faut surtout bien agir. La leçon s'adresse tout spécialement à ces autorités sociales à qui semble dévolue l'œuvre du relèvement moral d'un pays, et qui ne conforment pas leur conduite avec leurs principes. C'est par de « telles défaillances » que les régénérations désirées avortent souvent si misérablement.

3. — Raoul Roé, fils d'un forestier général d'un des cantons de la Suisse, est un grand cœur, que les banalités de la vie révoltent et qui s'est épris d'un réel enthousiasme peur le Vrai, pour le Beau, pour l'Idéal. Étudiant à l'Université de Neuchâtel, il contraste singulièrement avec ses camarades, des freluquets qui ne s'occupent que de choses mondaines et dont l'attitude impertinente dit le néant de leurs âmes. La plupart ont pour ancêtres des faiseurs de montres ou des marchands de vin, et ils se targuent de leur noblesse comme s'ils descendaient des Croisés. Dans ce milieu frivole se trouve un vrai noble, Théodule de Praroman. Orphelin de mère, il avait passé une enfance solitaire et sans sourire dans un vieux château du pays romand. C'était une plante malade, aux tiges trop hâtives, et si son sang était du bleu le plus pur, il coulait trop rare dans ses veines. Un souffle eût renversé ce pâle et timide jeune homme, à la figure émaciée. Sa main, ne pouvant pas porter les armes, jouait du violon, et, dans cet art, l'enfant virtuose surpassait Paganini. Raoul, au contraire, était robuste et hardi, « avec dans sa force un peu de la grâce d'un archange qui n'aurait pas besoin de faire d'effort pour manier l'épée flamboyante. » De par la loi des contrastes, le fort se fit le protecteur du faible. Raoul fut attiré aussi vers Théodule par l'innocence du jeune noble. Théodule ignorait le mal, absolument. Cela ne l'attacha que davantage à Raoul. Désormais, il veillerait sur lui sans cesse ; il ne permettrait pas que la moindre parole vînt ternir la limpidité de cette âme. Il résolut, pareillement, de l'arracher à la « bise desséchante des scepticismes, » de lui insuffler toute son énergie morale, de lui inspirer tout son mépris pour la pouillerie humaine, de substituer à son « petit orgueil seigneurial » l' « impérial

orgueil des cultes hautains, notamment celui du Beau, dans ses deux manifestations les plus élevées : l'art et la vertu. » Dans sa profonde affection pour Théodule, transformée en une sorte d'idéale paternité, Raoul, en un mot, jura de faire de son ami un caractère d'élite, moralement trempé pour toutes les luttes, embrasé d'une ardeur sacrée pour tout ce qui est grand, regardant toujours plus haut que la vie. Hélas! les beaux projets de Raoul viennent butter et se briser contre une pierre d'achoppement qu'il n'avait point prévue. Le fils du forestier est fiancé à une de ses cousines, Irène de Diesse : il doit l'épouser, dès qu'il aura passé sa thèse de docteur ès lettres. Raoul présente Irène à Théodule, et aussitôt le frêle étudiant se prend à aimer la jeune fille d'une passion folle. Irène n'aime que Raoul. Sacrifiant son avenir, celui-ci renonce à elle, espérant qu'Irène tournerait ses regards vers Théodule. Il n'en est rien. Irène meurt de l'abandon de Raoul, et Théodule meurt à son tour de l'indifférence d'Irène. Raoul, qui a senti le néant de toutes les joies terrestres, entre dans les ordres et se consacre tout entier à Dieu.

L'histoire qui précède a pour titre : *Ames blanches*, et pour auteur M. William Ritter. C'est une œuvre de psychologie, mystique, hautaine, extraordinaire, qui ne s'adresse qu'aux esprits cultivés. Seulement, le psychologue, on le devine aux premières pages, manque d'expérience; ses personnages, créés de toutes pièces, n'appartiennent pas à la vie réelle ; l'analyse qu'il donne de leurs passions reste souvent imparfaite et défectueuse. Il y a aussi, dans *Ames blanches*, des idées parfois un peu singulières. Ainsi l'étudiant Raoul Roé, qui raffole du moyen âge, qui prépare une thèse sur l'*Ordre en politique et en religion*, qui a une grande foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se retrempe devant le crucifix de sa mère contre toutes les désespérances et y puise de nouvelles forces contre toutes les tentations, n'est pas d'une orthodoxie parfaite. Il mêle, en effet, à son catholicisme individuel les idées cabalistiques et synarchiques du marquis Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de *la Mission des juifs*. Mais comme l'œuvre du jeune romancier, avec ses aspirations généreuses et son esthétique idéaliste, marque un effort de plus dans la réaction littéraire qui s'opère aujourd'hui contre le positivisme d'Auguste Comte, le scepticisme de Renan et le naturalisme d'Émile Zola, il m'a paru bon, malgré ses défauts et quelques pages critiquables, de la signaler louablement. M. Ritter doit être un de ces néo-chrétiens que M. l'abbé Félix Klein, dans ses *Nouvelles Tendances en littérature et en religion*, recommande de ne pas décourager. Je me permettrai, toutefois, de donner à M. William Ritter le conseil de ne pas imiter aussi servilement le style outrancier de Barbey d'Aurevilly. C'est presque partout, dans *Ames blanches*, sa phrase empanachée, grammaticalement irrégulière, barrée d'incidences, avec l'inévi-

table trait surgissant à la fin de la période comme un plumet rouge sur le feutre d'un grand d'Espagne. M. Ritter possède assez de talent pour être lui-même et marcher seul.

4. — Qui est Jacques Fréhel? Une femme et une Bretonne, évidemment; mais une femme et une Bretonne qui a trop lu Chateaubriand et Renan : le Chateaubriand de *René*, le Renan du *Prêtre de Némi* et des *Souvenirs d'enfance*. Cela se devine dès les premières pages de *Déçue*, un roman aux teintes grises et aux prétentions philosophiques. Il s'agit d'une orpheline, Marie-Michèle Dampherney, née à Saint-Malo, en face du Grand-Bé, d'une famille de marins, et à qui il ne reste qu'une vieille parente, « la tante Dubut. » Celle-ci est vraiment sympathique. Femme de sens, de logique, de devoir, tranchant dans le vif de l'âme chrétienne sans amertume comme sans faiblesse, elle porte en elle tous les traits de clairvoyance qui marquent les êtres à qui les déceptions de la vie n'ont pas été épargnées et qui cependant sont restés très bons. La tante Dubut a pour domestique une vieille fille comme elle, Nanon Josse, qui est le dévouement en personne. Toutes deux élèvent l'orpheline et l'aiment également, chacune à sa façon. Qui croirait que, dans un tel milieu, Marie-Michèle n'a qu'à se laisser vivre? Eh bien! non : elle est déjà inquiète, tourmentée, raisonneuse. Elle lit en cachette tous les livres qui lui tombent sous la main. Le jour de sa première communion arrive : elle la fait avec un « profond recueillement, » mais « sans parvenir à croire à la présence réelle. » Quelque temps après, la tante Dubut meurt, et Marie-Michèle quitte Saint-Malo pour aller habiter dans un château perdu, au fin fond de la Bretagne, avec une cousine, Mme Dolbel, qui est sa dernière parente. Cette dame Dolbel a eu des malheurs conjugaux. Séparée de son mari, un colon de l'île Maurice, elle a pris l'humanité en horreur. Enfermée dans son manoir de Noar-Sark, elle y vit seule, ne se plaisant que dans la « contemplation » et l' « adoration de la nature. » Le panthéisme est sa religion, et elle en inculque les principes à Marie-Michèle : ce qui ne lui coûte pas grand effort. L'âme de la jeune fille est déjà toute prête à recevoir cette mauvaise semence. Toutefois, les argutics panthéistiques de Mme Dolbel ne sont pas gaies, et on s'ennuie ferme à Noar-Sark. Aussi l'orpheline s'amourache-t-elle instantanément d'un créole, Hugues Presgrave, qui est venu rendre visite à la châtelaine. Ce créole, d'âge mûr, ancien viveur, blasé, désillusionné, ne manque pas d'honnêteté. Il essaie de détromper Marie-Michèle et de lui donner à comprendre que la vie près de lui serait une vie d'abaissement et de désespoir. L'orpheline ne s'attache à lui que davantage : alors il fuit sans rien dire, ne voulant pas faire une victime. Marie-Michèle quitte aussitôt Mme Dolbel, et, du consentement de celle-ci, part pour Rome. Là, sous l'empire de certaines velléités religieuses et sur les conseils d'un Mgr de Richemont, elle

prend le voile chez les « Dames de la Mère de Jésus, » qui l'envoient dans leur couvent de Paris. Son séjour n'y est pas de grande durée, car, dès qu'elle apprend la mort de Mme Dolbel, la fausse novice se hâte d'en sortir. Je ne crois pas porter un jugement téméraire en affirmant que tout ce qu'on vient de lire n'a été amené que pour donner à l'auteur de *Déçue* occasion de déblatérer contre la vie religieuse et contre les couvents. La troisième partie de son œuvre n'est, en effet, sous ce rapport, qu'un long blasphème. A en croire Mme Jacques Fréhel, les jeunes filles qui entrent dans le cloître sont des « martyres. » On les abuse, au début, par de « vaines promesses ; » on en fait ensuite des « fanatiques, » des « stigmatisées, » des « convulsionnaires. » Elles se fanent comme des fleurs, derrière les « portes sombres » de ces maisons aux « murs de forteresse ; » elles s'y « étiolent dans les regrets » et y meurent « dans leur erreur fatale. » On ne parle là-dedans que de l'enfer ; tout s'y passe en « formules ridicules, » en « pratiques puériles ; » on y arrête toute franchise et tout élan ; l'hypocrisie et la délation y règnent en souveraines. Pour couronner son abominable diatribe, l'auteur de *Déçue* imagine des scènes qu'on dirait empruntées aux grotesques pages de *la Nonne sanglante* et du *Confessionnal des pénitents noirs*. Elle suppose que, lorsque les religieuses de la Mère de Jésus vont mourir, on les sort brutalement de leur lit, on les transporte dans un lieu tragique qui s'appelle le « mouroir, » et on précipite leur « horrible agonie » en les effrayant par la vision de « châtiments imaginaires. » L'odieux ici le dispute tellement à la sottise, qu'en lisant ces inventions d'une haine rentrée, surchauffée, recuite, le livre qui, tout d'abord, m'avait plu par une certaine poésie mélancolique, par les portraits charmants de la tante Dubut et de Nanon Josse, par des paysages bretons et marins d'une véritable saveur, m'est tombé des mains. Cette troisième partie m'impose le devoir de n'en conseiller la lecture à personne.

5. — Je ne conseille pas davantage la lecture des *Meyffren*, par André Sylvabel ; mais c'est pour une tout autre raison. Il n'y a dans ce roman-ci rien de blasphématoire, ni de déclamatoire. Il ne contient ni digressions panthéistiques ni diatribes contre les couvents. On y trouve même — la plus belle page du livre d'ailleurs — une admirable description d'un pèlerinage provençal. La messe y est dite en plein vent, en face de la mer bleue, au pied des îles d'or ; sur l'autel se dresse la statue colossale de la Bonne Mère ; tout autour, graves, recueillis, solennels, se pressent des milliers de paysans, de paysannes, aux costumes variés, aux physionomies originales, et on les voit tous s'incliner jusqu'à terre, alors que fifres et tambourins, selon la coutume séculaire, saluent l'Hostie consacrée qu'un vieux prêtre élève sur la foule de ses mains vénérables. Mais il y a, dans *les Meyffren*, des tableaux par trop risqués. Le sujet lui-même est d'un réalisme trop accentué. L'auteur nous fait complai-

samment assister aux débordements d'une Nana rustique, qui bouleverse et désole tout un village. L'action se passe sur les flancs de la chaîne des Maures, dans le Var. Là est arrivée un jour, de Toulon, cette Nana, une Génoise aux mœurs débraillées. Elle y a épousé un vieillard riche et presque en enfance nommé Aiguier, dont elle dissipe la fortune avec les jeunes gens qu'elle affole. Parmi eux se trouve Marius Escarel, l' « amoureux » de Césarine Meyffren. Les Escarel sont riches, les Meyffren sont pauvres. Marius voudrait épouser Césarine, et les Meyffren ne demanderaient pas mieux. Tout le village croit le mariage conclu et d'avance félicite Marius. On avait compté sans la mère Escarel, qui, formellement, refuse d'admettre chez elle Césarine Meyffren comme bru, parce que celle-ci n'a pas assez de bien. Fou de douleur, Marius Escarel délaisse Césarine pour la Génoise, qui l'entraîne à Toulon. Pour tous, Marius Escarel est un homme perdu : il finit cependant par se dégager de l'infâme goule, mais c'est trop tard. Le coupable repentant n'arrive que pour assister à l'agonie de Césarine, qui meurt de l'abandon de Marius. On les unit *in extremis*, du consentement de la mère Escarel. Sur le visage de la mourante un sourire passe, et son âme s'envole dans un rêve de paix et d'amour. Il eût été facile à M. Sylvabel (encore un pseudonyme) de faire de son œuvre une idylle charmante, tout en restant très vivante. Il lui suffisait d'indiquer, au lieu de les décrire, les mœurs libertines de la Génoise. Mais il est encore des romanciers qui se croient tenus à suivre de point en point la méthode zoliste et qui se figurent que le réalisme brutal constitue un signe de force et d'originalité. C'est précisément le contraire.

6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13. — Félicitons MM. Henri Ardel, Pierre Maël, Louis Énault, Augustin Filon, Alfred Bonsergent, Mme Jules Samson, Mlles Mary Floran et Danièle d'Arthez, de n'être pas tombés dans un pareil travers. Si *Cœur de sceptique*, *Charité*, *le Mirage*, *le Chemin qui monte*, *la Maison du Quai-Planté*, *Trop Mondaine*, *Daniel Levar*, *la Femme de mon fils*, ne sont pas tous romans à classer dans une bibliothèque paroissiale, aucun n'a rien qui éloigne de lui les lecteurs qui veulent être respectés. Il faut aussi reconnaître leur valeur littéraire, qui, sans être supérieure, mérite que l'on en tienne compte.

— J'aime beaucoup, par exemple, la langue sobre et châtiée de *Cœur de sceptique*. Pas de fausses notes, pas de déclamations, pas de superfluités : tout sert à l'action, d'ailleurs très simple, et tout concourt au dénouement. L'auteur, M. Henri Ardel, a dû beaucoup lire Prosper Mérimée. Son « sceptique » a nom Robert Morris. Il exerce à Paris la profession de romancier psychologue. Stendhal est son maître, et Paul Bourget son modèle. La desséchante habitude de tout peser, de tout disséquer, de tout analyser, a tué en lui la faculté de jouir pleinement de ce qui est vrai, beau et bon. Pourtant, ne nous y fions pas. Ce com-

pliqué, en ses heures d'abandon, adore la simplicité; ce désillusionné, quand il rentre en lui-même, éprouve la nostalgie d'un véritable foyer, tout parfumé d'affectueuse tendresse, semblable à celui qu'il a vu enfant dans la maison paternelle et dont il garde l'intime souvenir; ce blasé, dédaigneux des effusions banales, sent profondément. Un jour, il part pour la Suisse, dans l'unique dessein d'y rencontrer, pour un de ses prochains romans, la vraie jeune fille, une âme très candide, très pure et très sincère, toute différente de ces précieuses poupées parisiennes, élégantes, jolies à souhait, pomponnées suivant les règles de la dernière mode, en qui tout est artificiel et qui passent leur jeunesse à jouer un rôle convenu, qu'elles s'acharnent à exagérer et à rendre ridicule. Robert trouve le phénix désiré dans la personne de miss Lilian Evans. Mais, d'abord sujet d'étude, elle ne tarde pas à devenir pour lui objet d'amour. Robert épouse Lilian, malgré les embûches que lui tend une coquette envieuse et méchante. Marié, le voilà guéri à tout jamais de son scepticisme.

— C'est également un romancier sceptique, incrédule et anxieux, que M. Maël met en scène dans *Charité*. Harcelé et fatigué par le doute, Jean de Trehmeur est ramené à de plus consolantes réflexions par le spectacle du sublime amour du prochain que lui offre une famille de pêcheurs bretons. Ce que n'a pas pu faire la dialectique serrée du savant abbé Keriader, la charité chrétienne de Gildas Penhoüet, de Gaïd Le Mouel et de la mère Anne le produit sur l'âme orgueilleuse de M. de Trehmeur. Mais le sceptique est-il réellement, sincèrement converti? Ce n'est pas très sûr. Les cérémonies de l'Église le plongent dans le ravissement; il lit l'Évangile avec une respectueuse émotion; il tonne contre les sophistes qui inoculent le pessimisme dans l'âme du peuple. Et cependant, on dirait parfois qu'il revient à son « vomissement » et qu'il souffre toujours de ce que M. Maël appelle indulgemment la « maladie des esprits cultivés. » L'auteur nous annonce un nouveau roman qui complétera *Charité* et qui aura pour titre : *Un Drame de conscience*. Ici peut-être aurons-nous le mot de l'énigme.

— Le roman épistolaire est aujourd'hui bien démodé, et il y faut beaucoup de talent pour ne pas y être ennuyeux. M. Louis Énault a voulu cependant employer ce vieux genre, et, ce qui ne lui arrive pas toujours, il a fait, dans *le Mirage*, non un chef-d'œuvre, mais une œuvre intéressante. C'est encore, comme dans *Cœur de sceptique*, comme dans *Charité*, un romancier parisien qui est le héros de l'histoire. Elsa Wallis, nature poétique, éprise de littérature, fort au courant de la nôtre, habite Vienne, en Autriche, avec sa mère. Elle a lu les œuvres de Robert de Rouvre et professe une admiration sans bornes pour cet écrivain français. Si elle lui écrivait pour lui exprimer ses sentiments admiratifs? Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est ainsi que s'établit entre le romancier, un fat, et cette

jeune fille, une ingénue, toute une correspondance qui n'est point sans danger; car si tout d'abord l'esprit s'y intéresse, le cœur ne tarde pas à se mettre de la partie. Assurément, le plus coupable en ce flirt littéraire est Robert de Rouvre. Marié, il laisse croire à Elsa qu'il est célibataire et lui écrit à froid des lettres entraînantes. Romanesque, mais fort honnête, la jeune Autrichienne ne voit de solution possible à son aventure que le mariage. Avec une amie qui lui sert de chaperon, elle débarque un beau matin à Paris sans prévenir personne, se rend au domicile de son galant correspondant, et c'est la femme de ce beau monsieur qui la reçoit. Vous voyez d'ici le tableau. La raison revient à la pauvre fille, et elle retourne à Vienne pour épouser un de ses braves cousins. Une existence heureuse et calme la dédommage des déceptions que lui avait causées un fallacieux « mirage, » entretenu et grossi par ses rêves. Règle générale et morale à retenir : la lecture des romans qui ne sont pas strictement irréprochables est toujours dangereuse pour les jeunes filles, à l'imagination trop sensible et trop vive.

— Il paraît que, dans *le Chemin qui monte*, M. Augustin Filon a voulu donner un pendant à *Violette Mérian*. Mais, à mon sens du moins, ce roman-là est bien inférieur à ce roman-ci. L'action n'offre pas la même unité; on se perd souvent dans les digressions, et, en plusieurs endroits, l'intérêt languit. Le sujet prêtait pourtant à l'émotion et au pathétique : il y est question d'un enfant naturel, Robert Garneret, que recueille chez lui un riche bourgeois de Grenoble, M. Lemarchand, et qu'il fait élever comme ses propres fils, en lui cachant le secret de sa naissance. C'est à la mort de celui qu'il a toujours nommé et cru son père, que Robert apprend la vérité. Alors il s'explique la haine hypocrite et sourde que lui portait, sous des apparences correctement affectueuses, Mme Lemarchand. Fausse vertu, dont tout le monde fait l'éloge, extérieurement austère et prude, cette femme a une âme basse, corrompue et dissimulée. Elle trompe son mari avec le précepteur de ses enfants, et cache si bien son jeu que l'époux trompé apprend la honte qui rejaillit sur son foyer à l'heure seule où il ne lui est plus possible d'en exiger réparation. Robert Garneret est chassé de la famille Lemarchand, comme un « bâtard » et un intrus. Par son travail, par sa persévérance, il devient très honorablement et peu à peu l'artisan de sa propre fortune. La montée est rude, mais il avance quand même et ne se décourage jamais. A louer dans ce roman quelques pages bien venues sur les mœurs de la bourgeoisie libérale de province sous le second Empire. Le livre de M. Filon a paru d'abord dans le *Journal des Débats*, et il a plu, dit-on, aux lecteurs de cette feuille : cela s'explique très bien. Le riche M. Lemarchand, avocat, rentier, d'une ancienne famille d'échevins, incarne en sa personne (très flattée) toutes les idées politiques et religieuses en honneur aux *Débats*. A signaler aussi, dans *le Chemin qui monte*,

quelques portraits lestement croqués des principaux professeurs du lycée de Grenoble, à l'époque où le roman commence : celui de philosophie, vieillard de trente-cinq ans, qui raisonne comme un sage et se conduit comme un polisson ; celui de mathématiques, qui est toujours furieux et entre dans sa classe comme un boulet ; celui de rhétorique, normalien de fraîche date, que le journalisme réclame et qui sifflote sans cesse des refrains de la *Belle Hélène ;* celui d'humanités, qui croit réellement au métier et cite du latin en dehors des classes. Qui encore ?.... Mais en voilà bien assez pour montrer que les portraits de M. Filon, tous vivants, ont dû certainement poser devant le peintre, qui jadis, on le sait, appartenait à l'Université. Ces descriptions et ces portraits sont d'ailleurs ce qu'il y a de mieux dans *le Chemin qui monte.*

— Les descriptions et les portraits font aussi le charme de *la Maison du Quai-Planté*, de M. Alfred Bonsergent. Plusieurs prêtres, l'abbé Pendivick, l'abbé Le Bihau, l'abbé Legall, jouent un rôle dans ce gracieux roman : tous y sont présentés d'une façon vraie, naturelle, sacerdotale et digne. L'action se passe dans la pittoresque ville de Lannion, dont M. Bonsergent a saisi sur le vif et rendu avec une science consommée les mœurs locales. Il est surtout deux tableaux complètement réussis : le marché aux légumes, et le Pardon de Notre-Dame de la Clarté. Quant au sujet de l'œuvre, je l'aurai défini d'un mot, quand j'aurai dit que M. Bonsergent accommode à la mode de Bretagne les *Amoureux de Vérone*, du grand Shakespeare. Une thèse s'en dégage aussi, et elle est bonne : c'est la glorification de l'amour maternel.

— *Trop mondaine*, de Mme Jules Samson, nous introduit dans un milieu tout autre, un milieu essentiellement et foncièrement parisien, représenté par les familles Leclerc, Simonet, Raucourt, de Meyriane et de Sarras. Les Sarras poussent l'anglomanie jusqu'au ridicule et émaillent leurs conversations de tant de termes saxons qu'ils finissent par ne plus parler français. Les Raucourt sont en extase devant la Science (avec un grand S, s'il vous plaît !), et leur fille, qui suit tous les cours de la Sorbonne, du Collège de France, toutes les séances de l'Institut, toutes les leçons philomathiques qui se donnent dans la Grand'Ville, est bien le type de la jeune pédante moderne, orgueilleuse, rêche, insupportable. Les Meyriane, qui appartiennent à l'aristocratie pauvre de province, ont conservé à Paris leurs vieilles traditions de probité, de travail, d'honneur et de foi. Les Simonet forment un ménage terre-à-terre et parfaitement insignifiant : c'est le *vulgum pecus* de la bourgeoisie. Pour ce qui est des Leclerc, la famille la plus en vue de *Trop mondaine*, ce sont des Benoiton, mais plus honnêtes, plus propres et plus corrects. Néanmoins l'apparence, l'élégance, la mode, avec leurs mille détails frivoles, les absorbent au point qu'ils finissent par oublier les obligations et les devoirs les plus sérieux de la vie. Tout ce monde

se fréquente et se voit : les Meyriane y détonent par la simplicité de leur mise, de leurs idées et de leurs goûts. Deux jeunes filles, Jeanne et Gilberte Leclerc, occupent constamment la scène : la première brillante, hardie, coquette, uniquement occupée de chiffons, de plaisirs, de spectacles et de divertissements ; la seconde, effacée, modeste, timide, cachant sous des dehors un peu ingrats une âme d'élite, une belle intelligence, un grand cœur. Gilberte épouse Roger de Meyriane, au désespoir de Jeanne, qui avait jeté sur lui son dévolu et qui eût coiffé sainte Catherine, si un vieux célibataire n'eût pas eu pitié d'elle. Ce roman fait honneur à Mme Jules Samson.

— Le *Polybiblion* a déjà signalé plusieurs œuvres de Mme Mary Floran. Mais aucune n'avait offert l'intérêt de la dernière : *Daniel Levar*. Ce Daniel, fils orphelin d'un ancien officier, exerce la profession d'ingénieur et, avec les produits de son travail, pourvoit aux besoins de sa mère et de sa sœur, pauvres et dignes femmes qui vivent obscurément à Besançon. Il est envoyé dans l'Orléanais pour diriger les travaux d'une nouvelle ligne de chemin de fer. Pendant le voyage, en wagon, il renoue connaissance avec un ancien camarade de collège, Robert de Charmieux, qui, très ennuyé, raconte à Daniel pourquoi il a quitté Paris. Son oncle, le baron d'Armeilles, possesseur du château et du domaine de Barville, a jusqu'ici payé toutes ses dettes et fermé les yeux sur ses innombrables fredaines. Mais, à présent, il menace de le déshériter s'il n'épouse pas une des jeunes voisines de campagne du baron, Mlle Cyprienne de Bauséant. L'entrevue des fiançailles doit avoir lieu dans la semaine. Robert tempête, proteste, rechigne ; il traite son oncle de Géronte, se moque de son projet, fait promettre à Daniel de l'accompagner à Barville pour lui servir d'avocat, et finit par railler la jeune provinciale qu'on veut lui donner, malgré lui, pour femme. Or, dans un coin du même wagon, se trouvaient deux femmes emmitouflées qui se traitaient de « lady » et de « miss, » que nos deux compagnons prirent pour deux Anglaises et qui ne perdaient pas un mot des plaisanteries de Robert. A l'arrêt du train, les fourrures tombent, et une ravissante figure de jeune fille apparaît : c'était Cyprienne de Bauséant. Ce qui suit se devine presque. Robert devient amoureux de Cyprienne ; mais celle-ci ne veut à aucun prix du jeune viveur ; il s'est montré à elle sous son vrai jour, et elle ne l'a pas trouvé moralement beau. Daniel, au contraire, a produit sur Cyprienne une excellente et profonde impression. Elle s'est promis de l'épouser, et elle l'épouse, après mille obstacles, mille péripéties, tout un système de calomnies odieuses, jusqu'à une lâche provocation en duel, qui font encore plus ressortir le vilain caractère de Robert et la noblesse d'âme de Daniel. C'est un peu, par certains côtés, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet, mais sans imitation ni plagiat. L'œuvre en

elle-même a son originalité propre. Elle est morale, sans offrir rien d'enfantin, rien de puéril.

— J'en dis autant de *la Femme de mon fils*, de Mlle Danielle d'Arthez. Cette œuvre devrait porter le sous-titre que voici : *L'Ancien et le nouveau Régime*. C'est, en effet, tout le roman. L'ancien régime n'a qu'un représentant, et il en vaut dix. Saluez-le dans la fière, spirituelle et vaillante marquise douairière de Carneilles ! Elle surgit tout d'une pièce, intransigeante, immuable, invincible, allègre, active et encore bien portante, malgré ses soixante-quinze ans. On la contemple avec curiosité comme un objet antique resté là des temps disparus. Elle est pourtant charmante, la vieille marquise ! Sans doute, elle n'aime pas le temps présent ; elle n'admire pas les modes nouvelles ; ses souvenirs, ses haines, ses dévouements sont d'un autre âge ; elle appelle Napoléon Bonaparte « l'usurpateur, » et tient avec raison M. de Robespierre pour un vilain drôle ; elle a horreur du journalisme, du reportage, des gens de Bourse, des courses, du sport, de l'anglomanie, de l'éducation physique, des femmes savantes. Mais c'est en elle que s'incarnent les vrais sentiments, les bonnes qualités de l'esprit et du cœur, les grandes vertus. Sa fille Claude, Mme de Bryon, représente le « nouveau régime, » et, franchement, il ne vaut pas l'ancien. Elle est en tout l'opposé de sa mère : positive, sèche, ne pensant qu'à l'argent et s'encanaillant sans le moindre scrupule. Elle a deux enfants prêtes pour le mariage : Jeanne et Renée. Sans la marquise, qui intervient avec un veto formel, elle marierait l'une à un financier véreux, le baron Bryce, et l'autre à un riche dentiste, le docteur Hanckermann. Ce sont des familiers de son salon. Jeanne est un sportman accompli : elle monte à cheval, boxe, bostonne, fait de l'escrime. Il ne manque à cette manière d'homme enjuponné qu'une paire de moustache, laquelle viendra peut-être. Renée a d'autres goûts : elle est musicienne, peintre, artiste, et elle se marie avec un journaliste de talent, qui a su réconcilier Mme de Carneilles avec la presse.... Et le fils de la marquise ! il s'appelle Olivier et tient garnison à Granville, comme officier de dragons. Celui-là s'est « mésallié, » mais du moins il ne s'est pas « déshonoré, » comme l'aurait été Jeanne de Bryon, si elle avait épousé le baron Bryce. Lui a donné sa main et son nom à la fille orpheline d'un cabaretier, Julia Granson, une pauvre petite femme insignifiante et maladive, qui a reçu une éducation au-dessus de son état civil. Mariage malheureux. Julia aime son mari ; Olivier n'aime pas sa femme, tout en lui restant fidèle. Il part pour le Tonkin. Julia se meurt à Granville. On parle d'elle à la marquise, qui la recueille dans son hôtel, et quand Olivier revient de là-bas, il retrouve une Julia complètement transformée. L'affection, les bons soins, comme la tendresse persistante pour le cher absent, ont opéré cette métamorphose. La marquise douairière de Carneilles, si elle vit encore, aura dans quelques

mois un petit-fils. Souhaitons qu'il soit de son temps, mais avec toutes les qualités et sans les défauts des temps qui ne sont plus !

14, 15, 16, 17 et 18. — Connaissez-vous Fougasse ? C'est la localité la plus rouge d'un des pays rouges du Midi. Vers la fin du second Empire, un jeune homme de cette localité, Athanase Cocardeau, son père et sa mère étant morts, vint se fixer à Paris, où l'appelait un oncle célibataire, ancien négociant, le riche M. Labadieu. Athanase fit son droit, et, comme il était de famille républicaine, se lia facilement avec les principaux chefs de l'opposition d'alors. Il se fit aussi recevoir franc-maçon. Au Quatre Septembre, Athanase se trouvait tout désigné pour remplir un rôle politique. On le nomma secrétaire particulier du ministre de l'intérieur, avec la mission spéciale de surveiller les paroles et les actes de ce haut fonctionnaire et d'en rendre compte au chef suprême de la maçonnerie parisienne. Naturellement droit, le jeune secrétaire n'accomplit pas sans répugnance une pareille mission. Mais il passa outre : il y allait de son avenir. Quelque temps plus tard, il se marie avec une libre penseuse, et après le Seize Mai, on l'envoie comme sous-préfet dans un département de l'Est. Là, lui incombent des missions encore plus répugnantes. Il lui faut présider à l'arrachement des crucifix des écoles communales, à l'expulsion de religieux sans reproches, à la laïcisation d'hospices dont les sœurs de Charité avaient été, de temps immémorial, l'infatigable et secourable providence. Un vicaire de la ville où il réside est accusé d'attentats aux mœurs. C'est un coup monté, un ignoble guet-apens : les petites calomniatrices se sont coupées devant le juge d'instruction. L'une d'elles avoue même avoir reçu de l'argent pour témoigner ainsi contre le vicaire : il va être acquitté, et il faut qu'il soit condamné. Athanase reçoit ordre d'influer sur l'esprit des juges et de peser sur leur décision. C'en est trop. Athanase avait conservé de son éducation première quelques sentiments chrétiens. Ils lui reviennent, impérieux et salutaires. Sa conscience parle et il donne sa démission. Sa foi républicaine n'est pas ébranlée, mais il ne veut plus d'une République où de telles ignominies sont possibles. Que faire ? Mme Cocardeau l'a quitté depuis longtemps pour vivre avec un individu aussi dénué de scrupules qu'elle. Athanase se résout à retourner dans son pays, à Fougasse. Dès que la nouvelle en parvient dans ce bourg pourri, grande réjouissance parmi les frères et amis. Songez donc ! Athanase, le petit Athanase, un enfant de « chez nous, » qui a coopéré à la chute de l'Empire, qui a travaillé à la « glorieuse révolution » de septembre, revenir se fixer parmi eux, quelle aubaine ! On le reçoit avec enthousiasme, et on l'invite à présider un banquet maçonnique. Athanase déclare qu'il n'est plus franc-maçon, et le dimanche suivant on le voit se rendre à l'église pour assister à la messe paroissiale. Aussitôt, changement de front. Athanase est insulté, hué, honni : on organise contre lui d'épouvantables

charivaris, et il n'est pas de misères qu'on ne lui fasse. Tout est permis contre l' « apostat. » Apostat! parce qu'il ne pensait plus comme ces brutes!.... L'auteur d'*Athanase Cocardeau*, M. Jean Rozier, a pris texte de cette aventure qui est peut-être vraie, qui est tout au moins fort vraisemblable, pour exposer en détail tous les crimes commis par les politiciens jacobins du jour contre la liberté religieuse. A ce point de vue, son roman ne manque ni d'actualité ni d'utilité. C'est un livre de propagande.

— *Athanase Cocardeau l'apostat* rentre d'ailleurs dans la catégorie des romans religieux proprement dits. A la même catégorie appartiennent également : *Vingt ans plus tard*, par Mme Georges du Vallon, récit patriotique où deux jeunes Alsaciens, l'un marin, l'autre soldat, s'écrivent leurs impressions, et d'où se détache un touchant épisode, relatif à l'héroïque dévouement d'un séminariste enrégimenté, qui, lâchement outragé, refuse par devoir de se battre en duel, mais se noie le soir même en essayant de sauver son insulteur, entraîné dans les eaux d'une rivière très rapide; — *Cœur d'or*, par Mme Chéron de la Bruyère, édifiante biographie d'un pauvre élève en pharmacie, Jacques Vernon, que la religion soutient au milieu des plus cruelles épreuves, qui se substitue à son patron poursuivi pour empoisonnement involontaire, ramène ainsi ce voltairien à la foi chrétienne, le réconcilie avec sa femme et en tout, pour tout, toujours rend le bien pour le mal; — *Amour de mère*, par M. du Campfranc, roman très mouvementé, où l'on voit un enfant prodigue, Henri de Tréhameuc, payer par de continuelles ingratitudes les sacrifices maternels, jusqu'au jour où, vaincu par tant d'affection, abandonné de tous ses faux amis, méprisé des autres et de lui-même, le fils indigne fait sur sa misérable vie un salutaire retour, s'amende, se corrige et rachète noblement un passé honteux, en grossissant d'une croix de plus la petite armée des Frères du Sahara; — *Les Drames de l'Irlande*, par M. Lucien Thomin, drames terribles, dont les principaux acteurs sont : un paysan protestant du pays de Connaught, Patric Macauby; le landlord, sir Robert O'Connor, son fils Édouard, son intendant Wakefield; le tenancier catholique, Hugues Linley, et sa famille. Sir O'Connor a fait exproprier Macauby. Celui-ci se venge en enlevant un des enfants du lord, encore au berceau, le petit Rodoric. Il l'élève dans la haine et le crime, en fait un bandit, un précurseur de Ravachol. Chef des White-Boys, Rodoric tue son père et brûle son hôtel. A côté de ce sectaire forcené apparaît la loyale figure de Henry Linley. Proscrit volontaire, il rencontre en Afrique sir Édouard, le fils aîné de lord O'Connor. Son père a fait mettre le sien à mort, accusé d'un assassinat perpétré par le misérable Macauby. Mais le jeune Linley est un vrai chrétien, un bon catholique : il pardonne à sir Édouard, revient en Irlande, combat ardemment les fénians et conjure les fermiers de la « Verte Érin » de rester fidèles à la mémoire et aux principes du grand O'Connell.

19, 20, 21 et 22. — M. Charles Buet excelle dans le roman historique. On l'a surnommé le « Walter Scott de la Savoie. » La comparaison est un peu outrée, et si flatteuse qu'elle soit pour lui, je suis certain que M. Buet ne l'accepte pas. Il y a cependant entre eux des affinités. Comme Walter Scott, l'auteur de *la Dame de Moirans* aime à peindre les admirables sites de son pays, à décrire ses mœurs, à dramatiser ses légendes, à mettre en lumière ses traditions. C'est ainsi que Michelin des Esserts, le héros de *Castelvautour*, nouveau roman historique de M. Buet, nous fait l'effet d'un Quentin Durward savoyard.

Quand le fils des vautours la hache occis aura,
Que la fille aux yeux pers la dernière sera,
Époulx ne la prendra
Que celui dont la main toute noyre sera,
Qui sur le métal d'or Castelvautour aura.

A cette prophétie, expliquée à Michelin par l'ermite de la Gaure, se rattache le nœud du roman. Michelin, page de Bérengère de Savoie, femme de Louis XI, aime de tout son cœur la belle Simone de Castelvautour, demoiselle d'honneur de la Reine. Mais il ne peut l'épouser si la prophétie ne s'accomplit. Simone, « la fille aux yeux pers, » est à la fois très pauvre et très riche : très pauvre, puisqu'elle ne possède rien ; très riche, puisqu'un bloc d'or énorme a été jadis enfoui par son ancêtre, Hugo Bérick, au fond d'une mine dans les montagnes savoisiennes. Ce trésor ne peut être conquis que de haute lutte. Il ne s'agit de rien moins que de la vie du nouvel Argonaute. Michelin n'hésite pas : il quitte la cour, va dans son pays, se fait ouvrier mineur, sans cesser de porter l'épée, et revient mettre aux pieds de Simone, de ses mains encore toutes noires, le fameux bloc d'or. Voilà pour la légende, et voici pour l'histoire : *Castelvautour* fait revivre la mélancolique figure d'une des moins connues parmi les reines de France, cette Charlotte de Savoie, bonne mère, épouse fidèle, qui mourut au château d'Amboise, et dont nos annalistes ne disent rien, parce qu'elle disparaît dans le rayonnement du monarque à qui la patrie française doit son unité. Çà et là, passe aussi dans *Castelvautour* la figure du redoutable souverain, et toujours sous sa vraie physionomie, dans son étrange et originale individualité. Pour ces motifs, *Castelvautour* se recommande à l'attention de tous ceux qui, même dans une œuvre d'imagination, tiennent à ce qu'on respecte la vérité historique. Or, M. Charles Buet, avec plus ou moins de bonheur dans l'expression, en a eu constamment le souci.

— Un tel éloge n'est pas dû à l'auteur anglais de *la Maison du loup*, Stanley Weymann. Le « loup » en question a la forme humaine. C'est le surnom que les protestants ont donné au gouverneur de Cahors, Raoul de Mar, vidame de Bezers, un reître de la famille du baron des Adrets. Il a résolu d'épouser, coûte que coûte, Catherine de Caylus, fiancée à un

jeune gentilhomme parisien, Louis de Pavannes. Trois adolescents, Anne, Marie et Sainte-Croix de Caylus, appelés dans leur pays les « demoiselles, » à cause de leurs noms féminins de baptême, ont résolu de délivrer leur cousine Catherine des griffes du « loup. » Ce sont leurs aventures que raconte le roman traduit en français par Mme Marie Dronsart. Le drame ne manquerait pas d'intérêt, si l'esprit sectaire ne s'y montrait presque à chaque page. Huguenots et catholiques y bataillent ferme, mais ces derniers sont fort maltraités. Un coadjuteur de l'archevêque de Paris joue là dedans le rôle d'un scélérat, et il faut que le lecteur subisse, fait par une plume que la partialité guide, l'inévitable récit de la triste journée de la Saint-Barthélemy. Il en est maintenant de cette journée comme de la bataille de Waterloo. Depuis Mérimée, pour l'une, depuis Stendhal pour l'autre, pas un romancier, travaillant sur les deux époques, ne nous fait grâce de ces lieux communs historiques. Si encore on les présentait sous leur véritable jour !....

— C'est comme pour les romans qui mettent en jeu quelque épisode ou quelque personnage de la Révolution. Il est rare, si leurs auteurs ne se réclament pas des principes religieux, que ces romans ne soient l'excuse hypocrite des plus atroces crimes ou l'apologie effrontée des pires bandits. Peu d'écrivains, dans ces questions, ont l'impartial et honnête courage de feu M. Taine. Cependant je n'avais jamais vu l'audace du sophisme poussé plus loin que dans *les Confessions de Théroigne de Méricourt*, publiées et commentées par M. F. de Strobl-Ravesberg. Ce « noble » déblatère sans cesse contre la noblesse, déclame à tout propos contre la féodalité, peint les émigrés sous les plus noires couleurs, leur attribue des rôles d'espions, d'agents provocateurs et de mouchards au service de l'Autriche, exalte Mirabeau, Sieyès, le duc d'Orléans, et fait de Théroigne une femme admirable, une héroïne antique, victime résignée des haines et des calomnies aristocratiques. Ces *Confessions* tiennent plutôt du pamphlet que du roman. Il n'y a guère de réel que le récit de l'enlèvement de Théroigne en 1791 près de Liège, et de son incarcération à Konfstein, dans le Tyrol. L'auteur affirme l'avoir extrait de documents officiels déposés aux archives de Vienne. On peut l'en croire ; mais ce qui n'est pas dans ces documents, ce qui est bien à lui, ce sont ses déclamations et ses diatribes. La seule excuse de M. de Strobl-Ravesberg, c'est qu'il est étranger, bien qu'il écrive correctement notre langue, et qu'il n'a sur la Révolution française que des données fantaisistes, source logique de ses jugements faux, quand ils ne sont point puérils. Je le renvoie à M. Charles d'Héricault.

— Il est, à mon sens, le seul romancier contemporain qui connaisse notre Révolution à fond et qui soit réellement familier avec l'ensemble et les détails de cette époque formidable, tourmentée, troublée, énigmatique, attirante et repoussante. Il la juge toujours de haut, la condamnant ou

la louant, selon le cas, avec la plus entière franchise, et, comme seul l'amour passionné de la vérité le guide, nul ne sait mieux que lui faire comprendre comment « la nation la plus douce, la plus polie, la plus heureuse de l'Europe devint tout à coup la proie d'une bande de cannibales, » et comment « elle conserva cependant en elle assez de vertus pour étonner le monde par son héroïsme. » La nouvelle édition des *Cousins de Normandie*, de M. d'Héricault, donne de l'opportunité à ces réflexions. Du roman en lui-même je ne dirai rien, le *Polybiblion* en ayant déjà rendu compte. Il me suffit d'informer ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas cet exposé des luttes soutenues en 1793 par les royalistes normands contre les séides de Robespierre, que le volume, par son intérêt intense, par son style mouvementé, par ses incidents dramatiques, par sa philosophie salutaire et vengeresse, mérite de prendre place dans leur bibliothèque à côté des *Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur*, de *Thermidor*, de *la Fiancée de La Fontenelle* et des *Noces d'un jacobin*, du même auteur. Quant à la première édition des *Cousins de Normandie*, elle était devenue introuvable.

23. — Le compte rendu des *Dessous de l'histoire*, de M. le marquis de Sainte-Aulaire, trouve ici, sans transition, tout naturellement sa place. C'est un recueil de nouvelles dont la première, celle qui donne son titre au livre, est cependant la seule historique. Nous sommes en Suède, à la cour de Gustave III. Son ministre et son ami, Ankarstroëm, possède une femme jeune et charmante : le Roi lui fait la cour. Ankarstroëm les surprend. Il dissimule son dépit et mûrit sa vengeance. Des membres de la noblesse suédoise ont ourdi une conspiration contre Gustave III. Ankarstroëm demande à en faire partie et, poursuivant un autre but que ses complices, poignarde en plein bal ce roi qu'il vénérait tant et qui était devenu son rival. Dans la suite du volume, M. de Sainte-Aulaire délaisse l'histoire pour la fantaisie, et burine ces trois récits pleins d'attrait : *Fleur de serre*, œuvre de sentiment, concernant la fille d'un sculpteur, tout éprise d'art, que la doctrine lie à un vulgaire commerçant et qui se garde des chutes irrémédiables, parce que les « grands cœurs » ne sauraient s'abaisser aux « petites amours ; » *La Médaille*, émouvant épisode de la bataille de Solférino, où le troupier Larue fut sauvé de la mort par une médaille à l'effigie de Notre-Dame des Victoires que lui avait remise, dans une halte devant le couvent des Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, une bambine de cinq ans ; *L'Or maudit*, éloquente page à ajouter aux strophes vibrantes du premier acte de *Faust*, mises en musique par Gounod. C'est le matin du premier de l'an. Au lieu de bonbons et de jouets, un oncle richissime donne à sa filleule une poignée de louis, en lui disant : « Vois-tu, petite Margot, ceci est de l'or, tout ce qu'il y a au monde de plus noble, de plus beau, de plus fort, de plus estimé, de plus précieux, de meilleur ; avec cela, tu peux

te passer de tout, même de ton père et de ta mère. » Mais l'aïeule a tout vu et tout entendu. Indignée, elle chasse hors du logis l'empoisonneur de l'âme de sa petite-fille, et elle a eu raison. Si la justice n'était pas aujourd'hui un vain mot, un pareil corrupteur, un aussi misérable pervertisseur serait condamné à mort, comme le plus dangereux et le plus malfaisant des individus. Il n'y a pas, en effet, de crime plus grand que la corruption à froid de l'enfance.

24. — Les *Nouvelles militaires*, de M. Amédée Delorme, sont toutes un peu tristes et tournent un peu court. De ces nouvelles, au nombre de six, *Sergent Legoadec* et *Cordoue en 1808* ont mes préférences. *Le Capuchon d'ordonnance* n'est pas non plus sans mérite; mais il y faudrait un mot de vigoureuse flétrissure qui n'y est pas contre la barbare coutume de ces duels entre soldats ou entre officiers, où l'innocent, comme cela arrive cette fois, trouve souvent la mort. Combien plus moral, malgré sa note çà et là trop sentimentale, est *Sergent Legoadec!* Ce brave sergent a été envoyé avec ses hommes à Modranos, dans les Pyrénées, pour surveiller la frontière espagnole. Il rencontre là une gentille pastoure, Florette, à qui il fait un brin de cour. La Chloé montagnarde a son Daphnis, Jacques, fils de pauvres chevriers. Celui-ci est pris par la conscription : il va partir. Florette ne s'en console pas. Legoadec a fini son temps : il a quelques économies, il propose à Florette de l'épouser et de s'établir dans le pays. Refus énergique de la pastoure. Tout d'abord, il vient au sergent la mauvaise pensée d' « estourbir » son rival; puis, il se ravise, et savez-vous comment l'idylle qui a failli tourner au drame finit? Legoadec part à la place de Jacques et dote Florette. C'est d'une héroïque et sublime simplicité. *Cordoue en 1808* nous met en face d'une Andalouse peu accommodante, Maria del Pilar, fille du docteur Gonzalez. Les Français ont pris la ville : dans la bataille, a péri le fiancé de Maria. Elle fait aux vainqueurs une guerre à mort. Son père, le médecin, les accueille et les soigne : elle les hait. Un de nos officiers blessés, Roger de Salhers, guéri par le docteur, se sent pénétré d'amour pour sa fille et déclare à celle-ci qu'il serait heureux de donner sa vie pour elle. Maria le prend au mot, et lui dit, en lui présentant une coupe : « Si je vous affirmais que ce breuvage est empoisonné, et si j'ajoutais que je n'aurais foi en vous que lorsque vous l'auriez bu, le boiriez-vous? » Pour toute réponse, Roger prit la coupe et en avala d'un trait le contenu. Au même instant, il tombait foudroyé. L'Andalouse avait eu peur d'aimer l'officier et de devenir une *afrancesada*. Dona Maria del Pilar Gonzalez mourut à l'âge de quatre-vingts ans, supérieure d'un couvent de Carmélites. C'était la grand'tante de M. Amédée Delorme. L'auteur des *Nouvelles militaires* nous fait cette curieuse confidence à la fin de son récit.

25. — M. Paul Pionis est aussi sentimental que M. Delorme : mais il

est moins tragique. Les dix historiettes qui composent son volume : *A la pointe de la plume*, sont écrites à la bonne franquette, et, en dehors de *Maman poupée*, qui est navrante dans sa patriotique réalité, n'engendrent aucune idée noire. S'il me fallait choisir parmi les fleurs de ce savoureux bouquet, c'est à *la Communiante* que j'arrêterais mon choix. La « communiante » a dépassé la soixantaine. Elle arrive, elle s'approche, et vous avez devant les yeux une petite vieille sautillante, trottinante, proprette, aux cheveux blancs et de blanc vêtue, qui vous parle de lis et de roses et qui voit des papillons en plein hiver. Pauvre ou peut-être heureuse vieille ! Le jour d'avant celui de sa première communion, une insolation la frappa, ce pendant qu'elle cueillait des marguerites dans un pré pour s'en former une couronne. Depuis lors, elle est restée enfant, souriant toujours, même quand il neige, aux fleurs de mai, aux papillons de mai, au soleil de mai. N'est-ce pas exquis? M. Pionis a pour « petite patrie » le pays baugeois (entre le Perche et l'Anjou), et il en évoque l'âme croyante, les innocentes superstitions, les mœurs naïves. Le même écrivain abhorre l'école ultra-naturaliste. Il l'accuse d'avoir tué le livre, et il crie : haro ! sur les singes de Zola, sur ces écrivains nauséabonds, qui ont la prétention de faire œuvre d'art, alors qu'il ne sort de leur encrier que de répugnantes photographies. Il n'y a, dit-il, que les mouches vertes pour « préférer le miasme au parfum. » La mercuriale est évidemment un peu forcée. Mais, portât-elle à côté sur certains points, cette généreuse indignation n'est pas pour nous déplaire. La gangrène littéraire ne fait que trop de ravages et nul n'ignore qu'un bon romancier n'a pas besoin de mots orduriers pour rester naturel.

26. — M. Jules Rolland, l'auteur du *Saut du loup*, en est l'éclatante preuve. Dans le volume de nouvelles qu'il vient de publier sous ce titre, il a su rester idéaliste sans jamais cesser d'être naturel; il a su être moral sans être banal. La « petite patrie » de M. Rolland comprend le pays albigeois, et il l'aime jusque dans ses petits travers, qui n'ont d'ailleurs rien de bien désagréable ni de vilain. Il en aime aussi le passé, qu'il connaît comme pas un et qu'il raconte de la façon la plus pénétrante. Il en admire les paysages, qu'il brosse en véritable artiste. Il en a étudié profondément les caractères et les types, qu'il burine en portraitiste vigoureux autant que délicat. Les nouvelles de M. Jules Rolland sont d'ailleurs aussi variées de forme que de fond, tantôt longues, tantôt courtes, humoristiques, historiques, philosophiques, mais jamais ennuyeuses et toujours d'une correction littéraire parfaite. Dans la première : *Le Saut du loup*, M. Rolland se montre analyste sagace et psychologue subtil. L'amour, en ces pages de fine observation, se fait le malin jeu de dérouter toutes les prévisions, et cela pourrait s'intituler : *A qui perd gagne*. Dans *Amour blanc*, la note diffère : l'ironie et la verve

y dominent, le comique aussi, car on ne peut lire sans rire l'histoire du chat Fry, qui « s'oublie » sur les genoux du cardinal de Richelieu, quand le tout-puissant ministre fit halte au château de Landorthe après l'exécution de Montmorency. *Roses de Noël* est un drame de passion, dans lequel revit toute la société aristocratique albigeoise de 1781. Un curieux cas d'hérédité physiologique se trouve consciencieusement étudié et miraculeusement guéri dans *le Fauteuil de la comtesse*. Ce miracle, c'est le cœur qui l'opère : il en opère un autre, quoique d'un genre différent, dans *la Filleule de Lulli*. M. Jules Rolland a un culte pour Sainte-Cécile d'Albi, dont il a été l'historien. On est initié à toutes ses beautés architecturales et picturales, dans *Lucrecia Cantora*, émouvante légende d'amour mystique, vécue par un de ces maîtres italiens qui, au XVIe siècle et à l'appel du cardinal d'Amboise, vinrent peindre les admirables fresques de l'église-citadelle. Un nom gravé sur une pierre a suffi à M. Rolland pour ressusciter toute une époque. Je passe *l'Ombre*, *Mariages de Rouges-Gorges*, et j'arrive au *Furet*. C'est une perle, comme on en trouve parfois dans l'œuvre un peu mêlé du Provençal Paul Arène, et elle tient, mais si artistement ! sur une pointe d'aiguille. Il s'agit d'un brave curé de campagne qui a la passion de la chasse, à qui cette passion joue les plus vilains tours, et que le conteur rencontre, dix ans plus tard, dans un couvent. Seulement, au lieu de tuer des lièvres et des perdrix, il y élève des lapins domestiques. « Si, conclut philosophiquement l'auteur du *Saut du loup*, il est préférable pour la religion que l'abbé Fresquel ait rompu avec des habitudes contraires à la dignité et à la décence ecclésiastiques, au fond ceux qui ont le plus gagné à sa conversion, ce ne sont pas ses anciens paroissiens, mais bien plutôt les lapins sauvages de Cantalauze. » Cette boutade peint d'un trait le curé-chasseur. Une brillante préface de M. François Coppée présente *le Saut du loup* au lecteur. M. Jules Rolland a le droit d'en être fier.

FIRMIN BOISSIN.

SCIENCE SOCIALE, ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIALISME

1. *Précis d'économie politique et morale*, par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1893, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 2. *De la division du travail social*, par ÉMILE DURKHEIM. Paris, F Alcan, 1893, in-8 de IX et 471 p., 7 fr. 50. — 3. *De la vie simple, étude sociale*, par J. ÉMILE IVANOUEL. Girard et Brière, 1893, in-12 de 91 p., 1 fr. — 4. *La Population, les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor*, par ÉDOUARD VAN DER SMISSEN. Paris, Guillaumin ; Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 561 p., 8 fr. — 5. *Histoire de la population française*, par LUCIEN SCHŒNE, avec préface de M. E. Levasseur. Paris, Rousseau, 1893, in-12 de XV-428 p., 5 fr. — 6. *Les Signes de la fin du monde*, par J. DU VALDOR. Saint-Amand, imp. Saint-Joseph, 1893, in-12 de 282 p., 3 fr. — 7. *Libre-échange et Protection*, par LÉON POINSARD. Paris, Firmin Didot, 1893, in-8 de XVI-632 p., 6 fr. — 8. *La Societad civil cristiana segun la doctrina de la Iglesia romana*, par PIERRE SCHUMACHER, évêque de Portoviejo, 3e édit. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-12 de 119 p., 1 fr. 15. — 9. *Socialismo y anarquismo. La Encíclica de Conditione opificum y los circulos de*

obreros catolicos, par le P. Antonio Vincent, S. J. Valencia, Ramon Ortega, 1893, gr. in 8 de xxiv-502 p., 5 fr. — 10. *El Estado y la reforma social*, por Édouard Sanz y Escartin. Madrid, Société de librairie de Saint-François de Sales, 1893, in-8 de 292 p., 5 fr. — 11. *Le Pape, les catholiques et la question sociale*, par Léon Grégoire. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 271 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Cardinal Manning et son action sociale*, par l'abbé J. Lemire. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 13. *La Seconde Révolution française : Solution et dénouement pacifique de la question sociale ouvrière*, par François Husson. Paris, Guillaumin, 1893, in-12 de 207 p., 2 fr. — 14. *L'Évolution sociale*, par Bernard-Lavergne. Paris, Fischbacher, 1893, in-12 de iv-262 p., 3 fr. — 15. *Le Billet de banque productif d'intérêt et à lots par le crédit agricole*, par le marquis Chappuis de Maubou. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de 202 p., 2 fr. — 16. *La Caisse générale d'épargne et de retraite sous la garantie de l'État belge et les habitations ouvrières*, par Léon Meerens. Bruxelles, Visèlé, 1893, in-8 de 31 p. — 17. *Les Principes rationnels de l'assurance ouvrière*, par le Dr Schœnfeld. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 90 p., 2 fr. — 18. *La Providence dans les faits sociaux et la science sociale*, par P. de Decker. Bruxelles. Société belge de librairie, 1893. in-8 de 332 p , 4 fr. — 19. *Les Fruits de la Révolution*, par le comte Léo de Saint-Poncy. Paris, Gaume, 1893, gr. in-18 de 160 p., 2 fr. 50. — 20. *Égoïsme et misère*, par Jules Jeannin. Paris, Allemane, 1893, in-4 de 114 p., 2 fr. — 21. *Staatslexikon* édité pour la *Gœrres-Gesellschaft*, par le Dr Adolf Bruder, t. III, 21e et 22e livraisons, in-8. Fribourg-en-Brisgau, Herder; la double livraison : 2 marcs 50.

1. — Tout économiste ayant pignon sur rue tient à écrire un manuel. Nous ne voyons pas beaucoup ce que la science gagne à cette multiplication d'abrégés. Nous craignons même que ces manuels, dans lesquels les données économiques sont présentées sous la forme abstraite d'aphorismes et séparées des exemples vivants empruntés au monde réel, ne soient pour quelque chose dans le peu de popularité de l'économie politique. Quoi qu'il en soit, M. de Molinari, à qui l'on doit déjà beaucoup d'ouvrages, a réuni dans ce petit volume les têtes de chapitre des derniers : *La Morale économique* et les *Notions fondamentales d'économie politique et programme économique*. Nous renvoyons nos lecteurs aux appréciations que nous en avons données en leur temps. Quelques réserves que nous devions faire sur la base que M. de Molinari donne à la morale, nous aimons à rendre hommage à ses bonnes intentions, à l'honnêteté de ses sentiments, à son désir d'unir étroitement la morale à l'économie politique et de résoudre la question sociale par l'accord du progrès moral avec le progrès économique.

2. — C'est une nouvelle science de la morale que M. Durkheim, chargé d'un cours de science sociale et de pédagogie à la Faculté des lettres de Bordeaux, a prétendu construire. Suivant une méthode purement inductive et des preuves d'ordre exclusivement expérimental, il déduit la morale de la nécessité d'assurer la cohésion sociale. La cohésion sociale se produisait autrefois dans les *segments de société*. La division du travail rompt ces segments: le clan devient simplement la famille. L'individualisme se développe, mais d'autre part l'interdépendance des hommes augmente par suite même de la spécialisation croissante de leur activité intellectuelle, économique, politique. En même temps, toujours d'après l'auteur, les religions et les coutumes perdent de plus en

plus de leur empire sur les esprits et deviennent incapables d'assurer la cohésion sociale. Il faut donc que la loi intervienne et maintienne cette cohésion, notamment en ce qui touche les rapports du capital et du travail. M. Durkheim combat à la fois l'individualisme d'Herbert Spencer et le libéralisme des économistes comme M. de Molinari, qui font reposer le maintien de l'ordre social sur le respect des contrats libres. Son ouvrage témoigne d'une érudition considérable, quoique bornée à une catégorie d'ouvrages et de données susceptibles de rentrer dans son système ; de fines observations de détail y abondent, mais l'ensemble est incohérent et nuageux, et, après l'avoir lu, on ne peut que regretter de voir un homme de talent dépenser tant d'efforts dans le vide, précisément parce qu'il s'imagine que la science générale de la vie est à trouver, et que la science de la morale n'a pas existé jusqu'au jour où il a été chargé d'un cours de pédagogie.

3. — La division du travail est un des phénomènes qui caractérisent les sociétés compliquées, comme les appelait Le Play. Il est la grande cause du progrès matériel, mais il entraîne évidemment certaines complications douloureuses. De là, l'aspiration à la vie simple que, depuis Sénèque jusqu'à Léon Tolstoï, tous les philosophes ont éprouvée. M. Ivanouel est un bon vieillard qui en rêve aussi. Il n'est pas chrétien et l'imagination l'emporte sans contrepoids. Il voudrait que les femmes n'eussent plus le goût de la parure et que les hommes fissent le moins d'échanges possibles. Son idéal serait une sorte de vie monastique où la simplicité de vie pratiquée et où l'amitié entre les vieillards, l'amour entre les gens en âge régneraient. L'excellent M. Ivanouel plaint en effet de tout son cœur les prétendues victimes du célibat religieux tout comme l'ex-Père Hyacinthe. Au moins son opuscule a le mérite d'être court ; il est candide et il repose quand on a lu M. Durckheim.

4. — Avec le volume de M. Van der Smissen sur *la Population*, nous rentrons sur le terrain solide de la science positive. L'Académie des sciences morales et politiques a justement couronné l'œuvre du jeune professeur de l'Université de Liège ; car elle embrasse sous tous ses aspects cette grande question et les traite avec clarté et sagacité, en s'appuyant sur l'observation des faits. L'auteur se rattache très nettement à l'école de Bastiat, selon laquelle tout homme produisant généralement plus qu'il ne consomme, à la condition que l'échange se développe librement, l'augmentation de la population et l'augmentation de la richesse vont de pair. Il la complète en s'appropriant la théorie de Carey sur la circulation de la matière, en vertu de laquelle la production agricole et manufacturière entraînerait toujours des restitutions équivalentes au grand réservoir des forces vitales de la nature. Ces deux théories ne nous paraissent pas aussi évidentes qu'à l'auteur. Par suite de la mauvaise administration des hommes, beaucoup de territoires sont détériorés :

les fleuves emportent incessamment vers la mer les éléments des subsistances; les mines de houille ne se renouvellent pas. Pour que la population « sur des points donnés » ne dépasse pas les moyens d'existence il faut que l'art industriel fasse des progrès constants. Par conséquent, l'équilibre entre la population et les moyens d'existence est un équilibre toujours instable. Le grand nombre des travailleurs non employés qui existent dans les grandes agglomérations et constituent une armée de réserve toujours à la disposition de l'industrie, sur laquelle Karl Marx insiste tant et qui, selon lui, est disposée à se contenter de salaires de famine, sont bien la preuve d'encombrements humains locaux. M. Van der Smissen le reconnaît; car il préconise hautement l'émigration là où la densité de la population tend à devenir excessive, et il montre le rapport qui existe entre un bon régime domestique et les habitudes d'émigration. Nous sommes pleinement d'accord avec lui sur les débouchés pratiquement indéfinis que la surface du globe offre à l'accroissement des familles humaines. Enfin nous le louons d'avoir démontré comment le luxe, les vices qui arrêtent l'accroissement de la population, peuvent diminuer la richesse elle-même, ainsi que c'est le cas de la France. Même pour ceux qui constatent les difficultés résultant d'une *overpopulation* locale et passagère, le péril de l'*ὀλιγανθρωπία* est beaucoup plus redoutable, parce qu'il n'y a pas à la corruption morale un remède naturel et relativement facile comme l'émigration l'est à l'excès local de population. Les chapitres sur la dépopulation relative des campagnes, sur l'action du régime de la propriété, sur l'accroissement de la population, sur l'influence de l'accroissement de la population sur les salaires, sur le libre arbitre et la natalité, sont particulièrement remarquables et donnent une originalité réelle à cet ouvrage, consacré à une question classique entre toutes. M. Van der Smissen est appelé à prendre une place importante parmi les économistes chrétiens.

5. — M. Schœne, l'auteur de l'*Histoire de la population française* qui a partagé avec l'ouvrage de M. Van der Smissen le prix de l'Académie, a au fond la même doctrine. Il insiste avec raison sur les progrès scientifiques qui permettront à la terre de porter une population beaucoup plus grande et qui, par conséquent, rendent aussi inutile pratiquement de se prémunir contre les dangers prévus par Malthus que contre le refroidissement de la terre soupçonné par l'astronomie. Mais la discussion doctrinale tient très peu de place dans ce livre : on n'y trouve presque point de statistique. Il est exclusivement consacré à l'histoire des idées courantes et des théories scientifiques sur la population qui se sont succédé, ainsi que des mesures législatives qu'elles ont provoquées, aux diverses époques. Sur ce terrain ainsi délimité, l'ouvrage de M. Schœne est à peu près complet : à peine a-t-il omis de citer quelques passages des Pères de l'Église. Il est même absolument neuf ; car on ne trouverait

nulle part ailleurs un recueil de textes si nombreux et toujours éclairés par une judicieuse critique. M. Schœne retrace en même temps dans ses grands traits l'histoire de la population de la France. Le chapitre relatif au relèvement dela population en Lorraine sous les règnes réparateurs de Léopold et de Stanislas est particulièrement intéressant. Tout l'ouvrage est du reste d'une lecture fort agréable.

6. — M. Van der Smissen traite, dans le chapitre intitulé *le Libre arbitre et la natalité*, de l'action des fraudes conjugales, du malthusianisme pratique sur la restriction de la fécondité, avec la netteté et la fermeté nécessaires, sans jamais dépasser la mesure qui permet à son livre d'être placé entre toutes les mains. L'auteur des *Signes de la fin d'un monde*, dont le pseudonyme nous paraît cacher un ecclésiastique, discute au contraire cette question avec des développements qui en font un traité spécial. Il nous parait s'adresser plus particulièrement aux membres du clergé. La théologie morale, voire la casuistique, y tiennent une trop grande place pour que nous nous permettions de porter aucun jugement sur lui, et que nous nous demandions sil a dialectique et le procédé des cas imaginaires cher aux casuistes n'ont pas entraîné l'auteur à des solutions exorbitantes. Au point de vue économique, l'auteur est dans le vrai quand il dit que la stérilité systématique est une cause de destruction pour la nationalité française dans un avenir prochain, et qu'elle est dès à présent une source de dégradation des caractères, d'abâtardissement de la race. A ce point de vue, il n'exagère nullement l'étendue et la profondeur du mal.

7. — M. Léon Poinsard a trouvé le moyen de rendre intéressante une question encore plus rebattue que la question de la population : celle du libre-échange et de la protection. Dans une série de notices fort bien élaborées et dont les éléments sont empruntés aux observations des voyageurs et aux rapports officiels, il étudie la constitution industrielle et le régime commercial de quatorze nations, à commencer par l'Angleterre et à finir par la France, en passant par la Turquie, l'Italie et les États-Unis. Sa thèse est que les pays sont libres-échangistes ou protectionnistes, selon la consistance de leurs richesses naturelles et leur état social. Ainsi, l'Angleterre et la Belgique sont et doivent être libres-échangistes, parce qu'elles ont une organisation manufacturière prépondérante. La Turquie doit l'être, parce qu'elle a des richesses naturelles considérables qu'elle n'est pas en état d'exploiter. Par contre, deux sortes de pays doivent être protectionnistes : ceux dont le développement industriel est en voie de formation, comme les États-Unis, et ceux où la culture et l'industrie se partagent les forces nationales, ce qui, selon M. Poinsard, est le cas de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Suisse.

Il y a beaucoup d'ingéniosité et une part de vérité dans ce procédé que l'auteur, en une préface un peu solennelle, élève au rang de mé-

thode. Il paraît d'ailleurs ignorer que la théorie qu'il croit être une nouveauté a été, en réalité, empruntée au *Système d'économie nationale* de List, publié vers 1840. M. Poinsard a raison quand il s'approprie une observation de M. Amé, suivant qui, tous les pays n'étant pas pourvus des éléments propres à créer des industries capables d'employer tous leurs bras et tous leurs capitaux et d'exceller sur les autres nations en certaines spécialités, le libre-échange absolu pourrait amener, au détriment des nationalités, des redistributions de capitaux et d'hommes semblables à celles qui s'opèrent entre les départements français et entre les États de l'Union américaine. C'est une excuse, une justification, si l'on veut, pour les vieux pays qui cherchent à arrêter leur décadence par le régime protectionniste, quoique certaines conséquences de ce régime la précipitent encore. Mais le côté faible du procédé de M. Poinsard est d'être entraîné à soutenir que tout ce qui est est justifié par là même. Cela l'amène à soutenir l'utilité et même la nécessité actuelle du protectionnisme aux États-Unis, malgré les faits qui témoignent de la corruption des rapports sociaux et des complications économiques en résultant, alors que, dotés comme ils le sont en richesses naturelles, ils seraient très certainement arrivés, sous le régime de la liberté, d'une manière plus saine sinon plus rapide, à un grand développement manufacturier. Mais M. Poinsard, esclave de son procédé, méconnaît les lois générales qui agissent comme tendances dominantes à travers les phénomènes complexes de la vie économique. La richesse ne peut pas résulter de l'enchérissement artificiel des conditions de production : voilà la raison décisive qui condamne le protectionnisme, si ce n'est comme un expédient temporaire et limité à quelques industries qu'on veut acclimater, ainsi que l'enseigne Stuart Mill, ou comme une forme de sacrifice fait par l'ensemble des particuliers à la nationalité.

Dans son Introduction, M. Poinsard fait le procès des statistiques douanières. Plusieurs de ses critiques sont justes ; mais il ne tient pas compte du principe que quand, dans une série de données, les mêmes causes d'erreurs se répètent identiquement, on peut en faire abstraction pour les comparer. Puis il ignore certains travaux des statisticiens modernes qui remédient en partie aux lacunes des tableaux de douane. Malgré ces réserves, son ouvrage, par l'intérêt de l'exposition, le choix des matériaux et surtout l'honnêteté des vues, dépasse de beaucoup la moyenne de cette partie de la littérature économique.

8, 9, 10. — Les grandes encycliques de Léon XIII ont donné, en Espagne et dans les pays hispano-américains, une vive impulsion au mouvement social chrétien. Nous devons nous borner à mentionner l'instruction de l'évêque de Portoviejo dans la république de l'Équateur, sous forme de catéchisme pour la jeunesse des deux sexes, sur *la Société civile selon la doctrine de l'Église romaine*. Nous ne pouvons l'analyser, mais

il nous paraît un modèle d'exposition et de clarté. — Les cercles catholiques d'ouvriers se sont développés en Espagne sur le modèle des cercles français avec les institutions économiques qui leur donnent un intérêt pratique : confréries professionnelles et associations coopératives. Le Père Vincent donne une statistique complète de ces cercles et publie leurs statuts et leurs règlements. Cette partie de son travail est fort intéressante pour les personnes qui veulent se mettre au courant du mouvement catholique en Espagne. Une autre partie est un commentaire de l'encyclique sur la condition des ouvriers et une réfutation du socialisme. L'auteur est un apôtre, non un économiste : on pourrait discuter plusieurs de ses reproductions d'auteurs allemands qui posent d'énormes questions auxquelles il n'apporte lui-même aucun élément nouveau de solution ni éclaircissement original. Mais il est parfaitement dans le vrai quand il indique ces groupements d'ouvriers et de patrons chrétiens entre eux, et à l'exclusion des éléments indifférents, comme le principal élément de la réforme sociale. C'est là un point sur lequel tous les gens de bien doivent consacrer leurs efforts.

— M. Sanz y Escartin, qui, il y a deux ans, publiait un ouvrage sur *la Question économique* dont le *Polybiblion* (t. LXI, p. 45) a rendu compte, étudie cette fois le rôle de l'État dans la réforme sociale. S'inspirant de l'école allemande, de M. de Mun, de M. Decurtins, il la lui fait très grande : corporations obligatoires, fixation légale de la journée de travail même pour les adultes, triple assurance obligatoire, sont pour lui des pierres d'attente ; il préconise en effet la conversion en services d'État et en services municipaux de beaucoup de services accomplis actuellement par l'industrie privée, notamment la création de boucheries et de boulangeries municipales. Les quelques exemples tirés de la pratique de villes espagnoles sur lesquels il s'appuie sont peu probants. C'est précisément cette extension abusive des fonctions publiques qui, depuis le XVIe siècle, a tué en Espagne l'initiative privée et qui est la cause de la pauvreté du pays, que l'auteur constate dans maints passages. Pour l'atténuer, il réclame une protection douanière de plus en plus énergique. Sur ce point nous renvoyons l'auteur à l'excellent chapitre que M. Poinsard a consacré, dans son livre, à l'Espagne. Il ne lui sera au moins pas suspect comme les économistes libéraux et particulièrement M. Paul Leroy-Beaulieu, qu'il s'efforce de réfuter. L'auteur annonce dans sa préface un troisième ouvrage sur *l'Individu et la Réforme sociale*. Mais à l'avance il discrédite tellement les efforts des associations libres, et les institutions qu'il préconise sont tellement destructives du patronage, qu'il resterait à l'action individuelle bien peu à faire dans son système. Les chapitres sur la nécessité de ne pas écraser les peuples par les impôts et les charges militaires sont judicieux et ne soulèveront aucune des graves réserves que les autres appellent.

11. — Sans avoir les allures scientifiques de M. Sanz y Escartin, M. Léon Grégoire appartient à la même école. Son volume : *le Pape, les catholiques et la Question sociale*, est un livre de propagande alerte et bien composé qui reproduit, avec l'ennui en moins, les thèses disséminées dans la collection de l'*Association catholique*. Il trace d'une manière intéressante la physionomie du *Mouvement social chrétien* tel qu'il se produit dans les différents pays. M. Grégoire décrit *con amore* les effets de style et de parole produits par les principaux personnages de ce mouvement; il met également bien en relief leur valeur comme manœuvres de parti ; quant aux difficultés économiques des questions soulevées par les interventions de l'État et les programmes des socialistes chrétiens, il ne s'en occupe pas. Comme caractéristique des tendances de l'école il faut signaler les sarcasmes de l'auteur sur le principe du patronage des chefs d'industrie et sur les institutions qui le réalisent, ainsi que plus d'une attaque contre le rôle de la charité chrétienne dans les rapports sociaux.

12. — Un mot malheureux sur cette question (p. 91) rappelle seul que l'auteur du *Cardinal Manning et son action sociale* appartient à la même école. M. l'abbé Lemire a mis heureusement en relief les nobles traits de la physionomie vraiment épiscopale du grand évêque. Il expose les opinions de Manning sur la question sociale et montre que sur les points contestés et contestables elles ne sortaient pas des limites de ce qui est discutable entre catholiques et hommes pratiques. M. Lemire remarque judicieusement : 1° que parfois le cardinal, dans ses lettres et ses *interviews*, qu'il ne revoyait pas, dépassait par l'expression sa propre pensée ; 2° que quand on discute sur les idées d'un Anglais en français il y a des précautions de linguistique à prendre. C'est ce qui explique comment une lettre adressée par le cardinal Manning au congrès de Liège fut d'autant plus acclamée par la majorité de cette assemblée qu'elle ne la comprit pas bien. Aucun auditoire catholique anglais, américain, australien, ne tolérerait qu'on lui apportât sur les affaires de son pays les conseils d'un évêque français ou belge, si haut placé fût-il. Les continentaux n'ont pas le même sentiment de leur dignité nationale ; cela n'est avantageux ni pour eux ni pour les étrangers dont ils sollicitent ainsi des lettres, des *interviews* et surtout des conférences. On doit regretter pour l'instruction de ses lecteurs que M. l'abbé Lemire n'ait pas dit un mot de l'attitude si favorable aux juifs qu'avait prise le cardinal Manning. A la page 190, M. l'abbé Lemire laisse croire que la loi française de 1841 sur le travail des enfants a été en vigueur jusqu'à celle du 2 novembre. Elle avait été remplacée par une loi du 3 juin 1874 qui était beaucoup plus protectrice.

13-14. — *La Participation aux bénéfices*, tel est le moyen que recommandent à la fois M. François Husson et M. Bernard-Lavergne

pour dénouer pacifiquement la question sociale. Ces deux écrivains se réclament des principes de 1789; mais la modération dont ils font preuve, leurs appels à la concorde entre la bourgeoisie et les ouvriers, devraient faire rougir les socialistes chrétiens qui, par leurs déclamations, excitent les classes à la haine les unes contre les autres. M. Husson, fils d'ouvrier et ancien ouvrier lui-même, représente les idées qui ont cours dans une élite trop peu nombreuse des chambres syndicales, et c'est ce qui en fait l'importance. M. Frédéric Passy, dans une excellente lettre-préface, réserve judicieusement, à côté de la participation aux bénéfices, les « autres moyens d'intéresser à l'œuvre commune les collaborateurs du travail industriel : sursalaires, primes pour l'économie des matières premières ou du combustible, etc. » C'est l'opinion de M. A. Gibon dans son ouvrage si remarquable sur *la Participation aux bénéfices.*

— M. Bernard-Lavergne développe des idées analogues en les entremêlant de souvenirs fort intéressants sur les débuts du mouvement coopératif en 1848. L'honorable sénateur du Tarn voudrait que la petite propriété se substituât de plus en plus à la grande, sans cependant supprimer celle-ci, dont il reconnaît les avantages dans certains cas. Pour cela il demande que l'État acquière tous les domaines mis en vente dans des conditions favorables et les morcelle en les vendant à de petits cultivateurs, moyennant des paiements par annuités, à raison de 3 1/2 °/₀, espacés sur quarante-neuf années, les six premières années étant abandonnées à l'acquéreur gratuitement. S'il était sagement appliqué, ce plan, qui rappelle les colonisations en *rentengueter* pratiquées dans diverses provinces de l'Allemagne, pourrait réaliser de grandes et sérieuses améliorations dans la constitution de notre société.

15. — Nous n'en pouvons dire autant du *Billet de banque productif d'intérêts et à lots* imaginé par le marquis Chappuis de Maubou. C'est dommage; car l'auteur est animé d'excellentes intentions et son livre, où il est question d'à peu près tout, témoigne d'une âme généreuse et sincèrement philanthropique. Mais la philanthropie ne peut pas modifier la nature du billet de banque.

16. — Le ministère catholique belge a fait voter des lois destinées à donner un grand essor à la construction des habitations ouvrières. *La Caisse générale d'épargne* du royaume prête à 3 °/₀ et même à 2 1/2, dans certains cas, les fonds nécessaires aux sociétés qui servent d'intermédiaire entre elle et les ouvriers. En même temps elle assure les ouvriers qui se sont engagés à payer par annuités le montant de l'habitation acquise par eux contre les chances d'une mort prématurée au moyen de la combinaison qu'on appelle l'assurance mixte. M. Léon Meerens, qui est attaché au contentieux de la Caisse d'épargne, fait connaître, dans son excellente brochure, tous les détails de ces combinai-

sons, tout le mécanisme pratique qui les réalise. Les classes ouvrières ont profité avec empressement de cette législation ; les classes riches ont saisi cette occasion de réaliser pratiquement leurs devoirs de patronage, et, sous cette double action, les sociétés de crédit et de construction se sont rapidement multipliées. Si le gouvernement français voulait faire quelque chose de pratique pour les classes ouvrières, il devrait appliquer purement et simplement les lois belges à la Caisse d'épargne postale.

17. — Le système allemand de l'assurance obligatoire inspire une défiance profonde aux Belges, ou tout au moins ils entendent suivre un temps suffisant l'expérience qui s'en fait avant de faire à leur tour un saut dans les ténèbres. Le docteur Schœnfeld, qui estime que la triple assurance obligatoire est la meilleure solution du problème social, sauf à ce qu'elle soit complétée par une quatrième en faveur des veuves et orphelins et par une cinquième pour parer aux chômages industriels, a écrit cette brochure pour persuader ses compatriotes d'imiter le modèle allemand. Il affirme que ces lois fonctionnent à la satisfaction générale, préviennent les grèves, amortissent l'antagonisme social. Les renseignements que nous avons sont contraires, et le résultat formidable des élections dernières prouve bien que le socialisme révolutionnaire se développe en raison même des pas faits par le gouvernement dans la voie du socialisme d'État ; mais il y a dans l'Allemagne des populations si diverses que les indications recueillies par des hommes de bonne foi peuvent être opposées. M. Schœnfeld nous paraît ne pas connaître encore assez l'étendue de l'assurance volontaire en Angleterre. Il ne mentionne pas les résultats obtenus par des compagnies privées comme la *Prudential*, ni ceux des *Affiliated orders*. Cependant ce sont ces exemples qui permettent d'espérer une amélioration pratique de la condition des ouvriers sans tuer dans la nation l'esprit de prévoyance. M. Schœnfeld estime que l'assurance obligatoire la développera au contraire ! Évidemment ce point de vue échappe à la discussion. Malgré ces réserves, nous recommandons hautement cet opuscule, qui est plein de faits, généralement bien raisonné et écrit avec une grande bonne foi. Celui qui le lira avec attention y trouvera plus d'un argument contre la thèse même de l'auteur. N'est-ce pas le meilleur éloge que l'on puisse faire de sa loyauté et de son caractère scientifique ?

18, 19. — Le comte Léo de Saint-Poncy et M. de Decker ont apporté l'un et l'autre des contributions à la philosophie de l'histoire. Le premier, dans *les Fruits de la Révolution*, rappelle Bonald et Blanc Saint-Bonnet. Il écrit avec une rare vigueur et une grande franchise. Quelques personnes pourront être choquées par sa rude loyauté ; mais il y a des crimes politiques aux conséquences desquelles on ne peut échapper qu'en les désavouant, et des erreurs qu'il faut savoir flétrir ou au moins

ridiculiser. Nous recommandons particulièrement ce qu'il dit, pages 73 et suivantes, des anoblissements, des usurpations de titres nobiliaires, des achats de titres étrangers. Ce petit volume est une juste et fine satire de la démocratie. M. de Decker vivait dans des régions plus sereines, et quand la mort a surpris l'ancien ministre, retiré depuis longtemps de l'arène politique, il relisait *la Cité de Dieu*, de saint Augustin. C'est un livre que chaque génération peut refaire. M. de Decker l'a refait, en suivant, avec une rare intelligence, le mouvement des faits contemporains, en étudiant la Révolution, la franc-maçonnerie, le socialisme. Achevé par les mains pieuses d'un fils, cet ouvrage est une des lectures les plus capables d'élever l'âme, de réconforter les courages et de donner leur sens aux luttes quotidiennes de la vie publique.

20. — *Égoïsme et misère* est un pamphlet collectiviste haineux qui a au moins le mérite de ne pas dissimuler les véritables visées du mouvement socialiste contemporain. Sa lecture pourra guérir quelques braves gens de leurs illusions.

21. — M. Adolf Bruder vient de commencer le troisième volume du *Staatslexikon*, qu'il publie sous les auspices de la *Gœrres-Gesellschaft*. Nous avons dit assez souvent le bien que nous pensions de cette publication pour nous borner à signaler les principaux articles des dernières livraisons parues ; ils forment une série de notices sur les livres fonciers, les charges foncières, les impôts fonciers, l'assurance en cas d'accident, le commerce, les métiers, l'industrie exercée à domicile, la constitution militaire ; des notices bibliographiques très étendues, notamment une sur Hegel, enfin un article sur la condition dépendante des classes agricoles, à laquelle le droit allemand donne le nom d'*Hærigkeit*, condition qui est intermédiaire entre la plénitude de la liberté civile et politique du *Freiherr* et le servage. CLAUDIO JANNET.

THÉOLOGIE

Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus, von ADOLF HARNACK *(Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, herausgegeben von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. IX Band. Heft 2). Leipzig, Hinrich 1893, in-8 de IV-78 p. — Prix : 2 fr. 50.

Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt ad fidem Codicis in Ægypto nuper inventi, *edidit cum latina versione et dissertatione critica* ADOLPHE LODS. Paris, Leroux, 1892, in-8 de 61 p. — Prix : 4 fr.

Le Livre d'Hénoch, *fragments grecs découverts à Akhmîm (Haute-Égypte), publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés* par ADOLPHE LODS. Paris, Leroux, 1892, in-8 de LXVII-199 p. — Prix : 15 fr.

Pendant l'hiver 1886-1887, dans un tombeau du cimetière chrétien

d'Akhmîm, fut trouvé un manuscrit grec, écrit du VIIIe au XIIe siècle, contenant des fragments d'un Évangile et d'une Apocalypse apocryphes et des fragments du livre connu sous le nom de Livre d'Hénoch. Ces fragments ont été édités en 1892 par M. U. Bouriant, dans le tome IX des *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique au Caire*. M. Bouriant a parfaitement reconnu que les fragments de l'Évangile et de l'Apocalypse faisaient partie des écrits apocryphes connus dans l'antiquité chrétienne sous le nom d'Évangile de saint Pierre et d'Apocalypse du même apôtre. Cette découverte a de l'importance pour l'histoire des origines chrétiennes et de la littérature primitive; aussi a-t-elle été déjà l'objet de plusieurs publications. Nous signalerons entre autres, en Allemagne, celle de M. Harnack, et en France, celle de M. Lods, l'un et l'autre protestants.

M. Harnack, dans l'un des fascicules de la collection des *Texte und Untersuchungen*, dont il dirige la publication avec M. Oscar von Gebhardt, a publié le texte grec des fragments de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Pierre, avec une introduction, une traduction allemande, des remarques et une table de tous les mots grecs. Il a divisé le texte en versets numérotés, d'une manière analogue à nos Bibles. Ce qui est plus important, il a corrigé certains endroits défectueux du manuscrit et signalé dans des notes, au bas des pages, les diverses leçons et les corrections proposées par les autres éditeurs du manuscrit d'Akhmîm. Il a réuni en même temps tout ce que l'on savait par le témoignage des anciens sur l'Évangile et l'Apocalypse de saint Pierre, témoignages qui, joints à l'étude du texte, permettent d'affirmer avec certitude que les fragments retrouvés appartiennent bien à ces deux écrits, dont on ne connaissait jusqu'ici que des citations insignifiantes. M. Harnack est un peu trop porté à mettre sur le même pied les écrits canoniques et les écrits apocryphes, mais son travail est plein de science et d'érudition.

— M. Lods a fait sa publication de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Pierre sans pouvoir profiter de l'édition de M. Harnack ; il a pu seulement y introduire la division par versets, adoptée par le savant allemand, en se servant de l'étude qui avait déjà paru dans les *Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1892. Il n'a pu utiliser les corrections du professeur de Berlin. Dans son Introduction, il traite les mêmes questions que M. Harnack. L'un et l'autre relèvent le docétisme de l'auteur, mais M. Lods examine plus en détail l'usage que l'Évangile apocryphe fait des Évangiles canoniques et, dans sa traduction latine, il a imprimé en caractères italiques tout ce qui se retrouve, quant aux mots ou au moins quant au sens, dans les textes de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc ou saint Jean. Il fait remarquer, avec juste raison, comment la plupart des détails que l'auteur apocryphe a ajoutés aux textes canoniques sont faux et invrai-

semblables, et il l'apprécie avec justesse. Il croit qu'il a été composé en Syrie, avant l'an 150. M. Harnack le rapporte aussi au IIe siècle.

Le fragment de l'Apocalypse de saint Pierre est intéressant par la description qu'il fait du bonheur des saints et plus longuement des tourments des damnés. Le tableau de l'enfer a fourni à Dante, dans sa *Divine Comédie*, des traits qui lui étaient parvenus par des voies intermédiaires. L'Apocalypse de saint Pierre est, comme son Évangile, du second siècle. Quoiqu'elle fût perdue, elle avait laissé des traces profondes dans l'Église.

— *Le Livre d'Hénoch*, dont le manuscrit d'Akhmîm contient un fragment notable, n'était pas inconnu aux savants modernes comme les écrits apocryphes qui portent le nom de saint Pierre. Bruce le retrouva en Abyssinie, en 1773, traduit en éthiopien; notre savant orientaliste Silvestre de Sacy en donna une analyse en 1800; Laurence le publia en anglais en 1821, puis dans le texte éthiopien en 1838; M. Dillmann en a aussi donné une édition éthiopienne, en 1851, suivie d'une version allemande en 1853. Nous omettons quelques traductions moins importantes. Mais jusqu'ici on ne possédait que quelques versets du texte grec de ce livre. Le manuscrit d'Akhmîm renferme à peu près le cinquième du texte contenu dans la version éthiopienne. Ce qui a rendu de tout temps célèbre le Livre d'Hénoch, c'est que l'épître canonique de saint Jude, versets 14 et 15, cite une prophétie d'Hénoch. On la retrouve dans cet ouvrage.

M. Lods a fait, sur le Livre d'Hénoch, un travail complet, solide et intéressant. Son Introduction nous fournit tous les renseignements désirables et montre bien en particulier l'utilité du nouveau texte pour l'intelligence et la critique de l'écrit apocryphe. Le fragment d'Akhmîm confirme l'opinion que le Livre d'Hénoch a été composé en hébreu (ou araméen), en Palestine, par un Juif. Il doit appartenir probablement aux dernières années du IIe siècle avant J.-C., ou à la première moitié du Ier. M. Lods a édité le texte grec avec beaucoup de soin, en indiquant toutes les variantes du texte éthiopien, lesquelles sont fort nombreuses. La traduction française est suivie d'un long commentaire qui démontre, entre autres choses, comment l'auteur est familier avec les localités de la Palestine et s'égare, au contraire, lorsqu'il sort de ce pays connu ; la description de Jérusalem, au chapitre XXVI, est notamment très exacte. N. O.

Les Grands Séminaires. *Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France*, par J.-B. Aubry, docteur en théologie, ancien directeur de grand séminaire, etc. 2e partie. Paris, Retaux, 1893, in-4 de 702 p. — Prix : 8 fr.

C'est une somme immense d'idées qu'a remuée M. Aubry et, il faut l'avouer, ne partageât-on pas toujours sa manière de voir, qui est très

personnelle et très tranchée, on sent que c'est un prêtre au cœur chaud, un enthousiaste de vertu, de sainteté, de zèle sacerdotal, qui s'exprime, et l'on ne peut s'empêcher d'estimer, d'aimer même sa franche indépendance. M. Aubry est un penseur solitaire qui a beaucoup observé et travaillé assurément beaucoup, mais son isolement, voulu ou non, dans l'étude comme dans l'observation, a fâcheusement restreint son champ d'expériences et l'a fait parfois se montrer trop sévère pour des conceptions qui ne sont pas les siennes. Il représente cette catégorie, fort distinguée du reste, d'ecclésiastiques formés en Italie dans les dernières années du précédent pontificat et qui ne jurent que par Rome et la scolastique, sans accorder à l'érudition de la science moderne toute la considération et toute l'attention qu'elle mérite.

Je parle de l'auteur comme d'une personnalité unique, bien que je n'ignore pas que ce livre est le résultat combiné des travaux de feu J.-B. Aubry, missionnaire en Chine, et de son excellent frère, dont j'ai eu l'avantage d'apprécier la valeur, et qui est aujourd'hui curé dans le diocèse de Beauvais. L'éditeur fraternel a si bien hérité des idées de son aîné, il prend si modestement soin de se mettre à l'ombre de son autorité, qu'il est presque impossible de distinguer où finit l'un et où commence l'autre : mieux vaut donc les considérer tous deux comme une même individualité littéraire.

L'auteur (puisque nous ne voulons pas dire les auteurs) ne se dissimule pas les difficultés d'une restauration des études sacrées dans nos grands séminaires, mais il la juge si essentielle, qu'il entreprend d'en faire ressortir à la fois la nécessité indéniable et le moyen possible. Il commence par la formation éloignée que reçoit l'aspirant au sacerdoce dans les écoles préparatoires, pour aborder ensuite le *curriculum* scolastique du grand séminaire. Après trois chapitres réservés à la philosophie, il expose ses théories sur l'enseignement de la théologie dogmatique, la patrologie, le cours de théologie morale, celui d'Écriture sainte, de droit canonique, d'histoire ecclésiastique et de prédication. Viennent ensuite d'excellentes études consacrées à la direction intellectuelle et spirituelle des séminaristes, à l'estime pratique des sciences sacrées dans le ministère pastoral, et des considérations générales sur la régénération des peuples au moyen d'une restauration sacerdotale.

La première appréciation qu'on doive porter sur cet énorme volume de plus de sept cents pages, c'est que le plan, régulier dans ses grandes lignes, est trop peu méthodique dans son développement, et incontestablement trop touffu dans ses détails. Le spectre menaçant du gallicanisme, venant à tout instant se présenter au lecteur, donne aussi au livre un air un peu vieillot qui ferait supposer un ouvrage composé il y a une trentaine d'années. Remarquez que je ne blâme pas les critiques adressées par l'auteur à ce qu'il appelle le « Gallicanisme : » comme lui et

avec lui, je constate volontiers cet abaissement des caractères, ces perpétuelles concessions prétendues politiques, en réalité lâches et funestes, bien peu conformes à l'esprit évangélique; mais, de grâce, notons une bonne fois que l'esprit gallican ne les inspire pas toutes et que l'esprit.... d'au delà des monts y est bien parfois pour quelque chose! — Le paganisme des études modernes, le *bachottage* sont, j'en conviens encore, des embarras et des désordres, mais ce sont également des nécessités. Le prêtre ne doit pas être étranger et inférieur, humainement parlant, au milieu dans lequel s'exercera son ministère, et, indépendamment de cette considération, une certaine obligation de justice s'oppose à ce qu'on élève absolument en dehors des connaissances humaines ordinaires des jeunes gens qui, après avoir essayé consciencieusement de leur vocation, pourront peut-être s'apercevoir plus tard qu'ils se sont trompés, et ne se trouveront plus aptes à occuper dans le monde, à cause de l'éducation trop spéciale qu'ils auraient reçue, aucune situation convenable et devraient être fatalement rangés au nombre des déclassés, à moins de devenir de mauvais prêtres. Par ailleurs, l'érudition n'est malheureusement pas, comme l'auteur semble le craindre, l'écueil fréquent que rencontre l'éducation cléricale, et mieux vaudrait que les esprits fussent fortement trempés par des connaissances profondes et critiques, dangereuses peut-être pour certains, je l'admets, que bourrées, comme il arrive trop souvent, d'affirmations absolues, adoptées sans contrôle et sans vérification personnelle.

Qu'on n'imagine cependant pas que les divergences d'appréciations que nous venons d'accuser crûment nous empêchent d'accorder à l'ouvrage de MM. Aubry toute la considération qu'il mérite. Il n'est pas trop tôt de combattre la vaniteuse légende, grâce à laquelle on rabâche niaisement au clergé français qu'il est le « premier du monde. » Une promenade sur l'autre rive du Rhin, un voyage de l'autre côté de l'Atlantique, modifieraient beaucoup ce trop favorable jugement, soit à l'égard de la science, soit à celui de l'énergie. Les mesquines et impuissantes « industries » du zèle apostolique; l'ignorance des Pères de l'Église; la non-observation, prétendue nécessaire, des lois ecclésiastiques les plus vénérables; l'absence de concours pour l'obtention des cures; le fonctionnement hypocrite des officialités; les préjugés vulgaires sur la science sacrée, qui, paraît-il, rend orgueilleux; la ridicule et impuissante action de nos ombres de conférences diocésaines; l'abondance et le vide des prédications modernes; l'école du sentiment, sont des critiques aussi justes que mordantes, et dont, hélas! nous n'osons pas espérer grand fruit d'ici longtemps. N'importe, il fallait une certaine crânerie pour les débiter en face de gens prévenus comme il y en a tant, et ceux qui n'ont pas reculé devant cette tâche ardue auront bien mérité de l'Église et de leurs contemporains. Il y a là de quoi effacer les petites objections

que nous nous sommes permises tout à l'heure, et l'hommage de sincère admiration et d'affectueuse sympathie que nous croyons devoir accorder à l'auteur vivant des *Grands Séminaires* nous permet d'espérer qu'il voudra bien voir dans nos remarques un peu brusques, non point un esprit d'opposition qui en est absent, mais le témoignage d'une communauté de sentiments que des détails de peu d'importance, en somme, au point de vue purement ecclésiastique, ne sauraient le moins du monde altérer. G. Péries.

Diccionario de ciencias eclesiasticas, publicado bajo la proteccion y direccion de muchos señores arzobispos y obispos, por los señores Dr D. Niceto Alonzo Perujo y Dr D. Juan Perez Angulo, y otros muchos distinguidos escritores eclesiásticos. Barcelona, Subirana Hermanos, 1883-1890, 10 vol. in-4 de 864-782-750-703-719-575-639-640-598-544-LX p. — Prix : 110 pesetas.

Nous sommes bien en retard pour entretenir les lecteurs du *Polybiblion* d'un important dictionnaire des sciences ecclésiastiques dont la publication a commencé en 1883 à Barcelone, pour se terminer en 1890. Dix forts volumes in-quarto traitent de toutes les questions d'Écriture sainte, de théologie dogmatique et morale, de droit canonique et civil, de patrologie, liturgie, histoire ecclésiastique, conciles, papes, ordres religieux, schismes et hérésies, archéologie, orateurs sacrés, polémique, missions, mythologie, erreurs modernes, écrivains ou personnages célèbres. On conçoit qu'un si vaste ensemble ne puisse être justement apprécié que par un long maniement de l'ouvrage, et c'est ce qui nous vaudra l'indulgence du savant éditeur D. Juan Perez Angulo, auditeur du tribunal suprême de la Rote espagnole, que nous avons le regret de nommer seul aujourd'hui, puisque son ami et collègue D. Niceto Alonzo Perujo, Doctoral de Valence, est allé recevoir auprès de Dieu le prix de ses nombreux travaux.

Le Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, tout en ayant une portée générale considérable, comme le laisse aisément supposer l'énumération des sujets que nous venons de faire, se trouvait pourtant destiné directement à l'Espagne, et nous se saurions blâmer les collaborateurs qui l'ont composé d'avoir accordé une importance toute particulière aux événements et aux personnages de l'histoire locale. La doctrine catholique la plus sûre, la mieux contrôlée dans les auteurs de premier ordre, y est partout affirmée et défendue ; c'est même là le caractère le plus tranché de cette encyclopédie religieuse à laquelle, parmi les publications récentes de cet ordre, nous ne connaissons rien de comparable à cet égard. Qu'on veuille bien maintenant se rendre compte de la somme considérable d'efforts qu'a nécessitée une œuvre de ce genre accomplie en moins de huit années ! Sans doute les collaborateurs n'ont pas fait défaut, mais il faut reconnaître que leur nombre n'a en rien altéré

l'unité première de conception et la régulière progression de l'exécution, grâce à la rectitude doctrinale et aux vastes connaissances des deux hommes éminents qui présidaient à leurs féconds labeurs.

Nous aurons cependant quelques critiques à élever après avoir loué l'exactitude, le sobre développement et le choix intelligent des matières traitées : c'est l'absence trop complète de documentation, le vague de certains faits pour lesquels on souhaiterait parfois des dates, toujours des indications de sources et l'élément complémentaire des titres d'ouvrages spéciaux qui en traitent. Parmi les trop rares notes, on en rencontre d'absolument incomplètes (V. Duelo, p. 740). Les titres de livres ou de périodiques étrangers sont quelquefois estropiés (ibid., non pas *au*, mais *du*); certaines biographies laissent à désirer : celle de saint François de Sales entre autres, dont on a négligé de relater l'élévation au nombre des Docteurs de l'Église. Cet honneur n'a pas été laissé dans l'ombre, dans la notice de saint Alphonse de Liguori, mais on ne fournit pas la date de cet événement, qui a une réelle importance à cause du caractère spécial des écrits du saint. En somme, et pour ne pas multiplier outre mesure ces discussions de détail, les rédacteurs ne nous ont pas, en général, semblé être assez au courant des publications modernes, des nombreuses revues techniques, bibliographiques, etc., des mémoires et des ouvrages spéciaux que nous sommes habitués à invoquer et à prendre en considération. Le *Diccionario* peut donc rendre d'inappréciables services à un prêtre accablé par le ministère, aux ecclésiastiques de campagne éloignés des bibliothèques, parce qu'il leur fournira sur toutes les matières religieuses des connaissances sûres et faciles, mais il ne saurait être considéré comme un véritable instrument de travail personnel pour quiconque veut poursuivre plus loin ses études. Nous ne pouvons nous empêcher de le regretter, car il aurait été possible de laisser à l'œuvre son caractère de simplicité actuel en la complétant à l'usage des hommes de travail par des indications d'un texte différent, où l'on aurait satisfait au desideratum principal que nous exprimons.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'admirer et louer grandement une entreprise comme celle du regretté Alonzo Perujo. Homme au savoir varié, aux connaissances précises, il a trouvé le moyen de grouper autour de lui une sorte d'académie composée d'esprits éminents dans toutes les branches de la science sacrée et de leur faire construire, sous sa direction, un monument qui demeurera un témoignage de foi et de zèle, en même temps que la preuve de l'attachement du clergé espagnol aux doctrines les plus sûres et à la discipline la plus vénérable. Nous souhaiterions cette encyclopédie dans toutes nos bibliothèques théologiques, où elle mérite assurément d'occuper une place distinguée. L'exposition artistique et littéraire de Madrid (1885) a récompensé d'un diplôme de première classe les volumes alors parus, et l'Académie espagnole des

sciences morales et politiques en a recommandé l'achat pour toutes les bibliothèques de l'État. G. Pébies.

JURISPRUDENCE

Lehrbuch des katholischen, orientalischen und protestantischen Kirchenrechts, *mit besondere Rücksicht auf Deutschland, Oesterreich und die Schweiz*, von Dr Friedrich H. Vering, ord. Professor an der k. k. Karl-Ferdinands-Universität zu Prag. Dritte Auflage. Fribourg en Brisgau, Herder, 1893, in-8 de xvi-1031 p. — Prix : 17 fr. 50.

La troisième édition du remarquable *Lehrbuch* du docteur Vering a vu encore grossir son volume, grâce au travail incessant du savant professeur ; elle forme aujourd'hui un compendium de droit ecclésiastique d'un mérite exceptionnel. L'auteur s'est surtout préoccupé de réunir les récentes décisions des congrégations romaines, pour en enrichir son texte, et, afin de rendre son utilité pratique plus réelle, il a également accordé une attention toute spéciale aux différentes législations particulières sur lesquelles il est si peu aisé aux étrangers de se procurer des renseignements. Nous signalerons comme très digne d'attention ce qui concerne le droit ecclésiastique des pays de langue allemande, tout en regrettant que la législation de certains autres pays soit parfois trop rapidement exposée. Cette critique porte surtout sur les pages consacrées aux États-Unis, véritablement insuffisantes, étant donné surtout l'importance de cette Église si vivante, et le récent concile plénier de Baltimore qui fournissait un sujet d'étude aussi vaste qu'intéressant. Les renseignements nombreux relatifs aux Églises d'Orient unies ou schismatiques et au protestantisme, présentent un caractère de grande utilité : nous remarquerons seulement en passant que les nombreuses dénominations anglaises dont quelques-unes, entre autres l'Église catholique apostolique du docteur Irving, sont aussi curieuses et importantes que telle secte orientale, et en tout cas fort originales, auraient mérité un examen spécial.

Indiquons maintenant les principales divisions de l'ouvrage. Après l'introduction très nourrie (p. 1-35), comprenant les principes généraux et les définitions essentielles avec des indications bibliographiques nombreuses et généralement exactes, s'ouvre le livre Ier : Sources et histoire externe du droit canonique. Ce livre nous présente le développement historique des sources, soit dans le passé depuis les premiers siècles, soit dans ses éléments modernes. — Le suivant s'occupe de la constitution de l'Église, et traite, par conséquent, de la hiérarchie d'ordre et de juridiction, ordination, fonctions ecclésiastiques, organes de la puissance ecclésiastique, conciles, etc. — Le livre III traite du pouvoir coercitif de l'Église, questions de procédure, censures et autres peines. — Le IVe livre, du droit de posséder, et le Ve, des droits des

particuliers et des communautés composant l'ensemble des fidèles. C'est dans cette dernière partie que l'auteur fait rentrer l'histoire et la théorie du mariage et de ses empêchements.

Nous le répétons, cet ouvrage, déjà apprécié depuis longtemps, a une grande valeur, et la multiplicité des renseignements bibliographiques qui y abondent en fait un répertoire extrêmement précieux pour le canoniste. Nous n'avons rien d'analogue dans notre langue, ni au point de vue de la conception du plan, ni à celui de l'information et de la documentation. Nous demanderons pourtant à M. Vering de nous autoriser à lui soumettre quelques remarques assurément très peu graves en elles-mêmes, mais qui lui montreront avec quel soin nous avons traité son ouvrage. L'histoire des dogmes de Mgr Schwane a une édition plus récente que celle de 1862, celle de la *Theologische Bibliothek*, d'Herder, en 1892. Parmi les auteurs de morale importants, il n'aurait pas été superflu de citer la réédition sur un plan nouveau de l'*Opus theologicum* de Ballerini, par le P. Palmieri, dont le premier volume a paru en 1889, et qui doit être terminée aujourd'hui. De même, au nombre des historiens protestants, W. Moeller, de Kiel, aurait mérité d'avoir sa *Kirchengeschichte* signalée. Le *Nomenclator literarius* de Hurter est actuellement en réimpression, grandement perfectionnée chez Wagner; le premier volume a paru au commencement de l'année dernière. Au nombre des auteurs qui se sont occupés du droit ecclésiastique français, M. Vering n'aurait pas dû omettre Vuillefroy et Mgr Affre, dont les nombreuses rééditions se succèdent toujours. Ce n'est pas M. Ravelat, mais Armand Ravelet qui est le rédacteur du Code manuel, assez médiocre du reste, des lois ecclésiastiques (p. 32). Pour le droit des protestants français, il y aurait eu lieu d'indiquer *la Discipline ecclésiastique* de M. P. de Felice (Chartres, Garnier, 1890). Les *Analecta juris*, après une interruption de deux ou trois années, se publient maintenant à Rome; le *Journal de droit canon* est bimensuel depuis le mois d'avril de l'année dernière (p. 602). L'aumônerie militaire n'est pas totalement supprimée en France : les armées en campagne ont leur aumônier, les escadres aussi; pour le cas de mobilisation, les titulaires sont déjà désignés. — Çà et là on rencontre également des fautes d'impression provenant assurément de la mauvaise lecture du compositeur et qui ont échappé à l'attention du correcteur, ainsi, p. 347 : Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de *Pont* (?) probablement *Toul*. Ce sont là des vétilles et qui ne diminuent en rien la valeur d'un travail dont nous ne saurions louer assez la sage ordonnance et la haute autorité.

G. Péries.

Code des falsifications agricoles, industrielles et commerciales. *Manipulations permises et sophistications*, par J. Desclozeaux. Paris, Plon et Nourrit ; Chevalier-Marescq, 1893, in-12 de 498 p. — Prix : 6 fr.

L'art de falsifier les aliments s'est bien perfectionné dans ces derniers temps. La science luit pour tout le monde et les falsificateurs ne sont pas les derniers à profiter de ses bienfaits. La loi, non moins boiteuse que la justice, s'efforce de les suivre, pour déjouer leurs manœuvres, mais elle se trouve souvent distancée par eux. Faite de pièces et de morceaux, au fur et à mesure que de nouvelles substances étaient introduites dans l'industrie ou que de nouveaux procédés étaient découverts, notre législation en cette matière a un grave défaut : elle manque d'unité; les textes ont été superposés aux textes; toute cette partie du droit pénal ressemble moins à un édifice régulier qu'à un amoncellement de bâtisses.

Le *Code des falsifications* de M. Desclozeaux aidera les fabricants, les commerçants, les hommes d'affaires, les maires et adjoints, à se reconnaître dans ce dédale législatif. L'ouvrage est fort bien compris, très bien composé et à la portée de tout le monde. On y trouve d'abord des études générales sur la falsification, sur la police municipale relative aux marchés et aux denrées, sur le laboratoire municipal de Paris. Viennent ensuite l'exposé et le commentaire des lois qui répriment les falsifications dans la vente des marchandises et les fraudes sur les poids et mesures. Dans une seconde partie, beaucoup plus étendue que la première, les substances sur lesquelles s'exerce ordinairement la fraude sont rangées par ordre alphabétique. Sous les mots *Beurres*, *Cidres*, *Graines*, *Huiles*, *Lait*, *Spiritueux*, *Viandes*, *Vinaigres*, *Vins*, pour ne citer que les principaux, l'auteur explique avec détails les règles spéciales à chacune de ces matières.

La répression de la falsification est particulièrement délicate; le juge doit ici souvent se laisser guider par l'homme de l'art, par le chimiste, et l'on sait combien les expertises sont parfois aléatoires et dangereuses. L'honneur et la fortune d'une maison de commerce peuvent dépendre d'une analyse chimique mal faite. M. Desclozeaux, qui a l'expérience de ces choses, insiste avec raison sur les erreurs judiciaires qui peuvent résulter d'une application trop large et trop facile des lois répressives de la fraude. Il montre, par exemple, que malgré les affirmations de certains experts, la science ne possède encore aucun procédé certain pour distinguer le mélange du vin de raisins secs au vin naturel. Une loi du 14 avril 1889, appelée la loi Griffe, défend et punit la vente de ce mélange sous le nom de vin; il arrivera donc bien rarement que cette loi puisse être appliquée avec assurance.

Pour toutes les falsifications qui intéressent les denrées alimentaires,

l'ouvrage de M. Desclozeaux est très complet. On y trouvera aussi des renseignements relatifs à d'autres marchandises, les engrais et les savons notamment. Mais il nous semble que plusieurs autres produits mériteraient encore d'attirer l'attention de l'auteur. Les objets d'orfévrerie, par exemple, les étoffes même, sont loin d'être à l'abri de la fraude; il y aurait là, croyons-nous, matière à d'intéressants articles pour une nouvelle édition. M. L.

SCIENCES

De Cooperatione Dei cum omni natura creata praesertim libera, par le R. P. Frins, S. J. Paris, Lethielleux, gr. in-8 de 500 p. — Prix : 11 fr.

On sait que le P. Schneemann a mis au jour, il y a quelques années, plusieurs documents importants sur l'attitude des congrégations romaines dans la querelle entre les thomistes et les molinistes. Le R. P. de Regnon a fait connaître ces documents en France dans deux spirituelles brochures. Le R. P. Dummermuth, dominicain, s'est chargé de répondre en latin. En français cette tâche a été dévolue au R. P. Gayraud. Qui a renouvelé cette discussion qui paraissait oubliée? Les dominicains en accusent le P. Schneemann; les amis de celui-ci répondent que le molinisme était depuis longtemps attaqué en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, le livre du P. Dummermuth appelait une réponse; c'est le R. P. Frins, de la Compagnie de Jésus, qui s'en est chargé. Le P. Frins commence par exposer l'état de la controverse, il examine les objections des molinistes contre les thomistes, puis avec beaucoup plus de détails celles des thomistes contre les molinistes. Dans une seconde partie il s'applique à montrer que saint Thomas a été contraire à la prédétermination physique. Il apporte d'abord les preuves directes, c'est-à-dire les textes qui excluent la prédétermination, puis les preuves indirectes, celles que l'on peut tirer de son enseignement sur les questions connexes. Enfin, dans une troisième partie nouvelle et très curieuse, il montre que les anciens thomistes, depuis Egidius jusqu'à Cajétan, ont été contraires à la doctrine de la prédétermination.

Il nous paraît bien en effet que saint Thomas ne pensait pas que Dieu décrétât d'avance les actes libres de la créature. Il enseigne expressément que Dieu meut chaque être suivant sa nature, et que la volonté humaine se meut elle-même. Ceci veut dire sans doute que Dieu meut la volonté de manière à ce qu'elle se porte nécessairement au bien et se décide elle-même par la considération du bien aux actes particuliers. L'action de la volonté est toute de Dieu et toute de l'homme : toute de Dieu, comme source permanente de son être et de son énergie ; toute de l'homme, se développant dans l'homme et comme une propriété de l'homme. Le

choix même est donc de Dieu en ce sens que Dieu fournit actuellement l'activité qui choisit, il est de l'homme en ce sens que c'est l'homme qui choisit à l'aide de cette activité reçue de Dieu.

Mais quand on veut préciser des matières si délicates, on exagère presque nécessairement. Le P. Frins remarque avec finesse que beaucoup de théologiens ont trop assimilé la motion divine à la motion d'un corps par un autre, motion qui se dit d'une impulsion provoquant le mouvement, tandis que saint Thomas entendait par motion non une cause de la pensée actuelle, mais la production même de cette pensée.

Peut-être les thomistes répondront-ils que l'expression de concours simultané ne marque pas assez le rôle supérieur et principal de Dieu dans tous les actes de la créature.

Non nos inter vos tantas componere lites.

L'Église seule peut mettre fin à la controverse sur un problème aussi mystérieux. Nous nous garderons donc de dire que le P. Frins a réfuté victorieusement les thomistes. Nous nous bornerons à signaler son livre aux gens compétents comme une des études les plus savantes et les plus méthodiques qui aient été faites dans ces derniers temps sur le concours divin.

Quant à la science moyenne, qui est un autre article de la thèse moliniste, le P. Frins la justifie d'une manière assez nouvelle. Nous avions toujours entendu poser cette science comme une troisième espèce prenant place entre la science de vision et la science de simple intelligence. Le P. Frins la rapporte à une autre division de la science en science nécessaire pour les vérités et les réalités nécessaires, science libre pour les réalités qui dépendent de la volonté de Dieu, et science moyenne pour celles qui dépendent de la volonté des créatures. Cette explication est fort ingénieuse; elle écarte à peu près toutes les objections qui ont été faites à la conception d'une science moyenne, mais aussi elle en diminue beaucoup l'importance et nous semble étrangère au motif pour lequel cette conception même avait été imaginée. D. V.

L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Berthier. Paris, Lethielleux, 1893, gr. in-8 de xxiii-333 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage n'est point un traité de philosophie proprement dit, il forme plutôt une suite de conseils sur la manière d'étudier la philosophie de saint Thomas d'Aquin et un aperçu général des grandes théories du saint docteur. On y trouve résumées une suite de conférences que le R. P. Berthier, de l'ordre des Frères prêcheurs, a faites, il y a quelques années, devant un auditoire de prêtres pour les diriger dans l'étude, alors nouvelle encore, de la Somme théologique. L'orateur

commence par faire l'éloge de la philosophie du Docteur angélique, recommandée par les papes et devenue presque officielle dans l'Église. Il recommande en particulier la Somme théologique comme l'œuvre capitale de saint Thomas, et donne des conseils très pratiques pour l'étudier. Il remarque avec beaucoup de justesse qu'il faut interpréter saint Thomas par lui-même, que ses théories forment un vaste ensemble dont toutes les parties sont solidaires. Il veut que l'on s'attache à bien saisir le plan général avant d'entrer dans les détails, et il renvoie, pour les difficultés, aux principaux commentateurs tels que Cajétan et le Ferrarais. Cajétan est en effet excellent et l'un des plus profonds docteurs de l'école. Nous nous permettrons de moins approuver la recommandation de Goudin, qui nous paraît faible en quelques parties et notamment sur la théorie de l'intelligence. Quant à Suarez, l'auteur le traite assez durement. Peut-être par manière de compensation, il fait de Cornoldi un éloge que l'on peut trouver excessif, car si l'éminent jésuite avait beaucoup de science, il avait aussi des partis pris bien absolus. Après ces préambules, l'orateur parcourt rapidement les diverses parties de la Somme, en s'attachant à en faire ressortir les grandes et belles solutions dans la métaphysique, la psychologie, la morale, la politique et la théologie.

Cet ouvrage, écrit surtout au point de vue théologique, sera utile aux jeunes ecclésiastiques qui se préparent à étudier le grand docteur de l'Église catholique. Il leur fera partager un enthousiasme que je n'accuserai pas d'être excessif, — il ne saurait l'être, — mais qui, dans le cours de quelques conférences, pouvait être plutôt affirmé que justifié. Le lecteur y trouvera une large exposition des enseignements de saint Thomas, dégagée des expressions techniques et de cette aridité inévitable dans le développement systématique d'une doctrine ; il sera plus disposé à accepter l'effort intellectuel nécessaire pour creuser les enseignements traditionnels d'une manière vraiment profitable.

Ajoutons que l'ouvrage est imprimé avec un grand luxe, sur un très beau papier, et avec un type de caractères qui en facilite la lecture ; il fait honneur aux presses de la nouvelle Université de Fribourg. Nous regrettons que le brochage ait été moins soigné, et qu'il soit presque impossible d'ouvrir le livre sans en faire sauter les feuillets. D. V.

Histoire de la psychologie des Grecs, par A.-Ed. Chaignet. Tome V et dernier. *Psychologie des successeurs de Plotin*, suivie d'une table analytique de tout l'ouvrage. Paris, Hachette, 1893, in-8 de viii-498 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quiconque s'intéresse aux destinées de la philosophie grecque apprendra avec satisfaction l'entier achèvement du vaste et savant monument dont, il y a trente ans, l'auteur jetait les bases en écrivant sa *Psycho-*

logie de Platon. Sous ce titre, ce premier travail, déjà si remarquable, groupait habilement un ensemble de recherches sur toutes les parties du système platonicien, presque sans exception : tel est le plan auquel, dans les volumes suivants, M. Chaignet est resté perpétuellement fidèle, et qui nous a valu un tableau à peu près complet des doctrines qui se sont successivement produites en Grèce durant près de douze siècles, de Thalès à Olympiodore.

Sauf Proclus, deux fois édité par Cousin (1819 et 1864), les noms qui figurent dans ce cinquième volume sont à peine connus : ce sont, pour la plupart, ceux de commentateurs cités de temps à autre à l'occasion des textes qu'ils ont plus ou moins ingénieusement expliqués, mais dont les idées personnelles n'avaient pour ainsi dire jamais attiré l'attention. Espérons que désormais, grâce à leur docte et patient interprète, ils garderont une place au-dessous, sinon à côté, d'autres noms plus illustres.

Contrairement à l'opinion reçue, M. Chaignet se refuse à distinguer des groupes séparés au sein de la grande école néo-platonicienne : de son berceau à sa tombe, c'est le même esprit qu'il y retrouve, celui de Plotin son fondateur. Il se plaint, non sans quelque raison, du peu d'importance généralement accordé à des doctrines dont l'influence, tour à tour combattue et acceptée par le christianisme, se prolonge en Occident jusqu'au cœur du moyen âge.

Aux yeux de ces philosophes, la pensée platonicienne, associée d'ailleurs à celle d'Aristote, est l'expression complète et parfaite de la vérité. Mais que de points où ils la défigurent en se flattant de la perfectionner ! Platon s'était borné, çà et là, à indiquer d'un mot les tâtonnements de la pensée humaine en face de l'infini : plus hardis, les Alexandrins ne manqueront aucune occasion de répéter que la divinité ne saurait être ni conçue ni comprise par notre intelligence. Entre le démiurge du *Timée* et le monde se placent des dieux secondaires : poussant plus avant dans cette voie, ces disciples infidèles imagineront, outre leurs trois fameuses hypostases, toute une série de processions divines. Dans la théologie platonicienne, il entrait autant de mythe que de science : celle de Jamblique et de Proclus entièrement envahie par le mysticisme oriental est tout uniment fantastique.

Proclus à lui seul occupe cent cinquante pages du présent volume, bien que, de l'aveu de M. Chaignet (p. 306), son œuvre, si étendue qu'elle soit, n'ait rien de vraiment original et que Damascius, notamment, soit un esprit bien autrement indépendant. Tous deux, de même que leurs maîtres et leurs disciples, ont un penchant tout scolastique à distinguer et à diviser à l'infini : ils creusent chaque question jusqu'à l'épuisement total de la matière : dans l'analyse des idées, le sens de la mesure leur fait absolument défaut. On ne saurait trop louer M. Chaignet de la persévérance qu'il a mise à feuilleter laborieusement des ouvrages hérissés

de tant de subtilités logiques sans le moindre intérêt pour le lecteur moderne. Ces dialecticiens à outrance, enfermés systématiquement dans la contemplation de l'infini, nous feraient croire que, pour eux, le monde extérieur n'existe pas : à peine lui accordent-ils en passant un regard dédaigneux.

Mais j'ai hâte d'arriver au chapitre septième et dernier, intitulé *Conclusion*. Dans les quatre volumes précédents (Voir *Polybiblion*, t. LVIII, p. 232, et t. LXV, p. 127), l'auteur s'étant constamment effacé derrière son sujet, on s'attend à le voir, rentrant ici en possession de tous ses droits de critique, formuler son appréciation motivée sur la suite des théories psychologiques qui virent le jour chez les Grecs. Cet espoir sans doute n'est pas complètement déçu ; il est plus loin encore d'être absolument réalisé. On y lit, par exemple, que les anciens furent redevables de la notion d'âme à la contemplation de la mort et de ses ravages, et que cette notion apparaît à peine dans les livres de l'Ancien Testament : deux assertions qui étonnent et auxquelles, pour ma part, je préfère infiniment la page où M. Chaignet proteste contre ce déterminisme assez récent qui, dans la succession des choses de l'esprit comme dans celle des phénomènes naturels, ne voit « qu'un déroulement nécessaire et continu de causes et d'idées causées, de conditions et de choses conditionnées, » et définit les grands penseurs « des instruments involontaires d'une idée qui les mène et leur dicte des systèmes qu'ils s'imaginent avoir découverts, alors que ces systèmes étaient prêts depuis longtemps. » Mais la thèse par excellence soulevée dans cette conclusion, c'est les rapports réciproques de la philosophie et de la religion.

Bien que les néo-platoniciens aient tenté, cela est visible, de ressusciter l'hellénisme expirant, leur tentative même a abouti « à dissoudre la substance fragile et légère » d'une mythologie qui, transformée en un système rationaliste, devait perdre nécessairement, aux yeux de ses derniers fidèles, tout ce qui en avait fait autrefois le prestige et la vie. Amené à parler du christianisme, M. Chaignet rend hommage à son action bienfaisante dans l'ordre intellectuel. Mais, ajoute-t-il (p. 453), en parlant du fameux décret de Justinien, pourquoi l'Église, après son triomphe, ne laissa-t-elle pas à la philosophie grecque sa place dans l'éducation des esprits et des âmes ? Lui-même répond quelques lignes plus loin, en remarquant qu'entre les deux influences rivales l'antagonisme était irréductible. Faut-il admettre pour autant que le principe chrétien n'allait à rien moins qu'à supprimer « la liberté de la pensée et la liberté de la vie ? » Et s'il faut attendre huit cents ans pour qu'aux splendeurs oratoires du IVe siècle succèdent les splendeurs philosophiques du XIIIe, est-ce parler avec justice que de mettre au compte de l'Église « cette longue période d'ignorance systématique et voulue? » Si M. Renouvier, cité à la dernière page du volume, appelle le moyen âge

« ce grand trou noir, » il nous souvient de jugements tout autrement équitables portés par des témoins aussi peu suspects que Littré et Renan : et en vérité, au double titre de métaphysiciens et de psychologues, saint Augustin, saint Anselme, saint Bonaventure et saint Thomas laissent décidément bien loin derrière eux l'illuminisme désordonné d'un Porphyre, d'un Jamblique et d'un Proclus.

Cette question mise à part, je n'hésite pas à dire que les cinq volumes compacts de l'*Histoire de la psychologie des Grecs* (complétés par la *Psychologie de Platon* et l'*Essai sur la psychologie d'Aristote*) constituent un monument philosophique achevé, digne de l'attention des érudits par ses proportions imposantes et surtout par son indiscutable utilité. La table analytique finale remédiera en grande partie à l'absence de divisions plus précises dans le corps de l'ouvrage, et aidera efficacement à s'orienter au milieu de cette exacte et minutieuse exposition de tant de doctrines diverses. De toutes les publications qui ont honoré sa féconde carrière, il n'en est pas dont M. Chaignet ait plus légitimement le droit de s'applaudir ou dont on lui doive être plus reconnaissant.

C. Huit.

Quintessences féminines, par Édouard de Pompéry. Paris, Reinwald, 1893, in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard de Pompéry est un esprit généreux, mais un libre penseur vieillot dont les idées retardent. Il en est à Voltaire, à Paul-Louis Courier, à Béranger. En lisant, dans les *Quintessences féminines*, les passages où il donne cours à ses préjugés contre le catholicisme, on croirait lire un article du vieux *Constitutionnel*. M. de Pompéry en veut surtout aux jésuites et leur attribue des théories scandaleuses qui n'existent que dans son imagination ; il dira d'eux (p. 208) : « Les jésuites seuls pouvaient concilier les adultères de Louis XIV avec la forme religieuse. » Bossuet est englobé dans le réquisitoire. Plus loin (p. 213), l'auteur écrit ceci : « Mme de Maintenon partageait, avec son royal amant, avec ses confesseurs jésuites, cette doctrine que la croix atteste le salut par le sang. Louis XIV en fit beaucoup verser dans le but d'être agréable à Dieu. » L'allusion aux dragonnades est directe, mais elle porte à faux. Louis XIV réprima vigoureusement les Camisards, parce que ces révoltés s'insurgeaient contre son autorité, voulaient établir une sorte de république dans le Midi et étaient notoirement soutenus par la Hollande et l'Angleterre. Escobar et Philippe II sont aussi les bêtes noires de M. de Pompéry. Laissons l'auteur à ses diatribes, et disons un mot du sujet de son livre. C'est un livre consacré à la glorification de la femme. Tout n'y est pas mauvais ; il y a parfois des pensées très justes, celles-ci, par exemple : « L'amour peut élever dans la proportion qu'il abaisse. » « Sans vierges et sans mères, point d'hommes au moral comme

au physique. » « La femme arrive au plein épanouissement du cœur par la maternité. » Seulement, tout cela est bien mêlé. M. de Pompéry exalte l'épouse, la mère, la vierge ; mais il ignore ou méconnaît la femme chrétienne. Il parle avec respect et sympathie de Marie-Antoinette, et il ose comparer (p. 262) Mme Roland à Jeanne d'Arc. Il met cette girondine au niveau des intelligences les plus élevées de l'espèce humaine. Il rend à Mme de Sévigné l'éloge qui lui est dû ; il fait un portrait charmant et très vrai de Mme Récamier — et il gâte le tout par un parallèle choquant entre ces deux femmes et Ninon de Lenclos. Il essaie de celle-ci une apologie plus qu'étrange : « Elle a initié les hommes de son temps à une vie sociale supérieure. » Elle a tenu « école d'honnêteté ?? . » Elle a été « plus utile au progrès des mœurs que de graves prédicateurs et d'austères moralistes. » Voilà du coup la trop célèbre courtisane supérieure à Bourdaloue et à Nicole. Inutile d'aller plus loin. On peut juger par là de la somme d'erreurs et de vérités que renferment les *Quintessences féminines*. C'est l'œuvre d'un déiste sentimental.

F. B.

Le Propriétaire planteur. — *Semer et planter. — Traité pratique et économique du reboisement et des plantations des parcs et jardins*, par D. Casson. 2e édition revue et augmentée, ornée de 380 gravures, 1894. Paris, J. Rothschild, in-8 de XII-364 p. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* (V. t. XLIX. p. 358) a rendu compte de la première édition de cet ouvrage. Ce n'était alors qu'un modeste in-12 de 280 pages, imprimé serré sur papier commun : c'est aujourd'hui un bel in-octavo de 376 pages, soigneusement imprimé avec de belles marges, et surtout enrichi de gravures, la plupart techniques, qui ajoutent une grande clarté aux descriptions botaniques des essences, en même temps qu'un embellissement d'un vrai charme pour la vue. Détaillons l'une quelconque d'entre elles, à titre de spécimen. Voici, par exemple, la gravure affectée au hêtre : en haut, c'est un rameau avec feuilles et groupes de fleurs mâles ; au-dessous, une fleur mâle sur plus grande échelle, des anthères vues verticalement et en coupe horizontale, un rameau d'hiver avec bourgeons, une fleur femelle, un fruit avec sa gangue fermée, un fruit après la déhiscence, laissant voir les faînes, celles-ci vues isolément, entières, puis en coupes longitudinale et transversale. D'autres gravures nous montrent, en plus, un jeune plant de l'essence à sa sortie de terre, avec ses feuilles séminales et sa radicule. Quand il s'agit des résineux, la gravure représente aussi le cône, ou son axe si le cône est à écailles caduques (section des *Abies*).

L'ouvrage comprend, comme la première édition, douze chapitres pouvant se répartir de même en trois groupes (ce qui indique que le plan n'en a pas été modifié), mais avec des développements plus considé-

rables déterminés principalement par les observations qu'ont permises à l'auteur de nombreux voyages, excursions forestières et visites de diverses pépinières et plantations de reboisement, d'alignement ou de décoration de jardins et de parcs. C'est, en effet, à ces divers points de vue que se place l'auteur, qui est lui-même un propriétaire planteur dans les vastes plaines de la Sologne.

Dans quatre premiers et courts chapitres, il fournit d'abord, sous le rapport de la mise en valeur, par boisement, des terrains improductifs, les données générales sur l'évaluation des frais, la préparation du sol, son assainissement s'il est marécageux, les moyens enfin d'assurer au futur massif forestier des débouchés ultérieurs par une bonne viabilité.

Les trois chapitres suivants, beaucoup plus développés, puisqu'ils occupent les deux cinquièmes du volume, contiennent d'intéressantes monographies des principales essences forestières de nos climats : pins, sapins, cèdres, mélèze, chênes, hêtre, charme, châtaignier, bouleau, aunes, robinier, frêne. Suit un exposé complet des divers modes de boisement tant par semis que par les nombreux systèmes de plantations connus, avec discussion des avantages et inconvénients de chacun d'eux appliqués à chaque essence, et indication des frais probables.

Le troisième et dernier groupe, composé des chapitres VIII à XII, occupe, avec une table alphabétique finale très détaillée, toute la seconde moitié du volume. Il y est question des plantations décoratives, d'alignement et d'agrément, et, dans le chapitre final, de l'entretien des massifs forestiers, soit de taillis, soit de futaie. Ce dernier chapitre constitue une sorte de résumé, de *compendium*, des principes généraux de la sylviculture. Dans les précédents, il est donné des monographies, avec gravures soit d'arbres en pied, soit de détails partiels, d'un grand nombre d'essences exotiques tant feuillues que résineuses ou conifères, avec dissertation sur le meilleur mode d'emploi de chacune d'elles.

Les procédés de transplantations d'arbres tout formés, avec figures à l'appui et détail des frais, font l'objet de l'avant-dernier chapitre.

Auparavant, le lecteur étranger à ces matières fait connaissance avec le pin du Lord Weymouth, son congénère le *Pinus excelsa*, le tsuga du Canada ou *Hemlock-spruce*, les sapinettes blanche et bleue, les sapins de Douglas, de Nordmann, pinsapo, etc., le cyprès chauve, le wellingtonia, le sequoïa sempervirens, et autres conifères d'origine exotique trop nombreux pour être nommés tous. Les chênes chevelu, rouge, des marais, quercitron, etc. ; les noyers commun, noir, cendré; les platanes, le negunda, le planera, le févier épineux, le sophora, les marronniers, le catalpa, le tulipier, j'en passe et en grand nombre, font également l'objet de breves mais intéressantes descriptions.

On voit par ces aperçus que le livre justifie amplement son sous-titre de *Traité pratique du reboisement et des plantations des parcs et jar-*

dins. Il mérite de devenir le *vade-mecum* de tout propriétaire qui possède des bois, des parcs ou jardins paysagers, ou encore des terrains insuffisamment productifs par la culture proprement dite.

C. DE KIRWAN.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des Officiers). Paris, ancienne maison H. Chairgrasse, Fanchon et Artus, en livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La partie civile comprend douze livres, dont cinq sont terminés. Le livre VIII, Cours de mécanique, est en voie d'achèvement. Le livre VI, Cours de construction, de beaucoup le plus remarquable par son importance et sa nouveauté, comprend quatorze parties, dont dix sont terminées ou près de l'être. Ces dernières méritent tout particulièrement de fixer l'attention du lecteur.

Nous rappelons que jusqu'ici il n'existait à proprement parler aucun traité spécial, et encore moins de traités rédigés sur un plan d'ensemble, sur les charpentes, la serrurerie, la menuiserie, l'architecture, les ponts, les routes, les voies navigables, les ports, les mines. Ces éléments divers de la construction étaient enseignés dans des écoles spéciales, qui conservaient leurs publications, destinées aux seuls élèves, avec un soin jaloux; quelques-unes mêmes de ces sciences, comme la serrurerie ou la menuiserie, n'étaient pas vulgarisées. Elles sont aujourd'hui à la portée de toutes les intelligences, de toutes les bourses, et, il faut le dire, à la disposition de l'avide curiosité du public, désireux de tout savoir, de tout approfondir.

La Serrurerie (3e volume de la 4e partie) a déjà vingt-sept livraisons. Après le vocabulaire des termes techniques, l'auteur décrit minutieusement les ferrements divers employés en construction. Vient ensuite l'étude détaillée de la serrurerie d'intérieur, clefs, cadenas, serrures de sûreté, marche des différentes pièces, avec les divers types de serrures les plus compliquées. Le chapitre IV est consacré aux balcons et aux balustrades; puis viennent les grilles dormantes et les grilles ouvrantes. Un très grand luxe de croquis et de photographies des plus belles productions de tous ces genres accompagne leur description. La vingt-septième livraison s'arrête à la description des auvents et des marquises.

La Menuiserie (5e partie du Cours de Construction) est traitée sur le même plan que la Serrurerie. C'est avec raison que l'auteur la représente comme n'étant plus un art routinier, mais un art réel, auquel l'architecture, la chimie et la mécanique ont apporté de grands éléments de progrès. Les lois de la physiologie végétale donnent au constructeur, par la connaissance des bois, les moyens d'obtenir des bois solides et résistants. Les machines permettent de diviser les bois précieux en placages soli-

des et d'un bel effet. Les nombreux détails pratiques publiés dans cet ouvrage, la description des outils de l'ouvrier et des méthodes de travail, les figures aussi complètes que variées insérées dans le texte, forment le traité le plus complet de menuiserie qui ait jamais paru.

Le quatrième volume de l'Architecture (7e partie du cours de Construction) traite des constructions ayant rapport à l'instruction publique et des monuments administratifs et d'utilité publique. L'architecture funéraire, qui, à elle seule, pourrait fournir la matière de nombreux volumes, est traitée avec d'importants développements.

Vient ensuite l'architecture militaire. Comme types de casernes, l'auteur a été bien inspiré en proposant comme modèles, au moins dans Paris, diverses casernes de sapeurs-pompiers; au point de vue de l'hygiène et des commodités du service, il y a un grand progrès sur les types antérieurs.

La neuvième partie du cours de Construction traite des routes, des rivières et des canaux. Un aperçu historique indique comment les routes se sont trouvées, pour ainsi dire, liées à l'état de civilisation des peuples sur le sol desquels elles étaient établies; leur tracé doit être toujours soumis à des obligations politiques, commerciales et administratives. Le chapitre III traite du tracé d'une route. Quand il s'agit d'établir une route, les points extrêmes, ou la direction, sont déterminés par l'administration; le travail de l'ingénieur consiste principalement à étudier le meilleur tracé entre le point d'arrivée et le point de départ. Les considérations relatives à la défense du pays et aux conditions économiques des localités traversées sont des éléments de premier ordre dont l'administration et les ingénieurs doivent avant tout tenir compte. Le tracé d'un projet de route, ou base d'opérations, se fait ensuite. Le chapitre III, profils en travers, a trait aux éléments qui constituent une route, chaussée, accotements, trottoirs et fossés. Pour le tirage des voitures (chapitre IV), on commence par étudier les prescriptions administratives relatives au roulage.

Le traité des Chemins de fer forme la dixième partie. Le tome Ier (Infrastructure) est terminé. Le tome II (Superstructure) est en voie de publication. On décrit d'abord la voie, rails et traverses, en France, en Europe et dans les divers pays étrangers. L'auteur décrit ensuite le matériel fixe et accessoire : cette longue étude, dégagée des détails trop techniques, est des plus intéressantes.

L'Encyclopédie remplit bien son programme et son succès est la juste récompense des efforts que font les éditeurs pour donner à leur public une véritable Somme des sciences modernes théoriques et pratiques et des dernières découvertes industrielles. A. W.

BELLES-LETTRES

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut. 3e série. Paris, Hachette, 1892, in-18 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le troisième volume des *Écrivains modernes de l'Angleterre* contient une nouvelle série de six comptes rendus, dont le plus jeune n'a pas moins de trente-cinq ans de date. Une dizaine de romans de la même époque y sont analysés, et bien que certains d'entre eux n'aient rien de particulièrement religieux, l'auteur, pour donner à ces articles rassemblés la tenue d'un livre, les a groupés, faute d'autre lien, sous une rubrique commune : *Le Roman religieux*. Il va sans dire qu'il n'y a là aucune étude d'ensemble, aucun choix voulu et réfléchi : l'Angleterre, si féconde en œuvres de ce genre, en a produit bien d'autres et de plus caractérisées et de plus connues, et le nom du révérend Conybeare, par exemple, ainsi que le titre de son roman, *Perversion*, sont de ceux qu'il serait permis d'ignorer. Je ne sais si, malgré la grande notoriété de M. Montégut, ces réimpressions sont bien faites pour piquer la curiosité du public : ce sont de vieilles connaissances, des lectures de jeunesse pour quiconque a pratiqué le roman anglais, que *The Warden* et *Doctor Thorne*, d'Anthony Trollope, *The Heir of Redclyffe* et *Heartsease*, de miss Yonge, *Westward ho !* et *Two years ago*, de Charles Kingsley. Ils ont eu leur moment de succès; la critique s'est occupée d'eux à leur apparition ; puis ils ont été vulgarisés par des traductions, puis ils ont dû céder la place aux nouveaux venus. Ceux qui en ont gardé bon souvenir me semblent devoir être plutôt tentés de les relire que d'en lire un ancien compte rendu. Quant aux autres, ne seront-ils pas plus attirés par les nouveautés ? — Quittez ce souci, pourrait me dire l'éditeur, et je souhaite que la réussite lui donne raison : c'eût été dommage, en effet, que tant de belles pages fussent restées à jamais enfouies dans la poussière des vieilles revues. Les livres dont M. Montégut rendait compte jadis étaient surtout pour lui le prétexte d'études sur l'état social, philosophique et religieux de l'Angleterre : le penseur et l'écrivain y prenaient leurs aises. Le temps ne les a qu'à peine effleurées de ses ailes, sans rien leur enlever de leur charme, de leur intérêt, ni presque de leur actualité ; il a seulement réalisé certaines de leurs prédictions. Je ne dirai pas que dans un sujet aussi délicat que l'est tout ce qui touche à la religion, M. Montégut se soit toujours montré d'une orthodoxie bien rigoureuse, — le temple où il prêche est la *Revue des Deux Mondes*, — mais il ne s'est du moins pas rendu coupable d'une faute de goût bien commune maintenant : la mode, le bon ton, semblent exiger qu'on donne à toute secte religieuse la préférence sur le catholicisme. En plusieurs occasions, M. Montégut se déclare au contraire très

nettement pour le catholicisme, avec preuves à l'appui. Cependant, parlant de l'éducation en France, il tombe en une singulière erreur. C'est devenu un autre lieu commun que de vanter les collèges anglais au détriment des nôtres, qui tiennent « à la fois du couvent, de la caserne et de la prison.... Dans ce système, en effet, quoiqu'il se prétende laïque et qu'il invoque le patronage de l'État, domine toujours, comme aurait dit Voltaire, le vieil esprit des bonzes.... L'enfant perd ses qualités naturelles et acquiert des vices artificiels, la ruse, par exemple, et l'habitude du mensonge.... » Si les lycées ont tous ces défauts et donnent ces résultats, ce n'est pourtant pas qu'ils aient été organisés, comme notre auteur paraît vouloir l'insinuer, à l'instar des collèges des jésuites. Autrefois, ces collèges étaient surtout des externats ressemblant, sous beaucoup de rapports, aux écoles anglaises, et j'admire « le vieil esprit des bonzes » dans leurs internats actuels, ouverts sur la campagne ou tout au moins entourés de grands parcs : là se sont conservés les jeux traditionnels que l'Université vient enfin de découvrir en Angleterre. Voilà pour l'éducation physique. Quant au tableau que l'auteur de *Tom Brown* nous fait de l'éducation morale des Anglais, il n'est pas pour imposer une approbation sans réserves. Mais M. Montégut tombe rarement en de telles vulgarités ; il lève au contraire volontiers les regards en haut et conclut l'une de ses études par cette bravade à la foule stupide : « Les *chevaliers* ont toujours gouverné le monde, et ils le gouverneront toujours ; l'*idéal* a toujours été la principale affaire des hommes, il la sera toujours. » E. S. A.

Les Littératures étrangères. — Italie-Espagne. *Histoire littéraire; notices biographiques et critiques; morceaux choisis*, par H. Dietz. Paris, A. Colin, s. d., gr. in-18 de VIII-552 p. — Prix : 4 fr.

En rendant compte récemment du premier volume des *Littératures étrangères* de M. Dietz, *Angleterre-Allemagne* (*Polybiblion*, t. LXV, p. 438-439), je me suis permis quelques critiques d'ensemble sur lesquelles je pense d'autant moins devoir revenir à l'occasion du second, que je suis peut-être la seule voix discordante dans le concert des félicitations. « L'accueil bienveillant que cet ouvrage a reçu, dit en effet l'auteur dans sa nouvelle Préface, nous a attaché davantage encore à la méthode que nous avions adoptée. » Sans insister sur les défauts déjà signalés, défauts dont on ne saurait sans doute préserver ces sommaires de seconde main, je me bornerai donc à quelques observations de détail. Dans un résumé si rapide et forcément incomplet, quelques noms de peu d'importance auraient pu être omis, tels ceux des Italiens Rucellai (et non Rucellaï), Castelvetro, Boccalini, Passeroni, etc. Il fallait également ignorer Carducci, si l'on ne voulait lui adjoindre Prati, Zanella, Rapisardi, ses contemporains non moins dignes d'une mention. Dans la partie

espagnole les noms d'illustres inconnus abondent, de telle sorte qu'on n'est même pas tenté d'en commencer l'énumération. Il n'y aurait évidemment que demi-mal si la place accordée aux uns n'était prise aux autres; mais avec la meilleure volonté du monde, l'auteur, que le hasard seul semble guider, n'arrive pas à faire entre eux une répartition équitable. Louis de Grenade n'obtient que vingt-deux lignes de citation; Lope, treize lignes, comme poète, et trois pages et demie comme dramaturge; Calderon, une page et demie en tout! tandis que Gonzalo de Berceo obtient trois pages d'extraits; l'archiprêtre de Hita, quatre; D. Juan Manuel, six. L'excuse de M. Dietz est qu'il s'est ici laissé charmer par M. de Puibusque et par M. de Puymaigre, ailleurs par d'autres. Rien ne peut remplacer la pratique personnelle des textes originaux, et l'on sent trop qu'elle fait quelque peu défaut. Que dans un résumé de l'histoire littéraire d'Allemagne, on ne donne qu'avec parcimonie les titres d'ouvrages en allemand, qu'on résiste à la tentation de copier textuellement quelques vers, notre commune ignorance justifiera de reste cette réserve. Il n'en va pas de même avec l'italien ou l'espagnol, bien plus rapprochés du français. Et ce n'est pas seulement une question de couleur locale, il est des termes, des titres, des lambeaux de citations qui doivent être conservés parce qu'ils sont entrés dans la langue courante. Jamais ou presque jamais un mot italien ou espagnol ne tombe de la plume de M. Dietz; mais quand il en tombe, ce n'est guère sans accidents: (Le) *Vite de* (dei) *piu* (più) *eccelenti* (eccellenti).... (p. 149); *Italia, Italia o tu cui fe* (feo) *la sorte....* (p. 163); *No hay* (ser) *padre siendo rey; Casar see* (casarse) *por vengar se* (vengarse); *Don de* (Donde) *hay agravios no hay zelos* (celos); *Entre bobos anda de* (el) *juego* (p. 448). Ailleurs, *virtudos* pour *virtudes*, *solidades* pour *soledades*, etc. Inévitables, les noms propres eux-mêmes ne sont pas toujours respectés: Hartzembusch et Tereno figurent chacun trois fois pour Hartzenbusch et Toreno. Ruscoe est une faute d'impression pour Roscoe. Les noms du Tassé et de l'Arioste ont conservé en français l'article italien: il est presque incorrect de le leur supprimer; cela sonne du moins étrangement à l'oreille. De même en espagnol est-il pénible de ne rencontrer le *don* devant aucun prénom: « les rois Manuel et Jean III » (p. 406). C'est là une transcription hybride; il fallait en français: Emmanuel le Fortuné et Jean III, ou mieux avec la forme portugaise: D. Manuel et D. Joâo III. Pourquoi, de parti pris, supprimer dans les rares titres cités en langue étrangère l'article indispensable et dire: *Secchia rapita*, *Scherno degli Dei*, *Drama universale* (universal), *Diablo mundo*, quand on juge bon de le conserver dans la traduction française et de l'ajouter là où sa présence est au moins inutile: *La adjunta al Parnaso?* Je ne multiplierai pas ces citations, et pour cause: il n'y a pas dans tout l'ouvrage, en mettant bout à bout les mots étrangers, de quoi

en composer quinze lignes. Tous ces petits riens sont bien choquants chez un linguiste. M. Dietz, agrégé des langues vivantes, sait sans doute, tout comme un autre, l'espagnol et l'italien, langues que nous autres Français n'avons guère à apprendre, mais il en ignorerait le premier mot qu'il n'aurait pas plus de malchance et une incorrection plus obstinée.

La place me manque ici pour entrer dans aucune discussion ; certaines affirmations m'ont pourtant laissé des doutes. La langue espagnole se distingue-t-elle par « une grâce un peu molle, » et a-t-elle conservé de son contact avec les Arabes « dans le mouvement des phrases une allure presque orientale ? » Fra Paolo est-il plus connu chez nous sous le nom de frère Paul ? Marsy a cependant intitulé l'étude de Sarpi sur le gouvernement de Venise : *Le Prince de Fra Paolo*. Le Tasse fut-il l'objet de représailles injustifiables et eut-il plus à souffrir des exigences de l'Église que des censures de la Crusca ? Comment croire que le rythme des romances espagnoles soit « spécial et inhérent à la langue même, » quand il se retrouve un peu partout, dans les ballades anglaises, les lieder allemands, les folkvisor suédois, sans parler de mainte chanson populaire française, de l'Edda, du çloka sanskrit ? Peut-on dire que *les Tombeaux* de Foscolo « contiennent de belles pages ? » Combien un poème de moins de trois cents vers peut-il contenir de belles pages ? Huit exactement et en tout, dans l'édition de Le Monnier. Mais laissant de côté l'agrégé des langues vivantes pour m'adresser au professeur de rhétorique, je demanderai à ce dernier ce qu'il pense de la correction de phrases ou d'expressions dans le goût des suivantes : « Des œuvres qui, après avoir servi impérieusement de modèles à l'Europe entière, gardent, aujourd'hui encore, des titres à l'admiration par leur perfection artistique, sinon en élevant les courages » (p. 93) ; « le livre a de cruels conflits » (p. 113) ; « son répertoire est tour à tour le reflet assez pâle, mais exact de toutes les nuances qui se sont succédé sur notre scène » (p. 186) ; « il épousa la fille d'un banquier genevois qui se convertit bientôt au catholicisme et acheva d'y attirer son mari par une conversion, la plus profonde » (p. 234) ; « après deux prisons politiques il se retira dans ses terres » (p. 335) ; Lope a offert « le miroir, le plus transparent, à la nature de son pays » (p. 422).

J'aurais encore bien des observations à faire sur la partie anthologique du livre de M. Dietz et sur les rapprochements avec les littératures latine et française qui y tiennent lieu de littérature comparée ; je suis loin d'avoir épuisé mes notes. Mais ce que j'ai dit suffira, je pense, pour qu'il me soit permis de conclure : les résumés ne s'improvisent pas, et le titre d'agrégé ne peut suppléer à cette intime connaissance des choses qui ne s'acquiert qu'avec le temps, l'étude et la patience.

E. S. A.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, par Vivien de Saint-Martin et Rousselet. Paris, Hachette, gr. in-4. — Prix du fasc. : 2 fr. 50.

Le soixante-huitième fascicule de ce dictionnaire, paru récemment, s'arrête à Tcho. Dans les dernières livraisons on peut signaler parmi les articles les plus remarquables : *Soudan*, *Soulou*, archipel de la mer de Chine, reliant les Philippines à Bornéo ; *South-Australia*, l'une des cinq colonies entre lesquelles est divisé le continent australien ; *Spitzberg*, le grand archipel de l'Océan glacial du Nord, dû à un savant français bien connu par ses voyages dans les régions circumpolaires; *Srinagar*, la célèbre capitale du Cachemire; *Sse-tchouañ*, grande province de la Chine; *Stavropol*, gouvernement et ville de la Russie sud-orientale. Parmi les articles moins étendus, nous signalerons entre autres : *Souf*, *Soulina*, *Soumba*, *Soumbava*, *Soungari*, *Sour*, l'ancienne Tyr; *Sourabaya; Sousse*, ville de la Tunisie; *Southampton*, *Spalato*, *Sparte*, *Spessart*, *Spire*, *Spiti*, *Stafford*, *Stanley Falls*, *Stanovoï-Khrébel*, *Starkenburg, Stavanger; Stettin*, port de commerce et ville industrielle de la Prusse; le comté écossais de *Stirling; Stockholm*, province et capitale de la Suède, « Venise du Nord, » décrite au point de vue géographique, monumental, statistique et historique; un article substantiel et plein de renseignements et de chiffres sur la colonie anglaise des *Straits settlements; Stralsund*, port de la Prusse; *Strasbourg*, capitale de l'Alsace, avec la description détaillée de sa célèbre cathédrale et autres monuments de cette cité d'une rare importance historique, et politique; *Stuttgart*, la gaie et artistique capitale du Wurtemberg; la province de *Styrie*, la première de l'empire austro-hongrois pour ses richesses minérales; l'aperçu général sur la colonie allemande du *Sud-Ouest-Africain; Suède*, article qui ne compte pas moins de trente-six colonnes et qui, fondée sur les études les plus récentes des savants scandinaves, donne un tableau complet du royaume sous le rapport géographique, économique, statistique, démographique, historique, et est pourvue d'une bonne biographie; deux articles *Suez*, isthme et canal, celui-ci utilisant la statistique détaillée de la navigation fournie par la Compagnie jusqu'aux dernières dates; *Suffolk*, comté d'Angleterre; *Suisse*, qui est une étude très complète sur cet intéressant petit pays, avec indication des principaux ouvrages à consulter; *Sumatra*, article riche en renseignements de toute sorte sur cette île immense, l'une des plus grandes de la terre; *Lac Supérieur*, les comtés anglais de *Surrey* et de *Sussex*, le comté écossais de *Sutherland*, *Sydney*, la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud et la plus ancienne ville d'Aus-

tralie, *Syracuse*, *Syr-Daria*, fleuve et province de l'Asie centrale russe, *Syrie*, la grande et célèbre région qui appartient aujourd'hui à la Turquie d'Asie, avec un historique important de toutes les explorations; enfin, pour terminer la lettre, une foule de localités de Hongrie dont le nom commence par *Sz*, ainsi les comitats de *Szatmar*, de *Szepes*, la ville de *Szekes-Fehervar*, etc. Au *T*, nous trouvons les articles *Tabago*, l'une des Petites-Antilles; *Tabarca*, île et ville de Tunisie; *Tabasco*, État du Mexique; *Tabriz*, ville de la Perse; *Tachkend*, ville célèbre de la Russie d'Asie; *Tademaït*, plateau du Sahara français; *Tafilet*, région célèbre du Sahara marocain; *Tagal*, peuple des Philippines; *Tage*, le fleuve bien connu du Portugal; *Taïti*, la charmante colonie française du Pacifique; *Tamatave*, *Tananarive*, à l'île de Madagascar; *Tamise*, *Tanganika*, le grand lac de l'Afrique centrale; *Tasmanie*, *Tarn*. Puis l'article si actuel consacré au lac *Tchad* et à la région qui l'entoure, résumé très complet de tout ce qui a été écrit sur cette question jusqu'à la dernière exploration du commandant Monteil. Il faut citer ensuite une magistrale étude sur l'ethnographie des *Tatars* ou *Tartares*; puis les longues notices sur le *Taurus*, le *Tatra*, le *Tchékiang*, les *Tchèques*, les *Tcherkesses*, etc.

Nul doute qu'avec de tels éléments le public ne continue à faire à cette publication l'accueil qu'elle mérite. COMTE DE ROQUEFEUIL.

Atlas universel de géographie, avec un texte analytique, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et FR. SCHRADER. Paris, Hachette, in-folio. — Prix du fasc. : 2 fr.

On sait que la cartographie fut en grand honneur en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Notre patrie occupait alors dans cette science la première place. Depuis le début de ce siècle sa gloire déclina et elle dut céder la palme à l'Allemagne, où les écoles de Berlin et de Gotha brillaient du plus vif éclat. Aujourd'hui, nous nous reprenons à aimer la géographie, les conditions économiques et politiques de la France nous en font un devoir, et la maison Hachette, qui tient un rang si distingué dans la science, confia à M. Vivien de Saint-Martin, et après lui à M. Schrader, le soin de créer un atlas qui fût au niveau de nos autres travaux géographiques et qui marchât au moins de pair avec ceux de l'étranger. Ces savants géographes se sont adjoint, d'ailleurs, d'autres collaborateurs, parmi lesquels les plus éminents sont MM. Onésime Reclus et Adam, et, pour la gravure, MM. Étienne Collin et Delaune, sous la direction desquels ont travaillé nombre d'artistes. La publication de l'atlas a commencé en 1877 et doit contenir une centaine de cartes qui comprendront la géographie astronomique, la géographie ancienne et la géographie moderne d'après les documents les plus complets et les plus récents. Les cartes paraissent par livraisons, et sont accompagnées de

notices; trente-trois cartes ont paru, qui permettent de juger l'œuvre. Les divers pays de l'Europe possèdent aujourd'hui de grandes cartes topographiques levées par les procédés savants de la géodésie. Leur exactitude a été utilisée, et il a suffi de les ramener à l'échelle voulue pour donner des cartes qui sont le dernier mot de la science actuelle. Pour les autres continents qui ne sont connus que par des descriptions, des cartes partielles, des itinéraires de voyageurs, le travail a été infiniment plus considérable, et c'est là qu'on admirera l'œuvre personnelle des auteurs de l'atlas. Enfin la géographie historique a demandé plus de science encore, car il a fallu faire la critique des cartes antérieures et utiliser toutes les plus récentes données des sciences assyriennes, indiennes, égyptiennes, etc....

L'art apporté à l'exécution des cartes est au-dessus de tout éloge : non seulement on a réalisé dans toute la mesure du possible la proportion entre l'échelle et le relief du sol, mais encore la gravure est de la plus remarquable finesse. Certaines cartes sont, à ce point de vue, de vrais chefs-d'œuvre. Nous citerons entre autres la Suisse, qui a d'ailleurs figuré avec honneur à plusieurs expositions. Le souci de la bonne exécution a seulement amené quelque trouble dans le numérotage des cartes, qui n'est pas toujours conforme à la nomenclature portée sur les livraisons. Mais ce n'est qu'une question de détail facile à rectifier quand l'atlas entier aura été publié. La science qui y préside, comme l'art qui la seconde, font de cet atlas une œuvre toute à la gloire de ses auteurs, bien plus, à la gloire même de la France; et tous les hommes soucieux d'une géographie exacte, complète et claire voudront posséder ce bel atlas.

COMTE DE ROQUEFEUIL.

Autour de Chicago. *Notes sur les États-Unis,* par G. SAUVIN. Paris, Plon et Nourrit, 1893, gr. in-18 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne chercherons pas querelle à M. Sauvin pour avoir sacrifié quelque peu à l'actualité dans le choix du titre de son livre, où Chicago tient une bien petite place; nous aimons mieux lui savoir gré d'avoir écrit et publié une étude très amusante sur l'âme des États-Unis, pour employer une expression à la mode. C'est, en effet, du caractère *yankee* qu'il s'agit dans cet agréable volume, bien plus que de la grande foire du monde, où nous convient des réclames mirobolantes qui sentent un peu la parade foraine. A coup sûr, c'est beaucoup plus intéressant, et ce n'est pas moins utile à lire pour les Européens qui bouclent leurs malles et retiennent leurs places sur les paquebots transatlantiques. Il ne leur sera pas indifférent de savoir, avant de débarquer en plein Nouveau Monde, à quelles sortes de gens ils auront affaire, et assurément ils peuvent s'en rapporter à M. Sauvin ; il s'est appliqué avec une conscience admirable à demeurer impartial. Certes, il est plein d'admiration pour les

progrès en tous genres accomplis par les citoyens de la grande République, mais il indique avec une réelle délicatesse de touche ce qui l'a choqué dans les mœurs américaines, si différentes des nôtres. C'est surtout en ce qui concerne l'éducation et le maintien des jeunes filles qu'il trouve matière à contestation, et il n'a pas écrit là-dessus moins de deux chapitres, sans compter quelques aperçus épars dans le reste du volume. De ces deux chapitres, l'un est spécialement consacré au *flirt*, dont il expose avec beaucoup d'esprit les agréments et les inconvénients. Le second chapitre en question est d'une originalité pleine de couleur locale. L'auteur a imaginé d'insérer dans un journal de Boston un avis exprimant le désir d'entretenir une correspondance anonyme avec une jeune fille du pays : l'*interview* par correspondance. Cent réponses lui sont parvenues, et il a choisi celle qui lui paraissait dénoter la plus grande disposition à la franchise, puis il a questionné et a publié les répliques ; comme on peut s'en douter, ce procédé donne lieu aux plus piquantes dissertations sur la morale américaine. Bien curieux aussi est le chapitre consacré aux Mormons ; mais il est difficile de partager les idées de M. Sauvin sur la polygamie ; elles sont vraiment trop indulgentes. Ce que nous avons dit est suffisant pour indiquer que ce livre est fort amusant, mais qu'il n'est pas écrit pour les jeunes filles.... françaises ; je ne parle pas des Américaines qui, paraît-il, lisent tout, y compris Zola.

COMTE DE BIZEMONT.

Selecta Martyrum Acta ad usum studiosae juventutis adnotata. Editio quarta emendata et aucta. (*Bibliothèque des classiques latins et grecs*, publiés sous la direction de Mgr GAUME.) T. IV. Paris, Gaume, 1892, in-18 de xx-229 p. — Prix : 1 fr. 30.

Parmi les classiques chrétiens, s'il en est qui soient plus spécialement à la portée des jeunes latinistes et qui puissent faire du bien à leur intelligence et à leur âme, ce sont assurément les Actes des martyrs : l'idée d'en faire un choix pour les classes est donc excellente. Le volume dont nous annonçons la réimpression, destiné à la classe de quatrième, contient les actes de saint Cyprien ; saint Montan, saint Lucien et leurs compagnons ; saint Jean, saint Paul et saint Gallican ; saint Épipode et saint Alexandre, saint Pionius et ses compagnons ; saint Agricole et saint Vital ; saint Gervais et saint Protais ; saint Miniat ; saint Théodote d'Ancyre avec sept vierges ; saint Crépin et saint Crépinien ; saint Quintin et enfin saint Georges. Le texte latin de ces actes est précédé d'une préface renfermant une étude sur les catacombes. Cette étude est loin d'être sans mérite, mais elle a beaucoup vieilli ; elle est incomplète et contient des inexactitudes aujourd'hui avérées ; elle aurait dû être refaite. Mabillon y est cité comme une autorité sur les catacombes, et le nom de l'illustre de Rossi, le grand archéologue des catacombes ro-

maines, n'y figure pas ; ses travaux, qui nous ont révélé tant de choses importantes et nouvelles sur les cimetières chrétiens, n'ont été nullement utilisés. S'il importe cependant de tenir un livre au courant des progrès de l'archéologie chrétienne, c'est un livre classique et un livre contenant les Actes des Martyrs ; s'il est des esprits à qui il importe de donner des idées justes et exactes, ce sont les esprits des enfants, qui gardent souvent toute leur vie les impressions et les idées qui leur ont été données dans leurs études classiques. Il est donc extrêmement désirable que les nouvelles éditions des volumes composant la Bibliothèque des classiques chrétiens soient soigneusement retouchées par des hommes capables et tenus au courant des progrès historiques et philologiques. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut rendre de véritables services. Comment peut-on dire encore, lorsque l'Égypte est maintenant si connue, que « les Égyptiens conservaient les morts dans leurs maisons ? » (P. XIV.) Le texte est correct ; les notes qui l'accompagnent sont bonnes, mais la partie critique doit être revue et complétée. Les récits des Actes des martyrs sont de valeur très inégale au point de vue historique ; il est essentiel de dire quelques mots sur ce sujet. On nous dit, il est vrai, que la vie et la passion de saint Cyprien, ainsi que les textes proconsulaires relatant son jugement, la passion de ses disciples, Lucien, Montan, etc., sont authentiques ; mais on ne nous dit rien sur les actes de saint Georges, dont l'existence même est niée aujourd'hui par certains critiques. C'est là une lacune à combler. On ne saurait trop faire pour que des éditions qui peuvent rendre d'aussi grands services que celles des Actes des martyrs soient irréprochables et pleinement satisfaisantes. L. M.

L'Europe politique en 1892. *Gouvernement. Parlement. Presse*, par LÉON SENTUPÉRY. 1er et 2e fascicules : *L'Allemagne. L'Andorre. L'Autriche-Hongrie. La Belgique.* Paris, Lecène et Oudin, 1893, gr. in-8 de VII-462 p. — Prix : 3 fr. le fascicule.

M. L. Sentupéry s'est proposé de mettre à la disposition des personnes qui s'intéressent aux affaires étrangères — par goût ou par profession — un manuel pratique. Sur un plan uniforme, il exposera ce qui concerne le gouvernement, le parlement, la presse. Nous avons sous les yeux les monographies de quatre contrées. Notre impression, après l'étude de ces premiers fascicules, est que l'auteur a entrepris une œuvre utile, qu'il en a bien conçu le plan et coordonné habilement les diverses parties. Les indications bibliographiques, qui pourraient être plus développées, permettront au lecteur de pénétrer plus avant dans les questions qui l'occupent ou qui l'attirent.

Dans une œuvre de ce genre, les faits occupent naturellement la plus grande place, mais peut-on exposer les faits de l'ordre politique et reli-

gieux sans y mettre du sien? Je m'empresse de déclarer que le livre est fait dans un bon esprit et pourra être recommandé. Certaines appréciations sur les personnes auraient pu être abrégées; mais il serait difficile d'en contester généralement la justesse. Il me semble, du reste, que M. Sentupéry a vu, et bien vu, les choses dont il a parlé. J'ai noté avec une satisfaction particulière qu'il a bien débrouillé, dans l'agglomération austro-hongroise, les questions très compliquées de religion, de race et de nationalité : il ne se laisse pas fasciner par certaines apparences : il est le défenseur de la nature et du droit.

Sous le bénéfice de cette approbation générale et dans l'intérêt même de la chose, il m'incombe de présenter quelques observations de détail : — Les contrées à l'est de l'Elbe n'ont pas été un habitat des Germains antérieurement à l'arrivée des Slaves : l'assertion de Virchow ne repose sur rien (p. 8). — Est-il exact que les langues non allemandes tendent à disparaître? Il faut distinguer. Bismarck a affirmé, et c'est exact, que le polonais gagne du terrain dans la Prusse proprement dite. La Silésie n'est pas aussi dépolonisée qu'on veut bien dire (p. 9, 70, 71). — J'aime à croire que la qualification d' « obstiné » est employée dans le bon sens, quand on l'applique à Pie IX, qui était obstiné dans son devoir (p. 78). — Le pronostic sur la destinée du Centre est hasardé (p. 111). — Le concordat de Thun était excellent : les acatholiques orientaux le regrettent (p. 206-207). — La constitution de 1861 n'était pas appropriée (p. 206). — L'élément allemand ne progresse pas en Karinthie (p. 213). — L'archiduc Rodolphe n'inspirait pas confiance à tous (p. 208). — Il y a un archevèque arménien en Galicie (p. 214). — La compagnie du Danube a été omise (p. 227). — Sadowa n'a pas laissé de rancunes (p. 247). — La lutte entre Roumains et Madgiars est antérieure à Sadowa : il y a eu crise violente en 1848. — On ne s'accommode pas du dualisme. La lutte des langues continue (252, 281 et 283). — La prépondérance de l'aristocratie hongroise a beaucoup baissé (p. 254). — Tous les écrivains, énumérés à la page 258, ne sont pas tchèques. — Bismarck a fait, avec les Hongrois, une charge à fond contre Hohenwart, qui s'est aussi heurté de plus à deux difficultés internes (p. 259 et 310). — L'expression « rite orthodoxe » est incorrecte : le rite n'a rien de commun avec le dogme. Sur ces appellations, consultez *Documents relatifs aux Églises de l'Orient* (Challamel). — Il serait utile de mentionner la fondation d'une Université allemande à Tchernovitz, racontée dans le *Voyage de Paris à l'île des Serpents* (Leroux). — La Russie a gagné Kars et la Bessarabie (p. 275). — Est-ce un progrès d'avoir aboli les possessions en famille (p. 288)? — Les nobles bosniaques possédaient les fiefs avant la conquête (p. 291). — A la page 305, l'imprimeur a mis *Polonais* au lieu de Ruthènes, et *vice versâ*. — La langue liturgique des Croates proprement dits est le latin. Le slavon est adopté dans le petit groupe

serbe de Krijévatz (que les Allemands appellent Kreuz) et par les Dalmates et Bocchésiens orthodoxes (p. 306). — Le *Dilo* est écrit en ruthène (p. 340).

Ce sont là des choses d'importance secondaire et inévitables dans une publication si complexe. Je ferai ressortir, en finissant, la grande place qu'y occupent le parlement et le journalisme. Il le fallait, et ce sera peut-être la partie la plus utile aux publicistes ; mais n'y a-t-il pas là un signe des temps? A. D'AVRIL.

La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIVe au XVIIIe siècle, par ALFRED FRANKLIN. — *Le Café, le thé et le chocolat.* Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-12 de 320 p. — *Les Chirurgiens,* mêmes éditeurs, 1893, in-12 de XII-301 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

En lisant les annonces qui prônent les propriétés de la cola et de la coca, je me demande si quelque Franklin de l'avenir n'en parlera pas à peu près comme l'auteur de *la Vie privée d'autrefois* nous parle du café, du thé et du chocolat. Au chocolat, au thé et au café on attribuait autant de vertus qu'à la coca et à la cola, et même davantage encore : c'étaient de véritables panacées, au dire des industriels qui en exploitaient la vente; que reste-t-il aujourd'hui de ces vieilles réputations? Il y eut toutefois quelques protestations contre ces apologies excessives. Mme de Sévigné, cependant, n'a pas dit que Racine passerait comme le café ; M. Franklin nous prouve que ce méchant propos fut prêté par Voltaire à la spirituelle marquise. Quant au chocolat, elle tergiverse dans sa manière de l'apprécier et finit même par le regarder comme une boisson funeste, contre le danger de laquelle elle cherchait à défendre Mme de Grignan. Est-ce que ce n'était pas pour avoir avalé trop de chocolat que Mme de Coëtlogon était accouchée d'un enfant noir comme le diable et qui mourut?

Origine, culture, importation, vogue des plantes qui ont un rôle important dans nos déjeuners, moins qu'au temps passé pourtant, règlements, concessions dont elles forment l'objet, faveur dont les honorèrent d'illustres palais, vers qu'elles inspirèrent à des poètes, toutes ces choses curieuses et bien des anecdotes qui s'y rattachent remplissent un volume dont M. Franklin a infatigablement recherché les matériaux de tous côtés. L'auteur constate les changements que le café a amenés dans notre caractère, dans nos mœurs. Les élégants établissements où il s'offrait au public ont détrôné ces cabarets célébrés par Saint-Amant et où les petits-maîtres allaient se griser avant de rosser le guet. M. Franklin donne une nomenclature des anciens cafés, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui, mais où le brûlant moka (ancien style) a malheureusement un rôle inférieur à celui de la verte absinthe.

Bien différent est un autre volume que M. Franklin a donné pour

compagnon à celui-ci. Là, l'auteur nous parle amplement des chirurgiens d'abord mis au rang des artisans, méprisés des médecins, qui se diviseront en deux catégories dont l'une, celle des barbiers, finit par l'emporter sur l'autre, eut l'honneur de produire l'illustre Ambroise Paré et créa la chirurgie française, qui jouit d'une si juste célébrité. Impossible d'analyser toutes les matières fort enchevêtrées dont M. Franklin a fait le sujet de ce livre, que l'on pourra consulter avec profit, mais qu'on lira avec moins de plaisir que le volume précédent. GAISBERG.

La Normandie monumentale et pittoresque. Héliogravures de P. Dujardin, d'après les photographies de E. Letellier ; texte par une société d'antiquaires et de littérateurs. Le Havre, Lemale et Cie, imprimeurs-éditeurs. Livraisons 25 à 41, gr. in-fol. — Prix : 4 fr. 50 la livr.

Cette grande publication, dont nous avons déjà, à deux reprises, entretenu nos lecteurs (voir t. LXV, p. 539, et t. LXVII, p. 536), se poursuit avec une régularité digne de tout éloge. Avec les livraisons 28 à 41, que nous avons sous les yeux, elle arrive au terme du premier volume, qui forme un magnifique in-folio de 474 pages. Ces livraisons comprennent la fin de l'arrondissement de Dieppe, l'arrondissement d'Yvetot et l'arrondissement du Havre.

Voici Dieppe, avec l'église Saint-Jacques, décrite par le docteur Coutan ; le vieux château bâti en 1443 par Charles des Marets, capitaine de la ville, mais qui a été tant de fois réparé qu'il a perdu de son intérêt archéologique; la tour dite *le vieux Saint-Remy*, qui domine la ville; l'ancienne église Saint-Remy, dont nous n'avons que le plan dressé par M. Condor lors de la découverte des ruines de l'édifice, en 1876. De là nous allons à Arques visiter l'église, de style flamboyant, toujours en compagnie du docteur Coutan, et les ruines du château, vieilles de huit siècles, qui s'élèvent encore sur la colline, dans une admirable situation. La curieuse histoire de cette forteresse est retracée par la plume expérimentée de M. l'abbé Tougard. Puis nous passons au Bourg-Dun et à sa magnifique église, dont le docteur Coutan nous donne une ample description; à l'église Notre-Dame d'Auffay, qui a une élégante nef de la seconde moitié du XIIIe siècle; à l'église Notre-Dame et Saint-Laurent d'Eu, qui occupe le premier rang parmi les monuments de l'arrondissement de Dieppe, et que décrit le docteur Coutan avec autant de compétence que de soin consciencieux; enfin M. l'abbé Tougard nous parle du château d'Eu, mais d'une façon un peu trop sommaire.

Dans l'arrondissement d'Yvetot, nous débutons par la jolie ville de Caudebec, si coquettement placée au bord de la Seine, et dont M. l'abbé Sauvage décrit l'église et les autres édifices; puis le même auteur fait revivre à nos yeux la belle abbaye de Saint-Wandrille, qui n'est plus, hélas ! qu'une ruine. Nous pénétrons ensuite dans l'arrondissement du

Havre. M. Léon Braquehais décrit l'église Notre Dame du Havre ; M. l'abbé Hasley nous présente l'église moderne de Sainte-Adresse; M. Albert Naef, l'église de Graville Sainte-Honorine; M. Ernest Dumont, les églises de Saint-Martin d'Harfleur et de Montivilliers. M. l'abbé Lefebvre nous promène à travers les curieuses ruines du théâtre romain de Lillebonne, et décrit le château, dont il ne subsiste que la tour du donjon, et l'église, avec son merveilleux clocher; M. Brianchon fait revivre à nos yeux l'abbaye du Valasse; enfin le dernier édifice religieux que nous contemplons est l'église de la Trinité, à Fécamp, dont on nous offre le bel intérieur.

Les édifices seigneuriaux qui charment nos regards, dans les remarquables héliogravures de M. Dujardin, sont : le château de la Reine Blanche, au Mesnil-Lieuray; le manoir d'Ango, ce merveilleux spécimen d'un art dont il ne reste que de trop rares vestiges; le château de Bimorel, à Imbleville, construit en 1491 par Janon de Dampierre, mais qui a subi depuis de nombreuses transformations qui lui enlèvent une grande partie de son caractère ; le château de Saint-Aubin de Crétot, construction restaurée dans le style de la fin du XVIe siècle; le très curieux château d'Auffay, à Oherville, qui remonte à 1442; le château de Crasville-la-Roquefort; le splendide château de Cany-Barville, bâti de 1640 à 1646 ; le château de Valmont. Nous regrettons qu'à la description du château de la Meilleraye, démoli en 1857, on n'ait pas joint une reproduction de cet édifice princier. — Citons encore : le château d'Harfleur ; les vues pittoresques des châteaux d'Orcher et de Tancarville, qui dominent la Seine ; le château de Saint-Maurice d'Ételan ; le château de Baclair, à Nointot ; le château d'Angerville-Bailleul ; le château du Grand-Daubeuf, avec l'entrée monumentale de son parc ; les châteaux du Bec; de la Marguerite, à Saint-Jouin-sur-Mer ; de Fréfossé, au Tilleul.

Nous accorderons une mention spéciale à l'article qui termine la 31e livraison : il est dû au regretté Siméon Luce, qui n'a pas eu le temps d'en corriger les épreuves, car il a été enlevé, le 14 décembre, par une mort foudroyante ; cet article est consacré au château et à l'abbaye de Valmont, où le savant académicien retrouvait ce Louis d'Estouteville, l'héroïque défenseur du Mont Saint-Michel auquel il avait voué un culte, et il n'est pas besoin de dire qu'il est écrit de main de maître.

Le programme que s'étaient tracé les éditeurs a été admirablement rempli : nous n'avons que des félicitations à leur adresser. Déjà ils nous promettent la publication simultanée des volumes consacrés au Calvados et à l'Eure.

G. DE B.

Ignaz von Döllinger. *Erinnerungen*, von Luise von Kobell. Munich, Beck, 1891, in-8 de IV-140 p., avec un frontispice gravé. — Prix : 3 fr. 50.

Lors de la proclamation des dogmes de l'infaillibilité du Pape et de l'Immaculée Conception, le chanoine Ignace de Döllinger, auteur des *Documents pour l'histoire des sectes au moyen âge* et de l'*Histoire des controverses morales de l'Église catholique romaine*, se sépara avec éclat de l'Église catholique : il est mort le 13 janvier 1890, sans avoir témoigné aucun désir d'être relevé de l'excommunication majeure prononcée contre lui en 1871. Mme de Eisenhart (Luise von Kobell) a entrepris le panégyrique du docteur impénitent. Les premiers chapitres de son opuscule sont plus particulièrement consacrés aux souvenirs biographiques et ne peuvent guère être appréciés que par ceux qui ont vécu dans l'intimité de Döllinger. Les suivants résument, d'après des conversations tenues dans des promenades quotidiennes, ses opinions religieuses, politiques, littéraires et artistiques. Quelques anecdotes plus ou moins historiques et des fragments de lettres souvent bien insignifiants s'entremêlent à cet exposé doctrinal. Peut-être ce petit livre répond-il à un certain état des esprits en Bavière, mais, malgré quelques pensées philosophiques assez sages, quelques réminiscences érudites, il est sans grand intérêt pour un catholique français. Pie IX et les jésuites sont naturellement assez maltraités, et naturellement aussi Döllinger déchu croit devoir faire amende honorable aux protagonistes de la Réforme : « J'ai jugé Luther avec trop d'hostilité. Je n'écrirais plus de même aujourd'hui, on s'adoucit avec l'âge.... » Döllinger avait séjourné en France ; il nous peint d'un trait : « Comme une dame s'étonnait que tout allât si bien sous Grévy, Gambetta lui dit : « Mais oui, Grévy est buveur, il est joueur, mais il est grave ! » — Quelle lumière ces mots jettent sur une société qui se tient pour satisfaite de ce que quelqu'un est grave ! » Est-ce le docteur ou son panégyriste qui manque ici de sérieux ? En revanche, à l'occasion du centenaire de la fondation de l'Université de Munich, Döllinger prononça ces paroles qui sonnent étrangement à nos oreilles : « L'Allemagne est le centre intellectuel où toutes les idées qui remuent le monde se créent, se concentrent et s'élaborent avant de se répandre sur l'univers ; elle est le champ de bataille où doivent se livrer toutes les grandes batailles de l'esprit.... A un plus haut degré que tout autre peuple, les Allemands sont dans le monde moderne, comme les Grecs dans l'ancien, appelés au sacerdoce de la science. Et ils n'ont pas failli à leur vocation. » Ces choses-là, bonnes pour la petite presse, font sourire quand elles franchissent les frontières du pays qui les a vues naître. E. S. A.

BULLETIN

Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII Jahrhunderts. Herausgegeben von Dr Clemens Bäumker. Paderborn, Schöning, 1893, in-8 de IV-69 p.

Le docteur Bäumker, professeur à l'université de Breslau, réédite, à l'aide d'un manuscrit de Troyes, un traité assez curieux publié déjà par M. Ernst Commer. Dans son introduction sobre, mais savante, M. Bäumker discute avec une grande compétence plusieurs questions d'histoire littéraire assez embrouillées, en particulier celle de l'identification de l'auteur qu'il croit devoir aller chercher à Clairvaux, d'où le manuscrit, au reste, est originaire. G. P.

Der Augustinismus. Eine Studie von P. Odilo Rottmanner, O. S. B. München, Lentner, 1892, in-8 de 30 p.

Intéressante étude sur la théorie de la prédestination, destinée à jeter une intense lumière sur un des points les plus délicats de l'histoire du dogme. L'auteur commence par décrire ce qu'il entend par le terme d' « augustinisme, » doctrine de l'évêque d'Hippone, particulièrement affirmée dans la dernière période de sa vie, 417 ou 418 à 430. Après avoir fait l'examen critique des passages où elle apparaît, le P. Rottmanner conclut par les réflexions suivantes : Si l'on veut bien comprendre les idées prédestinatiennes de saint Augustin, on doit conserver présents devant les yeux deux points importants : 1° la différence qui existe toujours entre la théorie du saint et sa pratique ; 2° le *crescendo* incessant auquel il s'habitua, poussé par son désir de combattre le pélagianisme, mais en partant de prémisses absolument irréprochables. — Rappelons, en finissant, que l'Église n'a jamais fait sienne la théorie de saint Augustin sur la prédestination. G. P.

L'Église et ses bienfaits, par Michel Le Rocharet. Paris, 8, rue François Ier, 1892, in-16 de 73 p. — Prix : 0 fr. 40.

Bonne petite brochure de propagande où sont envisagés les grands bienfaits de l'Église : son action relativement à l'abolition de l'esclavage et au relèvement de la femme, sa sollicitude pour l'enfant, son amour pour l'ouvrier, les services rendus par elle à la science la plus élevée comme à l'instruction en général, au progrès et à la civilisation. Un dernier chapitre intitulé « l'Église et ses droits » vient couronner cet ensemble. On sent que l'auteur est bien pénétré de son sujet. Quelques-unes de ses affirmations ont cependant un caractère absolu qui pourrait prêter à la discussion, mais, dans une œuvre de généralisation et d'édification comme la sienne, il est impossible d'échapper entièrement à cette critique. G. P.

Lettres sincères, par Christian de France. Mulhouse, Gangloff, 1893, in-32 de 166 p. — Prix : 1 fr.

Ces *Lettres* sont au nombre de dix. La première : *A un catholique moderne*, dit de rudes vérités. Elle s'en prend tout spécialement à ceux que l'on pourrait appeler les « centre-gauchers du catholicisme, » et qui, dans les choses de la foi, éliminent, tranchent, rognent à plaisir, n'acceptant que ce qui flatte leur sens privé, assouplissant le dogme aux caprices de leur orgueil-

leuse raison. La seconde : *A un pressé*, met en opposition les affairés, les agités, les ambitieux du jour qui, du matin au soir, veulent acquérir gloire, honneurs, fortune, avec nos pères qui faisaient du travail la condition et la joie de toute leur existence. La troisième : *A un catholique riche*, s'adresse à ces croyants épicuriens qui estiment qu'il est « avec le Ciel des accommodements, » ne se privent de rien, se fabriquent un christianisme à eux, à l'eau de roses, au cold-cream, et s'imaginent (par exemple, en carême) pratiquer la loi d'abstinence en faisant un maigre digne de la table de Lucullus. La quatrième : *A un boulevardier*, montre ce qu'a de faux et de malsain la « blague parisienne, » et réduit à néant les prétentions de ceux qui se figurent que Paris et la France sont contenus entre la rue Drouot et la Chaussée d'Antin. La cinquième : *A un peintre*, s'élève vigoureusement contre la caricature, qui salit tout, outrage tout, profane l'œuvre de Dieu, est la honte même de l'art. La sixième : *A un esprit fort*, combat les sophistes qui posent en principe qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour rester vertueux, honnête, héroïque, parfait. La septième : *A une mère*, met en garde les femmes chrétiennes contre certain égoïsme, qui se dissimule souvent sous les apparences de l'amour maternel. La huitième : *A un père*, détourne celui-ci de conduire au théâtre son fils, qui n'est encore qu'un adolescent imberbe. Ce n'est pas que M. Christian de France réprouve le théâtre en lui-même : il s'incline devant les grands noms d'Eschyle, de Sophocle, de Shakespeare, de Lope de Vega, de Corneille, et si on ne jouait sur nos scènes que leurs œuvres, la jeunesse y trouverait à la fois plaisir et profit. Mais le théâtre contemporain est trop mêlé : on y bafoue tout. L'adolescent commencera par la Comédie-Française et finira par les Bouffes. La neuvième lettre sincère : *A quelqu'un qui a du vague à l'âme*, est une spirituelle critique des doctrines ondoyantes, insaisissables et nuageuses de certains écrivains à la mode, *inter quos* l'auteur du *Devoir présent*, M. Paul Desjardins. La dixième : *A un troublé*, fait comprendre aux catholiques qui lui ressemblent qu'ils ne trouveront la paix qu'en se jetant « à corps perdu » dans les œuvres de miséricorde et qu'en se sacrifiant pour les déshérités de ce monde.

L'auteur des *Lettres sincères* est un vrai chrétien et un Français de la bonne souche. Il vibre à toutes les aspirations légitimes; il a, dans les questions libres, l'esprit aussi large que possible; il veut que les catholiques, ses frères, reprennent et gardent le premier rang dans l'histoire, dans la poésie, dans l'art, dans l'économie sociale. Mais sur les choses nécessaires pas de concessions, pas de « tonalités grises. » Il faut, au contraire, qu'ils se dévoilent par « une affirmation vigoureuse et militante, loyale et rude, lumineuse et chaude. » M. Christian de France prêche d'exemple. Son livre est petit de format, mais de valeur grande : nous le voudrions entre toutes les mains. F. B.

De la Suppression par mesure disciplinaire des traitements des évêques, des curés et des desservants au point de vue légal, par Anatole Wable. Paris, Marchal et Billard, 1893, in-8 de 50 p. — Prix : 1 fr. 50.

Un avis du Conseil d'État du 26 avril 1883 a cherché à justifier les suppressions de traitement dont plusieurs évêques et un si grand nombre de curés ont été frappés depuis une dizaine d'années. Quelle est l'autorité juridique de cet arrêt? Les arguments sur lesquels il fonde le prétendu droit disciplinaire qu'il reconnaît au gouvernement à l'égard du clergé ont-ils quelque valeur? M. Wable examine cette question sans passion, sans parti

pris; il la traite comme une question de droit pur. Mais — avons-nous besoin de le dire? — il arrive à la même solution que tous ceux qui l'ont déjà étudiée jusqu'ici avec compétence et bonne foi. Il conclut, avec M. Barthe, ministre des cultes en 1831, que « dans l'état actuel de la législation, la retenue du mandat est une mesure *extralégale*. » Il constate, avec M. Reverchon, en 1861, qu'ici « le droit est si clair qu'un acte arbitraire de plus ou de moins ne l'empêche pas de demeurer le droit; » avec M. Georges Picot, dans un article récent de la *Revue des Deux Mondes*, que « ceux qui recourent à cette arme illégale doivent en prendre leur parti : ils ne peuvent parler de droit; les arguments juridiques leur échappent; ils doivent l'avouer, ils font bien pis que d'appliquer une mesure d'exception, ils sont en plein arbitraire. » Chose curieuse, l'un des plus ardents instigateurs du *Kulturkampf* français, M. Paul Bert lui-même, dans son court passage au ministère des cultes, a fourni un argument décisif contre la thèse du Conseil d'État. Le 7 février 1883, il a présenté un projet de loi qui avait précisément pour objet de conférer au gouvernement ce pouvoir qu'il s'arroge, et que le ministre n'aurait évidemment pas eu besoin de demander pour lui aux Chambres, s'il l'avait réellement possédé.

En 1889, deux ecclésiastiques ont paru espérer que le Conseil d'État pourrait se déjuger; ils ont attaqué pour excès de pouvoir les actes administratifs qui avaient suspendu leur traitement. L'un d'eux a réussi, parce que pour lui la privation de traitement avait été prononcée par le préfet et non par le ministre; l'autre a échoué, mais le commissaire du gouvernement, l'honorable M. Gauwain, actuellement sous-gouverneur du Crédit foncier, avait conclu en sa faveur. La discussion reste donc ouverte, et il était très opportun de la résumer, comme l'a fait M. Wable, avec talent et impartialité.

M. L.

Œuvres complètes de Victor Hugo. *Depuis l'exil*, 4 vol. in-18 de 204, 184, 160, 140 p. — *Les Quatre Vents de l'esprit*, 2 vol. in-18 de 268 et 244 p. — *Torquemada*, in-18 de 164 p. — *Les Burgraves*, in-18 de 148 p. — *Victor Hugo raconté par lui-même*. Paris, Hetzel et Quantin, s. d. — Prix : 2 fr. le vol.

On peut dire aux éditeurs de Victor Hugo :

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Les volumes qu'ils publient se succèdent avec une telle rapidité qu'à peine a-t-on le temps de signaler leur apparition. Victor Hugo ira certes à la postérité, mais que de bagages pour un voyage aussi long! Il devra à coup sûr laisser en chemin bon nombre de tous ces colis.... N'importe, il faut les enregistrer. Il est quelques volumes qu'il suffit de citer pour rappeler au lecteur l'admiration enthousiaste qu'ils ont excitée chez lui; mais il en est d'autres appartenant à l'époque de déclin qui sont peu connus et qui ne seront guère lus que par des biographes recherchant des détails sur les évolutions du poète, et pour sa mémoire il est à souhaiter qu'ils ne soient pas trop feuilletés par M. E. Biré. Les quatre volumes qui portent ce titre : *Depuis l'exil*, sont de ce nombre. Il est pénible de voir le grand poète y encenser tout ce qui tient à la Révolution, célébrer Garibaldi dans un style emphatique digne du condottiere lui-même, déplorer la victoire de Mentana et s'agenouiller devant Voltaire, qu'il appelait jadis un « singe de génie par l'enfer envoyé. » Dans *les Quatre Vents de l'esprit*, nous reconnaissons le poète à ses vers admirablement frappés, à des images heureuses ou grandioses; mais que de fois nous avons à déplorer de voir ce style éclatant revêtir des impiétés, des blasphèmes, des injures! que nous avons à regretter de voir

cet esprit mobile tourner à tous les vents! On a fait quelque bruit autour de *Torquemada*. C'est, après tout, une œuvre de décadence, mais le grand poète s'y retrouve dans bien des scènes; seulement c'est toujours le poète qui se substitue aux personnages créés par lui. D'un bout à l'autre de la pièce, c'est le ton du fameux monologue de Charles-Quint dans *Hernani*. Victor Hugo n'a jamais mieux montré que s'il était un très grand lyrique, il n'avait pas les qualités d'un dramaturge. Et dans cette pièce confuse quel mépris de la vérité historique! Hugo n'a rien trouvé de mieux que de copier son Ferdinand le Catholique sur son François Ier du *Roi s'amuse*. Ce qu'il y a de curieux, c'est la prétention du poète, dans toutes ses œuvres, d'être un érudit, de connaître à fond l'histoire qu'il fausse à chaque instant. M. Morel Fatio, qui a si impitoyablement disséqué Ruy Blas, a montré ce qu'il faut penser de l'érudition de V. Hugo. Mais le poète a une imaginative aussi féconde que celle de Don Quichotte, et comme le bon chevalier de la triste figure décrit les troupes imaginaires du grand Pentopolir, nomme les guerriers qui l'accompagnent, les armoiries qu'ils portent. Victor Hugo invente des personnages, pour les besoins de la rime crée des noms de chevaliers espagnols, de barons allemands, de villes, de pays, avec une facilité sans pareille. Chose amusante! ses naïfs admirateurs prennent tout cela pour paroles d'Évangile. — Une œuvre à laquelle on n'a pas assez rendu justice, c'est le drame des *Burgraves*. On peut y signaler les mêmes défauts que dans les autres pièces du poète, on peut dire que la donnée est trop invraisemblable; mais que de scènes magnifiques! quels superbes vers! Je l'ai relu, ce drame, avec une émotion que ne me feront jamais éprouver les pièces d'Ibsen. Tous ces personnages sont en dehors de la vérité, de la nature, ils parlent tous comme des poètes lyriques. Mais ne peut-on adresser des reproches analogues à Corneille, à Racine, à Lope de Vega, à Caldéron, à Schiller, à Shakespeare, et leurs chefs-d'œuvre sont-ils amoindris par une critique de ce genre?

Les soixante-six volumes publiés par M. Hetzel auront leur complément dans *Victor Hugo raconté par lui-même*, complément qui se composera de trois tomes, dont le premier vient de paraître. Ce recueil est intéressant surtout au point de vue des renseignements biographiques, mais ces renseignements, il est indispensable de les contrôler à l'aide du curieux livre de M. Ed. Biré. Dès la première page de ce soixante-septième volume nous sommes mis en méfiance par ce qui nous est dit d'un certain Pierre-Antoine Hugo qui, en 1532, était conseiller du duc de Lorraine — qualifié de grand-duc on ne sait pourquoi — et à qui Victor Hugo se plaisait à faire remonter sa généalogie. Il avait tant d'imagination! Une de mes parentes avait à Metz un valet de chambre qui s'appelait Hugo, et qui était assez fier de sa parenté avec le poète pour ne pas songer à se rattacher au conseiller du duc de Lorraine. GRISBERG.

Histoire de l'Europe et de la France depuis 395 jusqu'en 1270, par F. CORRÉARD. Paris, Masson, 1890, in-16 de 325 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le plus grave défaut de ce manuel est d'être trop succinct et de ne pas contenir ce que l'on est en droit de demander à un livre élémentaire. Nous comprenons que l'auteur ne s'étende pas outre mesure sur l'histoire des successeurs de Dagobert, mais pourquoi traiter aussi brièvement les institutions mérovingiennes? Il fallait retracer, ne fût-ce qu'en quelques lignes, l'organisation administrative, judiciaire, financière et militaire du pays pendant cette période. Le dernier chapitre, qui concerne la civilisation du

moyen âge, est tout à fait insuffisant pour la littérature et les arts. Il était indispensable de signaler le développement de la littérature latine, qui a produit tant d'œuvres puissantes à cette époque, et ne pas réduire les arts à la seule architecture.

Pourquoi défigurer le monastère de Ligugé en Lijugé (p. 94), Rutilius Namatianus en Rutilius Numatianus (p. 17), et identifier avec Fontenailles (p. 138) le Fontanetum où s'est livrée la bataille entre les fils de Louis le Pieux, en réalité Fontenoy? Enfin était-il bien nécessaire de s'appuyer sur l'autorité de la *Géographie historique* de Foncin pour nous dire que la Gaule était divisée en quatre grandes régions? L'Aquitaine, la Burgondie, la Neustrie et l'Austrasie ne sont pas une trouvaille de ce géographe.

A. Isnard.

Histoire contemporaine de 1789 à 1889, par T. Toussenel et E. Darsy. Paris, C. Delagrave, 1891, in-18 de 564 p. — Prix : 6 fr.

Les ouvrages classiques en général, et principalement les cours d'histoire, ont le tort de se ressembler tous, de répéter les mêmes appréciations des faits dans des phrases identiques et, ce qui est plus malheureux, de reproduire les mêmes erreurs. L'histoire de MM. Toussenel et Darsy échappe certainement à ce reproche : elle est écrite d'une façon intéressante et originale, et si les auteurs ont eu des prétentions au style on peut dire qu'ils les justifient. L'histoire intérieure est étudiée en détail et avec soin : je n'en veux pour preuve que le récit des journées de la Révolution et le chapitre consacré à la question d'Orient, où les auteurs montrent une véritable impartialité et une grande sûreté de jugement. Les traités de paix et les constitutions sont analysés aussi complètement qu'on peut le désirer et d'une façon très nette. Nous aurions voulu retrouver cette même clarté dans le récit des opérations militaires que l'on suit avec une certaine difficulté : tout ce que des élèves doivent savoir est à peu près dit, mais l'on ne saisit pas bien l'ensemble d'une campagne, et la raison de telle marche ou de tel mouvement vous échappe le plus souvent. Les sommaires placés en tête des chapitres pourront rendre quelques services, mais nous aurions voulu que les sous-titres des chapitres fussent mis en tête de chacun des paragraphes où ils reçoivent leur développement et non réunis par groupes. L'élève est obligé de tourner trop de pages sans trouver un point de repère; par son aspect extérieur l'ouvrage ressemble plus à un livre de bibliothèque qu'à un livre classique. Nous ne finirons point sans relever une grosse erreur qui s'est glissée dans le chapitre « Institutions de la France avant la Révolution, » où il est dit que le Grand Conseil était une section du Conseil d'État.

A. Isnard.

Le Condottiere Giuseppe Garibaldi (1870-1871), par A.-C. de la Rive. 2e édition. Paris, Savine, 1893, in-12 de 374 p. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un Garibaldien. *Campagne de 1870-1871*, imité de l'italien d'après Achille Bizzoni, par René de Marigourt. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà deux volumes qui hurlent un peu d'être placés à côté l'un de l'autre. — En premier lieu, l'ouvrage de M. de la Rive, bourré de documents, écrit avec méthode et une véritable connaissance du sujet; l'autre, le travail d'Achille Bizzoni, un plaidoyer sans intérêt et sans vérité en faveur d'une mauvaise cause. Tout le monde connaît aujourd'hui en France le triste rôle rempli par Garibaldi et par ses troupes à l'armée de l'Est : seuls, des gens

de mauvaise foi ou des ignorants peuvent encore prétendre que ce condottiere au petit pied nous fut du moindre secours contre l'étranger; seule la passion politique peut convertir en héros bienfaisant ce triste personnage qui fut au contraire, en 1870, notre mauvais génie. Toutefois, il est utile que des ouvrages du genre de celui de M. de la Rive contribuent à vulgariser cette vérité que la passion politique, comme nous le disions tout à l'heure, la passion politique et la haine antireligieuse, essaient encore parfois d'obscurcir.

— Si nous recommandons chaudement le livre de M. de la Rive, nous n'agirons pas de même à l'égard du volume de M. Bizzoni, qui, dans sa forme humoristique, non sans attrait, nous ferait croire à des exploits qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de l'auteur. « J'ai voulu démontrer, écrit l'historien italien, que Garibaldi eût pu, des mobiles, vrai troupeau de moutons au début de la campagne, faire d'excellents soldats, noyau de la future armée de résistance. » Et il ajoute : « Si je n'ai pas réussi, que l'on jette mon livre au feu ! »

C'est un excellent conseil, que nous engageons le lecteur à suivre.

ARTHUR DE GANNIERS.

Voyage en zigzags à travers l'opportunisme (1892). *Lettres d'un libre diseur à M. Carnot*, par L. BERTRAND. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-18 de 167 p. — Prix : 1 fr.

Ces dix lettres adressées à M. Carnot n'ont peut-être pas entre elles un lien bien visible, si on en retire une certaine verve railleuse, à laquelle les événements actuels ne donnent que trop lieu de s'exercer. Elles ont été écrites à propos et au moment du voyage présidentiel à Nancy; elles étaient alors de circonstance, déjà elles ont vieilli, et le ton général, suffisant pour le journal (d'abord elles parurent en articles), n'est plus assez châtié pour être présenté en volume même d'un mince format. La grosse question actuelle de la « politique pontificale, » au sujet des affaires de France, y est abordée avec grand respect sans doute et avec vérité quand l'auteur montre, très justement, que le Saint-Père n'a point demandé aux fidèles l'adhésion à la République telle qu'elle est représentée par les sectaires du gouvernement, mais leur a prescrit de cesser la dispersion de leurs forces sur le terrain purement politique pour les réunir, sur le terrain religieux, contre l'ennemi franc-maçon et sectaire. L'auteur parle là avec raison et bonne foi; mais il s'aveugle quand il estime que certains journaux sont respectueux du Pape en criblant ses conseils d'épigrammes détournées, et en assimilant sans vergogne les catholiques sans épithètes aux radicaux, aux socialistes et aux francs-maçons. Ce côté mesquin et mensonger de la polémique lui a échappé; peut-être ne voulait-il pas voir plus clairement. Pour le surplus, cette brochure n'apprend rien de nouveau et demeure insignifiante; je ne saurais même dire quel but spécial elle vise, et moins encore quel but elle peut atteindre.

G.

Les Coulisses de l'anarchie, par FLOR O'SQUARR. Paris, Savine, 1892, in-18 de 353 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un style généralement clair et alerte, mais gâté çà et là par des prétentions et des phrases à effet, l'auteur étudie avec persévérance l'anarchie et les anarchistes. Voilà pour la forme. Le fond y ressemble très fort, car on y trouve des jugements justes, des aperçus intéressants et des défaillances de pensée regrettables.

Au simple point de vue documentaire et instructif, ce livre est à consulter; les chapitres sur la presse « anarchiste, » les explosifs, l'action antimilitaire, présentent des renseignements curieux, précieux et alarmants. Il est du plus haut intérêt de connaître les projets, les moyens d'action, les forces et le but de ceux qui montent à l'assaut de la société et qui s'imposent à l'attention des plus indifférents par leurs entreprises criminelles. Les renseignements de l'auteur sont nombreux, puisés à bonne source, exposés avec une heureuse facilité. Mais, pour se les procurer, il lui a nécessairement fallu entrer en relation avec les propagateurs du mouvement; il est revenu de ce voyage aux pays « rouges » avec une tendance à l'indulgence qui me paraît excessive. Pour la forme, il blâme les crimes de Ravachol et de ses émules, mais il leur garde une tendresse que rien ne justifie, et leur accorde une estime que tout condamne. Il est bien inutile d'approfondir ces critiques, il suffira de constater que l'auteur compare ce Ravachol, coupable de crimes de droit commun, accomplis avec le plus odieux cynisme, aux premiers martyrs chrétiens, mourant pour une idée! (p. 182). Garibaldi est « sublime » (p. 145), Léon XIII est le premier des anarchistes (p. 185), etc.... N'insistons pas davantage; tout cela est regrettable, mais tout cela s'explique, car Flor O'Squarr paraît peu au courant des questions de philosophie, d'histoire et de morale qui dominent, sans qu'il paraisse assez s'en douter, les problèmes qu'il aborde, et quand il touche, au hasard de la plume, les enseignements de l'Église ou l'exégèse biblique (!!), il se trompe fâcheusement. « Ne forçons point notre talent! »

La moralité qui ressort de ce livre (et puisse-t-elle ouvrir les yeux à ceux qui le liront), c'est la complicité des théoriciens du parti anarchiste : Élisée Reclus, Kropotkine et consorts, avec les voleurs, les assassins et les dynamiteurs; non seulement leurs déductions à froid ont grisé ces têtes déséquilibrées et vides, mais eux-mêmes approuvent par lâcheté les excès des « misérables » qu'ils réprouvent au fond, et dont ils n'ont pas le courage de se séparer. G.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Karl-Joseph von Hefele, évêque de Rottenburg (Wurtemberg), est mort le 6 juin dernier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Né le 16 mars 1809 à Unterkochen en Wurtemberg, il fut, après de brillantes études, ordonné prêtre en 1833. Professeur à l'Université de Tubingue, il fonda une revue théologique qui fait autorité en Allemagne. Il resta dans sa chaire pendant trente-quatre ans et ne la quitta qu'en 1869, lorsque le chapitre cathédral de Rottenburg l'élut évêque en remplacement de Mgr von Lipp. L'on sait qu'après avoir vivement combattu la doctrine de l'infaillibilité du Souverain Pontife, Mgr Hefele se soumit, le 10 avril 1871, aux décisions du concile du Vatican. Les travaux de Mgr Hefele lui assurent une place considérable parmi les historiens ecclésiastiques de l'époque contemporaine. Il n'est personne qui ne connaisse cette savante Histoire des conciles en sept volumes, qui a été d'ailleurs traduite en français, et que Mgr Hergenröther a assumé la charge de compléter. On a aussi traduit en français l'Histoire du cardinal Ximenès, à laquelle le savant auteur a joint une excellente dissertation sur l'Inquisition espagnole. Nous citerons les ouvrages suivants de l'éminent auteur : *Geschichte der Einführung des Christenthums im südwestlichen Deutschland* (1837, in-8); — *Patrum apostolicorum opera* (1839, in-8); — *Das Sendschreiben des Apostels Barnabas aufs neue untersucht, über-*

setzt und erklärt (1840, in-8); — *Kritische Beleuchtung der J. H. von Wessenbergischen Schrift über die grossen Kirchenversammlungen des 15. und 16. Jahrh.* (1841, in-8); — *Der Cardinal Ximenes und die Kirchliche Zustände Spaniens am Ende des 15. und Anfange des 16. Jahrh.* (1844, in-8); — *Chrysostomus-Postille, eine Auswahl des schönsten aus den Predigten des heil. Chrysostomus* (1845, in-8); — *S. Bonaventurae breviloquium* (1845, in-8); — *Conciliengeschichte* (1855-1874, 7 vol. in-8); — *Beiträge zur Kirchengeschichte Archäologie und Liturgik* (1864, 2 vol. in-8); — *Honorius und das sechste allgemeine Concil* (1870, in-8); — *Die Honorius-Frage* (1870, in-8), rédigé d'abord en latin et traduit par M. Herm. Rump; — *Gedächtnissrede auf dem Herrn Domdecan Dr von Oehler* (1879, in-8).

— Le Danemark vient de perdre un de ses meilleurs poètes contemporains, Hans-Peter Holst, mort à quatre-vingt-trois ans, le 2 juin. Né à Copenhague le 23 octobre 1811, il termina ses études à l'Université de cette ville, en prenant son diplôme philosophique en 1830. Après avoir enseigné dans une école de Copenhague, il fut nommé (1836) professeur de langue danoise et de logique à l'École des cadets de cette ville. Il s'était déjà fait connaître au public comme un poète distingué par quelques romances patriotiques : *Svend Tveskjæg*, *Aslang*, *Kong skjold*, *Kong Valdemars Stævne* et quelques autres réunies en volume dès 1832, et par ses Nouvelles. Mais sa véritable réputation date de 1839, au moment où il lança son poème sur la mort de Frédéric VI. Cette poésie, vite populaire en Danemark, fit connaître le nom de l'auteur dans l'Europe entière par les nombreuses traductions qui en furent faites. Holst était dès lors dans la pleine possession de son talent, et ses œuvres postérieures ne firent qu'accroître sa renommée. L'on verra, par la liste chronologique de ses œuvres que nous donnons ci-dessous, que le poète ne s'est pas seulement occupé de faire des vers et des pièces de théâtre, mais qu'il s'est acquitté consciencieusement de ses devoirs de professeur en publiant quelques ouvrages classiques qui jouissent en Danemark d'une grande réputation : *Fædrenelandske Romancer* (1832, in-8); — *Digtninger* (1833, in-8); — *Noveller* (1834, in-8); — *Sange til Vaudevillen Rataplan : den lille Tambour* (1834, in-8); *Nytaarsgave fra danske Digtere* (1835-1838, 4 vol. in-12); — *Portefeuillen, digt* (1835, in-8); — *Interpunctionsregles, udgivne til Skolebrug* (1837, in-8); — *Dansk Læsebog for Mellemclasserne og de hojere classer* (1837-1839, 2 vol. in-8); — *Fattigbarns Juul* (1837, in-8); — *Smaadigte til Udenadslæsning* (1838, in-8); — *Mindeblad om Kong Frederik VI* (1839, in-8), traduit tour à tour en allemand, en français, en latin, en grec et en italien; — *Farvel' Mindeblad om Kong Frederik VI* (1840, in-8); — *Sorgetale i Studenterforeningen den 28 de Jan. 1840* (1840, in-8); — *Digte, forste samling* (1840, in-8); — *De rige Fattige og de fattige Rige* (1840, in-8); — *Sang for Folket* (1840, in-4); — *Nye Romancer af Oehlenschlæger, Ingemann, Hauch, Aarestrup, Winther og Holst* (1843, in-8); — *Barnehaven, tolv Fortællinger* (1843, in-8); — *Ude og hjemme, reiseerindringer* (1843, in-12); — *Frihed og Fædreland* (1844, in-8); — *Gioacchino, drama* (1844, in-8); — *Albert Thorvaldsen, en tale* (1844, in-8); — *William og Emma, eller Vandkuren, Vaudeville* (1846, in-8); — *En Tour til Armeen, Vaudeville* (1849, in-8); — *Album til Erindringer om Festen i Rosenborghave* (1850, in-8); — *Digte* (1850, in-8); — *Den lille Hornblæser* (1850, in-8); — *Adam Oehlenschläger, en Mindetale* (1850, in-8); — *Dansk Brevbog* (1853, in-8); — *Fortællinger og Sagn* (1853, in-8); — *Siciliansk Skizzer og Noveller* (1853, in-8); — *Anna Nielsen* (1856, in-8); — *Eros, udvalgte Digte* (1857, in-12); — *De to cometer, Vaudeville* (1858, in-8); — *Dansk Retskrivningsordbog* (1858-1860, in-8); — *Jens, Idyl* (1863, in-8); — *Mindedigt over Kong Frede-*

rik VII (1863, in-8); — *Ved Dannevirke, dramatisk situation* (1864, in-8); — *Ungdoms digte* (1866, in-12); — *De har en datter, Lystspil* (1868, in-8); — *Fartror, Fetstpil* (1869, in-8); — *En Sommerreise i 1870* (1870, in-8); — *Fra miss Ungdom, Fortællinger paa vers* (1874, in-8); — *Udvalgte Digte* (1874, in-8); — *Danske Skjemtedigte* (1875, in-8); — *A-ing-fo-hi eller det Ubekjendte. versificeret Lystspil* (1877, in-8); — *August Bournonville, Mindefest* (1880, in-4); — *Noveller, Skizzer og Novelletter* (1881, in-8); — *Leilighedsdigte, 1849-1884* (1884, in-12); — *Udvalgte Skrifter* (1887, in-8); — *Religion undervimingens Stilling i vore Skoler* (1888, in-8).

— M. Félix Nève, mort à Louvain à la fin de mai, était un des orientalistes les plus distingués de la Belgique. Né dans le Hainaut, à Ath, le 13 juin 1816, il avait fait ses études aux Universités de Louvain, de Bonn et de Munich. Professeur agrégé de littérature ancienne et de langues orientales à l'Université catholique de Louvain (1841), il fut nommé en 1868 membre de l'Académie royale de Belgique. Bien que ce soit surtout par ses écrits sur les langues, les littératures, les religions de l'Orient, qu'il se soit fait connaître, cependant il n'a jamais cessé de s'occuper de philologie classique; nos lecteurs se souviennent sans doute du compte que nous avons rendu assez récemment de son bel ouvrage sur la Renaissance en Belgique (*Polybiblion*, t. LXI, p. 146-148). Outre de nombreux articles insérés dans un grand nombre de recueils périodiques, parmi lesquels nous citerons les *Annales de philosophie chrétienne*, le *Correspondant* et le *Journal asiatique*, on a de lui : *Études sur les hymnes du Rigvéda* (1842, in-8); — *Introduction à l'histoire générale des littératures orientales* (1845, in-8); — *Essai sur le mythe de Ribhavas, premier vestige de l'Apothéose dans le Véda* (1847, in-8); — *De l'Origine de la tradition indienne du déluge* (1849, in-8); — *Notices pour servir à l'histoire littéraire de l'Université de Louvain* (1850, in-12); — *La Tradition indienne du déluge* (1851, in-8); — *Le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures* (1853, in-8); — *Les Pouranas* (1855, in-8); — *Mémoire historique et littéraire sur le collège des trois langues à l'Université de Louvain* (1856, in-4); — *Mémoire sur la vie d'Eugène Jacques, de Bruxelles* (1856, in-4); — *Coup d'œil sur les monuments du christianisme primitif, publiés récemment en syriaque* (1856, in-8); — *Des Portraits de femmes dans la poésie épique de l'Inde* (1858, in-8); — *L'Église d'Orient et son histoire* (1860, in-8); — *Exposé des guerres de Tamerlan dans l'Asie occidentale* (1860, in-8); — *Quelques épisodes de la persécution du christianisme en Arménie au XVe siècle* (1861, in-8); — *Saint-Jean de Damas sous les premiers khalifes* (1861, in-8); — *De l'Invocation du Saint-Esprit dans la liturgie arménienne* (1862, in-8); — *Frédéric Windischmann et la haute Philologie en Allemagne* (1863, in-8); — *Calidasa, ou la Poésie sanscrite dans les raffinements de sa culture* (1864, in-8); — *Du Beau littéraire dans les œuvres du génie indien* (1865, in-8); — *Le Sanscrit et les études indiennes dans leur rapport avec l'enseignement classique* (1865, in-8); — *Atmabohda, ou De la Connaissance de l'esprit, version commentée du poème védantique de Çankasa Acharga* (1866, in-8); — *Les Époques littéraires de l'Inde* (1883, in-8); — *Le Dénouement de l'histoire de Rama de Bhavabhonté, traduit du sanscrit* (1880, in-8); — *L'Arménie chrétienne et sa littérature* (1886, in-8); — *La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition en Belgique* (1890, in-8).

— Nous nous associons au deuil que cause à la science catholique en Espagne la mort de M. Juan Vilanova y Piera, survenue à Madrid le 7 juin dernier. Né à Valence le 5 mai 1821, M. Vilanova fit ses études à l'Université d'Alcala de Henares et passa ses examens de médecine dans sa ville natale. Appelé en 1847 au Musée des sciences naturelles de Madrid, il ne

tarda pas à se distinguer par des travaux scientifiques qui n'attirèrent pas seulement sur lui l'attention de ses compatriotes, mais qui lui valurent l'estime de tous les savants étrangers, et lui assurèrent une place éminente parmi ceux qui s'occupent de géologie et de paléontologie. La Normandie, les Alpes, l'Angleterre, le Piémont, l'île d'Elbe, le Napolitain, l'Autriche, la Hongrie, la Belgique, la Hollande, furent tour à tour visités par lui et lui fournirent une riche moisson d'observations scientifiques, une ample matière aux travaux par lesquels il s'illustra. Dès 1852, le gouvernement espagnol lui confia la chaire de paléontologie à la Faculté des sciences de l'Université centrale de Madrid. Dans son enseignement, qui brilla d'un vif éclat et où il eut le bonheur de former d'excellents élèves, M. Vilanova non seulement sut toujours allier la foi ardente du catholique aux qualités du savant, mais il mit toutes les ressources d'une science étendue et exacte à la défense des principes de sa religion. Le plus populaire de ses ouvrages est son traité de géologie; mais il a fait bien d'autres publications excellentes, parmi lesquelles nous noterons les suivantes, regrettant de n'en pouvoir donner une liste plus exacte : *Manual de geologia aplicada á la agricultura y á las artes industriales* (1860-1861, 3 vol. in-8); — *Geologia agricola* (1879, in-4); — *Teoria y práctica de pozos artesianos y arte de alumbrar aguas* (1880, in-4); — *Agricultura prehistórica* (1881, in-8); — *Congresos cientificos de Chalons, Berna, Paris, Lisboa y Argel* (1884, in-4); — *Ensayo de diccionario geográfico-geológico* (1884, in-8), en espagnol et en français ;— *Congreso medico de Amberes y Perusa* (1887, in-4) ; — *Congreso internacional de higiene y demografia celebrado en Viena en 1887* (1889, in-4).

— M. Albert Schulz est mort à Magdebourg le 3 juin, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il était né à Schwedt le 18 mai 1802, et avait étudié l'histoire et le droit aux Universités de Berlin et d'Heidelberg. Il consacra à l'étude de l'ancienne littérature allemande, et notamment à Wolfram d'Eschenbach, les loisirs que lui laissait sa situation de conseiller du gouvernement à Magdebourg. Il a en outre publié des travaux estimés sur les littératures européennes du moyen âge. Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *Parcival, Rittergedicht von Wolfram von Eschenbach* (1833, in-8); — *Wolfram von Eschenbach's Leben und Dichten* (1836-1841, 2 vol. in-8); — *Gudrun, Nordseesage* (1839, in-8); — *Die Arthur Sage und die Mährchen des rothen Buchs von Hergest* (1842, in-8), t. II de la 2e série de la *Bibliothek des gesammten deutschen Nationalliteratur;* — *Gross-Polens National-Sagen, Mährchen und Legenden* (1842-1844, 4 vol. in-8); — *Nennius und Gildas* (1844, in-8); — *Des Kreuzes Prüfung* (1845, in-12); — *Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage* (1847, in-8); — *Die polnische Königssage* (1848, in-8); — *Polens Vorzeit in Dichtung und Wahrheit* (1859, in-8); — *Parcival-Studien* (1861-1862, 3 vol. in-8); — *Zur Waffenkunde des älteren deutschen Mittelalters* (1867, in-8), t. IV de la 2e série de la *Bibliothek der gesammten deutschen Nationalliteratur;* — *Reimregister zu den Werken Wolframs von Eschenbach* (1867, in-8), t. II de la 3e série de la même collection; — *Ueber Wolfram's von Eschenbach Rittergedicht Wilhelm von Orange und sein Verhältniss zu den altfranzösischen Dichtungen gleichen Inhalts* (1871, in-8), t. V de la 2e série de la même collection; — *Rückblicke auf Dichtungen und Sagen des deutschen Mittelalters* (1871, in-8), t. VI de la même série.

— On annonce encore la mort de M. Arthur de Beauregard, ancien secrétaire de la rédaction de l'*Observateur français*, mort à Marseille le 20 juin, âgé de quarante-quatre ans ; — de M. Contamin, ingénieur-conseil au chemin de fer du Nord, ancien professeur à l'École centrale, ancien président

de la Société des ingénieurs civils, mort au Vésinet, le 23 juin; — du docteur DELASIAU, ancien chargé de cours à l'école pratique de la Faculté de médecine, mort le 5 juin, à quatre-vingt-neuf ans; — de M. Paul-Constant DUMONT, directeur au séminaire de l'Institut catholique de Toulouse, professeur pendant plusieurs années au grand séminaire de Baltimore (États-Unis), mort à trente-cinq ans, le 3 juin; — de M. Joseph DUMONT, violoniste, qui laisse un certain nombre de compositions très appréciées, mort à l'âge de soixante-six ans; — du R. P. FONTENEAU, de la Congrégation des missionnaires de Saint-Laurent, auteur de la *Vie du bienheureux de Montfort*, mort au commencement de juin; — de M. Auguste FLANDRIN, ancien auditeur au conseil d'État, bibliothécaire honoraire à la bibliothèque nationale (département des estampes), mort le 1er juin; — de M. LAROMBIÈRE, ancien président à la Cour de cassation, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, jurisconsulte distingué, mort à Saint-Vaury (Creuse), le 12 juin; — de M. le docteur LEDRU, directeur de l'École de médecine et de pharmacie de Clermont-Ferrand, mort le 26 juin; — de M. Gabriel MARSY, premier vice-président de l'Association des artistes dramatiques, mort le 1er juin; — de M. le docteur Michel PETER, médecin de l'hôpital Necker, membre de l'Académie de médecine, bien connu par ses travaux médicaux et notamment par son étude sur la *Tuberculisation* (1866, in-8), mort à Paris, le 9 juin, à soixante-neuf ans; — de M. PÉTILLEAU, vice-président honoraire de la Société nationale des professeurs français en Angleterre, mort à Paris, le 1er juin; — de M. Charles RUDY, directeur de l'Institut qui porte son nom, pour l'enseignement des langues vivantes, mort le 31 mai, à cinquante-quatre ans; — de M. le vicomte DE PULLIGNY, artiste et surtout archéologue distingué, mort au Chesnay, par Écos (Eure), à soixante-treize ans, le 27 juin; — de M. le chanoine SAUNOIS, supérieur du petit séminaire d'Ornans, mort le 26 juin; — de M. Auguste SAURIN, doyen de la Faculté de droit d'Aix, mort à la fin de juin; — de M. le docteur Henri VIALLANES, répétiteur à l'École des hautes études, directeur du laboratoire de la Société scientifique d'Arcachon, qui, bien que jeune encore, s'était acquis une haute réputation comme histologiste, mort à trente-sept ans, le 1er juin; — de M. le docteur Émile VIDAL, membre de l'Académie de médecine, connu par ses travaux dermatologiques, mort le 17 juin, à soixante-huit ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Melchor ALMAGRO, homme politique, orateur de talent, rédacteur de *la Idea*, mort le 7 juin, à cinquante-cinq ans; — de M. Antonio BERTOLOTTI, archiviste de Mantoue, connu par des travaux d'érudition, mort dans le courant de juin; — de M. J.-Th. BUYS, professeur de droit public à l'Université de Leyde, mort le 15 mai, à soixante-cinq ans; — de Mme A.-P. BARYTROVA, écrivain russe, morte à Novorossisk, dans le courant de juin, à cinquante-quatre ans; — de M. Jakob FROHSCHAMMER, professeur de philosophie à l'Université de Munich, mort à Kreuth, près de Tegernsee, le 14 juin, à soixante-douze ans; — de M. Jakob Carlovitch GROT, vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, dont on a d'excellents travaux sur la littérature des pays slaves et scandinaves, mort le 6 juin; — de M. Frederick Salmon GROWSE, qui laisse deux ouvrages considérables sur des districts indiens : *Mathura, a district memoir* (1880, in-8); *Bulandshahr, or Sketches of an Indian district* (1884, in-8), et une traduction fort estimée en Angleterre du Ramayana de Tulsi Dar (1883, in-8), mort le 18 mai à Haslemere, âgé de quarante-six ans; — de M. Robert KÆMPF, professeur à l'École industrielle de Reichenberg, mort à Vahrn, le 3 juin, à quarante-six ans; — de M. VON KLUCKHOHN, professeur d'histoire à Gœttingue, mort à soixante et un ans, le

19 mai, à Munich; — de M. Karl-Wilhelm-Hermann Masius, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 22 mai, à soixante-seize ans; — de M. Arnold Paltauf, professeur de médecine légale à l'Université de Prague, mort à Neuhaus, le 29 mai, âgé de trente-trois ans; — de M. Georg Pilar, professeur de géologie à l'Université d'Agram, mort à la fin de mai; — de Mgr Sabbia, évêque de Crema, en Italie, et ancien supérieur du séminaire de ce diocèse, mort le 21 juin; — de M. Rudolf Schœll, professeur de philologie classique à l'Université de Munich, mort le 2 juin, à quarante-huit ans; — de M. Schottmüller, directeur de l'Institut archéologique allemand de Rome, mort à Berlin, le 16 mai; — de M. Semper, professeur de zoologie à l'Université de Wurzbang, et auteur d'ouvrages considérables, mort à soixante-deux ans, le 30 mai; — de M. Joseph Stœckle, poète et écrivain, mort à Schwetzungen, le 27 mai, âgé de quarante-neuf ans; — de M. E.-W. von Zeipel, professeur adjoint de mathématiques à l'Université de Lund, mort le 8 juin, à soixante-dix ans.

Concours. — A l'Institut catholique de Paris, on vient de décerner le prix du *Concours d'apologétique chrétienne* (Fondation Hugues). La Faculté de théologie, dans sa séance du 30 juin, a attribué le prix biennal de 2,000 fr., fondé par une généreuse bienfaitrice sous le nom de *Prix Hugues*, au R. P. Th. Ortolan, du grand séminaire d'Ajaccio. — Dix-sept autres mémoires avaient été présentés. Ceux des concurrents qui désirent rentrer en possession de leur manuscrit devront en faire la demande à M. le secrétaire de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard, à Paris, en rappelant le numéro et la devise qui désignent le mémoire, et en indiquant leur adresse.

Congrès. — Le prochain congrès scientifique international des catholiques doit se tenir à Bruxelles au commencement de septembre 1894. La commission d'organisation, présidée par M. le docteur Lefebvre, professeur à l'Université de Louvain, vient d'inaugurer un Bulletin trimestriel pour tenir les adhérents, déjà nombreux, au courant de l'état des préparatifs. Nous nous joignons avec empressement à l'appel de la commission et à celui du comité français, présidé par Mgr d'Hulst, pour solliciter le concours de tous nos lecteurs catholiques à une œuvre née en France, dont le succès s'est affirmé déjà par deux fois avec tant d'éclat, et qu'il est nécessaire de développer davantage encore. La souscription, donnant droit aux séances et au compte rendu du congrès, est maintenue à 10 fr. comme pour les congrès antérieurs. Les souscriptions peuvent être adressées soit au trésorier de la commission, M. Ernest Pasquier, 22, rue Marie-Thérèse, à Louvain, soit — pour la France — à M. J. Chobert, secrétaire de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard, à Paris. La commission, à côté des membres actifs, a créé une classe de membres donateurs, dont la cotisation est naturellement variable. Ceux qui versent 20 fr. ont droit, sur leur demande, au compte rendu. Quelques travaux sont déjà annoncés, parmi lesquels nous noterons : 1. Mgr Lamy, *le Concile tenu en 410 à Séleucie-Ctésiphon par quarante évêques de Perse;* 2. MM. P. Mansion, *le Procès de Galilée;* 3. l'abbé Pisani, *les Missions franciscaines en Égypte au XVIIIe siècle;* 4. Forget, *Dans quelle mesure les philosophes arabes ont-ils contribué à l'essor de la philosophie scolastique?* 5. L. Cloquet, *Essai sur l'esthétique des formes architecturales;* 6. A. Anger, *la Vie mystique au XIVe siècle;* 7. l'abbé Allain, *Étude sur la législation ecclésiastique de l'enseignement en France, sous l'ancien régime;* 8. Albert Nyssens, *le Droit pénal et l'anthropologie criminelle.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 juin, M. Müntz a fait une communication sur les collections d'antiques formées dès le XVIe siècle à Florence par les Médicis. —

Le 9 juin, M. Oppert a commencé la lecture d'un mémoire sur la plus ancienne inscription royale d'Assyrie. M. Batiffol a lu ensuite un travail sur la question de l'origine italienne de la famille Juvénal des Ursins.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 juin, M Morizot-Thibault a commencé la lecture d'un mémoire sur les droits du Sénat fédéral des États-Unis en matière de lois de finance. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 24 juin.

Société d'histoire contemporaine. — La Société d'histoire contemporaine a tenu sa troisième assemblée générale le 30 mai dernier, à cinq heures, dans les salons de la Société bibliographique, 15, rue Saint-Dominique. Le président de cette assemblée, M. le marquis de Beaucourt, vice-président de la Société, a ouvert la séance par un discours où il a ouvert devant ses auditeurs une liasse contenant les lettres arrivées aux Tuileries après le 10 août 1792. On conçoit l'intérêt que présentait une telle lecture. Après les rapports sur les travaux et les finances de la Société, deux lectures ont été faites par M. Bégis sur le graveur Ponce aux Tuileries en 1792, et par M. de Laborie sur Paris en 1789 et sur les élections en Périgord d'après les papiers de l'abbé Pierre Lespine. La Société, qui a déjà donné dans les exercices précédents à ses souscripteurs la *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration,* et un recueil de documents sur la *Captivité et les derniers moments de Louis XVI,* distribue cette année à ses membres : 1° les *Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande,* déjà parus ; 2° un recueil de documents sur le 18 fructidor ; 3° le journal ou recueil de lettres dans lequel Adrien Duquesnoy rend compte, jour par jour, des séances de la Constituante, jusqu'en avril 1790.

Société française d'ex-libris. — Il vient de se fonder à Paris une Société française des collectionneurs d'ex-libris. L'assemblée générale des membres fondateurs s'est tenue le 30 avril dernier. Elle a constitué son bureau, composé de MM. le docteur Bouland, président ; Henry André, secrétaire ; J. Regnault, trésorier ; L. Quantin et Lancelevé, assesseurs ; et adopté des statuts dont nous extrayons les renseignements qui suivent. La Société a pour objet, en mettant les collectionneurs en rapport les uns avec les autres, de faciliter leurs recherches. Pour atteindre ce but, les membres se réunissent tous les mois. On peut se libérer de la cotisation annuelle (15 fr.) par un versement immédiat de 100 fr. Les cotisations doivent servir à soutenir une revue dans laquelle seront traités tous les sujets intéressant la Société et dont le prix annuel pour les non-sociétaires sera de 18 fr. Le siège actuel de la Société est chez son président, 95, rue de Prony.

Bibliographie du 3e centenaire de saint Louis de Gonzague. — Le R. P. Ernest Rivière, S. J., a dressé, dans une brochure gr. in-8 de 23 p. (Paris, rédaction des *Études*), la Bibliographie du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague (21 juin 1891). Elle contient 347 articles, ainsi classés : *Écrits du saint; Vies, documents biographiques; Opuscules de piété; Panégyriques, discours; Poésies, chants, drames; Inscriptions; Les Fêtes des centenaires (préparation, récits, souvenirs); Publications connexes; Bibliographie.* Dans chacune de ces divisions, les articles sont rangés suivant l'ordre alphabétique des langues dans lesquelles ils sont écrits, et pour chaque langue, par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Une double table alphabétique termine cet intéressant opuscule : I. Religieux de la Compagnie cités dans la Bibliographie ; II. Auteurs étrangers à la Compagnie, avec renvois aux numéros d'ordre. Le consciencieux bibliographe n'a pu voir toutes les publications qu'il mentionne ; une centaine seulement ont passé sous ses yeux, et il a pris le soin de les

marquer d'un astérisque. En outre, il a donné, parfois, à la suite du titre de ces ouvrages, des indications bibliographiques fort utiles.

Paris. — M. Léopold Delisle, que l'on peut appeler le premier bibliographe de France, publie un extrait du *Journal des Savants* d'avril 1893 (Paris, Imp. nationale, 17 p., in-4) où, en rendant compte des *Incunabula biblica* de W.-A. Copinger (Londres, 1892, in-fol.) et du *Catalogue of the Copinger collection of editions of the latin Bible* (Manchester, 1893, in-4), il a réuni les plus précises et les plus précieuses indications sur les incunables. Appréciant, résumant, complétant le bel ouvrage que M. W.-A. Copinger a consacré aux éditions de la Bible latine imprimées dans les divers pays de l'Europe au xve siècle, l'éminent critique constate que sur les 124 éditions de la Bible latine antérieures à 1501 énumérées par le bibliographe anglais, il en est 25 qui sont douteuses. De la page 4 à la page 12, M. Delisle donne le tableau des incunables décrits par M. Copinger et il accompagne chaque numéro d'observations parfois rectificatives, plus souvent complémentaires. Ce travail, où des résultats nouveaux s'ajoutent en assez grand nombre aux résultats acquis, est indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement de bibliographie.

— M. Tamizey de Larroque poursuit ses érudites études sur les *Livres de raison* dont nous avons déjà parlé et dont, avec le concours de notre collaborateur M. Henri Stein, il a donné une bonne bibliographie. Revenant sur le sujet, il publie un travail capital (Paris, Picard, in-8 de 206 p.). La première partie est consacrée au livre de raison de la famille Boisvert, de Saint-Émilion. Il va de 1650 à 1816 et, par cela même, il nous paraît extrêmement précieux. Le second document est un journal domestique rédigé de 1650 à 1664 par un gentilhomme protestant, du canton actuel de Monclar, Mais ce que le lecteur appréciera surtout, c'est ce répertoire bibliographique inestimable, complété maintenant par une table alphabétique. Nous signalerons seulement, comme appendice, deux petits documents du xviie siècle : le journal d'une bourgeoise protestante et celui d'un procureur du Roi. Ils n'ont pas l'intérêt des deux premiers et notamment du premier, que l'on a pu très justement intituler : *Cartulaire de la famille Boisvert.*

— Signalons une deuxième édition du livre de M. A. Rebière : *Mathématiques et mathématiciens, pensées et curiosités* (Paris, Nony, in-8 de ii-566 p. — Prix : 5 fr.). Publié pour la première fois en 1889, cet ouvrage, instructif à plus d'un titre, a fait déjà ici l'objet d'un compte rendu. Nous devons donc nous borner à dire que l'exemplaire qui nous parvient a été plus que doublé, comme importance, et aussi comme intérêt, par son auteur. Mélange considérable de noms et d'idées, ce volume, rempli d'oppositions, exige, pour être bien compris, une lecture à petites doses.

— Après sa suite d'eaux-fortes sur Constantinople annoncée précédemment, M. E. Vaucanu fait paraître (Paris, 93, avenue Kléber, in-fol.), réunies en trois albums, trente vues anciennes et modernes relatives à Tanger, à Kairouan et au Sahara. — Vingt vues concernant l'Espagne (Grenade et Tolède), en deux albums, complètent cette série sur les pays encore habités par les Arabes ou dans lesquels ils ont laissé les plus belles traces de leur civilisation.

— M. J. Halévy, toujours désireux de propager ses idées, vient de fonder une revue trimestrielle, dont il est le directeur et le principal rédacteur; c'est la *Revue* (trimestrielle) *sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne* (Paris, E. Leroux; 20 fr. par an).

— C'est aux amateurs du théâtre et de l'opéra que s'adresse surtout la *Revue dramatique et musicale*, publiée tous les quinze jours, depuis le 7 avril

dernier, par M. Jean Raphanel (10 fr. par an. Paris, Librairie de l'art indépendant).

— La *Revue cynégétique et sportive, gazette des sports et du plein air illustrée,* est un peu plus ancienne. Elle remonte déjà au mois de janvier et paraît toutes les semaines sous la direction de M. A. Degange (Paris, 158, rue du Faubourg-Saint-Martin. 12 fr. par an). — Nous signalerons aussi, en passant, les *Sports français*, organe des sociétés d'éducation physique, qui a commencé le 14 avril (Paris, 257, rue Saint-Honoré. Hebdomadaire. 12 fr. par an).

— MM. Paul Bénard et L. Duval-Arnould viennent augmenter le nombre des revues juridiques. La *Revue de droit usuel* se donne comme un « bulletin pratique de la législation et de la jurisprudence civile, administrative, commerciale, industrielle et pénale » (Paris, A. Giard et E. Brière. Bimensuelle).

— Une autre revue pratique de droit, mais avec un objet plus restreint et mieux déterminé, est la *Revue pratique de droit industriel*, qui se publie depuis janvier à la librairie Rousseau, sous la direction de M. Michel Pelletier (12 fr. par an).

— M. Henri Ducos, préfet de l'Ardèche, vise aussi un but pratique en publiant la *Revue communale, organe de droit pratique à l'usage des municipalités de la République française* (Paris, 18, rue Daunou. 20 fr. par an. Bimensuelle). L'objet de la revue, qui ne fait pas double emploi avec le *Journal des communes*, est intéressant et suffit pour la recommander.

Alsace. — Le P. A.-M.-P. Ingold, ancien bibliothécaire et archiviste de l'Oratoire, publie une savante brochure intitulée : *Une Page de l'Alsatia sacra : les Prieurés clunisiens des diocèses de Bâle et de Strasbourg* (Paris, Alph. Picard, gr. in-8 de 32 p.). Cet extrait de la *Revue catholique d'Alsace* mérite d'autant plus l'attention que c'est un spécimen du grand ouvrage entrepris par le P. Ingold pour répondre à l'appel de la société industrielle de Mulhouse, laquelle a mis au concours une *Alsatia sacra* sur le plan de l'*Helvetia sacra* de feu M. Fr.-E. de Mülinen.

— Dans *Le Château d'Egisheim, berceau du pape saint Léon IX* (Strasbourg, Le Roux; Paris, Retaux, in-8 de 81 p.), le R. P. Pierre Brucker veut répliquer une dernière fois aux écrivains qui assignent Dabo comme le lieu de naissance de Léon IX. Il répond en particulier à M. l'abbé Glœckler, curé de Stotzheim en Alsace, dernier tenant des prétentions dagsbourgeoises. Pour réfuter ses objections, il s'appuie sur les faits, c'est-à-dire sur les origines et la situation des châteaux d'Egisheim et de Dagsbourg, puis sur les textes tant anciens que modernes qui sont en faveur de l'une ou de l'autre opinion. Enfin, en dernier lieu, il redresse les erreurs de son adversaire.

Artois. — La brochure de M. Pagart d'Hermansart : *Les Grands Baillis d'Audruicq et du pays de Brédenarde sous la domination française, 1692-1790* (Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 36 p. Extrait du tome XXIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie),* donne des détails sur l'organisation du bailliage après la conquête, sur les gages du grand bailli et le mode de nomination des baillis royaux en Artois. A la fin de cet opuscule, on trouve une petite notice biographique sur les six grands baillis qui gouvernèrent ce pays de 1693 à 1790.

— Du même auteur, signalons une autre brochure : *Les Frais du pas d'armes de la Croix pèlerine (1449)* (Saint-Omer, in-8 de 11 p.), où sont insérés des documents inédits sur ce tournoi fameux, extraits des archives de Saint-Omer.

Berry. — M. l'abbé J. Pailler, dont nos lecteurs ont vu signalés ici plusieurs ouvrages d'édification religieuse, entreprend la publication d'une

revue bimensuelle dont l'objet est de fournir les pensionnats, les cercles, les patronages, voire les familles chrétiennes, de pièces pour les enfants : *Le Théâtre chrétien, recueil de mystères, drames, comédies, chansonnettes, monologues.* Le prix d'abonnement est de 6 fr. par an (Saint-Amand, imp. J. Joigny).

Bourgogne. — Le tome vingtième de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne*, qui vient de paraître (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-518 p., avec 8 pl.), contient les travaux suivants : *Une Famille autunoise aux XVIe et XVIIe siècles* (les Pillot de Fougerette); — *La Chambre des comptes, aides et finances de Bourgogne à Autun (1627-1628)*, par M. Anatole de Charmasse; — *Notes sur les fours romains de Lucy*, par M. Xavier Martin; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite). La première partie de cette curieuse relation a été publiée dans le tome précédent. — *Note sur le testament et les fondations d'un musicien autunois en 1439* (Jean Regnaudet); — *Guy-Bernard Lhomme de Mercey, statuaire*, par M. J.-G. Bulliot; — *Le Bailliage d'Autun en 1789, d'après les cahiers des trois ordres*, par M. P. Montarlot; — *Iconographie des députés de Saône-et-Loire aux États généraux de 1789*; — *Note sur les trois assemblées de commerce tenues à Autun en 1731, 1732 et 1733*, par M. C. Bufnoir; — *Bibracte dans les auteurs, pour servir d'introduction aux fouilles du Beuvrey*, par M. J.-G. Bulliot; — *Glossaire du Morvan autunois* (liste de quelques vocables); — enfin, un travail indispensable pour tous ceux qui ont besoin de consulter le recueil déjà important de la Société éduenne, c'est-à-dire une *Table analytique des matières traitées dans les vingt-six volumes de compte rendu, annales et mémoires (1839-1892)*. Cette table, qui est suivie d'une liste des gravures contenues dans les vingt-six volumes, a été dressée par les soins de M. le colonel E. Désveaux. Il nous paraît maintenant qu'une table *méthodique* compléterait heureusement ce travail.

Bretagne. — M. Frain de La Gaulayrie publie une importante étude sur *Les Vitréens et le commerce international* (Vannes, imp. Lafolye, gr. in-8 de 99 p. Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*). C'est d'après des documents généralement inédits et tirés de collections publiques et particulières, que le consciencieux érudit nous entretient successivement des encouragements donnés au commerce international par les ducs de Bretagne, des fondateurs de la confrérie vitréenne des Marchands d'outre-mer, des Vitréens à Bergues, Bruges et Anvers, de la demeure et entrepôt d'un Vitréen marchand d'outre-mer, d'un portulan breton et des Vitréens en Espagne, du commerce vitréen durant les guerres civiles du xvie siècle, des Vitréens aux Indes, des manoirs, terres nobles et largesses des marchands d'outre-mer, des communes entreprises des Vitréens et Malouins au xviie siècle, du voyage du chef d'escadre Jean de Gennes, des Vitréens actionnaires et officiers de la compagnie des Indes, enfin des Vitréennes membres de la confrérie des Marchands d'outre-mer.

— Le nouveau fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) que nous devons annoncer est le dix-septième, qui ne nous amène pas encore à la fin de la lettre B. Il est vrai qu'un avertissement du savant éditeur, M. René Kerviler, nous annonce que le prochain fascicule commencera le C, et nous promet presque quatre fascicules par an. Il y a comme toujours, dans ce fascicule, nombre de choses intéressantes; nous signalerons notamment l'article sur Mgr Simon-Guillaume-Gabriel Bruté de Rémur, évêque de Vincennes (Illinois), la notice consacrée à la famille de Budes, dont une branche, celle du Hirel, a produit l'illustre maréchal de Guébriant; les notices sur les Bruc et sur les Brulon;

celle sur les Buhot de Kersers, où l'on ne songerait peut-être pas à trouver la bibliographie de l'archéologue berrichon à qui l'on doit la statistique monumentale du Cher; enfin l'article, précieux au point de vue bibliographique, du botaniste Louis-Édouard Bureau.

— Les érudits en général, les celtistes en particulier, liront avec le plus vif intérêt le *Rapport* si remarquable présenté au conseil général du département du Finistère, en sa session d'avril, par M. Anatole de Bremond d'Ars, président de la commission de l'intérieur, sur *l'Enseignement de la langue celtique et sur la création d'une chaire à la Faculté des lettres de Rennes* (Quimper, typ. A. Jaouen, gr. in-8 de 7 p.). Pour emprunter à M. de Bremond d'Ars une phrase qu'il applique aux Brizeux, aux La Villemarqué, aux Luzel, c'est « avec autant de talent que de patriotisme » qu'il a plaidé la cause de l'enseignement de la langue celtique.

Champagne. — Si vous aviez à adresser la parole à une contemporaine — immobile dans la mort, depuis des siècles — de quelque pharaon, il est permis de croire que vous seriez quelque peu perplexe, surtout si vous deviez, à cette occasion, employer la langue dite des dieux. Il faut, en effet, en pareil cas, bien connaître d'abord l'antiquité, savoir garder la couleur locale, puis posséder à un degré supérieur le sens poétique, afin de faire revivre, d'une façon aussi intense que possible, la « chair pétrifiée et non marbre assoupli. » Mlle Zélie Villin vient de remplir ces diverses conditions en des stances trop courtes tant elles sont brillantes, et qu'elle a intitulées : *A une momie* (Châlons-sur-Marne, imp. Thouille, in-8 de 7 p.). Nous recommandons ces stances aux pseudo-poètes ou poètes amateurs qui, s'imaginant de bonne foi pincer une lyre, n'agitent trop souvent qu'une clochette fêlée ou qu'un piteux grelot.

Dauphiné. — M. Anatole de Gallier vient de mettre en lumière *Deux lettres inédites du maréchal de Tallard* (Valence, imp. Céas, gr. in-8 de 20 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*). Ces deux lettres, fort curieuses, sont adressées l'une de Londres, le 23 juin 1700, l'autre de la Haye, le 12 août de la même année, à Abel de Sautereau, seigneur de Chasse, premier président honoraire en la Chambre des comptes du Dauphiné : elles sont relatives au mariage d'un page de l'ambassadeur avec une Bohémienne. M. de Gallier les entoure d'excellents éclaircissements. Le savant éditeur constate que le maréchal signe non *Tallart*, comme l'appellent plusieurs historiens, mais *Tallard*, orthographe conforme à celle du fief dont Camille d'Hostun de la Baume portait le nom. Il constate encore que la *Nouvelle biographie générale* a tort de le faire naître le 14 février 1652, alors que le P. Anselme établit qu'il avait été baptisé à la paroisse de Saint-Michel, de Lyon, le 4 février de la même année.

— M. A. Claudin *(Barthélemy de la Gorge, libraire, relieur et marchand mercier à Grenoble*, 1516-1522, in-8 de 7 p., extrait du *Bulletin du Bibliophile)* complète les renseignements donnés sur ce personnage par M. Léopold Delisle (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 1887, p. 173-179). M. Claudin a retrouvé l'édition des traités philosophiques de Cicéron de 1516 et fournit, d'après les archives de Grenoble, quelques renseignements nouveaux sur le libraire de Grenoble, ainsi que le fac-similé de sa signature.

Flandre. — *Saint Louis, modèle de justice*, tel est le titre donné par le P. de Génissel, S. J., maître de conférences de littérature grecque à la Faculté catholique des lettres de Lille, au *Panégyrique de saint Louis, roi de France, patron de la Faculté catholique de droit* (Lille, imp. A. Taffin-Lefort, in-8 de 24 p.), qu'il a prononcé en la fête patronale de la Faculté, le 17 mai 1893. Ce panégyrique est divisé en trois points : 1° Qu'est-ce que la

justice, dont saint Louis est le docteur et le modèle? 2° Comment saint Louis a-t-il compris et pratiqué la justice pour le service de Dieu et de l'Église? 3° Comment pour le bien de son peuple? Le P. de Génissel, qui n'est pas seulement un éloquent orateur, mais un excellent historien, appuie toute sa doctrine sur la connaissance des faits; et le saint Louis de ce panégyrique est vraiment celui de l'histoire.

— M. Jules Finot imprime en ce moment, pour le *Comité flamand de France*, un livre qui promet d'être intéressant. C'est une *Histoire du commerce de la Flandre au moyen âge*, pour laquelle l'érudit archiviste du département du Nord a réuni et mis en œuvre une foule de documents inédits.

FRANCHE-COMTÉ. — Encore un bon volume que publie l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. C'est le recueil de ses *Procès-verbaux et Mémoires* pour 1892 (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de XLVI-334 p.). Outre des notices biographiques sur plusieurs personnages qui tenaient, à titres divers, à la docte société bisontine, on trouvera dans ce volume : *Les Alpes suisses d'Eugène Rambert*, par M. Henri Mairot; — *Un Aventurier franc-comtois au XVIIIe siècle, Gonzel*, par M. Armand Boussey; — *Le Dévouement d'un vieux soldat*, poésie, par M. Paul Guichard; — *Le Recteur dans l'ancienne Université de Franche-Comté*, par M. Maurice Lambert; — *Lettres de Gustave Fallot, premier pensionnaire Suard*, publiées par M. Léonce Pingaud; — *Une Ambassade suisse en Franche-Comté (1674)*, par M. Henri Mairot; — *Les Moines de Luxeuil et les forêts des Vosges*, par M. le vicaire général de Beauséjour. Nous avons eu, en ces derniers temps, le plaisir de signaler, avec quelques détails, ces divers travaux, tous très bien faits, un tirage à part de chacun d'eux nous en étant parvenu. Mais il convient de noter ici, également, comme ayant un mérite égal : *Le Cardinal de Rohan en 1830*, par M. le vicaire général Touchet; — *Un Poète franc-comtois, Frédéric Bataille*, par M. Maurice Lambert; — *L'État sanitaire à Besançon*, par M. le docteur L. Baudin; — *L'Industrie métallurgique en Franche-Comté*, par M. Lieffroy; — enfin, *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie de Besançon (1752-1789)*, recueillis et mis en ordre par M. Léonce Pingaud. Cette œuvre de bénédictin avait été commencée par M. Castan; il faut savoir beaucoup de gré à M. Pingaud de l'avoir reprise et menée à bien : il a ainsi rendu un véritable service à ses confrères de l'Académie de Besançon, de même, d'ailleurs, qu'à tous les érudits. Mais aussi, en parcourant ces longues listes de choses manuscrites pour la plupart, les compatriotes lettrés de M. Pingaud, qui vivent loin de Besançon, ne manqueront pas d'éprouver plus d'une fois le supplice de Tantale. D'en publier le sommaire, c'est bien, très bien; mais de faire imprimer tout ce qui, en ce résumé, touche à la région ou aux célébrités du cru, serait mieux encore. Nous n'ignorons point que l'Académie de Besançon publie d'une façon intermittente un recueil de *Documents inédits sur la Franche-Comté*, qui peut servir de modèle dans le genre. Toutefois, il nous semble que, depuis 1876, rien n'a paru dans cette collection spéciale.

— Aux personnes dûment majeures et affligées d'une migraine chronique, il est permis de recommander la brochure que M. Alfred-L. Marquiset vient de publier sous le titre comique et peu académique de : *Rasures et Ramandons* (Besançon, A. Jacquard, in-18 de 160 p.). Assurément, l'œuvre ne s'adresse pas aux jeunes filles ni même, en partie du moins, aux tout jeunes gens; mettez plutôt que nos dragons, nos cuirassiers et nos hussards devront être la clientèle principale du joyeux poète. Nous aimons à croire que beaucoup, parmi ces cavaliers, goûteront la *Chanson du Royal-Comtois* (régiment de Listenois), où l'on crie, en la plupart

des couplets : Vive le Roi! Dans ce petit volume, en somme, il y a autant de gaieté que de talent légèrement.... indépendant. Mais que l'auteur, un soldat sans doute, un brave tout sang et tout feu, nous permette de lui donner un amical petit conseil de sobriété. Alors, s'il le veut bien, il fera un « poète du clocher » de premier ordre et qui pourra être lu par tous.

— Salins (Jura) et Luxeuil (Haute-Saône) ont été longtemps les deux seules stations balnéaires de la Franche-Comté; mais, après Besançon qui, en ce genre, a créé un établissement grandiose, voici Lons-le-Saunier qui se met sur les rangs. Besançon s'annonçait comme une concurrence, sinon à Luxeuil, du moins à Salins : en face de ces deux villes, Lons-le-Saunier se pose à son tour en rivale — et rivale redoutable. C'est ce qui résulte de l'intéressant opuscule que M. le docteur H. Guichard vient de publier : *Lons-le-Saunier (Jura) (Ledo Salinarius). Station balnéaire saline, sites pittoresques du Jura* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-16 de 72 p., avec une carte des environs de Lons-le-Saunier). Les sites compris dans la région sont tellement admirables, que l'auteur de la carte a pu, sans crainte d'être contredit, l'intituler : « La Suisse française, » bien que cette dénomination convienne, au même titre, sinon à la Franche-Comté entière, du moins à de notables parties des deux départements du Doubs et du Jura, et même à certains points de la Haute-Saône. De nombreux ouvrages, quelques-uns brillants, mais anciens (tel celui de M. Sauria), ont été publiés sur le Jura; mais si la nouvelle station balnéaire entend s'imposer rapidement, il convient, à notre sens, que des écrivains et des artistes choisis lui prêtent leur concours, comme d'autres l'ont fait autrefois pour Salins.

Languedoc. — Annonçons les *Chroniques romanes des comtes de Foix composées au XVe siècle par Arnaud Esquerrier et Miégeville* et publiées, pour la première fois, par deux anciens élèves de l'École des chartes, MM. Henri Courteault, archiviste aux Archives nationales, et Félix Pasquier, archiviste de l'Ariège, sous les auspices de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts (Foix, imp. Gadrat, in-8). Les deux chroniques en langue romane composées par le trésorier du comte Gaston IV et par le cordelier Miégeville, relatives aux comtes de Foix, que l'on croyait perdues depuis longtemps, ont été retrouvées presque au même moment : un manuscrit de la première a été découvert, l'an dernier, à Pamiers; un de la seconde, conservé à la Bibliothèque nationale, et que l'on considérait comme anonyme, a été reconnu, d'après des données certaines, comme l'œuvre de Miégeville. Ces deux chroniques ont servi de base aux travaux de La Perrière, Bertrand Hélie, Olhagaray, Catel et Marca.

— C'est à *l'abbé de Boisilles* que M. Tamizey de Larroque a consacré 27 pages de documents nouveaux sous le titre : *Un Languedocien oublié*. Publiés d'abord dans les *Annales du Midi*, ces documents ont été tirés à part (in-8, Toulouse, Privat). Curieuse histoire que celle de ce prêtre plus ou moins marié, qui resta dix ans en prison, sans qu'on pût tirer la chose au clair. La bibliographie, à laquelle l'auteur a donné tous ses soins, mérite nos plus sincères éloges.

— M. A. Claudin publie un extrait du *Bulletin du Bibliophile* : *Les Enluminieurs, les relieurs, les libraires et les imprimeurs de Toulouse aux XVe et XVIe siècles*. 1480-1530 (Paris, librairie A. Claudin, gr. in-8 de 67 p.). L'auteur a si bien fouillé les archives toulousaines qu'il en a tiré de nombreux documents inconnus jusqu'à ce jour et il a pu renouveler l'histoire de la typographie, de la librairie, de la reliure et de l'enluminure dans la capitale du Languedoc.

— La *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais, illustrée*, qui se publie sous la direction de M. P. d'Albigny, mérite d'être signalée ici (Privas, imp. centrale ; Paris, Lechevalier ; Lyon, Brun. Prix annuel : 13 fr.). Parmi les collaborateurs, nous notons, avec le nom, connu et aimé de nos lecteurs, de M. Firmin Boissin, ceux de MM. le vicomte Melchior de Vogüé, A. Mazon, Henri Vaschalde, Henri Arsac. Les premiers numéros contiennent entre autres articles : *Le Grand Problème, étude d'âme*, par M. Firmin Boissin, et un travail de M. Mazon sur *Un Juge de paix de l'Ardèche pendant la Révolution.*

Limousin. — En fondant la *Revue scientifique du Limousin* (Mensuelle, Limoges, 3, place des Carmes, 3 fr. par an), l'objet de M. Charles Le Gendre a été de donner une certaine publicité aux sociétés scientifiques du Limousin, en faisant connaître leurs travaux. L'idée peut être bonne, mais ne semble pas appelée à un grand avenir.

Lorraine. — M. Arthur Chuquet publie une savante et attachante brochure intitulée : *Bayard et le siège de Mézières. La Statue de Bayard* (Mézières, imp. A. Ronsin, gr. in-8 de 16 p.). C'est à la fois une notice biographique sur le chevalier sans peur et sans reproche et un récit du siège de Mézières. Puisant aux sources étrangères comme aux sources françaises et aux recueils manuscrits comme aux recueils imprimés du XVIe siècle et de notre temps, M. Chuquet a renouvelé l'histoire du siège de Mézières et celle de son héroïque défenseur. La brochure est ornée d'une planche reproduisant les armoiries de Mézières (avec la devise : *Civitas parva sed virtuosa*) et l'image, d'après la belle statue de Croisy, de ce « gentil seigneur de Bayard » qui disait avec une si légitime fierté : *Bayard de France ne craint pas roussin d'Allemagne.*

Maine. — Dans une très substantielle analyse du livre de Dom Cabrol, M. Robert Triger a fait revivre la grande figure du *Cardinal Pitra, et la vie de Solesmes* (Le Mans, *Nouvelliste*, in-8 de 16 p.).

Normandie. — M. Armand Gasté nous donne aujourd'hui une édition richement commentée des *Drames liturgiques de la cathédrale de Rouen, contribution à l'histoire des origines du théâtre en France.* (Évreux, gr. in-8 de 81 p. Extrait de la *Revue catholique de Normandie).* Le savant professeur à la Faculté des lettres de Caen reproduit avec plus d'exactitude que tous ses devanciers les drames liturgiques qui se célébraient au moyen âge dans la cathédrale de Rouen (*Festum asinorum, officium pastorum, officium infantum, officium stellæ, officium sepulchri, officium peregrinorum*). M. Gasté étudie, dans des *Notes additionnelles*, les cérémonies qui avaient lieu dans la capitale de la Normandie les jours des Rameaux, du Jeudi saint, de la Pentecôte et de l'Assomption de la Vierge, et qui étaient plus ou moins des spectacles.

— M. Paul de Farcy vient de publier dans l'*Annuaire héraldique de France* (tirage à part, in-8 de 22 p.) un curieux article sur les *Sources d'un nobiliaire de Normandie.* Travail d'une incontestable utilité.

— M. Paul Le Verdier, si connu par d'excellents travaux sur la Normandie, a donné tout récemment des *Notes sur le dernier état et les derniers jours du prieuré de Longueville.* C'est de la *Revue catholique de Normandie*, l'une de nos meilleures revues provinciales, qu'est extrait ce beau document (42 p. in-8 et 1 plan).

Provence. — M. Alexandre Mouttet, continuant la publication des curieuses petites notices dont l'ensemble porte ce titre : *Autour de Mirabeau*, nous donne aujourd'hui un dixième fascicule : *La Saint-Huberty au théâtre d'Aix*, 1783 (Aix, in-8. Tirage à part à 50 exemplaires des *Mémoires de l'Académie d'Aix*). Mirabeau fut un des admirateurs les plus passionnés de la

célèbre cantatrice qui, dans l'été de 1783, vint donner à Aix d'éclatantes représentations. M. Mouttet a réuni dans sa brochure des documents et des renseignements très curieux.

— Un recueil vient d'être consacré *A la mémoire de deux frères, Charles Barcilon, décédé le 31 octobre 1892, et Augustin Barcilon, décédé le 8 novembre 1892* (Carpentras, imp. Tourrette, in-8 de 72 p.). Le recueil, en tête duquel sont les portraits des deux frères avec cette inscription : *Amabiles et decori in vita sua. In morte quoque non sunt divisi*, est formé de la relation des obsèques et de la reproduction des articles nécrologiques des journaux de la région et des discours prononcés sur la tombe de ces deux hommes de bien.

Saintonge. — *Prosper Mérimée et son édition de Fœneste* est le titre d'une piquante brochure publiée par M. Louis Audiat (La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 15 p.). Il y a là des choses très curieuses sur d'Aubigné, sur ses éditeurs : Pierre Jannet, Alphonse Lemerre ; sur ses commentateurs : Le Duchat, Eugène Réaume, François de Caussade baron de Ruble, et principalement Prosper Mérimée et son collaborateur M. Anatole de Bremond d'Ars. M. Audiat a inséré dans l'histoire de l'édition de Fœneste deux lettres écrites par Mérimée, en 1854, à M. de Bremond d'Ars, qui lui avait fourni un grand nombre de précieuses notes, plus une troisième lettre (de 1860) au sujet du clocher de Quimperlé. Ces documents, entourés d'anecdotes gaiement contées et de renseignements bibliographiques, historiques, généalogiques fort instructifs, seront recherchés de tous les bibliophiles, qui les rapprocheront de l'étude de M. Maurice Tourneux sur *Prosper Mérimée, son portrait, ses dessins, sa bibliothèque* (1879), et de celle que M. Augustin Filon vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* (avril-juin 1893), sur *Prosper Mérimée, d'après des souvenirs personnels.*

Allemagne. — *Les Études de grammaire et de littérature françaises*, rédigées sous la direction de M. Ph. Plattner (Rédaction à Wasselonne [Alsace]. Karlsruhe, J. Bielefeld. Bimestriel, 7 fr. 50 par an), et dont la fondation remonte à l'année 1891, méritent assurément d'être signalées ici. L'objet de M. Plattner est de former « un recueil qui, peu à peu, réunira dans ses volumes tout ce qui peut être pour l'enseignement du français d'un intérêt plus que passager. »

Angleterre. — C'est sous le patronage de la Chambre de commerce de Londres que se publie une revue illustrée : *The Commerce*, dont le premier numéro est annoncé pour le 1er juillet (Talbot House, Arundel-Street, Strand).

— La Cornell University édite, aussi à partir du 1er juillet, *the Physical Review* (Londres, Macmillan), revue dirigée par MM. Edward L. Nichols et Ernest Merritt, et dont l'objet est de publier des mémoires de physique, tant expérimentale que théorique.

Belgique. — Le bibliothécaire en chef (M. Ferd. Van der Haeghen) et les conservateurs (MM. R. Van den Berghe et Th.-J.-I. Arnold), de la bibliothèque de l'Université de Gand, qui rédigent l'immense bibliographie générale des Pays-Bas, si connue sous le nom de *Bibliotheca belgica*, viennent de publier en deux fascicules in-4 de 186, 67 et 65 p. (Gand), un *Répertoire sommaire et provisoire des Œuvres d'Érasme et des écrits qui concernent le célèbre humaniste*. Cette *Bibliotheca Erasmiana* est divisée en trois séries : 1° Liste des diverses éditions des œuvres ; 2° liste des auteurs publiés, traduits ou annotés par Érasme ; 3° Sources. Biographies d'Érasme et écrits le concernant ; ouvrages qui contiennent des notes d'Érasme, des extraits de ses œuvres, etc. Les listes, tirées à 800 exemplaires, sont mises à la

disposition de toute personne qui promet son concours aux doctes bibliographes pour compléter leurs premières recherches. Quand de toutes parts on aura répondu au questionnaire, quand les omissions auront été signalées et les indications revisées et vérifiées, les auteurs procéderont à une rédaction définitive de la *Bibliographie érasmienne*, qui prendra place dans la *Bibliotheca belgica*. M. Van der Haeghen et ses deux auxiliaires ont déjà tant et si bien travaillé, qu'on n'ajoutera pas beaucoup d'épis à leurs grosses gerbes.

— La Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique avait clos sa session, l'an dernier, à Anvers, en décidant de se réunir à Gand au mois d'août 1893. Les diverses associations scientifiques de Gand n'ayant pu se mettre d'accord pour l'organisation de cette réunion, il est désormais improbable que le Congrès des sociétés savantes belges puisse avoir lieu cette année.

— Le dernier fascicule distribué de la *Biographie nationale*, que publie l'Académie royale de Belgique, renferme plusieurs articles importants, parmi lesquels il faut citer en première ligne ceux que M. Alphonse Wauters a consacrés à la Maison des princes de Ligne, et les biographies des comtes de Flandre Louis de Nevers et Louis de Male, dues l'une et l'autre à la plume de M. Émile Van Arenbergh.

Espagne. — L'Académie royale d'Espagne a entrepris la tâche difficile de donner une nouvelle édition des écrits poétiques et autres de Lope de Vega, si connu par son extrême fécondité et qu'on a quelquefois appelé le père du théâtre espagnol, tant l'influence de ses productions a été considérable. La direction de cette publication littéraire, qui ne peut manquer de faire grand honneur à nos voisins, a été heureusement confiée à un des membres de l'Académie royale, M. Menendez Pelayo. C'est grâce à l'érudition et à l'activité d'un éditeur de ce mérite que les trois premiers volumes sont déjà à la disposition du public. (Madrid, Murillo; chaque volume, in-4 de 6 ou 700 p.; prix, 20 fr.). Le premier ouvre par deux prologues ou études sur chacun des écrits de Lope de Vega pris à part et sur l'ensemble des qualités et défauts qu'on y remarque; on y raconte ensuite la vie si mouvementée de l'écrivain. Le second renferme les *Autos sacramentales y coloquios*, texte, variantes et notes abondantes. Le troisième offre la fin des *Autos*, et commence les *Comédies* et *Drames*, dont le sujet a été fourni par nos Livres Saints.

— Don Ferrán de Sagarra y de Siscar, au cours de ses recherches sigillographiques, a retrouvé deux sceaux de S. Bernát Calvó, évêque de Vich, au xiiie siècle. Dans le travail où il nous fait part de cette découverte : *Lo Segell de S. Bernát Calvó, bisbe de Vich (segle XIII)* (Barcelone, F. Plana, in-4 de 16 p.), il ne se contente pas d'exposer les raisons qui lui font attribuer le sceau retrouvé par lui à S. Bernát et non à un autre évêque de Vich du même nom et du même siècle, Bernát de Mur; mais il fait précéder cette démonstration de considérations courtes, précises et solides, sur la sigillographie épiscopale en général, surtout avant le xive siècle, et sur la sigillographie des évêques de Catalogne en particulier. Une bonne planche photographique, reproduisant les deux sceaux de S. Bernát Calvó et celui de Bernát de Mur, permet de suivre et de contrôler les explications de Don F. de Sagarra. Nous regrettons seulement que cette bonne dissertation soit écrite en catalan, c'est-à-dire dans une langue qui effraiera beaucoup de lecteurs.

Italie. — Nous avons cité en son temps le petit opuscule de M. Filippo Meda sur Windthorst. Nous signalerons aujourd'hui, du même auteur, quel-

ques pages vives et bien enlevées sur un grand écrivain et un grand chrétien français, qui se rattache à l'Italie non seulement parce qu'il y est né, mais aussi parce qu'il lui a consacré quelques-unes de ses meilleures études : *Ozanam* (Milan, tip. pontificia San Giuseppe, in-16 de 46 p.). Cette petite brochure est écrite à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance d'Ozanam, que les catholiques de Milan ont fêté par l'apposition de deux inscriptions sur la maison où il est né, et dans l'église où il reçut le sacrement du baptême.

Russie. — La Bibliothèque impériale publique de Pétersbourg s'est enrichie, par la donation des papiers de feu Kraiévski, qui lui a été faite par M. Bilbassov, gendre de Kraiévski. Cette collection contient plus de trois mille lettres adressées au célèbre journaliste par des personnes de toute condition; des articles qui n'ont pu être imprimés, des autographes des écrivains les plus renommés, et en général des matériaux relatifs aux revues périodiques auxquelles participait Kraiévski. Les lettres que lui ont écrites Bélinski et Botkine sont imprimées en entier dans les appendices du « Rapport » pour l'année 1889. Depuis, la Bibliothèque publique a acquis la précieuse collection des anciens manuscrits, au nombre de quatre-vingt-dix-huit, qui appartenait à l'académicien Bouslaïev. Ils datent des xve-xviiie siècles; cinquante sont illustrés, et tous ont de la valeur soit au point de vue artistique, soit au point de vue littéraire. La collection de Bouslaïev était d'ailleurs connue des spécialistes comme une des plus remarquables.

— Depuis mai dernier une nouvelle gazette paraît à Tomsk sous le titre : *Chronique sibérienne,* avec la collaboration de plusieurs professeurs de la nouvelle Université.

— L'Académie des sciences a décrété de rééditer les *Bylines d'Olonets,* publiées jadis par Hilferding, et a confié cette tâche à M. Bestoujev-Rumine, l'un de ses membres.

— La rédaction du Journal du ministère de l'instruction publique se propose de publier, à partir de septembre prochain, un *Index* pour les années 1867-1891, qui servira d'appendice du journal.

— Sous peu paraîtra le second volume de matériaux du Dictionnaire de l'ancienne langue russe, réunis par feu Sreznevski ; il comprendra les lettres I-K.

— Il a paru récemment une liste des périodiques publiés en Russie en 1893. Leur nombre total est de 753, dont 221 s'impriment à Pétersbourg, 89 à Moscou, 74 à Varsovie. Les publications en langue russe montent à 593, en polonais à 68, en français 5, en allemand 46, 6 en arménien, 4 en géorgien, 4 en hébreu, 9 en lette, 12 en esthonien, 1 en tatare et 1 en finnois.

Publications nouvelles. — *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel,* par S. Em. le cardinal Meignan (in-8, Lecoffre). — *La Tragédie du Calvaire,* par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Fêtes chrétiennes,* par S. Constans (in-8, Lyon, Vitte). — *Jésus et la sainte Mort,* par le P. J. Servière (in-18, Delhomme et Briguet). — *Mission de la femme chrétienne dans le monde,* par Mgr Mermillod (in-32, Desclée, de Brouwer). — *Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation,* par l'abbé C. Dementhon (in-18, Poussielgue). — *Instructions et conseils aux filles domestiques et à tous les domestiques en général,* par l'abbé C.-L. Busson (in-18, Gaume). — *Traité du droit politique électoral et parlementaire,* par E. Pierre (gr. in-8, May et Motteroz). — *Essai de législation financière. Le Budget de la France dans le passé et dans le présent,* par E. Worms (in-8, Giard et Brière). — *Saisie et ventes judiciaires des navires,* par A. Vidal-Naquet (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité des contrats aléatoires et du mandat. Livre III, titres*

XII et XIII du code civil, par L. Guillouard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Du Contrat en faveur de tiers*, par E. Lambert (in-8, Giard et Brière). — *Œuvres choisies* de R. von Jhering, traduit par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code général des biens pour la principauté de Monténégro de 1888*, traduit par R. Dareste et A. Rivière (in-8, Pichon). — *La Vie et l'œuvre de Platon*, par C. Huit (2 vol. in-8, Thorin). — *L'Histoire et la Pensée*, par C.-C. Charaux (in-18, Pedone-Lauriel). — *Miel et dard*, par la comtesse Olga (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Bourses du travail*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Les Syndicats agricoles et le socialisme agraire*, par le comte de Rocquigny (in-18, Perrin). — *Problèmes et calculs pratiques d'électricité*, par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *La Voix, le chant et la parole*, par L. Browne et E. Behuke, traduit par le Dr P. Garnault (in-8 cart., Société d'éditions scientifiques). — *L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin*, par H. Lemonnier (in-18, Hachette). — *Charlet et son œuvre*, par A. Dayot (in-4, May et Motteroz). — *Le Musée national du Louvre*, par G. Lafenestre et E. Richtenberger (in-8 carré cart., May et Motteroz). — *Propos artistiques*, par H. Vuagueux (in-18, May et Motteroz). — *Dictionnaire démotique*, par D. Chardon et L. Denisse. Fasc. I (in-8, Leroux). — *Les Grands Poètes anglais*, par A. Blanlœil (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Poètes russes*, par E. de Saint-Albin (in-18, Savine). — *Les Solitudes*, par G. de Tollemonde (in-18, Cerf). — *Sérénité*, par L. Laurens (in-8, Retaux). — *Le Théâtre d'hier*, par H. Parigot (in-18, Lecène et Oudin). — *L'Homme de glace*, par P. Ponsolle (in-18, Savine). — *Le Bestiaire*, par C. Lemonnier (in-18, Savine). — *Une Langue*, par P. Lheureux (in-18, Flammarion). — *L'Anarchiste*, par J. de La Vaudère (in-18, Ollendorff). — *La Pédale humanitaire*, par J. Drault (in-18, Gautier). — *Les Grands Écrivains de la France. Nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Régnier. Molière, complément du t. X, et t. XI* (2 vol. in-8, Hachette). — *Épis et bleuets*, par E. Legouvé (in-18, Hetzel). — ?, par lord Palmerssston (in-18, Maretheux). — *Résumé de géographie physique et historique*, par le colonel G. Niox (in-18 cart., Delagrave). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris*, par A. Martin. *Région du nord. I.* (in-18, Hennuyer). — *Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens*, par le R. P. A. Jullien (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Kabylie du Jurjura*, par J. Liorel (in-18, Leroux). — *La Route du Tchad. Du Loango au Chari*, par J. Dybowski (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique*, par A. Excoffon (in-8, Jouvet). — *Le Sahara*, par H. Schirmer (in-8, Hachette). — *Au Pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890*, par le Dr M.-A. Legrand (in-8, Baudoin). — *L'Égypte et les Égyptiens*, par le duc d'Harcourt (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Sources de Tacite dans les Histoires et les Annales*, par P. Fabia (in-8, A. Colin). — *Vie de saint Nicolas*, par J. Laroche (in-8, Bloud et Barral). — *Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, et la Réhabilitation de Jeanne d'Arc*, par le R. P. M.-J. Belon, et le R. P. F. Balme (in-8 carré, Lethielleux). — *Histoire de saint Dominique*, par la T. R. M. A.-T. Drane, trad. de l'anglais par l'abbé Cardon (in-8, Lethielleux). — *Le Vénérable cardinal Bellarmin*, par le P. J.-B. Couderc (2 vol. in-8, Retaux). — *La Mère Angélique, abbesse de Port-Royal, d'après sa correspondance*, par G. Dall (in-18, Perrin). — *Histoire d'une âme, ou les Quatre dernières Années de Mlle Charlotte de Mesgrigny*, par l'abbé P.-F. Ecalle (in-18, Haton). — *Paul de Magallon, capitaine et hospitalier*, par P. Pralon, S. J. (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Panégyriques* prononcés par Mgr Rozier (in-8, Lyon, Vitte). — *La Question ouvrière*, par l'abbé P. Feret (in-18, Lethielleux). — *Questions sociales et politiques*, par A. Desjardins (in-8, Plon et Nourrit). — *Appel à la bourgeoisie libérale*, par

E. Cohen (in-8, Guillaumin). — *Mon temps. Rêve de sagesse*, par R. Gloria (in-18, Savine). — *Coup d'œil sur les œuvres de l'initiative privée à Genève*, par le capitaine P. Marin (in-18, Guillaumin). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier (T. I, *1789-1810*) (in-8, Plon et Nourrit). — *Louis XVI et la Révolution*, par M. Souriau (in-8 cart., May et Motteroz). — *La Guillotine pendant la Révolution*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *La Comptabilité publique pendant la Révolution*, par V. Marcé (in-8, A. Picard). — *Autres temps. Nicolas Bergasse, député de Lyon à l'Assemblée constituante. Deux enclaves de l'ancienne France, Orange et Avignon*, par L. de Gaillard (in-18, Plon et Nourrit). — *Sans Armée. 1870-71. Souvenirs d'un capitaine*, par le commandant Kanappe (in-18, Charles Lavauzelle). — *Histoire de Chenove près Dijon*, par H. Marc (in.8, Dijon, imp. Darantière). — *Petite histoire de la Haute-Marne et des pays limitrophes*, par A. Martin (in-18, Chaumont, Cavaniol). — *Le Cartulaire de Riaucourt*, recueil de documents, par Mgr Fèvre (in-8, Saint-Dizier, imp. Saint-Aubin et Thevenot). — *La Seigneurie de Belmont d'Azergues en Lyonnais*, par l'abbé L. Pagani (in-8, Lyon, imp. Rey). — *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*, par P. Boissonnade (in-8, Picard). — *Colombo*, poema por M. de A. Porto-Alegre (in-8, Rio-de-Janeiro, Companhio typogr. do Brazil). — *Christovam Colombo*, pela conseilheiro J. M. Pereira da Silva (in-8, Rio-de-Janeiro. Imprenta Nacional). — *François Bacon*, par G.-L. Fonsegrive (in-18, Lethielleux). — *Le Grand Frédéric avant l'avènement*, par E. Lavisse (in-8, Hachette). — *Louis II et Richard Wagner*, par E. Fazy (in-18, Perrin). — *Berryer, sa vie et ses œuvres, 1790-1838*, par E. Lecanuet (in-8, Bloud et Barral). — *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (1818-1841)* (2 vol. in-18, Hetzel; Quantin). — *Sémites et Aryens*, par C. Picard (in-16, Alcan). — *Bibliographie des livres et articles russes d'histoire et sciences auxiliaires de 1800 à 1854*, t. III, par V. J. Méjow (in-4, Saint-Pétersbourg). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

1° Existait-il des serfs dans la Rome des papes au moyen âge? — 2° Quelle est la bulle où Alexandre III déclare que « tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude? » Voltaire la date de 1167. Où a-t-il pris cette date?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire.* Paris, Librairie illustrée, 1893, in-8 de 368 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 2. *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire.* Paris, Librairie illustrée, 1893, in-8 de 290 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 3. *Mémoires de l'adjudant général Jean Landrieux, chef d'état-major de la cavalerie de l'armée d'Italie, chargé du bureau secret (1795-1797)*, avec une introduction biographique et historique, par Léonce Grasilier. T. Ier (Bergame-Brescia). Paris, Savine, 1893, in-8 de 340-177 p., 7 fr. 50. — 4. *Les Généraux morts pour la patrie, 1792-1871*, notices biographiques, par Jacques Charavay, publiées par son père. 1re série, 1792-1804. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, 1893, in-8 de 116 p., 5 fr. — 5 *Souvenirs de guerre, 1870-71*, par le colonel Henri de Ponchalon. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 304 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Général de Sonis, les volontaires de l'Ouest et le drapeau du Sacré-Cœur.* Conférence donnée le 18 mars 1892, au cercle des étudiants de l'Université catholique de Lille, par Henri Derély, ancien capitaine aux volontaires de l'Ouest. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1893, in-8 de 94 p., 1 fr. 50. — 7. *Deflandre et Sonis, 1870*, par Amédée Delorme. Paris, Ed. Dubois, 1893, in-12 de 152 p., 3 fr. — 8 *Casquettes blanches et Croix-Rouge. Souvenirs de 1870. Coulmiers, Faverolles, Loigny L'Ambulance*, par le baron de Maricourt. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 296 p , 3 fr. 50. — 9. *Sans armée, 1870-71. Souvenirs d'un capitaine*, par le commandant Kanappe. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 330 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Origines de la guerre de 1870*, par Charles de Larivière. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 190 p., 0 fr. 60. — 11. *Études sommaires des campagnes d'un siècle (1797-1806)*, par le capitaine Charles Romagny. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-18 de 116 p., 2 fr. — 12. *L'Invasion prochaine. Paris camp retranché, Bourges capitale.* Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de 32 p., 0 fr. 50. — 13. *La France armée. L'Officier et le soldat.* Paris, Perrin, 1893, in-12 de 84 p., 1 fr. — 14. *L'Armée allemande telle qu'elle est*, par P. Pardiellan. 2e édit. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 264 p., 3 fr 50. — 15. *Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-71*, par le général von Verdy du Vernois, trad. de l'allemand par le capitaine H. Monet. 1re partie, suite, 3e fasc. Paris, Westhausser, 1892, in-8 de 160 p., 3 fr. 60. — 16. *L'Escrime et le duel, méthode du fleuret et de l'épée*, par le capitaine Robaglia. Paris, Ed. Dubois, 1892, in-12 de 270 p., avec 10 pl., 3 fr. 50. — 17. *Estudios de arte é historia militar ;* 1re partie : *Politica de la guerra ;* 2e partie : *Organizacion de los ejércitos*, par le chef de bataillon du génie espagnol D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, imp. de la « Revista cientifico-militar, » 1890, 3 vol. in-12 de 424-400-496 p., 9 fr. — 18. *Organizacion de los ejércitos de operaciones*, par D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1891, in-8 de 200 p., 3 fr. — 19. *Estrategia*, par D Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1891, in-8 de 312 p., 4 fr. — 20. *Exploracion, marchas, acantonamientos y vivaques, abastecimientos*, par D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1892, in-8 de 748 p., 7 fr. 50. — 21. *Gran Tactica*, par D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1892, in-8 de 368 p., 6 fr. — 22. *El Año militar español*, coleccion de episodios, hechos y glorias de la historia militar de España, obra ilustrada con numerosos croquis, planos y grabados, dedicada á los alumnos de las academias militares por el teniente-coronel, comandante de ejército D. Estanislao Guiu y Marti. Barcelone, imp. de la « Revista cientifico-militar, » t. Ier, in-8 de 526 p. — 23. *Estudios sobre nuestra artilleria de plaza* (Tanteos de armamento), par el coronel graduado,

comandante de ingenieros D. Joaquin de la Llave y Garcia. Madrid, imp. du « Memorial de Ingenieros, » 1890, in-8 de 172 p. — 24. *Le Recrutement et l'hygiène dans l'armée*, par C. Boissonnet, sous-intendant militaire en retraite. Paris, Baudoin, 1892, in-8 de 18 p., 1 fr. — 25. *Le Génie de Jeanne d'Arc*, essai d'analyse par Maurice La Chesnais. Paris, Baudoin, 1893, in-12 de 172 p., 2 fr. 50.

1. — Encore qu'on les ait appelés « la menue monnaie de l'histoire, » les Mémoires n'en gardent pas moins leur importance. Quand ils sont écrits avec impartialité, avec bonne foi, sans un désir exagéré de mettre leur auteur en vue, ils possèdent la précieuse valeur du témoignage oculaire. Ils fournissent sur les événements une série d'aperçus divers, parfois sans grande importance par eux-mêmes, mais dont le groupement, la confrontation permet à l'historien de porter un jugement plus certain. Les qualités que nous venons de dire, en particulier l'impartialité et la bonne foi, on les trouve dans les Mémoires du général Boulart, et ce sont elles qui donnent leur valeur à ce livre. Si, à la vérité, nous n'y trouvons la révélation d'aucun mystère, on y rencontre, néanmoins, plus d'un détail qui ne manque ni d'imprévu ni d'intérêt. Né en 1776, Boulart, fils du maître de chapelle de Reims, était destiné par son père à passer sa vie au lutrin d'une cathédrale, quand la Révolution vint le prendre pour le mener au régiment. Il ne s'en plaignit pas trop. Il avait fait de bonnes études et put entrer à l'école d'artillerie de Châlons, ou le grand Laplace le classa sixième sur soixante. Sous-lieutenant en 1793, créé baron en 1810 comme chef d'escadron, promu général en 1813, il mourut en 1842 sans avoir obtenu les trois étoiles. Cœur excellent, un peu naïf, avec cette pointe de vanité permise qu'on rencontre au cœur de tout parvenu, même très digne de parvenir comme l'était Boulart, tel nous apparaît dans ses Mémoires ce soldat qui rédige avec talent, si le texte que nous ont livré les éditeurs est bien véritablement original.

Le récit du général Boulart, comme la plupart des Mémoires qui ont été récemment publiés sur le premier Empire, tend à confirmer cette vérité : que la légende napoléonienne date de 1815, que l'idole n'est devenue idole que du jour où elle a disparu, en un mot que pour ses contemporains l'homme du 18 brumaire et d'Austerlitz fut un soldat heureux sans doute, mais qui, à part un petit nombre de fanatiques, comptait de son temps peu de serviteurs fidèles et peut-être pas un ami. Nous avons déjà constaté ici même cette situation en parlant des Mémoires du colonel Pion des Loches, et de ceux du maréchal Mac-Donald : il est facile de voir que Boulart, malgré une admiration factice, n'a pour Napoléon ni attachement solide ni véritable dévouement.

Quand, en 1810, Boulart est créé baron, il est flatté « de cette distinction honorifique, » qui est accompagnée d'ailleurs d'un majorat de 6,000 francs. « Cependant, dit-il, je n'avais jamais fait grand cas des titres de noblesse, parce que je ne comprenais pas que les nobles pus-

sent être une catégorie d'hommes à part. » Mais on s'habitue à tout. Quatre ans après le pauvre Boulart « pleurait sa baronnie perdue, » s'il en faut croire le colonel Pion, et il la pleurait bien à tort, comme on sait, puisque la noblesse napoléonienne fut maintenue par la Charte.

Un autre détail, intéressant surtout au point de vue militaire, est la constatation d'une autre vérité, celle-là moins connue que la première, à savoir l'ignorance des détails de leur propre métier dans laquelle vécurent la plupart des officiers du premier Empire. En dehors du maniement de leur troupe sur le champ de bataille, c'est-à-dire des trois ou quatre mouvements élémentaires dont on se sert constamment à la guerre, la grande majorité des chefs militaires de cette époque ne savaient que peu de chose en fait de tactique et de manœuvres. « Ma vie, écrit Boulart en 1814, avait été jusque-là toute d'action et d'imprévoyance.— Je n'avais pas tout à fait perdu mon temps, et mes loisirs avaient été le plus souvent consacrés à mon instruction : mais ces études n'avaient eu rien de suivi. — En somme, je ne connaissais pas les parties du service de l'artillerie qui sont étrangères à la direction de cette arme en campagne. » Pourtant ces officiers se battaient convenablement et gagnaient des batailles. Qu'eût pensé Boulart, s'il avait eu à se mettre dans la tête les *cinq mille pages* de règlements que doit étudier et posséder aujourd'hui un officier pour être réputé instruit dans son métier?

2. — Du même genre que les souvenirs de Boulart, mais d'un intérêt moindre et d'une valeur littéraire inférieure, les Mémoires du baron Dellard sont l'œuvre d'un soldat, qui, lui, paraît avoir été plus habile — c'était son droit — à manier l'épée que la plume. Né en 1774, Dellard avait d'abord été destiné au barreau, mais bien que le curé de son village lui eût appris quelques bribes de latin et de mathématiques, il était homme d'action plutôt que de langue et saisit avec empressement l'occasion que lui offrait la Révolution de troquer l'étude du droit pour le maniement du fusil. Il partit donc dans la levée de 1792 comme simple engagé et obtint en 1813 les étoiles de brigadier, avec lesquelles, comme Boulart, il devait mourir.

Comme Boulart aussi, il fut créé baron de l'Empire, mais il paraît s'enthousiasmer encore moins que son camarade quand on lui annonce que sa dotation se compose « de deux moulins et de plusieurs prairies » situées.... en Hanovre, près d'Osnabrück. — Il n'a pas non plus vis-à-vis de son empereur l'enthousiasme sans mélange. Il sait flétrir en termes non ambigus l'odieuse comédie de Bayonne et prévoit que la guerre d'Espagne sera pour la France la source de maux incalculables. Comme dans les Mémoires du général Boulart, nous rencontrons dans les souvenirs de Dellard des détails intéressants au point de vue de l'instruction militaire technique des troupes sous le premier Empire. Là encore nous voyons que ces régiments, habitués à se promener en vainqueurs

à travers l'Europe, étaient incapables de prendre un alignement régulier. « Mon régiment, écrit Dellard en 1807, tout excellent qu'il était pour la guerre, laissait cependant beaucoup à désirer au point de vue de l'instruction : la position de l'homme sous les armes était défectueuse en général, son port d'armes était irrégulier, le maniement du fusil se faisait sans aucun mécanisme ; enfin le pas était trop précipité parce qu'il n'était pas décomposé. » Tous ces défauts n'empêchaient pas ces troupes d'être sans rivales en Europe. N'avons-nous pas une tendance aujourd'hui à prendre la monnaie du métier pour sa valeur même? N'insistons-nous pas trop sur le dressage mécanique du soldat, qui ne nous servira point à la guerre? Sous ce rapport, les Mémoires que nous venons de lire sont fort instructifs. En somme, on lira avec plaisir ces deux récits de soldat, écrits d'une main plus ou moins assurée, plus ou moins semés de fleurs de rhétorique, mais où les faits parlent d'eux-mêmes et où les réflexions judicieuses ne sont pas rares. Sans avoir la prétention de prendre rang parmi les publications qui marquent, ils sont de ceux où le bon grain est supérieur à l'ivraie : les éditeurs ont donc fait œuvre judicieuse en les sauvant de l'oubli.

3. — D'un autre genre que les Mémoires de Boulart et de Dellard, sont les Souvenirs de l'adjudant général Jean Landrieux, que vient de publier M. Grasilier. Encore un ancien séminariste, ce Landrieux. Peu recommandable déjà quand il se préparait à recevoir les ordres, il ne paraît pas s'être beaucoup amendé une fois qu'il eut troqué sa soutane pour le dolman des houzards-braconniers, régiment qu'il leva au début de la Révolution, et dans lequel la discipline paraît avoir été tout à fait inconnue. M. Grasilier a consacré à son héros — héros assez piteux, en somme — une longue et minutieuse introduction de 350 pages, où nous suivons pas à pas ce singulier personnage. Cet Avant-propos, écrit après de laborieuses recherches, est un curieux morceau qui est à lire tout entier, si l'on veut bien comprendre les Mémoires de Landrieux. On y trouve nombre de renseignements curieux sur la situation des armées sous la Révolution, nombre de détails inédits sur la vie des militaires à cette période particulièrement troublée, beaucoup de faits peu ou point connus.

Landrieux, militaire d'occasion, un de ces militaires sans connaissances spéciales, sans préjugés et sans fond, comme on en trouve tant à cette époque, paraît avoir joué à l'armée d'Italie un rôle des plus louches. Et comme les coquins ne s'entendent généralement pas entre eux, il se fit de nombreux ennemis à cette armée, qui en contenait un certain nombre, et s'aliéna surtout le principal, Bonaparte, qui n'aimait pas qu'on pêchât à côté de lui dans son eau trouble. Sous ce rapport, et pour être écrits par un homme peu recommandable, les Mémoires de Jean Landrieux n'en sont pas moins très curieux et très intéressants. Nous

avons vu, avec les Mémoires de Boulart et de Dellard, les récits de parvenus satisfaits déclarant que, depuis qu'ils sont pourvus de leur majorat et de leur baronnie, tout est pour le mieux dans ce monde. — Les Mémoires de Landrieux nous font assister aux récriminations d'un déclassé qui trouve que tout va mal parce qu'il a vu déjouer ses perfidies grandes et petites.

L'ouvrage est à consulter pour bien des points inconnus de l'histoire des guerres de la Révolution, et pour l'histoire de la Révolution elle-même, bien qu'il faille le lire avec précaution et souvent avec méfiance. On y trouvera plus d'un renseignement inédit et des appréciations inattendues sur bien des hommes de la soi-disant grande époque.

4. — Une pensée généreuse, celle de faire revivre la mémoire de soldats morts sur le champ de bataille et aussi inconnus, la plupart, après leur mort, qu'ils l'avaient été pendant leur vie, a dicté le livre de M. Jacques Charavay : *Les Généraux morts pour la patrie.* De courtes biographies, terminées chacune par un fac-similé de signature, des reproductions assez curieuses de diverses estampes du temps, constituent ce livre, qui a dû demander de la peine et certaines recherches. Dans un des derniers articles militaires qu'ait publiés le général Thoumas, l'auteur des *Transformations de l'armée française* se plaignait de la difficulté qu'il avait eue souvent, non seulement à suivre la carrière de nombre de généraux de la Révolution, mais à savoir ce qu'ils étaient devenus. Il y avait là effectivement une lacune, et elle vient d'être heureusement comblée par M. Charavay. En somme, livre utile, où l'on trouvera, groupés, des renseignements exhumés des archives du ministère de la guerre.

5. — Après les Mémoires sur le premier Empire, les souvenirs sur le second. Source intarissable de leçons que cette funeste guerre de 1870, dont vingt-cinq ans nous séparent aujourd'hui, à propos de laquelle on a écrit déjà des milliers de volumes et sur laquelle il s'en faut cependant que l'on ait tout dit. Parmi les meilleures pages qu'ait inspirées cette campagne désastreuse, il faut citer certainement les Souvenirs du colonel Henri de Ponchalon, écrits par un vieux soldat pour l'éducation de ses enfants. Nous laissons de côté le résumé des opérations militaires, le côté technique du livre, sommaire intéressant et bien présenté des événements, mais sommaire que tout le monde pouvait écrire. — Ce qui nous frappe dans le récit du colonel de Ponchalon, c'est ce souffle de patriotisme qui court d'un bout à l'autre de ces trois cents pages, qui vivifie l'œuvre, la rend profondément attachante. Et il nous plaît de constater que, comme La Motte-Rouge, comme d'Aurelles, comme Sonis, ce soldat, qui manie la plume comme il manie l'épée, est un chrétien, un chrétien qui sait affirmer sa foi, qui va à la messe, et qui le dit. — Les pensées saines et fortifiantes, les

conseils justes, les avertissements sensés, abondent dans cet excellent livre. Nous citons au hasard : « Un des plus sûrs moyens de développer chez le soldat les grandes vertus militaires, l'amour du devoir, l'esprit de sacrifice, le mépris de la mort, n'est-il pas de respecter, d'honorer, d'encourager ses sentiments religieux? » Et ailleurs : « Une armée vraiment chrétienne sera toujours disciplinée et brave; le mépris de la mort n'est-il pas une vertu chrétienne avant d'être une vertu militaire ? » — Il suffit de lire ces dernières lignes pour comprendre de quel esprit est écrit tout ce livre. C'est là une publication recommandable à tous égards et digne d'être mise entre toutes les mains.

6. — Le livre du colonel de Ponchalon nous parle surtout de la première partie de la guerre. La seconde ne fut pas non plus sans misère ni sans gloire, malgré le défaut inhérent à des armées improvisées, malgré l'absence de cadres subalternes, malgré le manque d'homogénéité parmi les soldats eux-mêmes. Et, fait assez singulier à constater, c'est que les chefs militaires qui, dans cette période d'énergie suprême, non seulement ne désespérèrent pas du salut de la patrie, mais furent sur le point de lui rendre la victoire, étaient tous, comme Ponchalon, des soldats chrétiens : La Motte-Rouge, d'Aurelles, Charette, Sonis, sont des noms dont le souvenir rappelle en même temps le talent militaire et la foi chrétienne; le dernier surtout, Sonis, dont M. Henry Derély nous parle dans le volume que nous analysons ici. Ce n'est, d'ailleurs, pas toute la vie du général que l'écrivain a voulu retracer : « Le Général de Sonis et les volontaires de l'Ouest, » tel est le sous-titre de l'ouvrage et son sujet véritable. M. Derély, ancien capitaine aux zouaves de Charette, était en mesure plus qu'un autre d'écrire avec impartialité et intérêt ce chapitre de la guerre de 1870; il l'a fait avec un plein succès.

7. — Nous n'en dirons pas autant du livre de M. Amédée Delorme : *Deflandre et Sonis*. Nous avons fait ici même un éloge assez complet du *Journal d'un sous-officier* pour qu'on reconnaisse notre impartialité dans la question; aussi dirons-nous que l'écrivain nous paraît avoir cette fois exagéré la mesure et dépassé les bornes. Sans doute l'esprit de corps est une excellente chose et il nous plaît de voir un ancien soldat du 48e de marche prendre tant à cœur l'honneur de son régiment. Mais il ne semble pas que cet honneur ait été jamais en jeu, pas plus que celui du général Deflandre. Pourquoi M. Amédée Delorme veut-il faire un héros de son ancien divisionnaire, qui fut seulement un homme brave et un brave homme : cela n'est pas déjà donné à tout le monde. Quant à certaines maximes *militaires* comme celle-ci, par exemple : « La marche au canon est une théorie *stratégique (?)* à l'usage des généraux seulement; *il n'appartient pas à un chef de corps de la pratiquer*, » nous croyons qu'il y a danger pour l'auteur à s'engager sur un

terrain qu'il ne paraît pas suffisamment connaître. Qu'il reste ce qu'il est : l'écrivain de talent, et l'observateur pénétrant du *Journal d'un sous-officier;* nous le voyons avec regret s'engager dans des polémiques dont ses idoles ne sortiront pas avec moins d'entorses et auxquelles sa réputation littéraire, à lui, ne peut pas gagner.

8. — Beaucoup plus intéressant que le précédent est le livre du baron de Maricourt : *Casquettes blanches et Croix-Rouge*, consacré également à la deuxième partie de la guerre de 1870. C'est, en un mot, le récit d'un témoin oculaire écrit avec la verve d'un soldat, non pas d'un soldat d'occasion, puisque M. de Maricourt, démissionnaire, il est vrai, au moment de la guerre de 1870, a passé par l'École militaire et servi dans l'armée active. Son livre est rempli de détails non seulement vus, mais vécus, de ces riens en apparence insignifiants, mais qui ont une incontestable valeur pour donner aux hommes et aux événements cette physionomie sans laquelle l'histoire n'est qu'un pâle tableau sans chaleur et sans vie. M. de Maricourt, qui fut grièvement blessé à Loigny, nous donne en particulier sur les ambulances à l'armée de la Loire, sur leur physionomie, la façon dont s'y faisait le service, des renseignements curieux et généralement peu connus. On est étonné de voir combien, au milieu du désordre général, il y avait là d'ordre relatif et d'organisation.

9. — *Sans armée*, le livre de M. le commandant Kanappe, est un intéressant récit de soldat plus préoccupé de dire ce qu'il « a veu et ce qu'il sçait, » suivant le précepte de Montaigne, que d'écrire une relation historique proprement dite. M. le commandant Kanappe était à la Guadeloupe comme lieutenant d'infanterie de marine, quand la guerre de 1870 le fit rentrer en France. Arrivé naturellement trop tard pour prendre part au début de la campagne, il vint cependant à temps pour combattre à l'armée du Nord : c'est donc cette partie des événements qu'il nous raconte en témoin qui a su voir, observer, juger. Ce livre est empreint de cet esprit pratique et philosophique commun à la plupart des écrivains militaires, j'entends des écrivains qui ont mûri dans l'armée. Disposé à excuser les fautes des autres, en homme qui sait par expérience combien la tâche du commandement est souvent difficile, enclin à l'indulgence, comme les gens qui ont souffert et pâti, l'auteur parle à peine de lui-même et décerne volontiers à ses soldats des éloges qu'évidemment il a bien mérités. Çà et là les réflexions judicieuses, les observations pleines de bon sens émergent du récit pour encadrer et couper heureusement les événements. Par ce côté, le livre du commandant Kanappe est à rapprocher des Souvenirs du colonel de Ponchalon dont nous parlions un peu plus haut. Très bonne et très intéressante publication qui, avec les précédentes, nous console un peu de la littérature *d'engagés conditionnels* dont l'armée souffrait depuis un certain temps.

10. — Nous venons de voir une partie de la guerre de 1870 racontée par un témoin oculaire ; voici maintenant M. Charles de Larivière qui nous parle encore de l'année terrible, non pas pour nous en conter les étapes douloureuses, mais pour nous en dire les origines. Bien que nous ayons bien des réserves à faire non seulement sur l'esprit de ce livre, mais sur la façon même dont sont présentés les faits, nous nous plaisons à reconnaître que l'incurie, l'ignorance, la naïveté de la politique impériale, sont signalées dans ces quelques pages avec une parfaite connaissance du sujet. La lecture de ce petit ouvrage évitera de nombreuses recherches aux gens qui se contentent des sommaires, bien qu'il doive être consulté avec défiance pour tout ce qui a trait à la politique française vis-à-vis du Saint-Siège.

11. — Avec M. Charles Romagny nous revenons à l'histoire militaire pure. Écrites spécialement pour les sous-officiers, ces études sommaires des campagnes d'un siècle rendront des services dans nos écoles, militaires ou autres, pour l'étude des campagnes de la Révolution et de l'Empire. Sans doute, c'est là un manuel très abrégé et sans prétention, mais l'ouvrage, très portatif, élégamment cartonné, muni de croquis suffisants, constitue un petit memento utile et facile à consulter la veille d'un examen.

12. — L'auteur anonyme de *l'Invasion prochaine*, après avoir posé en principe que l'invasion de la France par son ennemi de 1870 est toujours malheureusement possible, discute la forme suivant laquelle cette invasion pourra se produire et cherche les moyens de la faire tourner à notre profit. Étant donné, dit-il, que les débuts de la lutte pourront nous être défavorables, il ne faut pas que l'opinion publique s'habitue à croire qu'après un premier échec tout sera perdu. Dans la situation actuelle des choses, avec les voies ferrées dont dispose l'Allemagne, avec son système de mobilisation, elle peut franchir avant nous la frontière. Mais qu'importe ? Habituons-nous à cette idée d'une retraite effectuée dans les premiers jours, concentrons nos forces vers le massif central : nous ne reculerons que pour mieux prendre l'offensive quand l'armée russe, plus lente encore que la nôtre dans sa mobilisation, aura pu porter ses premiers coups et nous aider dans notre marche en avant. Nous n'hésitons pas à déclarer ces idées dangereuses, malgré leur apparence raisonnable et rationnelle. La défensive ne peut être admise en principe que pour un peuple notoirement inférieur à l'agresseur, matériellement et moralement. Tel était le cas du Danemark, luttant, en 1864, contre la Prusse et l'Autriche réunies : tel n'est pas le cas de la France en 1893. C'est au contraire l'idée d'une offensive à outrance qu'il faut inculquer à nos troupes, en y ajoutant le corollaire qu'un échec au début ne présage en rien l'issue de la campagne. Là, croyons-nous, est la vérité.

13. — D'un autre genre que le précédent ouvrage est *la France armée*, également anonyme. Beaucoup de bonnes idées, de l'entrain, du patriotisme, de la foi, une certaine naïveté, on rencontre tout cela dans ce petit livre, qui doit être l'œuvre d'un jeune homme. Les types militaires dont nous parle l'auteur ne sont pas toujours heureusement choisis : ce soldat qui s'est marié avant d'entrer au service et que son lieutenant surprend en train de voler sous le prétexte qu'il n'a pas d'argent pour aller voir son enfant, me paraît un filou vulgaire. En tout cas, un officier qui ne rend pas compte à son capitaine, dans son intégrité, d'un fait aussi grave nous paraît assumer une bien lourde responsabilité. Malgré quelques défauts, la *France armée* est un livre de réflexions justes, de conseils pratiques, écrit dans une langue chaude, vive, colorée, qui semble celle d'un poète plutôt que d'un tacticien.

14. — On a beaucoup écrit depuis vingt ans sur l'armée allemande, et il semblait qu'il restât peu de chose à dire sur ce sujet fortement ressassé. Cependant, c'est bien un travail entièrement nouveau que nous donne ici M. de Pardiellan. Négligeant à dessein le côté tactique, technique, organique, des armées teutonnes, l'auteur de *l'Armée allemande telle qu'elle est* nous initie à une foule de détails intimes qui ont bien leur intérêt, mais sur lesquels la grave *Revue militaire de l'étranger* ne pouvait décemment s'appesantir. La vie intérieure du soldat, la façon dont il est traité par le sous-officier et l'officier, ses grandeurs et servitudes, la fonction sociale de l'officier et du sous-officier, l'espionnage, les armées allemandes d'autrefois, sont autant de chapitres pleins de gaieté et de renseignements curieux qui se lisent sans effort. L'auteur a emprunté plusieurs détails à des publications allemandes, telles que le *Im Frieden* édité par les *Fliegende Blætter* de Munich, mais il a su amalgamer ces sources diverses avec dextérité, et l'ouvrage, bien agencé, constitue un musée récréatif et instructif à la fois. L'ouvrage de M. de Pardiellan est à sa deuxième édition : il est probable qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

15. — Nous avons dit déjà tout le bien que nous pensions des *Études de guerre* du général von Verdy du Vernois : nous n'avons qu'à confirmer ce jugement en ce qui touche le nouveau fascicule que la librairie Westhausser met aujourd'hui en vente. Ce fascicule, tout entier consacré au combat de Sarrebruck, le 2 août 1870, est rempli, comme le précédent, non seulement de détails inédits sur l'engagement, mais de réflexions militaires — notamment tactiques — qui rendent sa lecture infiniment utile. L'emploi des réserves, la conduite générale des troupes, le relèvement des fractions engagées, sont autant d'occasions pour l'écrivain de faire preuve d'expérience, de savoir-faire et de bon sens. Les réflexions morales ou mieux les réflexions sur la façon de mettre en œuvre le moral du soldat se rencontrent également à plus d'une page et

donnent à l'œuvre un cachet particulier d'élévation et de vérité. Publication d'un intérêt très vif, à lire par tous nos officiers.

16. — Est-il vrai, comme le dit M. Robaglia, que la faveur accordée jadis à l'escrime tende de nos jours à disparaître? Nous ne le croyons pas. L'escrime a toujours été le passe-temps favori d'un petit nombre de privilégiés; il est toujours très goûté par cette élite : il est probable qu'il le sera encore longtemps. Quant à espérer que cet exercice entrera dans la masse comme le vélocipède ou la photographie, il n'y faut pas songer. Le travail du capitaine Robaglia est un traité écrit avec une grande connaissance du sujet, qui ne peut manquer d'avoir du succès dans le monde des escrimeurs, notamment dans l'armée, où la science de l'épée garde encore de fervents adeptes.

17, 18, 19, 20, 21. — La *Revista cientifico-militar*, de Barcelone, a entrepris, il y a quelques années, la publication d'une bibliothèque militaire dans laquelle elle va traitant, peu à peu, toutes les branches de la science de la guerre, toutes les questions dont la vulgarisation intéresse un officier. Déjà un grand nombre de volumes ont paru, et, à voir le succès qui a accueilli cette collection véritablement remarquable, on comprend tout d'abord la lacune qu'elle avait la prétention justifiée de combler. L'idée, très pratique, véritablement féconde, due au directeur de la *Revista*, l'éminent D. Arturo del Castillo, n'était point sans difficulté en ce qui concernait sa réalisation. Sans parler des frais considérables qu'exigeait la publication de nombreux volumes destinés à un public relativement restreint et qui, là comme ailleurs, n'est pas millionnaire, il importait de trouver des écrivains capables de remplir dignement la tâche qui leur était confiée, qui sussent la mener à bonne fin : il fallait que ces écrivains, à la fois hommes de plume et hommes d'épée, fissent une œuvre bien nationale, devant être acceptée de plein gré de leurs camarades espagnols, et qu'ils s'inspirassent, en même temps, de tout ce qui avait été écrit à l'étranger, faute de s'isoler dans un particularisme funeste. Arturo del Castillo avait, pour mener son œuvre à bonne fin, une volonté de fer, une ténacité inébranlable, un tact particulier pour discerner d'intelligents collaborateurs. Grâce à ses trois qualités, il a réussi, et il peut avoir, dès aujourd'hui, la noble fierté d'avoir contribué pour une large part au relèvement de l'armée espagnole. Les résultats de cette initiative privée sont réellement remarquables, quand on voit ceux, beaucoup moins satisfaisants, obtenus par les efforts officiels, notamment en ce qui concerne cette *Revista militar española* qui vécut quelques années à peine, après une existence malheureusement trop terne. Parmi les collaborateurs d'Arturo del Castillo, groupe choisi de tout ce que l'Espagne compte d'écrivains militaires éminents, société véritablement d'élite dans laquelle nous pouvons citer le regretté général Cordova, le colonel de la Llave, le docteur Poggio, etc., etc., aucun n'a

dépassé la fécondité intelligente du commandant Banus, que nous appellerions volontiers le général Lewal de l'Espagne. Son œuvre, qui comprend les divers volumes dont nous inscrivons le titre en tête de cet article, est une véritable encyclopédie d'art militaire à grande envergure dont la lecture, à la fois attrayante et utile, pleine d'intérêt et d'enseignement tout ensemble, contribuera puissamment, dans l'armée espagnole, à la vulgarisation de la science de la guerre. Judicieusement, l'écrivain a su, a voulu faire œuvre personnelle seulement dans la coordination des grands principes qu'il s'était donné pour mission d'exposer. Ses théories, il les a empruntées à des maîtres appréciés, nationaux ou étrangers, dont la parole avait pleine autorité. Sous ce rapport, nous lui savons gré d'avoir fait dans son enseignement une très grande part à la France. Effectivement, on reconnaîtra dans son œuvre les emprunts faits par lui au général Lewal, au général Pierron, à la *Revue militaire de l'étranger*, qui semblent avoir été ses guides principaux.

Dans les trois volumes qu'il a intitulés : *Études d'art et d'histoire militaire*, et qui sont comme une introduction à l'œuvre générale, M. Banus traite en premier lieu de la politique de la guerre, puis donne des principes organiques pour la création et l'organisation des armées. Bien que, en certains points, nous ne soyons pas d'accord avec l'auteur, notamment quand il approuve les barbares procédés employés en 1870 par la nation qui a pris pour maxime : la force prime le droit, nous ne laisserons pas de dire que son exposé de la politique de la guerre est judicieux, lumineux, que ses principes sur l'organisation des armées ont été empruntés aux bonnes sources. Quant aux volumes qui traitent de l'organisation des armées d'opération, de la stratégie, de la grande tactique, de l'exploration, des marches, des cantonnements et bivouacs, des approvisionnements, ils sont écrits avec une véritable maëstria, avec une conscience et une possession du sujet qui dénotent un immense travail.

Comme nous le disions un peu plus haut, le commandant Banus n'invente rien ; il ne propose ni de nouveaux graphiques ni des formations de son cru : il fait mieux. Il prend la science militaire au point où l'ont élevée les dernières campagnes, il l'analyse, la dissèque, la montre dans ses grandes lignes et formule, comme règles, celles qu'ont données les généraux les plus en vue de notre époque, les écrivains militaires qui, avec le plus de compétence et d'autorité, ont étudié la question avant lui. Ce n'est point un idéologue qui a la prétention de trouver des solutions neuves à des problèmes vieux comme le monde, c'est un savant qui reprend les solutions des grands maîtres et qui montre comment on doit, on peut les appliquer dans l'état de la guerre au XIXe siècle. L'œuvre du commandant Banus rendra donc d'immenses services dans son pays; elle constitue un tout didactique qui sera très vraisemblablement adopté dans les écoles militaires, où elle servira de

guide sûr aussi bien aux maîtres qu'aux élèves. Mais elle mérite de franchir les Pyrénées et d'être étudiée par quiconque veut avoir, résumée en un nombre relativement restreint de volumes, la synthèse de la science militaire au XIXe siècle. Nous la signalons aux officiers de notre armée comme une publication digne d'attirer leur attention, leur étude et même leurs méditations.

22. — *L'Année militaire espagnole* de M. le capitaine d'artillerie Stanislas Guiu, dont le premier volume vient de paraître, est, comme son nom l'indique, une collection d'éphémérides où sont retracés parfois sommairement, quelquefois avec détails, les faits importants de l'histoire militaire espagnole. Mais l'ouvrage a une autre portée qu'un simple recueil de faits isolés. L'écrivain a fait précéder son travail d'un tableau complet des guerres soutenues par l'Espagne depuis les origines jusqu'à nos jours, et cette préface seule suffirait à lui mériter le titre d'historien. Dans la seconde partie — les éphémérides à proprement parler — nous trouvons non point un seul souvenir enregistré à chaque date, mais une collection complète de souvenirs qui dénotent de la part du capitaine Guiu des recherches extrêmement laborieuses et un travail de condensation fort étendu. Il y a là, jour par jour, toute l'histoire militaire de la péninsule, guerres militaires et guerres civiles, présentée non point dans le style souvent télégraphique de ces sortes d'ouvrages, mais avec un talent réel d'écrivain et d'historien. Conçu dans cet esprit, un recueil d'éphémérides n'est plus un aride répertoire de dates et d'événements, c'est un livre de lecture facile à parcourir, d'une lecture intéressante. En France nous ne possédons rien de semblable. Les dictionnaires et les encyclopédies militaires publiés chez nous consacrent d'ordinaire une partie de leur volume à l'histoire militaire, mais la place relativement restreinte réservée à ces articles en rend souvent la lecture aussi insipide que peu féconde en renseignements. M. Guiu a su éviter une trop grande concision sans tomber jamais dans la prolixité. Son premier volume a, comme nous le disons, une véritable valeur historique. Nous espérons que le capitaine terminera le second, non encore achevé, par une table dans laquelle les événements seront rappelés non pas par leur date, mais par leur nom : ce sera là pour l'écrivain un labeur de plus, mais qui facilitera singulièrement les recherches et donnera une nouvelle valeur à un ouvrage déjà remarquable.

23. — Nos lecteurs connaissent déjà le nom du colonel D. Joaquin de la Llave y Garcia, l'écrivain militaire de talent auquel est due la nouvelle étude technique sur l'artillerie de forteresse dont nous donnons plus haut le titre exact. C'est dire qu'elle est écrite avec compétence. A une époque comme la nôtre, où les inventions vieillissent si vite, où la nouveauté d'hier devient une antiquité demain, nos officiers d'artillerie consulteront avec intérêt, avec profit, ces considérations qui, pour avoir

en vue ce qui devrait se pratiquer en Espagne, n'en sont pas moins bonnes à étudier, à méditer en tous autres pays. L'ouvrage, bourré de chiffres et de calculs, est un document essentiellement technique dédié aux spécialistes : on y trouvera cependant des idées qui intéressent même des fantassins et des cavaliers, comme celle, par exemple, qui a trait aux fausses idées en cours sur la nécessité des portées exagérées poar les pièces d'artillerie.

24. — M. l'intendant Boissonnet réclame, dans sa brochure sur *le Recrutement et l'hygiène dans l'armée*, l'adoption du recrutement régional, c'est-à-dire l'incorporation des recrues dans les régiments en garnison dans leurs provinces respectives. C'est là un résultat qui est aujourd'hui presque obtenu et dont nous nous félicitons avec lui, bien que nous ne nous placions pas au même point de vue que l'écrivain militaire. M. Boissonnet considère surtout la nécessité de laisser le soldat le plus près possible de sa famille : ce n'est point là un mal, certainement ; mais, ce qu'il faut envisager surtout, dans une telle question, ce sont les facilités que donne le recrutement régional pour la mobilisation. Mais pourquoi M. Boissonnet nous parle-t-il de Louis XIV et de Saint-Simon dans une question où ils n'avaient que faire ? A en croire l'auteur, la pièce d'eau des Suisses, à Versailles, serait pavée des cadavres des malheureux qui la creusèrent : qu'est-ce que cela vient faire à propos du recrutement régional ?

25. — Dans *le Génie de Jeanne d'Arc*, M. Maurice La Chesnais, dont nous avons eu, à diverses reprises, à présenter les ouvrages à nos lecteurs, a appliqué à l'héroïne de Domremy les procédés d'analyse psychologique dont il s'était servi déjà dans son étude sur Napoléon Ier. L'auteur, comme nous avons eu occasion de le constater déjà, est un érudit, mais un érudit que l'érudition pure ne satisfait pas. Quand il se trouve devant un personnage historique grand par ses vertus ou par ses crimes, quand il a sous les yeux Jeanne d'Arc ou Napoléon, il ne cherche point seulement à le comprendre au point de vue de l'esprit, du développement des capacités intellectuelles, il cherche ce que ce personnage a au cœur. Il creuse, il fouille, il veut connaître le véritable pourquoi de ses actes et la raison de ce pourquoi. L'étude psychologique publiée par M. La Chesnais sous le titre : *Les Monologues de Napoléon*, étude dont nous nous sommes occupé ici même, avait donné une idée de ce mode d'investigation historico-philosophique, qui, pour n'être pas à la portée de tout le monde, n'en garde pas moins sa valeur, même au point de vue purement historique. En l'appliquant à Jeanne d'Arc, l'auteur a vu grandir les difficultés de sa tâche, car si moins d'un siècle nous sépare de Napoléon, quatre cents ans nous séparent de Jeanne d'Arc; si le premier a beaucoup écrit et parlé, il ne nous reste guère de la seconde que des lambeaux de phrase et des paroles isolées dans les-

quelles il est difficile de saisir l'impression véritable qui les a dictées. M. la Chesnais a su vaincre heureusement un obstacle qui paraissait insurmontable : il courait le danger d'être banal et exagéré, de tomber dans l'erreur ou dans l'enflure : il a évité l'un et l'autre écueil. Grâce à une connaissance profonde de son sujet, il nous restitue une figure authentique, qui parle comme elle doit parler, qui n'est point prude, qui n'est point osée, qui a dans ses paroles la fermeté des envoyés de Dieu et sur le front l'auréole des martyrs.

Le récent ouvrage de M. La Chesnais s'adresse au petit nombre des hommes d'étude en même temps que de pensée, qui aiment à s'accouder sur ces problèmes mystérieux posés à l'homme par la Providence, et synthétisés ici-bas par des figures comme Jeanne d'Arc ou Napoléon. C'est à ceux-là que ce petit livre s'adresse, c'est par ceux-là qu'il sera lu, qu'il sera compris et apprécié. ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Les Trophées*, par JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA, 9e éd. Paris, Lemerre, 1893, in-12 de IV-218 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Heures calmes*, par F.-E. ADAM. Paris, Lemerre, 1892, in-12 de 173 p., 3 fr. — 3. *Le Cœur*, par CHARLES FUSTER. Paris, Fischbacher, 5e éd., s. d., in-12 de 241 p., 4 fr. — 4. *Les Souffrances*, par PIERRE-A. FRANÇOIS. Paris, Sauvaitre, 1893, in-12 de 187 p., 3 fr. — 5. *La Chanson de la Bretagne*, par ANATOLE LE BRAZ. Rennes, Caillière, in-12 de 214 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Peuple*, par HENRI BOSSANNE. Paris, Retaux, 1892, in-18 de XIII-224 p., 3 fr. — 7. *Chansons et poésies*, par JOSEPH FUCHS. Rennes, Caillière, 1893, in-12 de 305 p., 2 fr. 50. — 8. *Chansons gauloises*, par JOSEPHS FUCHS, chez l'auteur, à Messac (Ille-et-Vilaine), in-12 de 225 p. 2 fr. 50. — 9. *Poésies et Théâtre*, par LOUIS GERMAIN. Paris, Vanier, in-12 de 187 p., 3 fr. — 10. *Louis XVII*, drame en trois tableaux, en vers, par le R. P. V. DELAPORTE. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1893, in-12 de VI-62 p., 0 fr. 30. — 11. *Tarcisius, ou le Martyr de l'Eucharistie*, par E. D. Paris, Vic et Amat, in-12 de 44 p., 2 fr. — 12. *Les Récréations poétiques*, par le R. P. A. MARC. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de VII-128 p., 2 fr. — 13. *Le Nouvel Isaïe*, par ALEXANDRE WEILL. Paris, Sauvaitre, 1892, in-12 de 235 p., 3 fr. — 14. *Rimes d'automne*, par CHARLES MAIRE, 1892, in-18 de 314 p., 5 fr. — 15. *Les Chimériques*, par LOUIS MALOSSE. Paris, Lemerre, in-12 de 191 p., 8 fr. — 16. *Sophocle. Œdipe roi — Œdipe à Colone — Antigone*, nouvelle traduction en vers, par LOUIS RICHARD. Paris, Rouam, 1892, in-12 de XXXV-280 p., 3 fr. 50. — 17. *Poèmes chrétiens et français*. Paris, Vic et Amat, 1893, in-12 de 290 p., 3 fr. — 18. *L'Ame vibrante*, par ACHILLE MAGNIER. Paris, Lemerre, 1893, in-12 de 171 p., 3 fr. — 19. *Les Solitudes*, par GEORGES DE TOLLEMONDE. Paris, Cerf, in-12 de 306 p., 3 fr. 50. — 20. *Chats et Nouveaux Chats*, par ALFRED RUFFIN. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 92 p., 3 fr. — 21. *Au ciel*, poème, par JEAN CASIER. Gand, Siffer, 1893, in-12 de 47 p. — 22. *Égérie*, par EDMOND AUBÉ. Paris, Perrin, 1893, in-18 de 104 p., 2 fr. 50. — 23. *Le Livre du Jugement, Hymne III. De la Rédemption*, par ALBER JHOUNEY. Paris, Comptoir d'éditions, 1892, in-8 de 363 p., 7 fr. — 24. *Le Jardin secret*, par HENRI ROUGER. Paris, Lemerre. 1893, in-18 de 83 p., 2 fr. 50. — 25. *Panthéon*, par ÉMILE FIX. Paris, Vanier, in-18 de 52 p., 1 fr.

1. — Voici donc *les Trophées* de M. José-Maria de Hérédia. Depuis combien d'années le poète les faisait-il attendre? Il y a si longtemps, qu'on ne sait plus au juste. Toujours est-il qu'ils ont été enlevés dès le

premier jour de leur apparition et que c'est la neuvième édition que je tiens en main. Il y en aura peut-être davantage quand paraîtront ces lignes. Il faut savoir combien peu se vend la poésie, dans ces années de prosaïsme, pour comprendre quel est le succès d'un volume de vers qui « s'enlève. » J'en sais, et des meilleurs, qui n'atteignent pas leur deuxième édition, en un an. J'en connais d'autres, il est vrai, qui en sont à la troisième et quatrième.... sur la couverture; mais j'oserais à peine dire de quel nombre infime de volumes se compose pour eux ce qu'ils appellent pompeusement une édition. Je m'empresse d'ajouter que ce fait ne se présente pas chez M. Lemerre, l'éditeur des *Trophées*.

Dès la courte préface apparait le culte pieux de l'art. M. de Hérédia remercie M. Leconte de Lisle de lui avoir enseigné « avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français. » Je vous offre, dit-il, ce volume « non sans regret de n'avoir pu mieux faire, mais avec la conscience d'avoir fait de mon mieux. » Sans parler de la modestie de cette dédicace, qui contraste heureusement avec tant d'autres où l'auteur promet tout pour ne rien tenir, deux mots me frappent particulièrement, dans ces quelques lignes, parce qu'ils définissent excellemment le mérite de M. de Hérédia : la poésie « pure » et la « conscience » d'avoir fait de son mieux. Poésie pure, cela veut dire poésie en elle-même, par la forme essentiellement artistique et divine — divine, en ce sens que plus l'art est parfait, moins il s'éloigne de la beauté absolue et éternelle. C'est la poésie en dehors de tout alliage à son essence propre. C'est bien ce que M. de Hérédia a cherché, avec un goût, un amour de l'art, un culte du beau plastique hors de pair. N'est-il pas tombé, par suite, dans l'excès même de son principe, en sacrifiant tout à la forme, ainsi que le prétendent quelques-uns? C'est une question d'école, et, pour ma part, sans m'y attarder, je me contente de goûter les sonnets du poète. Ce n'est pas, hélas! si souvent que cette joie vous est offerte par les centaines de versificateurs modernes! Quant à la conscience, on peut assurer que M. de Hérédia en a mis autant qu'il dépendait de lui, et, jointe au talent, elle est arrivée à nous donner de vrais bijoux. Car il y a une conscience d'artiste, tout comme il existe un crime ès art, qui est celui de faire mal et laid. Ceux-là seuls qui n'ont pas le culte religieux du beau ne comprennent pas ce que peut être une conscience d'artiste. Il existe des douleurs de poète en faute, comme des douleurs d'honnête homme qui a fait le mal. Et ces douleurs sont vives, d'une vivacité que les indifférents ne peuvent saisir.

Ce préambule est bien dans notre sujet même, puisqu'il résume le genre et le tempérament du poète. Et maintenant passons aux vers. Qu'ils sont purs, riches, pleins, polis, ciselés, affinés, brillants, suggestifs, insinuants et picturaux — si j'osais me servir du terme — ces su-

perbes sonnets et tous ces beaux vers des *Trophées !* C'est bien à bon droit que l'auteur a dédié son œuvre à M. Leconte de Lisle, au poète qui a le plus largement contribué à donner au vers cette concision, cette robustesse, cette plénitude, un peu fatigante et lourde, au premier abord, mais forte et solide toujours. Chaque mot, chaque épithète, portent. Chaque sonnet est un tableau achevé, complet : un peintre, en le lisant, n'aurait qu'à prendre sa palette pour faire une copie. Quant à la richesse des rimes, nous n'en parlons pas. Ce n'est point M. de Hérédia qui voudrait jamais y manquer.

Et maintenant, quel sonnet choisir pour exemple? Tous se valent, ou peu s'en faut. Ouvrons donc le volume au hasard et prenons, si vous voulez, *la Vision de Khèm :*

Midi. L'air brûle et sous la terrible lumière
Le vieux fleuve alangui roule des flots de plomb;
Du zénith aveuglant le jour tombe d'aplomb
Et l'implacable Phré couvre l'Égypte entière.

Les grands sphinx qui jamais n'ont baissé la paupière,
Allongés sur leur flanc que baigne un sable blond,
Poursuivent d'un regard mystérieux et long
L'élan démesuré des aiguilles de pierre.

Seul, tachant d'un point noir le ciel blanc et serein,
Au loin, tourne sans fin le vol des gypaètes;
La flamme immense endort les hommes et les bêtes.

Le sol ardent pétille, et l'Anubis d'airain,
Immobile au milieu de cette chaude joie,
Silencieusement vers le soleil aboie.

2. — *Les Heures calmes*, de M. F.-E. Adam, sont précédées d'une lettre de M. Coppée, où je lis cette phrase qui rend bien l'impression que m'a produite la lecture du volume : « On voit que la nature simple vous prend d'abord et par-dessus tout et que là est le meilleur de vos joies. Et, comme un ressouvenir de Chénier, ou plutôt par une ressemblance d'esprit, les champs d'Ionie, les pastorales grecques, le pays amoureusement idyllique et frais du dieu Pan ensoleillent vos vers, par riantes éclaircies, avec un écho lointain de la guerre troyenne. » Lisez, par exemple, ce passage de la pièce intitulée : *Soir d'Ionie :*

.... Puis les cheveux au vent et les épaules nues,
Se tenant par la main, les vierges ingénues,
Frissonnantes sous l'âpre et doux baiser du soir,
Comme Nausicaa reviennent du lavoir;
Elles suivent, de loin, en courant dans les herbes,
Les moissonneurs lassés et les chars pleins de gerbes;
L'ombre bientôt descend; une molle vapeur
S'étend sur la campagne et les vierges ont peur....

Je voudrais citer longuement, mais je ne saurais où m'arrêter, car

tout ce qui suit est dans ce ton et de même valeur. C'est la belle simplicité antique, avec tout le culte de la forme et de la nature. Et les vers sont larges, faciles, harmonieux. M. Adam puise au fonds classique, comme le lui dit M. Coppée, et c'est la source d'éternelle poésie. Mais l'auteur ne se borne pas à peindre des tableaux antiques. Il chante aussi, et avec un charme pénétrant, la nature qu'il a sous les yeux. Il a enfin la note émue et patriotique. Dans *le Roi des monts*, par exemple, le poète sait intéresser à la vie d'un ours et à la mort de sa compagne; et si tout consiste à bien définir et à bien peindre, on peut dire que c'est encore là une excellente pièce. Et combien délicate et charmante est la poésie intitulée : *Tes Cheveux blancs*, dans laquelle le poète célèbre avec autant d'amour que de délicatesse les cheveux blancs de sa bien-aimée :

Neige des cerisiers quand le printemps s'éveille,
Ou neige des pommiers dans nos tièdes avrils;
Neige de l'aubépine où quelque nid sommeille
Quand mai prête aux oiseaux ses verts buissons fleuris; etc.,

vous n'êtes pas comparables à la neige qui donne un nouveau charme à la beauté de la femme aimée.

Et ce retour au village, dans l'Anjou, le pays du poète :

Hélas! hélas! maison déserte et foyer vide!....
Notre tout petit nid n'a plus de cris joyeux :
Tous les oiseaux sont envolés! La tombe avide
A pris les plus aimés pour en peupler les cieux.

Partout, c'est la même émotion, moyenne et contenue, sans excès, et la même imagination qui ne connaît pas les exagérations.

3. — Un jour, le cœur du poète cessera de battre :

Rien ne redira plus au monde
Qu'il aima d'une ardeur profonde,
Souffrit d'une exquise langueur....
— Pour essayer de me survivre,
J'ai voulu noter dans ce livre
Tous les battements de mon cœur.

A vrai dire, M. Charles Fuster aurait pu se dispenser de ce prétexte — les poètes ont toujours des raisons nouvelles de faire des vers, — puisqu'il a déjà publié : *L'Ame pensive, les Tendresses*, *Poèmes*, *l'Ame des choses*, etc. Mais nous aurions tort de lui chercher querelle, puisque, après tout, *le Cœur* est une de ses meilleures œuvres. C'est bien du cœur qu'il s'agit, et vous n'aurez pas de peine à comprendre que le volume renferme un grand nombre de pièces, quand vous songerez à tout ce qu'on peut trouver dans un cœur, alors surtout que l'imagination est là, qui se charge au besoin de combler la mesure. Car, si le sentiment

est pour beaucoup dans l'œuvre de M. Fuster, vous auriez tort de penser qu'il ne s'y trouve pas aussi, de temps en temps, un peu de description, même de longueurs, j'allais dire de rhétorique; mais je m'arrête. En effet, la philosophie et le sentiment, qui n'est malheureusement pas toujours pur de tout alliage sensuel, y dominent. Il s'y rencontre même souvent une vraie mélancolie; mais comment voulez-vous que j'ose me servir d'un mot si « vieux jeu, » pour une œuvre moderne, et dans cette fin de siècle? Mais puisque j'ai lâché le mot, je le maintiens. Du reste, il serait aisé de le justifier. Le livre est plein de regrets de ce qui a été, de ce qui pourrait être, de ce qui n'est pas. Le poète est, d'autre part, compatissant aux malheureux; il le prouve, par exemple, dans la pièce intitulée : *les Obscurs*, l'une des meilleures. Enfin, il doute et il éprouve la souffrance du doute; il voudrait croire. Il exprime cette douleur en bons et beaux vers :

.... Le ciel blême
Est triste comme un cœur où le doute a passé.

Ce doute est parfois désespérant, comme dans la pièce : *l'Ame du petit*, où il refuse à la mère désolée le suprême et légitime espoir de savoir heureuse l'âme envolée de son enfant. Elle a pourtant d'excellents vers, cette pièce :

Le petit meurt. Glacée et pâle,
La mère sanglote et se tait.
Elle a cru toucher dans un râle
L'âme du petit qui partait.

Mais comme le poète a besoin de croire, il écrit ailleurs :

Je voudrais dire une prière.

Et plus loin :

Je disais : « La foi, — vieille histoire ! »
Mais j'ai peur des silences froids,
Peur d'être seul dans la nuit noire,
Peur surtout de Dieu.... Donc, je crois.

Enfin, celui qui est bon ne doit pas être facilement et foncièrement sceptique, et je lis dans la dernière pièce :

Être héroïque est beau, vois-tu, mais être tendre
Vaut mieux, — et le seul mot de la vie est : « Bonté. »

En ce qui concerne le vers, il est généralement classique, j'entends par la coupe. Mais il s'y mêle parfois du modernisme, comme dans ces pièces, où le poète a soin de nous avertir qu'il donne des vers bicésurés :

C'était là-bas, au pays bleu tout baigné d'or.
Dans l'infini délicieux j'errais encor ; etc.

Enfin, la rime est généralement riche, sans exagération de recherche et sans sacrifice de l'idée.

4. — Après *le Cœur*, de M. Fuster, voici *les Souffrances*, de M. Pierre-A. François. C'est donc, par cent côtés, un peu le même sujet : qui parle du cœur parle, hélas! surtout de souffrances. Mais si nous avons trouvé quelque chose de classique chez le premier, le second est uniquement romantique. D'autre part, il est disciple de M. Maurice Rollinat, à qui il a dédié « ces premiers essais. » Ces derniers mots marquent tout de suite la distance qui sépare les deux œuvres. Dans les *Tristesses*, comme dans les *Remords* ou les *Épouvantes*, puisque le poète divise ainsi son ouvrage, on retrouve un peu de jeunesse, d'inexpérience. Ce sont d'ailleurs des défauts, le premier surtout, qui passent vite. Le titre nous donnait l'idée de quelque chose de plus poignant, de plus sincèrement ému. Au lieu de s'en tenir à des douleurs réelles qui frappent, le poète a donné carrière à son imagination, et il nous présente de beaux sujets de composition, des développements de rhétorique, avec des longueurs et dans un style qui n'est pas assez châtié. Ces apparitions, ces voix, ces âmes qui nous parlent de douleur ne nous touchent pas toujours, comme aurait pu le faire l'homme lui-même. En un mot, j'aurais aimé plus humain, plus vrai, plus naturel, plus simple, ce qui n'aurait été ni moins poétique ni moins élevé. Ce n'est pas parce que les souffrances me seront dépeintes par « des spectres en pleurs, dans la nuit sanglante, » qu'elles me toucheront plus que dites par vous-même. Je remarque aussi bien des chevilles, des queues de phrases, des répétitions de mots pour remplir le vers ou arriver à la rime, des épithètes superflues ou qui ne frappent pas, et du vieux bagage romantique : l'archange des nuits qui revêt son manteau noir, le roi du jour, le parfum pénétrant qui rime avec charme enivrant, la jeune fille poitrinaire, les tout petits grillons, les concerts des ramures, etc. Mais ce sont là de ces défauts fréquents aux débuts, et qui sont même préférables à la sécheresse et à la pauvreté d'imagination, car le poète peut s'en défaire aisément avec du travail, alors surtout qu'il a l'instinct du vers et le goût de la poésie, ce qui est le cas.

5. — L'Académie a récemment couronné *la Chanson de la Bretagne*, d'Anatole Le Braz. L'auteur, un Breton de naissance, — son nom le dit — un jeune, a mis dans ces chants émus, écrits d'un style facile et coloré, toute son âme, toute son affection pour le pays natal, encore accrue par l'éloignement. La vieille province celte est là, fidèlement dépeinte, avec ses horizons d'une grandeur sauvage, ses mœurs simples, ses pittoresques coutumes, le parfum de ses genêts d'or, le souffle de ses brises marines, sa foi profonde enfin; j'excepterai deux ou trois poésies où le rôle du prêtre est fort mal compris, et par suite fort mal apprécié. — Le mieux à faire pour donner aux lecteurs du *Polybiblion* une idée de

l'ouvrage est de leur mettre sous les yeux quelques passages, celui-ci d'abord, tiré du *Mois de Marie :*

Et les pêcheurs, brûlés par l'âpre vent d'hiver,
Tout frissonnants encor des longues nuits d'Islande,
S'inclinent, à côté des pâtres de la lande,
Qui, le rosaire aux doigts, et le front sur l'épieu,
Dans leur silence grave ont l'air d'écouter Dieu;

et cet autre du *Conscrit :*

Quand parmi la poudre, aux jours de bataille,
On le voit cogner, raidissant sa taille,
A poing rabattu,
On dit : Encore un qui vient de Bretagne,
On ferait plutôt fuir une montagne
Qu'un Breton têtu.

Fidèle et croyante Bretagne, puisse cette œuvre d'un vrai poète contribuer à te faire aimer encore davantage!

6. — Sortir enfin du convenu, du ressassé, des clairs de lune de convention ou des douleurs d'imagination, du réalisme de ceux qui ne savent pas ce que c'est que le réel, ou de la rime pour la rime, et se trouver tout à coup dans la vérité simple, poétique par son éclat naturel et la précision des détails, voilà qui vous change heureusement, et c'est un plaisir que nous offre M. Henri Bossanne. *Le Peuple* est précédé d'une préface de M. Charles Buet, dont je veux citer cette phrase adressée à l'auteur : « Vous prenez en main la cause du peuple, la cause de l'ouvrier, la cause du paysan. Vous dites leurs immenses labeurs, leur travail de chaque jour pour lequel la récompense n'est jamais proportionnée à l'effort. Vous rappelez que l'Évangile a constamment pris la défense des petits, des faibles et des humbles. Vous revendiquez, vous aussi, pour ceux que les conventions sociales relèguent à un rang inférieur, un plus grand respect de leurs droits, une plus large compréhension de leurs besoins. » C'est bien, en effet, le but que s'est proposé l'auteur du *Peuple*, et qu'il a pleinement atteint, avec art et talent. « Moi, je n'ai su qu'être sincère, dit-le poète, dans une dédicace à Léon XIII; n'est pas éloquent qui veut. » Et il présente son œuvre comme celle « d'un ouvrier. » C'est trop de modestie. Si M. Bossanne dit les colères les moins violentes du peuple malheureux et d'autant plus malheureux qu'on l'a fait en grande partie incrédule, c'est précisément avec cette éloquence qu'il ne revendique pas, et qui vient tout naturellement chez lui du cœur et de la conviction. Depuis la première pièce, où l'on voit les glaneuses,

Sous le soleil qui mord la peau,

jusqu'à la dernière, il y a dans ses vers, à de bien rares exceptions près,

une saveur de terroir qui vous sort des banalités courantes. Plus de vieux clichés et de phrases usées, empesées, surannées. C'est nature, vécu. Nous vivons enfin dans un monde qui existe et qui n'est plus de convention. L'auteur consacre une pièce à Pierre Dupont, et il est bien de la même école, de celle aussi de Gabriel Vicaire, qui infuse à notre poésie un sang nouveau et lui donne un parfum tout spécial. La peinture qu'il nous fait des événements du village, des mœurs, coutumes, malheurs, joies de ceux qui travaillent la glèbe, de la vie des paysans, des pauvres, des faubourgs, cette peinture est exacte et attachante. Qu'il vous parle de la *Ferme incendiée* ou du *Buis bénit,* il a le don de vous émouvoir, par cela seul que ce qu'il décrit est réel et touchant. Quelques vers au moins qui donnent l'idée du genre. Il parle des *Pèlerins cévennois :*

Après les vers à soie, après la moisson faite,
On sort les beaux habits servant aux jours de fête,
De la vieille armoire en noyer ;
Et les bons laboureurs s'en vont par caravanes,
Sur les grands chemins gris; paysans, paysannes,
Vers saint Régis, pour le prier.

Suit la peinture du pèlerinage qui est frappante, et les justes réflexions qu'il inspire au poète. Ailleurs, lorsqu'il parle des misères du pauvre et de l'égoïsme du riche, le ton s'élève. Il s'adresse à la société moderne :

Si nous te haïssons si fort, si nous voulons
Broyer sous les calus de nos larges talons
Le fard ignoble de ta tête,
C'est surtout pour avoir dit en touchant l'endroit
Où notre cœur étouffe, étant trop à l'étroit :
Cela se vend, cela s'achète.

Quelques critiques cependant. La rime n'est pas toujours suffisamment riche ; elle est même parfois insuffisante. Je trouve, par exemple, souvent des brèves rimant avec des longues : chaumes avec hommes, aumône avec donne, école avec rôle, Rhône avec parole, etc. Ailleurs, la césure fait défaut et je découvre aussi cet hiatus :

Rien *n'a encore* servi.

Mais ce sont là des critiques de détail et qui n'enlèvent rien au mérite général de l'œuvre.

7, 8. — Ce n'est pas sans plaisir que j'ai lu et relu *Chansons et Poésies*, de M. Joseph Fuchs, puis *Chansons gauloises*, du même auteur. Quelques-unes de ces pièces sont un peu trop gauloises, et je le regrette. J'aurais voulu pouvoir louer sans restriction et recommander à tous les lecteurs les deux recueils en question ; la plupart des morceaux qu'ils renferment sont gais, alertes, pleins de naturel et d'une verve de bon

aloi. Il en est qui seraient dignes d'être signés de Nadaud, ce La Fontaine de la chanson : *le Centenaire*, par exemple :

Le bon vieux, malgré ses cent ans,
N'est pas encor las du voyage,
Car le bon Dieu, sur le chemin,
A laissé tomber de sa main
Un peu de bonheur pour chaque âge.

Que citer encore ? *Laissez-moi ma maison*, *Travaille*, *le Hasard de la fourchette*.... Mais combien d'autres suis-je obligé de passer sous silence, et qui mériteraient une mention ! Presque partout, la note émue se retrouve à côté de la note gaie, et le lecteur essuie une larme après avoir esquissé maint sourire.

Je cueillerai une strophe de la poésie intitulée : *Le Bon Dieu de l'école*. Un enfant raconte à sa grand'mère qu'on a décroché le crucifix de la classe, et il termine ainsi :

.... Oui ! j' vous en donne ma parole,
J' suis pas grand, mais jamais, morbleu !
Comme on l'a chassé d' notre école,
De mon cœur on n' chass'ra l' bon Dieu.

N'est-ce pas charmant de simplicité et de délicatesse ?

9. — Romantique encore et, malgré tout, ayant la longue chevelure et la confiante ardeur des jeunes de 1830, Louis Germain professait pour Villon une grande sympathie, nous dirions presque un culte ; il a fait du poète truand le héros de sa première pièce, où il a fort habilement introduit dans son œuvre quelques-uns des meilleurs passages des *Testaments*. Mais il n'a pas idéalisé son personnage, loin de là, et quelque vagabond qu'il fût, François Corbueil, ou Desloyes, ou.... X., dit Villon, valait autant et peut-être mieux que le détrousseur de passants qui, naguère, a paru sous son nom à la scène du théâtre Beaumarchais. Ce penchant de l'auteur qui le poussait à voir partout de malhonnêtes gens et de vilaines actions se retrouve dans toutes ses œuvres, récemment publiées par ses amis (il est mort l'année dernière, à vingt-deux ans).

Vers d'étudiant, par exemple, renferme des strophes alertes, bien rythmées, harmonieuses, des pensées délicates. Je citerai entre autres : *Crépuscule* et *la Ballade des moineaux*.

Quand le givre tend ses réseaux,
Aux vitres de plomb maillotées,
Piaillent les petits oiseaux,
Blottis le long des cheminées....

Mais un réalisme poussé à outrance, des crudités, des termes vulgaires, déparent ce livre. Deux autres pièces de théâtre de Louis Ger-

main, *les Rendez-vous*, et *la Légende de saint Jean d'Estissac*, sont en prose, ce qui m'évitera d'en dire un peu de bien et beaucoup de mal.

10. — Nous avons déjà signalé plus d'une œuvre du R. P. Delaporte, et nous avons dit combien son vers est naturellement poétique, facile, aimable et fort, quand il le faut. Il ne nous reste donc, aujourd'hui, à propos du nouveau drame qu'il vient de publier : *Louis XVII*, qu'à renouveler nos éloges précédents et à signaler encore cette pièce aux directeurs de collèges qui veulent intéresser leurs jeunes acteurs et leur auditoire. Il y avait un drame bien émouvant à faire avec cette vie si courte et si douloureuse du petit Dauphin, et c'est ce drame que vient d'écrire le R. P. Delaporte. La pièce est divisée en trois tableaux : le 10 août 1792, aux Tuileries : c'est le dernier jour de liberté; 2° le 20 janvier 1793, au Temple : la dernière entrevue du petit prince, à la veille du martyre ; 3° le 8 juin 1795, au Temple : la dernière heure du malheureux enfant. Le drame est habilement mené et l'intérêt ne cesse de grandir douloureusement jusqu'à la fin.

11. — Dans tous les *Actes des martyrs*, il n'est point, à mon avis, de scène plus touchante que la mort de Tarcisius, cet angélique enfant qui fut tué par une populace aveuglée et cruelle, alors qu'il portait, serré contre sa poitrine, Jésus-Hostie aux fidèles qui devaient, le lendemain, être livrés aux bêtes. Cette scène, non moins dramatique que celle qui nous a valu *Polyeucte*, a inspiré à M. E. D.... une pièce en quatre actes, pleine d'intérêt et de sentiment chrétien. Les vers sont bons, bien rythmés, quelques-uns toutefois un peu faibles, presque prosaïques; ainsi le jeune Proculus dit en parlant à l'un de ses camarades :

> Car demain, tu le sais, nous n'aurons pas de classe,
> Oh! qu'il fera donc bon de jouer sur la place!

Ce langage est trop enfantin et, quel que soit l'âge de celui qui le tient, choque sur la scène, ainsi que la phrase suivante, du même personnage, relative aux chrétiens :

> Les pauvres malheureux sont vraiment bien à plaindre.

Mais je ne veux pas insister sur ces critiques de détail, en présence d'une œuvre solide et surtout édifiante.

12. — Vous allez probablement penser en lisant le titre : *Récréations poétiques*, que l'auteur a voulu vous procurer un repos, une distraction, ou bien qu'il s'agit de petites pièces de théâtre. Eh bien ! ce n'est pas du tout cela, et le poète a simplement voulu dire qu'il a composé ces vers pendant ses moments de récréation. Il nous en avertit d'ailleurs dans une préface où, parlant de son volume, il nous dit : « L'art en est absent. » « Quoi ! pourriez-vous lui dire, vous voulez faire de la poésie, c'est-à-dire œuvre d'art, sans art ! Vous désirez sculpter une statue de

marbre, sans forme et sans expression ! Qu'est-ce à dire? » Mais le tout est de s'entendre, heureusement, et l'auteur a simplement voulu dire qu'il attachait plus d'importance au fond qu'au métier lui-même. Ne discutons pas; la discussion nous mènerait trop loin. Qu'il me soit permis de penser, cependant, lorsqu'on veut écrire en vers, qu'il faut absolument faire œuvre d'art et connaître toutes les ressources de la versification, absolument comme il est indispensable de savoir la musique avant de se mettre au piano. D'ailleurs, il paraît bien que l'auteur des *Récréations poétiques* est, au fond, lui-même de cet avis, puisqu'il l'a prouvé par l'exemple, en maint passage. Je veux dire que l'écrivain donne plus qu'il ne promet et qu'il a de bons et beaux vers, ce qui n'enlève rien, loin de là, aux grandes idées qu'ils expriment. Le poète contemple la nuit :

Ces silences, ces bruits, ces voix, ces nuits, ces feux,
Oh ! dites-moi, Seigneur, n'êtes-vous pas en eux ?
Oui, c'est vous ! oui ! mon âme a saisi le mystère !
Je vous vois dans les cieux, je vous entends sur terre !
Terre, vase embaumé ! Ciel, divin encensoir !

Il y a de l'harmonie, de la facilité, de l'aisance, dans la plupart de ces pièces. Mais il s'y trouve aussi trop souvent des répétitions de mots pour parfaire le vers, et des négligences qu'un peu de métier aurait aisément fait éviter.

13. — *Le Nouvel Isaïe*, ce titre dont M. Alexandre Weill se pare, ou plutôt pare la couverture de son livre, est plein de promesses; on s'attend à trouver dans l'ouvrage de chaleureux anathèmes contre l'immoralité et l'irréligion du siècle. Il y en a, et beaucoup, exprimés souvent d'une façon éloquente et originale; il y a aussi des morceaux vraiment émus, ceux où l'auteur pleure l'Alsace et la Lorraine : *Je reconnais l'ange*, par exemple, ou bien *L'Alsace et le houblon*. Nous l'approuvons fort d'attaquer énergiquement la presse vendue, le théâtre corrupteur, mais pourquoi s'acharner à accabler l'Empire et Napoléon III d'injures qui ne sont que grossières? Il est un peu tard ! Pourquoi, surtout, blasphémer le catholicisme, calomnier ses prêtres? M. Weill ne comprend-il pas que la disparition de cette religion serait la ruine de la France qu'il aime, et qu'il voudrait régénérer?

Brouillé avec l'Église romaine, il l'est plus encore avec la césure, et, dans telle de ses pièces, on trouve la strophe suivante :

Mais le chrétien serf, loin d'être conquis,
Était du sang d'où sortaient les marquis,
Et ce chrétien de corvée et de taille,
A la prière, au cœur de la bataille....
. . . . . .

Et cætera, n'est-ce pas ?

L'harmonie n'est pas toujours non plus sa qualité dominante. En outre, il semble que trop souvent il ait commencé, avant d'écrire, par prendre un dictionnaire de rimes, et accoupler les mots *terminus* au hasard de la nomenclature, les faisant précéder d'autres mots qu'on est fort étonné de trouver ensemble. De là, des vers comme ceux-ci :

La France, contenant l'avenir dans son œuf,
La France de Voltaire et de quatre-vingt-neuf,

ou encore :

Jamais songe plus clair,
Ne fut conté par un poète,
Que mon voyage à travers l'air,
Tranchant comme l'acier,
Par-dessus le nuageux faîte,
D'un fulgurant glacier.

Il y a du réalisme :

Le mal suit sa loi, l'homme sale
Engendre les poux et la gale....

M. Weill s'intitule prophète et nous apprend qu'un prophète est « un homme étudiant les causes d'où sortent les grandes choses, un poète au cœur plein d'harmonie.... » Que n'a-t-il joint l'exemple à la formule ?

14. — Ce sont les poésies « de ma vieillesse presque octogénaire, » dit M. Charles Maire, en donnant son volume : *Rimes d'automne*, à son fils. L'ouvrage est divisé en plusieurs parties très distinctes : *Enfants et vieillards*, *Souvenirs*, *Spectacles de la nature*, *Contes et fantaisies*, *Boutades*, *Rêveries philosophiques*, *Au delà*. L'auteur passe donc du conseil familier, du précepte sagement donné, au genre descriptif, et de la plaisanterie aux plus graves problèmes de l'âme et de la vie future. En allant, il effleure même la politique. Sa poésie est calme, posée, un peu lente et longue, comme celle de l'expérience ; mais elle a souvent le charme sévère de ce qui n'est plus jeune. Il y règne une douce mélancolie, qui ne va pas jusqu'à la tristesse. Il est étrange comme les désespérés de la vie ou ceux qui jouent de cette corde se rencontrent surtout parmi les jeunes, qui ont tout l'avenir devant eux, et comme, au contraire, cette fureur contre l'existence fait place à de tout autres sentiments chez ceux qui ont passé l'âge mûr. Le vieillard s'adresse à ses petits-enfants et il leur dit :

Vous êtes le présent, moi je suis le passé;
Votre âge par le mien est dix fois dépassé :
Avec vous, mes enfants, comment pouvoir s'entendre,
Si ce n'est par le cœur, qui reste toujours tendre?

Ailleurs, il compare les cheveux blancs aux feuilles jaunies qui tombent des chênes :

Les feuilles jaunes sont les cheveux blancs du chêne,
Mais il reverdira pour la saison prochaine,
Et les petits oiseaux reviendront y nicher :

Nos cheveux blancs, à nous, ne quittent pas nos têtes
Et meurent avec nous, — mais, au jour de leurs fêtes,
Sur les petits enfants on les voit se pencher.

Mais l'auteur s'attarde quelquefois à des détails trop secondaires et sort de la note enfantine qu'il cherche, sans parler des fautes regrettables de versification. L'enfant parle à son grand-père et lui dit :

Comme autrefois tu *ne* | *me* dis plus *de me* taire.

Cette césure, que je retrouve souvent dans le volume, n'en est pas une, et le *ne me de me* est bien mauvais.

La fillette continue :

Grand-père, lorsque tu m'embrasses sur le front,
Pourquoi si longuement *y* appuyer ta bouche,
Dont le contact cause une étrange émotion,
Comme ces instruments de physique qu'on touche
Et qui donnent au corps une commotion.

Voilà d'étranges comparaisons et des réflexions bien singulières, surtout venant d'un enfant. Mais que dire de cet hiatus du *y a*? Ailleurs, je trouve des enjambements avec des *qui*, *que*, *dont* et des longueurs de phrase qui alourdissent considérablement le style. Enfin, la rime est souvent pauvre.

15. — Rien de plus inégal, de plus incohérent, que *les Chimériques* (un titre bien choisi, certes), de M. Louis Malosse. L'auteur a d'abord commis une grande faute en commençant le recueil par cette pièce qu'il appelle *l'Œuvre;* elle est tout simplement grotesque. On y voit *l'Être* qui :

Pendant des siècles, seul, plein d'un ennui suprême,

vient : « de trouver enfin le mouvement. » Il souffle « sur l'immensité sinistrement immonde » et « de cette caresse il fait jaillir le monde, » puis il perce le ciel de trous, ce qui produit les étoiles. — Peut-être bien des lecteurs, suffisamment édifiés par cette peinture de la création, n'iront-ils pas jusqu'à la quatrième page. *Dalila*, *la Juive*, *la Fleur païenne*, qui viennent ensuite, offrent un singulier mélange de mysticisme et de trivialité, de souvenirs de la Bible et de scènes trop hardies. La légende de la rose, devenue rouge après la faute d'Ève, et de nouveau blanche quand Madeleine a orné de cette fleur les pieds du Christ, est délicate et gracieuse, mais le caractère de la pécheresse de Béthanie est entièrement défiguré.

Quant aux trois cents vers intitulés *le Dernier Sabbat*, ils semblent

écrits au cours d'une hallucination. J'en cite une strophe, la première venue, qui donnera une idée de l'ensemble :

Quels sont ces tintamarres ?
Les crapauds hasardeux
Chantent leurs chants hideux
Aux grenouilles des mares.
Les lézards font les beaux,
Aux fentes des tombeaux,
L'air s'emplit de corbeaux,
Plus noirs que des simarres.

Je signalerai, pour ne pas critiquer toujours, deux belles pièces : *Nuages de mai*, et une paraphrase du *Pater noster*. Quant au recueil de sonnets qui constitue la seconde partie du recueil, il exprime sur la Pitié, l'Oubli, le Bonheur, etc.... des idées peu neuves dans un style qui ne les rajeunit pas.

16. — Voici donc une nouvelle traduction de Sophocle. « Un poète doit être traduit par un poète et en vers, est-il dit dans la préface. Rendre seulement le sens littéral d'une poésie, c'est en omettre l'essentiel, c'est-à-dire le rythme, la musique infuse dans la trame artistique des paroles. » C'est, en effet, à être harmonieux, sans être inexact, que M. Richaud s'est surtout appliqué. Il y a assez souvent réussi. Pour être fidèle à son système, il aurait dû cependant, dans la traduction des chœurs, se servir uniquement des strophes lyriques adoptées par les poètes français, par exemple de la grande strophe de dix vers de huit pieds ou de la strophe, si chère à Hugo, composée de deux fois deux alexandrins suivis d'un vers de huit pieds. Il a choisi ce premier mètre pour traduire un chœur célèbre d'*Œdipe roi :* « O races que la terre moissonne, » le second pour traduire un chœur non moins célèbre d'*Antigone :* « Beaucoup de choses sont admirables. » Et ces productions comptent parmi les meilleurs morceaux du livre. Mais ailleurs M. Richaud invente lui-même des mètres dont l'harmonie est fort contestable.

Il ne s'est pas assez préoccupé non plus de reproduire la couleur de son modèle, ce qui était bien autrement important que d'essayer d'en imiter la musique, tâche absolument vaine à mon sens. L'auteur de la préface a beau me vanter « le tour pur, simple, élégant, la cadence harmonieuse » de cette strophe :

Des habitants de l'air il suit le vol rapide ;
Les monstres des forêts, ceux de la plaine humide,
Expirent captifs dans ses rêts ;
La tête sous le joug, ou le frein à la bouche,
Le taureau formidable, et le coursier farouche
A le servir sont toujours prêts ;

je n'y retrouve plus rien de ce qui donnait aux vers de Sophocle une couleur si originale : que sont devenues *la Race des oiseaux légers*, *la*

Génération marine des flots, les Replis du filet tissé, la Bête qui marche dans la montagne, il conduira sous le joug, qui entoure le cou, le cheval chevelu et l'indomptable taureau des montagnes ? Si vous remplacez les images de Sophocle par des périphrases usées et banales, par les images de tout le monde, est-ce que vous me donnez une idée de l'auteur ? Ce qui manque à cette traduction, c'est donc le sentiment de la couleur grecque, et c'est justement ce que je trouve dans les traductions en prose de Leconte de Lisle, citées avec un peu de dédain dans la préface.

17. — Le titre seul de l'ouvrage dont j'ai à parler maintenant : *Poèmes chrétiens et français*, dit combien l'inspiration en est élevée; la religion, le plus grand, le seul objet qui puisse remplir l'âme humaine, domine toutes ces pages. La première est un hymne au crucifix, puis l'auteur chante la foi, l'espérance, la charité surtout, cette reine des vertus chrétiennes, qu'il décrit en quelques vers simples et touchants :

Son cou n'est point chargé de hochets de dentelle,
Dans ses cheveux épars nul joyau n'étincelle,
Aucun bracelet d'or n'appesantit son bras.
Le jour dans son chemin ou la nuit dans son rêve,
Jamais vers les heureux son regard ne se lève....

. . . . . .

Sous le dôme où le faste à pleines mains entasse
Rubis, joyaux, parfums, elle compte à voix basse
Combien ce luxe étrange apaiserait de pleurs;
Combien d'envie, hélas ! de souffrance s'attache
A ces monceaux dorés; combien de pain se cache
Perdu sous cet amas de fleurs !

N'est-ce pas encore la religion qu'il célèbre, avec la patrie, lorsqu'il retrace l'héroïsme de l'abbé Miroy, ce prêtre qui sacrifia sa vie pour sauver celle d'un pauvre ouvrier emmené comme otage par les Prussiens ? ou lorsqu'il écrit le triple chant de Jeanne d'Arc, la vierge lorraine qui sauva la France par la croix plus que par le glaive ? — Il est bon de rappeler ainsi, en prêchant d'exemple, qu'on peut faire œuvre poétique sans parler d'amour, de zéphyr, de rossignols, etc....

18. — *L'Ame vibrante* se divise en deux parties : *Gethsémani* et *Missel d'amour*. *L'Ame vibrante* aurait été mise sur pied « d'après les notes posthumes d'un vaincu de la vie. » Je ne sais pourquoi, mais je me méfie toujours un peu de ces innombrables vaincus de la vie qui chantent leur défaite. L'imagination a souvent, dans ces œuvres, une part bien plus large que le sentiment et la vérité; et il n'est pas rare que la déclamation remplace les événements terribles auxquels on se serait attendu de la part d'un « vaincu de la vie. » Les premiers vers du volume sur lesquels je tombe, par hasard, sont ceux-ci :

Au feu ! c'est un cœur qui s'enflamme,
Une âme foudroyant une âme !

On avouera que ce n'est guère de la poésie de désespéré; j'y trouverais plutôt un peu de comédie, et ces vers, qui veulent être sérieux, m'en rappellent de semblables des *Précieuses ridicules*. Ailleurs, retrouvant les souvenirs de l'amie, il déclare :

Sacré m'est ce sachet, où son cœur à loisir
Broda son rêve épars en la trame rosâtre.

Plus précieux encor ce verre de cristal
Où des yeux adorés ont laissé leur lumière,
Limpide comme un ciel d'azur oriental.

Son timbre me rappelle une voix familière....

Je m'y suis repris à deux fois, pour être sûr de ne pas me tromper. Je ne me trompais pas. Il s'agit bien vraiment de la lumière que des yeux adorés ont laissée dans un verre à boire, et le son que rend ce verre, lorsqu'on frappe, rappelle au « vaincu de la vie » une voix familière. Voilà certes des idées qui ne me seraient pas venues à l'esprit, surtout si j'étais un désespéré. Ailleurs, le poète proteste :

Contre les serments prodigués
Que le cœur n'a point conjugués.

Plus loin, voici comment il peint son tourment :

Avec les larmes du jet d'eau
Pleure ma tendresse diffuse,
Et débordant comme l'écluse,
Renaît mon chagrin, lourd fardeau.

Ces citations suffisent à donner une idée du genre. J'avoue que j'aimerais mieux plus de simplicité : la douleur vraie ne cherche pas à faire des phrases. Elle est dans le mouvement naturel que lui donne l'émotion, et nous serions tenté de dire que notre auteur n'a pas souffert, pour écrire dans ce style, si nous ne savions que l'artiste trouve précisément le moyen de calmer ses peines dans le charme qu'il éprouve à les exprimer. Les vers de *l'Ame vibrante* sont d'ailleurs, en règle générale, de bonne facture.

19. — « Mes peines sont mes victoires, » s'écrie d'abord M. Georges de Tollemonde, l'auteur des *Solitudes*, dans une préface où il parle beaucoup d'Aristote, je ne sais trop pourquoi : sans doute parce que le nom de ce philosophe rime avec litote et despote. — Mais il finit par réclamer l'indulgence du lecteur, et il fait bien. Je ne veux pas dire que tout soit médiocre dans cette œuvre de jeunesse : il y a de bons vers, ayant de l'harmonie, ce qui est quelque chose; seulement ils sont d'ordinaire suivis d'autres tres faibles.

Le morceau intitulé : *Louanges à Dieu*, v. g., débute ainsi :

Mon Dieu, je chante ta puissance,
Et ta sagesse et ta splendeur....

Ce n'est pas mal...., écoutez la suite :

L'hymne de ma reconnaissance,
S'incline aux pieds de ta grandeur.

Qu'est-ce que cet hymne qui s'incline aux pieds d'une grandeur ?

Les Humoresques et *la Viole d'amour*, les deux premières parties du livre, sont assez banales. Enfin, défaut de sensibilité peut-être, je ne me suis intéressé que modérément au sort d'un monsieur Tristan Bénerentin, qui, d'abord poète, se fait prote d'imprimerie, puis meurt phtisique, ainsi qu'à celui d'une demoiselle Primerose Mercœur, qui l'aime beaucoup, vend par les rues les vers dont il est l'auteur, et enfin succombe à une pleurésie.

20. — Faut-il suivre le conseil que donne M. Alfred Ruffin à la première page de son livre *Chats et Nouveaux Chats*, lire sérieusement la dédicace à Nini, le modèle des chattes, puis les vingt-six piécettes qui la suivent, toutes écrites à l'honneur de la race féline ? On peut en tout cas regretter que l'auteur ait dépensé du temps, des rimes.... et pas mal d'esprit, pour traiter un sujet si futile. Mais l'ouvrage se laisse lire, il y a de la gaieté et même du sentiment. Ainsi dans ces vers :

Ayant appris qu'il est parfois de bonnes gens
Parmi les charbonniers, les chauffeurs et les nègres,
Et que les parias ne sont pas les méchants,
J'ai mieux apprécié le chat noir aux flancs maigres.

Je recommande ce livre à tous ceux, à toutes celles surtout qui se sont consolés, en adoptant un ami à quatre pattes et au manteau de fourrure, d'avoir vu leur affection méprisée ou trompée par les humains.

21. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Jean Casier et de faire l'éloge de ses *Poésies eucharistiques*. Ce que nous avons dit de cet ouvrage peut se redire justement du nouveau petit volume qu'il vient de publier : *Au ciel*. Le vers a de la facture ; il est classique par bien des qualités, en même temps que moderne par la richesse de la rime. Le titre dit d'ailleurs que l'ouvrage se compose de poésies chrétiennes. Le poète nous montre le ciel et fait parler les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les enfants, les vierges, le chœur des élus, etc.

22. — Il faut être de son temps, même quand on est poète ; or, M. Edmond Aubé, en appelant son volume *Égérie*, en le dédiant aux Muses et à Erato, en y chantant les Grâces, les Ris, les Jeux et toute la population de l'Olympe, retarde de deux mille ans. Mais puisqu'il tenait à emprunter aux Grecs leurs divinités, leurs strophes, antistrophes, etc.... et une diversité de mesures par laquelle il a la prétention de rappeler les chœurs d'Eschyle et de Sophocle, que ne leur a-t-il pris un peu de naturel et d'harmonie ? Ces deux qualités sont totalement absentes de son œuvre. Voici le début de sa dédicace :

Unique amour de mon cœur, Nymphe chérie,
Qui fûtes, sans le savoir, mon Égérie....
.... Si mon esprit, toujours plein de votre image,
Tourna quelques vers heureux, c'est votre ouvrage....

Si elle n'a fait que les « vers heureux » de ce morceau, elle n'a pas eu beaucoup d'ouvrage. Hâtons-nous de dire que M. Ed. Aubé réussit mieux lorsqu'il s'avise d'être moderne; il écrit alors de jolies pièces. comme *Stances* ou *Regret*. Mais cela ne lui arrive que trop rarement. Il a eu tort aussi d'imiter les libres peintures des anciens. Pourtant il prend soin de nous avertir qu'il a jeté au feu quelques-unes de ses pièces, comme peu chastes; parmi celles que contient le recueil, certaines mériteraient le même sort.

23. — Savez-vous ce que c'est qu'une épopée initiatique?.... Non? Moi je ne le conçois que très imparfaitement, et la longue préface (elle n'a pas moins de quarante pages) qui précède la *Rédemption*, troisième hymne du *Livre du Jugement*, par M. Alber Jhouney, m'a peu éclairé sur ce point. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, véritable et ténébreux cours d'ésotérisme, est une épopée initiatique, et, je crois bien, la seule existante. Si la valeur d'un livre était proportionnelle à sa grosseur, que de lignes il me faudrait écrire au sujet de ces quatre cents grandes pages. Comme il n'en est pas ainsi, ma tâche sera plus simple. Deux strophes suffiront pour indiquer la physionomie générale des vers.... qui n'en sont pas :

Les grands cris lyriques éclairaient
Les montagnes, les champs et la vaste mer,
Et partout des symboles ouvraient
Leur floraison de poésie et d'éther.

Un peu plus loin, on lit :

Le fond caché, le fond pervers, le nœud des choses,
C'est l'égoïste volonté,
L'inconscient aveugle, aux forces virtuoses,
Jouant de l'être serpenté.

Voilà certes une langue et une mesure tout à fait spéciales! Quant aux idées, elles sont si élevées qu'elles demeurent impénétrables à tout autre qu'à l'auteur lui-même. Il tente d'adapter l'Évangile aux doctrines des philosophes d'Alexandrie, et, par suite, dénature le texte et l'esprit du Livre sacré, qu'il a pourtant, il faut le reconnaître, étudié d'une façon consciencieuse; c'est ainsi qu'il fait se rencontrer sur le Thabor Jésus et Bouddha et leur prête un langage ultra-fantaisiste.

Ce livre a au moins un mérite; c'est qu'il représente un travail immense et soutenu, qui fait honneur à M. Jhouney.

24. — *Le Jardin secret*, de M. Henri Rouger, est tout entier composé en *terze rime*, ce qui n'est pas fait pour lui donner une grande variété,

alors surtout que le procédé dure plus de quatre-vingts pages. Les rimes sont d'ailleurs riches, parfaitement riches; mais cela devient si banal, la richesse de rime, qu'il faudra décidément trouver quelque autre moyen de faire neuf et de se distinguer. Le sujet du livre? Une morte que pleure le poète, je crois; mais je n'oserais en mettre la main au feu, étant tout ce qu'il y a de plus réfractaire à chercher et deviner les rébus. Je sais que *le Jardin secret* m'a produit l'effet d'un préambule qui durait, durait toujours, et que je me demandais jusqu'à la fin : que va-t-il arriver? Et je n'ai rien vu venir. Il m'est resté ensuite l'impression d'une sorte de cauchemar étrange dans lequel j'avais entrevu des objets mal définis, au milieu d'une musique de vers un peu monotone. Mais on me dit qu'il existe une école qui ne cherche qu'à laisser une impression vague sur le lecteur. Alors le poète aurait pleinement atteint son but: je me serais pourtant bien passé du cauchemar. Quelques vers, du moins, au hasard :

Mon heure enfin venue avait tinté sur moi;
Des glissements lointains passaient sous les pervenches;
Des ailes frissonnaient d'un invincible éploi.

J'aperçus dans la nuit des gestes de mains blanches;
Le son sacré de l'heure à mon front bas courut;
Les feuillages pieux écartèrent leurs branches.

« A mon front bas courut, » comme harmonie, vaut son pesant d'or. Mais que dites-vous de ce poète qui aperçoit :

L'ombre du dernier rêve aux derniers yeux rêvant,

et cette nuit qui

S'épanouit au front de la forme innommée.

Encore quelques citations pour la bonne bouche :

Comme si tout à coup le vol lent d'une aile eût,
Dans les ténèbres, lentement, frôlé mon aile.

Voyez-vous ce Monsieur qui a des ailes?

Son doigt mystérieux en me touchant m'élut;
Une onction divine agita mes mains ointes.
. . . . . .
Les brins d'herbe odorants nous berçaient à leurs pointes.

Je crois que nous ferons bien de nous en tenir à cette dernière citation, bercés sur la pointe des herbes odorantes.

25. — J'ai lu avec autant de patience que d'attention les quarante-cinq pages de *Panthéon*, poème dont le genre est difficile à déterminer, ayant pour auteur M. Émile Fix, et dédié par lui à M. Ernest Renan, « l'illustre analyste des religions. » Eh bien! j'avoue être encore à me demander ce que veulent dire ces longues tirades. Je n'y ai compris

qu'une chose, c'est qu'il y est question d'une *interview* qu'aurait eue le poète avec les ombres du grand Jean-Jacques et de Victor Hugo. C'est sans doute cette dernière qui lui aura appris à forger de jolis adjectifs, comme *inexaucés*, *insecouru*, à écrire des strophes macabres, dont voici un spécimen :

Sépulcre formidable aux assises énormes,
N'es-tu, sous le soleil, dressé sur ton séant,
Domaine caverneux, lit des larves informes,
Que l'antre solennel et froid du noir néant?
Non, dans ton sein de pierre est la vie, ô géant !

Mais le spectre aurait bien dû lui enseigner, par la même occasion, à ne pas faire des vers de treize pieds, tels que ceux-ci :

De la douce blancheur des silencieuses cimes....
Muet et prosterné dans sa contemplation....

Toutefois, à part quelques infirmes, les vers de *Panthéon* sont d'ordinaire harmonieusement conformés, et je le fais remarquer, pour finir par un éloge.

P. SAINT-MARCEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

1. *Traité d'allégorie scripturale*, par PROSPER LE BLANC D'AMBONNE, précédé d'une introduction par le vicomte François de Salignac-Fénelon. Nantes, Grimaud, 1892, in-8 de XIX-324 p.—2. *La Question des mythes*, par FÉLIX ROBIOU. Paris, Bouillon, 1892, in-8 de 90 p. — 3. *Les Mythes de la Bible*, par ÉMILE FERRIÈRE. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 4. *Contes chrétiens. Les Disciples d'Emmaüs, ou les Étapes d'une conversion*, par T. DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1893, in-18 de 115 p., 1 fr. — 5. *De Bibliorum sacrorum Vulgatae editionis graecitate*, scripsit G.-A. SAALFELD. Quedlinburgi, Frd. Vieweg, 1891, in-8 de XVI-180 p. — 6. *Le Génie d'Israël*, par ATHANASE OLLIVIER. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Nantes. *Histoire et législation, Poésie, Éloquence*. Paris, Berche et Tralin, 1891, 4 vol. in-8 de 372, 318, 325 et 351 p., 4 fr. le vol. — 7. *Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée, histoire sainte et histoire de l'Église divisées par périodes et par siècles*, par C.-J.-A. COLIN. Lyon, Vitte, 1892, in-4 de 77 p. — 8 *Genesis printed in colors, showing the original sources from which it is supposed to have been compiled, with an Introduction by* EDWIN CONE BISSELL, professor in Mc-Cormick theological seminary. Chicago, Hartford (Connecticut), Belknap et Warfield, 1892, in-8 de XVI-59 p.

1. — L'Écriture, outre le sens littéral, a un sens allégorique ou spirituel : telle est la doctrine de l'Église. Ce sens spirituel nous est, en plusieurs cas, connu par le témoignage de l'Écriture elle-même ou de l'Église, et alors il ne peut s'élever sur ce sujet, parmi les chrétiens, aucune difficulté. Mais il n'en est pas de même dans le plus grand nombre de cas, et il n'est souvent pas aisé de savoir comment on peut découvrir ce sens caché. M. Le Blanc d'Ambonne a consacré la plus grande partie de sa vie à la louable tâche de fixer les règles du sens spirituel ou symbolique, et M. François de Salignac-Fénelon nous présente son travail. Le sens symbolique, nous dit-il, « exprime, partout

où il est certain, le rapprochement des êtres ou des objets matériels et pris dans leur acception physique, avec des termes correspondants du monde immatériel ou invisible, dans des rapports déterminés, selon le degré de certitude, d'essence, de causalité, de temps ou de nombre. » On ne trouvera peut-être pas cette définition très claire, mais la matière est obscure. Le *Traité d'allégorie scripturale* expose ce qui est l'allégorie d'après les Juifs, saint Méliton, Clément d'Alexandrie, etc.; l'auteur classifie les symboles, trace la méthode d'interprétation, étudie les temps et les nombres prophétiques, selon Daniel et selon saint Jean, et applique sa méthode à quelques exemples, au Dragon de l'Apocalypse, ch. XII, et au commencement de la Genèse. L'Apocalypse est un riche thème aux interprétations de tout genre; le premier chapitre de la Genèse ne se prête pas aussi largement aux explications symboliques. On a de la peine à admettre comme des vérités allégoriques ce que nous dit l'auteur, que « la création est une image où sont représentés les quatre points cardinaux et leurs intervalles. Ce sont huit stations disposées autour du cercle céleste ou zodiaque, qui est incliné ; le nord, voisin du pôle boréal ou du solstice d'été. De la sorte, la parabole du ciel et de la terre s'identifie avec celle de l'année ; et l'année figure l'histoire d'un peuple incivilisé que la religion rend florissant et prospère, que son bonheur même rend indifférent et impie, et qui retombe dans la barbarie. C'est encore l'histoire des âmes ignorantes qui reçoivent la lumière et la vie spirituelles, et les perdent par leur amour du vice et des ténèbres, etc. » Est-ce que ce sont là véritablement des sens contenus dans le premier chapitre de la Genèse? On est également surpris que l'auteur explique l'histoire de Samson comme le font les mythologues, qui n'y voient qu'une fable. Des appendices exposent les règles générales et donnent l'interprétation des symboles que M. d'Ambonne appelle radicaux, naturels, humains et artificiels. Le volume se termine par une table alphabétique des symboles scripturaux.

2. — Une des questions les plus difficiles et en même temps des plus importantes qu'aient à traiter les savants de nos jours, c'est assurément celle de l'origine des mythes. Elle est très importante, parce qu'elle touche de fort près à l'histoire des religions ; mais elle est très difficile, parce que les éléments de solution font en grande partie défaut. Comme l'imagination peut se donner libre carrière dans l'interprétation des mythes religieux antiques, beaucoup d'érudits ne se font pas faute de construire sur ce sujet les théories les plus aventureuses, afin de s'en faire une arme en faveur de leurs idées philosophiques préconçues. Comme le fait justement remarquer M. Robiou, qui, frappé de l'importance de la matière, en a commencé une étude développée, beaucoup de mythologues font dominer l'hypothèse sur l'affirmation, et ils affirment cette hypothèse sans même essayer de la démontrer, ce qui n'est rien

moins que la négation même des principes de la science. Puis ils choisissent, parmi les suppositions, celle qui est en corrélation naturelle avec la doctrine de l'évolution la plus avancée, c'est-à-dire avec l'affirmation d'une évolution de la matière à l'esprit, s'opérant par un progrès constant et fatal, œuvre nécessaire, inconsciente et aveugle, que ne dirige aucune volonté supérieure et intelligente. On tire de là la conclusion que la religion n'a rien de surnaturel, ce qui revient à dire que la religion est une grossière illusion. Mais toutes ces conséquences funestes sont tirées d'un principe faux, qu'on suppose certain sans en donner la moindre preuve. C'est le devoir des véritables savants de l'établir, en étudiant aussi exactement que possible les mythes religieux de l'antiquité. L'école matérialiste suppose que l'homme, arrivé à la conscience de lui-même, fut d'abord fétichiste et adora les objets extérieurs qui frappèrent le plus vivement sa vue, sans avoir aucune idée de l'existence d'un dieu proprement dit et d'êtres supérieurs qui étaient les maîtres du monde matériel. M. Robiou prouve, par l'étude de ce qu'on appelle les mythes égyptiens, sumériens et babyloniens, que les théories matérialistes sont fausses. Les dieux égyptiens sont de simples personnifications d'êtres physiques ou métaphysiques ; il n'y a point là de fétichisme, non plus que de transformations en personnages d'une fable. Les dieux dits élémentaires n'y sont pas la matière de mythes. Les mythes que les Grecs et, en particulier, Plutarque, dans son remarquable *Traité d'Isis et Osiris*, ont attribués aux Égyptiens, sont en partie d'époque récente, en partie d'invention ou d'interprétation hellénique. Chez les Babyloniens, on ne trouve pas non plus le fétichisme. Si les Assyro-Chaldéens n'ont pas une idée nette de l'unité divine, chaque cité principale considère du moins son dieu comme le dieu par excellence.

3. — Nous ne nous arrêterons pas à analyser et à discuter *les Mythes de la Bible*, de M. Émile Ferrière. Son livre n'est à signaler que pour montrer à quels excès peut porter la haine de ce qui est chrétien. L'auteur nous déclare d'abord qu'il croit que Dieu est « impersonnel, » sans nous expliquer comment il peut exister, s'il n'est pas personnel. Il prend ensuite à partie le concile de Trente qui, dit-il en toutes lettres, « a ordonné de croire, sous peine de damnation, que Dieu était un ignorant et un crétin. » C'est là, de la part du concile, ajoute l'auteur, une « abominable calomnie. » — Mais pourquoi ? Parce que, contrairement à ce qu'enseigne ce concile, dans son « funeste décret du 8 avril 1546, le Dieu personnel n'est pour rien, absolument pour rien, dans la composition ni dans la rédaction de la Bible. » Il est clair que si le Dieu personnel n'existe pas, comme le prétend M. Ferrière, il ne peut pas avoir rédigé la Bible. Mais ce n'est pas une raison pour faire dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas et pour lui attribuer, à elle ou au concile, des

erreurs ou des absurdités qu'elle ne commet pas. « Dans le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse, on lit que.... Kanaan, fils de Cham, engendra Sidon, qui fut son premier-né. Or, Sidon est une ville; comment admettre que la femme de Kanaan ait accouché d'une ville ? » De pareilles plaisanteries sont-elles sérieuses? Autant vaudrait dire qu'on prétend que l'impératrice Hélène a accouché de Constantinople, parce qu'on dit qu'elle fut la mère de Constantin, qui donna son nom à la ville de Constantinople. Le concile de Trente ne nous oblige pas même, du reste, de croire que Sidon est un individu ayant réellement existé; il ne dit pas un mot là-dessus. M. Ferrière l'affirme, mais il n'est nullement théologien, et il attribue au concile ce qu'il n'a jamais dit ni voulu dire. Tout son volume est ainsi rempli d'erreurs ; il nous fait admettre des choses que nous n'admettons pas, et il soutient que nous croyons des choses que nous ne croyons pas.

4. — M. T. de Wyzewa fait des mythes à sa manière. Il raconte, en les transformant en « contes chrétiens, » divers épisodes des Évangiles. Il ne nous donne pas une haute idée de la science biblique des ecclésiastiques. « J'ai demandé, l'hiver passé, dit-il, à deux ecclésiastiques, d'ailleurs fort érudits, dans quelle partie du Nouveau Testament je pourrais trouver l'épisode des disciples d'Emmaüs. Ma question faillit les brouiller, car l'un d'eux soutenait que je trouverais cet épisode dans les Actes des Apôtres ; l'autre, que j'aurais à le chercher dans l'Évangile de saint Jean. Aussi mes lecteurs me permettront-ils, peut-être, de leur rappeler que l'épisode des disciples d'Emmaüs nous a été transmis par saint Luc, XXIV, 13 à 35. » L'auteur nous assure qu'il a fait son possible pour n'y rien ajouter qui ne fût conforme à l'esprit des Saints Livres. Il nous semble cependant qu'il a singulièrement noirci le caractère de Cléophas, quoique sans mauvaise intention, et que les deux disciples, en allant à Emmaüs, ne prenaient guère le chemin de Capernaüm où il les fait aller. Les deux paraboles qu'il place dans la bouche de Notre-Seigneur sont étranges et n'ont certainement pas l'accent évangélique ; elles dénaturent la charité en voulant la porter au delà des limites raisonnables. Il faut changer complètement l'Évangile pour y découvrir que « la seule loi pour nous devait être désormais de chercher notre plaisir. » Siméon l'a pourtant ainsi compris, et il n'a trouvé que déboires et misères dans les plaisirs. Cléophas n'a pas non plus trouvé le bonheur dans la science, mais le domestique qui les servait dans l'auberge d'Emmaüs a mieux compris le Sauveur et fondé une société idéale que malheureusement il n'est pas possible de réaliser parmi nous, ni ailleurs que dans le domaine de l'imagination.

5. — La version grecque des Septante a eu une grande influence sur notre Vulgate latine actuelle, parce que les premières versions latines, et en particulier l'Italique, furent traduites directement, non pas sur

l'original hébreu, mais sur la version grecque. Il en résulta, non seulement que les traducteurs latins acceptèrent forcément le sens adopté par les traducteurs grecs, mais, de plus : 1° qu'ils conservèrent en latin un bon nombre d'expressions grecques qu'ils trouvaient dans les Septante, et qui étaient déjà latinisées ou qu'ils latinisèrent pour plus de commodité; 2° qu'ils conservèrent aux noms propres la forme que leur avaient donnée les Septante, non celle qui était usitée chez les Israélites de leur temps. Quand saint Jérôme entreprit sa traduction si importante de la Bible sur les textes originaux, laquelle est devenue pour la majeure partie notre Vulgate actuelle, on était tellement habitué à certaines expressions des versions courantes et en particulier à la forme des noms propres, que le savant traducteur fut obligé de les conserver pour ne pas soulever trop de protestations. D'ailleurs il nous est resté, même dans notre Vulgate actuelle, des parties de l'ancienne traduction faite sur les Septante, en particulier les Psaumes. Il était intéressant et utile d'étudier en détail, par le vocabulaire, ce qui nous est venu des Septante dans notre version latine. C'est ce qu'a fait M. Saalfeld, déjà connu par beaucoup d'autres travaux analogues, en particulier par son *Thesaurus italogræcus*. Il a réuni, expliqué et commenté philologiquement, avec beaucoup de science, sous forme de dictionnaire, les nombreux noms communs et noms propres qui viennent du grec. C'est un modèle d'érudition philologique et linguistique. Il y a cependant quelques lacunes. Ainsi le mot *Athersatha* (*I. Esd.*, II, 64), dont la forme nous est venue certainement des Septante, a été oublié.

6. — M. l'abbé Athanase Ollivier, qui avait déjà publié *l'Épopée biblique*, nous a donné quatre volumes intitulés : *Le Génie d'Israël*, dans lesquels il fait ressortir les beautés littéraires de nos Saintes Écritures. Un volume, qui a pour sous-titre : *Histoire et législation*, relève les beautés du récit de la création, de l'histoire du déluge et des patriarches, de la sortie d'Égypte, de la conquête de la Terre promise, des épisodes des Juges, de l'histoire des rois, de la captivité et des Machabées. La législation mosaïque est aussi étudiée dans ses lois morales, religieuses et civiles. Le volume, qui a pour sous-titre : *Poésie*, compare d'abord la poésie hébraïque avec les littératures antiques, elle en étudie la nature, la moralité, la couleur locale, la langue, le rythme, la musique. A l'occasion de la langue, il se demande même si l'hébreu est la langue d'Adam, question bien vieillie aujourd'hui, et il cite à ce propos, en faveur de l'affirmative, Dom Calmet, dont il loue « l'immense érudition. » L'érudition de Dom Calmet est en effet digne d'éloges, mais il n'en est pas moins vrai que, dans le cas présent, aucun philologue sérieux n'oserait accepter aujourd'hui ses conclusions. Après ces préliminaires, M. Ollivier passe à la poésie lyrique : hymnes antiques du Pentateuque, cantique de Débora et d'Anne, chants lyriques de David et des prophètes. Sous la ru-

brique : *Poésie dramatique*, il s'occupe de Job et du Cantique des Cantiques ; dans *la Poésie didactique*, il traite des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse. — Les deux derniers volumes sont consacrés à *l'Éloquence :* prières, discours, suppliques privées, harangues militaires, discours publics, prophéties : prophéties primitives, Jonas, Amos, Osée, Nahum (premier volume), et (second volume) Isaïe, Michée, Sophonie, Joël, Habacuc, Jérémie, Abdias, Baruch, Ézéchiel, Daniel, Zacharie, Aggée, Malachie. M. l'abbé Ollivier fait bien comprendre les beautés du texte sacré ; il cite fréquemment de beaux vers français qui se sont inspirés de l'Écriture, et fait de nombreuses citations d'auteurs anciens et modernes. Une table des auteurs cités termine l'ouvrage. Toutes les pages sont bordées d'un filet rouge et l'impression, faite par la Société de Saint-Augustin, est fort belle.

7. — M. C.-J.-A. Colin a réuni, dans des tableaux synoptiques fort commodes, toute la *Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée*, c'est-à-dire de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Église, divisées par périodes et par siècles. Elle contient : 1° un tableau général de l'histoire et de la succession des peuples ; 2° un tableau général de l'histoire sainte ; 3° un tableau généalogique de l'histoire sainte ; 4° la suite chronologique de l'histoire sainte ; 5° un tableau général de l'histoire de l'Église ; 6° la suite chronologique de l'histoire de l'Église, de celle des Juifs depuis la dispersion, et de celle de Rome chrétienne ; 7° des considérations sur la religion catholique. L'ouvrage est fait dans un excellent esprit, très nourri et en général fort exact. L'auteur se trompe cependant quand il fait naître Jésus-Christ l'an 1 de l'ère chrétienne. Cela devrait être ainsi, mais, de fait, cela n'est pas. Celui qui a fixé le commencement de notre ère, Denys le Petit, s'est trompé dans ses calculs, et a fait naître Notre-Seigneur au moins quatre ou cinq ans trop tard. Il est certain, en effet, qu'Hérode le Grand, qui n'est mort qu'après la naissance de Notre-Seigneur, était mort dès l'an 4 avant notre ère. M. Colin se trompe donc en faisant mourir ce roi l'an 3 de notre ère. Il contredit en cela les monuments les plus irréfragables. Il devra donc réformer ces deux dates, si importantes, en expliquant par une note comment notre ère ne commence pas de fait l'année même de la naissance de Jésus-Christ. La date qui termine la septième période de l'histoire sainte et qui place le recensement de la Judée l'an 1 avant notre ère est fausse pour les mêmes raisons. Ce recensement avait eu lieu quelques années auparavant. Il serait aussi à propos que l'auteur, qui place la création d'Adam à l'an 4963 avant notre ère, fasse remarquer que cette date est en réalité problématique comme les autres dates qui suivent, jusqu'au règne des rois de Juda et d'Israël, afin que les élèves puissent s'expliquer pourquoi, dans d'autres livres d'histoire, ils trouvent des dates différentes de celles que donne M. Colin.

8. — M. Bissell, professeur au séminaire théologique de Mac-Cormick à Chicago, aux États-Unis, s'est proposé de faire voir d'un seul coup d'œil les différentes sources auxquelles on suppose que le rédacteur définitif de la Genèse a fait des emprunts. Pour réaliser son projet, il a eu recours à un procédé très ingénieux, il a fait imprimer le texte anglais de la Genèse, d'après l'édition revisée de 1884, en sept couleurs, dont chacune reproduit un des éléments distincts ou censés tels du premier livre du Pentateuque. Comme le fait remarquer avec raison M. Bissell dans son introduction, ce moyen est le plus commode et le plus clair pour faire reconnaître immédiatement les sources de la Genèse; il n'a qu'un inconvénient; c'est qu'on ne peut se servir utilement de ce livre qu'en plein jour; à la lumière d'une lampe, certaines couleurs ne se distinguent plus nettement et la lecture en est très difficile.

La distinction des sources est faite d'après Kautzsch et Socin, *Die Genesis mit aüsserer Unterscheidung der Quellenschriften*, 2e édition, Fribourg, 1891. Ces deux auteurs ont été choisis comme représentant bien les conclusions générales auxquelles croit être arrivée la critique allemande. M. Bissell donne, dans l'Introduction, tous les renseignements nécessaires pour faire usage de son livre. Son but a été de montrer combien ce qu'on appelle les conclusions de la critique négative, relativement à l'origine du Pentateuque, qu'elle fait remonter à des auteurs différents, sont peu fondées et reposent surtout sur des affirmations plutôt que sur des raisons. A force de répéter que le Pentateuque est l'œuvre de plusieurs auteurs, les rationalistes ont fini par le faire croire à ceux qui acceptent sans contrôle ce qu'on leur enseigne; M. Bissell prouve par une analyse sérieuse qu'il faut beaucoup rabattre des assertions des ennemis du surnaturel. C. J.

THÉOLOGIE

Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, *theologos exhibens qui inde a Concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos.* Tomus II. Edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J. Editio altera. Œniponte, libraria academica Wagneriana, 1893, in-8 de vii-1846-liii p.

Nous avons parlé, l'année dernière (t. LXV, 21, p. 334), de l'utile réimpression fort perfectionnée, tant dans sa forme que dans sa composition, du *Nomenclator literarius* du P. Hurter. Ce répertoire littéraire comprend, on le sait, tous les auteurs ayant traité de questions connexes à la théologie, depuis le concile de Trente jusqu'à nos jours. Le premier volume s'étendait jusqu'à 1664; le second, dont nous signalons aujourd'hui l'apparition, va de cette époque jusqu'à 1763. La même division a été ici observée et la même perfection réalisée. Si l'on éprouve

parfois un peu de gêne de n'avoir pas l'indication de toutes les éditions de chaque ouvrage, ce qui aurait vraiment trop développé le volume de cet utile recueil bibliographique, on ne peut manquer de tenir compte à l'auteur du soin qu'il a pris de faire connaître le prix des livres devenus rares et de faciliter ainsi la tâche souvent ardue des bibliothécaires et des comités d'achat. Cette expérience, en effet, ne s'acquiert trop souvent que par la répétition de nombreuses déconvenues dont tous les amateurs de livres sont un jour ou l'autre les victimes. Nous nous permettrons une seule critique, en dehors de remarques de peu d'importance que nous préférons passer sous silence, c'est le regret qu'on n'ait pas choisi pour les noms d'auteurs un caractère plus facile à distinguer. Il nous est souvent arrivé d'être obligé d'employer une attention très spéciale pour découvrir la fin de la notice consacrée à chaque écrivain, alors que l'emploi d'un signe plus visible aurait permis de s'apercevoir immédiatement que le texte traite d'un autre personnage. C'était, il faut l'avouer, un écueil difficile à éviter dans une publication où l'on a jugé bon de diviser chaque page en deux colonnes, et où le titre des ouvrages, les parenthèses nécessitées par la concision, la traduction en langue vulgaire de certains noms, etc., multiplient forcément outre mesure les variétés typographiques. Nous ne voudrions donc pas diminuer, par l'expression de ce léger desideratum, le mérite de l'impression, qui est par ailleurs fort réussie, et pour laquelle on a employé des caractères dont la netteté est extrêmement appréciable dans un répertoire d'un usage aussi fréquent que celui-ci. G. Péries.

Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonensis, de sacrosancto corporis Domini sacramento sermones.... per Georgium Jacob. Ratisbonne, Pustet, 1893, in-8 de xiv-272 p.

Le docteur Jacob, chanoine de la cathédrale de Ratisbonne, vient de rééditer les magnifiques sermons si pleins de pure sève théologique, composés par Albert le Grand sur la Sainte Eucharistie. Des nombreux écrits du pieux évêque, aucun ne présente la même harmonie, aucun non plus ne contient une aussi incomparable doctrine. On a longtemps attibué ces productions à saint Thomas d'Aquin ou à saint Bonaventure. M. Jacob réfute ces suppositions et apporte les meilleurs arguments pour revendiquer la paternité de l'évêque de Ratisbonne. La nouvelle édition des « Sermones de sacrosancto corporis Domini sacramento » répond aux exigences de la critique, et la collation de nombreux manuscrits et des plus anciennes éditions a permis de restituer le texte primitif avec la plus grande perfection réalisable. G. P.

Repertorium hymnologicum; catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine UL. CHEVALIER. Tome Ier (A.-K). Louvain, imp. Lefever (Paris, H. Welter), 1892; in-8 de VIII-601 p. — Prix : 8 fr. 50.

M. l'abbé Chevalier a su mener de front, avec ses autres travaux bibliographiques, un important dépouillement de tous les recueils liturgiques imprimés et d'une partie des manuscrits, ainsi que d'une foule d'ouvrages qui traitent incidemment de la liturgie de l'Église chrétienne. Ce répertoire fournit le texte initial de chaque hymne, avec un classement alphabétique; le saint auquel il se réfère; le nombre de strophes dont il se compose; le nom de l'auteur, quand il est connu ou supposé; la date de la composition, si elle est certaine; la bibliographie aussi complète que possible du sujet. Ces questions étant fort à l'ordre du jour, le répertoire hymnologique ne peut manquer d'être très apprécié des érudits.

Des publications du genre de celles de Mone (1853) et de Roth (1888), sur les hymnes latins du moyen âge, des études semblables à celle de Duemmler sur les poètes carolingiens, ou à celle de Pellechet sur les livres liturgiques des diocèses de Mâcon et Autun, des recueils tels que ceux de Klemming ou du P. Dreves sont naturellement les bases premières du travail. Mais c'en est aussi la partie la plus aisée ; car, pour arriver à un total de 9,935 articles jusqu'au mot *Kyrie*, on conçoit qu'il a fallu se donner quelque peine. La lecture de cette bibliographie, pour qui voudra l'entreprendre, sera curieuse en plus d'un point et permettra d'établir des points de comparaison sur l'importance relative de tel ou tel chant liturgique à une époque déterminée, et sur la disparition complète de beaucoup d'entre eux dans l'Église actuelle.

H. STEIN.

Œuvres du cardinal Mermillod, *ancien évêque de Genève, évêque de Lausanne et de Genève,* recueillies et mises en ordre par le R. P. ALEXANDRE GROSPELLIER. *Éloges et oraisons funèbres.* Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de XXXIV-582 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume n'est que le premier d'une collection qui comprendra les œuvres complètes du cardinal Mermillod. D'avance cette publication est assurée de rencontrer le meilleur accueil auprès du monde chrétien. Le cardinal Mermillod a occupé une place éminente dans le clergé contemporain, et, bien qu'étranger à la France par la naissance, il était si Français d'esprit et de cœur, que bien des chrétiens se feront une fête de lire ces beaux discours, dont les échos se sont prolongés jusqu'à eux, s'ils n'ont eu le plaisir et le bonheur de les entendre.

Suivant le plan de l'auteur, qui était celui du cardinal Mermillod lui-même, chaque volume de cette publication formera une série indépen-

dante; celle-ci comprend les *Éloges et oraisons funèbres*, non pas seulement les discours prononcés du haut de la chaire, mais encore les notices écrites ou les lettres que l'éminent cardinal a consacrées à célébrer quelques-unes des mémoires illustres de notre temps. Voici du reste les noms que nous trouvons écrits en tête de ces notices, lettres ou discours : Mgr Rendu, Mgr Daveluy, M. Just de Bretonnières, M. Deguerry, Mgr Dunoyer, Mgr Gignoux, Mgr de la Tour d'Auvergne, le R. P. Clavel, le cardinal Regnier, Mgr de Ségur, Mgr Nogret, Mgr de la Bouillerie, Mgr d'Outremont, Mgr Lachat, le cardinal Caverot, Mgr Bagnoud, Mgr Marilley et le comte Manna Roncadelli. En tête d'œuvres fragmentaires qui forment l'appendice du livre, nous lisons en outre les noms du cardinal Billiet, de divers membres du clergé de Genève, enfin de la jeune comtesse de Maistre, fille de Lamoricière. Quant aux oraisons funèbres de Lamoricière, du général de Lawestine et du maréchal Randon, elles n'ont pas été conservées et nous n'en retrouvons ici qu'un glorieux souvenir.

Au début du livre se trouve une introduction sur *le cardinal Mermillod et ses œuvres*. En attendant l'histoire définitive, que préparent M. l'archiprêtre Lany et Mgr Jeantet, du clergé de Genève, cette introduction est, croyons-nous, ce qu'on a écrit sur Mgr Mermillod de plus intéressant et de plus fidèle. P. Talon.

« **Tolerari potest.** » **De juridico valore decreti tolerantiae commentarius**, auctore Nicolao Nilles, S. J. Œniponte, Pustet, 1893, in-8 de 64 p.

La question de la « tolérance » est l'une des plus obscures et des plus délicates de la théologie morale. Le droit canonique, dans ses rapports avec la morale, se trouve aussi obligé de s'en préoccuper, et c'est à l'occasion des discussions récentes dont l'Amérique du Nord retentit encore, que le savant jésuite a fait paraître dans la *Zeitschrift für kathol. Theologie*, une dissertation de grande valeur destinée à expliquer, avec toute la précision juridique, la doctrine canonique et sa véritable portée. — Après avoir exposé les principes ou éléments constitutifs de l'idée de tolérance, fait ressortir son caractère négatif et la fréquente nécessité où se trouve placée l'autorité d'en user, il aborde le point intéressant de son travail en donnant la raison des décrets de tolérance. Les exemples tirés de l'ancien droit ou même empruntés aux derniers siècles sont destinés à mettre en relief le caractère traditionnel des principes de direction invoqués dans quelques cas très modernes, dont les plus significatifs sont le décret relatif au *Divorce*, pour la France, et celui de la *Question scolaire* pour les États-Unis. Nous signalons spécialement ces deux points, car personne de ceux qu'ils préoccupent ne devra ignorer la dissertation du P. Nilles. Nous ne pouvons néanmoins entrer dans un compte rendu plus détaillé, sous peine d'être obligé de citer textuellement, tant

la phrase de l'auteur est concise et expressive. La troisième partie contenant une douzaine de pages seulement, consacrée aux règles d'interprétation du décret de tolérance, est, nous n'avons pas besoin de le dire après l'étude très serrée qui la précède, extrêmement importante.

G. PÉRIES.

JURISPRUDENCE

La Papauté en droit international, par J. IMBART-LATOUR. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 251 p. — Prix : 5 fr.

« Dans cette étude, dit l'auteur, nous nous proposons de considérer la papauté dans ses rapports internationaux. Le Pape est-il un véritable souverain? A-t-il le droit d'envoyer et de recevoir des agents diplomatiques? Les États catholiques ont-ils le droit d'intervenir dans la question romaine? » M. Imbart-Latour examine successivement la situation juridique de la Papauté, — les origines de la souveraineté pontificale, — son caractère international, — les rapports diplomatiques avec les États étrangers; — le droit de légation actif et passif, — les concordats, — les rapports du spirituel avec le temporel, — le pouvoir temporel de la Papauté, — la loi des garanties. Il réfute les attaques dirigées contre la Papauté. Enfin il arrive à l'examen des solutions proposées pour le règlement de la situation actuelle, cette situation dont on a dit : « Il s'agit d'un passé qui ne peut pas revenir et d'un présent qui ne peut pas durer » (p. 221). L'enclave de l'État pontifical n'entraîne pas nécessairement le morcellement de l'Italie (p. 223). L'Allemagne et l'Autriche sont intéressées au rétablissement de l'indépendance souveraine du Pape (p. 228). — Il ne faut pas dire : l'Église libre *dans* l'État libre ; c'est bien différent de l'Église libre *et* l'État libre (p. 229). « Si la Révolution française a pris soin de séculariser l'État, elle a oublié de renoncer à toute immixtion dans les affaires intérieures de l'Église » (p. 231). Voilà un rapprochement très judicieux. Les Polonais, les Irlandais résistent à la persécution, et l'empereur d'Autriche n'ira pas à Rome pour voir le roi Humbert. L'installation des Italiens à Rome est une expérience (p. 238). « Léon XIII veut bien une réconciliation, mais il la veut fondée sur la justice et la dignité du Siège apostolique » (p. 240). La Papauté devrait avoir une neutralité garantie par les nations européennes, etc., etc.

Je me permettrai de faire remarquer à M. Imbart-Latour que le paragraphe relatif à la Russie (p. 232) ne repose pas sur une connaissance complète de la situation. La concentration des affaires catholiques entre les mains d'un prélat du titre de Mohilev, qu'on force à résider à Saint-Pétersbourg, est une mesure déjà ancienne et de nature policière. L'union a été supprimée par la force et la ruse dans tout le diocèse de Chelm, etc.

A. D'AVRIL.

Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique, par L. Dupriez, professeur à l'Université de Louvain. Paris, J. Rothschild, 1892-1893, 2 vol. in-8 de xix-548 et 544 p. — Prix : 20 fr.

Dans cet ouvrage très compact, mais clairement divisé et muni d'un bon index alphabétique, l'auteur passe en revue presque tout le droit public contemporain, en recherchant à qui appartient la direction réelle du pouvoir exécutif dans les pays constitutionnels de notre temps.

Le premier volume est consacré aux pays monarchiques. C'est là qu'on rencontre, dans la constitution anglaise, le type de ce gouvernement de cabinet, qu'ont adopté, en le modifiant plus ou moins, la plupart des nations européennes. L'auteur décrit soigneusement la genèse de ce pouvoir qui a été consacré par la pratique, sans aucune révolution dans la constitution écrite. Dans la physionomie même du cabinet les influences coutumières dominent ; les départements ministériels ne sont pas, comme chez nous, classés méthodiquement et placés sur un pied d'égalité. Le premier ministre n'a généralement pas de portefeuille, mais seulement le titre de *premier lord de la Trésorerie*. Le souverain, qui, dès l'abord, semble réduit à un rôle purement décoratif, exerce pourtant une influence réelle, et représente, en face des chefs des majorités changeantes, les intérêts permanents et généraux de la nation. Puis si la Chambre des communes est le grand moteur politique, les ministres ont, en fait, le monopole de l'initiative des lois. Seuls ils ont le droit de proposer une ouverture de crédit, l'établissement ou l'augmentation d'une taxe. Le chancelier de l'Échiquier est le maître de toutes les dépenses de l'État. Les partis sont disciplinés. Enfin les inconvénients qu'entraînent presque inévitablement les gouvernements de parti sont atténués par le large développement des libertés locales (l'Angleterre demeure un pays décentralisé), et aussi par le développement des libertés judiciaires (l'Angleterre n'a pas de juridiction administrative, tout fonctionnaire est responsable de ses actes, civilement et pénalement, devant les tribunaux ordinaires). — La Belgique et l'Italie ont imité, avec des tempéraments divers, le régime britannique. — L'Empire allemand, au contraire, présente un type tout opposé. L'union intime de la Prusse et de l'Allemagne se manifeste par ce fait caractéristique : la jonction nécessaire des fonctions de premier ministre prussien et de chancelier impérial. Sans doute les ministres ne peuvent gouverner facilement et longtemps avec un parlement hostile, mais c'est pourtant devant le souverain surtout qu'ils se sentent responsables. En 1863, Bismarck, repoussant « la sommation faite à la maison de Hohenzollern de transférer ses droits constitutionnels à la majorité de la Chambre, » ne craignait pas de dire : « Les ministres sont les ministres du Roi et non point, comme en Angleterre, les ministres de la majorité parlementaire. » Les

juristes allemands ne reconnaissent pas, en général, à la Chambre le droit de suspendre tous les services publics par le refus de voter le budget : il leur semble que les lois existantes ne peuvent être changées que par l'accord des divers éléments du pouvoir législatif.

Le second volume de M. Dupriez est consacré aux pays républicains. Après les États-Unis et la Suisse, très consciencieusement étudiés, vient la France. On lira avec intérêt l'histoire du pouvoir ministériel sous les divers régimes qui se sont succédé depuis la Révolution. L'auteur ne trouve dans la pratique actuelle qu'une image sensiblement déformée du gouvernement parlementaire, avec des ministères sans cohésion, sans stabilité, ni autorité, vraies commissions parlementaires qui reflètent les passions, les divisions, et les intrigues de la majorité. L'exécutif est complètement absorbé et annihilé par l'assemblée. Même quand il s'agit de budget, on n'accepte pas la direction du ministre des finances, et cette sorte d'anarchie conduit inévitablement au gaspillage. Le Sénat a laissé fort entamer, en fait, ses droits financiers. Enfin ce sont de mauvaises conditions pour le bon fonctionnement du *self government* que le classement anormal des partis, le développement insuffisant des libertés locales, l'irresponsabilité des fonctionnaires et leur manque d'indépendance, de sécurité.

Le problème capital qui s'agite, au fond, dans cette étude, est celui de savoir comment on peut distinguer les pouvoirs, sans les séparer ni les confondre. Peut-être aurait-il convenu de l'examiner plus directement. L'auteur donne, en guise de conclusion, de sages développements sur ce thème connu, mais juste : *Quid leges sine moribus ?* En somme c'est un travail d'informations sûres et d'esprit mesuré. Il rendra de grands services aux publicistes ; et beaucoup s'en serviront sans dire d'où leur viendra la science dont ils seront fiers. J. Angot des Rotours.

BELLES-LETTRES

Le Tretté de la grammère françoèze, von Louis Meigret, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger, in-12 de xxx-211 p. — Prix : 4 fr. 75.

Cet ouvrage, le septième de la collection Vollmœller, qui réédite en Allemagne les anciens auteurs français, est remarquable à plus d'un titre. C'est d'abord la première grammaire française publiée en français. Il faut tenir compte de ce fait à Meigret, si l'on ne veut pas s'exposer à établir une comparaison injuste entre lui et les nombreux grammairiens qui l'ont suivi et complété, surtout pour ce qui regarde la syntaxe. Un autre point, sur lequel les grammairiens sont muets et qui, à différentes époques, et particulièrement à la nôtre dans ces toutes dernières années, a attiré l'attention du public, c'est l'orthographe. La grande

préoccupation de Meigret est de faire concorder l'écriture avec la langue parlée. Dans la préface, il développe les motifs de l'innovation qu'il propose et qu'il applique dans tout le cours de son « Tretté. » Si ses contemporains l'avaient écouté, nous n'en serions pas, encore à l'heure actuelle, à regretter l'absence d'une orthographe rationnelle. En rejetant l'ensemble de son système, on en a gardé toutefois quelques petits détails, tels que la cédille et l'apostrophe. L'application qu'il mettait à ramener l'écriture en harmonie avec la parole, développa chez lui une rare finesse à saisir non seulement l'articulation des lettres, mais encore l'accent tonique des divers mots d'une phrase. Il consacre plusieurs pages à ce dernier objet et emprunte même, pour plus de clarté, le secours de la notation musicale. Ces observations sur l'orthographe et sur l'accent doivent présenter un attrait particulier aux étrangers, pour lesquels l'adoption du système de Meigret simplifierait singulièrement l'étude de notre langue. Aussi ne faut-il pas s'étonner du regret que manifeste M. Foerster de l'ingratitude des Français à l'égard de ce grand homme méconnu. Cette grammaire, reproduction très fidèle de l'édition de 1550, se termine par une longue et minutieuse liste des variantes.

J.-N. WAGNER.

La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny, 1602-1674, par ÉMILE ROY, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1891, mais mis en distribution en 1893, gr. in-8 de II-436 p., avec reproduction du portrait gravé par Michel Lasne. — Prix : 7 fr. 50.

La vie de l'auteur du *Francion* était mal connue. M. Roy n'a rien négligé pour nous la faire bien connaître. Il ne s'est pas contenté d'interroger les œuvres de Sorel lui-même, de recueillir les témoignages des contemporains qui, quoi qu'en ait dit le P. Niceron, ne sont pas seulement représentés par un ami comme Guy Patin et par un ennemi comme Furetière; il a eu aussi recours aux actes notariés, aux dossiers généalogiques du cabinet des titres, et, grâce à de profondes recherches utilisées avec la plus heureuse sagacité, la monographie a le double mérite d'être exacte et nouvelle. Empressons-nous de signaler un troisième mérite : le style de l'auteur est vif et spirituel, ce qui rend très agréable une lecture déjà très instructive. Résumons en quelques lignes la biographie de Charles Sorel : son père, procureur au parlement de Paris, épousa une sœur de Charles Bernard, lecteur de Louis XIII et premier historiographe de France; il eut deux enfants, Charles, né en 1602, et une fille, Françoise, qui fut mariée à M. Parmentier, avocat en parlement et substitut du procureur général. La famille Sorel jouissait d'une honnête aisance; elle avait des rentes sur l'hôtel de ville, de bonnes terres, une maison des champs, entourée de grands bois, baignée d'eaux vives. Les Sorel habitaient à deux pas du Louvre, rue Saint-Germain

l'Auxerrois, n° 16, une grande maison qui resta indivise entre le frère et la sœur. Sorel, après avoir suivi la cour, où il essaya inutilement de s'avancer par la protection du comte de Cramail et d'autres grands seigneurs, acheta la charge de son oncle l'historiographe et devint un des plus féconds littérateurs de son temps, s'occupant tour à tour ou simultanément de romans, d'histoire, de bibliographie, de critique, de pédagogie, etc. Tout en examinant avec le soin le plus minutieux chacun des ouvrages de l'infatigable polygraphe, M. Roy étudie, d'après ces mêmes ouvrages, l'époque où vivait son singulier héros. C'est ainsi que, s'inspirant de l'histoire comique de Francion, qui est presque toujours celle de Sorel, il nous dépeint, à propos du collège de Lisieux, la vie de collège au commencement du XVIIe siècle. A ce chapitre, que doivent consulter tous ceux qui recherchent des détails exacts sur les choses de l'enseignement, succède un chapitre qui intéressera particulièrement les amis de Molière, car M. Roy, au sujet de l'analogie de la nouvelle d'*Olynthe* et de l'*Amour médecin*, complète à merveille tout ce que les critiques ont publié sur les emprunts faits par le roi des auteurs comiques aux Italiens, à Cyrano de Bergerac et surtout à Sorel, dont il fut aussi l'obligé pour *Sganarelle*, pour l'*Avare*, pour le *Bourgeois gentilhomme*, pour les *Fâcheux*, pour le *Misanthrope*, etc. Toute cette partie de l'ouvrage forme une très importante contribution à l'histoire du théâtre au XVIIe siècle. M. Roy tire beaucoup d'autres renseignements précieux pour l'histoire littéraire, soit des œuvres de Sorel, soit des œuvres de divers auteurs peu connus. Indiquons ce qui regarde les premiers cercles rivaux de l'hôtel de Rambouillet, la querelle des anciens et des modernes en 1627, le langage et le style sous Louis XIII, divers personnages célèbres mêlés à la vie et aux livres de Sorel, tels que Balzac, Neufgermain, Claude de l'Estoile, Montmaur, Émery, Sarazin, Mme Cornuel, Furetière, Corneille, etc. On trouve çà et là mille rapprochements piquants (au sujet de Rotrou, de Chappuzeau, de l'*Astrée*, de Pascal, de Scarron, de La Fontaine, de La Bruyère, de la *Gazette de Tendre*, des précieuses, des jeux académiques, des maximes, des proverbes, etc.). Parmi les plus intéressantes révélations bibliographiques de l'auteur nous signalerons celle-ci : Sorel est très probablement l'auteur du *Jugement du Cid, composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse.* On trouve encore dans l'appendice des détails bibliographiques dignes de l'attention des curieux : liste des principaux articles consacrés à Sorel depuis 1664 jusqu'en 1885; bibliographie des ouvrages de Sorel (poésies, romans), éditions de l'histoire comique de Francion, traductions allemandes, anglaises, hollandaises de ce roman, le *Gil Blas* de la première moitié du XVIIe siècle, éditions et traductions du *Berger extravagant*, œuvres galantes ou précieuses, critique littéraire, histoire, sciences et pédagogie, théologie et morale;

bibliographie des ouvrages qui peuvent être attribués à Sorel; bibliographie et biographie du comédien normand Nicolas Moulinet, sieur du Parc. Indiquons en ce même appendice une note sur l'origine de la légende d'Agnès Sorel et les fresques allégoriques du château de la Guerche en Touraine.

L'ouvrage de M. Roy, présenté sous forme de thèse à la Faculté des lettres de Paris, a été très favorablement accueilli et a valu à son auteur l'unanimité des suffrages. Je suis persuadé que *la Vie et les œuvres de Charles Sorel* retrouveront la même unanimité auprès de chacun de ces juges dont l'ensemble forme le grand public. T. DE L.

Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par HENRI COCHIN, avec une introduction et des notes. Paris, Champion, 1892, in-12 de 325 p. — Prix : 5 fr.

Pétrarque a joui d'une célébrité énorme, tandis que Dante passa presque inaperçu au milieu de ses contemporains, d'une célébrité qui, sous certains rapports, mais avec des restrictions, serait presque comparable à celle de Voltaire au siècle dernier. Chose curieuse, il ne la dut pas à ses *Rime*, son véritable titre à la gloire, mais à des œuvres écrites en latin, non dans ce latin vulgaire connu au moyen âge, mais dans une langue savamment étudiée et calquée sur celle de Virgile et de Cicéron. Ces œuvres elles-mêmes pourtant furent à peine répandues de son vivant; ce qui lui donna une si grande prépondérance, ce furent ses lettres, toujours en latin, ses lettres communiquées à de nombreux lecteurs par leurs heureux destinataires, et qui étaient pour l'époque ce que les journaux ou les revues sont devenus pour nous. A cette cause d'influence il faut ajouter la séduction que le poète exerçait par sa beauté, par son éloquence. Pétrarque fut pour ses admirateurs presque l'objet d'un culte : c'est ce que nous fait voir d'une manière bien intéressante le volume publié par M. Henri Cochin. Si les lettres de Pétrarque sont en quantité considérable, il n'en est pas de même pour celles de ses amis, et la pénurie de ce genre de documents donne bien de la valeur à la correspondance de Nelli, qui était restée inédite dans un petit manuscrit de notre Bibliothèque nationale. A M. Henri Cochin nous devons une excellente édition de cette rareté, édition enrichie d'une introduction remarquable, bien utile à consulter sur Pétrarque, sur son temps; de sommaires précédant chaque lettre, de notes excellentes les suivant et éclaircissant les difficultés du texte. Ce fut à Florence, qu'en se rendant à Rome en 1370, Pétrarque fit la connaissance de Francesco Nelli, prieur de l'église des Saints-Apôtres, et sur l'existence duquel M. Cochin, malgré toutes ses recherches, n'a trouvé que peu de renseignements. A dater de cette rencontre commença la liaison épistolaire qui nous vaut

tant de précieuses informations. M. Cochin fait remarquer combien de points historiques importants rencontrent des éclaircissements dans les lettres de Nelli, où nous trouvons aussi sur la vie intime de Pétrarque quelques détails qui font mieux connaître l'homme. Il paraît que l'amant repentant de Laure ne pouvait guère s'entendre avec ses domestiques, et qu'il était passablement gourmand. Nous voyons son ami fort satisfait d'avoir trouvé à Florence une femme de quarante-cinq ans, de très bonnes mœurs, très propre, très habile cuisinière, *in parandis cibis peritissima*, qui pourrait parfaitement convenir au poète comme gouvernante (p. 223). Malheureusement, ce cordon bleu ne se décida pas à entrer au service de Pétrarque; à ce sujet Nelli fait succéder l'expression de ses regrets à de prétentieuses réminiscences d'Horace (p. 227). Si au lieu de revêtir une enveloppe savante, ces lettres eussent été écrites en langue vulgaire, elles offriraient encore avec plus de vérité le reflet de leur époque. Telles qu'elles sont, nous le répéterons, elles sont fort intéressantes; elles ont fourni à M. H. Cochin bien des traits inaperçus jusqu'ici; elles complètent l'étude de Ginguené, le long ouvrage de l'abbé de Sade et le livre de M. Alfred Mézières.

M. Honoré Champion a publié les lettres de Nelli dans un charmant volume, que terminent deux fac-similés, l'un reproduisant un fragment de la première lettre du prieur, l'autre le dernier folio d'un manuscrit de la Thébaïde qui a appartenu à Nelli et porte une note de sa main.

TH. P.

HISTOIRE

Les Étapes d'un touriste en France. Paris, promenades dans les vingt arrondissements, par ALEXIS MARTIN. Paris, A. Hennuyer, 1892, 20 vol. in-8 de 33 à 70 p., cartonnés percaline bleue. — Prix de chaque vol. : 1 fr. 50.

Dans le court *Avertissement*, reproduit en tête de chacun des vingt petits volumes dont il s'agit, l'éditeur s'exprime ainsi : « L'accueil bienveillant que l'ouvrage de M. Alexis Martin : *Paris, promenades dans les vingt arrondissements*, a reçu non seulement du public, mais encore du ministère de l'instruction publique et de l'administration municipale, nous a déterminé à vulgariser ce livre en publiant séparément les vingt études auxquelles l'auteur s'est livré. »

L'idée est excellente. Et je dois dire tout de suite que cet ensemble me paraît, à plusieurs égards, supérieur à l'édition en un volume dont le *Polybiblion* a justement fait l'éloge (t. LVI, p. 492-493).

Je m'explique. D'abord, au point de vue pratique, j'apprécie beaucoup ce genre de plaquette aussi solidement que gracieusement cartonnée; car on l'insère dans la poche sans en être incommodé. Chaque arrondissement de la grande ville forme un volume; chaque volume est orné :

1° d'une carte générale de Paris, avec l'indication, en couleur, de l'arrondissement dont l'on s'occupe; 2° d'une grande carte de l'arrondissement divisé en quartiers teintés de nuances diverses; 3° enfin de plusieurs gravures hors texte représentant des scènes, des vues, des monuments. Voilà pour les côtés artistique et matériel, si je puis ainsi dire. Quant au texte, il comprend trois parties distinctes qui concourent à faire du travail un tout complet et parfait. Il y a d'abord une *Introduction* (inédite), qui n'est autre qu'un résumé topographico-historique, varié et intéressant. Puis l'auteur en arrive à sa « Promenade, » aperçu très net de tout ce qui mérite d'être visité dans cet abrégé du monde qualifié de moderne Babylone. Enfin ce qui, à mes yeux, donne plus de valeur encore à ces vingt guides sérieusement pittoresques, c'est la *Nomenclature historique des rues, places, boulevards, quais, etc.*, de chacune des subdivisions municipales, laquelle est composée de notices succinctes mais suffisantes pour ceux ne demandant, en passant, que quelques renseignements simples, clairs, précis. Je souhaite à cette entreprise tout le succès dont elle est digne. E.-C. La Grette.

La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV, par Gaston Maugras. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de vii-469 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Gaston Maugras a entrepris de réhabiliter le duc de Lauzun : « Il y a peu d'hommes, dit-il, qui aient été jugés avec autant de sévérité que le duc de Lauzun ; il y en a peu qui l'aient moins mérité. »

M. Maugras réussira-t-il à justifier son héros? C'est ce qu'il ne sera vraiment possible de dire qu'après avoir lu le second volume. Le premier, le seul paru, s'arrête à la mort de Louis XV, et, il faut bien l'avouer, il confirme jusqu'ici la réputation de « mari infidèle » et de « Lovelace » dont a joui, de son vivant et après sa mort, l'époux de la triste et charmante Amélie de Boufflers. Époux, il l'a été si peu, a-t-il dit lui-même, que ce n'était pas la peine d'en parler. Seul il a méconnu et trahi constamment la femme distinguée à la grâce pudique de laquelle ont rendu hommage tous ceux qui l'ont approchée, depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à Mme Necker. Lovelace, mais ce volume n'est guère d'un bout à l'autre que l'histoire de ses bonnes fortunes. Qu'il ait été naïf au début, c'est possible ; mais une fois « formé, » suivant son expression, il rattrapa bien le temps perdu. De Mme de Stainville à Mme d'Esparbès, à Mme de Cambis, à lady Bunbury, à Mlle Harland, à la princesse Czartoryska et bien d'autres encore, sans compter les liaisons passagères et d'ordre infime, la route est longue et les étapes ont été nombreuses. Assurément Lauzun n'est pas le seul qui ait mené une vie aussi désordonnée. La société de la fin du xviiie siècle était pourrie, et le tableau qu'en a tracé M. Maugras, quoique peut-être un peu foncé en couleur,

— car sous cette surface brillante et corrompue, il y avait encore bien des familles qui échappaient à la triste mode du jour, et des ménages qui restaient unis ; les belles études de M. Lucien Perey en sont la preuve, — ce tableau, disons-nous, est souvent trop vrai. L'exemple partait de haut ; la contagion gagnait de couche en couche, et il n'est point étonnant qu'elle ait atteint Lauzun ; mais il n'en demeure pas moins le type de cette société, par ses qualités comme par ses défauts. Brave, il le fut au suprême degré ; un Biron pouvait-il ne pas l'être ? Mais chevaleresque, il nous est difficile de donner ce titre à l'auteur des cyniques Mémoires dont M. Maugras défend si énergiquement l'authenticité ; pour l'honneur du personnage, nous voudrions qu'ils fussent apocryphes, et nous ne comprenons pas trop que ses amis s'acharnent tant à en démontrer la filiation.

Ces réserves faites, nous tenons à rendre hommage à l'intérêt du volume et au talent de l'auteur. Nous pouvons contester ses conclusions ; nous ne saurions contester ni sa grande connaissance du XVIIIe siècle ni le charme avec lequel il en raconte la vie intime, et qui assureront à cette nouvelle œuvre le succès de ses aînées. M. DE LA ROCHETERIE.

Napoléon et Alexandre Ier. — *L'Alliance russe sous le premier Empire. II. 1809. Le Second Mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance,* par ALBERT VANDAL. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 570 p. — Prix : 8 fr.

Le second volume de M. Albert Vandal a été accueilli en Russie avec la même faveur qu'en France. Ce succès est mérité. Importance du sujet, étendue des recherches, esprit d'impartialité, étude approfondie, exposition toujours claire et parfois brillante qui met en relief les principaux acteurs et les événements plus graves, — tous ces motifs ont dû attirer l'attention sur ce remarquable travail, et lui mériter les suffrages des historiens.

L'auteur commence cette seconde partie au lendemain d'Erfurt. La nouvelle entrevue de Napoléon avec Alexandre n'avait pas renouvelé le prodige de Tilsitt. Malgré les mutuelles assurances d'amitié, en dépit même d'un traité formel, il reste un germe de discorde qui se développera peu à peu et aboutira enfin à la guerre. Au fond de toutes les combinaisons politiques se dresse la question de la Pologne. La journée de Wagram semble devoir amener une solution au moins temporaire, mais la paix de Vienne, à la suite des conférences d'Altenbourg, vient encore compliquer la situation. « La question de Pologne, née à Tilsitt avec le duché, introduite entre les deux empereurs par l'acte même qui les avait rapprochés, maintenue d'abord à l'état latent, surgie tout à coup de la guerre contre l'Autriche et des insurrections galiciennes, aggravée par les conditions de la paix, n'était plus de celles qu'une politique adroite réussirait à assoupir ou à voiler : il était nécessaire qu'elle fût envisagée franchement et abordée de face, tranchée d'un commun effort ou recon-

nue insoluble, et le débat auquel elle donnerait lieu, compliqué d'une nouvelle et intime péripétie, allait marquer la crise suprême de l'alliance » (p. 165). C'est le mérite de M. Vandal d'avoir relevé et prouvé la connexité entre la question polonaise et l'amitié russe.

« L'intime péripétie » est le projet de mariage de Napoléon avec la sœur de l'empereur Alexandre, Anne Pavlovna, à laquelle fut substituée l'archiduchesse Marie-Louise, par suite du refus de la Russie. Quatre grands chapitres sont consacrés à cet incident, et ils ne sont pas les moins curieux du livre. Au moment où la fortune de Napoléon, apparenté aux Habsbourg, touche à son apogée, le péril d'une guerre avec la Russie se lève sur l'horizon. On lira avec un intérêt toujours croissant les pages qui contiennent le récit des négociations diplomatiques dont l'issue devait être le conflit de 1811. Dans les procédés d'Alexandre, la pointe de byzantinisme reparaît plus d'une fois.

Les matériaux de ce livre ont été fournis à l'auteur surtout par les archives. Dans la manière de les exploiter il y a une certaine gradation. Celles de Paris sont mises le plus souvent à contribution. Il est vrai qu'on y trouve, avec les rapports de Caulaincourt, les pièces les plus importantes. Les archives de Vienne sont citées moins fréquemment; quant à celles de Pétersbourg, elles sont de beaucoup les moins favorisées. Ce n'est pas à l'auteur qu'il faut s'en prendre, car nous croyons savoir qu'il y a une série de documents que les autorités russes compétentes réservent pour une autre occasion. PIERLING.

Souvenirs d'Alexis de Tocqueville, publiés par le comte DE TOCQUEVILLE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de v-431 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est en juillet 1850, dans son château patrimonial, qu'Alexis de Tocqueville écrivit la première partie de ces *Souvenirs*, où il raconte la crise qui termina brusquement le règne de Louis-Philippe (1-87). La seconde partie (87-289) comprend les sept à huit premiers mois de la révolution de 1848; elle fut rédigée à Sorrente en janvier, février et mars 1851. Quelques mois après, en septembre, l'ancien ministre de Louis-Napoléon reprenait son travail momentanément interrompu, pour retracer la période de son court ministère, du 3 juin au 30 octobre 1849. Ces *Souvenirs* suivent assez exactement les événements de janvier à octobre 1848; il y a une lacune de cette date à la chute de l'Assemblée constituante; enfin, dans la période même de son ministère, M. Alexis de Tocqueville a laissé de côté la partie qui nous eût le plus intéressés, celle qui touche à son rôle personnel dans les affaires de Rome.

« Ces souvenirs, écrit-il, seront un délassement de mon esprit, et non point une œuvre de littérature. Ils ne sont retracés que pour moi seul.... Mes meilleurs amis n'en auront point connaissance.... Je veux que l'expression de mes souvenirs soit sincère, et, pour cela, il est né-

cessaire qu'elle reste entièrement secrète » (p. 4). La lecture de ce volume justifie les précautions de l'auteur. Si sa plume est sincère, on ne peut nier qu'elle ne soit cruelle, et, avec cela, elle a des bonheurs qui ajoutent à sa cruauté. Il est mort en 1859 ; on comprend que les détenteurs de ses papiers aient attendu trente-quatre ans pour les publier. Donnons quelques exemples : « Imaginez-vous une petite face grippée, chafouine, comprimée vers les tempes, un front, un nez et un menton pointus, des yeux secs et vifs, des lèvres retirées et sans rebords ; ajoutez à cela une longue plume placée d'ordinaire en travers de la bouche et qui, de loin, paraissait la barbe hérissée d'un chat, et vous aurez le portrait de l'un des hommes que j'aie jamais vus ressembler le plus à un animal carnassier. » C'est de M. Hébert qu'il s'agit. Voici M. Sauzet, le dernier président de la Chambre des députés : « Il avait de beaux traits sans distinction, une dignité de suisse de cathédrale, un corps grand et gros, auquel étaient attachés des bras fort courts. Dans les moments où il était inquiet et troublé, et il l'était presque toujours, il agitait ses petits bras d'une façon convulsive et les remuait autour de lui comme un homme qui se noie. Pendant que nous causions, il se démenait d'une étrange manière, s'arrêtait, s'asseyait, un pied retourné sous son gros derrière.... » M. Guizot entre, le 23 février, à trois heures, dans la Chambre : « Il entre de son pas le plus ferme et de son air le plus altier; il traverse silencieusement le couloir et monte à la tribune en renversant presque la tête en arrière de peur de paraître la baisser.... » M. Dufaure, un ami, n'est guère mieux traité; M. Molé, qui ne l'était pas, n'est pas ménagé (p. 45). M. de Lamartine ne rencontre aucune justice ; ici pourtant, l'auteur des *Souvenirs* s'aperçoit lui-même de ses torts : « Je suis porté à croire, toutefois, que les tergiversations de Lamartine et sa demi-connivence avec l'ennemi, qui le perdirent lui-même, nous ont sauvés; elles eurent pour effet d'amuser les chefs de la Montagne et de les diviser.... Lamartine voyait ces périls de plus près et plus clairement que moi, et je pense aujourd'hui que la crainte de faire naître un conflit mortel influa autant que l'ambition sur sa conduite. J'aurais dû en juger ainsi, dès ce temps-là.... » (p. 171-172). Ledru-Rollin, Louis Blanc, Marrast, Thiers, n'échappent pas à cet âpre pinceau. Qui s'en douterait? C'est Mme Sand qui a trouvé grâce, et, chose plus curieuse, comme politique. « Je lui trouvai des traits assez massifs, mais un regard admirable; tout l'esprit semblait s'être retiré dans ses yeux, abandonnant le reste du visage à la matière ; ce qui me frappa surtout fut de rencontrer en elle quelque chose de l'allure naturelle des grands esprits. Elle avait en effet une véritable simplicité de manières et de langage.... Nous parlâmes une heure entière des affaires politiques....; ce qu'elle me dit sur ce sujet me frappa beaucoup, etc. » L'espace m'interdit de poursuivre cette curieuse *interview*.

M. de Tocqueville avait, le 27 janvier 1848, à la Chambre des députés, presque prophétisé la révolution, qu'il ne savait pas si prochaine. La sagacité qu'il applique aux individus n'est pas de moindre valeur quand il l'applique aux choses : d'un trait, il les illumine. L'affaire du 15 mai 1848, les journées de juin, connues dans leurs détails, sont pénétrées, si j'ose dire, dans leur esprit : il ne faut pas se borner à lire ces pages, il faut les garder pour les relire.

Comme je l'ai dit, nous n'avons pas à chercher ici une étude complète sur la révolution de 1848 et sur la période de la présidence; ainsi, l'on regrette de n'y rencontrer presque rien sur la question romaine. M. de Tocqueville s'est-il abstenu? La publication de cette partie de ses Souvenirs, si elle existe, n'a-t-elle pas paru prématurée? On pourrait le croire. M. de Tocqueville fut aussi le rapporteur de la commission de revision de la Constitution, en 1851 ; il y joua un rôle un peu incertain et qui ne s'accordait pas, ce semble, avec celui qu'il avait joué, en 1848, dans la commission de Constitution.

M. de Tocqueville est sévère pour autrui, ou plutôt, jugeant de haut, il se contente d'être juste, ou de croire l'être. Mais, de temps en temps, il se dégage de la complaisance que nous avons tous pour nos propres personnes et il ne craint pas de se juger et de se blâmer lui-même. C'est un libre esprit. Aussi, ce livre n'est-il pas de ces travaux fugitifs qu'on parcourt et qui passent : il appartient désormais au patrimoine historique des temps qu'il retrace, et l'on pourra même se demander si le clairvoyant écrivain ne doit pas être mis au-dessus de l'homme politique et même du ministre de 1849. VICTOR PIERRE.

L'Europe et l'avènement du second Empire, par G. ROTHAN. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de XXI-439 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface émue, consacrée à la mémoire du regretté G. Rothan, M. Sorel caractérise ainsi l'esprit de son œuvre : « Rothan ne se piquait pas de philosophie désintéressée en matière de droit public. Les idées générales n'avaient pour lui de sens que quand elles s'appliquaient à la France et à ses intérêts. Il s'occupait peu de savoir ce qu'elles signifiaient chez autrui; il n'admettait pas que la France en pût être engagée, diminuée ou gênée en quoi que ce fût. Les conflits de droit qui ont embarrassé tant de nobles et sincères esprits ne l'embarrassaient pas » (p. IV). Ce n'est pas la seule manière d'écrire l'histoire, je ne dirais pas non plus que ce soit la meilleure; mais c'est une manière bien précise et qui a ses avantages. Elle correspond, du reste, parfaitement au système qui a inspiré les compromis de 1648. Certes, je ne donnerai pas un assentiment sans réserve à ce prétendu équilibre qui a fini et qui devait finir par déséquilibrer tout; mais, dans l'espèce, il faut re-

connaître qu'après le funeste recès de 1803, la Confédération germanique, même avec l'accroc de l'article 6 (1820) qui nous a été si fièrement opposé en 1834 et en 1851, malgré le discrédit dont on voulait frapper l'article 118 de Vienne, la Confédération, dis-je, me semblait être, comme à Rothan : « Une œuvre tutélaire et le champ naturel de la diplomatie » (p. IV). C'est, d'ailleurs, une règle traditionnelle que le ministère des affaires étrangères rappela fort à propos et fort inutilement à M. de Persigny dans une instruction que Rothan insère à la page 181.

Le récit de G. Rothan est d'une lecture agréable et fort instructive. Les révolutions de l'Allemagne avaient déjà été racontées, même en français; mais ce qui est nouveau, c'est le détail de la mission de M. de Persigny ainsi que les négociations relatives à la reconnaissance du second Empire. Au commencement du volume, vous trouverez, sur l'électorat de Hesse, un tableau fort piquant qui rappelle quelque peu la tyrannie capricieuse d'Ernest Ranuce dans *la Chartreuse de Parme.*

Les appréciations sur les personnes sont exactes et précises. Je m'associe complètement à l'éloge que Rothan a fait de M. Cintrat. Il aurait pu y joindre l'éloge de L. de Viel-Castel, deux directeurs politiques qu'aucun de leurs successeurs ne fera oublier. Quelques portraits des ministres sont avantagés; mais il faut reconnaître que le marquis de Moustier, malgré certaines imperfections, a été véritablement un homme d'État. Je crois qu'il n'eût pas signé la malencontreuse circulaire sur les grandes agglomérations. Par contre, je trouve sévère le jugement porté contre Prokesh Osten, qui fut surtout un homme d'imagination. Quant à feu Rio, j'ai suivi alors sa correspondance et je puis assurer qu'il a été très correct à Erfurt. Cette mission déplaisait à Persigny par cela même qu'elle était opportune. Enfin il a été beaucoup déclamé contre Hassenflug. Des personnages fort autorisés m'affirmaient alors que sa condamnation en Prusse était une simple vengeance. Le seul « méfait » qu'on ait pu lui imputer est de la nature de celui qu'on a si ridiculement reproché à M. de Peyronnet, lorsqu'il a fait réparer la salle à manger de la place Vendôme sans l'autorisation préalable du conseil des bâtiments civils. Ces vétilles administratives ne constituent pas une « malversation » (p. 261).

A. D'AVRIL.

Les Dernières Heures d'une monarchie, par FERNAND DE MONTRÉAL. Paris, Victorion, 1893, gr. in-8 de 223 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume est moins un ouvrage qu'une suite de notes et de documents, d'ailleurs intéressants. M. Fernand de Montréal, — n'est-ce pas là un pseudonyme? — raconte que, se trouvant à Cannes, il a lié connaissance avec un ancien colonel, fort homme du monde et très spirituel, et que celui-ci, mécontent des inexactitudes émises par le *Figaro*, dans un article sur la chute du gouvernement de Juillet, les rectifia dans une série

de conversations en quelque sorte écrites sous sa dictée. Ce colonel, qui était au service en 1848, se trouvait parfaitement à même de raconter la révolution de février et il entre, sur ce qui se passa, dans de curieux détails. M. de Montréal affirme les avoir pour ainsi dire sténographiés ; s'il ne nous donnait cette assurance, nous aurions été tenté de croire qu'à lui appartiennent une suite de paragraphes consacrés à l'apologie très complète de Louis-Philippe, et qui prêtent à son livre comme un caractère de propagande politique ; propagande inutile, du reste. Louis-Philippe appartient à l'histoire, et ce qu'elle pourra en penser ou en dire n'atténuera en rien les espérances mises dans ses descendants, les représentants d'un grand principe. Quoi qu'il en soit, les récits du colonel sont fort attachants et offrent beaucoup de particularités peu connues ou inconnues.

M. Thiers — et ce n'est pas nous qui prendrons sa défense — est maltraité par le narrateur. Il se montre sévère pour le général Bedeau. Les accusations portées contre lui sont bien graves. Nous en retrouvons quelque chose dans les *Souvenirs* de Tocqueville, récemment publiés, mais avec une expression adoucie. Tocqueville, après avoir loué l'honnêteté de Bedeau, ajoute : « Ce ne fut certes pas son manque de cœur qui lui fit faire des actes qui pouvaient paraitre en montrer, car il était d'un courage à toute épreuve, ce fut encore moins la trahison qui lui servit de mobile.... Son seul malheur fut d'être mêlé à des événements plus grands que lui. » Tout le passage de Tocqueville serait à citer. (V. p. 37 et suiv.)

La seconde partie du livre de M. de Montréal est occupée par les très intéressantes confidences de M. Estancelin. Ce fut lui qui, avec beaucoup d'habileté et d'énergie, réussit, lors de la révolution de février, à protéger le départ de Mme la duchesse de Montpensier. Le récit du périlleux voyage qu'il fit avec elle semblerait un chapitre extrait des meilleurs romans de Walter Scott. Il est impossible, à ces pages dont M. Estancelin a fourni les éléments, de ne pas éprouver pour lui la plus vive sympathie. Il se montre un homme de cœur et de capacité, et tel il apparut à M. le comte de Chambord, qui l'avait chargé de présider un grand banquet, auquel la mort du prince mit empêchement. Dès 1870, M. Estancelin s'était déclaré le plus chaud partisan de la réconciliation des deux branches, et il n'a pas craint d'infliger un blâme patriotique aux malheureux dont les intrigues empêchèrent M. le comte de Chambord de monter sur le trône : « Les hommes, dit-il, qui avaient contribué à renverser la monarchie légitime en 1830, ont fait ce qu'ils ont pu pour empêcher son rétablissement, malgré l'exemple loyalement donné par les princes, et ils y ont réussi. Parmi les hommes politiques mêlés aux négociations ou les inspirant, les uns allaient loyalement au comte de Chambord et voulaient lui prouver l'ardent désir qu'ils avaient de

contribuer à son rétablissement. Mais combien d'autres moins loyaux cherchaient à rattraper en détail les concessions que les événements, malgré eux, les avaient forcés d'accepter en gros, si je puis ainsi dire » (p. 165).

On a beaucoup blâmé la lettre du 27 octobre; mais quand on connaîtra toutes les intrigues qui se nouèrent et que font entrevoir les confidences de M. Estancelin, on modifiera sans doute une opinion trop légèrement formée. M. Estancelin, qui a su bien des choses pour nous encore dans l'ombre, a dit : « M. le comte de Chambord voulait régner, accomplir la mission imposée par son patriotisme, mais pour qu'il pût régner utilement, il fallait qu'il ne fût pas paralysé par des exigences soulevées par des méfiances intéressées à faire échouer le rétablissement de la monarchie. C'est quand il lui a été posé des conditions qu'il jugeait incompatibles avec la liberté d'action qui lui paraissait indispensable, qu'il a publié la lettre du 27 octobre » (p. 164).

Nous quittons à regret ce volume, dont la lecture est attachante, nous dirions même fort agréable (ce que cet article écourté n'a pas laissé entrevoir), si nous ne craignions point que cet adjectif ne fût en désaccord avec les sujets si graves dont s'est occupé l'auteur. Ajoutons toutefois que le livre est d'un aspect élégant et qu'il est orné d'un portrait de Mme la duchesse de Montpensier et de dessins de L. Royer, représentant deux épisodes du voyage de la princesse. TH. P.

Les Origines de l'ancienne France, par JACQUES FLACH. *Xe et XIe siècles*, II. — *Les Origines communales. La Féodalité et la chevalerie.* Paris, L. Larose et Forcel, 1893, in-8 de 584 p. — Prix : 10 fr.

M. Jacques Flach, poursuivant avec le même bonheur qu'il les avait inaugurées ses savantes études sur *les Origines de l'ancienne France*, vient de publier le second des trois volumes qu'il compte leur consacrer. Comme le précédent, celui-ci traite du xe et du xie siècle, et, s'il porte un titre quelque peu différent de celui de son devancier, l'auteur prend soin de nous expliquer, dans son *Avant-propos*, qu'il a tenu par là à rendre plus intelligible et plus claire la distinction qu'il a faite entre la seigneurie et la féodalité, entre le système féodal et le régime seigneurial. C'est qu'en effet le système féodal n'est, à l'époque à laquelle il se place, qu'une dépendance du régime seigneurial, qu'il nous a montré embrassant à la fois les rapports de suzerain à vassal et les rapports de seigneur à sujet, à tenancier et à serf. Ce n'est qu'au xiie et au xiiie siècles que nous voyons les rôles s'intervertir et la féodalité primer et absorber le régime seigneurial, jusqu'au jour où elle finit par être elle-même primée et absorbée par la Royauté. Tandis que, envisagé dans son ensemble, c'est l'individualisme qui domine dans le régime seigneurial, c'est, au contraire, le principe d'ordre et de cohésion qui

prend le dessus dans le système féodal. Et, au lieu que la fonction essentielle du premier est une fonction dissolvante, celle du second est une fonction rénovatrice. Mais, cette dernière, la féodalité n'est pas seule à la remplir, et elle entre ici en partage avec la communauté populaire et l'Église, avec la chevalerie et la Royauté. De telle sorte que, si la dissolution de la société qu'il a décrite dans son premier volume s'incarne dans le régime seigneurial, la féodalité ne nous apparaît que comme un des éléments de la reconstitution sociale, qu'il décrit avec tant d'érudition dans le second.

Cette façon nouvelle et très personnelle d'envisager les choses permet à M. Flach de marcher hors des sentiers battus. Jusqu'à présent, la féodalité a toujours été considérée comme un tout organique, comme un système politique spécial et une forme particulière de gouvernement, qui aurait succédé à la monarchie carlovingienne et régi alors la France pendant de longs siècles.

D'après l'auteur, les historiens qui se sont occupés de la féodalité ont fait fausse route en s'efforçant d'analyser les rouages essentiels de ce gouvernement, puis de les montrer en jeu, et en prenant, pour y parvenir, leurs documents de toutes mains et de toutes époques, depuis le IXe siècle jusqu'au XVe. Ils ont ainsi abouti, à ses yeux, à un système juridique fort complet, fort bien ordonné, mais dont le défaut capital est de n'avoir jamais vécu. Aussi bien son objectif est tout autre. Partant de l'idée qu'il n'est pas possible de trouver au premier moyen âge un système absolu, un système juridique, et que les seuls principes généraux qui se dégagent sont des principes d'ordre naturel, tels, notamment, que le besoin de protection avec ses ramifications aux variétés infinies, l'instinct de sociabilité qui se fait jour dans l'organisation féodale et communale, les aspirations religieuses qui sont destinées à faire de l'Église un centre si puissant de renaissance, il ne tente pas le vain et inutile effort, selon lui, de concevoir une organisation théorique et abstraite : c'est une société concrète et vivante, c'est la société qui habitait la France au Xe et au XIe siècles qu'il essaie de dépeindre. Or, cette période nous présente une telle diversité dans les rapports d'homme à homme, une telle confusion, une telle fluctuation dans les notions juridiques, que vouloir systématiser serait le plus sûr moyen de s'égarer. Ce qu'il a cherché à faire, c'est d'exposer, en groupant les faits précis, révélés par les textes originaux.

La nomenclature des sources placée en tête du premier volume de l'ouvrage appelant quelques compléments et quelques rectifications, d'importantes additions aux sources manuscrites et imprimées, puisées soit dans des manuscrits non interrogés, soit dans des collections négligées, soit dans des recueils de documents, de chartes et de chroniques et dans des cartulaires récemment publiés ou découverts, soit enfin dans

les chansons de geste, auxquelles des informations nouvelles ont été demandées, forment toute une bibliographie raisonnée, qui ouvre le tome second. Puis, après nous avoir donné une vue d'ensemble de la reconstitution de la société, M. Flach s'occupe tour à tour, dans trois parties distinctes, du peuple, de la féodalité et de la chevalerie.

Il excelle à nous montrer, au milieu de l'anarchie du xe siècle, les individus cherchant leur salut dans des groupes protecteurs, où se réfugie la vie sociale, et à nous faire assister à la formation d'éléments sociaux qui servent à rapprocher les hommes et à tenir lieu de l'État. Au xe et au xie siècles, ce sont le groupement populaire, les formes romaines et germaniques d'engagement des personnes et des terres, la noblesse, l'Église, la royauté. Nous voyons des associations de voisinage, des corporations et des confréries donner à la commune son cadre essentiel; la communauté des intérêts matériels engendrer un lien traditionnel, qui rattache les uns aux autres tous les individus faisant partie d'une même agglomération urbaine ou rurale; la concession de privilèges, l'octroi d'une charte, transformer le lien corporatif en lien communal.

M. Flach attribue à la féodalité des origines analogues. Suivant lui, ce qui forme la base de la société féodale des xie et xiie siècles, ce n'est pas la terre, c'est le clan : à cette époque, la relation foncière lui paraît entièrement subordonnée à la relation personnelle, issue du compagnonnage féodal. Cet esprit de corps et de solidarité, auquel a donné naissance l'ancien compagnonnage, est fortifié par la suite et épuré par la chevalerie. La fidélité réciproque du seigneur et du vassal vient restaurer la notion du droit et le respect de la foi jurée dans cette société morcelée et divisée, du sein de laquelle ont disparu l'idée de la loi et le principe du gouvernement. L'organisation communale partage avec la féodalité naissante cette action de bienfaisante et féconde rénovation.

M. Flach a très heureusement su mettre en lumière et en relief cette double influence. Son prochain volume sera consacré au rôle qu'ont joué dans cette grande et belle œuvre de reconstitution sociale l'Église et la Royauté. Les éminentes qualités de science vraie et d'érudition sincère et pure de ses deux aînés, dans lesquels, au milieu d'un intérêt toujours croissant, tant d'aperçus nouveaux, de conceptions originales, de vues personnelles, ouvrent un si grand nombre d'horizons inconnus, dont quelques-uns ne manqueront pas de soulever la critique et de susciter des divergences d'opinions, en font impatiemment désirer la prochaine publication. X.

L'Église et les campagnes au moyen âge, par Gustave-A. Prévost. Paris, Champion, 1892, in-8 de vii-291 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'organisation ecclésiastique et le fonctionnement de la vie religieuse au moyen âge ne sont ordinairement présentés par les historiens catho-

liques que dans les grandes lignes intéressant la politique générale, et l'on a trop peu songé à tirer profit des renseignements intimes extrêmement curieux que viennent nous fournir les conciles, les capitulaires, les vies de saints et les autres documents contemporains. Des écrivains hostiles à nos idées, prévenus tout au moins, ont, au contraire, accumulé les textes, interprété les prescriptions ou les récits pouvant prêter à la critique et, les détachant de l'ensemble, grâce à l'éloignement qui dénature les faits, se sont modelé une conception défavorable de l'Église du moyen âge, ont porté sur elle les plus sévères jugements, et sont arrivés souvent à les faire partager même par des catholiques instruits. Ce n'était donc pas trop qu'un esprit sagement pondéré, un homme au jugement droit s'en vînt à son tour tenter de réunir dans un tableau d'ensemble les éléments les plus variés d'information, et nous montrer l'Église dans son rôle civilisateur et bienfaisant, non pas seulement au milieu des grandes affaires et des intérêts généraux des empires, mais dans les plus humbles conditions de l'existence. *L'Église et les campagnes*, de M. G. Prévost, répond bien à ce besoin. L'auteur nous décrit sommairement la discipline du clergé et nous montre les curés de campagne se recrutant surtout dans les classes rurales, au milieu desquelles ils exercent un ministère aussi varié que profitable. Il fait ressortir ensuite l'importance de l'église de campagne dans la vie publique, parle de ses revenus et de ses charges. Les pages consacrées à la charité (individuelle et collective), à l'enseignement, à la justice ecclésiastique, à la défense prise par l'Église auprès du pouvoir central, des intérêts des paysans, sont d'un charme et d'un intérêt puissants. L'influence indéniable de la religion catholique sur les mœurs barbares par l'établissement des paix et trêves, son action salutaire sur les affaires locales de police ou d'administration, sur la moralisation des masses, qui font l'objet des chapitres suivants, complètent dignement cet hommage grandiose où l'apologie d'un état de choses décrié s'impose, non par l'éclat d'une vaine rhétorique, mais par l'accent sincère de la vérité et par le témoignage irréfutable du document.

F. D'H.

Le Parlement de Franche-Comté, *de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)*, par A. Estignard, conseiller honoraire à la cour d'appel de Besançon, ancien député. Tome II. Paris, A. Picard; Besançon, Paul Jacquin, 1892, in-8 de 422 p. — Prix des 2 vol. : 15 fr.

Il faut remonter assez haut pour rencontrer un ouvrage d'histoire franc-comtoise dont l'importance égale celui que M. Estignard a terminé il y a quelques mois. J'ai eu la satisfaction de présenter ici à nos lecteurs (Cf. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 452-454) la première partie de ce grand travail, et je me trouve aujourd'hui en face de la seconde.

Nous sommes en 1788. Une année à peine nous sépare de la convo-

cation des États généraux, et déjà le Parlement de Besançon, comme tant d'autres d'ailleurs, accumule les hésitations et les inconséquences qui doivent le conduire à sa perte. Hostile au pouvoir royal, il entend aussi se refuser aux réformes réclamées par la majorité de la nation, même à celles que la Cour, mieux instruite, accepte résolument. Aussi, lorsque commence à gronder l'orage révolutionnaire, subit-il le sort commun : il disparaît, et, dans cette province de Franche-Comté qui l'avait si souvent acclamé et toujours soutenu pendant les jours difficiles, il n'y a presque personne pour le regretter : il s'effondre sans grandeur, il s'éteint sans bruit, au milieu des colères de quelques-uns et de l'indifférence du plus grand nombre. Et voilà comment a fini ce Parlement, l'un des plus anciens et des plus fameux, souverain effectif du pays sous la domination espagnole, et dont les annales comportent des pages tellement glorieuses qu'aucun Parlement de France, même celui de Paris, ne peut lui en opposer de plus brillantes.

Mais ce qui caractérise ce volume, aussi attachant parfois que le plus dramatique roman, c'est le côté biographique. Les chapitres VIII, XI, XII et XIII renferment quantité de notices très suggestives sur les parlementaires, les avocats, voire les plaideurs au siècle dernier. A quoi bon citer des noms ? Presque toute cette magistrature est de premier mérite : on compte dans ses rangs de fins lettrés, de savants jurisconsultes, des historiens estimés, etc. De son côté, l'ordre des avocats est, pour le moins, de mérite égal, ce qui n'empêche pas, au contraire peut-être, la Convention de le dissoudre, en dépit des réclamations du futur chef de la Terreur, — l'esprit nouveau s'étant tout de suite déclaré contre les corporations, quelles qu'elles fussent.

L'un des chapitres les plus curieux de ce vaste ensemble est celui qui a pour titre : *Plaideurs et accusés au XVIIIe siècle*. Jamais, sans doute, le Parlement n'avait eu à se prononcer sur des intérêts particuliers aussi considérables : il suffira, pour que chacun le reconnaisse, de rappeler le procès engagé contre la Compagnie de Jésus ; celui de la famille de Mérode contre le prince d'Orange ; ceux du pauvre président de Monnier contre le séducteur Valdahon, puis contre Mirabeau, cet autre séducteur, et surtout l'arrêt, édicté au profit de l'abbaye de Saint-Claude, contre les mainmortables du haut Jura, soutenus par l'avocat Christin et Voltaire.

Le dernier chapitre, ainsi du reste que les chapitres X et XII, forment un résumé de l'histoire de la Révolution en Franche-Comté, résumé composé surtout au moyen de biographies admirablement groupées, ce qui donne à ces divisions du livre une vie plus intense encore. J'ajoute que M. Estignard sait flétrir à propos et avec vigueur les excès qui se commirent en ces temps troublés.

Avant de finir, il convient de noter que M. A. Estignard a eu l'excellente idée de faire précéder la table des matières d'une *Liste des magis-*

trats et avocats de Franche-Comté nommés dans l'ouvrage, ce qui aidera beaucoup aux recherches. Mais je reprocherai encore une fois à l'érudit écrivain de n'avoir point placé, au moins dans son présent tome II, les portraits des personnages les plus marquants, à la physionomie desquels il a su donner tant de relief. Talent, comme noblesse, oblige, et M. A. Estignard a eu tort, en une étude de pareille envergure, de négliger la partie iconographique, qui s'imposait.

E.-C. GAUDOT.

Histoire du règne de Marie Stuart, par MARTIN PHILIPPSON. T. II et III. Paris, Bouillon, 1892, 2 vol. in-8 de 405 et 517 p. — Prix : t. II, 5 fr. ; t. III, 10 fr.

L'excellente histoire de Marie Stuart et de son temps se complète par deux tomes divisés en trois livres. Livre II : Succès de Marie Stuart en Écosse (Marie Stuart organise son gouvernement : politique extérieure de Marie Stuart pendant les deux premières années de son gouvernement ; négociations de mariage). Livre III : Darnley (la rupture avec l'Angleterre ; le mariage de Darnley et de Marie Stuart ; la guerre civile : politique agressive de Marie Stuart ; le meurtre de Riccio). Livre IV : la catastrophe (Naissance de Jacques VI ; le meurtre de Darnley ; la fin du règne). Un bon choix de pièces justificatives termine cette œuvre claire et saine, qui élargit le champ des luttes de Marie Stuart et d'Élisabeth et y fait voir l'antagonisme religieux et politique de l'Écosse autonomiste et de l'Angleterre unioniste.

A. S.

Biographies du dix-neuvième siècle. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 330 p. — Prix : 3 fr.

Dix grands chrétiens de nos jours, par J.-M. VILLEFRANCHE. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Biographies du XIXe siècle* sont une collection parallèle aux *Illustrations du XIXe siècle*, publiées par la même librairie. A elles deux, elles doivent compter aujourd'hui une vingtaine de volumes. C'est une véritable encyclopédie, fort intéressante, très variée et surtout chrétienne. Le présent volume contient les biographies de l'amiral Duperré, de Milosh Obrenovitch, de l'impératrice Marie-Louise, de Berlioz, du prince Albert, l'époux de la reine Victoria, de Benjamin Constant, enfin du maréchal Oudinot ; elles sont signées de noms aimés du public chrétien : E. Perret, Constant Amero, Jacques de la Faye, X. de Bailles, Jean de la Valette, Mgr Ricard et le commandant Grandin. Les enfants y apprendront l'histoire contemporaine sans fatigue et, j'ose le dire, avec profit pour l'intelligence et le cœur.

— Le second volume, *Dix grands chrétiens*, me semble présenter plus d'intérêt encore. La raison en est simple : c'est un choix, en quelque

sorte le dessus du panier de la collection, et il est fait par un homme passé maître en l'art d'écrire les biographies contemporaines. Ces dix grands chrétiens dont M. Villefranche a composé sa galerie sont : Donoso Cortès, O'Connell, Ozanam, Montalembert, de Melun, Dupont (le saint homme de Tours), Louis Veuillot, Garcia Moreno, de Sonis et Windthorst. Grands orateurs, grands hommes d'État, grands hommes d'œuvres, grands soldats, rien n'y manque, on le voit, des gloires laïques chrétiennes de notre temps. C'est d'une lecture infiniment plus instructive et plus bienfaisante et tout aussi intéressante que celle des Plutarque de l'antiquité. Aussi recommandons-nous tout particulièrement aux maîtres chrétiens cet excellent livre, qui peut faire germer dans les esprits et dans les âmes des moissons de nobles idées et de grandes vertus.

P. TALON.

Histoire de Soulavie (*naturaliste, diplomate, historien*), par A. MAZON. Paris, Fischbacher, 1893, 2 vol. in-8 de VII-299 et 279 p. — Prix : 15 fr.

Ces deux volumes sont pleins de faits et de documents. L'auteur, M. Mazon, est un compatriote de Soulavie, et il a recueilli sur lui, sur sa vie, sur ses opinions, dans les traditions du pays, dans les souvenirs locaux, dans les archives des familles et aussi dans les archives officielles, nombre de pièces curieuses. Mais si le livre est intéressant, il faut avouer que le héros ne l'est guère. Prêtre, successivement vicaire d'Antraygues, curé de Sept-Vents, grand vicaire de Châlons, il est un des premiers à se défroquer et, qui pis est, à se marier. Homme politique, il flatte tour à tour tous les partis, Robespierre après les Feuillants, les thermidoriens après Robespierre, le Directoire, le premier Consul, l'Empereur; sa mort, survenue en 1813, l'empêcha probablement seule de déposer les mêmes hommages aux pieds des Bourbons. Diplomate, envoyé à Genève en qualité de résident de France, il ne se signale guère qne par son exagération révolutionnaire et son agitation brouillonne; il ne tarde pas à être à couteau tiré avec le gouvernement près duquel il est accrédité et qui finit, après le 9 thermidor, par obtenir sa révocation et son incarcération. Collectionneur, il réussit à réunir une masse considérable de documents de haute valeur, manuscrits, pièces diplomatiques, lettres privées, estampes, mais la plupart, il faut bien en convenir, par des moyens peu avouables, que les juges les plus compétents et les moins suspects ont flétris, depuis le comte d'Hauterive, qui le traite fort durement dans un rapport au duc de Bassano, jusqu'à M. Flammermont, qui parle de ses « vols dans les collections publiques et privées, » et M. Albert Sorel, qui l'appelle un « flibustier d'archives » et un « fabricant d'apocryphes. » C'est qu'en effet Soulavie ne s'est pas contenté de recueillir tous ces documents, il a essayé de les mettre en œuvre dans un assez grand nombre de volumes, publiés sous le titre de

Mémoires — de Richelieu, de Maurepas, d'Aiguillon, etc., — volumes dont plusieurs ont eu un gros succès de vente, comme tous les ouvrages à scandales, mais qui ne peuvent être d'aucune utilité à l'historien ; car, à côté de quelques pièces ou d'anecdotes authentiques, ils en contiennent un bien plus grand nombre de fausses ou de falsifiées.

Le vrai mérite de Soulavie, que nous n'irons pas cependant jusqu'à qualifier de « gloire » et de « génie, » comme son historien, ce sont ses études comme naturaliste. En botanique, en géologie surtout, il a fait d'importantes découvertes alors attaquées, aujourd'hui confirmées par la science moderne. Il a eu un autre mérite, c'est de bien mourir. Assagi par l'expérience et sentant se réveiller la foi de son enfance, avec les enseignements d'une mère pieuse, il a modifié ses idées et s'est réconcilié avec l'Église, un peu tardivement, mais sincèrement. La lettre de son frère, citée par M. Mazon, ne laisse aucun doute sur ce point.

Quant à l'esprit qui anime ces deux volumes, nous ne croyons pouvoir mieux le faire connaître qu'en citant ces lignes qui les terminent et auxquelles nous nous associons pleinement : « Quand l'État est assez aveugle pour ne pas comprendre que le plus solide fondement politique est ailleurs que dans des considérations purement humaines, et qu'avec un Président, comme avec un Roi, l'esprit religieux, inséparable du respect des lois, est la plus sûre garantie de la tranquillité et de la prospérité publiques ; quand l'enseignement religieux est l'objet de vexations et d'entraves qui tendent à le détruire — il nous est impossible de voir là un triomphe de la raison et de la liberté, et nous pensons qu'il ne valait guère la peine de faire tant de révolutions pour en arriver à une tyrannie, moins sanglante sans doute que celle de 1793, mais non moins irritante pour les convictions sincères, et plus dangereuse peut-être pour l'avenir de la France. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Madame Mère (Napoleonis Mater), *essai historique*, par le baron LARREY. Paris, Dentu, 1892, 2 vol. in-8 de XII-569 et 576 p. — Prix : 15 fr.

Cette histoire est certainement un panégyrique, et si les relations, les souvenirs, les attaches de l'auteur l'expliquent et le justifient en quelque sorte, du moins le lecteur garde une certaine défiance en face de conclusions qui sont trop flatteuses. J'ai éprouvé ce sentiment et je doute qu'on s'en puisse facilement défendre. C'est regrettable, c'est même fâcheux pour la thèse soutenue avec conviction et chaleur par M. le baron Larrey, et cette figure, bien peu connue, jamais étudiée, de la mère de Napoléon, aurait été plus véridiquement reproduite par un peintre moins prévenu en sa faveur. Du moins n'en rencontrerait-on pas de plus respectueux, de plus amoureux, j'oserais dire ; et ces sentiments nous ont valu une étude fouillée avec grand soin.

Les sources de l'auteur sont à peu près exclusivement bonapartistes :

il s'appuie toujours sur la *Correspondance* de Napoléon, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les souvenirs des généraux Montholon ou Bertrand, les notes fournies par la famille impériale. De ce chef, il publie plus de cent cinquante lettres manuscrites qui ont de l'intérêt et de la valeur. Il a déployé une patience de bénédictin à rassembler les éléments d'une étude dont la première esquisse remonte à 1834 ! On regrettera l'absence d'une table des noms cités, guide nécessaire dans les quatorze cents pages de ces deux gros volumes, on blâmera avec raison la monotonie des titres de chapitres, qui sont tous désignés par une simple date : 1800, 1801, 1802, etc.... mais on admirera les efforts de M. le baron Larrey pour remplir ce cadre jusque dans les plus petits détails, et on lui saura gré de la reproduction qu'il a fait faire de nombreux portraits de Madame Bonaparte.

Il s'efforce de dégager quelques points d'histoire assez obscurs sur l'origine de la famille impériale; malheureusement, il ne peut nous donner de conclusions absolues sur l'âge, le mariage de Lætitia Ramolino; il ne dissipe pas complètement non plus l'obscurité qui enveloppe la date même de la naissance de Napoléon.

Les sentiments enthousiastes de M. le baron Larrey ne pouvaient lui faire éviter de tomber dans des exagérations : il invoque constamment Plutarque en parlant de Madame Mère, qu'il nomme « une des femmes les plus illustres de la France moderne; » le moindre billet d'elle le transporte; et il exagère son mérite personnel en déclarant que ses conseils eussent sauvé, en 1814, Napoléon. Il pèche encore plus par prétérition, en passant volontiers sous silence les côtés malheureux nombreux qui peuvent obscurcir l'auréole dont il aime à entourer toutes les personnes de la famille Bonaparte.

Les exagérations louangeuses, je les excuse; mais les erreurs, je les déplore; elles sont un peu trop nombreuses :

Talleyrand et Berthier ne furent pas témoins du mariage religieux de Napoléon et de Joséphine (I, p. 363); — le mariage de Jérôme Bonaparte et de Mme Paterson était parfaitement valable (I, p. 372); — dire (I, p. 472) que les calamités de la guerre d'Espagne furent provoquées par l'Angleterre, c'est retourner les rôles et méconnaître celui, bien coupable, de Napoléon. — Les erreurs sont multipliées à propos de Pie VII; je laisse les appréciations personnelles, tout en les récusant; mais les faits ! En 1809, il n'y avait pas de désaccord entre le Pape et l'Empereur à propos d'un nouveau Concordat (II, p. 2); l'arrestation scandaleuse du souverain Pontife ne fut pas « entraînée par la découverte de la bulle d'excommunication; » la mission du général Miollis est bien antérieure à ce prétexte. — C'est la première fois que j'entends dire qu'en 1809, Pie VII partit « déguisé » de Rome à Fontainebleau (II, p. 331) : il fut arraché du Quirinal en juillet 1809 et ce ne fut qu'en juin 1812

qu'il parvint à Fontainebleau, après l'emprisonnement de Savone.

Même erreur matérielle à propos du duc d'Enghien ; la vieille histoire du premier Consul voulant faire grâce et n'en ayant pas le temps est reproduite dans toute sa naïveté (I, p. 338); les autres détails ne sont pas plus exacts; et quant à venir dire que les objets remis avant son exécution par le malheureux prince à Rovigo parvinrent à leur adresse, grâce aux soins de Madame Mère, c'est oublier qu'ils furent cyniquement jetés dans un carton de la préfecture de police, et qu'on pouvait encore les voir enfouis sous de vieux papiers, aux Archives, pendant le second Empire. M. Welschinger a fait la lumière la plus éclatante sur ces procédés honteux, caractéristiques du drame lui-même.

J'ai voulu relever çà et là des obscurités, des exagérations, des erreurs dans le livre de M. le barron Larrey. Qu'il les ait commises, je le comprends, sans pouvoir l'en absoudre; mais il convient de dire qu'un attachement des plus respectables l'unit à la famille Bonaparte : il a été élevé dans le culte de l'Empereur par son illustre père, lié par la reconnaissance la plus légitime à son bienfaiteur. — Au point de vue de l'histoire, on a le droit de se tenir en garde contre des panégyriques; au point de vue des sentiments, on a le devoir de s'incliner devant la persévérance d'une fidélité qui honore ceux à qui elle s'adresse, plus encore ceux qui s'en font les serviteurs désintéressés. G. DE G.

Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande, publiés pour la Société d'histoire contemporaine. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de xv-403 p. — Prix : 10 fr.

Michel Moulin, dit Michelot, « appartenant à une famille considérée, mais sans fortune, ne reçut que l'éducation d'un enfant de la campagne. » Il n'en devint pas moins un des chefs royalistes les plus justement renommés par leur intelligence et leur activité. Il fut un des lieutenants les plus puissants de Frotté. Aussi ses mémoires, qui embrassent le récit des soulèvements royalistes dans le Bocage normand de 1793 à 1815, offrent-ils un intérêt capital, tant parce qu'ils complètent les *Mémoires* de Séguin, que parce qu'ils émanent d'un homme bien placé pour connaître les événements et les raconter.

Une excellente introduction de M. L. de Neuville nous fait connaître avec exactitude le texte des *Mémoires*. Ajoutons, pour expliquer quelques critiques, fort justifiées d'ailleurs, sur les embellissements donnés par le gendre de l'auteur, M. Cassin, aux *Mémoires* de son beau-père, que ce goût de littérature qui se révélait alors chez M. Cassin s'est développé chez sa fille au point de transformer la veuve d'un de nos académiciens les plus célèbres en un romancier des plus distingués.

Les soulèvements eurent pour cause le massacre des réfractaires par les gardes nationales. Moulin décrit parfaitement les premières ven-

geances bien inoffensives tirées contre les patauts, prédicateurs de la République ou coupeurs d'oreilles, et les exploits de ceux qui délivraient les bons prêtres emprisonnés. Pour réduire ceux qui étaient les vrais soutiens de la liberté, on employait déjà le système d'otages, et le père de Moulin, arrêté, mourait de mauvais traitements dans sa prison. Frotté arriva bientôt, qui organisa l'armée royale, déjà grossie et encouragée par les succès partiels des compagnies que commandait Moulin. Le premier rassemblement avait été de quatre cents hommes (p. 39).

Moulin ne cache pas la vérité. Parmi les chouans, il y en eut qui n'avaient d'autre but que de trahir et de déshonorer leurs coreligionnaires ; et s'il faut louer la discrétion des propriétaires et de l'éditeur, qui ont supprimé quelques passages, il ne faut pas moins féliciter Moulin d'avoir raconté et jugé des faits tels que la surprise de Torchamp.

Après la mort de Frotté, Moulin fut pris et conduit au fort de Joux. C'est là, on peut le dire, la seconde partie et non la moins curieuse de son existence. Avec quel courage et malgré quels dangers il s'échappa ; quelle présence d'esprit il montra, allant rechercher le chien d'un de ses compagnons oublié au milieu de l'évasion ; et sachant tenir le rôle tantôt de marchand, tantôt de domestique, et tantôt de courrier d'ambassade ! Et à peine revenu en Angleterre : homme de tête et de cœur, désigné pour retourner en Normandie, y pénétrant, goûtant enfin les joies de la famille, dépistant ses ennemis, et retournant en exil après avoir heureusement et complètement rempli sa mission.

Après la première Restauration, aux Cent-Jours, Moulin reprit sa vie de lutte pour la religion et la Royauté. La rentrée de Louis XVIII mit fin au dernier soulèvement organisé par ce vaillant patriote. Il reçut le grade de colonel et mourut à Caen en 1840.

Il faut savoir gré à la Société d'histoire contemporaine, toute jeune et déjà grande par le nombre et l'intérêt de ses publications, d'avoir édité ces Mémoires, dont on pourrait peut-être critiquer l'exactitude de quelques détails, — et encore bien peu, — mais dont le fond est d'un prix inestimable pour faire connaître la vie et le courage de nos aïeux les chouans.

BOURMONT.

Lamennais. Étude d'histoire politique et religieuse, par E. SPULLER. Paris, Hachette, 1892, in-12 de xx-361 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le principe, le livre de M. Spuller devait paraître dans la charmante collection des Grands Écrivains français. Mais il fallait traiter son sujet en deux cents pages, et l'auteur n'est pas capable d'une telle sobriété. Il a donc fallu se résigner à faire figurer ce nouveau travail dans la collection des œuvres de M. Spuller, où elle n'a pas à craindre le danger de comparaisons redoutables.

Le livre de M. Spuller est une apologie sans restriction de Lamennais,

« héroïque martyr de la conscience religieuse, » victime de ces affreux cléricaux, comme ce pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith. S'il a été malheureux, c'est la faute de ceux qui l'ont poussé au sacerdoce, car, à trente-quatre ans, Lamennais n'avait pas, paraît-il, la responsabilité de ses actes; s'il a été malheureux, c'est la faute des jésuites, naturellement, qui le combattaient « parce qu'il échappait à leur influence et les éclipsait par son génie, » et aussi de « ces journalistes soi-disant religieux, quelques-uns devenus évêques et cardinaux, à la fois hardis et violents, etc. » (le cliché est connu) ; pour tout dire en un mot, le malheur de Lamennais est l'exemple « le plus terrible de la froide atrocité des passions cléricales ! » Rome a bien aussi sa part de responsabilité dans cette grande infortune, car Rome s'est permis d'abord de ne pas répondre tout de suite à Lamennais, qui demandait à être jugé, puis de ne pas être de son avis et de condamner ses doctrines, quand elle se vit contrainte, par les agissements de Lamennais lui-même, à prononcer un jugement. Condamné par une autorité qui ne se trompe pas, abandonné par tous ses amis catholiques, à qui la vérité était plus chère encore que l'amitié, c'est tout de même lui qui avait raison, au témoignage de l'infaillible M. Spuller, et la preuve en est que le mouvement catholique actuel procède de Lamennais et que l'Église, après l'avoir condamné, évolue aujourd'hui dans son sens. Comme « la condamnation de Galilée, » la condamnation de Lamennais est la condamnation de la prétendue infaillibilité de l'Église. » Voilà comment raisonne M. Spuller, sans se douter d'ailleurs à quel point il se trompe. Respectons sa candeur, et laissons-le placer Lamennais « à côté du grand pape Grégoire VII, ayant comme lui aimé la justice et haï l'iniquité. » M. Spuller a d'ailleurs pris de bonnes résolutions à l'école de Lamennais : « Pour nous, dit-il, le vrai principe libéral nous interdit de distinguer entre la liberté du bien et la liberté du mal, entre la liberté de la vérité et la liberté de l'erreur. » Décidément M. Spuller est en train de se convertir, car il fut un temps, pas très éloigné, où il pensait différemment ; c'était le beau temps de l'article 7 et des crochetages de couvents. La conversion de l'allié fidèle de Jules Ferry, après celle de l'Église catholique, il faut avouer que c'est une belle revanche pour Lamennais.

Ajoutons timidement que nous ne sommes bien sûr ni de l'une ni de l'autre. Ce dont nous sommes bien certain, par exemple, s'il est vrai, ce que nous ignorons, que Lamennais ait voulu « spiritualiser la démocratie, l'élever au-dessus des appétits naturels, la soustraire à l'empire des passions et des forces brutales, démontrer l'identité nécessaire de la politique et de la morale, » c'est que la démocratie ne paraît guère pressée de réaliser ce rêve ; cela viendra peut-être, mais il semble que nous en soyons encore assez loin.

Voilà, en quelques mots, l'impression que nous avons gardée de la lecture du nouveau livre de M. Spuller. On nous pardonnera de ne l'avoir pas pris trop au sérieux. M. Spuller est très pénétré de son importance, et certains catholiques sont assez portés à encourager ce sentiment ; il n'est que juste de le dégonfler un peu. P. TALON.

Berryer, sa vie et ses œuvres, par G. LECANUET, prêtre de l'Oratoire. Paris, Bloud et Barral, 1893, gr. in-8 de VII-492 p. avec portrait de Berryer et fac-similé de son écriture. — Prix : 5 fr.

Berryer ! Ce nom est synonyme de grandeur d'âme, de loyauté chevaleresque, de fidélité aux nobles causes, servie par le génie de l'éloquence. M. Lecanuet a voulu, en attendant le travail complet de M. Ch. de Lacombe, faire revivre cette sympathique et belle figure, en groupant avec habileté les documents connus et quelques lettres inédites. N'en déplaise à sa modestie, son étude a une réelle valeur de fond et de forme ; elle va de la naissance de Berryer jusqu'à sa mort (1790-1868) ; elle le suit dans toutes les phases de sa vie.

Berryer, dont le père honora le barreau par sa droiture et son courage, eut un moment la pensée d'entrer dans le sacerdoce, mais le sage M. Émery l'en détourna. En 1811, il se fit inscrire à Paris comme avocat. Il était encore, à cette époque, fasciné par les fausses gloires de l'Empire; mais les cruelles exécutions qui suivirent la conspiration de Mallet l'éloignèrent d'un gouvernement tyrannique : il devint royaliste et le fut toujours, sans exaltation comme sans faiblesse. Aussi il salua, plein d'enthousiasme, le retour des Bourbons, et il détesta l'équipée des Cent-Jours. Adversaire déclaré de Decazes jusqu'en 1820, il montra de l'estime au ministère Villèle, et tâcha vainement de désarmer la vengeance de Chateaubriand, brutalement révoqué; puis, à la veille des tempêtes, il fut nommé député de la Haute-Loire; plus tard, il représentera constamment les Bouches-du-Rhône, et, aux heures orageuses, Marseille ne lui ménagera pas les ovations ardentes.

En 1830, Berryer avait quarante ans, l'âge de la force et de l'élan contenu. A la Chambre, il fut hostile à l'adresse inconsciemment séditieuse des 221 ; le ministère Polignac alarma son patriotisme éclairé; de ce jour il prévit la chute du trône, mais cependant, Français avant tout, il ne crut pas devoir, comme tant d'autres, s'éloigner des affaires publiques sous le régime de Juillet. Donc, de 1831 à 1848, il déploya, sans opposition systématique, toujours pour le plus grand bien de la France, toutes les magnificences de son génie oratoire. Tour à tour la liberté, la prospérité, la dignité de la France au dedans et au dehors, sollicitaient les accents souvent passionnés d'une éloquence nourrie de raisons et de faits, constamment étrangère aux personnalités injurieuses dans ses plus vives effervescences. Il n'écrivait pas ses discours ; seulement il rassemblait

ses matériaux, les coordonnait dans sa prodigieuse mémoire, formait le cadre de ses idées, arrêtait et enchaînait les principaux développements de ce qu'il devait dire. C'était là sa gestation laborieuse, il était comme assombri par le tourment de l'inspiration ; enfin il parlait ; son front chargé de nobles pensées redevenait serein ; sa voix souple et sonore, son geste, son attitude, s'harmonisaient avec la puissance de son talent ; amis et opposants étaient subjugués, éclataient en frénétiques acclamations, car s'il avait des opposants, il n'avait pas d'ennemis. Par malheur, son dédain de la gloire lui faisait négliger la revision de ses discours, et de là les phrases lourdes, les incorrections et les répétitions qu'on y remarque ; c'est une lave refroidie. Tels qu'ils sont cependant, ils restent admirables.

Berryer avait prévu la chute de la royauté de Juillet ; toutefois il ne prit aucune part aux violences qui allaient la renverser. Sous la république de 1848, il se consacra tout entier, d'une part, aux intérêts de l'ordre et de la liberté, d'autre part, aux mesures, hélas ! méconnues, qui auraient pu neutraliser les menées ambitieuses de Louis Bonaparte et sauver le pays d'un nouveau despotisme. En même temps il travaillait à l'union des deux branches de la maison de Bourbon, seule garantie du présent et de l'avenir ; mais les divisions des royalistes, perfidement entretenues par M. Thiers, firent échouer toutes les initiatives conciliantes du grand orateur. On connaît sa résistance au coup d'État et sa conduite courageuse à la mairie du Xe arrondissement. Dès lors il reprit avec plus d'ardeur ses fonctions d'avocat. Nommé bâtonnier en 1852, il eut jusqu'en 1863, au barreau de Paris, une période splendide de succès. Entre temps, il jouissait à Augerville, qui lui avait été conservé en 1836 par la générosité de ses amis, des charmes de la vie champêtre au sein de sa famille, et entouré d'illustres visiteurs. Rendu à la vie publique en 1863, il se dévoua pendant cinq ans, mais forcément avec moins d'éclat que jadis, à la défense de tous les droits et de toutes les libertés ; il guerroya contre les gaspillages, les folies et les témérités du pouvoir ; enfin une sainte mort couronna sa noble vie. L'auteur raconte d'un style ému ses derniers jours, et cite les hommages décernés partout à sa mémoire.

Berryer n'a pas été, même dans son camp, à l'abri des critiques. On lui a reproché, en religion, d'avoir été trop exclusivement un homme de parti, et, en politique, d'avoir poussé trop loin son ralliement aux principes de 1789, d'avoir eu quelque tendance au libéralisme catholique, d'avoir osé dire à Charles X exilé que la Révolution avait été nécessaire. L'espace me manque pour examiner contradictoirement ces inculpations : toutefois, je m'empresse de dire que s'il refusa de s'unir au parti catholique, qu'il accusait de ne pas joindre à ses revendications pour la liberté de l'enseignement l'action politique ; si peut-être il ne se mêla

pas avec assez d'éclat aux débats de 1850 sur le même sujet, il n'en fut pas moins un zélé défenseur de la liberté religieuse. Il avait en horreur les ingérences de l'État dans le domaine de l'Église et le sanctuaire de la conscience : c'est ainsi qu'il écrivit un mémoire pour les jésuites en 1828, qu'il les soutint énergiquement en 1845, à la grande satisfaction du général de l'ordre, qui le remercia vivement de ses bons services. En 1831, il protesta contre les profanations sacrilèges de Saint-Germain l'Auxerrois, contre le divorce au nom de la religion catholique et au nom de la majorité des Français, et deux ans plus tard, contre la proposition de M. Portalis ayant pour objet de faire reconnaître par l'État le mariage civil des prêtres; c'est ainsi encore que sous l'Empire il traita avec une vigueur toute catholique la question romaine. Comme homme privé, il revint, sous la direction du P. de Ravignan, son intime ami, à la pratique religieuse qu'il avait délaissée depuis quelques années; son âme tendre autant que fière s'abandonnait volontiers aux pieux élans. En ce qui concerne ses relations avec M. le Comte de Chambord, qui lui prodiguait les témoignages de son estime et de son affection, l'auteur se laisse entraîner, à la suite de M. de Falloux, dont il prend trop souvent pour guide les *Mémoires* si personnels, à des reproches immérités contre l'auguste prince; il ne rend pas assez justice à sa grande âme et à sa haute intelligence. Je ne puis aborder ici successivement ses prétendus griefs; au reste, les *Mémoires d'un royaliste* ont soulevé des protestations et des réfutations qui me dispensent d'en parler. En terminant, j'aime à remercier l'historien d'avoir reproduit les belles paroles de Léon XIII sur Berryer : « Il vous faudrait, » dit-il à Mgr Bourret, évêque de Rodez, « une grande voix qui parlât à la France; » et aussitôt, levant les mains au ciel : « Où est Berryer? où est Berryer? » s'écria-t-il. « Quel plus bel éloge de Berryer que ces mots tombés de si haut! Ils ont dû faire tressaillir de fierté dans sa tombe le vaillant chrétien. Ah! il n'est plus là pour nous entraîner aux nobles combats. »

GEORGES GANDY.

BULLETIN

Séminaires et séminaristes, par A. DE SYLVIA. Paris, Dentu, in-8 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est peut-être pas d'impression plus pénible que celle qu'on éprouve à voir un auteur dont la plume s'humecte imprudemment dans la fange, se poser en réformateur de l'Église, en défenseur de sa vertu outragée. Cette souffrance est plus grande encore, quand on se trouve obligé de partager avec lui certaines idées justes dont il s'est fait le champion. Le style doit toujours demeurer en rapport avec la délicatesse des matières qu'on aborde; or, est-il une question plus digne de respectueuse réserve que celle de la formation intellectuelle, morale, apostolique du clergé ? M. de Sylvia (?)

avait un admirable sujet à traiter, il avait mille fois raison de le développer, mais il a plus nui par son livre à la cause qu'il prétend défendre, que n'ont pu le faire (s'ils sont vrais) tous les ignobles faits qu'il a eu le malheur de rapporter.

Pourquoi s'arrêter aux turpitudes qui souillent les pages 90, 139, 148, 155, 160, 163, 182, 239, 264? Tout cela d'abord est-il seulement vraisemblable, et comment l'auteur aurait-il pu pénétrer tant d'infâmes secrets ?.... Mais, en admettant même l'exactitude des faits, dans la plupart des cas cités, *quid ad rem ?* Le livre de M. de Sylvia aurait étonnamment gagné à être débarrassé de ces scories. La même thèse, appuyée sur les mêmes arguments présentés avec modération et discrétion, aurait eu une tout autre puissance. Nous regrettons sincèrement qu'un critique bienveillant n'ait pas prémuni l'auteur contre ses excès de plume et rendu ainsi plus digne d'attention une œuvre qui se déshonore par les caractères odieux du pamphlet. — Les idées préconisées par le R. P. Didon (p. 235) et celles qu'a si ardemment soutenues Mgr Fèvre (p. 315) auraient dû être approfondies davantage. Si elles étaient mises à l'essai en comparaison avec les systèmes différents, on pourrait espérer un renouvellement qui ferait ressortir la supériorité de la pratique la plus profitable.

Séminaires et séminaristes est donc un livre ne répondant pas à ce qu'on aurait pu attendre de son titre; trop d'idées étrangères au sujet, trop de grossièretés le déparent, et les sages réformes que peut seule inspirer une œuvre mûrie, pondérée, ne seront pas son fait. L'auteur s'est lui-même aperçu de ses divagations et a dû reconnaître n'avoir « parlé des séminaristes que très peu d'une manière directe. » G. Péries.

Le Marché financier en 1892, précédé d'une préface sur le rôle de la spéculation, par Arthur Raffalovich. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de xx-176 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur résume l'histoire, pendant l'année 1892, du marché des capitaux sur les principales places du monde. On constatera tout d'abord que cette période est caractérisée par une stagnation relative des affaires, bien que le 3 0/0 français ait, pour la première fois, atteint le pair. Puis on remarquera la solidarité qui s'accuse de plus en plus entre les divers marchés financiers, et qui les rattache à un système d'économie internationale. C'est le problème des rapports de l'or et de l'argent qui a surtout été agité. Et c'est par une conférence internationale, tenue à Bruxelles en novembre et décembre, qu'on a tenté de le résoudre. Les discussions auxquelles M. Raffalovich, représentant de la Russie, a pris une part importante, n'ont pas abouti et ne pouvaient aboutir. Beaucoup plus pratique a été la décision prise par l'Autriche-Hongrie, s'assurant, avec l'étalon d'or, une excellente circulation monétaire. L'Inde vient, on le sait, d'entrer dans la même voie, en fermant ses hôtels des monnaies à la libre frappe de l'argent. Ce sera un intéressant sujet d'études pour *le Marché financier en 1893*. En attendant, M. Raffalovich a fait précéder les renseignements qu'il a recueillis pour 1892 de judicieuses observations sur la spéculation et son rôle : elle exerce souvent, d'une façon plus ou moins inconsciente, la fonction d'assureur. On se rappellera que ce problème a été récemment traité à fond dans le magistral ouvrage de M. Claudio Jannet sur *le Capital, la finance et la spéculation.* J. Angot des Rotours.

Appel à la bourgeoisie libérale, par Édouard Cohen. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de vi-123 p. — Prix : 1 fr.

Les élections diront si cet appel a été entendu. Il témoigne d'un enthousiasme, trop peu tempéré de distinctions et de réserves, pour les principes de 1789, le rôle de la bourgeoisie en ce siècle, et l'œuvre du parti qui nous gouverne depuis quinze ans. Ce qui vaut mieux que cet optimisme trop indulgent, c'est le programme que M. Cohen nous propose pour l'avenir, et qui est, dans son ensemble, fort raisonnable. Souhaitons que sa voix soit écoutée par ses coreligionnaires républicains. Il conseille l'ordre et l'économie dans les finances, la suppression des octrois, la décentralisation administrative, l'amélioration de la condition des ouvriers par tous les moyens qui favorisent la vie à bon marché et la sécurité de la vieillesse. Voici textuellement ce qu'il écrit (p. 96) des lois scolaire et militaire : « Pourquoi interdire d'une façon absolue l'entrée de l'école aux ministres des divers cultes? Pourquoi ne pas leur permettre de venir y donner, à des heures et à des jours fixes, l'enseignement religieux aux élèves dont les familles le désireront? Pourquoi ne pas admettre, dans une certaine mesure, l'enseignement congréganiste dans les communes où les conseils municipaux le préféreront, en le soumettant d'ailleurs à tous les programmes autorisés par le gouvernement? Pourquoi ne pas décider que les séminaristes et les ecclésiastiques appelés au service militaire seront affectés spécialement aux ambulances, au lieu d'être soumis au métier des armes? » J'aurais souhaité une revendication catégorique du droit d'association, si méconnu par nos lois et surtout par nos lois fiscales. Mais, en somme, l'état d'esprit dont ces pages sont l'expression est d'un heureux augure ; il réjouira tous ceux qui aiment la paix et sentent quels immenses bienfaits produirait en France l'union des honnêtes gens. J. Angot des Rotours.

Six Opérettes nouvelles pour collèges et pensionnats, par Aug. Thibault (pour jeunes gens). Paris, Haton. 1° *La Fête au colonel Gringallot, maire de Vatfairfiche*, opérette-farce, 3 fr. ; — 2° *La Vengeance de maître Herbette*, opérette-féerie, 3 fr. ; — 3° *Le Serin de l'oncle de Valvert*, 3 fr ; — 4° *Le Renard et la Cigogne*, opérette en 2 parties : 1° *La Cigogne chez le Renard;* 2° *Le Renard chez la Cigogne*, 3 fr. 50 ; — 5° *Le Petit Mousquetaire*, 2 fr. 50 ; — 6° *Le Rendez-vous des Savoyards*, 3 fr.

Voici les résumés de ces six petite pièces, que nous signalons volontiers aux écoles et pensionnats chrétiens.

La Fête au colonel Gringallot, maire de Vatfairfiche. — Le colonel Gringallot, devenu sur ses vieux jours maire de la commune de Vatfairfiche, ne s'est pas corrigé, loin de là, de cette humeur grincheuse qui l'avait rendu jadis si désagréable à ses subordonnés. Ses boutades perpétuelles à propos de rien font naître, en dehors du programme de sa fête, des incidents absolument imprévus. Mais tout cela finit bien, et nous espérons, quoique l'histoire ne le dise pas, que le souvenir de la terrible catastrophe qui a failli signaler cette grande journée a suffi pour améliorer le caractère hargneux du terrible colonel.

La Vengeance de maître Herbette. — Il en coûte de ne pas respecter maître Herbette, le puissant enchanteur de la forêt voisine, même lorsqu'il lui plaît de prendre un vulgaire déguisement. Les jeunes pensionnaires qui ont commis cette étourderie l'apprennent à leurs dépens, quand maître Herbette, armé de la baguette magique et précédé de ses lutins, apparaît soudain au milieu d'eux et les condamne, en punition de leur faute, à res-

ter immobiles pendant vingt années. Heureusement pour eux que, grâce à la baguette magique confiée pour quelques instants à un de leurs camarades en récompense de sa sagesse, ils sont réveillés les uns après les autres, échappant ainsi à un plus long châtiment, qu'ils jurent de ne jamais plus mériter à l'avenir. — Cette pièce convient aussi aux jeunes filles : il suffit de féminiser les noms.

Le Serin de l'oncle de Valvert. — Malgré les gâteries dont il était l'objet, M. Fifi — c'est le nom de notre serin, — s'est permis de prendre la clef des champs. Comment cacher à M. de Valvert cette fuite et cette ingratitude de son serin bien-aimé? A cette question que se pose le fidèle valet de chambre, Gabriel, le neveu de M. de Valvert, survenant à ce moment-là avec ses amis, propose comme solution d'installer dans la cage de Fifi un serin empaillé dont l'attitude immobile sera tout simplement taxée de mauvaise humeur et de bouderie inopportune. Aussitôt dit que fait. M. de Valvert, dans une scène d'amusants quiproquos, n'y voit d'abord que.... du jaune, mais ensuite il sort exaspéré d'une immobilité dont il prétend avec raison ne pas soupçonner le mystère. Pendant ce temps-là, Fifi qui a été rattrapé dans le jardin est rapporté fort à propos et réintégré dans sa cage, On devine que M. de Valvert, averti que son cher serin a recouvré sa pétulance habituelle, retrouve bien vite sa gaieté et son entrain ordinaires. Tout est bien qui finit bien. — Comme la précédente, cette pièce peut être représentée par les jeunes filles aussi bien que par les garçons.

Le Renard et la Cigogne. — Le renard et la cigogne sont deux bons voisins qui font entre eux un échange de politesse et.... de vilains procédés. Quel est le plus coupable des deux? Évidemment c'est le renard, puisque c'est lui qui commence. Ne s'est-il pas avisé de servir à déjeuner à la cigogne dans des assiettes plates dont le contenu reste absolument inaccessible au long bec de sa convive? Aussi en est-il puni dès le lendemain chez la cigogne, en ne trouvant à sa place, en guise d'assiette, qu'un vase au col étroit dont son museau ne peut explorer les profondeurs. S'il n'y avait eu que cela encore! Mais après la pièce de vers que lui a récitée Cigognette, une des filles de la cigogne, et qui était pleine des plus sombres présages, voici qu'on exécute une chansonnette pendant laquelle les coups de bec formant accompagnement vont imprimer finalement sur son dos le souvenir de sa mésaventure. C'est, comme on le voit, la fable de La Fontaine, agrémentée d'incidents nouveaux et de détails entièrements inédits. — Même observation que pour les deux pièces précédentes.

Le Petit Mousquetaire. — C'est peu pour le jeune enfant qui est ici mis en scène de déclarer qu'il aime le métier de soldat, il veut être, et il sera tout de suite mousquetaire. Avec quelle crânerie il aborde le capitaine d'une troupe de passage qui vient précisément manœuvrer près de lui et lui exprime.... « sa volonté! » Le capitaine perd bien son temps à lui alléguer sa jeunesse, sa figure imberbe et autres obstacles de même sorte! Notre jeune guerrier est déjà un vainqueur qui commence dès à présent l'apprentissage de la victoire et entend triompher presque sans combattre de toutes les difficultés. Aussi est-il admis à prendre rang parmi les mousquetaires, qui se montrent tout heureux d'accueillir ce jeune camarade, avide de servir avec eux la France et de mourir pour elle. L'entrain, la gaieté, un souffle de patriotisme, animent cette petite opérette.

Le Rendez-vous des Savoyards. — Un jeune Savoyard partage entre ses camarades une partie du trésor qu'il a trouvé dans une cheminée. On s'imagine sans peine la joie bruyante de ceux-ci, leur ébahissement à la vue de toutes ces pièces d'or et les noces qu'ils comptent s'offrir, grâce à cette aubaine

inespérée. Mais voici qu'après ces premiers transports, la pensée de leur mère leur traverse l'esprit.... leur mère si bonne et si pauvre, comme ils se reprochent de l'avoir un instant oubliée! C'est dans ce double sentiment de repentir et de piété filiale qu'ils se jettent à genoux et qu'ils chantent pieusement une prière qui sert de conclusion touchante à cette petite opérette.

A ce résumé qui montre le piquant et l'intérêt de ces petites pièces, nous pouvons ajouter qu'elles sont toutes accompagnées d'une musique alerte et pimpante, qui contribuera certainement à leur assurer bon accueil.

P. TALON.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. *Lectures et esquisses*, par PAUL MORILLOT. Paris, Masson, 1893, in-12 de 612 p. — Prix : 4 fr.

Le roman est exclu, non sans raison, à notre avis, des programmes de l'enseignement classique, malgré la place importante qu'il occupe dans les lettres françaises. Le *Télémaque* seul fait exception. M. Paul Morillot a cru devoir admettre la jeunesse, encore sur le banc des écoles, à une étude prudente et raisonnée d'un genre de littérature qui possède, pour beaucoup d'élèves, la curiosité de l'interdit, l'attrait malsain du fruit défendu. Il y aurait eu du danger à ouvrir immédiatement devant de tout jeunes esprits la porte toute grande au flot très mêlé des innombrables romans parus et où l'on voit les bons coudoyer les pires. Il eût été fort téméraire, d'autre part, de conseiller la lecture des meilleurs au même titre que la lecture d'*Athalie*. Tel n'a pas été le but de l'auteur du *Roman en France*. Il a voulu tout simplement découvrir aux élèves, autant pour leur plaisir que pour leur instruction, les beautés de notre littérature romanesque. L'écueil de ces sortes d'ouvrages est dans le choix des extraits, et c'est par là que pèche celui de M. Paul Morillot. S'autorisant d'une opinion du savant Huet, évêque d'Avranches, qui, dans son *Traité sur l'origine des romans*, estime qu'il est « nécessaire » d'initier « les jeunes personnes du monde » à la connaissance de l'amour permis, afin de les aider ainsi à « se démêler des artifices » de celui qui est « criminel, » l'auteur du *Roman en France* n'a pas cru devoir proscrire certaines pages pleines de tendresse ou de passion — en quoi il a eu tort; car il y a une différence entre de jeunes personnes qui vivent déjà dans le monde et de jeunes collégiens dont l'imagination travaille d'autant plus que leur liberté est limitée. Nous ferons encore un autre reproche à M. Paul Morillot, c'est d'avoir donné des morceaux de deux romans ouvertement impies et notoirement libertins : *La Religieuse* et *Jacques le Fataliste*, de Diderot. Un extrait du *Neveu de Rameau* suffisait amplement. Il y a des œuvres tellement odieuses qu'il est, pour ne pas dire autre chose, parfaitement inutile d'en faire connaître même le titre à la jeunesse des collèges. Ces réserves bien établies, il y aurait partialité à ne pas rendre justice au talent, à l'érudition, à la sagacité, à l'ingéniosité de M. Paul Morillot. La plupart de ses extraits offrent un réel intérêt, ses petites notices sur les romanciers français disent en peu de mots beaucoup de choses, et les trois grands tableaux qu'il fait de notre littérature romanesque aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles sont d'un maître en critique littéraire.

F. B.

Lectures choisies de Chateaubriand, avec notice et commentaire par GEORGES PELLISSIER. Paris, Delagrave, 1892, in-12 de XXIV-283 p. — Prix : 2 fr.

Voici un recueil bien fait de morceaux choisis de Chateaubriand. L'auteur

procède, non par genres, ce qui est toujours un peu artificiel et arbitraire, mais par ordre chronologique, ce qui permet de suivre d'année en année et œuvre par œuvre les progrès ou simplement les changements qui se sont opérés dans la manière de Chateaubriand. Toutes les œuvres du grand écrivain sont représentées dans ce recueil, à l'exception toutefois des œuvres purement politiques, dont la place n'est guère dans un livre d'écolier, et des *Mémoires d'outre-tombe*, qui ne sont pas encore dans le domaine public et où, pour ce motif, l'auteur du recueil n'a pu puiser librement. Ainsi l'élève qui réfléchit peut « suivre Chateaubriand dans l'évolution de ses idées et dans le développement de son génie littéraire. » Le recueil ne se dérobe à cet ordre chronologique qu'en ce qui concerne les poésies, rejetées à la fin du volume, ce qui n'a aucune importance, ou plutôt ne présente que des avantages, à raison du peu de place que la poésie, en vers, tient dans les œuvres de Chateaubriand. Ce recueil a donc une certaine valeur littéraire, et pourtant nous ne le recommanderons pas aux écoles chrétiennes, par la raison toute simple que l'auteur n'est pas chrétien, et qu'il le laisse trop voir dans ses notes. Le livre a d'ailleurs été certainement écrit en vue des écoles neutres, l'auteur ne s'étonnera donc pas outre mesure de n'être pas reçu ailleurs. P. Talon.

Petits Mémoires du XIXe siècle, par Philibert Audebrand. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Né à la vie intellectuelle en 1830, M. Philibert Audebrand n'a, depuis cette époque, cessé de collaborer à une foule de journaux parisiens. La « Chronique » est sa spécialité. Il a fait partie de tous les cénacles littéraires. Il a été intimement lié avec les écrivains, les poètes et les artistes contemporains les plus en renom. Il a beaucoup vu, beaucoup écouté, beaucoup retenu. Aujourd'hui, sous ce titre : *Petits Mémoires du XIXe siècle*, il se propose de publier ses souvenirs. Le premier volume qui vient de paraître et ouvre la série a trait à Henri Heine, Félix Arvers, Méry, Gérard de Nerval, Charles Philippon, Alfred de Musset, Arthur de Calvimont, Alexandre Dumas père, etc. Cela fourmille d'anecdotes curieuses, de détails inédits et peu connus. Le chapitre le plus intéressant est, sans contredit, celui que M. Audebrand consacre à Méry, l'incomparable causeur. Il reproduit de lui une conversation sur l'inconvénient des richesses et la misère morale des millionnaires, qui est tout ce qu'on peut lire de plus étincelant. Ajoutons que, sous une forme paradoxale, Méry, ce jour-là, sema des vérités à pleines mains. Le chapitre consacré à Henri Heine ne manque pas non plus d'intérêt; mais il est conçu dans un esprit voltairien qui nous le gâte. Il y aurait surtout à effacer de ce chapitre la reproduction bien inutile d'un ridicule et grossier blasphème de l'auteur des *Reisebilder* sur l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. M. Audebrand affirme que ses *Petits Mémoires* sont « très sincères, très véridiques, » point chargés « d'ornements ni de fictions d'aucun genre. » Il promet de continuer la série, « si le public lui fait bon accueil. » Pour obtenir ce « bon accueil, » il n'y a, à notre avis, qu'à ne blesser aucune croyance et à respecter tout ce qui est respectable. On peut être « très sincère, très véridique, » sans afficher personnellement un voltairianisme, aujourd'hui d'ailleurs bien démodé; on peut aussi faire preuve de beaucoup d'esprit, et M. Audebrand, qui écrit avec goût, d'une plume alerte et facile, est loin d'en être dépourvu. F. B.

Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland während der zweiten Hälfte des Mittelalters, von STEPHAN BEISSEL, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, gr. in-8 de VIII-143 p. — Prix : 2 fr. 40.

Cette étude sur « le culte des saints et de leurs reliques en Allemagne, durant la deuxième période du moyen âge » est un fascicule supplémentaire des *Stimmen aus Maria-Laach;* elle fait suite à une autre dont il a été rendu compte ici même (t. LXII, p. 43). Il suffira d'en indiquer les lignes principales, dont les divisions sont trop exclusivement objectives : translation des reliques, culte des saints et conservation de leurs reliques sur les autels jusqu'au XIIIe siècle; culte des saints et des reliques de l'Orient, saints de l'Allemagne pendant la dernière moitié du moyen âge, principaux patrons, iconographie, reliquaires, les saints dans la littérature médiévale, pèlerinages et processions. A la manière dont l'auteur cite (p. 45) les *Exuviae Constantinopolitanae* du comte Riant, je doute qu'il ait vu cet ouvrage capital pour la question traitée dans le chap. III. Les vers de la pièce *Gaude, felix Agrippina* (n° 6772 de mon *Repertorium hymnologicum*) sont mal coupés (p. 61). U. C.

A travers l'histoire, *épisodes et récits dramatiques de l'histoire européenne,* par CHARLES GUYON, inspecteur d'académie. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 234 p., illustrations de Bergemi. — Prix : 1 fr.

Ce livre est composé d'épisodes empruntés aux diverses époques de l'histoire de toutes les contrées de l'Europe, la France exceptée. Les récits sont bien faits, sobres et nets, un peu ternes peut-être. Mais leur plus grand défaut, c'est d'être écrits par un inspecteur d'académie, c'est-à-dire par un homme chargé avant tout de veiller au maintien de la neutralité dans les écoles. Aussi ne cherchez dans son livre, non pas même à propos de Sobieski, la moindre trace de l'inspiration chrétienne. Son livre risquerait de n'être pas admis dans les bibliothèques scolaires, et de ne pas être honoré de la souscription du ministère de l'instruction publique. Or, on ne saurait demander à un inspecteur d'académie d'affronter pareille disgrâce!

P. TALON.

Précis de l'histoire de l'Europe et de la France de 1610 à 1789. *Sommaires, récits, lectures,* par DENIS BLANCHET. 15e éd. Paris, Belin, 1891, in-12 de III-428 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jamais ouvrage n'a mieux justifié son titre de « précis » et l'intention de son auteur de ne pas s'adresser « aux meilleurs élèves. » C'est le livre de ceux qui veulent mieux qu'un résumé en deux pages par questions et par réponses et que l'on apprend par cœur, mais ne désirent pas un ouvrage sérieux. On sait quelquefois pourquoi commencent les guerres, jamais pourquoi elles finissent. Après la nomenclature des batailles livrées, les clauses du traité, sans un alinéa expliquant les motifs qui ont pu faire renoncer à leurs prétentions les nations engagées dans la lutte. L'histoire administrative, très sobre de détails, présente quelques confusions regrettables. C'est ainsi que l'auteur déclare (p. 124) que le conseil du Roi est divisé en trois parties: 1° le conseil d'en haut; 2° le grand conseil; 3° le conseil d'État. — De petits sommaires précèdent de courts récits, que suivent des lectures non plus développées et une bibliographie réduite à sa plus simple expression. A quoi peuvent bien servir des lectures de dix lignes, prises le plus souvent dans des résumés comme *la Littérature française,* de Demogeot,

et une bibliographie qui renvoie, à la fin de la plupart des chapitres, à *l'Histoire de la civilisation*, de Rambaud, et ne cite, par exemple, ni l'ouvrage du vicomte d'Avenel ni celui du duc d'Aumale sur l'histoire des Condé?

L'auteur a d'autant mieux fait d'intercaler de petites cartes dans son texte, que les élèves auxquels son ouvrage s'adresse ne sont pas de ceux qui consultent un atlas historique. A. Isnard.

L'Église et la France nouvelle. Discours pour la consécration de l'église des Tourrettes (diocèse de Valence), par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1892, in-16 de 47 p. — Prix : 0 fr. 50.

M. l'abbé H. Bolo dont on connaît les consolants écrits : *Le Lendemain de la vie*, *Du mariage au divorce*, *Les Mariages écrits au ciel*, etc., a pris la parole à une consécration d'église dans le diocèse de Valence, et il a profité de l'occasion pour faire retentir une fois de plus le cri du patriotisme et de la foi chrétienne qui sont toujours demeurés si ardemment unis dans le cœur du prêtre français. Peut-être se fait-il illusion sur la vitalité religieuse dont il croit relever les traces; il sait en tout cas trouver des paroles d'espérance et de relèvement. Écoutez plutôt cette phrase vibrante qui termine son discours : « Quelle que soit la couleur du drapeau que se donne la France, pour la vraie France, la hampe de ce drapeau sera toujours la Croix ! » Puissent ces paroles être prophétiques et des jours moins sombres luire bientôt sur notre malheureuse patrie ! G. P.

La France aux Français! par E. Marchand. 2e éd. Paris, Savine, 1892, in-12 de 93 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. E. Marchand n'admet pas que la promiscuité internationale soit une condition normale et inéluctable de l'activité humaine. Dès le début, il se prend au trop célèbre principe anglais de la lutte pour la vie. Le travail, dit-il, est le devoir de l'homme; la lutte, non.... Il est à remarquer que cette lutte pour la vie, exercée par des hommes contre d'autres hommes, devient plus acharnée, plus féroce, à mesure que les hommes sont plus avancés en civilisation.... Même dans les sociétés antiques, la lutte n'est devenue une nécessité que lorsqu'un élément étranger à leur essence est venu y mettre un élément de discorde. » M. Marchand estime que ce sont les étrangers « qui ont donné le ton, qui ont fait la mode, qui ont troublé, par l'acharnement qu'ils ont mis à la lutte, par leur exubérance, par leur tapage et par leur luxe, la conscience nationale à peine remise des troubles politiques. C'est un tourbillon de tempête venu du dehors, entré dans l'édifice par la porte et les fenêtres laissées ouvertes.... qui menace de faire place nette des bons sentiments séculaires qui forment le fond de la race française. » Il faut dire, avec M. Marchand, que c'est aussi une conséquence « de la situation faite aux Français par le désarroi qui suit les fréquentes révolutions et le manque d'un gouvernement stable bien orienté (p. 37). » M. Marchand se demande ensuite s'il y a un remède à cette situation. Il recommande de bonnes élections. Il préconise une idée, qui a été mise en avant par le duc de Valmy, à savoir de choisir les conseillers généraux parmi les conseillers municipaux, et les députés parmi les conseillers généraux, après quatre années d'exercice aux premiers degrés. C'est bon, mais à la condition que la représentation sera professionnelle au début; autrement on aura toujours des politiciens. L'auteur préconise la morale chrétienne.

Tel est le résumé de ce livre, où l'on trouve de bons sentiments et de bonnes idées. Je pourrais présenter quelques réserves. Ainsi, je n'accepte

pas le projet qui consiste à faire de l'État le banquier unique. Laissez faire les syndicats; nous ne sommes que trop sous les fourches caudines de l'État.

A. D'AVRIL.

Jacques Bonhomme grand électeur de la République, *ses intérêts, ses droits, son devoir. Dispositions légales*, par A. D., électeur. Paris, Téqui, 1892, in-32 de 128 p. — Prix : 0 fr. 30.

Cette petite brochure est destinée à éclairer l'électeur sur ses intérêts, ses droits et ses devoirs. Elle fait entendre sur la *République maçonnique*, la *Juiverie*, le *Clergé*, les *Socialistes*, un certain nombre de vérités bonnes à propager. L'auteur se place sur le terrain constitutionnel, mais il appelle d'ailleurs à la lutte contre les mauvaises lois, ce que tous les ralliés ne font pas : demandez à l'*Observateur français*. L'opuscule est complété par un résumé des dispositions légales en matière électorale; cela peut rendre service au moment des élections. Seulement, et ici je m'adresse à l'éditeur : 30 centimes, c'est un prix beaucoup trop élevé pour une brochure de propagande.

P. TALON.

Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine, *adressé à S. M. l'empereur et roi Guillaume II*, par E. WALDTEUFEL. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'intention est louable. La devise placée en tête est excellente : *Germanis qui trans Rhenum incolunt* (Tacite); mais je ne puis, et je le regrette, accorder un assentiment aux appréciations historiques, lesquelles sont le renversement de tout ce qui est généralement admis en France et ailleurs. Après quelques considérations ethnographiques assez bizarres, nous apprenons que saint Remi était « un madré compère, » saint Léger « un brigand, » que le pouvoir temporel des Papes a été le plus effroyable des maux déchaînés sur la pauvre humanité.

A. D'AVRIL.

La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises, par Un missionnaire. Paris, Victor Lecoffre, 1893, in-18 de XII-92 p. — Prix : 1 fr.

Le congrès de Jérusalem a rappelé l'attention générale sur les Églises d'Orient, et ceux qui s'intéressent à leur sort trouveront dans la brochure du « Missionnaire » un résumé substantiel des points principaux à prendre en considération. L'état actuel de ces Églises est décrit principalement d'après les données du baron d'Avril (*Documents relatifs aux églises de l'Orient*, p. 10, 11). L'auteur s'attache ensuite à prouver que le *statu quo* est impossible. Par la force même des choses on se trouvera tôt ou tard en face d'un dilemme : ou s'abandonner au protestantisme, c'est-à-dire au rationalisme, ou s'unir à l'Église catholique. Le quatrième et dernier chapitre est consacré spécialement à cette union que l'auteur examine aux points de vue liturgique, disciplinaire, théologique et politique. La tendance générale de ce travail est optimiste. Elle n'en fait pas moins honneur au zèle et aux bonnes intentions de l'auteur qui a, du reste, sur plusieurs points des aperçus très justes, quoique peut-être incomplets.

P. S. P.

Leçons d'histoire de France depuis Henri IV jusqu'à nos jours, par F. ROYÉ. Paris, Delagrave, 1890, in-18 de 591 p. — Prix : 4 fr. 50.

Simple rédaction des leçons faites par l'auteur aux élèves de Sainte-Barbe, cet ouvrage constitue un résumé très clair et très substantiel des cours de

rhétorique, de philosophie et de Saint-Cyr. Il doit même à son origine la chaleur et la clarté d'exposition par lesquelles un professeur peut intéresser son auditoire et lui faire comprendre l'enchaînement des faits historiques. Ce volume était à l'impression lorsque parurent les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire classique, et telles questions se trouvent par suite à peine indiquées, par exemple : l'état de l'Europe vers 1660; l'Europe vers 1715; développement et transformation des principes de 1789. Çà et là l'on rencontre des inexactitudes dont il est bon de signaler quelques-unes. Dubois n'a pas été pensionné par Georges Ier (p. 165), mais au contraire a tenté de corrompre Stanhope. Ce ne fut pas l'empereur Charles VI (p. 167), mais le duc de Savoie qui fit à la proposition de Law d'essayer son système économique la réponse spirituelle qu'il n'était pas assez riche pour se ruiner. Il ne fallait pas répéter, après tant d'autres, le prétendu mot de Villars apprenant la fin de Berwick (p. 175), mot qu'il n'a pu prononcer, étant mort trop tôt pour être informé de la prise de Philipsbourg. Marie-Thérèse n'a jamais écrit, comme il est dit page 191, à Mme de Pompadour, qui n'a nullement déterminé Louis XV à conclure une alliance avec l'Autriche. Voltaire n'est pas né à Chatenay, mais bien à Paris, et son professeur chez les jésuites fut le P. Porée et non Poret (p. 223). Enfin Napoléon n'a pas cédé, par le traité de Presbourg, une partie de la Souabe autrichienne à l'électeur de Saxe (p. 339). A. Isnard.

Mémoires de Chaumette sur la révolution du 10 août 1792, avec une introduction et des notes, par F.-A. Aulard. (*Société de l'Histoire de la Révolution française.*) Paris, au siège de la Société, 1893, in-8 de xvi-68 p. — Prix : 3 fr.

Une partie de ces *Mémoires* est conservée aux Archives; l'autre appartient à M. Étienne Charavay, qui l'a déjà donnée dans l'*Amateur d'autographes*. M. Aulard les a réunies aujourd'hui pour les placer dans les publications de la *Société de l'histoire de la Révolution française*. M. Aulard semble le reconnaître lui-même, ces Mémoires n'ajouteront pas grand'chose à l'histoire du 10 août. Le style est ampoulé, déclamatoire, le récit est écourté et les erreurs n'y manquent pas. Rien d'étonnant d'ailleurs; l'auteur n'a pas été témoin de ce qu'il raconte; il accepte les légendes populaires les plus étranges, pourvu qu'elles soient hostiles à la famille royale, il est le reflet des passions révolutionnaires du jour, et, à ce titre, ces pages sont un document intéressant : il faut remercier l'éditeur de les avoir mises en lumière.

L'introduction comprend quelques renseignements inédits sur la jeunesse de Chaumette et un rapide abrégé de sa vie depuis son entrée dans la Commune insurrectionnelle du 10 août jusqu'à sa mort, le 13 avril 1794. Mais nous avouons ne partager en aucune façon les sympathies de M. Aulard pour « cet homme remarquable. » L'homme qui a eu le triste courage de se faire le complice d'Hébert pour arracher au petit dauphin terrorisé une infâme accusation contre sa mère et faire subir à Madame Royale un interrogatoire odieux, n'a droit qu'au mépris public. M. de la Rocheterie.

La France politique et sociale (*année 1891*), par A. Hamon. Paris, Savine, 1892, in-18 de xiv-763 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur compte non pas seulement donner aux contemporains le plaisir un peu mélancolique de revivre les heures écoulées, mais encore rendre un grand service à nos descendants en leur présentant mois par mois, jour par jour, le tableau de notre étrange époque. Ceux-ci auront quelque peine à

en dégager des idées nettes. C'est un amas de documents dont quelques-uns sont très instructifs, d'autres contestables, et d'autres enfin insignifiants, notes juxtaposées plutôt que mises en œuvre. Mais par là même se forme une impression de désordre et de confusion, qui est peut-être bien appropriée à notre état social, comme, dans nos journaux quotidiens, les récits des drames de la misère côtoient les descriptions des fêtes et des scandales mondains. J. A. DES R.

Les Petites Écoles de charité à Châteaudun, par l'abbé P.-M. RENARD. Châteaudun, imp. Lecesne, 1889, in-8 de 32 p.

Je répare une omission tout à fait involontaire de l'article d'ensemble que j'ai, l'année dernière, publié ici sur les ouvrages relatifs à l'histoire de l'enseignement, en signalant cette brève monographie. Elle est composée avec une excellente méthode, puisqu'elle n'a pas d'autre base que des documents de première main, tous inédits et mis en œuvre dans un récit suivi et attachant, et que son auteur en a su bannir toute déclamation et toute généralisation insuffisamment justifiée. M. l'abbé Renard y retrace la fondation par une grande chrétienne, les progrès, l'organisation très bien entendue, puis la ruine par la Révolution d'une école de filles établie en 1753 dans un faubourg de Châteaudun. E. A.

Frédéric Ozanam, *sa vie et ses œuvres,* par KATHLEEN O'MEARA, précédées de quelques pages inédites de Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. Paris, Perrin, 1892, in-12 de XII-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il existe déjà plusieurs biographies de Frédéric Ozanam. Je ne serais pas étonné que la dernière parue, celle que nous annonçons aujourd'hui, fût la plus agréable à lire, la plus intéressante et la meilleure. L'auteur suit dans son récit l'ordre chronologique le plus rigoureux, s'avançant d'année en année pour raconter les faits de la vie d'Ozanam dignes d'intérêt. Cette manière de procéder a ses difficultés, mais l'auteur en triomphe avec beaucoup d'aisance, et nulle part le livre ne porte la trace de la sécheresse et de la monotonie que l'ordre chronologique traîne souvent après soi. Pas un seul moment l'intérêt ne languit, et un charme pénétrant se dégage de toutes ces pages, si émues, si poétiques, si touchantes. Louons l'auteur d'avoir laissé si souvent parler Ozanam lui-même : n'était-ce pas la meilleure manière de le rendre sympathique en le faisant mieux connaître? Ce livre est déjà très répandu et apprécié en Angleterre et en Amérique; la traduction qui nous en est donnée aujourd'hui sera bien accueillie en France, et nous souhaitons qu'elle contribue, suivant le vœu de l'auteur, « à réveiller l'idéal et à rallumer la flamme dans quelques cœurs. » P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous ne pouvions guère être plus douloureusement affectés que par la mort de M. Firmin BOISSIN, l'un de nos collaborateurs les plus fidèles et les plus aimés. Dès la fondation de la Revue, en 1868, il était à nos côtés, et il est resté à son poste jusqu'à sa mort, malgré la maladie qui, en le privant presque de la vue, l'obligea de renoncer à la plupart de ses occupations. Ce n'est pas à nos lecteurs, du reste, qu'il est besoin de rappeler le zèle de cette collaboration, la verve entraînante de ces articles où M. Boissin mettait toute son âme. Mais ce qui distinguait notre

ami, ce n'était pas seulement son talent remarquable, c'est aussi et surtout l'attachement, l'amour même qu'il portait à notre œuvre. Lorsqu'il dut, contraint par la maladie, cesser ses autres travaux, il nous écrivait qu'il ne voulait pas abandonner son cher *Polybiblion*, qu'il y resterait jusqu'à son dernier jour et qu'il était heureux de pouvoir désormais s'y consacrer exclusivement. Nous pouvons bien dire, maintenant qu'il n'est plus, qu'on trouverait difficilement un tableau plus intéressant, une analyse plus vivante des principales productions du roman contemporain que ceux qu'il nous a donnés. Cette œuvre qu'il faisait dans le *Polybiblion* a été complétée et résumée par les deux *Rapports* qu'il a donnés en 1878 et en 1888 aux deux congrès de la Société bibliographique. M. Firmin Boissin était né le 17 décembre 1835, à Vernon-lez-Joyeuse (Ardèche). Après de bonnes études au collège d'Aubenas, il songea lui-même à entrer dans l'enseignement, se fit recevoir licencié à Montpellier, et professa tour à tour à Cavaillon, à Avignon et à Paris. Mais il ne tarda guère à quitter cette carrière pour entrer dans celle du journalisme, après avoir passé un an dans la bibliothèque de l'Arsenal. Outre le *Messager de Toulouse*, dont il fut le directeur depuis 1870, jusqu'à ses dernières années, plusieurs journaux et revues s'honorèrent de sa collaboration, le *Figaro* et la *Revue de la Révolution*, où il signait du pseudonyme de Simon Brugal, l'*Amateur d'autographes*, le *Mémorial chrétien*, la *Revue du monde catholique*, la *Réforme sociale*. M. Firmin Boissin a laissé quelques ouvrages dont voici les titres : *Salon de 1868. Études artistiques* (1868, in-16); — *Visionnaires et illuminés*, nouvelle (1869, in-18); — *Restif de la Bretonne* (1875, in-8); — *L'Œuvre d'une libre croyante* [Mme de Blocqueville] (1875, in-8); — *La Révolution d'après M. Taine* (1878, in-12); — *Le Vivarais et le Dauphiné aux jeux floraux de Toulouse* (1878, in-8); — *Un Épisode de la Révolution dans le Bas-Vivarais* [massacre de l'abbé de la Molette et du chevalier d'Entremeaux] (1883, in-8); — *Académie des jeux floraux. Discours de réception* (1887, in-8); — *Jan de la Lune* (1887, in-16), œuvre où il s'efforçait de donner un modèle du roman chrétien et qui obtint un légitime succès; — *Le Paysan dans la littérature contemporaine* (1888, in-8); — *Barbey d'Aurevilly et Eugénie de Guérin* (1891, in-8).

— La mort de M. Guy de Maupassant, survenue le 5 juillet dernier, prive une école littéraire d'un de ses chefs les plus aimés. Né le 5 août 1850 au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), élève tour à tour de l'école ecclésiastique d'Yvetot et du lycée de Rouen, M. Guy de Maupassant eut pour maître en littérature son parrain Gustave Flaubert. Son véritable début dans les lettres fut le conte de *Boule de suif* dans les *Soirées de Médan*. Quelque mérite littéraire que l'on veuille reconnaître à M. de Maupassant, quelque talent qu'on lui attribue, l'on ne saurait assez fortement protester contre l'immoralité de son œuvre. Nos lecteurs se souviennent de l'appréciation sévère mais juste qu'a faite, à maintes reprises, de ses œuvres un excellent juge, notre très regretté collaborateur M. Firmin Boissin. Dans la poésie, où il s'est également exercé, M. de Maupassant n'a pas su davantage conserver chaste sa plume. Nous citerons de M. de Maupassant : *Des Vers* (1880, in-12); — *La Maison Tellier* (1881, in-12); — *Contes de la bécasse* (1883, in-12); — *Émile Zola* (1883, in-12); — *Mademoiselle Fifi* (1883, in-12); — *Une Vie. L'Humble Vérité* (1883, in-12); — *Au soleil* (1884, in-12); — *Clair de lune* (1884, in-4); — *Miss Harriett* (1884, in-12); — *Les Sœurs Rondoli* (1884, in-12); — *Yvette* (1884, in-12); — *Monsieur Parent* (1885, in-12); — *Bel Ami* (1885, in-12); — *Contes et nouvelles* (1885, in-12); — *Contes du jour et de la nuit* (1885, in-12); — *Contes choisis* (1886, in-8); — *La Petite Roque*

(1886, in-12); — *Toine* (1886, in-12); — *Mont Oriol* (1887, in-12); — *Le Horla* (1887, in-12); — *L'Héritage* (1888, in-16); — *Pierre et Jean* (1888, in-12); — *Le Rosier de madame Husson* (1888, in-12); — *Sur l'eau* (1888, in-12); — *Fort comme la mort* (1889, in-12); - *Histoire d'une fille de ferme* (1889, in-16); — *La Main gauche* (1889, in-12); — *La Vie errante* (1890, in-16); — *Notre Cœur* (1890, in-12); — *L'Inutile Beauté* (1890, in-12).

— M. Henri-François Duchinski, le savant ethnographe polonais, est mort le 13 juillet à Paris. Né en 1816 dans l'Ukraine, élève du lycée de Berdyczew, éloigné comme suspect de l'Université de Kiev où il comptait achever ses études, il se fit professeur d'histoire dans un établissement particulier. Mais il dut bientôt quitter son pays par suite du mécontentement produit en Russie par ses théories historiques qui tendaient à rattacher les Ruthènes aux Slaves, et à nier la parenté entre ceux-ci et les Moscovites. En Italie, où il fonda la Société italo-slave; en Turquie, où il fut un temps attaché à l'ambassade hongroise; en France, où il se fixa en 1856, M. Duchinski poursuivit ses études historiques et s'attacha à propager et à établir sa théorie. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de travailler. On lui doit les ouvrages suivants : *La Question orientale* (1853, in-8); — *Le Panslavisme* (1854, in-8); — *Les Moscovites grands Russes* (1854, in-8); — *La Moscovie et la Pologne* (1855, in-8); — *Polacy w Turcyi* (1856, in-8); — *Principes de l'histoire de la Pologne et d'autres peuples slaves* (1858-1863, 3 vol. in-8); — *Polsza, Rossija, Malorossija* (1860, in-8); — *Sprawozdanie z lekcyj historyi polski* (1860, in-8); — *Tresc lekcyi historyi polskiej* (1860, in-8); — *Odezwa do ziomkow* (1861, in-8); — *Pomnik Nowogrodzki* (1861, in-8); — *Odezwa do ziomkow kijowianina o potrzebie osobnego przegladu poswiecnonego jedynie rozszerzeniu jego zasad historycznych i otwarciu przez niego nowego kursu publicznego* (1862, in-8); — *Le Monument de Novgorod* (1862, in-8); — *Do Rzadu narodowego powstanczego od bedacego obecnie na strizbie krajowej w Paryzu* (1863, in-8); — *Dopetnienie do trzech czesci zasad dziejow Slowian i Moskali; dogmata o narodowosci polskiej* (1863, in-8); — *Peuples aryas et tourans, agriculteurs et nomades. Nécessité des réformes dans l'exposition de l'histoire des peuples aryas et tourans, particulièrement des Slaves et des Moscovites* (1864, in-8); — *Société d'ethnographie. Discussion sur la place de la linguistique dans les études ethnographiques* (1867, in-8); — *Introduction à l'ethnologie des peuples rangés au nombre des Slaves* (1867, in-8).

— M. Léopold de Gaillard est mort dans sa soixante-treizième année, le 7 juin. Né à Bollène (Vaucluse) en 1820, avocat à Toulouse, il débuta dans le journalisme par des articles à la *Gazette du Languedoc*. Après la révolution de 1848, il lança lui-même à Avignon un nouveau journal, *la Liberté*, d'où il passa, après le coup d'État, à *l'Assemblée nationale*. Après la suppression de la *Gazette de Lyon*, dont il avait pris la direction à la suite de son mariage, M. L. de Gaillard renonça quelque temps au journalisme. Il ne tarda guère à devenir le rédacteur en chef du *Correspondant*. Intime ami de M. de Montalembert, auquel il a dédié ses *Lettres sur la Suisse*, M. de Gaillard a servi avec zèle la cause de la religion. Outre ses articles, il a laissé quelques ouvrages, dont voici l'indication : *Bon sens; situation; les socialistes; les montagnards; la Terreur; conseils aux modérés* (1849, in-8); — *Lettres politiques sur la Suisse* (1852, in-8); — *Questions italiennes* (1860, in-18); — *L'Expédition de Rome en 1849* (1861, in-8); — *Nicolas Bergasse, publiciste, avocat au Parlement de Paris* (1862, in-8); — *Les Candidatures officielles autrefois et aujourd'hui* (1864, in-8); — *Venise et la France* (1866, in-8); — *Les Étapes de l'opinion, 1871-1872* (1873, in-12).

— M. Antonio Ghislanzoni est mort le 20 juillet, à Lecco. Il était né dans

la même ville, en 1824. Son père, après avoir voulu en faire un prêtre, essaya de le faire entrer dans la carrière médicale, où lui-même s'était distingué. Mais le jeune homme, qui avait une belle voix de baryton et qui la développa par l'étude du chant, se sentit entraîné vers le théâtre, et ne tarda pas à paraître sur la scène de Lodi (1846). Puis il se lança dans la politique et dirigea dans la ville de Milan deux journaux radicaux; la vivacité de ses articles le fit jeter en prison (1848). Arrêté par les Français et conduit en Corse, il s'engagea sur le théâtre de Bastia quand il fut sorti de prison. Il passa de là en France, joua sur le théâtre des Italiens. Mais il ne tarda pas à perdre sa voix; il retourna dans son pays et commença réellement sa carrière d'écrivain par des articles qui furent fort goûtés dans le *Cosmorama pittorico*. C'est là que parut son premier roman : *Gli artisti da teatro* (1855). Dès lors, en même temps qu'il collaborait à l'*Uomo di pietra*, journal humoristique fondé par lui en 1857, et à l'*Italia musicale*, où il faisait la critique d'art, il multipliait les romans et les nouvelles. On lui doit aussi de nombreux libretti, parmi lesquels nous citerons plus particulièrement celui de *Aïda* et celui de *Francesca da Rimini*. Il vivait retiré à Lecco après avoir cédé à son ami Salvatore Farina la direction de la *Rivista minima*, fondée et longtemps dirigée par lui.

— On annonce encore la mort : de M. Ferdinand Achard, ancien élève de l'École polytechnique, connu par l'invention du frein électrique, mort à Rutières le 25 juillet; — de M. Daniel Colladon, membre correspondant de l'Académie des sciences, et ancien professeur de mécanique à l'École centrale, physicien auquel on doit des recherches sur les propriétés des liquides par rapport aux ondes lumineuses, des travaux sur l'application de l'air comprimé au percement des tunnels, et qui a créé les fontaines lumineuses pour l'Exposition de 1889, mort à Genève le 30 juin, âgé de quatre-vingt-onze ans; — de M. Gavard, diplomate et pendant de longues années collaborateur du *Français* et du *Moniteur universel*, mort le 11 juillet; — du R. P. Henriot, O. P., qui avait, comme prédicateur, une grande réputation, mort le 14 juillet, à Paris; — de M. L. Jouen, professeur de droit civil à la Faculté des lettres de Caen, mort le 9 juillet; — de M. Frédéric Kohn-Abrest, correspondant de divers journaux parisiens, mort le 29 juillet; — de Mme Lenormand, nièce de l'illustre Mme Récamier et veuve de l'orientaliste, à laquelle on doit, entre autres ouvrages remarqués, la publication des souvenirs et de la correspondance de sa tante, morte à Paris le 17 juillet âgée de soixante-seize ans; — du physicien M. Marié-Davy, tour à tour professeur à la Faculté des sciences de Montpellier et au lycée Condorcet, astronome-météorologiste à l'Observatoire de Paris, directeur de l'Observatoire de Montsouris, inventeur de la pile qui porte son nom, mort à soixante-douze ans, le 17 juillet; — de M. Mario Uchard, dramaturge et romancier, dont la *Fiammina* obtint notamment un vif succès, mort à soixante-neuf ans, le 2 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Ahn, dont la méthode pour l'enseignement des langues a eu, surtout en Suisse, un succès assez considérable, mort à Lauterberg, en juillet; — de M. Georges Baritiu, l'un des meilleurs écrivains roumains de l'époque contemporaine, fondateur de plusieurs journaux, parmi lesquels nous citerons : *Foïa pentru minte, inimà si literatura*, et *Gazeta de Transilvania*, auteur de dictionnaires allemand-roumain et hongrois-roumain, et de nombreux mémoires dans les Annales de l'Académie roumaine, mort le 2 mai, dans sa quatre-vingt-unième année; — de M. Hermann Baumgarten, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg, connu surtout par son Histoire d'Espagne au temps de la Révolution

française, et depuis cette époque (*Geschichte Spanien*, 1861-1871, 5 vol. in-8), mort le 19 juin, à soixante-huit ans; — de M. Heinrich Bohne, auteur d'un grand nombre de publications classiques et de poésies assez goûtées, mort le 12 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Hattenheim; — de M. Joseph Habets, archiviste du Limbourg hollandais, mort à Maëstricht, le 22 juin, à soixante-quatre ans; — de M. Ivan Nicolaivitch Guai, auteur dramatique russe, mort à Kiev, le 21 juillet; — de M. Max Hantken von Prudnik, directeur de l'Institut paléontologique de Pest, mort le 27 juin, dans cette ville, à soixante-douze ans; — de M. Hubert Janitschek, professeur d'histoire de l'art à Leipzig, mort le 21 juin, à quarante-sept ans; — de M. J.-C. Kjär, naturaliste et médecin norvégien, mort à Christiania, âgé de cinquante-huit ans; — de M. Nils-Gustav Kjellberg, connu par ses recherches psychiatriques, mort à soixante-six ans, le 25 juin, dans la ville d'Upsal; — de M. Arthur Locker, longtemps éditeur du *Graphic*, mort à la fin de juin; — de M. Edmund Law Lushington, qui jusqu'en 1875 occupa la chaire de grec dans l'Université de Glasgow, et dont les travaux ont été surtout consacrés à l'égyptologie, mort à quatre-vingt-deux ans, à Maidstone, le 13 juillet; — de M. Henry Nettleship, à qui l'on doit entre autres ouvrages: *Suggestions introductory to a study of the Aeneid* (1875, in-8); *Ancient Lives of Vergil* (1879, in-8); *Lectures and Essays on subjects connected with the Latin literature* (1885, in-8), mort à cinquante-quatre ans, le 10 juillet; — de M. Fritz Ruehl, éditeur de *Entomologische Zeitschrift*, mort à Zurich, le 1er juillet, à cinquante-sept ans; — de M. Abraham Rundbaeck, mathématicien suédois, mort à Wexiö, âgé de soixante-sept ans, le 12 juin; — de M. Archibald Sandeman, mathématicien, auteur, entre autres ouvrages estimés, de *Treatise of the dynamics of a single particle*, mort en juillet, à soixante et onze ans; — de M. Anton Sjögren, géologue suédois, mort à Södermanland, à soixante-douze ans, le 19 juin; — de M. W. Zuelzer, professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort le 23 juin.

Congrès. — Le premier congrès d'archéologie chrétienne tiendra ses séances du 4 au 8 septembre, à Spalato en Dalmatie. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur ses travaux.

— Il n'est que temps d'annoncer le quarantième congrès des catholiques allemands, qui s'ouvrira cette année à Wurzbourg, presque aussitôt après l'apparition de ce numéro, le 27 août. La session durera jusqu'au 31 du même mois. C'est la troisième fois que la grande cité bavaroise a l'honneur de recevoir dans ses murs l'assemblée des catholiques, qui s'y est déjà réunie en 1864 et en 1887. Nous extrayons du programme du congrès les indications suivantes. C'est le 28 au matin que le bureau sera élu après audition de la messe du Saint-Esprit. Les sections se réuniront le matin et l'après-midi. Des représentations en l'honneur de saint Kilian et des fêtes égaieront les invités. D'autres attraits leur sont offerts par la tenue au même moment de l'assemblée générale du *Volksverein* et par celle de la Société de l'art chrétien, et par l'exposition (6 août-4 septembre) des antiquités d'art et d'art industriel.

— La Société bibliographique tiendra au Mans, les 14 et 15 novembre, son quatrième congrès provincial, sous la présidence d'honneur de Sa Grandeur Mgr l'évêque du Mans. Nous en reparlerons plus longuement.

— La Société française d'archéologie a tenu du 27 juin au 5 juillet son soixantième congrès à Abbeville. De nombreux archéologues français et étrangers avaient répondu à l'appel de M. le comte de Marsy. Voici le titre des principales communications : M. de Marsy : *Discours d'ouverture: Abbeville il y a quarante ans ;* — M. Henri Macqueron : *Les Travaux*

historiques et archéologiques dans la Somme depuis un demi-siècle; — Mgr Dehaisnes : *L'Influence de l'art flamand en Picardie;* — M. Jules Lair : *L'Assassinat du duc de Normandie Guillaume Longue-Épée à Picquigny;* — M. Ém. Delignières : *La Confrérie de Notre-Dame du Puy d'Abbeville* et *Les Graveurs abbevillois;* — M. Georges Durand : *L'Église de Saint-Germain à Amiens;* — M. le baron de Calonne : *Amiens à l'époque gallo-romaine;* — M. Wignier de Warre : *Le Baron de Pfaffenhofen et ses œuvres de sculpture;* — M. l'abbé Requin : *Le Graveur Philippe Mellan;* — M. Alcius Ledieu : *Le Mobilier des paysans du Ponthieu;* — M. E. Travers : *L'Archéologie navale et la Vie des marins au moyen âge;* — M. le sénateur Tocilesco, de Bucharest : *Le Monument triomphal de Trajan à Adam-Klissi;* — M. l'abbé Danicourt : *Les Souterrains-refuges de Naours;* — M. H. Jadart : *La Tribune de l'église d'Aire (Ardennes);* — M. Cottel : *Fouilles mérovingiennes*, etc. A l'occasion du Congrès, M. J. Vayson a fait imprimer en réponse à une des questions du programme et offert aux membres du congrès une publication illustrée intitulée : *La Manufacture de tapis d'Abbeville, de son origine à nos jours*, par Louis Greux (Paris, Boin, in-8, 118 p.).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 21 juillet, M. Tocilesco, sénateur de Roumanie, a entretenu l'Académie de ses recherches récentes sur le monument triomphal élevé, dans la Dobrudja, à la mémoire des campagnes de Trajan contre les Daces. M. Clermont-Ganneau a ensuite commencé la lecture d'un mémoire sur des monuments archéologiques et épigraphiques de la région palmyrénienne conservés au Musée du Louvre. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 28 juillet. L'Académie a ensuite entendu deux communications : l'une de M. Georges Lafaye sur le *Carmen seculare* d'Horace, l'autre de M. Philippe Berger sur une inscription phénicienne de l'île de Chypre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 juillet, M. Morizot-Thibault a achevé la lecture de son mémoire sur les droits du Sénat fédéral des États-Unis en matière de lois de finances. — Le 22 juillet, M. Depping a communiqué à l'Académie un travail intitulé : *Une Ennemie et une victime du cardinal de Richelieu. La Comtesse du Fargis.* — Cette lecture a été terminée dans la séance du 29 juillet.

Livres a l'index. — La Sacrée Congrégation de l'Index vient de publier un décret (14 juillet 1893) qui condamne et proscrit les ouvrages suivants : Raffaele Mariano : *Gli Evangeli sinottici. Realta o invenzione? Studi* (Napoli, tip. della Regia Università, 1893) ; — Carlo Cadorna : *Religione. Diritto. Libertà. Della condizione giuridica delle Associazioni e della autorità religiosa negli Stati civili. Edizione postuma curata dal generale Cadorna, con cenni biografici del senatore M. Tabarrini, Presidente del Consiglio di Stato* (Milano, Ulrico Hoepli, 1893) ; — Luigi Amabile : *Il Santo uffizio della Inquisizione in Napoli. Narrazione con molti documenti inediti* (Città di Castello, S. Lapi, 1892); — Paolo Mantegazza : *Fisiologia della donna* (Milano, Fratelli Treves, 1893) ; — Ada Negri : *Fatalità* (Milano, Treves, 1893) ; — Giovanni Guidotti : *I tre Papi ossia La pace fra le Chiese cristiane* (Palermo, Torino, C. Clausen, 1893). — Émile Ferrière : *Les Mythes de la Bible* (Paris, Alcan, 1892); — Saint-George Mivart : « *Happiness in Hell* » (Nineteenth Century, decemb. 1892, febr. 1893); — et *Last Words on the Happiness in Hell* (ibid., avril 1893).

Lettres de Voltaire a Louis Racine. — M. Tamizey de Larroque a édité sur un joli papier rose, avec une couverture où se marient les deux noms d'Édith et de Léon, un *per nozze* très curieux (in-8 carré de 21 p. Saint-

Étienne, Ch. Roy). Ce sont des lettres inédites de Voltaire à Louis Racine. Elles appartiennent à M. Albert de Naurois, qui a donné la permission de les reproduire, et, par une heureuse coïncidence, deux d'entre elles, les dernières, parlent de poésie et de rime. Quoi de plus délicat à offrir à une jeune fille qui se marie, et à laquelle l'éditeur adresse une épître, dont le ton fin n'eût certainement pas été désavoué par Voltaire !

Paris. — Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries va très prochainement faire paraître un *Code de procédure canonique* spécial aux causes matrimoniales. La première partie de cet important travail expose le fonctionnement des officialités, et la seconde s'occupe des divers cas qui peuvent être soumis au jugement de ces tribunaux. L'ouvrage est édité par la maison Lethielleux.

— Mgr Barbier de Montault vient de réunir les articles donnés par lui à la *Revue de l'Art chrétien*, depuis juillet 1891, sur *le Culte des docteurs de l'Église à Rome* (Paris, in-4 de 96 p.). C'est là un sujet nouveau que traite l'éminent écrivain, et son travail mérite d'être signalé tout spécialement. En limitant ses indications à Rome, l'auteur a l'avantage de pouvoir être plus complet et plus sûr. Aussi, pour la partie la plus importante de son étude, l'iconographie, — car c'est à elle qu'il accorde naturellement la plus large place, sans négliger ni l'hagiographie ni la lipsanographie ou indication des reliques, — apporte-t-il de nombreux renseignements et fait-il connaître bien des attributs inconnus au P. Cahier dans sa *Caractéristique des saints*, d'ailleurs si justement renommée. Bien qu'il n'y ait d'officiellement reconnus par l'Église que vingt docteurs qui sont, suivant l'ordre alphabétique adopté dans cette notice : saint Alphonse de Liguori, saint Ambroise, saint Anselme, saint Athanase, saint Augustin, saint Basile, saint Bernard, saint Bonaventure, saint François de Sales, saint Grégoire le Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Hilaire, saint Isidore, saint Jean Chrysostome, saint Jean Damascène, saint Jérôme, saint Léon, saint Pierre Chrysologue, saint Pierre Damien, saint Thomas d'Aquin, Mgr Barbier de Montault s'occupe ici de trente-trois personnages, parce qu'il traite également des docteurs dont le culte est local et non universel : par exemple, saint Fulgence, saint Léandre, reconnus en Espagne; Bède le Vénérable, honoré à ce titre chez les bénédictins ; et d'autres saints, auxquels on a parfois accordé les attributs des docteurs : tel saint Cyprien, qui figure dans les fresques de Paul V à Sainte-Marie-Majeure. Parfois même, à la notice de l'un des docteurs, le prélat ajoute celle de tel membre de sa famille qui a eu les honneurs de la canonisation : par exemple à la notice de saint Augustin celle de sainte Monique. On voit toutes les ressources qu'offre à l'iconographie chrétienne l'excellente dissertation de Mgr Barbier de Montault.

— En signalant l'apparition de la belle revue *le Livre et l'Image* (Voir *Polybiblion*, t. LXVII, p. 470), nous avons dit que nous suivrions cette publication dans ses développements. Voici qu'avec le numéro de juillet, elle accomplit son étape initiale : le tome premier est achevé. L'on peut dire que ce volume forme la pierre angulaire d'un édifice qui s'annonce magnifique et qui sera élevé, avec le temps, aux gloires de la bibliophilie et de l'iconographie sous ses formes variées : reproductions de portraits, de caricatures, d'estampes et de gravures de haut goût et de tous genres. Il convient d'ajouter que le dernier fascicule paru (juillet 1893) est accompagné d'une couverture prestigieuse, qui tire l'œil de la plus agréable façon. *Le Livre et l'Image* se qualifie fort justement de documentaire; en effet, on trouve là nombre de choses presque inconnues, négligées en leur temps ou presque oubliées. C'est, en de nombreux

cas, une véritable résurrection. Notre *Partie technique* relate régulièrement les travaux dus aux collaborateurs de la revue; mais sans faire double emploi, nous pouvons donner ici une mention particulière à quelques études plus remarquables, telles : *Les Collectionneurs et les étapes de la collection*, par M. John Grand-Carteret; — *Les Journaux et la liberté de la presse pendant les Cent-Jours*, par M. Henry Houssaye; — *Meissonier vu par l'image satirique*, par M. J. Grand-Carteret; — *Un Éditeur bibliophile, M. Damase Jouaust*, par M. Maurice Tourneux; — *Le Journal dans l'image*, de l'infatigable M. Grand-Carteret; — *Le Signet*, par M. Ph. Audebrand; — *Un Salon musical sous la Restauration, Cherubini*, par M. Arthur Pougin; — *Les Origines du journalisme, le nouvelliste au XVIIe siècle*, par M. Victor Fournel. A côté de ces curieuses esquisses, il convient de signaler aussi de très intéressants résumés sur les livres d'amateurs, le mouvement littéraire et iconographique et les notices sur les curiosités de la rue que notre époque investigatrice, où l'observateur est devenu légion, ne dédaigne pas comme ses devancières.

— M. Léon-G. Pélissier, qui avait publié en 1892, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, un mémoire très remarqué sur la politique du marquis de Mantoue, vient de donner (Paris, Leroux, gr. in-8 de 45 p.) un supplément à ce mémoire : *Les Relations de François de Gonzague, marquis de Mantoue, avec Ludovic Sforza et Louis XII. Notes additionnelles et documents.* C'est à la suite de nouvelles recherches dans les Archives de Mantoue, de Milan et de Modène, que M. Pélissier a pu mettre la main sur des documents restés ignorés qui lui ont permis de compléter et de préciser certains détails. Il y a joint de très curieuses indications, tirées des mêmes archives, sur le caractère et les mœurs de Fr. de Gonzague et de ses contemporains.

— La maison Desclée, de Brouwer (Société Saint-Augustin, 30, rue Saint-Sulpice, à Paris) a eu l'idée point banale, et très pratique pour le bien, de publier un *Journal des vacances* destiné aux jeunes élèves des institutions catholiques. Ce journal paraît tous les huit jours. Le premier numéro porte la date du 6 août 1893; le dernier, pour la présente année, paraîtra fin septembre. Chaque livraison, de format in-4, comprend 16 pages, avec gravures, et traite des sujets aussi intéressants que variés. Prix de l'abonnement : 2 fr.

— *La Lecture au foyer*, revue catholique hebdomadaire illustrée, est spécialement rédigée à l'usage des familles et de la jeunesse catholiques ; elle compte déjà douze années d'existence. Ce qui fait son cachet propre, ce qui lui donne une réelle valeur, c'est qu'elle ne se borne pas à récréer ses lecteurs, à les distraire, ce dont elle s'acquitte fort bien; mais, de plus, elle les instruit et elle les édifie. Dans chaque numéro de seize grandes pages à deux colonnes, on trouve notamment : une revue des événements religieux et politiques et des faits divers de la semaine ; un roman, une nouvelle, une biographie de personnage célèbre, un article religieux, un récit de voyage, des articles de science et de littérature; cet excellent périodique a été hautement encouragé par plusieurs prélats (6 fr. par an pour la France et l'Alsace-Lorraine, 8 fr. pour l'étranger. Paris, Vic, rue Cassette, 11, et Nancy, R. Vagner, rue du Manège, 3).

— *La Presse, ça presse!* par Un dromadaire (Paris, Vic et Amat, in-16 de 44 p.), est un petit opuscule rempli de bonnes intentions, où les idées justes ne font pas défaut; mais outre que le calembour du titre n'est pas de bon goût, l'auteur a trop donné à ces quelques pages l'apparence d'une réclame en s'abstenant systématiquement de nommer un autre journal que la *Croix*.

— M. A. Hamon a été révolté du procédé antiscientifique de quelques savants à « cérébralité peu méthodique, » tels que Lombroso, qui parlent du criminel sans définir le crime. Aussi s'est-il mis en tête de trouver les bases scientifiques *de la Définition du crime* (Paris, Masson; Lyon, Storck, in-8 de 16 p.), mais d'une définition qui ne parte ni du droit, ni du devoir, ni de la morale, ni de rien d'analogue. Il croit l'avoir trouvée en disant que « le crime s'entend de tout acte qui lèse la liberté individuelle. » Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier cette définition.

— Dans l'analyse du volume intitulé : *Nouvelles militaires*, de M. A. Delorme, il a été dit ici, par erreur, (t. LXIII, p. 26), que l'auteur avait fait au public la confidence qu'il était le petit-neveu d'une Espagnole qui, vers 1808, avait empoisonné, à Cordoue, un officier français. M. Amédée Delorme nous prie de remarquer que la dernière phrase de son récit (p. 162) établit, au contraire, que la parenté signalée n'existe pas. — Dont acte.

Bourbonnais. — M. Louis Audiat publie le second volume de *la Terreur en Bourbonnais* avec ce sous-titre : *Les Victimes. Moulins et Lyon* (Moulins, André Paris, in-8 de 399 p.). Nous ne voulons qu'annoncer ici la continuation d'un important ouvrage (le 1er volume avait paru en 1873), continuation doublement recommandée par le savoir et le talent de l'auteur. Le volume contient des notices aussi intéressantes qu'exactes sur Jean-Baptiste-Victor Bardonnet des Martels, volontaire dans les hussards noirs à Chatel-Montagne; sur Paul Aubery, notaire à Luneau; sur François Chabral, d'Aigueperse, vicaire à Tronget; sur Jean-Nicolas-Ambroise de Laboulaye-Marillac, de Brout, à Nevers, officier au régiment de Béarn; sur Louis-Bernard, de Ferrières, receveur des gabelles, à Avermes; sur Denis-Michel-Philibert du Buysson, comte de Douzon, à Étroussat, colonel de dragons, député à l'Assemblée constituante; sur Louis Didier de Gondouin, de Paris, major du Royal-Guyenne, à Moulins; sur Louis Bonnet, avoué, assesseur du juge de paix, à Moulins; sur Jacques Heulhard de Certilly, maire et conseiller du Roi au présidial de Moulins; Pierre-Antoine Jouffret de Bonnefont, avocat à Moulins, député à l'Assemblée législative; Jean Lault, trésorier de France à Moulins; Jean Marien, comte de Viry; J.-J. Pierre de Saincty, président trésorier de France; Claude-Girard de Saint-Géran, Nicolas-Marien Autier de Villemontée. De nombreux et curieux documents inédits sont analysés ou reproduits dans les notices. On en trouvera la liste chronologique à la fin du volume. Parmi ces pièces justificatives, presque toutes lugubres, car ce sont surtout des arrêts de mort, des procès-verbaux d'exécutions, on trouve quelques pièces burlesques, comme un discours à la société populaire contre la médecine et les médecins, comme les arrêtés du comité central de l'Allier, organisant les danses à Moulins et réglant les détails.

Bretagne. — On a souvent loué dans cette chronique les *Études bretonnes* de M. J. Trévédy. Sa notice sur *François de la Couldraye, sénéchal d'Hennebont* (tiré à 100 exempl. Saint-Brieuc, R. Prudhomme, gr. in-8 de 36 p.), n'est inférieure ni pour le fond, ni pour la forme, à aucune des publications précédentes du savant magistrat. On trouve dans la plaquette des détails sur la ville d'Hennebont (passé et présent), des renseignements généalogiques sur la famille La Couldraye, des renseignements biographiques et bibliographiques sur François de la Couldraye, mentionné dans la *Bibliothèque française* de la Croix du Maine, et au sujet duquel toute sorte d'erreurs ont été dites et redites par Ogée, par Kerdanet et par beaucoup d'autres. M. Trévédy établit que le sénéchal-poète naquit à Pontivy vers 1557, qu'il épousa avant 1592 Briande Le Flô (d'une famille à laquelle

appartenait notre contemporain le général Le Flô), et qu'il mourut le 10 juillet 1619. Il raconte d'une façon très spirituelle l'histoire des poésies relatives à *la Puce de Mlle des Roches*, et il reproduit les quatre pièces de vers français et la pièce de vers latins inspirées au galant sénéchal par l'insecte fameux qui, comme le dit agréablement le biographe, « d'un bond allait emporter Mlle des Roches à l'immortalité, et à sa suite tous les poètes. »

Flandre. — Dans la dernière séance de la Société des sciences de Lille, Mgr Dehaisnes a terminé la lecture d'un très curieux mémoire sur les limites de la langue flamande au moyen âge. On sait que cette langue n'a cessé de reculer devant le français. Mgr Dehaisnes a précisé les proportions de ce recul, en s'appuyant sur de nombreux documents inédits, dont plusieurs seront, croyons-nous, imprimés à la suite du savant travail de l'archiviste honoraire du département du Nord, dans la collection des *Mémoires* de la Société des sciences de Lille.

— On annonce la publication prochaine du second volume du livre de MM. Paul Foucart et Jules Finot : *La Défense nationale dans le Nord, de 1792 à 1802*. Ce second volume se rapporte aux années 1793 (août) à 1802.

Franche-Comté. — Dans une de nos dernières chroniques nous appelions l'attention de nos lecteurs sur la prodigieuse richesse d'informations que contient l'article *Allemagne* du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*. Il ne faut pas moins vanter le nouvel échantillon qui vient d'être mis sous nos yeux : *Amérique. Topo-bibliographie*, par M. le chanoine Ulysse Chevalier (Montbéliard, imp. Paul Hoffmann, in-8 de 15 p. Extrait du 6e fascicule du *Répertoire*). Il y a là l'énumération aussi précise que possible de tous les ouvrages, opuscules, même simples articles de revues, relatifs aux choses académiques, bibliographiques, biographiques, ecclésiastiques, aux découvertes, aux généralités, à la géographie, à l'imprimerie, etc.

— On sait que M. Julien Tiersot a publié assez récemment un livre sur *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXV, p. 458). Cet écrivain a fait paraître dans la livraison de mai dernier de *la Plume et l'Épée* un article que l'on peut considérer comme un résumé de son ouvrage : *Rouget de Lisle, officier supérieur, musicien, poète, 1760-1836*. En tête du travail on remarque un portrait et un fac-similé de la signature de l'auteur de *la Marseillaise*.

— Signalons une piquante brochure de M. Charles Thuriet : *Une Franc-Comtoise. Lady Carswelle* (Besançon, imp. Millot, in-16 de 26 p.). M. Thuriet raconte avec beaucoup de charme l'histoire aussi simple que peu ordinaire d'une petite servante d'auberge qui, après avoir passé toutefois par une « excellente institution de jeunes filles » à Lyon, devint la femme aimée et honorée du docteur Carswelle, médecin de la cour à Bruxelles d'abord et à Londres ensuite. A ceux qui pourraient s'émerveiller outre mesure de cette haute fortune d'une pauvresse, nous apprendrons ou rappellerons, selon le cas, que deux compatriotes de lady Carswelle, et pas plus « huppées » qu'elle-même, d'ailleurs, ont, en ce siècle, épousé, l'une un fils du sultan du Maroc, et l'autre le célèbre général Tcheng-Ki-Tong, « le plus Français de tous les Chinois. » Cette Barbaresque et cette Orientale de circonstance sont toutes deux nées dans le Jura. Quant à lady Carswelle, elle était originaire du village de Trouvans, près de Baume-les-Dames (Doubs); elle avait été bergère dans son enfance.

Guyenne et Gascogne. — M. Jules Serret consacre une exacte notice à un moulin d'une grande célébrité qui a été dévoré par un incendie, le 21 juin dernier : *Le Moulin de Laubardemont-sur-Lisle (Gironde). Juin 1893*

(Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-8, tiré à 50 ex.). M. Serret donne à la fois des renseignements de statistique et d'histoire. S'il nous dit, d'une part, que la force productive de la minoterie de Laubardemont était en moyenne de 4,000 kilogrammes de farine à l'heure, il nous apprend, d'autre part, que la fondation du moulin (1re moitié du XVIe siècle) est l'œuvre des seigneurs de Tustal, qui possédaient une grande portion de la plaine de Lisle.

— Annonçons un beau volume grand in-8 de M. Isidore Salles (de Gosse), contenant près de deux cents pièces de vers gascons, toutes charmantes : *Gascounhe le brabe yent de noste. Nabets debis* (Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc). Le philologue V. Lespy a eu raison de dire, au début de la *Préface* dont il a orné le recueil : « Voici des fleurs d'un vif éclat, des fruits d'une exquise saveur. » Un autre excellent juge, M. Léonce Couture, a donné à l'auteur les plus justes et les plus délicats éloges. Tous les amis de la poésie méridionale admireront ces chants si variés, où l'on remarque surtout « verve entraînante et cœur généreux. »

Languedoc. — M. Brissaud, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, étudie avec une compétence exceptionnelle *la Légende de Tannhäuser* (Toulouse, gr. in-8 de 23 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse)*. Le savant critique analyse avec une netteté parfaite la célèbre légende. S'aidant des travaux des érudits allemands Zander, Graesse, Nodnagel, il la décompose « comme on fait d'un produit chimique. » Il vante « le rare parfum de poésie dont elle est imprégnée et qui lui a valu comme une vie nouvelle » dans les œuvres de H. Heine, Swinburne, R. Wagner et d'autres encore. Il montre que « par ses origines, la légende de Tannhäuser nous fait pénétrer jusqu'aux assises les plus lointaines de la mythologie germanique. »

Orléanais. — M. Baguenault de Puchesse a fait à la Société archéologique et historique une communication intéressante sur *Quelques mots d'ancien français conservés dans l'Orléanais* (Tirage à part, Orléans, Herluison, in-8 de 29 p.). C'est une contribution importante pour l'histoire des restes de notre langue ancienne. Il est regrettable seulement que l'auteur ne se soit pas reporté plus d'une fois aux études déjà publiées sur la matière.

Poitou. — A côté de l'*Inventaire archéologique de l'abbaye des Chatelliers* dont nous avons parlé récemment, il faut placer une nouvelle notice de Mgr Barbier de Montault sur la même abbaye. Ici l'archéologue poitevin restreint son étude au *Carrelage de l'église abbatiale des Chatelliers (Deux-Sèvres) au moyen âge et à la Renaissance* (Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, in-8 de 24 p. Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, tome XV). Un plan de l'église et trois planches de carreaux permettent de suivre les descriptions de l'auteur et de contrôler la justesse de ses observations.

Provence. — L'*Écho des Bouches-du-Rhône* du 18 juin dernier contient un article fort curieux intitulé : *Une Trouvaille archéologique. La Sépulture de Peiresc*. On savait par le récit de Gassendi, témoin oculaire des funérailles de son ami, mort entre ses bras, que les restes de Claude-Nicolas Fabri de Peiresc avaient été déposés, le 25 juin 1637, dans l'église des Frères prêcheurs d'Aix, aujourd'hui église paroissiale de la Madeleine. De zélés et savants chercheurs ont retrouvé, en fouillant le sol d'une salle obscure, dépendance de la sacristie, une inscription formée de ces deux lignes décisives : FABRITIORVM TVMVLVS. Au fond du caveau de la chapelle funéraire ils ont constaté la présence des ossements des Fabri. Nous citerons les dernières lignes de l'article, en nous associant au vœu qui y est si chaleureusement

exprimé : « Il va de l'honneur de la ville d'Aix et de la France que la sépulture de Peiresc soit honorée comme elle le mérite. La découverte qui vient d'avoir lieu appelle un complément. La chapelle funéraire des Fabri doit être restaurée. Une inscription commémorative, un médaillon du père de l'érudition moderne, doivent signaler au peuple de Provence et aux savants du dehors le lieu où gît cette gloire européenne. Nous espérons que l'État, le département et la ville mettront une hâte égale à acquitter cette patriotique dette. »

— La cinquième année des *Éphémérides bas-alpines 1892*, de M. Ernest de Crozet, n'est pas moins intéressante que les précédentes (Avignon, Aubanel, in-8 de 52 p., dont les six dernières contiennent des tables fort commodes. Tiré à cent exemplaires). Le *Polybiblion* peut d'autant moins se dispenser de recommander cette petite publication, que les renseignements bibliographiques y tiennent plus de place.

— M. Réveillé de Beauregard vient de publier ses *Promenades dans la ville de Tarascon et dans ses environs, suivies d'une notice historique et statistique sur Beaucaire* (Aix, J. Nicot, in-8 de 214 p.). Avec un soin et une persévérance infatigables, l'auteur nous conduit depuis les origines de la ville (les Salyens) jusqu'aux temps les plus modernes. Il y a bien des légendes curieuses et des détails inédits qui ont été recueillis et mis au jour par l'auteur.

Rouergue. — La *Bibliographie aveyronnaise*, que M. Émile Cartailhac vient de publier à Toulouse chez Privat (in-8, 27 p.), ne peut être considérée comme définitive; mais l'auteur a cru devoir d'abord établir et soumettre à ses confrères ce travail préparatoire, classé par ordre alphabétique de noms d'auteurs. Il comprend, avec quelques ouvrages anonymes ou collectifs, 563 numéros. L'auteur se propose, lorsqu'il aura pu compléter ou rectifier ses indications, de publier ce travail sous une forme méthodique. Aussi ne l'a-t-il fait tirer qu'à petit nombre. Nous y avons remarqué quelques confusions dans les noms et quelques erreurs de dates dans les citations.

Saintonge. — M. G. Musset donne deux publications intéressantes : *Les Rochelais à Terre-Neuve*, 1500-1550 (Paris, Leroux, gr. in-8 de 32 p. Extrait du *Bulletin de géographie*) ; — *Pierre Mervault. Saint-Martin de Ré et La Rochelle, 1627-1628, avec introduction et notes* (La Rochelle, Noël Texier, petit in-4 de xvi-76 p.). Dans la première brochure on trouvera mille détails curieux sur la découverte de l'île de Terre-Neuve par les Rochelais, sur l'historiographe Thévet, sur Jacques Cartier, sur le pilote Alphonse de Saintonge, sur la pêche faite par le commerce rochelais, sur la morue (avec recherches étymologiques), sur les navires expédiés de La Rochelle pour Terre-Neuve (de 1523 à 1550), sur les équipages de ces navires, sur leur solde et sur le partage des bénéfices, sur l'avitaillement des navires, sur les prêts à la grosse aventure, sur le produit de la pêche. L'auteur, bon patriote autant que bon travailleur, établit clairement que, dès le milieu du xvie siècle, les Français avaient une possession effective et incontestée des pêcheries de Terre-Neuve, et que rien n'autorise les modifications que l'on prétend aujourd'hui apporter à nos droits. — L'opuscule de Pierre Mervault, que M. Musset livre au public « sous des formes typographiques recherchées et luxueuses, » est un abrégé du *Journal des choses plus mémorables qui se sont passées au dernier siège de La Rochelle*. Cet abrégé diffère en quelques points de l'œuvre maîtresse. L'habile éditeur a mis en lumière, dans les notes, les légers, mais assez nombreux détails inédits que contient le récit dont l'original a été récemment retrouvé par M. A. Richard, archiviste de la Vienne, et il a donné, dans son introduction, d'excellents dé-

tails bibliographiques au sujet des diverses éditions du *Journal* de Mervault.

Savoie. — Beaucoup de bien à dire du « Mémoire lu à la Sorbonne le 5 avril 1893, » par M. Aimé Vingtrinier, *De l'Érection de la Savoie en duché* (Lyon, H. Georg, gr. in-8 de 35 p.). M. Vingtrinier complète et corrige en des pages aussi savantes que piquantes les publications antérieures, principalement celle de M. Charles Buet (*Les Ducs de Savoie aux XVe et XVIe siècles*, 1878, in-8). Les douze premières pages contiennent une excellente petite monographie de la ville de Montluel, où eut lieu, en 1416, l'érection de la Savoie en duché et qui n'a pas même été nommée par M. Buet. Tout le reste de la brochure est consacré au récit de l'événement et à la discussion des récits des divers historiens, à commencer par Guichenon.

Allemagne. — On a souvent remarqué la timidité qui empêche les Français de s'exprimer dans une langue étrangère, même quand ils en ont fait une étude sérieuse; on ne sera pas tenté d'adresser le même reproche à M. August Tischner, quand on aura feuilleté la petite brochure intitulée *Die Astronomen* (Leipzig, Gustav Fock, in-8 de 31 p.), dans laquelle l'auteur affecte un profond mépris pour les théories astronomiques qui ont cours actuellement parmi les savants du monde entier, et l'exprime en mauvais français, sans respecter suffisamment les règles de la syntaxe et le sens des mots. Le tiers de cette brochure est formé d'une table des observatoires permanents avec l'indication de leur situation géographique et les noms de leurs directeurs; c'est à peu près le seul renseignement utile qu'on y trouve.

Angleterre. — La maison Longmans annonce la prochaine publication d'une histoire abrégée de l'Irlande, en deux volumes : *A short History of Ireland*, dont le premier, actuellement sous presse, s'étend des origines à l'année 1608. L'auteur de cette histoire, M. P.-W. Joyce, est connu déjà par quelques ouvrages relatifs à l'Irlande et notamment : *Irish Names of Places*.

— La *Modern History of the City of London*, que le bibliothécaire de Guildhall, M. Charles Welet, publie à la librairie Blades, East et Ce, raconte la vie municipale et l'histoire sociale de la Cité pendant les cent cinquante dernières années. L'ouvrage sera richement illustré.

Belgique. — Le très érudit archiviste de la ville de Bruxelles, M. Alphonse Wauters, a été pris vivement à partie par M. le chanoine Reusens, dans le dernier numéro des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, à propos de la publication récente du tome VIII de la *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*. M. le chanoine Reusens, qui vient de consacrer près de cinquante pages in-8 à l'examen de ce seul tome VIII, nous semble, à dire vrai, avoir pris les choses un peu trop par leur petit côté. Le reproche le plus grave qu'on puisse faire à M. Wauters, c'est de n'avoir pas su diviser son œuvre. S'il avait compris qu'une table de documents imprimés ne pourrait jamais être définitive, qu'il fallait de toute nécessité la sérier, consacrer la première partie, par exemple, à tous les documents imprimés avant 1850, en réservant les documents édités postérieurement pour d'autres parties, il eût évité tous ces « Suppléments, » « derniers » suppléments, suppléments soi-disant « définitifs, » qui rendent la *Table chronologique* d'un usage si peu commode. Au lieu de critiquer les grandes lignes de l'œuvre, malgré tout très importante, de M. Wauters, M. le chanoine Reusens a préféré y relever les trop nombreuses erreurs de détail. Il y avait, selon nous, tout autre chose à faire, si l'on voulait attaquer sérieusement la *Table chronologique*.

Espagne. — Les numismates apprendront avec bonheur qu'un de leurs

confrères d'Espagne, M. Antonio Vivès y Escudero, met au jour un ouvrage à la préparation duquel il a consacré plusieurs années, sous ce titre : *Monedas de las dinastias arabigo-españolas* (Madrid, Murillo, in-4 de 454 p.). Cette publication répandra aussi un certain jour sur la série des princes arabes qui ont régné sur une partie plus ou moins étendue de l'Espagne.

— La *Bibliografia española de las lenguas indigenas de America*, par le comte de la Viñaza (Madrid, Murillo, in-8 de 500 p.), a droit d'être considérée comme l'un des plus importants et des plus curieux ouvrages publiés à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Elle offre un inventaire aussi complet que possible de tous les écrits, petits ou grands, qui ont été composés en langue espagnole à l'effet de mettre en lumière les sept ou huit cents idiomes, plus ou moins connus aujourd'hui, qui se parlaient dans le Nouveau Monde quand les Européens y abordèrent. Car on devine sans peine que l'histoire de l'apostolat catholique en Amérique aura beaucoup à puiser dans cet arsenal, les deux tiers des publications, dont M. le comte de la Viñaza a fait le relevé au prix d'immenses recherches, ayant eu pour but direct ou indirect soit de fournir aux missionnaires les moyens d'annoncer aux Indiens les vérités du salut, soit d'éclairer ces Indiens sur l'excellence et les avantages de la civilisation chrétienne.

— Désireux d'attirer l'attention des hommes de science sur un genre de recherches assez négligées, paraît-il, en Espagne, M. Juan-Dominguez Berrueta vient de publier à Madrid, sur l'électrolyse, un opuscule dans lequel il expose d'une façon très claire les résultats des travaux dont cette question a été l'objet de la part des physiciens et des chimistes, et fait preuve de connaissances approfondies sur cette intéressante matière : *La Electrolisis* (Madrid, imprenta de la S. E. de San Francisco de Sales, in-8 de 42 p.).

Italie. — En souscription à la librairie Niccolò Giannotta, de Catane, le poème suivant de M. Mario Rapisardi, qui doit paraître dans la seconde quinzaine du mois d'août : *Atlantide* (in-16 de 300 p.). Trente exemplaires sur grand papier in-4, numérotés, ornés du portrait de l'auteur gravé par M. Francesco di Bartolo, seront mis en vente au prix de 25 fr.

Suisse. — Nous devons à M. Albert Hyrvoix des *Notes sur le prieuré de Rougemont, de l'ordre de Cluny, au comté de Gruyère, et sur le « fasciculus temporum »* (Fribourg, œuvre de Saint-Paul, in-8 de 23 p., extraites de la *Revue de la Suisse catholique*). Il y a notamment le récit d'une découverte bibliographique, savamment faite et racontée avec esprit.

Algérie. — C'est un excellent hommage rendu à la mémoire de M. Henri Delmas de Grammont que la notice consacrée à ses travaux par M. Gilbert Jacqueton, bibliothécaire de la bibliothèque universitaire d'Alger. Il a su fort bien faire ressortir ce qu'il y a de neuf et de véritablement important dans l'œuvre de l'érudit auteur de l'*Histoire d'Alger sous la domination turque*. Il donne une idée de la manière dont il préparait son travail, et de celle dont il déduisait et exposait les résultats de son enquête. Quelques lignes de biographie écrites par M. Rinn et un portrait de l'écrivain accompagnent cette notice : *H. D. de Grammont* (Alger, imp. A. Jourdan, in-8 de 25 p.), que complète une bibliographie.

Publications nouvelles. — *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, trad. du grec, par Mgr Darboy (in-8, typ. augustinienne). — *Les Soliloques de saint Augustin*, trad. par le R. P. Laurent (in-32, typ. augustinienne). — *Méditations de saint Augustin*, trad. du R. P. Laurent (in-32, typ. augustinienne). — *Histoire du bon larron dédiée au XIXe siècle*, par Mgr Gaume (in-8, Gaume). — *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII, encycliques, brefs, etc.* (2 vol. in-8,

Petithenry). — *Les Merveilleuses Histoires de Notre-Dame dans tous les siècles*, par N. Blanchet (in-8, Lethielleux). — *Le Curé de campagne ; résultat d'une enquête faite par un homme d'œuvres* (in-18, 8, rue François Ier). — *Cours élémentaire de droit romain*, t. II, par Van Vetter (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789*, par L. Duguit (in-8, Larose). — *Le Droit d'association et le droit de réunion devant les chambres et les tribunaux*, par G.-D. Weil (in-18, Alcan). — *Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossétien*, par M. Kovalewsky (in-8, Larose). — *Le Problème de la conscience du moi*, par le Dr P. Carus (in-18, Alcan). — *Les Lois sociologiques*, par G. de Greef (in-18, Alcan). — *Essai sur la loi de la vie dans le célibat et le mariage*, par l'abbé J. Crozat (in-8, Grenoble, Vallier). — *De las Formas de gobierno*, par D.-D. Isern, 2a parte (in-8, Madrid, Hernandez). — *La Société moderne et la question sociale*, par J. Borin-Fournet (in-18, Guillaumin). — *Les Bases économiques de la constitution sociale*, par A. Loria, trad. par A. Bouchard (in-8, Alcan). — *Ésotérisme et socialisme* par A. Jhouney (in-8, Comptoir d'éditions). — *L'Idiotie*, par J. Voisin (in-18 cart., Alcan). — *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie*, par J. Chéron (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Des phénomènes de synopsie*, par Flournoy (in-8, Alcan). — *Guide de diagnostic gynécologique à l'usage des praticiens*, par le Dr Berlin (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Mers de France*, par R. Filoz (in-18, Lecoffre). — *La Vie artistique*, par G. Geffroy, 2e série (in-18, Dentu). — *La France artistique et monumentale*, publiée sous la direction de M. Henry Havard, t. II gr. in-4, Librairie illustrée). — *Un Peintre romantique : Théodore Chassériau*, par V. Chevillard (in-8, Lemerre.) — *Poésie liturgique au moyen âge*, par l'abbé U. Chevalier (gr. in-8, A. Picard ; E. Vitte). — *Complice !....* par Mme E. Caro (in-18, Calmann Lévy). — *Les Mondains*, par H. Le Roux (in-18, Calmann Lévy). — *Tintin*, par A. Gennevraye (in-18, Calmann Lévy). — *La Vie sous la Terreur. Manette André*, par P. Perret (in-18, Plon et Nourrit). — *Nuit tombante*, par L. de Larmandie (in-18, Chamuel). — *L'Épopée mystique de William Langland*, par J.-J. Jusserand (in-18, Hachette). — *Valbert, ou les Récits d'un jeune homme*, par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *L'Œuvre de Gammar*, par O. du Chastel (in-18, Perrin). — *Vathek*, par Beckford, (in-18, Perrin). — *La Famine*, par L. Tolstoï, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, Perrin). — *Paroles d'amour*, par A. Lavergne (in-8, Lemerre). — *Bagatelles*, par le P. L. Coloma, adapté de l'espagnol par C. Vergniol (in-18, Lemerre). — *Grande sœur*, par M. Aigueperse (in-18, Lecoffre). — *Le Médecin de madame, ou l'Odyssée d'un chaste (roman professionnel)*, par le Dr J. Gérard (in-18, Flammarion). — *Récits de terroir*, par J. de Cherville (in-4, Firmin-Didot). — *Fausse route*, par Mme M. Lythe (in-8, Périsse). — *Esclavage*, par M. du Campfrane (in-18, H. Gautier). — *Étapes d'un touriste en France. Les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*, par L. Trebuchet (in-18, Hennuyer). — *Le Plateau lorrain*, par B. Auerbach (in-18, Berger-Levrault). — *La France et ses colonies au XIXe siècle*, par E. Lalanne (gr. (in-8, Picard et Kaan). — *Impressions coloniales (1868-1892), étude comparative de colonisation*, par C. Cerisier (in-8, Berger-Levrault). — *Le Mouvement africain en 1892*, par P. Combes (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Kolas africains*, par le Dr E. Herckel (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Sahara*, par E. Schirmer (in-8, Hachette). — *Algérie et Tunisie*, par A. Baraudon (in-18, Plon et Nourrit). — *Feuilles de route en Tunisie*, par L. Claretie (in-18, Calmann Lévy). — *Sur une côte lointaine*, par le Dr M.-L. Durand (in-18, Jouve). — *Rio-Hacha et les Indiens Goajires*, par A. Candelier (in-8, Firmin-Didot). — *Dramatique Voyage autour du monde*, par J. An-

son (in-4, rue François Ier). — *Histoire populaire de saint Julien, premier évêque du Mans*, par le R. P. Dom P. Piolin (in-18, 8, rue François Ier). — *La Vénérable Philomène de Sainte-Colombe, religieuse minime déchaussée : sa vie et ses écrits*, par le R. P. Pie de Langogne (in-8, Maison de la bonne presse). — *Vie de la vénérable Marie de l'Incarnation, ursuline, née Marie Guyart, fondatrice du monastère de Québec*, par Une religieuse du même ordre (in-18, Retaux). — *Un Chevalier apôtre. Célestin-Godefroid Chicard, missionnaire du Yun-Nan*, par le R. P. J.-E. Drochon (in-4, 8, rue François Ier). — *Un Évêque confesseur de la foi. Vie du vénérable Vincent-Marie Strambi, évêque de Macerata et Tolentino*, par le R. P. L.-T. de Jésus agonisant (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Son Éminence le cardinal Lavigerie*, par F. Bournand (in-8, Taffin-Lefort). — *Le Cardinal Lavigerie*, discours prononcés par Mgr Perraud (in-8, Oudin). — *Vie du T. R. P. Jean-Baptiste Rauzan*, par le P. A. Delaporte (in-18, Petithenry). — *Un Apôtre laïc. Édouard Lefort*, par l'abbé Huard (in-18, Taffin-Lefort). — *Nos Aumôniers militaires*, par F. Bournand (gr. in-8, Taffin-Lefort). — *La Question sociale est une question morale*, par T. Ziegler, trad. par G. Palante (in-18, Alcan). — *La Résurrection d'un monde, ou la Contre-révolution*, par Mgr A.-L.-E. Goursat (in-8, Oudin). — *Précis historique sur l'affaire de Panama*, par A. Lucas (in-18, Delhomme-Briguet). — *La Crise nationale*, par D. Jaubert (in-18, Savine). — *Par ici la sortie, ou les Conservateurs et les catholiques font fausse route*, par l'abbé Grézel (in-8, Bloud et Barral). — *Les Adversaires du pouvoir temporel et la Triple alliance*, par A. Kannengieser (in-18, Lethielleux). — *La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises*, par le R. P. P. Michel (in-16, Lecoffre). — *L'Orient qui s'en va*, par L. Trotignon (in-18, Savine). — *Les Assemblées générales des communautés d'habitants en France du XIIIe siècle à la Révolution*, par H. Babeau (in-8, Rousseau). — *La Diplomatie française et la Ligue des neutres de 1780 (1776-1783)*, par P. Fauchille (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Diplomatie au temps de Machiavel*, par M. de Maulde-la-Clavière, t. II (in-8, Leroux). — *Les Fusillades du Champ des martyrs*, mémoire rédigé en 1816, par l'abbé Gruget, publié et annoté par E. Queruau-Lamerie (in-8, Angers, Germain et Grassin). — *L'Europe politique en 1892-1893*, 3e fasc., par L. Sentupéry (in-8, Lecène et Oudin). — *La Provence préhistorique et protohistorique*, par P. Castanier (in-8, Flammarion). — *Notes historiques. Le Culte à Pesmes*, par E. Perchet (in-8, Gray, Roux; Besançon, Jacquard). — *Jonzac et Ozillac*, par l'abbé B. de Cugnac (gr. in-8, La Rochelle, Texier). — *Un Village bourguignon sous l'ancien régime. Gemeaux*, par A. Huguenin (in-18, Dijon, imp. Darantière). — *Les Révolutionnaires du Rouergue. Simon Camboulas*, par M. de Vissac (in-8, Girerd, à Riom). — *Journal d'un petit Parisien pendant le siège*, par E. Pascal (in-8, Picard et Kaan). — *Ousâma Ibn Mounkidh, un émir syrien au premier siècle des croisades (1095-1188)*, par H. Derenbourg, 1re partie, 2e fasc. (in-8, Leroux). — *La Bataille de Lépante. Saint Pie V et Don Juan d'Autriche*, par F. Farochon (in-4o, 8, rue François Ier). — *History of elections in the American colonies*, by C. F. Bishop (in-8, New-York, Columbia College). — *Condorcet, sa vie, son œuvre (1743-1794)*, par le Dr Robinet (in-8, May et Motteroz). — *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, publiés par M. Chambon (in-8, Delagrave). — *L'Amiral Cloué; sa vie*, par H. Buchard (in-8, Delagrave) — *Victor Hugo*, par L. Mabilleau (in-18, Hachette). — *William Ewart Gladstone*, par M. Dronsart (in-18, Calmann Lévy). — *Un Anglais à Paris*, trad. par J. Hercé. *I, 1835-1848* (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Récents progrès de l'histoire*, par A. Lecoy de la Marche (in-8, Vitte).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES ET MÉDICALES

1. *Les Médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789*, par le Dr Faidherbe (de Roubaix). Lille, imp. Danel, 1892, gr. in-8 de 345 p. — 2. *Les Compaignons de l'office de cirurgie et barberie de Tholoze en 1517*, par le Dr Pifteau. Toulouse, Thomas, 1892, in-8 de 80 p. — 3. *Les Trois Livres de Jérôme Fracastor sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement*. Trad. et notes du Dr L. Meunier. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-16 de 370 p., 3 fr. 50. — 4. *Edmond et Charles Tulasne*, par le Dr E. Dufresne. Lyon, Vitte ; Genève, Trembley, 1892, in-8 de 88 p. — 5. *Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive*, par L. Bourdeau. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 354 p., 5 fr. — 6. *La Pathologie des émotions. Études physiologiques et cliniques*, par le Dr Féré. Paris, Alcan, 1892, gr. in-8 de 620 p., 12 fr. — 7. *Des Phénomènes de synopsie (audition colorée)*, par Th. Flournoy (de Genève). Paris, Alcan ; Genève, Eggimann, 1893, in-8 de 260 p. et 82 fig., 6 fr. — 8. *L'Idiotie, hérédité et dégénérescence mentale. Psychologie et éducation de l'idiot*, par le Dr J. Voisin. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 292 p. avec 17 grav., 4 fr. — 9. *De la Responsabilité criminelle*, par le Dr Cabadé. Paris, Masson, 1893, in-18 de 350 p., 4 fr. — 10. *Les Troubles de la marche dans les maladies nerveuses*, par le Dr Blocq. Paris, Rueff, 1892, in-16 de 160 p. et 21 fig., relié, 3 fr. 50. — 11. *État mental des hystériques. Les Stigmates mentaux*, par le Dr P. Janet. Paris, Rueff, 1893, in-16 de 235 p., avec fig., rel., 3 fr. 50. — 12. *Les Troubles de la mémoire*, par le Dr Sollier. Paris, Rueff, 1892, in-16 de 260 p. et 36 fig., rel., 3 fr. 50. — 13. *Les Troubles du langage chez les aliénés*, par le Dr Seglas. Paris, Rueff, 1893, in-16 de 300 p., relié, 3 fr. 50. — 14. *La Parole intérieure et l'âme*, par le Dr Netter. Paris, Alcan ; Berger-Levrault, 1892, in-16 de 165 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Embryologie générale*, par L. Roule. Paris, Reinwald, 1893, in-16 de vii-500 p. et 121 fig., 5 fr. — 16. *Hypnotisme et double conscience, origine de leur étude et divers travaux sur des sujets analogues*, par le prof. Azam. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 375 p., 9 fr. — 17. *Hypnotisme et suggestion. Étude critique*, par le prof. Wundt. Trad. par Keller. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 168 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Hypnotisme. Étude critique*, par H. Nizet. 2e édit. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 303 p., 2 fr. 50. — 19. *La Nouvelle Théorie de la suggestion destinée à expliquer l'hypnotisme. Examen critique*, par le R. P. Franco. Trad. de l'italien par Onclair. Paris, Téqui, 1892, in-18 de vii-130 p., 0 fr. 75. — 20. *Le Spiritisme dévoilé, ou les Faits spirites constatés et commentés*, par Jeanniard du Dot. Paris, Bloud et Barral, 1893, in-8 de 280 p., 3 fr. — 21. *La Thérapeutique suggestive et ses applications*, par le Dr Cullerre. Paris, J.-B. Baillère, in-16 de 318 p., 3 fr. 50. — 22. *Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion*, par Lloyd Tuckey. Trad. de l'anglais par le Dr J.-P. David. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-16 de 280 p., 3 fr. 50. — 23. *Encyclopédie d'hygiène* sous la direction du Dr J. Rochard. Livr. 23 à 27. Paris, Battaille, 1892, gr. in-8 de 825 p. avec nombr. fig., 3 fr. 50 la livr. — 24. *Cours d'hygiène*, par le Dr Thoinot. 2e édit. Paris, Delagrave, 1891, in-12 de 200 p., cart., 2 fr. 25. — *Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention*, par le Dr Monin. Paris, Alcan, 1893, in-32 de 175 p., 0 fr. 60. — 26. *Hygiène et traitement du diabète*, par le Dr Monin. 3e éd. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-18 de 128 p., 3 fr. 50. — 27. *Hygiène et salubrité de l'école, ou Traité d'hygiène scolaire*, par le Dr Raoul Laffon. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 cart., de xii-125 p., 3 fr. — 28. *Les Maladies de la première enfance (premiers soins avant l'arrivée du médecin)*, par le Dr Jacquemet. Paris, J.-B. Baillère, in-16 de 172 p. avec fig., 2 fr. — 29. *L'Hygiène*

nouvelle dans la famille, par le Dr Cancalon. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de IV-90 p., 2 fr. 50. — 30. *Hygiène des enfants du premier âge*, par Chamouin. 2e éd. Verdun, L. Vautrin, 1892, in-32 de 100 p. — 31. *Hygiène des fiancés*, par le Dr J. Nattus. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de 130 p., cartonné, 3 fr — 32. *L'Alimentation de l'homme et des animaux domestiques*. T. I. *La Nutrition animale*, par Grandeau. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 carré de IX-400 p., 6 fr. — 33. *Traité de médecine*, sous la direction de MM. Charcot, Bouchard et Brissaud. T. IV, par Ruault, Brissaud, Legendre, Marfon, Netter T. V, par A. Petit, Œttinger et Brault. Paris, Masson, 1893, 2 vol. in-4 de 1100 et de 900 p. avec fig., 22 et 20 fr. — 34. *Traité des maladies du sang*, par Labadie-Lagrave. Paris, Battaille, 1893, in-8 de 730 p. et 74 fig., 15 fr. — 35 *Thérapeutique physiologique du cœur*, par le prof. Sée. Paris, Battaille, 1893, in-8 de 470 p., 10 fr. — 36. *Specielle diagnose der inneren Krankheiten in Handbuch für Aerzte und Studirende nach vorlesungen bearbeitet* von Dr W. von Leube, prof aus Juliusspital in Wurzburg. II Bd., gr. in-8. Erste-dritte Auflage, 500 p., mit 57 Abbildungen in Texte. Leipzig, Vogel, 1893. — 37. *Lecciones de Patologia medica*, par Dr M. A. Sanudo. Madrid, Ducazcal, 1891. in-8 de 520 p., 10 fr. — 38. *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie (Physiologie et thérapeutique)*, par J Chéron Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 550 p., avec fig., 10 fr. — 39. *Étude anatomo-pathologique et expérimentale des artérites secondaires aux maladies infectieuses*, par le Dr L. Thérèse. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, gr in-8 de 63 p., avec fig., 4 fr. — 40. *Du Rôle de l'organisme dans la pathogénie de quelques maladies infectieuses*, par le Dr R. Appert. Paris, Steinheil, 1893, in-8 de 130 p., 3 fr. — 41. *Le « Bacterium coli » dans l'infection urinaire*, par le Dr J. Renault. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 80 p., 3 fr. — 42. *Petite Chirurgie de* Jamain. 7e édit. par les Drs F. Terrier, professeur, et Péraire, ancien interne. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 786 p. et 415 fig., cart. anglais, 8 fr. — 43. *Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales*, par les mêmes Paris, Alcan, 1893, in-18 de 190 p, avec 70 grav., 3 fr. — 44. *Manuel de la sage-femme et de la garde-malade*, par le Dr Touvenaint. Paris, Battaille, 1893, in-18 carré de 180 p., avec fig, relié, 3 fr. — 45. *Manuel de pharmacie pratique*, par L. Dufour. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 472 p., 5 fr. — 46. *La Voix, le chant et la parole. Guide pratique de l'orateur et du chanteur*, par Lennox Browne et Emil Behnke Trad. sur la 14e édit anglaise par le Dr Garnault. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-8 de 325 p., nombr. fig., relié, 8 fr. — 47. *Le Nervosisme aux stations thermales*, par les Drs Barbaud et Rouillard. Paris, Jouvet, 1893, in-12 de 125 p. et 2 grav., 2 fr. — 48 *Trois Saisons à Hammam-Meskoutine. 1890-91-92*. Notes et obs. par le Dr Piot. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, gr. in-8 de 170 p., avec 10 grav. hors texte, 4 fr. — 49. *Des perforations de la membrane de Schrapnell*, par le Dr Raoult. Paris, Société d'éditions scientifiques, gr. in-8 de 104 p., 4 fr. — 50. *De la cataracte vulgaire*, par le Dr Ferret Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 131 p., 5 fr. — 51. *Détermination pratique de la réfraction oculaire*, par le Dr Billot. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de X-100 p., 3 fr. — 52. *Guide de diagnostic gynécologique à l'usage des praticiens*, par le Dr Berlin. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 220 p., avec 69 fig., 6 fr. — 53. *Manuel technique de massage*, par le Dr Brousset. Paris, Masson, 1893, in-18 de 130 p avec fig., 2 fr. — 54. *Technique d'électrothérapie*, par les Drs Gauthier et Larat. T. I. Paris, Maloine, 1893, in-16 de 256 p., 4 fr. — 55. *L'Opium, ses abus (mangeurs et fumeurs d'opium, morphinomanes)*, par le Dr E. Martin. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-16 de 175 p., 3 fr. 50. — 56. *Les Kolas africains. Monog. chim., thérap. et pharm.*, par le Dr Heckel. Paris, Société d'éditions scientifiques, gr. in-8 de 400 p. avec planches, fig. chromo., 7 fr. 50. — 57. *L'Inoculation préventive contre le choléra-morbus asiatique*, par le Dr J. Ferran, avec la collaboration des Drs Gimeno et Pauli Trad. par le Dr Duhourcau. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 388 p., 7 fr. 50. — 58. *Guide et questionnaire de tous les examens de médecine (doctorat, internat, externat)*, par le Dr Berton. 3e édit. Paris, Alcan, 1893, in-12 cart. de 328 p., 4 fr. — 59. *Guide militaire des étudiants, des médecins et pharmaciens de la réserve et de l'armée territoriale*, par Petit et Collin, méd. majors. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-16 de 503 p., avec fig. et croquis, rel. souple, 7 fr. 50. — 60. *Traité pratique de chirurgie d'armée*, par Chauvel et Ni-

MIER, méd. d'armée. Paris, Masson, 1893, in-8 de 664 p., 12 fr. — 61. *L'Année médicale*, 15e année (1892). *Résumé des progrès, etc.*, sous la direction du Dr BOURNEVILLE. Paris, Battaille, 1893, in-8 de 370 p., 4 fr.

1, 2, 3, 4. — Nul ne s'étonnera de nous voir mettre en tête de notre revue bibliographique les livres qui ont trait à l'histoire des sciences, des institutions et des savants qui ont illustré la médecine et les sciences naturelles. A ce titre le livre de M. le docteur Faidherbe mérite de nous arrêter, par son objet d'abord, et aussi par la conscience avec laquelle il a été traité, enfin par les curieux documents qu'il a mis au jour.

C'est une bonne fortune pour les sciences historiques qu'un homme éclairé se donne la mission de rechercher les origines, les coutumes et les règlements ayant trait à la profession dans laquelle il est lui-même compétent, et, limitant ses recherches à la province qu'il habite et qu'il connaît et à une période donnée de son histoire, produise une sorte de monographie qui a toutes les qualités pour appeler l'intérêt et le retenir. Tel est le volume consacré par le docteur Faidherbe aux *Médecins et chirurgiens de Flandre avant 1789*. On apprend là comment se recrutaient habituellement les médecins de cette contrée, les études qu'ils faisaient à Douai et à Louvain, les rapports qu'ils avaient avec les autorités et leur participation aux divers services publics et à l'organisation de la charité, la considération parcimonieuse et les maigres émoluments qu'on leur accordait, enfin, les confréries et les sociétés qu'ils fondèrent, soit dans le but de se perfectionner dans l'exercice de leur profession, soit pour assurer davantage les services publics d'hygiène et d'assistance qu'on leur confiait. Des tableaux récapitulatifs très nets permettent de résumer d'un coup d'œil nombre de documents analysés dans ce travail qui se termine par une bibliographie médicale flamande et un index bibliographique très étendus.

— Aux amateurs de la couleur historique et du grimoire bibliographique, nous signalons le livre de M. Pifteau. Dès le milieu du XIIIe siècle, la médecine était enseignée à Toulouse, probablement même avant cette époque ; mais lorsque, en 1604, Henri IV voulut y instituer une chaire de chirurgie et de pharmacie, l'Université de cette ville refusa de l'agréer, considérant comme indignes d'elle les sujets de cette étude et les gens qui s'y adonnent. Il fallut d'abord un édit du Parlement et bien d'autres conditions encore pour triompher de ces répugnances et, en 1517, *les Compaignons de l'office* (métier) *de cirurgie et barberie de Tholoze* durent encore adresser une supplique aux capitouls à l'effet d'obtenir que leur société fût autorisée et que ses statuts reçussent force de loi, comme ceux des autres métiers mécaniques. Après un portrait en pied de saint Côme et de saint Damien daté de 1596, M. Pifteau nous donne les statuts de la corporation, avec le texte original et la traduction en caractères modernes. Ces statuts, qui débutent par l'évangile de saint

Jean, de courts extraits de saint Marc et de saint Luc, comprennent une trentaine d'articles, la liste des membres de la confrérie et leur supplique appuyée sur les motifs les plus recommandables. Cette plaquette a une saveur de document chartographique tout à fait intéressante, indépendamment de l'idée qu'elle nous donne des rapports qui existaient entre les membres des corporations, et entre les diverses corporations, et aussi entre les corporations et les différents corps constitués.

— C'est aussi une traduction et une restauration pleines d'intérêt, que nous donne M. L. Meunier, de Jérôme Fracastor. Cet Italien du commencement du XVIe siècle est surtout connu par son poème sur la syphilis qu'il dédia à son ami Pierre Bembo, qui fut ensuite le cardinal Bembo. Philosophe, mathématicien, poète, il sut aussi faire de la médecine, et l'École de Padoue a gardé le souvenir de ses succès. On connaissait moins ses *Livres sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement*. En les publiant, traduction et texte en regard, M. Meunier a fait une chose très intéressante; il montre cet esprit supérieur aux prises avec les banalités des propriétés occultes qui avaient cours alors et substituant à ces hypothèses des données très précises pour l'époque à laquelle elles se produisaient, et dont un certain nombre trouvent dans des découvertes toutes récentes une étonnante vérification.

Le premier livre est consacré à la contagion étudiée en général, contagion par contact, par foyer ou à distance, aux rapprochements qu'il y a à faire entre la contagion et la putréfaction, aux rapports qu'il y a entre les poisons et les contages, toutes questions fort à l'ordre du jour présent. Ces notions sont appliquées aux maladies contagieuses en particulier (2e livre) et à leur traitement (3e livre), et conduisent à des conseils que ne désavoueraient pas nos plus modernes savants.

— Les biographies dues à l'amitié sont parfois suspectes de manquer d'intérêt et de ne convenir qu'à un petit cercle d'amis ou de relations intimes. Il n'en est pas ainsi de la brochure du docteur Dufresne intitulée : *Edmond et Charles Tulasne*. Edmond Tulasne, botaniste émérite, membre de l'Académie des sciences, et son frère Charles, docteur en médecine, tous deux savants distingués et surtout âmes d'élite, sont de ceux dont leur biographe a pu dire, avec raison, qu'étudier le secret de leur vie est l'analyse d'un phénomène de psychologie aimable et délicat, analyse qui dut se poursuivre dans la communauté d'une œuvre scientifique considérable, d'une foi religieuse des plus touchantes, et d'une vie que l'affection fraternelle, bien vive cependant, n'a pas absorbée tout entière, mais qui a su se répandre autour d'elle par les bienfaits de la charité. Il est heureux que ces savants nés en Touraine, morts à Hyères, aient eu leur biographe, dont les plus

indifférents liront avec un vrai charme les pages fortement pensées et élégamment écrites.

5. — Les idées d'âme et de vie future seraient, à en croire l'auteur du *Problème de la mort*, des conceptions dont l'origine appartient au désir insatiable que nous avons de vivre et aux illusions du rêve. Quant aux origines de ce désir et aux conditions de ce rêve, il n'en a cure; il se contente d'attaquer cette idée de la survivance de l'être humain et d'en combattre les preuves rationnelles. La question est d'ailleurs envisagée par M. Bourdeau sous plusieurs points de vue; mais c'est surtout le point de vue historique qui domine dans son livre. Ce qu'est devenu, à travers les âges, le droit (*sic*) à la vie future, la limitation et l'extension de ce droit, selon les temps et selon les lieux, les diverses théories qui ont été proposées sur la réincorporation des âmes, l'obsession, la possession, la métempsycose et la résurrection, les opinions des divers auteurs sur ce que pourront bien être le lieu et la durée d'une existence future, etc., etc. Les conclusions de l'auteur sont purement négatives. La mort n'est pas ce que pense le vulgaire; elle n'est pas un recommencement, elle n'est que la fin de la vie. La mort douce, l'euthanasie, comme on l'appelle, est une thèse que l'observation contredit tous les jours. Ne fût-elle pas douloureuse, la mort serait encore le « problème, » et par conséquent un fait qui a toutes les angoisses de l'incertitude et contre lequel tous les conseils de pédagogue que vous pourrez inventer demeureront vains. En somme, bien que ce livre ne trouve aucune réponse satisfaisante à faire à ce problème, il n'en est pas moins curieux à lire, savant en données physiologiques, riche d'érudition surtout, bien que, en philosophie, il sonne faux le plus souvent.

6. — *La Pathologie des émotions* est un gros livre bourré de faits intéressants pour le physiologiste et pour le psychologue plus encore peut-être que pour le médecin, quoiqu'il renferme nombre d'observations cliniques. L'auteur n'est du reste pas un inconnu pour nos lecteurs; je leur ai présenté déjà plusieurs fois ses œuvres, notamment son grand traité sur *l'Épilepsie et les épileptiques*. — *La Pathologie des émotions* n'est pas moins considérable que ne l'était ce dernier volume; elle fourmille d'érudition; elle abonde en données de physiologie psychologique et en applications pratiques importantes. Je relèverai entre autres choses cette interprétation, fort bien soutenue d'ailleurs, qui nous ferait voir, dans la plupart des nerveux, des gens dont la nutrition est altérée, de telle sorte que l'élimination de leurs déchets nutritifs est devenue totalement insuffisante, ce qui permet de les rapprocher des surmenés, chez lesquels la nutrition est encombrée par la surabondance des produits de fatigue. Les rapports de ces maladies nerveuses avec la folie et ses diverses formes, avec la dégénérescence de la

race et avec la criminalité, font l'objet de chapitres fort intéressants, encore que nous ayons bien des réserves à faire sur les conclusions que l'auteur croit devoir en tirer. Nous ne saurions souscrire non plus à la base nouvelle sur laquelle il propose d'appuyer la responsabilité civile des prévenus suspects d'une altération plus ou moins profonde de cette responsabilité; mais c'est avec une véritable satisfaction que nous le voyons blâmer la tendance malheureuse que l'on a bien souvent aujourd'hui à favoriser l'impunité des crimes, surtout des crimes dits passionnels, et les exagérations de l'assistance publique : c'est une tendance contre laquelle l'éducation et la discipline doivent réagir, dit-il avec raison. Il resterait à déterminer ce que doivent être pour cela et cette éducation et cette discipline.

7. — Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la *synopsie*, ou encore la *synesthésie*, et cela n'est pas pour me surprendre. Mais vous savez certainement que pour quelques personnes, les sensations de couleurs sont volontiers traduites en expressions musicales, et *vice versa* les sensations de son exprimées en nuances et colorations. C'est ce qu'on appelle encore l'*audition colorée*. Or, cette confusion sensorielle peut aller plus loin encore : il y a des gens, paraît-il, qui se représentent les lettres de l'alphabet, les nombres, les jours de la semaine, etc., sous une couleur (photisme) ou sous une modulation (phonisme). Il y en a qui vont plus loin et qui traduisent en formes plus ou moins schématiques les mêmes sensations; d'autres encore les objectivent sous la forme d'individus ou de personnes; et quand il s'agit d'objets diversement sériés, ils en font des diagrammes. Ces faits ont provoqué l'imagination des savants, au sujet des théories qui peuvent en rendre compte. M. Flournoy les expose dans son livre : *Des Phénomènes de synopsie*, en même temps que les exemples les plus curieux de synopsie qu'il a pu recueillir. Celle qu'il adopte, d'ailleurs, mérite tout au plus ce nom, car elle est plutôt une interprétation qu'une explication des phénomènes. Les associations sensibles en sont la clef sans doute ; mais est-ce bien une porte que cette clef doit ouvrir?

8, 9. — Idiots et criminels, ce n'est pas tout un, mais les uns et les autres posent devant les criminalistes la question de responsabilité ; c'est ce qui nous permet de les rapprocher ici. Les leçons de M. le docteur Voisin sur ce sujet : *L'Idiotie*, bien que comportant un cadre plus étendu, n'ont pas été sans étudier ce point spécial de la responsabilité de l'idiot; mais son étude est encore plus intéressante en ce qui a trait à la part que prennent l'hérédité et la dégénérescence mentale à la production de l'idiotie. La psychologie des idiots est étudiée dans leurs sensations, leurs instincts, leurs sentiments, dans leurs caractères physiques et aussi dans les lueurs d'intelligence et de volonté qu'ils présentent. Le traitement et surtout l'éducation qui conviennent à ces êtres mal-

heureux sont l'objet des conseils les plus pratiques et les mieux fondés; et l'auteur enseigne à ne pas désespérer d'eux, mais à les rendre utiles à la société et à eux-mêmes. C'est à ce point que le degré de leur responsabilité lui paraît être exactement proportionné à leur éducation. En somme, livre qu'il ne faut pas mettre entre toutes les mains, à cause de détails un peu trop techniques, mais qui peut rendre de grands services. — Celui du docteur Cabadé intéressera davantage encore les criminalistes, car c'est *De la Responsabilité criminelle* qu'il traite d'une façon spéciale. Une étude sur le droit de punir, dans le sens où M. Tarde et l'école italienne l'ont conçu et développé, sert d'entrée en matière et conduit l'auteur à séparer en deux catégories les criminels : 1° les vrais criminels, conscients et responsables; 2° les faux criminels, qui sont plus ou moins des malades, soit par le fait d'anomalies organiques, par le fait de lésions anatomiques ou de perturbations fonctionnelles qui ne ressortissent plus à la volonté et enchaînent le libre arbitre. Ce livre contient une critique savante des nouvelles méthodes de l'anthropologie criminelle, des influences de la civilisation dans le progrès de la criminalité et de ses facteurs les plus avérés : folie, alcoolisme, hérédité, etc.; critique documentée et pleine d'intérêt, mais aux conclusions de laquelle je ne saurais souscrire sans beaucoup de réserves. Médecins, magistrats, juristes et psychologues sont intéressés dans la question. Le dédoublement du jury que le docteur Cabadé propose consisterait à ajouter au jury actuel une sorte de jury de responsabilité, ce qui pourrait avoir son utilité, aussi bien que les modifications qu'il propose au système pénitentiaire : questions délicates, brûlantes et qui s'imposent.

10, 11, 12, 13, 14. — Les études psycho-nerveuses occupent une place de plus en plus considérable dans le champ des sciences biologiques; et c'est là un fait dont les philosophes ne sont pas tous à se louer. Naguère encore ces derniers regardaient les physiologistes d'un œil inquiet, sinon dédaigneux. Beaucoup comprennent aujourd'hui que s'il y a danger de voir quelques confusions se produire dans le rapprochement de faits qui doivent demeurer distincts, il y a aussi de grands avantages à attendre des harmonies que peut révéler la comparaison des différents domaines du savoir. Un fait reconnu vrai dans le domaine physiologique peut confirmer une interprétation qui n'était que présomption dans le domaine psychologique, par exemple; et *vice versa*. L'écueil serait de conclure de l'analogie à l'identité; les physiologistes ne l'ont pas toujours évité. *Les troubles de la marche dans les maladies nerveuses*, par exemple, ne sont pas sans application psychologique, puisqu'il y a des dysbasies psychiques; autrement dit, des troubles de la marche qui ne viennent pas des organes de la locomotion, mais de certaines parties des centres nerveux qui président aux collections sensorielles et aux coordinations

motrices nécessaires à l'exécution de la marche. Ces centres partiels subissent une éducation et une véritable adaptation qui s'établit chez l'enfant auquel on apprend à marcher et se perd dans certaines maladies. De là les dysbasies psychiques par amnésie.

— Cette théorie des centres fonctionnels spéciaux de l'écorce du cerveau se retrouve aujourd'hui dans toutes les études sur le système nerveux central. Elle domine le livre de M. Janet sur l'*État mental des hystériques*, lequel se divise en plusieurs chapitres consacrés aux anesthésies, aux amnésies, aux aboulies (défaut de volition) et jusqu'aux modifications de caractère ; et l'auteur sait unir dans cette étude, comme il l'a fait dans ses précédents travaux, les données les plus certaines de la physiologie à celles de la psychologie.

— Dans *les Troubles de la mémoire*, le docteur Sollier s'occupe surtout de l'amnésie en général et des amnésies en particulier ; son livre abonde en faits curieux, qui tous justifient plus ou moins cette idée que les faits retenus par la mémoire sont enregistrés dans quelque lieu de l'écorce cérébrale, et qu'une perturbation anatomique ou simplement fonctionnelle de ce point spécial peut altérer ou même supprimer totalement cette mémoire particulière ; ce qu'on rencontre chez beaucoup de délirants, d'alcooliques, et dans nombre de cas d'intoxication.

— Enfin, s'il est une étude qui justifie ces tendances localisatrices des fonctions supérieures de la vie animale dans le cerveau, c'est bien celle des *Troubles du langage*. En étudiant ces troubles chez les aliénés, le docteur Séglas a ajouté un chapitre intéressant aux faits connus sur ce sujet. Le passage relatif aux hallucinations verbales, avec leurs diverses formes visuelles, auditives ou psycho-motrices, est particulièrement curieux et sera étudié avec beaucoup de fruit par les psychologues. J'en dirai autant de la partie qui se rapporte au langage écrit et des altérations de l'écriture, lesquelles sont traitées avec soin, jusqu'aux dessins des aliénés, dont un appendice indique les principaux caractères. La mimique est moins développée et comporte en effet une étude plus succincte, mais n'en est pas moins pleine d'intérêt.

— Toutefois, il importe de ne pas oublier qu'au-dessus de cet admirable jeu des centres nerveux présidant aux plus hautes fonctions de la vie, au-dessus de l'instrument qui les exécute, il y a quelque chose encore, une fonction agissante qui est *la Parole intérieure*, agissante sans qu'on puisse lui assigner une localisation ou un organe, si ce n'est un organe spirituel, si je puis ainsi dire, l'âme, en un mot. C'est ce qu'expose d'une façon très piquante et non moins sérieuse le petit volume du docteur Netter (de Nancy). *La Parole intérieure* est étudiée par lui chez l'enfant, chez le sourd-muet, autrefois et aujourd'hui que l'éducation a transformé cette malheureuse infirmité. Beaucoup de points sont touchés en passant, jusqu'au langage des bêtes. La forme dialoguée sert

assez bien cette discussion, et sans s'associer à tous les reproches que l'auteur adresse à certains savants, on conclut, en fermant son livre, que ceux-ci s'y exposent bien souvent : on ne prête qu'aux riches, dirait-il volontiers pour sa défense.

15. — L'embryologie est devenue peu à peu le terrain sur lequel se livrent les plus chaudes batailles entre évolutionnistes et traditionnels. Le volume que publie le docteur L. Roule, dans la bibliothèque des sciences contemporaines de Reinwald, est un traité d'*Embryologie générale*, inspiré par les théories transformistes les plus intransigeantes. L'auteur, préparé du reste à ce travail par de nombreuses études d'histoire naturelle, donne une vue d'ensemble fort savante de l'évolution. Partant des formes larvaires pour s'élever aux formes fœtales, l'embryogénie lui paraît établir que l'évolution des êtres se déduit par le raisonnement, des données relatives à l'hérédité et à l'adaptation. Il trouve une première série de preuves à l'appui de sa manière de voir dans la morphogénèse complète de l'individu, c'est-à-dire dans la propriété, fort contestée cependant, qu'aurait chaque animal de passer, dans son développement propre, par les formes successives qu'auraient traversées ses ancêtres avant d'arriver à la constitution de son espèce. Il invoque encore des preuves inductives telles que celles qui sont tirées des documents paléontologiques ; mais il avoue que le principal recours de la théorie, c'est la morphogénèse individuelle. Ce n'est pas neuf, mais c'est sérieusement plaidé. Après les lois de l'embryologie vient une classification des animaux, des protozoaires aux vertébrés, classification embryologique ou basée sur les lois du développement des animaux. Un lexique des termes techiques, des listes des auteurs, des figures et des tableaux et une table alphabétique rendent ce volume des plus faciles à consulter.

16. — « De même que l'alchimie et ses pratiques ont été le berceau de la chimie, la thaumaturgie, les sciences occultes, enfin, apporteront à la physiologie et à la philosophie une source précieuse d'études nouvelles dont il est impossible de prévoir l'étendue. » Ce sont les lignes qui terminent le mémoire que publiait, dès l'année 1860, le professeur de Bordeaux, docteur Azam. Depuis lors, nombre de travaux dus à l'observation du même auteur ont été donnés par lui, tant à l'Académie des sciences morales qu'à la *Revue scientifique*.

L'histoire de Felida X.... a été un des premiers faits de soi-disant double conscience consignés dans nos recueils. Cette histoire et plusieurs autres, et les commentaires scientifiques auxquels elles ont donné lieu, réunis à quelques autres mémoires moins importants, telle est la matière du volume que publie M. Azam sous ce titre : *Hypnotisme et double conscience*. Des lettres de MM. P. Bert, Charcot et Ribot présentent au public ce volume mieux que je ne le pourrais faire. Le fait est que M. Azam a été des premiers, sinon le premier, en France, à faire

entrer ces faits dans le domaine de la science et à en faire une des bases de la psycho-physiologie. Les morceaux les plus importants de ce recueil sont l'histoire de Felida, avec tous les développements, toutes les considérations auxquelles elle a donné lieu. Tout le monde connaît aujourd'hui cette histoire d'une femme qui a vécu en passant alternativement par deux états de conscience absolument distincts, dont l'un au moins était absolument étranger à l'autre ; ce qui faisait de cette femme comme deux individus en une seule personne. L'autre morceau capital, c'est une étude approfondie du caractère dans l'état de santé et dans la maladie, étude curieuse qui, partant de l'observation de l'animal, trouve en lui les premiers indices du caractère, poursuit la même recherche chez l'homme aux divers âges, dans la maladie et dans la santé, voit leurs éléments s'ajouter et s'accroître jusqu'à se fixer en des types déterminés et pour ainsi dire irréductibles. Toutes les variétés de caractère sont passées en revue par l'auteur, ainsi que les conditions qui peuvent agir sur lui pour le modifier, et aussi les directions que le caractère peut imprimer à l'existence, aux passions et aux actes. J'ai dit, l'an passé, à l'occasion du livre de Pérez sur le même sujet, comment le caractère devait être défini, surtout en raison de l'action, et secondairement en raison de l'intelligence et du sentiment. Le livre de M Azam est rempli de faits qui confirment cette manière de voir.

17, 18, 19, 20. — La littérature de l'hypnotisme se partage toujours en deux catégories : celle qui regarde l'hypnotisme comme un état anormal, sans doute, mais relevant cependant de la physiologie simple ou de la physiologie pathologique, et celle qui veut voir dans cet état une intervention surnaturelle et relevant du surnaturel diabolique. Les deux premiers numéros de ce paragraphe appartiennent à la première catégorie et, sous ce rapport, se rapprochent du précédent et de ceux qui vont suivre.

Le professeur de physiologie de Leipzig, connu par son traité de psychologie physiologique, nous donne de l'*Hypnotisme* et de la *suggestion* une étude sévère et sobre dans laquelle il l'étudie comme méthode expérimentale et aussi comme méthode pratique. Il reconnaît dans cet état une exagération des aptitudes affectives de la personne, se produisant au détriment de sa puissance volitive, qui se trouve fort amoindrie. L'obnubilation de la conscience lui paraît le rattacher au somnambulisme naturel, dont il se rapproche en effet. Le sommeil hypnotique est le résultat d'une suggestion, et les conditions qui rendent possible cette suggestion sont aussi celles qui expliquent les suggestions pratiquées durant l'hypnose. Il reconnaît en lui un état intérieur, qui tient du rêve et de la maladie, intéressant comme méthode d'expérimentation, capable de rendre quelques services comme moyen de traitement, mais dangereux néanmoins, comme beaucoup de remèdes dont

il importe de restreindre l'usage et d'entourer la pratique de précautions et de réserves.

— Le livre de M. Nizet est conçu dans le même plan et dans le même esprit, avec une tendance critique plus marquée que le précédent. *L'Hypnotisme* y est envisagé dans son passé, dans son présent et dans son avenir ; dans son passé jusqu'à Mesmer, dans son présent avec les deux écoles de Nancy et de la Salpêtrière, et dans son avenir avec force présomptions sur ce que sera la science de demain et la société transformée par la science. Beaucoup moins sévère que le précédent, M. Nizet se permet ainsi des vues utopiques qui n'empêchent pas son livre d'être intéressant, surtout dans les chapitres où il discute les expériences des magnétiseurs contemporains : Zamora, Pickmann, Krebs, etc. Lui aussi conclut, d'ailleurs, aux applications possibles de la suggestion à la thérapeutique.

Ces auteurs regardent volontiers l'hypnotisme comme « le vestibule des mystères de l'occultisme, » tandis que le P. Franco et M. Jeanniard du Dot pensent qu'on entre avec lui dans le temple lui-même, et que ce temple n'est pas seulement celui d'une puissance cachée et incertaine, mais que c'est le diable en personne qui en est le prêtre et l'idole.

— Telle a toujours été l'opinion du P. Franco dans les travaux qu'il a publiés déjà sur ce sujet, et que j'ai présentés ici. Le P. Franco a condamné en bloc toutes les pratiques de l'hypnotisme, celles qui sont suspectes, en raison de cette suspicion même, et celles qui ne le sont pas, en raison d'un procès de tendance qui conclut à les confondre avec les premières. Le but de *la Nouvelle Théorie de la suggestion* est de démontrer que cette théorie n'explique rien de l'hypnotisme et ne change rien aux appréciations sévères que l'auteur a déjà portées contre lui. Je me garderais bien de faire aucune objection au P. Franco sur le terrain théologique, mais je me permettrai de lui faire observer qu'il y a bien des lacunes dans sa discussion physiologique; la bataille qu'il livre aux actes réflexes, par exemple, est au moins étrange. Les phénomènes les plus simples de l'hypnose ne dépassent pas les forces naturelles, dit-il, mais ils ne sont pas naturels par la façon dont ils se produisent. Or, c'est là ce que le Révérend Père n'a pas démontré.

— M. Jeanniard du Dot nous présente dans son livre : *Le Spiritisme dévoilé*, des conclusions analogues à celles du P. Franco, mais avec une discussion un peu moins dédaigneuse des faits de l'ordre des sciences naturelles. Plusieurs de nos évêques ont joint leur approbation à cet ouvrage, dont la forme est d'une tournure vive et spirituelle, et dont le fond, inspiré par une certaine largeur d'idées, s'appuie aussi sur les plus sérieuses données philosophiques. Du reste, l'auteur s'occupe peu des faits élémentaires de l'hypnose; ce sont surtout les grandes manifestations

qu'il a en vue et qu'il condamne. Après un chapitre consacré aux notions fondamentales de doctrine et de science relatives au sujet, un deuxième aux témoignages historiques, viennent les expériences de Crooks et de Zœllner, de Gibier et de Slade. Enfin, dans la discussion intéressante à laquelle il se livre à ce sujet, l'auteur tend à rapprocher les faits hypnotiques des faits spirites, et, passant trop légèrement sur les faits de guérison ou d'intervention utile de l'hypnose, conclut que les savants qui s'en occupent ont tout l'air de « sorciers sans le savoir. »

21, 22. — Et cependant *la Thérapeutique suggestive* existe d'ores et déjà. Lisez plutôt les livres du docteur Cullerre et aussi celui de l'Anglais Lloyd Tuckey, traduit par le docteur David sous ce titre : *Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion.* Y a-t-il là, comme on l'a dit avec une certaine emphase, une véritable renaissance thérapeuthique, et l'art de guérir va-t-il subir de ce chef une évolution aussi puissante que curieuse? Il est permis d'en douter. Il est certain, cependant, que dans un grand nombre de maladies nerveuses, les résultats obtenus par ces pratiques ont rendu de réels services. Comme moyen de supprimer ou d'atténuer beaucoup la douleur dans certaines opérations chirurgicales et mêmes obstétricales, le moyen ne serait pas encore à dédaigner. Enfin, il a pu être employé avec certains avantages dans l'éducation d'enfants vicieux ou dégénérés. Nul doute que ce ne soit là un agent difficile à manier, dangereux par les abus auxquels il prête, nécessitant prudence et réserve pour échapper aux accidents auxquels il expose; sous tous ces rapports, il ressemblerait beaucoup à nombre de médicaments que les médecins emploient tous les jours. Et si les médecins doivent avoir pour première règle : *Primo non nocere*, ils doivent aussi se souvenir de cet autre principe: *Omnis medela a Deo.*

23. — Le nouveau volume qui vient de s'ajouter à l'*Encyclopédie d'hygiène*, le cinquième, présente un intérêt tout particulier. Il constitue une monographie des plus étudiées de l'hygiène hospitalière, y compris une étude sur l'histoire et l'organisation actuelle de l'assistance, les parts respectives que prennent à ce grand service les diverses unités administratives, les dépenses et les ressources de l'assistance publique, ce qu'elle est en France et à l'étranger. L'assistance de l'enfance, celle des aliénés, celle des infirmes, aveugles, etc., sont successivement passées en revue, ainsi que l'organisation de l'assistance à l'hôpital et celle de l'assistance au dehors de l'hôpital. Là sont étudiées toutes les conditions que réclame l'hygiène pour l'installation d'un hôpital tel qu'il doit être pour répondre aux exigences des nouvelles données; le choix du terrain, les dimensions, les aménagements extérieurs et intérieurs, les questions si controversées de ventilation, de chauffage et même d'éclairage, le mobilier et les services annexes. Tout est passé en revue, exposé,

discuté et formulé en conclusions dûment justifiées. Il n'est pas jusqu'aux mesures de désinfection qui ne soient l'objet d'un chapitre à part dans lequel sont soigneusement notés les agents à employer, la technique de la désinfection, les établissements spéciaux attribués à ce service en France et à l'étranger.

24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31. — Après la grosse encyclopédie, que les travailleurs doivent consulter, que les spécialistes doivent approfondir, les petites monographies qui peuvent être utiles à tous ou presque tous.

Et d'abord, le *Cours d'hygiène* du docteur Thoinot, avec préface du professeur Brouardel, seconde édition, revue d'après les modifications que le conseil supérieur de l'instruction publique a apportées dans l'enseignement de l'hygiène, et par un auditeur au comité consultatif d'hygiène, ayant été chargé lui-même de missions sanitaires. L'eau, l'air, les aliments, les détritus, les maladies contagieuses, la salubrité de l'école et jusqu'à la police sanitaire des animaux : voilà des données utiles, qu'on regrette de ne pas voir relevées par une idée un peu plus large.

— C'est du reste le propre de la plupart de ces petits livres. Ceux du docteur Monin, par exemple, sur *les Maladies épidémiques* et sur *l'Hygiène et le traitement du diabète*, sont frappés au coin de l'utile et renferment les conseils hygiéniques les plus efficaces et les plus certains ; le guide du diabétique notamment peut être utile à tous ceux qu'affecte ce mal, avec lequel beaucoup de gens doivent s'appliquer à vivre. — *L'Hygiène scolaire* est parfaitement résumée dans le petit livre du docteur Laffon ; la Société d'hygiène de l'enfance de Paris l'a d'ailleurs honoré d'une médaille. Élèves, maîtres, etc., peuvent y trouver une bonne direction sur l'installation de la maison d'école et sur l'éducation physique. Ce qui est, ce qui doit être et ce qui devrait être y sont assez bien indiqués en peu de mots.

— Enfin les jeunes enfants sont l'objet de soins de plus en plus multipliés, et peut-être de plus en plus nécessaires ; et c'est à ce sujet que se sont appliqués MM. Jacquemet, Cancalon et Chamouin. Quant au livre de M. J. Nattus, *Hygiène des fiancés*, plus littéraire et plus humoristique que médical, il renferme aussi nombre de conseils utiles, mais qu'on fera bien de ne pas laisser sous les yeux des jeunes personnes, auxquelles cependant il a la prétention de s'adresser. Il y a tant de choses que l'on peut dire aux jeunes gens et qu'il est mauvais de leur donner à lire.

32. — Ceci n'est plus seulement un livre d'hygiène, quoique *l'Alimentation*, qui en est le titre, soit une question d'hygiène au premier chef : c'est plutôt une monographie de la nutrition animale, servant d'introduction à l'étude de l'alimentation. Le côté historique y est largement traité, et le côté physiologique plus largement encore. La question des fourrages, de leur aménagement, de leur équivalence, y est compendieu-

sement traitée; car il s'agit de la nutrition animale en général, et ces données ont fait la substance du cours professé par l'auteur dans la chaire d'agriculture du Conservatoire des arts et métiers. En somme, bonne étude d'ensemble des lois de la nutrition et des applications qu'elles comportent. Elles seront suivies d'un second volume, traitant spécialement du rationnement de l'homme et des animaux.

33. — Le quatrième volume du *Traité de médecine* est à la hauteur des tomes précédents, que j'ai signalés l'an passé. La spécialité y est représentée par les pages que M. Ruault a consacrées aux maladies du nez et du larynx; la clinique, dans la personne de MM. Brissaud, Legendre et Marfon, a inspiré les articles sur l'asthme, sur la coqueluche et sur les maladies des bronches, sur les maladies chroniques du poumon et du médiastin; enfin, M. Netter a traité savamment des maladies aiguës du poumon et des diverses pleurésies. Ce volume est ainsi consacré tout entier aux maladies des voies respiratoires. Les auteurs se sont appliqués à continuer à cet ouvrage le caractère que j'ai déjà signalé et qui consiste moins à donner une étude monographique de ces diverses maladies, qu'à en reproduire le tableau, tel qu'il peut être présenté, au point de vue des données récentes que la microbiologie a introduites dans le cadre scientifique. Quel que soit l'avenir réservé à ces données, elles ont assez d'importance pour constituer en effet un point de vue nouveau dans l'exposé scientifique; moins fécondes pour ce qui est des applications pratiques, elles ne doivent pas cependant être négligées sur ce terrain même, en raison tout au moins des espérances qu'elles ont fait naître et qu'on ne saurait abandonner. Le tome V vient de paraître. Les matières qu'il renferme sont peut-être encore plus d'actualité que les autres, en raison du nombre de travaux auxquelles elles ont récemment donné lieu. Ce sont les maladies du cœur, dues à la plume de M. A. Petit; les maladies des vaisseaux sanguins, rédigées par M. Œttinger, avec un chapitre consacré au rhumatisme articulaire aigu; enfin, les maladies des reins, dans l'étude desquelles M. Brault est en train de se créer une véritable notoriété, sont exposées méthodiquement par cet auteur, avec un appendice consacré aux maladies des capsules surrénales. L'ouvrage, qui sera bientôt complété, puisqu'il n'y a plus qu'un volume à publier pour cela, formera certainement un des meilleurs recueils où le médecin puisse prendre une idée d'ensemble de la pathologie interne et l'appliquer aux cas particuliers qu'il rencontre dans la pratique.

34. — Il fut un temps où toutes les maladies étaient rapportées à quelqu'un des grands systèmes liquides de notre économie. L'humorisme, tel était le nom de cette doctrine, a provoqué jadis de beaux travaux. L'humorisme ne règne plus en tyran dans les sciences médicales, mais il y occupe toujours une place importante: témoin le gros *Traité des maladies du sang*, que vient de faire paraître M. le docteur Labadie-Lagrave dans

la collection publiée par lui et par le professeur Sée sous le titre de *Médecine clinique*, chez Battaille. Plus de quatre-vingts pages sont d'abord consacrées à l'étude du sang normal, anatomie et physiologie; car le sang est un organe comme les autres, plus compliqué que beaucoup d'autres, et un organe qui court à travers tous les autres : chair coulante, a dit Bardeu ; et les éléments qui entrent dans sa composition sont aussi multiples que délicats. Après l'hématologie normale sont étudiées successivement les anémies en général, et chacune des classes d'anémies particulières, telles que la chlorose, l'anémie dite pernicieuse progressive, et les anémies cachectiques et toxiques. Les maladies qui se rattachent à l'empoisonnement du sang sont rapprochées de celles qui tiennent à la présence dans le sang d'organismes étrangers, de parasites, en un mot. Les affections scorbutiques ont leur large part dans le plan général; elles conduisent insensiblement aux affections scrofuleuses et à d'autres affections d'étude récente, et qui sembleraient plutôt appartenir au système nerveux qu'au système sanguin. Telles sont l'acromégalie et les ostéites déformantes. L'auteur, du reste, ne discute même pas ce point; et comme ses descriptions sont claires, nettes et classiques, nous ne lui en ferons pas autrement reproche.

35. — *La Thérapeutique physiologique du cœur* est le tome II du *Traité des maladies du cœur*, du professeur Sée. C'est un exposé complet de toutes les médications qui ont pu être employées pour combattre les troubles et les altérations du cœur et même du système des vaisseaux sanguins en général. Il y a beaucoup de physiologie dans ce livre; la physiologie du cœur d'abord, puis celle de toutes les substances, de tous les agents employés dans cette médication. Ce fut toujours là, d'ailleurs, la note spéciale et le côté intéressant de l'enseignement du maître.

36. — Le traité diagnostic du professeur de Wurzbourg, von Leube, est un grand ouvrage dont vient de paraître le deuxième volume, consacré au *Diagnostic des maladies du système nerveux*. Anatomiste et clinicien, le maître a fait là une œuvre magistrale, qui convient aux étudiants et aux cliniciens par la méthode selon laquelle l'œuvre est conçue, méthode rendue plus claire encore par les nombreux schémas répandus dans le texte; aussi ce livre appelle-t-il la traduction.

37. — Les livres de la science espagnole sont loin d'avoir la valeur précise et rigoureuse des livres de la science allemande; il est vrai qu'ils ont d'autres qualités : les données synthétiques et les conceptions générales y sont en honneur. Tel est le volume des *Leçons de pathologie médicale*, du docteur M. A. Sanudo, professeur de la Faculté de Saragosse. Des leçons sur les généralités de la pathologie médicale ouvrent ce volume, qui se continue par les maladies des principaux appareils de l'économie, par les maladies générales et infectieuses.

38. — Si l'hypnotisme a manifesté la prétention de révolutionner la

médecine, la méthode des injections hypodermiques ne prétend pas moins révolutionner la thérapeutique. Ce que M. Chéron appelle *l'Hypodermie*, c'est-à-dire le traitement des états morbides par les injections sous-cutanées de liquides ou de solutions médicamenteuses. Le fait le plus curieux à relever, c'est que, quelle que soit la nature du liquide employé en injection sous-cutanée, pourvu que ce liquide ne soit pas toxique, l'effet immédiat de l'opération est « un relèvement de tension, » une sorte de surcroît de vitalité. Ce qui n'empêche que les solutions d'un agent capable d'une action thérapeutique spéciale ne déterminent cette action. Il y a plus; ces mêmes agents qui, introduits dans l'économie par les voies ordinaires de la digestion, ne produisent que des effets mal certains quant au temps et à la dose, déterminent au contraire des effets physiologiques très précis, selon le moment et selon la dose, quand on les administre par injection hypodermique. De là un grave motif de justifier ce mode d'administration des médicaments.

39, 40, 41. — La pathologie est devenue microbienne, mais, en même temps, la mesure dans laquelle les microbes sont nuisibles et leur importance spécifique sont l'objet de beaucoup de travaux. Les trois thèses que je réunis dans ce numéro, la première surtout, celle du docteur Appert, en sont la preuve. Celle-ci conclut que la maladie dépend plutôt de la façon dont l'organisme est impressionné par un microbe, que de la nature même de ce microbe, ce qui est vrai pour un grand nombre de maladies microbiennes. — Le travail du docteur Thérèse établit de préférence comment les maladies infectieuses, les plus microbiennes des maladies, se généralisent par le système des artères, dans lesquelles les microbes provoquent les lésions communes de l'artério-sclérose. — Enfin, dans la thèse du docteur J. Renault, on voit comment le *bacterium coli*, né dans l'intestin, peut émigrer dans les voies urinaires et y développer une infection spéciale, du moins en apparence.

42, 43. — MM. Terrier et Péraire viennent de donner de la *Petite Chirurgie* de Jamain une septième édition, mise au point et à l'ordre du jour, pour le plus grand bien des jeunes étudiants auxquels il rend surtout service, et aussi pour celui de beaucoup de praticiens. Après trois chapitres consacrés à l'antisepsie, ils décrivent les bandages et appareils, leurs applications aux fractures et aux plaies de guerre, et enfin les petites opérations d'usage facile et fréquent. Nombre de gravures facilitent les applications des règles formulées et les gravent aussi dans la mémoire. Avis aux aspirants aux divers concours de médecine.

— Les mêmes auteurs ont complété leur œuvre au point de vue des praticiens, en publiant à part, dans le *Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales*, les indications les plus précises pour toutes les opérations qui peuvent se présenter dans la pratique chirurgicale usuelle. On y trouve, en quatre parties : la méthode antiseptique, selon la formule

de Lister et les additions faites à cette formule par divers chirurgiens; puis l'étude de l'asepsie; puis la méthode mixte; enfin l'application des règles de l'antisepsie et de l'asepsie à chaque région de l'organisme.

Ces deux volumes sont munis d'un élégant cartonnage qui permet de les avoir toujours sous la main, sans les détériorer.

44. — C'est encore d'antisepsie qu'il est surtout question dans le *Manuel de la sage-femme et de la garde-malade.* C'est du moins par les mesures d'antisepsie que commence et que finit ce petit volume, qui va bien à son adresse, mais ne saurait être laissé sous les yeux de tout le monde, cela se comprend. Un index des mots médicaux les plus usuels en forme un utile complément.

45. — Le *Manuel de pharmacie pratique* est appelé à rendre de grands services et peut être mis entre toutes les mains. C'est surtout aux élèves en pharmacie qu'il s'adresse; mais il peut convenir encore à tous ceux qui s'occupent de diriger une pharmacie et qui, si restreinte que soit leur officine, ont besoin de quelques notions scientifiques pour s'en servir utilement. Après quelques pages sur les appareils et ustensiles et quelques autres consacrées aux principales opérations de l'officine viennent, par ordre alphabétique, toutes les préparations usitées des médicaments magistraux et officinaux. Aussi est-ce là un recueil facile à consulter et dans lequel les novices trouveront, en outre des modes de préparation, des conseils expérimentés sur la conservation et l'appropriation de certains produits plus délicats que les autres.

46. — Issu de la collaboration d'un laryngologiste et d'un professeur de diction, tous deux distingués et savants en dehors même de leur spécialité, le livre que le docteur Garnault vient de traduire en français est appelé à rendre, dans l'enseignement du chant, des services auxquels le livre de Mandl ne pouvait plus suffire. Beaucoup de questions sont touchées dans ce livre, qui ont trait à la théorie de la musique, à la physiologie de la voix, à l'hygiène de l'appareil vocal, à l'art de la parole et du chant, et jusqu'aux maladies des organes qui prennent part à ces fonctions. La laryngoscopie, la culture de la voix, les registres, etc., jusqu'aux défauts de la parole et au bégaiement, sont passés en revue dans cette étude. C'est donc un livre savant et pratique à la fois.

47, 48. — Les eaux minérales sont chaque année l'objet de nombreuses études. En voici deux qui se recommandent par leur caractère sérieux et scientifique. Les docteurs Barbaud et Rouillard ont surtout étudié la neurasthénie, cette maladie fin de siècle, si je puis dire, qui trahit l'épuisement peut-être plus encore que la maladie; et ils montrent dans la cure aux eaux de Luxeuil le remède à côté du mal. Luxeuil, ses Thermes, les pratiques hydrothérapiques, etc., sont la deuxième partie de ce petit livre que présente aux lecteurs une préface spirituelle de M. Claretie.

— Quant au docteur Piot, c'est en Algérie qu'il nous conduit, aux eaux moins connues, mais non moins efficaces d'Hammam-Meskoutine, dont il nous décrit le site admirable et les sources nombreuses, au point de former de magnifiques cascades; sources chaudes et ferrugineuses, sources chlorurées, sulfhydriques et bicarbonatées. Nombre d'observations viennent confirmer et justifier l'enthousiasme de l'auteur pour cet établissement thermal, situé au milieu d'un pays accidenté, d'une végétation incomparable, montrant des cultures superbes, chasses, promenades, objets d'étude de toute sorte, et qui n'a que le défaut d'être au delà de la Méditerranée, défaut corrigé d'ailleurs par ce fait qu'il est en Algérie, c'est-à-dire en pays de France.

49, 50, 51. — Deux brochures et un petit volume dont les sujets tout spéciaux, relatifs aux maladies des yeux ou de l'oreille, ne se prêtent guère à une analyse, surtout pour nos lecteurs, mais que je dois signaler néanmoins. Titres : *Des Perforations de la membrane de Schrapnell*, par le Dr Raoult; — *De la Cataracte vulgaire*, par le Dr Ferret; — et *Détermination pratique de la réfraction oculaire*, par le Dr Billot.

52. — J'en dirai autant du *Guide de diagnostic gynécologique*. S'il est une classe de maladies pour lesquelles la réserve convienne au médecin, ce sont bien les maladies propres à la femme, qui comportent tant de délicatesses et renferment tant de misères.

53, 54. — Les moyens physiques de traitement ont tous pris un grand essor en médecine dans ces derniers temps. C'est pourquoi l'on s'est attaché à décrire les meilleurs procédés à mettre en œuvre pour les employer. De là les livres de technique spéciale à ces différentes pratiques. Le *Manuel technique de massage*, du docteur Brousset, indique les manipulations méthodiques au moyen desquelles on peut favoriser la circulation dans les points où elle s'engorge, modifier certains états maladifs des nerfs, des muscles et surtout des articulations.

— La *Technique d'électrothérapie* des docteurs Gauthier et Larat est le premier volume d'une série destinée à exposer les nouvelles découvertes qui, tous les jours, élargissent le cercle des applications de l'électricité à la médecine. Trois chapitres consacrés, l'un à l'électro-biologie, l'autre à l'électrolyse interstitielle, et le troisième aux courants alternatifs, forment le contenu de ce premier volume, dont le caractère est aussi scientifique que pratique. Une table détaillée permet d'utiliser facilement ce livre pour telle ou telle recherche.

55, 56. — Un petit livre plein de considérations intéressantes sur *l'Opium et ses abus* est celui du docteur E. Martin, qui emprunte à la science d'observation ses plus sérieux documents, à l'économie sociale ses vues les plus larges, et à la médecine ses moyens de guérison les mieux avérés. La morphinomanie, l'opiophagie et le mode fumigatoire sont étudiés comme les trois modes d'une passion qui sévit en Europe sous la pre-

mière forme et sous les deux autres en Orient, et conduit inévitablement ses victimes de la sujétion la plus tyrannique, à la désorganisation et à la déchéance morale, quelquefois jusqu'au crime, et au crime plus ou moins responsable; d'où les dangers que court la société du fait de semblables passions.

— L'étude du docteur Heckel sur *les Kolas africains* a été rédigée après dix années d'études spéciales sur ce singulier produit exotique, resté longtemps légendaire, et dont les merveilleuses propriétés méritaient bien cette importante monographie. L'auteur en effet est presque le parrain du kola : c'est lui qui l'a fait connaître au monde médical et lui a continué son patronage; depuis les légendes nègres, qui chantent les vertus de ce produit, jusqu'aux pages de ce travail, qui en exaltent les propriétés, il y a la distance qui sépare l'état barbare et la civilisation. C'est pourquoi l'auteur se flatte avec raison d'avoir contribué heureusement à la prospérité de nos colonies africaines, en faisant connaître les applications thérapeutiques, bromatologiques et même stratégiques d'un produit si précieux.

57. — On se souvient qu'au moment de la dernière épidémie de choléra, un médecin espagnol, le docteur J. Ferran, annonça qu'il avait découvert un vaccin du choléra. Le fait parut suspect, les procédés d'études et de recherches n'étaient pas conduits selon les règles ordinaires de la bactériologie; néanmoins, comme cette science est encore bien neuve, elle est aussi bien susceptible d'imprévu; aussi la défiance était-elle un peu permise. Aujourd'hui le temps a marché et le docteur Ferran réclame une décision de l'opinion scientifique. Tel est l'objet de ce livre qui renferme, avec les données générales relatives à l'étiologie microbienne des maladies, une étude des vaccins et de l'immunité qu'ils confèrent Puis viennent les pièces afférentes à la découverte de l'auteur, ses communications aux sociétés savantes, ses statistiques et ses références de toute sorte. Ce sont les principales pieces du procès que le docteur espagnol croit devoir engager avec ses confrères étrangers.

58, 59, 60. — Comme il n'existe pas de programme officiel détaillé des matières sur lesquelles les étudiants en médecine sont interrogés dans leurs examens et dans leurs concours, un recueil de la nature de celui qu'a réuni le docteur Berton ne pouvait qu'être bienvenu. Aussi en est-il à sa troisième édition. Ce qui distingue ce volume de certaines conpilations analogues, c'est qu'à la suite d'un certain nombre de questions, il donne les réponses faites par les examinateurs eux-mêmes, quand celles-ci correspondent à des idées toutes personnelles. Comme entrée en matière un chapitre des plus complets sur l'organisation des études médicales, dans les Facultés et dans les écoles secondaires, les écoles militaires et navales, les concours, les stages et le service militaire.

— Sur ce dernier point le livre de MM. Petit et Colin : *Guide mili-*

taire des étudiants, des médecins et pharmaciens de la réserve et de l'armée territoriale, donnera tous les renseignements utiles d'une façon plus complète encore. Aussi lui prédisons-nous avec confiance un succès égal à celui du précédent.

— Quant à celui de MM. Chauvel et Nimier : *Traité pratique de chirurgie d'armée*, son mérite est tout autre encore, car c'est à la chirurgie de l'armée active qu'il s'adresse surtout.

61. — Le bilan dressé chaque année par les chroniqueurs de l'ordre des sciences médicales est toujours considérable ; mais il comporte beaucoup plus de faits particuliers que de grandes données générales. Toutefois depuis l'impulsion que l'école de la Salpêtrière a donnée à l'étude des maladies du système nerveux, depuis la révolution que les grandes découvertes de Pasteur ont suscitée dans les études médicales, il s'est fait deux grands courants scientifiques dont l'*Année médicale* nous permet de constater la persistance, sinon le développement. Du côté de l'hygiène les applications ont été nombreuses et fécondes ; du côté de la thérapeutique, elles ont eu moins d'efficacité, bien qu'elles ne soient pas demeurées stériles. Il me faudrait faire une longue énumération, si je voulais entrer dans le détail de ces faits ; je ne puis qu'en rappeler le caractère général. Ce ne sont pas là des livres à lire, mais des recueils à consulter.

Docteur A. FERRAND.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Résumé de géographie physique et historique*, par le colonel NIOX. Paris, Delagrave, 1893, in-12 de 578 p., orné de cartes, 5 fr. — 2. *La Géographie dans les chaires de l'Université*, par MAURICE VIGUIER. Avignon, Séguin, 1893, in-8 de 32 p. — 3. *La France pittoresque. Région du nord. Histoire et géographie des provinces d'Ile-de-France, Champagne, Flandre, Artois, Picardie et Normandie*, par A. M. G. Tours, Mame, 1893, gr. in-8 de 366 p., nombr. grav. et cartes, 2 fr. 75. — 4. *Les Étapes d'un touriste en France. Les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*, par LÉON TRÉBUCHET. Paris, Hennuyer, 1893, in-16 de 294 p., grav. et cartes, 5 fr. — 5. *Vingt Jours sur les côtes de l'Océan. De la Loire à la Gironde* (Guide-Album du touriste), par CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, 1893, album oblong de 110 p., orné de 125 dessins, 3 fr. 50. — 6. *Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale*, par B. AUERBACH. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1893, in-12 de XXII-358 p., orné de 21 vues photographiques et de 24 croquis cartographiques, 5 fr. — 7. *Carlsbad*, par J. HARDMEYER, trad. par G. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 100 p., orné de 57 grav. et une carte, 1 fr. 50. — 8. *Le Chemin de fer de Glion à Naye*, par ED. LULLIN. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 47 p., orné de 10 grav. et vign., 1 fr. — 9. *Le Chemin de fer électrique et à crémaillère du mont Salève (Haute-Savoie) près Genève*, par ED. LULLIN. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 32 p., orné de 8 grav. et une carte, 0 fr. 50. — 10. *Morat*, traduit de l'allemand, par LOUIS GAUTHEY. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 83 p., orné de 26 grav. et une carte, 1 fr. — 11. *A travers l'Oberland bernois*, par FRÉD. EBERSOLD. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 148 p., orné de 76 grav. et une carte, 2 fr. — 12. *Ospedaletti près San-Remo (Riviera di Ponente)*, par R. ADLER, avec les observations climatologiques et médicales du docteur Enderlin. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 35 p., orné de 11 grav. et 2 cartes, 0 fr. 50. — 13. *En Tyrol. Paysages, mœurs, histoire, légendes*, par MAURICE GRANDJEAN. Lille et Paris, Société Saint-

Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, gr. in-8 de 288 p., nombr. grav., 3 fr. — 14. *Chez nos amis de Russie*, par J. DE BEAUREGARD. Paris, Flammarion; Lyon, Vitte, 1893, in-8 de 336 p., 31 grav., 3 fr. — 15. *Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens*, par le R. P. JULLIEN, S. J., missionnaire à Beyrouth. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, gr. in-8 de 296 p., orné de 70 grav., 3 fr. — 16. *L'Orient qui s'en va. Égypte. Palestine. Syrie. Constantinople. Notes de voyage*, par LUCIEN TROTIGNON. Paris, Savine, 1893, in-12 de 380 p., 3 fr. 50. — 17. *Feuilles de route en Tunisie*, par Léo CLARETIE. Paris, Calmann Lévy, 1893, gr. in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 18. *Algérie et Tunisie. Récits de voyage et études*, par ALFRED BARAUDON. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 19. *Vingt jours en Tunisie, retour en France par Biskra et Constantine*, par CHARLES LALLEMAND. Paris, May et Motteroz, album oblong de 118 p., 15 aquarelles et 175 dessins, 5 fr. — 20. *L'Algérie et la Tunisie à travers les âges*, par ALEXANDRE BOUTROUE. Paris, Leroux, 1893, in-8 de 62 p., avec une carte, 2 fr. 50. — 21. *La Kabylie du Jurjura. Races berbères*, par JULES LIOREL. Paris, Leroux, in-12 de 544 p., 5 fr. — 22. *Le Mouvement africain en 1892*, par PAUL COMBES. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 262 p., 4 fr. — 23. *La Route du lac Tchad, du Loango au Chari*, par JEAN DYBOWSKI. Paris, Firmin-Didot, 1893, gr. in-8 de 381 p., orné de 136 dessins et 1 carte, 10 fr. br., 16 fr. rel. — 24. *Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique*, par ARISTE EXCOFFON. Paris, Jouvet, 1893, in-8 de 216 p. et grav., 3 fr. 50. — 25. *Le Mexique*, par GASTON ROUTIER. Paris, Le Soudier, 1891, in-8 de 110 p., 3 fr. — 26. *Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885-1886-1887). Le Mexique*, par le R. P. CHARLES CROONENBERGHS, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 424 p., orné de grav., 5 fr. — 27. *Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises*, par le R. P. BERTRAND COTHONAY, O. P. Paris, Retaux, 1893, in-8 de 448 p. et grav., 4 fr. — 28. *Rio-Hacha et les Indiens Goajires*, par H. CANDELIER. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de XV-280 p., 42 grav. et 1 carte, 3 fr. 50. — 29. *Les Explorations des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique*, par J.-P. DE OLIVEIRA MARTINS, trad de l'espagnol par A. BOUTROUE Paris, Leroux, 1893, in-8 de 33 p., 2 fr. 50. — 30. *Au pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890*, par le Dr M.-A. LEGRAND. Paris, Baudoin, 1893, in-8 de 212 p., 4 fr. — 31. *Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron, de la Société de Marie. Étude historique et religieuse*, par le R. P. A. MONFAT. Lyon, Vitte, 1893, in-8 de 473 p., grav. et une carte.

1. — Le colonel Niox, ex-professeur de géographie à l'École supérieure de guerre et aujourd'hui général, est, comme l'on sait, auteur d'un fort bel atlas publié par la librairie Delagrave, et de nombreux ouvrages de géographie militaire très estimés. *Le Résumé de géographie physique et historique* qu'il vient de faire paraître est, en ce qui concerne l'Europe, une sorte d'abrégé de ses travaux antérieurs, destiné, ainsi qu'il le dit dans sa préface, à l'instruction de son fils. C'est donc une œuvre de pure pédagogie; d'après le système le plus en faveur aujourd'hui, l'enseignement y est basé sur la géologie, dont les principes élémentaires sont tout d'abord exposés. L'orographie et l'hydrologie dépendent, en effet, de la constitution du sol; la climatologie, l'ethnographie, l'histoire même, découlent naturellement de ces traits généraux physiques. Cette méthode est excellente assurément, et il y a lieu de féliciter le général Niox de l'avoir adoptée franchement. Mais nous nous permettrons de lui signaler quelques erreurs de détail qu'il pourra facilement faire disparaître d'une prochaine édition : à la page 20, il place Cherbourg en Bretagne ; il confond la Hague avec la Hougue (p. 42), en plaçant près du premier point la célèbre bataille où Tourville fut

écrasé par les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande; Brest n'est pas le premier port militaire de France (p. 44) : il doit céder ce rang à Toulon. On pourrait encore signaler quelques répétitions qui sont la conséquence du plan un peu enchevêtré de l'ouvrage, et aussi l'étendue exagérée donnée au chapitre relatif à l'Autriche, relativement à d'autres États plus importants. Enfin, nous ne pouvons nous associer pleinement à cet éloge de la Révolution française : « Elle a, dit l'auteur, substitué le droit populaire au droit princier, et en a buriné les principes dans les trois mots de *liberté*, *égalité* et *fraternité*, que la loi chrétienne avait, pour la première fois, fait entendre au monde il y a dix-huit siècles. » Par contre, nous adhérons volontiers à cette conception du progrès : « Ce n'est pas une utopie d'espérer, pour le xxe siècle, la constitution des États-Unis d'Europe ; alors, au lieu de se ruiner dans des luttes stériles, les peuples européens uniront leurs forces pour combattre la barbarie en Afrique et en Asie, et pour conquérir de nouvelles terres à la civilisation.

2. — La brochure de M. Maurice Viguier intitulée : *La Géographie dans les chaires de l'Université*, publiée en province sous un titre fort modeste, mériterait de ne pas passer inaperçue : elle signale, dans les manuels de géographie les plus accrédités, ceux mêmes de MM. Vidal-Lablache, Foncin, Marcel Dubois, de graves hérésies scientifiques. Il est inouï que de telles erreurs aient pu, jusqu'à ce jour, échapper à la critique, et ce fait donne réellement une triste idée de la valeur du contrôle exercé sur les ouvrages admis dans l'enseignement officiel. Pour donner une idée de cette prodigieuse légèreté, citons quelques exemples. Dans un de ces manuels, on lit que le soleil ne change pas de place dans le ciel; dans un autre, que les révolutions de la lune règlent la succession des mois (en Chine, ce serait exact); dans un autre, que le soleil, à midi, est à son *apogée;* que la terre présente successivement en 24 heures au soleil tous les points de sa surface; que le mouvement de rotation de la terre s'effectue en 23 heures 56 minutes (ce qui est la durée du jour sidéral, et non du jour solaire) ; qu'un navire paraissant à l'horizon montre d'abord la pointe de ses mâts, puis sa *quille*, puis ses parties basses ; que le grand cercle passant par un point est dit le méridien de ce point ; que l'étoile polaire est exactement au pôle nord ; que l'aiguille aimantée se dirige *constamment* vers le nord; que l'échelle d'une carte exprime le rapport entre cette carte et la *surface* du pays représenté. Mais il faut bien nous borner, en ayant assez dit pour montrer la faiblesse scientifique de nos professeurs de géographie les plus réputés. M. Maurice Viguier a eu raison de signaler le mal ; il y a lieu de s'étonner qu'il n'en indique pas la cause et, par suite, le remède. C'est cependant bien simple : par suite du rattachement des chaires de géographie aux Facultés des lettres, l'enseignement

de cette *science* manque absolument d'esprit *scientifique*. On veut absolument en France que le même professeur enseigne, à la fois, l'histoire et la géographie; de là son ignorance en cosmographie, en géologie, en météorologie, et dans toutes les sciences naturelles qui cependant sont absolument nécessaires pour l'enseignement exact et rationnel de la géographie. Ajoutons qu'il y a des exceptions, et beaucoup. Nous en trouverons un exemple tout à l'heure dans l'étude sur le plateau lorrain de M. Auerbach, dont nous rendons compte au n° 6.

3. — Au risque d'être indiscret, dévoilons que les initiales A. M. G., qui servent de signature à l'important volume que vient de publier la librairie Mame, *la France pittoresque*, appartiennent à un Frère des Écoles chrétiennes, aussi savant que modeste, auteur de nombreux ouvrages estimés de pédagogie géographique. Nous n'avons encore qu'une description de la région du Nord, et nous avons lieu de compter sur celle des autres parties de la France. Le plan adopté par l'éminent religieux est simple et clair : il étudie d'abord la région dans son ensemble, puis adopte comme base la division en provinces qui a prévalu dans le langage courant, parce qu'elle représente réellement des entités à la fois géographiques, ethnographiques, économiques et historiques. Toutefois, il subdivise ensuite la province en départements, pour se conformer au système administratif actuel. Dans chaque département, il indique successivement les caractères physiques généraux, les traits saillants de la population, les personnages qui l'ont illustré, enfin les localités intéressantes par leurs monuments ou par les faits historiques qui s'y rattachent. L'auteur procède souvent par extraits empruntés à des écrivains bien connus et choisis avec discernement, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'ensemble est animé d'un excellent esprit. De même que pour le livre de M. le général Niox, nous relèverons quelques erreurs de détail, bien difficiles à éviter dans un travail d'ensemble aussi étendu. Dunkerque, depuis les nouveaux travaux, est accessible à des navires de plus de 1,000 tonneaux (p. 245); les châteaux de Martinvast et de Tourlaville, près de Cherbourg, ne sont plus en ruine (p. 357), mais ont été luxueusement restaurés par leurs propriétaires actuels, MM. le baron de Schikler et le vicomte de Tocqueville ; les Pères du Mont Saint-Michel ne sont malheureusement plus les gardiens des magnifiques édifices construits par leurs prédécesseurs (p. 364). Enfin, plusieurs des gravures qui ornent cet excellent ouvrage sont bien anciennes et ne représentent plus l'état actuel des choses. Malgré ces légères imperfections, c'est un beau volume qui tient un très bon rang dans l'incomparable collection des livres de prix publiés par la maison Mame.

4. — La librairie Hennuyer a entrepris, comme bien d'autres, la publication d'une série de guides descriptifs des diverses régions de la

France. Certes, par le temps qui court, les touristes n'ont que l'embarras du choix lorsqu'il s'agit de se munir de livres ou d'albums les renseignant sur les beautés des monuments ou des paysages qu'ils devront admirer au cours de leurs pérégrinations ; ceux que la belle saison appelle sur les bords de la mer sont particulièrement favorisés sous ce rapport. M. L. Trébuchet, auteur de deux volumes sur Belle-Isle-en-Mer et la baie de Cancale, nous décrit, cette année, *les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*. Il ne se contente pas de détailler les églises, les monuments, les plages qui abondent dans ces beaux pays; il s'attache surtout à conter les faits historiques et les légendes qui y ont trait, en sorte que la lecture de son livre est intéressante et instructive; il se montre respectueux pour la foi vive qui anime les populations au milieu desquelles il nous promène et s'abstient soigneusement de toute réflexion de mauvais goût. Son livre peut donc être mis entre toutes les mains; nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est qu'il est d'un prix trop élevé; il est vrai qu'on l'a orné de gravures et de cartes, mais les unes et les autres sont d'une exécution médiocre.

5. — On se rappelle les jolis albums édités par la maison May et Motteroz, que nous avons signalés et qui donnaient la description des côtes de Normandie et de Bretagne. Cette fois, le même auteur, M. Constant de Tours, entreprend de faire connaître le littoral vendéen et poitevin de la Loire à la Gironde. Tâche un peu ingrate, étant donnée la monotonie de cette côte où il est difficile de trouver des points de vue pittoresques et des monuments intéressants, sauf à La Rochelle. Aussi l'auteur est-il obligé d'étendre ses investigations à l'intérieur des terres, jusqu'à la Roche-sur-Yon, Taillebourg, Saintes, Niort, Saumur, etc.; il n'en fallait pas moins pour arriver à placer cet album à peu près sur la même ligne que ceux dont nous avons rendu compte précédemment.

6.—L'essai de géographie régionale sur *le Plateau lorrain*, de M. Auerbach est un travail des plus louables, et il serait bien à souhaiter qu'il en soit entrepris du même genre sur les autres régions de la France. La géographie purement physique y tient la plus large place et se base entièrement sur une étude géologique minutieuse; suivant la composition du sol, l'auteur divise le plateau lorrain en « pays » distincts dans lesquels il montre l'étroite connexion qui existe entre cette composition géologique, le relief, l'hydrologie, la climatologie et les caractères ethniques des habitants. Il constate et déplore la dépopulation croissante des campagnes, malgré une appréciable fécondité du sol, surtout dans l'est de la région; par contre, il fait ressortir, dans cette dernière partie, le développement progressif de la puissance industrielle représentée par les salines, la verrerie et surtout les usines métallurgiques. Il y a lieu de regretter que, sur la foi de M. Maurice Barrès, M. Auerbach dise que le

pélerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Sion, « jadis fameux, est aujourd'hui attristé de médiocrité. » C'est inexact ; depuis quelques années, cette antique dévotion a été revivifiée et partage avec la basilique en construction à Domremy la faveur des chrétiennes populations lorraines. Dieu merci, sans nuire aucunement au patriotisme, la foi religieuse est toujours vive à notre frontière de l'Est.

7, 8, 9, 10, 11 et 12. — La belle collection de *l'Europe illustrée*, publiée par l'Art. Institut Orell Füssli, de Zurich, nous fournit, cette fois encore, quelques numéros. La monographie de Carlsbad est une des plus volumineuses, son auteur ne pouvant se lasser d'énumérer et de décrire les beaux sites et les agréments de toutes sortes qu'offre la célèbre ville d'eaux ; il s'y complaît si bien qu'à la fin de la brochure il lui reste à peine quelques pages pour indiquer les nombreuses promenades à faire dans les magnifiques forêts des environs. Il est facile de reconnaître que M. Hardmeyer est protestant ; toutefois il est assez respectueux pour la foi des habitants du pays, qu'il déclare bons catholiques, « sans fanatisme. » On sent bien aussi à la lecture que le texte a été rédigé d'abord en allemand, puis traduit en français, car le style est lourd et quelque peu encombré de locutions et de tournures de phrases germaniques. Les gravures sont parfaites ; mais la carte n'est qu'un simple itinéraire de chemin de fer étalé sur la couverture.

— Nous n'aurons pas les mêmes observations à faire sur les petites brochures de M. Lullin, qui se rapportent à d'intéressantes et nouvelles voies aériennes destinées à faciliter l'ascension des montagnes. Le succès du chemin de fer funiculaire qui permet de monter sans aucune fatigue de Territet, sur le lac Léman, jusqu'à Glion, par 690 mètres d'altitude, a donné l'idée de prolonger la voie jusqu'au sommet des rochers de Naye, par 1,975 mètres d'altitude. Mais pour cette seconde partie, la disposition du terrain et le manque d'eau motrice ont obligé les constructeurs à changer de système : il a fallu recourir à la crémaillère, comme au Righi. Le nouveau chemin de fer franchit des précipices vertigineux et déroule aux yeux stupéfaits des voyageurs une série de paysages vraiment grandioses que l'auteur décrit avec beaucoup de charme. La lecture de cette petite brochure ne peut manquer d'inspirer à plusieurs le désir de faire cet intéressant voyage. Les gravures sont très bonnes.

— Il en est de même du chemin de fer électrique et à crémaillère du mont Salève (Haute-Savoie). Cette station, depuis longtemps réputée à cause de ses propriétés sanitaires, était fréquentée surtout par les bourgeois de Genève, malgré les difficultés de l'accès. Depuis peu, les ingénieurs suisses ont eu l'idée d'utiliser la force motrice du Rhône pour produire l'électricité et actionner un petit chemin de fer qui serpente sur les flancs et le sommet du mont Salève. M. Lullin explique

sommairement le mécanisme appelé à rendre de grands services en pays de montagnes, décrit les itinéraires suivis et donne d'utiles indications sur les stations desservies.

— La petite ville de Morat, gracieusement assise sur la rive du lac de même nom, n'est pas très fréquentée des touristes qui cependant, paraît-il, y trouveraient des logements confortables, de jolies promenades aux environs, un climat salubre et une parfaite tranquillité. Mais ce qui fait surtout l'attrait de cette localité, c'est l'importance des souvenirs historiques qui s'y attachent; aussi, dans la brochure anonyme que nous examinons, le récit de ces événements glorieux pour la Suisse tient-il une large place. Les gravures sont très belles.

— La perle du recueil est certainement, pour cette année, la brochure de M. Ebersold sur *l'Oberland bernois*. Les gravures en sont merveilleuses et la carte représentant le relief de cette magnifique région est très intéressante. Le texte est aussi très bon et l'auteur a su décrire de la manière la plus suggestive les nombreuses excursions qui se recommandent aux touristes. Son itinéraire est judicieusement combiné : de Berne on arrive à Thoune, d'où l'on explore les rives du lac de ce nom; puis on se transporte à Interlaken, qui est le point de départ de tous les petits chemins de fer récemment construits, funiculaires ou à crémaillère, grâce auxquels on peut, sans fatigue ni danger, se faire conduire au pied même des grands glaciers de l'Eiger, du Moine et de la Jungfrau. Là on trouve des hôtels confortables et même luxueux d'où l'on jouit de la vue la plus admirable sur tout le plateau suisse et ses montagnes. Peut-on imaginer un plus séduisant voyage? Après avoir rassasié son lecteur de scènes grandioses, M. Ebersold le conduit à Lucerne par le charmant chemin de fer du Brünig, où sa vue se repose sur de riantes vallées.

— Le titre de la petite brochure sur *Ospedaletti* en indique suffisamment le contenu. M. Adler s'attache surtout à y démontrer que, parmi les nombreuses stations de la Côte d'azur, aucune ne mérite davantage d'attirer les touristes et les malades, car aucune n'est mieux abritée des vents froids du nord-ouest et du nord-est.

13. — M. Maurice Grandjean a parcouru *le Tyrol* en voyageur sérieux; il ne s'est pas contenté, comme tant d'autres, de suivre confortablement les lignes de chemins de fer; mais il a tracé par les vallées et les chaînes de montagnes des itinéraires fort pittoresques. La partie descriptive de son livre est très soignée; ce n'est cependant pas la plus importante, et l'auteur s'est surtout attaché aux récits historiques et légendaires. Le chapitre consacré au vaillant André Hofer est d'un intérêt captivant. M. Grandjean ne se laisse pas aveugler par le patriotisme au point de méconnaître les vertus et les hautes qualités du héros tyrolien qui a courageusement défendu sa patrie contre les armées françaises; Napo-

léon Ier a souillé sa gloire en le faisant fusiller comme un traître. Les naïves légendes qui s'attachent aux ruines des châteaux féodaux du Tyrol sont aussi fort curieuses. Le style de l'ouvrage est soigné; les gravures sont bonnes; le sentiment religieux est très marqué et la morale scrupuleusement respectée. C'est un excellent livre pour la jeunesse.

14. — M. J. de Beauregard est une ancienne connaissance que nous rencontrons toujours avec plaisir. Nous avons déjà lu de lui *le Circulaire 33 : du nord au midi de l'Espagne*, et *le Circulaire 94 : de Paris à Vienne par Oberammergau*. Cette fois son humeur voyageuse l'a conduit *Chez nos amis de Russie* en faisant, suivant sa louable habitude, l'école buissonnière. A l'aller, il a visité Stuttgard, Nuremberg, Bayreuth (où il s'enthousiasme à fond pour la musique de Wagner), Prague (où il a parcouru l'exposition jubilaire de 1891), Dresde, Berlin, Kœnigsberg. De la Russie, il décrit surtout Saint-Pétersbourg et Moscou, l'exposition française dans cette dernière ville ayant été le prétexte de son voyage ; il accorde cependant un coup d'œil à Nijni-Novgorod et à Varsovie. Enfin, au retour, il passe par Agram, en Croatie. M. de Beauregard excelle à fixer les principaux traits qui caractérisent une ville en laissant de côté tout ce qui est banal et sans grand intérêt; aussi ses descriptions sont-elles toujours originales et d'une lecture facile et attrayante. Il a de l'entrain, un goût très sûr et une parfaite correction en toutes choses; son patriotisme, proche voisin du chauvinisme, le prévient en faveur des Russes, comme il le rend impitoyable pour les Allemands. Justement, il eut la bonne fortune d'arriver à Saint-Pétersbourg au moment où les fêtes de Cronstadt venaient de finir et c'est avec bonheur qu'il en recueillit les échos encore vibrants. Simple voyageur, sans aucune attache officielle, il bénéficia néanmoins de l'ardente sympathie que le titre de Français éveillait dans tous les cœurs russes, et son cœur ne put se défendre de battre à l'unisson. Aussi ne fait-il pas grâce à ses lecteurs du texte des harangues échangées à Cronstadt et à Moscou. M. de Beauregard est, en outre, fervent catholique : patriotisme et religion, telle est sa devise. Dans une note, en bas d'une des premières pages de son livre, il se plaint de ce que, à propos d'un de ses précédents ouvrages, un critique sévère a cru devoir relever des incorrections qui ne sont, dit-il, que des fautes d'impression; en est-il de même de l'épithète d'apôtre « inconfusible » appliquée à Mgr Mermillod ? Nous avons vainement cherché ce mot dans plusieurs dictionnaires.

15. — L'ouvrage du R. P. Jullien : *Sinaï et Syrie*, est divisé en trois parties bien distinctes : la première est une étude fort savante sur l'exode du peuple juif d'Égypte au Sinaï; la seconde est consacrée à la description des ruines chrétiennes de la Cœlé-Syrie, la troisième à une excursion archéologique dans la Syrie septentrionale. La première partie est de beaucoup la plus originale et la plus intéressante, en ce qu'elle

traite une question d'exégèse biblique fort peu connue dans le public et que les théories rationalistes ont obscurcie à plaisir. Le savant jésuite croit devoir réfuter certaines interprétations données de bonne foi à des inscriptions dites sinaïtiques que l'on trouve gravées sur des rochers de la péninsule et auxquelles une critique peu éclairée attribuait une antiquité exagérée. Ramenée à la réalité historique, la marche des Hébreux vers la Terre promise n'en reste pas moins marquée par une série de prodiges surnaturels qui attestent la protection de la Providence et la toute-puissance divine. Le R. P. Jullien s'arrête complaisamment à décrire le Djebel Mouça, qu'il a gravi non sans peine et sans danger, et il démontre que ce fut bien sur cette sainte montagne que Dieu donna sa loi et se manifesta dans toute sa gloire aux yeux éblouis de son prophète Moïse. Ces grandes scènes bibliques sont dépeintes sur place par l'auteur d'une manière saisissante avec des cartes de détail et de belles gravures à l'appui. Dans les deux autres parties du livre, le R. P. Jullien décrit en archéologue consommé les ruines des monuments chrétiens des IVe, Ve et VIe siècles qui jonchent le sol des vallées de l'Anti-Liban et des plaines désertiques depuis Damas jusqu'aux portes d'Antioche. Il fait revivre les grandes figures de saint Jean Chrysostome et de saint Siméon Stylite, ainsi que les populations chrétiennes qui peuplaient alors ces régions parcourues aujourd'hui par des hordes de Bédouins pillards. On ne peut qu'admirer la courageuse sérénité avec laquelle notre missionnaire s'aventure seul dans ces repaires mal famés, sans autre sauvegarde que sa pauvreté et la charité avec laquelle il prodigue des soins aux malades rencontrés sur sa route. Ce beau livre, édité avec luxe par la Société Saint-Augustin, est une œuvre d'érudition et d'édification qui se recommande aux lecteurs désireux de s'instruire sur ce qui concerne les antiquités bibliques et chrétiennes.

16. — M. Lucien Trotignon a prétendu fixer en quelques pages intitulées : *L'Orient qui s'en va*, les traits brillants de cet Orient légendaire qui, grâce à la vapeur, s'européanise de jour en jour. Il l'a fait avec un incontestable talent ; ses peintures sont d'un coloris vif et original ; il excelle à représenter d'une manière vivante et saisissante les bazars du Caire, de Damas et de Constantinople. Mais si notre auteur voyage en artiste, malheureusement il juge et apprécie en sceptique. A ses yeux, toutes les religions se valent, en ce sens que toutes ne sont que jongleries, et, s'il avait un choix à faire, ce serait l'islamisme qu'il préférerait au christianime. Cette déplorable absence de sens religieux est naturellement plus choquante lorsque M. Trotignon visite la Palestine : les Saints-Lieux le laissent absolument froid et il ne s'enthousiasme à Jérusalem que pour la mosquée d'Omar. Il trouve bien un prétexte pour justifier cette étrange préférence ; c'est la vénalité et la superstition qu'il constate chez le clergé grec, mais il a le tort grave de ne pas faire ressor-

tir la différence qu'il convient d'établir entre les caloyers ignorants et le clergé latin ; loin de là, il s'en prend également aux franciscains italiens, pour lesquels il professe une égale répulsion. « L'iman turc, dit-il, et ses inventions fantaisistes valent bien le moine franciscain et le caloyer grec montrant aux pèlerins l'endroit précis où a été enterré le crâne d'Adam, le trou véritable où fut plantée la croix du Christ, les taches authentiques de son sang, les nombreuses empreintes de ses pieds et cent autres reliques du même goût. » Ajoutons que notre auteur ne recule nullement devant les détails les plus scabreux sur les mœurs orientales ; il décrit avec une certaine complaisance les obscènes représentations du *Karagheuz*, le guignol turc, et les danses d'almées. En somme, le livre de M. Trotignon est amusant et bien écrit, mais il n'est pas à mettre entre les mains des jeunes gens.

17. — M. Léo Claretie a visité *la Tunisie* très rapidement et il l'a examinée curieusement, avec des yeux d'artiste, s'intéressant surtout à ses bazars et à ses mosquées. Cependant il faut lui rendre cette justice qu'il n'en veut pas trop à la civilisation européenne de s'infiltrer sur cette terre africaine et, à l'occasion, il se montre fier des progrès remarquables de la colonisation française. Ce qui frappe surtout dans la relation de son voyage en berline à Kairouan et Sousse, c'est la parfaite sécurité avec laquelle il s'insinue dans les gourbis des Arabes nomades et dans les quartiers indigènes les plus mal famés des villes, et cela de nuit comme de jour. Il réussit merveilleusement à reproduire dans ses descriptions la couleur locale et cependant ne se complaît pas dans les scènes naturalistes comme M. Trotignon. Malheureusement il est tout aussi sceptique en religion et n'hésite pas à comparer une tribune de café-concert à un jubé d'église. Plus loin, il fait un éloge bien singulier de l'islamisme plus homogène que le catholicisme, et pour démontrer l'infériorité de celui-ci, il écrit la phrase suivante : « Bossuet condamnait à l'impuissance la religion protestante à cause des variations de son Église; la sienne n'est guère mieux protégée contre les divisions et les schismes. » Cette appréciation fantaisiste suffit pour donner une idée de la sûreté de jugement de M. Léo Claretie en matière philosophique; au point de vue scientifique, il n'est guère mieux armé, car il s'étonne que les Berbères diffèrent des Arabes, « étant de même race qu'eux. »

18. — Nous préférons de beaucoup le livre de M. Alfred Baraudon, *Algérie et Tunisie*, qui est une étude mûrie et consciencieuse sur l'Afrique française. Les chapitres où sont traités le rôle de la femme dans la société arabe et l'extension de l'idée musulmane à travers le monde sont du plus haut intérêt ; les considérations sur la politique française dans le Sahara sont également très bien conçues et exposées. La partie descriptive est aussi soignée que dans le volume de M. Claretie et la partie philosophique

est d'une bien plus grande valeur. Ce n'est pas que M. Baraudon soit plus réservé dans ses peintures de mœurs : il ne recule devant aucun réalisme et les détails qu'il donne sur les danses d'Alger, de Biskra, de Tunis, ne laissent rien à désirer comme crudité d'expression. Mais, du moins, cet auteur se montre parfaitement respectueux de la religion catholique et de ses ministres ; nous n'avons à lui reprocher, sous ce rapport, qu'une comparaison de mauvais goût au sujet de saint Joseph (p. 83) ; il suffira sans doute de la lui signaler pour qu'il la fasse disparaître dans les éditions suivantes. Lui aussi établit un parallèle entre l'islamisme et le christianisme, mais c'est pour faire ressortir la supériorité de notre sainte religion : « Il (l'islamisme) ne s'élève pas jusqu'aux sublimes vérités du christianisme, car l'œuvre d'un homme ne saurait égaler l'œuvre d'un Dieu. » Et plus loin, parlant de l'invasion des musulmans en Europe, il écrit : « La défaite de Poitiers arrêta leur essor. C'est qu'ils se heurtaient à une race nouvelle, forte de sa barbarie à peine domptée et régénérée par le baptême de Clovis, qui leur opposait l'obstacle infranchissable de poitrines bardées de fer sur lesquelles il y avait des croix. » On ne saurait mieux dire. Ailleurs, il s'indigne contre un Sicilien, « un misérable, » qui, par allusion au costume voyant des *Frères armés du Sahara*, les appelait « les soldats du carnaval. » Pour M. Baraudon, Mgr Pavy et Mgr Lavigerie, qui occupèrent successivement le siège archiépiscopal d'Alger, sont deux héros à qui la France doit, pour une bonne part, le succès de son œuvre civilisatrice en Afrique. On peut apprécier par ces extraits et ces indications la vigueur de style et l'élévation de sentiments de l'auteur, et l'on ne peut que regretter davantage de ne pouvoir mettre cette étude intéressante entre toutes les mains.

19. — Voici encore un numéro de la belle collection des guides-albums du touriste : *Vingt jours en Tunisie*, et nous n'hésitons pas à proclamer que c'est le meilleur de beaucoup. D'abord le texte est irréprochable, sauf les termes un peu légers dans lesquels il est parlé de la mort de saint Louis à Carthage, et de sa prétendue conversion *in extremis* à la foi musulmane. Les gravures sont d'une finesse absolument remarquable, et les aquarelles sont de petits chefs-d'œuvre. M. Ch. Lallemand sait juger en artiste les beautés de premier ordre qu'il a l'occasion de décrire et l'itinéraire qu'il recommande est très ingénieusement combiné : Tunis, Bizerte, Enfidaville, Sousse, Kairouan, Tabarka, Souk-Ahras, Tebessa, Constantine, Biskra, Bône. C'est un des plus beaux voyages que l'on puisse faire sans aucun risque et sans grande fatigue, en choisissant bien sa saison.

20. — L'Afrique française nous fournit un important contingent de volumes, et nous sommes loin de nous en plaindre ; car, à notre avis, l'intérêt qu'elle inspire est inépuisable, et l'on y trouve des sujets d'étude extrêmement variés. Ainsi, l'élégante brochure de M. Bou-

troue : *L'Algérie et la Tunisie à travers les âges*, est tout à fait d'un autre genre que les ouvrages dont il vient d'être question. L'auteur y a réuni deux conférences qu'il a faites, l'une sur l'histoire ancienne de l'Algérie à la Société de géographie de Paris, l'autre sur le passé de la Tunisie devant le Club alpin français. Ces conférences étaient accompagnées de projections photographiques qui en doublaient l'attrait, et qui, malheureusement, ne sont pas reproduites dans la brochure; en revanche, on y trouve une bonne carte indiquant les divisions et les villes principales de la province d'Afrique sous la domination romaine. L'auteur décrit en un style élégant et clair les monuments des civilisations romaine et arabe, et en détermine l'origine avec une grande sûreté d'érudition. On remarque dans les deux conférences quelques redites bien explicables, puisqu'elles étaient faites devant deux publics différents. En parlant de la Tunisie, M. Boutroue rend un éclatant hommage à la mémoire du cardinal Lavigerie, dont il loue le patriotisme, et qu'il appelle très justement « un manieur d'hommes. »

21. — M. Jules Liorel étudie la race berbère, et plus spécialement ses représentants dans *la Kabylie du Jurjura*. Il fait de nombreux emprunts aux ouvrages de M. Masqueray, l'éminent directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, qui a écrit pour son livre une préface remarquable. La division adoptée est très rationnelle et fait bien ressortir la variété des documents recueillis par M. Liorel. D'abord vient un chapitre de géographie descriptive où l'on trouve une énumération un peu aride de tous les villages et hameaux de la Kabylie; puis un précis historique divisé en quatre périodes : 1° avant 1830; 2° de 1830 à 1871; 3° insurrection de 1871 ; 4° insurrection de 1881. On arrive ensuite à un exposé très complet du régime administratif du pays avant et après la conquête; puis à une minutieuse étude des mœurs, coutumes et usages, avec de rapides indications sur la religion, les lettres, les sciences, les arts, l'agriculture, les industries et le commerce. Enfin, M. Liorel, sous forme de conclusion, expose ses idées personnelles sur la colonisation de l'Algérie et l'avenir de la Kabylie, qu'il a grandement raison de considérer comme une partie distincte de nos possessions africaines. D'après ce sommaire des chapitres, on voit qu'il s'agit ici d'un ouvrage très sérieux dû à un auteur auquel on ne peut refuser la compétence et l'érudition. On y remarque cependant des lacunes regrettables : par exemple, M. Liorel glisse avec une désinvolture choquante sur la période du christianisme; il semble même douter, contre toute évidence, que les Kabyles aient jamais été chrétiens. Cependant nous ne pouvons lui reprocher de faire de l'anticléricalisme de parti pris, car il conte avec un sentiment de profonde admiration la grande cérémonie religieuse qui a été célébrée, lors de la fondation de Fort-Napoléon, aujourd'hui Fort-National, au

cœur de la Kabylie domptée. Mais l'idée que l'on pourrait ramener les Kabyles au christianisme le gêne évidemment pour l'application de son système colonisateur, qui consiste à multiplier dans le pays les écoles de français où l'instituteur serait doublé d'un marabout indigène chargé d'enseigner le Coran dans un esprit pacificateur ; les Kabyles ainsi éduqués, suivant la formule officielle, seraient ensuite encouragés à se répandre dans toute l'Algérie pour y opposer leur islamisme édulcoré au fanatisme des Arabes nomades. N'en déplaise à M. Liorel, il nous semble bien plus rationnel et plus efficace d'opposer franchement l'Évangile au Coran ; on trouve dans le premier tout un corps de doctrines et de principes moraux qu'il est impossible de découvrir dans le second, de quelque manière qu'on en torture le texte. Signalons aussi les appréciations injustes sur le rôle du maréchal de Bourmont en 1830 ; l'impartiale histoire a, depuis longtemps, fait justice des calomnieuses imputations de quelques esprits aigris et jaloux de la gloire du conquérant d'Alger.

22. — La brochure sur *le Mouvement africain en 1892* n'est qu'une série d'articles écrits au jour le jour et reproduits bout à bout sans aucune méthode; elle n'a donc pas de prétentions littéraires, bien que chaque article soit assez bien rédigé. On ne peut contester toutefois à son auteur une réelle compétence dans les questions africaines, notamment en ce qui concerne la colonisation. Cependant, page 177, nous remarquons qu'à l'occasion de la rencontre de MM. Mizon et de Brazza sur la haute Sangha, il raconte que le premier de ces explorateurs oublia ses griefs à l'égard du second ; or, la vérité est que les griefs existaient bien plutôt du côté de M. de Brazza, qui était le chef de M. Mizon lorsque celui-ci méconnut ses instructions en faisant évacuer le poste de Brazzaville, récemment fondé sur le Congo par son supérieur. On remarque, à la lecture de ce recueil, que toutes les puissances civilisatrices s'efforcent de développer les ressources des parties de l'Afrique qui leur sont dévolues, en y construisant des chemins de fer ; seule la France méconnaît l'importance de cet agent de colonisation. N'a-t-on pas vu dernièrement encore le Parlement français refuser à la Tunisie l'autorisation d'exécuter le réseau qu'elle proposait de construire à ses frais, avec ses économies qui dorment improductives à la Caisse des dépôts et consignations ? C'est une énormité. L'œuvre de M. Paul Combes n'est pas de lecture courante ; mais c'est un très utile *compendium* de documents pour les travailleurs qui s'occupent de l'histoire de la civilisation en Afrique, et il est à souhaiter qu'il soit continué chaque année.

23. — M. J. Dybowski est un ancien professeur de l'École d'agriculture de Grignon qui s'est laissé gagner par la fièvre des explorations africaines. Cette maladie l'a pris au cours d'une mission botanique dont il était chargé dans le Sahara algérien. Désireux de courir des aventures

plus sérieuses, il accepta le commandement d'une expédition de secours que le Comité de l'Afrique française organisait pour renforcer la mission Crampel engagée au nord de nos possessions du Congo, sur *la Route du lac Tchad*. M. Dybowski emmenait avec lui trois Européens et quelques tirailleurs sénégalais. En arrivant à Brazzaville, il eut connaissance de la destruction presque complète de la mission Crampel, dont le seul survivant, M. Nebout, se joignit à lui pour rechercher les tristes restes de ses compagnons et tirer une vengeance éclatante de leurs meurtriers. A travers mille difficultés, il parvint à joindre les Arabes esclavagistes qui en étaient les auteurs; bien qu'ils fussent très supérieurs en nombre, il les attaqua résolument et les mit en pleine déroute après en avoir tué plusieurs, parmi lesquels un marabout qui avait été le principal instigateur du massacre. Il recueillit et put renvoyer en France le cadavre de l'ingénieur Lauzière, mais ne put retrouver les autres. Cette œuvre d'utiles représailles exécutée, M. Dybowski s'occupa de rechercher la meilleure route pour se rendre du haut Oubanghi au lac Tchad. Il remonta une petite rivière qui le conduisait vers le nord, et fonda une station française au point extrême qu'il put atteindre; mais sa santé était fort ébranlée par les fatigues éprouvées et il dut revenir en arrière pour rentrer en France, laissant à M. Maistre, qui arrivait à son tour, le soin de continuer sa tâche. Il est à peine besoin de dire que le récit fait par M. Dybowski de son périlleux voyage est des plus intéressants; d'une part, les aventures émouvantes y abondent; on y trouve, en outre, d'importants documents sur l'ethnographie et l'histoire naturelle des régions parcourues. Avec raison, l'auteur attache une grande importance à l'étude des plantes qui croissent spontanément sur ce sol fertile et dont l'exploitation pourra donner un jour des bénéfices appréciables. C'est l'avenir même de la colonisation qui est en cause. Il n'a garde de négliger l'importante question de savoir vers laquelle des deux grandes familles humaines en présence dans l'Afrique centrale, musulmans arabes et fétichistes nègres, doivent aller nos préférences; il n'hésite pas à conclure qu'il est à la fois plus honorable et plus avantageux pour la France de prendre sous sa protection les populations noires, qu'oppriment odieusement les esclavagistes, et qui sont susceptibles d'attachement et de fidélité; ce sont, en outre, contrairement à des préjugés très répandus en Europe, d'excellents cultivateurs, comme le prouvent les vastes champs très bien exploités que M. Dybowski a rencontrés dans les régions arrosées par les affluents de l'Oubanghi et du lac Tchad. Des Arabes, nous n'avons à attendre que haine et trahison. Cet ouvrage est bien pensé, bien écrit et peut être mis sans inconvénient entre toutes les mains, sauf peut-être celles des jeunes filles.

24. — On se rappelle que le regretté cardinal Lavigerie, en convoquant un congrès anti-esclavagiste, avait décidé qu'un prix assez impor-

tant serait attribué à l'ouvrage qui ferait le mieux ressortir, sous forme populaire, les horreurs de la traite des nègres. Le prix fut attribué par le congrès à un manuscrit que présentait M. Maurice Excoffon, et dont la récente publication permet au public d'apprécier le mérite. Nous souhaiterions vivement de n'avoir que du bien à en dire; c'est avec regret que nous croyons devoir formuler quelques réserves. Tout d'abord le titre un peu prétentieux : *Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique*, fait espérer, sinon une œuvre sérieuse, tout au moins un roman géographique à la Jules Verne, dont l'intrigue ne servirait que de prétexte à la description exacte des pays mystérieux où l'apostolat des Pères blancs d'Afrique lutte avec dévouement contre les agissements des Arabes esclavagistes. Malheureusement, il n'en est rien, et le volume couronné manque à la fois d'intérêt et de valeur scientifique. Les deux personnages principaux sont un Père blanc et un jeune explorateur tombant ensemble des nues au milieu d'une tribu quelconque du centre de l'Afrique, tandis que se déroulent les péripéties d'une guerre sauvage qui a pour double but la réduction des vaincus en esclavage et la satisfaction des appétits de cannibales des vainqueurs. Naturellement, les deux Européens imposent la paix aux deux partis, les forcent à rendre la liberté aux captifs et dirigent la reconstruction d'un village incendié dont ils font une chrétienté florissante. Entre temps, se déroule un petit roman : la fille du roi s'éprend du jeune explorateur et se fait tuer par son père lui-même en couvrant de son corps celui qu'elle aime. Tout cela est bien enfantin, et les invraisemblances ne manquent pas dans le cours du récit; mais la plus forte, à coup sûr, est le voyage de l'explorateur, qui se rend en France par le Congo pour aller chercher du renfort, et rejoint ensuite le missionnaire avec plusieurs compagnons à travers le Sahara et le Soudan ; sa petite troupe franchit d'un bond la distance considérable qui sépare l'Algérie de l'Oubanghi sans qu'un mot nous explique comment elle accomplit ce tour de force plus remarquable que les voyages réunis de Binger, de Monteil, de Mizon, de Maistre. Le seul mérite de ce livre est son esprit religieux et moral.

25. — Dans sa brochure sur *le Mexique*, M. G. Routier a entrepris de faire connaître les ressources exploitables de ce pays pour y attirer la main-d'œuvre et les capitaux français. Cela posé, on doit s'attendre à voir développer la thèse commune à ces sortes de prospectus : aucune contrée au monde ne se prête mieux que celle dont il s'agit aux entreprises agricoles, industrielles et financières. Il faut convenir qu'il y a un peu de vrai dans ces affirmations, en ce qui concerne le Mexique, qui est réellement d'une inépuisable richesse métallurgique et dont le climat varié se prête à un grand nombre de cultures. Mais quelle drôle d'idée a M. Routier de comparer cette république américaine à Madagas-

car ! Les ressemblances entre ces deux pays sont bien vagues et il faut le regretter, puisque la grande île africaine appartient de droit, sinon de fait à la France. Cette étude un peu aride et bourrée de chiffres est précédée d'une préface de M. Ignacio Altamirano, mort récemment consul général du Mexique à Paris. M. Routier nous représente ce personnage comme l'homme d'État et l'écrivain le plus remarquable qui ait jamais existé ; il y a certainement quelque exagération dans cet éloge ; mais il n'en est pas moins vrai que M. Altamirano, descendant des anciens Aztèques, était une personnalité remarquable dans son genre. La carte qui accompagne la brochure est très bonne ; elle a été dressée par les soins de la Société de géographie de Lille.

26. — On lira certainement avec plus de plaisir et d'intérêt le nouveau volume du R. P. Croonenberghs, S. J. : *Trois Ans dans l'Amérique septentrionale. Le Mexique.* Nous avons déjà eu l'occasion de recommander de lui trois volumes, un sur le Canada, deux sur les États-Unis. Rappelons que ce religieux avait été envoyé en Amérique dans le but de quêter en faveur des missions de l'Afrique australe, auxquelles il était précédemment attaché. Pendant trois ans, il parcourut l'Amérique septentrionale, prêchant pour émouvoir les populations catholiques en faveur de ses pauvres nègres du Zoulouland et recueillant partout d'abondantes aumônes. La troisième année de cet apostolat fut consacrée au Mexique, et il est à remarquer que dans ce pays, foncièrement catholique, il jouit d'une bien moins grande liberté que dans les gouvernements protestants du Canada et des États-Unis. Depuis la réaction libérale qui a suivi l'intervention française et le règne éphémère de Maximilien, les jésuites sont à peine tolérés au Mexique ; il ne put donc y prêcher des heures entières, comme il l'avait fait dans le nord. Les lecteurs ne s'en plaindront pas, car, au lieu de leur raconter ses sermons, le bon Père emploie sa plume à décrire avec beaucoup de charme et de verve les curieux intérieurs mexicains. D'ailleurs, il reçut le plus sympathique accueil des familles aristocratiques ; aussi s'est-il pris d'affection pour ce beau pays où il est si doux de se laisser vivre et où, malgré les efforts de la franc-maçonnerie, la foi est restée vivace chez les descendants des conquérants espagnols et chez les pauvres Indiens. Le R. P. Croonenberghs constate, comme bien d'autres voyageurs, l'infiltration de l'élément yankee dans les administrations et les industries ; il y voit un danger pour l'indépendance du pays, mais il espère que les Mexicains sauront se ressaisir et résister à cet envahissement ; il compte, pour favoriser cette réaction nationale, sur la sagesse du président actuel, M. Porfirio Diaz, beaucoup plus libéral que ses prédécesseurs dans le bon sens du mot. Le savant missionnaire ne manque pas de disserter sur l'ethnographie mexicaine, et spécialement sur la grande question de l'origine des races toltèque et aztè-

que ; il adopte avec raison l'opinion que ces peuples vinrent d'Asie par le détroit de Behring, mais nous estimons qu'il va trop loin en cherchant des comparaisons entre eux et les nègres bantous du centre de l'Afrique. Ce volume est en somme très intéressant et bien écrit, malgré l'emploi fréquent de locutions flamandes. Les gravures sont bonnes et la carte suffisante pour permettre de suivre l'itinéraire du voyageur.

27. — C'est aussi un excellent livre que *Trinidad*, du R. P. Bertrand Cothonay, O. P. Il est formé d'un journal, ou plutôt de lettres que le missionnaire dominicain écrivait pour l'édification et l'amusement des novices de son ordre réunis au couvent de Rijckholt en Hollande. Une préface, écrite par le R. P. Ch.-Anatole Joyau, également des Frères Prêcheurs, donne un aperçu général sur la géographie de la Trinidad, ou Trinité, la plus grande des Petites-Antilles, découverte par Christophe Colomb au début de son troisième voyage. La première des lettres du P. Cothonay est datée d'octobre 1882, la dernière de janvier 1888. Pendant ces cinq années bien pleines, le zélé dominicain s'est consacré corps et âme à l'évangélisation des diverses races qui peuplent la Trinité. Il est difficile de concevoir un plus singulier amalgame que la population de cette île : on y trouve quelques descendants plus ou moins métissés des Caraïbes, qui l'occupaient avant l'arrivée des Espagnols, et que ceux-ci détruisirent à peu près complètement, des Espagnols, des Portugais, des Anglais, des Américains du nord, des coolies indiens et chinois, et même quelques Français. Il s'ensuit naturellement que presque toutes les religions sont représentées dans cette population hétérogène, et ce n'est pas une mince difficulté pour le missionnaire de s'y reconnaître parmi toutes ces variétés du paganisme et du protestantisme. Le gouvernement britannique, il faut le reconnaître, n'apporte aucune entrave à la prédication, ni à l'exercice du culte ; mais son libéralisme ne va pas jusqu'à s'abstenir de favoriser la religion anglicane. Le R. P. Cothonay se plaît à décrire les belles cérémonies que les missionnaires s'ingénient à organiser pour frapper les imaginations naïves des indigènes ; poète à ses heures, il aime aussi à dépeindre l'exubérante nature tropicale qui l'environne, et traduit parfois sa pensée en vers auxquels il est permis de préférer sa prose. Les épisodes ne manquent pas dans ce cadre brillant : ce sont des conversions miraculeuses et des aventures parfois burlesques, rarement tragiques. Un trait vraiment piquant est la rencontre d'une vieille négresse qui avait soigné jadis la fille de Victor Hugo et faisait dire des messes pour le malheureux poète dont elle ignorait la fin scandaleuse. Le pieux auteur entremêle son récit d'aperçus historiques et géographiques pour l'instruction de ses chers novices. D'assez bonnes gravures et des cartes très claires ajoutent à l'agrément de ce beau volume, qui se recommande à toutes les catégories de lecteurs.

28. — Dans une préface fort spirituelle, M. R. de Saint-Arroman, le sympathique chef du bureau des missions au ministère de l'instruction publique, nous présente M. Candelier, voyageur au *Rio-Hacha*, pays des Indiens Goajires, dans la Colombie : c'est un explorateur d'occasion, mais réellement aussi de vocation. Successivement avocat et journaliste, il rencontre un beau jour sur le boulevard un ami qui revient de la Colombie fort éprouvé par les fièvres du pays, et le voilà s'enthousiasmant de ce qui lui est raconté sur les Indiens Goajires qui peuplent une petite presqu'île dépendant de cette république américaine. Aussitôt il quitte sa famille, emmenant son fils âgé de dix-neuf ans, et séjourne trois ans au milieu de cette peuplade sauvage ! Ce qu'il nous raconte de ses amis n'est pourtant pas bien séduisant : ivrognes, vindicatifs, intéressés, encroûtés dans leur barbarie au point que les missionnaires catholiques n'ont jamais eu prise sur eux. Voilà vraiment d'assez vilains sauvages. Leur pays n'est pas plus favorisé de la nature : rien de pittoresque ; en revanche, il est fort malsain, puisque M. Candelier y perd son fils et se voit lui-même à deux doigts de la mort. D'ailleurs, il raconte fort bien, et de manière assez humoristique, des aventures un peu monotones dans le pays des Goajires. Il rencontre des missionnaires qui lui inspirent une vive sympathie, mais dont il constate les efforts infructueux. Son livre est bien écrit et bien pensé, mais, en raison de certaines peintures de mœurs, ne convient pas pour les jeunes filles.

29. — A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, M. de Oliveira Martins, orateur et historien portugais des plus distingués, a fait, le 24 février 1891, une conférence à l'Athénée de Madrid sur les voyages des navigateurs de sa nation au xve siècle. Cette remarquable page d'histoire géographique méritait bien d'être mise par une bonne traduction à la portée des lecteurs français ; c'est la tâche que M. Boutroue a entreprise avec beaucoup de succès en y ajoutant une préface, des notes et une carte qui aident puissamment à l'intelligence du texte.

30. — Passons en Océanie. Nous y trouvons M. le docteur Legrand, médecin de la marine, qui, sous le titre de : *Au pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890*, offre au public ses impressions sur cette colonie, qu'il a parcourue dans tous les sens. Il s'abstient de discuter les graves questions de la colonisation et de la transportation ; il se borne à dire ce qu'il a vu très sincèrement et très simplement, laissant au lecteur le soin de tirer des conclusions. Toutefois, on sent bien qu'il n'est nullement partisan de la main-d'œuvre pénale employée en liberté ; il la trouve à la fois coûteuse et dangereuse ; de plus, il estime que, dans la promiscuité où ils vivent forcément, les transportés se corrompent mutuellement, et que l'on ne peut espérer de les moraliser. Sans doute, la Nouvelle-

Calédonie possède des ressources variées, minéralogiques et agricoles; mais, pour en tirer parti, il faut des capitaux, de la conduite et de l'entente pratique, conditions qui ne peuvent être réalisées que par une immigration intelligemment recrutée et dirigée. L'auteur n'aborde pas directement non plus la question religieuse; mais il laisse entendre que, selon lui, les indigènes convertis au christianisme sont seuls susceptibles de civilisation; aussi loue-t-il le dévouement et le patriotisme des missionnaires catholiques. Ce livre, où sont habilement mélangés les documents scientifiques, les descriptions, les anecdotes historiques et les légendes populaires, est d'une lecture agréable et facile; une bonne carte l'accompagne.

31. — Le nouveau volume du R. P. Monfat, *Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron*, est une biographie très détaillée du R. P. J. Chevron, missionnaire aux îles Tonga, mort le 20 octobre 1884 en odeur de sainteté. Ouvrage de pure édification; cependant le premier chapitre est consacré à une description géographique de l'archipel de Tonga, bien improprement baptisé par Cook « Archipel des Amis, » puisque les indigènes, avant leur conversion au christianisme, étaient des monstres de perfidie et de cruauté et, qui plus est, des anthropophages. C'est en 1842 que le R. P. Chevron fut débarqué dans ces îles avec un frère comme unique compagnon; il était le premier missionnaire catholique appelé à les évangéliser; malheureusement, il y avait été précédé par des ministres wesleyens qui avaient fait de nombreux adeptes, surtout parmi les chefs; pendant le règne du trop fameux roi Georges, la secte protestante put se croire définitivement maîtresse du terrain. Le R. P. Chevron et les autres missionnaires qui lui furent adjoints successivement eurent à souffrir cruellement, non seulement de la misère et de la faim, qui sont les épreuves ordinaires de l'apostolat, mais encore et surtout de l'hostilité tantôt sourde, tantôt violente, des protestants. La persécution fut terrible sans aller jusqu'au martyre, du moins en ce qui concerne les Pères; car plusieurs des néophytes payèrent de leur vie leur fidélité à la vraie religion. Mais là aussi se vérifia le fameux adage : *Sanguis martyrum semen christianorum;* grâce à la Providence surtout, et aussi à l'appui efficace de la marine française, les courageux missionnaires sortirent triomphants de ces épreuves, et, avant de rendre sa belle âme à Dieu, le R. P. Chevron eut la joie de voir florissantes et tranquilles les chrétientés qu'il avait fondées. Ce livre est excellent à répandre en raison des sentiments religieux qui l'animent; mais il convient de remarquer qu'il plaira surtout aux personnes un peu avancées dans la piété.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Theologia moralis per modum conferentiarum, auctore P. B. Elbel. Novis curis edidit P. F. Bierbaum, O. S. F. Paderborn, Schrœder, 1892, 3 fascicules (viiie, ixe et x^e parties), soit un volume in-8 de 737 p. — Prix : 8 fr.

Ce volume est le troisième et le dernier de la nouvelle édition de la *Théologie morale* d'Elbel; il comprend les traités des sacrements en général, des sacrements en particulier, des censures et des irrégularités. Nous avons dit précédemment (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 514) les qualités qui distinguent l'œuvre d'Elbel, soit au point de vue de la doctrine d'un probabilisme judicieux et modéré, soit au point de vue de la méthode éminemment claire et pratique. Nous n'avons pas non plus à revenir sur les mérites de cette nouvelle édition en ce qui touche la correction du texte et l'exécution typographique. Mais il est une partie de la tâche du P. Bierbaum sur laquelle nous devons insister encore, parce qu'elle se présentait plus importante et plus difficile pour ce troisième volume que pour les deux premiers. Pour adapter une théologie déjà ancienne aux besoins présents et la mettre en harmonie avec les règles du droit nouveau et avec les décisions les plus récentes du Saint-Siège, il fallait un vrai travail théologique, et ce travail demandait beaucoup d'attention et une grande compétence. Rien n'y a manqué.

Nous avons spécialement remarqué la manière dont le docte éditeur a tenu compte, dans le traité de la Pénitence, des deux décisions du Saint-Office (30 juin 1886 et 17 juin 1891), lesquelles appellent une pratique nouvelle peut-être un peu plus sévère mais, à coup sûr, moins compliquée que l'ancienne, en ce qui concerne l'absolution des cas réservés. Dans le traité du mariage, à propos du concours que les magistrats peuvent être appelés à donner à l'application de la loi du divorce civil, il rapporte les diverses réponses du Saint-Siège à ce sujet et conclut de leur diversité que si parfois la porte peut être ouverte, c'est Rome qui tient la clef, et que le seul parti à prendre est de recourir à la Sacrée Congrégation pour chaque cas en particulier. Dans le traité des censures, de courtes additions ou modifications ne pouvaient suffire ; aussi, sur quatorze conférences, sept sont l'œuvre personnelle du P. Bierbaum. Il y expose le sens et la portée de chacune des censures de la bulle *Apostolicae sedis*, applique les principes qu'il vient de poser à la solution de certains cas spécialement choisis, puis, par forme de conséquences, indique la manière de résoudre les autres qui peuvent se présenter.

Ainsi rajeunie, la théologie d'Elbel est l'un des meilleurs compendiums de théologie morale que l'on puisse recommander aux jeunes prêtres. Au point de vue de la méthode elle est peut-être incomparable.

Lamoureux.

The Catholic Priesthood, by Rev. Michael Müller, C. S. S. R. New York, Benziger, s. d., 2 vol. en quatre parties in-8 de x-302, 213, 622, 262 p.

Le *Sacerdoce catholique* du R. P. Müller n'est pas une œuvre récente, mais elle ne nous a été adressée que tardivement, et nous n'avons pas pu en donner plus tôt ici une appréciation. — Le pieux auteur a divisé son travail en quatre parties : 1° Grande dignité du sacerdoce et de la vocation ; 2° Vie privée du prêtre; 3° sa Vie publique ; 4° Ensemble de sa vie religieuse (*Mixed life*). — Après avoir fait ressortir la suprême dignité du sacerdoce dont le Christ même est la personnification la plus complète et la plus haute, l'auteur en explique la raison par le pouvoir qu'a le ministre de Dieu sur le corps sacramentel de Jésus-Christ; sur son corps mystique, les fidèles; et par la dispensation du Verbe, de la doctrine évangélique. Dieu seul est l'auteur de la vocation : ceux auxquels il a fait entendre cet appel béni doivent y répondre avec générosité en marchant journellement vers la perfection. — La vie privée du prêtre doit donc être une vie de perfection pendant le cours de laquelle le temps, ce bien si précieux, sera soigneusement ménagé : prière, méditation, préparation sérieuse à la messe, union fervente au Saint Sacrifice, récitation du bréviaire, pratiques diverses de dévotion, humilité, chasteté, etc., voilà les éléments d'une telle existence. L'auteur ne craint pas d'ajouter que le prêtre doit être un homme de science, et nous approuvons sans réserve les réflexions qui remplissent le chapitre où il en donne les raisons. — Le zèle des âmes est la conséquence naturelle de cet exercice constant auquel s'est livré l'homme de Dieu ; dès lors, toute sa vie publique sera la traduction d'un sentiment aussi élevé. Il prêchera sous cette inspiration, il se consacrera sans regret au développement de son école, se dépensera à la direction des âmes au confessionnal et, dans la vie paroissiale, au lit des malades, au chevet des mourants, dans les associations pieuses. Les cérémonies et la musique sacrée, les affaires temporelles mêmes de son église, il ne négligera rien. — Au milieu de ces occupations sans nombre, troublantes parfois, il demeurera néanmoins uni à Dieu : l'avarice, les autres passions que nous traînons toujours à notre suite, ne trouveront pas place dans le cœur du prêtre, et son âme sanctifiée sera toujours prête à répondre à l'appel suprême du Seigneur. Qu'elle est enviable, cette vie du saint prêtre ; qu'elle est effrayante par contre, la mort du serviteur indigne qui n'a pas été fidèle au choix fait de lui par Dieu même !

Lisez ce livre, pasteur de paroisse ; lisez-le, jeune prêtre ignorant encore de la vie et de ses tristesses, étonné de ses premiers écueils; méditez-le aussi, séminariste fervent que tant de désillusions attendent : vous y trouverez une instruction saine, un encouragement viril, une expérience consolante.

Le livre du P. Müller est excellent et parfaitement adapté au but que le pieux rédemptoriste s'était proposé ; mais pourquoi n'avoir pas indiqué la source de tant de sages considérations et signalé, au moins de temps en temps, les *Examens particuliers* de Tronson, auxquels tant d'emprunts à peine déguisés ont été faits? G. Péries.

La Religion, par André Lefèvre. Paris, Reinwald, 1892, in-12 de XLI-586 p. — Prix : 5 fr.

M. André Lefèvre a déjà publié un grand nombre d'ouvrages : poésie voyages, arts, critiques, histoire, linguistique, philosophie, religion, il a touché à tout. Il regarde la religion comme une chimère, il n'a pas ombre de foi, mais, en revanche, comme beaucoup d'incrédules, il est d'une crédulité sans limites sur tout ce qui est contraire à la religion. Il nous a donné, entre autres choses, une édition critique des *Contes* de Perrault, dans laquelle il fait l'exégèse de ces *Contes* et nous assure avec un sérieux imperturbable que dans *Peau d'Ane*, le roi, père de Peau d'Ane, est le soleil ; Peau d'Ane elle-même est l'aurore ; l'âne aux écus d'or dont elle revêt la peau est aussi le soleil ; la peau de l'âne, c'est la brume du matin. Tous les contes de Perrault ne sont ainsi que des soleils et des aurores. Le livre sur la religion est écrit d'après le même procédé. Sous prétexte de science, l'auteur n'a recours qu'à l'imagination. Pour lui, « la religion est l'illusion qui prête aux choses, aux êtres et aux phénomènes de la nature, aux visions, aux actes, aux facultés et aux concepts de l'homme, des intentions, des volontés. » Cette « illusion » a commencé par le fétichisme. Qu'est-ce qui le prouve ? rien, mais cela *a dû* être ainsi. L'homme a adoré tour à tour les animaux, les plantes, les pierres, l'eau, le feu, les morts, les phénomènes atmosphériques. M. Lefèvre consacre un chapitre spécial à chacune de ces classes de dieux et il accumule une multitude de faits ; mais, chose étrange, lui, qui prétend ne parler qu'au nom de la science et traiter son sujet avec une rigueur scientifique, n'indique jamais ses sources, de sorte qu'il est impossible de vérifier aucune de ses assertions. Il nous annonce, en terminant, que la religion est finie. « Le passé lui appartient, le présent lui résiste, l'avenir la récuse. » L'homme a été, douze mille ans, un animal religieux. Il ne le sera plus. L'avenir est à la science ! — L'humanité serait bien à plaindre, si elle n'avait d'autre pâture intellectuelle que la science. Ce serait le retour de la barbarie et du règne de la force. La science est réservée à une aristocratie ; le peuple à qui l'on enlèverait la religion sous prétexte de science ne garderait plus que les passions de la brute. L. M.

SCIENCES

John Locke und die Schule von Cambridge, von Dr Freiherr von Hertling. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de xi-319 p. — Prix : 6 fr. 25.

John Locke est une figure qui demandait à être étudiée de nouveau. M. le baron de Hertling remarque très justement que la réputation de précurseur du matérialisme lui vient de Voltaire, que M. Cousin a suivi. M. de Hertling pense que ces auteurs n'ont lu que le premier livre des *Essais sur l'origine des idées*. S'ils avaient poursuivi leur lecture jusqu'au quatrième, ils eussent certainement remarqué des traces très évidentes d'intellectualisme. D'où viennent donc ces tendances qui semblent assez différentes du début de l'ouvrage? M. de Hertling les attribue à l'influence de l'école platonicienne et rationaliste de Cambridge. Son étude est divisée en cinq chapitres, dans lesquels il examine successivement les caractères de la philosophie de Locke, ceux de l'école de Cambridge, les relations de Locke avec cette école, les origines du livre des *Essais* et enfin la controverse sur les idées innées. Il y a là, on le voit une étude historique des plus intéressantes, traitée avec une grande compétence. M. le baron de Hertling est un des meilleurs écrivains philosophiques de l'Allemagne, député au Reichstag pour la Bavière et l'une des plus grandes personnalités de l'Allemagne catholique. Peu de lecteurs français seront sans doute en état d'apprécier l'élégance et la distinction de son style. Mais tous ceux qui ont une connaissance suffisante de l'allemand pourront se rendre compte de sa profonde connaissance des sources et de la justesse de ses jugements, et profiter des faits très curieux et très peu connus qu'il met en lumière.

Il est bon de remarquer que Leibnitz, qui combattait Locke, ne regardait nullement ses idées comme dangereuses pour le spiritualisme. Il blâme même l'évêque de Worcester d'avoir vu dans les théories de cet auteur une arme contre la foi chrétienne. Au jugement de Leibnitz, Locke se rattachait plutôt à l'école péripatéticienne. En effet, Locke avait été élevé à Oxford, où l'on enseignait encore de son temps la scolastique. Sa théorie nous a toujours fait l'effet d'une philosophie scolastique mal comprise. Si l'on supprime de la scolastique tout ce qu'un esprit superficiel ne saisit pas au premier abord, on arrive à des vues assez voisines de celles de Locke, et nous voyons de nos jours la plupart des personnes qui n'ont entendu parler de scolastique que d'une manière vague tentées de faire ce rapprochement.

Cependant M. de Hertling ne pense pas que la théorie de Locke lui ait été inspirée par la scolastique; il y trouve des différences trop profondes, et notamment que l'action de l'intellect n'apparaît dans Locke que comme une opération mécanique de rapprochement ou de sépara-

tion d'idées, tandis que dans la scolastique elle est reconnue comme une opération féconde transformant la nature même des idées. Il juge que la pensée d'invoquer l'expérience pour origine des idées vient assez naturellement à tout esprit observateur. Quelquefois cependant Locke reconnaît à l'intelligence une fonction plus haute; il semble admettre qu'elle aurait une sorte de préformation virtuelle à saisir les premiers principes dans certaines conditions, il ne veut pas seulement qu'on qualifie pour cela les principes d'innés, pas plus qu'on ne qualifie la couleur d'innée parce que nous avons la faculté de la saisir dans certaines circonstances. Mais M. de Hertling attribue ces vues plus élevées au contact des philosophes de Cambridge, chez lesquels, en Glanvil particulièrement, il montre beaucoup de vues très voisines de celle de Locke.

On voit tout l'intérêt de cette belle étude pour l'histoire de l'évolution de la pensée philosophique au XVIIe siècle. D. V.

Introduction à l'étude de la science politique : essais et conférences par sir FREDERIK POLLOCK. Trad. française. Paris, Thorin, 1893, in-8 de VI-580 p. — Prix : 12 fr. 50.

Établissement et revision des constitutions en Amérique et en Europe, par CHARLES BORGEAUD. Paris, Thorin, 1893, in-8 de V-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

Questions sociales et politiques, par ARTHUR DESJARDINS. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 488 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LIX, p. 454) de l'ouvrage anglais *Introduction to the history of political science*, qui forme la principale partie de ce volume ; mais le traducteur, qui a voulu donner aux lecteurs français une idée complète de l'œuvre de sir Frederik Pollock, à la science duquel l'Institut vient de rendre hommage en le nommant son correspondant, y a joint des essais divers dont la réunion double et au delà la matière du volume. Ce sont, entre autres, trois études sur l'histoire du droit anglais : *Les Origines de la coutume d'Angleterre*, — *la Paix du Roi*, — *le Manoir anglais*. Nous signalons particulièrement cette dernière aux personnes qu'auraient séduites les généralisations hâtives de Laveleye dans son ouvrage sur *les Formes primitives de la propriété*. Sir Frederik Pollock résume les plus récentes études sur le manoir anglais, il les compare avec celles faites sur les communautés villageoises en Allemagne; il montre que le mot *marke* est très improprement employé en Angleterre pour désigner une communauté villageoise, le sens du vieil anglais *mearc* est limité et il ne signifie jamais rien autre (p. 397). Par cette étude méthodique et exempte des passions qui, sur ce sujet d'érudition, agitent tant les écrivains continentaux, le savant professeur d'Oxford a fait dans l'histoire anglaise

le départ définitif entre la propriété collective des villages et celle des familles individuelles.

Deux études contre le *disestablishment* de l'Église anglicane et contre le *Home-rule* se rapportent aux questions actuellement débattues en Angleterre. L'auteur les traite au point de vue conservateur; mais ce mot ne signifie pas tout ce qu'un continental imaginerait. C'est uniquement par des faits et des raisons d'utilité pratique que sir Frederick Pollock défend ses thèses. Il ne remonte nullement aux grands principes. Il semble même professer pour eux un certain scepticisme, si l'on en juge par l'essai sur les théories successives de la persécution religieuse, qui est le morceau saillant du volume. La *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du 1er août 1893, en a fait l'objet d'un article spécial.

Bien des thèses de l'auteur anglais appelaient des explications et même des contradictions. Le traducteur, qui est un esprit très sûr et très fin, n'y a point manqué. Dans des notes qui ajoutent beaucoup de prix à ce volume, il pose les questions, indique les références, esquisse des réfutations, d'une main aussi ferme que discrète. Pour les personnes qui sont en état de discuter, ce volume, produit de la collaboration d'un auteur et d'un traducteur également distingués, sera une source féconde de réflexions et de méditations.

— M. Borgeaud est un jeune docteur en droit suisse, qui a fait des études très sérieuses en France et en Allemagne et a remporté en 1892, pour le volume sur l'*Établissement et la revision de la constitution*, qu'il nous donne aujourd'hui, le prix Rossi à la Faculté de droit de Paris. Toutes les constitutions passées et présentes du vieux monde et du nouveau y sont passées en revue et judicieusement classifiées. Celle de l'Angleterre reste forcément en dehors par l'excellente raison qu'elle n'est point écrite. C'est une grande supériorité; mais les conservateurs doivent reconnaître avec l'auteur que « comme il est de la compétence ordinaire du Parlement d'y ajouter ou d'en retrancher la matière par de simples décrets, on peut lui porter des coups indirects d'autant plus terribles qu'ils ne paraissent pas d'emblée et à tous dirigés contre elle. »

M. Borgeaud a grande raison, dans cette étude, de suivre la méthode historique, et il la venge fort bien des critiques dirigées contre elle par les Allemands qui se sont faits récemment les tenants de la méthode purement juridique. On en a, dès les premières pages, la preuve dans les chapitres où il signale les pactes populaires des soldats de Cromwell comme un des premiers essais modernes de constitution écrite. C'est le résumé d'un excellent article qu'il avait publié en avril 1890 dans les *Annales de l'École libre des sciences politiques* sous le titre de : *Premiers Programmes de la démocratie moderne en Angleterre.*

L'auteur insiste avec grande raison sur la distinction qui doit exister entre les lois constitutionnelles et les lois ordinaires au point de vue de

leur établissement et de leur revision. Mais la sanction de cette distinction est tout, et il eût dû consacrer plus d'une simple note à indiquer la grande différence entre le système américain d'après lequel le pouvoir judiciaire connaît de l'inconstitutionnalité des lois et le système qui prévaut généralement en Europe, d'après lequel la violation des principes constitutionnels ne comporte que des recours politiques, illusoires en fait.

Le plébiscite est, aux yeux de M. Borgeaud, le grand instrument de réforme constitutionnelle. Avec l'optimisme de la jeunesse il en attend à la fois le progrès de la société et le respect des droits de l'individu. Cependant il reconnaît que l'extension que lui a donnée la revision constitutionnelle de 1891 en Suisse, en permettant à tout groupe de 50,000 électeurs de saisir le peuple d'une proposition de loi, est singulièrement dangereux. Naturellement il donne de grands développements à tout ce qui touche son pays. Il a parfaitement raison ; car la Suisse paraît être le pays où la démocratie accélère son développement sans plus aucun contrepoids. Elle semble devoir aller jusqu'au socialisme. Il est donc très intéressant de trouver dans ce volume des développements complets et exacts sur son histoire constitutionnelle qu'on chercherait difficilement ailleurs.

— M. Arthur Desjardins traite un grand nombre de questions politiques avec la brièveté et l'ampleur à la fois que comporte une science approfondie jointe à une grande autorité personnelle. Des études historiques sur *la Politique de Henri IV*, sur *la Réforme du droit public français d'après les écrits de Fénelon*, sur *Mirabeau jurisconsulte*, rappellent le beau livre sur les États généraux qui, il y a vingt ans, lui ouvrit les portes de l'Institut. Deux grands essais sur *les Mines et les mineurs*, le *Code civil et les ouvriers*, nous introduisent dans les questions vivantes du jour : avec la méthode exacte du jurisconsulte il fait le départ entre les théories fondées sur les imaginations et ces règles permanentes du droit fondées sur la justice et l'expérience du genre humain : nul ne condamne plus vigoureusement les dangereuses tendances du socialisme d'État. Mais c'est surtout dans les questions de droit public que l'éminent magistrat s'élève à une grande hauteur. Dans l'opuscule intitulé : *Crimes et peines* il raffermit les idées de justice et de responsabilité ébranlées par les sophismes du déterminisme et par cette mystification aux apparences scientifiques que nous devons aux Italiens sous le nom d'« anthropologie criminelle. » Un peu plus loin il montre ce que serait une « magistrature élue, » non pas par le raisonnement, mais en rappelant ce que furent les juges électifs de 1791 à l'an VIII. Les conflits internationaux qui, malgré l'éloignement des guerres, tendent à devenir plus fréquents au fur et à mesure que les rapports commerciaux se multiplient et que l'émigration mêle des hommes de nationalités diverses, ont appelé particulièrement son attention dans des études sur *l'Expul-*

sion des étrangers, le Droit des gens et la loi de Lynch aux États-Unis, la France, l'esclavage africain et le droit de visite. Dans cette dernière étude, il ne craint pas, à l'encontre d'une opinion très répandue, de conseiller à la France de se départir de ses maximes traditionnelles en matière de droit de visite, pour concourir efficacement à la répression de la traite sur la côte orientale de l'Afrique. C'est que M. Desjardins n'est pas un politicien. Pour lui la politique est une application du droit, et le droit lui-même n'est pas une opinion contingente. Il est la manifestation de la justice immanente, qui est un attribut de Dieu. Voilà pourquoi, dans tous les ordres d'études qu'il touche, il a cette sûreté de vues, cette fermeté de jugement, ce solide bon sens, qui contrastent avec les vues aventurées et paradoxales de tant d'autres écrivains auxquels manquent les idées directrices. Le charme ne manque pas d'ailleurs au volume de M. Desjardins, le chapitre sur *le Jury et les avocats* fait revivre les grands maîtres du barreau parisien dans un cadre qui rappelle l'*Orateur* de Cicéron. CLAUDIO JANNET.

Le Crépuscule, *propos du soir*, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1893, in-8 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il semble qu'il n'y a aucune analogie entre les *Essais* de Montaigne et *le Crépuscule*, de M. Maxime du Camp, et cependant le livre de l'un me fait souvenir du livre de l'autre. Montaigne traite des sujets les plus variés, et, en tête de ses chapitres, indique par un titre la matière dont il veut s'occuper et dont il s'éloigne, d'ailleurs, à chaque instant, par les plus capricieuses digressions. Dans *le Crépuscule* nous avons une série d'études sur des thèmes fort différents : la vanité, l'antagonisme, les paysages, la frontière, les illusions, le service militaire, l'enseignement, l'histoire, la fonction, l'esprit d'opposition, Napoléon, la politique, le moyen de parvenir (rien de commun avec le livre attribué à Béroalde de Verville), les lettres, le langage et le socialisme. Comme Montaigne, M. Maxime du Camp aime assez à nous entretenir de sa personne, comme Montaigne encore il ne s'enferme pas strictement dans le cadre indiqué par l'intitulé du chapitre. Là, du reste, s'arrêtent certaines ressemblances plus matérielles qu'autres, mais qui peuvent remémorer les *Essais* du philosophe gascon. Le titre que M. Maxime du Camp a donné à son volume révèle bien les dispositions dans lesquelles il a été écrit; ce sont des réflexions faites au soir de la vie, mais l'auteur n'est pas le personnage d'Horace :

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Tout en reconnaissant que notre enfance, que notre jeunesse nous apparaissent comme un âge d'or, en se transportant à cinquante ou soixante ans en arrière, M. du Camp constate quels merveilleux pro-

grès se sont faits autour de nous et dit quel désappointement nous éprouverions en nous retrouvant dans ce passé resté cher à notre mémoire (*L'Antagonisme*, p. 43). Cette justice rendue à notre époque n'empêche pas M. du Camp d'en voir les travers, de peindre par exemple, avec autant d'esprit que de causticité, la jeunesse contemporaine, et de comparer les manières courtoises d'autrefois avec le sans-gêne que nous devons aux intrusions britanniques et américaines (p. 139). Dans ces chapitres, dont tout à l'heure j'ai copié les titres, il y a une quantité de pages intéressantes, d'observations fines, d'aperçus judicieux et de pensées vraies, si vraies que quelquefois elles peuvent sembler banales. Une amusante anecdote à propos de l'enseignement obligatoire. M. du Camp s'en déclarait le partisan, à la grande indignation de M. Sylvain Dumont. Celui-ci, poussé à bout, se tourna vers M. Thiers, présent à la discussion.— N'est-ce pas, lui dit-il, que j'ai raison et que les boursiers sont tous des hommes dangereux, tous des sectaires? De sa voix aigrelette, M. Thiers répondit : — Sectaires, c'est peut-être beaucoup dire, mais hommes dangereux, assurément ; hélas ! à qui le dites-vous? Le bon Dumont oubliait que M. Thiers avait été boursier au collège de Marseille (p. 149). Un joli chapitre est celui que M. Maxime du Camp a écrit sur les lettres, il les aime avec passion et comme :

Amor a nullo amato amar perdona,

il y a eu réciprocité, et si grande qu'il n'a point songé à la politique, ce dont il se félicite. Mais involontairement, dans bien des chapitres de son volume, il nous laisse voir que, de ce côté encore, son esprit avait de réelles aptitudes; ses pages sur Napoléon (p. 225) sont tout à fait remarquables : il montre à merveille quelle fut, quelle est encore son influence sur l'Europe entière. Si M. Maxime du Camp apprécie avec justesse l'histoire et la politique contemporaines, il voit moins bien quand il regarde le moyen âge. Il ne comprend pas que, quand il arriva, il fut une étape de la civilisation ; c'est pour lui le chaos, une époque lamentable (p. 178), mais il imagine que le mot de cette effroyable énigme est dans les archives du Vatican, et il les croit, bien à tort, inaccessibles aux savants parce que, paraît-il, elles ne s'ouvrirent pas pour lui sous Grégoire XVI ; mais il convient qu'alors il n'eût voulu y chercher que des « sujets de romans historiques » (p. 201). Il est évident que M. Maxime du Camp n'a pas étudié le moyen âge ; certaines assertions montrent, du reste, que, sur ce point, ses lectures retardent beaucoup : il croit à l'authenticité du *Chant Altabiçar* ; il dit avec aplomb que Théroulde composa la *Chanson de Roland*, — dont on ignore l'auteur ; — il semble admettre que ce sont bien les Sarrasins qui écrasèrent les Français à Roncevaux (p. 195).

Ce n'est pas seulement aux archives du Vatican qu'en veut M. du

Camp : il paraît croire que les dépôts de documents possédés par l'État ne peuvent être consultés et émet comme une espérance ce qui est une réalité : leur accès facilité. M. du Camp est plein de zèle pour les études historiques, mais est-il bien au courant de tout ce qui se publie dans cet ordre d'idées? Est-ce que la Société de l'histoire de France, la *Revue des questions historiques*, la *Revue historique*, la *Bibliothèque de l'École des chartes* et cette quantité de périodiques que tant de provinces consacrent à la connaissance de leur passé, ne réalisent pas les vœux de l'auteur en faveur des études historiques?

Je disais au début de cet article que M. du Camp n'était pas un retardataire : il l'est si peu que bien qu'académicien, et que maniant la langue avec une élégante pureté dont ne pourraient se vanter tous ses confrères, il n'est pas trop opposé aux néologues. Il voit cependant dans les altérations que subit notre langage, et c'est là le sujet de son dernier chapitre, comme l'effet d'un courant des idées socialistes. Elles auront dans le français trivialisé, simplifié, l'idiome qui leur sera utile au jour de leur triomphe. M. Maxime du Camp croit à ce triomphe, sans le désirer, comme Alexis de Tocqueville, il y a cinquante ans ; mais il aime, peut-être un peu comme M. Melchior de Vogüé aujourd'hui, à s'abandonner au rêve d'une solution pacifique que faciliteraient des idées qui sont des idées chrétiennes ; c'est ce dont nous aurions voulu le voir convenir. Il y a longtemps déjà, un libre penseur, Sainte-Beuve, se demandait si le christianisme, dans les conflits qui menacent la société, ne pourrait remplir la mission qu'il eut lors de l'invasion des Barbares (*Portraits de femmes*. Paris, Didier, 1844, p. 87-88). C'est le rôle que semble lui réserver M. Maxime du Camp, mais à condition qu'il gardera l'anonyme.

TH. P.

La Terre, les mers et les continents. *Géographie physique, géologie et minéralogie*, par FERNAND PRIEM. Paris, J.-B. Baillière, s. d., gr. in-8 de 708 p., imp. sur 2 colonnes, avec 757 fig. dans le texe. — Prix : 11 fr.

Il y a quelques années, le *Bibliographisches Institut* de Leipzig, après avoir terminé la publication du *Thierleben* de Brehm, entreprit de donner à ce célèbre ouvrage une suite comprenant la botanique, l'anthropologie et la géologie ; c'est à Neumayr que fut confié l'honneur de s'acquitter de cette dernière partie de la tâche, et l'on se souvient du succès que l'*Erdgeschichte* obtint aussitôt dans le monde savant (Voir *Polybiblion*, t. XLVII, p. 313 ; t. LIII, p. 99).

L'éditeur de l' « adaptation » française de Brehm : *la Vie des animaux illustrée*, a voulu suivre sur ce terrain la maison bien connue de Leipzig. C'est M. J. Priem, professeur au lycée Henri IV, qu'il a chargé de rédiger la partie géologique des *Merveilles de la nature*. Le nom de Neumayr ne figurant pas sur le titre de l'ouvrage, personne n'a le droit

de se plaindre des « déformations » plus ou moins étendues qui ont été apportées au texte du regretté naturaliste viennois; nous avouons toutefois ne pas goûter beaucoup, en principe, ce procédé de collaboration posthume, qui a le grand inconvénient de placer sur le même rang l'expression réfléchie des vues d'un spécialiste dont le nom fait autorité dans la science, et les opinions, nécessairement plus discutables, du premier compilateur venu.

Quoi qu'il en soit, notre littérature de vulgarisation ne possédant encore aucun ouvrage de ce genre, bien au courant des derniers progrès réalisés par la géologie, l'occasion était belle pour l'éditeur qui eût voulu soigner le côté de l'illustration et, sinon dépasser l'original allemand, très remarquable à cet égard, tout au moins se maintenir à un niveau honorable; malheureusement, outre que le choix des figures empruntées à l'*Erdgeschichte* n'a pas toujours porté sur les meilleures (voir les vues du Grand Cañon du Colorado, p. 123-125), on a jugé à propos d'introduire dans *la Terre* un très grand nombre de vieux clichés qui traînent dans la librairie française depuis un bon quart de siècle, et qui, en général, ne brillent ni par la ressemblance avec les sites qu'ils prétendent représenter, ni par un réel intérêt scientifique. Il en est de même, trop souvent, pour les cartes : on a mieux aujourd'hui, par exemple, pour les courants marins, que le planisphère de Maury (p. 83), et la distribution des divers types de récifs coralligènes, telle qu'elle a été représentée par Darwin (dont les planches sont reproduites p. 425 et 427), n'a plus désormais qu'un intérêt historique. Enfin, une pratique contre laquelle on ne saurait trop protester consiste dans la réimpression des mêmes figures à quelques pages de distance, sous des numéros différents : l'on peut relever de nombreux cas de ce genre dans le gros volume de M. Priem (fig. 77 = 134; 181 = 186; 390 = 123; 419 = 151; 524 = 402; 546 = 431, etc.).

Quant au texte, voici la liste des divisions adoptées : I. Le Globe terrestre; II. Modifications *actuelles* de l'écorce terrestre (ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve sous cette rubrique deux chapitres intitulés : « les Dislocations du sol » et « la Formation des chaînes de montagnes »); III. Les Roches; IV. Utilité des minéraux et des roches V. Les Faunes et les Flores. Distribution géographique des êtres vivants. Cette dernière partie, qui d'ailleurs n'est pas la moins intéressante, nous amène en pleine zoologie.

En somme, sans avoir sa place marquée dans la bibliothèque du savant, *la Terre* constituera, pour la jeunesse et pour les gens du monde, une lecture instructive; à ce titre, et faute de mieux, l'ouvrage mérite d'être recommandé. On annonce que l'auteur le fera suivre bientôt d'un second volume, qui aura pour titre : *La Terre avant l'apparition de l'homme.*

E. M.

Le Matériel agricole moderne, par Alf. Tresca. T. I. *Instruments d'extérieur de ferme*, Paris, Firmin Didot, 1893, in-8 de 531 p. et 370 vign. — Prix : 6 fr.

Le temps n'est plus où le cultivateur peut se contenter d'outils simples et d'un matériel primitif; l'agriculture doit lutter contre mille difficultés : par une production répétée le sol s'est appauvri, il faut donc activer ses forces vives avec des engrais, et le travailler par des façons multiples que nos pères ne connaissaient pas. L'agriculteur doit avoir une science personnelle et des moyens d'action rapides et perfectionnés.

M. Tresca étudie le matériel agricole tel qu'il est compris aujourd'hui. Ce premier volume est entièrement consacré aux instruments qui sont destinés à la préparation du sol, à l'ensemencement des terres et aux récoltes des moissons. Le reste des opérations de la ferme, notamment le battage et les instruments destinés à la préparation de la nourriture des animaux sont réservés pour un volume suivant.

On ne saurait rien trouver de plus complet et de plus savamment écrit que cet ouvrage. Peut-être même pourrait-on regretter qu'il le soit tant : car si l'agronome de profession ou l'élève de nos écoles d'agriculture doivent y trouver tous les renseignements nécessaires à leurs études approfondies, quelqu'un de moins rompu à la science en elle-même et aux calculs se perdra parfois dans des détails qu'il ne saurait apprécier. Au demeurant, ce n'est pas à ces derniers que l'auteur a pensé, mais il leur serait bien utile d'avoir du livre de M. Tresca un résumé de toute la partie pratique, en laissant de côté les développements trop scientifiques ; nous l'appelons de nos vœux. G. de S.

Écuyers et écuyères, par le baron de Vaux. Paris, J. Rothschild, 1893, in-8 de xxiii-368 p. — Prix : 20 fr.

Un joli volume que tout homme de cheval mettra dans sa valise de voyage ou sur sa table de fumoir. On sait quel écuyer consommé et quel charmant conteur est le baron de Vaux. Aussi quel attrait doit avoir un livre composé de portraits choisis par lui dans un portefeuille admirablement garni de souvenirs d'hier et d'aujourd'hui. Pour séduire davantage, une préface de Henri Meilhac, où une nièce de Mme Cardinal professe, à coups de mots cruels et mordants, la philosophie des écuyères : une introduction de Victor Franconi, où l'on trouve une leçon de physique appliquée à l'équitation. Enfin, un véritable travail sur l'équitation savante, écrit par M. Maxime Gaussens, où, à côté d'anecdotes charmantes, on lit des pages émues et des réflexions dictées par l'expérience. Ajoutons que d'excellentes vignettes, empruntées à nos anciens traités de haute école, illustrent et éclairent toute cette partie théorique.

Mais passons vite aux photographies imprimées par le soleil ou dues

à la plume de M. de Vaux. Voilà Marie Isabelle, d'inénarrable souvenir, celle que le prince Jérôme fit nommer instructeur à Saumur. Un regard sur Marengo et son éminent dompteur, le colonel Chaverondier; et arrivons aux vraies écuyères, Caroline Loyo, la première qui monta en haute école. Voir une affiche très curieuse datant de 1847, le temps de lord Seymour et d'Alfred de Dreux. Voici Pauline Cuzent (1835), Adèle Drouin (1865), Emilie Loisset, morte à la peine (1882), la comtesse Ghyka, tuée elle aussi, mais sur la piste, en face du public (1881), Élisa Petzold, sortie de l'Ursulinen Kloster et retournée dans le monde, Adelina Price, Anna Fillis, Elvira Guerra, la seule qui dresse ses chevaux elle-même, Diane Dupont, C. Van Walberg, A. Gontard, M. Dudley (la reine de la saison), Maria Gentis (la toréador), etc., etc. Il ne faut cependant pas omettre Mme Jutard, Mlle Lankaster, Mme de Rhaden, trois types bien différents.

Parmi les dresseurs, M. de Vaux nous présente Loyal et Corraddini. Le premier des écuyers, c'est Baucher. Sa rencontre avec M. d'Aure au manège Duphot est écrite de main de maître. Danfeld, Corlie, Fillis (le seul qui n'ait pas son portrait et auquel l'auteur ne rend peut-être pas toute la justice qui lui est due), Wulf, Gaberel, Ciniselli défilent devant nous.

Un tour chez les Franconi, à l'Hippodrome (aujourd'hui détruit); au cirque Fernando, où Mme Fernando s'est acquis un véritable talent d'écuyère; au Nouveau-Cirque, plus connu par sa grenouillère que par ses exercices équestres; chez Molier, et enfin dans les principaux cirques de l'étranger, et nous aurons fini le volume. Ne le quittons pas sans en louer l'illustration, tant reproduction de gravures anciennes que photographies et compositions modernes, qui fait le plus grand honneur à la maison Rothschild et qui constitue, comme la couverture, un des mérites du volume. A. D'E.

BELLES-LETTRES

Sentences et proverbes, recueillis et mis en ordre par P. Soullié, docteur ès lettres. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de XVIII-438 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les sentences, les aphorismes ne sont pas d'une grande aide ni d'une grande consolation dans les diverses situations qu'offre la vie; ils agissent un peu comme ces pastilles ou ces pilules sans grande vertu curative que le médecin ordonne aux malades pour occuper leurs loisirs ou leur faire prendre patience. Mais si les pensées, les maximes n'apportent pas de notables adoucissements dans les tristesses, si les conseils qu'elles renferment ne servent guère dans les difficultés qu'on rencontre, elles ne charment pas moins; on se plaît à leur ingéniosité, à leur forme spirituelle, elles sont un divertissement pour l'esprit et

l'on parcourt avec grand plaisir le livre qui nous les présente. Ce plaisir, je l'ai éprouvé en lisant le volume de M. P. Soullié, quoique en regrettant quelquefois qu'il ait pris la peine de mettre en vers des pensées qui avaient été bien exprimées en prose. Ses vers ne sont pas mauvais cependant, mais n'est-ce pas une espèce de sacrilège de toucher à l'enveloppe de ce qui a été dit par Mme de Sévigné, par La Rochefoucauld, par Pascal et par tant d'autres? L'ouvrage se compose de deux parties : de sentences tirées d'auteurs anciens ou modernes, mises en vers quand elles n'avaient pas reçu cette forme poétique, et d'un choix de proverbes. Pensées et proverbes sont classés suivant les situations ou les passions auxquelles ils se rapportent. La récolte que M. Soullié a faite est énorme, on pourrait cependant l'augmenter encore. Comment le mot honneur ne lui a-t-il pas rappelé le vers de Régnier :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

Que d'autres emprunts il eût pu faire au vieux satirique :

Nous vivons à tastons et dans ce monde icy,
Souvent avec travail on poursuit du soucy....
. . . . . .
Le monde est un brelan où tout est confondu;
Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu....

M. Soullié n'a pas mis à contribution aussi souvent qu'il le pouvait Molière, La Fontaine, Boileau, Voltaire. Il a pensé sans doute, et avec raison, que de leurs œuvres si connues, les citations surgiraient d'elles-mêmes dans la mémoire de ses lecteurs.

Sous la rubrique *Absence-souvenir* une place ne pourrait-elle être accordée au quatrain du comte de Ségur :

Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un bonheur qui reste,
Après tous ceux qu'on a perdus?

Ce qui arrive souvent dans les pensées et les proverbes, ce sont les contradictions; ainsi les petits vers de Ségur expriment une idée tout à fait opposée à celle de Dante :

.... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria....

et à celle de Bertaut :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de la pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Quelquefois M. Soullié a traduit en vers ce qui l'était déjà. Un aphorisme de P. Syrus lui a donné cet alexandrin :

Plus on tombe de haut, plus terrible est la chute.

Victor Hugo a dit :

La chute la plus profonde
Pent au sommet le plus haut.

Me sera-t-il permis, incidemment et pour ceux de mes lecteurs qu'amusent des rencontres ou des plagiats littéraires, de rappeler que la pensée de P. Syrus, dont V. Hugo a profité, avait déjà servi à un vieux poète italien Buonagiunta Orbicciani (*Scelta di poesie italiane d' ogni secolo*, t. I. p. 141) :

Più grave cade chi più e montato ;

à un troubadour (*Fiore del gay saber*, t. I. p. 318) :

E qui naut pueia bas desshen;

au poète galicien Macias l'énamouré (*Cancionero de Baena*, t. II, p. 3) :

Cuerdo o loco que mays alto
Sobyr prende mayor salto.

Je pourrais augmenter beaucoup le nombre de ces rencontres, mais, comme dit un proverbe venu de la *Farce de Pathelin* et qui arrive ici fort à propos : « Retournons à nos moutons, » au volume de M. Soullié. Il offre une lecture variée qui intéressera prise à petite dose et peut, en cas de besoin, fournir des citations à l'écrivain désireux de renforcer sa prose de quelques beaux apophtegmes; enfin il a quelque lien avec le folklore par les adages dont sa dernière partie est composée. Th. P.

Perceval, par Wolfram d'Eschenbach, traduit par Alphonse Grandmont, docteur en droit, philosophie et lettres. Liège, Grandmont-Donders, 1892, in-16 de 528 p.

Hartmann von Aue; Wolfram von Eschenbach und Gottfried von Strassburg. *Eine Auswahl aus dem höfischen Epos* mit Anmerkungen und kurzem Wörterbuche von Dr K. Marold, Oberlehrer am kgl. Friedrichkollegium zu Königsberg i. Pr. Stuttgart, Göschen, 1892, in-32 de vi-160 p. — Prix : 1 fr.

Walter von der Vogelweide *mit einer Auswahl aus Minnesang und Spruchdictung.* Mit Anmerkungen und einem Wörterbuch von professor Otto Günter. Stuttgart, Göschen, 1892, in-32 de 152 p.— Prix : 1 fr.

Le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach, le plus célèbre de ces poèmes du moyen âge allemand qu'on a désignés par le titre générique d'épopées de cour (höfischen Epen), n'avait pas encore, que je sache, été traduit en notre langue. Wolfram a bien, il est vrai, la prétention de ne faire qu'imiter un original français, et nomme plusieurs fois son auteur. Mais le poète provençal Kyot, qu'honorerait cette mention, n'a pas été découvert. Et nous aurions, d'ailleurs, conservé le poème de l'introuvable Kyot ou Guyot, qu'il ne serait pas plus facilement lisible pour

nous que celui de Chrestien de Troyes, *Perceval le Gallois*, qui a certainement aussi servi de modèle à Wolfram. Pourtant il n'est pas sans intérêt de refaire connaissance avec la vieille légende qui, après un long repos, vient encore une fois de porter fleur et fruit en produisant les *Idylls of the King* et le drame lyrique de Richard Wagner. C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Grandmont, et il a rendu un véritable service aux lettres en menant à bien une tâche qu'on ne pouvait entreprendre sans un certain courage. N'a-t-il même pas eu trop de courage? Ce poème de près de 25,000 vers devait-il être traduit mot à mot dans son intégralité? Le goût a bien changé depuis le temps où Wolfram dictait, faute de savoir écrire, ces descriptions de fêtes chevaleresques, de combats singuliers indéfiniment répétés, d'aventures galantes ou merveilleuses. L'amour même s'est transformé : les belles passions si complaisamment chantées par les minnesinger nous laissent sans attendrissements. Bien plus, Gahmuret, Perceval, Gauvain, Vairefils, Lohengrin, tous ces héros d'amour et de gloire — et leurs dames — ne semblent pas soupçonner le pieux usage de la bénédiction nuptiale ; ils ne connaissent que l'union libre, et plusieurs ne rougissent pas d'être bigames. Notre éthique et notre esthétique sont tout autres : Richard Wagner et Tennyson en sont la preuve. En outre, l'œuvre manque totalement d'unité. Nous nous passerions de l'histoire détaillée du père de Perceval; nous nous passerions des aventures de Gauvain, parallèles à celles de Perceval et qui laissent celui-ci dans la coulisse pendant des livres entiers; nous nous passerions d'une foule d'autres choses. Et nous voudrions, en revanche, que la quête du Graal, au lieu de ne fournir à Wolfram qu'un tableau grandiose, fût le vrai fond de son poème, le centre d'où rayonneraient tous les épisodes. Si « jamais bouche laie ne parla mieux, » comme l'a prétendu Gravenberg, il faut avouer aussi que Wolfram abusa de sa facilité à charmer ses auditeurs. La traduction de M. Grandmont m'a semblé fidèle en même temps qu'élégante. Les noms propres y ont repris leur forme française. Je reprocherai seulement à M. Grandmont de n'avoir pas complété son œuvre par une introduction, des notes, une table analytique. Les lecteurs sont livrés à eux-mêmes, sans un mot d'explication : beaucoup d'entre eux pourront n'être pas suffisamment préparés; les autres regretteront certainement la négligence ou la timidité de l'auteur. Peut-être pourtant ne faut-il pas se désoler d'avance : rien ne dit que le commentaire n'est pas en préparation et ne formera pas bientôt un second volume. Tout alors serait pour le mieux.

— Le petit livre du docteur Marold est conçu sur un plan très différent. Préface, introduction, notices biographiques, indication des sources, des éditions, des traductions, lexique, rien n'y manque, bien que tout y soit en miniature. Le *Parzival* lui-même, réduit à ses parties

essentielles, gagne singulièrement à ce que le reste ne soit qu'analysé. Celui qui, sans s'astreindre à en faire une étude spéciale, voudra simplement ne pas l'ignorer, trouvera là un texte sommaire édité avec toute la science et le goût désirables. L'exécution typographique n'est pas moins soignée, le cartonnage est élégant et la modicité du prix vient s'ajouter aux autres mérites. Le *Parzival* est précédé du *Pauvre Henri*, de Hartmann d'Aue, et suivi du *Tristan et Iseult*, de Gottfried de Strasbourg. Ce dernier poème est peut-être un peu écourté, mais le premier, qui ne contient guère que 1,500 vers et demeure à la fois touchant et moral, a pu être donné en entier, sauf d'insignifiants élagages.

— A la même collection appartient le volume de M. le professeur Güntter. Il mérite les mêmes éloges. Les honneurs sont ici pour Walter von der Vogelweide, mais nous retrouvons à côté de lui Wolfram et une douzaine d'autres minnesinger. Le choix est heureux. Des notices succinctes résument ce qu'on sait sur chaque poète; des notes nombreuses, en bas de page, éclairent le texte, qui n'est pas, parfois, sans en avoir besoin. E. S.-A.

La Musa latina en Montserrat. *Antologia de poetas latinos de los siglos XVI y XVII*, que da a luz por vez primera D. Jaime Collell, canonigo de la catedral de Vich. Barcelona, imp. Subirana, 1893, in-8 de 122 p. — Prix : 2 fr.

On sait que sur le Montserrat s'élève un sanctuaire célèbre qui attirait autant de pèlerins que celui de Rocamadour. Dom Jaime Collell, chanoine de la cathédrale de Vich, par un de ces hasards qui favorisent parfois les bibliophiles, a découvert une intéressante collection de poèmes latins écrits en l'honneur du Montserrat; il vient de les publier en les dédiant à Dom José Daas, abbé de ce monastère, et au profit du sanctuaire même. Dom Jaime Collell les fait précéder de recherches biographiques sur plusieurs de leurs auteurs et constate le mérite de quelques-unes de ces poésies. Il ne se dissimule pas, du reste, que son recueil trouvera peu de lecteurs, aujourd'hui que la langue latine n'est plus en honneur comme jadis. Il pense cependant, et avec raison, qu'il est bon de faire voir combien les belles-lettres étaient cultivées dans les cloîtres, car les auteurs dont il tire les noms de l'oubli étaient tous des moines du Montserrat. Dom Jaime Collell n'aurait-il pas pu, dans un appendice, recueillir aussi quelques pièces catalanes ou castillanes inspirées par le sanctuaire si vénéré? Parmi les pèlerins du Montserrat, il y eut, au XIVe siècle, un illustre personnage, le chancelier de Castille, Pero Lopez de Ayala, à la fois homme d'État, historien, poète et guerrier. Fait prisonnier par les Portugais à la bataille d'Aljubarrotta, il promit à la Vierge du Montserrat de faire un pèlerinage à ses autels s'il était rendu à la liberté; il le promit dans des vers que nous a con-

servés son œuvre poétique le *Rimado de Palacio* (Poetas castillanos ant. al siglo xv, p. 455), et dont chaque stance finit ainsi :

En esta tribulacion,
Sennora con humildat,
E devoto coraçon
Prometo a Monserrat
Yr facer mi oracion.

TH. P.

Euripide et l'esprit de son théâtre, par PAUL DECHARME. Paris, Garnier, 1893, in-8 de IV-568 p. — Prix : 7 fr. 50.

Poètes dramatiques et romanciers ont ceci de particulier que, dissimulés en quelque sorte derrière leurs personnages, ils soutiennent tour à tour, avec la même conviction apparente, les thèses les plus opposées. Il n'en est que plus intéressant de chercher à démêler au milieu de ce conflit la pensée propre de l'écrivain. C'est la tâche qu'en ce qui touche Euripide s'est imposée M. Decharme dans la première partie de l'ouvrage dont on vient de lire le titre.

Au début même du livre, le chapitre intitulé : *Rapports d'Euripide avec les philosophes et les sophistes*, a de suite attiré mon attention. Contrairement à l'opinion commune, M. Decharme estime que ces rapports ont été, dès l'antiquité, manifestement exagérés; toutefois, à son avis, si l'on a tort de voir dans le poète un Athénien nourri à l'école de la métaphysique d'Anaxagore et de la morale de Socrate, on doit convenir que ce n'est pas ailleurs qu'Euripide « a appris à fixer sur la nature et sur les hommes un regard libre et pénétrant. » Parmi ses personnages, les uns goûtent fort la rhétorique d'un Gorgias et d'un Prodicus, les autres la réprouvent : mais lui-même, comme Voltaire, se plait à disserter et à discourir, au risque d'interrompre fort malencontreusement la marche de l'action. « Avec les sophistes il a en commun l'esprit de recherche qui examine tout et met tout en question, l'ironie qui perce à jour les préjugés régnants et les idées conventionnelles, l'audace sceptique, qui ébranle dans leurs fondements les traditions religieuses. » C'est ce que démontrent les chapitres II à V, où sont passées successivement en revue les idées d'Euripide sur la mythologie, la morale et la société. Parmi les devanciers de l'auteur, j'eusse été heureux de voir accorder ici une mention à mon ancien collègue M. Maignen, dont la thèse : *Morale d'Euripide*, contient plus d'une page remarquable.

M. Decharme insiste avec à-propos sur les conceptions pessimistes que le poète s'était faites de la vie et de la condition humaines, par tempérament d'abord (les anciens nous le représentent d'humeur pensive et sombre), par réflexion ensuite, pour avoir voulu aller trop au fond des choses. Sans être certain de l'immortalité, Socrate aimait à s'enchanter de cette croyance : Euripide ne prêche nulle part cette suprême consola-

tion. Chacun sait que les femmes en particulier sortent assez maltraitées de ses mains : coquetterie, éternel bavardage, désir de paraître en dépit ou plutôt à cause même de la réserve habituelle à laquelle les mœurs d'alors les condamnaient, voilà leurs moindres défauts. Quelques privilégiées, Alceste, Iphigénie, Macarie seules trouvent grâce. Le fait est d'autant plus frappant qu'Euripide aime à s'apitoyer sur l'humble et le pauvre, sur l'homme du peuple et l'esclave, et qu'il a, le premier, introduit sur la scène la grâce candide et naïve de l'enfant. Chez Eschyle et Sophocle, comme chez Corneille et Racine, les allusions aux événements contemporains sont rares : elles se multiplient, au contraire, chez Euripide comme chez Voltaire, et des drames tels que les *Héraclides* et les *Suppliantes* sont de vraies pièces de circonstance, où s'étale une profonde antipathie contre Lacédémone.

La deuxième partie du livre est consacrée à *l'Art dramatique chez Euripide*. Le sujet, tant de fois traité déjà, ne pouvait que bien difficilement être renouvelé. Le successeur de Sophocle a innové dans le choix des sujets (ch. Ier), par où il s'est attiré les vertes critiques d'Aristophane; dans les situations théâtrales (ch. II), où les actes d'héroïsme qui soulèvent l'admiration sont bien plus rares que les scènes pathétiques d'où jaillissent la pitié et la terreur; dans l'action (ch. III et IV), où les incidents se multiplient au détriment de la véritable unité, où le comique se mêle de près au tragique, où le prologue annonce souvent à l'avance le dénouement qu'amènera l'intervention inattendue de quelque divinité; dans le rôle du chœur (ch. V), plus étroitement rattaché au drame lui-même, dit M. Decharme, qu'on ne le suppose d'ordinaire; dans le lyrisme enfin (ch. VI), où des combinaisons rythmiques ingénieuses et absolument nouvelles étudiées ici dans le détail ont contribué auprès du grand nombre à la popularité du poète.

On s'attendrait à trouver à la suite de ce qui précède un septième et dernier chapitre sur la langue et le style d'Euripide. Il n'est pas facile, en effet, de séparer complètement l'artiste dramatique de l'écrivain. Une autre lacune beaucoup moins excusable nous a vivement frappé : M. Decharme passe absolument sous silence le *Cyclope* d'Euripide, cet exemple unique que nous ait légué l'antiquité d'un genre étrange et cependant longtemps en honneur, le drame satirique. Par l'élégance classique, par le ton général, sinon par le plan et la disposition, l'ouvrage rappelle de très près les *Études sur les tragiques grecs*, de Patin. Le constater, c'est en faire l'éloge, mais c'est aussi donner à entendre que certains lecteurs auraient sans doute préféré çà et là quelques touches plus modernes.

C. Huit.

Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle, par Mgr Freppel. Paris, Retaux, 1893, 2 vol. in-8 de 391 et 504 p. — Prix : 12 fr.

Je viens de lire avec une admiration toujours grandissante ces deux beaux volumes, où vibre la voix éloquente de Mgr Freppel, maintenant brisée. Et je me sens plein de dépit contre ma plume, parce qu'elle ne saura pas, j'en ai peur, dire la haute valeur de cet ouvrage et triompher de la défiance ordinaire à notre époque contre tout ce qui porte une date un peu éloignée de nous. Ce que nous avons là, ce sont en effet les conférences que l'abbé Freppel fit pour ses débuts à la Sorbonne pendant les années 1855-56 et 1856-57. Or, tant de travaux considérables ont paru sur Bossuet dans cette seconde moitié du XIXe siècle!

Comment donc, après des études aussi fortes, aussi pénétrantes et aussi neuves, ne pas se défier quelque peu des leçons faites par un abbé de vingt-huit ans, il y a près de quarante années? J'ouvrais, je l'avouerai moi-même, le premier volume avec ce sentiment spécial qu'éprouvent facilement ceux qui, en proie aux livres, sont trop habitués à voir réapparaître à peu près toujours les mêmes idées enveloppées dans des phrases semblables, et qu'on pourrait appeler le sentiment de l' « à quoi bon? » Je dirai tout de suite, — et ce témoignage vaut plus sans doute qu'aucun plaidoyer, — qu'en fermant le second volume j'avais un regret profond que Mgr Freppel se fût arrêté au milieu de sa tâche pour se mettre à l'étude des Pères de l'Église et des apologistes chrétiens des premiers siècles. Je lui en voulais, comme d'une trahison, après ces conférences si pleines d'idées et si éloquentes sur les précurseurs de Bossuet et sur les sermons de sa jeunesse, de nous abandonner à nous-mêmes, de nous laisser admirer sans lui et les chefs-d'œuvre de la maturité, et les exquises homélies de la vieillesse, et les sublimes méditations sur les mystères de l'Évangile. Je lui en voulais, après ces études si amples et si fortes des oraisons funèbres, de n'avoir pas eu le temps de nous parler de la dernière, de celle qui fut peut-être la plus belle de toutes : l'oraison du prince de Condé.

C'est que si, après l'abbé Freppel, d'autres ont, avec une érudition plus minutieuse, étudié certaines questions de détail, par exemple la *Composition des sermons*, sujet auquel il a seulement consacré une conférence, ou *Bossuet et la Bible*, ce qui est la matière de sa quatorzième leçon, comme il cherche, lui, surtout à pénétrer l'œuvre de Bossuet et à saisir pour ainsi dire l'intime de son génie, et comme cette œuvre n'a pas changé, ce qu'il dit reste et restera toujours aussi intéressant, vrai et très élevé. D'ailleurs, avec ce sens très vif des larges développements que réclame l'art oratoire, ou, pour mieux dire, avec ce besoin des grands esprits de tout agrandir et d'ouvrir partout de vastes perspectives, Mgr Freppel, se révélant déjà philosophe, historien, politique, autant que théologien et moraliste, élargit sans cesse son horizon et tire de

son sujet, pour les traiter avec une étonnante sûreté, les questions les plus hautes et les plus variées. Faut-il des exemples? Toute une conférence traite *du Génie*, étudié en général et dans toutes les œuvres humaines où il se manifeste, dans l'industrie, l'art, la politique, la philosophie, la religion. La suivante, analysant *le Génie dans l'éloquence*, en fait, pour ainsi dire, jouer devant nous les ressorts principaux : la haute puissance intellectuelle, l'énergie créatrice de l'imagination, l'enthousiasme de la passion. — Voici, à propos de l'oraison funèbre d'Henriette de France, une étude très pénétrante de ce genre qu'a vraiment créé Bossuet, et qu'on nomme la philosophie de l'histoire, œuvre impossible si elle n'a pour bases : la foi en la Providence, qui cherche à entrevoir le plan divin à travers les vicissitudes des empires, et la foi en la liberté humaine qui sait voir dans la volonté de l'homme la force principale qui agit sur les événements.

Parmi les nombreux tableaux d'histoire que le jeune orateur dessine avec une justesse de coup d'œil et une sûreté de main bien rares, je citerai en exemple le portrait des *Libertins* du XVIe siècle, que réclamait, comme un commentaire nécessaire, l'étude de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague; et, comme le polémiste redoutable qui devait être dans Mgr Freppel s'éveillait déjà dans le jeune abbé, le déisme est pris corps à corps dans une discussion vigoureuse et le rationalisme voit briser ses objections contre le miracle. L'oraison funèbre de Le Tellier nous vaut toute une conférence sur la *Révocation de l'édit de Nantes*, qui n'est jugée qu'après que, remontant aux principes, l'auteur a défini la liberté de conscience, déterminé, avec une précision qui fait entrer les idées au vif de l'esprit, les justes limites de cette liberté et les droits différents des gouvernements d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui. J'affirme que rien n'est plus neuf, plus actuel même, et à coup sûr plus saisissant. Dirai-je encore qu'il y a, tirées de la politique de Bossuet, des idées que nous avons vues récemment reparaître sous la plume de Léon XIII, de ces idées dont la troisième République, comme le disait M. Lanson, pourrait faire encore son profit; qu'il se trouve que l'attitude « évangélique » du grand évêque en face de Louis XIV et sa conduite à l'égard du jansénisme et de la casuistique sont nettement caractérisées et jugées exactement comme après quarante ans de travaux et de découvertes historiques les juge la critique éclairée d'aujourd'hui ?

L'orateur cite quelque part (I, p. 46) le mot de Mme de Staël partageant les hommes en deux classes : ceux qui ont de l'enthousiasme et ceux qui n'en ont pas. Qui donc en eut plus que lui, et un enthousiasme plus communicatif ?

Voilà pourquoi cette lecture attache, entraîne, et ne peut qu'être féconde à tous les esprits.

Au reste, que ceux qui, forts de ce qu'ils n'ont ou croient n'avoir rien

à apprendre sur Bossuet, seraient tentés de repousser ce bel ouvrage, en soient bien avertis : des trente-cinq leçons que contiennent ces deux volumes il y en a vingt qui traitent de sujets moins connus. C'est d'abord dans le discours d'ouverture une revue rapide des progrès et des victoires de la parole sacrée dans les premiers siècles de l'Église ; puis, pour nous mener à Bossuet, une étude de tous les orateurs qui lui ont ouvert la voie : saint François de Sales, avec son *Traité de la prédication* et aussi avec ses ouvrages de controverse et de dévotion; le cardinal du Perron, avec ses conférences de Saint-Merry, ses discours aux États généraux, ses oraisons funèbres de Marie Stuart et de Ronsard; puis, après les prédicateurs de la Ligue et du règne de Henri IV, après le P. Cotton, Pierre Camus, le P. Bening et André Valladier, plus remarquables par leurs défauts que par leurs qualités, c'est saint Vincent de Paul, M. Olier, le cardinal de Bérulle et ses fortes et originales thèses de philosophie, et ses Lettres à Marie de Médicis et à Henriette de France; Richelieu et sa *Défense de la foi contre les ministres de Charenton;* les deux Lingendes, le correct P. Senault, et le P. Lejeune, ce type du prédicateur missionnaire.

L'oraison funèbre est de même étudiée dans ses sources les plus lointaines : la plainte funèbre qui s'échappe naturellement du cœur de l'homme sous le choc de la douleur; l'élégie s'emparant de la plainte funèbre pour l'élever à une création poétique — c'est le cantique de David pleurant Saül et Jonathas ; — la poésie prophétique qui l'étend aux grandes catastrophes de l'histoire, — ce sont les lamentations d'Ézéchiel sur la ruine de Tyr ou celles de Jérémie sur la destruction de Jérusalem ; — enfin la philosophie sacrée qui embrasse dans l'énergique brièveté de ses maximes toutes les misères de l'humanité, — c'est le *Vanitas vanitatum* de l'Ecclésiaste. Et l'oraison funèbre, se constituant avec ces éléments, se déroule alors sous nos yeux, incomplète encore chez les païens, faite tout entière de la simplicité éloquente des faits dans les Actes des martyrs, puis transformée sous l'empire des doctrines évangéliques et presque définitive chez les Pères du IVe siècle, qui passent devant nos yeux, en attendant les études plus complètes qui devaient leur être plus tard spécialement consacrées : saint Grégoire de Nysse, et ses oraisons funèbres de Pulchérie et de Flaccille; saint Grégoire de Nazianze et ses oraisons funèbres de saint Basile, saint Athanase, saint Césaire, de son père et de sa sœur Gorgonie ; saint Ambroise et ses oraisons funèbres de Valentinien le jeune, de Théodose et de son frère Satyre ; saint Jérôme et ses Épîtres consolatoires. Elle revit au XIIe siècle avec saint Bernard pleurant la mort de son frère Gérard et du moine Humbert, se perd encore en laissant pourtant une trace vers la fin du XIVe siècle : l'oraison funèbre de Duguesclin. Elle apparaît enfin française au XVIe siècle, mais cachant mal sous l'emphase et l'appareil des citations

profanes le vide des idées, telle en un mot que Bossuet ne lui devra presque rien, mais la reprendra là où l'avaient laissée les Pères, pour l'élever à un degré de perfection inconnu avant lui.

On peut juger par ce sommaire, où je résume environ quatre cents pages, de l'abondance de choses, de bonnes et belles choses, accumulées dans ces leçons. Et je n'ai pas parlé de l'intérêt qu'il y a pour tous ceux qui ne l'ont connu qu'au midi ou au soir de sa laborieuse existence, à voir comment il s'est formé lui-même, à saisir un des secrets de son puissant talent d'orateur, à savoir le long et intelligent commerce qu'il entretint pendant vingt ans avec les grands orateurs de l'Église, à commencer par Bossuet. La familiarité avec les grands esprits a contribué certainement à faire de lui un grand esprit. J'ai l'absolue conviction qu'à son tour l'œuvre entière de Mgr Freppel, avec son inépuisable fonds d'idées, de considérations théologiques, philosophiques, politiques, historiques, morales et sociales, avec la richesse séduisante de l'imagination et l'irrésistible élan de l'enthousiasme qui l'anime d'un bout à l'autre, doit profiter plus qu'aucune autre lecture aux orateurs et aux écrivains catholiques. G. A.

HISTOIRE

Les Alpes françaises. *Les Montagnes, les eaux, les glaciers, les phénomènes de l'atmosphère*, par Albert Falsan. Paris, J.-B. Baillière, 1893, in-8 de 286 p. avec 52 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce petit volume, M. Falsan s'est proposé de résumer les notions acquises sur la structure et l'histoire physique de nos Alpes, d'en faire connaître le relief, d'étudier dans ses grands traits le régime de leurs torrents, de leurs lacs et de leurs glaciers, enfin d'examiner les particularités principales offertes par le climat de leurs différentes parties.

L'ouvrage débute par des *Considérations générales sur la chaîne des Alpes* (p. 13-39), où l'on relève malheureusement de graves erreurs de nomenclature. Il y est dit, par exemple (p. 25), que les Alpes lépontiennes font *suite* aux Alpes bernoises (c'est tout au plus si elles leur font *face*), et que des premières « se détachent, au nord, les *Alpes d'Uri, des Grisons, de l'Algau;* au sud, les *Alpes du Bergamasque* et *du Trentin.* » Il faut n'avoir jamais jeté les yeux sur une carte de Suisse pour accumuler ainsi, en quatre lignes, une pareille série de contresens. Le résumé affecté aux Alpes orientales (p. 26-27) n'est guère plus heureux : « Au delà du Bernina, la chaîne centrale *se bifurque en deux longues chaînes....* (!) Au nord, ce sont les *Alpes rhétiques, noriques, styriennes ;* au sud, les *Alpes tyroliennes* et *cadoriques*, les *Alpes carniques*, etc. » C'est là une singulière façon de présenter l'orographie de la moitié autrichienne de la chaîne.

Dans les chapitres plus spécialement consacrés aux Alpes françaises, qui viennent ensuite, la géologie, comme on pouvait s'y attendre, tient une large place; toutefois, il ne semble pas que l'auteur ait toujours puisé ses renseignements aux sources les plus récentes et les plus sûres. Les travaux de Lory sur le Dauphiné, excellents sans doute, mais aujourd'hui dépassés, ont presque seuls été mis à contribution ; au contraire, le mémoire si important publié par M. Kilian en 1891 n'est même pas cité, non plus que le remarquable ouvrage de M. Diener, *Der Gebirgsbau der Westalpen*, qui date de la même année, et les récentes descriptions locales de MM. Haug, Termier, Zürcher, etc. — quoique cet ensemble de recherches ait complètement renouvelé nos idées sur plus d'un point essentiel, le rôle des *failles* verticales, par exemple, dont Lory faisait, bien à tort, le pivot de ses conceptions orogéniques.

En traitant de l'origine des vallées, M. Falsan attribue encore beaucoup trop d'importance aux « cassures transversales » (p. 134) : par contre, il réduit singulièrement l'influence de l'érosion, qu'il semble regarder comme ne pouvant intervenir qu'en terrains meubles (p. 252-253).

Le meilleur chapitre du volume est celui où il est question de la météorologie et de la climatologie des Alpes françaises (p. 259-280) ; il est dû à la plume de M. le docteur Magnin, professeur à la Faculté des sciences de Besançon. C'est un bon résumé, basé sur l'étude des données recueillies dans quatorze stations échelonnées à toutes les hauteurs entre le niveau de la mer (Nice) et l'observatoire de M. Vallot au Mont-Blanc.

L'illustration, généralement médiocre, n'offre presque rien d'original.

E. M.

La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, par Félix Rocquain, membre de l'Institut. I. *La Théocratie. Apogée du pouvoir pontifical.* Paris, Thorin, 1893, in-8 de VIII-425 p. — Prix : 10 fr.

C'est un sujet dangereux qu'a osé aborder M. F. Rocquain en traitant de *la Cour de Rome et de l'esprit de réforme avant Luther*. Beaucoup d'autres avant lui ont été séduits par la grandeur de l'entreprise et par l'intérêt capital que présente une semblable étude, mais personne n'avait encore su, avec une pareille franchise dans la circonscription de la matière, user d'une égale discrétion et demeurer fidèle aux exigences de la bonne foi historique. Nous ne saurions préjuger de ce que sera le prochain volume, mais nous pouvons dès l'instant, malgré certaines réserves qu'il va nous falloir formuler, rendre hommage à la sincérité, à la modération, à la critique éclairée dont, en général, l'auteur a fait preuve jusqu'ici. Ce mérite est d'autant plus digne de considération qu'il était plus facile à un historien rempli d'un aussi captivant sujet de s'abandonner.

sous l'inspiration de récits encore tout brûlants des passions d'une époque profondément troublée, et d'excéder en quelque point la frêle limite d'une appréciation pondérée.

Prenant la *Théocratie* à son origine, l'auteur fait une vive peinture de l'état du monde et de l'Église à l'époque d'Hildebrand. La simonie et les mœurs déréglées du clergé sont exposées avec une vivacité de coloris qui n'a d'excuse que leur réalité et leur universalité, hélas! trop indiscutables. Les imposantes ou vacillantes figures de Victor III, Urbain II, Pascal, Gélase, Calixte II se présentent à nos regards, burinées d'un trait énergique dont le relief s'impose pour toujours dans la mémoire du lecteur. Graduellement, l'Église s'avance au milieu des contradictions et de préventions presque invincibles jusqu'à un sommet d'autorité morale et de souveraine influence où elle resplendira dans tout son éclat. Ce magnifique spectacle nous est retracé avec une grande exactitude au moyen de la correspondance des Papes, des anciennes chroniques et des documents récemment édités par l'école française de Rome.

Arrivée à ce point, la société chrétienne verra les rouages de son vaste gouvernement se fausser peu à peu sous l'influence des excès mondains inhérents au fonctionnement des grandes administrations. « Un demi-siècle ne s'était pas écoulé, qu'on voyait (la Papauté) commencer à s'égarer par l'excès de son autorité, entrer par certains côtés dans la voie des abus, et bientôt, oubliant les devoirs attachés à cette autorité, n'en plus considérer que les prérogatives » (p. 74). La « cour » de Rome est dès lors fondée, et les souverains séculiers lutteront sans relâche, quelquefois avec raison, pour se soustraire à son faste et à des ambitions trop humaines. L'auteur trouve ici des phrases éloquentes pour flétrir l'avarice qui se manifestait dans l'imprudente concession des exemptions et des privilèges : « Les Papes, tout en prescrivant le maintien de la hiérarchie, la troublaient par ces exemptions.... par ces distinctions, ces privilèges; ils suscitaient, au sein de l'Église, de fâcheuses rivalités.... Tout en publiant des canons de discipline, ils entretenaient dans le haut clergé un goût de luxe et d'ostentation qui l'éloignait de la piété, et auquel ne le portaient déjà que trop et ses riches domaines et ses droits seigneuriaux (p. 161). La force d'impulsion néanmoins était telle, qu'en dépit des résistances et des schismes, chaque jour la puissance pontificale allait s'augmentant pour atteindre son apogée avec Innocent III, mais, suivant l'énergique expression de l'auteur, « à proportion que la Papauté se faisait plus puissante, elle paraissait perdre en élévation morale ce qu'elle gagnait en pouvoir » (p. 194).

Nous n'admettons pas sans doute toutes les critiques de M. Rocquain. Trop souvent, il n'a jugé des entreprises pontificales qu'avec les vues d'une politique restreinte. Les intentions dernières, la direction réelle de la conduite des Papes lui ont mainte fois échappé, parce qu'il se plaçait

à un point de vue trop exclusif, et, dans ce sens, son livre peut devenir une arme relativement dangereuse entre les mains des ennemis du catholicisme. Ce défaut est d'autant plus saillant qu'en général ses vues sont assez justes, et que ses blâmes mêmes sont entourés des formes polies convenant à une honnête et raisonnable discussion. Il faut pourtant le reconnaître, quelques expressions détonent çà et là : « Grégoire (VII) en vertu de la mission *dont il se croyait* investi (p. 49).... *se croyait* le fidèle interprète des doctrines de l'Église » (p. 71). Également, page 210, nous relevons un passage imprudent relatif aux « dispositions trop visibles à l'intolérance, d'une partie du clergé. » Des erreurs d'appréciation résultant d'une intelligence défectueuse de l'évolution de l'Église amènent l'auteur à s'étonner « qu'au régime aristocratique des premiers siècles ait succédé un « régime monarchique. » Comme si l'enfance d'une société ou d'un individu pouvait montrer sa nature sous le même aspect que la maturité de son développement ! Du même principe défectueux découle la réflexion de la page 218 : « Il ne voyait pas que le mal venait surtout de l'excès d'un pouvoir qui, exagérant son principe, avait voulu s'assujettir les évêques, dominer les conciles et rassembler en soi toutes les juridictions. » M. Rocquain parle irrévérencieusement du « droit canon, » ce qui permettrait de supposer qu'il n'apprécie pas sa valeur et, par conséquent, qu'il ne le connaît guère, défaut grave chez un historien traitant du régime ecclésiastique et de ses besoins de réforme. Nous ne pouvons, en tout cas, admettre les expressions imagées de la page 222 : le Décret « fut comme un coin puissant qui, enfoncé dans la charpente de l'Église, acheva de faire éclater ce qui restait de son ancienne constitution. » M. Rocquain a eu tort d'aller chercher son inspiration dans Janus-Döllinger. Les passages relatifs à l'Inquisition manquent de profondeur et dénotent chez l'auteur la persévérance de préventions démodées que n'a pas corrigées une méditation personnelle (V. p. 318, 408). Ajoutons encore qu'en l'absence d'une table détaillée, on aurait souhaité, au commencement de chaque chapitre, un sommaire substantiel que rend absolument nécessaire le point de vue particulier sous lequel l'historique de chaque règne pontifical se trouve envisagé, pour répondre à l'objet du travail. Il est insuffisant de donner pour titre à un chapitre « Pascal II » ou « Innocent II, » etc.

M. Rocquain nous pardonnera la multiplicité des critiques que nous n'avons pas cru devoir lui ménager. L'estime dont nous entourons son talent, le respect que nous portons à son caractère, les sincères éloges même que nous avons la satisfaction de lui adresser, ne nous permettaient pas de passer sous silence des défauts qui, sans être d'une importance excessive, empêchent néanmoins l'ouvrage d'avoir toute la perfection que nous lui aurions souhaitée. En un mot, comme les contemporains d'Alexandre III dont il parle, M. Rocquain semble, dans ce qu'il

connaît de la cour de Rome, « avoir été surtout frappé du spectacle des abus. » Il s'en excuse dans son introduction, et nous ne blâmons pas outre mesure le point de vue personnel où il s'est placé, mais nous regrettons qu'une œuvre honnête comme la sienne puisse être parfois interprétée dans un sens différent de celui qu'il a certainement entendu lui attribuer. La suite de ce remarquable travail pourra seule déterminer la note exacte du jugement qu'il conviendra d'en porter. G. PÉRIES.

Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429, par L. JARRY. Orléans, Herluison, 1892, gr. in-8 de 240 p.

L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans, par BOUCHER DE MOLANDON et le Bon ADALBERT DE BEAUCORPS. Orléans, Herluison; Paris, Baudoin, 1892, gr. in-8 de 315 p. — Prix : 5 fr.

Quelles étaient les forces dont se composait l'armée anglaise devant Orléans, en 1428? De quels éléments cette armée était-elle formée? Quelle était à cette époque l'organisation de l'armée anglaise? Telles sont les questions que s'est posées M. L. Jarry en publiant une partie du septième compte de Pierre Surreau, receveur général en Normandie pour les Anglais, qui s'étend du 1er octobre 1428 au 30 septembre 1429. Il les examine dans une longue introduction, où il expose le mécanisme de l'administration anglaise relativement aux forces militaires. L'armée anglaise se composait : 1° des troupes amenées d'Angleterre par le comte de Salisbury; 2° des troupes levées en France par le régent Bedford en vue du siège d'Orléans; 3° du contingent fourni par la noblesse de Normandie. L'effectif total paraît n'avoir pas dépassé, au début, le chiffre de 5,050 hommes; il n'atteignait guère que 3,000 hommes à la fin du siège. Les dépenses peuvent être évaluées à 200,000 livres tournois, somme qui ne représente pas moins de huit millions de francs. Après avoir établi ces données sur les documents, M. Jarry fait un résumé des opérations des Anglais, jusqu'au moment où commence le siège. Puis vient le compte du siège, et l'auteur termine par des notes biographiques sur les capitaines anglais et par quelques pièces justificatives.

— Le mémoire de MM. Boucher de Molandon et Adalbert de Beaucorps est plus étendu et plus complet que celui de M. L. Jarry, en ce sens qu'il est le résumé d'un grand nombre de pièces inédites, rassemblées de toutes parts depuis longues années, au moyen desquelles il a été possible de serrer de plus près les points à élucider. Dans un premier chapitre, on examine quel était, en 1428, l'état général des forces anglaises, quelles furent les dispositions prises par le régent Bedford en vue du siège d'Orléans, quelle était la composition de l'armée assiégeante, l'importance des montres, les éléments dont se composait chaque lance, la proportion relative des hommes d'armes et des archers.

Dans le chapitre II, nous voyons arriver le comte de Salisbury à la tête de son corps d'armée ; puis les corps auxiliaires de Thomas Rampston, de Lancelot de Lisle et de Richard Waller ; nous assistons à la marche sur Orléans, jusqu'à l'arrivée sous les murs de la ville. Dans le chapitre III, les premières opérations du siège sont soigneusement décrites, en même temps que les mesures de défense prises par les Français. Enfin nous arrivons, dans le chapitre IV, au siège proprement dit : mesures prises par Bedford pour soutenir, alimenter et ravitailler ses troupes ; commandants des forces ; revue générale de l'effectif, en date du 15 décembre 1428 ; corps spécialement enrôlés pour prendre part aux opérations ; détachements tirés des garnisons ; contingent fourni par les Bourguignons ; effectif total, tout est minutieusement décrit. Il résulte de calculs faits par les auteurs que les Anglais n'eurent pas plus de 6,440 hommes sous les drapeaux au début du siège, et qu'à l'arrivée de Jeanne d'Arc ils en avaient encore au moins 5,000. Après un résumé des opérations du siège, les auteurs examinent, dans le chapitre V, quels furent les détachements, subsides et contingents féodaux tirés de la Normandie et des pays de conquête ; et dans le chapitre VI, quelles furent les dépenses du siège, qu'ils évaluent à 360,000 livres. Enfin ils consacrent un chapitre à l'évaluation des monnaies françaises et anglaises, au taux de la solde, aux vivres, aux gains de guerre, etc. Après cette savante étude, viennent les pièces justificatives, au nombre de cent quatorze. Ce savant mémoire se termine par une table alphabétique des noms et des matières et par un plan du siège d'Orléans.

G. DE B.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et aux ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. *Naples et Parme*, par JOSEPH REINACH. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de CLXXXVI-352 p. — Prix : 20 fr.

Les grandes publications historiques qui se poursuivent sous les auspices de la commission des Archives diplomatiques viennent de s'enrichir d'un nouveau volume, le dixième, que précède une magistrale introduction de M. Joseph Reinach, dans laquelle l'auteur ne se contente pas du simple rôle d'annotateur. Il a pris pour sujet de cette brillante dissertation : « Du rôle politique de la France dans l'histoire d'Italie. » Et sa conclusion, à chaque instant mise en relief, est que notre nation a toujours exercé son influence dans le sens du « grand courant de la civilisation et de la liberté, » préparant lentement, en opposition avec l'Autriche, l'émancipation de ce peuple sans patrie, et finissant par rendre l'Italie aux Italiens, « sous l'action vivifiante de son génie. » Que ce long exposé ne soit pas exempt de déclamation, et que plus d'un point en soit fort contestable, c'est ce que nous ne voulons pas discuter ici.

Il nous suffira de dire quels sont les renseignements nouveaux que les travailleurs pourront trouver dans cette analyse un peu sommaire de documents conservés aux archives du ministère des affaires étrangères.

Les affaires de France à Naples s'ouvrent par la révolution de Masaniello et l'expédition du duc de Guise en 1648. Les instructions à M. du Plessis-Besançon n'ajoutent pas grand'chose aux faits déjà très connus de cette histoire. Les dépêches de Mazarin ont été publiées : les Mémoires de Modène, de Guise lui-même, du marquis de Fontenay, ambassadeur à Rome, les Correspondances de l'abbé de Saint-Nicolas sont dans toutes les mains. Il est de plus en plus prouvé que Mazarin vit clairement quelle facilité aurait la France à enlever le sud de l'Italie à l'Espagne ; mais il manqua d'énergie en face des hésitations d'Anne d'Autriche, qui préférait tout haut son frère Philippe IV au duc de Guise ; il hésita aussi, ne prit que des demi-mesures, et finalement manqua l'occasion.

De la minorité de Louis XIV, on saute d'un bond à la Régence, et à la tentative d'Alberoni, vivement combattue par Dubois, pour émanciper la Péninsule. La piteuse politique de la France est assez faiblement représentée par le chevalier de Vincelles, qui assiste à toutes les intrigues et à tous les revirements qui finiront par attribuer le trône de Naples et de Sicile au fils d'Élisabeth Farnèse, don Carlos, le futur Charles III d'Espagne. En 1760, le marquis de Durfort est chargé d'assurer la succession à son troisième fils mineur, Ferdinand IV; et, après la longue administration de Tanucci, nous voyons, en dépit des efforts de Vergennes, les Deux-Siciles sortir du Pacte de famille pour tomber sous l'influence absolue de l'Autriche, exercée par l'impérieuse reine Marie-Caroline. Les deux derniers représentants de la France sont le baron de Breteuil et le baron de Talleyrand-Périgord. Leurs instructions ont peu d'importance. Il serait plus intéressant de savoir si leurs dépêches ont été conservées, mais M. J. Reinach ne le dit nulle part.

Sous le ministère de Richelieu, Parme était restée fidèle à la France. La première ambassade envoyée par Louis XIV près du duc Farnèse est celle du sieur d'Aubeville, en 1662 ; il n'avait guère d'autre instruction que de mettre un terme aux démêlés du duché avec le Saint-Siège. Quand la famille régnante s'éteignit en 1732, ce fut encore la reine d'Espagne qui obtint la succession pour son fils, l'infant Philippe, dont les prétentions furent soutenues au nom de la France par le comte de Maulevrier devenu, après le traité d'Aix-la-Chapelle, ministre plénipotentiaire. Il eut pour successeurs le marquis de Crussol et le comte de Rochechouart et, en 1769, le marquis de Chauvelin, qui eut pour mission de rétablir près du nouveau duc, Ferdinand, l'influence française, singulièrement compromise par le mariage du fils de Philippe avec l'archiduchesse

Marie-Amélie. Le comte de Durfort y réussit en 1771, en remplaçant le marquis de Felino par un ministre dévoué à l'Espagne.

Tel est le rapide résumé de la partie documentaire, assez peu considérable après tout, de ce volume. L'écrivain qui l'a publié a toutes les qualités séduisantes que les archivistes n'ont souvent pas assez. Il met si bien en relief les pièces diplomatiques, que son style trop coloré ôte tout relief aux graves communications des chancelleries. Sa préface gagnerait presque à faire un livre séparé. Cette critique n'a rien de désobligeant. Mieux vaut passer pour un poète que pour un scoliaste.

G. Baguenault de Puchesse.

Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800), par A. Douarche, conseiller à la cour d'appel de Paris. Paris, E. Charavay, s. d., in-8 de 155 p. — Prix : 3 fr.

Les soixante-douze premières pages de cette étude sont consacrées aux justices seigneuriales et royales à Agen avant 1789, aux derniers jours du sénéchal-présidial et aux cahiers de 89 ; nous les laisserons de côté, pour nous attacher à la période postérieure, celle qu'annonce le titre.

C'est en octobre 1790 que l'assemblée électorale du district d'Agen élut le tribunal du district : sur neuf magistrats, sept étaient choisis parmi les membres de l'ancien présidial ; presque partout, d'ailleurs, dans le département de Lot-et-Garonne, d'anciens magistrats prirent place à côté d'hommes nouveaux. C'est dans des églises, dans des salles de couvents déjà confisqués que se tinrent ces assemblées électorales ; celle de Villeneuve-sur-Lot fut inaugurée par un discours de Pierre Paganel, ancien curé de Noaillac, qui renoncera bientôt au sacerdoce. Le 26 décembre 1790 eut lieu l'élection des juges de paix : c'était un dimanche ; il était prescrit aux officiers municipaux de chaque chef-lieu de canton « de veiller à ce qu'il fût dit, à huit heures et demie précises, une messe en chaque église servant aux assemblées primaires. » — « Partout, dit l'auteur, la raison et la sagesse inspirèrent les électeurs, qui n'accordent leurs suffrages qu'à d'anciens juges royaux, à des notaires ou à des hommes de loi entourés de l'estime publique » (p. 87). Le tribunal criminel, élu le 4 mai 1791, ne fut installé que le 25 janvier 1792.

L'auteur donne, et avec raison, des éloges à ces premiers choix des électeurs ; malheureusement, il lui faut ajouter que la Convention ne fut pas du même avis ; qu'elle ordonna le renouvellement des corps judiciaires, qu'elle confia l'élection au peuple entier et supprima pour les juges toute condition de capacité. Il suffisait d'être âgé de vingt-cinq ans, d'être domicilié depuis une année et de ne pas être en état de domesticité ou de mendicité (décret des 19-20 octobre 1792). Danton, le grand politique de certaine secte, s'écriait que prêtres et juges « avaient éternellement trompé les hommes, que la justice doit se rendre par les

simples lumières de la raison, etc. » M. Douarche n'a pas ces superstitions, et, à l'encontre des réformes judiciaires de la Convention, il cite une page excellente de Bergognié, magistrat agenais ; j'ai le regret de ne pouvoir la reproduire à mon tour ; elle serait bonne à mettre sous les yeux de nos plus récents législateurs. Les élections de 1792 ramenèrent, rendons cette justice aux habitants de Lot-et-Garonne, les juges de 1790; cependant les électeurs ne mirent aucun empressement à user de leurs droits : ainsi, à Agen, il n'y eut que cinquante-neuf votants, et, dans le canton rural d'Agen, onze seulement.

En fait, ce scrutin ne fut que provisoire. Les représentants de la Convention arrivèrent en septembre 1793, formèrent à Agen un comité de salut public, destituèrent les magistrats qui leur déplaisaient, en nommèrent d'autres ; Tallien, Paganel, Monestier opérèrent des épurations successives. Puis, autres élections en octobre 1795 ; M. Douarche n'a-t-il pas oublié l'intervention du Directoire, qui s'exerça en vertu de la loi du 19 fructidor? Il y eut du moins, pour tous ces juges d'origines diverses, un sort uniforme : ni aux uns ni aux autres, on ne payait leur traitement.

Après un examen des crimes de droit commun qu'eut à juger le tribunal criminel de Lot-et-Garonne (il en donne la statistique de 1792 à 1800), M. Douarche aborde les crimes d'émigration. Voici les émigrés condamnés à mort : 1° François Rives Moustier, de Marmande, 11 mai 1793 ; 2° J.-B.-Ch. d'Abzac, dont il cite de touchantes lettres à sa femme, 16 avril 1794 ; 3° Antoine Joli Blason, 8 décembre 1795 ; 4° Louis-François d'Orlan Polignac, ancien chevau-léger de la garde de Louis XV et de Louis XVI, 20 août 1796. Huit autres émigrés furent acquittés. Il n'y eut de prêtre condamné à mort que Jean-Joseph Delsac, cordelier, 30 août 1794 ; trois autres furent acquittés. Le tribunal criminel, érigé en tribunal révolutionnaire, siégea du 11 décembre 1793 au 17 mai 1794. Sur seize accusés, il n'en condamna que deux à mort, Joseph Lacaze-Duthiers, ex-noble (12 décembre 1793), et Bernard Legrand, accusé d'avoir troublé le recrutement (3 janvier 1794).

Avec M. Douarche, nous souhaitons que les tribunaux ordinaires de la période révolutionnaire soient l'objet d'études sérieuses; nous en avons déjà signalé plusieurs à nos lecteurs. Après avoir lu celle-ci, on pourra se demander si ces magistrats instables et soumis aux caprices des sociétés populaires, des représentants du peuple ou du gouvernement central, ont eu le moyen ou le temps de faire preuve d'indépendance. A peine élus, ils furent traités en suspects, et la première chose qui leur manqua fut le respect de ceux qui les avaient nommés. Cependant, s'ils ont condamné quelquefois, ils ont plus souvent acquitté : c'était un mérite, en un temps où la condamnation semblait de consigne.

VICTOR PIERRE.

Les Commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine, en 1793-1794, par Th. Lemas. Paris, Fischbacher, s. d., in-16 de 129 p.

Il y eut, en 1793-1794, trois commissions militaires dans l'Ille-et-Vilaine.

La première, instituée le 8 novembre 1793 par Pocholle, représentant du peuple, est connue sous le nom de Commission Frey, qui fut l'un de ses présidents; car, en fait, elle en eut plusieurs. M. Lemas a omis de nous donner des renseignements sur les juges. Étaient-ils militaires? On peut le supposer, mais il n'en est rien dit. L'un d'eux, Vaugeois, était un prêtre apostat. On lira avec intérêt l'interrogatoire de Putod (10-12), l'affaire de Bougon-Langrais, ancien procureur général syndic du Calvados, ami de cœur de Charlotte de Corday; celle du prince de Talmond. M. Lemas le qualifie de « peu intelligent, » et, dans la même page, à propos de l'interrogatoire que lui fit subir le général Rossignol, il déclare, d'après Louis Blanc, que « le langage de part et d'autre est d'une hauteur qui rappelle une scène de Corneille. » Comment concilier ces deux jugements? Le prince de Talmond fut exécuté à Laval, dans la cour de son château, qui existe encore. Un résumé d'ensemble des opérations de la commission n'eût pas été inutile.

La Commission Brutus Magnier fut instituée le 21 novembre 1793, par Prieur (de la Marne), Bourbotte et Turreau. Magnier, originaire de Guise (Aisne), capitaine du génie, avait vingt-deux ans. Sa fièvre révolutionnaire ne se satisfaisait pas seulement par de nombreuses condamnations à mort; il se permettait de faire des proclamations aux soldats; il chargeait le texte de ses jugements de considérations morales et philosophiques; il affichait des placards où il étalait la nomenclature des condamnations qu'il avait prononcées. Le typhus, qui sévissait à Rennes, n'épargna pas les membres de la commission; Magnier en fut atteint et dut se retirer quelques jours; Remacly, l'un des juges, en mourut : on l'enterra au pied de l'arbre de la liberté. Cette commission condamna à mort jusqu'à dix-sept individus en un jour, cela deux fois. La loi du 27 germinal an II, qui supprimait les tribunaux et commissions militaires, n'arrêta pas son ardeur, et, partie par zèle, partie sur l'ordre d'un représentant, elle continua à condamner. Enfin, la municipalité de Rennes intervint, et, le 18 prairial, fit apposer les scellés sur les papiers de la commission. Deux cent soixante-six condamnations à mort avaient été prononcées. Magnier fut arrêté; acquitté pour n'avoir pas eu « d'intentions criminelles, » il fut renvoyé à Rennes devant le tribunal criminel pour dilapidations de fonds. Ramené à Paris, une commission militaire le condamna à la déportation. Est-il certain qu'il ait été transporté à Sinnamari? Tout au moins, il disparut. M. de la Grimaudière a publié à Nantes, en 1879, sur la Commission Brutus Magnier, une notice dont s'est aidé M. Lemas, ainsi qu'il le déclare loyalement.

raine le seuil de ce palais qui devait voir plus souvent ses larmes que ses sourires. Des portraits rapides de Louis-Philippe, de Marie-Amélie, de Madame Adélaïde, du duc d'Orléans, du duc de Nemours, de leurs jeunes sœurs et frères, des notices assez longues consacrées aux principaux ministres de cette période (1831-1837) : Casimir-Périer, le duc de Broglie, Thiers, le comte Molé, coupent assez agréablement la monotonie du récit. Sous le couvert du nom de Marie-Amélie, l'auteur brode avec aisance une rapide histoire du règne de son mari, et la lecture de ses pages est attachante.

Ce sont des deuils plus que des joies qu'il enregistre, et on ne peut s'empêcher de remarquer combien fut amère, au fond, l'existence royale de ce roi et de cette reine de la monarchie de Juillet, incessamment inquiets, troublés, effrayés par les insurrections et les attentats ; les funérailles du général Lamarque, la machine infernale de Fieschi, le coup de pistolet d'Alibaud, celui de Meunier, marquent les étapes de ces transes et de ces effrois. — Bien mal acquis ne profite guère ! — Sur un terrain moins dangereux, mais bien pénible pour l'amour-propre, la Reine eut aussi à souffrir : « ce blocus matrimonial, » qui mettait honteusement ses fils en quarantaine dans les cours d'Europe, lui fut douloureux au delà de toute expression. Enfin, il fallut bien se contenter d'une petite princesse allemande, protestante, d'une famille quasi insignifiante.

Avec la princesse Hélène de Mecklembourg commence le second des volumes que nous signalons. L'horizon se dégage un peu et les gros nuages disparaissent. Mais avant la fin de ce récit les tempêtes sont venues fondre de nouveau sur ce ciel un instant serein et la catastrophe de Neuilly, en 1842, sonne le glas funèbre de ces courtes joies.

C'est avec facilité que se lisent ces livres, faits, si j'ose ainsi parler, et soit dit sans épigramme, pour les femmes. Leur science historique n'est pas très profonde, mais leur ensemble est vraiment attrayant. L'auteur condense avec habileté une foule de renseignements épars çà et là ; les Mémoires, quelques-uns inédits encore, les journaux du temps, les ouvrages déjà parus lui fournissent les éléments d'un canevas qu'il sait habiller et colorer. C'est un conteur agréable ; mais par là même il ne faut pas lui demander des jugements bien sévères, il effraierait les lecteurs bénévoles, ce dont il aurait un regret infini. Aussi est-il toujours de l'avis de celui qui parle, et son originalité consiste surtout à n'en pas avoir.

Je passerai condamnation là-dessus ; mais ce que je ne puis admettre, c'est la négligence constante qui fait estropier les noms et les dates. Une simple lecture des épreuves suffisait pour corriger ces fautes, et quand on se pique d'avoir des lecteurs, encore faut-il les respecter en ne se moquant pas d'eux avec une désinvolture de mauvais goût. M. le baron de Saint-Amand gâte ainsi, et bien bénévolement, ses qualités, en ne

Le récit très vivant et très documenté de M. Welschinger est écrit d'un bout à l'autre sur le ton du plaidoyer. L'auteur met en lumière, dans ce procès, « l'impatience des juges, l'âpreté fougueuse du procureur général, l'abus fait par le chancelier de son pouvoir discrétionnaire, l'interdiction de plaider à fond les moyens importants » (p. 371); il indique mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici comment l'Europe victorieuse s'acharna à la perte du vaincu de Waterloo, à son exécution par des mains françaises; enfin, dans son chapitre XV *(la Faute)*, il apprécie de haut, en invoquant avec à-propos les précédents de Condé et de Turenne, ce que la sentence des pairs de 1815 a appelé la « haute trahison » de Ney. Sans pallier aucun des torts du condamné, il regrette avec tous les esprits réfléchis, à commencer par la duchesse d'Angoulême, que la Restauration ne se soit pas inspirée envers l'illustre capitaine d'une certaine équité supérieure aux exigences de l'esprit de parti, faite de saine politique, de juste reconnaissance, de pitié généreuse.

Faut-il relever en passant quelques lapsus : Dessoles qualifié maréchal (p. 50), le marquis de Vaudreuil ambassadeur (p. 136), M. de Vaulchier préfet de la Haute-Saône (p. 253) ? M. Welschinger a omis quelques détails intéressants que lui eussent fournis des recherches faites en province. Ainsi, en Franche-Comté, certaine tradition, d'origine royaliste il est vrai, affirme une entrevue secrète à Besançon entre Ney et l'archevêque Lecoz, disgracié et humilié par les Bourbons, qui aurait préparé la défection de Lons-le-Saunier. En Lorraine, on garde à la bibliothèque de Nancy et on a publié, il y a quelques années, dans les *Annales de l'Est*, une lettre du maréchal à son beau-frère Gamot, datée du 7 décembre 1815, qui doit avoir été la derniere écrite par lui et où il proteste de son innocence. A Sarrelouis, « des 1829, » le gouvernement prussien (comme nous l'apprenons d'une façon vague et indirecte, p. 378) autorisa la pose d'une plaque commémorative sur la maison natale de Ney, et Bégin cite (*Biographie de la Moselle*, III, 421) la lettre de remerciement écrite à cette occasion par le fils aîné du maréchal. Dans un sujet aussi délicat, aucun fait n'est à négliger, et M. Welschinger saura peut-être donner à ceux-ci leur valeur en les classant à leur rang dans la prochaine édition de son livre.

L. Pingaud.

Marie-Amélie et la cour des Tuileries, par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, 1893, in-18 de 406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marie-Amélie et la duchesse d'Orléans, par le même. Paris, Dentu, 1893, in-18 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Saint-Amand, qui dans trois volumes n'avait traité que les débuts, les préliminaires de la vie de Marie-Amélie, avec ceux-ci parle vraiment de la « femme des Tuileries, » puisqu'il prend l'existence de la reine des Français au 1er octobre 1831, jour où elle franchit en souve-

raine le seuil de ce palais qui devait voir plus souvent ses larmes que ses sourires. Des portraits rapides de Louis-Philippe, de Marie-Amélie, de Madame Adélaïde, du duc d'Orléans, du duc de Nemours, de leurs jeunes sœurs et frères, des notices assez longues consacrées aux principaux ministres de cette période (1831-1837) : Casimir-Périer, le duc de Broglie, Thiers, le comte Molé, coupent assez agréablement la monotonie du récit. Sous le couvert du nom de Marie-Amélie, l'auteur brode avec aisance une rapide histoire du règne de son mari, et la lecture de ses pages est attachante.

Ce sont des deuils plus que des joies qu'il enregistre, et on ne peut s'empêcher de remarquer combien fut amère, au fond, l'existence royale de ce roi et de cette reine de la monarchie de Juillet, incessamment inquiets, troublés, effrayés par les insurrections et les attentats ; les funérailles du général Lamarque, la machine infernale de Fieschi, le coup de pistolet d'Alibaud, celui de Meunier, marquent les étapes de ces transes et de ces effrois. — Bien mal acquis ne profite guère ! — Sur un terrain moins dangereux, mais bien pénible pour l'amour-propre, la Reine eut aussi à souffrir : « ce blocus matrimonial, » qui mettait honteusement ses fils en quarantaine dans les cours d'Europe, lui fut douloureux au delà de toute expression. Enfin, il fallut bien se contenter d'une petite princesse allemande, protestante, d'une famille quasi insignifiante.

Avec la princesse Hélène de Mecklembourg commence le second des volumes que nous signalons. L'horizon se dégage un peu et les gros nuages disparaissent. Mais avant la fin de ce récit les tempêtes sont venues fondre de nouveau sur ce ciel un instant serein et la catastrophe de Neuilly, en 1842, sonne le glas funèbre de ces courtes joies.

C'est avec facilité que se lisent ces livres, faits, si j'ose ainsi parler, et soit dit sans épigramme, pour les femmes. Leur science historique n'est pas très profonde, mais leur ensemble est vraiment attrayant. L'auteur condense avec habileté une foule de renseignements épars çà et là ; les Mémoires, quelques-uns inédits encore, les journaux du temps, les ouvrages déjà parus lui fournissent les éléments d'un canevas qu'il sait habiller et colorer. C'est un conteur agréable ; mais par là même il ne faut pas lui demander des jugements bien sévères, il effraierait les lecteurs bénévoles, ce dont il aurait un regret infini. Aussi est-il toujours de l'avis de celui qui parle, et son originalité consiste surtout à n'en pas avoir.

Je passerai condamnation là-dessus ; mais ce que je ne puis admettre, c'est la négligence constante qui fait estropier les noms et les dates. Une simple lecture des épreuves suffisait pour corriger ces fautes, et quand on se pique d'avoir des lecteurs, encore faut-il les respecter en ne se moquant pas d'eux avec une désinvolture de mauvais goût. M. le baron de Saint-Amand gâte ainsi, et bien bénévolement, ses qualités, en ne

tenant pas compte d'une observation qui lui a été sans doute faite par tout le monde, et depuis longtemps. Malgré la rapidité avec laquelle il imprime des études trop hâtives, il devrait prendre le loisir de se donner plus de peine ou acquérir le talent de moins laisser remarquer ses négligences. G. DE G.

Mathias Corvinus, König von Ungarn (1458-1490), auf Grund archivalischer Forschungen bearbeitet, von Dr WILHELM FRAKNÓI. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891, in-8 de XVI-316 p., avec 48 illust. et 8 fac-similés. — Prix : 8 fr. 75.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est la traduction allemande d'un livre hongrois, paru quelques mois auparavant. L'auteur a préparé lui-même ou au moins sous ses yeux fait préparer cette traduction, qui ne peut manquer ainsi d'être exacte et fidèle.

En utilisant tous les travaux déjà parus, soit dans son pays, soit à l'extérieur, sur Mathias Corvin, Mgr Fraknói, président de l'Académie hongroise, pouvait faire œuvre de condensation utile; en consultant quelques sources inédites aux archives locales et étrangères (Dresde, Venise, Mantoue, Modène), il a complété les recherches de ses prédécesseurs sur quelques points intéressants. Il nous dépeint successivement sa naissance, sa jeunesse et son mariage avec la fille de Georges Podiebrad, après nous avoir exposé l'excellence des familles Hunyady et Szilágyi, d'où il sortait; son avènement au trône en 1458, ses réformes, ses campagnes, son influence en Bohême, ses relations avec les Papes, avec la maison de Bourgogne, ses luttes contre les Turcs, contre l'empereur Frédéric; puis il examine en détail le capitaine, l'homme d'État et le protecteur des lettres, après avoir montré à quelle époque la Hongrie parvint à son apogée.

Pour nous, il y a deux points dans le règne de Mathias Corvin qui appellent plus particulièrement notre attention : d'abord ses relations diplomatiques avec les pays occidentaux; ensuite l'importance de sa bibliothèque et l'incomparable beauté de quelques-uns des manuscrits qu'il fit exécuter dans le but de satisfaire son goût prononcé pour l'art, et notamment par le célèbre miniaturiste italien Attavantes. Et malheureusement ce livre, qui contient beaucoup de bonnes choses, des vues générales fort justes, une exposition très nette de la politique au XVe siècle, et qui, en outre, est illustré de quelques gravures, chartes, sceaux, médailles, le tout fort habilement réuni, ne nous satisfait pas entièrement sur les deux points que nous venons d'indiquer. Les quelques lignes consacrées aux rapports de Corvin avec la France et la Bourgogne sont loin de nous aider à comprendre la nature de ces rapports, et il eût été facile, croyons-nous, de donner plus de nouveauté à ce côté de la politique du règne; il eût été possible aussi de frapper à des portes

nouvelles et de demander aux archives de la ville de Strasbourg (liasse AA. 215) quelques détails inédits.

Tout ce qui touche à l'histoire de la reconstitution et à la description de la célèbre bibliothèque de Mathias Corvin a été regrettablement négligé, et je me demande pourquoi Mgr Fraknói, qui connaît assurément les travaux de M. J. Csontósi sur la matière, ne les a ni cités ni utilisés. Il y aurait eu intérêt à dresser une liste complète des manuscrits actuellement connus qui proviennent de cette bibliothèque et se trouvent aujourd'hui dispersés. Il est vrai que chaque année amène en ce sens une découverte nouvelle, et la publication de V. Jagic, L. Thalloczy et F. Wikchoff, *Missale glagoliticum Hervoiae ducis Spalatensis*, a paru trop tard (Wien, 1891, in-4) pour pouvoir être même mentionnée par l'auteur du livre sur Mathias Corvin. Il en est de même d'un article de Ch. Abel sur les panégyriques de ce roi écrits par les écrivains italiens du xv° siècle. Enfin nous n'eussions pas paru trop exigeant en réclamant de Mgr Fraknói une liste des portraits connus de Mathias Corvin (ou considérés comme tels) ; l'iconographie de ce prince a déjà attiré l'attention de quelques érudits, et la peinture qui le représente dans les salles du musée Plantin, à Anvers, n'est ni la plus connue ni la plus contestable.

HENRI STEIN.

BULLETIN

A Course of Lenten Sermons on the sacred Passion and death of our Lord and Saviour Jesus Christ, by the R. P. SABELA. 2° édition. London, Burns and Oates, 1893, in-18 de 107 p.

Sept entretiens sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et un huitième, sermon de charité relatif à une œuvre chère à l'auteur, remplissent ce charmant et gracieux petit volume. Des considérations simples mais touchantes développent la piété du lecteur et attirent souvent ses larmes. Le R. P. Sabela n'a rien du grand orateur qui soulève les foules sur les ailes d'une majestueuse éloquence, mais il pénètre doucement les âmes, les atteint par les réflexions les plus humbles et les jette aux pieds du divin Crucifié.

G. P.

Il Processo logico e storico del basso cattolicismo. Discorso quarto per la ricostruzione della storia generale del cristianesimo pel dott. EMILIO SERRA GROPPELLO. Roma, Fratelli Bocca, 1893, in-18 de 130 p.

M. S. Groppello est un représentant parfait de la science italienne impie. Tout ce qui a fait la grandeur de sa patrie, il se croit obligé de le rejeter ou de le dénaturer. Ses méditations lui ont montré, dans l'histoire de ce qu'on appelle vulgairement l'Église, deux christianismes : un bon, le sien; un mauvais, celui des Papes. Cathare moderne, il expose les théories les plus renversantes et donne la portée de son jugement dans des phrases du genre de celles-ci : « Nous inclinons à reconnaître en Arius un esprit vigoureux, un champion du bon sens.... Pélage, ce champion du libre arbitre...., etc. » Pour lui, la divulgation de l'Évangile au premier siècle est une légende;

ce sont les moines qui ont inventé la divinité de Jésus-Christ, dont il n'est pas question avant le IVe siècle, etc.... — Par ces exemples, on peut juger du reste. Si c'est avec des arguments de ce genre que M. Groppello entend faire le procès « logique » et historique du christianisme, il risque fort de ne pas gagner sa cause. G. P.

Le Pain et la viande, par J. DE BREVANS, ingénieur agronome. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-18 de 360 p. et 86 fig. — Prix : 4 fr.

Le Chauffage et les applications de la chaleur dans l'industrie et l'économie domestique, par JULIEN LEFÈVRE, professeur à l'école des sciences. Paris, J.-B. Baillière, 1893, in-18 de 355 p., orné de 188 fig. — Prix : 4 fr.

Ces deux volumes font partie de la *Bibliothèque des connaissances utiles*. Le premier s'occupe des principaux aliments de l'homme, le pain et la viande; et il les suit dans toutes leurs transformations, depuis la naissance de la plante ou de l'animal, jusqu'au moment où ils se présentent au consommateur sous forme de pain et de mets préparé. Naturellement, dans ses exposés successifs, l'auteur aborde les conditions nécessaires pour que l'effet utile sur l'organisme soit produit et pour mettre en garde contre les détériorations et falsifications que ces diverses denrées peuvent subir. Livre instructif, rempli de renseignements économiques, statistiques et commerciaux. — Plus spécial est le sujet du second volume, exclusivement consacré aux moyens de chauffer et d'aérer les locaux habités. Les principaux systèmes employés sont décrits, peut-être avec une légère apparence de réclame pour certains d'entre eux. Mais les conseils généraux que chacun doit suivre dans l'ordinaire de la vie ne sont pas sans utilité, de même que les descriptions du chauffage des grands établissements publics offrent de l'intérêt. L'auteur continue par l'exposé des moyens de séchage et de dessication utilisés dans diverses industries. Pourquoi faut-il qu'il ait, plutôt en l'approuvant, terminé son ouvrage par l'exposé de la crémation des morts? Le technique y gagne peut-être, mais la chose n'était nullement nécessaire et devient vraiment regrettable. G. DE S.

Les Enfances Roland (*Nouvelle Bibliothèque bleue*), par le baron D'AVRIL. Paris, 8, rue François Ier, 1892, in-32 de 100 p. — Prix : 0 fr. 40.

M. le baron d'Avril continue à raconter les merveilleuses aventures de nos paladins; pour parler de la jeunesse de Roland, il a dû recourir à un poème en langue italianisée provenant, du reste, très probablement d'un original français, jusqu'ici inconnu. M. d'Avril arrive ensuite à la *Geste d'Aspremont*, où sont redites les premières prouesses du neveu de Charlemagne, et complète son gentil petit volume en empruntant à la *Geste de Girard de Viane* ce fameux combat d'Olivier et de Roland dont Victor Hugo a fait le sujet d'un épisode de la *Légende des siècles*, non d'après le vieux texte, qu'il ne connaissait pas, mais tout bonnement d'après un article de Pitre Chevalier publié dans le *Musée des familles* — source que dans ses prétentions bien peu fondées à l'érudition le poète n'a eu garde d'indiquer.

A ses précédentes publications M. d'Avril a joint quelques renseignements utiles certainement à la plupart de ses lecteurs. Peut-être aurait-il pu dire à la fin de son volume ce qu'étaient les trois œuvres que nous rappelions tout à l'heure et dont il a tiré un si bon profit. Peut-être aurait-il été bon aussi d'expliquer à un public à coup sûr peu romaniste ce titre : *Les Enfances Roland*. TH. P.

Pressant appel du clergé à l'épiscopat sur la situation religieuse. Lyon, imp. Alricy et Fauque, 1893, in-18 de 179 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur anonyme de cette brochure a d'excellentes intentions, parfois même d'heureuses idées : il s'est inspiré, cela est visible, des plaintes souvent trop justifiées des pauvres curés de campagne abandonnés par des évêques politiques à toutes les rancunes jacobines et aux plus pénibles difficultés de la vie journalière. Il lui manque malheureusement plusieurs choses que nous rangerons sous deux titres : 1° une connaissance exacte des lois canoniques, dont la simple observation suffirait à détruire beaucoup d'abus auxquels il cherche un remède. Ainsi il voudrait voir disparaître l'inamovibilité des archiprêtres : c'est un tort. Si les nominations, au lieu d'avoir lieu comme il s'en plaint page 50, grâce « à la faveur, etc., » étaient le fait du concours, preuve du mérite et de la valeur personnelle des candidats, ces fâcheux résultats n'existeraient pas; 2° il lui manque aussi une appréciation juste de la cause de ces malheurs, qui réside dans l' « assujettissement, » nié avec éclat par les intéressés, mais bien réel pourtant, de l'Église de Dieu à l'État.

Nous n'aimons pas non plus cette critique si amère des Universités catholiques. Elles ne sont pas parfaites, soit (où trouver la perfection en ce monde?); elles coûtent cher, oui encore ; mais si leurs résultats sont discutables, c'est non pas parce qu'elles sont inutiles, mais parce qu'on n'a pas su ou plutôt qu'on n'a pas voulu leur demander ce qu'elles devaient surtout donner. Au lieu des écoles de droit français, etc., si dispendieuses, et à côté de l'école normale préparatoire à la licence ès lettres ou ès sciences devenue nécessaire, si on s'était surtout attaché à développer le haut enseignement théologique et canonique, quels fruits de rénovation (j'allais dire de résurrection) n'aurait-on pas obtenus? C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que l'auteur dit à la page 44 à un autre propos : « Les grades sont toujours le criterium le plus assuré de la science et du travail. Un clergé sans grades, quand les derniers employés de l'État en sont pourvus, perdra de plus en plus aux yeux des populations en considération et en influence ; rien ne rehausse plus le caractère sacerdotal que d'être couronné de l'auréole de la science. »

L'ambition de certaines maisons religieuses n'est pas non plus un argument suffisant pour jeter d'une façon générale l'anathème sur des collaborateurs énergiques, souvent distingués, dont une administration plus habile pourrait tirer un profit considérable pour les diocèses. Il y a du vrai toutefois dans la réflexion suivante : « ....Sur le territoire de quelques paroisses s'élèvent des communautés d'un ordre contemplatif, occupant des immeubles dont la valeur s'élève à près de 2,000,000. Si les donatrices.... les avaient réservés à des œuvres de.... charité...., fondation d'orphelinats ou d'hospices, au soulagement de tant de prêtres infirmes ou indigents, et à assister des curés de campagne malheureux, qui sont dénués de toutes ressources pour soulager leurs pauvres et faciliter leur ministère, les résultats obtenus.... seraient des plus fructueux, etc. »

Les projets divers d'œuvres à établir : œuvres *cléricales*, *paroissiales*, *nationales*, ne manquent pas d'originalité et d'à-propos. On pourrait s'inspirer de certaines de ces idées avec un réel avantage, particulièrement de la pensée d'un paroissien dogmatique, liturgique et moral, sorte de *Prayer book* officiel mis à la portée de tous les fidèles et obligatoire ; quelques autres de ces projets sont de pures utopies. Nous partageons entièrement les vues de l'auteur relativement au mode défectueux de composition des conseils épiscopaux, aux pèlerinages bruyants et aux dithyrambes des journaux religieux ou semaines diocésaines, en l'honneur de « Monseigneur. » Il est grand

temps de taxer à leur valeur ces arbitraires, ces enthousiasmes de commande et ces plates flagorneries. G. Péries.

La Civilisation florentine du XIIIe au XVIe siècle, par F.-T. Perrens. (*Bibliothèque d'histoire illustrée*). Paris, May et Motteroz, 1893. in-8 de 253 p. — Prix : broché, 4 fr. ; cart., 5 fr.

M. Perrens, de l'Institut, semblait désigné pour tirer de sa volumineuse et importante *Histoire de Florence* un volume de vulgarisation sur la civilisation florentine. Il apporte, en effet, sur les origines de Florence, ses mœurs, ses industries, son rôle dans les lettres et les arts, des chapitres très nourris de faits. Mais sur bien de points de détail l'auteur donnerait prise à la critique. Au chapitre sur les mœurs, où le côté religieux de Florence est regardé d'un point de vue bien étroit, on cherche vainement une mention des institutions charitables et notamment de la célèbre confrérie de la *Miséricorde*. Page 134, on apprend avec étonnement que « les savants de Byzance » avaient « propagé le goût » de la recherche des auteurs anciens *avant* l'époque de Pétrarque et de Boccace. Page 158, le sculpteur André de Pise était à Florence, et avait fait son œuvre fameuse des portes du Baptistère, bien avant de travailler aux sculptures du Campanile avec Giotto. Etc. L'illustration serait à louer, sans les nombreux portraits empruntés à des gravures modernes sans caractère et sans valeur. P. N.

L'Angleterre devant ses alliés. 1793-1814, par Paul Cottin. Paris, *Revue rétrospective*, 1893, in-8 de 100 p. — Prix : 2 fr. 50.

Assurément les exécutions, les massacres et, au même degré, les principes révolutionnaires, devaient-ils inspirer en Europe l'exaspération et le désir d'arrêter la propagande ; mais ni ces motifs ni aucun autre ne justifient le mépris des lois de la guerre, la perfidie substituée aux stratagèmes licites, la violation de la foi jurée, les sanglantes représailles, l'entente sournoise avec les ennemis de toute société. M. P. Cottin se propose de montrer que la perpétration de tels actes a pesé cruellement sur les alliés du cabinet de Londres, si elle a profité à l'Angleterre. Il est à propos de rappeler ces faits aujourd'hui qu'on peut s'attendre d'un jour à l'autre — ou plutôt d'un ministère à l'autre — à voir l'Angleterre devenir le caudataire, plus ou moins franc, de la Triple Alliance. Les premières victimes ont été les royalistes de Toulon, qui furent lâchés honteusement dès que les Anglais eurent brûlé notre arsenal et nos vaisseaux. — Puis vient la triste affaire de Quiberon. « Le cabinet anglais, dit M. Cottin, avait deux buts distincts : 1° d'opérer une diversion et d'entretenir la guerre civile ; 2° de faire écraser par des républicains les émigrés qui représentaient l'élite de la marine française » (p. 35). Aussi, comme à Toulon, le gouvernement anglais tenait plus à détruire la marine française qu'à restaurer Louis XVII. M. Cottin nous conduit ensuite en Égypte, à Naples, en Espagne. Un chapitre intéressant est celui qui concerne l'accord avec les jacobins.

Le récit est animé ; on en élaguerait avec avantage les gros mots. L'un des principaux intérêts du livre consiste dans de copieuses citations de témoignages contemporains. A. d'Avril.

Histoire de l'islamisme et de l'empire ottoman, par L. de la Garde de Dieu. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-8 de 276 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur est hostile aux Turcs. Il leur reproche de violer les stipulations du traité de Berlin pour le règlement des frontières de la Grèce et du Mon-

ténégro, d'y réclamer des modifications à leur avantage, de négliger l'exécution des réformes promises et de provoquer ainsi de fréquents soulèvements en Crète et des agitations chez les « dociles Arméniens. » L'état misérable des plus fertiles provinces, la cession de Chypre à l'Angleterre, les affaires bulgares, sont autant de nouveaux griefs contre le sultan Abd-ul-Hamid, accusé de despotisme et de projets belliqueux (p. 7, 8).

Toutes ces questions sont aussi graves que complexes. Pour les mettre en lumière, l'auteur remonte jusqu'au fondateur de l'islamisme et esquisse ensuite à grands traits l'histoire des Turcs à travers les siècles. Les sept premiers chapitres vont jusqu'à la paix de Carlovitz, le huitième est consacré à la décadence de l'islamisme, le neuvième et dernier à Abd-ul-Hamid II. Cette abondance de matières a eu pour suite inévitable un grand effort de concision. Aux questions soulevées dans la préface l'auteur n'a pas donné tous les développements qu'elles comportent. P. S. P.

Englands öffentliche Schulen von der Reformation bis zum Gegenwart, von ATHANASIUS ZIMMERMANN, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de 139 p. — Prix : 2 fr. 30.

Entstehung und erste Entwicklung der Katechismen des seligen Petrus Canisius, von OTTO BRAUNSBERGER, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de 187 p. — Prix : 3 fr. 10.

L'excellente revue des Pères jésuites, *Stimmen aus Maria Laach*, fait paraître à part des numéros complémentaires consacrés à certaines questions d'un caractère spécial ou d'ordre plus rigoureusement scientifique. De ce nombre sont les deux ouvrages dont nous venons de citer les titres. Le premier, contribution intéressante à l'histoire de la civilisation, nous fait connaître l'ancienne organisation scolaire d'Angleterre. C'était un travail précieux, étant surtout donné le peu d'attention qu'on semble avoir jusqu'ici accordé à l'histoire de l'instruction publique de l'autre côté du détroit. Le P. Zimmermann, très au courant des choses d'Angleterre, se trouvait mieux placé que personne pour l'entreprendre. C'est à la veille de la réforme qu'il nous décrit d'abord les écoles, puis il oppose l'exclusivisme étroit qui se fait jour sous Henri VIII, où les classes moyennes et pauvres sont systématiquement écartées de la science, avec les préoccupations toutes contraires de la reine Marie. Des pages intéressantes nous redisent la vie universitaire du XVIe et du XVIIIe siècle et les théories pédagogiques des Sturm, de Mulcaster, de Milton, de John Locke et d'Herbert Spencer. De très curieux renseignements sur l'abaissement intellectuel et religieux qu'on constate au XVIIIe siècle et pendant la première partie du XIXe, nous conduisent ensuite à l'époque moderne, également bien étudiée. — A signaler particulièrement : Vieux usages et jeux, p. 101-109.

— Le bienheureux P. Canisius eut en Allemagne un rôle admirable. Le P. Braunsberger nous raconte brièvement quelle activité dévorante le poussait à prêcher partout la parole de Dieu aux plus humbles et aux plus abandonnés. Le zèle des âmes et la pratique du ministère évangélique mettaient alors une foule de religieux, ses confrères et ses émules, à même de constater comme lui combien l'ignorance, plus que le vice encore, jetait les foules dans l'hérésie ou les empêchait d'en sortir. De là à la pensée de rédiger un livre où nos dogmes et notre morale se trouveraient contenus d'une façon appropriée aux intelligences les plus rudimentaires, aux gens les plus retenus par les travaux manuels, il n'y avait qu'un pas, mais un saint seul pouvait songer à le franchir définitivement. C'est au P. Laynez qu'on avait

d'abord demandé d'écrire un livre de doctrine chrétienne spécial à l'Allemagne, mais Canisius, qui avait déjà ses plans, les lui soumit et fut enfin chargé de cette tâche importante à laquelle le préparaient sa science, sa connaissance du monde, son habitude de l'enseignement, son talent d'écrivain, et surtout son cœur d'apôtre. Le grand catéchisme de Canisius fut une œuvre considérable qui rencontra les critiques les plus amères et les plus opposées, mais rien ne lassa le pieux jésuite et il multiplia ensuite ses labeurs dans le même sens, faisant tour à tour paraître des catéchismes plus succincts en latin ou en allemand, des écrits ou tracts spéciaux, et développant ou retouchant sans cesse son premier ouvrage. — L'étude du P. Braunsberger nous fait connaître dans le détail toutes ces entreprises admirables, et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur en lui prédisant intérêt et édification. G. P.

Souverains, hommes d'État, hommes d'Église, par CHARLES BENOIST. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-18 de 278 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y aurait sans doute des réserves à faire sur les conclusions de l'auteur, surtout sur ses appréciations; mais il est certain que c'est avec un cœur sincère qu'il a tracé les portraits qu'il nous présente, et qu'il a bien souvent rencontré juste en peignant les hommes et les choses que sa plume alerte décrit. Guillaume III, roi des Pays-Bas; Crispi et le prince Napoléon sont, au fond, des hors-d'œuvre; ce sont les *hommes d'Église* qui attirent M. Charles Benoist et le plus illustre d'entre les contemporains : Léon XIII. — Pour qui a eu l'honneur d'approcher le Saint-Père et pour qui connaît la vie du Vatican, cette esquisse est pleine de vérité; ôtez quelques traits inutiles de parallèle avec Pie IX (les comparaisons clochent toujours), un passage où les Papes du XVIe siècle sont représentés comme poussant au régicide (!!), et vous aurez une vue vraiment curieuse, un peu parisienne, mais nullement fantaisiste, de ce monde romain, si fin en politique, si doux de manières, si profond de pensées, si sage, si prudent, si paternel. — Le chapitre de la « nouvelle conception de la Papauté » est un des plus intéressants à lire, un des plus instructifs à méditer; celui qui l'a écrit n'est point un esprit à courtes vues, et comme les événements ont justifié en partie les prévisions de ces pages qui datent de 1890, il convient de reconnaître chez M. Ch. Benoist plus que du mérite littéraire. — Cette étude du Vatican le passionne : autour d'elle il groupe les paragraphes de ses deux chapitres « Le Pape. » « Le Pape écrivain; » et il ne quitte pas son sujet en portraiturant « Le cardinal Rampolla » — « Le cardinal Lavigerie. »

A la suite des prémisses d'une politique, il note les conséquences; ce ne doit pas être un « pratiquant, » certainement c'est un respectueux, et son témoignage garde plus de poids quand il s'incline devant la grandeur de la Papauté, majestueuse et immuable dans la diversité et la fécondité de son action. A ce titre, je recommande la lecture très courte, très attachante de ce petit volume, qui donne une note vraiment topique de la situation et peut jeter de la lumière dans des esprits étonnés, mal renseignés, peut-être prévenus. G. DE G.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Paris, Hetzel; Quentin, 1893, 2 vol. in-12 de 264 et 200 p. — Prix : 4 fr.

Les deux derniers volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ont récemment paru et complètent l'édition des œuvres du poète. Ils nous font connaître de premiers vers supérieurs déjà à ceux que faisaient les académiciens les plus en renom de l'époque, mais où l'on ne découvre pas

encore un génie qui devait tant de fois se manifester. Ils nous offrent aussi des essais en prose, une tentative de drame : *Inès de Castro*, une ébauche de *Bug Jargal*, des morceaux de critique et enfin une série de chapitres qui nous montrent Victor Hugo aux diverses phases de sa vie et nous initient à la conception et à l'éclosion des drames qui provoquèrent tant d'enthousiasme et tant de protestations. Que dans ces pages biographiques tout soit d'une incontestable exactitude, c'est ce dont les minutieuses et malicieuses recherches de M. Ed. Biré nous font douter; mais on ne peut nier qu'on les lira avec intérêt, tout en regrettant que le caractère de l'homme n'ait pas été égal à son immense talent. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le docteur CHARCOT, l'une des illustrations de la France médicale contemporaine, est mort le 16 août. Né à Paris en 1825, c'est aussi dans cette ville qu'il fit ses études. Après quelque temps passé comme interne dans les hôpitaux de la capitale, il y devint chef de clinique (1852), puis se fit recevoir docteur (1853). Médecin des hôpitaux en 1855, agrégé en 1860, c'est en 1862 qu'il commençait à la Salpêtrière le cours qui fonda sa réputation. On lui doit l'organisation du musée anatomo-pathologique et du laboratoire avec atelier photographique établis à la Salpêtrière en 1878. Tout le monde sait que ce sont surtout ses recherches sur les maladies nerveuses qui ont donné à M. Charcot une place éminente parmi les médecins contemporains. Sans parler des nombreuses sociétés savantes de France et de l'étranger qui lui avaient donné place parmi leurs membres, nous nous bornerons à rappeler qu'il avait obtenu un fauteuil en 1873 à l'Académie de médecine, et dix ans plus tard à l'Académie des sciences. De nombreux articles de lui ont paru dans les principales revues médicales, et notamment dans celles qu'il avait fondées lui-même, comme les *Archives neurologiques*. Nous ne pouvons que regretter ici le matérialisme qui présidait à tous les travaux du docteur Charcot, dont voici une liste assurément bien incomplète, mais où il ne manque, croyons-nous, aucune de ses œuvres capitales : *De l'Expectation en médecine* (1857, in-8) ; — *De la Pneumonie chronique* (1860, in 8) ; — *La Goutte, sa nature, son traitement et le rhumatisme goutteux*, ouvrage traduit de l'anglais d'Alfred Baring Garrod par Auguste Ollivier et annoté par J.-M. Charcot (1867, in-8); — *La Médecine empirique et la médecine scientifique* (1867, in-8) ; — *Leçons cliniques sur les maladies des vieillards et les maladies chroniques* (1868-1869, 2 vol. in-8) ; — *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1873-1884, 3 vol. in-8) ; — *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins* (1877, in-8) ; — *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, avec MM. Bourneville et P. Regnard (1878-1881, 3 vol. in-4) ; — *Mémoires sur les localisations motrices dans l'écorce des hémisphères du cerveau*, à la suite de la traduction par M. de Varigny du traité du docteur David Ferrier : *De la localisation des maladies cérébrales* (1879, in-8) ; — *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau et de la moelle épinière* (1880, in-8) ; — *Leçons sur les conditions pathogéniques de l'albuminurie* (1881, in-8) ; — *Les Démoniaques dans l'art*, en collaboration avec M. le docteur Paul Richer (1887, in-8) ; — *Les Difformes et les malades dans l'art*, avec le même (1889, in-8); — *Les Sciences biologiques en 1889* (1889-1893, in-8); — *Traité de médecine*, en collaboration avec ses deux élèves, les docteurs Bouchard et Brissaud (1891-1893, 5 vol. in-8); — *Clinique des maladies du système nerveux. Leçons, mémoires,*

notes et observations (1892, in-8); — *Leçons du mardi à la Salpêtrière* (1893, in-8); — *Contribution au diagnostic différentiel entre l'hystérie et les maladies organiques du cerveau* (1893, in-8). La maison Lecrosnier et Babé publiait depuis 1886 la collection de ses *Œuvres complètes*, dont les volumes suivants ont paru jusqu'ici : Tomes I à III. *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1886-1887); Tome IV. *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau* (1887); Tome V. *Leçons sur les maladies du poumon et du système vasculaire* (1889); Tome VI. *Leçons sur les maladies du foie et des reins* (1888); Tome VII. *Maladies des vieillards, goutte et rhumatisme* (1889); Tome VIII. *Maladies infectieuses* (1889); Tome IX. *Hémorragie et ramollissement du cerveau. Métallothérapie et hypnotisme, électrothérapie* (1890).

— C'est une perte considérable que vient de faire l'érudition française en la personne de M. Julien Havet, mort à Saint-Cloud le 19 août 1893, à peine âgé de quarante ans. Il était né à Vitry-sur-Seine (Seine), le 4 avril 1853. Il sortit premier de l'École des chartes (1876). Ses qualités d'érudit le signalèrent vite à l'attention d'abord de ses confrères (qui le nommèrent membre du comité de publication), puis du monde savant. Il n'est pas besoin de rappeler le bruit que firent les études parues il y a quelques années dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et où sa critique pénétrante débrouilla des questions difficiles de la diplomatique mérovingienne. L'édition de Gerbert qu'il a donnée à la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, et qui est sans contredit l'une des meilleures, sinon la meilleure publication de ce recueil, mérite aussi d'être signalée particulièrement ici. Conservateur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, M. Havet employait un zèle actif et intelligent à la direction délicate du bureau des entrées (dépôt légal, reliure et acquisitions); et sa mort laisse dans cet établissement un vide peu aisé à combler. Voici les principales publications dues à M. Julien Havet : *Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes (1198-1461)* (1876, in-8); — *Les Cours royales des îles normandes* (1878, in-8); — *La Frontière d'empire dans l'Argonne; enquête faite par ordre de Rodolphe de Habsbourg à Verdun en mai 1288* (1881, in-8); — *L'Hérésie et le bras séculier au moyen âge* (1881, in-8); — *Chronique de Bourges, 1467-1506, par Jean Batereau* (1882, in-8); — *Compte du Trésor du Louvre sous Philippe le Bel* (1884, in-8); — *La Formule N. rex Francorum vir ins.* (1885, in-8); — *Les Découvertes de Jérôme Vignier* (1885, in-8); — *La Date d'un manuscrit de Luxeuil* (1885, in-8); — *L'Écriture secrète de Gerbert* (1887, in-8); — *Les Chartes de Saint-Calais* (1887, in-8); — *La Tachygraphie italienne du Xe siècle* (1887, in-8); — *Une Charte de Metz accompagnée de notes tironiennes* (1888, in-8); — *Les Origines de Saint-Denis* (1889, in-8); — *La Donation d'Étrépagny* (1890, in-8); — *Lettres de Gerbert* (1889, in-8); — *Igoranda ou Icoranda, notes de toponymie gauloise* (1892, in-8).

— Le 21 juillet dernier est mort à Orléans M. Remi Boucher de Molandon, ancien président de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, membre non résidant du Comité des travaux historiques, érudit distingué auquel on doit un grand nombre de publications archéologiques et historiques, principalement sur Orléans-Genabum, sur Jeanne d'Arc et sa famille. Nous citerons par ordre de date : *Étude sur une bastille anglaise du XVe siècle* (1858, in-8); — *Note de Guillaume Giraut, notaire à Orléans, sur la levée du siège de 1429* ; — *Nouvelles études sur l'inscription romaine de Mesves* (1868); — *Charles d'Agier, évêque d'Orléans* (1868); — *La Salle des thèses de l'Université d'Orléans* (1872); — *Première expédition de Jeanne d'Arc; le ravitaillement d'Orléans* (1874); — *La Famille de Jeanne d'Arc; son séjour*

dans l'Orléanais (1878); — *Les Comptes de ville d'Orléans des XIVe et XVe siècles, de 1384 à 1460* (1880); — *Documents orléanais du règne de Philippe-Auguste* (1881); — *Élections communales d'Orléans, le 6 mars 1485* (1881); — *La Délivrance d'Orléans et l'institution de la fête du 8 mai* (1883); — *Jacques d'Arc, père de la Pucelle* (1885); — *Jacques Boucher, trésorier général du duc d'Orléans* (1889); — *L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc à Orléans* (1892).

— M. le chevalier Constantin von Wurzbach-Tannenberg, l'auteur du *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, est mort dans le courant du mois d'août. Né à Laibach le 11 avril 1818, il fut, à la suite d'études faites dans les écoles de sa ville natale, contraint par son père d'aller apprendre le droit à l'Université de Gratz. Plus tard et pendant qu'il était engagé sous les drapeaux, il prit à Lemberg le titre de docteur en philosophie (6 juillet 1843). La même année il fut attaché à la bibliothèque de cette Université. Ses articles dans l'*Amtliche deutsche Zeitung*, de Lemberg, attirèrent sur lui l'attention du comte Stadion, qui le fit attacher à la Bibliothèque impériale de Vienne (1848), puis à la bibliothèque administrative du ministère de l'intérieur (1849). C'est sur la demande du ministre Bach qu'il publia, de 1853 à 1857, ses trois rapports sur le mouvement intellectuel dans la monarchie austro-hongroise. Il fonda, vers la même époque, l'*Oesterreichische Bibliographie*, à laquelle a succédé plus tard l'*Oesterreichisch ungarische Buchhändler Correspondenz*. C'est en 1856 qu'il commença le travail colossal par lequel il est le plus généralement connu, le *Biographisches Lexikon*, qu'il a heureusement pu achever avant de mourir par la publication du soixantième volume. Nous empruntons à la notice qu'il s'est consacrée dans le cinquante-neuvième tome de ce dictionnaire, la liste complète des ouvrages qu'on lui doit : *Mosaik* (1840, in-8), mélange de poésies épiques et lyriques, publié sous le pseudonyme de W. Constant; — *Elemente der Geometrie* (1845, in-8); — *Der Dichter und die Welt*, traduit du polonais de J.-J. Kraszewski (1846, in-8); — *Die Volkslieder der Polen und Ruthenen* (1846, in-8); — *Die Sprichwörter der Polen und Ruthenen* (1846, in-12); — *Publicistische und parlamentarische Studien* (1848, in-12); — *Parallelen* (1849, in-32), publié sans nom d'auteur; — *Von einer verschollenen Königsstadt* (1850, in-32); — *Die Sprichwörter der Polen* (1852, in-12); — *Die Kirchen der Stadt Krakau* (1853, in-8); — *Novellistische Miniaturbibliothek* (1853, 10 vol. in-12), romans originaux ou traductions publiés sous le pseudonyme de Friedrich Selbach; — *S. Anselmus von Canterbury* (1854, in-8), traduction de l'ouvrage de Charles de Rémusat; — *S. Dominicus und die Dominicaner*, traduit du français d'E. Caro (1854, in-8); — *Cameen* (1854, in-32); — *Der Page des Kaisers* (1854, in-4); — *Das Elisabethen-Buch* (1854, in-8); — *Bibliographisch-statistische Uebersicht der Literatur des österreichischen Kaiserstaates* (1854-1857, 3 vol. in-8); — *Bibliographisches Centralorgan des österreichischen Kaiserstaates* (1858-1859, 2 vol. in-4); — *Das Schiller-Buch* (1859, in-4); — *Der Schiller-Kalender* (1859, in-12); — *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich* (1859-1892, 60 vol. in-8); — *Habsburg und Habsburg-Lothringen* (1861, in-8); — *Historische Wörter* (1862, in-8); — *Glimpf und Schimpf in Spruch und Wort* (1864, in-8); — *Mozart-Buch* (1869, in-12); — *Zur Salzburgischen Biographie* (1872, in-12); — *Cyclamen* (1873, in-8); — *Aus dem Psalter eines Poeten* (1874, in-8); — *Ein Madonnenmaler unserer Zeit, Eduard Steinle* (1879, in-8); — *Generalissimus Erzherzog Karl* (1880, in-12); — *Die Grossherzoge von Toscana* (1883, in-8); — *Aus des Kaisers Franz-Joseph Jugendtagen* (1888, in-12).

— On annonce encore la mort de M. le docteur Blanche, membre asso-

cié libre de l'Académie de médecine, bien connu par ses travaux sur les maladies mentales, mort dans la maison de santé qu'il dirigeait à Auteuil, le 16 août, âgé de soixante-treize ans; — de M. le capitaine Brosselard-Faidherbe, gendre du général Faidherbe, à qui l'on doit une relation de la première mission Flatters (1883, in-12), et d'excellentes recherches topographiques sur la vallée de la Mellacorée, mort le 19 août, à Coutances; — de M. Dubois, gérant de la *Correspondance hebdomadaire de la ligue catholique et sociale*, mort le 3 août; — de M. le chanoine Dumont, qui remplit avec distinction pendant plusieurs années les fonctions de supérieur du grand séminaire d'Annecy, mort le 8 août, à quatre-vingt-un ans; — de M. P. Fayet, inspecteur d'académie, collaborateur de l'*Univers*, à qui l'on doit, entre autres ouvrages sur l'enseignement : *Les Écoles de la Bourgogne sous l'ancien régime* (1873, in-8), mort à Châteauroux, le 7 août, âgé de quatre-vingt-quatorze ans; — de M. Charles Fizanne, membre de la Société de géographie de Paris et ingénieur civil, mort à Paris, le 6 août; — de M. Louis Gal, qui remplit pendant plusieurs années les fonctions d'administrateur-délégué au journal *la Liberté*, mort à Paris, le 6 août, âgé de soixante-sept ans; — de M. Félix Jahyer, publiciste, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 7 août; — de M. le docteur Lailler, ancien président de la Société de dermatologie, auteur de travaux estimés sur les affections cutanées, mort à Champeaux (Eure), le 11 août; — de M. Charles Lapierre, qui pendant vingt ans dirigea le *Nouvelliste de Rouen*, l'un des meilleurs organes conservateurs de la Seine-Inférieure, mort à Saint-Valery-en-Caux, le 19 août; — de M. Paul Létang, ingénieur électricien bien connu, mort le 6 août, à Paris; — de M. le docteur Michel Moreau-Wolf, membre de l'Académie de médecine, dont les recherches ont surtout porté sur les maladies des voies urinaires, mort à Paris, âgé de cinquante-cinq ans, le 11 août; — de M. J. Perrens, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur de divers travaux sur l'enseignement pharmaceutique, mort le 18 août; — de M. Ernest Rialan, archéologue breton, mort à Vannes, le 25 août, âgé de soixante-douze ans; — de Mme Anaïs Ségalas, à qui l'on doit des pièces de poésie et de théâtre et des romans et nouvelles, dont beaucoup ont paru dans les recueils pour la jeunesse (*Corsaire*, *Musée des familles*, *Revue pour tous*), morte le 1er septembre, à soixante-dix-neuf ans; — de M. Édouard-Auguste Vuatrin, professeur à l'École de droit, auteur, avec M. Batbie, d'un *Recueil des lois administratives*, mort le 28 août, à quatre-vingt-deux ans; — de M. Vincent Xambeu, inspecteur d'académie à Oran, mort le 10 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Thomas Archer, journaliste et homme de lettres, qui venait de publier cette année même *The Highway of letters* (in-8), mort en août, âgé de soixante-deux ans; — de Mme Fortunata Bottaro, femme de lettres italienne, directrice de *la Donna e la Famiglia*, qui a écrit pour la jeunesse de nombreux ouvrages, morte en août; — de M. George Brook, zoologue anglais, mort le 12 août, âgé de trente-six ans; — de M. Alexander Brown, astronome, mort à Londres, le 29 juillet; — de M. Herbert Dunnfield Darbishire, connu déjà par des travaux de philologie indo-européenne, bien qu'il soit mort à peine âgé de trente ans, le 18 juillet; — de M. l'abbé Domenico Galassini, pendant un temps directeur du séminaire de Finale (Émilie), auteur de nombreuses monographies sur l'éducation, mort à Reggio d'Émilie, le 10 juillet; — de M. Rudolph Grau, professeur de théologie à l'Université de Kœnigsberg en Prusse, mort le 7 août, âgé de cinquante-sept ans; — de sir Edward Hamley, connu tout à la fois comme nouvelliste et comme écrivain militaire, et notamment par un ouvrage sur la guerre de Crimée, mort le 14 août; — de M. Aldermar Abel

Heywood, éditeur à Manchester, mort à Bowden (Cheshire), le 19 août, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. Oscar Justinus, publiciste, mort le 7 août, à Bad-Rauheim; — de M. J.-H. Millard, collaborateur de l'*Athenæum*, et auquel on doit quelques ouvrages classiques, mort le 5 août, âgé de quatre-vingts ans; — du poète écossais S.-J. Griffith Morswyn, mort à Holyhead, le 9 août; — de M. Emilio de Olloqui, poète espagnol, mort au Caire dans la première quinzaine du mois d'août; — de M. G.-F. Parsons, journaliste et nouvelliste, collaborateur de *The New-York Tribune*, mort en août; — de miss Anne Pratt, à laquelle on doit *The Flowering Plants and Ferns of Great Britain;* — de M. le docteur Schrader, mort à Posen, le 18 août; — de M. George-W. Shrubsole, archéologue et géologue anglais, mort en août; — de M. Walter White, secrétaire adjoint et bibliothécaire de la Royal Society, auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que *A Month in Yorkshire*, *A Londoner's Walk to the Land's end*, mort à quatre-vingt-trois ans, dans le mois d'août.

Concours. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des lettres, met au concours les sujets suivants, pour l'année 1894 : 1° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiiie et xive siècles ; — 2° Étude sur l'évolution du roman français au xixe siècle; — 3° Étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État; — 4° Montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700; — 5° Histoire du Panthéon de Rome; — 6° Histoire et statistique des caisses d'épargne en Belgique; résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière. — La valeur des prix est de mille francs pour la troisième et la sixième question, et de six cents francs pour chacune des quatre autres questions. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. — Pour l'année 1895 : 1° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de la maison de Bourgogne, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée ? — 2° Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830 ; — 3° Étude critique sur les *Vies* de saints présentant un intérêt historique, de l'époque carlovingienne (depuis Pépin le Bref jusqu'à la fin du xe siècle); —4° Étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus ; — 5° Histoire du bouddhisme du Nord, spécialement au Népaul. Utilité des sources sanscrites pour l'étude du bouddhisme; — 6° Édition critique des fragments des ouvrages en prose de Varron cités par les écrivains anciens; — 7° Histoire de l'assistance publique dans les campagnes en Belgique. — Les prix sont de 800 francs pour chacune des cinq premières questions; de 600 francs pour la sixième et pour la septième. — Même liberté que ci-dessus pour la langue. — Rappelons que le délai pour le prix Stassart (Histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794) expirera le 31 janvier 1894. — La classe des lettres a ajourné jusqu'au 31 janvier 1894 inclusivement la clôture du concours Stassart (1,000 francs) pour la notice, en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège (1506-1566). — Le sujet du concours pour le prix de Saint-Genois (1,000 francs) est une étude en flamand sur l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du xvie et du xviie siècle. Délai

pour la remise des manuscrits : 31 janvier 1897. — Le sujet du concours pour le prix Joseph Gantrelle reste, pour la première période prolongée jusqu'au 31 décembre 1894 : Étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. — Pour la deuxième période (même délai), le sujet est une Édition critique et exégétique des biographies de Jules César, d'Auguste et de Tibère, par Suétone. Un prix de 2,750 francs est attribué à la solution de chacune de ces questions. Les mémoires devront être redigés en français, en flamand ou en latin. — Le prix Castiau (31 décembre 1895 ; 1,000 francs) sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. — Le prix Anton Bergmann est réservé à la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté), et comptant au moins 5,000 habitants. Le prix à décerner est de 3,000 francs. Le délai pour la remise des travaux expirera le 31 janvier 1897. — Le prix Teirlinck (1,000 francs) sera accordé au meilleur ouvrage sur l'Histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion des provinces belges sous Philippe de Bourgogne, vers 1430. Délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin : 31 janvier 1896.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 août, M. Clermont-Ganneau a donné lecture à ses collègues d'un mémoire sur Héron d'Alexandrie, dans lequel il établit que ce philosophe est postérieur à Jésus-Christ et non antérieur, comme on le croit généralement. — Dans la séance du 11 août, M. Oppert a fait une communication sur le document du roi Adadnirar, le plus ancien souverain connu de l'Assyrie. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 18 août. M. Heuzey fait ensuite une communication sur quelques documents découverts par M. de Sarzec et appartenant au musée de Constantinople. — Dans celle du 25 août, M. Oppert a terminé la lecture de son mémoire sur Adadnirar. M. Héron a ensuite entretenu l'Académie d'une découverte de monnaies romaines faite à Erdeven (Morbihan).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 août, M. Frédéric Passy a communiqué une étude sur ce qu'ont coûté à la France, en hommes et en pertes matérielles de tout genre, les guerres du commencement du siècle. Il évalue le nombre des morts à six ou sept millions. — Dans la séance du 12 août, M. Dareste a donné lecture d'un mémoire sur la réforme de la justice administrative en Italie. Cette lecture a provoqué différentes observations de la part de MM. Berenger, Aucoc, Bardoux, Cucheval-Clarigny et Glasson. — La discussion a continué dans la séance du 19 août entre MM. Glasson, Aucoc, Block, Doniol et Berenger. — Le 26 août, après la lecture par M. Ch. Lévêque d'un fragment de son ouvrage sur la psychologie musicale, M. Doniol a communiqué une étude historique intitulée : *Souvenirs sur Vergennes*.

Bibliothèque nationale. — Les personnes qui s'occupent de l'histoire du théâtre ne seront peut-être pas fâchées d'être informées que M. Marius Sepet a récemment achevé le *Catalogue des ouvrages et documents manuscrits relatifs à la littérature dramatique*, compris sous les numéros **293, 294 et 295** du classement général du fonds français à la *Bibliothèque nationale*. Cette partie des collections de ce riche dépôt comprend notamment les précieuses collections provenant de M. de Soleinne et du duc de la Vallière. Elle renferme de nombreux documents sur le théâtre du moyen âge : mystères, mora-

lités, farces), sur les origines de la tragédie en France et ses premiers développements dans la période antérieure à Corneille, sur les origines de l'opéra et du ballet, de l'opéra-comique et du vaudeville, sur le théâtre de la foire et sur le théâtre privé à l'usage de la haute société du XVIIIe siècle, enfin sur les pièces inspirées par les événements de l'époque révolutionnaire. Le catalogue dont il s'agit est manuscrit, mais il peut être aisément consulté par les travailleurs qui fréquentent la Bibliothèque nationale.

PARIS. — M. l'abbé Duchesne, le savant éditeur du *Liber pontificalis* et l'auteur de tant de travaux d'histoire ecclésiastique hautement estimés de tous les érudits, est occupé à la préparation d'un ouvrage considérable, qui comprendra les *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*. Nous reviendrons plus amplement sur cet ouvrage, dont le premier volume doit paraître vers la fin de l'automne.

— Nous signalerons aussi de M. l'abbé Duchesne une étude parue dans le dernier fascicule de la *Bibliothèque de l'École des chartes* sur *la Vie de sainte Geneviève* (tome LIV, p. 209-224). Le savant académicien y discute et détruit les arguments par lesquels M. Bruno Krusch s'était efforcé de donner comme une composition du xe siècle la biographie de la sainte, dont l'auteur prétend écrire dix-huit ans seulement après sa mort; il montre que la vie mérite tout autant de créance que les biographies de saint Martin de Tours ou de saint Séverin de Norique, et n'a pas moins de titres à être comptée parmi les documents historiques.

— Nous avons eu l'occasion de signaler la première livraison de la *France-album*. Cette publication, dont le numéro 8 vient de paraître, s'affirme de plus en plus curieuse et brillante. Nous recommanderons toutefois aux rédacteurs de la *France-album* de surveiller de plus près leurs notices abrégées, très utiles, qui contiennent quelques erreurs. Chaque numéro de cette collection embrasse un arrondissement. C'est ainsi que nous avons à noter aujourd'hui les numéros 2 à 8 qui sont, par l'image, la description fort exacte des portions suivantes du territoire : n° 2, arrondissement de *Pau* (Basses-Pyrénées); n° 3, arrondissement de *Grenoble* (Isère); n° 4, arrondissement de *Pont-l'Évêque* (Calvados); n° 5, arrondissement de *Dieppe* (Seine-Inférieure); n° 6, arrondissement de *Saint-Malo* (Ille-et-Vilaine); n° 7, arrondissement de *Besançon* (Doubs); n° 8, arrondissement d'*Avignon* (Vaucluse). — A la suite des nombreuses gravures que renferme chaque livraison se trouve une carte de l'arrondissement. Quand on feuillette ces ravissants albums, on se sent, malgré soi, pris du désir d'aller voir, dans leur réalité, les belles choses (sites et monuments) qu'ils reproduisent. Les « petites bourses » pourront, à la rigueur, se contenter de voyager en imagination, en dépensant 0 fr. 50, prix du numéro. Si jamais une entreprise en a donné, comme l'on dit, « pour son argent, » c'est bien certainement celle de la *France-album*.

— Plusieurs fois déjà il a été ici question de la *Revue rétrospective*, dont le tome XVIII vient de paraître (Paris, 55, rue de Rivoli, in-16 de XI-432 p.). Ce volume publie un grand nombre de documents qui ne peuvent manquer de piquer la curiosité des chercheurs et des travailleurs. Parmi les choses reproduites, il faut noter d'une façon particulière les *Souvenirs de la guerre d'Espagne, par un adjudant de chasseurs*. Inédits jusqu'à présent, ces Souvenirs font naître involontairement dans l'esprit des pensées de rapprochement entre la situation des Espagnols, de 1809 à 1812, et celle contre laquelle nous avons eu à nous débattre en 1870-1871, avec moins de succès, hélas! C'est, à la vérité, de l'histoire vue par le gros bout de la lorgnette; mais, par cela même, elle nous paraît d'autant plus intéressante. —

Donnons aussi une mention à l'*Éducation d'un gentilhomme au XVIIIe siècle. Correspondance du lieutenant général marquis de Danvet (1770-1773)*, et à *la Vraie Défense d'Huningue (1815)*; jetons un coup d'œil indiscret sur *la Garde-robe d'une grande dame au XVIIIe siècle* (la marquise de Marignane) et, pour n'avoir pas à nous étendre outre mesure, reconnaissons que ce nouveau volume de la *Revue rétrospective* est digne à tous égards de ceux qui l'ont précédé.

— La *Revue jeune*, devenue avec son neuvième numéro (janvier 1893), *l'Art et la vie*, a pris en juillet le caractère d'une revue bi-mensuelle (Paris, 51, rue Monsieur-le-Prince, 10 fr. par an). Il n'est pas inutile de faire connaître à nos lecteurs les tendances de ce nouveau périodique. Pour cela nous ne saurions mieux faire que d'emprunter quelques lignes au programme du numéro de janvier : « L'intellectualisme qui régnait depuis les doctrines de 1850, qui a produit, d'une part, des conceptions d'art scientifique comme le naturalisme, ou d'art formel, plus *extérieur* encore, comme le parnassisme, — de l'autre, des conceptions morales comme celles de MM. Taine et Renan : utilitarisme grossier ou dilettantisme raffiné, cet intellectualisme agonisait dans ces deux domaines à la fois, se mourait de ses excès mêmes : en art dans l'analyse exaspérée, en morale dans un pessimisme inassouvi.... Au lieu de poursuivre le point de vue utilitaire qui avait conduit nos devanciers jusqu'au domaine sociologique, nous nous retirions dans le domaine personnel non par un acte de réflexion, ce qui était le procédé des ironistes, mais par un acte de concentration. Nous voulions avant tout avoir une vie intérieure pour l'exprimer ensuite dans nos actes et dans nos écrits. Pour la plupart d'entre nous, à des degrés divers, l'art consistait dans l'*émotion*, dans le *frisson*, dans l'*intense*, et nous voulions ces qualités pour elles-mêmes et non pour un but étranger. Ce n'était pas l'art pour la vie, mais l'art par la vie.... Nous pouvons voir aujourd'hui les tendances morales primitives se transformer peu à peu en tendances esthétiques.... La solution prochaine.... est une solution esthétique.... Le procédé d'art.... c'est la *sympathie* avec laquelle tous veulent éclairer les œuvres, les hommes et les choses.... Après le règne de *l'idée*, le règne de *l'effort* moral, mais après le règne de l'effort, montons au *règne de la grâce*. »

— Comme d'habitude, le journal *l'Illustration* a publié, pour 1893, un numéro spécial (prix : 2 fr.) relatif au *Salon*. Avec juste raison, M. Alfred de Lostalot fait remarquer, dans sa chronique, que, malgré le talent des exposants, talent qui, en la présente année, a couru littéralement les galeries du palais des Champs-Élysées, « aucune œuvre ne s'impose. » Ce qui n'empêche pas que l'on feuillettera avec le plus grand intérêt les trente-deux pages de ce *Salon*, qui renferme un choix heureux des tableaux exposés.

— *L'Aérophile, revue mensuelle illustrée, organe de l'Union aérophile de France* (Paris, 113, boulevard Sébastopol, 10 fr. par an), ne s'intéresse pas uniquement « au perfectionnement de la navigation aérienne, » mais à « tout ce qui a trait à la science de l'air, à l'étude de l'océan aérien. » C'est en janvier que la revue a commencé de paraître sous la direction de M. Georges Besançon.

— La Société des parlers de France, fondée en 1888, vient de lancer en juillet son premier *Bulletin* bimestriel (Paris, H. Welter, 6 fr. par an). Ce premier numéro s'ouvre par la reproduction du discours prononcé à la clôture du congrès des sociétés savantes, le 26 mai 1888, par M. Gaston Paris, et dans lequel l'illustre académicien résume l'état de nos connaissances sur les patois parlés dans notre pays, et explique ce qu'il reste à faire à la science de ce côté. La Société des parlers de France ayant décidé de dresser

pour l'exposition universelle de 1900 une carte linguistique de notre pays, M. l'abbé Rousselot donne dans le premier numéro du *Bulletin* des instructions précises sur la manière de mener l'enquête qui permettra de l'établir.

— La deuxième année de l'*Annuaire général de la photographie*, qui se publie sous les auspices de l'Union nationale de photographie et de l'Union nationale des sociétés photographiques de France, vient de paraître (Paris, Plon et Nourrit; Gauthier-Villars, in-8 de 670 p. avec fig. et 10 planches). La première partie donne les renseignements officiels : sociétés, expositions, journaux, douanes, jurisprudence, brevets; on y trouvera notamment les résolutions des deux congrès de 1889 et de 1891. Les Variétés, qui composent la seconde partie, sont, outre la Revue de l'année photographique, rédigée avec soin par MM. Ch. André, E. Wallon, R. Colson et Maurice Bucquet, une série de notices d'intérêt pratique, dues à d'excellentes plumes. MM. P. Bourgeois, G. Maréchal et Fleury-Hermagu passent en revue dans la troisième partie toutes les inventions récentes. Enfin le volume contient, avec la bibliographie photographique de l'année, une liste d'adresses des photographes. Ajoutons que le prix de l'Annuaire (3 fr. 50) est vraiment étonnant, en raison de l'excellente impression de l'ouvrage et de tout ce qu'il contient.

— Nous notons dans le fascicule de juillet des *Études religieuses* (p. 507-511) une *Contribution à l'histoire de l'imprimerie*, dans laquelle le savant P. Sommervogel fait quelques additions au *Dictionnaire* de Deschamps, et signale des livres imprimés dans des villes où ce bibliographe n'a pas trouvé trace de l'imprimerie, ou à une époque antérieure aux plus anciennes impressions connues.

Alsace. — La Société belfortaine d'émulation vient de faire paraître le numéro 12 de son *Bulletin* (Belfort, imp. du journal *la Frontière*, in-8 de xxxvi-145 p., avec un plan en couleurs). Presque toutes les études qui figurent dans ce volume méritent une mention, savoir : *Observation sur le terrain diluvien des environs de Belfort*, par MM. Lucien Meyer et Pierre Merle; — *Les Grottes de Cravanches*, par le capitaine V. Jannesson; — *Collations et revenus des cures des seigneuries de Belfort, du Rosemont et d'Angeot au XVIe siècle*, par D. R. (M. Dubail-Roy) (tirage à part, 16 p.); — *Opérations militaires dans la Haute-Alsace depuis le début de la guerre de 1870 jusqu'au moment de l'investissement de Belfort*, par le capitaine G.; — *Matthieu Bardy, docteur en chirurgie (1764-1848)*, par M. Matthieu-Henri Bardy; — *Les Grillons du Châtelot*, fable, texte en patois de Châtenois, par M. Auguste Vautherin; — *Villages disparus près de Châtenois*, par le même; — *Essai sur la géologie du sol de Belfort*, par M. Kuntz; — *Mémoire historique sur le blocus de Belfort aux invasions de 1813-14 et 1815*, d'après le manuscrit Pierron, publié avec des notes, par M. D. R. (tirage à part de 16 p.); — *Les Romains ont-ils occupé la vallée de Massevaux?* par M. A. Gindre; — *La Bataille d'Arioviste, en l'an 58 avant J.-C., étude sur le champ de bataille et la direction des opérations militaires*, par le général K. von Weith, introd. et trad. par M. F.-G. Dubail-Roy (tirage à part de 26 p.); — *Les Vieux châteaux d'Essert et de Bavilliers*, par D. R. et K. (tirage à part de 12 p.). La Société belfortaine d'émulation a, cette année, remarquablement composé son volume, dont l'impression, toutefois, laisse à désirer.

— M. l'abbé Auguste Ingold publie le *Voyage littéraire en Alsace de Dom Mabillon* (Colmar, imp. Jung, in-8 de 16 p.). C'est la première traduction qui ait été donnée des pages de l'*Iter germanicum* relatives à l'une de nos plus chères provinces. L'excellent traducteur a raison de penser que ces pages méritaient d'être tirées de l'oubli. Il a entouré sa version de notes fort

nombreuses, parmi lesquelles on en distingue deux où l'illustre bénédictin est pris en faute, une fois au sujet de l'étymologie du nom du monastère d'Ebersmünster, une autre fois, au sujet de « ce qu'au témoignage de Gassendi, remarqua dans l'église d'Utrecht le grand Peiresc. »

Artois. — M. Pagart d'Hermansart publie, dans le *Bulletin historique de la Société des antiquaires de la Morinie* (tirage à part, Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 22 p.), des renseignements fort intéressants sur l'*Organisation du service des pestiférés à Saint-Omer, en 1625;* sur les mesures prises pour le transport des corps morts; sur l'organisation des services médical et chirurgical; sur la médication suivie; sur les précautions d'isolement des pestiférés : sur le concours des ordres religieux; enfin sur les saints invoqués contre la terrible maladie (saint Omer, saint Bertin, Notre-Dame des Miracles, saint Adrien). Relevons (p. 3) une note inutile pour dire que l'on appelait en Flandre le corps municipal « le Magistrat. » Cette appellation n'a rien absolument de particulier à la Flandre.

Béarn. — Qu'est-ce que *Ramond?* Bien des jeunes gens, bien des savants même l'ignorent. M. Tamizey de Larroque l'a ressuscité, et, ma foi! tout vivant, plein de science et pétillant d'esprit. C'était un Strasbourgeois, qui fut professeur à l'École centrale de Tarbes, préfet du Puy-de Dôme, homme de cœur et homme de bien, mais surtout amateur d'histoire naturelle et passionné pour les Pyrénées, à tel point qu'on l'a surnommé le « peintre des Pyrénées. » C'est à un ami qui avait les mêmes goûts et les mêmes vertus qu'il écrivait les vingt-trois lettres que M. Tamizey de Larroque a publiées dans la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale* (mars 1893), et qui dévoilait tout à la fois les exquises qualités dont nous parlions tout à l'heure, et sa passion si vivace pour les belles montagnes du midi de la France. Ajoutons qu'avec un pareil texte, pétri d'esprit et de franchise gauloise, l'éditeur a su fournir des notes exquises où surabondent l'érudition et la malice, parfois même la charité chrétienne.

Bretagne. — On lira avec intérêt *Une Saisie de navires marchands anglais à Nantes en 1587. Documents inédits*, publiés par M. Paul Parfouru (Rennes, typ. Oberthur, gr. in-8 de 47 p. Extrait des *Annales de Bretagne*). Le savant paléographe nous a révélé un curieux épisode de la lutte plusieurs fois séculaire entre marins bretons et marins anglais. Aucun historien de la Bretagne n'avait mentionné la saisie de 1587, et il faut savoir gré à M. Parfouru d'avoir si heureusement découvert et si bien publié une série de pièces utiles pour l'histoire maritime et commerciale de Nantes et de la province.

Champagne. — Excellente et curieuse étude que : *Les Postes et les messageries à Reims du moyen âge à la fin de l'ancien régime. Extraits des archives de cette ville*, publiée avec une introduction et des tables par M. Henri Jadart (Reims, Michaud, gr. in-8 de 96 p.). Après avoir rappelé, en un court préambule, ce qu'étaient les postes et les messageries à Reims, du moyen âge à la fin de l'ancien régime, M. Jadart expose ce que l'on trouve relativement à ce sujet dans les archives municipales de Reims, dans divers dépôts particuliers, dans les recueils inédits de la bibliothèque de Reims. La monographie de M. Jadart permettra de compléter tous les ouvrages généraux sur l'histoire des postes en France.

Dauphiné. — M. le chanoine Paul Guillaume vient de faire imprimer son *Rapport sur les archives des Hautes-Alpes en 1892-1893* (Gap, A. Fillon, in-8 de 14 p.). Le savant archiviste donne de curieux renseignements sur les accroissements du dépôt qui lui est confié, accroissements qui consistent surtout en anciennes minutes de notaires (xive siècle). Puissent toutes nos

archives départementales recueillir, comme les archives de Gap, beaucoup de registres de ce genre! Puissent-elles aussi avoir toutes des archivistes aussi zélés que M. l'abbé Guillaume qui, en sa féconde administration, a augmenté de plus de 2,000 volumes manuscrits le fonds déjà si riche et si bien inventorié par lui des documents que lui avaient transmis ses prédécesseurs!

Franche-Comté. — M. Marchandon de la Faye vient de publier un travail des plus intéressants sur *l'Abbaye de Château-Chalon* (Paris, librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, in-8 de 109 p.). Admirablement imprimée sur vélin, cette notice est, de plus, illustrée avec un soin particulier; un grand plan est joint à la brochure. Sous le rapport matériel, l'ouvrage est donc parfait; il ne l'est pas moins à tous les autres points de vue. L'auteur a retracé l'histoire de cette célèbre abbaye de dames, d'après les travaux antérieurs de Le Riche, Dunod, Rousset et Vaissière; il a aussi publié une liste des abbesses et donne une description empruntée au *Dictionnaire géographique, historique et statistique de la Franche-Comté* (Jura), de Rousset. Il a également décrit l'église de Château-Chalon et les ruines encore imposantes de l'abbaye. On trouvera à la suite de ce joli volume les Inventaires des titres et papiers de Château-Chalon rédigés en 1742 et 1762; ces documents seront fort utiles pour ceux qui auront à s'occuper à l'avenir de l'histoire de la région. Mais ce qui est peut-être ici le plus curieux à divers titres, ce sont les lettres de Mme de Stain, la dernière abbesse, adressées, entre les années 1802 et 1808, à l'abbé Meignier, et communiquées à l'auteur par M. et Mme Pfyffer d'Altishofen. Écrites avec un souverain mépris de la grammaire, elles amuseront beaucoup les apôtres actuels de la réforme orthographique, et bien entendu aussi ses adversaires.

— Que de choses suggestives l'on peut lire dans le petit volume de M. Julien Feuvrier : *Notes historiques sur la ville de Dole* (Dole, A. Krugell, petit in-16 de 142 p.). L'auteur, dans son premier chapitre : *Dole ou Dôle*, expose très judicieusement les raisons qui militent en faveur de la première de ces deux manières d'écrire. Il proscrit l'usage de l'accent circonflexe contre lequel, en diverses circonstances, le *Polybiblion* s'est élevé. M. J. Feuvrier nous parle ensuite, de la façon la plus attachante, de l'*Ermitage du Mont-Roland* et de *la Prise* et du *Sac de Dole en 1479*, où l'épisode héroïque de « la cave d'Enfer, » bien connue des Comtois, est, dans une certaine mesure, révoqué en doute. Il est également question ici des mœurs de la gent « escholière » et de la milice urbaine au XVIIe siècle, du fameux siège de 1636, qu'un prince de Condé dut lever, des causes de rivalité entre Dole et Besançon, etc. Comme forme et comme fond, cet ensemble de courtes études mérite des éloges.

— On doit à M. Paul Guichard un *Souvenir de la promenade du cercle catholique ouvrier de Besançon au Mont-Roland, le 23 juillet 1893* (Besançon, imp. Bossanne, petit in-16 de 14 p.). Cette plaquette est tout à fait dans le ton qui convenait pour la circonstance, et les vers sont bons; nous regretterons cependant que l'auteur, par surcroît, n'ait point eu l'idée de décrire ce coin si pittoresque du paysage dolois que la croix domine.

Guyenne et Gascogne. — Annonçons un important ouvrage sur lequel le *Polybiblion* reviendra : *Une province à travers les siècles. Histoire de l'Agenais*, par M. Jules Andrieu (Agen, Ferran; Paris, A. Picard, 2 vol. gr. in-8 de x-306 et 396 p.). Ces deux volumes, d'une magnifique impression, constituent l'histoire de l'Agenais la plus complète et la meilleure connue jusqu'ici.

— On vient de publier à Bordeaux, sous le titre de *Jules Delpit, 1808-1892*, un extrait du tome XVII des *Archives historiques du département de la Gi*

ronde (imp. Gounouilhou, in-4 de 70 p.). Ce recueil, dû aux soins de MM. F. Habasque, A. Ducaunnes-Duval et Ch. Marionneau, est orné d'un portrait de J. Delpit et se compose : 1° d'une notice biographique à laquelle sont mêlés divers documents inédits signés de noms illustres (Mignet, Quicherat, Augustin Thierry, Vuillemain); 2° du récit des funérailles avec reproduction des discours prononcés sur la tombe du fondateur de la Société des archives historiques par MM. Barckhausen, Habasque et Marionneau; 3° de la bibliographie très minutieusement dressée par M. Marionneau et comprenant, en 361 numéros, la liste de tous les ouvrages, opuscules et simples articles publiés par Jules Delpit depuis 1830 jusqu'en 1889, avec indication des articles divers relatifs aux travaux de cet érudit.

— M. le chanoine Jules de Carsalade du Pont publie une brochure, qui déborde de verve et d'érudition, sous ce titre pittoresque : *La Chevauchée des gens d'Armagnac au pays d'Aure* (Auch, Cocharaux, gr. in-8 de 19 p.). C'est le programme d'une excursion archéologique faite le 7, le 8 et le 9 août par les membres de la Société historique de Gascogne, dont M. de Carsalade est le très zélé secrétaire général. On trouve dans la brochure, très élégamment imprimée, de courts, mais excellents renseignements sur toutes les localités visitées par les joyeux et savants « compagnons. » La brochure, qui sera pour les curieux en général, pour les archéologues en particulier, d'une lecture aussi utile qu'agréable, est enrichie d'une excellente carte des vallées d'Aure et du Louron.

— Ceux qui aiment les gracieuses descriptions et les gracieux récits devront lire les *Paysages de Suisse et d'Italie*, de M. Fernand Micas (Bordeaux, A. Bellier, gr. in-8 de 32 p.). Ces impressions de voyage, extraites de l'excellente *Revue catholique de Bordeaux*, n'ont rien de banal, rien qui rappelle l'admiration convenue et les métaphores essoufflées de certains *Guides*. Qu'il s'agisse du lac des Quatre-Cantons, de la traversée du Saint-Gothard, du lac Majeur, de l'Isola Bella, du lac de Lugano et du lac de Côme, tout dans les pages de M. Micas est frais, tout est neuf et reflète le pur talent d'un jeune paysagiste dont le coup d'essai est un coup de maître.

Ile-de-France. — Des réunions ont eu lieu à Compiègne les 8 et 9 juin, pour la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la Société historique de Compiègne. De nombreux délégués des sociétés savantes ont assisté à la séance générale, au banquet et à l'excursion à Pierrefonds organisée le second jour. A la séance, M. le président Alexandre Sorel a prononcé une allocution, M. le comte de Marsy a lu un rapport sur les travaux de la Société depuis sa fondation. M. Albert de Roucy a fait l'historique des fouilles exécutées dans la forêt de Compiègne sous sa direction, etc.

Limousin. — M. Louis Guibert consacre une intéressante notice aux *Collections et collectionneurs limousins* et plus particulièrement à la collection Taillefer, tout récemment achetée par le cercle de l'Union, à Limoges (Limoges, veuve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 27 p.). L'auteur donne les renseignements les plus précis sur les collections limousines d'autrefois et d'aujourd'hui, ainsi que sur les propriétaires de ces diverses collections. Il décrit surtout la collection Taillefer, qui se compose de 34 pièces : 33 émaux et une peinture sur cuivre d'une rare finesse d'exécution et d'un charme exquis, représentant une Sainte Famille. Parmi les émaux, il signale comme la perle de la collection une admirable *Mise au tombeau*, du commencement du XVIe siècle, et à côté de ce délicat chef-d'œuvre, une plaque en grisaille, provenant d'un grand bénitier, représentant le baptême de Jésus-Christ, et dont la reproduction figure en tête de la brochure.

Lorraine. — L'infatigable M. Léon Germain nous donne *Deux Fragments*

d'étude sur les vitraux de Vézelise, XVIe siècle (Nancy, Sidot frères, in-8 de 21 p.). Dans la première étude, il reconstitue fort habilement deux inscriptions dont jusqu'ici l'on n'avait pu fournir aucune explication suffisante, et qui l'une et l'autre se rapportent à un certain Henri Perrin, d'ailleurs peu connu. La seconde notice montre la légende de saint Bernard sur un vitrail où l'on avait prétendu voir le portrait du cardinal Jean de Lorraine.

Lyonnais. — M. l'abbé Reure consacre une notice de quelques pages à *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 22 p.), l'auteur des *Heures* de la Bourse de Lyon, de la statue de Mgr Darboy à la cathédrale de Paris, et de tant de madones, dont la plus célèbre est Notre-Dame de France au Puy.

Picardie. — Le tome XVIIIe de la collection des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (Abbeville, imp. Paillart, in-8) contient (seconde partie, p. 305-643) les deux morceaux que voici : 1° *Le Mémorial d'un bourgeois de Domart sur les guerres de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1655)* mis en ordre, annoté et publié par A. Ledieu (travail très important qui occupe presque tout le volume, et que l'on peut utilement rapprocher des *Mémoires de Puységur* publiés par la Société bibliographique) ; 2° *Notice nécrologique sur M. de Bonnault,* par M. Émile Delignières.

Provence. — Le *Polybiblion* annonçait, le mois dernier, d'après un journal d'Aix, la découverte du tombeau de la famille de Fabri. Si l'on veut des détails complets sur cet événement, on les trouvera, très bien présentés, dans une brochure que publie un des témoins oculaires : *La Sépulture de Peiresc dans l'église Sainte-Madeleine d'Aix,* notes et recherches recueillies par Maurice de Duranti La Calade (Aix, Makaire, in-8 de 40 p.). Cette brochure, qui fait partie d'une série de *Documents sur l'histoire de Provence*, et qui est enrichie d'une gravure représentant la pierre tombale des Fabri (*Fabritiorum tumulus*), sera lue avec intérêt par les Provençaux et par bien d'autres encore. On y trouve non seulement le récit minutieux de la découverte, accompagné du procès-verbal officiel de la visite du caveau ayant servi à la sépulture de la famille de Fabri, et dans lequel Nicolas-Claude Fabri de Peiresc a été enseveli le 25 juin 1637, procès-verbal ainsi daté : « Aix, le 24 juin 1893, 256e anniversaire de la mort de Peiresc, » mais encore une foule de renseignements relatifs à ce grand homme extraits d'ouvrages imprimés et manuscrits.

Saintonge. — Deux brochures de M. Louis Audiat : la première est intitulée : *Mgr Henri Valleau, évêque de Quimper et Léon. Notice* (Saintes et Quimper, in-8 de 55 p.). M. Audiat a pu d'autant mieux louer le nouveau prélat qu'il l'a mieux connu à Saintes, où Mgr Valleau, étant archiprêtre de Saint-Pierre, a été longtemps son voisin aimé autant qu'admiré. Du reste, comme l'auteur nous en avertit, on ne trouve pas dans sa notice ces louanges banales qu'on prodigue, de nos jours, dans la biographie des hommes vivants. « Le simple exposé des faits, dit-il, est le seul panégyrique qui nous paraisse convenable, et le nouvel évêque n'aura pas à s'en plaindre. » — La seconde brochure, très importante, car c'est la meilleure biographie connue d'un homme qui est une de nos gloires, a pour titre : *Samuel de Champlain, de Brouage, fondateur de Québec 1567-1635* (Saintes et La Rochelle, gr. in-8 de 31 p.). Le docte président de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis a tout consulté pour écrire sa notice biographique et bibliographique, aussi bien les documents du Canada que les documents français. En ses trente pages sont résumées, avec beaucoup d'art, des lectures infinies et, à tous les points de vue, cette notice si précise et si complète est digne de celui que l'on a surnommé « le

la nouvelle France » et qui, en juillet dernier, a été le héros, dans sa province natale, de si patriotiques et si belles fêtes.

Angleterre. — On annonce pour l'automne prochain la publication, à la maison Seeley, de Londres, d'une biographie d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Entre autres documents inédits, l'ouvrage comprendra une centaine de lettres adressées par Charles II à sa sœur. L'auteur de cette importante publication est Mme Henry Ady (Julia Cartwright).

— M. Russell va publier, chez MM. Macmillan, la correspondance échangée entre Matthew Arnold avec sa mère d'abord, et plus tard avec sa sœur, et dans laquelle l'écrivain se fait connaître tout entier.

— Il va se fonder par l'initiative de MM. A. Lindsay, une société d'histoire anglo-normande dont l'objet principal sera la publication des anciens cartulaires anglais et normands.

Espagne. — *El Archivo*, revue historique, qui se publie à Valence (Espagne), a inséré dans son numéro de mai : 1° deux brefs inédits d'Alexandre VI, l'un du 31 juillet, l'autre du 1er août 1493; 2° neuf lettres de Jean duc de Gandie, adressées en septembre 1494, soit à son père ledit pape Alexandre VI, soit à sa sœur Lucrèce Borgia, en tout onze documents dont les futurs biographes d'Alexandre VI feront bien de tenir compte.

Hollande. — L'excellente publication qui a pour titre *Internationales Archiv für Ethnographie*, va passer des mains de M. P.-W.-M. Trap à celles de la grande librairie E.-J. Brill, de Leyde. Ce nous est une occasion de recommander à nos lecteurs une fois de plus cette œuvre si considérable, si utile et vraiment internationale. Les frais naturellement fort élevés d'une telle entreprise en rendent difficile la continuation, si elle n'est soutenue de la sympathie du public. Il est à peine besoin de faire remarquer combien la disparition de ce recueil serait regrettable.

Italie. — A l'occasion du jubilé épiscopal de Sa Sainteté Léon XIII, M. le comte Giovanni Battista Rossi Scotti a publié une petite brochure destinée à rappeler le projet par le mécanicien Pompilio Eusebi de conduite à Rome des eaux de l'Anio au moyen d'un canal navigable, projet agréé par Sixte V et dont la mort du pontife empêcha seule la mise à exécution : *Pompilio Eusebi da Perugia e Sisto papa V, ricordo storico* (Perugia, tip. V. Santucci, in-4 de 8 p.). L'auteur annonce la publication d'un travail considérable sur Pompilio Eusebi.

— Le grand folkloriste italien, M. Giuseppe Pitrè, annonce pour le 15 octobre la publication à 500 exemplaires numérotés (prix de souscription, 20 francs. Turin et Palerme, Carlo Clausen) d'une *Bibliografia ragionata delle tradizioni popolari in Italia*. Tous ceux qui s'occupent tant soit peu de folklore connaissent la compétence du directeur de *l'Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, la plus ancienne des revues de ce genre; tous se féliciteront qu'il ait entrepris cette bibliographie que nul mieux que lui n'était à même de conduire à bonne fin. Nous aurons sans doute occasion de revenir sur ce travail; indiquons dès à présent les six grandes divisions du répertoire : I. Nouvelles, récits et légendes; II. Chants et mélodies populaires; III. Jeux et chansonnettes enfantines; IV. Devinettes et formules; V. Proverbes; VI. Coutumes, croyances et superstitions.

— La question de l'utilité pour Turin d'une bibliothèque publique circulante a inspiré à M. Alberto Geisser une intéressante brochure : *Deve Torino avere una biblioteca pubblica circolante? Esempii altrui e aspirazioni nostre* (Torino, tip. del collegio degli artigianelli, in-8 de 117 p.). Après quelques considérations préliminaires destinées à montrer que le journal ne saurait supplanter le livre, et que le développement de l'instruction exige la créa-

tion de bibliothèques de prêt, l'auteur commence l'étude de l'étranger par celle de l'Angleterre, qui a été le premier pays à établir des bibliothèques circulantes ou de prêt. Les bibliothèques de Manchester, de Birmingham et de Leeds en Grande-Bretagne, celles de Boston et de Chicago aux États-Unis; les bibliothèques municipales et scolaires de Paris, la bibliothèque Forney et la Société Franklin en France, ont surtout attiré l'attention de l'auteur. M. Geisser aurait pu consulter avec fruit les comptes rendus du *Congrès bibliographique international* de 1878 et de celui de 1888; il y aurait trouvé quelques renseignements utiles sur l'état des bibliothèques populaires en France. Il aurait vu notamment que, dès 1847, Mgr l'évêque de Nancy constituait dans son diocèse l'œuvre des bibliothèques circulantes; il n'aurait point passé sous silence la Société bibliographique, qui, depuis qu'elle a pris la place de la Société des publications populaires, fait tant d'efforts pour propager l'œuvre des bibliothèques circulantes; chaque année la Société envoie, soit dans les bibliothèques paroissiales (dont M. Geisser ne parle pas), soit dans les bibliothèques d'œuvres qui en font la demande, un dépôt plus ou moins considérable de livres qui peuvent, pendant l'année, alimenter la curiosité des lecteurs populaires; la Société bibliographique a fait plus encore en publiant un catalogue des publications pouvant entrer dans la composition des bibliothèques pour le peuple. Il nous semble que l'œuvre de la Société bibliographique sur ce terrain est trop considérable pour pouvoir être passée justement sous silence. Quant au désir exprimé par M. Geisser de voir la municipalité de Turin mettre à la disposition des habitants, dans la plus large mesure possible, les volumes dont se compose la bibliothèque communale, nous ne pouvons que nous y associer; et les considérations qu'il fait valoir tant pour appuyer son projet que pour réfuter les objections qui y sont faites sont judicieuses.

— Un critique dont le *Polybiblion* a signalé diverses publications relatives à la littérature provençale, M. E. Portal, nous envoie de Palerme (imp. Zapulla), une brochure fort bien faite : *La Littérature roumaine. Essai bibliographique* (Paris, Champion, gr. in-8 de 23 p. Tiré à 100 exemplaires numérotés). L'auteur résume, en de nettes et savantes pages, les origines de la langue roumaine, l'histoire de la Roumanie, la biographie des écrivains roumains du XIXe siècle, consacrant une notice particulière à la reine Élisabeth de Roumanie, si connue dans le monde des lettres sous le pseudonyme de Carmen Sylva. Parmi les écrivains contemporains dont s'occupe M. Portal nous citerons Alecsandresco (Grégoire), Bibesco (Georges), Bratiano (Jean), Dora d'Istria (pseudonyme de la princesse Hélène Ghika), Obedenare (Michel), Obedesco (Alexandre), etc. En deux derniers chapitres sont passés en revue les principaux écrivains moldaves et les principaux écrivains transylvaniens.

— Notre collaborateur M. E.-G. Ledos vient de publier dans la *Revue des langues romanes* (t. XXXVI; tirage à part Montpellier, Hamelin, in-8 de 32 p.) une curieuse chanson contre Louis XII. Il s'agit de la *Frottola del re de Franza*. En dehors des curieuses considérations politiques que cette lecture fait naître, et des rapports qu'on y trouve avec les *Vaux de Vire* que la haine des Anglais faisait chanter à la même époque en Normandie, il faut signaler l'intérêt bibliographique du volume tant par la description du recueil où se trouve la *Frottola*, que par l'étude de ses congénères et l'énumération des publications de son éditeur. Ajoutons que la richesse des notes est vraiment extrême.

États-Unis. — M. l'abbé Péries, qui donne depuis huit ans dans le *Polybiblion* le compte rendu des ouvrages relatifs au droit et aux institutions ecclé-

siastiques, vient d'être nommé titulaire de la chaire de droit canonique à l'Université catholique des États-Unis. Il y remplace le docteur Messmer, récemment promu au siège épiscopal de Green-Bay. Le cardinal Richard a bien voulu prêter M. Péries à son éminent collègue le cardinal Gibbons, tout en lui conservant sa place dans le clergé de Paris. La distance n'empêchera pas le professeur de Washington de nous continuer, comme par le passé, son précieux concours, si apprécié de nos lecteurs.

Publications nouvelles. — *Summa apologetica de ecclesia catholica*, par Fr.-J.-V. de Groot (in-8, Lethielleux). — *Directorium asceticum*, par le R. P. M.-J. Rousset (in-18, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *La Dévotion à saint Joachim*, par l'auteur de « la Dévotion à sainte Anne » (in-18, Téqui). — *La Famille chrétienne*, par le R. P. de Laage (in-18, Téqui). — *Philosophia moralis in usum scholarum*, auctore V. Cathrein, S. J. (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *De la Comptabilité des fabriques d'après le décret du 27 mars 1893*, par J. Marie (in-8, Roger et Chernoviz). — *De l'Acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international*, par J. Glard (in-8, Rousseau). — *Commentaire de la loi du 6 février 1893 (Off. du 8) sur la séparation de corps*, par L. Sarrand (in-18, Rousseau). — *Œuvres choisies* de R. von Jhering, trad. par O. de Meulenaere. T. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Métèques athéniens. Étude sur la condition légale, la situation morale et le rôle social et économique des étrangers domiciliés à Athènes*, par M. Clerc (in-8, Thorin). — *Leçons sur les origines de la science grecque*, par G. Milhaud (in-8, Alcan). — *La Nouvelle orthographe; guide théorique et pratique*, par A. Renard (in-18, Delagrave). — *Le Problème social*, par C. Adep (in-18, Liège, Demarteau). — *La Tyrannie socialiste*, par Y. Guyot (in-18, Delagrave). — *Réflexions sur le fonctionnement et le rôle de l'assistance publique en France*, par A. Savouré-Bonville (in-18, Berger-Levrault). — *Il Divorzio e il diritto di natura* per J. Torregrossa (in-8, Palerme, Pedone-Lauriel). — *Conquête du monde végétal*, par L. Bourdeau (in-8, Alcan). — *Mélanges de traditionnisme de la Belgique*, par A. Harou (in-18, Lechevalier). — *Exploration de la région du grand lac des Ours (Fin des Quinze ans sous le Cercle polaire)*, par E. Petitot (in-18, Téqui). — *Vie de saint Romain, éducateur de saint Benoît*, par l'abbé C. Leclerc (in-8, Mignard). — *Vie du vénérable François-Régis Clet*, par M. Demimuid (in-8, Gaume). — *La Poésie dans la vie des saints*, par P.-B. des Valades (in-18, Vic et Amat). — *Histoire des Juifs*, par Graetz, trad. de l'allemand par M. Bloch. T. IV (in-8, Durlacher). — *Études sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, par C. Barrière-Flavy (gr. in-4, Toulouse, Privat; Paris, Leroux). — *18 Fructidor*, documents pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par V. Pierre (in-8, A. Picard). — *Campagne de la Loire en 1870-1871. Coulmiers et Orléans*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Les Livres de comptes des Frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle*, publiés par E. Forestié. 2e part. (in-8, Champion). — *Histoire générale civile, religieuse et littéraire du Poitou*, par le chanoine Auber. T. VIII (in-8, Fontenay-le-Comte, Gouraud). — *Histoire de Saint-Julia-de-Gras-Capou*, par l'abbé Aragon (in-8, Picard). — *Histoire du séminaire d'Angers, depuis sa fondation en 1659 jusqu'à son union avec Saint-Sulpice en 1695*, publiée par G. Letourneau, 2 vol. (in-8, Angers, Germain et G. Grassin).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Bestiaire*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Albert Savine, 1893, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Mondains*, par HUGUES LE ROUX. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 3. *Complice*, par Mme E. CARO. Paris, Calmann Lévy, 1893, gr. in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Anarchiste*, par JANE DE LA VAUDÈRE. Paris, Ollendorff, 1893, in-12 de 319 p., 3 fr. — 5. *La Pédale humanitaire*, par JEAN DRAULT. Paris, Henri Gautier, 1893, in-18 de 319 p., 3 fr. — 6. ?, par lord PALMERSTON. Paris, L. Maretheux, 1893, in-12 de 290 p., 2 fr. 50. — 7. *Une Langue*, par PAUL LHEUREUX. Paris, Marpon et Flammarion, 1893, in-12 de 263 p., 3 fr. 50. — 8. *Nuit tombante*, par LÉONCE DE LARMANDIE. Paris, Chamuel, 1893, in-18 de 157 p., 3 fr. 50. — 9. *Tintin*, par GENNEVRAYE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Homme de glace*, par PAUL PONSOLLE. Paris, Savine, 1893, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 11. *Vathek*, par BECKFORD, préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 207 p., 3 fr. 50. — 12. *Esclavage*, par DU CAMPFRANC. Paris, H. Gautier, 1893, in-12 de 247 p., 2 fr. — 13. *Le Médecin de Madame*, par le Dr GÉRARD. Paris, Flammarion, 1893, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 14. *Bagatelles (Pequeñeces)*, par le P. LUIS COLOMA. Paris, Lemerre, 1893, in-12 de 439 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Docteur Pascal*, par ÉMILE ZOLA. Paris, Charpentier, 1893, in-12 de 390 p., 3 fr. 50.

1, 2, 3, 4, 5. — Voici cinq recueils de nouvelles, historiettes ou contes. Il n'y a rien de nouveau, pas même de nouvelles fautes de français, dans celui de M. C. Lemonnier, un Belge que les juges de Bruxelles condamnent et que certains jobards parisiens proclament grand homme ; c'est toujours la contrefaçon et l'aggravation du même procédé naturaliste français. Ce procédé, vous le connaissez : il consiste à ne prendre dans la nature, pour le transporter dans l'art, que ce qui s'y trouve de laid et de désagréable. Il y a des choses belles dans la nature, des roses, par exemple ; on laisse les roses aux rosiers ; mais il y a des choses laides aussi, des choses désagréables, des choses excrémentielles. Celles-ci, on s'en empare, on les décrit, on les dessine, on les montre sous toutes les faces, on les promène sous vos yeux et sous votre nez. Et il paraît qu'il y a des yeux pour s'éjouir de ce spectacle et des nez qui se délectent de ces parfums ; la chose les révolterait, ils la balaieraient de leur parquet ; mais l'image les enchante, et ils la déposent le long de leur Bibliothèque. Ils trouvent ça « très fort ! très vivant ! très observé ; c'est tout à fait ça. »

Eh bien ! non, ce n'est pas même toujours « ça. » Cette portion de vérité, cette moitié de la vraie nature, la plus laide, mais la seule que ces naturalistes veuillent voir et reproduire, on ne la retrouve pas toujours dans leurs « imitations, » ou du moins on ne l'y retrouve que déformée et faussée. C'est que souvent ils ne l'ont pas même regardée, en elle-

même, en face, directement, sans intermédiaire. Ils l'ont regardée dans « les livres, » ils ne l'ont vue que dans les reproductions qu'on en a faites et dans l'idée, dans l'idéal qu'ils en ont conçu. Ces naturalistes sont des idéalistes, parfaitement ! des idéalistes à rebours, travaillant dans le noir, comme les autres dans le « bleu, » mais travaillant de « chic, » sur des poncifs, imitant des imitateurs, tirant d'un premier cliché des épreuves de plus en plus effacées ou infidèles, rappelant enfin, par la virtuosité technique et le vide ou la fausseté intérieure de leur œuvre, les pires poncifs de l'art classique :

Sur le *Flaubert* éteint le *Lemonnier* pullule.

Qu'on nous ramène aux Campistrons. Du moins ils étaient propres !

Une des rares histoires du *Bestiaire* qu'on puisse citer, *la Rancune des Malicors*, et dont les brutalités semblent spécialement destinées à « épater le bourgeois, » n'est au fond qu'une charge et un poncif d'atelier. Tout comme un autre, j'en puis goûter la saveur âcre et le comique macabre, mais je ne puis pas en être dupe ni voir là de « vrais bonshommes, » de vrais paysans. Quant aux autres prétendues imitations de la vérité que contient ce volume, je n'examine pas si c'est ressemblant et si « c'est ça ; » mais je me demande par quelle gymnastique dislocante ont dû passer le sens commun et le sens moral d'un honnête homme pour que d'abord il arrive à se persuader que « ça » c'est de l'art légitime, et pour qu'ensuite il trouve le courage de publier et de signer ça.

— Le *Gil Blas* et la *Lanterne* assurent que tout est permis à l'Art ; la garantie ne doit pas sembler suffisante à M. Hugues Le Roux, collaborateur pourtant du *Gil Blas* ou d'un journal analogue. On trouve en effet, à la page 258 de ses *Mondains*, ces lignes qui semblent reconnaître que l'Art a des limites : « Ce temps qu'ils appellent fin de siècle est tout simplement un retour à nos traditions de gaieté légère, d'audace française à oser et à dire, jusqu'à une limite tracée par le bon goût, un peu au delà des bornes immuables de la morale. » C'est presque une profession de foi ; c'est du moins la foi que professe M. Le Roux, écrivain léger, aimable, précieux, ayant presque le ton et l'allure qu'on prête (dans les livres) à ces « petits abbés » du XVIIIe siècle, dont il crut spirituel, un jour de bal masqué, de revêtir le costume, mais révélant parfois des besoins et des habitudes d'esprit un peu plus graves. Puis donc qu'il se montre préoccupé de certains problèmes, et notamment de ce problème des rapports de l'art et de la morale, comment se fait-il qu'il se contente de solutions aussi vagues et aussi fausses ? Il permet d'abord à l'art d'aller « au delà des bornes de la morale. » En vertu de quel droit ? Pourquoi l'acte artistique serait-il soustrait à la règle commune des actes humains ? Il défend ensuite de dépasser les « limites fixées par le bon goût. » Qu'est-ce que le bon goût ? Est-ce le bon goût littéraire,

ou le bon goût mondain, ou les deux ensemble ? Est-ce que, dans la question des bornes et des limites de l'art, le bon goût ne serait pas, par hasard, une forme de la morale ? Et alors comment peut-on être obligé de respecter la Morale-Bon goût, si on est dispensé de respecter la Morale toute simple ? Voilà tout autant de questions auxquelles pourrait s'appliquer l'esprit aigu et pénétrant de M. Le Roux ; et s'il trouvait, comme c'est probable, des réponses précises et claires, ce serait tout profit pour lui et pour nous. Il écrirait beaucoup plus de nouvelles dans le genre de *Mon grand fils*, un petit bijou, d'un « cruellisme » très moderne, et d'un pathétique discret, et il nous épargnerait ces *Curiosité*, *Fidélité de Berthe*, *Jalousie* et tous ces autres contes, un peu trop naturalistes pour un littérateur qui semble ne pas vouloir être un pornographe, un peu trop poncifs aussi pour un peintre des « Gens d'aujourd'hui. » Les *Mondains* qui y figurent semblent des mondains de convention, livresques plutôt que réels. Où M. Le Roux a-t-il vu un mari capable de chercher un amant à sa femme et de s'en faire gloire ? Que dans les coulisses d'un théâtre, un soir après souper, un fanfaron du vice prenne ces airs régence (parfaitement démodés du reste), ce n'est pas impossible, mais il est surprenant qu'un lettré, égaré en sa compagnie, les prenne au sérieux. Est-ce que par hasard un peu de l'ancienne candeur universitaire survivrait dans le chroniqueur bien informé ? Est-ce que ce pessimiste froid et cruel, qui semble avoir tout vu sans s'étonner de rien, serait, à ses heures, un naïf.... de beaucoup d'esprit et de style ?

— Les sept nouvelles qui composent le volume intitulé *Complice* appartiennent à « l'ancienne école, » — laquelle était peut-être la bonne. — Elles sont toutes « bien écrites, » d'un style souple et simple ; elles ont un intérêt modéré, discret ; ce ne sont pas de ces œuvres brutales qui s'emparent brusquement de l'esprit et le laissent ému des passions qu'elles ont représentées, ou préoccupé des problèmes qu'elles ont soulevés. Ces aimables et fines compositions forcent l'estime plutôt que l'attention.

Cependant il y en a une, la première, celle qui donne son titre au volume, où il semble que l'auteur ait voulu « faire penser, » comme disait Mme de Staël ; une grave, haute et intéressante question de morale y est agitée ; elle y est même traitée expressément et en forme par deux interlocuteurs, dont l'un soutient la morale dite darwiniste, — le droit du plus fort allant jusqu'à la suppression du faible dans la lutte pour la vie, — et dont l'autre défend la morale traditionnelle. Malheureusement les conditions où se produit cette discussion sont si étranges, qu'il est difficile de s'y intéresser. Un vieux retraité de quarante-sept ans (que les jeunes gens d'un âge avancé daignent me pardonner ; je ne dis pas qu'on est vieux à quarante-sept ans, et je ne crois pas que Mme Caro le dise formellement ; je dis que ce retraité est vieux, non parce qu'il a

quarante-sept ans, mais parce qu'il agit en invalide), donc, un soir, ce vieux retraité s'assied après dîner dans son fauteuil, près de son feu, se préparant à savourer son thé et à jouir de l'orage qui gronde autour de sa maison bien close.

Me juvat e lecto ventos audire gementes.

Il a déjà commencé à se raconter à lui-même sa propre histoire (laquelle n'a rien à voir avec celle qui va suivre), lorsque des coups bruyants, frappés à la porte, interrompent sa songerie. Son chien gronde, mais il le laisse attaché ; lui se lève, il va ouvrir, et il introduit deux personnages, un homme et une jeune femme, trempés jusqu'aux os, qui demandent l'hospitalité pour la nuit. Son chien les reçoit en grondant; lui leur sert à boire, à manger et à causer. Il se laisse arracher par l'inconnu tous ses secrets, et, ce qui est plus étonnant, les secrets des autres. Il expose qu'il a une voisine, très riche, qui vit seule dans son château et qui met la clef de son coffre-fort sous une statue de saint. Son hôte le trouve naïf et le lui dit ; et le bonhomme se laisse railler, se laisse raconter l'odyssée de l'inconnu, se laisse entraîner à une discussion sur la morale. Le chien gronde toujours, la jeune femme dort. Le voyageur mystérieux et insolent est un *struggle-for-lifer* qui a le courage de ses opinions, ou qui du moins conforme ses opinions à ses actes. Sa conduite est malpropre, ses théories morales le sont aussi, et il les expose avec une brutalité qui étonne un peu son interlocuteur, sans arriver à l'exaspérer ou à le mettre en défiance. Il n'y a que le chien qui se tient sur ses gardes et qui gronde toujours; c'est lui décidément le personnage le plus spirituel de ce drame. Il a compris, cet animal, ce que nous comprenons et devinons, nous aussi, à savoir que ce théoricien du crime va commettre un crime; qu'il ira pendant la nuit assassiner et voler la voisine et qu'il disparaîtra avec sa compagne, laissant son *Complice* involontaire désolé et étonné. — La morale de l'histoire, c'est peut-être que la meilleure manière de réfuter les *struggle-for-lifers*, ce n'est pas de discuter, mais de lâcher les chiens sur eux. Seulement nous vivons à une époque où les chiens ne savent ni aboyer ni mordre.

Dans la dernière nouvelle, *Monsieur Troubadin*, plus longue que la première, se retrouve un caractère analogue à celui du pauvre *Complice*. C'est encore un naïf qui se laisse duper, tromper, voler et presque ruiner par un Tartuffe. Sa naïveté est si grande qu'on ne saurait le plaindre ; quant au Tartuffe, il est si invraisemblable, qu'on ne peut pas arriver à s'indigner. J'aime mieux *Entre époux*, explication spirituelle et vive entre un mari coureur et une femme qui a été courue, mais ne s'est pas laissé atteindre, — et encore *le Cocher de la marquise*, qui ne rappelle pourtant que par le titre la délicieuse nouvelle de M. de Tin-

seau, *l'Attelage de la marquise*, etc. — *Complice* est en somme un recueil d'honnêtes histoires qui n'ajouteront rien, mais qui n'enlèveront rien à la haute estime dont jouit parmi les lettrés l'auteur du *Péché de Madeleine*.

— Le volume de Mme Jane de la Vaudère comprend six nouvelles dont les quatre dernières appartiennent au genre fantastico-scientifique. Il y est question d'occultisme, d'hypnotisme, de femmes changées en statues d'airain, de morts qui se réincarnent dans des vivants, en leur empruntant leur vie, mais en leur laissant leur corps, etc., etc. Le genre me semble détestable en soi et dangereux pour les lecteurs et lectrices ordinaires des romans. Ce n'est pas à l'époque de *la Grande Névrose* qu'il peut être sans péril d'exciter certaines émotions et certaines curiosités. Mais si le genre est fâcheux, les quatre histoires de Mme Jane de la Vaudère le sont moins.

Les deux autres, celles qui occupent la première partie du volume, mettent en scène deux révolutionnaires, un *anarchiste* et une *nihiliste*. Les deux récits, bien que pareils par le sujet, ne le sont pas par la qualité du style et des sentiments; on les dirait d'une plume différente. Le ton dans *l'Anarchiste* est doux et lent; il n'y a pas une seule hardiesse, une seule vivacité d'expression; toute la dynamite est à l'intérieur, cachée dans un style inoffensif. C'est un air de trompette, — les trompettes de la Jéricho moderne, — joué par une flûte! Dans *le Nihiliste*, au contraire, le style a plus de vivacité et de hardiesse que le sujet, lequel est moins le nihilisme que l'amour d'un Français pour une jeune nihiliste russe. Il la connaît, la garde, la perd et la retrouve mourante, le tout dans des conditions mystérieuses qu'explique ensuite la révélation du complot auquel elle prenait part.

L'Anarchiste est la peinture directe d'une âme révoltée contre la société et la discussion des motifs de sa révolte. La fable qui en est le prétexte est simple et touchante : un faux ménage, réduit à la dernière misère, est recueilli, soigné, guéri et envoyé à la campagne par un généreux bienfaiteur. La jeune femme, dans ce nouveau milieu, renaît à la santé et à la vertu; mais l'homme ne peut pas évacuer le poison moral dont il s'est si longtemps abreuvé; il continue à discuter, avec tout le monde, les bases actuelles de l'organisation sociale et à se dire prêt à les dynamiter. Pendant un copieux repas avec des fermiers des environs, excité par l'ivresse et provoqué par l'un des convives, il poignarde son voisin et disparaît. Peu après des explosions ont lieu dans Paris. C'est lui qu'on en accuse, et c'est lui qui vient, en se livrant, en prendre la responsabilité. Il est condamné à mort et se tue dans sa prison, laissant une lettre qui confirme ses aveux. Or ces aveux étaient des mensonges; il s'était volontairement chargé des crimes de l'Israël anarchiste. La nouvelle a paru d'abord dans le *Figaro*, et l'on assure qu'elle y a beau-

coup réussi. Elle avait le mérite de l'actualité et celui de la bonne volonté ; c'est quelque chose ; je n'ose pas ajouter : c'est tout.

— M. Jean Drault consacre tout son livre aux exploits des bicyclistes. L'heure était venue ; les bicyclistes encombrent la chaussée, ils devaient entrer dans le livre. Ils arriveront jusqu'au roman, le personnel des héros de roman ayant fortement besoin d'être renouvelé. Le beau cavalier qui, monté sur son pur sang bai-brun, rencontre et conquiert la châtelaine, sa voisine, montée elle-même sur une jument alezane, a fait son temps ; il est relégué au magasin des accessoires ou abandonné à M. Ohnet. Le bicycle étant « le cheval de l'avenir, » le bicycliste est le héros de roman de l'avenir. Ce n'est pas toutefois sous l'aspect de héros de roman que M. J. Drault nous présente les héros du monde cycliste : il ne les exalte pas, il ne les chante pas, il ne les flatte pas, il les « blague ! » La parodie arrive avant le poème, Scarron avant Homère. Mais patience ! ô *recordmen*, mes amis, héros aux pieds légers, Homère viendra et M. Ohnet aussi : « Elle sentit à côté d'elle un souffle impétueux et doux ; les mèches folles de sa nuque en tressaillirent. On aurait dit d'un bruit d'ailes ; c'était Raoul qui passait, emporté par son pneumatique, et déjà disparaissait à l'horizon. O ange ! s'écria-t-elle, ne t'envole pas ainsi ! » Nous entendrons un jour ou l'autre des couplets de ce style. Mais en attendant l'apothéose de l'avenir, les bicyclistes doivent se résigner à la farce et à la caricature d'aujourd'hui, ou au reportage, presque aussi cruel pour eux. M. Jean Drault n'est pas un reporter, mais c'est un caricaturiste, plus gai d'ailleurs que méchant, n'attaquant jamais les personnes et surtout respectant les convenances. Son livre peut être mis entre toutes les mains ; les drôleries des illustrations, dues à P. Balluriau et J. Blass, sont dignes des aimables et anodines drôleries du texte, lequel est composé d'une série d'histoires burlesques dont il serait aussi impossible qu'inutile d'essayer l'analyse.

6, 7, 8. — On peut ranger les trois ouvrages qui suivent sous le titre commun de *Mélanges*, bien que ce titre ne convienne exactement qu'au premier et lui convienne même doublement, car il n'en a pas, l'auteur n'ayant pas su comment le baptiser. Il n'est d'ailleurs pas fier, l'auteur :

Je n'emboucherai pas la trompette de cuivre,
Bien à tort,
Et ne dirai qu'un mot du fatras qui va suivre :
C'est pas fort !

Cette préface est sévère, mais elle est juste, et la modestie de l'auteur mérite plus d'éloges que son œuvre. Ce n'est pas une œuvre, ce sont des notes, des dissertations, des pensées, des maximes, des fantaisies en prose et en vers, écrites au jour le jour, et qui avaient été jetées dans

un tiroir. Quand le tiroir a été plein, il a été vidé et porté à un imprimeur, qui a rendu un volume de deux cent quatre-vingts pages. Il y a quelques jolies choses, quelques observations justes, assez heureusement exprimées ; mais combien rares ! et mêlées à combien d'autres médiocres, prudhommesques et parfois erronées ! — L'auteur cependant n'est pas sans talent ; il a l'esprit sincère, les convictions intransigeantes, les sympathies et les haines vigoureuses : il sait être jeune. Continuez, mon ami, lui dirai-je, selon le mot célèbre. Il n'est pas facile, mais il est possible de garder cette jeunesse de l'âme, surtout quand on a les principes que vous professez, et que peut-être vous étalez un peu trop. Et vous nous donnerez un jour, bientôt, quand il vous plaira de faire un effort continu, un livre qui ne sera pas « un fatras » et dont nous serons heureux de dire : C'est très fort !

— *Une Langue* est une charge ironique, un peu trop prolongée et pas assez claire. L'auteur est supposé s'entretenir de toutes les questions à l'ordre du jour avec une espèce de fou, comédien de son état, qui a la langue bien pendue et raisonne sur toutes choses avec abondance, suffisance et extravagance. Il ne raisonne pas, il résonne ; ce n'est pas un homme, c'est un grelot strident et criard. Les énormités qu'il émet sur la politique, la morale, la littérature, sont parfois plaisantes, plus souvent ennuyeuses. Quelle est la part de vérité que l'auteur a prétendu y mettre et la part de responsabilité qu'il est disposé à en prendre? Voilà ce qu'il n'est pas facile et aussi ce qu'on n'est pas tenté de savoir. Cette charge à froid refroidit le lecteur. M. Lheureux fait finir son héros, nommé Poilvert, dans un asile d'aliénés, mais il veut nous laisser un doute sur l'état mental dudit Poilvert, et par conséquent sur la portée des propos outranciers qu'il lui a prêtés : « Poilvert est-il fou ? » se demande-t-il au dernier chapitre et à la dernière ligne de son livre. J'ose lui assurer que la question n'intéresse que lui.

— Trois titres : *La Course à l'abîme*, *Première Veille*, *Nuit tombante;* trois chapitres : *Frissons d'âme*, *Frissons contemplés, Frissons rêvés,* le tout formant la première partie du second livre d'une œuvre dont le titre général est : *Le Vague de la vie*, en trois parties, de trois livres chacune : — Poésies lyriques en prose, dédiées à M. X., « commandeur de Tiphareth au Temple de la R. † C. » Eh bien ! ce n'est pas aussi drôle que pourrait le faire supposer cette scolastique décadentesque et pédantesque. C'est assez clair, c'est intelligible, c'est même banal quelquefois ; on ne peut pas tout avoir, l'originalité du cadre et celle du tableau. La préface, la table des matières, les titres de chapitres sont stupéfiants de nouveauté et de rareté ; l'œuvre l'est moins, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit acceptable dans tous ses détails. Ces petites histoires, ces petits dialogues, ces petites méditations, ces petites élégies contiennent plus d'une fausse note. L'auteur se dit « catholique

croyant et pratiquant. » Seulement, quel catholicisme pratique-t-il? A en juger par certains passages (p. 29, 81 et *passim*), ce serait celui du Sâr Peladan, lequel, nul ne l'ignore, a excommunié le Pape. Ce catholicisme, qui est sadique chez l'auteur de *A cœur perdu*, semble un peu fat chez l'auteur de *Nuit tombante*, très fier d'appartenir à la race des « Intellectuels : » « En religion, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, dit-il, page 81, l'intellectualité doit posséder le commandement, et je renierais comme diabolique le précepte qui subordonnerait saint Jean à saint Labre. » L'auteur de *Nuit tombante* n'a pas, je le crains, encore bien compris le vrai catholicisme.

— Voici maintenant deux romans romanesques, un roman fantastique, un roman historique et un roman scientifique. Je réserve pour la fin, hors rang, deux œuvres plus importantes, dont l'une est un roman de mœurs et l'autre un roman à la fois scientifique et romanesque.

Un jeune officier avait une maîtresse, une belle fille surnommée *Tintin* par les camarades du régiment, parce qu'elle chantait admirablement, aux dîners du mess, une chanson qui se terminait par ce dissyllabe bon enfant. Il la quitte, il se marie, voyage pendant un an ou deux, et la première fois qu'il va chez son beau-père, il y retrouve son examie, devenue, par de justes noces, sa belle-mère. Que fera-t-il? Parlera-t-il pour faire connaître la vérité? Il n'ose. Reviendra-t-il à son « vomissement? » Il en sent venir la tentation, mais il y échappe par la fuite et aussi par son amour pour sa charmante « petite femme. » Le sujet est scabreux; il est moitié réaliste, moitié romanesque; il offre toute sorte de périls, périls d'ordre moral et aussi d'ordre littéraire. L'auteur s'est visiblement appliqué à en éviter quelques-uns, les premiers principalement. Il n'a pas réussi autant qu'il l'eût fallu. Le succès était-il possible, d'ailleurs? Même dans les sujets où l'art surpasse la matière, il ne la change pas. Or ici la matière est fâcheuse et l'art est insuffisant. L'auteur a de la bonne volonté, de la gaieté, un ton qui n'est pas celui de la mauvaise compagnie, mais il manque de maîtrise et d'originalité. Les amours de garnison du jeune officier pourraient être de Paul de Kock, d'un Paul de Kock bien élevé; — ses amours avec sa future femme, dans le salon de sa tante, le bal à deux, le premier baiser, c'est de l'Octave Feuillet, un Octave Feuillet en veston et un peu lâché; quelques scènes avec sa jeune belle-mère rappellent Maupassant, mais pas le Maupassant du coin. Il n'y a que le style qui soit le propre de M. Gennevraye, et je l'en félicite comme il convient : c'est un style bon garçon, sans prétention et sans grossièreté. En somme, tel qu'il est, le livre n'est pas ennuyeux. Il y a de jolies scènes, notamment la scène finale, laquelle, une fois acceptées toutes les invraisemblances précédentes, est vraiment originale. Après une nuit passée à galoper à la recherche d'un médecin pour son beau-père malade, l'offi-

cier est invité et obligé à partager l'en-cas de nuit de l'ex-Tintin. Cinq ou six heures de cheval lui ont donné un peu de fièvre; quelques verres de vieux vin y ajoutent; il voit Tintin le servir à table comme autrefois au mess; il lui redemande la fameuse chanson; elle obéit, tremblante et pâle, avec la douceur résignée d'une victime qui n'ose pas avoir l'orgueil de sa vertu trop nouvelle; au dernier couplet, il s'enfuit. La scène, encore une fois, est jolie dans sa hardiesse discrète; elle n'est pas faite de « chic. » C'est un peu raide, mais c'est délicat aussi et ce serait presque touchant, si l'exécution en était plus sûre.

— *L'Homme de glace* est de glace pendant les deux tiers du volume; il est de feu au dernier tiers, et à la fin il périt par le feu. Je vais vous tirer la chose au clair. André est un jeune savant tout entier absorbé par l'étude des pierres précieuses, « la cristallographie ; » ce n'est qu'un cerveau. Quant à son cœur, il est aussi dur que les diamants; la cristallographie l'a cristallisé. Ce cœur reste inattaquable aux entreprises de toutes les femmes, malhonnêtes ou non; Simone, une belle et vertueuse jeune fille, y perd son temps et presque sa vie. Elle est d'ailleurs très mal élevée, cette enfant, et un peu bébête, malgré ses allures délurées : une dinde fin de siècle, un peu faisandée; elle est vertueuse, ai-je dit, mais elle n'est pas pure. Cependant que Simone se meurt, André découvre le diamant artificiel, ce qui le met au comble de la joie. Mais voilà que tout à coup il découvre une autre chose, qui le met au comble du chagrin : c'est qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul, que le mariage est un usage louable, et qu'il a eu tort de repousser Simone. L'homme de glace fond, il dégèle, il va bouillir. Le changement est brusque, mais il n'est pas expliqué, ou s'il l'est, c'est par des motifs un peu gros, un peu « banaux, » comme dit l'auteur, et pas assez particuliers au personnage pour lui valoir l'honneur d'être le héros d'un si long roman. Dans cette question du mariage, *l'Homme de glace* ressemble à une foule de jeunes hommes et de jeunes filles, qui ne sont pourtant pas de glace. On a refusé de beaux partis jusqu'à trente ans; à trente-trois, on en accepte de médiocres; à trente-cinq on épouserait la peste. Il y a, je crois, une fable là-dessus; elle est bien jolie et elle est courte. André, d'ailleurs, n'épouse pas la peste, il épouse Simone (je vous ai déjà dit qu'elle avait bon caractère). Mais le soir même de son mariage, il est tué en duel par le pistolet d'un rival! Ainsi finit l'Homme de glace : il périt d'un coup de feu! O fatalité! O profondeur!

Et quel style! « Les hommes lui paraissaient banaux! » (p. 33 et *passim*). « André avait été pour la jeune fille le but premier de son amativité » (p. 62). « De cette vision il tirait un nouvel élément de forces, aboutissant à une germination de représailles. » Et quel « sens de la vue! » comme dit le dernier critique de V. Hugo : « L'abbé Pradel, vêtu d'une soutane en soie molle » (p. 50). Je ne connais pas d'abbé, pas

même d'évêque, qui porte une soutane de soie, molle ou raide. « Ces mains tenaient à des bras dont la musculature puissante bossuait par endroits l'étoffe de la soutane. » Je ne connais pas de soutane qui puisse être bossuée par la musculature d'un bras; les soutanes ne sont pas des maillots, et elles ont les manches larges, même les soutanes jansénistes.

11. — Voici « une rare aventure littéraire, sinon seule : » *Vathek* est un conte arabe, écrit en français par un Anglais, et précédé d'une préface écrite en volapuk par un Français. « Voilà une rare aventure littéraire, sinon seule : le transport avec sa fleur où nul déchet, que subit intact un livre, d'une littérature à une autre; traduction par cet ordinaire moyen : mais publication du texte même. » Il est fâcheux que cette préface ne soit pas traduite en français; toutefois il n'est pas sûr que la peine de comprendre fût payée du plaisir d'apprendre quelque chose de nouveau. D'après ce que j'ai pu en déchiffrer, j'ose affirmer que les cinquante-trois pages vaticinatoires et sibyllines de M. Stéphane Mallarmé ne nous révèlent rien qui ne soit déjà dans le premier dictionnaire venu. Je me demande même si, pour les écrire, M. Mallarmé ne s'est pas armé d'un Vapereau, tout simplement, se bornant à faire « le transport sans nul déchet, » mais en y ajoutant des fleurs, de la prose du « littérateur français » à celle des volapukistes et des fumistes du symbolardisme. Exemple : Le naïf « littérateur français, » indiquant la fortune de l'auteur de *Vathek* (deux millions et demi de revenus), l'appelle bravement « une fortune prodigieuse. » Lui, le subtil et moderne Mallarmé, écrit dédaigneusement : « une fortune alors considérable. » Mais je n'insiste pas, et peut-être la préface de M. Mallarmé est-elle une œuvre très personnelle, très documentée, très neuve. J'aime mieux le croire que d'y aller voir.

« Bien : ce conte, qu'est-ce, ou quand brilla-t-il, du fait de qui donc? » Si vous tenez à le savoir ou à vous le rappeler, je vous dirai qu'il est du fait de l'illustre Beckford, qu'il avait été d'abord écrit en français vers 1781, qu'il fut publié en anglais, vers 1786, avec un grand succès, et qu'il a été restitué à son texte primitif, en 1893, par M. Mallarmé, qui en a retrouvé le manuscrit. Beckford était plus original comme homme que comme conteur. Son *Vathek* est en grande partie imité des contes français du XVIIIe siècle. M. Mallarmé trouve que le style est du Voltaire « de belle eau, » et qu'en même temps il « annonce Chateaubriand! » Aventure rare, sinon seule! En réalité, la prose de cet Anglais a une légèreté et une prestesse toutes françaises (du temps que les Français ne se piquaient pas d'être lourds). Son roman révèle une puissance d'imagination assez grande; — ce qui n'empêche pas qu'il ne paraisse un peu long et fatigant. Il développe, dans des symboles d'un orientalisme de convention, cette idée éminemment morale, que le péché, une fois entré dans une âme, y amoncelle les ruines et

l'amène à la damnation éternelle. Comment et par quel giaour infernal le calife Vathek est induit au péché de curiosité et d'ambition, par quelles fautes successives il arrive à sacrifier au tentateur sa religion, son peuple, ses trésors, comment il en est puni dans le palais d'Eblis, où il trouve tous les biens qu'il avait convoités, mais sans qu'il en puisse jouir, parce qu'il y a perdu l'Espérance, c'est ce que pourront voir les amateurs, s'il en reste, de cette littérature fantastique, à laquelle nous devons les *Mille et une Nuits*. — *Wathek*, est-il besoin de le répéter, diffère de ces contes fameux par son caractère littéraire et aussi par un oubli moins grand des pudeurs occidentales. Toutefois les mœurs en sont encore trop orientales pour qu'on puisse le laisser lire à des enfants.

12. — C'est une étude historique ou mieux une divination par l'imagination et le cœur de ce que doit être l'histoire vraie, que nous donne Mme du Campfranc dans *Esclavage*. Elle retrace, dans un cadre simple et touchant, les souffrances de la race nègre et les horreurs de la traite de l'homme. Ce livre est un acte d'adhésion et de participation à la croisade anti-esclavagiste provoquée par le grand cardinal Lavigerie et continuée par les Pères Blancs. Il est éloquent, il est passionné, il palpite de toute la chaleur d'un cœur généreux et chrétien. Ce n'est pas une de ces études froides et calmes, où l'auteur évite d'intervenir et éteint sa voix de peur de paraître déclamer ; c'est une lamentation attendrie, pleine d'exclamations et d'interjections; c'est un cri d'appel adressé à la pitié et au dévouement du monde civilisé. Je suis persuadé qu'il sera entendu ou du moins qu'il ira au cœur de ses lecteurs. J'en ai vu qui se sont attendris presque autant que Mme du Campfranc sur les malheurs de la jeune Ghella et du jeune Milo, deux pauvres nègres emportés dans une razzia d'esclaves, séparés au hasard du marché où ils sont vendus, réunis enfin, rachetés et convertis par un missionnaire. Ce livre a sa place marquée dans les bibliothèques d'édification.

13. — Celui-ci, au contraire, doit en être soigneusement exclu. *Le Médecin de Madame* appartient à ce genre de littérature, moitié pornographique, moitié médicinale, qu'ont exploité de trop nombreux industriels. L'auteur, qui a déjà cinq ou six ouvrages analogues à son actif ou à son passif, en annonce un nouveau : « En préparation : *L'Hygiène dans le plaisir*. » Nous voilà fixés, et nous pourrions passer outre, la littérature n'étant pas engagée dans ces sortes d'affaires. Toutefois il y a dans *le Médecin de Madame*, à côté de dissertations sur les programmes de l'école de médecine, sur la différence de la chlorose et de l'anémie, sur la magie, la cartomancie, le magnétisme, sur les injections hypodermiques et la névrose, un effort d'imagination qui, d'ailleurs, n'aboutit pas. Le dernier chapitre est intitulé : *Desinit in piscem*, ce qui prouverait au besoin que l'auteur ajoute à un sens pratique incontestable un certain

sens critique. Son héros, le docteur Armand, a ceci de commun avec le docteur Gréard, son créateur, que lui aussi a eu une première thèse refusée au doctorat, moins scabreuse cependant que celle dont s'indigna ou s'amusa tout Paris, il y a sept ou huit ans. Il s'installe aux Champs-Élysées, y attend deux ans son premier client, traite une petite fille hystérique et chlorotique et gagne la confiance de la mère et du père. Le père lui demande des « consultations secrètes, » la mère, des consultations indiscrètes. Il répond avec pédantisme; il réussit. La vogue lui arrive brusquement et le quitte brusquement aussi, parce qu'il a tenu à rester honnête homme et qu'il a refusé d'être le Fouroux de Madame — dans les deux sens. — Avorteur ne veut, amant ne peut, ayant éprouvé dans son enfance un accident déplorable. Il quitte Paris et se réfugie à la campagne.

Cette ébauche de « roman professionnel » est écrite d'ailleurs dans un style de carabin spirituel, ce qui n'empêche pas le livre d'être parfaitement répugnant.

14.—Voici enfin une œuvre belle, forte et saine, et qui m'a paru d'autant plus belle et saine que je l'ai lue après quelques-unes des précédentes et qu'elle m'en a reposé et lavé. Elle est très moderne pourtant, elle est « cruelliste » et naturaliste, dans la mesure où le naturalisme est bon, et même jusqu'à la limite où il n'est plus que tolérable; mais elle emprunte à une inspiration franchement chrétienne et apostolique un caractère d'élévation et une beauté que vous chercheriez vainement dans la plupart des romans contemporains, y compris les romans tolstoïstes. Peut-être que depuis *Fabiola* il n'avait rien paru de comparable, tant pour la pensée inspiratrice que pour la vigueur et l'éclat du talent. Inutile d'ajouter que la ressemblance s'arrête là, *Fabiola* étant une œuvre d'érudition et un roman historique, et *Bagatelles* un roman de mœurs et d'observation. L'auteur est un jésuite espagnol entré dans l'ordre vers sa vingt-quatrième année, après quelque temps passé dans le monde des « mondains » et dans celui aussi du journalisme et de la politique. A son premier sermon, prêché à Madrid, il choqua tellement, par la sincérité de son accent et la rudesse de ses convictions, les habitudes littéraires de ses auditeurs, qu'il fut relégué, de par le Roi, dans un couvent de province. Là il prêcha encore, non plus dans la chaire, mais dans le roman. « Tout m'est chaire, dit-il dans la préface de *Bagatelles*, tout m'est tribune d'où je dois et puis répandre la doctrine de Jésus-Christ. » Il publia quatre nouvelles qui eurent du succès, mais qui ne faisaient point prévoir le formidable retentissement et presque le scandale de *Bagatelles*. Le livre était si sévère, il montrait la haute société madrilène sous des couleurs si peu flatteuses, qu'on cria à la calomnie et presque à la trahison; on le traita de pamphlet, de libelle, de *libro funesto*. Mais on le lisait d'autant plus, comme il arrive à tous les livres

« funestes » autour desquels la critique fait du tapage. Heureusement le livre du P. Coloma n'était funeste qu'à la vanité madrilène, et les esprits sincères le défendaient, l'admiraient, le répandaient. De sorte qu'il a franchi les monts et qu'il est arrivé jusqu'à nous, traduit et aussi abrégé et ordonné à la française, ou du moins au goût du traducteur français, M. C. Vergniol. Et c'est un ancien élève des jésuites, M. Marcel Prévost, qui le présente au public dans une courte préface, à laquelle nous avons emprunté les quelques détails biographiques qui précèdent.

La société mondaine et aristocratique de Madrid, les énormités morales qu'elle se permet, comme si c'étaient de simples bagatelles, et les petites bagatelles dont elle fait un devoir impérieux ou le bien suprême de l'existence, voilà le sujet de *Pequeñeces*. La fable qui est l'occasion et le prétexte de cette large et puissante peinture morale est en somme très simple, malgré l'abondance un peu touffue des détails. Il est même à remarquer que parmi ces détails, ce ne sont pas toujours les plus intéressants en eux-mêmes qui sont le plus développés, soit dédain d'un artiste supérieur pour les parties banales de son sujet, soit scrupule de l'apôtre en face du danger que pourraient offrir certains tableaux.

La scène se passe à Madrid, dans les dernières années du règne d'Amédée. La comtesse Currita d'Albornoz n'a d'autre but, ne connaît d'autre raison de vivre que la satisfaction de sa vanité et celle de ses sens. Elle a deux enfants qu'elle oublie, mais deux amants qu'elle entretient. Elle fait des avances à la cour d'Amédée, quand elle croit avoir à se venger de la Reine exilée ; mais sa vanité ayant reçu réparation, elle se reprend habilement et joue, « roule » avec une gentillesse féroce, le ministre amédéiste, qui l'avait prise pour une ralliée sérieuse. Elle obtient en outre, en se dénonçant elle même, que la police fasse une descente dans son hôtel, ce qui la rend l'héroïne du jour, la martyre de la fidélité monarchique ; on l'acclame, on l'entoure, on remplit ses salons. Un journal de l'opposition ayant fait entendre quelques railleries, elle dépêche contre le directeur son jeune *patito*, Juan Velarde, qui reçoit une balle en pleine poitrine et meurt. C'est la première partie. La seconde nous transporte à Paris, parmi les membres de la colonie espagnole, que la chute d'Amédée et la République ont chassés de Madrid. Nous y retrouvons Currita et ses familiers, et nous y faisons connaissance d'un nouveau venu, qui désormais va occuper le premier plan, c'est à savoir le marquis de Sabadell, ancien républicain avec Prim, amédéiste au temps d'Amédée, et qui va brusquement se transformer en alphonsiste en même temps qu'en « Alphonse » de Currita. Cependant avant de tomber au rôle d'exploiteur de sa maîtresse, il essaie de se réconcilier avec sa femme, ou du moins avec l'argent de sa femme, qui depuis une séparation de dix ans était devenue très riche. Il y échoue, grâce à l'inter-

vention ouverte d'une amie intelligente et honnête, la marquise de Vallosis, et aussi (faut-il le dire ?) grâce à l'intervention secrète d'un Père jésuite qui joue ici, mais pour la cause du bien et du droit, un rôle un peu trop conforme à celui que l'imagination publique égarée par les romanciers comme Eugène Sue, ou les historiens à la Michelet, a souvent prêté aux jésuites. Ce rôle est d'ailleurs peu utile au développement du roman lui-même, et le P. Coloma aurait pu le supprimer, autant pour des raisons de métier que pour des raisons politiques. Mais les jésuites ne sont décidément « jésuitiques » que dans les livres; dans la réalité, ils sont souvent aussi naïfs que vous ou moi. Le P. Coloma a d'ailleurs la naïveté des forts et des puissants, qui répugne aux petites habiletés, et quoique son ordre soit aussi « impopulaire » en Espagne qu'en France, il le présente tel qu'il le connaît, élevant les enfants de l'aristocratie, conseillant les parents qui le consultent, et élevant les uns et conseillant les autres pour le plus grand honneur et le plus grand bonheur de tous. — La troisième et la quatrième partie nous ramènent à Madrid. Le roi Alphonse est rétabli; Sabadell espère un ministère; il le manque, mais il obtient une place de sénateur et la grandesse. Le vice semble triomphant. Mais le jour même de son élévation à la grandesse, les francs-maçons qu'il a volés lui font parvenir avis que la punition est proche, et peu de jours après il est tué en pleine rue, au bras de Currita, laquelle, soupçonnée d'avoir été, par jalousie féminine, l'instigatrice de ce meurtre, voit crouler brusquement tout l'échafaudage de sa fortune mondaine et politique. Son malheur l'éclaire et elle se convertit à la fin, consacrant ce qui lui reste de forces à soigner son vieil imbécile de mari.

Voilà la fable de *Bagatelles;* elle est à peu près exempte d'éléments romanesques, elle est composée de menus événements, tous pareils à ceux de la vie ordinaire, et ramenés à l'unité par leur rapport plus ou moins étroit avec la personne, les intrigues et les intérêts de la comtesse d'Albornoz. La méthode ne ressemble guère à celle de nos romanciers français d'autrefois, mais elle se rapproche de celle de nos romanciers de demain, de ceux qui, dociles au conseil de Goncourt, ne feront que transporter dans le livre « un morceau de vie, » détaché de la réalité, sans le souci des précautions préparatoires ni des dénouements logiques. Mais, encore une fois, que la méthode soit bonne, ou mauvaise, ou neutre, il est évident qu'elle n'a pas été choisie pour elle-même, et que le P. Coloma n'a vu dans sa fable qu'un prétexte à peintures de mœurs et à portraits « typiques. » On peut dire que, sous ce rapport, son œuvre est une des plus riches et des plus vivantes qui aient paru depuis longtemps. Il est impossible de camper avec plus de solidité et d'animer avec plus de puissance des personnages aussi nombreux, aussi variés, aussi intéressants : l'ambitieuse, frivole et dangereuse Currita; le vieux garçon cynique, Diogène, qui dit son fait à tout le monde et qu'on laisse

dire, par peur de son esprit et par respect pour sa naissance; le vieil oncle François, une caillette maniaque et bienfaisante; le diplomate Butron, représentant dans la patrie les princes exilés et menant son parti par de petits moyens et par de petits chemins, qui ne le conduiraient à rien, si des hommes plus énergiques et d'esprit plus large ne s'en mêlaient pas; le mari de Currita, racontant toute sa vie le même fait d'armes, le combat « navo-terrestre » auquel il a failli prendre part, brandissant toujours à sa table le couteau d'or que lui a donné le roi Ferdinand, servant sa cause à coups de bons dîners et d'indigestions, trompé par sa femme, raillé tout bas par ses amis, finissant par le gâtisme; Jacques Tellez, marquis de Sabadell, le bandit élégant, qui arrive par l'assassinat, par le vol, par les femmes; la marquise de Villosis, dont l'entrevue avec Sabadell, à Biarritz, est une merveille d'esprit et de vigueur, l'honnête femme, qui est le repoussoir de Currita; ce pauvre Juan Velarde, une victime de la société où sa pauvreté l'a fait entrer et dont les dernières heures, les sentiments à la veille du duel fatal, la lettre qu'il écrit à sa mère, sont un des épisodes les plus touchants du livre; le fils et la fille de Currita, le fils surtout, dont les quinze ans devinent le rôle de Sabadell dans la maison paternelle et qui un jour lui saute à la gorge, et va tomber, brutalement repoussé, contre un marbre qui lui fend la tête, etc., etc., etc., — toute cette légion d'hommes, de femmes, d'enfants (j'oubliais aussi le fils de Jacques, un délicieux écolier), agit, parle, passe et repasse sous nos yeux avec une netteté, un relief, une «objectivité » qui sont la vie même, et qui révèlent une puissance de création presque géniale !

Mais si le poète est puissant, l'observateur, le peintre des mœurs de la haute société espagnole est-il exact? Est-il bien informé d'abord, et s'il l'est, ne déforme-t-il pas ce qu'il a vu par la manière dont il le dit? Il nous est impossible, en France, de nous prononcer en connaissance de cause. Il faut avouer toutefois que certaines exagérations et outrances de forme sont de nature à éveiller des doutes. Des phrases comme celle-ci : « Cette jeunesse qui semblait être le produit d'un taureau andalou et d'une soubrette parisienne, » ne doivent pas être d'une exactitude absolue et photographique. Il y en a un certain nombre (un petit nombre) de pareilles, qui n'ont évidemment pas plus de valeur documentaire et qui n'ont pas plus aussi de valeur littéraire; on y retrouve en effet, sous les audaces et les familiarités de l'argot le plus moderniste, la vieille rhétorique d'école, amplificatoire et hyperbolique.

Quant au « missionnaire, » il prêche peu, quoiqu'on lui ait reproché de prêcher trop (serait-ce par hasard notre traducteur qui aurait coupé les sermons ?). Mais il se révèle par l'impression qu'il nous laisse, plus encore ou du moins mieux encore que par les leçons directes qu'il donne. — Les romans à thèse, et même à thèse morale, sont assez nombreux

de nos jours, presque autant que l'étaient jadis les tragédies « purgatives. » Seulement la plupart enseignent la morale avec des tableaux licencieux, et rappellent la parole connue de cette femme d'esprit qui disait au sortir d'une comédie morale : « On y reçoit des leçons de vertu et on en emporte l'impression du vice. » La merveille de *Bagatelles* c'est que, si vives, si précises et si brutales parfois qu'en soient les peintures morales, aucune n'en est troublante et qu'un enfant pourrait les voir sans péril. Et cette merveille ne s'explique pas seulement par la supériorité de l'artiste, elle est due surtout à la passion qui l'anime et qui l'a poussé à écrire : la passion des âmes et l'amour de Dieu. *Ama et fac quod vis.* Aimez Dieu et faites des romans, s'il vous plaît d'en faire; ces romans, si vous êtes un poète en même temps qu'un apôtre, pourront être « une manière de chef-d'œuvre. »

15. — « Quel est, au fond, le vrai sujet du *Docteur Pascal*, de M. Zola ? » me demandait-on tout à l'heure.— Au fond, le vrai sujet du *Docteur Pascal*, c'est M. Zola lui-même, — c'est la glorification de son œuvre, des vingt volumes de ses *Rougon-Macquart*, analysés avec détail, commentés avec magnificence, lyrisme, religion, présentés comme le plus superbe monument qu'aient élevé de concert la science et la poésie contemporaines. Du moment qu'il y a des Académies, M. Zola doit être de toutes, c'est entendu, et ce n'est pas nous qui nous révolterions contre cette grosse et lourde candeur. Ce qui nous a révolté dans *le Docteur Pascal*, c'est autre chose, et nous allons le dire avec la liberté et la sincérité que M. Zola ne saurait refuser à la critique. Notre seul regret, c'est de ne pouvoir pas le dire d'un mot, bref et brutal, naturaliste, d'être obligé de donner les considérants de notre jugement et de nous embarquer par conséquent dans une longue analyse. Voilà bien du temps perdu ! Mais nous sommes en face d'un des maréchaux de notre littérature ! Mais on nous a expressément prévenus, avant, pendant et après la publication du *Docteur Pascal*, que le vingtième et dernier volume de la série des *Rougon-Macquart* complétait et exprimait toute la philosophie du maître, qu'il était « le résumé et la conclusion » de son œuvre, quelque chose comme la *Somme* du docteur Zola ! Résignons-nous à analyser *le Docteur Pascal.*

Nous sommes à Plassans, berceau de la famille des Rougon-Macquart ; Pascal Rougon s'y est installé, après avoir fait à Paris de solides études médicales. Il y a exercé pendant quelque temps la médecine pratique, après quoi, repris tout entier par son goût des recherches véritablement scientifiques, il s'est retiré à la Souléiade, grande maison, entourée d'un petit domaine, vers l'extrémité de la ville. C'est là qu'il vit, dans le silence, presque dans l'isolement, en compagnie de sa nièce, Clotilde Saccard, qu'il a recueillie au berceau et à laquelle il a servi de père. Pascal a aujourd'hui soixante ans, sa nièce vingt-cinq. Lui s'occupe de

recherches sur l'hérédité, qu'il a spécialement étudiée dans sa propre famille, laquelle, comme on sait, présente les types les plus variés et les plus tranchés : un homme d'État, un boursier, un soldat, un prêtre, un laboureur, une « fille, » un ange de pureté, et des criminels, des aliénés et des déséquilibrés à profusion. Il entasse des notes, des observations et des dossiers dans une grande armoire; en même temps que ces études théoriques, désintéressées de tout résultat prévu et pratique, il en poursuit d'autres qui peuvent être plus immédiatement utiles. Il pense à la thérapeutique, ce médecin, ce qui le distingue, dit-on, de quelques-uns de ses plus savants confrères. Il est précisément en train de trouver la formule générale de ces injections de sucs organiques dont il a été si fort question depuis quelques années. Tel est le docteur Pascal : grand esprit, grand cœur, oncle paternel, tête blanche. Il présente encore un dernier trait de caractère et une originalité assez rare : il est athée, ce qui est banal, mais c'est un athée tolérant, et c'est ceci qui est rare.

Quant à Clotilde, c'est une jeune personne très jolie, très intelligente et très bien portante, solidement équilibrée dans son corps et dans son esprit. « C'est une bonne petite tête ronde, nette et solide, » répète à chaque instant son oncle. Elle a été élevée par lui dans le culte de la science, de la vérité et de la nature ! Malheureusement pour Pascal, sa nièce, qui « n'ignore rien de l'homme ni de la femme, » n'est pas pleinement satisfaite des solutions sèches et bornées de la science; elle aspire à « l'au delà, » à l'infini, et, naturellement, elle arrive à la foi et au christianisme. Sa foi cherche querelle à la science de son oncle. Le conflit est excité et entretenu par les deux seules personnes qui soient les familières des hôtes de Souléiade, la vieille servante Martine, qui voudrait convertir son maître, et la grand'mère, Félicité Rougon, qui voudrait empêcher la publication des dossiers Rougon-Macquart. Ces dossiers apparaissent aux trois femmes comme une œuvre diabolique, et en attendant de pouvoir les brûler, elles s'en prennent aux fioles de liqueur brown-sequardienne, et les brisent. Le docteur est très malheureux; son intérieur, jadis si calme, devient « un enfer. » Il souffre et essaie de se résigner. Mais une nuit, une nuit d'orage, il surprend Clotilde en train de fouiller et de vider la fameuse armoire. Dans un terrible accès de colère, il se jette sur elle, lui meurtrit l'épaule, lui arrache les dossiers; puis, au lieu de les remettre sous clef, brusquement il se décide à les lui communiquer, y compris l'Arbre généalogique de la famille. Cette communication change l'âme de Clotilde. Elle abandonne ses pratiques religieuses, elle refuse d'épouser un jeune homme à qui elle avait donné des espérances, et enfin elle va trouver son oncle, et, tranquillement, lui offre de devenir sa maîtresse, ce qui a lieu aussitôt. C'est alors, à la Souléiade, le bonheur parfait, « l'idylle heureuse » pour « le vieux roi David et la jeune Sulamite. » Martine se fâche, mais se résigne; la

ville de Plassans, vite informée du scandale, menace d'abord de jeter des pierres, finit par tolérer le couple incestueux, et même par l'admirer : la tête blanche et la tête blonde, quand on les voit passer sur le mail, attirent tous les regards et toutes les sympathies. Pascal, redevenu très jeune — soixante ans ! c'est parfois la seconde enfance — ne vit plus que pour Clotilde, et laisse de côté ses études. Il cherchait la vérité, il l'a trouvée puisqu'il a trouvé l'amour ! De même, Clotilde, qui cherchait Dieu, ne le cherche plus, car Dieu, « c'est l'acte d'amour et de vie » (p. 190). Un incident vulgaire met fin à cette idylle : un notaire peu délicat emporte très loin l'argent de ses clients, et en particulier celui du docteur Pascal. Plus de bijoux à Clotilde, plus même de pain ! C'est la misère noire ! Si bien que le docteur Pascal se sacrifie : il feint de ne plus aimer Clotilde, et la décide à s'en aller à Paris, chez un frère très riche qui la réclame et veut la faire son héritière. Elle part, et il meurt de chagrin. L'enfant que Clotilde portait dans son sein naît quelques mois après. Que deviendra cet enfant ? C'est sur cette préoccupation que se termine le livre. Il contient, comme il est facile de le voir : 1° une étude psychologique ; 2° une étude scientifique, l'application à la famille des Rougon-Macquart des sciences biologiques ; 3° une étude philosophique, ayant pour thème l'antagonisme de la science et de la foi. Or ces trois études sont chacune une série d'incohérences.

Disons d'abord, pour n'y plus revenir, que leur ensemble et leur amalgame constitue le roman le plus ennuyeux et le plus lourd qu'on puisse rêver. Quelques belles pages de style et quelques belles scènes, un peu « truquées, » comme on l'a dit (il y a toujours de la rhétorique et du procédé, jusque dans le meilleur Zola), ne sont pas une récompense suffisante de l'effort que coûte cette lecture.

Mais encore plus que l'intérêt, c'est le bon sens et la logique qui font défaut. Qu'un vieux monsieur arrive à faire sa maîtresse de sa nièce et d'une nièce qui est presque sa fille, cela n'est malheureusement pas invraisemblable : il y a quelques brutes de cette espèce au bagne, et peut-être y en a-t-il aussi de par le monde. Mais que ce monsieur ait été « avant » un sage, un saint, « un vrai saint, » comme on nous dit que l'a été le docteur Pascal ; qu'il soit, « pendant, » sans remords, en paix avec lui-même, persuadé que son inceste est un hommage à Dieu ; qu'il reste, « après, » un homme délicat, généreux, capable des plus pénibles sacrifices, voilà ce qui est inadmissible et impossible. Si encore on pouvait excuser et expliquer l'acte de Pascal par l'hérédité, voir en lui une victime inconsciente des fatalités physiologiques ! Mais non ; Pascal n'est pas « de la famille, » ne cesse de nous répéter M. Zola, il est exempt des tares ancestrales, il n'y a pas de « fuite » dans son cerveau. Et d'ailleurs, s'il était fou, tout Plassans le serait aussi, puisque tout Plassans se fait le complice de son « bonheur » et arrive même à l'envier. Pascal n'est

donc pas fou; il est ignoble, et comme, en même temps, il est sage, saint, délicat, généreux, il est incompréhensible, il est faux. Ce grand prêtre de « la vérité » et de « la vie » n'est ni vrai ni vivant. Clotilde n'est pas plus vraie ni plus « cohérente. » Je passe condamnation sur son amour pour un vieillard de soixante ans. Ce n'est pas que je sois gêné par « Abisaïg et la jeune Sulamite; » à ces références bibliques il est facile d'opposer cette simple fin de non-recevoir : autres temps, autres mœurs. Mais on ne pourrait faire sur ce point le procès à M. Zola, qu'en le faisant aussi à une foule de ses confrères. C'est depuis quelque temps la mode parmi les gens de lettres de nous montrer Agnès amoureuse d'Arnolphe; M. Pailleron dans *la Souris*, M. Theuriet dans *Amour d'automne*, M. Berkeley dans *Vieille Histoire*, etc., etc., se sont appliqués à réhabiliter la victime de Molière. Les « vieux barbons » ont leur revanche.... en littérature; l'ont-ils auprès d'Agnès? Peu importe, pour le moment, et il me plaît d'admettre, par hypothèse, la vraisemblance des amours de la jeune Clotilde et du vieux Pascal. Impossible toutefois de ne pas faire remarquer en passant que la description tranquille et cynique de ces amours est la chose du monde la plus déplaisante et la plus révoltante. Certain détail, qui revient à chaque page et dans les mêmes termes, à l'instar des répétitions homériques sur la « bonne odeur » du corps de la jeune fille, est particulièrement insupportable. Mais ce qu'on ne peut admettre, c'est que Clotilde, étant telle que nous l'a présentée M. Zola, « une bonne tête ronde, nette et solide, » et une chrétienne militante, puisse devenir tout à coup, de sa propre initiative, sans hésitation ni scrupule, la maîtresse de son oncle; ce qu'on ne peut pas comprendre surtout, c'est qu'elle se décide ainsi à se mettre hors la loi morale et sociale sans motifs suffisants. Cet écart, en effet, ne peut pas s'expliquer par des motifs d'ordre psychologique, par l'amour : dans nos sociétés, telles qu'elles sont constituées, et dans une personne aussi bien constituée que l'est Clotilde, l'amour aboutit au mariage, non au concubinage, sauf le cas, qui n'est pas celui des deux héros, d'obstacles extérieurs insurmontables. On ne saurait l'expliquer par des motifs d'ordre physiologique : Clotilde n'a pas de tempérament, et le « vieux David » ne sent pas bon! — Sans doute il y a l'Arbre généalogique, l'Arbre avec un grand A; on communique à Clotilde l'Arbre, et elle y monte, comme une petite guenon qu'elle n'était pas et qu'elle devient tout à coup. « Tout homme porte en soi un singe qui sommeille, » j'en conviens; mais convenez aussi que pour le réveiller il faut un excitant un peu plus fort que la communication d'un dossier généalogique!

Ainsi donc le brusque et brutal revirement de la jeune fille, cette chute de la sphère assez élevée qu'elle habite dans celle de la « pure nature » reste inexplicable. Elle agit sans qu'on ait vu et sans qu'on puisse voir ses motifs d'agir. On ne voit bien que ses motifs de s'abste-

nir, et les puissants moyens aussi qu'elle a de s'abstenir. Elle dispose de « forces d'arrêt » considérables; sa foi, ses habitudes d'honnêteté, son bel équilibre mental et physiologique. Et cependant elle n'est pas arrêtée, et elle tombe à l'inceste; mais elle y tombe sans y être poussée!

Devine, si tu peux, et comprends, si tu l'oses.

« Mais, ô psychologue que vous êtes, me dira-t-on, vous ne pourrez jamais comprendre si vous ne vous placez pas sur le terrain où s'est placé M. Zola. Ce n'est pas de la psychologie qu'il a prétendu faire, ou du moins de la psychologie toute pure; c'est de la psycho-physiologie, c'est de la pathologie psycho-physiologique. Laissez donc de côté Aristote et sa docte cabale et tous vos psychologues surannés; consultez les savants, les maîtres de l'aliénisme, les Lasègne, les Charcot et les Falret, et alors vous comprendrez. »

Je consulte les maîtres, et voici ce qu'ils me disent :

M. Zola est le Thomas Diafoirus de la science. Il est, en cette matière, ce que les Scudéry et les Chapelain étaient autrefois en matière de poétique, un naïf pédant, qui, ayant lu les livres, croit posséder la science. Ses longues dissertations sur les hérédités directes, collatérales, croisées, alternantes, en retour, par fusion, par sélection, etc., etc., ne sont que des souvenirs de lecture lourdement étalés. Mais il ne suffit pas d'avoir lu les dictionnaires spéciaux, ni les communications, même les plus récentes, aux Sociétés savantes, pour être un savant, pour faire autre chose que de la science à l'usage des Bouvard et des Pécuchet. Je ne sais pas si M. Zola s'est montré stratégiste dans *la Débâcle*, ingénieur dans *Germinal*, financier dans l'*Argent*, mécanicien dans *la Bête humaine*, mais je vous assure qu'il n'est pas du tout médecin ni physiologiste dans *le Docteur Pascal*. Les personnages n'y sont pas établis scientifiquement; leur caractère n'est pas déterminé par leur constitution même et leur organisation psycho-physiologique; il l'est, comme dans les romans les moins scientifiques, par la volonté et les préférences du romancier. Les rapports des uns aux autres sont purement extérieurs et arbitraires, ils ne sont pas intérieurs, organiques et nécessaires. Que l'on change leur nom, et je défie le physiologiste le plus pénétrant de trouver en eux des traces de Rougon ou des traces de Macquart, ou d'indiquer d'après eux le caractère probable et la physiologie des ascendants. Et c'est pourtant ce qui devrait résulter d'une étude vraiment scientifique. — Scientifique, ce roman-là ? Il l'est « à la façon de Barbari, mon ami, » pas même à la façon de M. Jules Verne, et il est moins amusant, assurément, que les romans de M. Jules Verne.

Voilà ce que disent les maîtres. Ajoutons que même dans le cas où cette grosse construction des Rougon-Macquart serait assise sur des données et disposée selon une méthode vraiment scientifiques, elle

n'aurait pas plus de valeur scientifique et n'apporterait aucune contribution utile à l'étude des lois de la vie. On éprouve un peu de honte à émettre de pareils truismes, à affirmer qu'un roman ne prouve rien, que des faits imaginés, en tout ou en partie, ne peuvent pas servir de base à des conclusions certaines et positives. Mais à voir l'air d'hiérophante et d'oracle que prend M. Zola, à l'entendre réclamer une place pour les poètes dans l'œuvre des savants (p. 118), on éprouve le besoin de lui rappeler que « ce qui n'existe pas n'a pas d'existence » et qu'un roman n'est qu'un roman. Il faut se résigner à être La Palice mais il suffit d'être La Palice pour avoir raison de Thomas Diafoirus. Et il suffit de l'être encore pour apprécier l'étrange démonstration que nous donne M. Zola de l'antagonisme de la science et de la foi. Pascal fait un arbre généalogique, il remplit ses fioles de liqueurs diverses, tirées de la macération dans de l'eau distillée de certaines cervelles et de certains muscles. Ces fioles et cet arbre scandalisent Clotilde, effraient la foi de Clotilde; elle brise les unes et veut brûler l'autre. Mais pourquoi donc, mon Dieu? Qu'est-ce qu'il y a d'attentatoire à la foi et d'anti-chrétien dans cet Arbre? Qu'est-ce qu'il pourra jamais prouver de diabolique, cet Arbre ? S'il prouve quelque chose, c'est que les enfants ressemblent à leurs parents (quand ils n'en diffèrent pas), qu' « un pin fait un pin, » que deux et deux font quatre; mais jamais, non jamais il ne prouvera que Dieu n'existe pas ou que Dieu c'est.... ce qu'on a vu plus haut. Et ces fioles et ces cervelles de mouton, quel poison infernal contiennent-elles? Comment est-ce offenser Dieu et se moquer de l'Église que de fabriquer des « liqueurs de vie » et les injecter aux malades ? « C'est se moquer des malades ! » me disait récemment un ataxique, que les injections de tous les savants de l'Europe et de Brown-Séquard lui-même n'avaient pas guéri. En quoi l'ataxique se trompait, mais pas plus que ne se trompent les Pécuchets de sous-préfecture, ou les Homais de chef-lieu, ou les présidents de la Société des gens de lettres, quand ils assurent que faire œuvre de science, c'est faire œuvre d'athéisme. Eh ! que les savants remplissent des fioles et des seringues, qu'ils dressent des Arbres tant qu'ils voudront, l'Église n'a pas à s'en occuper et la foi n'a pas à s'en effrayer. Elle aurait plutôt à s'en féliciter, car chercher les lois de la vie, les secrets et les sources de la vie, ce n'est pas s'éloigner de la foi, c'est y tendre au contraire, c'est se rapprocher du Maître à qui ses disciples disaient : « A quel autre irions-nous, Seigneur? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. »

Si Clotilde était une vraie chrétienne, si elle avait la foi « nette, ronde et solide, » si seulement elle savait son catéchisme, elle respecterait les études de son oncle et chercherait à le convertir autrement qu'en l'empêchant de travailler. Sa foi est une foi enfantine, bornée et aveugle; c'est la foi telle que l'imaginent et la désirent chez les autres les libres

penseurs qui ne l'ont jamais eue ou qui l'ont perdue. Elle n'est pas celle que gardent précieusement et fièrement les esprits virils, qui sans doute en ont compris les difficultés, mais qui aussi en ont compris la nécessité et les bienfaits. Celle-là n'est pas l'ennemie de la science, ni de la vérité, ni de la vie ; elle provoque et encourage toutes les recherches, tous les efforts, tous les progrès, persuadée que tous les progrès mènent à Dieu, que la vérité est une, qu'il n'y a pas une vérité scientifique et une vérité théologique, opposées l'une à l'autre, mais que l'une et l'autre ont une ennemie commune : l'ignorance, et particulièrement l'ignorance de certains chrétiens à l'égard de la science, et l'ignorance de certains savants à l'égard de la théologie.

Cette double ignorance n'est pas toujours coupable ni incurable. Toutefois il y a une variété de l'ignorance des savants, celle des romanciers scientifiques, qui est moins innocente, qui est plus tenace, qui est plus contagieuse, et que les savants et les chrétiens devraient poursuivre d'une haine égale. Et lorsqu'il lui arrive de joindre à des erreurs contre « la vérité et la vie » d'abominables outrages contre la pudeur, lorsqu'elle méconnaît, comme dans *le Docteur Pascal*, les sentiments les plus délicats de l'âme, et tout ce qui fait l'honneur et la supériorité de « la Bête humaine, » alors ce ne serait pas assez de la dénoncer et de la réfuter, il faudrait encore la déshonorer. Pour cela il suffirait peut-être que la critique remplît tout son devoir, lequel consiste, en présence de toute ignominie littéraire, à éprouver, à exprimer et à inspirer un mépris absolu, sans atténuation ni réserve. « Nous avons perdu le mépris ! » disait Émile Augier. Pardon ! j'en sais, j'ose le dire, qui ne l'ont pas perdu, qui le sentent en eux, bien entier, bien complet, bien féroce, et dont la meilleure joie serait de savoir et de pouvoir le communiquer.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT ROMAIN. — 1. *Explication élémentaire du droit romain*, par PROSPER RAMBAUD. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, 2 vol. in-8 de VIII-869 et 816 p., 9 fr. le volume. — 2. *Résumé du droit romain pour les premier et deuxième examens de licence*, par le même. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de VIII-372 p., 5 fr. — 3. *Cours élémentaire de droit romain contenant l'histoire du droit romain et la législation de Justinien*, par P. VAN WETTER, 3e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, 2 vol. in-8 de VI-510 et 633 p., 20 fr. — 4. *Œuvres choisies de* R. VON JHERING, traduites par O. DE MEULENAERE. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, 2 vol. in-8 de 368 et 292 p., 20 fr.

DROIT CIVIL. — 5. *Traités des contrats aléatoires et du mandat*, par L. GUILLOUARD. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 618 p., 8 fr. — 6. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC, tome V. Paris, Pichon, 1893, in-8 de 603 p., 9 fr. — 7. *Commentaire de la loi du 6 février 1893 sur la séparation de corps*, par LOUIS SARRAND. Paris, A. Rousseau, 1893, in-12 de 182 p., 3 fr. 50. — 8. *Code du divorce et de la séparation de corps*, par ALBIN CURET, 2e éd. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-12 de 414 p., 3 fr. 50. — 9. *Des Droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint prédécédé, en droit romain et en droit français*, par JULES BRUGAIROLLES. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de 275 p., 5 fr. — 10. *Le Droit coutumier*

contemporain. Du Contrat en faveur de tiers, son fonctionnement, ses applications actuelles, par Édouard Lambert. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de xi-421 p., 10 fr. — 11. *Les Assurances. L'Art de s'assurer sur la vie*, par Arsène Petit, 2e éd. Paris, Hetzel, in-12 de 192 p., 2 fr. — 12. *Du Contrat d'édition en matière littéraire*, par Gustave Lardeur. Paris, A. Rousseau, 1893, in-8 de 220 p., 4 fr.

Droit constitutionnel. — 13. *Traité de droit politique électoral et parlementaire*, par Eugène Pierre. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-8 de xiii-1230 p., 15 fr. — 14. *Essai de législation financière. Le Budget de la France dans le passé et dans le présent*, par Emile Worms. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de 551 p., 10 fr. — 15. *La Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789*, par Léon Duguit. Paris, Larose, 1893, in-8 de 118 p., 2 fr. 50.

Droit international. — 16. *Principes de droit international public*, par Alfred Chrétien, avec des indications bibliographiques, des notes intercalées dans le texte, etc., par Paul Nachbaur, 1re partie. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de 559 p., 12 fr. — 17. *Recherches sur l'histoire du droit. Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, par Ernest Nys. Bruxelles, Weissenbruch; Paris, Alcan, 1891, in-8 de 208 p., 4 fr. — 18. *L'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir*, par Michel Revon. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de xxiv-541 p., 10 fr. — 19. *De l'Acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international*, par Isidore Glard. Paris, A. Rousseau, 1893, in-8 de iv-544 p., 7 fr. — 20. *Di una nuova denominazione del cosidetto diritto internazionale privato e de' suoi effetti fondamentali*, per Eduardo Cimbali, 2e éd. Rome, Bocca frères, 1893, in-8 de 111 p., 5 fr.

Bibliographie du droit. — 21. *Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger*, par E. Dramard. Paris, Larose et Forcel, 1893, in-8 de 120 p., 1 fr. — 22. *Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 14 octobre 1892*. Paris, Marchal et Billard, 1893, in-8 de xxviii-138 p., 1 fr.

Droit romain. — 1 à 3. — Les nouvelles générations d'étudiants, plus heureuses que les anciennes, n'ont déjà que l'embarras du choix entre les bons traités de droit romain. En voici pourtant encore deux nouveaux qui méritent également de leur être recommandés à divers titres. Tout d'abord, l'*Explication élémentaire du droit romain*, que leur offre M. Prosper Rambaud, se recommandera du nom de son auteur, bien connu comme répétiteur de droit. Le *Code civil par demandes et réponses* de M. Rambaud est populaire dans les écoles de droit depuis vingt ans. Que d'avocats et de magistrats d'aujourd'hui lui doivent leur diplôme! Si l'*Explication élémentaire du droit romain* n'obtient pas le même succès, ce ne sera pas faute d'en être digne, ce sera plutôt, nous le craignons, parce qu'on ne la trouvera pas suffisamment élémentaire. « M. Rambaud s'est proposé, dit le prospectus, d'allier dans cet ouvrage l'intérêt scientifique et l'utilité pratique; il s'est proposé également de le composer de telle sorte qu'il pût convenir tout à la fois aux candidats à la licence et aux candidats au doctorat, à une étude élémentaire et à une étude approfondie du droit romain, de manière que le lecteur, une fois familiarisé avec son livre, n'ait jamais à le remplacer par un autre, et qu'il n'ait ainsi ni à faire une dépense nouvelle, ni surtout à s'habituer à une nouvelle méthode. » Beaucoup de candidats à la licence, s'inquiétant peu du doctorat, pourront être tentés de préférer à un ouvrage ainsi conçu quelque manuel plus som-

maire. En cela, ils auront grand tort ; les livres les plus courts ne sont pas toujours ceux par lesquels on arrive le plus vite au but. Celui qui aura lu seulement deux fois un bon ouvrage en saura souvent beaucoup plus que celui qui aura lu quatre fois un manuel.

Si les manuels ont leur utilité, c'est seulement pour la préparation immédiate de l'examen, et M. Rambaud y a pourvu. A la fin de chaque volume il a placé un résumé de toutes les matières traitées, dans lequel il insiste surtout sur les principes. Ce résumé a été aussi publié à part, pour la commodité des étudiants. Il forme un volume de trois cent cinquante-deux pages, ce qui indique qu'il est suffisamment complet.

Avant de quitter l'ouvrage de M. Rambaud, signalons encore certaines qualités qui le distinguent. L'auteur n'y dissimule nullement ses convictions spiritualistes. Il établit le droit sur sa véritable base : la nature humaine créée par Dieu. Tout en aimant le droit romain, qu'il définit très heureusement dans sa préface « l'étude du vrai considéré au point de vue pratique, » il n'en méconnait pas les défauts, et à l'occasion il sait montrer la supériorité de la morale chrétienne. Il a eu de plus l'excellente idée d'établir à la suite des principaux chapitres une comparaison entre les dispositions de la loi romaine et celles de notre droit français ; il amène ainsi l'étudiant à réfléchir sur les différences des deux législations et à se rendre compte des progrès de la science.

Le *Cours élémentaire de droit romain* de M. Van Wetter, professeur à l'Université de Gand, aura, plus encore que celui de M. Rambaud, pour les étudiants qui ne veulent pas étudier sérieusement, le tort grave d'être trop volumineux, trop complet et trop savant. En revanche, il sera un excellent guide pour mettre les bons élèves sur la voie des études approfondies. Conçu suivant la méthode allemande, c'est à la fois un traité élémentaire et le résumé d'un cours plus étendu. Chaque phrase y est suivie d'un renvoi au *Corpus juris*. L'histoire des sources, ce que les Allemands appellent l'histoire externe du droit romain, occupe une partie du premier volume. La bibliographie du sujet est indiquée en tête de chaque paragraphe. L'auteur ne s'est pas astreint à suivre l'ordre des Institutes de Justinien ; celui qu'il a adopté, plus rationnel peut-être, a ses avantages et ses inconvénients. Il traite d'abord des droits en général, de la preuve des droits par les actes et de leur sanction par la procédure. Viennent ensuite l'étude des droits réels, celle des obligations, celle des droits de famille, et enfin celle des hérédités testamentaires et ab intestat. S'il est utile aux élèves de connaître la théorie des actions pour bien comprendre celle des obligations, il est au contraire assez peu rationnel de leur faire étudier les hypothèques avant les droits de créance. Il y a aussi un certain désavantage à renvoyer l'étude du droit de famille à la fin du cours, car c'est la partie la plus intéressante du droit civil et celle qui est le plus à la portée des commençants. Cette

partie toutefois est celle qui, aujourd'hui, présente le moins d'intérêt pratique ; de là vient probablement qu'elle est souvent un peu sacrifiée par les auteurs allemands, et M. Van Wetter lui-même nous semble lui avoir donné assez peu de développements. Sur le mariage, par exemple, sur le divorce, sur les curatelles, son livre contient l'essentiel, mais rien de plus. Certains travaux de la science française nous paraissent aussi avoir été trop oubliés. Ceux de M. Gide sur la condition des femmes et sur le concubinat ne sont pas même cités.

4. — M. de Meulenaere, l'habile traducteur de Jhering, a tenu à compléter son œuvre en nous donnant un choix des principales dissertations publiées par l'éminent jurisconsulte, soit en brochures, soit dans des revues. Les deux volumes d'*Œuvres choisies* qu'il vient de publier contiennent une série d'études de ce genre, dont la première remonte à 1844 et la plus récente est de 1890. Tous ces travaux sont intéressants ; la remarquable indépendance d'esprit de Jhering lui fait souvent découvrir dans les textes du droit romain des aperçus nouveaux, des interprétations auxquelles les commentateurs n'avaient point encore songé. Mais sa supériorité se révèle surtout dans la critique, et c'est ce qui donne à ses travaux une portée plus grande qu'à la plupart de ceux des autres romanistes. Derrière le droit romain, Jhering cherche toujours le droit véritable, la solution rationnelle et pratique. Les textes du Digeste ne sont ordinairement pour lui que le point de départ d'une ascension hardie vers la vérité juridique. Nous signalerons spécialement dans ces deux volumes d'*Œuvres choisies* une étude sur la théorie des risques dans le contrat de vente, une autre sur les fautes contractuelles et les dommages-intérêts qui peuvent être dus en cas de convention nulle ou restée imparfaite, une brillante réfutation de la doctrine qui exige qu'une obligation ait une valeur pécuniaire pour pouvoir être sanctionnée par une condamnation judiciaire. Plus remarquables encore peut-être sont deux autres dissertations consacrées, l'une à l'examen des restrictions imposées par la loi aux propriétaires fonciers dans l'intérêt des voisins, l'autre à l'exposé d'une théorie rationnelle de la possession.

Droit civil. — 5. — M. Guillouard publie chaque année un nouveau volume de ses traités de droit civil, qui continuent si dignement l'œuvre magistrale de M. Demolombe. Son dernier volume comprend le commentaire des titres des *Contrats aléatoires* et du *Mandat*. Ayant eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler les qualités qui distinguent les ouvrages de M. Guillouard, nous nous bornerons, en ce qui concerne ce nouveau volume, à indiquer ce qui nous paraît en constituer le principal intérêt. Nous remarquons toutefois, dès les premières pages, un passage qui montre quel soin l'auteur apporte dans ses travaux. Les ouvrages qui traitent du jeu répètent à l'envi qu'un capitulaire de Charlemagne, inspiré par un concile de Mayence, a prohibé le jeu. M. Guillouard nous

dit qu'il a vainement cherché ce capitulaire. Les auteurs du *Recueil général des anciennes lois françaises* n'ont pas été plus heureux que lui. « Nous avons tenu à indiquer ce fait, ajoute M. Guillouard, dans un double but : d'abord épargner à d'autres l'ennui que nous avons eu à chercher et à ne pas trouver ce capitulaire, puis protester contre l'usage malheureusement trop répandu de citer de seconde ou de troisième main des textes que l'on ne se donne pas la peine de vérifier. Si la citation n'est pas importante, qu'on l'omette plutôt que de la faire uniquement par étalage d'érudition ; et, si elle est importante, qu'on la vérifie au préalable. » Dans un autre passage, M. Guillouard proteste avec une légitime indignation contre une injure gratuite adressée aux officiers français de 1870 par le professeur belge Laurent, à propos du jeu de billard.

Les seuls contrats aléatoires dont s'est occupé le code civil sont, comme on sait, le jeu et le pari; il a laissé malheureusement de côté les assurances, dont cependant Pothier entrevoyait déjà l'importance de son temps. Dans son traité du jeu et du pari, M. Guillouard examine la valeur des marchés à terme sur les effets publics et les marchandises, tant avant que depuis la loi du 28 mars 1885, qui en a formellement reconnu la légalité. Il approuve cette loi, tout en déclarant qu'on ne peut guère exprimer sur elle un avis bien précis, attendu qu'il n'y a « pas moins de trois systèmes pour l'interpréter dans ce qu'elle a d'essentiel ! » M. Guillouard se rallie à l'opinion qui considère les marchés à terme comme toujours légaux lorsqu'ils ont été passés à la Bourse, par l'intermédiaire d'un agent de change, sauf le cas seulement où il serait prouvé par écrit que l'agent de change savait qu'il s'agissait d'un simple jeu. Pour les marchés passés en dehors de la Bourse, les tribunaux doivent apprécier, d'après les circonstances, si l'opération est sérieuse ou s'il n'y a au fond qu'un simple pari sur la hausse ou la baisse. Dans le traité de la rente viagère, M. Guillouard démontre très bien, contre le susdit Laurent, qu'une rente viagère constituée à titre gratuit peut être rendue incessible aussi bien qu'insaisissable. Dans le traité du mandat, les différents cas où le mandat peut être tacite, dans les rapports du mari et de la femme, du maître et du domestique, du patron et du commis, de l'officier ministériel et du client, sont soigneusement examinés ; on y trouvera des principes de solution pour de nombreuses difficultés pratiques.

6. — M. Huc poursuit, lui aussi, très régulièrement la publication de son *Commentaire théorique et pratique du code civil*. Le tome V, dernier paru, embrasse toute la matière des successions ab intestat. Nous avons vu, à l'occasion du précédent volume, que l'auteur considère la propriété individuelle comme une création de l'État. Cette idée devait, ce semble, l'entraîner à reconnaître à l'Etat un droit absolu sur la dévo-

lution des successions. M. Huc n'a cependant pas poussé jusque-là les conséquences de son système. Il proteste, avec raison, contre une théorie très répandue au XVIIIe siècle, d'après laquelle le droit successoral tout entier serait livré à l'arbitraire du législateur. Le droit successoral est une des bases de la famille, et c'est une grave erreur de dire avec Montesquieu qu'il dépend de l'ordre politique. M. Huc, toutefois, approuve un peu trop sans réserve le système successoral du code. La division des biens entre les deux lignes paternelle et maternelle, lorsque la succession est dévolue aux collatéraux, lui paraît une heureuse innovation. Ce système a pourtant de graves inconvénients ; un exemple, que M. Huc nous fournit, suffit pour le prouver. Un homme épouse sa cousine, que nous supposons être sa plus proche parente du côté paternel ; il est riche, mais sa fortune lui vient du côté maternel. Il meurt laissant un enfant, qui ne lui survit que peu de temps. La femme alors va recueillir, comme étant la plus proche héritière de l'enfant dans chaque ligne, toute la fortune de son mari défunt. L'ancien droit coutumier qui, dans ce cas, aurait rendu une partie de la fortune à la famille d'où elle venait, n'était-il pas préférable ?

Sauf quelques dissentiments de ce genre, portant sur la doctrine, nous ne pouvons que constater une fois encore la haute valeur de l'ouvrage de M. Huc. La méthode en est excellente ; le style unit la clarté à la concision. De tous nos traités de droit civil, c'est le seul qui donne des notions de droit colonial et de droit fiscal. Ce cinquième volume contient le commentaire de la loi du 9 mars 1891, qui a étendu les droits de succession de l'époux survivant. On y trouvera aussi, dans un appendice, l'explication de la nouvelle loi du 6 février 1893 sur les effets de la séparation de corps.

7. — Cette dernière loi, toute récente qu'elle est, a déjà son commentateur spécial. C'est une bonne loi qui, en rendant l'état de séparation de corps moins pénible pour la femme, en affranchissant celle-ci de l'autorité maritale, contribuera peut-être à diminuer le nombre des divorces, car malheureusement beaucoup de femmes séparées de corps se laissaient aller à demander la conversion de leur séparation en divorce pour obtenir une plus grande liberté dans l'administration de leurs biens. Le *Commentaire de la loi du 6 février 1893*, par M. Louis Sarrand, est plus sérieux et plus étudié que ne le sont ordinairement les ouvrages de ce genre qui paraissent immédiatement après la promulgation d'une nouvelle loi.

8. — Le *Code du divorce et de la séparation de corps*, de M. Albin Curet, président du tribunal civil de Toulon, a été composé, lui aussi, peu de temps après la publication de la loi qui a rétabli le divorce. On s'en aperçoit trop encore dans la deuxième édition qui vient de paraître. Dans la préface, l'auteur continue à se montrer grand partisan de cette

loi. A titre d'argument, il invoque l'exemple de l'Alsace-Lorraine où, depuis 1873, les divorces n'ont pas été plus nombreux, dit-il, que ne l'étaient auparavant les séparations de corps. Une note pour indiquer qu'il en a été tout autrement en France depuis 1884 aurait trouvé ici sa place naturelle. Mais alors que serait devenu l'argument ?.... Étant donné l'enthousiasme de M. Curet pour le divorce, nous ne sommes pas étonné de rencontrer dans son livre des opinions peu favorables à la liberté religieuse. Pour lui, le refus par le mari de consentir à la célébration religieuse du mariage, « même quand il s'y est engagé avant le mariage civil, » ne constitue pas une cause de divorce ni de séparation de corps. Il est vrai que M. Curet décide aussi qu'il n'y a pas une cause de divorce dans le fait de la femme qui se marie sans avertir son mari qu'elle est enceinte des œuvres d'un autre, et la raison donnée à l'appui est que « l'on ne peut imposer aux époux l'obligation de se révéler mutuellement, au moment de la célébration, tous les faits graves qui seraient de nature à empêcher le mariage ! » M. Curet prend vraiment trop à la lettre le vieil adage : « En mariage, trompe qui peut ! » A part ces opinions, qui heureusement ne s'imposent pas, le *Code* de M. Curet est un bon manuel pratique des lois et de la jurisprudence sur le divorce et la séparation de corps.

9. — Le *Traité des droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint prédécédé*, par M. Jules Brugairolles, est une thèse de doctorat en quelque sorte posthume. L'éditeur nous avertit que le jeune auteur est mort peu de jours après l'avoir terminée et avant d'avoir pu la soutenir. Sa famille n'a pas voulu que son travail fût perdu, et elle a chargé un de ses amis, M. Jacques Blumenthal, docteur en droit, de la publier. Elle a eu raison, car ce travail est excellent et de nature à faire regretter celui qui l'a composé. L'histoire des droits de succession de l'époux survivant y est exposée dans tout son développement, depuis le droit romain jusqu'à la loi du 9 mars 1891. Cette loi elle-même y est consciencieusement étudiée et sainement appréciée.

10. — Le titre un peu abstrait de l'ouvrage de M. Édouard Lambert, *Du contrat en faveur de tiers*, nous indique que c'est là encore une thèse de doctorat. Sous cette dénomination générale de « contrat en faveur de tiers, » l'auteur étudie les diverses applications de la stipulation pour autrui. Il commence par en rechercher la vraie théorie, et, chose remarquable, c'est notre ancien droit qui la lui fournit. Le meilleur commentaire des articles 1119 et 1121 du code civil se trouve dans nos anciens jurisconsultes français. Si ces articles n'ont pas été toujours bien interprétés depuis le code civil, c'est que les commentateurs du code y ont trop vu une réminiscence d'une vieille règle formaliste du droit romain et n'ont pas assez remarqué que cette règle avait reçu un sens nouveau et spécial dans notre ancienne jurisprudence. Bien que souvent

méconnue par la doctrine, la théorie de la stipulation pour autrui n'en a pas moins été féconde en applications nouvelles depuis le code civil. Elle est la base de l'assurance sur la vie. C'est aussi parce que cette théorie n'est pas encore bien comprise que les décisions des tribunaux sont encore si incertaines, si peu rationnelles quelquefois, en matière d'assurances. Aujourd'hui, comme le constate M. Lambert, « il est loisible à tout individu d'assurer pour le jour de sa mort le versement à un tiers, déjà existant, d'une somme qui échappera à l'action de ses créanciers; il ne lui est pas possible de faire pour tous ses enfants (nés et à naître), ce qu'on lui permet de faire pour un étranger. » Pourquoi? Parce que nos magistrats subissent toujours la tyrannie d'une vieille subtilité juridique qui s'opposait à ce qu'une stipulation pût avoir lieu en faveur d'une personne non encore existante.

La stipulation pour autrui trouve encore son application dans la matière de la cession de dette, de la délégation, de la cession de bail, dans l'assurance-accidents, dans les contrats relatifs aux travaux publics et dans les fondations. Sur tous ces sujets le travail de M. Lambert mérite d'attirer l'attention non seulement des théoriciens, mais encore des hommes pratiques. En ce qui concerne les fondations notamment, la stipulation pour autrui a une importance particulière ; dans l'état actuel de notre droit, elle est le seul mode par lequel on puisse réaliser une fondation au profit d'un établissement non reconnu. Si l'on fait un legs direct à cet établissement, le legs sera nul, tandis que si le legs est fait à un tiers avec la charge de l'employer en faveur de l'œuvre indiquée par le testateur, la disposition sera généralement validée par les tribunaux.

11. — Nous venons de parler des assurances sur la vie. Les entraves que ce genre de contrat rencontre encore dans la jurisprudence française peuvent bien, jusqu'à un certain point, en arrêter le progrès; elles ne devraient cependant détourner personne de profiter des avantages d'une institution si utile et si bienfaisante. L'assurance sur la vie est avantageuse dans presque toutes les situations ; par elle, le père de famille pourvoit à l'éducation et à l'avenir de ses enfants ; le célibataire augmente son bien-être ; celui qui a des dettes en assure le paiement; celui qui réalise de gros bénéfices se constitue un capital; le rentier s'oblige à faire des économies. Mais chaque situation appelle une forme d'assurance particulière, et c'est pourquoi un manuel tel que l'*Art de s'assurer sur la vie*, par M. Arsène Petit, peut rendre de réels services. Ce petit volume fait partie de la Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles éditée par la maison Hetzel. Il s'adresse au grand public et non pas seulement aux hommes de droit. Les conditions auxquelles on peut contracter une assurance sur la vie, les droits et les obligations qui en résultent et les diverses combinaisons d'assurances y

sont exposées sous une forme humoristique qui n'exclut ni le sérieux ni l'exactitude du fond. Avec ce petit livre, chacun peut apprécier les avantages et les inconvénients qu'il peut y avoir pour lui à s'assurer; les conseils qu'on y trouve ont sur ceux qu'on demanderait à un agent d'assurances le mérite d'être désintéressés.

12. — Un contrat qui, comme l'assurance sur la vie, a été oublié par le code et n'en acquiert pas moins tous les jours plus d'importance, c'est celui dont s'occupe M. Gustave Lardeur dans son traité du *Contrat d'édition en matière littéraire*. Ce contrat est déjà réglementé par plusieurs lois étrangères; le code fédéral suisse des obligations lui a consacré vingt articles. Quel est au juste le droit qu'un auteur confère à l'éditeur chargé de la publication de son ouvrage? M. Lardeur estime avec raison que ce droit est distinct de la propriété littéraire; il le définit un droit réel de jouissance sur l'œuvre. A quelles obligations la cession de ce droit soumet-elle l'auteur et l'éditeur? Quelle est la durée et l'étendue du contrat? Quelles en sont les garanties? Comment prend-il fin? Ces questions soulèvent fréquemment des difficultés. Les différends des auteurs et des éditeurs donnent lieu chaque année à un certain nombre de décisions judiciaires. L'ouvrage de M. Lardeur a donc bien sa raison d'être. Il tient la balance égale entre les deux classes de personnes qu'il intéresse; souhaitons qu'il contribue à les pacifier.

Droit constitutionnel. — 13. — Au moment où les élections de 1893 appellent un certain nombre d'hommes nouveaux à la vie politique, la publication d'un livre comme le *Traité de droit politique, électoral et parlementaire* de M. Eugène Pierre peut paraître opportune. Ce livre est, en effet, un vrai manuel de l'homme politique français, manuel de plus de douze cents pages compactes, en rapport par conséquent avec l'importance du sujet. Mais s'il ne devait avoir pour lecteurs que les élus du suffrage universel qui tiendront à connaître et à bien remplir leurs devoirs, son succès risquerait d'être des plus restreints. Il intéressera heureusement un plus grand nombre de personnes : il s'adresse à tous ceux qui ont besoin d'étudier dans ses détails l'organisation de nos institutions actuelles et à tous ceux qui participent de près ou de loin à leur fonctionnement, aux professeurs de droit, aux étudiants, aux publicistes, aux membres de l'administration et des assemblées électives; il sera très utile aussi aux personnes qui ont l'habitude de lire les comptes rendus des Chambres, à celles qui s'occupent d'élections, à toutes celles, en un mot, qui s'intéressent à la vie politique du pays.

« Ceci est un livre vécu : » nous dit l'auteur au commencement de sa préface. Hélas ! il n'est pas le seul à l'avoir vécu, ce livre. Toutes ces discussions qu'il nous rappelle sur les origines de la constitution actuelle, sur le droit de revision, sur les pouvoirs respectifs des deux Chambres, sur leur mode d'élection, sur les vérifications de pouvoirs, sur le vote

des budgets, sur les enquêtes parlementaires, sur la résidence des Chambres, sur la Haute Cour, nous les avons tous suivies, depuis vingt ans, non seulement avec intérêt, mais le plus souvent avec anxiété et parfois même avec de patriotiques angoisses. M. Eugène Pierre, en sa qualité de secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, a pu les suivre de plus près que nous. A lui aussi elles ont sans doute inspiré bien des émotions diverses, mais il n'en laisse rien percer dans son livre. Cette immense machine parlementaire, qui est aujourd'hui le gouvernement de la France, il la démonte avec méthode, en décrit minutieusement tous les rouages, les étudie à la lumière de l'histoire et de la législation comparée, mais n'exprime que très rarement son opinion personnelle sur leur valeur intrinsèque. Tout au plus se permet-il de rapporter quelquefois l'appréciation d'un tiers, comme celle de ce membre de la Chambre des communes qui disait si spirituellement, à propos de la vérification des pouvoirs, alors qu'elle se faisait encore en Angleterre comme en France : « A quoi bon recommencer dans la Chambre l'agitation électorale ? A quoi bon échanger, comme premier salut, entre les membres qui arrivent, des accusations véhémentes, et inaugurer des débats d'affaires par des débats de passions ? La loi électorale, comme toutes les lois, doit être appliquée par les tribunaux. La grande majorité des élections étant incontestée, cela suffit pour que la Chambre se constitue et se mette au travail sans délai ; elle y gagne de la concorde et du temps. » Dans les nombreuses questions controversées que présente le droit parlementaire, M. Pierre relate exactement et impartialement les arguments produits de part et d'autre, il cite même quelquefois les propres paroles des orateurs, et il indique la solution qui a prévalu tant en France qu'à l'étranger. Les noms des divers hommes d'État qui ont présidé nos assemblées politiques depuis la Restauration jusqu'à nos jours reviennent souvent sous sa plume, et son livre est ainsi, en même temps qu'un riche répertoire des précédents parlementaires, un curieux recueil d'anecdotes.

14. — C'est aussi le régime parlementaire qui fait le fond du nouvel ouvrage de M. Émile Worms, dont le titre, *Essai de législation financière*, n'indique pas très exactement le sujet. Ce sujet consiste à rechercher comment les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis l'ancien régime ont géré les deniers publics. L'auteur prend le budget français à son origine, avant même que ce vocable anglais de *budget* ait été adopté pour désigner ce qu'on appelait autrefois l'état de prévoyance des recettes et des dépenses, et il en fait l'histoire jusqu'à nos jours, jusqu'au dernier budget présenté pour 1894. Cette étude offre un double intérêt : un intérêt politique d'abord ; elle justifie, en général, le mot célèbre : « Faites-nous de bonne politique, et je vous ferai de bonnes finances. » Tant vaut un gouvernement, tant vaut son administration financière. Mais il y a surtout un réel

profit scientifique à suivre le développement de la comptabilité publique depuis ses commencements, à voir se former progressivement tout notre système d'impôts, à voir naître les règles ayant pour but de garantir la bonne gestion des deniers publics et à observer comment ces règles ont été tour à tour respectées ou méconnues. Le lecteur, tout en assistant à des luttes budgétaires qui jadis, pour des chiffres bien inférieurs à ceux d'aujourd'hui, passionnaient nos pères, se familiarise avec les principes de cette science des finances, devenue de toutes les sciences sociales la plus compliquée et la plus ardue.

M. Worms s'étend naturellement beaucoup plus sur l'histoire financière des dernières années que sur celle de la première partie du siècle. Tandis qu'un chapitre lui suffit pour chacun des régimes qui ont gouverné la France avant 1870, il en consacre six à l'Assemblée nationale et aux cinq autres législatures de la troisième République. Dans cette longue revue, il se montre généralement impartial. Il use cependant envers les hommes du régime actuel d'une bienveillance qui n'est peut-être que de la courtoisie, mais qui touche de bien près à la faiblesse. Ne pouvant faire autrement que de constater les augmentations de dépenses qui ont marqué leur avènement au pouvoir, les emprunts, avoués ou déguisés, directs ou indirects, qu'ils ont accumulés, les procédés irréguliers dont ils ont cherché à couvrir leur mauvaise gestion, les abus d'un favoritisme dont la fortune du pays a fait les frais, M. Worms, tout en blâmant ces choses, leur cherche des excuses. « Ce sont là, dit-il, gloutonneries presque excusables d'affamés et entraînements qui se rectifient d'eux-mêmes avec le développement du sentiment d'individualité et de responsabilité, tel que le favorise tout régime républicain. » En attendant, ces gloutonneries et ces entraînements coûtent à la France un surcroît de six milliards de dettes et de cinq cents millions de charges annuelles. En présence d'un tel résultat, la conclusion optimiste par laquelle, malgré tout, M. Worms a voulu finir, même fortifiée par l'allusion inévitable à l'alliance russe, est au moins fort discutable.

15. — Un livre comme celui de M. Worms montre combien les règles les mieux établies de la science politique ont de peine à être appliquées. Celui de M. Léon Duguit sur *la Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789* prouve que ces mêmes règles ne sont jamais assez bien établies pour être mises hors de toute controverse. Aussi n'est-ce pas sans apparence de raison qu'on a pu appeler la politique « une science inexacte. » S'il est un principe généralement admis en droit constitutionnel depuis Montesquieu, c'est celui de la séparation des pouvoirs. Voici pourtant un professeur de droit qui n'y voit qu'une « célèbre et dangereuse théorie. » M. Duguit reproche avec raison à l'Assemblée constituante d'avoir mal compris ce principe. Elle a interprété le mot séparation dans le sens d'isolement et d'indépendance, ce qui est une

interprétation complètement fausse. Le but de la séparation des pouvoirs est de les contre-balancer l'un par l'autre ; il faut donc qu'ils dépendent l'un de l'autre, sans quoi le but n'est pas atteint. La séparation absolue des pouvoirs est d'ailleurs impossible ; elle aboutirait à créer dans la nation trois États omnipotents. En fait, l'un se trouverait toujours supérieur aux autres et les anéantirait. C'est ce qui est arrivé sous la Révolution, où le pouvoir législatif a tout absorbé. Mais M. Duguit, qui critique fort bien le système constitutionnel de la Constituante, ne tombe-t-il pas à son tour dans une grave erreur lorsqu'il s'efforce de démontrer que le pouvoir judiciaire n'est qu'une branche du pouvoir exécutif ? Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question. Constatons seulement que l'opinion de M. Duguit l'amène à écrire des propositions comme celle-ci : « S'il y a un acte administratif et si l'on prétend qu'un droit est violé, l'autorité judiciaire ne sera point compétente pour juger ce litige, mais seule l'autorité administrative pourra être saisie. » Voilà donc l'autorité administrative qui juge ses propres actes !.... Et plus loin : « L'autorité administrative est toujours et exclusivement compétente pour statuer sur les questions contentieuses ou non qui touchent principalement à la *liberté politique* ou intérêt collectif. » Voilà l'autorité administrative constituée seule gardienne de la liberté politique !.... C'est, sous une autre face, la même erreur que celle de la Constituante : l'indépendance absolue de chaque pouvoir par rapport aux autres. Cette erreur est l'unique base de la juridiction administrative : c'est à elle que l'on doit l'inextricable jurisprudence sur la compétence administrative ou judiciaire et l'institution du tribunal des conflits. Nous sommes surpris que ce système trouve encore, même dans la science, d'éminents défenseurs.

Droit international. — 16. — Peu de travaux sur l'ensemble du droit international ont été publiés en France pendant la durée de ce siècle. Depuis le *Précis* de Martens, qui a paru en 1788, jusqu'au *Traité de droit international public*, non encore achevé, de M. Pradier-Fodéré, on ne peut citer aucun ouvrage considérable. Et, bien que le droit des gens soit enseigné déjà depuis de nombreuses années dans nos Facultés de droit, un bon traité élémentaire de cette branche si importante de la science juridique manquait encore à nos étudiants. Grâce à M. Alfred Chrétien, professeur adjoint à la Faculté de droit de Nancy, cette lacune va être comblée. Ses *Principes de droit international public*, dont la première partie seulement a paru, réunissent toutes les qualités que l'on peut désirer dans un ouvrage de ce genre. L'ordre en est excellent, le style clair. Le texte de chaque paragraphe est divisé en deux parties par un emploi judicieux de caractères différents : on trouve d'abord l'exposé des principes, puis, en caractères plus petits, les exemples qui en montrent l'application dans l'histoire et dans les traités. Pour le fond, les

doctrines de l'auteur sont généralement animées du meilleur esprit. Peut-être toutefois a-t-il un peu trop subi l'influence des jurisconsultes allemands, qui accordent à l'État une prépotence excessive. Ainsi s'expliquent pour nous certaines contradictions qui nous ont surpris. Par exemple, M. Chrétien place, avec la plupart des auteurs modernes, le fondement de la nationalité dans la volonté manifestée ou latente des habitants d'un même pays. Et cependant il n'admet pas qu'on doive consulter une population avant de l'annexer à un autre État. Il enseigne que « la volonté de vivre en état d'union constitue la base rationnelle et la raison d'être de l'État. » Il considère néanmoins l'État comme une personnalité naturelle, existant par elle-même, et non comme un être dérivé et résultant rationnellement de la volonté humaine. Il y a là, croyons-nous, un défaut de logique, qui tient à l'idée exagérée qu'une certaine école s'est faite de l'État et de ses droits.

17. — Dans son livre intitulé : *Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, M. Ernest Nys, professeur à l'Université de Bruxelles, fait en même temps l'histoire du droit public et du droit international. Il analyse, un peu trop sommairement parfois, les œuvres des publicistes qui ont écrit sur l'une ou l'autre de ces matières. Après avoir montré que la science politique du moyen âge tendait à la substitution d'une monarchie tempérée à la royauté féodale, il constate l'action néfaste qui fut exercée en France par les légistes et qui aboutit à la centralisation despotique du XVIIe siècle. M. Nys semble croire que cette influence des légistes n'a rencontré d'opposition que dans la Réforme et de la part des écrivains protestants. Il ne prend pas assez garde que les progrès du gallicanisme ont marché de pair avec ceux du despotisme. Il répète à satiété que sous Louis XIV les Français étaient esclaves, et il ne se demande pas une seule fois si la liberté de conscience était alors plus grande à Londres ou à Genève qu'à Paris. Il reproche aussi à Louis XIV d'avoir revendiqué de prétendus droits sur divers États ; mais à la même époque les rois d'Angleterre ne prenaient-ils pas aussi le titre de rois de France? En somme, l'ouvrage de M. Nys ne manque pas d'intérêt ; il contribuera à rappeler l'attention sur certains auteurs trop oubliés ; nous regrettons seulement d'y trouver un peu de parti pris contre la France et contre l'Église.

18. — M. Michel Revon a conquis en une seule année le double titre de lauréat de l'Académie des sciences morales et de l'Académie française. Le mémoire sur *l'Arbitrage international*, qui lui a valu la première couronne, justifie tout aussi bien la seconde. A l'érudition du jurisconsulte M. Revon unit un brillant talent d'écrivain. La question mise au concours par l'Académie prêtait d'ailleurs aux développements éloquents : *l'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir.* M. Revon a traité ce beau sujet d'une manière très complète. Son tra-

vail commence par une introduction philosophique, qui est, suivant nous, la partie la plus remarquable de tout l'ouvrage. Il y montre d'abord les beaux côtés de la guerre, dont on ne saurait nier les services qu'elle a rendus à la civilisation ; il y oppose la vive peinture de ses horreurs, et il cherche à concilier les deux thèses par l'histoire. Il soutient que si la guerre a été nécessaire et souvent bienfaisante dans les temps antiques, un temps peut venir où elle sera toujours coupable et toujours funeste. Tout le premier cependant, il s'empresse de reconnaître que ce temps est encore éloigné. Toute théorie sur l'arbitrage tend à verser dans l'utopie ; M. Revon a le souci constant d'éviter cet écueil. Pour mieux s'en garer, il suit dans tout son ouvrage la méthode tripartite déjà adoptée par lui dans l'introduction. Voulant montrer d'abord l'arbitrage dans le passé, il signale successivement, aux diverses époques de la civilisation, en Orient, en Grèce, à Rome, au moyen âge, dans les temps modernes, d'une part, la tendance guerrière, d'autre part, la tendance pacifique, et enfin les tentatives d'arbitrage dont l'histoire a gardé le souvenir. Cette partie historique est également très remarquable ; elle n'a rien d'aride et captive le lecteur. Pour le présent, M. Revon expose le mouvement d'opinion qui tend à l'établissement de l'arbitrage, les progrès du droit dans cette voie, constatés spécialement par les clauses compromissoires de certains traités, et surtout par le fameux traité de Washington entre les républiques américaines ; il fait ensuite l'historique des grands arbitrages du XIXe siècle. L'avenir de l'arbitrage fournit encore la matière de trois chapitres, l'un consacré à la théorie, l'autre aux difficultés de la pratique, et le troisième aux moyens de concilier la théorie et la pratique. Parmi ces moyens, M. Revon écarte un peu trop dédaigneusement le système qui consisterait à remettre au Pape la solution des conflits internationaux. Il reproche à ce système de vouloir faire de l'Église « une puissance qui pèserait à la fois sur les âmes et sur les corps. » Objection sans valeur, car le Pape ne pourrait trancher que les différends qui lui seraient soumis, et ses solutions ne sauraient évidemment s'imposer par la force. Sur tous les autres systèmes et notamment sur celui de la constitution d'un tribunal international, auquel se rallie M. Revon, la juridiction pontificale aurait du moins certains avantages incontestables : tout d'abord, elle existe et n'a pas besoin d'être constituée ; elle présenterait, en outre, les plus grandes garanties d'impartialité. Il faut bien reconnaître toutefois qu'elle serait difficilement acceptée, à titre de tribunal permanent, par les États non catholiques.

19. — Le livre de M. Isidore Glard sur *l'Acquisition et la perte de la nationalité française* est aussi un mémoire couronné : il a obtenu la première médaille d'or au concours ouvert par la Faculté de droit de Poitiers entre les docteurs en droit et les aspirants au doctorat en 1892.

Cet ouvrage se rattache à la fois au droit civil et au droit international. Il traite de l'acquisition de la nationalité française, d'après la loi qui a modifié les articles 8 et suivants du code civil, et qui vient d'être modifiée à son tour par une nouvelle loi du 22 juillet dernier. Le but de ces lois a été, comme on sait, de faciliter aux étrangers l'acquisition de la nationalité française et même de la leur imposer dans certains cas. Tous les États s'efforcent aujourd'hui d'augmenter le nombre de leurs nationaux, parce que c'est le moyen d'augmenter le nombre de leurs soldats. De là résultent de fréquents conflits entre les chancelleries. M. Glard prévoit et résout ces difficultés. Il étudie aussi, tant au point de vue historique qu'au point de vue juridique, les conséquences des annexions relativement à la nationalité des habitants des territoires annexés. Sur ce point, comme sur tous les autres, l'auteur a vraiment épuisé son sujet, si bien que le rapporteur du concours n'a pu lui reprocher qu'un seul oubli : celui de la cession d'Héligoland, consentie par l'Angleterre à l'Allemagne. Un dernier chapitre, sur le contentieux en matière de nationalité, indique par quels moyens et devant quels tribunaux un individu peut faire constater sa nationalité, vis-à-vis de la France et en droit international. L'auteur n'a pu donner qu'un aperçu des travaux préparatoires de la loi du 22 juillet, qui n'avait pas encore été promulguée quand son livre a paru. Il pourrait facilement le compléter sous ce rapport en y ajoutant un supplément de quelques pages.

20. — Dans une brochure intitulée : *Di una nuova denominazione del cosidetto diritto internazionale privato*, M. Edouard Cimbali critique la dénomination de « droit international privé, » donnée communément à la partie du droit qui régit la situation des étrangers dans les divers États. Il propose de l'appeler le « droit privé des étrangers. » Ce n'est pas là une simple question de terminologie ; il y a au fond un problème plus grave : le droit applicable aux étrangers est-il une branche du droit privé ou une branche du droit international ? Tout en demandant qu'on lui applique la dénomination de « droit privé, » M. Cimbali soutient que c'est bien en réalité du droit international. Il nous paraît par là ruiner sa propre thèse. C'est, du reste, l'objection que lui ont faite plusieurs jurisconsultes italiens dont il rapporte les opinions. Il leur répond que le statut personnel de l'étranger est indépendant de la loi civile du pays où se trouve cet étranger. Sans doute ; mais ce statut est régi par la loi nationale de l'étranger, et cette loi, elle aussi, est bien du droit privé.

La brochure de M. Cimbali contient néanmoins d'excellentes pages. Il établit notamment d'une manière fort nette, en partant du principe de l'indépendance des divers États, la distinction des lois qui doivent ou non être appliquées aux étrangers.

Bibliographie du droit. — 21. — Une bibliographie générale du droit serait un travail immense ; il a été tenté autrefois, mais qui ose-

rait l'entreprendre aujourd'hui? M. Dramard, conseiller à la cour de Limoges, a fait pour le *Répertoire général et alphabétique du droit français* un catalogue de tous les ouvrages de bibliographie relatifs au droit, et ce catalogue, publié à part sous le titre de *Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger*, comprend à lui seul plus de sept cents numéros. Ce travail de patiente érudition fait honneur au laborieux magistrat auquel on doit déjà une *Bibliographie raisonnée du droit civil*. Il sera utile aux écrivains qui traitent de matières juridiques et plus particulièrement à ceux qui ont à faire des recherches dans les législations étrangères; ils y trouveront l'indication des divers recueils bibliographiques, périodiques ou non, publiés en France et à l'étranger, notamment en Allemagne, en Angleterre et en Italie.

22. — A un rang plus modeste, le catalogue bibliographique édité par MM. Marchal et Billard, libraires de la Cour de cassation, mérite aussi d'être signalé. Les ouvrages de droit y sont rangés dans un ordre méthodique fort bien compris, et l'on peut, à l'aide de la table alphabétique placée en tête du fascicule, trouver immédiatement soit l'auteur que l'on cherche, soit le sujet sur lequel on désire des indications bibliographiques. Il en paraît une nouvelle édition à peu près chaque année. Celle de 1877, la plus ancienne que nous ayons entre les mains, comprenait 98 pages in-8 à deux colonnes; celle de 1893 en comprend 138; on voit ainsi que ce catalogue est régulièrement tenu au courant de tout ce qui se publie en fait d'ouvrages de droit. MAURICE LAMBERT.

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

1. *Le Paradis terrestre et la race nègre devant la science*, par l'abbé DESSAILLY. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 323 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Sciences modernes en regard de la Genèse et de Moïse*, par J.-G. VAN ZERBROEK, prêtre du diocèse de Malines. Bruxelles, Schepens, 1892, in-8 de 344 p., 7 fr. 50. — 3. *Steinschrift und Bibelwort*, von HEINRICH BRUGSCH. Zweite Auflage. Berlin, Allgemeiner Verein für deutsche Litteratur, 1891, in-12 de IV-364 p. — 4. *Die Psalmen nach dem Urtexte übersetzt und erklärt*, von P. FRIEDERICH RAFFL, O. S. Fr. III Band. Psalm. 107-150. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de VII-304 p., 7 fr. 50. — 5. *Die Psalmen der Vulgata übersetzt und nach dem Literalsinn erklärt*, von GOTTFRIED HOBERG. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de XXXII-389 p., 10 fr. — 6. *Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu*, par L.-CL. FILLION. Paris, Letouzey et Ané, 1893, in-8 de 644 p., 7 fr. 50. — 7. *Le Cantique des Cantiques, chant inspiré de Salomon sur l'hyménée du Verbe éternel avec la nature humaine dans l'Incarnation*, paraphrase par l'abbé J.-M. BOILEAU. Paris, Retaux, 1891, in-8 de 6 p., 1 fr. — 8. *Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré du roi Salomon sur le souverain bien*, paraphrase par le même. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 79 p., 2 fr. — 9. *Les Prophètes*, par JAMES DARMESTETER. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8 de 124 p., 1 fr. — 10. *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel*, par S. Ém. le cardinal MEIGNAN, archevêque de Tours. Paris, Lecoffre, 1893, in-8 de 607 p., 7 fr. 50. — 11. *Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum*, auctore J. KNABENBAUER, S. J. (*Cursus Scripturae Sacrae*). Paris, Lethielleux, 1892-1893, 2 vol. in-8 de 552 et 586 p., 20 fr. — 12. *Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue*

topographique, exégétique et mystique, par l'abbé CANDELLIER. Paris, Téqui, 1893, in-12 de XIX-489 p., 2 fr. 50. — 13. *La Tragédie du Calvaire*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1893, in-12 de VIII-304 p., 2 fr. 50. — 14. *Le Manuscrit d'Akhmîm et les écrits inédits de saint Pierre*, par le R. P. Dom FERNAND CABROL. Angers, Lachèse, 1893, in-8 de 21 p. — 15. *Sémites et Aryens*, par CHARLES PICARD. Paris, F. Alcan, 1893, in-12 de VI-105 p., 1 fr. 50.

1. — M. l'abbé Dessailly, avec une science incontestable, traite deux sujets aussi intéressants que difficiles, l'emplacement du Paradis terrestre et l'origine de la race nègre. Il promet beaucoup; il a, dit-il, « la prétention de donner une solution scientifique et définitive » de cette double question. Définitive est beaucoup dire, mais l'auteur parle comme parlait son ami l'abbé Moigno, et cette confiance a ses avantages, car elle encourage à ne pas reculer devant les problèmes les plus ardus. M. Dessailly attache avec raison la plus grande importance au texte biblique et il croit que si l'on a soutenu sur la géographie du Paradis terrestre tant d'opinions contradictoires et qui ne tiennent pas debout, cela vient du peu de cas qu'on a fait du texte biblique. En fixer le véritable sens, c'est résoudre le problème. Cela est vrai, assurément, mais là aussi est la difficulté. Est-il possible, aujourd'hui, de déterminer exactement la topographie de l'Éden d'après la Genèse ? L'auteur du *Paradis terrestre et la race nègre* l'affirme, mais il ne le prouve pas. Le déluge, nous dit-il, n'a pas modifié la configuration des lieux. Qu'est-ce qui le prouve ? N'a-t-il pas pu exister aussi d'autres causes de bouleversement ? Nous n'en savons rien. On peut donc admettre que le sentiment de M. l'abbé Dessailly est vraisemblable, mais non qu'il est certain. — D'après son explication, l'Éden était situé en basse Chaldée, sur les bords du Chatt-el-Arab, au confluent de l'Euphrate, du Tigre et de la Kerka (le Géhon). Le Phison, le quatrième fleuve paradisiaque, se retrouve vingt lieues plus bas dans le Karoun. Ce fleuve s'appelait dans l'antiquité le *Pasitigris*. M. Dessailly fait venir *Phison* de *Pasi*, dont il est, dit-il, « la prononciation modifiée en passant du parsi dans l'hébreu. » L'auteur ne prend pas garde que le parsi n'existait pas encore, quand Moïse a écrit la Genèse. Cela importe d'ailleurs assez peu; l'opinion de l'auteur est très ingénieuse; la grosse difficulté qu'elle soulève c'est que, d'après l'opinion commune, le confluent des trois fleuves qui forment le Chatt-el-Arab n'existait pas au lieu où le place M. Dessailly, lors de la création de l'homme. Il a, du reste, parfaitement raison de rejeter l'opinion qui place sur le Pamir ou à Jérusalem, etc., le berceau de l'humanité. Son explication de l'origine de la race nègre mérite d'être prise, ce nous semble, en considération, et d'être discutée; il la fait naître dans l'Inde et en Susiane. Toutes les assertions de ce volume si rempli ne sont pas également prouvées; l'érudition de l'auteur n'est pas toujours à la hauteur de sa science; on peut le chicaner sur bien des menus détails, mais l'œuvre est, en somme, de valeur.

2. — M. Van Zerbroek a consacré un volume à la question qui passionne toujours tant d'esprits, à la cosmogonie et aux origines mosaïques; il embrasse dans son plan les onze premiers chapitres de la Genèse et les étudie surtout au point de vue des sciences modernes. L'auteur nous apprend dans son avant-propos qu'il n'a composé primitivement son livre que pour son usage personnel. Il s'est servi de la version littérale du texte hébreu de la Genèse qu'on trouve dans la Polyglotte deWalton; il a relu et mis en ordre tout ce qui a paru de plus remarquable, depuis quinze ans, sur le sujet qu'il traite. Pour ce qui concerne l'accord de la cosmogonie scientifique avec la cosmogonie sacrée, il s'est beaucoup servi des *Notions de géologie* de M. Raingeard, professeur de sciences au grand séminaire de Rodez. Il donne comme introduction les notions élémentaires de géologie nécessaires pour l'intelligence de la cosmogonie mosaïque comparée à la cosmogonie scientifique. Il examine ensuite les onze premiers chapitres de la Genèse, presque verset par verset. La cosmogonie est assez brièvement traitée; l'auteur admet l'accord entre la Genèse et la science. Au sujet du déluge, il admet la théorie de l'abbé Motais, d'après laquelle la race de Caïn aurait échappé au déluge. On est surpris de voir que, dans cette opinion, la race la plus coupable échappa au châtiment qui amena les eaux dévastatrices sur la terre. M. Van Zerbroek déclare d'ailleurs sur ce point qu'il se soumet pleinement et entièrement à toute décision éventuelle de l'Église, et c'est en visant cette déclaration de l'auteur que l'autorité diocésaine de Malines a permis l'impression de cet ouvrage. Il se compose en grande partie de résumés et d'extraits, mais faits d'une manière judicieuse et instructive. Un grand nombre de mots hébreux ont été imprimés fautivement. Une utile table alphabétique termine le volume.

3. — M. Henry Brugsch, le savant égyptologue allemand, a publié à Berlin un livre qui a atteint rapidement sa seconde édition : *Les Inscriptions lapidaires et la parole biblique*. Ce titre a l'inconvénient de ne pas apprendre au lecteur qu'il s'agit exclusivement d'inscriptions égyptiennes, car le docteur Brugsch ne sort pas, en effet, de son domaine, l'égyptologie. Son volume traite un sujet fort intéressant : il a trouvé entre les monuments égyptiens et les Écritures, surtout le Pentateuque, beaucoup plus de rapports qu'on n'en admet communément. Il peut avoir parfois exagéré les rapprochements, mais il a mis en évidence une foule de traits, dont beaucoup sont incontestables et fournissent les arguments les plus précieux contre les rationalistes qui attaquent le caractère historique de la Bible. M. Brugsch étudie d'abord les origines de l'humanité, la création du monde, celle de l'homme, le serpent et l'arbre de vie, la feuille de figuier et les peaux de bêtes, l'humanité coupable et son anéantissement; la table ethnographique. Une

seconde section est consacrée à Joseph en Égypte, la troisième à la terre de Gessen et au séjour des Hébreux dans le Delta, la quatrième au Sinaï, la cinquième à l'oppression d'Israël et à son affranchissement, la sixième à la loi, la septième à la symbolique du sanctuaire, la huitième à la magie et à la lumière. Tout est digne d'attention dans ce volume, quoique tout ne soit pas solidement établi. M. Brugsch admet, avec la plupart des savants modernes, que Ramsès II, le Sésostris des Grecs, fut l'oppresseur des Hébreux et que l'Exode eut lieu sous le règne de son fils Ménephtah, mais il date cet événement de l'an 1262 avant J.-C., plus tard qu'on ne le fait ordinairement. L'incertitude de la chronologie égyptienne, qu'il a été impossible de fixer jusqu'à ce jour, est cause de cette divergence. Tout le volume est riche en citations de textes égyptiens et mérite bien le succès qu'il a obtenu.

4. — Un franciscain, le P. Friedrich Raffl, de Salzbourg, a commencé la publication d'une traduction et d'un commentaire des Psaumes, d'après le texte original. Il juge avec raison que les publications catholiques de ce genre ne surabondent pas, même en Allemagne. On possède bien en ce pays plusieurs commentaires catholiques récents, mais ceux de Wolter et de Thalhofer et en partie de Schegg, quoique pleins de mérite, s'occupent surtout des psaumes au point de vue liturgique et ascétique; ceux de Rohling, de Langer et de Molçoch sont incomplets au point de vue critique. Le P. Raffl se propose d'expliquer les Psaumes, autant que possible, selon les exigences de la science moderne. Il commence sa publication par la fin, par le tome III, qui contient les psaumes CVII à CL, parce qu'il a eu achevé la fin avant le commencement. Cette manière de procéder est peu conforme à nos habitudes, et elle ne paraît pas très logique, parce qu'elle pourra obliger l'auteur à des répétitions inutiles dans les deux premiers volumes. Quoi qu'il en soit, le volume que nous a déjà donné le P. Raffl est excellent. Il s'appuie surtout sur M. Bickell, dont les travaux sur les Psaumes et sur les livres poétiques de la Bible en général sont si remarquables, et son œuvre paraît avec l'approbation du savant professeur de langues orientales à l'Université de Vienne. Le P. Raffl reconnaît qu'il y a beaucoup d'hypothétique dans les corrections proposées par M. Bickell, mais il n'en soutient pas moins à bon droit que cet illustre orientaliste a indiqué la vraie route à suivre pour l'explication des Psaumes, c'est-à-dire tenir compte du mètre et de toutes les règles de la poésie hébraïque pour reconstituer le texte primitif et découvrir le vrai sens de l'original. La confirmation que la traduction des Septante apporte en beaucoup de cas à ce système est une preuve qu'il est bien fondé. Sans doute, il faudra de longs travaux pour vérifier l'exactitude de la plupart des leçons nouvelles proposées, mais il est nécessaire de commencer par des hypothèses légitimes pour arriver à des résultats sérieux. Le P. Raffl, en tenant surtout compte des règles du mètre et du

parallélisme, ne néglige d'ailleurs l'emploi d'aucun des moyens critiques qu'il a sous la main. Pour le texte grec, il se sert de l'édition des Psaumes de J.-B. Swete, publiée à Cambridge en 1889. Le commentaire de chaque psaume commence par la traduction allemande par vers et par strophes; vient ensuite l'explication et la discussion détaillée verset par verset. Les idées de l'auteur sur quelques psaumes, par exemple sur le psaume des vêpres *Dixit Dominus*, dont le texte est si difficile à expliquer, sont fort intéressantes. Quelques-unes de ses opinions sont hardies et même très contestables, mais elles sont acceptables dans une œuvre de ce genre et contribueront à l'élucidation des passages les plus difficiles de ces chants sacrés. Remarquons en terminant que ce volume est dédié à la duchesse de Saxe, ce qui montre qu'en Allemagne même les femmes s'intéressent aux travaux de l'exégèse critique catholique.

5. — *Les Psaumes de la Vulgate traduits et expliqués dans le sens littéral* par M. Gottfried Hoberg, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, n'ont pas les mêmes prétentions scientifiques que l'ouvrage du P. Raffl, mais dans le cadre plus modeste où il s'enferme, ce travail peut être fort utile à ceux qui veulent se borner à comprendre le mieux possible notre version de la Vulgate, sans remonter à l'original. Il traduit la Vulgate en allemand, d'après le parallélisme, mais sans division de strophes; il explique ensuite brièvement et substantiellement les termes latins qui demandent une observation exégétique, grammaticale ou lexicologique; il revient d'ailleurs à l'hébreu et au grec toutes les fois qu'il est nécessaire pour éclaircir le sens. La suite des pensées est indiquée ordinairement dans les notes par le groupement des versets qui développent une même idée. L'introduction, placée en tête du volume, explique les noms des psaumes, leur contenu et leur forme, leur division, leur ordre; elle nous renseigne sur leurs auteurs, sur leur origine, sur l'histoire du texte, les traductions et les commentaires. Nous ferons remarquer, à l'honneur du clergé français, que M. Hoberg a pris pour base de son commentaire, en ce qui concerne la coupure des versets et la ponctuation, l'édition de la *Biblia sacra*, publiée à Paris en 1887 par un professeur du séminaire de Lyon, M. Fillion, dont nous avons aussi maintenant à annoncer un commentaire sur les psaumes.

6. — M. l'abbé Fillion a publié un beau volume : *Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu.* L'auteur, dans l'introduction, considère d'abord la poésie biblique dans son ensemble; il en étudie le rythme et le parallélisme en général; puis il examine la place du Psautier dans le canon biblique, le nombre des psaumes, leur division, l'histoire de la collection, les sujets qu'ils traitent, leurs titres, leurs auteurs, notre traduction latine de ces chants sacrés, leur importance et leur beauté littéraire. M. Fillion donne ensuite les psaumes, strophe par strophe, texte latin et traduction française, l'un et l'autre disposés

par membres parallèles. Au bas de la page est le commentaire. L'auteur cherche avant tout, avec raison, à établir le sens littéral. Pour y réussir, il détermine nettement pour chaque psaume le sujet qui y est traité, indique la marche et l'enchaînement des idées et explique toutes les phrases et les mots qui peuvent offrir quelque difficulté, en recourant, toutes les fois qu'il en est besoin, au texte original et aux traductions anciennes comme aux commentaires modernes. Il relève, en passant, les beautés littéraires de ces chefs-d'œuvre de la prière. La traduction française est celle de Sacy modifiée et perfectionnée. De nombreuses illustrations aident à mieux comprendre le texte. Excellent travail.

7. — M. l'abbé Boileau, curé de Sainte-Geneviève de la Plaine-Saint-Denis, a publié, avec l'approbation de l'archevêque de Paris, une paraphrase du *Cantique des cantiques*, dont l'examinateur, le P. Scheil, de l'ordre de Saint-Dominique, dit que « l'idée de ce livre est juste et rendue avec beaucoup d'art dans tous les détails. » Cette idée, c'est que l'Épouse est la nature humaine et l'Époux, Jésus-Christ. La plupart des commentateurs catholiques, avec des variantes et des nuances, ont adopté et développé cette interprétation, et le nouveau paraphraste se tient donc fidèlement dans le courant de la tradition. Il admet que le Cantique a été composé par Salomon à l'occasion de son mariage avec la fille du roi d'Égypte. Il ne reproduit jamais le texte seul, mais toujours paraphrasé. Ce travail est une œuvre d'édification, bien écrite et aussi bien imprimée, de même que la paraphrase du même auteur sur l'Ecclésiaste.

8. — Le titre que M. Boileau a donné à son second opuscule suffit à lui seul pour nous en expliquer la pensée : *Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré du roi Salomon sur le souverain bien.* M. le curé de la Plaine-Saint-Denis commence par reproduire mot pour mot les *Observations théologiques* qu'il avait mises en tête de sa paraphrase du Cantique des Cantiques. Il étudie ensuite, dans son introduction, le caractère de l'Ecclésiaste, sans s'arrêter à la plupart des questions critiques qu'on discute de nos jours à ce sujet, parce qu'il s'adresse aux âmes simples et pieuses, et non aux savants et aux théologiens. Il reconnaît que, « à la première considération, ce livre semble renfermer un mélange surprenant de contradictions et même d'erreurs ; » mais si tout est vanité lorsque l'homme est séparé de Dieu, il n'en est plus de même quand il agit en union avec son Dieu. « Grâce à cette distinction, les obscurités, les apparences de contradiction et d'erreur s'effacent dans le livre de l'Ecclésiaste. Un souffle d'union divine y circule d'une extrémité à l'autre. Et le souverain bien le pénètre, le domine de sa hauteur éternelle. L'Ecclésiaste indique et fait entrevoir dans le jugement de Dieu et la vie à venir le souverain bien. » Cette explication est fort juste. Ce petit volume n'a d'ailleurs, comme le précédent, aucune prétention scientifique.

9. — *Les Prophètes*, de M. James Darmesteter, « ont été écrits, nous dit l'auteur, en 1890, à l'occasion du beau livre de M. Ernest Renan : *l'Histoire du peuple d'Israël.* » Ils ont paru, croyons-nous, sous forme d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, avant d'être publiés séparément. Nous y lisons, non sans surprise, que « l'œuvre de M. Renan est la grande œuvre constructive du siècle, » et qu'il « était prédestiné à faire comprendre ce qu'il y a de durablement divin dans les dieux de l'humanité. » Cette manière d'apprécier l'œuvre destructive, s'il en fut, de M. Renan, est bien faite pour mettre le lecteur en garde contre les jugements de M. Darmesteter. S'il nous dit, en effet, avec raison, que la Bible n'est pas assez connue en France, ce n'est pas en nous affirmant que, « en Israël, le prophète, voyant, devin (et non : divin, comme on l'a imprimé), sorcier, hypnotiseur, oscille entre le charlatan, le fol et l'inspiré ; » ce n'est pas en avilissant et dégradant ainsi les prophètes qu'il réussira à les faire lire. Il y a quelques belles et même quelques bonnes choses dans cet opuscule, mais l'ensemble est faux et nous donne, sous prétexte de critique, une idée inexacte et anti-historique du prophétisme des Hébreux.

10. — S. Ém. le cardinal Meignan continue avec un zèle infatigable ses publications sur les prophètes d'Israël. Son dernier volume, récemment paru, a pour titre : *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel ;* il embrasse donc la période prophétique la plus importante et le savant auteur a été obligé de resserrer son riche sujet pour le traiter en entier. Après une étude préliminaire sur la critique moderne et ses idées sur la prophétie, Mgr Meignan étudie d'abord dans un premier livre les prophètes qui n'ont pas écrit, spécialement Élie et Élisée, puis ceux dont les écrits nous sont restés ; puis, dans un second livre, Joel, Jonas, Amos, Osée, Abdias. Le livre troisième tout entier est consacré à bon droit à Isaïe. Le quatrième traite de Michée, Sophonie, Nahum et Jérémie. Le cinquième et dernier s'occupe de la captivité et spécialement d'Ézéchiel. Dans un dernier volume qui complétera la série, le cardinal Meignan s'occupera de Daniel et conduira le lecteur jusqu'à saint Jean-Baptiste, le précurseur du Messie. On retrouve dans *les Prophètes d'Israël*, les qualités et les mérites de l'éminent auteur dans ses précédents ouvrages. Il est à désirer que l'illustre prélat ait parmi nous beaucoup de lecteurs, et aussi beaucoup d'imitateurs dans ses études et sa merveilleuse application au travail de l'exégèse.

11. — Le P. J. Knabenbauer a publié, dans le *Cursus Scripturae Sacrae* des Pères jésuites, le *Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum*, en deux volumes. Le premier contient les treize premiers chapitres, le second les chapitres XIV à XXVIII. C'est un travail considérable et important. Les prolégomènes sont courts ; ils sont renfermés en dix-

neuf pages, parce que l'auteur se réfère à l'introduction générale du P. Cornely. Dans son commentaire, le P. Knabenbauer reproduit par paragraphes le texte grec et le latin; il le fait suivre d'un *apparatus criticus* et il l'explique ensuite en détail et aussi complètement que possible. On lira, par exemple, avec le plus grand intérêt et le plus grand fruit ce qu'il dit sur les mages. Les nombreux partisans du Thabor, qui croient que c'est sur cette montagne que s'accomplit le mystère de la transfiguration, verront avec plaisir que le nouveau commentateur défend leur opinion. On allègue contre elle que depuis le temps d'Antiochus le Grand, il existait une ville sur le sommet du Thabor, d'où il résulte, dit-on, que ce n'est point là qu'a pu se produire la scène de la transfiguration. Le P. Knabenbauer répond qu'on n'a jamais prouvé que cette ville existât du temps de Notre-Seigneur, et qu'on peut même conclure des écrits de Josèphe qu'il n'y avait là aucune place fortifiée à l'époque de la guerre juive, avant que les fortifications eussent été élevées par Josèphe lui-même. La seconde objection faite contre le Thabor, qui est situé en Galilée, c'est que les Évangélistes ne mentionnent pas de voyage en Galilée. Cela est vrai, répond le commentateur, mais les faits qui se passent immédiatement après la transfiguration pourraient plus probablement avoir eu pour théâtre la Galilée que les environs de Césarée de Philippe, où avaient lieu les événements racontés avant ce prodige. En tout cas, comme le Thabor n'est qu'à vingt heures de marche de Césarée de Philippe, et qu'on a un intervalle de six jours pour les faire franchir au Sauveur, rien ne s'oppose sérieusement à ce que ce soit sur le Thabor que Notre-Seigneur se soit transfiguré, sur cette montagne qui est qualifiée à bon droit d'élevée, puisqu'elle a trois cent vingt mètres d'altitude relativement à la plaine qui l'entoure, six cent quinze mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et que de son sommet la vue s'étend sur toute la Galilée, avec l'Anti-Liban au nord, le lac de Tibériade à l'est et la Méditerranée à l'ouest.

12. — M. l'abbé Candellier, curé de Davenescourt, au diocèse d'Amiens, a eu l'heureuse idée de se servir des connaissances qu'il avait acquises sur place, et grâce à des études consciencieuses relativement aux lieux où se sont accomplis *les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, pour les expliquer au point de vue topographique, en même temps qu'au point de vue exégétique et mystique. L'auteur raconte dans sa préface comment, pendant un de ces pèlerinages aux Lieux-Saints, qu'on ne saurait trop conseiller et recommander, il a mieux compris les Saintes Écritures et a senti croître son goût et son amour pour elles. De là est sorti ce livre sur les miracles du Sauveur. M. Candellier, dans son introduction, traite d'abord brièvement la question du miracle; il expose ensuite en trente-sept chapitres autant de miracles évangéliques, depuis l'eau changée en vin aux noces de Cana jusqu'à la descente du Saint-Esprit sur les apôtres

au jour de la Pentecôte. Son ouvrage sera très utile aux prêtres et aux fidèles. Chaque chapitre commence par l'énumération succincte des actions accomplies par le Sauveur dans le temps qui s'écoule entre chaque miracle. C'est peut-être là un défaut de plan; on n'en voit guère en tout cas l'utilité; le lecteur ne cherche pas dans ce livre une histoire de Notre-Seigneur, qui d'ailleurs n'y est pas, et il aimerait probablement mieux arriver tout droit au sujet, c'est-à-dire à la description des lieux où se sont accomplis les prodiges opérés par le divin Maître, laquelle vient ensuite, avec l'explication et le commentaire du récit évangélique du miracle, et les enseignements pratiques que l'on doit en tirer. Toute cette partie du travail est bien conçue et généralement bien exécutée. Les descriptions ne sont pourtant pas toujours d'une exactitude irréprochable : ainsi il est parlé, page 340, de la fertilité que donnent aux environs de Jéricho les eaux du Jourdain. En réalité, les eaux du Jourdain ne sont pour rien dans cette fertilité. Quoique ces inexactitudes ne soient pas graves, il est à désirer que l'auteur les fasse disparaître, quand il aura l'occasion de donner une nouvelle édition de son livre.

13. — M. l'abbé Henry Bolo a voulu, après tant d'autres, écrire l'histoire de la Passion du Sauveur. Il l'a fait avec verve, avec chaleur, avec piété; quelquefois avec un peu trop d'imagination, comme quand il nous parle de « la radieuse matinée du 29 mars an 33, » quoiqu'il n'ait aucun moyen de savoir si cette matinée a été radieuse ; souvent aussi avec trop de poésie méridionale, comme quand il nous montre dans le soleil « le royal ami » de la terre ; quand il nous dépeint, sans qu'on voie clairement pourquoi, « la sombre et fatale mandragore qui enfonce de force sa double racine dans la terre indignée, » etc. Mais ne lui reprochons pas sa poésie, sa rhétorique et ses fleurs : elles répondent au titre de son livre : *La Tragédie du Calvaire*, et sont du goût de nombreux lecteurs, puisque la couverture du livre, dont la préface est datée du 25 décembre 1892, nous apprend qu'au milieu de l'année 1893, il est déjà à sa sixième édition. La lecture de l'ouvrage est facile, entraînante même. L'auteur connaît très bien l'Écriture et en tire un excellent parti; son style coloré, mouvementé, éloquent, a de quoi plaire et séduire. On l'a comparé à Lacordaire, à Shakespeare, à Bossuet, à La Bruyère, on a écoulé en dix-huit mois vingt-cinq mille volumes de son œuvre : c'est assez dire quel enthousiasme il inspire. Sa manière d'écrire répond donc au besoin de beaucoup d'esprits, et comme il ne peut que leur faire du bien, on doit le féliciter de l'apostolat qu'il exerce par sa plume.

14. — Dom Cabrol, professeur d'histoire à l'Université catholique d'Angers, a raconté dans le *Manuscrit d'Akhmîm et les écrits inédits de saint Pierre* l'histoire de la découverte des fragments importants de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Pierre et du livre du prophète

Hénoch, dont a déjà parlé le *Polybiblion*. Son travail est un article extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest* et reproduisant le fond d'une conférence faite à l'Université catholique d'Angers. Le savant auteur a clairement et exactement résumé ce que l'on peut dire sur ce sujet; il donne de nombreuses indications bibliographiques qui seront précieuses pour ceux qui voudront étudier ces fragments, qui ne doivent pas être négligés par les catholiques. Ce qu'a écrit M. Salomon Reinach dans la *République française* et que rapporte Dom Cabrol sur l'importance de la découverte d'Akhmîm et sur le peu d'attention qu'on lui a donné, est exagéré; mais il est néanmoins certain que les catholiques, et spécialement le clergé, ne doivent pas se désintéresser de l'étude de la littérature apocryphe des premiers siècles de l'Église, parce qu'elle est importante pour l'histoire des origines chrétiennes.

15. — Décidément, les questions religieuses préoccupent de plus en plus certains hommes qui n'ont aucune religion, mais qui veulent nous prouver que la Bible n'est pas ce que nous prétendons. Les ouvrages de cette nature se multiplient de plus en plus. M. Charles Picard veut aussi nous faire connaître sa manière de voir sur cette matière. Dans ses *Sémites et Aryens*, il veut nous montrer l'antagonisme qui persiste entre les dogmes de ces deux races. Pour cela, confondant les Sémites avec les Chananéens, il leur attribue ce qui ne leur appartient pas toujours, comme les sacrifices au Moloch phénicien. Pour la description de la statue de ce dieu, il nous renvoie au *Dictionnaire biblique*, II, p. 119. Qu'est-ce que cet ouvrage? C'est sans doute le *Dictionnaire de la Bible*, de Dom Calmet, mais combien de ses lecteurs pourront le deviner? Son érudition et son exactitude laissent ainsi souvent à désirer. Ce qu'il nous apprend sur l'Écriture est vraiment surprenant. Le premier chapitre de la Genèse est un hymne très ancien, conservé par Esdras. Le premier verset de ce livre signifie, d'après Cahen : « Les forces ou les causes (non pas Dieu) formèrent le ciel et la terre. » D'après lui, Elohim est le pluriel d'El. Voilà qui surprendra les hébraïsants qui savent par la Bible que le pluriel d'El est Elim et que le singulier d'Elohim est Eloha. Il nous apprend que les Hellènes païens chantaient l'*Alleluia* des Hébreux. « Il est incontestable que le feu a été le dieu primitif des enfants d'Israël. » Il nous assure que « personne ne croit plus aujourd'hui à l'authenticité des premiers livres de la Bible. » Il paraît que c'était déjà l'opinion de saint Jérôme. Voilà un écrivain bien renseigné. Du reste, chez lui, les veaux d'or élevés par Jéroboam à Dan (il écrit Dam) et à Béthel deviennent « deux ânes dorés. » Inutile de rien ajouter après un pareil trait. C. J.

THÉOLOGIE

Hymnarium quotidianum B. M. V., ex hymnis medii aevi comparatum cura et studio R. P. Ragey, societatis Mariae. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de XLVII-471 p. — Prix : 6 fr.

« Ce recueil d'hymnes à la Vierge n'est pas un ouvrage d'érudition : c'est un livre de piété. C'est un manuel de prière quotidienne à la Vierge. » Ainsi débute la préface mise par le P. Ragey en tête de son *Hymnarium*. Celui qui voudrait l'examiner dans un esprit différent de celui dans lequel il a été composé ferait assurément fausse route. Ce recueil a été fait pour des âmes chrétiennes, pour des cœurs pénétrés d'amour pour la Vierge immaculée ; eux seuls peuvent le goûter et le comprendre parfaitement. C'est volontairement que le P. Ragey, qui a donné ses preuves d'érudit, notamment dans son *Histoire de saint Anselme* et dans son *Eadmer*, s'est abstenu ici de tout l'appareil de l'érudition. Il a bien fait ; car celui qui prie ne peut s'égarer dans le détail des notes savantes dont sont souvent entourées les publications d'hymnes anciennes. Voilà pourquoi l'auteur de cet *Hymnarium* a réduit l'annotation et les variantes au strict nécessaire.

Le pieux objet que s'est proposé le P. Ragey dans ce recueil devait naturellement l'amener à en mettre les hymnes en harmonie avec les divisions de l'année liturgique et avec les fêtes de la sainte Vierge. C'est en effet l'idée qui a présidé au groupement des pièces admises dans cet ouvrage. Il aurait peut-être été préférable dès lors de commencer le recueil avec l'année liturgique, c'est-à-dire à l'Avent, au lieu de commencer avec l'année civile, c'est-à-dire au 1er janvier ; mais au fond la question n'a pas d'importance, puisqu'on peut aisément se retrouver dans le volume. Dans le § 4 de sa préface, le P. Ragey donne quelques renseignements sur cette division liturgique de son recueil ; dans le § 5 il indique la manière de s'en servir.

Bien que destiné uniquement aux fidèles, ce volume, qui contient un choix assez considérable de pièces du moyen âge, offrira certainement de l'intérêt à ceux qui étudient cette période ; il pourra les aider à comprendre en partie les sentiments des chrétiens de cette époque, et au point de vue littéraire même, il ne sera pas pour eux sans utilité ; car ce que dit le P. Ragey de la négligence érigée en système par les pieux auteurs de cette époque n'est pas, je crois, complètement vrai ; il y a parfois dans ces morceaux une certaine recherche, voire quelque affectation ; il y a même des tours de force littéraire plus ou moins heureux, et l'on pourra trouver ici des procédés d'écrivain à étudier. Mais, encore une fois, le but du P. Ragey n'est pas ici de servir à l'étude, mais à la piété, et son recueil y réussit pleinement. Deux tables terminent l'ouvrage : l'une des matières, indiquant le sujet de chaque hymne suivant les

jours de l'année; l'autre alphabétique, donnant l'incipit de chaque pièce.

Un petit desideratum pour terminer : il eût été préférable, je crois, de ne pas faire de suppressions dans des pièces comme le *Missus est de coelestibus*, qui forme comme une suite de méditations sur les paroles d'un évangile; par ces suppressions, la suite est rompue. Enfin, je ferai observer au P. Ragey que la pièce à laquelle il a emprunté les hymnes du 31 juillet et du 14 août est en hexamètres léonins, et qu'en coupant chaque verset, comme il l'a fait, en deux versiculets, on rompt la mesure. E.-G. L.

JURISPRUDENCE

Geschichte der Quellen und Literatur des Römischen Rechts im früheren Mittelalter, von Dr Max Conrat (Cohn), Professor an der Universität Amsterdam. Erster Band. Leipzig, Hinrichs, 1889-1891, in-4 de xi-645 p. — Prix : 16 fr.

M. Conrat a entrepris d'exposer l'histoire du droit romain au moyen âge : c'est le premier volume de son œuvre que j'ai le devoir de signaler aux lecteurs du *Polybiblion*. En traitant ce sujet, l'auteur a étudié une des questions qui préoccupent vivement quelques-uns de nos contemporains. En effet, étant donné que le droit romain est, de nos jours, suivant la disposition des esprits, un objet d'amour ou de haine, on comprend que ses partisans comme ses adversaires ne soient pas indifférents à la détermination du rôle que ce droit a joué dans la société du moyen âge. Or ce rôle est apprécié de manières très diverses, les uns ne pouvant se résigner à admettre aucune interruption de la culture juridique issue des œuvres des jurisconsultes et des empereurs romains, les autres considérant le droit romain comme une innovation funeste qui, à partir du xiie ou du xiiie siècle, fausse la direction de l'histoire du moyen âge et, par l'appui qu'il donne à l'individualisme et au despotisme, met en péril les destinées de la société chrétienne. Sans doute des esprits sages ont adopté, sur ce point, des opinions moyennes qui ont plus de chance de se rapprocher de la vérité; mais la question n'en est pas moins vivement débattue. Pour aider à y répondre, M. Conrat a ouvert une vaste et impartiale enquête dont le présent volume nous donne les premiers résultats.

L'auteur, dont l'esprit est clair et précis, suit un plan très méthodique. Dans ce volume, dont la limite inférieure ne dépasse point le xiie siècle, il étudie d'abord l'emploi des sources romaines dans les lois barbares et dans les textes ecclésiastiques; il les suit dans ces textes jusqu'au temps de Pascal II. Il s'efforce ensuite de faire connaître la diffusion de ces sources dans les divers pays d'Occident; il y constate nettement l'existence de deux domaines distincts, celui du droit de

Justinien dont le siège est l'Italie, celui du droit théodosien (représenté par le Bréviaire d'Alaric) qui s'étend sur la France ; entre les deux, comme un terrain mixte, se trouve la Bourgogne, qui connaît à la fois le Bréviaire et le droit de Justinien.

Mais, là même où l'œuvre législative de Justinien fut la plus influente, c'est-à-dire en Italie, les Pandectes ont subi une éclipse ; elles disparaissent au VIIe siècle pour ne reparaître qu'au XIe. La cause de ce profond oubli, d'après M. Conrat, tient à ce que le Digeste ne fut pas considéré comme une œuvre de Justinien. La Renaissance qui s'attache à la Florentine a sans doute trouvé son origine dans la circonstance que ce manuscrit, à la différence des plus anciens manuscrits de la Vulgate, porte à son frontispice le nom de Justinien. Cela lui servit de passeport pour pénétrer dans le monde cultivé du moyen âge.

Longtemps le Bréviaire et les compilations de Justinien gardèrent, dans leurs domaines respectifs, une influence non contestée. La découverte des Pandectes rompit cet équilibre : les compilations justiniennes prirent le dessus et s'imposèrent même à la France, où la domination du Bréviaire finit avec le XIe siècle ; au XIIe, on citait les lieux où se trouvaient, en France, des exemplaires du code théodosien. Alors le droit de Justinien triompha ; et l'on sait quelles lamentations cette victoire provoqua chez les partisans du passé, par exemple chez Pierre de Blois. Ce fut un événement capital dans l'histoire du droit ; il entraîna la rénovation des études juridiques aussi bien que, dans une certaine mesure, la transformation du droit canonique.

M. Conrat ne se borne pas à étudier l'histoire des sources considérées en elles-mêmes ; il porte son attention sur la littérature juridique, dont il partage l'histoire en trois périodes : la première contemporaine (ou à peu près) des compilations justiniennes, la seconde comprenant le haut moyen âge, la troisième et dernière répondant à l'époque de transition (XIe siècle et commencement du XIIe). L'auteur passe successivement en revue tous les ouvrages juridiques, classant les écrits selon qu'ils appartiennent au domaine du Bréviaire ou à celui de Justinien, étudiant à part les collections ecclésiastiques où le droit romain occupe souvent une place importante, et aussi les œuvres de droit germanique, notamment de droit lombard, qui ont subi l'influence de Rome : il procède ainsi, tenant compte à la fois de la division méthodique et de la division géographique. On comprend qu'il soit impossible de songer même à résumer un pareil travail.

Je signale au vol quelques-unes des conclusions de M. Conrat. L'auteur n'est nullement porté à attribuer une origine antique à beaucoup d'œuvres, de genre varié, qu'il trouve infiniment plus sage de restituer aux glossateurs : là-dessus sa critique sévère est visiblement peu favorable à l'école qui voudrait, à toute époque, reconnaître une grande in-

fluence au droit romain. Cette tendance de M. Conrat se manifeste notamment en ce qui concerne la série d'ouvrages qui aboutissent aux *Exceptiones Petri*. Cette œuvre est pour lui d'origine provençale, comme d'ailleurs les deux compilations dont elle procède principalement, à savoir le livre de Tubingen et le livre du manuscrit d'Ashburnham. — Ces deux collections datent du premier quart du XIIe siècle ; quant aux *Exceptiones Petri*, un peu postérieures, elles ont été cependant rédigées avant 1144. Le *Brachylogus* est, non pas italien, mais français, et date non du XIe siècle, mais du XIIe, et probablement du second quart de ce siècle : M. Conrat l'attribue à la France centrale, sans aller jusqu'à en placer sûrement le berceau à Orléans. Amené à se prononcer sur la partie romaine des compilations isidoriennes, l'auteur émet l'opinion que Benoît le Diacre et Isidore ont puisé à une source commune où les textes romains avaient été déjà employés. — L'origine de la *Lex Romana Curiensis* doit, à son avis, être cherchée en Rhétie et non ailleurs : M. Conrat rejette notamment l'opinion, énergiquement soutenue par M. Schupfer, d'après laquelle ce texte proviendrait de la Lombardie.

L'espace me manquerait pour signaler toutes les conclusions intéressantes que contient ce volume. M. Conrat est bien informé ; sa discussion est sérieuse et solide ; mais il est évident que sur beaucoup de points il n'a pu se faire une opinion personnelle et a dû se contenter de consigner dans son œuvre les résultats des travaux les plus autorisés. Cela le conduit parfois à reproduire des conclusions erronées ; M. Patetta (voyez par exemple, *Bullettino del Istituto di diritto romano*, Rome, 3e année, 1891) et d'autres le lui ont fait remarquer. M. Conrat n'a d'ailleurs pu prendre une connaissance personnelle de toutes les œuvres qui sont encore inédites : de là des lacunes, notamment en ce qui touche les collections canoniques. En outre, si étendues que soient les informations de l'auteur, il est certains ouvrages qu'on regrette de ne point voir cités : l'édition des formules donnée par M. de Rozière n'est point mentionnée, non plus que les mémoires de M. Tardif sur la date des formules de Marculphe et de M. Stevenson sur la collection de Deusdedit. Enfin, à propos des sources de Burchard, M. Conrat eût pu signaler l'importante dissertation publiée par M. Maassen en 1863, dans le tome Ier de la *Kritische Vierteljahrschrift*, de Pözl.

Ces critiques ne sont pas graves, et l'on aurait mauvaise grâce à y insister. En effet, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit doivent reconnaître que, grâce à un travail immense et à des investigations aussi minutieuses que sagaces, M. Conrat les a mis en possession d'un recueil d'informations qui n'existait pas, quoique la nécessité s'en fît sentir depuis longtemps.

P. Fournier.

SCIENCES ET ARTS

L'Idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire. *Conférences faites en Angleterre sur l'invitation des administrateurs de la fondation Hibbert*, par le comte Goblet d'Alviella. Paris, Alcan, 1892, in-8 de xiv-328 p. — Prix : 6 fr.

Depuis 1878, un legs considérable laissé par Robert Hibbert à une commission spéciale est employé en partie à faire donner, chaque année, un cours de six conférences au moins sur un sujet se rapportant à l'origine et au développement de la religion. Ces conférences ont été inaugurées au printemps de 1878 par M. Max Müller, qui donna sept leçons sur *l'Origine et le développement de la religion, étudiés à la clarté des religions de l'Inde.* Divers sujets furent traités depuis par MM. Ernest Renan, Albert Réville, etc. M. le comte Goblet d'Alviella a traité récemment l'idée de Dieu, dans l'esprit de M. Renan et de M. Réville. Il reconnaît que les documents écrits et les monuments historiques en général lui font défaut pour résoudre le problème qu'il s'est proposé, en dehors de la révélation ; mais il s'appuie sur le système de l'évolution et sur les théories de Herbert Spencer, et prétend faire de l'histoire, en déclarant que, par histoire, il faut entendre toutes les tentatives entreprises pour reconstituer le passé du genre humain. C'est là une acception singulièrement large. Mais, quoi qu'il en soit, l'auteur aboutit en réalité à la destruction de toute religion, parce qu'il n'admet pas de surnaturel et ne voit dans chaque religion spéciale qu'une étape ou une forme du progrès. Il a réuni une masse de faits et de considérations pour aboutir à des conclusions désolantes. Il garde, il est vrai, l'idée de Dieu, ce que ne font pas tous ceux qui partagent ses opinions philosophiques ; mais sa philosophie n'en mène pas moins logiquement à la négation de toute religion et même de toute idée de Dieu.... Qu'est-ce que Dieu dans ce système? M. d'Alviella est obligé d'avouer que « la science positive, de même qu'elle ne peut rien nous dire sur la question de la survivance individuelle, reste impuissante à nous démontrer mathématiquement que le monde marche vers un but. » Sur quoi peut donc s'appuyer la religion et comment peut-il y avoir une religion, si l'immortalité de l'âme et la Providence ne sont que des hypothèses ; si, comme l'affirme l'auteur, une triple illusion a concouru à la genèse de la religion : extension abusive de la personnalité, confusion de la coïncidence avec la causalité et assimilation du rêve à la réalité? Il faut que le besoin de la religion soit bien fortement ancré dans le cœur de l'homme pour que des savants qui soutiennent de pareilles théories se croient obligés d'admettre encore la nécessité de la religion. L. M.

Friedrich Nietzsche, von Wilhelm Weigand. Munich, Lukaschik, 1893, in-8 de 116 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette brochure renferme une étude approfondie de la philosophie de Nietzsche. Comme le remarque très justement l'auteur, le développement excessif de la personnalité est à la fois l'avantage et le fléau de notre époque. Personne n'a poussé plus loin que Nietzsche la philosophie de l'individualisme. Ce penseur, d'origine polonaise, est encore peu connu en France; mais ses doctrines ont déjà pénétré en Russie, où elles sont vivement combattues par la science orthodoxe. Il a conquis une grande influence sur la jeunesse allemande, car, dit M. Weigand, l'influence tient plus à la personnalité qui s'impose qu'à la justesse des idées. C'est une observation profonde dont nous faisons tous les jours l'expérience.

Nietzsche, d'abord professeur de philologie à l'Université de Bâle, étudia l'esthétique des Grecs, puis leur histoire, puis Voltaire. Il s'est enfin jeté dans la philosophie de Schopenhauer et en a tiré les conséquences les plus extrêmes. La volonté est pour lui le fond de toutes choses; elle est absolument indépendante. Dieu est le mal, car c'est une limite posée à la volonté. Les disciples de ce hardi négateur résument sa doctrine dans cet aphorisme : rien n'est vrai et tout est permis. Cependant Nietzsche fait profession de détester la Révolution française. C'est une sorte de révolutionnaire aristocrate; il enseigne que la volonté est souveraine, mais, pour lui, il n'y a d'autre volonté que la sienne. Il n'y a pas à s'en étonner. Les révolutionnaires franchement libéraux sont rares, et trop souvent ils ne poussent le peuple à secouer le joug des lois que pour lui imposer leur propre manière de voir. D. V.

Física empírico-matemática, por el presbítero Don Juan Manuel Bellido Carbayo. Madrid, imp. de los Huerfanos, 1892, gr. in-8 de 1154 p., avec 763 fig. dans le texte. — Prix : 17 fr.

Voici un ouvrage considérable, je veux dire étendu, qui a dû coûter à son auteur une grande somme de travail, qui, sur certains points, est assez au courant des derniers progrès de la science, dont, par tous ces motifs, non moins qu'à raison du caractère et des titres ecclésiastiques de son auteur, j'aurais le plus grand désir de dire du bien, et que je me vois, à très grand regret, obligé de critiquer de la manière la plus sérieuse.

Je n'ai pas l'honneur de connaître D. Manuel Bellido Carbayo, mais je ne crois pas m'avancer beaucoup en supposant qu'il a dû se mettre tard à l'étude des sciences, et qu'après y avoir consacré beaucoup d'efforts, avoir acquis une somme considérable de connaissances, il a cru faire œuvre utile, dans un pays où, sans doute, les ouvrages de science sont rares, en faisant bénéficier le public du résultat de ses travaux.

Malheureusement, ces études manquaient d'une base solide, de connaissances mathématiques bien établies, et surtout de cet esprit scientifique, de cet esprit de méthode, de rigueur et de critique, qui s'acquiert difficilement dans les livres, surtout dans les ouvrages de seconde main, et qui exige l'enseignement oral ainsi que la fréquentation des laboratoires et l'observation personnelle. De là, d'abord, une inexpérience qui se traduit de bien des manières. Ainsi, dans l'histoire de la science, nous trouvons omis beaucoup des plus grands noms, et, par contre, des auteurs d'ouvrages d'enseignement, parfois même de traités élémentaires, placés au rang des maîtres. Ailleurs, ce sont des démonstrations mathématiques développées en deux pages, alors qu'un bon élève de nos classes de mathématiques élémentaires les ferait tenir en dix lignes. Ce qui est plus grave, c'est un défaut habituel de critique dans les conclusions. Par exemple, à propos de la transmission de la chaleur (p. 469 et 470), nous voyons des expériences sur les radiations complexes données comme infirmant une formule qui n'est applicable qu'à des radiations simples. Mais ce qui est bien plus grave encore, et ce qui rend l'ouvrage vraiment dangereux pour de jeunes intelligences, ce sont des erreurs énormes sur les principes fondamentaux de la science. Ainsi, à la page 49, nous trouvons développée une soi-disant formule expérimentale $M = TR$ qui signifie que la durée T d'un mouvement M est en raison inverse de la résistance R. A l'appui de cette formule sont citées des expériences de fantaisie comme celle-ci : Deux pendules identiques sont lancés avec la même impulsion, l'un ayant sa lentille baignée dans l'eau, l'autre dans le mercure. Les durées de leurs mouvements seront dans le rapport de 13,59 à 1 parce que tel est celui des densités des deux liquides. Ailleurs (p. 113, note) nous trouvons citée, sous le couvert de Clarcke et de d'Alembert, une formule fondamentale de mécanique qui est radicalement fausse, et de laquelle il résulterait que la vitesse communiquée par une force à un mobile serait en raison inverse du temps pendant lequel cette force agit. Beaucoup d'erreurs à peine moins graves seraient à signaler.

J'ai le regret de ne pouvoir en aucune façon recommander cet ouvrage.

E. Daram.

Premiers Principes d'électricité industrielle, par Paul Janet. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de viii-275 p. — Prix : 6 fr.

Il serait difficile de donner une notion plus claire de ce que l'on entend dans les sciences physiques par le mot « Énergie, » et cela sans avoir recours aux abstractions mathématiques, que ne le fait M. Paul Janet dans les leçons professées par lui l'année dernière à la Faculté des sciences de Grenoble, et qu'il vient de publier, distribuées en huit chapitres, avec une introduction et un appendice.

L'auteur s'applique à faire comprendre par les faits eux-mêmes les principes de l'électricité industrielle, et procède en prenant « les choses de l'extérieur à l'intérieur, » en allant « de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. » Dans l'introduction, il rappelle les principales formes de l'énergie, et après avoir, dans le premier chapitre, exposé quelques principes de mécanique appliquée, et donné les définitions indispensables du travail, de la puissance, du rendement, il traite dans les quatre chapitres suivants du courant électrique, des principes généraux des générateurs et des récepteurs, de la pile et des accumulateurs. Mais c'est surtout dans les trois derniers chapitres que l'auteur étudie les machines employées actuellement dans les applications industrielles de l'électricité, les dynamos à l'aide desquelles s'effectue la transformation de l'énergie mécanique en énergie électrique, et qui offrent le mode de production de l'énergie électrique « le plus économique de tous. »

Dans ces machines on trouve deux sortes d'organes essentiels, les aimants et les fils conducteurs dont le déplacement produit le courant; M. Janet expose avec soin ce qui se rapporte aux uns et aux autres, et peut enfin aborder l'étude des machines soit à courants continus, soit à courants alternatifs, dont il examine en détail les éléments; il indique les différents moyens employés pour exciter les électro-aimants inducteurs, et dit quelques mots de leurs propriétés générales, en montrant comment on peut « connaître la valeur d'une machine donnée; » il termine enfin en indiquant le but et la disposition des transformateurs.

L'appendice contient des notions sur les champs magnétiques tournants et les courants polyphasés dont l'emploi fournit une solution de la fameuse question du transport de l'énergie mécanique par l'électricité.

M. Janet, en restant toujours clair et sans utiliser les ressources de l'analyse mathématique, a fait un excellent livre qui permet au lecteur d'acquérir les idées fondamentales et précises nécessaires pour pénétrer dans l'étude des phénomènes électriques et de leurs applications : il a su éviter l'écueil de « la *vulgarisation* qui, passant par-dessus les principes et les lois, n'arrive qu'à une étude descriptive insuffisante, ou à des notions vagues » qui pourraient empêcher tous les progrès futurs.

H. C.

Leçons sur les origines de la science grecque, par Gaston Milhaud. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 306 p. — Prix : 5 fr.

M. Milhaud, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Montpellier, publie, distribuées en quatre livres, les huit leçons qu'il a « faites, l'an dernier, sous forme de cours libre, aux étudiants des Facultés des sciences et des lettres de Montpellier » sur les origines de la science grecque. Son but est de montrer que la science qu'il nomme explicative se trouve « en germe tout entière dans les tâtonnements »

des savants grecs du IVe et du Ve siècle avant J.-C. L'auteur « n'apporte aucun document inédit pouvant servir à l'histoire de la science : » il le déclare lui-même; mais il expose les résultats des travaux de MM. Diels, Teichmüller et Cantor en Allemagne, et de M. Paul Tannery en France, sur le même sujet. C'est surtout M. Tannery qui lui sert de guide, et, sauf la forme adoptée par M. Milhaud, on trouve à peu près tout le fond de l'ouvrage dans *la Science hellène* du directeur des Études scientifiques à l'École normale, auquel l'ouvrage est dédié.

La première leçon, intitulée *l'Explication scientifique*, renferme la doctrine philosophique de l'auteur sur la science. Pour lui, « la science théorique, la science des lois, est, dans certaines limites, une création de l'esprit : elle n'est pas l'explication nécessaire des choses, mais une explication toute relative à l'homme qui la conçoit....; c'est une forme de la pensée humaine. » Il ne se prononce pas sur la légitimité du procédé intellectuel qui nous fait rechercher « des rapports constants entre les circonstances indéfiniment variables des phénomènes ; » il hésite sur la valeur du principe de causalité et pose un assez grand nombre de questions auxquelles il ne répond pas. Peut-être ne voit-on pas le lien qui existe entre cette première leçon et les suivantes; mais ce que l'on reconnaît aisément, c'est l'école à laquelle se rattache M. Milhaud, qui a choisi pour épigraphe de son œuvre une phrase de M. Renan. — Après avoir donné un aperçu historique sur l'Ionie et le monde ionien au VIIe siècle avant J.-C., l'auteur recherche la part de l'Orient dans la science des premiers Grecs, et conclut que « l'Orient a transmis aux Grecs un ensemble de connaissances pratiques qui ont pu servir de base à leur science, mais que celle-ci leur appartient bien véritablement. » Il passe ensuite en revue les théories de Thalès, d'Anaximandre et d'Anaximène sur la physique générale, et insiste sur une interprétation nouvelle de l'ἄπειρον, proposé par Anaximandre comme origine des choses; il n'est pas sans intérêt de voir des mathématiciens modernes corriger Théophraste et Aristote, et donner à un terme un sens qui leur avait échappé. M. Milhaud analyse aussi les solutions données au problème des origines par Pythagore et les Éléates, et creusant le célèbre aphorisme : « les choses sont nombre, » il saisit l'occasion de présenter à ses lecteurs M. Renouvier comme « l'un des philosophes français les plus puissants et les plus originaux, l'un des penseurs qui feront le plus honneur à notre siècle. » Enfin il relève l'importance des travaux des premiers mathématiciens grecs qui « semblent comporter, comme une suite naturelle, le développement colossal qu'ont atteint, depuis deux siècles surtout, la géométrie et l'analyse. » Il conclut en remarquant qu'il n'y a pas « une différence aussi essentielle qu'on le dit entre l'esprit de la science grecque et celui de la science moderne; » mais il croit « seulement à une différence de degré dans le

rôle joué par le fait expérimental; » et après avoir décoché en passant un trait au fidéisme du moyen âge, il reconnaît, avec M. Renan, « un miracle dans l'histoire : c'est la Grèce antique. » H. C.

BELLES-LETTRES

Colombo, poema, por Manoel de Araujo Porto-Alegre. Rio de Janeiro, Companhia typographica do Brazil, 1892, in-8 de xxiv-734 p.

A l'occasion du centenaire de Christophe Colomb, l'Institut historique et géographique du Brésil a publié cette nouvelle édition du poème de Porto-Alegre, avec portrait et biographie de l'auteur. Ce dernier a occupé une place assez importante dans l'histoire de la littérature brésilienne, bien qu'il soit totalement inconnu en France. Né à Rio-Pardo, en 1806, Manoel de Araujo Porto-Alegre est mort à Lisbonne il y a deux ans ; sa vie, très longue, fut remplie par des travaux de toute sorte. En peinture, il a été, à Paris, l'élève du baron Gros ; en poésie, il a été le maître, ou, pour parler plus exactement, le premier inspirateur de Gonçalves Dias, ce jeune écrivain qui, entre tous ses compatriotes, s'est distingué par un incontestable talent. Poète, voyageur, professeur érudit, Porto-Alegre a été accablé de distinctions et de titres, mêlé bien des fois aux hommes et aux choses, non seulement du Brésil, mais du continent européen. Toutefois, il a surtout été apprécié dans sa patrie, et notamment par l'empereur Don Pedro, qui le créa baron de Santo-Angelo. Rien n'est donc plus naturel que l'hommage qui lui est rendu aujourd'hui par l'Institut brésilien, et rien ne se justifie mieux.

Porto-Alegre a beaucoup écrit : le seul poème de *Colombo* a, si j'ai bien compté, environ trente mille vers. C'est sans doute trente fois trop, mais dans cet océan de facile poésie on peut faire quelques trouvailles. Plus d'une page témoigne de qualités réelles chez l'intarissable épique : imagination, coloris méridional, éloquence même. On en ressent une sorte d'éblouissement, mêlé de fatigue, il est vrai. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à propos du sujet choisi, qu'il a le double défaut d'être à la fois trop historique pour une légende, trop légendaire aussi pour de l'histoire, surtout quand on le traite à la façon romantique et vaguement idéaliste qui est celle de l'auteur. Les dernières recherches faites récemment, avec des méthodes plus sévères, sur la vie et l'époque du grand navigateur permettront-elles de décrire l'une et l'autre avec cette exactitude sans laquelle il ne saurait y avoir de véritables épopées? Je l'ignore. En tout cas, à titre de document littéraire et même de tentative artistique, le livre de Porto-Alegre, écrit d'après l'esthétique de 1825, garde sa valeur. Maxime Formont.

Voltaire. Études critiques, par Edme Champion. Paris, Ernest Flammarion, 1893, gr. in-18 de VIII-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edme Champion est un voltairien, mais un voltairien convaincu, chose rare, et, chose plus rare encore, un voltairien qui a lu Voltaire. Aussi ne reconnaît-il pas comme disciples du maître ces sceptiques de 1830, espèce en train de se démoder, « d'esprit court, étroit et bourgeois, incapables de comprendre Voltaire, n'ayant rien de commun avec lui, sauf leur opposition mesquine au cléricalisme, » qui, « parce qu'ils n'entendaient pas la messe le dimanche, s'imaginaient penser librement, et dont toute la hardiesse n'allait pas au delà d'un dîner gras les vendredis *ordinaires*. » Voltaire leur ferait honte aujourd'hui de « leur légèreté, de leur absence de conviction et d'élan, de leur inertie, » lui qui fut un homme d' « enthousiasme, » d'action généreuse et féconde ! « Sa voix, comme un chant de coq clair et vibrant, dissipe les fantômes de la nuit, nous réveille et nous excite aux tâches viriles.... Quand les préjugés, les sottises, les atrocités qu'il a combattus auront disparu à jamais, il demeurera pour l'humanité un guide précieux, le meilleur de tous aux heures de défaillance et de vertige, celui qui, mieux que pas un, l'aidera à marcher allégrement vers la grande lumière des lointains horizons.... » (Chap. XXIII, *les Voltairiens*.)

On voit l'esprit de ce livre, — qui ne manque pourtant pas d'esprit. M. Champion est un avocat qui connaît son dossier, appuie tous ses dires, sans lourdeur, sans cesser d'être léger et même superficiel souvent, sur des textes habilement choisis.... Mais c'est un avocat. Et la tâche est vraiment facile de défendre un accusé aussi ingénieux, aussi souple, aussi beau parleur que Voltaire.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son âme.

Il n'est que trop vrai. On peut donc le montrer, comme le fait M. Champion, campagnard adorant la paix des champs, « fou » de ses bœufs et de ses lapins, aussi bien que mondain passionné pour les plaisirs des salons et de la cour ; ami d'une inépuisable générosité, vendant ses meubles pour secourir autrui, et d'une tendresse de cœur qui s'ouvrait parfois aux sentiments les plus délicats (chap. II, *l'Homme*). — On peut, expliquant par d'illustres exemples, comme ceux de Port-Royal et de Pascal, « sa manie d'anonymat perpétuel et de pseudonymat obstiné, » justifiant par la rigueur des temps l'hypocrisie de ses désaveux, de ses pratiques religieuses et de ses communions, faire de « ses actes de faiblesse autant de preuves de sa résolution indomptable de lutter contre l'ennemi jusqu'au bout, » et voir en lui un « héros, » « excité par chaque nouveau péril à des audaces nouvelles, et quand les travaux accumulés et la gloire lui donnaient le droit de se retirer du combat, faisant retentir sur le monde sa voix de plus en plus hardie, de plus en plus terrible, de plus

en plus vengeresse » (Chap. III, *Fari quae sentiat*). — On a beau jeu de présenter ses contradictions comme « paroles légères sur lesquelles il ne faudrait pas s'appesantir, » comme « boutades lancées dans la mêlée sans en bien calculer la portée » (chap. V, *les Contradictions*) ; — et plus beau jeu encore de louer en lui la simplicité de *l'écrivain*, l'indépendance et la souplesse du *critique*, qui a dit successivement tout le bien et tout le mal qu'on peut dire de Corneille et de Shakespeare (chap. IV et VI).

On est à l'aise, surtout quand on trouve « puéril » *le Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, pour faire honneur à Voltaire, à la fois de la façon dont il a parlé de « l'ampoule apportée à Clovis par un pigeon, » de « tant de fables dont le fanatisme et la crédulité nous ont encombrés, » et des éloges qu'en certains endroits il a libéralement accordés à l'Église romaine, à la Papauté, aux moines (chap. VII, *l'Historien*).

Courtisan, on démontre facilement qu'il ne le fut pas par ses impertinences aux grands, sa brouille avec Frédéric, et ses vingt années de retraite à Ferney (chap. X, *le Courtisan*) ; comme on prouve son patriotisme par son orgueil à raconter Marignan et sa joie à la nouvelle de Fontenoy (chap. XI, *le Patriote*).

Religieux, il le fut, puisqu'il bâtit une église à Ferney, défendit la croyance en Dieu, « comme un frein salutaire pour prévenir les délits des petites gens et surtout les crimes des grands, » puisqu'il admit « de temps en temps » l'immortalité de l'âme, et, également éloigné du pessimisme de Pascal et de « l'optimisme béat de Garo louant Dieu en toutes choses, » enseigna une morale qui, bien qu' « un peu trop accommodante à certains égards, n'exclut nullement les aspirations élevées et généreuses, » et est encore fort au-dessus de celle du XIXe siècle finissant. Il fut donc religieux, mais comme il faut l'être, à la façon de M. Renan, faisant une guerre acharnée à la seule superstition ; car l'*Infâme*, c'est « ce christianisme plein de démences et d'horreurs, qui admet la révélation, les prophètes, les miracles, la damnation éternelle, tous les prodiges ridicules qui souillent l'Évangile, » et non « ce christianisme sensé, humain, tolérant, expurgé de tout dogme, de tout surnaturel, de tout ce qui répugne à la raison, » c'est-à-dire la vraie religion de ce « sage, » de « cet homme distingué par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle, de ce personnage idéal que les charlatans ont déshonoré et qui s'appelle Jésus » ! (chap. XIV, XV et XVI, *l'Infâme ; l'Église de Ferney ; Candide*).

Voltaire a traité Jeanne d'Arc comme Jésus, « la dégageant de l'appareil surnaturel qu'elle traînait après elle ; » car ce n'est pas « la Jeanne d'Arc de l'histoire, figure essentiellement laïque, qu'il a transformée en personnage ridicule, » mais « le vulgaire mannequin de sacristie, » aux

visions aussi grotesques que « celles de Marie Alacoque ou de Catherine de Sienne changeant de cœur avec Jésus » (chap. XII, *la Pucelle*). — « *Don Quichotte des malheureux* » (chap. XVII), s'il a parfois lancé des traits contre les juifs, c'était pour atteindre par-dessus leur tête la Bible « avec ses légendes risibles ou affreuses, » avec « ce qu'elle a d'absurde, d'immonde ou de féroce ; » mais il les a défendus aussi et leur a préparé les voies de l'affranchissement (chap. XVIII, *les Juifs*).

Démocrate et républicain en effet, beaucoup plus que Jean-Jacques, avec qui il ne fut pas sérieusement divisé malgré les injures échangées, non seulement il a, quoi qu'en aient dit certains, la plus grande part dans la Révolution, mais on nous montre par des citations qu'il eût approuvé, s'il en avait été le témoin, presque tous les actes de la Convention et sans doute le régicide même (chap. XX et XXI, *le Différend avec Rousseau. — Voltaire et la Révolution*).

Son seul tort, conclut l'auteur dans un chapitre joliment ironique, c'est de n'avoir pas été lourd, emphatique, pédant, ennuyeux, d'avoir été « trop Français, comme Rabelais, Montaigne et Molière » (chap. XXII, *le Tort de Voltaire*).

Tout cela donc est vrai, j'en conviens volontiers. Mais le contraire l'est aussi. Chapitre par chapitre, il est, on le sait, extrêmement facile de soutenir, textes en mains, des thèses tout opposées à celles de M. Champion. Pour ne répondre qu'à sa conclusion même, quelque français que cela puisse être de par l'autorité de Montaigne et de Molière, l'habitude de parler légèrement de choses graves, souvent de choses qu'on comprend mal, ne constitue-t-elle pas un travers d'esprit fort dangereux ? Et ce persiflage impie, à la contagion duquel un disciple de Voltaire intelligent comme M. Champion n'échappe pas, n'est-elle pas précisément la part de son héritage la plus populaire ?

C'est ce qui fait qu'à part deux ou trois points de détail un peu nouveaux, comme la date du Sermon des cinquante (chap. XIII), qui me paraît victorieusement rétablie en 1760 contre le dire de M. Brunetière, comme les raisons heureusement trouvées du projet de Voltaire de réfuter Saint-Simon (chap. IX), ou encore l'explication très simple de son jugement sur les *Provinciales* (pourquoi en effet Voltaire eût-il été janséniste ?) (chap. VIII), à part cela il ne peut pas rester grand'chose de ce petit livre. Intéressant à lire pourtant, et même pour ceux qui pensent autrement, parce qu'il y a nombre de citations et de renvois, les rapides et lestes chapitres qui le composent n'ont guère d'autre portée que des articles de journal. Ils en ont d'ailleurs l'allure un peu batailleuse ; ils en ont aussi le goût acidulé : un peu de sauce au blasphème fait toujours bien, n'est-ce pas, aujourd'hui ? GABRIEL AUDIAT.

Essais de littérature contemporaine, par Georges Pellissier. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-16 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici encore un livre fait de pièces et de morceaux : les écrivains d'aujourd'hui ont décidément l'haleine courte, — et l'art d'utiliser les restes. Avec divers articles parus à droite et à gauche, avec quelques autres qui sans doute n'avaient pas pu trouver leur placement, M. G. Pellissier, un universitaire de talent, que l'Académie a déjà couronné pour son ouvrage sur *le Mouvement littéraire au XIXe siècle*, nous a composé un petit volume panaché, intéressant en somme, et agréable à lire.

Tous les morceaux ne sont pas d'égale valeur. Le plus important est sans conteste l'étude sur *le Pessimisme dans la littérature contemporaine*. J'y trouve cependant à redire. Je voudrais que l'auteur, chargeant moins la science, qui est pour lui la grande coupable, accusât davantage l'incrédulité que le XVIIIe siècle nous a léguée. Il apparaît de façon si évidente que l'esprit, armé de la foi religieuse, n'a rien à redouter ni des enseignements de la science, ni des dures épreuves de la vie, ni du spectacle même des plus douloureux événements de l'histoire. Pour l'âme, au contraire, qui a perdu ce lest divin, qui la maintenait toujours solide et droite sur les flots les plus orageux, qui ne voit que, vacillante, elle s'en va à tous les vents, ballottée du matérialisme au scepticisme, de la haine à l'indifférence, de la sensualité ardente au dégoût des plus saines joies de la vie, de la fièvre d'action qui, quoi qu'on dise, possède une bonne moitié des jeunes, les *struggle-for-lifers*, comme ils s'appellent, les politiques, les ambitieux, les cupides, à ce dilettantisme ironique des Renan et des Jules Lemaître, essayant de s'accrocher à tout, au mysticisme en dernier lieu, à l'occultisme et à la magie même, en proie au pessimisme sans doute, parce que nulle part elle ne trouve la paix, première condition du bonheur, mais en proie surtout à l'anarchie, toutes les facultés, tous les instincts humains battant à la fois la campagne....! Et par là s'expliquent aisément cette « inexplicable » incohérence, ces contradictions si frappantes qu'en vérité, quand on cherche à caractériser notre époque et à déterminer quel courant elle suit, il me semble qu'on perd son temps, à moins qu'en haut et en bas du chapitre on n'inscrive : « désordre » et « chaos ! » — Mais comment M. Pellissier n'eût-il pas été gêné pour insister sur cette action dissolvante de l'irréligion, lui qui écrit, — après tant d'autres, — cette énormité que le christianisme « incline les âmes au pessimisme » (p. 3[illegible]) que « le fond même du christianisme, c'est l'idée que la nature en nous ou hors de nous a pour essence le mal » (p. 28) ? — C'est toujours l'erreur des gens qui jugent du christianisme par le dehors, des couvents par les grands murs et les grilles, et ne savent pas quels riants jardins il y a souvent derrière ces murs, quelles souriantes, et l'on ose-

rait dire parfois quelles joviales figures apparaissent derrière les guichets des carmélites ou des clarisses!

Je reprocherais encore à M. Pellissier d'être un peu désordonné, de ne pas marcher d'un pas assez ferme, de ne pas conclure d'une manière assez nette : il fait des remarques intéressantes, fines même quelquefois; il a bien vu tout ce qu'il y a d'égoïsme au fond de nos modernes pessimistes. Mais il ne juge rien, n'essaie pas même d'entrevoir ce qui sortira de tout cela, et il s'arrête tout à coup à la page 68, sans qu'on sache pourquoi.

Le chapitre sur *l'Évolution du vers alexandrin*, incomplet également, est une étude minutieuse, subtile, et mieux documentée que la précédente, de toutes les combinaisons de rythmes qu'offre la poésie romantique. Elle sent seulement un peu trop le philologue, qui voit partout de l'art et des effets voulus, même là où il n'y a que fantaisie et sans-gêne, et qui s'évertue à ramener à des règles ce que le caprice ou le hasard ont produit. Mais je trouve marquée avec beaucoup de précision la limite qui sépare la prose de la poésie, et qui, en aucun cas, ne saurait être impunément franchie.

Je signale encore le juste et pénétrant article consacré à l'œuvre du jeune romancier *Paul Margueritte*. Sans reprocher au critique sa sympathie très vive pour un talent que j'estime grand, moi aussi, et qui, se dégageant de plus en plus du *pot-bouille* naturaliste, s'épure visiblement dans *Jours d'épreuve*, *Sur le retour*, et plus récemment encore dans *Ma Grande*, j'estime que son indulgence est tout à fait excessive, et qu'il y avait lieu de ne pas omettre ce livre d'*Amants*, si curieux et si caractéristique par tout ce qui s'y trouve de morbide, de névrosé, de malsain : preuve qu'il y a bien quelque chose de pourri dans la génération qui monte!

J'aime moins, les trouvant plus superficielles, l'étude sur *Marcel Prévost*, où il y a un luxe bien inutile de citations très crues, et l'étude sur *Paul Bourget*, où l'appréciation demeure très vague et où l'on ne voit pas trop, par exemple, ce que pense M. Pellissier des théories de l'auteur du *Disciple*, qu'il analyse pourtant, sur les dangers et l'immoralité du scepticisme contemporain.

C'est d'ailleurs la principale critique qu'on peut adresser à ce livre fait sérieusement et qui ne manque ni de finesse ni d'esprit; il est un peu vague et mou. On voudrait « plus d'accent, plus de relief, quelque chose de plus sobre et de plus résistant. » Et puis, ce qu'il dit d'*Octave Feuillet*, de *M. Zola*, de *M. Brunetière*, a été dit déjà et n'est ni complet ni suffisamment vigoureux.

L'histoire du *Drame shakespearien en France* est connue aussi : M. Larroumet la racontait encore il n'y a pas longtemps; et M. Pellissier cède à son tour au préjugé absurde qui considère comme « un progrès

du goût français » (p. 106) qu'on supporte aujourd'hui — (par mode et par pose, n'en doutez pas!) — des pièces écrites dans le goût anglais d'il y a quatre cents ans!

Que je note enfin, pour être complet, quelques pages sur *J.-J. Weiss*, et un morceau sur *l'Évolution actuelle de la littérature;* je dis bien un « morceau, » car il n'est guère question que des symbolistes. Si l'on en prenait le titre à la lettre, il faudrait déclarer le chapitre tout à fait superficiel et insuffisant. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden, von Dr. iur. LUDWIG HUBERTI. Ies Buch : *Die Friedensordnungen in Frankreich.* Mit Karte und Urkunden. Ansbach, C. Brügel et fils, 1892, in-8 de XVI-593 p.

Je suis furieusement en retard vis-à-vis de M. Huberti et de son ouvrage; et me voilà bien embarrassé pour en parler après tout ce qu'on en a déjà dit. L'on a vu une merveilleuse entente chez les critiques, bienveillants ou grincheux, pour en chanter les louanges; et je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas moi qui viendrai jeter une note discordante dans ce concert d'éloges. Bien au contraire, l'ouvrage me paraît excellent, et je n'ai même pas à lui faire le reproche qu'on lui a voulu adresser d'encombrer son texte par des citations trop longues. Ce n'est pas une histoire de la trêve et de la paix de Dieu que nous offre l'auteur, mais des études pour servir à cette histoire; il insiste dans sa préface sur le mot *zur* de son titre, et nous aurions mauvaise grâce à l'oublier. C'est volontairement qu'il fait assister son lecteur à tout le détail de son travail, et, pour mon compte, je trouve que le lecteur ne peut que gagner à cette étude de détail. Un autre caractère du livre de M. Huberti, sur lequel je crois utile d'appeler l'attention, c'est d'être avant tout une étude d'histoire du droit. Cela est surtout sensible dans la dernière partie de son ouvrage relative à l'extrême fin du moyen âge et au début des temps modernes; M. Huberti se contente d'y analyser les actes législatifs portés pour établir la paix, sans étudier suffisamment quel en a été l'effet pratique et quel a été le régime du pays sous ces ordonnances.

L'ouvrage de l'érudit allemand comprend deux divisions fondamentales : la plus importante à tous égards a pour objet l'étude des efforts de l'Église pour établir la paix de Dieu. Un premier chapitre passe en revue les établissements de paix tentés par l'Église depuis les prohibitions purement synodales de Charroux (989) et de Narbonne (990) jusqu'au second synode de Limoges (1031), dans lequel l'Église menace d'interdit les violateurs de la paix, et jusqu'au deuxième synode de Bourges (1038), où s'établit le principe de la lutte armée contre les

perturbateurs de l'ordre. Le second chapitre est consacré à la période où la trêve de Dieu est à son apogée. C'est au synode d'Elne en Roussillon, tenu en 1027, d'après M. Huberti, et non en 1047, comme quelques-uns l'ont voulu prétendre, qu'apparaît d'abord la trêve, paix à caractère simplement temporaire, au lieu que la *pax* a un caractère durable. La Papauté joue alors un rôle actif dans l'essai de pacification, et les croisades qui commencent à la fin du siècle sont un moyen de détourner des pays chrétiens le fléau de la guerre. Les dernières prescriptions de l'Église pour la paix sont de la fin du XIIIe siècle. Depuis un siècle et demi déjà, les rois faisaient à leur tour des tentatives dans le même sens que l'Église. C'est là ce qu'étudie M. Huberti dans la deuxième partie de son livre, encore une fois beaucoup moins ample et beaucoup moins complète que la première. On ne peut donc dire que M. Huberti, malgré l'importance considérable de son ouvrage, ait entièrement épuisé le sujet; il reste aux érudits un champ encore étendu à exploiter. Mais le volume de l'écrivain allemand servira de fondement à toutes les recherches ultérieures sur les institutions de paix ; c'est un des livres que nous souhaiterions de voir mis à la portée du public français sinon par une traduction intégrale, au moins par une « adaptation, » par un travail qui, en en supprimant quelques discussions intéressantes seulement pour des érudits et quelques longueurs, en conserverait toute la substance et les conclusions.

Nous regrettons, en terminant, que M. Huberti, qui témoigne dans tout son ouvrage d'un grand souci d'érudition, ait si peu pris peine d'écrire correctement les noms propres français qu'il a rencontrés. Si Canguedoc pour Languedoc (p. 122) est une simple faute d'impression qu'on ne songera pas à imputer à l'auteur, en est-il toujours de même ? Et les formes Souscillanges au lieu de Sauxillanges (p. 122), Filippe pour Philippe (p. 533 et passim), Montehéri pour Montlhéry (p. 535), Cressy pour Crécy (p. 568), Lâon pour Laon (p. 359) doivent-elles bien être mises sur le compte de l'imprimeur ? E.-G. Ledos.

Nos adieux à la vieille Sorbonne, par Oct. Gréard. Paris, Hachette, 1893, in-8 de xv-406 p. — Prix : 15 fr.

Il semble réservé à M. Gréard de présider à l'inhumation de tous les souvenirs religieux qui végétaient encore dans le domaine de l'instruction publique. L'organisateur du système scolaire athée éprouve aujourd'hui le besoin de verser une larme sur les débris vermoulus du collège de Sorbon et de Richelieu, où l'on apprenait autrefois la science de Dieu. Nous nous garderons bien de médire de ses sentiments intimes, mais ce n'est pas sans un certain scepticisme que nous avons parcouru ces pages bien tournées où se rencontre juste la somme d'atten-

drissement qui est nécessaire pour ne pas déranger l'harmonie glacée du style académique. Le vice-recteur de l'Académie de Paris a sans doute plus d'une fois dû se dire à lui-même qu'elle n'était pas si amie de l'obscurantisme, cette ancienne Université, religieuse malgré tout jusqu'aux moelles, et qui enveloppait de ses bras maternels tous les individus, d'où qu'ils vinssent, riches ou pauvres, pour les conduire aux plus hautes dignités de l'Église et de l'État, pour en faire les énergiques pionniers du progrès et de la civilisation. A côté de la Sorbonne, en effet, il y avait une foule d'autres institutions d'ordre analogue ou inférieur qui toutes concouraient à développer le savoir et à répandre les bienfaits de l'instruction. Que M. Gréard compare donc les anciens moyens d'action et les ressources actuelles, qu'il mette en regard les résultats d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, et peut-être avouera-t-il que la religion qu'il repousse de l'enseignement moderne a mieux mérité de la science et de la patrie.

Le livre de M. Gréard renferme quatre parties : la première consacrée à la Sorbonne de Robert ; la seconde à la transformation dont la célèbre maison fut redevable à la générosité du Cardinal; la troisième réservée à la période révolutionnaire et aux différentes adaptations qui en furent la conséquence ; la dernière enfin, aux temps nouveaux. L'auteur a raison de le dire, c'est plutôt un tableau gracieux, brillant, facile, qu'il a rapidement brossé, qu'une histoire qu'il a écrite. Il n'y a pas de reproches à lui en faire; car, si M. Gréard était apte à collationner les annales de la Sorbonne, il faut un théologien pour aborder avec assurance et compétence l'étude détaillée de l'ancienne maison. Nous croyons au reste savoir que ce gigantesque travail est depuis plusieurs années sur le métier, et nous nous plaisons à espérer qu'il ne tardera pas trop à voir le jour. Il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître que M. Gréard a tracé une esquisse assez fidèle de la vie scolastique de l'ancien collège, le caractère de Robert en particulier est bien rendu : « C'était, dit-il, un homme d'école.... Il rapporte tout à l'école : sentiments, idées, langage. A étudier ses écrits, on comprend que la fondation de la communauté des pauvres maîtres étudiant en théologie, qui devait être l'honneur de son nom, a été la pensée de sa vie » (p. 10). Les titres distincts des hôtes ou associés, leurs droits et leurs usages, les motifs véritables de leur commensalité, leur jalousie pour l'indépendance du collège sont aussi convenablement appréciés et décrits. Où M. Gréard nous semble avoir complètement méconnu l'esprit de l'institution, c'est quand il lui reproche de n'avoir pas été l'atelier d'une publication commune, comparable aux collections des Bénédictins (p. 189). Ce n'était pas le but de l'association et elle serait sortie de ses règles si elle l'avait tenté. — Les vicissitudes par lesquelles ont passé les bâtiments de l'ancien collège reconstruit par Richelieu, jusqu'à leur adaptation en 1821 aux

services de l'Académie de Paris, sont véritablement intéressantes. On songea à y loger l'école normale, puis l'école de chalcographie, on voulut ensuite en faire un amphithéâtre de distribution de prix, une salle d'exposition permanente pour les beaux-arts, etc. Un ridicule projet de séminaire national, rêve du cardinal Maury, heureusement demeuré sans réalisation, nous montre l'ébauche de la Faculté de théologie dont il ne reste déjà plus que le souvenir! Enfin on se décida pour un musée des arts et on logea toute une colonie d'artistes, qui vinrent animer de leurs rires et de leurs querelles les solennelles masures que nous avons tous connues.

Avant de nous séparer de M. Gréard, nous lui demanderons la permission d'ajouter encore quelques petites critiques. Pourquoi n'a-t-il pas eu le soin de recourir à l'édition Delaborde (dans les publications de la Société de l'histoire de France) pour nous citer Rigord, au lieu d'emprunter sa référence à du Boulay? C'est faire à Morin et à Tournely une injure gratuite que de les ranger parmi les inconnus : il en est beaucoup dont la réputation est brillante aujourd'hui et qui ne possèdent pas leur savoir. — Cinq gravures et quatorze plans bien choisis et non moins bien exécutés complètent ce beau volume, auquel l'auteur a eu l'heureuse pensée d'adjoindre près de cent cinquante pages de pièces justificatives qui sont loin d'en diminuer la valeur. G. Péries.

Le Connétable de Lesdiguières, par Ch. Dufayard. Paris, Hachette, 1892, in-8 de xxii-614 p. — Prix : 10 fr.

Quand MM. Douglas et Roman eurent achevé l'importante publication des *Actes et Correspondance du connétable*, tous ceux qui s'intéressent à notre histoire appelèrent de leurs vœux un érudit capable d'écrire enfin une vie de Lesdiguières. Depuis une vingtaine d'années, des documents de premier ordre et des ouvrages sur le Dauphiné, d'une valeur peu commune, avaient été mis à jour ; il fallait maintenant les compulser avec soin, en présenter comme la synthèse, puis en tirer des conclusions définitives. Ce travail long et délicat, M. Dufayard l'a entrepris avec courage, et mené à bien : son livre, quant à la clarté et à la science, répond pleinement aux exigences de la critique historique.

Au xvie siècle, le Dauphiné produisit des hommes de guerre remarquables : Guiffrey de Boutières, Bayart, du Puy-Montbrun, des Adrets, de Gordes qui, par ses services et son alliance, se rattache si étroitement à cette province, mais aucun de ces capitaines, d'ailleurs célèbres à des titres fort différents, n'a marqué dans nos annales comme François de Bonne, et ne leur a légué d'aussi durables souvenirs.

Un courage et une audace infatigables, une entente supérieure de la guerre, des actions d'éclat, par-dessus tout une ambition dévorante, expliquent la fortune prodigieuse de cet obscur gentilhomme du Champ-

saur parvenu, grâce à son épée, aux plus hautes dignités du royaume : le simple résumé d'une vie aussi extraordinaire en dit long, et fait pressentir de quelle énergie était doué l'homme qui a su parcourir d'aussi glorieuses étapes.

François de Bonne, né à Saint-Bonnet, le 1er avril 1543, placé sous la tutelle de Jean Martin, son oncle, châtelain de Saint-Laurens-du-Cros, fut élevé aux frais de François de Castellanne, prieur de Saint-André (1539-1566), son parrain et son oncle maternel. Guidon dans la compagnie du capitaine Furmeyer (1562) ; capitaine d'une compagnie (1565) ; lieutenant de Montbrun en Gapençais (1573) ; chef des protestants du Dauphiné (1577) ; capitaine de cinquante hommes d'armes (1591) ; conseiller d'État (1595) ; lieutenant général en Provence (1595) ; lieutenant général des armées du Roi (1597) ; lieutenant général au gouvernement du Dauphiné (1598) ; maréchal de France (1609) ; duc et pair (1611) ; maréchal de camp général (1621) ; chevalier de l'ordre du Roi (1622) ; il fut enfin nommé connétable de France en 1622. Comme enseveli dans son triomphe, il mourut, à Valence, le 2 septembre 1626 : par une singulière revanche de la vie, il rendit le dernier soupir dans la maison du chanoine Rosset, à la porte de laquelle avait été pendu Hector de Pardaillan, seigneur de la Motte-Gondrin, son prédécesseur au gouvernement du Dauphiné (27 avril 1562).

Il fut seigneur des Diguières, de Serres, de Rosans, de Vizille, du Bourg-d'Oisans, de Pont-d'Ain, de Valbonnais, de Champs, de Villemur, de la Tour-du-Pin, de Simiane, de Châteauvillain, de la Verpillère, etc., et de trente-quatre autres paroisses ; il fut duc de Lesdiguières et du Champsaur. Il se maria deux fois : d'abord avec Claudine de Bérenger du Gua, le 11 novembre 1566 ; elle était fille de noble André de Bérenger, seigneur du Gua, et de Madeleine de Bérenger-Pipet, et mourut en 1608, au château de Puymaure, près de Gap. De ce premier mariage, il eut cinq enfants : deux garçons et deux filles moururent en bas âge. Madeleine de Bonne seule survécut : née en 1576, elle épousa, en 1595, Charles de Créquy-Blanchefort, comte de Sault, fils d'Antoine de Créquy-Blanchefort et de Chrétienne d'Aguerre, comtesse de Sault. Ses enfants furent substitués au nom et aux armes des de Bonne, et à la duché-pairie de Lesdiguières.

La figure du connétable se détache avec un éclat singulier dans un siècle où cependant les grands hommes ne sont pas rares. Lesdiguières sera l'ami du président Prunier : tous deux s'empresseront de saluer Henri IV comme roi, et s'efforceront, au milieu de luttes sanglantes, de faire reconnaître son autorité en Dauphiné. Quand l'épée du premier aura dispersé les ligueurs et ouvert leurs citadelles, l'habile diplomatie du second interviendra pour recueillir les fruits de la victoire, et ainsi appuyés l'un sur l'autre, ils entreront dans Grenoble reconquis, arrache-

ront la Provence aux mains de Charles-Emmanuel, qui s'y installait déjà en maître, et enfin sauveront ces deux provinces, non sans peine, des étreintes de la Ligue et des convoitises de l'étranger.

Pour écrire sérieusement une histoire du « Connétable » il fallait se livrer à un labeur considérable; cette tâche n'a point effrayé M. Dufayard ; non seulement il a dû feuilleter les *Actes et Correspondance de Lesdiguières*, mais encore, pour ne citer que les principaux ouvrages, consulter l'*Histoire des protestants du Dauphiné*, par Arnaud; l'*Arrondissement de Montélimar*, par Lacroix; l'intéressante *Histoire de Grenoble*, par Prudhomme; les importants *Documents sur la Réforme*, publiés par J. Roman, un érudit infatigable dont il est indispensable de connaître les excellents travaux si l'on désire parler avec quelque exactitude des événements accomplis en Dauphiné, au XVIe siècle; les *Mémoires d'Eustache Piémond;* les recherches du docteur Ulysse Chevalier; les *Mémoires des frères Gay;* l'*Histoire de Prunier Saint-André.* Joignez au judicieux emploi de ces matériaux énormes la connaissance des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, des Archives de l'Isère, et des Archives de Turin (*Archivio di Stato, Categoria negoziazioni con Francia*) : le lecteur peut maintenant se faire quelque idée de l'ouvrage entrepris par M. Dufayard, et exécuté avec un plein succès.

Nous avons lu le livre de M. Dufayard avec recueillement, et surtout avec fruit : ces pages écrites dans un style clair et facile retracent, par le menu, un des siècles les plus dramatiques de notre histoire. Si parfois l'érudition était capable de donner dans quelques travers, nous serions tenté de lui reprocher, en cette occasion, un trop grand luxe de citations, c'est là certes un beau défaut, mais, à la longue, le lecteur est comme écrasé sous le poids des recherches, son esprit s'égare au milieu de ces innombrables documents, fort inégaux en intérêt et en valeur, les grandes lignes perdent de leur netteté, la figure principale diminue de relief, et, peu à peu, la trame vous échappe : c'est pour ainsi dire l'émiettement de l'histoire.

Nous avons aussi regretté que l'auteur ait passé sous silence les conférences de Lesdiguières avec le P. Cotton, et, plus tard, ses relations suivies avec saint François de Sales : pour juger avec équité un homme comme Lesdiguières, il faut tenir compte de tous les événements qui ont pu avoir quelque influence sur ses décisions; si nous disposions de plus d'espace, nous pourrions relever encore quelques inexactitudes.

En dépit de ces critiques, *le Connétable de Lesdiguières* est un livre d'un mérite peu ordinaire; il fait grand honneur au consciencieux érudit qui l'a signé : quiconque voudra posséder quelques idées justes sur les guerres de religion, sur les menées factieuses du parti protestant et sur la politique française à cette époque si troublée, sera tenu de le lire avec attention.

A. Vellot.

Mémoires du général Radet, *d'après ses papiers personnels et les archives de l'État,* par A. Combier. Saint-Cloud, imp. Belin frères, 1892, in-8 de 759 p. — Prix : 10 fr.

La notoriété du général Radet se rattache à deux événements : l'arrestation du pape Pie VII, le 6 juillet 1809, et celle du duc d'Angoulême, le 11 avril 1815. Ces deux souvenirs ont gêné toute sa vie le général Radet; sa famille adoptive n'en a pas été moins préoccupée. Le dernier survivant de ses petits-neveux et petits-fils adoptifs, le légataire de ses manuscrits, M. Combier, que des travaux distingués sur la Révolution ont, depuis longtemps, signalé à notre attention, a voulu élever à son parent une sorte de monument expiatoire; il l'a fait sous la forme d'un gros in-8 de 738 pages, qui comprend 444 pages de texte et 293 de notes et de documents. Peut-être, pour arriver au public, eût-il mieux valu prendre un appareil moins imposant : l'auteur le sait; c'est de parti pris qu'il a voulu composer un dossier, et, sans grand souci du présent, il le déclare, s'en fier à la justice de l'avenir. Nous sommes donc en présence d'une biographie plantureuse, documentée, un peu massive : ce n'est pas une raison pour la dédaigner.

Le général fut un soldat brave et heureux; il eut une grande part à l'organisation de la gendarmerie; c'était un homme habile, adroit, rusé; il était apte aux opérations les plus difficiles, et c'est pourquoi il fut chargé d'arrêter le Pape et le cardinal Pacca. Est-ce lui qui eut l'initiative de cette arrestation? Est-ce lui qui insista auprès du général Miollis pour qu'il y fût procédé? Il y aurait quelque naïveté ou à poser ces questions ou à tenir compte de ceux qui les résoudraient par l'affirmative. C'est à les réfuter que s'attache M. Combier. Il démontre que, dans cette grave circonstance, son parent reçut des ordres du général Miollis, lequel en recevait du roi Murat, lequel en recevait directement de l'Empereur. Cet acte était un tel scandale que celui-ci, au cours du voyage de Pie VII, affecta d'en décliner la responsabilité, et que, plus tard, il la répudia. Il est étrange alors ou que l'Empereur ait continué sa faveur au général Radet, ou qu'il n'ait pas ordonné de ramener le Pape à Rome, ou qu'il n'ait pas usé lui-même envers le Souverain Pontife de procédés moins violents et moins brutaux. C'est donc à l'Empereur lui-même, la chose est incontestable, qu'il faut faire remonter la charge de l'arrestation du Pape, comme de ses suites, en y ajoutant l'hypocrisie dont il crut nécessaire et convenable de s'envelopper.

Comment le général Radet se conduisit-il à l'égard du Pape? Plus que correctement; il fut complaisant, prévenant, attentif; le Pape lui-même l'a reconnu, et cela à plusieurs reprises. Au cours du voyage, il disait au cardinal Pacca : *Fortuna per noi d' essere caduti nelle mani dell' eccellente generale Radet.* Il lui donnait une tabatière enrichie de son portrait; plus tard, il faisait restituer au général un domaine que celui-ci

acheté à Rome, et que les dominicains, sur lesquels il avait été
squé, réclamaient. M. Combier établit très nettement tous ces faits,
seulement par des rapports émanés du général, mais par des témoi-
es incontestables venant de divers côtés.
ste la mission elle-même. On peut admettre que le général Radet
it pas en position de la refuser ; qu'il devait obéir; qu'il y allait de
ntérêts, de son avenir, et même, dans la rigueur de la discipline
aire, de son devoir. Pesa-t-il alors toutes ces raisons? Ne se souvint-
s plutôt du général Berthier, qui avait enlevé Pie VI et mérité les
ırs du Directoire? Dans les idées de ce temps-là, un pareil coup de
ı n'était pas pour faire honte, et, depuis vingt ans, il s'était pro-
é et écrit assez de déclamations ou pour le rendre méritoire, ou
en déguiser l'odieux. Sous ces influences, s'il n'est pas établi que
néral Radet se soit offert, on comprend qu'il ne se soit pas récusé
ı'il ait peut-être accepté avec quelque empressement une mission
ie et délicate qu'il ne lui était pas interdit d'accomplir en galant
me, et dont l'Empereur, après tout, devait lui tenir compte.
us tard, l'opinion ayant tourné, les violents eurent tort ; on ne regarda
ı la manière dont Radet avait rempli sa mission; on lui reprocha de
ir acceptée, et, rien que pour cela, on lui en imputa tous les torts.
e en faisant de justes distinctions, même en reconnaissant la force
irconstances, même en réduisant à une stricte mesure sa responsa-
, il lui restera, ce qu'on ne peut lui ôter, que son nom soit fatale-
enchaîné à une scène de violence morale et physique, dont rougis-
t que désavouait impudemment celui-là même qui l'avait ordonnée.
. de quoi M. Combier ne pourra laver la mémoire du général Radet.
st sans doute parce qu'il avait mené avec hardiesse et prudence le
de main du 6 juillet 1809, que, en avril 1815, l'Empereur lui
a encore le soin d'arrêter et de reconduire à Cette le duc d'Angou-
. On lui avait recommandé des égards, il en eut; le duc en témoi-
lui-même. Néanmoins, avec ces antécédents et étant donné les
ınes légitimes que la seconde Restauration victorieuse pouvait avoir
e ceux qui avaient si lestement oublié leurs serments de 1814, on
reud que le général Radet fût devenu suspect, moins à cause de
ctes que de l'influence qu'on lui supposait. Il fut arrêté, interné à
adelle de Besançon. Ses amis, très ardents à le défendre, ne por-
t pas tous des noms qui fussent par eux-mêmes une protection.
ıpire, qui s'accommodait des jacobins, avait pu adopter Briot; la
nce de celui-ci, soit à Besançon, soit à Paris, pendant la Révolu-
était sans doute mieux connue alors de ses compatriotes qu'elle ne
t l'être aujourd'hui de M. Combier. En revanche, il était soutenu
ecret par M. de Courvoisier, avocat général; l'aumônier de la cita-
, une religieuse célèbre par son dévouement à tous, le visitaient;

le duc d'Angoulême fit une réponse très favorable. Cependant, le général fut condamné par le conseil de guerre à neuf ans de détention : en 1798, M. Briot était plus expéditif envers les émigrés ! Le jugement avait été rendu le 29 juin 1816 ; un mois après, le général sollicitait sa grâce. M. de Courvoisier, le général Van de Dem, qui l'avait condamné, appuyèrent sa demande ; le 25 décembre 1818, le duc d'Angoulême annonça lui-même au préfet du Doubs que la grâce était octroyée. Après deux ans et demi de détention, le général quitta, le 12 janvier 1819, la citadelle de Besançon, et rentra à Varennes, où il mourut le 28 septembre 1825.

Indépendamment des deux ou trois grands faits qui dominent cette biographie, il en est bien d'autres qui la rendent intéressante et neuve pour le lecteur instruit. M. Combier expose avec beaucoup d'ordre et de méthode ; il s'exprime, il est vrai, avec une passion souvent amère sur les adversaires du général ; c'est son droit, sinon d'historien, du moins de parent. En résumé, il a des justifications qui portent ; mais pouvait-il tout justifier ?

VICTOR PIERRE.

Archevêché de Bordeaux. Inventaire sommaire des archives antérieures à 1790, par le chanoine E. ALLAIN, archiviste diocésain, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Bordeaux, imp. Duverdier, 1893, in-4 de XXXIII-241 p.

Ce travail considérable, auquel des qualités supérieures d'ordre et de logique n'ont pas moins présidé que le soin et le scrupule des détails, se compose de trois parties.

La première (XIII-XXXIII) est un *Pouillé du diocèse de Bordeaux* aux derniers temps de l'ancien régime, dressé d'après les pièces conservées au dépôt diocésain. Dans ces vingt pages in-4, l'auteur a résumé, ou, pour mieux dire, extrait pour le lecteur toutes les parties essentielles de l'inventaire ; il en a lui-même, de cette façon, montré l'utilité. Revenus et impositions ecclésiastiques ; chapitres séculiers, sociétés de bénéficiers, séminaires, abbayes ; couvents d'hommes, couvents de filles ; paroisses et annexes ; chapellenies, obits et prestimonies, tel est le tableau très complexe, nourri de chiffres et de dates, qui passe sous nos yeux, et qui servira d'élément nécessaire à l'historien futur du diocèse de Bordeaux. On a souvent parlé de la fécondité religieuse du XVIIe siècle ; nous en trouvons ici une preuve. Pour les couvents d'hommes, à part les augustins, les grands carmes et les dominicains, dont les établissements remontent au XIIIe siècle, et les jésuites, qui datent de la seconde moitié du XVIe siècle, toutes les autres fondations sont de la première moitié du XVIIe : carmes déchaussés, célestins, chartreux, doctrinaires, Pères de la Mercy, etc. C'est à la même période que se rapporte l'introduction des communautés de femmes : bénédictines, car-

mélites, visitandines, ursulines, etc. L'auteur nous donne le nombre des religieux, les revenus et les charges à trois dates : 1730, 1760, 1771. Pour les paroisses (et il embrasse, en outre des quinze paroisses de Bordeaux, celles des dix archiprêtrés du diocèse), il indique les patrons et collateurs, les décimateurs, les revenus et les charges, aux trois dates énoncées ci-dessus. A l'aide de tous ces renseignements, il est aisé de se rendre compte de l'état administratif et financier du diocèse au XVIIIe siècle.

La seconde partie est l'Inventaire lui-même. Quelques pages de l'introduction (v-x) nous permettent d'en saisir la disposition et l'importance. Deux inventaires, l'un de 1656, l'autre de 1733, qui existent encore, laissent mesurer les pertes qui ont résulté de déménagements nombreux, des décrets de la Révolution, des brûlements de titres. On trouvera dans *l'Inventaire sommaire des archives de la Gironde*, tout ce qui concerne l'ancien fonds de l'archevêché de Bordeaux ; M. le chanoine Allain a été chargé d'inventorier la partie des archives qui est rentrée en possession de l'archevêché : son travail est imprimé dans le premier volume de la série G de l'inventaire départemental (381-596) ; l'archevêché a fait les frais d'un tirage à part : c'est le volume que nous avons sous les yeux. Pour faciliter les recherches, l'auteur a donné, dans un tableau spécial, la répartition de l'ancien fonds de l'archevêché entre les archives départementales et les archives diocésaines.

En parcourant cet *Inventaire*, on est frappé de l'abondance des renseignements qu'il peut fournir sur la civilisation, les mœurs, l'administration ecclésiastique, la topographie, les noms de personnes, le nombre des habitants, les institutions charitables, les petites écoles. Sur ce dernier point, M. le chanoine Allain a déjà prélevé nombre de documents qu'il publie régulièrement dans la *Revue catholique* de Bordeaux et dont l'ensemble formera bientôt une histoire scrupuleusement documentée de l'enseignement primaire dans le diocèse avant 1789. Il nous promet encore d'autres travaux, dont cet *Inventaire* aura fourni la matière première. Avec ce précieux secours, ne se décidera-t-il pas à nous donner un jour l'histoire, qui manque encore, du diocèse de Bordeaux, depuis son origine jusqu'en 1801 ?

La troisième partie de cette publication (217-241) n'est pas la moins utile. C'est un index alphabétique qui comprend : 1° les noms de personnes ; 2° les noms de lieux ; 3° les noms de matières. Ce triple index se développe en quatre colonnes de petit texte sur un espace de vingt-cinq pages in-4. C'est dire l'importance de ce travail ; mais il faut le voir et s'en servir pour juger du soin minutieux qui y a présidé.

Par ce court exposé (et nous voudrions qu'il nous fût permis de le faire plus long), le lecteur peut se rendre compte de l'utilité de cette publication, de l'intérêt qui en ressort, des études nombreuses dont elle

pourra être, pour le diocèse de Bordeaux, le point de départ; enfin du dévouement à la science historique qu'il a fallu à M. le chanoine Allain pour l'entreprendre, le soutenir avec patience et le mener à bonne fin. L'autorité diocésaine, dans la personne de Mgr Guilbert d'abord, puis de Mgr Lecot, lui a donné un appui dont il est juste de la remercier.

VICTOR PIERRE.

L'Église catholique et la liberté aux États-Unis, par le vicomte DE MEAUX. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de 426 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Meaux a accompli un projet formé il y a vingt-cinq ans par Montalembert : celui d'étudier sur place, dans les faits réels et vivants, l'Église catholique aux États-Unis. Fruit d'une longue préparation et d'investigations personnelles sagaces, le livre que l'éminent historien a rapporté de son voyage se recommande avant tout par une exactitude à laquelle le cardinal Gibbons rend hommage dans une lettre publiée en tête ; des tableaux animés, quoique sobrement esquissés, de la vie américaine, des réflexions morales et politiques d'une grande finesse, semées au milieu du récit, lui donnent à la lecture un charme qui étendra et assurera son succès.

Après avoir, à propos du centenaire de l'érection du premier siège épiscopal aux États-Unis, donné les statistiques qui permettent de mesurer les progrès du catholicisme en ce siècle, l'auteur étudie successivement le peuple qui le compose et les principaux courants de l'immigration européenne qui l'ont constitué, le clergé, son recrutement, sa discipline intérieure, ses usages extérieurs, assez différents de ceux de l'Europe, les finances du culte, enfin les écoles, ce grand champ de bataille où l'Église catholique, les sectes protestantes, la société séculière, combattent pour l'avenir. Puis il détermine la position numérique et la position sociale des catholiques vis-à-vis des autres confessions. Ayant constaté cette diversité des cultes, qui a été dès le premier jour le fait dominant de la formation de la nation américaine, M. de Meaux montre comment la législation du pays, le jour où elle a été pénétrée par le principe de la liberté religieuse, n'a pu l'assurer pratiquement qu'en séparant les Églises de l'État. Mais cette séparation n'est pas l'indifférence : le christianisme n'a pas cessé d'inspirer les lois et même la politique. Quels que soient les progrès de l'incrédulité sous les formes de l'unitarisme et de l'agnosticisme, la nation dans l'ensemble reste chrétienne. La liberté d'association, reconnue pleinement quant aux personnes et quant aux biens, a fini par assurer à l'Église catholique l'indépendance dont elle a besoin dans la gestion de son patrimoine. M. de Meaux donne à ce sujet des détails qui seront très suffisants pour la grande majorité des lecteurs. Son cadre ne comportait pas les indications légales techniques qu'on trouve d'ailleurs dans d'autres ouvrages. Il

indique judicieusement que les conditions dans lesquelles la séparation de l'Église et de l'État s'est établie et fonctionne dans la république du Nouveau Monde ne sont pas un argument pour l'établissement d'un pareil régime dans la vieille Europe. Il n'en reste pas moins ce grand fait, c'est que la race anglo-saxonne est celle où, en ce siècle-ci, l'union du catholicisme avec la démocratie s'est réalisée de la manière la plus heureuse. Si, au siècle prochain, l'Église américaine se montre capable d'un prosélytisme analogue à celui qui a si longtemps distingué l'Église française, elle deviendra la branche la plus vivante de l'Église universelle.

M. de Meaux apprécie d'une manière fort remarquable, dans le chapitre sur la diversité des cultes, les tendances actuelles du protestantisme américain. Peut-être n'a-t-il pas tenu assez compte de l'influence que commence à exercer par les Universités jusque dans l'Ouest la science européenne naturaliste, principalement la science allemande. Il y a là un facteur qui tend malheureusement à affaiblir l'esprit chrétien général de la nation. Mais on peut avec l'auteur mettre en regard le grand succès obtenu par l'Association du *Christian Endeavor*, dont les progrès depuis douze ans, au milieu des diverses confessions protestantes, sont, à ses yeux, un des signes les plus consolants de l'avenir.

M. de Meaux indique les controverses que la situation particulière à laquelle prétendent les Allemands dans l'Église américaine ont soulevées il y a deux ans. Le lecteur qui voudrait avoir une vue complète du sujet devra consulter un ouvrage écrit naturellement dans un sens opposé, celui du docteur Walter Kämpfe, qui a traduit, en le complétant et le mettant au courant, l'ouvrage de M. Claudio Jannet (*Die Vereinigten Staaten Nord-America's*, Fribourg-en-Brisgau, Herder). Les dissidences beaucoup plus graves qu'a soulevées le programme de transaction de l'archevêque Ireland avec le système des écoles communes, sont exposées avec netteté et exactitude. Toutefois, M. de Meaux n'avait pas pu connaître le bref de Léon XIII au cardinal Gibbons, en date du 31 mai 1893, qui fortifie l'autorité du troisième concile de Baltimore, et le sentiment de l'immense majorité des évêques américains plus que les actes précédents de la congrégation de la Propagande et du délégué apostolique ne l'avaient fait croire d'abord. X. X.

Histoire généalogique des Tardieu, par Ambroise Tardieu. Herment (Puy-de-Dôme), chez l'auteur, 1893, in-4 de xv-274 p., avec nombreuses gravures. — Prix : 25 fr.

Je sais par expérience avec quel zèle on se livre à des recherches pour établir une généalogie. On aime à connaître la suite des individus dont on porte le nom ; ce travail fournit l'occasion de faire une foule de petites découvertes d'intérêt personnel et passionne singulièrement, juste-

ment à cause de la difficulté de fixer le point de départ et les attaches. Bourgeois et gentilshommes entreprennent souvent cette étude et j'ai même rencontré des paysans qui ne la négligeaient pas.

Mais il y a plusieurs manières d'établir une généalogie. Les uns font ce travail avec critique ; ils n'emploient que des documents sérieux pour établir exactement la filiation, sans chercher à combler les lacunes par des conjectures, sans jouer sur des homonymies et des équivoques. — D'autres se livrent à la fantaisie aiguisée par une certaine vanité et font des prodiges d'imagination pour trouver des illustrations contestables. — D'autres enfin (j'en connais plusieurs exemples) réunissent avec une persévérance infatigable toutes les familles qui ont porté le même nom, du nord au midi, de l'est à l'ouest, et s'attachent à établir une parenté fondée sur un même point d'origine. C'est un peu la justification de cet adage qui court les rues : « Chacun de nous descend d'Adam. » Mais entre Adam et le généalogiste du XIXe siècle, il y a une longue suite de générations sur lesquelles on ne sait rien.

M. Ambroise Tardieu a tenté ce travail de « persévérance infatigable » auquel j'ai fait allusion. Il a recueilli des notes sur tous les Tardieu qu'il a pu découvrir en France, principalement dans le Midi, et ils y sont nombreux. Il les rattache à une souche unique, *Rolandus Tardivus*, habitant de Gap à la fin du XIe et au commencement du XIIe siècle. Les points d'attache et les filiations sont souvent établis sur des appréciations personnelles à l'auteur, et cela ne doit pas étonner. Ce nom de *Tardivus* peut être un surnom comme *grossus* ou *pinguis*, *albus*, *strabo*, etc., que l'on trouve à la même époque : ne serait-ce pas quelque chose comme *lent*, *lourd à la marche ?* — Il n'en résulte pas moins que le livre de M. Tardieu peut offrir de l'utilité par le grand nombre de détails qu'il contient sur des familles de plusieurs provinces, et les indications qu'il fournit sur certaines personnalités. BARTHÉLEMY.

BULLETIN

La Mystique de saint Jean de la Croix, par le P. AUG. POULAIN, de la Compagnie de Jésus, sous-directeur aux internats de l'Université catholique d'Angers. Paris, Victor Retaux, 1893, in-16 de 52 p. — Prix : 0 fr. 60.

Dans un opuscule d'une soixantaine de pages, le R. P. Poulain a su expliquer et résumer avec une netteté parfaite la mystique de saint Jean de la Croix. Son travail ne sera pas seulement utile aux âmes ferventes, désireuses de progresser dans les voies de l'oraison. Il devrait, nous semble-t-il, être lu par les savants qui s'occupent de psychologie. L'auteur analyse avec tant d'exactitude les états qu'il décrit, que bien des difficultés causées par les théories des autres mystiques s'évanouissent à sa seule lecture. Son court opuscule, à notre sens, en apprend plus et mieux que de gros volumes. Nous ne pouvons qu'en recommander vivement la lecture. X.

Lo Stato e l' Insegnamento, da A. DE JOHANNIS, con una lettera dell' illustrissimo Sig. Presidente della R. Accademia dei Georgofili, senatore Luigi Ridolfi. Firenze, tip. M. Ricci, 1892, in-8 de 40 p.

Ce n'est pas en France seulement qu'on critique l'enseignement d'État et qu'on voudrait secouer le joug du monopole. La brochure dont je viens de donner le titre est un acte d'accusation formidable contre la mainmise en Italie par le gouvernement sur les établissements d'instruction de tout ordre, et un énergique plaidoyer en faveur de la liberté. Le sénateur Ridolfi, sans se faire illusion d'ailleurs sur l'accueil réservé à ses propositions, voudrait « retirer aux Instituts officiels la faculté exclusive d'habiliter leurs seuls licenciés pour l'obtention de certains offices et privilèges dans l'administration publique et dans les carrières civiles. » Le professeur de Johannis discute à fond les prétentions des statolâtres et prétend prouver, par des considérations théoriques et par les faits, l'impuissance de l'État à pourvoir rationnellement au bon gouvernement de l'enseignement public et aux intérêts de la science. Parmi les personnes compétentes, il n'en est pas, s'il faut l'en croire, qui soient satisfaites de l'état de choses actuel, et le gouvernement lui-même, par ses réformes incessantes et les modifications très fréquentes qu'il apporte à l'organisation et aux programmes de ses établissements, confesse son impuissance et la médiocrité des résultats obtenus jusqu'ici. « Le pays, dit M. de Johannis, en comparant la production intellectuelle de l'Italie avec celle des autres nations, constate une infériorité sensible, et en éprouve un sentiment d'humiliation et de crainte. » Le remède est, d'après lui, dans une restriction considérable de l'ingérence de l'État et dans un développement parallèle et non moins considérable de l'action des particuliers et des associations libres. E. A.

Mon temps, *rêve de sagesse,* par RAOUL GLORIA. Paris, Savine, 1893, in-16 de 202 p. — Prix : 2 fr.

Cette causerie de moraliste et d'économiste nous promène à travers la société contemporaine. Elle n'y fait pas de grandes découvertes. Nous avons déjà entendu parler bien souvent de l'éducation, et des mères qui manquent à leurs devoirs envers l'enfant, de la vie médiocre des fonctionnaires, de la dignité du travail manuel, de la dépopulation des campagnes, des troubles apportés dans l'existence des ouvriers par l'invention de machines nouvelles et par les abus de la spéculation, de la vertu souverainement bienfaisante de la religion, qui enseigne à s'aimer les uns les autres. L'auteur est rempli de bonnes intentions et d'une sincère pitié pour les pauvres gens. Mais il faut autre chose pour apporter quelque éclaircissement utile dans ces difficiles problèmes. J. A. DES R.

Sophismes politiques de ce temps, *étude critique sur les formes, les principes et les procédés de gouvernement,* par CHARLES BENOIST. Paris, Perrin, 1893, in-16 de XIX-265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce volume tombe aux mains des politiciens qui sont demeurés fidèles aux idées de M. Homais, ils seront douloureusement scandalisés et trouveront bien irrévérencieux les jeunes hommes des temps nouveaux. « Voilà, diront-ils, un publiciste qui, tout en se déclarant républicain à toute épreuve, proclame la nécessité de changer au plus tôt d'hommes, d'idées et de mœurs. Il ne croit pas à la supériorité absolue de la république sur les

autres formes de gouvernement, en tout pays, dans tout milieu. Il doute que la vertu soit la caractéristique des démocraties. Il découvre des germes d'anarchie dans la Déclaration des droits de l'homme. Il ose même toucher aux immortels principes. Il peut troubler la foi au *Credo* des grands ancêtres par des réflexions comme celles-ci : « Qui dit société, dit du même coup inégalité, différenciation, hiérarchie » (p. 124). La souveraineté du peuple le laisse froid, et il ne met pas sa confiance dans le travail incessant de nos députés. Il a, en somme, écrit un livre dangereux avec son esprit positif de Normand et sa manie de reviser les bonnes notions reçues. »

Si le même ouvrage était lu, non plus chez le pharmacien du bourg, mais au presbytère, on lui adresserait d'autres critiques : « Comment nier, dirait-on, qu'il y ait un droit supérieur et antérieur au fait? Nous montrer que « la notion du droit naturel est une notion métaphysique » (p. 62) n'est pas pour la faire rejeter, pas plus que la fraternité n'est condamnée parce qu'on ne la voit nulle part dans la nature (p. 131). Le droit ne résulte ni de la force, ni du nombre, ni des conventions humaines; il découle de la nature des choses, telle que Dieu l'a faite, et c'est ainsi qu'il est divin. Gardons précieusement la notion et l'amour de cette idéale justice, hors de laquelle toute obéissance n'est que servitude. »

Ces critiques opposées montreraient à la fois la valeur et le point faible des *Sophismes politiques*. Il faudrait ajouter que toute la partie positive de cette étude repose sur l'application de l'idée de vie aux formes, aux principes et aux procédés de gouvernement. M. Brunetière a fait quelque chose d'analogue pour la littérature, le regretté Guyau pour la morale et l'art. M. Charles Benoist y rattache une théorie de l'organisation du suffrage universel par la représentation des intérêts; elle lui fait, à mon avis, faire beaucoup trop bon marché de la représentation proportionnelle, et sera plus complètement développée dans un ouvrage qu'il prépare sous ce titre : *Théorie organique de l'État*. C'est alors qu'il conviendra de la discuter, et nous souhaitons que ce soit bientôt. J. Angot des Rotours.

Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire, par P. Sauvage. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de vi-113 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ce petit ouvrage s'est évidemment proposé de venir en aide aux élèves de la classe de mathématiques élémentaires, que le seul nom de lieu géométrique effraie généralement au début de leurs études. La recherche des lieux géométriques est considérée par tous les professeurs comme un exercice éminemment propre à développer l'esprit d'analyse et à faire apprécier la portée de théorèmes dont les élèves ne voient pas d'abord toute l'importance; le petit livre de M. Sauvage pourra guider les débutants dans leurs premiers essais.

Après un exposé des méthodes générales pour la recherche des lieux géométriques plans, et l'étude de quelques lieux bien connus, ils y verront comment l'emploi de ces méthodes conduit à découvrir tel ou tel lieu proposé; enfin l'application des lieux géométriques leur fera saisir l'utilité pratique d'un genre de questions qui semble d'abord d'un ordre purement spéculatif. Le style de l'ouvrage est clair et concis; les exemples sont bien choisis, classiques, parfois trop simples; mais les exemples les plus simples font peut-être mieux comprendre les théories générales. Les considérations analytiques du premier chapitre sur la définition des lieux géométriques semblent étrangères à la méthode des chapitres suivants, où les coordonnées des points n'interviennent pas; peut-être eût-il mieux valu

donner dès le début une notion des lieux géométriques indépendante d'axes dont on ne fait pas usage dans la suite. Enfin on regrette de ne pas trouver à la fin de l'ouvrage des exercices proposés, qui auraient permis au lecteur de se rendre compte des méthodes dont il a vu l'application, mais qu'il ne possédera point, tant qu'il n'aura pas essayé de les appliquer lui-même. H. C.

Grammaire latine, par le R. P. Dom R. Boussion, 2e édition. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 140 p. — Prix : 1 fr. 60.

Les qualités que nous avons louées dans la première édition de cet excellent ouvrage, clarté de l'exposition augmentée par l'emploi de tableaux synoptiques, concision dans l'énoncé des définitions et des règles, rapprochements fréquents de syntaxe entre le français et le latin, se retrouvent toutes dans cette édition nouvelle. Il n'y a, du reste, entre les deux d'autre différence que la suppression, dans la dernière, de quelques inexactitudes que nous avions relevées. Il est de notre devoir de déclarer que ces inexactitudes ont été rectifiées avant que l'auteur ait pu lire le compte rendu qui les signalait. J.-N. Wagner.

La France au pays noir, par Louis d'Estampes. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 368 p., avec grav. — Prix : 5 fr.

Le livre de M. Louis d'Estampes est essentiellement une œuvre de vulgarisation. L'intrigue en est des plus simples : la famille d'Arminel comprend trois garçons et une fille; un des garçons est officier d'infanterie de marine, le second officier de marine et le troisième explorateur; la fille se fait sœur de Saint-Joseph de Cluny; enfin un ami de la famille est entré dans la congrégation des Pères blancs d'Afrique. L'auteur fait voyager ces cinq personnages dans diverses contrées de l'Afrique française : Sénégal, Soudan, Dahomey, Congo, Madagascar et même dans l'Ouganda. Ces pérégrinations assez mouvementées lui offrent d'excellents prétextes pour décrire les cadres où se meuvent ses héros, et pour faire intervenir les principaux explorateurs ou officiers auxquels la France doit sa nouvelle expansion coloniale. Ces descriptions sont très exactes parce qu'elles sont empruntées à des récits de voyage authentiques et que, d'ailleurs, M. Louis d'Estampes paraît avoir lui-même visité dans son jeune temps les parages dont il parle. Cette qualité de l'exactitude est rare dans les ouvrages de vulgarisation. A signaler aussi l'excellent esprit chrétien qui anime ce livre.

Comte de Bizemont.

La Franc-Maçonnerie et le Panama, par Un patriote. Nouvelle édition corrigée. Paris, 8, rue François Ier, in-12 de 60 p. — Prix : 0 fr. 15.

Excellente brochure de propagande, très utile à répandre même après les élections. Elle montre en effet comment toute la bande parlementaire et gouvernementale qui a patronné la grande escroquerie du Panama et qui en a bénéficié est composée exclusivement de francs-maçons. Confirmés dans le pouvoir par le scrutin du 20 août, ils continueront à exploiter la France et à persécuter la religion. Cette brochure, qui est très compacte, donne les principaux textes authentiques qui établissent l'action des loges sur la direction de la politique et de l'administration républicaines. Elle se termine par une liste des députés francs-maçons et juifs ou inféodés à la bande judaïco-maçonnique. Il a été tenu compte, dans cette seconde édition, des

quelques réclamations qui s'étaient produites. On peut donc se servir avec confiance de cette liste. C. J.

Les Grands Historiens du moyen âge. *Notices et extraits* d'après les meilleurs textes avec des notes grammaticales, historiques et explicatives et un glossaire détaillé, par L. Constans. Paris, Delagrave, 1891, in-18 de xxxvi-208 p. — Prix : 1 fr. 50.

Notre littérature française du moyen âge se trouvait déjà représentée depuis 1890 dans l'enseignement secondaire par la *Chanson de Roland* et la *Vie de saint Louis*, de Joinville. La publication de M. L. Constans contribuera certainement à en répandre davantage la connaissance. Il nous donne des extraits généralement bien choisis de Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes et du Ménestrel de Reims, dont les récits, bien que pleins d'erreurs historiques, peuvent soutenir la comparaison avec les quatre historiens pour ainsi dire classiques du moyen âge par le style si alerte, si naturel et si fin de leur auteur. Trente pages d'introduction nous rappellent le peu que l'on sait de la vie de nos chroniqueurs et apprécient en bons termes la valeur historique et littéraire de leur œuvre. Un glossaire, qui comprend tous les termes qui s'éloignent un peu du français moderne, termine l'ouvrage et donne l'étymologie des mots formés du latin, la seule que des élèves puissent parfaitement comprendre. Des notes grammaticales et historiques, placées au bas des pages, achèvent de mettre la lecture des extraits à la portée des lecteurs les moins initiés à la langue du moyen âge. Je dois même dire qu'à vouloir tout expliquer M. L. Constans a glissé çà et là des notes inutiles. Tout le monde aurait compris sans commentaire qu'une jeune fille qui est à marier est une jeune fille « qui n'est point encore mariée » (p. 159). Il me semble que des variantes, qui ne changent rien à la pensée de l'auteur, ne sont point faites pour des éditions classiques, et il y aurait eu tout profit à retirer de l'annotation des leçons comme « anz » (p. 1), « yglises » (p. 9), « jorz » (p. 11), etc., pour « ans, » « iglises, » « jors. » Page 132, il fallait écrire « Moriaus de Fiennes » que porte le texte de Froissart, et non « Moriaus de Piennes. » Enfin la note de la page 156, qui explique « a faict tout esgal » par « a établi de justes compensations, » est un véritable contresens. Commynes dit que Dieu a fait tout égal, c'est-à-dire qu'il a agi tout de même, dans cette circonstance. Albert Isnard.

Nos aïeux, par Raoul Postel. Paris, Delagrave, 1892, in-8 de 215 p. — Prix : 1 fr. 45.

Bourgeois des villes, laborieux paysans, nobles seigneurs, l'auteur passe en revue les diverses classes entre lesquelles se répartissait la société française depuis la fin des croisades jusqu'à la Révolution. Le cadre est vaste, et ces œuvres de vulgarisation, si nécessaires qu'elles soient, soulèvent presque inévitablement quelques critiques de détail. Est-il certain, par exemple, « que l'Église ne lança brusquement la noblesse dans la voie des croisades que pour l'annihiler ou du moins la réduire de notoire façon » (p. 2)? Est-il juste de ne pas montrer, dans les rangs des gentilshommes, d'une part quelques grands seigneurs qui remplissaient leurs devoirs sociaux et qui semblaient à Mounier devoir constituer une sorte de chambre des lords, d'autre part de nombreuses familles, de grand cœur et de médiocre fortune, qui versaient, sans compter, leur sang au service du pays? Mais dans son ensemble le tableau tracé par M. Raoul Postel me paraît exact et fait aimer l'ancienne France. Il puise ses renseignements aux bonnes sources; il

recourt volontiers à Augustin Thierry et aux travaux plus récents de M. Albert Babeau. Il faut applaudir à sa conclusion en faveur de l'indépendance communale et décentralisatrice. C'est un livre dans lequel un lecteur cultivé trouvera encore quelque chose à apprendre et qui étonnera fort ceux qui ne connaissent nos aïeux que par les manuels rédigés dans l'esprit de M. Paul Bert. L'auteur a donc fait œuvre patriotique, et il ne manque pas de cette sympathie, qui ne se confond pas avec l'admiration aveugle, mais qui est indispensable à qui veut comprendre l'objet qu'il étudie.

J. Angot des Rotours.

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1705, publiés par Léon Mention. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de v-186 p. — Prix : 4 fr. 50.

Cette publication se loue elle-même : elle n'a besoin que d'être signalée. Les documents dont il s'agit ici se réfèrent à cinq objets : 1° *La Régale*, qui a pour corollaire la *Déclaration des droits et libertés de l'Église gallicane;* 2° *L'Affaire des franchises ;* 3° *L'Édit de 1695 sur la juridiction ecclésiastique ;* 4° *L'Affaire des Maximes des saints ;* 5° *Le Jansénisme en 1705*. Sans entrer dans le détail des pièces que nous trouvons réunies sous ces diverses rubriques, nous sera-t-il permis de signaler le bref du pape Innocent XI adressé, le 2 avril 1682, à l'assemblée du clergé de France, la fermeté avec laquelle il revendique les droits du Saint-Siège et rappelle aux prélats le devoir dont ils n'auraient pas dû s'écarter? La lettre de Louis XIV, du 14 septembre 1693, racheta son erreur, mais n'en détruisit pas les effets, qui se prolongent jusqu'à nos jours. Dans l'affaire des *Maximes des saints*, si l'esprit est touché du bonheur d'expression avec lequel Fénelon soumet son livre au Saint Père, le cœur ne l'est pas moins de la simplicité avec lequel il le condamne lui-même : « A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission » (p. 159). C'est un plaisir de retrouver toutes ces pièces originales, vivantes désormais sous les yeux, tandis que l'esprit n'en conservait qu'un souvenir un peu confus et n'en gardait qu'une impression incertaine.

Victor Pierre.

La Finance d'autrefois, par Émile Paz et Louis Gratien. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de xii-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un recueil d'articles parus au *Messager de Paris* et qui forment une série de tableaux de la vie sociale sous l'ancien régime. Les sujets traités sont intéressants : *Procès de Foucquet; Autour du système de Law; Les Contrôleurs généraux des finances; Les Financiers à la Bastille; Un Budget de l'ancienne monarchie; Les Fermiers généraux; Les Intendants des provinces.* Mais bien qu'il s'agisse d'un ouvrage de vulgarisation, nous aurions désiré y trouver des indications bibliographiques plus nombreuses, et une plus grande précision dans les détails. Ce que les auteurs disent de Turgot, par exemple, qu'ils saluent ainsi (p. 95) : « Un nom pur dans cette nomenclature d'imbéciles, de courtisans ou de fripons, » est tout à fait insuffisant. On ne nous apprend pas grand'chose en disant qu'il voulut supprimer les corvées. On devait ajouter qu'il les remplaçait par une taxe en argent, additionnelle aux vingtièmes. Pour expliquer l'hostilité que témoignèrent les Parlements au ministre réformateur, il fallait rappeler que Turgot avait combattu leur rappel après la chute de Maupeou. Puis, bien qu'on puisse

difficilement exagérer le mal qui doit être dit de l'administration financière de l'ancien régime, il ne faut pas, pour la juger, considérer presque exclusivement la période particulièrement difficile par laquelle s'ouvre le XVIIIe siècle. C'est à elle que MM. Paz et Gratien se réfèrent le plus souvent. Il aurait été commode enfin pour le lecteur de trouver à la fin du volume, comme il est d'usage, une table des matières. G. A. DES R.

Origines de l'Inde française. Jân Begum (Mme Dupleix) (1706-1756), par M. I. GUËT. Paris, L. Baudoin, 1892, in-8 de 96 p. (Extrait de la *Revue maritime et coloniale.*)

La mémoire de Dupleix a été largement réhabilitée dans ces derniers temps, et il n'est plus permis d'ignorer qu'il n'a tenu qu'au gouvernement de la France de lui devoir le grand empire des Indes que les Anglais ont conquis d'après ses procédés. Mais il importait de faire dans cette réhabilitation posthume une large part à sa compagne, Jeanne Albert, plus connue sous le nom indien de Jân Begum, la princesse Jeanne. Fille d'un chirurgien français et d'une métisse indo-portugaise, cette femme remarquable avait eu onze enfants quand elle épousa Dupleix, et aussitôt elle l'aida dans son œuvre patriotique avec un dévouement admirable : c'était une âme de héros dans un corps de femme, a dit un des biographes de son mari. De même qu'en ce qui concerne Dupleix, les Anglais ont rendu pleine justice au génie de Jeanne Albert. M. Guët, ancien chef de bureau au ministère de la marine, a pu apporter quelques traits nouveaux à cette intéressante figure d'après les archives qu'il a eues entre les mains : il en est de comiques, d'autres héroïques ; la plupart sont profondément émouvants ; tous inspirent la sympathie et l'admiration pour la vaillante créole qui parlait tous les dialectes de l'Hindoustan et dont le Grand Mogol demandait la fille en mariage. Cte DE BIZEMONT.

History of the Church in England, *from the beginning of the Christian era to the accession of Henry VIII,* by MARY H. ALLIES. London, Burns and Oates, 1892, in-8 de XII-371 p.

C'est l'époque la plus brillante de l'histoire de l'Église d'Angleterre qu'a traitée miss Mary Allies. Après une courte introduction embrassant la période de 180 à 597, date du débarquement de saint Augustin, l'auteur divise son sujet en deux grandes parties : 1° De saint Augustin à la conquête normande ; 2° de 1066 au règne de Henri VIII exclusivement. — Un style clair et châtié, un récit rapide, entraînant et exact font ressortir avec charme le noble passé d'une Église où la foi et la charité ont accompli tant de prodiges. L'ouvrage est destiné à l'édification plutôt qu'à l'étude, mais on n'y a pas fait abstraction des exigences scientifiques, et si les sources primitives sont rarement invoquées, les auteurs les plus sérieux y sont, par contre, constamment consultés et habilement mis à contribution. G. P.

A travers le monde. *Diverses curiosités,* par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons ouvert ce volume, le dernier qu'ait composé M. Xavier Marmier. Il nous rappelle l'homme si distingué d'esprit et de manières, si bienveillant, si fin aussi, que tant de fois nous avons été voir, d'abord place Saint-Thomas d'Aquin, à son troisième étage qu'il fallait atteindre en montant soixante-quinze marches, moins de marches

qu'à nos premières visites l'aimable locataire n'avait d'années. Chassé par une démolition d'un appartement si longtemps occupé, dans ces derniers temps M. X. Marmier s'était transporté avec sa chère bibliothèque rue de Babylone, près du Bon-Marché, et ce voisinage lui attirait d'élégantes visiteuses, qui souvent le venaient déranger dans ses travaux, mais qu'il accueillait toujours avec une galanterie qu'on ne connaît plus guère. M. Marmier aimait tant les livres qu'il était tout naturel qu'il aimât toujours à en faire. Il n'était plus à l'âge « des longs espoirs et des vastes pensées, » mais il se plaisait à réunir en volumes des pages éparpillées, ou à rassembler des notes prises au courant de ses infatigables lectures, et c'est ainsi que s'est formé ce dernier livre. Sans aucune prétention, mais toujours dans un style pur et gracieux, il montre combien le souple esprit de son auteur savait s'intéresser aux sujets les plus différents. Après avoir voyagé dans tant de pays, M. Marmier voyageait dans tous les livres, et les souvenirs de sa vie errante se mêlent dans *Diverses curiosités* à toutes les trouvailles de sa vie sédentaire. De ce mélange est résulté ce volume d'une lecture variée, agréable, et qui, comme toutes les œuvres de M. Marmier, peut être mis sous tous les yeux. TH. P.

Daniel O'Connell, *sa vie, son œuvre*, par L. NEMOURS-GODRÉ. Nouvelle édition. gr. in-8 de VIII-290 p. Paris, H. Gautier, 1893. — Prix : 6 fr.

La première édition de ce livre a paru en 1890 et le *Polybiblion* en a rendu compte (t. LIX, p. 535). Ce rapide succès est dû à l'intérêt transcendantal du sujet et au talent remarquable du biographe. Daniel O'Connell restera l'une des plus hautes figures de ce siècle : il a été grand et pur dans sa vie publique comme dans sa vie privée. L'Académie française ne pouvait mieux faire que couronner une œuvre qui, sans prolixité et sans déclamation, nous montre sous toutes les faces, dans son unité et ses péripéties, la vie du grand chrétien irlandais. — Cette nouvelle édition, plus complète que la première, contient aussi un appendice : elle est ornée de six gravures hors texte, dont deux bons portraits d'O'Connell à des âges différents. Voilà un livre que nous pouvons recommander sans réserve comme une lecture instructive et attrayante. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Louis-Eugène HATIN est mort, le 16 septembre, à Paris. Né à Auxerre le 8 septembre 1809, il fut élevé au collège de cette ville. Il exerça pendant longtemps à Paris les fonctions de correcteur d'imprimerie. Les premiers ouvrages qu'il publia, relatifs à des sujets d'histoire et de géographie, n'eurent qu'un assez médiocre succès et n'auraient certainement pas suffi à mettre son nom en relief. C'est en 1846 qu'il publia son premier travail sur le journalisme, et l'on sait combien sont appréciées les publications qu'il a faites depuis lors sur les mêmes matières. Son *Histoire politique et littéraire de la presse en France* est un travail considérable, qui n'a guère d'équivalent à l'étranger et qui garde aujourd'hui encore sa valeur. Sa *Bibliographie de la presse* est un recueil précieux et qui abonde en renseignements curieux. Nous donnons ci-dessous la liste chronologique des principales publications de M. Hatin : *Histoire pittoresque de l'Algérie* (1840, in-8); — *La Loire et ses bords, guide pittoresque* (1843, in-18) ; — *Histoire pittoresque des voyages dans les cinq parties du monde* (1843, 5 vol. in-8); —

Histoire du journal en France (1631-1846) (1846, in-16, 2e édition, considérablement augmentée et continuée jusqu'en 1853, 1853, in-16) ; — *Histoire politique et littéraire de la presse en France* (1859-1861, 8 vol. in-8 ou 8 vol. in-12); — *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine aux XVIIe et XVIIIe siècles* (1865, in-8) ; — *La Presse périodique dans les deux mondes ; essai historique et statistique* (1866, in-8) ; — *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française* (1866, in-8); — *Manuel théorique et pratique de la liberté de la presse. Histoire, législation, doctrine et jurisprudence* (1868, 2 vol. in-8) ; — *Le Journal* (1881, in-32); — *Théophraste Renaudot et ses innocentes inventions* (1883, in-12) ; — *A propos de Théophraste Renaudot. L'histoire, la fantaisie et la fatalité* (1884, in-8) ; — *La Maison du Grand-Coq et le Bureau d'adresses, berceau de notre premier journal* (1885, in-12).

— M. Nicolas-Édouard Delabarre-Dupancq, qui est mort, le 20 septembre, à Maisons-Laffitte, était né à Saint-Cloud, le 1er avril 1819. Tour à tour élève de l'École polytechnique (1836) et de l'École d'application de Metz (1838), d'où il sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, il fut, dès l'année suivante, employé aux contre-mines de Verdun; en 1844 il travailla aux constructions hydrauliques de Dunkerque. Nommé cinq ans après professeur d'histoire militaire à l'École militaire de Saint-Cyr, il ne quitta cette maison, où il fut quelque temps directeur d'études, que pour aller prendre à Brest la direction du génie (1871). A cette dernière date, il y avait plus de vingt ans qu'il se faisait connaître par des écrits, originaux ou traductions, sur l'art et l'histoire militaires. Depuis il a donné encore de nombreuses publications, et les monographies des règnes de la fin du XVIe siècle qu'il a écrites, sans être d'une haute valeur scientifique, ont l'avantage de présenter le tableau général d'une période pour laquelle il y a encore peu de travaux d'ensemble. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *De la fortification à l'usage des gens du monde* (1844, in-8); — *De la fortification et de la défense des grandes places*, trad. de l'allemand de Wittich (1847, in-8); — *Théorie analytique de la fortification permanente*, trad. de l'espagnol de Don Herrera-Garcia (1847, in-8) ; — *Capitaines anciens et modernes*, trad. de l'espagnol de Don San Miguel (1848, in-8) ; — *Utilité d'une édition complète des œuvres de Vauban* (1848, in-8) ; — *Le Plus grand Homme de guerre* (1848, in-8); — *Biographie et maximes de Blaise de Montluc* (1848, in-8); — *Considérations sur l'art militaire antique* (1849, in-8) ; — *De la création d'une bibliothèque militaire publique* (1849, in-8) ; — *Esquisse historique sur l'art de la fortification permanente*, trad. de l'allemand de Blesson (1849, in-8); — *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1850, in-8); — *Principes de la grande guerre*, trad. de l'allemand de l'archiduc Charles d'Autriche (1851, in-fol.); — *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, trad. de l'allemand de Clonard (1851, in-8) ; — *Des études sur le passé et l'avenir de l'artillerie de Louis-Napoléon Bonaparte* (1852, in-8) ; — *Histoire sommaire de l'infanterie* (1853, in-8) ; — *Portraits militaires* (1853-1861, 3 vol. in-8) ; — *Commentaires sur le traité de la guerre de Clausewitz* (1853, in-8) ; — *Études historiques et militaires sur la Prusse* (1854-1856, 2 vol. in-8); — *Lettres sur la nécessité de l'étude des sciences et des arts dans la profession militaire* (1854, in-8); — *Histoire de l'art militaire chez les anciens*, trad. de l'allemand de Ciriacy (1854, in-8); — *Les Armées des puissances engagées dans la question d'Orient* (1855, in-8) ; — *Remarques sur les relations des langues militaires française, allemande et espagnole* (1855, in-8) ; — *Des Sources bibliographiques militaires* (1856, in-8) ; — *Histoire de la fortification permanente*, trad. de l'allemand de Zastrow (1856, 2 vol. in-8) ; — *Opinions et maximes de Frédéric le Grand* (1857, in-12) ; — *Éléments d'art et d'histoire militaires* (1858, in-8); — *His-*

toire militaire de la Prusse avant 1756 (1858, in-8); — *Histoire de l'art de la guerre* (1860-1864, 2 vol. in-8); — *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire* (1861, in-8); — *L'Art des indices* (1862, in-8); — *Notice sur l'Académie militaire de Bréda* (1863, in-8); — *Hannibal en Italie* (1863, in-8); — *L'Art militaire pendant les guerres de religion* (1864, in-8); — *Des Imitations militaires* (1866, in-8); — *La Gloire des armes chez Corneille* (1867, in-8); — *Histoire de François II* (1867, in-8); — *Réflexions sur les talents militaires de Louis XIV* (1867, in-8); — *Des Rapports entre la richesse et la puissance militaire des États* (1868, in-8); — *Richelieu ingénieur* (1869, in-8); — *Les Chiens de guerre* (1869, in-8); — *Essai sur le caractère d'Hannibal* (1870, in-8); — *Les Flatteries guerrières de Boileau* (1872, in-8); — *François Ier et ses actions de guerre* (1872, in-8); — *Histoire militaire des femmes* (1873, in-8); — *Le Soldat français comparé aux soldats étrangers* (1873, in-8); — *L'Afrique depuis quatre siècles* (1873, in-4); — *Histoire de Charles IX* (1875, in-8); — *La Monnaie de Turenne* (1875, in-8); — *Principes de guerre* (1875, in-8); — *Les Cents de pensée* (1877, in-16); — *Les Chats de guerre* (1878, in-32); — *Définition développée de l'art militaire* (1879, in-8); — *Les Délicatesses de l'esprit* (1880, in-12); — *Notes sur Machiavel, Montesquieu et Ferrari* (1881, in-12); — *Sollicitations de Bussy pour rentrer en grâce* (1882, in-8); — *Histoire de Henri III* (1882, in-8); — *Histoire de Henri IV* (1884, in-8); — *Histoire de Henri II* (1887, in-8); — *Nouveaux Portraits militaires* (1890, in-8).

— L'un des hommes les plus marquants du parti socialiste, M. Benoît Malon, est mort à Asnières le 13 septembre, âgé de cinquante-deux ans. Né en 1841 près de Saint-Étienne, il reçut sa première éducation par les soins de son frère, instituteur dans son pays. Plus tard, il continua seul ses études dans les loisirs que lui laissaient les durs travaux d'homme de peine et d'ouvrier teinturier qu'il fit successivement. Il ne tarda pas à se faire connaître dans les milieux révolutionnaires, et lorsque la Commune éclata, il en devint membre actif. Après la répression de l'émeute, il s'enfuit en Suisse, d'où il ne revint que lorsque l'amnistie eut été prononcée. Il reprit dès lors son rôle dans le parti socialiste révolutionnaire, travaillant à l'organiser et à le développer. La traduction qu'il a donnée de *Capital et Travail* a contribué à faire connaître en France Ferdinand Lassalle, un des fondateurs du socialisme allemand. La *Revue socialiste*, fondée par lui en 1885, est certainement un des organes les plus importants des théories socialistes. Les ouvrages originaux de M. Benoît Malon sont de ceux qu'il importe de connaître, si l'on veut se tenir au courant des idées socialistes qui font en France tant de mal. Nous citerons : *La Troisième Défaite du prolétariat français* (1872, in-12); — *Histoire critique de l'économie politique. La Question sociale* (1876, in-12); — *Spartacus, ou la Guerre des esclaves, roman historique* (1877, in-8); — *Histoire du socialisme depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1879, in-8); — *Capital et Travail*, traduit de l'allemand, de Ferdinand Lassalle (1879, in-12); — *La Quintessence du socialisme*, traduit de A.-E. Schäffle (1888, in-12); — *Histoire du socialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1880-1885, 5 vol. in-8); — *Le Nouveau Parti* (1881-1882, 2 vol. in-12); — *Manuel d'économie sociale* (1883, in-12); — *Le Socialisme réformiste* (1885, in-8); — *L'Agiotage de 1715 à 1870* (1885, in-8); — *Constantin Pecqueur, doyen du collectivisme français* (1887, in-8); — *La Morale sociale* (1887, in-8); — *Le Socialisme intégral* (1890-1892, 2 vol. in-8).

— L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (section de la langue russe) a fait une grande perte dans la personne de son président et à la fois vice-président de l'Académie, M. Jacques Grot, mort le 4 juin, à l'âge

de quatre-vingts ans passés. Élevé au lycée de Tzarskoé-Sélo, il en sortit plein de souvenirs de Pouchkine et prit d'abord du service à la chancellerie impériale, où il trouva assez de loisirs pour apprendre les langues anglaise, finnoise, slavonne et grecque, outre le latin, le français, l'allemand et l'italien qu'il connaissait déjà. Son goût prononcé pour la littérature le porta à embrasser la carrière de l'instruction publique. Nommé professeur de langue et d'histoire russe à l'Université d'Helsingfors, il y resta douze ans, au bout desquels il occupa la chaire de littérature russe au lycée d'Alexandre. En même temps, il enseignait le russe, l'allemand et l'histoire au grand-duc Nicolas et à son frère, l'Empereur actuel. Il quitta ce double poste pour s'adonner exclusivement à la science. En 1856, il devint membre actif de l'Académie, puis président de la seconde section et vice-président de l'Académie. Il a laissé de nombreux écrits, soit originaux, soit traduits de langues étrangères, surtout du suédois, tant en prose qu'en vers. En voici les principaux : *Mazeppa*, poème de Byron (1838) ; — *Frithiof*, trad. de Tegner (1838, 2e édit., 1874) ; — *Dictionnaire suédois-russe*, publié sous sa direction (1847); — *Matériaux pour servir à l'histoire de la révolte de Pougatchev, 1863 et 1875;* — *Recherches philologiques* (1873, 3e édit., 1883) ; — *Questions controversées de l'orthographe russe* (1878) ; — *Papiers de Catherine II, conservés aux archives de l'État ;* — *Lettres de Catherine II à Grimm* (1878) ; — *Catherine II d'après sa correspondance avec Grimm* (1880). — *Lettres de Grimm à Catherine II*; — *L'Orthographe russe*, manuel fait au nom de l'Académie (1885) ; — *Pouchkine lycéen, ses camarades et ses maîtres* (1887) ; — *Canevas chronologique de la biographie de Pouchkine* (1888) ; — *Édition académique des œuvres complètes de Derjavine* (9 vol. in-8, 1865-1885), œuvre monumentale, unique dans son genre. Outre l'édition illustrée, il en fit paraître en même temps une autre sans gravures, populaire. Il avait aussi donné des éditions critiques de la Correspondance de Karamzine avec Dmitriev (1866), des œuvres complètes de Khemnitser (1873), des œuvres de Pletnev. Des études moins considérables sur des sujets fort variés sont dispersées dans quantité de revues, de journaux, d'almanachs, etc. Son dernier grand travail, duquel il s'occupait encore deux jours avant sa mort, est le Dictionnaire de la langue russe, dont les deux premières livraisons ont paru en 1891 et en 1892.

— On annonce encore la mort : de M. Arren, maire de Poitiers et doyen de la Faculté des lettres de cette ville, à qui l'on doit des *Études de philosophie* (1888, in-8), mort le 3 septembre ; — de M. l'abbé Eugène Bernard, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, ancien aumônier de l'École normale supérieure (1866-1882), mort à Versailles, le 19 septembre, âgé de soixante-trois ans ; — de M. Auguste Cabrol, collaborateur de plusieurs journaux du Midi et fondateur du *Petit Méridional* de Montpellier (1873), mort le 23 septembre ; — de M. Alexis Dalès, le chansonnier bien connu, l'un des fondateurs de la Lice chansonnière, mort à l'hospice d'Ivry, le 18 septembre ;— de M. Charles Dardier, à qui l'on doit un certain nombre d'ouvrages sur l'histoire du protestantisme, mort à Genève, le 21 septembre ; — de M. Charles Gossin, directeur de la *Gazette agricole* et professeur à l'Institut agricole de Beauvais, mort le 10 septembre ; — de M. le docteur Joubert, qui prit part à l'exploration du Mékong dirigée par Doudart de Lagrée et par Francis Garnier, mort le 5 septembre ; — de M. le docteur A. Métivier, mort le 20 septembre, à Paris ; — de M. le docteur Gustave Richelot, membre correspondant de l'Académie de médecine, rédacteur à l'*Union médicale*, auteur d'études gynécologiques, mort le 15 septembre, à quatre-vingt-dix-sept ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Francis Adams, connu par ses

ouvrages sur l'Australie, mort en septembre; — de M. Paul Ivanovitch Kasanski ANFILOCHI, évêque d'Ouglitch en Russie, paléographe distingué, mort le 2 août, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. Léonard BLOMEFIELD, naturaliste anglais, mort à Bath, le 1er septembre; — de M. N. CAMILLERI, bibliothécaire de la bibliothèque Garrison à Malte, auteur d'importants travaux sur la langue maltaise, mort le 6 août ; — de M. H. CRAMER, professeur de psychiatrie et directeur de l'hospice des fous à Marbourg, mort le 17 août dans cette ville, âgé de soixante-deux ans ; — de M. John CRONSTON, à qui l'on doit des ouvrages relatifs au Lancashire et au Cheshire, notamment *Historical sites of Lancashire and Cheshire* et *County families of Lancashire and Cheshire*, mort le 1er septembre, à soixante-trois ans; — de M. John CUNNINGHAM, qui exerça les fonctions de principal du collège Sainte-Marie de Saint-Andrews en Écosse, et qui laisse, sur l'histoire ecclésiastique de son pays, plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Church History of Scotland* (1859, 2 vol. in-8), le plus important de tous; *the Quakers* (1868, in-8); *Episcopacy, Presbytery and Puritanism in Scotland, 1572-1660* (1881, in-8), mort en septembre, dans sa soixante-quinzième année; — de miss Caroline B. DOGGETT, qui laisse nombre d'ouvrages de piété et d'opuscules pour la jeunesse; — de M. S. Michailovitch GEORGIEVSKI, professeur, à Saint-Pétersbourg, de la langue chinoise, à laquelle il s'efforçait de trouver une parenté avec le groupe indo-européen, mort à Metz, à quatre-vingt-deux ans, en septembre; — de M. Julius KNOCH, connu par ses recherches embryologiques, mort à soixante-cinq ans, en septembre;— de M. Christian HÄUTLE, archiviste de Munich et historien, mort le 22 août, âgé de soixante-sept ans ; — de M. A. LOOIJEN, directeur du cabinet des médailles de la Haye, mort dans le courant d'août; — de M. le docteur Henry B. MILLARD, savant américain, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort à Paris, le 16 septembre ; — de M. Mac Fadden A. NEWELL, surintendant de l'instruction publique dans le Maryland, éditeur des *Maryland series*, mort en août ; — de M. NIBOLSIN, membre de la Société impériale de géographie de Russie, mort à soixante-seize ans, le 22 septembre; — de M. J. SOMMERBRODT, professeur à la Faculté de médecine de Breslau, mort à cinquante-cinq ans, le 14 août; — de M. Alexandre Alexandrovitch STRAUCH, directeur du Muséum de Saint-Pétersbourg, membre de l'Académie impériale des sciences de Russie, connu par d'importantes recherches sur les reptiles, mort au commencement de septembre, âgé de soixante et un ans; — de M. W. S. B. WOOLHOUSE, astronome anglais, mort en septembre; — de M. Foster Barham ZINCKE, auteur de divers travaux sur l'éducation, les sciences sociales, et d'une autobiographie, *the Days of my years*, qui n'a pas été mise dans le commerce, mort à soixante-dix-sept ans, le 21 août.

CONCOURS. — Le programme des concours pour le prix du Roi des Belges vient d'être publié, pour les années 1894 à 1898. Ce prix annuel, institué par S. M. le roi Léopold II, est de 25,000 francs. En 1894, 1895, 1896 et 1898, il sera exclusivement réservé aux auteurs belges; mais en 1897, il sera international. On l'attribuera, cette année-là, au meilleur travail sur les *Conditions météorologiques, hydrologiques et géologiques des contrées de l'Afrique équatoriale*. Voilà une question qui intéresse autant la France que la Belgique, puisqu'elle vise surtout la situation du Congo au point de vue sanitaire. — Le concours de 1894 a pour objet l'architecture, et spécialement les constructions récentes en fer et en verre. — Le prix de 1895 sera décerné au livre jugé le meilleur sur l'histoire de la fondation par les principaux peuples, anciens et modernes, de leurs dépendances d'outre-mer. — Celui de 1896 sera donné au meilleur mémoire sur la manière d'intro-

duire, dans les établissements d'instruction publique, l'enseignement et la pratique des exercices corporels.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er septembre, M. Deloche a continué la lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge. M. Heuzey a ensuite communiqué une note sur la lance colossale en bronze découverte par M. de Sarzec dans les fouilles de Tello. — Le 8 septembre, après une communication de M. Héron de Villefosse sur des bornes milliaires romaines découvertes dans la province d'Oran, M. Oppert a présenté une traduction de la plus ancienne inscription sémitique connue; elle mentionne un roi nommé Bingani, qui serait antérieur à l'an 4000 avant J.-C. — Dans la séance du 15 septembre, M. Deloche a achevé sa communication sur le port des anneaux dans l'antiquité et au moyen âge. — Dans celle du 22 septembre, après une communication de M. Müntz ayant pour objet de démontrer que l'action des papes d'Avignon ne s'est pas bornée au comtat Venaissin, mais s'est étendue à tout le Midi, l'Académie a entendu la lecture d'une note de M. Bréal sur la signification primitive des mots grecs Érynnies, Hythye et Atè, et d'un mémoire de M. Salomon Reinach sur les caractères et l'origine de l'art gallo-romain.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 septembre, M. Perrens a lu un mémoire sur l'ambassade du baron de Sancy à Constantinople en 1617, son emprisonnement au château des Sept-Tours et les mauvais traitements qui lui furent infligés. — Le 9 septembre, M. Glasson a communiqué un travail de M. des Cilleuls sur les recherches dont M. de la Michodière fut chargé en 1764 sur la statistique de la population de la France. M. Picot a lu ensuite un mémoire de M. Eugène de Budé sur les notes journalières prises par Guillaume Budé, le fondateur du Collège de France, sur sa vie privée, et intitulées : *Adversaria*. — Dans la séance du 16 septembre, M. Picot a terminé sa lecture. M. Alaux a lu ensuite une réfutation de la doctrine des nouveaux thomistes qui fait de l'homme un être composé, une substance formée d'un corps et d'une âme; M. Alaux fait de l'âme un être distinct. — Le 23 septembre, M. Martha a donné lecture d'une étude historique sur l'éloquence à Rome sous la République et sous l'Empire.

Almanachs. — Un très intéressant almanach vient de paraître. Il est édité par la Société bibliographique sous le titre, très justifié, d'*Almanach du Bon Français*. On y trouve de la littérature, des voyages, de l'histoire, des bons mots, des pratiques usuelles, et jusqu'à une spirituelle satire de M. François Coppée, et des vers charmants extraits de la *Croix*. Pour comble, il ne se vend que dix centimes (par quantités) et il renferme sept belles gravures, dont cinq grands portraits et deux compositions inédites relatives aux récents événements du Siam.

Paris. — La première constatation que nous ayons faite en ouvrant la quatrième année de l'*Annuaire de la jeunesse* de M. H. Vuibert (Paris, Nony, in-18 de 1012 p.), c'est qu'il n'a point profité de l'observation que nous lui avions faite en recommandant ici la première année de cet ouvrage (*Polybiblion*, LIX, p. 181). Nous nous étonnons quelque peu de ce parti pris de ne pas donner place aux Associations d'étudiants catholiques dans un ouvrage qui, par ailleurs, ne semble pas systématiquement hostile au catholicisme. Il est vrai que M. Vuibert n'a pas non plus signalé dans son *Annuaire* l'association récemment fondée sous les auspices de M. Aulard. Nous espérons, une fois encore, que M. Vuibert réparera son omission dans son prochain *Annuaire*. Sans être organisée sur un plan aussi large que l'Asso-

ciation générale (elle n'a pas à sa disposition les cinq mille francs annuels accordés par le gouvernement et par la ville de Paris), l'Association catholique offre aussi ses avantages : salles de lecture et d'études, salles de jeux, conférences faites par des personnes du dehors et conférences contradictoires entre les jeunes gens (conférence Ozanam); elle offre en outre les avantages spirituels que les étudiants catholiques doivent rechercher et qu'ils ne pourront malheureusement pas trouver rue des Écoles. Page 492, nous remarquons une petite notice sur la Société positiviste d'enseignement supérieur que n'approuveraient pas les purs positivistes, car tout le monde sait que M. Laffitte, le président de cette Association, est renié par ceux qui se prétendent les vrais représentants de la philosophie d'Auguste Comte. Nous avouons ne pas comprendre pourquoi M. Vuibert a cru devoir faire aux cours de M. Pierre Laffitte un honneur qu'il ne fait à nul autre cours public, en en annonçant les sujets non seulement pour l'année 1893-1894, mais même pour les trois exercices précédents. Est-ce une réclame ? *Non erat his locus.* Nous regrettons enfin que M. Vuibert n'ait pas cru devoir, dans cette quatrième année plus que dans la première, donner des indications bibliographiques plus précises sur les ouvrages auxquels il renvoie. Mais, comme en 1890, nous reconnaissons volontiers que l'*Annuaire* rendra d'utiles services et mérite d'être consulté.

— Sous le titre de : *L'Éléphant de Henri IV*, M. Léopold Delisle publie une toute petite plaquette bien curieuse (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 5 p., gr. in-8. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV). On y remarque deux documents qui proviennent des archives de la Seine-Inférieure et qui témoignent du goût de Henri IV pour l'entretien d'animaux rares, venus de pays lointains; ils ont trait à un éléphant qui avait été amené des Indes et aux besoins duquel il devait être pourvu à Dieppe par le bureau des trésoriers de France. M. Delisle entoure ces textes d'observations diverses qui constituent presque une histoire complète des voyages des éléphants en France, en commençant par celui de l'an 802 (envoyé par le calife Haroun-al-Raschid à Charlemagne).

— Ne lira pas qui voudra l'étonnant opuscule signé Jeanne Guillemin et intitulé : *Voyage de Paris à Herblay, aller et retour par mer, suite du Voyage de Paris à Saint-Cloud* (Se donne à Billancourt, chez l'auteur, gr. in-4 de 8 p., avec de nombr. illustr. par Émile Guignes, d'Embrun). Cette brochure, tirée sur japon à cent exemplaires seulement, a été écrite par un humoriste et illustrée par un artiste d'une bien amusante originalité. Tout de suite, l'on comprend que cette fantaisie doit prendre rang parmi les « supercheries littéraires. » Mlle Guillemin, âgée de moins de huit ans, n'a évidemment pas pensé un traître mot de l'œuvre publiée sous son nom; aussi « son papa, » bibliophile connu, a-t-il dû, en se substituant à bébé, mettre les deux mains à la pâte, ce qui lui a permis de confectionner un gâteau littéraire du plus haut goût. Quant au « compère artistique » de l'auteur, M. Émile Guignes, son réel talent nous fait un devoir de le signaler aux grandes maisons d'édition de la capitale : elles pourraient s'assurer de moins bons collaborateurs.

— Très suggestive, la livraison de septembre dernier de *le Livre et l'Image*. Mais ce qui réjouira le plus les humoristes, ce sont assurément les huit reproductions de charges étrangères que nous présente, d'une façon aussi sérieuse que spirituelle, M. John Grand-Carteret sous le titre de : *Images politiques*. Sauf une amusante caricature sur le congrès international socialiste (*Figaro*, de Vienne), tout cela a trait aux difficultés de la France avec l'Angleterre à propos de l'affaire du Siam. *Figaro* (de Vienne),

Ulk et *Kladderadatsch* (de Berlin), même *Moonshine* (de Londres) se moquent agréablement de nos voisins d'outre-Manche. Seuls, *Deutsche Wespen* (de Berlin) et *Fischietto* (de Turin) y vont de leurs dédains faux et haineux. Quant à *Pasquino* (de Turin), on peut supposer que les lauriers cueillis en ces derniers temps par les Italiens en combattant les hordes d'Abyssinie ont contribué à rendre ce journal satirique sournoisement jaloux de notre domination à Tunis, au Tonkin, au Cambodge et ailleurs. Rien ne donne mieux une idée de l'état d'âme d'une nation, à l'heure des événements, que les charges plus ou moins réussies de ses artistes. La caricature à l'étranger devrait attirer tout spécialement l'attention de nos agents diplomatiques : c'est l'avis de M. John Grand-Carteret ; c'est aussi le nôtre.

— Voici encore une revue nouvelle que nous pouvons d'autant moins nous dispenser de signaler à nos lecteurs qu'elle s'efforce de se distinguer nettement des autres périodiques analogues par ses tendances et par son objet précis. *L'Ère nouvelle, revue mensuelle* (Paris, 33, rue des Écoles. 10 francs par an, 12 francs pour l'étranger), a mis à la tête de sa rédaction des hommes connus par leurs principes socialistes et matérialistes ; nous citerons MM. Hovelacque, Jaurès, Paul Lafargue, Millerand, Jules Guesde, Duc-Quercy. Naturellement, l'objet de la revue est de faire de la propagande en faveur des idées matérialistes et collectivistes. Elle ne peut donc manquer d'intéresser ceux qui s'occupent du mouvement socialiste.

— Tout le monde, — nous entendons le monde qui travaille et qui étudie, — tout le monde connaît le précieux répertoire dirigé par M. Lucien Faucou et qui a pour titre : l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Depuis son origine en 1864, que de réponses y ont été données à mille questions intéressantes ! Que d'appels y ont été faits à la curiosité des savants ! Malheureusement, il devenait de plus en plus difficile de se retrouver dans cette collection considérable, et beaucoup de travail se trouvait ainsi perdu pour la majorité des hommes d'étude. L'on ne peut donc qu'accueillir avec joie la publication si longtemps attendue de la *Table générale de l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (Paris, 13, rue Cujas, in-8 de VII p.-782 col.). Le travail de la table a d'ailleurs été fort bien compris et bien exécuté et la publication en est un véritable service rendu à l'érudition.

— M. le capitaine Espérandieu a publié (en tirage à part de la *Revue de l'Art chrétien*) le troisième fascicule (année 1892) de sa *Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne* (Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, in-4 de 16 p.).

Alsace. — M. l'abbé Ingold, ancien bibliothécaire-historiographe de l'Oratoire, vient de publier le *Voyage littéraire en Alsace de Dom Mabillon* (Colmar, imp. Jung, in-8 de 16 p.) (Extrait du *Journal de Colmar*).

Bigorre. — *L'Art contemporain en Bigorre*, tel est le titre d'une conférence remplie de verve, faite par M. Xavier de Cardaillac, à la fête littéraire d'Argelès, le 27 août 1893 (Tarbes, imp. Perrot-Prat, in-8, 15 p.). Le spirituel écrivain y fait surtout ressortir le talent du peintre Capdevielle et des sculpteurs Desca, Escoula et Mathet.

Bretagne. — Sous ce titre piquant : *Le Libre-échange en matière scientifique*, le comte de Marsy publie une lecture digne d'être recommandée à tous les chercheurs (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 8 p.). S'adressant à M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, il dit qu'il a souvent regretté « qu'un d'entre nous n'ait pas encore cherché à faire profiter ses confrères des renseignements et des documents renfermés dans les volumes des sociétés savantes et les livraisons des revues provinciales. » Développant très bien cette excellente idée, M. de Marsy joint les exemples aux

préceptes, et il communique à son correspondant les coupures suivantes ayant trait au Bas-Poitou : *Jean et Simon du Portail, chanoines de Tournai, originaires de Parthenay, XIVe siècle* (d'après les *Études sur l'art à Tournai*, de MM. A. de la Grange et Jules Cloquet, insérées dans les *Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai*, 1887); — *La Belle Léance, bohémienne de Fontenay-le-Comte, et sa nièce*, laquelle nièce figure dans la brochure de M. A. de Gallier que signalait la dernière *chronique* du *Polybiblion (Deux Lettres inédites du maréchal de Tallard)*; — *Docteurs reçus à Reims au XVIIIe siècle* (plusieurs sont originaires de La Rochelle, de Luçon, de l'île d'Oléron). Comme M. R. Vallette, nous dirons que « nous nous associons pleinement à l'idée émise par le comte de Marsy, dont la grande autorité ne saurait être discutée. »

Champagne. — Parmi les travaux projetés par le comte Riant, dans la *Société de l'Orient latin*, figurait l'établissement d'une liste complète des croisés et des pèlerins dressée d'après les documents originaux et notamment d'après les actes de donation, fréquemment consignés dans les cartulaires, faits avant leur départ par les *crucesignati*. Dans un article inséré dans la *Revue de l'Orient latin*, notre éminent collaborateur, M. Anatole de Barthélemy, vient de donner, sous le titre de : *Pèlerins champenois en Palestine*, une première liste de quatre-vingt-sept noms, de 1097 à 1249, avec l'indication des sources sur lesquelles elle a été établie et une table alphabétique.

— A la suite du congrès archéologique d'Abbeville, M. H. Jadart a réuni les souvenirs qui se rattachent à la naissance et à la mort du créateur des études d'archéologie préhistorique en France, dans une brochure intitulée : *La maison natale de Boucher de Perthes à Rethel, son musée et sa tombe à Abbeville* (Rethel, imp. G. Beauvarlet, in-8 de 23 p.).

— On s'est occupé depuis quelque temps des plaques de foyer en fonte, portant des sujets mythologiques ou religieux, des armoiries ou des emblèmes. M. Léon Germain en a déjà publié un assez grand nombre dans la *Lorraine-artiste* et dans d'autres recueils, et M. Maxe-Verly en a fait connaître de fort intéressantes, entrées, grâce à son intervention, dans le musée de Bar-le-Duc. M. le baron de Rivières vient apporter à son tour à ce catalogue le contingent du Midi dans une lecture : *Les Plaques de foyer*, faite à la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban, imp. Forestié, in-8 de 34 p. et pl.). Il faut espérer que l'un des érudits qui se consacrent à cette recherche nous donnera bientôt un inventaire méthodique des plaques connues, avec la désignation de leurs sujets et l'indication des établissements métallurgiques dans lesquels elles ont été fondues.

Dauphiné. — M. Henry Rousset poursuit avec persévérance ses recherches intimes sur la ville de Grenoble et il semble s'être attaché à des études ingrates et difficiles auxquelles nul n'a songé. Dans son *Histoire des sapeurs-pompiers de Grenoble, 1500-1892* (Grenoble, Gratier, in-16 de 93 p.), M. Rousset passe en revue à sa manière un des plus anciens et des plus beaux bataillons qui existent en province. Ces pages d'histoire locale, qui se rattachent par plusieurs points à celle de la province, sont habilement présentées, et l'auteur a su être intéressant en traitant un sujet qui semblait voué à la sécheresse.

— Depuis quinze ans le vénérable curé de Malissard (Drôme) soutient contre ses persécuteurs une lutte héroïque ; il a tout connu dans sa pauvre paroisse, la laïcisation des écoles, la suppression de son traitement et jusqu'aux saisies. Pour lui venir en aide M. Th. Bras a mis en œuvre la poésie ailée : *Une Ame devant le tabernacle* (Se vend 0 fr. 75 au profit de M. le

curé de Malissard, chez l'auteur, aumônier de l'Écluse, Taulignan (Drôme), Valréas, imp. Revoul, in-12 de 23 p.). Une inspiration élevée règne dans cette poésie d'un ton heureux, et un habile imprimeur a su donner une allure élégante à cette plaquette, dont chaque page est entourée de charmants dessins.

Franche-Comté. — M. l'abbé P. Brune publie, en tirage à part du *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, une courte mais substantielle étude sur l'*Architecture religieuse dans le Jura* (Paris, Leroux, in-8 de 15 p., avec 3 plans et 3 gravures). L'auteur a voulu « donner, pour chaque époque, la description sommaire de quelques églises (du département du Jura); établir leur date précise au moyen des documents historiques; asseoir ensuite sur cette base solide des conclusions touchant la marche de l'architecture dans la région étudiée. » C'est ainsi qu'il nous parle tour à tour de l'église abbatiale de Baume-les-Moines; de l'église Saint-Anatoile à Salins; de l'église des Jacobins à Poligny, transformée aujourd'hui en halle aux blés; de l'église du prieuré de Vaux-sur-Poligny, « restaurée avec une scrupuleuse exactitude pour le service du petit séminaire installé dans le prieuré; » de l'église du couvent des Cordeliers, à Dole; de la cathédrale de Saint-Claude et de quelques autres encore.

— Ce qui nous paraît le plus intéressant dans le travail que M. Alfred Ducat a donné à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon (*Mémoires* de l'année 1893), et qui a été tiré à part sous le titre de : *Les Débuts littéraires de Xavier Marmier* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 23 p.), ce sont assurément les détails précis fournis sur le concours d'histoire qui, en 1832, valut à X. Marmier un premier prix de ladite Académie. Il s'agissait de retracer les événements dont la Franche-Comté fut le théâtre de 1369 à 1482. Le futur membre de l'Académie française s'était trouvé là en concurrence avec Pierre-Charles Duronzier, de Besançon, qui obtint un second prix. Il est à remarquer que M. Ducat n'a point noté ce fait, assez particulier, que Xavier Marmier a omis de publier son œuvre, alors que Duronzier a fait imprimer la sienne sans perdre de temps. Le volume de Duronzier (Besançon, Ch. Deis, 1833, in-8 de 228 p., y compris une table des chapitres et une table onomastique) est intitulé : *Mémoires historiques sur la Franche-Comté pendant la domination des ducs de Bourgogne de la maison de Valois.*

— M. Charles Thuriet s'est fait le champion de Lamartine, auquel il a consacré plusieurs opuscules signalés ici. Par ses origines maternelles, le grand poète se rattachait à la Franche-Comté, et, contrairement à V. Hugo, qui y est né cependant, il se plaisait à se réclamer hautement de cette province qu'il aimait, où il a plus d'une fois séjourné et où il comptait de vives affections, telles, par exemple, que celle de M. de Champvans. Dans la nouvelle brochure que M. Ch. Thuriet vient de publier sur l'auteur des *Méditations : Anecdotes inédites ou peu connues sur Lamartine* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 31 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*), on pourra lire quantité de faits curieux, émouvants ou amusants, ainsi que plusieurs lettres inédites de Lamartine, communiquées à M. Thuriet par son compatriote M. de Champvans. Chacun remarquera la notice XVIII, intitulée : *Licence oratoire*, qui prouve jusqu'à l'évidence combien il faut se méfier de l'érudition des poètes en général et spécialement de celle du prestigieux écrivain qui a commis l'*Histoire des Girondins*.

— Il semble que M. Léon Huot, de qui nous arrive un petit recueil de vers intitulé : *Les Jurassiennes* (Paris, Bibliothèque des modernes, in-12 de 93 p., avec une jolie couverture illustrée), soit un débutant, un jeune tout au moins. Et cependant sa muse, — sans faire preuve de nerf comme celle de M. Louis Mercier, ni d'originalité comme celle de M. Louis Duplain, deux

ouvriers-poètes de Besançon, — n'en a pas moins beaucoup de charme et de fraîcheur. Nous conseillerons toutefois à M. L. Huot de s'attarder désormais aussi peu que possible dans le sentier battu des descriptions vagues s'appliquant trop aisément à la généralité des sites et des pays ; car la région qu'il chante est des plus pittoresques qui soient au monde ; aussi pensons-nous que pour en bien rendre les beautés, il est préférable de se servir de vers solidement martelés. Ces poésies « jurassiennes » n'ont donc point autant qu'il serait à désirer l'âpre saveur du terroir.

Guyenne et Gascogne. — La société des *Archives historiques de la Gironde* vient de publier son XXVIIe tome (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 70-xxii-551 p. avec une pl.). Il renferme des documents d'une importance considérable : d'abord (p. 1-342) les deux cartulaires, l'obituaire et la bulle d'exemption de l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, soit 314 actes, à peu près tous inédits, des xiie-xive siècles. Les éditeurs, MM. Ducaunnès-Duval et Léo Drouyn, ont mis en tête de chaque document une claire analyse en français. — Ensuite (p. 341-428), les *Coutumes de Mauvezin et des Fezensaguet* (fin du xiiie siècle), découvertes dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Institut, et publiées par M. Ch. Baradat de Lacaze. Des textes isolés intéressants complètent le volume, accompagné comme toujours de deux bons index, alphabétique et chronologique. En tête on lira avec plaisir une notice avec une bibliographie très détaillée (361 numéros), un portrait en héliogravure et des lettres inédites d'Augustin Thierry, Villemain et Mignet, sur le fondateur de la société, Jules Delpit, mort dans un âge fort avancé, au commencement de l'année dernière. L'impression du vingt-huitième volume est menée bon train; on y trouvera de précieuses séries de textes, notamment des *Rapports faits au Parlement par Montaigne et La Boétie;* des groupes de documents sur *Royan et la Tour de Cordouan*, sur l'*Ormée;* le *Procès-verbal des États de Guyenne tenu à Agen aux XVIe et XVIIe siècles;* un *Pouillé du diocèse de Bazas sous le règne de François Ier*.

— Deux nouveaux volumes de l'*Inventaire sommaire des archives de la Gironde* ont été mis, il y a un mois, aux mains du public : 1° *Série C, tome II (nos 3133-4249)*, rédigé par MM. Alexandre Gouget et Jean-Auguste Brutails, archivistes du département (Bordeaux, Gounouilhou, in-4 de vii-434 p.). On y trouvera la suite du superbe fonds de l'Intendance, et le fonds très précieux aussi des trésoriers de France; — 2° *Série C, tome III (nos 4250-4439), inventaire du fonds de la Chambre du commerce de Guyenne,* rédigé par M. J.-A. Brutails (*Ibid.*, in-4 de xlviii-268 p. et une pl.). La Chambre de commerce de Bordeaux, qui a versé ses papiers antérieurs à 1790 aux Archives de la Gironde, a fait les frais de ce dernier volume avec une libéralité assez large pour qu'à l'inventaire proprement dit M. Brutails pût ajouter une étude préliminaire très complète, et publier *in extenso* (p. 202 et suiv.) un choix de quatre-vingt-un documents (1705-1791), offrant un intérêt particulier. Une très belle planche en héliogravure, de Dujardin, reproduit les médailles et jetons de l'ancienne Chambre du commerce de Guyenne. Nous aurons probablement à revenir sur cette belle publication.

— M. Adolphe Magen consacre des pages exquises à *Ramond de Carbonnières et Boudon de Saint-Amans, à propos de Lettres inédites de Ramond, Strasbourgeois, membre de l'Institut, dit le peintre des Pyrénées, publiées et annotées par Ph. Tamizey de Larroque*, etc. (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 16 p.). Au compte rendu de la plaquette de notre collaborateur, M. Magen mêle des souvenirs personnels, des anecdotes, divers renseignements d'histoire littéraire et de bibliographie qui font de son opuscule un supplément précieux au recueil épistolaire qui y est si bien analysé. Malheureuse-

ment ce supplément n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires, et on pourra plus tard lui appliquer cette phrase de l'auteur sur le *Voyage aux Pyrénées*, de Saint-Amans (p. 5) : « Le tirage fut très restreint.... Il m'a fallu près de trente ans pour en rencontrer un exemplaire. »

Ile-de-France. — Notre collaborateur M. le comte de Marsy vient de réunir sous le titre : *Varia, 1891-1893*, en un petit volume in-8 carré de 240 p. imprimé à Compiègne chez H. Lefebvre, une série de vingt articles historiques ou littéraires publiés dans l'*Écho de l'Oise*.

Languedoc. — M. Gaston Jourdanne, déjà bien connu par de sérieux travaux sur Narbonne et le Narbonnais, publie un *Éloge de Pierre Goudelin (1579-1649), suivi d'une étude sur le réveil poétique des idiomes d'oc actuels, couronné par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse le 3 mai 1893* (Carcassonne, *Revue méridionale*, in-8 de 69 p.). La plaquette est charmante à tous les points de vue, et, pour la bien louer en un seul mot, nous dirons qu'elle mérite d'avoir été dédiée à Frédéric Mistral. C'est en un très élégant style que M. Jourdanne célèbre le talent de l'auteur du *Ramelet Moundi* et retrace l'histoire de la poésie populaire méridionale depuis le xvie siècle jusqu'à nos jours, mêlant à ses rapides appréciations d'heureuses citations empruntées à Mistral, à Félix Gras, à Auguste Fourès, à Arnavielle, à Élie Fourès, etc., et qui forment la plus riante anthologie.

Limousin. — L'on peut appliquer à Mgr Barbier de Montault l'éloge d'avoir « bien mérité de la science par ses recherches incessantes, » qu'il fait de M. Champeval, auquel il doit la matière du nouveau mémoire que nous annonçons ici. L'érudit prélat ne se lasse point d'apporter son tribut à la science, et toutes ses communications offrent de l'intérêt. Sous le titre de : *Chronique de l'église d'Objat en 1712* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 12 p.), il publie, en partie, le *Mémoire et état de la présente église S. Barthélemy d'Obiac, fait en 1712*, par Jean Alègre, curé de cette paroisse, curieux document qui nous fait connaître l'état d'une petite église au commencement du xviiie siècle. Mgr Barbier de Montault y a mis quelques notes fort utiles. Au lieu que ce soit, comme il le pense, un mémoire adressé à l'évêque, n'avons-nous pas là plutôt une note rédigée par un curé pour son successeur? Le soin que prend Jean Alègre de donner les noms vulgaires des saints dont l'église possède des reliques, la précision des détails sur les processions et sur l'emplacement de chaque tombe, tous ces détails purement pratiques nous semblent appuyer cette hypothèse que nous soumettons à l'avis de l'éminent éditeur.

— Mgr Barbier de Montault nous donne également le *Salut de Jean XXII à la Sainte Face* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 4 p.) et la rédaction mutilée qui en a été insérée dans un livre d'heures tullois du xve siècle.

Lorraine. — L'Académie de Stanislas vient de distribuer son volume annuel (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1892-CXLIII^e année, 5e série, t. X, Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de xcv-352 p., avec 1 pl.). Il renferme beaucoup de mémoires intéressants dont voici la liste : *Le Domaine de la Crayère, près Rosières-aux-Salines*, par M. Ch. Guyot; — *Stanislas et la Société royale des sciences et belles-lettres* [de Nancy], par M. Druon; — *Notice biographique sur Claude-François Denis, 1762-1853*, par M. H. Labourasse (avec portrait); — *Pensées de septembre 1891* (poésie), par M. A. Lombard; — *Notice sur M. Julien Duchesne, 1823-1892*, par M. F. Duvernoy; — *Sur une interruption mentale de l'idée de temps, étude psychologique*, par M. Gabriel Thomas; — *Anomalie dans les gentianées*, par M. Émile Gallé; — *Voyage d'un Anglais à Metz* (en 1890), par M. F. des Robert; — *L'Œuvre pédagogique de Pierre Fourier, curé de Mattaincourt en Lorraine, 1589-1646*, par M. Mag-

giolo (cet article est une contribution importante à l'histoire de l'enseignement primaire, dont le vénérable octogénaire a été l'un des initiateurs et le promoteur le plus infatigable) ; — *Fragments de bric-à-brac poétique*, par le comte Ed. de Warren; — *Coutumes matrimoniales au moyen âge*, par M. l'abbé Hanaüer. — Parmi les discours et rapports qui remplissent les pages I-XCV de ce volume, il convient de signaler le beau discours de réception, consacré au *cardinal Lavigerie*, par M. l'abbé Vacant.

NORMANDIE. — M. Jules Launay, ancien commissaire de la marine, vient de publier une *Histoire du siège de Granville* (Granville, J. Goachet, in-8 de 166 p.) dont les premiers mots peignent l'esprit : « Glorifier la Révolution, affirmer ses principes, tel est le but de ce modeste livre. » Tel est aussi le but d'un poème intitulé : *Le Siège de Granville* (même éditeur, in-8 de 25 p.) et qui porte, comme l'autre ouvrage, en premier titre : *Un glorieux Centenaire*. On sait en effet que, cette année, des fêtes ont célébré à Granville le centenaire du siège levé par les Vendéens, et nous croyons bien que l'auteur y a reçu les palmes de l'Instruction publique pour récompense. Comme historien, M. Jules Launay a des jugements extraordinaires, notamment lorsqu'il reproche à un de ses prédécesseurs d'être « un Valognais » (p. 116), ou lorsqu'il s'appuie sur des documents officiels qu'il critique fort justement quelques pages après (p. 134). En résumé, cette histoire n'est qu'un long dithyrambe en faveur de la Révolution, où apparaissent, *rari nantes*, quelques traits du siège de Granville. — Du poème, il vaut mieux ne rien dire.

— *Le Centenaire de Casimir Delavigne*, célébré cette année au Havre, a inspiré à M. Charles Le Goffic une édition illustrée comprenant la vie de Casimir Delavigne, d'après des pièces originales. Dans le même recueil on trouve des pièces rares du poète, des documents nouveaux, un fac-similé d'autographe, et surtout vingt-trois compositions inédites de la jeunesse de Casimir Delavigne (Le Havre, Lemale, in-4 de 50 p.). Cette brochure fait grand honneur au dévoué secrétaire du Comité des fêtes du Centenaire, ainsi qu'à l'éditeur. Il y a là un modèle de souvenir de centenaire qu'on pourra peut-être améliorer, mais qu'on fera bien d'imiter partout.

— Le savant et dévoué archiprêtre de Séez, M. l'abbé Dumaine, a prononcé, le 27 juin dernier, l'*Éloge funèbre* du regretté curé de Notre-Dame d'Alençon, M. Gosnet (Séez, Montauzé, in-8 de 16 p.). C'était, d'après un mot énergique et juste de M. Dumaine, « une de ces forces de volonté qui ne savent pas compter avec les difficultés, parce qu'elles sont tout entières au service de Dieu et du devoir. » M. Gosnet avait restauré l'autel, le pavage et les verrières de son église, et il a voulu que son corps reposât dans l'antique cimetière d'Alençon.

— Qui n'a pas été au Mont-Saint-Michel ? Aucun de nos lecteurs, sans doute. Eh bien ! à tous nous conseillons d'emporter une des *brochures illustrées Miriam; Vingt-quatre heures au Mont-Saint-Michel* (Rouen, Club alpin français, in-12 de 106 p. et une carte). C'est tout ce qu'il y a de plus commode, de plus pratique et de plus exact. Un paléographe n'y trouverait rien à redire, et un touriste y remarquera même une réduction sur le prix des hôtels : *Fortunatus nimium!*

— Près de Fécamp est Saint-Pierre-en-Port, auquel un Normand, savant et artiste, a consacré la plus jolie réclame du monde sous le titre de : *L'Hiver en Normandie* (Fécamp, L. Durand, in-12 oblong de 20 p.). Une série de dix-neuf gravures représentent les sites, les villas, l'église et les fêtes de ce petit coin encore pas cher et peu connu. Et pour jeter de la poudre aux yeux, il a pris de la neige qu'il a semée le plus heureusement du monde sur toutes ses gravures.

— M. Jules Lefebvre a publié en outre, sous le titre de : *Bains de mer de Saint-Pierre-en-Port, curiosités normandes des environs* (Fécamp, L. Durand, in-16 de 50 p.), une énumération succincte, peut-être trop succincte, des « curiosités dignes d'être visitées. » Quelques jolies gravures extraites du *Catalogue du musée de la Bénédictine*, et à côté le portrait du directeur du casino de Fécamp !

Picardie. — On lira avec édification et aussi avec cet intérêt qui s'attache aux choses bien dites la brochure intitulée : *Un Apôtre des hommes de la grand'route. L'Abbé Hippolyte Clabault (1847-1893)*. Discours prononcé en l'église Saint-Germain, à Amiens, le dimanche 9 avril 1893, par le P. Henri Chérot, S. J. (Amiens, imp. Rousseau-Leroy, petit in-8 carré de 32 p.). L'orateur a dignement célébré les vertus du saint prêtre, son ami, qui fut le fondateur de l'Asile de nuit à Amiens, et qu'il appelle, à juste titre, un héros de la charité.

Poitou. — Vient de paraître la deuxième édition d'un important fascicule de M. de la Bouralière, membre de la Société des archives historiques du Poitou, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest : *les Débuts de l'imprimerie à Poitiers (1479-1515)* (Paris, Paul, Huard et Guillemin, in-8 de 69 p., avec trois planches hors texte et vignettes dans le texte).

— M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, vient de publier une deuxième édition de sa remarquable étude sur *les Chemins romains et la lieue gauloise dans l'ouest de la France* (Niort, Clouzot, in-8 de 126 p.).

Savoie. — Certains points de l'histoire de la Savoie, et notamment ceux relatifs à son annexion en 1752, sont encore bien peu connus. M. Jules Masse vient de publier le deuxième volume de son *Histoire de l'annexion de la Savoie à la France en 1792. Seconde partie. Du 6 octobre au 31 mai 1793* (Grenoble, Allier, in-8 de 217 p.). Nous avons déjà signalé le tome Ier. Il semble que l'auteur a donné une plus grande extension à ses recherches au moment où il abordait l'étude de faits laissés jusqu'ici dans l'ombre. Il en va ainsi pour les chapitres consacrés à l'assemblée des Allobroges, au *referendum* qui entraîna l'annexion à la presque unanimité, à la constitution civile du clergé. La clarté de l'exposition, la justesse et la modération des appréciations, la souplesse du style, sont à louer dans cet important travail qu'émaillent de jolies pages anecdotiques.

Allemagne. — M. Gustav Thelert vient de publier un volume que nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs : *Supplement zu Heinsius', Hinrichs' und Kaysers Bücher-Lexikon, Verzeichniss einer Anzahl Schriften, welche seit der Mitte des XIXten Jahrhunderts in Deutschland erschienen, in den genannten Katalogen aber gar nicht oder fehlerhaft aufgeführt sind, mit bibliographischen Bemerkungen* (Grossenhain et Leipzig, Baumert et Ronge, in-8 de 405 p.). Autant que nous a permis d'en juger un examen rapide de l'ouvrage, les additions et rectifications portent surtout sur des écrits universitaires (discours, thèses, dissertations). Le volume n'en est pas moins important ; nous regrettons qu'à la liste alphabétique des auteurs, M. Thelert n'ait pas joint une table des matières, qui eût rendu plus pratique l'usage de son manuel.

— A l'occasion de l'exposition universelle de Chicago, l'administration de la Bibliothèque royale de Berlin vient de publier un catalogue, qui pourra rendre des services, des revues scientifiques de l'Allemagne : *Verzeichniss der in Deutschland erschienenen wissenschaftlichen Zeitschriften* (Berlin, Reuther et Reichard, in-8 de 118 p.). Le catalogue est dressé dans un ordre systématique, ce qui assurément y rend les recherches plus faciles. Il ne donne pas seulement l'indication des revues actuellement en cours de pu-

blication, mais de toutes celles qui offrent réellement de l'importance et qui ont paru dans le cours du XIXe siècle. Nous regrettons seulement que les revues de tous les pays allemands ne faisant pas partie de l'empire en aient été exclues, et que, pour les revues courantes au moins, l'on n'ait pas jugé à propos d'indiquer ni la périodicité ni le prix.

Angleterre. — Dans son *History of Europe from 1789 to 1815*, qui sera prochainement publiée par MM. Rivington, Percival et Cie, M. Morse Stephens se propose d'étudier l'influence de la Révolution française en Europe et le rôle réformateur de Napoléon Ier.

Belgique. — Il vient de se fonder à Liège une revue destinée à être l'organe de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la littérature des provinces de langue française du royaume de Belgique. Cette revue, qui s'intitule *la Revue wallonne*, est dirigée par M. Maurice Wilmotte, l'un des principaux rédacteurs du *Moyen âge*.

— M. Charles Duvivier, l'auteur d'un livre déjà ancien et très remarquable sur l'histoire et la géographie de l'antique Hainaut, prépare un gros mémoire sur la fameuse querelle des d'Avesnes et des Dampierre. Cette affaire a remué le monde entier au milieu du XIIIe siècle. Saint Louis a dû maintes fois y intervenir, et c'est surtout grâce à ce grand roi que la paix fut rétablie, pour le plus grand profit de la France, entre les fils des deux lits de la comtesse Marguerite de Flandre. M. C. Duvivier se propose de mettre sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès.

— La *Revue bénédictine*, publiée par les religieux de Maredsous, commence dans son numéro de septembre 1893 (p. 410-421), sous le titre de *Bulletin d'histoire monastique*, une revue bibliographique dont on ne tardera pas à constater l'utilité. « Cette bibliographie, disent les rédacteurs anonymes, n'a pas la prétention d'être complète, mais quelque défectueuse qu'elle puisse être, elle permettra à nos lecteurs, tout particulièrement aux membres de notre ordre, de se rendre mieux compte du mouvement historique dans ses rapports avec notre histoire. »

Italie. — Nous tenons à signaler ici l'œuvre entreprise par le R. P. Ramon Alvarez Lugin, de l'ordre de Saint-François, sous le titre suivant : *Cosmos minoritico-scientifico-litterarius*. L'objet de cette revue mensuelle (Florence, conv. di S. Leone, via Senese, 54. Prix : 7 fr. par an) est la glorification de l'ordre franciscain. Théologie (sauf la théologie ascétique), jurisprudence, histoire, lettres et arts, tout sera compris dans le cadre de la revue. Le 1er fascicule (juin) nous apporte les commencements d'une bibliographie des théologiens de l'ordre.

— L'on annonce la fondation à Rome, par l'initiative et sous la direction de M. de Gubernatis, d'une société de folklore italien, qui publiera une *Rivista delle tradizioni popolari in Italia*. L'on ne peut s'empêcher de penser que cette revue fera double emploi avec l'excellent *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* dirigé avec tant de compétence par l'un des plus savants folkloristes du monde entier, M. Giuseppe Pitrè.

Publications nouvelles. — *Histoire critique du texte et des versions de la Bible*, par A. Loisy. T. I et II (in-8, Amiens, Rousseau-Leroy). — *Le Livre de Job*, trad. de l'hébreu par A. Loisy (in-8, Amiens, Rousseau-Leroy). — *Das Apostolische Glaubensbekenntnis*, von G. Baeumer (in-8, Mainz, Kirchheim). — *La Gerbe du catéchiste, ou Recueil d'histoires, de pensées et de paroles édifiantes selon l'ordre des matières traitées dans les catéchismes*, par l'abbé Debroise (in-18, Haton). — *Le Droit des femmes et le mariage*, par L. Bridel (in-18, Alcan). — *Étude théorique et pratique sur la loi du 26 mars 1891 (loi Béranger) relative à l'atténuation et à l'aggravation des peines*, par

E. Delalande (in-8, Chevalier-Marescq). — *De l'imputation de la détention préventive*, par A. Lasserre et G. Villanova (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code du garde particulier des bois et forêts et du garde-pêche. Instructions élémentaires*, par M. Dommanget (in-18, Pedone-Lauriel). — *Code manuel des obligations militaires. Manuel général du recrutement et des réserves, à l'usage des maires, des commandants de recrutement, etc.*, par C. Lassalle (in-8, Berger-Levrault). — *Philosophie morale et politique*, par J.-E. Alaux (in-8, Alcan). — *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme, par* V. Delbos (in-8, Alcan). — *L'Action, essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, par M. Blondel (in-8, Alcan). — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par P.-F. Thomas (in-8, Alcan). — *Philosophie de poche*, par J. Macé (in-32, Hetzel). — *Le Salut est en vous*, par le comte L. Tolstoï (in-18, Perrin). — *Ministère des finances. Commission extraparlementaire du cadastre instituée au ministère des finances. Procès-verbaux.* Fasc. I à III (3 vol. in-4, Imp. nationale). — *Cours élémentaire de géologie*, par E. Belzung (in-18 cart., Alcan). — *Les Pyrénées*, par P. Camena d'Almeida (in-8, Colin). — *Sécheresse 1893, ses causes. Principes généraux de météorologie*, par l'abbé A. Fortin (in-18, Vic et Amat). — *Atlantide*, poema di M. Rapisardi (in-8, Catania, Giannotta). — *Les Obsédées*, par C. Casangès (in-18, Bibliothèque des modernes). — *Vieux Saxe*, par H. Mazel (in-8, Girard). — *Mémoires d'un passant*, par P. Audebrand (in-18, Calmann Lévy). — *Béatrice*, par H. Rider Haggard, trad. de l'anglais par Hephell (in-18, Hachette). — *La Pivoine*, par C. Bourget (in-18, Bibliothèque des modernes). — *Ébauches*, par R. Bernier (in-18, Bibliothèque des modernes). — *Bucoliques*, par E. Guénin (in-18, Pairault). — *Les Fabliaux, études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge*, par J. Bédier (in-8, Bouillon). — *Vieux Ménage*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Vie de saint Delphin*, par le R. P. Moniquet (in-8, Tolra). — *La Sécurité nationale et le péril extérieur. L'Angleterre et la Triple alliance*, par C. Franc (in-18, Dentu). — *L'Idée républicaine au Brésil*, par O. d'Araujo (in-18, Perrin). — *La Fin de Luther*, par le docteur Majunke, trad. par l'abbé Schlincker (in-18, Walzer). — *Une Négociation inconnue entre Berwick et Marlborough, 1708-1709* (in-8, Pichon). — *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par F. Calmette. T. I, *1769-1795* (in-8, Plon et Nourrit). — *Un Paladin au XVIIIe siècle. Le Prince Charles de Nassau-Siegen, d'après sa correspondance originale inédite de 1784 à 1789*, par le marquis d'Aragon (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs de Constantine, journal d'un lieutenant du génie rédigé en 1838-1839 et coordonné en 1893*, par le général C. Cadart (in-18, Firmin-Didot). — *Paris, Tours, Bordeaux. Souvenirs de la guerre de 1870-1871*, par le général Thoumas (in-8, Librairie illustrée). — *Livre d'or de la municipalité amiénoise*, par A. Janvier (in-8, Picard). — *Pierre Lhermite et la famille Lhermite d'Anvers*, par F. Donnet (in-8, Anvers, imp. veuve de Backer). — *Xavier Marmier, sa vie et ses œuvres*, par A. Estignard (in-8, Champion). — *Les Archives de l'histoire de France*, par C.-V. Langlois et H. Stein. Fasc. III (in-8, A. Picard). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

COURS DE PHILOSOPHIE. — 1. *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale, suivis de sujets de dissertations pour les classes de mathématiques élémentaires et de première-sciences*, par P.-FÉLIX THOMAS. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 344 p., 3 fr. 50. — 2. *Philosophie de poche*, suivie de *Le grand Savant*, par JEAN MACÉ. Paris, Hetzel, s. d. (1893), petit in-18 de XII-173-XXIII p., 1 fr. 25.

PSYCHOLOGIE. — 3. *La Psychologie des idées-forces*, par ALFRED FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1893, 2 vol. in-8 de XL-365 et 415 p., 15 fr. — 4. *Le Problème spiritualiste. L'Existence de l'âme*, conférences adressées aux étudiants de Rennes, par l'abbé H. CEILLIER. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. (1892), in-12 de 287 p., 3 fr. — 5. *Études scientifiques et religieuses. L'Ame ne diffère des corps que par une forme plus élevée*. Paris, Palmé, 1893, gr. in-8 de 85 p.

MÉTAPHYSIQUE. — 6. *La Causalité efficiente*, par G.-L. FONSEGRIVE. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 170 p., 2 fr. 50. — 7. *La Recherche de l'unité*, par E. DE ROBERTY. Paris, Alcan, 1893, in-12 de VI-230 p., 2 fr. 50. — 8. *L'Absolu et l'existence de Dieu*, rapport présenté par E. BRAUN au congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888. Strasbourg, 1892 (extrait, p. 97-120). — 9. *Principios de metafisica. Cosmologia*, por el Dr D. ANT. HERNÁNDEZ Y FAJARNÉS. Zaragoza, Gasca, 1893, in-8 de 1033 p. cart., 12 fr. 50.

MORALE. — 10. *Philosophie morale et politique. Études*, par J.-E. ALAUX. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 409 p., 7 fr. 50. — 11. *Ésotérisme et socialisme*, par ALB. JHOUNEY. Paris, Comptoir d'édition, 1893, petit in-8 de 193 p., 3 fr.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET CRITIQUE. — 12. *Les Devoirs, essai sur la morale de Cicéron*, par ARTHUR DESJARDINS, 2e édit. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 421 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Argument de saint Anselme*, étude philosophique par le P. RAGEY. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de VIII-201-5 p., 2 fr. 50. — 14. *François Bacon*, par GEORGES-L. FONSEGRIVE. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de 420 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 15. *J. Locke, sa vie et son œuvre, d'après des documents nouveaux*, par HENRI MARION, 2e édit. Paris, Alcan, 1893, in-12 de VII-155 p., 2 fr. 50. — 16. *Les Doctrines philosophiques de Louvain et les congrégations romaines, 1834-1866. Une page d'histoire contemporaine*, par AD. DELVIGNE. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 42 p. — 17. *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, par le R. P. GRUBER, trad. de l'allem. par l'abbé PH. MAZOYER. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de 528 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON, 3e année, 1892. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 324 p., 5 fr.

1. — M. P.-Félix Thomas, déjà connu par une thèse appréciée sur Gassendi, vient de publier des *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, pour les candidats au baccalauréat ès sciences et pour les écoles spéciales. Ce cours, remarquable par la netteté de la rédaction, par la sagesse habituelle des doctrines et par la juste étendue et le prix modéré du volume, paraît destiné à un véritable succès dans le public auquel l'auteur le destine, et même au delà. Un petit nombre de remarques suffiront pour aviser les maîtres et les amis des études philosophiques sur quelques points délicats de ces deux traités.

— Dans les *Éléments de philosophie scientifique*, il faut louer, dès

les premières pages, l'exclusion du programme positiviste, et regretter en même temps la forme timide de cette conclusion : « La philosophie des sciences appelle comme complément nécessaire une philosophie critique et aussi, *croyons-nous*, une métaphysique » (p. 13). Tout ce qui regarde soit la méthode en général, soit la méthode dans les sciences mathématiques, physiques, naturelles, morales, est traité avec autant de précision et de clarté dans l'exposition que de compétence scientifique : l'auteur a su garder le milieu entre les discussions laborieuses des gros traités et la concision dangereuse de beaucoup d'abrégés classiques. Seul, le dernier chapitre de cette première partie, sur les « hypothèses scientifiques, » pourrait suggérer quelques réserves; mais, si les théories du transformisme et de l'évolutionnisme y sont présentées avec quelque faveur, au moins faut-il reconnaître que le caractère conjectural en est assez bien mis en relief, et que les droits de la raison et de la liberté sont sauvegardés à l'encontre du spencérisme; pourquoi faut-il que ce soit presque uniquement dans des notes?

— Les *Éléments de philosophie morale* débutent par un chapitre très acceptable, sauf peut-être le paragraphe que l'auteur a mis entre parenthèses sur la contingence des lois de la nature (p. 164-166); ce chapitre traite des conditions de la moralité, y compris le libre arbitre, maintenu et défendu sans subtilités métaphysiques. Presque tout le reste paraît également sage et lumineux : on pourrait désirer cependant un complément religieux des notions de devoir et de droit, une condamnation plus explicite du divorce (p. 289), et plus d'étendue et de fermeté dans la doctrine du dernier chapitre sur les devoirs envers Dieu et sur l'immortalité de l'âme.

2. — La *Philosophie de poche* de Jean Macé, le fondateur bien connu de la Ligue de l'enseignement, n'est pas un livre professionnel, le titre le dit assez, la préface même en avertit et ajoute que c'est « un livre à emporter sous les arbres. » Il ne manque, en effet, ni de couleur ni de mouvement, malgré la gravité des matières qu'il traite, qu'il effleure plutôt. Mais je ne vois pas qu'il puisse être utile à personne, et il est trop clair qu'il est fait pour nuire surtout aux âmes neuves, quoique l'auteur l'ait dédié à une jeune personne, en assurant qu'il n'y a mis rien d'embarrassant pour l'esprit, rien « d'effarouchant pour les délicatesses » des femmes qui le liront. Hélas! malgré ces belles promesses, ce petit livre porte avec lui sa condamnation. « Les anciens, dit M. Macé lui-même, avaient défini l'homme un animal religieux. Supprimez l'adjectif, ajoute-t-il très finement, il ne restera plus que le substantif » (p. 124). Eh bien! il est trop clair que la religion s'évanouit tout entière dans le programme scientifique de M. Macé. Dès le premier chapitre, « l'Univers et Dieu, » l'athéisme semble repoussé; mais si le Dieu de J. Macé n'est pas zéro, il est x, l'inconnu; et quel devoir, quel senti-

ment religieux peuvent résulter des rapports de l'homme avec x? Dans les causeries très superficielles qui suivent, sur l'astre et l'atome, sur la biologie et l'anthropologie, le divin ne brille que par son absence. Pour M. Macé, l'atome est vivant, ce qui permet de franchir aisément le pas de la matière à la vie; l'animal pense et raisonne, ce qui fait arriver l'homme par la seule marche de l'évolution. Pour finir, on nous propose « l'immortalité facultative » de Ch. Lambert, en avouant qu'on n'accepte pas cette théorie parce qu'elle « prête le flanc à trop d'objections. » Je le crois bien ! Après quoi, un petit conte fantastique aboutit à cette excellente moralité mise dans la bouche d'une enfant : « Obéir au bon Dieu et être bon comme lui avec tout le monde. » Par malheur, le bon Dieu de la petite fille n'est pas le Dieu de Jean Macé, n'est pas, du moins, le Dieu de son livre.

3. — La *Psychologie des idées-forces*, de M. Alfred Fouillée, est, jusqu'à ce jour, son œuvre la plus considérable et, on peut le dire sans en accepter le fond doctrinal, l'un des principaux travaux de psychologie de notre siècle. La théorie des idées-forces, réduite à ses éléments vrais, pouvait défrayer peut-être un traité aussi étendu, sans se relier à une explication universelle purement hypothétique et d'ailleurs insubsistante; le rare talent analytique de M. Fouillée aurait sans doute réussi à merveille dans cette œuvre d'observation et de coordination. Mais quoi ! la vue exclusive des « idées-forces » est devenue l'idée directrice, l'idée-force tyrannique de ce puissant esprit, et la psychologie qu'il nous donne aujourd'hui est comme un membre de cette explication universelle plus que suspecte, dont il a exposé les généralités dans son *Évolutionnisme des idées-forces*. C'est la même métaphysique, inacceptable et même inintelligible pour les esprits que la perversion de la pensée réfléchie n'a pas détachés de l'évidence des premières vérités.... M. Fouillée, dans ce nouveau travail, reste voué aux hypothèses de la fausse science : l'hypothèse évolutionniste, moyennant laquelle « l'évolution mentale » est une phase de « l'évolution universelle, » et « la psychologie devient, comme la biologie, une étude d'organisation et d'évolution » (I, XVI-XVII); l'hypothèse moniste : la volonté, seule réalité radicale, fondamentale, « la volonté, répandue partout dans l'univers, n'a besoin que de se réfléchir sur soi et, par cela même, d'acquérir une plus grande intensité de conscience, pour devenir en nous sentiment et pensée » (II, 211); l'hypothèse déterministe : « c'est dans le déterminisme, non en dehors, qu'il faut chercher la vraie liberté, puisqu'elle est sa détermination par des raisons supérieures, ayant leur unité dans l'idée même de notre moi comme cause et comme fin » (II, 328); l'hypothèse ou le parti pris positiviste, ou du moins relativiste : « chaque conscience étant une monnaie frappée à l'effigie du monde, les lois du grand balancier se retrouvent dans l'empreinte; mais, d'autre part, nous ne connaissons le balancier

et la loi du monde que par l'empreinte : au delà de ce cercle, il n'y a pour nous rien de pensable » (II, 149). Ainsi M. Fouillée accepte les maîtresses erreurs de la philosophie négative de ce temps, et cela nous empêchera toujours de le compter parmi nos maîtres. Mais il faut ajouter, sous peine d'injustice, que, par la valeur sérieuse de ses analyses psychologiques, il modifie profondément, il renverse quelquefois par la base les idées de la prétendue science de notre temps, et poursuit avec plein succès ces fantômes de la fausse psychologie et de la fausse cosmologie, actions réflexes, inconscient, etc. Pourquoi la vue si nette qu'il a de l'élément actif dans la conscience, cette vue qui lui fait éliminer toutes les explications des psycho-physiologistes, qui expliquent tout, excepté la chose même à expliquer, pourquoi cette vue a-t-elle dégénéré, d'une part, en vague panpsychisme, de l'autre en nihilisme métaphysique, se payant d'idées quand il faudrait atteindre des êtres, des substances? Mais, encore une fois, si M. Fouillée ne s'est pas détaché du positivisme qui borne et obscurcit à ce point le monde intelligible, il a projeté de puissants rayons de lumière sur presque toutes les parties de la haute philosophie, et peut-être son école prépare-t-elle le passage de la philosophie négative au spiritualisme scientifique de l'avenir. — Quant aux détails de fine et solide psychologie à glaner par les vrais maîtres, et moyennant une critique très attentive, dans ces deux gros volumes, ils sont trop nombreux pour être indiqués ici. Donnons seulement une idée des divisions de l'ouvrage. — Les quatre premiers livres (tome I) sont consacrés à la « vie sensible, » que l'auteur s'attache, bien entendu, à subordonner, comme tout le reste, aux éléments actifs innés, aux idées-forces. Ainsi étudie-t-il successivement (non sans discuter une foule de théories, avec le rare talent qu'on lui connaît en ce genre) la sensation, l'émotion, le souvenir, dans leur rapport à l'appétit et au mouvement, et enfin le rôle de la sensibilité et de l'appétit dans les opérations intellectuelles. C'est la transition naturelle au second volume, consacré à la « vie intellectuelle; » c'est-à-dire, d'abord (livre V), à la genèse et à l'influence des idées-forces (idées du monde extérieur, de l'espace, du moi, du temps; principes d'identité et de raison suffisante; idées d'absolu, d'infini et de perfection) : vaste idéologie, qui ne se sauve de l'idéalisme le plus vide que par la pure hypothèse du monisme-volonté. Un sixième livre expose la théorie de la volonté, avec la prétendue conciliation du mécanisme matérialiste et du libre arbitre par le déterminisme. Le livre septième et dernier traite des altérations et transformations de la conscience et de la volonté, et particulièrement de la nature et des divers effets de l'hypnose; on remarquera, dans cette étude, la façon décisive dont M. Fouillée écarte des théories beaucoup trop répandues sur le « dédoublement » de la conscience. Il y a bien d'autres réfutations de cette importance et de cette force à d'autres endroits de ce grand ouvrage, qui pourtant, on

l'a bien vu, n'est à recommander qu'aux maîtres. Ajoutons que, malgré la difficulté inhérente aux questions, et plus que doublée par une métaphysique nuageuse, ce long et laborieux travail porte partout l'empreinte d'un talent d'exposition tout à fait supérieur, presque dégagé de la diffusion qu'on lui a quelquefois reprochée.

4. — Les étudiants de Rennes, plus ou moins exposés, comme l'est partout la jeunesse lettrée de notre temps, à la contagion des doctrines négatives, ont pu du moins profiter depuis plusieurs années d'éloquentes et solides conférences bien propres à les affermir dans leur foi. Le *Polybiblion* a parlé dans le temps, avec de justes éloges, de celles de M. l'abbé Michel sur *l'Existence de Dieu*. Celles de M. Ceillier, professeur au grand séminaire, sur *l'Existence de l'âme*, ne sont ni moins vigoureuses ni moins attrayantes. Le mérite en est d'autant plus sérieux que la matière est devenue plus délicate. Sans doute rien n'a pu diminuer la valeur des théories et des arguments du spiritualisme ; mais pour l'adapter aux idées et au langage de la science courante, il fallait beaucoup de connaissances, de pénétration et d'habileté. Le conférencier de Rennes a suffi à la tâche : il connaît bien et apprécie à merveille les préoccupations intellectuelles et les tendances morales du moment. Pour ne pas se perdre dans le dédale des formules vagues et contradictoires prodiguées par la littérature philosophique courante, il définit tout d'abord l'âme, dont il veut prouver l'existence, « une substance intelligente, physiquement simple, distincte de la matière du corps et indépendante de celui-ci dans son existence » (p. 14) ; et il emploie un discours entier pour bien poser la question et fixer la méthode. Trois conférences sont consacrées ensuite à examiner et à repousser les arguments du matérialisme : 1° pas de force sans matière (rapports du cerveau et de la pensée) ; 2° le processus nerveux et la conservation de l'énergie ; 3° les obscurités du spiritualisme et la simplicité du matérialisme. Trois autres conférences exposent les preuves du spiritualisme : 1° permanence du sujet pensant, en opposition avec la perpétuelle rénovation du corps ; 2° simplicité de l'acte intellectuel ; 3° enfin, preuves morales : le libre arbitre, la société, le sentiment moral. Une huitième conférence finale ajoute aux considérations purement philosophiques la preuve suprême de la révélation et en montre la force propre, indépendante de tout système, mais liée à ce qu'il y a de mieux établi dans l'histoire, de plus vital et de plus profond dans l'homme. Au reste, le caractère religieux brille partout dans le livre et chaque conférence est vraiment un discours sacré, non seulement par la prière qui d'habitude y sert de péroraison, mais par le zèle apostolique qui anime toujours l'accent de l'orateur. Ce livre ira donc de lui-même aux prédicateurs de nos grandes églises et aux aumôniers des écoles supérieures. Il n'est pas moins approprié aux besoins d'une foule de lecteurs mondains. Les subtilités de

certains systèmes exclusivement propres aux philosophes de profession y paraissent peu, mais les difficultés venant du côté de la science, les seules dangereuses en fait pour la masse des hommes qui lisent, y sont parfaitement déduites et résolues. La démonstration psychologique de M. l'abbé Ceillier peut être hardiment opposée, par exemple, au matérialisme de M. Ferrière et à l'abstention positiviste ou empiriste de M. Ribot et de tous les psycho-physiciens.

5. — C'est un penseur chrétien qui nous présente, sous cette rubrique générale : *Études scientifiques et religieuses*, une forte brochure revêtue de ce titre spécial : *L'Ame ne diffère du corps que par une forme plus élevée.* Mais en rendant pleine justice à la foi et aux intentions de l'auteur, qui signe à la page 83 « Gadagne (Vaucluse), Jules Giéra, » on ne saurait accueillir sans de graves réserves le travail qu'il nous offre. Comment lui, qui connaît et aime l'enseignement de l'École, a-t-il pu seulement inscrire en tête de ces pages pleines d'ardeur religieuse et scientifique la formule que l'on vient de lire : l'âme est la forme du corps ? Dès lors elle diffère du corps (considéré indépendamment d'elle) comme la forme diffère de la matière ; dès lors, c'est brouiller tous les termes et toutes les idées que de parler d'une forme de l'âme supérieure à la forme du corps. Il est vrai que l'auteur, discutant avec subtilité la définition de la matière chez les Pères et les scolastiques, rencontre chez eux, sur ce point, de véritables différences, qui donnent jour à des objections plus ou moins fondées contre les doctrines reçues. Mais, en laissant ces détails délicats à la discussion des maîtres, il reste évident, pour tout philosophe chrétien ou seulement spiritualiste, qu'on ne peut accepter avec l'auteur une « matière première » qui soit « la possibilité d'être, » c'est-à-dire la possibilité « de devenir matière, corps, esprit, ange et même Dieu, Dieu qui est en réalité le seul être. » Bien loin de préparer par là l'intelligence des mystères de la foi chrétienne, on aboutit à la destruction de toute vraie théologie rationnelle ou révélée. Rien pourtant n'est plus loin des intentions de l'auteur, dont la foi et le zèle brillent à toutes les pages de cette brochure.

6. — *La Causalité efficiente*, dont M. Fonsegrive a fait l'objet et le titre d'un mince volume de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, n'en est pas moins la plus grosse question de la métaphysique générale, et ce petit traité la creuse en tous sens avec une fermeté bien rare. Quelle est l'origine de l'idée de cause efficiente ? Quelle est l'origine, quelle est la portée du principe de causalité ? Quelle est enfin la vraie nature de la causalité ? A ces trois questions le savant professeur consacre trois chapitres subdivisés en nombreux paragraphes. Pour peu qu'on soit au courant des théories et des discussions modernes, depuis les expériences intérieures de Hume et de Maine de Biran jusqu'aux discussions récentes des positivistes et des diverses écoles psychologiques,

on sait que pas un concept, pas un principe, n'ont été tirés en divers sens comme le concept de cause, comme le principe de causalité. Pour peu, d'autre part, qu'on connaisse la vigueur et la sûreté que M. Fonsegrive montre d'habitude dans les recherches et les analyses de psychologie et de métaphysique, on a le droit de s'attendre à des précisions et à des décisions à la fois originales et conformes à la grande tradition péripatéticienne. Cette attente ne sera pas trompée. Le grand effort de ce petit livre a porté sur ce point essentiel : rétablir pleinement la notion aristotélique de la cause efficiente, transcendante et non immanente, immobile et proprement métaphysique et non pas physique et transitive. Au reste, malgré le rare talent d'exposition qui distingue M. Fonsegrive, plusieurs pages de ce traité peuvent déconcerter les lecteurs peu faits aux méditations et à la langue de la haute philosophie. Aussi faut-il renoncer à les analyser et à les discuter ici. C'est assez recommander ce beau travail que d'y signaler un essai des plus remarquables pour saper les bases du criticisme et du positivisme, pour montrer la causalité finale impliquée dans la vraie notion de la causalité efficiente, pour mettre enfin dans un jour tout nouveau l'essence métaphysique de la causalité, d'où résulte la conception à la fois la plus idéale et la plus réelle de Dieu et de l'univers. Je ne dis pas que les maîtres à qui convient l'examen décisif de ce traité n'auront pas de difficulté à proposer sur plus d'un point ; je suis persuadé du contraire ; mais peu de livres de cet ordre appellent davantage et peuvent mieux supporter la discussion.

7. — Nous ne sortons pas, ce semble, de la métaphysique en abordant *la Recherche de l'unité* de M. de Roberty. Pourtant ce dernier est un ennemi déclaré de la métaphysique, aussi éloigné que possible de la tradition spiritualiste ; il peut même passer pour le plus avancé parmi ses adversaires. Positiviste bien plus rigide que Comte ou H. Spencer, il prétend les surprendre en flagrant délit de métaphysique, parce qu'ils avouent leur foi à l'inconnaissable, tandis qu'il prétend bien, lui, suffire à toutes les aspirations de l'esprit par la science positive débarrassée de l'au delà. Au reste, ce petit livre ne paraît pas aller plus loin que les œuvres précédentes de l'auteur, soit dans la démolition des théories métaphysiques ou « métempiriques » (*sic*, p. 170), et dans les sorties contre « l'amphibologie constante » où « s'effleurit » (*sic*) le plus clair de la sagesse officielle (p. 172) ; soit dans la préparation de cette science se suffisant à elle-même, qu'un lointain avenir doit nous amener. Ce qui caractérise ce manuel, plus serré, sinon plus clair que ses frères aînés, c'est la poursuite acharnée de ce qui paraît à M. de Roberty ou l'illusion métaphysique même, ou son germe, dans des notions générales prétendues scientifiques, en mathématique, en logique, en mécanique, en psychologie et en sociologie. Tout ce qui est dualisme et différenciation abs-

traite, opposition foncière entre l'unité et la multiplicité, entre l'immanence et la transcendance, entre le fini et l'infini, doit disparaître par l'application de la vraie méthode. Que la science continue à chercher et à fixer les lois par le procédé inductif; quant à la philosophie, qui, après s'être dégagée des langes du sensualisme, de l'idéalisme et du matérialisme, « s'effrite » encore aujourd'hui « en positivisme, criticisme et évolutionnisme, » mais qui ne tardera pas à entrer dans « la période de raison, » elle devra, au lieu d'induire, déduire des données de la science achevée l'ordre et la loi du monde. C'est ainsi que M. de Roberty croit poser « résolument, sincèrement, l'unité devant la dualité : le monisme logique développé et appliqué par la science, devant le monisme extra-rationnel ou transcendant, envisagé par *lui* ainsi qu'une fin de non-recevoir, et une défaite de l'idée unitaire elle-même » (p. 211). Cette condamnation du monisme métaphysique pourrait bien être juste; mais quelle est donc sur lui la supériorité d'un monisme hypothétique que son auteur même ne place que dans les futurs contingents? Sans compter qu'il est presque aussi difficile d'entendre le langage de M. de Roberty que d'accepter son point de départ et sa méthode.

8. — Le rapport sur *l'Absolu et l'existence de Dieu*, présenté au congrès scientifique des catholiques en 1888 par M. l'abbé Edm. Braun, et tout dernièrement republié à Strasbourg, ne renferme peut-être rien de complètement neuf; mais, en opposant la vraie notion de Dieu, être « absolument absolu, » cause transcendante du monde, à l'idée purement abstraite d'absolu sur laquelle tablent les empiristes et les hégéliens; en montrant la « cognoscibilité » de cet absolu réel, en dépit des arguments agnostiques, M. Braun a concentré dans le plus court espace et présenté dans toute leur précision les notions fondamentales les plus attaquées par la fausse philosophie : existence d'un Dieu distinct du monde, créateur et maître du monde et de l'homme, accessible à l'esprit humain. Il a réduit à son vrai sens et à sa vraie portée la relativité de la connaissance humaine, dont abusent misérablement les diverses écoles négatives de notre temps.

9. — La *Cosmologie* publiée récemment en langue espagnole par le recteur de l'Université de Saragosse, M. Hernández y Fajarnés, fait partie de son cours de métaphysique, dont le *Polybiblion* a déjà examiné les deux premiers volumes, Ontologie et Psychologie. Ce troisième traité, plus volumineux que les précédents, m'a rappelé un mémoire présenté par le savant et religieux professeur au Congrès scientifique international des catholiques en 1888, et de fait son grand travail d'aujourd'hui n'est que le développement du programme annexé à son mémoire d'alors. Ce programme ne fut pas discuté au congrès : le temps manquait; peut-être aussi l'ampleur du sujet et les nouveautés que faisait présager ce titre général, « Réforme de la cosmologie, » inspirèrent-elles des craintes

et des répugnances peu justifiées. La réforme que M. Hernández voulait apporter dans la cosmologie métaphysique n'était au fond qu'une défense plus attentive de la doctrine traditionnelle contre les erreurs modernes, une étude plus serrée des problèmes relatifs à cette partie trop négligée de la philosophie, et une organisation plus complète et plus méthodique de ce vaste ensemble dont les éléments sont dispersés dans les anciens traités *de physico auditu*, *de mundo*, *de anima*, etc. La coordination, l'unification des doctrines traditionnelles sur la matière, la vie et le monde, et leur parfaite adaptation à l'état actuel des sciences cosmiques et biologiques, telles étaient proprement les visées de l'excellent professeur de Saragosse, tel était le sens du mot « réforme » en tête de son mémoire de 1888, telle était la portée réelle de son programme, réalisé aujourd'hui dans ce gros volume, qui se recommande à la fois par le caractère scientifique et par la forme très accessible, par la fidélité aux doctrines scolastiques et par le souci des besoins intellectuels du temps. La largeur et la régularité du plan saisissent tout d'abord l'attention. Après quatre leçons préliminaires sur la place de la cosmologie dans la métaphysique, sur la valeur et les caractères de l'idée qu'elle présuppose, sur ses rapports avec les études expérimentales, se développe en dix chapitres la cosmologie « analytique, » qui embrasse : 1° la matière et la force, 2° la vie. On remarquera tout particulièrement, à cause de la netteté de l'exposition et de la sage modération des vues critiques, ce qui concerne l'essence et les principes constitutifs des corps, et aussi (quoique moins complètes peut-être) les théories de la vie et de la place de l'homme dans la hiérarchie des vivants. — La cosmologie « synthétique, » à laquelle l'auteur a peut-être eu tort de rattacher dans son livre (contrairement à son programme de 1888) le délicat problème de la « constitution des corps, » traite en outre des questions suprêmes de l'essence et de l'origine de l'univers, renouant ainsi l'étude du monde à celle de Dieu, couronnement de la métaphysique. Entrer maintenant dans le détail de cette vaste exposition me mènerait trop loin sans grand profit ; car l'originalité réelle du livre est bien plus dans la mise en œuvre de la matière que dans le fond doctrinal lui-même. Mais ce mérite suffit à le recommander aux amis de la philosophie chrétienne comme le manuel le plus satisfaisant, ou peu s'en faut, de cosmologie traditionnelle. Je crois savoir, du reste, qu'une traduction française, confiée à des mains habiles, est déjà commencée.

10. — Les études de *Philosophie morale et politique* de M. J.-E. Alaux sont des morceaux détachés, mais d'une inspiration vraiment une qui répond bien à ce qu'on savait déjà des fortes convictions et de la chaleur d'âme de l'auteur. Publiées à diverses époques, que l'on a eu soin de marquer lorsque la date expliquait quelque point du texte (pourquoi ne pas le faire toujours?), elles ont été rangées ici dans un ordre

méthodique, qui en augmente l'intérêt par une sorte de connexion doctrinale, tout en laissant à chacune son unité et sa portée. — Les deux premières traitent de morale générale. Les prétendues « variations de la morale » sont présentées dans toute leur force, comme objection contre l'universalité et la nécessité de la loi du devoir, et l'on n'accusera pas M. Alaux d'avoir atténué les diversités flagrantes qu'offrent de ce chef les mœurs des peuples et des temps différents, ainsi que les lois politiques et les écoles de philosophie; mais il a su dégager de ce chaos l'unité du principe moral en montrant ce que les applications de ce principe ont souffert des circonstances, des habitudes, des passions et surtout de la lenteur du développement social; ce qui l'amène à présenter une esquisse rapide des éléments constitutifs de la morale. Mais c'est surtout dans une lecture faite à l'Institut sur « la morale spiritualiste » qu'il la définit et la défend avec autant de vigueur que d'éloquence. Pour lui comme pour nous, la morale est essentiellement spiritualiste, elle implique le spiritualisme tout entier. « La morale spiritualiste, c'est la morale même. On l'attaque? on attaque la morale. On prétend la remplacer par une morale scientifique déduite de l'expérience? Par l'expérience on déterminera, je le veux, le plus avantageux peut-être, le plus utile (et encore utile à qui? utile à quoi?); on ne déterminera pas l'obligatoire, parce qu'on n'établira pas l'obligation » (p. 60). On s'étonnera peut-être que l'auteur, qui avait si bien qualité pour tracer par lui-même un tableau vivant de la morale, ait préféré en emprunter les traits à M. Janet; mais ce lui a été l'occasion de poser des réserves sur quelques points, en particulier sur l'étrange notion d'immortalité « non particulière » proposée par ce maître. Quant à la défense de la morale spiritualiste, elle est hardiment menée contre M. Fouillée, qui a traité d'hypothèses non démontrées et même inconciliables ses trois bases : la liberté de choix, le bien absolu, le devoir absolu. M. Alaux apporte moins de subtilité que son illustre adversaire dans ces analyses et ces discussions métaphysiques; il n'en a pas moins pour lui la solidité et la clarté des vraies données psychologiques et métaphysiques, on peut ajouter le goût et le sens de la science digne de ce nom, qui n'a certes rien à opposer à ces vérités supérieures : tout se tient dans l'intelligence comme dans la vie et la destinée de l'homme. — Dans deux autres morceaux, une lecture à l'Institut sur cette question : « Qu'est-ce que la littérature? » et une leçon inaugurale sur « les Lettres et la France, » il ne s'agit plus de la morale pure, mais de ses applications à l'art littéraire. Il suffit de signaler ces études aux amis de l'esthétique sérieuse et de la dignité des lettres. « L'œuvre littéraire est l'expression personnelle, en même temps que parfaite en soi, de la vérité humaine. » Ce principe suffit pour mettre à leur place les aberrations d'un certain naturalisme et, tout en maintenant la distinction de la morale et de l'art, pour montrer leurs

relations intimes. D'où les plus nobles et les plus chaleureux conseils aux littérateurs et aussi aux lecteurs. « Le public a toujours les auteurs qu'il mérite; on lui fait des romans-feuilletons ou des récits de mauvaises vies et de scandales, quand il veut de cette littérature-là. Quand il voudra d'une autre littérature, on lui en fera » (p. 153). — Reste la partie la plus étendue du volume, les applications de la morale et du droit à l'ordre politique : dix morceaux, quelques-uns très courts, d'autres assez développés, parfois sur les problèmes les plus graves : « du rôle de l'État dans les questions économiques, » « du serment en justice, » de « la constitution de la République française, » de « la vraie démocratie, » etc. Dans ces études, c'est le droit proprement dit qui préoccupe seul l'auteur, il ne faut pas l'oublier, sous peine d'opposer mal à propos le politique au moraliste. Malgré tout, il y aura certainement des réserves à faire sur cette partie délicate de l'ouvrage. Les plus graves porteraient sans doute sur le court morceau relatif au divorce : l'auteur prétend respecter les droits et les obligations de la conscience religieuse, tout en acceptant l'institution civile du divorce; mais n'est-ce pas déjà pour le législateur une mesure souverainement impolitique que de s'exposer à troubler la « conscience religieuse » de la majorité des Français? M. Alaux est plus large que la loi pour le divorce des époux sans enfants; il oublie que l'instabilité du lien conjugal constitue, dès le premier jour du mariage, le danger le plus imminent, un vrai germe de mort pour la famille. Ne touchons pas à la politique proprement dite. M. Alaux est démocrate et républicain de vieille date, il faut bien ajouter anti-clérical; mais il est libéral au sens le plus honnête, il réclame même des conditions nouvelles et plus équitables d'électorat et d'éligibilité (p. 360-362), et, tout en adhérant à la constitution qui nous régit, il demande avec M. Paul Laffite « qu'on l'applique. » Au total, ce livre, qui ne vient pas de l'un des nôtres, qui porte plus d'une trace de libre pensée religieuse, n'en fournit pas moins, à presque toutes ses pages, un secours utile et précieux à la bonne cause.

11. — M. Alber (*sic*) Jhouney, qui a fait, dans l'hiver de 1890-91, à l'hôtel des Sociétés savantes de Paris, quatre lectures sur « l'ésotérisme et le socialisme, le Christ ésotérique, la philosophie occulte et la science moderne, les phénomènes spirituels, » vient de les publier en volume; et comme la question sociale s'y produit la première, je le mentionne à cette place, en avouant que l'anthropologie, la psychologie morbide et l'histoire des religions y sont également intéressées. A vrai dire, il est douteux que M. Gaudry s'inquiète des avances et des réserves dont sa drotrine est l'objet dans la troisième lecture; que les vrais psychologues tiennent compte des vues sur le magnétisme et l'hypnotisme qui se produisent dans la dernière; que les historiens et les théologiens sérieux s'arrêtent un instant aux assertions, plus ou moins renouvelées de

M. Schuré, contenues dans les deux premières, sur les origines et la perpétuité de ce qu'on nomme ésotérisme, et aux interprétations du dogme chrétien, hérétiques au premier chef, qu'on appuie sur cette tradition imaginaire. L'auteur a beau nous appeler à l'union des cœurs de bonne volonté dans sa petite église ; il ne trouvera d'écho que parmi les névrosés, les fiévreux, les agités de l'heure actuelle. Il est vrai que le nombre en est grand, comme le prouveraient au besoin beaucoup de faits et de textes, qui assurent à ce livre une certaine place, non certes dans les bibliothèques philosophiques, mais dans les collections de documents pour l'histoire des épidémies de faux mysticisme.

12. — Le beau mémoire de M. Arthur Desjardins sur *les Devoirs* ou le *De officiis* de Cicéron, remonte à 1865, et, avant de paraître en volume, il avait été couronné dans un concours sur ce sujet, ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques. L'ouvrage était épuisé depuis longtemps, et l'auteur ne s'est pas décidé sans quelque hésitation à le présenter encore au public. On lui disait, non sans quelque apparence de raison, que Cicéron n'était plus à la mode. Mais il a fini par réagir contre des sévérités qui lui semblaient des injustices. « Pour un certain nombre de gens, je le sais (nous dit-il lui-même), [Cicéron] aura toujours le tort d'avoir trop parlé, peut-être même trop bien parlé. Naguère un des premiers parmi les avocats du barreau français me reprochait d'admirer encore « ce bavard ; » un député, de prendre feu pour ce « parlementaire. » Je demande grâce aux avocats pour cet orateur incomparable, qui fut leur maître et restera le type le plus achevé de l'éloquence judiciaire ; je prie les hommes d'État de ne pas faire rejaillir sur lui le discrédit, assurément passager (?), dans lequel leurs propres fautes ont jeté le régime parlementaire.... » J'ai cité ces lignes pour montrer que l'admiration du savant avocat général pour son modèle n'a pas baissé d'un cran ; il n'est donc pas surprenant qu'il se soit décidé à nous rendre cette étude complaisante du plus vanté de ses livres de morale ; d'autant que la question des devoirs s'impose plus que jamais, à l'heure où la nation française, révoltée par certaines défaillances, paraît chercher « des honnêtes gens. » Hélas ! — On sent assez l'esprit général de l'introduction qui paraît aujourd'hui pour la première fois, en tête du mémoire de 1885, sous ce titre : « Cicéron, le devoir et la politique. » C'est un plaidoyer éloquent et habile pour « l'un des hommes les plus probes qu'ait connus l'antiquité. » Il mérite d'être lu et même étudié de près ; il charmera jusqu'aux adversaires de Cicéron, je n'ose dire qu'il les convertira, malgré la valeur réelle des raisons ; il y a des antipathies si tenaces ! — Cette belle introduction a pris la place qu'occupait dans la première édition de ce livre un extrait du rapport fait par M. Janet au nom de l'Académie. L'éminent rapporteur n'avait guère que des éloges pour le mémoire couronné, et le jugement commun

des lecteurs sérieux n'a pas contredit ce haut suffrage. En effet, l'œuvre, d'un bon style, quoique un peu froid, se recommande encore davantage par de saines idées morales et par la compétence spéciale d'un juriste consommé. A vrai dire, ce n'est pas l'érudition proprement dite qui en fait le vrai caractère, et, par exemple, sur les sources du *De officiis*, M. A. Desjardins ne vous dispensera pas de recourir au livre de M. Thiaucourt sur les sources grecques des traités philosophiques de Cicéron. Mais il vous édifiera pleinement sur le fort et le faible de sa doctrine morale, par une exposition très intelligente, non seulement des quatre livres *De officiis*, mais encore d'innombrables passages des œuvres de Cicéron qui achèvent de faire connaître ses idées pratiques. Quoiqu'il avoue son attachement « passionné » à la personne et aux écrits de son auteur, quoiqu'il qualifie sa morale « celle d'un honnête homme, » M. Desjardins n'en dissimule pas systématiquement les lacunes et les taches. Il relève, en particulier, l'absence de la morale individuelle et de la morale religieuse dans ce code doctrinal, adressé par l'orateur romain à ses concitoyens. Il trouve aussi plus d'une fois l'occasion de montrer la divine supériorité de l'Évangile sur ce monument respecté de la sagesse humaine. En somme l'ouvrage, dont il conviendrait peu de faire une analyse complète, puisqu'il est connu et jugé depuis beau temps, reste une sorte de manuel de la morale antique, aussi estimable par l'appréciation que par l'érudition. Et il est d'un usage d'autant plus facile que l'auteur a suivi l'ordre habituel de l'enseignement philosophique de la morale : devoirs envers nous-mêmes — envers l'humanité — envers la famille, les amis, les esclaves — envers la société politique — envers les étrangers — envers Dieu. Ce n'est qu'au IX° chapitre qu'est examinée la théorie des quatre vertus cardinales, qui sert de base au *De officiis*. Plusieurs critiques ont blâmé ce plan, et le blâme serait peut-être mérité si le livre devait être abordé uniquement comme une étude critique de ce traité de Cicéron ; mais le reproche se change en éloge dès qu'on y cherche un tableau fidèle et raisonné de la sagesse pratique des honnêtes païens, ce qui, assurément, en double l'intérêt et l'utilité.

13. — Le R. P. Ragey avait déjà rencontré *l'Argument de saint Anselme* en racontant la vie du grand archevêque dans un ouvrage qui a été justement remarqué; il ne voulut pas alors le discuter ni même l'expliquer, pour ne pas mêler, malgré l'exemple de Rémusat, la philosophie avec l'histoire. Aujourd'hui, dans un opuscule *ad hoc*, il veut, non pas encore discuter et juger cet argument célèbre, mais seulement en déterminer le sens exact, sur lequel il croit que plusieurs graves écrivains se sont mépris. Ne lui demandons pas davantage en parcourant ce petit volume plein de citations importantes et qui, en tout état de cause, restera comme un secours précieux pour qui voudra compléter et

même refaire (car il faut aller jusque-là) la thèse d'Émile Saisset : *De varia S. Anselmi in Proslogio argumenti fortuna.* — Le livre commence par une traduction exacte de la page du *Proslogion* qui a donné lieu à tant de controverses, et des traits essentiels de la polémique ouverte à ce sujet entre le saint docteur et le savant moine Gaunilon. La difficulté essentielle opposée à la preuve ontologique (passage de l'idéal au réel) apparaît dès la première heure; mais rien de plus mal fondé que d'attribuer au philosophe du Bec, avec M. de Rémusat, cette majeure : « L'idée de Dieu est inhérente à l'esprit humain, » ou avec M. Hauréau, ce principe ultra-idéaliste, que « toute vision du sujet révèle un objet réellement subsistant. » Il est clair, au contraire, qu'aux yeux du grand docteur, c'est l'idée de « l'être le plus grand qui se puisse concevoir, » et cette idée seule, qui a le privilège d'obliger l'esprit à reconnaître une réalité objective correspondante. Le P. Ragey a-t-il également raison en accusant Descartes d'avoir altéré l'argument du *Proslogion?* Je ne le crois pas; le troisième argument du *Discours de la méthode* se superpose exactement à son modèle; on peut remarquer tout au plus que Descartes en découvre encore plus sans le vouloir le point faible, en faisant de l'existence une perfection particulière, tandis qu'elle est la condition de toute perfection réelle. De plus (mais ce n'est qu'un pur détail), le P. Ragey a tort de dire que Descartes a donné trois formes différentes (p. 17) à la preuve empruntée au *Proslogion;* des trois preuves du *Discours de la méthode*, la troisième seule appartient à saint Anselme. L'argument de Leibniz, corrigeant ou complétant celui de Descartes, doit-il être identifié à celui du *Proslogion?* On pourrait le soutenir contre le P. Ragey; mais ici se montre un élément particulier, le concept de possibilité, qui prête à de nouvelles objections. Malgré son souci, à mon avis excessif, de maintenir l'argument de saint Anselme dans sa forme littérale, le P. Ragey n'a pas de peine à laisser passer la formule laborieuse et subtile par laquelle Scot a voulu « colorer, » comme il dit lui-même, cet argument controversé. En revanche, il fait tous ses efforts pour montrer que saint Thomas n'a pas attaqué réellement la preuve du *Proslogion*, et que tous les passages du Docteur angélique où l'on a vu jusqu'à ce jour une réfutation de cette preuve ne l'atteignent en aucune manière, ne la visent même pas. On pourra être séduit par le début de cette argumentation, où le P. Ragey profite d'une différence formelle entre la preuve de saint Anselme, donnée pour une vraie démonstration de l'existence de Dieu, et la doctrine repoussée par saint Thomas, savoir, que l'existence de Dieu n'a pas besoin d'être démontrée. Mais une étude attentive, je le crois du moins, montrerait que cette opposition ne va pas au fond des choses; partant les sept chapitres consacrés à l'examen des passages de saint Thomas, malgré le travail consciencieux d'analyse qui les distingue, laissent subsister l'in-

terprétation anti-anselmienne qu'on leur a constamment donnée. J'ajouterai que les derniers chapitres sur les idées de Kant à ce sujet ne m'ont point paru plus concluants, on voit bien pourquoi : Kant bat en brèche la preuve purement ontologique, soit la double formule cartésienne et leibnizienne que le P. Ragey abandonne sans peine à sa critique, en réservant l'argument anselmien dans sa forme exacte, pur selon lui de tout passage de l'abstrait au concret, appuyé sur un fait psychologique, et construit d'après « les principes élémentaires de la philosophie » (p. 27). Malheureusement cette vue paraît inacceptable. Si le P. Ragey a pu s'y tromper, malgré beaucoup d'attention et de travail, c'est qu'au fond il n'a pas nettement dégagé le vrai sens de l'argument, n'ayant pas voulu en déterminer la portée : ces deux choses sont moins séparables qu'il ne semble, et, par exemple, c'est parce que Descartes a fort bien compris l'argument de saint Anselme qu'il a pu lui donner une forme un peu différente, en lui laissant tout juste sa valeur propre, qui ne résiste pas à la critique de Kant, renouvelée de Gaunilon, ainsi que de saint Thomas et de presque tous les scolastiques.

14. — Le livre de M. Fonsegrive sur *François Bacon* est tout à fait digne, et de ce sujet très important, parce qu'il est encore très controversé, et du talent philosophique et littéraire de l'éminent professeur. En le regardant superficiellement, en le comparant à vue de pays avec telle autre œuvre plus étendue sur le philosophe anglais, on pourrait le prendre pour une simple esquisse, dépourvue de recherches à même les textes et de vues originales. Ce serait précisément l'opposé de la vérité; malgré son apparence élégante et sa rédaction peu chargée de citations et de notes détaillées, c'est au contraire dans ce livre qu'il faut chercher l'examen le plus serré, l'interprétation la plus pénétrante, le jugement le plus net de l'œuvre si complexe, si variée, si touffue du célèbre chancelier. — Sa vie n'est que résumée en peu de pages et appréciée en quelques mots, où domine la sévérité de la conscience chrétienne; de sorte que la plus grande partie de l'*Introduction* reste employée à déterminer l'idée directrice de l'œuvre de Bacon. Cette détermination révèle déjà pleinement la largeur et la profondeur de vue du critique : en établissant le but essentiellement utilitaire du penseur anglais, qui s'est flatté d'être le premier à suivre la bonne voie au rebours de toute la philosophie du passé, il nous prépare à bien comprendre soit la partie polémique, soit la partie systématique de l'œuvre baconienne. Ce double objet défraie les deux premiers livres de cette monographie; un troisième est réservé à l'influence de Bacon. — Le premier livre est peut-être le plus attachant et le plus facile à lire; il n'est pas le moins instructif. On suit avec une curiosité toujours satisfaite les jugements du novateur anglais sur les premiers philosophes grecs, qu'il préfère à tous les autres; sur Socrate et ses grands successeurs, qui lui paraissent des

sophistes; sur la science antique et médiévale, qu'il condamne sans examen et sans justice. On remarquera tout particulièrement les pages où le critique montre, à l'encontre de son auteur, le curieux développement de la pensée et même de la science (p. 95-120) dans les siècles du moyen âge; peut-être n'aurait-il pas dû omettre la chimie de ce temps, révélée par les recherches récentes de M. Berthelot. — Le « système » de Bacon embrasse : 1° une classification des sciences, acceptable, mais seulement dans les vues trop étroites du philosophe sur le but du savoir; 2° une méthode laborieuse et compliquée, qui est pourtant son meilleur titre, et qui a pu exciter les chercheurs encore plus que les aider; 3° une métaphysique qui est loin de former un ensemble complet et lié, qui n'en est pas moins, en dépit de croyances chrétiennes probablement très sincères, le prodrome d'un naturalisme athée ; 4° une œuvre scientifique ou plutôt un fouillis pseudo-scientifique, qui justifie à peu près les plus grandes sévérités de J. de Maistre et de Liebig; 5° une morale des plus « laïques, » vrai antécédent de ce qu'il y a de pire dans ce qu'on nomme esprit moderne. J'indique très incomplètement les conclusions du critique; il faut lire et relire en entier le second livre pour en comprendre à plein le bien fondé. — Le dernier livre captivera peut-être encore davantage, par sa richesse historique, les lecteurs sérieux. Après avoir esquissé en traits rapides, mais bien exacts et bien saisissants, un tableau de la fortune si étrangement variée de Bacon dans l'estime des générations lettrées, *De varia Verulamii fortuna*, M. Fonsegrive s'applique et réussit à marquer avec la même précision la part d'influence de Bacon dans le développement scientifique, dans la philosophie et dans la morale. On pressent des résultats plutôt fâcheux que favorables pour la gloire de Bacon. Mais, en face du déchet légitime de cette réputation si longtemps surfaite, on constatera le soin du nouveau critique à ne rien lui enlever de ce qui lui revient dans l'évolution de la civilisation moderne. Même dans le domaine scientifique, le fantasque contemporain du grand Galilée a bien servi la physique par ses théories de la chaleur et du son; en méthode, il est un des ancêtres légitimes de l'associationisme anglais et de la logique expérimentale des écoles contemporaines; encore y a-t-il eu là excitation plutôt qu'enseignement doctrinal bien positif. En morale, l'influence de Bacon est assurément dominante au XVIIIe siècle et au delà, surtout par ces caractères qui ne sont pas tous, il est vrai, les plus louables et les plus rassurants de notre civilisation : « Relégation de la théologie hors des limites de la raison, d'où résultent les inévitables conflits de la science et de la religion, négation de toute autorité et croyance au progrès, indépendance de la morale, et enfin subordination de la contemplation à l'action, de la science à des fins utiles. » Le livre se termine par l'indication consolante de quelques symptômes qui permet-

tent d'espérer un retour à des idées plus nobles, correctif des tendances trop matériellement utilitaires de Bacon et de sa descendance morale. En somme, le savant professeur a fait œuvre à la fois d'analyste exact, de critique délié, de métaphysicien ferme, d'honnête homme et de chrétien, dans cette excellente monographie. Puisse-t-il avoir la pensée et le loisir de consacrer des travaux du même genre à d'autres « maîtres de la pensée moderne » qui n'ont encore obtenu que des études plus ou moins suspectes à quelque égard : par exemple Descartes, Spinoza, Kant, Herbert Spencer !

15. — La nouvelle édition du livre publié, en 1878, par M. H. Marion, sur *Locke, sa vie et son œuvre*, reproduit littéralement la première ; je n'ai même su apercevoir entre les deux aucune différence typographique. Peut-être, malgré le mérite réel et même hors de pair de cette monographie spéciale, eût-il été bon d'en retoucher quelques détails. On avait reproché à M. Marion, non seulement son silence apparemment très volontaire sur les travaux afférents de Cousin et de Rémusat, mais aussi l'omission de quelques traits biographiques intéressants du vieil *Éloge de Locke*, par Jean Le Clerc, et, dans la deuxième partie, consacrée à l'œuvre du philosophe, l'absence un peu singulière de la question des qualités primaires et secondaires de la matière, considérée comme le lien logique de Descartes et de Locke, d'une part ; de Locke et de Berkeley, de l'autre. Mais ce travail, quoique trop exactement pareil à ce qu'il était en 1878, reste une étude fort estimable et en grande partie neuve pour la France, et ce qu'il y a de mieux chez nous sur ce philosophe. Je n'ai pas le droit de répéter, mais je dois rappeler aux lecteurs qui voudraient plus de renseignements, l'examen attentif que je fis ici même de ce livre à sa première apparition (t. XXVIII, p. 487-489).

16. — La brochure de M. Ad. Delvigne sur *les Doctrines philosophiques de Louvain et les congrégations romaines* touche à un épisode très intéressant de l'histoire de la philosophie chrétienne dans ce siècle ; je voudrais pouvoir dire qu'elle le raconte avec un développement suffisant pour satisfaire la plus raisonnable curiosité. Mais le savant auteur n'a voulu faire qu'une esquisse rapide, où du moins les faits et les dates ont toute la précision et toute la sûreté possibles. L'exposition est, d'ailleurs, exacte dans son extrême brièveté, et si les doctrines sont nettement repoussées, le caractère des hommes, en particulier du vénérable Ubaghs, est mis au-dessus de toute atteinte. « En empruntant la théorie bonaldienne sur la révélation du langage, le premier enseignement philosophique de Louvain insistait avant tout sur la distinction (très juste dans ses vrais termes) entre la vérité logique et la vérité réelle, et faisait naître de cette distinction une sorte d'acatalepsie ou de scepticisme métaphysique corrigée par la foi naturelle. Foi naturelle, traditionalisme, ontologisme, c'étaient les traits essentiels de cette philosophie

de Louvain qui avait été fondée ou préparée par Arnold Tits, organisée par Ubaghs et qui est morte, je pense, avec Mgr Laforêt. » C'est la caractéristique générale que M. Ad. Delvigne m'a fait l'honneur de m'emprunter et qui suffirait à montrer l'intérêt dogmatique et historique de la première école de Louvain en ce siècle. Elle a pris fin pour céder la place au néo-thomisme, et certes je ne m'en plains pas. Mais gardons-nous aussi d'oublier que si l'erreur n'est qu'une vérité dont on abuse, les écoles particulières, de philosophie catholique surtout, même quand elles ont dépassé les justes limites, ont mis en meilleure lumière telle ou telle portion de la vérité et laissé des travaux précieux malgré leurs taches. Elles ont droit, par conséquent, et l'école ontologiste et traditionaliste de Louvain, en particulier, a vraiment droit à une étude développée et approfondie, dont l'intéressante et très curieuse esquisse de M. Ad. Delvigne n'a fait, je l'avoue, qu'augmenter chez moi le désir et l'attente. Pourquoi la même main qui a si bien tracé les lignes générales de cette étude n'y ajouterait-elle pas le détail, la vie et la couleur ?

17. — Le livre du P. Gruber sur *le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours* est le complément pour ainsi dire nécessaire de son précédent ouvrage sur Comte, qui a obtenu un succès si vif, non seulement chez les catholiques et les spiritualistes, mais jusque dans le camp du positivisme. Il n'y a eu qu'une voix sur la richesse et la sûreté d'information, sur la vigueur et l'exactitude d'analyse qui caractérisaient ce maître livre, vrai modèle de monographie philosophique. On trouvera les mêmes qualités dans le présent volume, avec un sujet plus vaste et une masse compacte de faits plus « actuels. » — La première partie, la plus accomplie, ce me semble, étudie « le positivisme dans les écoles qui se rattachent à Aug. Comte, » en trois chapitres, qui sont autant de mémoires à la fois historiques et doctrinaux, d'une fermeté magistrale et d'un intérêt piquant. Il était difficile, on en conviendra, de faire tenir en un peu plus de deux cents pages ces trois tableaux achevés : 1° le positivisme dissident, ou Littré dans sa vie et dans son œuvre, avec les causes soit personnelles, soit extérieures, de son succès ; 2° le positivisme orthodoxe, ou la doctrine et l'action de M. Pierre Laffitte, avec l'histoire morale, religieuse et politique de son groupe ; 3° le positivisme orthodoxe à l'étranger : Angleterre, Suède, Brésil et Chili, etc. Ici surtout se pressent les plus curieux renseignements, tout à fait neufs pour les profanes, et cependant très significatifs pour l'intelligence de l'état intellectuel, et plus encore peut-être de l'état moral et social du monde moderne. — Dans une deuxième partie, encore plus riche de faits et d'analyses philosophiques, le savant jésuite étudie « le mouvement positiviste en dehors des écoles qui se rattachent immédiatement à Aug. Comte, » et cette étude comprend la philosophie d'abord (c'est le premier chapitre, qui vaut un juste volume), ensuite les applications du positivisme au droit, aux

sciences sociales, à la science des religions, et à l'enseignement. Ce second chapitre, qui achève de montrer dans l'auteur de tant d'analyses métaphysiques à la fois, claires et subtiles, un esprit encore plus attentif à la vie et aux choses pratiques, se recommande surtout aux hommes soucieux des questions sociales. On peut leur assurer que ces pages si rapides leur réservent pourtant plus d'une indication précieuse. Mais c'est dans le chapitre précédent (p. 225-272) que se développent, que se serrent plutôt, les études les plus variées et les plus intéressantes pour l'histoire de la philosophie contemporaine : l'évolution du positivisme anglais, J. Stuart Mill, H. Spencer (deux notices détaillées) et leurs successeurs jusqu'à Romanes, Huxley et Tyndall; en France, Taine, Th. Ribot et les psycho-physiologistes, puis les monistes Roberty, A. Fouillée, Guyau; en Allemagne, le mouvement si curieux qui part de Kant autant et plus que de Comte et qui, d'Eug. Dutring, aboutit par les néo-kantistes positivistes à Wundt (très bien étudié en quinze pages); en Italie, quatre noms peu connus de ce côté des Alpes, mais assez marquants au delà : Siciliani, Ardigo, Angiulli, de Dominicis; dans l'Amérique du Nord, toute une école d'agnostiques, etc., etc. Assurément, chacune des figures de cette longue galerie positiviste n'obtient pas les honneurs d'un portrait en pied; pour la plupart, une esquisse, un léger croquis, c'était tout ce que permettait le cadre un peu étroit d'un seul volume; mais il me semble que le trait même le plus sommaire est habituellement aussi juste que précis, que même les doctrines à peine indiquées sont touchées au point vital. Ce n'est pas à dire que le P. Gruber ait pu donner une idée adéquate de toutes les œuvres, surtout de celles qui intéressent la science autant ou plus que la philosophie, celles, par exemple, de Maudsley ou de J. Sully. Il me semble aussi qu'il aurait dû accorder au moins une mention à des noms italiens comme ceux de Gabelli, vrai initiateur, et de Villari, adepte éminent du positivisme. Mais ce sont là des questions de mesure et de détail; les grandes masses et les figures dominantes n'offrent guère prise à la critique. Peut-être cependant, ce volume, égal ou supérieur en mérite au précédent, recevra-t-il moins d'accueil chez nos adversaires. Ce n'est pas que la polémique y tienne plus de place (elle est toujours réduite au strict nécessaire); mais avec les théories des sectaires, le P. Gruber révèle soigneusement leurs menées politiques, et le tableau n'est pas toujours flatteur pour eux; mais qu'il est instructif pour nous!

18. — L'*Année philosophique* de M. Pillon continue son cours, et le troisième volume reproduit exactement le plan et l'esprit général des deux premiers. On peut remarquer seulement que la « bibliographie philosophique, » qui constitue la seconde partie de chaque volume, est beaucoup plus chargée pour 1892 que pour les deux années précédentes. Il faut ajouter que, parmi les ouvrages analysés, un bon nombre appar-

tiennent à une date plus ancienne ; ce ne serait pas matière à reproche, si M. Pillon n'avait négligé d'indiquer le millésime des livres dont il rend compte ; les bibliographes, et même tous les amis des recherches d'érudition philosophique, pour peu qu'ils aient d'exactitude et de curiosité, lui en feront un reproche. Au reste, les analyses de M. Pillon sont toujours, comme par le passé, exactes et sérieuses, et ses critiques fondées sur le criterium de sa philosophie propre, qui est l' « idéalisme phénoméniste. » Encore comme par le passé, la partie bibliographique de ce recueil comprend quatre divisions : 1° psychologie et métaphysique ; 2° morale et esthétique ; 3° philosophie de l'histoire et sociologie ; 4° histoire de la philosophie et critique ; et, comme dans les volumes précédents, la théologie et l'histoire religieuse tiennent, dans les trois dernières divisions, une assez grande place, mais sont presque uniquement représentées par des travaux rationalistes ou protestants, en particulier par bon nombre de thèses de Montauban : le tout un peu étranger à la philosophie proprement dite, mais soutenant avec elle des rapports évidents, offrant surtout, pour la plupart des lecteurs français, même les plus sérieux, l'attrait de la nouveauté. J'ai déjà signalé l'esprit de protestantisme libéral qui caractérise en général la critique théologique de M. Pillon. — Un mot maintenant des travaux originaux qui défraient la première moitié de cet annuaire. Il y en a trois, dont le moins étendu et le moins important, signé de M. L. Dauriac, roule sur la « Nature de l'émotion » (p. 63-76); c'est une suite de l'examen critique, commencé l'an dernier, des *Principes de psychologie* de M. W. James. Un intérêt plus vif attirera les théoriciens et surtout les historiens de la philosophie, aux deux autres morceaux, qui appartiennent aux deux vétérans du néo-kantisme français : 1° la belle étude de M. Renouvier sur « Schopenhauer et la métaphysique du pessimisme. » On n'avait pas encore, ce me semble, serré d'aussi près la construction logique du système et ses rapports avec le kantisme et les autres écoles qui ont plus ou moins creusé le problème de la signification morale du monde et de la vie. La doctrine du critique n'a peut-être pas la netteté de sa discussion ; mais les philosophes chrétiens seront heureux d'y relever, parmi des assertions fort malsonnantes en théologie, un sentiment élevé des besoins religieux de l'humanité ; en repoussant le délire du pessimisme, M. Renouvier écarte avec autant de résolution l'avilissant optimisme évolutionniste, qui a séduit un si grand nombre de nos contemporains ; 2° « l'évolution historique de l'idéalisme, de Démocrite à Locke, » par M. F. Pillon. Cette longue étude (p. 76-212) sert comme de suite, ou pour mieux dire, de complément parallèle, à celle de l'an dernier sur l'atomisme. Il y a un vrai mérite d'analyse originale dans les vues du critique sur la distinction des qualités primaires et secondaires, considérée comme base de l'idéalisme et suivie dans ses diverses phases, où

parfois elle s'est dissimulée sous des formules qui semblent n'y avoir aucun rapport. C'est la même idée directrice qui lui a fait reconnaître le principal courant de l'idéalisme dans des écoles et des noms que l'on place d'ordinaire au versant opposé, et l'on ne peut guère que lui donner raison sur la place qu'il assigne à Hobbes et à Locke dans la série qui aboutit à ce système. Sa critique s'exerce avec la même pénétration sur d'autres doctrines de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes; mais, indépendamment d'une foule de détails discutables, il y a dans l'ensemble une fâcheuse idée fixe, qui domine et compromet tout, je veux dire le parti pris d'aboutir à l'exclusion de toute réalité substantielle. C'est assez pour rendre cette savante exposition dangereuse pour les lecteurs peu affermis dans la saine doctrine. LÉONCE COUTURE.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève et docteur de l'Église.* Édition complète. T. II. *Défense de l'étendard de la Croix.* Genève, H. Trembley, 1892, gr. in-8 de XLVII-432 p., 8 fr. — 2. *Mission de la femme chrétienne dans le monde* Retraite donnée par Mgr MERMILLOD. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, 1893, in-18 de 191 p., 0 fr. 75.—3. *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, trad. du grec par Mgr DARBOY, archevêque de Paris. Reproduction de l'édition originale de 1845. Paris, Typographie augustinienne, 1892, in-12 de CLXXI-330 p., 1 fr. — 4. *Le Règne social de Jésus-Christ*, par le R. P. DELAPORTE, missionnaire du Sacré-Cœur. Paris, Victor Retaux, 1893, in-12 de XX-320 p., 2 fr. 50. — 5. *Le Discernement des esprits*, par le P. SCARAMELLI. Trad. de l'italien par M. A. BRASSEVIN. Paris, Walzer, 1893, in-12 de VI-482 p., 3 fr. — 6. *Entre un croyant et un incroyant*, par ART. BONNOT. Paris, Bibliothèque à bon marché, s. d., in-12 de 250 p., 0 fr. 60. — 7. *Œuvres oratoires de l'abbé* B.-J. VITTAULT, prêtre du diocèse d'Autun. Lyon, E. Vitte, 1892, 3 vol. in-8 de XVI-416, 482 et 482 p., 15 fr. — 8. *Manuel oratoire des pasteurs et des prédicateurs d'après Bourdaloue*, par le chanoine E. GUERS. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 372 p., 4 fr. — 9. *La Prédication populaire d'après les Pères, les docteurs et les saints*, par l'abbé J. PAILLER. Paris, Vic et Amat, 1893, in-4 de 224 p., 5 fr.—10. *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le P. MESCHLER, S. J. Trad. de l'allemand par l'abbé MAZOYER. T. I. Paris, Lethielleux, in-12 de 616 p., 4 fr. — 11. *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, d'après les documents authentiques et la théologie, par le P. J.-B. TERRIEN, S. J. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de XX-380 p., 3 fr. 50. — 12. *Jésus et la sainte Mort*, par le P. J. SERVIÈRE, S. J. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 348 p., 3 fr. — 13. *Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge*, par l'abbé J. GUILLERMIN. T. I. *Vie de la Très Sainte Vierge.* T. II. *Culte de la Très Sainte Vierge.* Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 370 et 380 p., 7 fr.—14. *Vie de la Sainte Vierge, mère de Dieu, tirée des Saintes Écritures et des témoignages des saints Pères.* Paris, Propagande catholique, in-12 de 144 p., 0 fr. 30. — 15. *Marie, patronne des études, ou Marie illuminatrice des intelligences*, par le P. J.-E. LABORDE, S. J. Paris, René Haton, in-18 de 166 p, 0 fr. 75.

1 à 9. — DOCTRINE. ENSEIGNEMENT. — Nous commençons encore notre compte rendu par un volume des œuvres de saint François de Sales. C'est dire que l'éditeur de ces œuvres met dans son travail la plus grande activité, et nous ne saurions trop l'en féliciter : il satisfait ainsi la vive impatience des pieux érudits, avides de lire ces pages où revit dans

toute sa puissante originalité le saint évêque de Genève. Ce second volume contient le traité de la *Défense de l'estendart de la Sainte Croix.* Ce traité est précédé d'une intéressante « Préface » dans laquelle le savant éditeur, Dom B. Mackey, expose avec la clarté, la précision et la science qui le caractérisent, tout ce qui a trait à cet ouvrage, un des plus importants du saint docteur. Dom Mackey nous donne d'abord un aperçu historique de la *Défense de l'estendart de la Sainte Croix ;* puis, il nous indique le caractère de ce traité : son but et son plan, sa doctrine, son style, les rapports qui existent entre cet ouvrage et les autres œuvres de saint François de Sales; enfin, il nous fait connaître les particularités qui distinguent son édition des éditions précédentes. « L'ouvrage était connu, dit-il, mais il acquiert une nouvelle valeur par l'addition, sous forme de *variantes*, d'un manuscrit autographe de cette même œuvre de notre grand docteur.... Ce manuscrit, gardé au monastère de la Visitation d'Annecy, forme un volume de cent trente-trois pages.... C'est, pour ainsi dire, un premier jet de la *Défense de la Sainte Croix.* Sans doute, le mérite intrinsèque de ce texte est moindre que celui de l'imprimé, puisqu'il lui est antérieur, mais il ne laisse pas d'avoir une grande valeur et d'offrir un réel intérêt, soit à raison des matières qu'il renferme, soit à cause de ses rapports avec le travail définitif de l'auteur. En effet, ces *variantes* donnent plus de poids à la doctrine contenue dans le texte adopté; elles jettent une nouvelle lumière sur le plan, le style et la méthode de composition du saint polémiste; elles révèlent, en outre, plus d'un trait distinctif de son caractère personnel. » Le traité de la *Défense* est l'œuvre de la jeunesse de saint François de Sales, la première œuvre importante qu'il ait publiée; on ne saurait donc le placer au même rang que les ouvrages qui sont le fruit de la maturité de son intelligence. Dom Mackey signale certaines imperfections qu'il y a trouvées et que d'ailleurs saint François de Sales se plaisait à reconnaître lui-même. Mais il est incontestable que la *Défense de la Sainte Croix*, telle qu'elle est, reste un véritable chef-d'œuvre et révèle un écrivain et un théologien d'un mérite supérieur. Ajoutons avec Dom Mackey que « la publication de ce livre a, du reste, une providentielle actualité à l'heure que nous traversons, *heure de la puissance des ténèbres*, où l'impiété renouvelle les attentats de la réforme contre la croix et le divin Crucifié. Notre saint docteur a d'avance protesté contre tous ces attentats qui souillent la fin du XIXe siècle, comme ils en avaient désolé le commencement. » Quant à la partie typographique, le tome deuxième des œuvres complètes n'est nullement inférieur au premier : elle est digne à la fois de l'éminent auteur dont les ouvrages sont reproduits, et de la réputation incontestée de la célèbre maison d'imprimerie de Genève.

— Il n'est pas besoin de transition pour passer du livre précédent à celui que nous offre la Société de Saint-Augustin sous le nom de

Mgr Mermillod. L'illustre successeur de saint François de Sales sur le siège de Genève n'a pas seulement hérité de la juridiction spirituelle du saint docteur; il semble tenir de lui ce zèle, cette onction, cette douceur, cette science approfondie de la doctrine qui caractérisent saint François. Le nouveau livre qui nous arrive avec ce titre : *Mission de la femme chrétienne dans le monde* nous fournit un témoignage de plus en faveur de la ressemblance assez parfaite de ces deux âmes. Le second ouvrage est bien moindre d'apparence que le premier, mais qu'on les lise avec attention et on y découvrira mille traits de similitude. La mission de la femme : c'est un sujet que Mgr Mermillod se plaisait à traiter ; il était d'avis que, par la régénération de la femme, il était possible de refaire notre société, où tout se désagrège et se détruit. Qui pourrait dire les fruits merveilleux que la parole de cet ardent apôtre a fait produire dans un grand nombre d'âmes! Aussi applaudissons-nous à l'heureuse idée de publier cette nouvelle retraite, dont la lecture peut opérer le même bien. On l'a fait précéder d'une courte notice sur l'éminent cardinal : elle suffit à faire connaître les grandes lignes et les principaux traits d'une vie si bien remplie, si utile aux âmes et si glorieuse pour l'Église.

— C'est encore un évêque qui, avec les *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, vient nous rappeler l'enseignement de l'Église; mais ici nous nous trouvons en face du plus ancien de nos docteurs, en présence d'un des Pères apostoliques. Denys l'Aréopagite nous fait connaître ce que croyaient et ce que pratiquaient les fidèles du premier siècle, nos ancêtres dans la foi, et son exposé est même si clair, si détaillé, que l'on a cru pouvoir se faire de ces détails, de cette précision, une arme victorieuse contre l'authenticité de ces écrits. Dans une « Introduction » magistrale, Mgr Darboy s'est attaché à faire justice de cette opinion : ceci est l'objet de la première partie de l'Introduction. La seconde est consacrée à mettre en relief les principaux points qu'a traités l'auteur, en rapprochant l'une de l'autre les assertions qui expriment toute sa pensée et en les comparant avec les assertions analogues ou opposées des théologiens et des philosophes. « Authentiques ou non, dit Mgr Darboy, ces livres, qui remontent au moins jusqu'au IVe siècle, ont un mérite incontestable, soit comme monuments et à raison de leur antiquité, soit comme corps de doctrine et à cause de la sublimité des enseignements qu'ils renferment, soit enfin à cause de l'influence puissante qu'ils exercèrent sur les études théologiques d'Orient, et d'Occident surtout. Ils furent cités avec admiration et commentés avec amour par les plus grands génies. Les plus graves questions y sont abordées sans détour et y reçoivent une solution claire et précise. La théologie en est élevée et pleine de pieuse ferveur, la philosophie hardie et pure, les pensées profondes et pompeusement rendues. » La traduction n'a rien fait perdre de ces qualités aux œuvres de saint Denys. Nous n'avons pas,

du reste, à faire l'éloge d'un travail qui a obtenu les suffrages les plus flatteurs. Dès son apparition en 1845, le livre de l'abbé Darboy fut unanimement apprécié comme il le méritait, et aujourd'hui, après un demi-siècle, cette nouvelle édition, qui est la reproduction exacte de l'édition originale, peut avec une pleine confiance affronter la publicité. Les Augustins de l'Assomption ont été bien inspirés en demandant à la sœur de l'archevêque de Paris l'autorisation de rééditer ce livre : cette publication est un vrai service rendu à la science théologique, et elle vient bien à son heure.

— Avec le R. P. Delaporte nous voici transportés du domaine spéculatif sur le terrain vraiment pratique. L'auteur du *Règne social de Jésus-Christ* a sondé la plaie qui ronge notre société contemporaine, et il lui a été facile de comprendre que le grand mal dont nous souffrons, c'est l'indifférentisme, c'est l'oubli de Dieu et de son Christ ; dans les hautes sphères comme dans les bas-fonds de la société, c'est l'ignorance de Dieu, c'est la négation de toute vérité évangélique et de tout précepte divin, c'est parfois et souvent le sarcasme quand ce n'est pas le blasphème. Et le remède? Il est tout indiqué : *contraria contrariis curantur*. La société est malade parce que Dieu lui manque ; elle ne peut guérir qu'en reprenant Dieu. De là, logiquement, la thèse que le P. Delaporte expose, développe et prouve très habilement dans son livre : il faut rétablir le règne social de Jésus-Christ. Que d'efforts ne se dépense-t-il pas depuis quelques années pour essayer de résoudre la question sociale : que d'idées, que de plans, que de systèmes! Même les meilleurs systèmes, ceux de nos publicistes chrétiens, ne pourront rien pour atteindre le but si désiré, tant que l'Évangile n'aura pas été remis en honneur parmi les hommes. Pas de combinaisons possibles, surtout stables, si à la base il n'y a pas le respect de la loi divine et la croyance aux vérités traditionnelles. Que les patrons et les ouvriers deviennent de bons chrétiens, et la question sociale sera toute résolue. Les règlements à intervenir seront aisément acceptés et universellement respectés. Mais est-ce autre chose que *le Règne social de Jésus-Christ*, tel que l'entend le P. Delaporte? Plaise à Dieu que son livre ait de nombreux lecteurs : le but sera bien sur le point d'être atteint. Il y a là du reste des aperçus nouveaux, larges, élevés qui frappent l'attention et appellent une étude réfléchie : on pourrait même y trouver parfois une certaine hardiesse, mais l'auteur semble être allé au-devant de cette accusation en soumettant filialement son livre au jugement infaillible de la Chaire de Pierre.

— *Le Discernement des esprits*, du P. Scaramelli, nous ramène du collectif au particulier ; il nous apprend ce qu'on entend par esprits et combien on en compte de sortes ; comment se forment en nous l'esprit divin, l'esprit diabolique et l'esprit humain ; il traite du discernement

des esprits en tant que grâce gratuitement donnée, et en tant que vertu acquise par le travail et l'industrie ; il indique les moyens par lesquels le directeur des âmes peut acquérir le discernement des esprits, les marques qui font reconnaître l'esprit divin et l'esprit diabolique relativement aux mouvements ou actes soit de notre intelligence, soit de notre volonté ; il distingue les esprits douteux et incertains, dont il cherche à inspirer la défiance et l'éloignement ; il expose d'une part les diverses manières par lesquelles l'esprit du Seigneur opère dans les âmes, d'autre part, les artifices par lesquels le démon nous trompe et les illusions dont il se sert pour nous égarer, illusions qui arrivent dans l'oraison ou qui se produisent dans l'exercice des vertus et dans l'abandon des vices ; enfin il donne, en quelques mots, les marques de l'esprit humain. Comme on voit, le sujet est très important et surtout traité au point de vue pratique. C'est ce dernier caractère qui fait la supériorité de l'œuvre du P. Scaramelli sur celle du cardinal Bona, le seul qui eût avant lui traité ce sujet : le volume de Bona est « une œuvre très bien faite, dit le traducteur dans sa préface, mais l'œuvre du P. Scaramelli est beaucoup plus pratique. » Elle est donc de nature à rendre les plus précieux services pour la conduite des âmes, qui est l'art des arts. Aussi devons-nous féliciter M. le chanoine Brassevin d'avoir fait passer cet ouvrage en notre langue. Ce travail était délicat et réclamait un grand tact, un sage discernement pour choisir dans le français l'expression qui devait rendre avec plus de fidélité le sens du mot italien. Le docte chanoine s'est fort bien acquitté de sa tâche, et puisqu'il s'en remet modestement « au jugement de son lecteur, » nous sommes heureux de lui dire que ce jugement, en ce qui nous concerne, lui est tout favorable.

— Un autre livre, aussi très pratique, est celui de M. l'abbé Arthur Bonnot : *Entre un croyant et un incroyant.* Il y est question, évidemment, des grandes vérités de la foi, mais l'auteur, descendant des hauteurs spéculatives, a préféré pour ainsi dire le terre-à-terre d'une exposition et d'une démonstration presque catéchistiques. On croit généralement, et bien à tort, que la science de la foi exige de la part de l'intelligence trop de temps et trop d'efforts ; l'étude du dogme fait presque peur à beaucoup qui n'osent pas l'aborder. Il est bon que ces vérités si méconnues soient mises à la portée de tous, afin que chacun puisse les comprendre et se faire apôtre à son tour. Ce n'est pas à dire que l'auteur cache les difficultés : il les produit dans toute leur force, mais il excelle à en montrer le néant. Les questions traitées dans cet opuscule sont au nombre de six : Possibilité de la révélation divine, sa nécessité, ses signes ; vérité de la première et de la seconde révélation ; existence et divinité de la révélation chrétienne. L'auteur termine sa préface en s'écriant : « Heureux ceux qui possèdent la vérité ! Heureux ceux qui la décou-

vrent! Heureux celui qui, lisant ces pages, se laissera guider par elle! » Ce dernier vœu est aussi le nôtre, en souhaitant encore que ces pages viennent aux mains de beaucoup de lecteurs! Ce petit livre mériterait de devenir populaire.

Mais la lecture n'est pas le seul moyen d'instruction; c'est par la prédication que la doctrine doit être enseignée. L'important, c'est que la prédication offre aux fidèles toutes les qualités qui captivent l'attention et qui conviennent à un solide enseignement. Après tant de sermonnaires excellents, il y a place encore pour les *Œuvres oratoires* de M. l'abbé Vittault, qui nous semblent mieux accommodées que d'autres aux besoins des auditoires contemporains. « L'état des esprits n'est plus de nos jours ce qu'il était il y a deux cents ans; » nous sommes en présence « d'un monde nouveau qui réclame de ceux que Dieu a institués pour le diriger et l'instruire l'intelligence de ses misères et de ses grandeurs également insignes. » C'est ainsi que les Frayssinous, les Ravignan, les Lacordaire, les Plantier, réussirent, par leurs conférences, à remettre en honneur la prédication catholique : on se rappelle l'empressement avec lequel un immense auditoire d'élite remplissait, chaque dimanche de l'Avent et du Carême, la vaste enceinte de Notre-Dame, les gens du monde, les philosophes, les libres penseurs s'y confondant avec le catholique instruit et fidèle. Cet élan s'est maintenu depuis près d'un demi-siècle, grâce à la parole éloquente des PP. de Ravignan, Félix et Monsabré; il se maintiendra, encouragé par les conférences morales de Mgr d'Hulst, et opérera le même bien. Mais remarquons que la conférence change un peu d'allure; elle quitte les sommets du dogme d'où elle envoyait une lumière bienfaisante éclairer l'intelligence; elle se place sur le terrain de la morale et cherche maintenant le chemin du cœur pour convaincre et entraîner la volonté. C'est dire que l'enseignement catholique sait se modifier suivant les temps et les besoins, parce qu'il faut qu'il se fasse tout à tous. La conférence, qui a trop souvent cherché à supplanter le sermon, ne peut aujourd'hui obtenir quelque chance de succès qu'en se rapprochant du prône et de l'homélie, ces formes immortelles de la prédication. M. l'abbé Vittault expose nettement ses idées sur ce point, et nous croyons que ces idées sont les vraies. Que ses « jeunes confrères, » auxquels il s'adresse, méditent sérieusement les conseils qu'il leur donne, qu'ils veuillent bien surtout se conformer aux modèles qu'il leur offre, et leur formation oratoire sera bien faite : il est aussi beaucoup de ses vieux confrères qui pourraient avantageusement profiter de si bons modèles et de si sages conseils. Le premier volume est consacré aux *Fêtes* et comprend quarante-quatre instructions ou méditations, dont six sur Jésus-Christ, quatre sur l'Assomption et la Toussaint, trois sur Pâques et l'Immaculée Conception, deux sur l'Ascension et Noël, etc. Trente-huit sermons ou homélies com-

posent le second volume : sermons sur les principales vérités de la foi et sur les devoirs les plus importants de la vie chrétienne pour des carêmes, des retraites et des jubilés; homélies sur les paraboles ou les miracles de l'Évangile. Dans le troisième volume ont été réunis les panégyriques, au nombre de vingt-deux; les discours pour adoration perpétuelle, première communion et confirmation ; enfin vingt-sept allocutions pour diverses circonstances : érection d'un chemin de croix, bénédiction d'une cloche, bénédiction nuptiale, prise d'habit, etc. C'est donc une mine riche, abondante, où les confrères de l'auteur peuvent aller puiser à profusion ; nous les engageons instamment à profiter d'un secours aussi précieux.

— Le *Manuel oratoire*, de M. le chanoine Guers, nous donne pour unique modèle celui qu'on a si justement appelé « le roi des prédicateurs, » Bourdaloue. Son dessein n'a pas été de nous porter à tout imiter dans cet illustre orateur, notamment la longueur un peu démesurée de ses discours. Nous pensons, avec M. l'abbé Vittault, que « les époques où l'on retenait et l'on parvenait à captiver un auditoire des heures entières, sont passées. Le temps qu'il fallait à Bourdaloue pour prononcer son exorde, établir ses divisions et subdivisions.... nous suffirait à nous pour tout un prône.... Nous n'aimons plus les longs discours. » Le but que s'est proposé le docte chanoine est simplement de nous inviter à suivre « la méthode et la doctrine » de Bourdaloue; il assure que, lorsqu'il a suivi cette marche, en joignant à cet inépuisable trésor un travail personnel d'assimilation, il a constaté en faveur de la parole évangélique les plus enviables succès. Ce qu'il nous présente dans son livre, c'est le résumé analytique de la plupart des discours de Bourdaloue, discours qu'il a condensés et coordonnés, suivant sa manière, à lui, laissant d'ailleurs à chacun le soin de les modifier à son gré selon les circonstances et le temps. Le volume comprend soixante et onze discours, qui peuvent suffire à tous les besoins de la charge pastorale ; chacun d'eux n'occupe pas plus de cinq ou six pages, et ne retiendrait pas vingt minutes un auditoire. Ce travail, qui est le fruit d'un long commerce avec le grand « prédicateur » du XVIIe siècle, et qui dénote dans l'auteur de rares qualités de théologien et de littérateur : la doctrine, la concision, la clarté, ce travail sera d'une grande utilité pour faire « de bons pasteurs et d'excellents prédicateurs; » il peut être mis également avec le plus sérieux profit aux mains de tous les fidèles épris des plus solides et des plus salutaires leçons.

— M. l'abbé J. Pailler étend le cadre où s'est renfermé M. le chanoine Guers : ce n'est plus un seul modèle qu'il nous offre, ce sont les Pères, les docteurs et les saints les plus illustres. Sa méthode est des plus simples : il prend les dimanches dans leur ordre naturel, depuis le

premier de l'année, qui est celui de l'Épiphanie, jusqu'au dernier de décembre, celui dans l'octave de la Noël, et il adapte à chacun une homélie empruntée à un Père ou à un docteur : à saint Jean Chrysostome, à saint Grégoire le Grand, à saint Augustin, à saint Léon, pape, à saint Jérôme, à saint François de Sales, à saint Alphonse de Liguori. Cette méthode a l'avantage de varier la prédication et d'avoir ainsi un attrait de plus pour l'auditoire ; elle agréera certainement à un grand nombre de pasteurs, auprès desquels, d'ailleurs, M. l'abbé J. Pailler jouit déjà de la plus flatteuse considération. L'auteur de la *Prédication populaire* n'en est pas à ses débuts : ses *Instructions d'un quart d'heure* ont eu le succès dont elles étaient dignes, et que nous avions présagé ; l'ouvrage qu'il publie à cette heure obtiendra, sans nul doute, la même faveur : il le mérite.

10 à 15. — Jésus. Marie. — De l'ensemble de la doctrine, si nous en venons aux détails, c'est, d'abord, la personne même de l'Homme-Dieu qui se présente à nos regards : car, comme il est la fin de toutes choses, il en est aussi le principe, le centre vers lequel tout converge, le foyer du sein duquel tout s'échappe. Il fait bon fixer son attention sur cette divine figure du Christ, qui remplit le monde et le temps ; nous devons être heureux de pouvoir méditer sur cette vie, de laquelle toute vie procède sur la terre et dans le ciel, qui nous offre de si importantes leçons et nous donne le spectacle de tant de vertus. Servons-nous, dans ce dessein, des *Méditations* du P. Meschler, que vient de traduire M. l'abbé Mazoyer. C'est un des ouvrages les plus complets que nous connaissions en ce genre ; dès que la première édition parut en Allemagne, elle fut honorée des éloges de la presse catholique, et le succès qu'elle obtint fut la meilleure preuve de la vérité de cette flatteuse appréciation. La Revue des professeurs du séminaire de Mayence reconnait en cet ouvrage « le fruit de longues études et, ce qui est mieux, de longues méditations ; » il juge aussi que ce qui le recommande plus particulièrement, « c'est la parfaite connaissance que l'auteur possède des meilleurs travaux exégétiques. » Enfin, en ce qui concerne le style, il le trouve « tantôt hardi et élevé, tantôt simple et aisé ; parfois respirant une naïveté charmante qui rappelle certains écrivains du moyen âge. » Un professeur d'exégèse à l'Académie de Munster n'hésite pas à dire à son tour : « Nous ne connaissons, dans toute la littérature ascétique, aucun livre qui nous donne de Jésus-Christ et de sa vie un tableau aussi délicat, aussi aimable, aussi empreint d'une véritable intelligence psychologique que l'ouvrage du P. Meschler. Ce livre ne s'adresse pas spécialement à telle ou telle classe de lecteurs, il est utile à tous.... » Nous devons remercier M. l'abbé Mazoyer de nous avoir permis, par sa traduction, de goûter tous les charmes de ce livre et de profiter de tous les avantages qu'il renferme. Le premier volume

que nous avons sous les yeux, et qui est consacré à « la Vie de Jésus avant sa naissance et à la vie temporelle de Jésus, » nous fait vivement désirer l'apparition prochaine des deux autres : le savant traducteur ne tardera pas à répondre à notre bien légitime impatience.

— En Jésus, c'est surtout son Cœur adorable qu'il importe de considérer, car là est le principe et le foyer de son amour, là aussi est la source de ce sang généreux que le divin Rédempteur a répandu pour nous. Il convient toutefois que notre dévotion au Sacré-Cœur soit bien précise, qu'il n'y ait rien de vague ou d'exagéré, qu'elle repose, en un mot, sur une base sérieuse. Lisez le livre du P. Terrien : *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et la théologie ;* vous êtes sûr d'y trouver ce que réclame la critique la plus rigoureuse, ce qui donnera pleine satisfaction à votre avide curiosité, à votre désir d'instruction solide et de substantielle piété. La première partie expose ce qu'il faut entendre par l'objet de cette dévotion : le cœur physique et le cœur symbolique, c'est-à-dire l'amour. Les six chapitres suivants exposent la convenance et la nécessité d'un culte spécial pour l'amour du Verbe incarné. Dans la troisième partie, l'auteur fait connaître la fin principale de cette dévotion, qui est de nous porter à rendre amour pour amour, et la fin particulière, qui est de nous inspirer le devoir de la réparation; il traite aussi du double culte intérieur et extérieur à rendre au Sacré-Cœur. Les harmonies de la dévotion au Sacré-Cœur remplissent les six derniers chapitres : harmonies avec les autres dévotions, avec l'Eucharistie, avec la passion et le crucifix, avec le cœur très pur de Marie, avec le développement du culte catholique et avec les nécessités présentes. Ce sont bien là tous les aspects sous lesquels on peut envisager un sujet tel que celui de la dévotion au Sacré-Cœur; aussi la conclusion logique à tirer de ce livre est-elle celle-ci : la dévotion au Sacré-Cœur a Jésus-Christ lui-même pour auteur, et elle est en tout conforme à la saine doctrine théologique.

— Si nous l'honorons et si nous l'imitons pendant notre vie, Jésus, à notre mort, sera notre récompense. C'est dans cette perspective que nous trouverons un attrait tout particulier à lire l'ouvrage du P. Servière : *Jésus et la sainte Mort.* Il existe plusieurs ouvrages sur la préparation à la mort, mais celui du P. Servière diffère de ses aînés en ce qu'il s'adresse plus spécialement « aux personnes qui font profession de piété, aux âmes consacrées à Dieu par les vœux de religion ou par le sacerdoce, pour les préparer non seulement à une bonne mort, mais à une mort vraiment sainte, qui leur mérite une place élevée parmi les élus. » Le plan est celui des *Exercices spirituels* de saint Ignace, considéré dans ses grandes lignes, et la division du livre est toute en ces trois mots : la préparation *éloignée*, la préparation *prochaine*, la *récompense* d'une sainte mort. Le livre premier nous montre en Jésus un guide et un modèle

pour la préparation éloignée, parce que Jésus-Christ : 1° dispose l'âme à se préparer à une sainte mort ; 2° l'éclaire sur les obstacles qu'elle peut rencontrer et sur les moyens d'en triompher ; 3° la dirige et l'encourage dans la pratique de ses devoirs. Dans le livre deuxième, Jésus-Christ nous prépare prochainement à la mort, en nous apparaissant, à ce moment suprême, comme notre consolateur, comme gage et modèle d'une sainte mort, comme cause, par des grâces spéciales, d'une sainte mort. Le troisième livre nous découvre en Jésus-Christ l'objet, la fin prochaine et le modèle de notre récompense ; il nous le montre enfin comme le chef, le roi, le pontife éternel des élus éternellement récompensés. Le titre et l'objet de ce livre pourront effrayer certaines âmes trop impressionnables : qu'elles triomphent de leur répugnance ; ces méditations conviennent même et surtout à elles : ce n'est pas la pensée de la mort qui doit nous épouvanter, c'est la perspective d'une mauvaise mort, et, quand toute la vie se passe à se préparer à ce redoutable passage, la vie est sainte, la mort est douce, et Jésus est notre partage pour l'éternité.

— Après le Fils, la Mère. La grande place que Marie occupe dans notre culte est justifiée, et au delà, par l'importance que Dieu lui a donnée dans le plan de la rédemption et par les privilèges dont elle a été l'objet de la part du Tout-Puissant. M. l'abbé Guillermin a raison de consacrer deux gros volumes à rappeler la vie de la Très Sainte Vierge et à faire connaître le culte que lui ont rendu tous les siècles. Crainte même de ne pas se trouver personnellement à la hauteur de sa tâche, il a préféré recourir aux œuvres d'autrui, aux *Discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains*, en les groupant dans un ordre méthodique, selon l'enchaînement des événements et des mystères de la vie de la Mère de Dieu. Nous voyons paraître tour à tour NN. SS. Bourret, Dupanloup, Freppel, Giraud, Mermillod, Fava ; les PP. Monsabré, Félix et Caussette ; les abbés Combalot et Perreyve, etc. Dans le second volume, ce sont les cardinaux Dechamp, Goossens, Pie ; NN. SS. Besson, Darboy, Duquesnay, de la Tour-d'Auvergne, Germain, Sourrieu, Lagrange ; les PP. Petetot, Villars, Vaudon ; les abbés Hamon, Doucet, Brunet, toute cette pléiade nombreuse d'orateurs et de missionnaires qui ont illustré, en notre siècle, la chaire chrétienne. Mgr l'évêque de Fréjus a daigné féliciter l'auteur du choix éclairé de ces emprunts et de son zèle à contribuer à l'extension du culte de Marie ; il prédit à ce nouveau recueil le succès qu'ont obtenu les précédents ouvrages de M. l'abbé Guillermin : ce succès lui paraît même plus assuré, « car il nous parle des gloires de Marie, et rien n'est plus cher à des enfants que d'entendre les louanges de leur Mère du ciel, exprimées par les voix les plus autorisées et les plus éloquentes ! Le moyen âge aimait ces *chaînes d'or*, dont chaque anneau était ciselé avec tant de piété et d'amour. Vous préférez nous offrir — et nous n'y perdons rien — une riche cou-

ronne, un précieux écrin dont chaque perle a été artistement taillée et sertie par des maîtres. » Ces éloges ont été confirmés par la sanction même du Souverain Pontife. M. l'abbé Guillermin a été honoré par Léon XIII d'un bref qui fait sa gloire et qui est sa meilleure récompense. Des traits oratoires nombreux complètent, sous forme d'appendice, le second volume.

— Sous un format plus modeste, la *Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu*, que vient de publier la Librairie de propagande catholique, est de nature à vulgariser la connaissance des mystères, des privilèges et des vertus de l'auguste Vierge Marie. Cet opuscule suit aussi l'ordre chronologique, mais au lieu de nous faire entendre les orateurs contemporains, il se fait l'écho des Saintes Écritures et des Pères ; c'est le passé, c'est la tradition qui vient nous instruire, et à ces témoignagnes nous reconnaissons que les voix éloquentes de notre siècle ne parlaient pas autrement que les voix autorisées des Pères et des Docteurs. Recueillons avec joie et amour toutes ces louanges ; mêlons-nous à ce concert de filial hommage et saluons dans Marie la Reine du ciel et de la terre, la Mère de Dieu et la Mère des hommes.

— Marie a été aussi invoquée sous mille autres vocables. Le R. P. Laborde se plaît à la considérer aujourd'hui comme *Patronne des études*. Son livre s'adresse spécialement à la jeunesse chrétienne ; il lui apprend comment Dieu a illuminé Marie et comment Marie illumine le monde intellectuel ; il la presse de demander avec confiance à Marie le progrès dans les études, parce que la science peut et doit fortifier et augmenter la piété, parce que la science est un instrument efficace de la gloire de Dieu ; il énumère les conditions à l'efficacité de notre prière, le travail, la pureté, l'humilité ; enfin il relate plusieurs faits qui viennent corroborer cette doctrine. Il est à désirer que la jeunesse chrétienne lise ces pages remplies de tant d'aperçus élevés et de tant de conseils pratiques. D'elle dépend l'avenir de la société, et il importe qu'elle soit sérieusement formée à la piété ; il faut qu'elle soit bien convaincue que la piété, loin de nuire au progrès dans la science, le favorise et le développe, et que Marie est non seulement dispensatrice de la grâce, mais aussi « illuminatrice » des intelligences. F. Chapot.

BEAUX-ARTS

1. *La France artistique et monumentale*. T. II. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de 207 p. et 25 héliograv., 25 fr. — 2. *La Peinture en Europe. Le Musée national du Louvre*, par G. Lafenestre et Eug. Richtenberger. Paris, Librairies-imprimeries réunies, s. d., in-8 de xvi-379 p., cartonné, 10 fr. — 3. *Études d'art et d'histoire. L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin*, par Henry Lemonnier. Paris, Hachette, 1893, in-16 de vii-420 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Artistes célèbres. Philippe et Jean-Baptiste de Champaigne*, par A. Gazier. Paris, Librairie de l'art, s. d. (1893), in-8 de 115 p., illustré de 55 grav., 3 fr. 50. — 5. *Les Artistes célèbres. Les Moreau*, par Adrien

MOUREAU. Paris, Librairie de l'art, 1893, in-8 de 147 p., illustré de 105 grav., 4 fr. 50. — 6. *Les Artistes célèbres. Les Cochin*, par S. ROCHEBLAVE. Paris, Librairie de l'art, 1893, in-8 de 224 p., illustré de 127 grav. dans le texte et 15 hors texte, 7 fr. — 7. *Le Dessin et la peinture*, par EDOUARD CUYER. Paris, J. B. Baillière, 1893, in-16 de 304 p., cartonné, 5 fr. — 8. *La Porcelaine*, par GEORGES VOGT. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-8 de 304 p., broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 4 fr. — 9. *La Peinture espagnole*, par PAUL LEFORT. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-8 de 304 p., cartonné, 4 fr. 50. — 10. *Les Chefs-d'œuvre de l'art moderne ; son passé, son présent, son avenir, Revue illustrée*, par A. PELLISSIER. Paris, Laurens, 1893, in-8 de 264 p., 6 fr. — 11. *Propos artistiques accompagnés de commentaires*, par HENRI VUAGNEUX. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-16 de XIV-367 p., 3 fr. 50. — 12. *La Vie artistique*, 2e série, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, Dentu, 1893, in-16 de 395 p., 5 fr. — 13. *Impressions de Hollande. Petits Maîtres*, par ÉDOUARD ESTAUNIÉ. Paris, Perrin, 1893, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 14. *Charlet et son œuvre*, par ARMAND DAYOT. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, gr. in-8 de 123 p., 7 fr. — 15. *Un Peintre romantique, Théodore Chassériau*, par ALBERT CHEVILLARD. Paris, Lemerre, 1893, in-8 de 323 p., 7 fr. 50. — 16. *Les Artistes célèbres. Les Frères Van Ostade*, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Paris, Librairie de l'art, 1893, in-8 de 110 p., illustré de 65 grav., 3 fr. 50. — 17. *Carpaccio, son temps et son œuvre*, par P. MOLMENTI. Venise, F. Ongania, succ. M. Fontana, 1893, in-8 de 123 p., 6 fr.

1. — La collection entreprise l'an dernier sous le titre : *La France artistique et monumentale*, par la Société de l'art français, compte aujourd'hui un second volume non moins intéressant que le premier. C'est une intelligente façon de mettre en lumière nos richesses monumentales, que de confier à des spécialistes autorisés, à des savants de mérite, une partie distincte de l'œuvre commune, qu'ils peuvent traiter avec une compétence et un soin particuliers. Ces courtes monographies, qui en résument parfois un grand nombre d'autres, empruntent une partie de leur valeur à cette distribution, faite suivant les goûts et les études de chaque collaborateur, et la variété de ton, de méthode même de chaque travail, rompt la monotonie de la lecture. Le morceau capital de ce volume : *Le Louvre*, a été écrit par M. Kæmpfen, à qui les visiteurs de notre grand musée national doivent les sobres et précises notices récemment installées dans chacune des salles, et qui en font connaître l'histoire et l'ancienne destination. Les recherches faites pour ce long travail se présentent ici résumées sous une forme vive et pittoresque dans la partie historique et anecdotique. La description qui suit des principaux musées installés aujourd'hui dans le vieux Louvre royal constitue une orientation sommaire dans nos trésors d'art. On peut se plaindre qu'à un si vaste sujet n'aient été réservées que cinquante pages, mais on doit admirer en même temps le travail de condensation vraiment extraordinaire auquel l'auteur a dû se livrer, pour accumuler dans son texte les détails précis et parfois arides, sans jamais cesser d'être agréable à suivre. Le tirage à part d'une notice de ce genre, qui nous manque, rendrait aux étrangers qui visitent le Louvre, et plus encore aux Parisiens qui le connaissent si mal, un réel service. Je ne puis analyser en détail la part de chacun des collaborateurs. Le Moyen âge et la Renaissance sont représentés par *le Mont Saint-Michel* de M. Corroyer, avec les excellents plans que l'on

connaît; *les Monuments religieux de Rouen*, par M. de Fourcaud; *le Château et les édifices civils d'Angers*, par M. Henri Jouin; *le Château d'Amboise*, par M. Palustre; *le Château de Fontainebleau*, par M. Émile Molinier; l'époque moderne ne compte qu'une courte notice de M. de Lostalot sur *le Palais de la Légion d'honneur*. Je disais que la méthode de chaque auteur était différente; M. Palustre, par exemple, cite ses sources et met des notes au bas des pages; M. Molinier s'en abstient, mais on sait que l'historien très documenté de Fontainebleau peut, malgré cela, nous inspirer toute confiance, et que sa notice n'en a pas moins un réel caractère de nouveauté. M. Havard, sans collaborer cette fois de sa plume, a dirigé l'exécution artistique de ce volume, qui fait vivement désirer ceux qui doivent suivre.

2. — *La Peinture en Europe* est également une de ces entreprises artistiques de longue haleine, qui semblent se multiplier de notre temps et répondre à un besoin nouveau du public cultivé, porté de plus en plus vers l'histoire de l'art. *Le Musée national du Louvre* en forme le premier volume, dont il a été fait une édition anglaise; il est dû à la collaboration de MM. Georges Lafenestre, conservateur du département de la peinture au Louvre, et de M. Eugène Richtenberger. C'est un véritable catalogue raisonné des principales œuvres peintes exposées dans les galeries, qui ne laisse de côté que les œuvres secondaires ou d'authenticité douteuse, réunies d'ailleurs à la fin dans un index sommaire très complet. Pour toutes les œuvres notables sont réunies les indications essentielles sur l'histoire du tableau, les dimensions, les reproductions gravées, les prix de vente, etc. Le classement suivi n'est ni alphabétique ni par écoles; c'est l'ordre même de l'itinéraire du visiteur, ce qui rend le volume d'un usage plus facile. On annonce comme devant paraître assez rapidement les musées de Florence et des environs, puis ceux des musées français de province et des diverses régions d'Europe. Une centaine de petites gravures, dues aux clichés de la maison Braun, servent au même usage que les reproductions qui ornent depuis longtemps les catalogues de la plupart des musées étrangers, et dont l'équivalent manquait pour le Louvre. L'amateur a désormais en main un mémento sûr et complet, dont il a eu souvent jusqu'à présent à regretter l'absence. Le visiteur ordinaire y trouve un guide pratique, qui le dirige commodément et simplifie sa marche dans un musée riche en chefs-d'œuvre et qui serait incomparable s'il était moins encombré.

3. — Le livre de M. Lemonnier sur *l'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin* appartient à un genre spécial, fait d'esthétique raffinée et d'érudition très précise et qui demande des qualités rares. Il faut se mettre exactement au point de vue d'une époque lointaine, se refaire l'imagination et, s'il est possible, l'âme même des aïeux, pour les bien comprendre, conserver en même temps, pour les bien juger,

tout l'avantage du recul de la postérité et toute la lucidité de la critique. M. Lemonnier possède ces qualités, et je ne fais nulle difficulté de reconnaître que son livre est un des meilleurs du genre. Il étudie l'art français avant le gouvernement personnel de Louis XIV, entre les dates approximatives de 1610 et 1660, époque particulièrement féconde dans l'histoire de notre peinture, puisqu'elle y compte des noms comme ceux de Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champaigne, Lesueur, etc., et qui n'eut guère moins d'activité (l'auteur l'établit victorieusement) dans le domaine de la sculpture, avec les Anguier, Sarrazin, Simon Guillain, Dupré et Warin. Le livre cherche à reconnaître jusqu'à quel point cet art, qui offre, parmi tant de divergences, tant de traits communs, s'explique à nos yeux par le temps et les mœurs, d'où viennent les doctrines esthétiques en honneur dans l'architecture, la sculpture et la peinture, et comment ces doctrines, héritées de « la Renaissance cosmopolite, » se sont trouvées modifiées par les institutions politiques, le mouvement religieux, la condition des artistes, enfin par les influences historiques nationales ou étrangères. Il y a abondance d'observations de détail, neuves et personnelles (telles sont celles qui regardent Lesueur, à propos de qui l'auteur aurait pu mentionner la reproduction des tableaux de la Grande-Chartreuse, dirigée par M. Zénon Fière, Lyon, Cote, 1888). On est renvoyé sans cesse aux livres, aux gravures, aux œuvres de nos musées et de nos églises. C'est ainsi qu'il convient de traiter aujourd'hui l'histoire artistique; le public qui s'y intéresse a besoin de ces continuelles indications documentaires, de ces renvois aux sources qui, dans l'espèce, sont les monuments. Ajoutons que M. Lemonnier sait écrire, ce qui n'est point commun, et qu'on trouvera autant de plaisir que de profit à recourir à son livre, quand on voudra comprendre et analyser pleinement le siècle de Corneille et de Descartes.

4. — Un artiste de cette glorieuse époque, qu'il serait puéril d'appeler encore, comme on l'a fait, une époque de transition, a eu, cette année même, une monographie dans la collection des *Artistes célèbres*. M. Gazier y a donné, sur *Philippe de Champaigne* et son neveu Jean-Baptiste, un livre court mais substantiel, enrichi de documents nouveaux et illustré de la reproduction de ces graves et sobres estampes qui nous rendent les images de prélats, grands seigneurs, savants, religieuses, et les tableaux de piété, qui constituent l'œuvre austère du peintre de Port-Royal. M. Gazier, qui a, comme chacun le sait, une tendresse particulière pour les jansénistes, a raconté la vie de leur peintre comme s'il ajoutait un portrait à la galerie de Sainte-Beuve.

5. — Moins d'un siècle s'est écoulé dans l'art français, et les idées, l'esthétique, la technique même, tout a changé. Que de générations semblent avoir vécu entre Philippe de Champaigne et Nicolas Cochin, dessinateur de Mme de Pompadour et graveur des fêtes de Louis XV! Et ce-

pendant, n'est-ce point la mère du brillant artiste, Marie-Magdeleine Hortemels, morte seulement en 1767, qui avait gravé en 1709, dans les sentiments d'un jansénisme fervent, la très rare suite des « Vues de Port-Royal ? » Je ne sais si M. Rocheblave a exactement débrouillé la question des origines de famille et des premiers travaux des artistes du nom de Cochin, et s'il n'aurait pas bien fait d'indiquer aux curieux d'atavisme l'activité d'une descendance qui n'a pas cessé d'être intellectuellement féconde. Mais il est aisé de constater qu'il a écrit sur Nicolas Cochin le vieux et sur Charles-Nicolas Cochin, dit Cochin le fils, et le plus célèbre de la dynastie, des chapitres pleins d'attrait et d'information. Orienté par avance dans une partie capitale de son sujet par son étude sur les doctrines d'art du comte de Caylus, il n'a eu, pour écrire la vie de Cochin, que l'embarras des documents et des renseignements de tout genre, littéraires, académiques, autobiographiques. Les lacunes qu'il a laissées étant volontaires, c'est à peine si je lui reprocherais l'omission d'un important dessin, fournissant une date et représentant Rouen en 1777, exposé au musée de cette ville. L'appendice contient une liste des lectures faites par Cochin aux Académies de Paris et de Rouen, les lettres d'anoblissement pour l'artiste et ses descendants, et des catalogues bibliographiques. Le texte et l'illustration, également soignés en ce volume, en font un tout complet et intéressant, une évocation de cette époque poudrée et pimpante. On remarquera pourtant des pages sérieuses sur l'esthétique de Cochin, sur son voyage d'Italie, sur sa campagne contre le style « rocaille, » sur le rôle énorme pris par lui dans l'art français, comme factotum de M. de Marigny et aussi comme secrétaire perpétuel et chef très autoritaire de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

6. — La monographie des Moreau fait un bon pendant à celle des Cochin, et c'est à présent le meilleur éloge que j'en puisse faire. Placé comme il l'est au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, l'auteur, M. A. Moureau, se trouve à la source même de la meilleure information sur le sujet ; il a écrit aisément un bon livre sur le dessinateur et le graveur qui est à nos yeux, pour l'époque de Marie-Antoinette, ce qu'est Cochin pour l'époque de Mme de Pompadour. Si son rôle extérieur fut moins considérable, on peut voir en lui un artiste plus sérieux et plus profond. Son grand ouvrage du *Monument du costume* reste une œuvre artistique de considérable importance, en même temps qu'une évocation très complète de la société française à la veille de la Révolution. Les éditeurs y ont largement puisé pour l'illustration du volume, ainsi que dans l'album de dessins inédits de Moreau conservé au Louvre. (Deux lapsus sont à corriger : le grand canal du parc de Versailles ne s'est jamais appelé « canal de Maintenon, » p. 41, et l'illumination pour le mariage du Dauphin est du 19 mai 1770, non du 16.) Il y a un autre

Moreau que celui que tout le monde connaît ; si la renommée et la séduction de son frère le font oublier, le nom seul que nous aimons à conserver à Moreau le jeune rappelle qu'il y eut Moreau l'aîné. Louis Moreau est un des premiers paysagistes français qui aient compris et rendu, avant ceux de notre siècle, la vérité pittoresque de la nature. Le biographe n'a rien pu ajouter malheureusement à ce qu'on sait de la vie de cet artiste modeste et original, qui disparaît pour la postérité dans la gloire de son frère.

7. — Ces hommages répétés à nos merveilleux dessinateurs français du XVIIIe siècle, longtemps dédaignés à la suite de la réaction classique de l'école de David, attestent que l'art n'a pas toujours besoin des grands moyens pour produire des effets durables, puisque le crayon léger d'un Cochin ou d'un Moreau suffit à immortaliser un nom. M. E. Cuyer, dans un livre très aride et tout hérissé de figures géométriques, nous enseigne à son tour, avec moins de grâce que les ouvrages précédents, la même doctrine. Il traite d'abord du dessin linéaire géométrique, puis du dessin géométral et du dessin perspectif ; il s'occupe ensuite de la représentation d'objets obtenue sans le secours des instruments de précision ordinaires : c'est la « perspective d'observation, » dont les applications sont nombreuses, puisqu'elle constitue proprement le dessin. Ce n'est qu'en appendice, pour ainsi dire, et en donnant la première place aux lois physiques et à la chimie des couleurs, que l'auteur décrit les différents procédés de peinture : pastel, aquarelle, gouache et huile. C'est un livre technique et utile qu'il faudrait faire lire, pour les épouvanter, aux jeunes demoiselles qui veulent se livrer aux beaux-arts.

8. — Un manuel artistique sur *la Porcelaine* a pris place dans la série que le public continue à appeler la « Collection Quantin. » Il est dû à M. G. Vogt, directeur des travaux techniques à la manufacture de Sèvres, et fait pendant à *la Faïence* de feu Th. Deck, qui fut aussi de la maison. La division du volume est en deux parties très inégales : la première traite de l'histoire, la seconde et la plus étendue, des procédés de fabrication. L'histoire artistique et technique de notre manufacture nationale tient une place prépondérante, tout à fait démesurée même, si on se met au point de vue de l'équilibre du livre ; mais la masse des lecteurs français ne s'en plaindra guère, l'ancienne porcelaine de notre pays ayant été à peu près uniquement centralisée à Sèvres. De plus, s'il est vrai que chaque écrivain ne parle très bien que du sujet toujours restreint qu'il connaît à fond, M. Vogt, faisant « son » livre, a fait un très bon livre. On y trouve la suite des marques de Sèvres et des principales fabriques étrangères.

9. — La même collection nous apporte *la Peinture espagnole*, de M. Paul Lefort. Le manuel sort tout à fait de l'ordinaire des ouvrages de ce genre. C'est un travail de première main, d'un intérêt considérable

par la méthode et par le sujet. Si les admirables écoles espagnoles sont moins populaires que d'autres, c'est qu'on ne possède leur histoire que fragmentée, que morcelée en monographies, sans vues générales qui permettent d'en embrasser l'ensemble. M. Lefort, après s'être préparé à combler cette lacune par ses livres sur Vélasquez, Murillo et Goya, et avoir consacré une partie de sa carrière en recherches d'archives et en observations de musées, a établi pour la première fois un cadre logique et critique dans lequel se groupent d'elles-mêmes l'histoire et la description des œuvres picturales de l'Espagne, depuis la décoration des manuscrits jusqu'aux peintures de nos jours. Nous devons le remercier d'avoir ainsi résumé pour nous tant de travail et d'études.

10. — M. Pélissier embrasse un sujet singulièrement vaste dans un cadre singulièrement petit, quand il écrit deux cent cinquante pages parsemées d'illustrations sous ce titre : *Les Chefs-d'œuvre de l'art moderne : son passé, son présent, son avenir.* Le premier art chrétien, l'art du moyen âge, celui de la Renaissance et des derniers siècles, l'art du présent lui-même sont passés rapidement en revue, toutefois sans sécheresse et avec une information très attentive, qui suppose chez l'auteur des connaissances assez rares chez un vulgarisateur. M. Pélissier dédie son livre à la mémoire d'Étienne Cartier, le biographe de Fra Angelico, dont il partage pleinement le point de vue catholique. Il fait avec raison découler des catacombes l'art moderne ; mais c'est à tort qu'il reproduit le médaillon en terre cuite du Sauveur trouvé au cimetière de Sainte-Agnès et qui est reconnu depuis longtemps l'œuvre d'un faussaire. Ce faux, qui a trompé Ingres, en trompe encore bien d'autres après lui, et il ne faut pas manquer l'occasion de protester contre une erreur aussi répandue et aussi grave, surtout quand on la trouve dans de bons livres.

11, 12. — On a fait un volume avec un recueil d'articles d'actualités artistiques du *Figaro* et autres journaux, dus à M. H. Vuagneux; ce sont des mémentos parfois bons à consulter sur les années 1886-1892. M. Eug. Müntz n'a pas dédaigné de faire une préface à propos des actes de vandalisme dénoncés par l'auteur et qui se continuent en France sous la double forme de la destruction et de la restauration.—D'un recueil analogue de M. Gustave Geffroy, *la Vie artistique*, dont j'ai déjà analysé la première série, se dégage toute une esthétique franche, vigoureuse et dépouillée de tout respect pour l'art officiel. Le ton est suffisamment donné par le titre du premier morceau, *le Bagne de l'idéal* (il s'agit de la villa Médicis). Le critique a, comme il le dit d'un de ses amis, le sculpteur Rodin, qui a jeté en frontispice une pointe sèche hardie, « la haine des recommenceurs, des restaurateurs, des professeurs d'esthétique, des despotes d'Institut. » Qu'on ne s'effraie pas de ces audaces : le modernisme d'un homme vraiment intelligent n'est

jamais dangereux. Cet ami des recherches nouvelles et de l'art en face de la vie se trouve (comme il est naturel, pour peu qu'on y réfléchisse) le plus respectueux et le plus ardent admirateur des chefs-d'œuvre du passé; on peut le voir, rien qu'en ce volume, par de très belles pages sur la Victoire de Samothrace, Holbein et Rembrandt.

13. — Les impressions de Hollande, de M. Estaunié *(Petits Maîtres)* ne feront pas oublier celles de Fromentin. Il s'agit d'Adrien Brauwer, Terburg, Franz Hals, Hobbema, Jean Steen, Gérard Dow, Pieter de Hooch et de la Dentellière, trop peu connue du grand public, qui seule représente au Louvre le délicieux maître de Delft, Van der Meer. M. Estaunié, en nous disant comment il a goûté ces maîtres de l'intimité et de la vie, s'efforce, très visiblement, de n'être point ennuyeux, et il y réussit. Mais il met trop d'affectation à dédaigner les « dates et discussions au sujet des grimoires archéologiques; » cette érudition, dont il fait fi, nécessite plus d'efforts et sert plus utilement la cause de l'art que les plus spirituelles chroniques; il doit savoir mieux que personne s'il est indifférent, par exemple, de connaître que P. de Hooch est né en 1628 au lieu de 1643, comme on l'a cru, et qu'il a pu fréquenter l'atelier de Rembrandt; c'est par les « grimoires » patiemment étudiés qu'on apprend ces choses-là. Je trouve aussi que l'auteur parle bien légèrement des idées de Taine sur l'influence des milieux dans la production artistique, idées qui trouvent précisément en Hollande une de leurs bonnes justifications.

14. — Vingt pages de M. Dayot sur *Charlet* racontent brièvement, mais de façon suffisante, la vie et la carrière du maître de Raffet, sur qui le même auteur faisait, l'année dernière, et avec bon accueil des amateurs, une publication tout à fait semblable. Cette notice sert d'introduction à un album reproduisant, au nombre d'une centaine environ, les principales œuvres de Charlet; il résume d'une façon commode l'œuvre considérable du créateur des « grognards » et de la lithographie militaire, œuvre qui ne compte guère moins de onze cents pièces. Le recueil a été publié à l'occasion de l'exposition organisée par la Société des artistes lithographes français en vue d'un monument projeté à la mémoire de Charlet.

15. — Théodore Chassériau ne fut pas un « petit maître, » au sens où on entend le terme, car il a constamment visé la grande peinture; ce sont précisément les fragments d'une décoration monumentale, déplorablement abandonnée à la ruine dans la Cour des Comptes incendiée, qui ont rappelé l'attention sur son nom un peu oublié de nos jours. La même circonstance a engagé M. Valbert Chevillard à lui consacrer un volume. Chassériau livra, aux côtés de Delacroix, la grande bataille de la peinture romantique, et tint dans la mêlée une place courageuse qu'il était juste de rappeler. Des documents de famille ont aidé le biographe dans

sa tâche, notamment des lettres de l'artiste, écrites de Rome en 1840, alors qu'il faisait le portrait assez peu connu du P. Lacordaire, qui appartient à M. le comte de Vauvineux. L'illustration comporte quatre portraits de Chassériau à différents âges; deux au moins semblent peu utiles et eussent été avantageusement remplacés par quelque reproduction de l'œuvre de l'auteur du *Tepidarium*. Un catalogue très attentif clôt le volume. M. Chevillard écrit bien; mais il me permettra de dire que ce qu'on lit avec le plus d'intérêt dans son livre, ce sont encore les feuilletons colorés que Théophile Gautier consacra régulièrement aux travaux de son ami et qu'on a très grand plaisir à trouver réunis.

16. — J'ai à signaler en terminant deux monographies de peintres publiées en français par des écrivains étrangers. La première est consacrée par Mlle Marguerite Van de Wiele aux frères Adriaan et Izaak Van Ostade, deux des peintres de la vie populaire néerlandaise, qui vécurent à l'époque la plus opulente de la Hollande. L'auteur, connu comme conteur et romancier, a mis de la vie et de la couleur dans ce livre, d'ailleurs fort érudit, où sont étudiés de près la carrière des deux artistes de Harlem et le milieu où ils ont exercé, avec des tempéraments très différents, d'égales facultés d'observation.

17. — Le second ouvrage, demandé depuis longtemps par le public qui s'intéresse à la Renaissance, nous reporte à l'âge d'or de l'art italien, à cette période incomparable peut-être qui comprend la fin du xve siècle et les premières années du siècle suivant. C'est exactement l'époque où a travaillé Vettor Carpaccio, et son biographe, M. Pompeo Molmenti, fait sentir, dans une introduction excellente, en quelles conditions exceptionnellement favorables se trouvait alors la société vénitienne pour produire et soutenir l'œuvre du grand artiste. Le livre aurait pu former un volume richement illustré de photogravures, auxquelles se prêtent à merveille les tableaux de Carpaccio, et constituer ainsi, avec le texte de l'auteur, un monument exquis d'art vénitien. La maison Organia de Venise s'est contentée d'en faire un livre élégant, de lecture agréable à l'œil, et où n'est pas excessive l'incorrection typographique, si cruelle parfois en Italie quand il s'agit de textes français, et si semblable d'ailleurs, il faut le dire, à celle que trouvent chez nous les textes italiens. M. Molmenti est un des écrivains de la Péninsule les plus connus hors de leur pays, et a notamment pris une place remarquable dans la littérature internationale, par sa collaboration aux revues d'art françaises et par son *Histoire de la vie privée à Venise*, dont il a également écrit le texte en notre langue. L'historien de la ville des doges n'a pas été moins bien inspiré dans la monographie d'un des plus grands parmi ses peintres. Carpaccio est un de ceux qui attachent le mieux la sympathie; artiste primitif encore par certains côtés de sa nature, il a su déjà, avant la puissante génération de ses compatriotes du xvie siècle, faire vivre,

dans ses pittoresques toiles religieuses, la Venise glorieuse de son temps; il a aussi, suivant un mot très juste de M. Pérate, « ébauché par avance, dans ses petits tableaux si équilibrés, si savants, la composition ample du Titien, le décor somptueux de Véronèse. » Les lecteurs de M. Molmenti seront heureux d'étudier avec lui cet admirable maître.

NOLHAC.

THÉOLOGIE

Pour lire au foyer conjugal. Les Mariages écrits au ciel, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1892, in-18 de 331 p.—Prix : 2 fr. 50.

M. l'abbé Henry Bolo a écrit un livre intitulé : *Du Mariage au divorce*, dont nous avons parlé en son temps, en lui donnant les éloges qu'il méritait, mais non sans faire quelques réserves nécessaires. C'était original, verveux, hardi, plein d'excellentes intentions, pas toujours suivies de bons effets, au demeurant un début plein de promesses. Ce livre a été l'objet de diverses critiques, qui ont vivement blessé l'auteur, peu endurant de sa nature, semble-t-il, car il emploie les quatre-vingt-treize premières pages de son nouveau livre à y répondre. Cette réponse a toutes les allures d'un vert pamphlet, et peu s'en faut qu'il ne s'arme contre les jésuites, coupables de l'avoir trop peu admiré, des verges brisées de Pascal. En somme, malgré le talent de l'auteur, cet Avant-propos est assez déplaisant et l'auteur eût bien mieux fait de ne pas l'écrire, ou d'y mettre un peu moins d'emportement, ou tout au moins de le faire beaucoup plus court, car cela dispose assez mal le lecteur à bien apprécier le reste du livre. Je ne serais pas étonné du tout, ce que j'ignore du reste, qu'il eût nui à son succès. On n'aime pas dans les livres ces allures batailleuses, surtout quand ce sont des frères que l'auteur y traite ainsi en ennemis.

Aussi je conseillerai très nettement au lecteur chrétien de sauter par-dessus l'Avant-propos, ou tout au moins de ne le lire qu'après le livre, lequel y gagnera. Comme dans le précédent, il y a bien en ce volume quelques excès de forme, c'est sans doute l'effet du mirage, comme dans *Tartarin ;* mais, somme toute, il est éloquent, plein de vues originales et d'un tour imprévu et très personnel ; bref, il se lit avec plaisir et profit, soit qu'il célebre l'amour chrétien, l'apostolat conjugal, le foyer chrétien, les vieux ménages et la viduité chrétienne, soit qu'il flagelle les vieux garçons qui, à la vérité, ne sont pas tous aussi noirs que cela, et qu'il s'attaque au commandement promulgué jadis d'une voix brutale par M. Dumas fils : *Tue-la !* Ce livre me confirme dans mon opinion première sur M. l'abbé Bolo : il a beaucoup de talent. L'expérience et aussi la critique aidant, il acquerra ce quelque chose de charmant, d'insinuant et de doux, qui, mieux que l'amertume et même

l'éloquence de la satire, force la porte des âmes. Ce jour-là, il se rendra compte de l'utilité des contradicteurs et il n'écrira plus de longs Avant-propos pour les maudire. P. TALON.

SCIENCES ET ARTS

La Morale dans l'histoire. *Étude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours,* par RENÉ LAVOLLÉE. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de IV-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'existence de l'humanité est-elle abandonnée au hasard ou obéit-elle à des lois immuables ? Les événements dont l'ensemble constitue la vie d'une nation sont-ils l'œuvre de la fatalité ou celle de la Providence divine? Tel est le problème que M. Lavollée s'est proposé d'étudier en analysant successivement les principaux systèmes de philosophie de l'histoire, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et en montrant ce qu'il y a de plus sage et de meilleur en chacun d'eux. Le temps où l'on voit « la civilisation aboutissant à l'armement universel, la fraternité humaine préparant d'effroyables tueries, la force brutale triomphant et affirmant son droit, l'immoralité et la sottise au pinacle et les justes causes seules écrasées, » semble mal choisi pour résoudre une pareille question, et l'homme déçu dans ses plus légitimes espérances se trouve, semble-t-il, tout disposé à croire ceux qui nient la raison immanente et la loi cachée de l'histoire. M. Lavollée trouve dans ce découragement qui saisit la génération actuelle une raison de plus d'aborder la question de la philosophie de l'histoire, car sa conclusion sera que, malgré des temps d'arrêt et des apparences momentanées de recul, l'humanité marche dans une voie de progrès et que Dieu sait toujours faire sortir le bien du mal.

Dans une première partie de son ouvrage, il passe en revue l'antiquité, représentée par les grands noms de Platon et d'Aristote ; le moyen âge, par Érigène Scot, Abailard, Amaury de Bène et saint Thomas d'Aquin ; la Renaissance, par Machiavel, Pomponazzi, Bodin, Giordano Bruno et Campanella. La deuxième partie, beaucoup plus développée, embrasse les trois derniers siècles, et à l'étude de Bossuet et de Leibnitz succède celle de Vico, de Montesquieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Turgot, de Herder et de Condorcet. Au XIXe siècle, l'auteur distingue l'école catholique personnifiée dans Bonald, Maistre, Ballanche et Schlegel; l'école allemande de Lessing, de Kant, de Gœthe, de Fichte, de Schelling et de Hegel, et enfin les écoles contemporaines qui se divisent en spiritualistes, positivistes et transformistes. Dans une conclusion qui ne comprend pas moins de cinquante-deux pages, M. Lavollée nous indique le degré d'avancement où est parvenue la philosophie de l'histoire.

Contre les sceptiques qui refusent aux spéculations historiques le ca-

ractère scientifique, il établit d'abord que la philosophie de l'histoire, pour n'avoir pas la certitude des sciences exactes, n'en possède pas moins une existence propre et distincte, ayant des lois fixes et un objet nettement défini : la recherche de la part de l'auteur dans les phénomènes passagers et contingents dont se compose la vie de l'humanité. Les peuples, en effet, ne se développent-ils pas tous d'une manière identique? Dans la barbarie à leur berceau, ils grandissent et se développent par la lutte et dans la pauvreté ; les conquêtes leur procurent la richesse et celle-ci les mène tôt ou tard à une décadence, qui, en s'accentuant de plus en plus, permet un jour à une nation plus jeune et plus vigoureuse d'absorber la nation vieillie et de perpétuer les conquêtes dont elle a enrichi le trésor commun de la civilisation.

L'auteur nous montre ensuite que l'histoire, « auxiliaire et avant-coureur de la justice de Dieu, » ne peut remplir le magnifique rôle qui lui est réservé que si elle trouve un appui dans la philosophie. Le désintéressement et l'impartialité ne se trouvent pas toujours dans l'historien, dont la passion risque d'égarer le jugement sur les faits auxquels il a été mêlé et qui le touchent de près, tandis que le philosophe a ses coudées franches pour fixer des principes et dégager les causes qui se cachent sous les effets. Sa mission est singulièrement élevée : appliquant les règles éternelles de la morale aux faits historiques, il prend en main la cause de l'opprimé, flétrit le coupable qui a triomphé, et son œuvre peut véritablement être appelée la « conscience du genre humain. »

La philosophie de l'histoire n'a pas atteint son complet développement. Cependant à travers la diversité des systèmes se dégagent certains principes fondamentaux incontestés, tels que l'absence de hasard dans l'enchaînement des faits, l'unité du genre humain, la continuité des événements et des êtres, la perfectibilité de l'homme. La philosophie de l'histoire n'a pas seulement une logique qui lui fait déterminer les lois qui président à la succession des événements, mais encore une morale qui juge du mérite ou du démérite des actes humains, suivant leur conformité ou leur opposition à la loi générale du progrès.

Tel est, analysé dans ses grandes lignes, l'ouvrage de M. Lavollée, écrit dans un style mâle, élevé et empreint d'un caractère sincèrement religieux. Notre seul regret en le lisant a été de ne pas y trouver nettement exposées les idées personnelles de l'auteur sur la philosophie de l'histoire.

ALBERT ISNARD.

Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation. *Organisation, méthode, qualités du professeur; appendice bibliographique*, par l'abbé CH. DEMENTHON, professeur de philosophie au séminaire de Meximieux. Paris, Poussielgue, 1893, in-12 de XVII-482 p. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Dementhon est « l'homme d'une question ; » et, en consta-

tant ce fait, j'entends le louer sans réserve. Car la question qui le préoccupe est capitale et il s'applique à la résoudre avec tout son esprit, qui est juste et éclairé, et tout son cœur, qui est vraiment sacerdotal.

Il s'est bien rendu compte d'une des raisons qui rendent si critique la situation de l'Église de France ou, si l'on veut, qui rendent si précaire l'état de la foi catholique dans notre pays. Le *diminutae sunt veritates* est un des maux, le plus grand peut-être, de la génération présente, et pourtant, des milliers de jeunes gens sont instruits et élevés dans nos maisons ecclésiastiques. L'explication de ce fait est assez facile : si l'on considère en effet la façon dont l'enseignement religieux proprement dit est distribué à la jeunesse destinée aux carrières libérales, on n'aura pas de peine à se rendre compte de son insuffisance et de sa mauvaise organisation. Il y a là évidemment quelque chose à faire, et quelque chose de grand. Aussi comprendra-t-on sans peine qu'un prêtre, éducateur zélé et distingué, se soit senti pressé de dire sur ce point toute sa pensée, de la dire sous plusieurs formes et toujours en la précisant et en la fortifiant. Trois fois de suite notre auteur est revenu à la charge : dans un article de revue, dans un petit volume déjà plus développé, enfin dans le gros livre dont je parle maintenant.

Sur quelques points particuliers, insignifiants en somme, on pourrait différer d'avis avec lui ; sa bibliographie, d'ailleurs bien utile, serait susceptible d'améliorations. Il le reconnaît lui-même et appelle, avec une simplicité d'accent très sincère, les critiques de ses confrères de l'enseignement, auxquels son livre est essentiellement destiné. Mais je n'ai ni le temps ni la place nécessaires pour entrer ici dans ces menus détails. J'aime mieux louer largement ce beau livre et lui souhaiter un succès dont profiteront les âmes des jeunes gens. L'œuvre est d'une belle venue, toute vibrante d'un souffle généreux, tout enflammée d'ardeur sacerdotale. Et avec cela, dès les premières pages et jusqu'à la fin, on sent qu'on est en face d'un esprit juste, clair, très cultivé, respectueux de la tradition ecclésiastique, en même temps que bien ouvert aux choses de ce temps et connaissant à fond les vrais besoins, les aspirations légitimes, les maux de la société française contemporaine.

Une analyse tout à fait sommaire du livre de M. Dementhon dira à nos lecteurs ce qu'ils y trouveront. Dans l'*Introduction*, la situation de l'enseignement religieux dans les collèges et ses causes sont nettement précisées. Dans la première partie, l'auteur traite de l'*Organisation de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation*. Au point de vue de son *Objet essentiel*, il doit avoir trois degrés, selon M. Dementhon : l'explication littérale du catéchisme, puis une exposition raisonnée du christianisme tout entier, enfin un cours élémentaire d'apologétique. Sous la rubrique : *Objet accessoire de l'enseignement religieux*, nous avons d'excellents articles sur les leçons complémentaires de liturgie,

d'histoire sainte et d'histoire ecclésiastique. Un troisième chapitre nous fournit des directions pratiques bien entendues sur le *Programme* à suivre dans chaque division et dans chaque classe.

La *Méthode* est exposée dans les deux chapitres de la seconde partie. Le premier indique les *Moyens de rendre plus utile l'enseignement de la religion :* action personnelle du professeur, choix des questions, des preuves, des objections; manuels; travail personnel des élèves. Dans le second, nous trouvons les *Moyens de rendre plus intéressant l'enseignement de la religion :* ici encore et avant tout, l'action du maître à laquelle rien ne peut suppléer, puis, exposé avec une modération pleine de sagesse, tout ce qui regarde les « petites industries » du zèle, les histoires édifiantes, les images, etc.; enfin, les qualités de style que doivent avoir les manuels.

La troisième partie a pour objet les *Qualités du professeur d'instruction religieuse dans les maisons d'éducation.* Il n'est pas un prêtre, quel que soit son ministère, quelle que soit sa situation, qui ne puisse tirer grand profit de ces pages enflammées sur la *Science*, la *Piété*, le *Zèle.* Ici encore beaucoup d'observations excellentes, présentées sous une forme attrayante et avec une conviction communicative. On voit que tout cela a été vécu avant d'être écrit.

La conclusion se résume en cette formule : « Mettre à profit la liberté relative de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation chrétienne pour en améliorer l'organisation et la méthode. » Ces termes sont fort généraux, il est vrai; mais le livre entier nous donne les moyens de les appliquer d'une façon vraiment actuelle et concrète.

Vient enfin l'appendice bibliographique, qui pourra être fort utile au plus grand nombre des professeurs de religion. Il appelle, comme je l'ai fait entendre plus haut, quelques améliorations qui, certainement, viendront en leur temps. Ajoutons que, dans le corps de l'ouvrage, M. Dementhon a su mettre à leur place les indications relatives aux manuels destinés aux élèves de chaque cours d'enseignement religieux.

J'ai vu avec plaisir, au frontispice du *Directoire*, qu'il fait partie des publications de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*. Voilà déjà une sérieuse garantie pour sa large diffusion. Puisse-t-il être apprécié comme il le mérite par tous les maîtres catholiques, car les moyens d'action qu'il indique me semblent tout à fait efficaces, et il est grand temps qu'on les emploie.

ERNEST ALLAIN.

Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Rapport présenté par la commission de statistique à M. le ministre de l'instruction publique sur les résultats des laïcisations scolaires. Paris, Imprimerie nationale, 1891, gr. in-8 de XIX-181 p.

La partie essentielle de ce fascicule est le relevé par départements et

par communes des laïcisations d'écoles primaires et d'écoles maternelles déterminées, du 1er janvier 1879 au 1er mars 1888, par l'arrêt du conseil d'État du 9 décembre 1879, la loi du 28 mars 1882 et celle du 30 octobre 1886. Ce tableau, qui remplit les pages 1-148, donne en même temps les résultats de ces laïcisations. Il est très clairement établi, mais on comprendra qu'il est impossible à un particulier d'en vérifier directement tous les chiffres. D'ailleurs le rapporteur de la commission, M. Levasseur, veut bien nous apprendre que cette enquête a prêté à force discussions dans son sein, que certains détails étaient difficiles à admettre ou à concilier, qu'au surplus « la statistique ne peut prétendre à un tel degré de précision, qu'elle enregistre à quelques unités près tous les mouvements de la population scolaire. » Dont acte.

Prenons pourtant les chiffres qu'on nous donne et examinons le résumé fourni par le tableau récapitulatif des pages 154-155.

Il en résulte que dans la période décennale qu'il embrasse, 5,046 écoles publiques congréganistes ont été laïcisées; 2,839 écoles libres chrétiennes ont été fondées pour leur faire concurrence.

Avant la laïcisation, les 2,839 écoles publiques congréganistes réunissaient 455,136 élèves. Malgré l'application rigoureuse de l'obligation et de la gratuité, leur nouveau personnel laïque n'en a rassemblé que 303,285. En revanche, les écoles libres concurrentes en ont 354,473, et Dieu sait les entraves apportées à leur fondation et à leur fonctionnement! Dieu sait aussi le nombre des familles que la situation dépendante de leurs chefs contraint à envoyer leurs enfants aux instituteurs officiels!

2,207 écoles laïcisées n'ont pas eu à subir la concurrence de nos fondations libres, soit en raison de la faible population des communes où elles se trouvaient, soit par défaut de ressources et de zèle chez les catholiques. Or, chose remarquable, dans ces conditions, la fréquentation scolaire, en dépit des lois, n'a pas progressé dans les communes visées par la statistique prescrite, et de 193,688 inscriptions elle est tombée à 192,678. Je ferai observer ici que par une singulière distraction des typographes et des correcteurs, on lit dans le document officiel 912,678 au lieu du total réel de l'addition : 192,678.

Tels sont les résultats qu'ont obtenus les promoteurs de la politique scolaire de la troisième République, en grevant le budget de plusieurs centaines de millions, en imposant, en outre, à d'innombrables contribuables les subventions fort grosses qu'ils doivent recueillir entre eux pour procurer à leurs enfants l'éducation chrétienne.

Tout ceci démontre assez clairement qu'en somme la majorité du pays n'est pas, dans la pratique journalière de la vie, du même sentiment que les jours d'élection.

En appendice, on trouvera dans notre brochure un tableau des laïcisations opérées du 1er novembre 1886 au 31 octobre 1890. 808 ont été

effectuées obligatoirement, par l'application rigoureuse des lois scolaires; 1,197 ont été effectuées facultativement par l'administration, dont 731 « d'office, » c'est-à-dire en dehors des municipalités ou malgré elles.

On le voit, la *Statistique des laïcisations* est instructive, tristement instructive souvent; et il serait tout à fait nécessaire que les promoteurs-nés de l'enseignement chrétien, je veux dire les supérieurs ecclésiastiques et ses promoteurs volontaires des comités diocésains et paroissiaux, l'étudiassent avec soin. Ils verraient ce qui reste à faire et seraient encouragés à l'accomplir par les résultats acquis dans les départements et les communes où l'on a su lutter.

Le rapport qui précède les tableaux statistiques est quelque peu obscur. Je ne prétends pas que les commissaires aient voulu expressément qu'il en fût ainsi. Mais la matière était si complexe et le caractère de la publication si manifestement officiel! X.

La Lutte des races, par Louis Gumplowicz, professeur à l'Université de Graz. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de IX-381 p. — Prix : 7 fr.

Les Luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives, par J. Novicow. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 752 p. — Prix : 10 fr.

La question des races, qui est examinée sous quelques-uns de ses aspects, mais non épuisée dans ces onze cents pages, domine toute la science sociale et la philosophie de l'histoire. Les deux ouvrages se complètent et se corrigent un peu l'un l'autre. M. Gumplowicz étudie surtout le passé pour en dégager une loi fatale, et ne jette un regard sur l'avenir que pour nous annoncer, avec un parfait dédain de l'optimisme banal, le perpétuel sectionnement de l'humanité en races hostiles, et la perpétuité de la guerre. M. Novicow s'occupe surtout des temps qui se préparent, de l'ordre nouveau vers lequel tend l'évolution de notre espèce, des conditions futures de la lutte entre les races et du caractère pacifique que lui donneront les progrès économiques et intellectuels. Malheureusement, les deux auteurs se ressemblent par le mépris transcendant qu'ils témoignent à la Bible et à toutes les conceptions théologiques.

L'ouvrage de M. Gumplowicz peut se résumer en deux thèses capitales, dont la seconde me semble très propre à détruire la première. Après avoir, dans un premier livre, esquissé sa philosophie de l'histoire, qui est le déterminisme absolu appliqué à l'évolution humaine, sans la moindre place laissée à la liberté, l'auteur consacre les deux livres suivants à défendre le polygénisme. A l'appui de ce système, qui a été soutenu en France par Gobineau et Broca, il ne paraît pas avoir apporté d'arguments bien nouveaux ni bien convaincants. Constater qu'à l'aurore des temps historiques nous trouvons des groupes très dif-

férents par le langage, la religion et même la structure physique, ne prouve pas grand'chose, puisqu'au delà s'étendent les temps préhistoriques, certainement assez longs pour avoir permis aux descendants d'une même souche de se diversifier profondément. Les deux derniers livres de M. Gumplowicz montrent précisément que les races sont des formations historiques, toujours menaçantes ou menacées, toujours en lutte. Il en tire cette conclusion, que l'unité de l'espèce humaine n'est guère plus probable dans l'avenir que dans le passé, et que nos descendants sont condamnés, comme nos ancêtres l'ont été, à une guerre perpétuelle, sans grand progrès ni changement. Il refuse même (p. 63) d'admettre que le nombre des hommes sur la terre augmente. — Mais de ce fait de la formation des races humaines sous l'influence du milieu, fait certain, puisque nous le constatons en Amérique, où nous voyons se constituer une race nouvelle, les *yankees*, on peut tirer de tout autres conséquences, soit pour l'interprétation du passé, soit pour la prévision de l'avenir.

C'est ce que fait M. Novicow dans une œuvre qui est une véritable encyclopédie, mêlée de chimères et d'idées justes, d'aspirations généreuses et de préjugés injustifiables. Il ne s'attarde pas au problème obscur des origines. Il étudie comment se forment et luttent les groupes humains; il esquisse toute une philosophie de la concurrence qui est leur loi et qui pourrait devenir pacifique. Il montre bien que ce qui constitue une nationalité, c'est beaucoup moins la communauté ethnique que la communauté des idées, des sentiments, de la religion, entrainant, par un processus naturel, la communauté de langue et d'institutions. De là deux conséquences importantes. D'abord, il n'y a guère de race non assimilable, et chacune a son rôle, au moins transitoire, à jouer dans l'œuvre humaine. Pour l'auteur, ce qui maintient la race juive avec des caractères distincts, spécialement en Russie, ce sont précisément les mesures d'exclusion et de persécution dont elle est l'objet. Puis on aperçoit de ce point de vue que la force d'une nationalité dépend principalement, non pas de sa puissance matérielle, des contraintes qu'elle peut imposer, mais de son rayonnement intellectuel et moral, des sympathies qu'elle attire. Nous voudrions partager la belle confiance de M. Novicow, qui pose ce principe comme certain (p. 57) : « Les sociétés qui l'emporteront, en définitive, dans la lutte pour l'existence sont celles qui posséderont au plus haut degré le don d'inspirer la sympathie. »

On nous expose ensuite que notre société a été profondément transformée et le sera de plus en plus par deux grands mouvements qui vont s'accélérant : extension des groupes humains et perfectionnement des procédés de lutte devenant de plus en plus rationnels et pacifiques. Tout en prévoyant un temps où les quatre à cinq mille langues qui se

parlent aujourd'hui sur notre globe seront réduites à quatre ou cinq, M. Novicow a raison de ne pas croire à la disparition des nationalités et de ne pas la souhaiter. Seulement, les groupes de civilisation seront de plus en plus vastes et de plus en plus liés les uns aux autres. Dans un intéressant chapitre, consacré au passé et à l'avenir du groupe européen, on annonce comment se fera la fédération européenne, et comment l'Europe sera le centre de coordination de l'humanité. Entre les peuples, la lutte ne cessera pas — ce serait l'assoupissement et la mort, — mais elle deviendra plus intelligente. Les nations seront les membres égaux d'une association internationale qui aura reconnu la folie de la guerre, et elles se combattront uniquement par les procédés intellectuels. Chaque groupe de population sera libre de disposer de ses destinées politiques. Bien des lecteurs trouveront ces espérances chimériques. Mais ils n'en doivent pas moins reconnaître combien sont souvent fondées les critiques adressées par l'auteur aux procédés actuels de la concurrence entre les groupes humains : protectionnisme, tentatives de nationalisation et de dénationalisation par voie de contrainte, socialisme d'État sous toutes ses formes, y compris l'accaparement de l'instruction publique par le gouvernement, état de guerre acccepté comme la situation normale entre les nations civilisées. M. Novicow établit que la paix armée coûte par an à l'Europe huit milliards de francs environ. Il signale dans cet effroyable gaspillage la vraie cause de la persistance de la misère et l'argument le plus puissant du parti socialiste.

Comment un aussi ardent apôtre de la paix universelle a-t-il pu écrire (p. 279) que « le catholicisme, ayant abdiqué entre les mains du Pape, est mort, et qu'il n'exerce plus qu'une action purement perturbatrice ? » Comment n'a-t-il pas aperçu que son rêve de groupes humains unis, mais non confondus dans une artificielle uniformité, se disputant loyalement la première place à la tête du progrès général, est en somme l'idéal proposé par la religion du Christ, et qu'elle demeure la source la plus féconde des vertus qui, seules, nous rapprocheraient un peu de cet avenir entrevu !

J. Angot des Rotours.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publié sous le patronage de la Réunion des officiers). Paris, Fanchon et Artus, 1893, livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La septième partie du livre VI, Architecture, se terminera bientôt avec le tome IV, Constructions diverses. Les deux livraisons récemment parues, 28 et 29, traitent des marchés, expositions, gares, docks, etc. ; nous remarquons le texte et les dessins du cercle du casino de Boulogne-sur-Mer, d'un kiosque à Bar-le-Duc, du marché couvert de La Roche-sur-Yon, le plan et plusieurs détails de l'exposition de 1889 au Champ de Mars.

La 29e livraison, de la Serrurerie (4e partie du Cours de construction), décrit les marquises avec lambrequins, les marquises sur colonnes et leurs chéneaux.

La 30e livraison, de la Menuiserie (3e partie), traite des croisées, des persiennes, des armoires et des placards.

Deux nouvelles livraisons, 16 et 27, du Cours de routes, ont paru. Nous y remarquons une représentation fort ingénieuse de la traction par cheval, les conditions applicables à tous les terrassements, le mode d'évaluation des ouvrages et des généralités sur les chaussées en briques, fascinages, asphalte, bois, etc. Puis commence l'exposé des chaussées pavées et en empierrement.

Le tome II des Chemins de fer contient la superstructure. Dans les livraisons de 20 à 23, il est question des gares de voyageurs à une ou plusieurs voies, des gares de bifurcation, des gares terminus, des gares de grandes villes, comme la gare Saint-Lazare à Paris, la gare du Nord, les gares de triage : ces dernières sont très importantes et traitées avec beaucoup de développements; la gare de La Chapelle (Nord), entre autres, est donnée comme modèle, d'après l'ouvrage de A. Jacqmin, *Revue générale des chemins de fer* (1883, p. 102). La gare de Paris-Bercy est donnée comme spécimen d'une gare de marchandises, ainsi que la gare maritime de Calais.

Le tome III du livre VIII (Mécanique) a vingt-deux livraisons parues; dans la dernière il est question des réservoirs, des tuyaux et de leurs assemblages; on décrit notamment l'assemblage à emboîtement, l'assemblage à manchon fileté, l'assemblage à manchon de Normandy, le joint universel, le joint Fortin Hermann. A. W.

BELLES-LETTRES

La Dorotea, action en prose, par Lope de Vega Carpio, traduite par C.-B. Dumaine. Paris, A. Lemerre, 1892, in-18 de 458 p. — Prix : 3 fr. 50.

Traduire mot à mot en français un drame aussi essentiellement et exclusivement espagnol est une tâche ardue; c'est aussi une tâche quelque peu ingrate. Non seulement l'action, comme le dit M. Dumaine, mais aussi l'intérêt poétique, la pensée elle-même, « risquent d'être submergés dans l'abondance des vers. » Quelle prolixité! Que de rhétorique! Que de jeux de mots, de proverbes, également intraduisibles! Que de citations inutiles, agaçantes, et qui, par surcroît, se trouvent être presque toujours fausses! Enfin, que de hors-d'œuvre et de fatras! Imaginez le mauvais goût de Shakespeare, mais porté jusqu'à la plus exaspérante extrémité, et revêtant une forme guindée, glaciale, au lieu de nous désarmer à force de drôlerie, d'excentricité et de verve, comme

dans Shakespeare. Le commentaire d'un sonnet « cultidiablesco » occupe deux scènes ; les amoureux citent Marsile Ficin, les valets ont lu Aristote et Platon. Le charme délicat d'un beau vers, la grâce fuyante d'une image à peine fixée, la finesse d'une pensée exquise, toutes ces qualités et tous ces attraits de l'œuvre de Lope ont quelque chose d'intransmissible et d'incommunicable, dont une traduction est forcément privée : tout cela tient à un mot, c'est-à-dire à un rien. Il est facile de voir aussi combien une telle pièce, où il y a très peu de mouvement, perd de cette vie, déjà insuffisante, dans une version d'autant plus embarrassée qu'elle est plus exacte.

Néanmoins, bien qu'elle semble appartenir plutôt à l'archéologie littéraire qu'à la poésie, la *Dorotea* a une grande importance, d'abord à cause des nombreuses allusions que Lope de Vega y a glissées relativement à sa propre histoire, et ensuite, parce qu'elle contient deux personnages intéressants, l'un, Dorotea, par le charme séduisant avec lequel il est traité ; l'autre, Gérarde, par son caractère très vivant, très curieusement fouillé, et très vigoureusement rendu. Gérarde, c'est la Macette espagnole, et cela dit tout. Quant à Dorotea, elle est d'une jolie perversité. Don Bela aussi a sa valeur, et nous offre un type que le poète a souvent observé autour de lui : le gentilhomme « retour des Indes, » où il a fait fortune.

Sauf quelques légères incorrections, la traduction de M. Dumaine est excellente. Partout où il le fallait, il a mis des notes courtes et substantielles, qui disent bien ce qu'elles doivent dire, pour faciliter au lecteur l'accès de cette pensée qui se retranche derrière les obstacles les plus laborieusement combinés. Je recommande à ceux qui voudront avoir de Lope et de son œuvre, en quelques pages, une idée assez complète, la solide préface du traducteur : il y a là ce qu'il faut pour qu'on aperçoive les nombreux et singuliers aspects de ce caractère que nous avons aujourd'hui beaucoup de peine à comprendre, et qui avait besoin d'être ainsi expliqué et défini pour ne pas choquer nos sentiments modernes. Quant à l'opportunité de la traduction elle-même, et bien que la *Dorotea* soit une œuvre plus instructive et plus curieuse qu'agréable, je ne la contesterai pas. Nous connaissons généralement trop peu les écrivains espagnols pour qu'elle risque de paraître superflue. M. F.

L'Éloquence et la littérature chrétiennes : *Des origines à la fin du XVIIIe siècle*, par M. Francis Bournand. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., gr. in-8 de 403 p. avec illustrations. — Prix : 5 fr.

Ce titre semblait faire des promesses que l'ouvrage ne pouvait pas tenir ; il était impossible, en effet, d'embrasser dans un seul volume, même de quatre cents pages, l'éloquence et la littérature chrétiennes de tous les âges et de tous les pays ; il a donc fallu resserrer le cadre et

le réduire à des proportions qui ont nécessité de nombreuses et profondes lacunes.

L'auteur a voulu s'occuper des apologistes et des Pères de l'Église, grecs et latins, des grands écrivains chrétiens du moyen âge, y compris les chroniqueurs et la littérature populaire, de divers orateurs et écrivains, et enfin de la poésie chrétienne. Voici d'abord nos observations.

Parmi les Pères apostoliques figurent saint Barnabé, saint Ignace, saint Polycarpe, qui délégua dans les Gaules saint Irénée et saint Pothin, ou plus exactement saint Pothin et saint Irénée. Rien n'est dit sur saint Irénée, le puissant adversaire des gnostiques. Viennent ensuite les *Actes des martyrs ;* il était bon de remarquer que tous ne sont pas absolument exacts.

Les simples apologistes, dans les grandes luttes contre le paganisme, ne sont pas assez distingués des Pères. Il faut dire Clément et non saint Clément. Pour certaines catégories de lecteurs, ne convenait-il pas de mentionner au moins les erreurs d'Origène et le montanisme hérétique de Tertullien? Pourquoi ne pas indiquer le titre du plus célèbre ouvrage de Lactance : *De morte persecutorum,* dont l'auteur cite un fragment. De larges extraits — M. Bournand procède toujours par citations ou morceaux choisis — font connaître dans une certaine mesure saint Athanase, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse, saint Épiphane, saint Éphrem, saint Cyrille d'Alexandrie. Mais au lieu d'emprunter à Villemain presque exclusivement des appréciations, du reste remarquables, pourquoi n'avoir pas eu recours aux critiques fortement pénétrés de l'esprit chrétien, par exemple aux belles études de Mgr Freppel sur les Pères? Au nombre des Pères latins justement célèbres, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Hilaire, on place saint Clément; il doit être classé parmi les Apostoliques, puisque saint Paul fait son éloge dans l'une de ses épîtres. De plus, à saint Ambroise est attribué ici le *Te Deum ;* on l'a cru longtemps; maintenant il n'en est plus ainsi. Saint Jérôme n'a pas fait seulement la revision du *Nouveau Testament.* Peut-on dire que saint Augustin fut évêque d'Éthiopie?

Au moyen âge, les omissions sont considérables. On nomme Vincent de Lérins, Boëce, Salvien, Prudence, saint Léon, Grégoire de Tours, saint Avite, saint Grégoire le Grand et saint Bernard. On y joint un aperçu sur les Mystères, la reproduction de *la Passion* et de *la Mort de Jésus* (36 pages!), et une énumération de chroniqueurs : rien néanmoins sur de grands noms du moyen âge : saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, et tant d'autres qui ont illustré à cette époque les lettres chrétiennes. Quant à saint Bernard, une de ses appréciations est de Gérusez, écrivain universitaire, très superficiel. Au sujet du XVIe siècle, où les écrivains religieux abondent, silence absolu,

si l'on excepte saint François de Sales, qui appartient plutôt au grand siècle. L'auteur consacre trente-six pages d'extraits à l'*Introduction à la Vie dévote* de cet aimable saint. N'est-ce pas relativement excessif? Le *Traité de l'amour de Dieu* et les admirables lettres de l'illustre évêque méritaient bien quelques citations.

Au XVIIe siècle, on trouve les maîtres immortels de l'éloquence et des lettres. Comme critiques, à côté de l'abbé Maury et de Louis Veuillot, il y a MM. Paul Albert, Brunetière, La Harpe qui a vieilli; il était facile d'avoir mieux. D'autre part, les écrivains de Port-Royal ne sont pas oubliés. Nicole, Duguet, ont l'honneur d'être cités; Arnaud est passé sous silence. Ne fallait-il pas dire pourquoi les *Provinciales* de Pascal ont été condamnées et avertir qu'il est mort janséniste?

Sous le titre de : *Orateurs et écrivains divers des XVIIe et XVIIIe siècles*, les extraits sont fort insuffisants. Il en est ainsi des poésies chrétiennes. Ce n'est pas assez de Malherbe et de Rotrou, de Corneille et de Racine. Combien on aimerait à déguster quelque chose de la délicieuse poésie franciscaine qu'Ozanam nous a révélée! J'ajoute, pour finir, que les notices sur les orateurs et les écrivains ne sont guère que de quelques lignes. La table des matières est trop sommaire.

Il ne serait pas juste de rester sur ces critiques de détails, et je m'empresse de rendre hommage aux sentiments chrétiens qui ont inspiré cet ouvrage, aux connaissances littéraires de l'auteur, à ses extraits aussi édifiants qu'instructifs surtout pour la jeunesse et les gens du monde, à qui, ce me semble, ils sont particulièrement destinés. Au reste, M. Bournand n'est pas le premier venu; le frontispice de son beau volume contient ses titres à l'estime et à la confiance des lettrés et des catholiques. Aussi je regrette qu'avec sa compétence personnelle il ait constamment donné la parole à des critiques dont quelques-uns ne sont pas toujours sûrs. Des additions et des retouches augmenteront le bien que peut faire et que fera certainement son travail. S'il jugeait à propos de le remanier pour le faire suivre d'un second tome, les amis du bien et du beau ne pourraient, me paraît-il, que le féliciter.

GEORGES GANDY.

La Littérature française au XVIIe siècle, par J.-B. STIERNET, professeur à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles (ouvrage publié sous les auspices de la Société bibliographique). Nouvelle édition. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-8 de XI-360 p. — Prix : 5 fr.

Rien de nouveau, mais rien de vieux non plus dans cette *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*. M. Stiernet est un professeur très bien informé, qui, se tenant au courant des plus récents ouvrages d'histoire et de critique, nous en présente sous une forme correcte et agréable un clair et intéressant résumé. C'est cette sûreté d'informa-

tions qui fait surtout la valeur de son livre, où les erreurs de fait sont extrêmement rares, où les appréciations sont d'une modération et d'une justesse irréprochables. On en pourra juger tout de suite en lisant, par exemple, les chapitres excellents sur *Pascal* et *le Jansénisme* ou sur *Madame de Maintenon*. Même sur Molière, bien que je ne partage pas l'indulgente tendresse du P. Kreiten, dont les paradoxes ont visiblement influé sur M. Stiernet, bien que je ne puisse admettre que *Tartufe* ait été « inspiré par une indignation sincère contre le plus exécrable des vices, » et le *Misanthrope* par « la haine des vices du siècle » et le désir de « nous donner l'idée de la perfection, » bien que je m'en tienne pour mon compte à la condamnation portée par Bourdaloue, je me demande pourtant s'il ne faut pas louer la prudence d'un jugement qui, se tenant à égale distance de l'enthousiasme des moliéristes et des rigueurs des catholiques contemporains de Molière, dégage de son œuvre une morale honnête, sans faire de lui un moraliste et un professeur de vertu.

Tout ce que je trouve à redire à ce livre, qu'on doit recommander à tous les rhétoriciens et à tous les étudiants en lettres, c'est la brièveté de certains chapitres, notamment des premiers, et des notes consacrées aux écrivains de second ordre. Je m'étonne de ne trouver sur Regnard que deux mots, cinq lignes sur Fléchier, dix sur Rotrou, rien sur Bayle.... Je m'étonne bien plus encore que Fénelon n'ait pas sa place dans une histoire littéraire du XVIIe siècle.

Mais ce qui est tout à fait précieux, c'est la très complète bibliographie qui accompagne chaque chapitre ; et l'Index à la fin du volume est en histoire littéraire une heureuse innovation, dont nous félicitons vivement l'auteur.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Cardinal Johannes Dominici, O. Pr., 1357-1419. *Ein Reformatorenbild aus der Zeit des grossen Schisma*, gezeichnet von P. AUGUSTIN RÖSLER, C. SS. R. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de VIII-196 p. et gravure. — Prix : 3 fr. 75.

Sans épuiser peut-être tous les moyens d'information, l'auteur de cette consciencieuse biographie a su faire revivre une figure qui ne manque ni de grandeur ni d'originalité. Le jeune Florentin que son bégaiement semblait rendre impropre même à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, en devint une des gloires : Giovanni di Domenico, plus connu sous le nom de Jean Dominici, se distingua de bonne heure par ses vertus et par son zèle pour la réforme ecclésiastique. A Venise, où il fonda le couvent des dominicaines de Corpus Christi, et d'où son ardeur à encourager les processions de Pénitents blancs finit par le faire expulser ; à Florence, où sa parole exerça la plus heureuse influence ; à

Fiesole, où, comme fondateur du couvent des dominicains, il devint, en quelque sorte, le père spirituel de saint Antonin et de Fra Angelico ; à Rome enfin et dans les conseils du pape Grégoire XII, dont il avait chaudement embrassé le parti et dont il fut un des cardinaux les plus écoutés, l'activité qu'il déploya dans l'intérêt de l'Église justifie cette vénération, ce culte dont il fut l'objet après sa mort, particulièrement parmi les membres de la grande famille dominicaine, et que Grégoire XVI a reconnu et approuvé par bref du 9 avril 1832. C'était alors la triste époque du grand schisme d'Occident. La conduite d'un prélat aussi activement mêlé aux affaires de l'Église ne pouvait manquer de soulever des critiques : à tort ou à raison, on le rendit responsable de l'échec des projets de rapprochement entre Grégoire XII et Benoît XIII avant le concile de Pise. En tous cas, le rôle fort important qu'il joua dans le concile de Constance dut contribuer à hâter cette union que les vrais chrétiens appelaient de tous leurs vœux.

Les ouvrages de Dominici se composent de sermons, de commentaires sur différentes parties de l'Écriture Sainte, de lettres, d'un *Itinerarium devotionis*, d'une *Regola del governo di cura familiare*, d'une *Lucula noctis*, d'un traité en faveur de Grégoire XII, etc. La liste en a été soigneusement dressée par l'auteur de cet ouvrage, qui n'a eu garde de négliger les manuscrits conservés dans les bibliothèques de Rome, de Venise, de Florence et de Vienne. N. V.

La Diplomatie au temps de Machiavel, par M. de Maulde-la-Clavière. Paris, Leroux, 1892, 2 vol. in-8 de 465 et 408 p. — Prix : 8 fr. le vol.

Après tant de travaux sur le xve siècle, sur l'Italie de la Renaissance et sur la France de Charles VIII et de Louis XII, M. de Maulde a voulu diriger une « vue d'ensemble » sur une des institutions humaines la moins connue dans ses origines,—la diplomatie ou le code des rapports internationaux. Certes, au moyen âge, les relations de peuple à peuple n'étaient pas soumises à des règles acceptées presque universellement comme aujourd'hui. Mais on aurait tort de croire que les principes de la science diplomatique ne fussent pas déjà posés. Ils n'avaient point leur source dans le droit romain, ce qui a dérouté les jurisconsultes, et il a fallu recourir au droit des gens naturel, à la loi morale commune à tous les peuples, de même qu'à tous les pays.

On comprendra que dans cet ordre d'idées l'auteur ait cru nécessaire de commencer par une partie théorique. Sur quoi repose le droit international de l'Europe chrétienne ? Telle est la première question qui se présente. M. de Maulde établit sans peine que Dieu est la source de toute autorité, que les principes de l'Évangile sont alors la seule base du droit naturel, et qu'il a dû se former entre les peuples une sorte de

fédération nécessaire, en face de l'ennemi commun, le Turc, auquel sa religion faisait un devoir d'exterminer les chrétiens. Pendant les croisades, des alliances avaient été conclues, des traités, des négociations. Le but des contractants semblait le même. Les autorités principales auxquelles ils obéissaient étaient le Pape, arbitre suprême, l'Empereur, le roi de France ; et il est curieux de voir que l'hérédité ne joue pas le principal rôle à cette époque dans la transmission du pouvoir : l'élection, la volonté nationale, sont des facteurs importants. Puis il est intéressant de savoir qui a le droit d'ambassade ou le pouvoir de traiter au nom des États ; quelles sont les règles et le cérémonial des relations de souverain à souverain ; comment la résidence des étrangers est acceptée dans les divers pays? A tous ces problèmes, que personne jusqu'à ce jour n'avait cherché à pénétrer, M. de Maulde trouve des solutions, appuyées sur de sérieux exemples. Il est impossible d'avoir accumulé en quelques chapitres plus de faits, de citations, d'anecdotes, et de les avoir plus heureusement groupés, et on est effrayé de ce que tout cela suppose de lecture.

La seconde partie du volume est moins neuve : elle traite de la nature et de la composition des ambassades, de leur caractère temporaire ou permanent, des qualités requises des ambassadeurs, du cérémonial qui accompagne les grandes missions, hérauts, drogmans, huissiers d'armes, etc. Les usages varient d'après les pays, l'Italie tenant la tête avec Rome, Venise, les républiques du Nord ; l'Espagne et l'Angleterre affectent une rare magnificence; l'Allemagne et la France y mettent plus de simplicité. Partout les personnages choisis pour représenter leur nation sont des hommes de premier ordre. Mais la diplomatie n'est pas une carrière proprement dite, comme la magistrature ou l'armée. « Le diplomate, à la fin du moyen âge, est un observateur discret, capable de s'exprimer élégamment en public, de parler les langues étrangères et au moins le latin. Dans beaucoup de cas, il lui faut aussi la science des lois canoniques ou romaines, desquelles tendent toujours à se rapprocher les pactes internationaux. Les lettrés se trouvent souvent les grands pourvoyeurs de la diplomatie. Dante et Machiavel ont glorieusement représenté Florence. En France, il n'y a guère de prélat éminent, de magistrat d'un ordre élevé, de bailli ou de sénéchal distingué, qui n'ait passé par une ambassade. La diplomatie est considérée comme le commencement de toutes les professions. » Chaque pays a une tradition : on sait quelle est sa politique. Les petits peuples s'attachent aux grands avec confiance, sûrs de ne pas être abandonnés. Tout s'enchaîne, et on suit une politique qui, chez nous, par exemple, aboutit, après des siècles de patience, à la plus solide unité nationale.

Le second volume embrasse moins de faits, mais est peut-être plus attrayant par le détail. Le traitement des ambassadeurs, leurs immuni-

tés, la langue diplomatique précèdent l'examen des pouvoirs, des lettres de créance, des instructions. Puis, l'auteur passe aux voyages, si difficiles à cette époque, au cérémonial des entrées dans les villes et des audiences dans les cours. Le représentant une fois accrédité près d'une puissance étrangère, comment doit-il se conduire, quels sont ses moyens d'action, jusqu'à quel point peut-il employer la corruption ? Délicates questions, qui ne peuvent se résoudre que par des exemples ; car tout dépend des mœurs et des usages, et on ne se conduit pas en Turquie comme en Angleterre. Un curieux chapitre est celui qui traite de la diplomatie à Rome, à une époque où les intrigues qui entouraient la cour pontificale étaient en raison de sa puissance et où il fallait non seulement se ménager les bonnes grâces du pontife, mais avoir égard à la situation de chacun des membres du Sacré Collège, sans oublier qu'un certain nombre de cardinaux représentaient librement les intérêts de chaque nation et servaient de conseils aux ambassadeurs, tout en ayant leur voix au Sacré Collège pour la décision des grandes questions politiques, que le Pape ne pouvait trancher sans les leur soumettre.

C'en est assez pour montrer que d'enseignements on peut puiser dans le récent ouvrage de M. de Maulde. Son originalité même et sa nouveauté l'empêchent sans doute d'être complet et définitif. Mais c'est beaucoup d'ouvrir un horizon et d'avoir écrit brillamment la préface de tant de livres qui en manquaient. G. Bagenault de Puchesse.

Études et leçons sur la Révolution française, par F.-A. Aulard. Paris, Félix Alcan, 1893, in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Aulard a réuni dans ce volume des études assez diverses déjà publiées, principalement dans la *Revue bleue*. Il y en a quatorze ; mais trois sont plus importantes que les autres, et, sans songer à les discuter ici, nous croyons devoir les signaler.

D'abord : *les Comptes de Danton*. Certains historiens de la Révolution prennent parti, les uns pour Robespierre, les autres pour Danton ; Louis Blanc avait adopté le premier, Michelet avait adopté le second ; M. Aulard est avec Michelet. Il a déjà consacré plusieurs publications et son cours de 1893 à ce sujet ; cette fois, il s'attache à justifier Danton des imputations qu'on a élevées contre son intégrité financière.

Les Responsabilités de Carnot touchent un point délicat : est-il vrai, comme l'a prétendu Carnot dans sa défense devant la Convention, que ses mains soient pures du sang de la Terreur, qu'il soit resté étranger aux meurtres ordonnés par les comités et que ses nombreuses signatures, pleines d'importance quand il s'agit de la direction des armées, ne soient plus que de simples visas lorsqu'elles désignent tels et tels pour l'échafaud ? M. Aulard considère cette prétention de Carnot comme

une légende habilement présentée, mais sans fondement historique et sérieux, et il cite des textes à l'appui et même des fac-similés.

C'est encore un intéressant article que celui qui a pour titre : *La Proclamation de la République en 1792.* M. Aulard la fixe, et avec raison, au 22 septembre ; mais ceci est le moindre résultat de son étude. Il s'attache surtout à démontrer que la Convention accepta timidement la conséquence de son décret de la veille, c'est-à-dire de l'abolition de la Royauté ; « visiblement, on craint que la France ne prenne mal la chose. » Sur quatre-vingt-trois corps électoraux, quatre-vingt-deux ne prononcent pas le mot de République ; à la Convention, dont à peine la moitié des membres étaient présents, Billaud-Varenne proposa que l'on datât dorénavant les actes : *l'an premier de la République française.* Ce fut toute la proclamation.

Signalons les autres articles au moins par leur titre : *Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Révolution française; le Programme royal aux élections de 1789; le Serment du Jeu de paume; le Club des Jacobins sous la monarchie; André Chénier, homme politique; la Statue de Danton; Une Gazette militaire en l'an II; la Presse officieuse sous la Terreur; l'Art de la politique en l'an II; Aux apologistes de Robespierre; Robespierre et le gendarme Méda.* M. Aulard croit que, dans l'état actuel des documents, on ne peut se prononcer ni pour l'assassinat ni pour le suicide. VICTOR PIERRE.

---

18 Fructidor. *Documents pour la plupart inédits*, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine par VICTOR PIERRE. Paris, Alph. Picard, 1893, in-8 de XXVI-516 p. — Prix : 10 fr.

Les lecteurs du *Polybiblion* savent fort bien que notre savant collaborateur, M. Victor Pierre, est un des érudits et des critiques français dont la compétence est le mieux établie en tout ce qui touche à l'histoire de la Révolution. Avant lui, on n'avait que des notions assez vagues sur les plus graves agissements du parti vainqueur au 18 Fructidor. Nous vivions sur la légende de l'apaisement relatif, de la tolérance religieuse au moins partielle. Concussion, corruption, revers, nous ne savions guère autre chose de ce temps-là. C'est à peine si les historiens, en quelques lignes d'ordinaire inexactes, avaient fait allusion à l'œuvre de sang des commissions militaires instituées par la loi du 19 fructidor. Au prix de recherches patientes, M. Victor Pierre put, dans son beau livre : *La Terreur sous le Directoire*, projeter sur cette œuvre un flot de lumière. Aussi quand la jeune Société d'histoire contemporaine, qui marche dignement sur les traces de son aînée, la Société de l'histoire de France, eut résolu de publier un recueil de textes sur cet odieux coup d'État de fructidor dont les conséquences furent si tragiques, l'érudit auquel revenait cette tâche difficile se trouvait tout naturellement désigné.

Les cartons de M. Victor Pierre étaient, depuis longtemps, abondamment pourvus de pièces d'archives dont il avait fait, il y a six ans, le meilleur usage. Patiemment et persévérammment, il a grossi son dossier de documents nouveaux. Il a procédé à lui seul à une enquête par correspondance dont les résultats pourraient être enviés par les éditeurs officiels. Les amis qu'il a su s'acquérir, guidés par ses questions très précises, ont pu lui fournir nombre de renseignements précieux.

Sans être absolument complet, comme il le reconnaît lui-même, — il en va toujours ainsi, et nous en avons tous fait l'expérience, — son recueil est extrêmement considérable et à peu près exclusivement composé de documents inédits. Donner beaucoup de textes, et de textes intéressants, c'est fort bien; les présenter dans un ordre parfait, avec une méthode rigoureuse, et en les entourant d'un *apparatus* critique précis et complet, c'est bien mieux encore. Ainsi a fait M. Victor Pierre, et j'ai la certitude de ne pas me laisser aveugler par ma vieille amitié en l'affirmant.

Son recueil est divisé en cinq parties : 1° *Le Général Hoche et les Mouvements de troupes.* Cette correspondance provient des archives de la Guerre. Le coup d'État de fructidor fut un coup d'État militaire préparé de longue main. Deux mois durant, la majorité des directeurs amena patiemment à portée de Paris, grâce à la complicité de Hoche, les soldats dont elle avait besoin pour faire violence au Corps législatif. Celui-ci eut quelque idée de la portée réelle de ces mouvements de troupes; de là des ordres et contre-ordres, des à-coups et des rétrogradations. Mais enfin, au commencement de septembre 1797, l'opération était accomplie. Les textes de M. Victor Pierre nous en révèlent tous les détails.

2° *Les Lettres de Matthieu Dumas au général Moreau* nous renseignent assez nettement sur l'état d'esprit de la fraction modérée du Corps législatif. On sait que, pour justifier leur coup, les vainqueurs de Fructidor prétendirent s'être défendus contre un complot de la majorité des Conseils. Les lettres intimes de Matthieu Dumas confirment l'opinion des historiens qui voient dans ce complot une simple légende.

3° *Le Coup d'État.* Sous cette rubrique, M. Victor Pierre publie quarante-trois documents du plus haut intérêt permettant de suivre toutes les phases de l'audacieuse et lâche opération : procès-verbal de la séance du Directoire des 17-18 fructidor; ordres, lettres, rapports extrêmement curieux d'Augereau et de la police; enfin deux lettres de Dupont de Nemours et de Rouget de Lisle, qui ne font pas grand honneur à leurs signataires.

4° *La Déportation* des hommes politiques qui avaient encouru la haine du Directoire était résolue fort à l'avance. Dès le mois de juillet 1797, il en ordonnait à Rochefort les préparatifs. Les archives du ministère de la marine ont fourni, à ce sujet, une abondante série de docu-

ments. Viennent ensuite ceux qui se rapportent à la mission du misérable général Dutertre, chargé de conduire les victimes de Paris au lieu d'embarquement. Enfin M. Victor Pierre, contraint jusque-là de donner uniquement la parole aux proscripteurs, a eu l'heureuse idée de faire entendre la voix des victimes. Il a retrouvé aux Archives nationales les lettres écrites à leurs familles et à leurs amis, au cours de leur triste voyage, par Barbé-Marbois, Laffon de Ladébat, Tronson du Coudray, etc. « Tout y est uni et franc; on y respire les bonnes mœurs, l'affection réciproque, la loyauté. »

3° *Commissions militaires.* Quel que soit l'intérêt historique des quatre séries de textes que je viens de faire connaître sommairement, la dernière, qui occupe la moitié du volume, a encore une portée plus considérable. Au moyen de ces documents, recueillis avec une incroyable patience en des dépôts d'archives très divers, on peut reconstituer l'histoire sanglante d'une juridiction presque inconnue, celle des commissions militaires instituées en fructidor an V. Ces commissions, qui trop souvent ne failliront pas à leur tâche, avaient à juger les émigrés rentrés, non ressortis du territoire dans la quinzaine de la loi. Sur la simple constatation de l'identité du prévenu et de son inscription sur la liste des émigrés, la mort devait être prononcée sans appel ni pourvoi d'aucune sorte, et l'exécution avait lieu dans les vingt-quatre heures. On comprend qu'ici M. Victor Pierre parle de « loi terrible, » de « juridiction sommaire, » d' « arrêts de mort destinés à tomber comme mécaniquement des lèvres du juge. » Il est arrivé à établir, avec des textes irrécusables, que, dans l'espace de dix-huit mois, les commissions militaires ont siégé, en outre de Paris, dans trente et une villes et prononcé environ cent soixante condamnations à mort.

Trois appendices nous donnent une importante circulaire du ministre de la police (18 brumaire an VII) sur l'exécution de la loi du 19 fructidor; un choix de pièces relatives à des émigrés justiciables de la commission militaire de Paris, enfin une liste chronologique des condamnations à mort prononcées par les diverses commissions militaires.

J'ai dit que l'*apparatus* dont M. Victor Pierre a entouré ses documents est complet. J'ajoute qu'il est établi d'après les exigences les plus rigoureuses de la critique, qu'il s'agisse de la substantielle introduction où sont énumérés et discutés les divers éléments de son œuvre, de l'annotation riche et sûre qui ne laisse dans l'ombre aucun détail utile et rectifie souvent les travaux antérieurs, même les œuvres des maîtres de l'histoire révolutionnaire, des tables enfin, qui sont copieuses, instructives et d'un usage très commode.

Tout bon compte rendu doit formuler des critiques et des *desiderata*. « C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre. » J'aurais bien voulu me conformer à cet usage. Mais je ne trouve rien à demander à

l'auteur au delà de ce qu'il nous a donné, rien à lui reprocher non plus.

ERNEST ALLAIN.

Souvenirs du baron de Barante, *de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par son petit-fils, CLAUDE DE BARANTE. T. II et III. Paris, Calmann-Lévy, 1893, 2 vol. in-8 de 552 et 587 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le premier volume de ces *Souvenirs* (Voir, t. LIX, p. 530) s'arrêtait en mars 1813, où M. de Barante fut nommé préfet de la Loire-Inférieure; les deux suivants embrassent la fin de l'Empire, la première Restauration, les Cent-jours et toute la seconde Restauration, jusques et y compris les journées de Juillet et l'avènement de la dynastie d'Orléans. Bien que M. de Barante ait eu déjà, dans la *Vie de M. Royer-Collard*, à traiter, et même avec plus d'étendue, divers points sur lesquels il se plaît à revenir, il ajoute ici des portraits, des correspondances, des anecdotes; au premier aspect, on trouve le style trop uni et même un peu terne; en réalité, il règne une netteté de jugement qui donne de la vie au récit et du relief aux portraits.

La rédaction de M. de Barante finit avec l'année 1818. Désormais, jusqu'en 1830, il n'y a plus que des lettres soit de M. de Barante lui-même, soit de ses amis. Ce n'est pas le moindre charme de ces deux volumes. Quel intérêt n'y a-t-il pas à entendre, tantôt sur les événements qui se déroulent, tantôt sur leurs occupations littéraires, M. Guizot, M. de Rémusat, MM. de Montlosier et Decazes, le duc de Broglie, MM. de Mun et de Serre ! La fille de Mme de Staël, Mme la duchesse de Broglie, tient dans ce tournoi une place brillante et souvent la principale : elle ne se laisse pas éblouir, même par l'amitié, et, de temps en temps, elle porte sur M. Guizot les jugements les plus fins et les plus justes. Tout le bien qu'on a écrit d'elle, elle le justifie par cette correspondance. Dans ces échanges de lettres, bien que le groupe ait quelque homogénéité, les avis diffèrent parfois, et rien n'est plus curieux, par exemple, que de voir comment Mme la duchesse de Broglie juge sévèrement Napoléon et ne signale sa mort que comme un fait indifférent, tandis que M. de Rémusat, plus libre de préjugés, constate avec sincérité et clairvoyance l'impression profonde que produisit ce grand événement.

En 1813, M. de Barante est préfet de la Loire-Inférieure : instrument officiel des rigueurs du régime impérial pour les conscriptions exorbitantes de cette funeste année, il les adoucit dans la pratique. La Restauration venue, il préside à l'installation à Nantes du nouveau gouvernement; aux Cent-jours, il donne sa démission. Lors du second retour des Bourbons, on lui confia le secrétariat général du ministère de l'intérieur : c'est lui qui rédigea l'ordonnance de convocation des électeurs; c'est lui qui fut chargé de la nomination des préfets. Il eut à défendre les prérogatives du pouvoir central, même contre le duc d'Angoulême.

M. de Vaublanc étant devenu ministre, M. de Barante passa à la direction générale des contributions indirectes. Puis, comme tant d'autres de son groupe, il tomba en disgrâce.

Aux correspondants que nous avons cités, il faut ajouter M. Royer-Collard, la spirituelle duchesse de Dino, qui nous entretient souvent de M. de Talleyrand, Mme de Saint-Aulaire, le comte de Houdetot, le baron de Vendeuvre, la comtesse de Castellane, etc. Les dernières lettres sont de M. de Barante à sa femme; elles vont du 31 juillet au 12 août 1830. A la première nouvelle de la révolution, il s'était mis en route pour Paris. Il ne rapporte d'abord que des propos de voyageurs; ainsi, le 1er août, il croyait encore à la victoire royale. En arrivant, c'est au Palais-Royal qu'il va d'abord : « J'ai trouvé le grand escalier gardé par des ouvriers un peu en guenilles. M. le duc d'Orléans va, vient, entre, sort, reçoit les arrivants, qui sont les bienvenus quand ils sont un peu considérables, les princesses bonnes, aimables, pas embarrassées. Que j'aie été bien reçu, attendu, vous n'en doutez pas. » M. de Rémusat, cet homme froid, a le style héroïque : « C'est la semaine des miracles; j'en suis encore tout éperdu, et, de plus, harassé et malade.... Non, rien ne peut vous donner l'idée des jours héroïques que nous avons vus, l'histoire et le monde en garderont mémoire. » Le 3 août, il était encore question du duc de Bordeaux : M. de Chateaubriand voulait faire une démarche solennelle : « On tâche de l'en empêcher, écrit M. de Barante, et je doute qu'on réussisse : on doit être touché d'une si noble conduite. » M. Adolphe de Houdetot joue là un beau rôle de fidélité (p. 571). Quant à M. de Barante, il était de cœur avec la Révolution; sans titre officiel, il était de tous les conseils; à la Chambre des pairs, il fait partie de la commission de l'adresse; il parle, « honorant ce que le malheur a de respectable, tout en laissant entrevoir ce que la nécessité exige. » Il est enchanté de ne pas avoir à prononcer des destitutions, à froisser des personnes, à mettre la main dans la triste et violente besogne des premiers jours. « Si le nouveau gouvernement marche avec le centre gauche, je tarderai peu à rentrer aux affaires; si c'est avec la gauche, on ne voudra pas de moi, ni moi je n'en voudrais. » Une ambassade qui l'éloignerait lui convenait. On parla de Londres ou de Vienne : c'est à Turin qu'il fut envoyé. Nous l'y retrouverons sans doute dans un prochain volume.

VICTOR PIERRE.

1815, par HENRY HOUSSAYE. *La Première Restauration. Le Retour de l'Ile d'Elbe. Les Cent-Jours.* Paris, Perrin, 1893, in-8 de VIII-636 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Henry Houssaye fait suite à celui qu'il a publié il y a quelques années sous ce titre : *1814*, et qui a obtenu un véritable succès. De ce nouveau livre nous n'avons encore que la première partie, où sont racontés les événements accomplis depuis le 3 mai 1814,

date de l'entrée solennelle de Louis XVIII à Paris, jusqu'au 12 juin 1815, date où Napoléon, une seconde fois maître de la France, quitta la capitale pour aller prendre le commandement de l'armée qui devait succomber à Waterloo. L'auteur annonce une seconde et dernière partie, à laquelle il donne pour sous-titre : *Waterloo. — La Seconde Restauration. — La Terreur blanche.*

Il faut soigneusement distinguer dans ce livre de M. Houssaye, comme dans celui qui l'a précédé, l'exposé des faits des appréciations qui y sont jointes, soit que l'auteur les exprime d'une façon formelle, soit qu'il se contente de les suggérer au lecteur par le tour même et le ton de la narration. L'exposé a une grande valeur scientifique et littéraire : une grande valeur scientifique, par les laborieuses recherches de l'auteur, notamment dans nos principaux dépôts d'archives, par l'usage critique qu'il a su faire de ces sources originales et par les indications précieuses pour l'histoire dont abondent son texte et ses notes ; une grande valeur littéraire, par la clarté, le pittoresque, l'animation du récit et par la bonne qualité du style. C'est une œuvre de forte érudition et de haute littérature.

Mais ce n'est pas une œuvre d'histoire impartiale et définitive. Dans la préface de son livre précédent, M. Houssaye avouait sa tendance. Dans la préface de celui-ci il cherche plutôt à la dissimuler. Mais l'esprit de l'un et de l'autre ouvrage est en réalité le même, et nous le qualifierons franchement de son vrai nom : c'est l'esprit bonapartiste. Les récits de M. Houssaye sont un très savant, très disert et très habile plaidoyer en faveur de Napoléon ; un très savant, très disert et très habile plaidoyer contre la Restauration, à l'égard de laquelle l'auteur laisse voir et même manifeste en maint endroit une partialité haineuse. Si donc c'est pour nous un devoir et un plaisir de louer les qualités du livre dont il s'agit, c'est un devoir aussi, que nous regrettons d'avoir à remplir, mais auquel nous ne saurions nous soustraire, de mettre le lecteur en garde contre l'impression que l'auteur, entraîné par des affections personnelles, d'ailleurs respectables, a visiblement cherché à produire sur les esprits, et qui ne nous paraît pas conforme à la vérité ni à la justice.

MARIUS SEPET.

Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration (EDMOND GÉRAUD). *Fragments de Journal intime*, publié par MAURICE ALBERT. Paris, Flammarion, 1893, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je renvoie naturellement à ce que je disais d'Edmond Géraud (*Polybiblion*, tome LXVII, p. 349) pour l'ensemble de la physionomie de l'auteur.—M. Maurice Albert nous donne aujourd'hui la partie littéraire du journal intime, dont M. Bigot nous avait fait connaître la partie politique. J'aurais bien quelque critique à présenter sur ce mode de publication par tronçons confiée à des plumes différentes ; l'harmonie y perd

beaucoup, et afin d'avoir l'unité qu'il conviendrait pour bien juger Edmond Géraud, il faut recourir à trois volumes épars, édités chez deux libraires, par trois auteurs différents qui ont dédoublé, pour ainsi dire, leur personnage, en scindant l'homme de lettres et le citoyen. Mais passons sur cette chicane malgré sa raison d'être. Ce volume a quatre divisions : l'Introduction ; les fragments de Journal pendant le Consulat et l'Empire ; sous la Restauration ; des Poésies d'Edmond Géraud.

Dans l'Introduction, M. M. Albert coordonne la vie de notre auteur et donne un lien à ces fragments de journal. Dans sa vie littéraire, Géraud accorde de grandes louanges à *Paul et Virginie*, au *Jeune Anacharsis*, à *Ossian*, au *Petit Carême* de Massillon, à la *Gaule poétique* de Marchangy, et pendant qu'il loue beaucoup les lettres de Voltaire et de d'Alembert, il est plus que sévère pour Mme de Sévigné. Comme il est lui-même très modeste, et qu'il se nomme quelque part « un atome microscopique » en littérature, il peut ridiculiser la vanité de Baour-Lormian (il le fait dans vingt endroits), les palinodies des Chénier, des Lebrun et autres poètes. De Chateaubriand, il trace deux portraits curieux (p. 50 et 51) ; — à Mme de Staël, il reconnaît du talent, et blâme justement l'influence fâcheuse de ses romans sur les femmes (p. 74). Plus tard, mieux éclairé sur la valeur morale des auteurs du XVIIIe siècle, dont il est d'abord un disciple, il écrira avec raison : « Hommes et femmes, quelle vile canaille c'était là, et que tous les gens de lettres de cette époque me semblent misérables ! » Il porte même l'acuité de ses sentiments jusque sur les modes du temps et parle des « vêtements grotesques » des marquis de Louis XV, ce qui nous fait sourire à notre tour quand nous songeons que celui qui profère une pareille condamnation est un homme du premier Empire, époque d'un goût si détestable, dans l'habillement comme dans le reste.

Ah ! Edmond Géraud ne fut pas ébloui par l'Empereur. Il en parle rarement, le nomme toujours Bonaparte, et adresse les plus vives attaques à « cet homme dont l'Enfer a fait notre maître. » Chose singulière, on ne retrouve dans son journal aucun écho des exploits militaires du temps, et c'est ainsi que les pages écrites en septembre et octobre 1813, au moment de Lutzen, de Leipzig, de la retraite d'Allemagne, sont exclusivement consacrées au mérite artistique de Talma !

Les sentiments religieux de Géraud sont absolument nuls, ce qu'il faut attribuer à son éducation protestante. Il raille *Polyeucte*, parle des « stupidités amphigouriques » de Bonald ; des « préjugés » de saint Louis ; pour lui, la Bible, c'est « le livre de mythologie » du christianisme (p. 125). Ses goûts classiques très prononcés en font un adversaire acharné de l'école romantique, et les dernières pages du journal sont consacrées à des attaques virulentes contre Victor Hugo. A côté d'exagérations, il se trouve des réflexions justes et un joli pastiche du mode de

versification de l'auteur des *Odes et Ballades* (p. 249). — *Hernani* et *les Orientales* paraissent à Géraud le comble du grotesque. Il est vrai qu'il préfère Paul de Kock à Walter Scott !

Les morceaux choisis de Géraud placés à la fin du volume sont plus que médiocres; traductions très plates de l'antiquité, romances sentimentales ridicules et trop souvent obscènes, petits vers indécents contre le clergé. M. Albert aurait pu opérer une sélection moins malheureuse, et s'il faut le louer d'avoir composé un *Index* alphabétique, il faut le blâmer de n'avoir mis aucune note biographique au bas des pages.

G. DE G.

Armorique et Bretagne. *Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes publiées de 1873 à 1892, revues et complètement transformées*, par RENÉ KERVILER. Paris, Champion, 1893, 3 vol. in-8 de VIII-289, 362 et 368 p. — Prix : 18 fr.

M. René Kerviler, à qui l'érudition est déjà redevable de nombreux et remarquables travaux sur la Bretagne, vient d'avoir l'heureuse inspiration de réunir en trois volumes les belles études archéologiques et biographiques sur la presqu'île armoricaine dont, depuis une vingtaine d'années, il avait enrichi des revues spéciales de Paris et de la Bretagne. Nous ne pouvons que le remercier d'avoir, par la cohésion du livre, fourni à tout cet amas de fleurs indigènes le filet à les lier, pour emprunter la poétique image de Montaigne, et empêché par là le vent de les disperser au plus réel détriment de tous.

Il y a d'autant plus lieu de nous féliciter de posséder, réunis aujourd'hui en un tout harmonieusement distribué, ces différents mémoires, que l'auteur ne s'est point borné à une simple reproduction : il les a tous repris avec la conscience du savant convaincu, remaniés, passés au crible d'une nouvelle et rigoureuse analyse, et, pour tout dire d'un mot, rajeunis en les remettant au point. Il a, de plus, pris le soin de les échelonner du haut en bas de la série des périodes historiques de la presqu'île armoricaine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il les a divisés de la sorte chronologiquement en trois volumes.

Le premier, qui porte pour titre *Armorique*, comprend l'histoire ancienne de cette province, depuis les habitants du bassin de Penhouët, antérieurs d'un millier d'années à l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'invasion bretonne, après l'occupation romaine, c'est-à-dire jusqu'au ve siècle après Jésus-Christ. Le lecteur y trouvera en particulier, à côté d'études sur les projectiles cylindro-coniques ou en olive depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sur les alignements de Carnac, sur la statistique des monuments dits préhistoriques, celtiques, gaulois et gallo-romains de la presqu'île guérandaise, et sur quelques points controversés de l'ancienne géographie armoricaine, la discussion restée cé-

lèbre, qui fit tant de bruit de 1877 à 1880, sur ce que l'on appela le chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire, la suscription des Mardelles gauloises de la Loire-Inférieure, la thèse qui a soulevé tant de contradictions, de 1874 à 1886, au sujet de l'emplacement de la bataille navale de César contre les Vénètes, et le mémoire descriptif sur le réseau des voies romaines en Armorique. Ajoutons que ce premier volume renferme quatre planches, représentant une hache en pierre polie emmanchée, les projectiles cylindro-coniques, la carte de la presqu'île armoricaine au moment de la conquête romaine, et le réseau des voies romaines en Armorique.

Le tome second est intitulé : *Bretagne jusqu'à la Révolution.* Les mémoires qui y sont recueillis sont ceux qui concernent les chaires extérieures en Bretagne, la lutte de Saint-Nazaire et de Guérande du XIVe au XVIIe siècle, l'art de l'ingénieur et le clergé en Bretagne au commencement du XVIIe siècle, deux parnassiens bretons au XVIIe siècle, Paul Hay du Chastelet, de l'Académie française, et l'abbé de Francheville, la biographie de l'évêque de Vannes, François Lefebvre de Caumartin, commissaire des États de Bretagne et membre de l'Académie française, et les relations du poète Olivier Morvan, au XVIIIe siècle, avec la société patriotique de Bretagne, cette originale Académie fondée par le comte de Serrant, qui a précédé l'Association bretonne.

Quant au troisième et dernier volume, il est placé sous la rubrique : *Bretagne pendant et depuis la Révolution.* Avec deux chansons politiques en Bretagne en 1788 et en 1789, il contient une grande étude sur les clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795, une notice sur le conventionnel lorientais Louis-Urbain Bruë, une revue de la mission du conventionnel quintinais Honoré Fleury en Eure-et-Loir pendant la disette de 1795, le mémoire sur la fondation du fort de Saint-Nazaire, et les notices sur Jules de la Gournerie, Armand du Châtellier, Louis Duflhol et François Jégou.

Pour compléter ces belles études sur la province armoricaine, il convient d'y joindre les deux volumes sur *la Bretagne à l'Académie française au XVIIe et au XVIIIe siècle* (Paris, 1877 et 1889, in-8) dont le premier a été couronné et le second mentionné par l'Académie française, ainsi que les deux volumes de *Recherches et notices sur les députés de la Bretagne aux États généraux de 1789* (Rennes, 1889 et 1890, in-8), aucune des notices de ces quatre volumes ne se trouvant reproduite dans ceux dont nous nous occupons actuellement.

Nous avons pensé que le meilleur moyen d'en faire apprécier le degré d'importance, l'intérêt et la portée était encore d'en indiquer brièvement le contenu. Les indications qui précèdent suffisent à montrer que l'on chercherait en vain des transitions pour relier entre eux les différents mémoires de ce recueil. Mais si aucun lien scientifique ne les assemble, on sent qu'un souffle commun les traverse et les anime tous, qui doit

imprimer à chacun une physionomie fraternelle : c'est l'amour franc, sincère, loyal et désintéressé de l'auteur pour sa chère patrie bretonne; c'est ce sentiment profond et vivace qui, pénétrant toutes ses études, en efface la diversité pour la remplacer par la plus belle, la plus réelle et la plus sensible des unités. Et comment ne l'aimerait-on pas, même sans en être, cette vieille Armorique, si fertile en curiosités de tous genres, lorsque l'on s'y trouve conduit par un savant éclairé dont les patientes recherches ont fait un guide des plus sûrs et dont l'inaltérable attachement au sol natal est si pleinement communicatif? X.

Johns Hopkins University Studies in historical and political science. Baltimore, John Hopkins press, 10e série, fascicules VII à XII; 11e série, fascicules I à VIII, 1892 et 1893. — Prix du fascicule simple, 1 fr. 25; du fascicule double, 2 fr. 50.

Studies in history, economics and public law, éditées par la Faculté des sciences politiques de Columbia college. Tome III. Fascicule 1. In-8. New-York, 1893.

Annuar of American historical association for 1890. In-8 de 700 p. New-York, 1892.

1. — 1. — *L'Histoire religieuse de la Caroline du Nord pendant la période coloniale* par M. Beauregard Weeks continue l'intéressante série de monographies historiques due à la Johns Hopkins University. L'auteur combat l'opinion selon laquelle les premiers colons de cette province auraient été des *quakers* et autres *dissenters* des provinces voisines qui fuyaient la persécution de l'Église anglicane. Des motifs économiques poussèrent exclusivement à la fondation de la nouvelle colonie. En 1701, l'Église d'Angleterre y fut *établie* malgré les protestations d'une grande partie de la population. La Couronne était parvenue à implanter à peu près partout, dans l'Amérique du Nord, l'Église d'Angleterre; mais les résistances des dissidents furent l'avant-coureur du mouvement pour l'indépendance et l'un des facteurs de la Révolution de 1776.

2. — M. Stephen Beauregard Weeks, dans *l'Église et l'État dans la Caroline du Nord*, continue l'histoire religieuse de la colonie dont il a raconté l'origine dans le précédent fascicule. De 1711 à 1776 l'Église d'Angleterre fut l'Église établie, et les dissidents protestants, quoique tolérés, étaient l'objet de diverses infériorités légales; mais le courant des idées battait de plus en plus en brèche l'établissement, et la *Déclaration des droits* de la Caroline du Nord le fit disparaître en proclamant l'égalité religieuse. Néanmoins la constitution de 1776 frappait d'incapacité à remplir les fonctions publiques « les personnes qui auraient nié l'existence de Dieu, la vérité de la religion protestante, l'autorité divine de l'Ancien ou du Nouveau Testament ou professé des principes incompatibles avec la liberté et la sûreté de l'État. » Les rédacteurs de ce texte

avaient sans doute visé les catholiques; mais on ne le leur avait jamais appliqué, et ils soutenaient avec raison qu'il ne pouvait les atteindre. Néanmoins, lors de la revision constitutionnelle de 1835, on substitua à bon droit, dans ce texte, le mot de chrétien à celui de protestant.

3. — Dans le Maryland, la situation fut tout autre au début que dans la Caroline du Nord. M. William Black rapporte les persécutions dont les catholiques furent pendant tout le XVIIIe siècle l'objet de la part de la majorité protestante. Le gouverneur pouvait à grand'peine les modérer. Malgré cela les catholiques, dit-il, ne manquèrent jamais aux devoirs du patriotisme et n'eurent aucune connivence avec les Français qui, aidés par les Indiens, disputaient à l'Angleterre le Canada et les vastes territoires de l'Ouest. L'assemblée législative du Maryland se montrait très récalcitrante à aider la Couronne de ses subsides dans cette lutte et à participer au fonds commun fourni par les colonies. M. William Black explique que cette attitude avait pour cause le désir de la population de secouer le pouvoir des propriétaires, c'est-à-dire des descendants de lord Baltimore qui, en fondant la colonie, avait reçu de la Couronne la délégation de certains droits régaliens. L'agitation continue entretenue par cette question dans la colonie contribua à l'engager dans le grand mouvement pour l'indépendance. Des causes diverses selon les provinces concoururent ainsi à ce grand résultat.

4. — Ces substantielles monographies montrent comment l'exploration des archives renouvelle peu à peu les études historiques sur la période coloniale. Le travail de M. Applegarth sur *les Quakers en Pennsylvanie*, est moins neuf, mais il est encore fort intéressant. On y suit peu à peu le développement de la fondation de Penn et l'adaptation de cette société, malgré ses principes religieux si absolus au début, aux nécessités de la vie sociale, notamment à l'administration de la justice et à la défense militaire. Du reste, grâce à la tolérance religieuse que la colonie sut toujours défendre, les quakers ne tardèrent pas à se trouver en minorité dans leur propre fondation.

5. — La *Johns Hopkins University* se devait de consacrer, elle aussi, son monument à Christophe Colomb à l'occasion du centenaire. Le fascicule 10-11 de la dixième série contient un discours de M. Herbert B. Adams, son directeur, qui retrace fort bien, d'après les travaux de Tarducci et de Payne, la filiation des traditions et des découvertes qui mirent sur la voie le génie de Colomb. Ce génie lui-même était inspiré par l'esprit de prosélytisme conquérant des croisades. Le volume est complété par des notices sur la bibliographie de la découverte de l'Amérique, sur les portraits de Colomb, par une note tendant à établir que parmi les matelots de ses caravelles il y avait un ou deux juifs plus ou moins convertis. Cette préoccupation indique, pour le constater en passant, la place que prend l'élément israélite dans les États-Unis contemporains. Le fascicule

se termine enfin par une note sur le manuscrit d'un ouvrage turc, *Hadigi Nev*, consacré à la découverte de l'Amérique, rapporté de Constantinople en 1891 par le docteur Cyrus Adler ; ce manuscrit est daté de l'an 977 de l'hégire, qui correspond à 1569-70, et orné de cartes très curieuses. L'ouvrage a été publié à Constantinople en 1730 et est un des plus rares incunables de la presse ottomane.

6. — Le fascicule de M. James A. Woodburn sur *les Causes de la révolution américaine* est un sommaire impartial et très clair, mais qui n'offre rien de bien neuf : cependant l'auteur met en relief l'idée que le traité de Paris de 1763, en mettant fin à la domination de l'Espagne et de la France dans le Nouveau Monde, et en donnant une pleine sécurité aux colonies anglaises, les a rendues accessibles à l'idée de l'indépendance qu'elles n'auraient jamais eue sans cela.

7. — L'importante étude de M. Edward Ingle sur la *Condition sociale et politique des noirs dans le district de Colombie* est du plus haut intérêt et est une contribution de premier ordre à l'étude du grave problème soulevé par le développement de la race noire au milieu des États-Unis. Washington a toujours été considéré comme le paradis des noirs : avant l'émancipation, un grand nombre d'affranchis venaient s'y établir, attirés par la protection légale plus efficace dont ils bénéficiaient. Il existe donc dans la capitale une classe de noirs jouissant de la liberté de longue date et ayant pu s'élever à la propriété. Depuis qu'ils sont citoyens ils obtiennent une assez large part des emplois administratifs. M. Edward Ingle s'est efforcé de suivre pas à pas leurs progrès sociaux depuis l'émancipation, surtout le développement de leurs écoles, de leurs associations, de leur moralité. Il conclut à un progrès sensible depuis 1865. Les noirs ont obtenu l'égalité absolue des droits politiques et civils avec les blancs ; mais de plus en plus les deux races tendent à former deux sociétés juxtaposées ne se mélangeant pas du tout en réalité. En 1865, un gouvernement local électif fut donné au district fédéral. L'influence du suffrage des noirs s'y manifesta par de si mauvais résultats qu'en 1878 on le supprima. Depuis lors le district de Colombie est administré par trois commissaires nommés par le Congrès, et l'importance qu'y a prise la population noire est précisément une des raisons pour lesquelles ce régime d'exception paraît devoir être maintenu.

8. — *Les Assemblées représentatives dans le monde aujourd'hui*, de M. Edmund K. Alden, sont un sommaire très exact et habilement condensé des attributions, de la composition, des conditions électorales et du fonctionnement intérieur des assemblées représentatives depuis les *county councils* d'Angleterre jusqu'au congrès des États-Unis et à l'assemblée nationale du Japon.

9. — *La Condition sociale du travail en Amérique et en Europe*, par M. E. R. L. Gould, attaché au département du travail à Washington,

est un sommaire des résultats de l'enquête faite par ce département sur la condition des ouvriers des industries de la houille et du fer dans les deux mondes. Une édition française de ce travail a déjà paru dans la *Réforme sociale* en 1892. M. Gould constate la supériorité des salaires et du genre de vie des ouvriers américains. Le coût du travail n'en est pas augmenté proportionnellement, parce que leur travail est plus efficace et plus intelligent. Il attribue cette supériorité à un genre de vie plus relevé. Cela est juste; mais les conclusions qu'il tire de ce fait contre l'épargne sont singulièrement aventurées, et, si la place ne nous faisait défaut, il serait facile d'en montrer la fausseté.

10. — *La Condition du fermier de l'Ouest mise en lumière par l'histoire économique d'un township du Nebraska* a le plus grand intérêt. L'auteur, M. Arthur-F. Bentley, montre, dans l'introduction, les avantages de la méthode monographique pour les études économiques, à la condition que la localité, la famille choisie comme objet d'étude soit réellement typique. Sur ce point préalable, la méthode statistique nous éclaire, et effectivement la comparaison des résultats fournis par le *census* de 1890 sur l'État du Nebraska prouve que le Harrisson township du comté de Hull est dans une situation semblable à celle de beaucoup de townships de l'État. Il est donc très bien choisi. M. Bentley montre également très bien qu'un type n'est pas la même chose qu'une moyenne. Ces questions de méthode éclaircies, il suit l'histoire de ce township depuis 1854, date des premiers établissements, jusqu'à la fin de 1891, indiquant l'accroissement des défrichements, du nombre des propriétaires, de la valeur des terres et aussi celle des dettes et des impôts. Ces sujets sont l'objet de discussions passionnées en ce moment aux États-Unis. Le *People's party*, sorte de parti agraire, prétend que la condition du *farmer* va de mal en pis. M. A. Bentley remet les choses au point. Avec la plus-value prise par les terres, il faut mieux cultiver, partant il faut plus de capital initial pour réussir. Voilà pourquoi le métayage se développe; il offre de grands avantages au cultivateur qui n'a que ses bras. Le mode d'existence est devenu beaucoup plus confortable, mais l'incertitude des saisons et les variations du prix des grains (il s'agit exclusivement dans cette monographie du cultivateur faisant du blé) est souvent l'occasion de pertes pour celui qui recourt au crédit. Le pionnier d'il y a vingt ans, qui avait la terre à peu près pour rien, avait peut-être plus de chances de faire fortune.

11. — La vieille Université de New-York, Columbia College, a mis à profit ses riches dotations pour rivaliser avec Yale et Harvard au point de vue de l'enseignement, et pour inaugurer une série de publications analogues à celle de sa jeune rivale de Baltimore. Ses publications s'annoncent pour devoir être plus volumineuses et comporter plus de documents. *L'Histoire des élections dans les colonies américaines*, de M. Cort-

landt F. Bishop, est un volume de deux cent quatre-vingt-quinze pages qui a tout l'*apparatus* d'un ouvrage d'érudition européen : bibliographies, documents inédits, textes originaux. Il est intéressant à lire et servira à rectifier beaucoup de petites inexactitudes dans les histoires générales de la période coloniale qui ont été écrites presque exclusivement d'après des chroniques sans recourir aux archives.

III. — L'Annuaire de l'*American historical association* pour 1890 contient un grand nombre de sommaires de travaux publiés par ses membres. Nous signalerons surtout les *Tentatives de colonisation de l'Acadie par les gens de la Nouvelle-Angleterre*, l'*Introduction du vote par bulletin au lieu du vote* viva voce *dans les États-Unis*, le *Développement historique du budget fédéral*. L'intérêt du volume réside surtout dans la statistique des Sociétés historiques du pays et dans la bibliographie de leurs publications.

CLAUDIO JANNET.

BULLETIN

La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises, par le R. P. P. MICHEL, des Pères blancs. Seconde édition, revue et considérablement augmentée. Paris. Lecoffre. 1893. in-18 de 142 p. — Prix : 1 fr. 25.

La première édition de cette brochure ne comptait que quatre-vingt-douze pages, la seconde en a cent quarante-deux. Outre la dédicace à S. Em. le cardinal Langénieux, celle-ci contient une nouvelle préface, une table des matières et quelques développements dans le texte. Les parties essentielles n'ont pas été changées, et nous persistons à croire que la brochure est trop optimiste et dans certains endroits incomplète. Optimiste, elle l'est surtout par rapport à la Russie et dans l'appréciation de certaines questions controversées. Quant aux lacunes, nous n'en signalerons qu'une seule. L'auteur admet d'une part l'attachement des Orientaux à leurs rites, d'autre part il constate les ravages que fait le protestantisme. D'où vient la force d'expansion d'une doctrine hostile à toute espèce de pratiques extérieures? La réponse à cette question eût amené des développements qu'on regrette de ne pas trouver dans cette brochure.

P. S. P.

Nos Aumôniers militaires, par FRANÇOIS BOURNAND. Paris. Taffin-Lefort, s. d., gr. in-8 de 348 p., orné de grav. — Prix : 4 fr.

Précédé d'une préface par M. l'abbé Léon Morancé et d'un Avant-propos de Mgr Fèvre, tous deux anciens aumôniers militaires, l'ouvrage de M. F. Bournand est un monument élevé à la gloire de ces prêtres dévoués qui ont, au péril de leur vie, secouru nos soldats en Crimée et pendant la dernière guerre de France, sur les champs de bataille, dans les hôpitaux et en captivité. D'après cela, on conçoit la division naturelle en plusieurs chapitres. L'auteur cite abondamment les nombreux souvenirs personnels écrits par divers aumôniers militaires, par le général Ambert et par le capitaine Blanc ; aussi plusieurs des traits qu'il rapporte sont-ils assez généralement connus; mais il y en a d'inédits qui ont bien leur intérêt. D'ailleurs, il était utile qu'ils fussent réunis en volume pour l'édification des lecteurs de tout âge et de toute situation sociale. Nous ne reprocherons à M. Bournand

que deux ou trois répétitions textuelles de certains passages, lesquelles trahissent un peu d'inattention de sa part. Il a eu la bonne inspiration d'insérer dans son livre le magnifique discours de Mgr d'Hulst aux obsèques de Mgr Lamarche, mort évêque de Quimper, qui était, lui aussi, un ancien aumônier militaire, et de demander à M. Jacques de Biez une étude de l'ordonnance de Louis XIV sur les aumôniers des gens de mer. Ce spirituel écrivain a produit à ce propos un petit chef-d'œuvre. Les gravures sont assez bonnes et bien émouvantes : elles représentent généralement des actes d'héroïsme de nos aumôniers militaires. L'impression produite par cet ouvrage se résume en un poignant regret de ce que des sectaires aient jugé bon de priver les hommes appelés sous les drapeaux de la France des consolations et des secours permanents de la religion. COMTE DE BIZEMONT.

La Protection des oiseaux, par OUSTALET. Paris, Furne et Jouvet, s. d., in-8 de 117 p. et 52 grav. — Prix : 2 fr.

Écrit par un savant et orné de très nombreuses gravures, ce petit ouvrage est plein d'intérêt. Il résume les mœurs des principales espèces d'oiseaux qui se rencontrent dans nos contrées, et montre combien leur rôle est utile à l'homme, dont ils deviennent les auxiliaires indispensables. On les voit faisant une chasse incessante aux vers et aux insectes qui sans eux détruiraient les récoltes. Les détails statistiques abondent et saisissent le lecteur. Ce livre est surtout destiné à la jeunesse, qui trop souvent prend plaisir à détruire. Espérons qu'après avoir compris les enseignements de M. Oustalet, elle protégera ce qu'elle poursuivait jusqu'alors. G. DE S.

Contributions au Folklore de la Belgique, par ALFRED HAROU. Paris, Em. Lechevalier, 1892, in-32 de VIII-88 p. — Prix : 3 fr. 50.

La collection internationale de la *Tradition* s'est augmentée d'un volume de contributions au folklore de la Belgique. Dans ce joli volume, dont cent cinquante exemplaires seulement sont mis en vente, M. Alfred Harou a réuni des renseignements sur les pèlerinages, les processions : l'une des plus singulières est celle d'Echternach, où les pèlerins font trois pas en avant et deux en arrière ; sur les fêtes populaires, les empreintes merveilleuses, les trésors cachés, les dotays, les vieux châteaux. Dans le château d'Enghien (Hainaut), nous retrouvons cette célèbre Mélusine, la fée des Lusignan, qui a aussi été transportée dans une grotte de l'Alzette. Comment a-t-elle quitté le Poitou pour venir se mêler à la généalogie des comtes de Luxembourg ? C'est une question que nous tâcherons d'éclaircir un jour et dont nous avons déjà dit un mot dans une notice sur Jean l'Aveugle.

Beaucoup de traditions, de croyances, dont M. Harou nous entretient, ont des ressemblances avec celles d'autres contrées et offriront aux folkloristes les sujets de curieuses comparaisons. TH. P.

Omaha and Ponka letters, by JAMES OWEN DORSEY. Washington, Government printing office, 1891, in-8 de 127 p.

Pour donner une idée de cet ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que d'en traduire la courte introduction : « Depuis 1872, l'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir recueillir deux cent trente et une lettres écrites en

Dhegiha, langue parlée par les tribus indiennes Omaha et Ponka, dans l'Amérique du Nord. On en trouve cent soixante et une, avec de nombreux mythes, légendes et documents historiques dans les *Contributions to North American Ethnology*, vol. VI; et on s'est décidé à publier le reste dans la présente forme. On espère que les textes qui suivent intéresseront, non seulement à cause de leur valeur linguistique, mais aussi à cause des renseignements sociologiques qu'ils fournissent. »

Les caractères employés sont ceux de l'impression ordinaire; mais comme ils seraient insuffisants pour les nombreuses articulations, que l'auteur a pris soin de distinguer nettement, tantôt il y ajoute quelque signe, tantôt il les présente retournés; une liste alphabétique en précise la prononciation.

Chaque lettre est accompagnée d'une double traduction en anglais, l'une littérale interlinéaire, l'autre correcte. Presque toutes sont datées; elles vont de 1879 à 1889. Les unes sont de simples lettres de politesse ou parlent d'affaires de famille; d'autres sont commerciales et s'occupent particulièrement du trafic des peaux; le plus grand nombre contient des requêtes adressées par les Indiens aux blancs, leur demandant d'améliorer leur triste situation. J.-N. WAGNER.

Sophonisbe, von JEAN DE MAIRET, mit Einleitung und Anmerkungen von KARL VOLLMÖLLER. Heilbronn, Henninger, in-12 de XLIV-79 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est le huitième de la collection Vollmöller. Nous n'avons rien à dire de la pièce elle-même, qui est assez connue de nos lecteurs. On sait que *Sophonisbe* est le meilleur ouvrage de Mairet, tant pour la conduite de l'intrigue que pour le style, qui, en plusieurs endroits, rappelle celui de Corneille. On pourrait même y trouver certains passages dont Corneille s'est visiblement inspiré. Nous devons nous borner à faire remarquer le soin scrupuleux avec lequel l'éditeur allemand a reproduit l'édition de 1635, la première de toutes. Dans l'introduction, il s'étend longuement sur les diverses œuvres de Mairet et les dates de leur publication; il y ajoute les nombreuses variantes de la *Sophonisbe*. J.-N. WAGNER.

Haustheater (*Théâtre de famille*), de BENEDIX. Scènes choisies, annotées par G. HARTMANN, Paris, Belin, 1892, in-12 cart. de 204 p. — Prix : 1 fr. 25.

Le *Haustheater* de Benedix est inscrit au programme de l'enseignement moderne aussi bien que de l'enseignement classique. Parmi les nombreuses pièces dont cet ouvrage se compose, M. Hartmann a choisi cinq comédies qu'il offre à la jeunesse des écoles : *le Flegmatique*, *le Voyage de noces*, *la Bonne*, *les Chasseurs du dimanche* et *Trop salé*. Ce choix est excellent, et il eût été difficile d'en faire un meilleur. Nous n'osons toutefois promettre aux jeunes lecteurs qu'ils y trouveront beaucoup de choses bien divertissantes. Outre que les œuvres de Benedix sont d'un comique généralement très faible, il est peut-être permis de penser que le public français est plus exigeant que le public allemand dans ces sortes de compositions. Il faut ajouter que le style entre ici pour une bonne part en ligne de compte, et que — les professeurs d'allemand l'auront certainement constaté plus d'une fois — tel passage de ces pièces qui aura intéressé ceux qui le lisent paraîtra sans saveur dès qu'il sera traduit. Leur principal avantage est d'être écrites dans un langage simple, correct et en général facile. L'emploi des locutions et des tours de phrase particuliers à la conversation rend nécessaires des notes fréquentes. Celles dont M. Hartmann accompagne le texte

et qu'il n'a pas craint de multiplier, seront lues non seulement avec profit, mais même avec intérêt, grâce à de nombreux rapprochements avec des langues connues, grâce aussi à certains développements qui rompent heureusement la monotonie habituelle à ce genre de remarques. On lui saura gré également d'avoir donné des pièces complètes, en remplaçant par de brèves analyses les passages moins intéressants qu'il a jugé à propos de supprimer. J.-N. WAGNER.

Les Grands Écrivains français. — Lesage, par EUGÈNE LINTILHAC. Paris, Hachette, 1893, in-12 de 200 p. — Prix : 2 fr.

Lesage a inventé bien des aventures, bien des intrigues, il en a rempli ses romans, mais non sa vie, qui s'écoula d'une manière peu accidentée et que M. Lintilhac a bientôt fait de nous raconter. C'est l'examen des nombreuses œuvres de l'auteur de *Gil Blas* qui forme la partie essentielle du livre. Après avoir montré le romancier dans ses essais, dans ses tâtonnements, M. Lintilhac nous le fait voir s'affranchissant d'imitations plus ou moins serviles et écrivant *le Diable boiteux* dont il n'emprunte guère que le cadre au *Diablo cojuelo* de Guevara, puis sa belle et mordante comédie de *Turcaret*, puis *Gil Blas*, dont les Espagnols voudraient nous disputer la propriété. M. Lintilhac prouve par d'irréfragables arguments que ce chef-d'œuvre est bien à nous. Ce qu'on pourrait dire, c'est que c'est un roman très français, inspiré par des romans espagnols, comme *Amadis* est un roman très espagnol inspiré par des romans français. M. Lintilhac suit Lesage dans les productions secondaires qu'il donna plus tard et étudie avec soin son style et sa langue. Il termine en nous disant quelle nombreuse descendance littéraire Lesage a laissée parmi nous. L'auteur, dans cet agréable et beau volume, montre qu'il connaît aussi bien les écrivains castillans que les nôtres. TH. P.

L'Esprit de tout le monde, compilé par LORÉDAN LARCHEY. *Riposteurs*. Paris, Berger-Levrault, 1893, in-12 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

On entend bien peu aujourd'hui de ces fines reparties, de ces joyeux bons mots qui paraissent avoir été si fréquents autrefois, qui émaillent tant de livres du temps passé. Pourquoi ? C'est ce que je n'entreprendrai pas d'expliquer; pour le faire, il faudrait se livrer à une étude sur les changements qui se sont manifestés dans le caractère français, sur les causes qui les ont produits et, à coup sûr, *non est hic locus*. Mais ces reparties, ces bons mots, si nous n'en faisons guère, nous amusent toujours, c'est ce que prouve le succès d'un premier volume (Voir *Polybiblion*, t. LXV, p. 47), auquel M. Loredan Larchey vient d'en ajouter un second. Celui-ci porte pour sous-titre : *Les Riposteurs*. Ce sous-titre n'est pas tout à fait exact; ces saillies, ces ripostes se confondent assez souvent, mais la classification était difficile, c'est ce que M. Larchey nous explique dans une préface amusante comme tout le livre. Après les traits d'esprit qui forment la plus grande partie du volume et dans laquelle le bon roi Henri IV occupe une bonne place, vient une série de naïvetés dont quelques-unes touchent à la malice. Un érudit est toujours un érudit, quelque esprit qu'il ait, et M. Larchey n'a pu s'empêcher de contrôler les origines de bien des mots qu'il a recueillis et de montrer combien de ces mots « démarqués » ont été attribués à divers personnages. Puisque l'aimable compilateur était en veine d'érudition, pourquoi n'a-t-il pas indiqué à chaque saillie les sources où il puisait, et pourquoi n'a-t-il pas donné en tête du livre une bibliographie des ouvrages consultés? Cette liste eût

été curieuse et très considérable; que de volumes il a fallu parcourir pour en extraire tous ces *conceptos !* Il me semble cependant, et c'était inévitable, que quelques jolis mots ont été oubliés, par exemple celui de Rivarol rencontrant Florian qui marchait avec un manuscrit sortant un peu de sa poche et lui disant : « Ah ! chevalier, comme on vous volerait si l'on ne vous connaissait pas ! » *Paris, Versailles et les provinces*, les Mémoires du comte de Ségur, ceux du baron de Bésenval m'ont aussi laissé le souvenir de quelques traits spirituels qui eussent pu figurer dans les *Riposteurs*. — Une petite rectification : M. de Castéja fut préfet sous la Restauration et non sous l'Empire, comme il est dit page 97. — Comme ce sont des fleurs de l'esprit gaulois que M. L. Larchey a rassemblées, il est inutile d'avertir nos lecteurs qu'ils ne doivent pas faire présent de ce bouquet à leurs filles.

TH. P.

Leone X e sua politica, secundo documenti e carteggi inediti, di FRANCESCO NITTI. Firenze, Barbera, 1892, in-12 de 463 p. — Prix : 4 fr.

Si l'on a beaucoup écrit sur Léon X, les derniers travaux relatifs à l'histoire de ce grand Pape remontent à une quarantaine d'années et on avait jusqu'ici peu utilisé les pièces originales ou les correspondances. M. le professeur Nitti a essayé de combler cette lacune, en compulsant les archives d'État de Florence, où devaient naturellement abonder les documents sur les Médicis. La politique du Pontife vis-à-vis de sa ville natale et des principaux membres de sa famille, Laurent et Julien en particulier, ne semble pas empreinte de ce népotisme et de ce gaspillage financier, qui lui avaient été si souvent reprochés. S'il chercha à favoriser les entreprises de son frère et de son neveu, ce fut surtout en vue d'assurer cette liberté de l'Italie qui lui était si chère. Échapper à l'influence des grands souverains de l'époque, en étant le chef d'une sorte de république aristocratique et fédérative, comprenant toute la Péninsule, tel fut le rêve constant de Léon X. Par le même motif, le grand Pontife s'appliqua, non sans duplicité, à tenir la balance égale entre François Ier et Charles-Quint, durant la longue rivalité de l'Espagne et de la France. Il eut la clef de toutes les intrigues qui se croisèrent et se contrarièrent au moment de l'élection à la couronne impériale. Les extraits de lettres et d'instructions diplomatiques publiés par M. P. Nitti nous offrent sur ce point de curieuses révélations. Le Pape aurait voulu écarter d'Italie les étrangers, en les poussant à la guerre contre les Turcs, que, bien à tort, il regardait comme beaucoup plus dangereux pour la chrétienté que les protestants, tant il est vrai que les plus beaux génies se préoccupent souvent beaucoup plus des maux qui existaient dans le passé que de ceux que nous réserve l'avenir ! Mais le grand acte du concordat de 1516 prouve que Léon X aimait l'Église de France, à laquelle il assura trois siècles de prospérité.

M. Nitti ne traite pas à fond la question religieuse : son livre est une étude d'ensemble, éclairée par d'heureuses citations. Il sera indispensable à quiconque voudra refaire à nouveau l'histoire des relations de la Papauté, à l'apogée de sa gloire, avec les puissances d'Europe, qui comptaient au XVIe siècle, la maison d'Autriche, la France et l'Angleterre. G. B. DE P.

Histoire narrative et descriptive de la Grèce ancienne, par CH. SEIGNOBOS. Paris, A. Colin, 1891, in-18 de 598 p. — Prix : 4 fr. — *Supplément à l'usage des professeurs*. Paris, A. Colin, 1892, in-18 de 132 p.

Cet ouvrage constitue une nouveauté dans l'enseignement écrit de l'his-

toire : il tient le milieu entre le précis qui s'efforce de raconter les événements constituant l'histoire d'un peuple de la façon la plus brève et en même temps la plus complète, et pèche généralement par la sécheresse et les lectures historiques, qui racontent en détail les faits les plus importants ou les plus dramatiques sans les rattacher les uns aux autres. Il nous donne un récit intéressant et parfaitement clair de l'histoire politique de la Grèce ancienne ; il accorde le développement nécessaire aux faits principaux et laisse dans l'ombre les détails qui surchargeraient la mémoire. D'ailleurs l'auteur n'a négligé rien de ce qui peut intéresser et faire mieux saisir la vie du peuple grec : les anecdotes caractéristiques que nous trouvons dans ses historiens, les légendes immortalisées par ses poètes, les arts, les institutions, la religion, la littérature. Les jeunes élèves auxquels cet ouvrage est destiné l'apprendront sans peine, et ils le reliront avec plaisir et avec fruit dans le courant de leurs humanités, lorsque l'intelligence s'éveille aux beautés des littératures anciennes et que les souvenirs historiques commencent à se voiler dans la mémoire. Disons enfin que le choix des gravures insérées dans le texte est excellent, et que ces reproductions de monuments antiques ou de paysages sont d'une exécution irréprochable.

Le supplément à l'usage des professeurs que la librairie Colin leur offre gratuitement présente à son tour une certaine utilité. M. Seignobos s'est attaché à leur donner, en suivant page par page le livre de l'élève, deux sortes de renseignements distingués par les caractères du texte. Les parties imprimées en texte ordinaire contiennent les points sur lesquels il est bon d'attirer l'attention des élèves et une sorte de plan de leçon. On y trouve les causes et les conséquences des événements, le caractère et la raison d'être des usages, et enfin un rapprochement entre le monde ancien et le monde moderne. Les renseignements bibliographiques, critiques, historiques et chronologiques sont imprimés en plus petits caractères. Ce supplément fort utile nous semble appelé à rendre de véritables services non seulement aux professeurs, mais aussi aux candidats à la licence et à l'agrégation.

ALBERT ISNARD.

Vie de Bouchard le Vénérable, *comte de Vendôme, de Corbeil, de Melun et de Paris (X^e et XIe siècles)*, par EUDES DE SAINT-MAUR, publiée avec une introduction par CHARLES BOUREL DE LA RONCIÈRE, archiviste paléographe. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.*) Paris, A. Picard, 1892, in-8 de XXXVI-45 p. — Prix : 2 fr. 25.

Élevé à la cour de Hugues le Grand, ami et conseiller de Hugues Capet, Bouchard a joué sous ce prince et sous son successeur un rôle assez considérable, et il est clair que la biographie d'un tel personnage présente un grand intérêt pour l'histoire générale, surtout quand il s'agit d'une époque comme les premiers règnes capétiens, dont l'histoire est encore obscure. La vie de Bouchard avait déjà été publiée plusieurs fois, mais le nouvel éditeur montre que ses prédécesseurs n'ont connu que le plus mauvais des trois manuscrits qui la contiennent. Il y avait donc lieu de donner de ce texte une nouvelle édition fondée sur un manuscrit qui dérive immédiatement de l'autographe. Comme le moine Eudes de Saint-Maur a eu surtout pour objet, dans la biographie qu'il a donnée du grand seigneur, de faire œuvre d'édification et de proposer à l'imitation les vertus d'un bienfaiteur de son monastère, il est naturel qu'il y ait dans son récit, écrit un demi-siècle après les événements, des inexactitudes et des lacunes. C'était le devoir de l'éditeur de suppléer aux défauts du texte dans son introduction.

M. Bourel de la Roncière s'en est acquitté excellemment. Aussi croyons-nous que ce petit volume tiendra un des meilleurs rangs dans la collection où il a pris place. E.-G. Ledos.

L'abbé Georgel et la Réorganisation du culte dans les Vosges (1802-1813), par M. l'abbé Ch. Chapelier, curé-doyen de Lamarche. Saint-Dié, typ. Humbert, 1892-1893, in-8 de 65 p.

L'abbé Georgel, auxiliaire dévoué du cardinal de Rohan, au cours de son ambassade à Vienne, travailla énergiquement à sa défense lors du procès du Collier et partagea sa disgrâce. En septembre 1793, il se soumit au décret d'exil qui frappait tout le clergé fidèle et se retira à Fribourg-en-Brisgau, où il resta six années et rédigea ses Mémoires Il rentra en 1801; on lui offrit un évêché qu'il refusa. Il avait soizante-douze ans et comptait passer le reste de sa vie dans la retraite, lorsque Mgr d'Osmond, évêque de Nancy, l'associa à son gouvernement épiscopal et le nomma provicaire général pour le département des Vosges. En supprimant nombre d'anciens diocèses, le Concordat avait démesurément agrandi les nouveaux et rendu nécessaire pour certains évêques la création d'auxiliaires ou de coadjuteurs. Malgré ssn âge, l'abbé Georgel ne se récusa pas, et, de 1802 à 1813, il travailla, spécialement dans les Vosges, à la reconstitution du culte.

M. l'abbé Chapelier, qui a eu en mains la correspondance de l'évêque et du provicaire, nous fait assister aux difficultés de tout genre que comporta cette réorganisation, ne fût-ce que celle de l'institution du séminaire de Nancy. A côté de paroisses qui contribuèrent généreusement, il s'en trouva d'autres où les curés eux-mêmes firent la sourde oreille ; l'abbé Georgel se montra sévère, et son œuvre réussit. La partie la plus épineuse de sa mission lui vint des prêtres assermentés. Le pouvoir civil répugnait aux rétractations éclatantes ; la seule chose à exiger, suivant Fouché et même Portalis, c'était la déclaration « qu'ils adhèrent au Concordat et qu'ils sont dans la communion de l'évêque nommé par le Premier Consul et institué par le Pape. » L'abbé Georgel avait là-dessus de « crucifiantes inquiétudes. » Les assermentés vosgiens s'entretenaient dans le schisme par des correspondances régulières avec les évêques de Besançon, de Strasbourg et de Dijon, anciens constitutionnels; avec Grégoire; avec Maudru, curé de Stenay, ancien évêque intrus des Vosges. Aux prêtres qui traitaient ces anciens assermentés avec hauteur, l'abbé Georgel recommandait avec fermeté plus de charité : « Par vos dénominations *eux* et *nous*, vous continuez à élever un mur de division et à maintenir l'esprit de parti, tandis que vos supérieurs travaillent avec prudence à ramener tous ceux qui leur sont subordonnés à l'unité de doctrine et de sentiment. » Avec les coryphées du schisme, avec les plus violents, il ne dissimulait ni son désir d'user des voies de douceur, ni sa volonté de réprimer avec énergie, quand son devoir lui commanderait d'être sévère. Et il obtint de ce côté de grands succès. Il est d'autres faits que nous pourrions citer; nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'écrit si littéraire et si judicieux de M. l'abbé Ch. Chapelier. Victor Pierre.

The Wars of York and Lancaster (1450-1485), arranged and edited by Edith Thompson. London, David Nutt, 1892. in-16 de VIII-174 p.—Prix : 1 fr. 80.

La collection : *English History from contemporary writers*, à laquelle appartient ce petit volume, est analogue à celle publiée en France par la maison Hachette. Elle est particulièrement rédigée à l'usage des établisse-

ments d'instruction, mais sa portée est plus générale et elle intéresse également toutes les personnes désireuses de connaître l'histoire et n'ayant ni le temps ni les moyens de se reporter aux sources, aux documents contemporains.

Miss Edith Thompson s'est chargée de la rédaction de *la Guerre des deux Roses*, cette lutte acharnée et retentissante entre les maisons d'York et de Lancastre, dont un poète a dit :

> Heard ye the din of battle bray,
> Lance to lance, and horse to horse.

L'ouvrage contient des extraits de Blakman, Gascoigne, Pecock, William Worcester, Chastelain, Comines, Warkworth ; des emprunts faits aux chroniques de Whethamstede et de Gregory, aux rôles du Parlement. Ces citations sont judicieusement classées suivant l'ordre des faits et constituent un harmonieux récit. Tous les documents ont été traduits ou transcrits en anglais moderne afin d'être à la portée de tous les lecteurs.

R. Lambelin.

Un Curé de campagne de l'ancien régime (1770-1819), par l'abbé Ph. Torreilles. Perpignan, Latrobe, 1893, in-8 de 69 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est un touchant exposé que cette vie du digne curé de Ponteilla, l'abbé Vilar. L'auteur nous le montre dans trois périodes : la première, celle de sa tranquille existence, de 1770 à 1789 ; la deuxième, très agitée, où l'abbé Vilar refuse le serment, se retire en Espagne, revient, à la première éclaircie, auprès de ses ouailles, et retourne définitivement en exil pour n'en revenir qu'à la fin de 1800 ; la troisième, où il reprend son ministère dans son ancienne paroisse et y meurt, plein de jours, le 20 avril 1819, à quatre-vingt-un ans.

Qu'était Ponteilla sous l'ancien régime ? Une sorte de château fort, abritant une cinquantaine de familles et plus de deux cents personnes, dont vingt-quatre privilégiées, tandis que cent vingt et une participaient à toutes les taxes. — « Dans la plupart des familles, pendant que la mère, aidée de ses filles, garde la maison, fait le ménage, pétrit le pain et surveille la basse-cour, le père est aux champs, avec ses fils ou ses valets.... Quoiqu'il commence assez tôt, six heures en été et sept heures en hiver, et qu'il rentre assez tard, sept heures en été et cinq heures en hiver, il ne travaille en fait pas plus de huit à neuf heures, car il perd beaucoup de temps à deviser, manger et dormir. A la fin de la journée, il revient au logis sans grande fatigue et avec un gain fort raisonnable d'une livre en moyenne, soit 2 fr. ou 2 fr. 50 de notre monnaie. » Mais l'on chômait souvent, les ouvriers des campagnes ne se résignant au travail, écrivait l'intendant en 1790, « que quand la nourriture de la semaine pour toute la famille n'est pas assurée. » L'auteur donne le détail des impôts, de l'instruction, des cérémonies religieuses ; il rappelle la trêve de cent un ans votée en 1673 entre les membres de certaines familles, et la délibération de la communauté assemblée en 1664 pour s'entendre avec le curé *per tenir pau y quietut*. Il passe ensuite au temporel de la cure : offrandes en nature, quêtes des confréries, revenus des terres, dîmes. Ainsi, en 1791, l'abbé Vilar déclarait avoir reçu, l'année précédente, 34 livres 8 sols pour les agneaux ; 37 l. 10 s. pour la laine ; 18 l. pour les pois ; 858 l. pour le blé ; 50 l. pour le méteil ; 15 l. pour l'orge ; 266 l. pour les raisins ; 176 l. pour les olives ; en tout 1,151 l. 18 s. Tel était le produit brut de la dîme ; il en fallait déduire : 56 l. pour l'entretien d'une lampe devant le Saint Sacrement ; 48 l. pour les

frais de la récolte de blé, 28 l. 10 s. pour celle des raisins, et 32 l. 10 s. pour celle des olives; il lui restait donc 1,289 l. 18 s. qui, déduction faite de l'impôt du Roi, de 30 à 40 l. environ, se réduisaient à 1,250 livres. Si l'on ajoute le casuel, qui était de 200 l. environ, on obtient un total de 1,450 l., auquel pouvait s'ajouter l'honoraire des messes, taxé alors à 10 sols.

Nous donnons tous ces détails, d'ailleurs intéressants en eux-mêmes, pour montrer avec quel soin M. l'abbé Torreilles a étudié son sujet; ce sont toutes pièces officielles qui en forment la trame et qui donnent à cette notice sur l'éditiant abbé Vilar la portée d'un document d'intérêt général.

VICTOR PIERRE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 18 octobre, Dieu a rappelé à lui une des plus belles âmes, un des plus grands génies qui soient venus illuminer ce monde : Charles-François GOUNOD, le maître incomparable, à la fois musicien, artiste consommé dans son art, poète, écrivain, philosophe, et par-dessus tout chrétien dans la plus complète acception du mot, a été frappé soudain le dimanche 15 octobre, et il a expiré le mercredi matin, après une longue agonie, à l'âge de soixante-quinze ans. Gounod était né à Paris le 18 juin 1818. Grand prix de Rome en 1839, il passa plusieurs années à Rome et à Vienne, où il fit exécuter à l'église Saint-Charles, le 2 novembre 1843, une messe de *Requiem*. Quand il revint en France, il occupa le poste de maître de chapelle à l'église des Missions étrangères. Ce que fut, pendant six années, sous sa direction si élevée et si sûre, cette maîtrise d'une humble église, ceux qui eurent le bonheur de la fréquenter alors ne sauraient l'oublier. Devenu directeur de l'Orphéon, il fit exécuter à Saint-Eustache, en 1849, une messe solennelle qui obtint un grand succès. Ce fut l'année suivante que commença sa carrière théâtrale. Voici la liste de ses œuvres dramatiques : *Sapho*, opéra en trois actes, Opéra, 16 avril 1851 (repris en quatre actes, le 2 avril 1884); — *Ulysse*, tragédie en cinq actes avec chœurs, de Ponsard, Comédie-Française, 18 juin 1852; — *La Nonne sanglante*, opéra en cinq actes, Opéra, 18 octobre 1854; — *Le Médecin malgré lui*, opéra-comique en trois actes, Théâtre-Lyrique, 15 janvier 1858 (repris plus tard à l'Opéra-Comique); — *Faust*, opéra dialogué en cinq actes, Théâtre-Lyrique, 19 mars 1859 (repris à l'Opéra avec des récitatifs remplaçant le dialogue et d'importantes modifications dans la partition, le 3 mars 1869); — *Philémon et Baucis*, opéra en trois actes, Théâtre-Lyrique, 18 février 1860 (repris à l'Opéra-Comique, réduit à deux actes, le 16 mai 1875); — *La Reine de Saba*, opéra en quatre actes, Opéra, 29 février 1862; — *Mireille*, opéra dialogué en cinq actes, Théâtre-Lyrique, 19 mars 1864 (réduit à trois actes le 15 décembre de la même année, puis repris à l'Opéra-Comique sous cette dernière forme le 10 novembre 1874); — *La Colombe*, opéra-comique en deux actes (écrit pour le théâtre de Bade et représenté en cette ville en 1860), Opéra-Comique, 7 juin 1866 (repris plus tard sur une scène éphémère, le Nouveau-Lyrique, située rue Taitbout); — *Roméo et Juliette*, opéra en cinq actes, Théâtre-Lyrique, 27 avril 1867 (repris à l'Opéra-Comique le 20 janvier 1873, puis joué à l'Opéra le 28 novembre 1888); — Chœurs et musique symphonique pour les *Deux Reines de France*, drame en quatre actes de M. Ernest Legouvé, théâtre Ventadour, 27 novembre 1872; — Chœurs et musique symphonique pour *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes de M. J. Barbier, théâtre de la Gaieté, 8 novembre 1873 (repris plus tard à la Porte-Saint-Martin); — *Cinq-Mars*, opéra dialogué en

quatre actes, Opéra-Comique, 5 avril 1877; — *Polyeucte*, opéra en cinq actes, Opéra, 7 octobre 1878; — *Les Tributs de Zamora*, opéra en cinq actes, Opéra, 1er avril 1881; — Musique pour *les Drames sacrés*, Vaudeville, mars 1893. Nous ne saurions avoir la prétention d'indiquer ici, même sommairement, les autres œuvres musicales de Gounod. Citons seulement la messe de Sainte-Cécile (1855); la messe du Sacré-Cœur (1876); *Gallia*, élégie biblique, exécutée à Londres, au lendemain de nos désastres, le 1er mai 1871; *Biondina*, ce délicieux petit poème composé en 1872; la messe de Jeanne d'Arc (1887), et ces deux œuvres magistrales : *Rédemption*, dont il avait aussi composé le texte, et qui fut exécutée pour la première fois à Birmingham, en 1882, et *Mors et Vita*, exécutée dans la même ville le 26 août 1885. Gounod avait été nommé membre de l'Académie des beaux-arts en 1866; il était grand officier de la Légion d'honneur. Ses œuvres littéraires sont peu nombreuses et plusieurs n'ont pas vu le jour. Ce qu'on connaît de lui, outre plusieurs lectures faites à l'Institut, en particulier *la Nature et l'Art* (25 octobre 1886), c'est principalement son admirable étude sur *le Don Juan de Mozart* (Paris, 1890, in-16 de IV-220 p.). Citons encore *l'Académie de France à Rome* (extrait de la *Nouvelle Revue* du 1er janvier 1882, in-8 de 8 p.); le *Henri VIII, de Saint-Saëns* (extrait de la *Nouvelle Revue* du 1er avril 1883); des préfaces aux *Soirées parisiennes* de D. Mortier (1883), et aux *Annales du théâtre et de la musique*, de Noël et Stoulling (1883); un certain nombre d'articles de revues et de journaux. Nous ne saurions oublier enfin que le *Polybiblion* eut l'honneur de publier quelques articles de Gounod (voir t. I, p. 31 et 149, et t. XII, p. 142).

— Sir William Smith est mort le 7 octobre dernier, dans sa quatre-vingt-unième année. Né à Londres en 1813, les excellentes études qu'il commença dans sa jeunesse et le soin qu'il mit à les approfondir lui firent obtenir facilement aux collèges de Highbury et de Homerton une chaire d'humanités. Les occupations du professorat ne l'empêchèrent pas de préparer les ouvrages qui lui ont acquis une réputation si méritée et universelle. Il n'est personne qui ne connaisse ces précieux instruments d'études composés sous sa direction : le Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, ceux de biographie et de géographie anciennes, le Dictionnaire de la Bible et le Dictionnaire des antiquités chrétiennes. Dans ces ouvrages, on trouvait condensés avec un soin remarquable tous les résultats de l'érudition moderne, et ces volumes donnaient, dans un format commode et maniable, des renseignements sûrs et suffisamment complets. Aussi ont-ils été traduits et imités à l'étranger. L'encyclopédie qu'il a publiée pour les huit premiers siècles de l'ère chrétienne forme un tout plus considérable. Les dictionnaires latin-anglais et anglais-latin, composés par lui et qu'il a mis au courant des derniers travaux de l'érudition, sont estimés comme les meilleurs parus en Angleterre. Après avoir renoncé en 1869 aux fonctions d'examinateur de l'Université de Londres, qu'il exerçait depuis 1853, il conserva la direction d'un des recueils périodiques anglais les plus appréciés : *The Quarterly Review*, qu'il avait acceptée en 1867. Ses mérites l'avaient fait créer baronnet par la Reine. Dans la liste que nous donnons ci-dessous des œuvres de l'éminent savant, nous avons fait un choix parmi ses publications classiques, trop nombreuses pour être ici toutes énumérées : *Dictionary of Greek and Roman antiquities* (1841-1842, in-8); — *Dictionary of Greek and Roman biography and mythology* (1843-1848, 3 vol. in-8); — *Chronological Tables of Greek and Roman history* (1849, in-16); — *New classical Dictionary of biography, mythology and geography* (1850, in-16); — *Smaller classical Dictionary for young persons* (1852, in-8); — *Dictionary*

of Greek and Roman geography (1852-1857, 2 vol. in-8); — *Dictionary of the Bible* (1860-1863, 3 vol. in-8); — *A concise Dictionary of the Bible* (1865, in-8), résumé du grand ouvrage de M. Smith, par W.-A. Wright; — *A smaller Dictionary of the Bible* (1866, in-8); — *The Old Testament history* (1865, in-8); — *The New Testament history* (1866, in-8); — *Latin-English dictionary* (1855, in-8); — *Smaller Latin-English dictionary* (1855, in-12); — *First latin dictionary and vocabulary* (1861, in-12); — *Student's latin grammar* (1863, in-8); — *Principia latina* 1860-1866, 6 vol. in-12); — *Latin exercices* (1840, in-12); — *G. Curtius' grammar of the Greek language* (1863, in-8); — *Smaller History of Greece* (1860, in-8); — *Smaller History of Rome* (1860, in-8); — *Smaller History of England* (1862, in-8); — *Student's History of France* (1864, in-8); — *Student's Gibbon* (1857, in-8); — *Student's Manual of ancient geography* (1861, in-8); — *Student's Manual of the English language*, avec la collaboration de P. Marsh (1862, in-8); — *Smaller classical Mythology* (1867, in-8); — *Grammar of the Latin language*, en collaboration avec T. D. Hall (1867, in-8); — *A copious and critical English-Latin dictionary*, avec T. D. Hall (1870, in-8); — *A Dictionary of christian antiquities*, avec M. Samuel Cheetham (1875-1880, 2 vol. in-8); — *A Dictionary of christian biography, literature, sects and doctrines during the first eight centuries* (1877-1887, 4 vol. in-8).

— On annonce encore la mort de M. Ernest Ameline, secrétaire perpétuel de l'Association philotechnique, le poète des *Amours brisées* (1880, in-12) et des *Grèves et falaises* (1884, in-18), mort le 23 octobre, âgé de soixante-huit ans, à Paris; — de M. Jules Labbé, professeur au collège Rollin, ancien collaborateur de l'*Opinion nationale*, à qui l'on doit d'assez nombreuses éditions classiques, mort à soixante ans, le 10 octobre; — de M. N. Hardoin, écrivain et dessinateur, plus connu sous le nom de Dick de Lonlay, dont nous rappellerons ici les ouvrages suivants : *A travers la Bulgarie* (1885, in-8); — *Au Tonkin, 1883-1885* (1885, in-8); — *De Paris à Moscou, souvenir du couronnement de S. M. Alexandre III* (1887, in-8); — *l'Armée russe en campagne* (1888, in-8); — *Notre Armée* (1889, gr. in-8); — *Français et Allemands*, histoire anecdotique de la guerre de 1870 (1886-1890, 6 vol. in-8), mort à quarante-sept ans, en octobre; — de M. Jules de la Chauvelays, à qui l'on doit quelques études d'histoire militaire : *Guerres des Français et des Anglais du XIe au XVe siècle* (1875, 2 vol. in-8); — *l'Art militaire chez les Romains* (1884, in-8); — *le Combat à pied de la cavalerie au moyen âge* (1885, in-8), mort en octobre; — de M. le comte Gustave de la Tour, ancien député, ancien maire de Tréguier, collaborateur de l'*Univers*, directeur pendant un temps de *la Bretagne, journal de Saint-Brieuc*, qui laisse entre autres ouvrages : *Lorraine et France* (1851, in-8); — *Stérilité des missions protestantes* (1853, in-18); — *Scènes* (1860, in-18) et *Nouvelles scènes* (1864, in-18) *de la vie hongroise*, mort le 16 octobre, à Tréguier, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. Lecoulteux, ancien professeur à l'Institut agronomique et au Conservatoire des arts et métiers, directeur des *Annales agronomiques*, mort à Cerçay, près la Motte-Beuvron, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. Émile-Louis Lenoel, vice-président du Sénat, à qui l'on doit : *Les Actionnaires ruinés par la jurisprudence* (1867, in-8); — et *Qu'est-ce que la République?* (1872, in-8), mort à soixante-six ans, le 24 octobre; — du R. P. Ferdinand-Dominique Le Tellier, qui, pendant plus de quarante ans passés dans l'ordre de Saint-Dominique, n'a cessé d'exercer avec succès son zèle dans la prédication, mort à Rouen, le 24 octobre, âgé de soixante-six ans; — de M. l'abbé Mauguin, aumônier du lycée Hoche, à Versailles, chanoine honoraire de ce diocèse, mort le 25 octobre; — de M. le docteur Marcel Por-

CHER, membre de l'Académie de médecine, mort le 9 octobre, à Paris, âgé de cinquante-huit ans; — de M. RACINET, dessinateur, dont tout le monde connaît les magnifiques ouvrages publiés chez Firmin-Didot : *L'Ornement polychrome* et *le Costume historique,* mort le 28 octobre; — de M. SAULERIN, ingénieur civil, à qui l'on doit l'invention des freins qui portent son nom, mort à Paris, âgé de quarante-neuf ans, le 23 octobre; — de M. Jules UZÈS, accompagnateur au Conservatoire, pianiste et compositeur distingué, mort le 23 octobre, à cinquante-quatre ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de Alexis-Nicolaievitch APOUCHTIN, poète lyrique russe, mort le 29 août, à cinquante-deux ans, à Saint-Pétersbourg; — de miss Stella AUSTIN, à laquelle on doit de nombreux ouvrages pour la jeunesse, morte en octobre; — de M. H. W. CROSSKEY, géologue, mort le 1er octobre, à Birmingham; — de M. Gust.-Ed. FLEMMING, ancien bibliothécaire de la ville de Stockholm, mort le 31 août, à Södermannland, âgé de soixante et onze ans; — de Mme Luise VON FRANÇOIS, nouvelliste allemande, morte le 25 septembre, à Weissenfels; — de M. John GADSBY, tour à tour imprimeur à Manchester et à Londres, à la plume de qui l'on doit plusieurs ouvrages relatifs à son art, mort en octobre; — de M. Robert-Perceval GRAVES, dont on estime fort *The Life of sir William Rowland Hamilton* (1882-1888, 3 vol. in-8), mort âgé de soixante-treize ans; — de M. C.-E. HASKINS, professeur au collège Saint-John, à Cambridge, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une bonne édition de Lucain, parue en 1887, mort en octobre; — de M. Yoshito INOKO, professeur à l'Université de Tokio, qui laisse un certain nombre d'écrits sur la physiologie et la pharmacologie, mort à Berlin, en octobre; — de mistress Annie-Elizabeth IRELAND, écrivain anglais, morte le 4 octobre; — du Rév. Benjamin JOWETT, maître du collège de Balliol et professeur royal de grec à l'Université, à qui l'on est redevable de bonnes traductions de Platon, d'Aristote et de Thucydide, et d'importants travaux sur l'histoire de la philosophie grecque, mort le 1er octobre 1893, âgé de soixante-seize ans, à Headley Park (Hampshire); — de M. Reinhold KLETTE, architecte et auteur de travaux remarqués sur son art, mort à Holzminden, le 16 septembre; — de M. Friedrich Traugott KÜTZING, botaniste distingué, mort à quatre-vingt-six ans, à Nordhausen, le 9 septembre; — de M. LANG, directeur de l'Institut météorologique de Munich, mort le 24 septembre; — de M. le docteur Conrad LEEMANS, ancien directeur du musée royal des antiquités de Leyde, correspondant de l'Institut de France, connu par ses nombreux travaux sur l'égyptologie et surtout par sa grande publication des *Monuments égyptiens* du musée de Leyde, commencée en 1835 et terminée en 1872, mort à Leyde, le 14 octobre; — de M. Mathias MULL, qui, en plus de sa collaboration à *The Times of India, The Bombay Gazette,* a donné au public *Shakespeare* (1883, in-8), mort à soixante-treize ans; — de M. Alexis PLETCHÉIEV, poète russe, fort estimé dans son pays, dont les poésies ont été recueillies en un volume (1887, in-8), et à qui l'on doit des Études sur le XVIIIe siècle et notamment sur les femmes françaises à cette époque, insérées dans les « Annales de la patrie, » mort à Paris, le 8 octobre; — de M. William RENDLE, qui a consacré à son lieu de naissance un ouvrage fort remarqué : *Old Southwark and its people* (1887, in-8), mort à quatre-vingt-trois ans, le 16 octobre; — de M. Hermann SAUPPE, professeur à l'Université de Gœttingue, rédacteur des *Nachrichten* de la Société royale de cette ville, à qui l'on doit plusieurs études sur l'antiquité grecque et romaine, presque toutes écrites en latin et publiées dans les *Index lectionum* de l'Université, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 15 octobre; — de M. Philip SCHAFF, historien et théologien protestant, président

du comité américain de revision de la Bible, dans l'œuvre considérable de qui nous citerons particulièrement : *History of the Christian Church* (1859-1888, 6 vol. in-8), *Bibliotheca symbolica Ecclesiae universalis* (1877, 3 vol. in-8), *Encyclopædia of living divines and Christian workers of all denominations in Europe and America* (1887, in-8), avec M. Jackson; *Theological propædeutic* (1893, in-8), mort en octobre, à soixante-quatorze ans.

Congrès. — Lorsque cette livraison sera distribuée, le quatrième congrès provincial de la Société bibliographique sera terminé. Comme nous l'avons déjà dit, c'est le Mans que la Société a choisi cette année comme lieu de réunion les 14 et 15 novembre. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Rennes, administrateur du diocèse du Mans, a daigné accepter la présidence d'honneur de ce congrès. Nous croyons bien faire en indiquant à nos lecteurs les principales communications qui seront faites en ces deux jours dans les trois sections du congrès. Dans la première section (Société bibliographique), M. le comte de Bourmont fera ressortir le rôle scientifique de la Société, en parlant du *Polybiblion*, de la *Revue des questions historiques*, du *Répertoire des sources historiques*, et des autres publications de la Société; M. V. Pierre parlera des publications qui ont trait à l'œuvre de la Société : *Bulletin*, *manuel*, *almanachs*, *brochures*, *tracts*, etc.; M. le comte de Bizemont exposera l'appui que les autres œuvres peuvent trouver dans la Société bibliographique et l'intérêt qu'elles ont à entrer en relations avec elle; une place sera naturellement réservée au côté local de l'œuvre, et M. de Boistertre fera connaître l'organisation de la Société dans l'Ouest; enfin la Société d'histoire contemporaine, création de la Société bibliographique, trouvera un éloquent rapporteur dans M. Dornet de Vorges. Dans la deuxième section, plus particulièrement consacrée à l'étude, nous notons le rapport de M. R. Triger sur le mouvement scientifique, historique et artistique dans la Sarthe au XIXe siècle, rapport que suivront ceux de MM. le comte de Bastard, L. Brière et l'abbé Anis, sur les sociétés historique du Maine et d'agriculture de la Sarthe et sur le mouvement scientifique dans la Mayenne. Les bibliothèques et collections tant publiques que privées feront l'objet de communications intéressantes. Enfin quelques monographies seront lues : *Un Drame religieux du moyen âge, le Miracle de Théophile*, par M. Marius Sepet; — *L'Instruction publique en Eure-et-Loir avant 1789*, par M. l'abbé Haye; — *L'Instruction publique à Mamers avant et pendant la Révolution*, par M. G. Fleury; — *L'Imprimerie à la Flèche avant la Révolution*, par M. le baron E. de la Bouillerie; — *Une Commune de la Sarthe pendant la Révolution*, par M. l'abbé Bauche; — *Monographie du canton de Mondoubleau*, par M. l'abbé Blanchard; — *Les Études botaniques dans la Sarthe depuis dix ans*, par M. l'abbé Léveillé; — *Les Études géologiques dans la Mayenne*, par M. le docteur Chevalier; — *Les Études scientifiques dans l'Orne*, par M. l'abbé Letacq, d'Alençon; — *Les Syndicats agricoles en Anjou*, par M. Nicolle. La troisième section (la propagande) ne sera pas, certes, moins intéressante : tour à tour seront passés en revue les efforts du comité catholique de la Sarthe (rapporteur, baron E. de la Bouillerie); l'instruction à tous ses degrés (MM. Ch. Véral, abbé Godefroy, vicomte Hervé de Broc, abbé Laude, docteur Maisonneuve, abbé Bourgain); la presse locale (abbé Dupuy); les bibliothèques circulantes tant en général (comte de Bizemont) que dans la Sarthe (MM. Hardouin du Parc et Celier) et au Mans (abbé Pralon); les conférences populaires (M. Ed. Bodin), etc. La simple lecture de ce programme éveillera sans doute les regrets de ceux de nos lecteurs de la Sarthe et des pays voisins qui n'auront pas profité de la facilité qu'ils avaient d'adhérer au congrès, même sans être membres de la Société, moyennant une faible cotisation de dix francs.

— C'est avec grand plaisir que nous signalons l'important recueil qui vient de paraître sous ce titre : *Association française pour l'avancement des sciences. 22e session, août 1893. Besançon et la Franche-Comté, notices historiques, scientifiques et économiques* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XIX-693 p., orné de vignettes et de gravures par Isembart et H. Michel). Nombre d'écrivains franc-comtois ont contribué à donner à cet ensemble un aspect des plus remarquables et des plus séduisants. Nous aurons probablement à revenir, avec quelques détails, sur certains travaux insérés dans ce volume; pour l'instant, nous devons nous borner à enregistrer simplement les études qui le composent, savoir : *Notice historique sur la Franche-Comté et le pays de Montbéliard*, par feu M. A. Castan; — *Le Préhistorique en Franche-Comté*, par le Dr Albert Girardot; — *Géologie du Jura*, par M. A. Vézian; — *Météorologie et climatologie du Doubs*, par le Dr A. Magnin; — *Végétation des Monts-Jura*, par le même; — *Les Forêts de la Franche-Comté*, par M. Gurnaud; — *La Faune du Jura*, par M. Menegaux; — *L'Agriculture du Doubs*, par M. P. Faucompré; — *Les Sociétés de fromagerie en Franche-Comté*, par M. A. Gauthier; — *L'Industrie en Franche-Comté*, par M. H. Mairot; — *L'Instruction publique en Franche-Comté*, par M. L. Pingaud; — *Notice historique et descriptive sur Besançon et ses monuments*, par feu M. A. Castan; — *Population et hygiène*, par le Dr Baudin; — *Facultés des sciences et des lettres (1808-1892)*, par M. L. Pingaud; — *Observatoire*, par M. L.-J. Gruey; — *École réorganisée de médecine et de pharmacie*, par le Dr L. Chapoy; — *Enseignement secondaire, lycée Victor Hugo, lycée de jeunes filles, établissements libres*, par M. L. Pingaud; — *Enseignement primaire, écoles normales, etc.*, par M. J. Bailliart; — *École municipale des beaux-arts*, par M. A. Ducat; — *École municipale de musique*, par le Dr A. Magnin; — *Archives du département du Doubs et de l'ancienne province de Franche-Comté*, par M. J. Gauthier; — *Bibliothèque et archives municipales*, par le même; — *Musées d'art et d'antiquités*, par M. A. Ducat; — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, par M. L. Pingaud; — *Société d'émulation du Doubs*, par feu M. Éd. Besson; — *Société d'agriculture du Doubs*, par M. A. Gauthier; — *Société d'horticulture du Doubs*, par M. X. Chauvelot; — *Société de médecine et Association des médecins du Doubs*, par M. L. Chapoy; — *Société des amis des beaux-arts* et *Société des architectes du Doubs*, par M. A. Ducat; — *Club alpin, section du Jura*, par M. A. Vézian; — *Sociétés diverses*, par le Dr A. Baudin; — *Fabrique et école d'horlogerie*, par M. Ch. Sandoz; — *Bains salins*, par le Dr Baudin; — *Hospices civils*, par le Dr Saillard; — *Asile départemental*, par le Dr Heitz. Ce volume, qui prouve une fois de plus que Besançon est un centre intellectuel de premier ordre, se termine par des *Promenades et excursions* des plus agréables aux environs de la ville, proposées d'une façon aussi pittoresque que littéraire, par MM. J. Gauthier, Menegaux et Nicklès.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 29 septembre, M. Salomon Reinach a achevé la lecture de son mémoire sur les caractères et l'origine de l'art gallo-romain. M. Senart a ensuite commencé la lecture d'un travail sur l'origine des cartes dans l'Inde. — Dans celle du 6 octobre, après que M. Homolle eut rendu compte des travaux de l'école d'Athènes, M. le docteur Carton a lu un rapport sur la mission dont il a été chargé en Tunisie. — Le 13 octobre, M. Schwob a entretenu l'Académie de la signification des noms hébraïques des anges. — Dans la séance du 20 octobre, M. Müntz a lu un mémoire sur la légende de la papesse Jeanne. — Le 27 octobre, M. Foucart a communiqué une étude sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis, et M. Joret a donné lecture d'un travail sur les jardins de l'ancienne Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 14 octobre, M. Zeller a lu une étude historique sur le socialisme au temps de la Réforme en Allemagne. — Le 21 octobre, après la lecture d'une notice de M. Georges Picot sur M. Salmon, correspondant de la section de morale, M. Passy a communiqué une étude sur le rôle des intermédiaires commerciaux. — Dans la séance du 28 octobre, M. Germain Bapst a lu un mémoire sur ce que devinrent les objets d'art et d'ameublement confisqués pendant la Révolution.

Ex-libris imaginaires et supposés de personnages célèbres anciens et modernes. — De plus en plus s'affirme le goût des ex-libris, ces figurines adoptées comme marque de possession par nombre de bibliophiles. En ces dernières années, toutefois, ce goût s'est révélé chez beaucoup de collectionneurs comme une passion aussi forte que l'amour du livre lui-même : une société française d'ex-libris constituée récemment (Voir *Polybiblion*, t. LXVIII, p. 84) en est la preuve irrécusable; mais cela ne suffisant point sans doute, voici que le libraire parisien L. Joly a mis à exécution une idée vraiment originale, à laquelle nul n'avait songé jusqu'ici, de sorte que depuis quelque temps l'on peut se procurer chez lui des « ex-libris imaginaires » de toute beauté. La première série de cette publication comprend dix livraisons à 1 fr. Dix-sept célébrités contemporaines défuntes ont inspiré l'artiste. En voici les noms : Edgar Poë, Sophie Arnould, Cazotte, Brillat-Savarin, Pierre Dupont, Dr Ricord, Félix Pyat, Alphonse Karr, Ponson du Terrail, Baudelaire, Alfred de Musset, de Banville, Henri Murger, Meissonier, Ernest Renan, François Boucher, Grétry. — L'éditeur a réservé dans son recueil une place à trois compositions spéciales, avec devises, qui peuvent être adoptées par les amateurs non encore pourvus. C'est donc vingt vignettes gravées à l'eau-forte que renferme la première série des ex-libris imaginaires. A cette collection, qui en bloc ne coûte que 10 fr., sont jointes des planches supplémentaires, savoir : *Le Chercheur d'ex-libris;* un portrait humoristique du trop fameux Renan; *Le Repas des Bouquinistes du quai des Augustins* et un ex-libris « aux chats, » gravé sur bois par Valotton et qui n'est autre que celui de M. Joly. Ce n'est pas le moins typique ni le moins justifié aux yeux des familiers de la maison du quai Saint-Michel : recommandé aux amis de la race féline. — La première livraison de la deuxième série de l'œuvre a paru ces jours-ci. Plus luxueusement tirés encore que les précédents, les deux ex-libris qui s'y trouvent s'appliquent à Napoléon Ier (une composition superbe) et à Washington; cette dernière figurine, notons-le en passant, a le tort (si c'en est un) d'être une reproduction authentique. — Il convient d'ajouter qu'avec cette deuxième série, paraît un petit recueil tantôt instructif, tantôt amusant, intitulé : *Ex-libris ana* (in-8 de 4 p.). Petit recueil, espérons-le, deviendra grand pourvu qu'il soit encouragé, et nous ne doutons point que la faveur du public ne facilite à M. Joly la tâche qu'il s'est imposée.

Numismatique du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la Provence. — Nous avons déjà signalé ici les études numismatiques de M. Roger Vallentin sur le sud-est de la France. Nous en indiquerons une nouvelle série dans laquelle l'auteur reproduit de nombreux documents qui viennent éclairer les questions si délicates de l'organisation des ateliers monétaires au moyen âge et à la Renaissance. M. R. Vallentin suit, avec raison, dans ces études les principes mis en pratique par M. F. de Saulcy et M. A. de Barthélemy, et certaines de ses dissertations se lisent avec un charme que l'on ne s'attendrait pas à trouver dans des brochures qui portent les titres suivants : *De l'ancienneté du marc en Dauphiné* [*1110*] (Genève, Jarrys, in-8 de 7 p.); —

De la réception des filles des compagnons à la monnaie d'Avignon (Paris, Société française de numismatique, in-8 de 17 p.) (très curieuse étude au point de vue du costume, où l'on voit les filles de compagnons offrir une chemise au prévôt général pour leur réception, les compagnons, un haut-de-chausses, etc.); — *Jetons d'aumône valentinois à retrouver* [*1398*] (Valence, imp. J. Céas, in-8 de 7 p.); — *Signification de la légende bilinéaire de quelques doubles deniers pontificaux frappés à Avignon* (Mâcon, Protat, in-8 de 4 p.); — *Notes sur les pinatelles de Philippe-Guillaume, prince d'Orange* [*1584-1612*] (Bruxelles, J. Goemaere, in-8 de 7 p. et pl.); — *L'Atelier temporaire de Valence* [*1592*] (Valence, imp. J. Céas, in-8 de 16 p.). Ces nouvelles publications portent à quarante-neuf la série des brochures de M. Roger Vallentin. Bien que toutes ne soient pas du même format, il a joint à l'envoi fait à ses amis de ses derniers tirages à part, deux titres et tables permettant de les réunir en volumes et.... de se rendre compte des lacunes que peut offrir leur collection. Ce mode de bibliographie sans prétention nous semble mériter d'être signalé. Nous regrettons cependant que l'auteur n'ait pas fait connaître les recueils dans lesquels avaient été imprimés ces mémoires, ce qui aurait permis aux moins favorisés d'y recourir, le cas échéant.

Paris. — L'abbé Jean-Paul Bignon, qui fut bibliothécaire de la Bibliothèque du Roi de 1718 à 1741, prit pour secrétaire dans ces fonctions un certain abbé Jourdain, auquel on doit le *Mémoire historique sur la Bibliothèque* inséré au tome Ier du *Catalogue des livres imprimés* de 1739. L'abbé Jourdain tint un journal de tous les faits concernant l'établissement auquel il était attaché. L'on conçoit tout l'intérêt qu'offre un semblable recueil, où se trouve résumée toute l'histoire de notre grande bibliothèque pendant plus de dix ans : le journal, en effet, n'a commencé d'être tenu régulièrement qu'en 1724 et s'arrête en 1735. En outre, l'abbé Jourdain l'a fait précéder d'un résumé de l'administration de l'abbé Bignon depuis 1718. Ce document, fort important surtout pour l'histoire des accroissements de la Bibliothèque, et où l'on trouve de précises indications sur des voyages scientifiques entrepris par ordre du Roi, vient d'être publié par M. Henri Omont : *La Bibliothèque du Roi au début du règne de Louis XV (1718-1736), journal de l'abbé Jourdain* (Paris, in-8 de 92 p. Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, tome XX). Le savant conservateur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale a enrichi ce texte de notes explicatives, d'un ample index alphabétique et de deux appendices, l'un sur la découverte de deux cent seize médailles antiques trouvées à Troyes en 1726 et qui vinrent prendre place dans le cabinet des médailles, l'autre sur les nouvelles constructions de la bibliothèque en 1727.

— M. Charles Dejob consacre une fort intéressante étude à Lamartine considéré comme homme politique (Paris, A. Colin, gr. in-8 de 31 p. Extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*). On rapprochera ces pages, où le bon sens et l'esprit sont heureusement associés, des récents travaux dont le grand poète a été l'objet (de Chamborand, Deschanel, Frémy, de Vogüé). D'amusantes particularités se mêlent aux judicieuses appréciations du critique. M. Dejob se montre bienveillant, mais très juste, et on n'a jamais mieux résumé la vie politique et oratoire du poète homme d'État.

— M. Léopold Delisle publie des *Fragments inédits de l'Histoire de Louis XI, par Thomas Basin, tirés d'un manuscrit de Gœttingue* (Paris, Imp. nationale, Klincksieck, in-4 de 33 p. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*. T. XXIV, 2e partie). L'éminent paléographe, après avoir donné la description du manuscrit que le pro-

fesseur Wilhelm Meyer vient de découvrir à Gœttingue, emprunte à ce manuscrit diverses citations qui permettent d'améliorer beaucoup (soit en corrigeant le texte, soit en le complétant) les quatre volumes publiés par Quicherat pour la Société de l'histoire de France (1855-1859). Les chapitres inédits reproduits par M. Delisle sont d'un très piquant intérêt, car ils sont remplis de diatribes contre le roi Louis XI, dont Thomas Basin fut toujours l'adversaire passionné. Cette précieuse publication est accompagnée du fac-similé de trois feuillets du manuscrit de la bibliothèque de Gœttingue.

— On rapprochera très utilement du mémoire qui vient d'être mentionné, un *Extrait du Journal des savants* de février 1893 (in-4 de 18 p.), où M. Delisle analyse avec d'importants développements la notice dans laquelle M. W. Meyer avait exposé (23 novembre 1892) ses idées sur le manuscrit revu par Th. Bazin lui-même, qu'il a eu le double mérite de découvrir et de si bien étudier.

— Nous venons de nommer un des premiers recueils d'érudition de l'Europe et un des plus grands savants que nous puissions opposer aux savants étrangers. C'est du même recueil que nous nous occuperons, ainsi que d'un autre de nos plus grands savants, en mentionnant *la Légende de Saladin* par M. Gaston Paris (Extrait du *Journal des savants*. Mai à août 1893. Paris, in-4 de 48 p.). C'est en rendant compte d'un travail de M. A. Fioravanti (*Il Saladino nelle leggende francesi e italiane del Medio Evo*, 1891, in-8), que M. Paris met en pleine lumière divers points obscurs de notre ancienne histoire littéraire. Son étude, où les curieux rapprochements abondent, sera pour tous aussi instructive qu'attrayante, et peut être présentée comme un chef-d'œuvre de critique.

— La librairie Joly commence la publication en fascicules in-8 de 4 pages, avec deux planches hors texte contenant chacune 9 armoiries, d'un ouvrage intitulé : *Alphabet et figures de tous les termes du blason*. L'auteur, le chevalier L.-A. D*** d'A***, s'est proposé de fournir l'explication sommaire des termes usités en matière de blason et de donner des exemples à l'appui. De la sorte, l'étude de la science héraldique sera facilitée aux personnes qui y sont plus ou moins étrangères. L'ouvrage complet renfermera près de 600 blasons gravés, reproduits comme exemples et appartenant aux familles nobles dont les noms seront mentionnés dans le texte. On trouvera là également une notice historique sur le blason et ses variations. Ce travail est appelé à rendre de réels services aux collectionneurs d'ex-libris et aux amateurs de livres armoriés. Le prix de chaque livraison sera de 0 fr. 60.

— Sous ce simple titre : *Julien Havet, 1853-1893*, on vient de publier un extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV (Paris, gr. in-8 de 15 p.) contenant les discours prononcés sur la tombe du jeune et si regretté érudit, par MM. Léopold Delisle et Jules Lair, l'un au nom de la Bibliothèque nationale, le second, au nom de la Société de l'École des chartes. A la suite de ces discours où Julien Havet est dignement loué, on trouve une notice rédigée par lui en 1892, d'après le plan adopté par la Société, pour entrer dans la *Bibliographie des travaux publiés par les anciens élèves de l'École des chartes*.

— La librairie Delhomme et Briguet fait paraître un *Annuaire des associations amicales ou de bienfaisance des départements et de l'étranger à Paris*, par « un Corrézien » (in-8 de 104 p.). « Les associations amicales ou d'appui mutuel, dit l'auteur, ont toujours pour base, soit la communauté des intérêts professionnels, soit les relations établies dans un même milieu d'éducation, soit enfin les souvenirs du pays d'origine. » Depuis 1870, et principalement

en ces dernières années, un si grand nombre de sociétés provinciales se sont constituées que l'auteur a pensé, avec juste raison, faire œuvre utile en condensant, sous forme d'annuaire, les divers renseignements qu'il a pu se procurer sur l'origine et l'état présent de ces sociétés et sur quelques-unes de la colonie étrangère. On trouvera là, sommairement analysés, les traits principaux des statuts, les ressources, les dépenses en secours, la composition du bureau, avec les adresses où l'on peut se procurer de plus amples indications. Petit volume précieux à titres divers.

— M. Léonce Pingaud a publié, il y a quelques années, chez l'éditeur Perrin, un important ouvrage sur *les Français en Russie et les Russes en France*, qui a fait ici l'objet d'un compte rendu (*Polybiblion*, t. XLVI, p. 250-252). Travail de grande valeur auquel les circonstances présentes donnent une véritable actualité, et que, pour ce motif, nous croyons devoir rappeler à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'histoire si attachante des relations de la France avec la Russie.

— M. Frédéric Henriet a fait tirer à part la notice sur *le Comte de Nieuwerkerke*, qu'il avait donnée dans le *Journal des Arts* (Paris, bureaux du journal, in-18 de 22 p.).

Angoumois. — Vient de paraître en tirage à part : *Les Agesinates ou Cambolectri Agesinates*, par M. Lièvre (Paris, Leroux, in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin de géographie* du Comité des travaux historiques). Dans ce travail, M. Lièvre démontre que les Cambolectri Agesinates doivent être placés en Angoumois.

Anjou. — C'est surtout au point de vue angevin que s'est placé Mgr Barbier de Montault dans son *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge, étude sur les « Tropes » de M. Léon Gautier* (Angers, imp. Lachèse, gr. in-8 de 15 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers*, nouvelle période, t. II). Aussi, tout en rendant hommage au beau livre de notre éminent ami et collaborateur, il signale quelques lacunes et fait à son travail quelques additions.

— M. Joseph Denais, qui avait publié, l'an dernier, un si intéressant mémoire sur *le Tombeau du roi René à la cathédrale d'Angers*, nous donne aujourd'hui un mémoire non moins intéressant sur *Sept Peintures inédites (XVIe-XIXe siècles) à Angers et dans ses environs* (Angers, Lachèse, gr. in-8 de 29 p.). M. Denais, qu'il faut féliciter de ses belles découvertes, et qui a exploré les cent vingt églises de l'arrondissement d'Angers, dit avec raison que nous sommes loin d'avoir épuisé les recherches qui permettront d'écrire un jour l'*Histoire de la France artistique*, et qu'il est urgent de sauver de l'oubli et de protéger contre la destruction les nombreuses œuvres d'art oubliées, inconnues dans toutes nos provinces.

Bourgogne. — L'opuscule de M. J. Ledeuil-d'Enquin intitulé : *Recherches d'histoire locale. La Marquise du Châtelet à Semur et le passage de Voltaire* (Semur, T. Millon, in-8 de 50 p.), a pour objet de conserver le souvenir du séjour que fit la marquise du Châtelet dans cette petite ville, de 1725 à 1734. L'auteur donne des détails sur l'habitation de la marquise et sur ses premières relations avec Voltaire.

Bresse. — On doit à M. Fr. Renard une étude fort curieuse sur les *Superstitions bressanes* (Bourg, imp. Villefranche, in-8 de 25 p.). L'auteur, après avoir fait une jolie description comparative des veillées champêtres d'aujourd'hui et des veillées d'autrefois, établit par des faits typiques que toutes les croyances superstitieuses d'antan ne sont point encore mortes en Bresse, pays dans lequel, comme en beaucoup d'autres d'ailleurs, l'habitant des campagnes recourt aux sorciers pour conjurer ou provoquer les mau-

vais sorts. Les dernières pages de l'opuscule sont consacrées, sous le titre de *Fêtes chômées*, à l'exposition de pratiques populaires plus ou moins singulières. Intéressante contribution au folklore français.

Champagne. — *Le Cartulaire de Riaucourt. Recueil de documents inédits et anciens relatifs à l'histoire de ce village*, par Mgr Fèvre (Saint-Dizier, imp. de G. Saint-Aubin et Thevenot, in-8 de 118 p.) est le complément de l'histoire de ce pays qu'il a précédemment publiée. Il a réuni dans ce volume, tiré à cent exemplaires seulement, vingt-cinq pièces qui s'échelonnent entre 1288 et 1690. Plusieurs de ces pièces offrent un certain intérêt pour l'histoire de la région; il est regrettable que l'auteur n'ait pas pris le soin de nous faire connaître d'où il a tiré tous ces documents.

— L'opuscule du même auteur intitulé : *Les Moines de Montierender, lettre à M. le chevalier Linet, conseiller général* (Saint-Dizier, imp. de G. Saint-Aubin et Thevenot, in-16 de 47 p.) est une réponse, quelquefois un peu vive mais juste, à une attaque de M. Linet contre les monastères et en particulier contre l'abbaye de Montierender.

— M. l'abbé Pétel vient de publier une intéressante dissertation sur *la Crehue et le droit de crehue en matière de ferme ou amodiation au XIVe siècle* (Troyes, Dufour-Bouquot, in-8 de 15 p.). S'appuyant sur les comptes de la ferme des aides pour la rançon du roi Jean dans le diocèse de Langres, il prétend démontrer les deux propositions suivantes : « 1° la crehue n'était autre chose que l'enchère, sa quotité n'était pas facultative, mais déterminée à l'avance; 2° les crehues non suivies d'effet.... donnaient droit à une indemnité. » Dans les textes invoqués par M. l'abbé Pétel, le mot « crehue » a bien le sens qu'il lui attribue; mais cette définition ne s'applique peut-être pas à tous les cas.

Dauphiné. — A plusieurs reprises nous avons eu l'occasion de signaler les importants travaux de M. l'abbé Lagier, curé de Blandin. Il nous offre aujourd'hui *le Trièves et son passé* (Valence, Céas, in-8 de 212 p.). Le Trièves est une pittoresque région du département de l'Isère, où il forme de nos jours les cantons de Clelles et de Mens; mais si tous les voyageurs ont visité ce beau pays, il n'en est pas de même des historiens, qui n'ont jamais abordé de front une histoire qui a un haut intérêt, catholiques et protestants s'étant, depuis des siècles, trouvés en présence dans le Trièves. M. Lagier donne cette histoire en la prenant dès l'origine et en la poussant jusqu'à la Révolution. Cet important ouvrage, écrit dans un style agréable, se fait remarquer par un esprit de critique modéré et une science très sûre. Nous reprocherons cependant à l'auteur d'avoir laissé de côté la partie pittoresque et de s'être borné à renvoyer à d'autres auteurs; nous aurions aimé à trouver sous sa plume délicate les détails que comportent les montagnes célèbres du pays, telles que l'Obiou, le Grand-Ferrand et le légendaire Mont-Inaccessible.

— En l'an IX, Chaptal réclamait le rétablissement « des collèges florissants où une jeunesse nombreuse trouvait une instruction facile et suffisante. » Déjà l'école établie à Gap répondait aux besoins signalés. Dans sa *Notice historique sur l'école centrale de Gap (1796 à 1804)* (Gap, Jouglard, in-8 de 36 et 50 p.), M. Nicollet, professeur au lycée, fait revivre une page peu connue de l'histoire locale. Cette notice, qui fait honneur à son laborieux et intelligent auteur, ne mériterait que des éloges s'il n'avait pas cru devoir faire table rase des méthodes d'instruction employées avant la Révolution. Chaptal lui-même répond sur ce point.

— Il semblait que les différences qui existent entre le provençal et le patois des Hautes-Alpes fussent profondes. Dans sa curieuse plaquette : *Le*

Provençal et le haut-alpin (Gap, Jouglard, in-8 de 18 p.), M. A. Dumas a su rattacher les deux parlers par des exemples probants, ingénieusement trouvés. Il y a là un sujet d'études qu'il serait utile de poursuivre.

— C'est en 1664 que la Vierge apparut à Benoîte Rencurel, dans le vallon du Laus, et ce lieu de pèlerinage est resté cher aux populations des Hautes-Alpes. Dans sa plaquette : *Notre-Dame du Laus, poème en cinq chants* (Grenoble, Vallier, in-16 de 39 p.), M. l'abbé Allemand a abordé la tâche difficile de mettre en vers l'histoire du sanctuaire. Il a parfois rencontré d'heureuses inspirations.

— Le pommier à cidre réussit très bien dans les Hautes-Alpes, où on le trouve à l'état sauvage dans les haies et dans les bois ; on arriverait facilement à un résultat utile en le substituant aux vignes qui disparaissent ou qui produisent un vin détestable. M. Reynaud fournit à cet égard d'excellents enseignements dans son opuscule : *Le Pommier à cidre dans les Hautes-Alpes. Conseils aux agriculteurs des régions montagneuses* (Gap, Fillon, in-12 de 24 p.). Ses conseils paraissent ne s'être pas adressés à des sourds : dès cette année, en effet, on a commencé à planter des pommiers dans la Vallouise, où sont les vignes les plus élevées de France.

Forez. — Une découverte fort intéressante, faite par Mgr Barbier de Montault, est signalée par lui dans une brochure extraite de l'*Ancien Forez : Un Atelier forézien de fers à hosties* (Roanne, M. Souchier, in-8 de 16 p.). Tandis que la plupart des fers à hosties sont anonymes, Mgr Barbier de Montault — un connaisseur sur cette matière comme sur tant d'autres — a eu la bonne fortune d'en trouver quatre qui portent non seulement un nom de fabricant, mais aussi le lieu d'origine. Une notice généalogique, publiée à la suite de la brochure par M. Révérend du Mesnil, confirme toutes les hypothèses de l'éminent archéologue, et établit qu'il y eut en effet à Saint-Étienne, au XVIIIe siècle, deux Jourjon, le père et le fils, et que tous deux furent entrepreneurs des armes pour le Roi.

Franche-Comté. — M. le marquis de Vaulchier, un héros de l'année terrible, a raconté avec une trop grande modestie, car il s'est effacé volontairement, les rudes étapes des *Régiments franc-comtois en 1870-71* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 30 p.). Qu'est cette brochure ? Un discours de réception à l'Académie de Besançon prononcé le 9 février dernier. L'auteur, cela saute aux yeux, n'a pas été, aux jours d'épreuve, du nombre des découragés. Il a eu foi dans le succès final de nos armes dans l'Est, et nous avons eu amèrement à déplorer que le général en chef eût fait preuve de sentiments opposés. La lecture de ces pages empreintes du plus pur patriotisme a dû être vigoureusement applaudie par l'auditoire du nouvel académicien. Nous signalons cet excellent travail aux « vieux vaincus de 1870 » qui songent toujours au douloureux démembrement de la patrie.

— Le *Polybiblion* a signalé (t. LV, p. 550) l'importante monographie que M. C.-J. Pizard a publiée il y a quatre ans sur Noroy-le-Bourg et deux communes voisines. Aujourd'hui, cet auteur donne un *Supplément aux documents inédits et notes historiques sur Noroy-le-Bourg, Saint-Igny et Calmoutier (en partie) (Haute-Saône)* (Vesoul, imp. L. Cival, in-8 paginé 557 à 622). Ces documents et notes additionnels complètent en premier lieu les pages 75 et suivantes de l'ouvrage primitif et traitent de la naissance de saint Agile à Noroy ; en second lieu, M. Pizard rectifie les pages 321 et suivantes de son volume relatives aux invasions lorraine et française en 1595. Une table de noms et de choses, qui aurait pu être plus étendue, termine ce « supplément. »

— Le tome III de la cinquième série des *Mémoires de la Société d'émula-*

tion du Jura (année 1892) vient de paraître (Lons-le-Saunier, Déclume, in-8 de XVIII-445 p. avec planches). Après y avoir donné un *Rapport sur le congrès des sociétés savantes à la Sorbonne* (4-8 avril 1893), section d'archéologie, M. l'abbé Guichard a publié d'abord un manuscrit inédit sur l'abbaye de Château-Chalon : *Essai historique sur l'ancienneté de l'abbaye des chanoinesses de Château-Chalon dans le comté de Bourgogne, ou Sentiment sur la fondation de cette illustre abbaye, 1754 ;* puis un mémoire archéologique orné de deux planches et d'un plan : *Grozon monumental*, lu au congrès de la Sorbonne en avril dernier. — A son tour, M. L.-A. Girardot a inséré dans ce volume un travail considérable (253 p.), faisant suite à ceux déjà parus dans les volumes de 1889, 1890 et 1891 des Mémoires de la Société, lequel a pour titre : *Coupes des étages inférieurs du système jurassique dans les environs de Lons-le-Saunier, précédées d'un historique de la géologie lédonienne.* Nous signalerons aussi, indépendamment d'une variété fort humoristique quoique un peu désolante : *La Philosophie de Placide Cardon*, signée d'un Jurassien à l'esprit gaulois, M. F. Guillermet, les trois études suivantes de mérite égal : *Fonderie gauloise de Briod. Note et inventaire descriptif*, par M. Z. Robert (avec 4 planches); — *L'Architecture religieuse dans le Jura*, par M. l'abbé P. Brume (avec plan et vignettes dans le texte); — *La Franche-Comté ancienne. Ariarica*, par M. Ernest Girard (avec une carte); — *La Tapisserie de Saint-Anatoile de Salins*, par M. Bernard Prost (avec deux planches).

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé Cazauran, dont le nom et les travaux sont déjà connus de nos lecteurs, consacre une nouvelle brochure aux *Offices antiques d'Aire et de Dax* (Dax, H. Labèque; Paris, Maisonneuve et Ch. Leclercq, in-8 de 66 p.). Ce sont les offices de saint Géronce, de sainte Quitterie, de saint Vincent de Dax, qui sont reproduits ici, avec une traduction française. Publication intéressante, où la traduction n'est pas toujours heureuse et où, de plus, abondent les fautes d'impression; et c'est là un reproche plus grave pour ce genre de publications que ne paraît le croire, dans son épilogue, M. l'abbé Cazauran; dans un volume où il y a des coquilles évidentes, comment s'assurer que tel mot bizarre appartient bien au texte reproduit ou n'est pas une faute d'impression; comment appuyer avec certitude sur ce texte des remarques linguistiques ou grammaticales qui ont leur intérêt pour la critique ?

— Le même écrivain, dans sa brochure intitulée : *Castelnau-d'Auzan et Notre-Dame de Pibèque* (Auch, F. Soulé, in-8 de 81 p.), étudie l'ancienne juridiction de Castelnau-d'Auzan et donne quelques détails sur les différentes églises qui y étaient autrefois renfermées. Il s'arrête en particulier à la plus célèbre, Notre-Dame de Pibèque, à laquelle il consacre tout un chapitre. Si ce travail est, comme les précédents du même auteur, fait avec soin, on ne peut adresser les mêmes éloges à l'imprimeur.

— Sous ce titre : *A propos de l'église de Francs* (Bordeaux, veuve Cadoret, in-8 de 15 p. avec 2 pl. héliotypiques, et croquis dans le texte. Extrait des publications de la *Société archéologique de Bordeaux*), l'érudit archiviste de la Gironde, M. Brutails, a publié un très intéressant mémoire sur *la Persistance des formes architecturales en Bordelais*. L'exemple qu'il allègue est en effet des plus curieux; il s'agit d'une église de campagne, détruite par les protestants en 1578, rebâtie en 1605 sur un autre emplacement, et qui, sauf deux détails, est totalement construite en style roman du XIIe siècle, quant au plan et au parti décoratif.

Languedoc. — Nous signalerons de Mgr Barbier de Montault une étude sur *les Reliques de sainte Cécile à la cathédrale d'Albi* (Albi, imp. du *Nouvelliste*, in-16 de 15 p.). L'éminent lipsanographe, chargé en 1887, par Mgr Fon-

teneau, de l'examen de ces reliques, nous donne ici le résultat de son enquête : la plus notable de ces reliques est un os du bras de la sainte; Mgr Barbier de Montault s'attache à en établir l'authenticité et l'identité, contestées par quelques personnes.

— L'étude que le même érudit consacre, dans le *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne* (Tiré à part. Montauban, imp. Forestié, in-8 de 30 p.), au *Parement d'autel de l'évêché de Montauban* est doublement intéressante : d'abord ce parement (dont la description est accompagnée d'une photographie) représente la distribution du Rosaire par la Sainte Vierge à saint Dominique, à sainte Catherine et aux fidèles, unissant ainsi le type romain (distribution par la Mère de Dieu à saint Dominique et à sainte Catherine) au type français (distribution par saint Dominique aux fidèles). En second lieu, Mgr Barbier de Montault rapproche de ce parement en tapisserie les ouvrages similaires soit par le sujet, soit par la matière. L'on ne peut qu'applaudir, en terminant, au zèle avec lequel l'éminent prélat rappelle les églises de France aux anciens rites qui rendaient obligatoire le parement d'autel, aujourd'hui presque partout absent.

— M. E.-Daniel Grand, archiviste de la ville de Montpellier, vient de publier en tirages à part : 1° *Archives d'Allemagne* (in-8 de 11 p., extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — 2° *Rapport sur les archives municipales [de Montpellier] pendant l'année 1892* (extrait du *Bulletin municipal*), *suivi d'un appendice sur les archives d'Allemagne* (reproduction de l'artile précédemment cité) (Montpellier, imp. Serre et Ricome, in-8 de 25 p.).

— Les nombreuses études que M. Barrière-Flavy a déjà faites sur le Languedoc lui ont permis de réunir les éléments nécessaires pour publier une notice historique sur *la Baronnie de Calmont en Languedoc* (Toulouse, imp. Privat, in-8 de 74 p.). L'auteur étudie d'abord les origines de la paroisse, puis la seigneurie et enfin l'organisation communale. Dix-neuf pièces justificatives allant de 1160 à 1697 terminent cet opuscule. Ces chartes intéressantes et inédites sont tirées des archives de la Haute-Garonne et des Basses-Pyrénées.

Lorraine. — M. Lucien Wiener, conservateur du musée lorrain, vient de publier une *Étude sur les filigranes des papiers lorrains* (Nancy, René Wiener, in-4, 80 p. frontispice et 35 pl. en fac-similé), dans laquelle il a étudié tout d'abord le papier dit au double C, fabriqué en Lorraine depuis le règne du duc Charles III, vers 1570, et qui a donné son nom au format que nous appelons aujourd'hui Tellière ou Pro Patria. L'auteur complète ce travail par des recherches sur les papiers sortis de différentes papeteries de Remiremont, d'Archète et d'Épinal. Quelques filigranes étrangers à la Lorraine, mais recueillis aux archives de Meurthe-et-Moselle, terminent cette luxueuse publication, destinée à prendre place à côté des recherches de Matton et Midoux, de Schmidt, de Stoppelaar, etc.

Lyonnais. — Dans *les Origines de l'imprimerie à Lyon* (Lyon, gr. in-8 de 7 p. Extrait de la *Revue du Siècle*), M. Vingtrinier analyse le récent travail sur l'imprimerie à Toulouse, d' « un érudit, » le libraire Claudin, et il signale tout ce que ce travail ajoute de renseignements nouveaux et certains au peu que l'on savait des commencements de l'imprimerie lyonnaise. — Le docte bibliographe devient un aimable poète dans son *Épître à Madame la marquise de Montrecoul. De Lyon à Uriage* (Grenoble, Drevet, in-8 de 12 p.). Les vers faciles et spirituels de M. Vingtrinier ont été improvisés à Uriage, « le 8 août 1893. » Leur tour heureux rappelle les poétiques récits de voyage du XVIIIe siècle. On y remarque un vif éloge de Lamartine, pour les fautes duquel il réclame ainsi l'indulgence : « Pardonnons aux *chutes d'un ange*. »

— Dans une troisième brochure, le poète redevient prosateur et nous raconte *l'Histoire d'un teinturier lyonnais, Joannis Vindry écrivain* (Lyon, H. Georg, 1893, gr. in-8 de 13 p. Extrait de la *Revue moderne*). Le sympathique biographe nous fait très bien connaître en Vindry, mort le 13 août 1880, l'homme et l'auteur, également dignes d'estime et à la sagesse et à la modestie desquels il applique le précepte indien : « Il faut être le moins possible, pour être le mieux possible. »

Marche. — L'infatigable M. Ambroise Tardieu annonce la publication par souscription d'un *Grand Dictionnaire illustré, historique, généalogique et biographique de la Haute-Marche* (Creuse), assez analogue au *Grand Dictionnaire historique du Puy de Dôme*, jadis publié par lui (Herment, l'auteur).

Normandie. — La *Bibliothèque ornaise*, dont notre érudit confrère M. le comte de Contades a publié déjà sept volumes, vient de s'enrichir d'un huitième consacré au *Canton de Vimoutiers* (Paris, H. Champion, in-16 de xv-201 p.). Avec modestie, bonne grâce et talent, M. de Contades a su, dans une courte préface, mettre en vedette Charlotte de Corday, née au Ronceray, paroisse de Champeaux, canton de Vimoutiers : mais il a écarté avec raison l'héroïne normande de cette bibliographie, puisque le sujet a déjà été traité par M. Vatel. M. de Contades n'a pas omis de signaler les passages du registre des visites d'Eudes Rigaut concernant les prieurés du canton, et les journaux qui datent de 1840. Dans les pièces justificatives, il y a une prose composée par F. Vimont, des remarques sur la fête des 10,000 martyrs, des notes de Jobey, l'épitaphe de la marquise de Sainte-Croix, un extrait du Bulletin de la Convention, etc.

Picardie. — M. Alcius Ledieu publie les *Livres de raison de deux seigneurs picards, 1559-1692* (Paris, Picard, gr. in-8 de 92 p. Extrait du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*). Ces livres de raison ont été tenus, l'un par Jean d'Aguesseau et l'autre par François d'Aguesseau, son fils, seigneurs de Happeglenne, annexe d'Ignaucourt, canton de Moreuil. Le savant éditeur a fait précéder les textes par lui achetés pour le compte de la bibliothèque communale d'Abbeville, dont il est le conservateur, d'une notice généalogique, dressée sur pièces authentiques jointes auxdits livres de raison, où il complète et rectifie le travail de M. Pol Pottier de Courcy dans la continuation de l'*Histoire des grands officiers de la Couronne*, du P. Anselme (t. IX, 2e partie, p. 445 et suiv.). Les livres de Jean Aguesseau (c'est ainsi qu'il écrivait son nom) et de François d'Aguesseau, son fils (c'est le premier de la famille qui prit la particule), ne contiennent guère que des mentions de naissance et de décès.

Poitou. — Un jeune magistrat, M. Charles Sauzé, publie des *Notes historiques* sur *le Couvent des bénédictines de la Mothe-Saint-Héray* (Saint-Maixent, imp. Reversé, gr. in-8 de 41 p. Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*). Pour écrire ce chapitre de l'histoire de sa ville natale, il s'est beaucoup servi de documents inédits, surtout de ceux qui avaient été recueillis par son père, qui, lui aussi, était un consciencieux chercheur. Les textes sont accompagnés de notes nombreuses, qui, pour la plupart, contiennent de très exacts renseignements généalogiques. La monographie est complétée par une liste des prieures du couvent (p. 35) et par une liste des religieuses (p. 37).

Belgique. — M. Émile Varenbergh, conseiller provincial de Gand, consacre une notice à l'un de ses ancêtres, *François-Antoine Varenbergh* (Gand, Eug. Vanderhaeghen, in-8 de 48 p. Extrait du *Messager des sciences historiques*), qui fut le dernier pensionnaire-actuaire des États de Flandre, et à qui l'on doit la conservation des archives des États pendant la période révo-

lutionnaire. Des extraits, malheureusement trop courts, de l'autobiographie de ce personnage ajoutent à l'intérêt de cette notice, rédigée en grande partie d'après des papiers de famille.

— La publication de l'*Atlas des villes de la Belgique au XVIe siècle*, par Jacques de Deventer, commencée en 1884 sous la direction de feu M. Ruelens, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne, se poursuit sans trop de hâte. Les cartes publiées jusqu'ici, d'après les minutes manuscrites qui se trouvent, comme l'on sait, à la Bibliothèque royale à Bruxelles, et d'après les mises au net conservées à Madrid à la Bibliothèque nationale, sont au nombre de soixante-six. On annonce la publication très prochaine d'un nouveau fascicule (le quinzième), qui, vraisemblablement, sera composé des cinq plans d'Ath, de Vilvorde, d'Ostende, de Tournai et d'Orchies, avec des notices, par MM. E. Ouverleaux, le directeur actuel de la publication, Alph. Wauters, le lieutenant général Wauvermans, J. du Fief et Armand d'Herbomez. On remarquera que ce fascicule contient le plan et la notice d'une ville française : Orchies (Nord). L'*Atlas des villes de la Belgique au XVIe siècle* renfermera une foule d'autres plans de villes du nord de la France. Il constitue donc une publication en quelque sorte internationale, dont le titre est absolument trompeur, et gagnerait à être modifié.

— Le titre de la *Collection de chroniques belges inédites* n'est pas moins inexact, puisqu'elle contient au moins autant de cartulaires que de chroniques. Mgr Dehaisnes a fait adopter en principe, il y a quelque temps déjà, par la Commission royale d'histoire, l'édition, dans cette *Collection*, d'une importante série de documents relatifs à l'histoire de l'art dans les Pays-Bas au xve siècle. Cette série est la suite naturelle de celle que Mgr Dehaisnes a publiée, il y a quelques années, comme annexe à sa belle *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle*. Malheureusement, la vue du savant prélat exigeant en ce moment quelques ménagements, l'édition projetée se fera attendre un peu plus longtemps que l'auteur et le public ne l'eussent désiré.

— Les sociétés savantes belges ne travaillent pas toutes avec un zèle égal, et il en est peu, même, qui publient régulièrement un volume chaque année. La Société historique de Tournai est au nombre des plus actives. Fondée il y a quarante-sept ans, elle va distribuer incessamment son quarante-septième volume (t. XXIII des *Mémoires*), qui contient, indépendamment de la suite des *Études d'archéologie généalogique* du comte Paul du Chastel de la Howarderie, de très curieux Extraits des registres aux délibérations des magistrats communaux (*consaux*) de Tournai, pour les années 1430-1478. Ces Extraits, dus à M. A. de la Grange, font suite à ceux que M. Vandenbroeck a publiés en 1861 et 1862, pour la Société historique de Tournai (tomes VII et VIII des *Mémoires*), et ne présentent pas moins d'intérêt pour l'histoire de la France sous le règne agité de Charles VII.

Italie. — Mgr Barbier de Montault, dans un article de l'*Archivio storico dell' arte* (6e année, fasc. 4. Tirage à part. Roma, Danesi, in-4 de 4 p.), nous fait connaître, par une description minutieuse qu'éclaire une reproduction phototypique, un ivoire byzantin conservé au musée du Vatican et dont il attribue la facture à la fin du xie siècle. Cette belle pièce représente la naissance de Notre-Seigneur, l'adoration par les anges et les pasteurs se mettant en route pour venir à la sainte crèche, *Avorio bizantino, della fine dell' xi secolo, nel museo cristiano del Vaticano.*

— M. M. Puglisi Pico vient de publier une note lue par lui, le 1er juin, à l'Académie d'Acireale, sur les origines de la légende de Poseidôn hippios : *le Origini di una leggenda* Ποσειδάων ἵππιος (Acireale, V. Micale, in-8 de

16 p.). D'après lui, la légende a une origine iranienne; au début ἵππιος s'appliquait aussi bien aux eaux qu'aux chevaux, tant aux eaux douces qu'à la mer. Parmi les ouvrages cités, nous voyons les Glossaires de Du Cange portés à son autre nom de du Fresne, ce qui est inadmissible.

— On vient de traduire en italien la préface mise par M. Francisco Sanchez-Roman en tête de l'édition espagnole par M. G. Bartocci-Fontana d'un ouvrage d'Enrico Cimbali : *Enrico Cimbali e la « nuova fase del diritto civile »* (Extrait de la *Rassegna di scienze sociali*. Firenze, M. Ricci, in-8 de 18 p.). Ce travail du savant professeur espagnol renferme une bonne et intéressante étude sur le grand jurisconsulte italien.

— Sous ce titre : *La Famiglia Sommi. Memorie e documenti di storia cremonese* vient de paraître un beau volume (sans nom de lieu, in-f°, tiré à 120 exemplaires). L'auteur, M. Guido Sommi Picenardi, a dédié à ses fils ce recueil tout rempli de la gloire de leurs ancêtres. Enrichi de dix-sept grands tableaux généalogiques et des plus copieux index, le volume contient encore de nombreuses inscriptions latines de toute époque et une série de cinquante-quatre documents en langue italienne et en langue latine, qui s'étendent de l'année 1046 à l'année 1770, et qui ne contiennent pas seulement l'histoire d'une des plus illustres familles de l'Italie, mais aussi celle de la ville de Crémone en particulier et de la Lombardie en général. L'ouvrage, luxueusement imprimé sur un papier qui bravera les siècles (*tempus edax*), est orné de douze planches.

— Après avoir préparé et imprimé depuis près de vingt ans les bibliographies de Manzoni, de Cantù, de M. d'Azeglio, de Victor-Emmanuel, de Guerrazzi, et de quelques autres personnages italiens moins illustres, M. Vismara a jugé utile de composer, — si composition il y a, — un répertoire de tout ce qu'a publié Garibaldi et surtout de ce qui a été publié sur son compte, à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Côme : *Materiali per una bibliografia del generale Giuseppe Garibaldi, premesseri le date cronologiche degli avvenimenti principali della sua vita.* (Como, tip. C. Franchi di A. Vismara, in-8 de 100 p.). Malheureusement ce travail est fait sans discernement et sans soin; il y a de nombreuses erreurs de transcription dans les titres, dans les noms d'auteurs, dans les indications bibliographiques; dans la classification, qui est alphabétique, on reconnaît une simple juxtaposition de fiches prises par un amateur qui n'a nul souci des règles sur la matière, et qui ne connaît pas les langues étrangères.

— La Société historique de la Valdelsa publie le premier fascicule d'un périodique destiné à paraître deux fois par an : *Miscellanea storica della Valdelsa* (Castelfiorentino, tip. Giovannelli e Carpitelli, 6 fr. par an). Le directeur de la publication est M. Orazio Bacci, érudit déjà connu honorablement.

— MM. M. Puglisi Pico et R. Platania d'Antoni ont lancé, le 1er juillet dernier, le premier numéro d'une revue mensuelle consacrée à l'étude de la littérature sicilienne : *Rassegna della letteratura siciliana* (Acireale, Corso Vittorio Emanuele, 107. 5 fr. par an).

États-Unis. — On prépare la publication d'un catalogue complet de l'archéologie des États-Unis et du Canada. Le travail préliminaire qu'a fait imprimer M. Cyrus Thomas : *Catalogue of prehistoric works east of the Rocky Mountains* (Washington, Government Printing office, in-8 de 246 p. avec 17 cartes), s'applique uniquement à la partie des États-Unis située à l'est des Montagnes-Rocheuses. Et ce n'a pas été un mince travail que de rechercher dans les « Reports » et dans les publications des sociétés locales tout ce qui pouvait rentrer dans le cadre tracé. Le tout est classé suivant l'ordre alphabétique des États (Alabama-Wisconsin), pour la plupart des-

quels il a été dressé une bonne carte archéologique spéciale, complément intelligent du texte. S'il ne nous est guère loisible, à distance, de contrôler les renseignements très précieux contenus dans ce volume, nous devons reconnaître que les indications bibliographiques sont toujours données avec précision et clarté.

Publications nouvelles. — *Die wichtigsten Sätze der neueren alttestamentlichen Kritik vom Standpunkte der Propheten Amos und Hosea aus betrachtet*, von Hermann Billeb (in-8, Hall a. S., Ed. Anton). — *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. M. Meschler, trad. de l'allemand par l'abbé Ph. Mazoyer. T. II (in-18, Lethielleux). — *Biographies évangéliques*, par Mgr Gaume. T. II (in-8, Gaume). — *A l'école de Jésus-Christ. Souvenirs oratoires*, par l'abbé S. Bruzat (in-8, Poussielgue). — *Moyens de mener une vie chrétienne et parfaite*, par Un Père de la Compagnie de Jésus (in-32, Desclée, de Brouwer). — *Les Vœux et la règle. Considérations pratiques à l'usage des religieuses*, par le P. Mailly (in-18, Desclée et Lefebvre). — *Lettres spirituelles*, par Mgr Gilly (in-18, Bloud et Barral). — *Conseils de direction aux enfants de Marie*, par Mgr Gilly (in-18, Bloud et Barral). — *Nos Deuils et nos consolations*, par le P. C. Laurent (in-18, Haton). — *Devant la mort*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Le Purgatoire*, par l'abbé Louvet (in-18, Retaux). — *Manuel de dévotion en faveur des âmes du Purgatoire*, par l'abbé Randanne (in-32, Clermont-Ferrand, Bellet). — *Pour les jeunes gens. Nouveaux entretiens et discours*, par le P. J. Vaudon (in-18, Retaux). — *Les Codes annotés. Code des lois politiques et administratives, annotées et expliquées d'après la jurisprudence et la doctrine*, par E. Dalloz, C. Vergé et G. Grignolet. T. II, 3e et 4e livraisons (in-4, Bureau de la *Jurisprudence générale*). — *Commentaire des lois des 31 août 1891 et 22 juillet 1893 et de l'arrêté royal du 27 mars 1893 sur la tarification et le recouvrement des honoraires des notaires*, par A. Maton (in-8, Bruxelles, « Revue pratique du notariat belge »). — *Elementos de derecho natural*, por D. R. Rodriguez de Cepeda (in-8, Valencia, Domenech). — *L'Anthropologie criminelle et les Nouvelles Théories du crime*, par le docteur E. Laurent (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Étude sur le dermographisme ou dermoneurose toxivasomotrice*, par T. Barthélemy (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Premier Age et la seconde enfance*, par le docteur L. Verrier (in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Nourrices sur lieu, conseils aux jeunes mères*, par le docteur H. Drouet (in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Le Beau dans la nature*, par l'abbé Gaborit (in-8, Nantes, Cier; Paris, Bloud et Barral). — *Le Beau dans les arts*, par l'abbé Gaborit (in-8, Nantes, Cier ; Paris, Bloud et Barral). — *Études de physiologie artistique*, par E.-J. Marey et G. Demeny. 1re série (album in-fol. oblong, Société d'éditions scientifiques). — *Leçons de chimie. Notation atomique*, par E. Bouant (in-18 cart., Alcan). — *Le Capital*, par K. Marx (in-16 cart., Guillaumin). — *Trente Poésies russes*, par P. Collin (in-18, Lemerre). — *Les Déclins*, par Sfenosa (in-18, Lemerre). — *Heures de rêve. Poésies devant la mer*, par G. Blot (in-18, Lemerre). — *La Poésie populaire*, par la comtesse E. Martinengo-Cesaresco (petit in-18, Lechevalier). — *Anthologie de l'enfance à l'usage des écoles et des familles*, par F. Bataille (in-18, Lemerre). — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par F. Brunetière (in-18, Hachette). — *La Vendée avant 1793, légendes et récits*, par P. L. P. (in-8, Retaux). — *Madame Chrysanthème*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *L'Agence Blosset*, par R. de Pont-Jest (in-18, Flammarion). — *Cœurs de marins*, par le baron Deslandes (in-8, Société des écrivains français). — *P'tit bonhomme*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *L'Oiseau de passage*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Perrin). — *La Montserrat*, por

Dolorès Moncerdá de Maciá (in-18, Barcelona, imp. « La Renaixensa »). — *Précis d'histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce*, par C. Normand (in-18, cart., Alcan). — *La Vie privée des Romains*, par J. Marquardt, trad. de l'allemand. T. II (in-8, Thorin). — *La Fondation de la France du quatrième au sixième siècle*, par A. Lecoy de la Marche (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Les Registres de Clément IV (1265-1268), recueil des bulles de ce pape*, publiées par E. Jordan. 1er fasc. (gr. in-4, Thorin). — *Les Registres de Grégoire X (1252-1276), recueil des bulles de ce pape*, par J. Guiraud. 1er et 2e fasc. (gr. in-4, Thorin). — *Vie de saint Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus*, par l'abbé M. Le Monnier (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque*, par Mgr J.-J. Languet (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Le R. P. A. de Pontlevoy, de la Compagnie de Jésus. Sa vie*, par le P. A. de Gabriac. T. III (in-18, Retaux). — *L'Aigle russe*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-18, Jouvet). — *L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse*, par C. de Mazade (in-18, Perrin). — *Questions actuelles. Aurore ou crépuscule?* par M. Hauteborne (in-18, Perrin). — *Le Masque de fer, révélation de la correspondance chiffrée de Louis XIV*, par E. Burgaud et le commandant Bazeries (in-18, Firmin-Didot). — *Le Roi-Martyr*, par le P. V. Delaporte (in-8, à la Procure générale des frères des écoles chrétiennes). — *Épisodes de la Terreur*, par le marquis de Ségur (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Légendes révolutionnaires*, par E. Biré (in-8, Champion). — *Le Comité de salut public de la Convention nationale*, par J. Gros (in-18, Plon et Nourrit). — *Dix ans de paix armée entre la France et l'Angleterre, 1783-1793*, par le marquis de Barral-Montferrat. T. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*, par A. Moreau de Jonnès (in-8, Guillaumin). — *La France et sa politique extérieure en 1867*, par G. Rothan (2 vol. in-18, Calmann Lévy). — *Nos places assiégées*, par M. Poullin (in-8, Bloud et Barral). — *Jargeau et ses environs aux XIVe et XVe siècles*, par P. A. Leroy (in-8, Orléans, Herluison). — *Livre-journal de Pierre de Bessot (1609-1652)*, publié et annoté par Tamizey de Larroque, P. Huet et le comte de Saint-Saud (in-8, Picard). — *Beust et Bismarck (1865-1868)*, par le prince Lubomirski (in-8, Calmann Lévy). — *England and Rome*, by T. Dunbar Ingram (in-8 cart., London, Longmans, Green). — *Les Mavroyéni, essai d'étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie et de la Roumanie*, par T. Blancard (in-8, Flammarion). — *Storia della città di Pinerolo*, scritta dal barone D. Carutti (in-8, Pinerolo, Chiantore-Mascarelli). — *Story of the Niger*, by R. Richardson (in-18 cart., London, Nelson). — *Scènes et biographies historiques des temps anciens et modernes*, par G. Dhombres et G. Monod (in-12 cart., Alcan). — *Biographies du XIXe siècle* (in-8, Bloud et Barral). — *Le Maréchal François de Scépeaux de Vieilleville et ses Mémoires*, par l'abbé C. Marchand (in-8, A. Picard). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés par le comte de Cosnac et E. Pontal. T. XIII et dernier (in-8, Hachette). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier. T. II (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Neveu de Bonaparte. Souvenirs de nos campagnes politiques avec le prince Napoléon Bonaparte (1879-1891)*, par P. Lenglé (in-18, Ollendorff). — *Une Famille de marins. Les Du Petit-Thouars*, par J. de La Faye (in-8, Bloud et Barral). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Céramique chinoise*, par Ernest Grandidier. Paris, Firmin-Didot, 1894, gr. in-4 de 232 p., avec héliogr. par Dujardin, reproduisant 124 pièces de la collection de l'auteur. Broché, 50 fr.; relié, 65 fr. — 2. *La Marine française*, par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 620 p., orné de nombr. illustr. par L. Couturier et F. Montenard. Broché, 25 fr.; relié, 33 fr. — 3. *La Méditerranée pittoresque*, par Pierre de Loubeau. Paris, Colin, 1894, gr. in-4 de 510 p., avec de nombr. illustr. et une carte en couleur. Broché, 25 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 35 fr. — 4. *A travers l'Arménie russe*, par Mme B. Chantre. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 368 p., avec 151 illustr. et 2 cartes. Broché, 20 fr.; relié, 25 fr. — 5. *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française (1887-1891)*, par Henri Coudreau. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de III-614 p., avec 98 grav. et 1 carte. Broché, 20 fr.; relié, 25 fr. — 6 *La France artistique et monumentale*, publiée sous la direction de H. Havard. Tome III. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1893), gr. in-4 de 206 p., illustré de nombr. grav. dans le texte et hors texte. Broché, 25 fr. — 7. *Les Parures primitives*, par Mme P. Cocheris. Paris, Jouvet, 1894, gr. in-8 de 266 p., illustré de 209 grav. d'après les dessins de P. Sellier. Broché, 12 fr.; relié, 16 fr. 50. — 8. *Les Saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus*, par Frèd. Rouvier, S. J. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, gr. in-8 de 485 p., avec de nombr. grav. dans le texte et hors texte. Broché, 10 fr.— 9. *Futurs Chevaliers*, par N. Balleyguier. Paris, Delagrave, s. d. (1893), gr. in-8 de 290 p., nombr. illustr. de Zier. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 10. *L'Anneau de César*, par Alfred Rambaud. Paris, Hetzel, s. d. (1893), gr. in-8 de 458 p., avec 80 illustr. de G. Roux. Broché, 10 fr.; rel. plaque spéciale, tr. dorées, 15 fr. — 11. *L'Orphelin*, nouvelle villageoise, par Urbain Olivier. Lausanne, Bridel, s. d. (1893), gr. in-8 de VIII-288 p., illustré. Broché, 15 fr. — 12. *Cœurs de marins*, par le baron Deslandes. Paris, Société des écrivains français, 1894, petit in-4 de 364 p., orné de nombr. grav. Broché, 10 fr. — 13. *P'tit Bonhomme*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1893), gr. in-8 de 458 p., avec 85 illustr. par L. Benett, 12 grandes grav. en chromotyp. et 1 carte en couleurs. Broché, 9 fr.: relié, 14 fr. — 14. *Mémoires d'un éléphant blanc*, par Judith Gautier. Paris, Colin, s. d. (1893), in-12 de 192 p., avec de nombr. illustr. par M. Mucha, et ornementations par P. Ruty. Relié toile, plaques or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 15. *Contes antiques*, par Charles Normand. Paris, Colin, s. d. (1893), in-4 de VIII-185 p., avec nombr. illustr. par Christophe. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr.— 16. *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, par Daniel de Foe. Paris, Librairie illustrée, 1893, in-4 de IX-563 p., illustré de 120 grav. d'après Paget. Broché, 10 fr.; relié, 12 fr. — 17. *Les Trois du Midi*, par Edgar Monteil. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 carré de 309 p., nombr. illustr. de Robida. Broché, 12 fr.; cart. toile, plaques spéciales or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 18. *Les Miettes de la science*, par Gaston Bonnefont. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s d. (1893), gr. in-8 de 309 p., orné de 200 dessins et figures. Broché, 9 fr.; cart. toile, fers spéc., tr. dorées, 11 fr. — 19. *Miss Linotte*, par Jacques Lermont. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 318 p., illustré de 20 compositions d'Émile Bayard. Broché, 9 fr.; relié, 11 fr. — 20. *Les Jouets, histoire, fabrication*, par Léo Claretie. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893), gr. in-8 de 324 p., avec 300 vignettes dans le texte et 13 planches hors texte dont 6 en couleurs. Broché, 7 fr. 50; relié, 12 fr. — 21. *Mission Binger. France noire (Côte d'Ivoire et Soudan)*, par Marcel Monnier. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de XII-298 p. et 40 grav. d'a-

près les photogr. de l'auteur. Broché, 7 fr. 50. — 22. *Une lieue de dentelle*, par Aimé Giron. Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de 252 p., illustr. de Laurent-Desrousseaux. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 23. *Les Millions du petit Jean*, par Louis Mainard. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 222 p., illustré de 40 compos. de Montader. Broché, 6 fr.; cart. toile, fers spéc., tr. dorées, 9 fr. — 24. *Une Vaillante*, par Émile Pech. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-8 de 236 p., avec illustr. de Grobet. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 25. *L'Ane des Korrigans, suivi des Bateaux noirs de Belle-Isle, légendes du Morbihan*, par Alfred Quesnay de Beaurepaire. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 326 p., illustré de 30 compos. par l'auteur. Broché, 6 fr.; relié toile, 10 fr. — 26. *Notre Pays de France. Voyage de famille (région des Cévennes)*, par Édouard Labesse et H. Pierret. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 256 p., avec 70 vues et compos. originales de Léon Fauret. Broché, 5 fr.; cart. toile, fers spéc., tr. dorées, 8 fr. — 27. *Légendes de Notre-Dame de Paris*, par Pauline de Grandpré. Paris, Tolra, s. d. (1893), in-8 de 358 p., avec nombr. grav. dans le texte. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 50. — 28. *La Mission de la France*, par Mgr Ricard. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 312 p., illustré de 84 grav. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 25. — 29. *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée*, par Augustin Albouy. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 296 p., illustré de nombr. grav. d'après A. de Bar et Matthieu. Broché, 5 fr.; relié, plaques spéciales, 7 fr. 25. — 30. *Charlemagne et l'Empire carolingien*, par Henri Martin. Paris, Jouvet, 1893, in-4 de 256 p., illustré de 26 grav. sur bois, dont 22 hors texte. Broché, 4 fr.; cart. toile, tr. dorées, 5 fr. 75. — 31. *Récits de terroir*, par le marquis G. de Cherville. Paris, Firmin-Didot, 1893, gr. in-4 de 314 p., illustré de nombr. grav. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 25. — 32. *Le Tambour-major Flambardin*, par Jacques Lemaire. Paris, Delagrave, 1893, in-4 de 129 p., avec de nombr. illustr. de Job. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 50. — 33. *La Vie à table à la fin du XIXe siècle*, par Chatillon-Plessis. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-18 de 411 p., illustré de 170 grav. Broché, 5 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50. — 34. *Les Enfants de Louisette*, par Marie Miallier. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 244 p., avec 80 compositions de Maitrejean, L. Leguey, Fauret, etc. Broché, 5 fr.; relié, fers spéc., tr. dorées, 8 fr. — 35. *En Bouteille à travers l'Atlantique. De Key-West (Floride) au Cap Nord (Norvège), par le Gulf-Stream*, par Ernest d'Hervilly. Paris, Jouvet, 1894, in-4 de 157 p., illustré de 45 grav. d'après les dessins de Félix Oudart et Séguin. Broché, 4 fr. 50; cart. plaques spéciales, tr. dorées, 5 fr. 60. — 36. *Seule à treize ans*, par Ernest d'Hervilly. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 239 p., illustr. de P. Kaufmann. Broché, 4 fr.; cart. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 37. *Une Héroïne de seize ans*, par Joseph Maranze. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux et Martin (1893), in-8 de 240 p., avec illustr. de H. Grobet. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 38. *Aventures d'un ourson russe*, par A. Slivitzki; trad. du russe par Léon Goldschmann et Ernest Jaubert. Paris, Jouvet, s. d. (1893), gr. in-8 de p., illustré de 33 grav. par Liéger. Broché, 4 fr.; relié, plaques spéc., tr. dorées, 5 fr. 75. — 39. *Le Robinson de la forêt russe, aventures d'un garçon de quinze ans*, par Mme Katchoulkoff, adapté du russe par L. de Golschmann et E. Jaubert. Paris, Firmin-Didot, 1894, gr. in-8 de 302 p., illustr. de Liéger. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 40. *Le Pays des Magyars. Voyage en Hongrie*, ouvrage adapté de l'anglais par A. Chevalier. Tours, Mame, 1893, in-4 de 366 p., avec nombr. illustr. Relié, fers spéciaux, 4 fr. 30. — 41. *A travers les Alpes autrichiennes*, par M. Grandjean. Tours, Mame, 1893, in-4 de 284 p., avec nombr. illustr. Broché, 3 fr. 25; rel. perc., fers spéciaux, 6 fr. 70. — 42. *L'Héritage de l'oncle Archignac*, par Ed. Diaz. Paris, Delarue, s. d. (1893), in-8 de 171 p., avec 25 illustr. de P. Kauffmann. Broché, 3 fr. 50; cart. toile, 5 fr. — 43. *Les Mille et un Contes de la jeunesse*, par Mme la vicomtesse de Pitray. Paris, Delarue, s. d. (1893), in-8 de 192 p., illustré par Loëvy, P. de Semant, J. Robaglia. Broché, 3 fr. 50; cart. toile, tr dorées, 5 fr. — 44. *Journal d'un petit Parisien pendant le siège (1870-1871)*, par Edm. Pascal. Paris, Picard et Kaan, s. d., gr. in-8 de 326 p., orné de 72 grav. Broché, 5 fr. 50; relié, 6 fr. 50. — 45. *Perdus dans l'espace*, par Théodore Cahu. Paris, Lecène et Oudin, 1894, in-8 de 316 p., avec illustr. de Gil Baer. Broché, 3 fr.; relié, 5 fr. — 46. *Les Bûcherons du Jolimetz*, par Sixte Delorme. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-8 de 247 p., avec 40 compositions de L. Leguey. Broché, 3 fr.; relié toile, fers spéc., tr. dorées, 5 fr. 50. — 47. *Les Pro-*

verbes en action, par Mme Marie de Bosguérard (Illustrations de A. de Boisroger). Paris, Westhausser. Nouvelle librairie de la jeunesse, in-16 de 270 p., illustré. Broché, 3 fr. ; relié, 3 fr. 50. — 48. *Le Testament d'un marin*, par Alexis Muenier. Paris, Delagrave, s. d. (1893), in-8 carré de 216 p., illustr. de B. de Monvel, Geoffroy, Meunier. Broché, 2 fr. 90 ; relié, 4 fr. 75. — 49. *La Famille « Incassable, »* par F. Marcevaux. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1893), in-8 de 264 p., avec 49 dessins par P. Vidal. Broché, 2 fr. 25 ; relié, tr. dorées, 3 fr. 50.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1893*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 436 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1893*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Broché, 20 fr. ; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXX et LXXI*. Paris, Delagrave, 1893, 2 vol., gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris ; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint-Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XIV. Paris, Delagrave, 1893, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr. ; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Le Magasin pittoresque*, 1893, 61e année. Paris, Jouvet, gr. in-8 de 412 p., avec de nombreuses illustrations, plus un Supplément de 48 p. Broché, 10 fr. ; cart., 11 fr. 50. — 6. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. 1re année, 1892-1893. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr. ; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 5e année, 1893. Paris, Colin, gr. in-8 de 628 p., avec de nombreuses illustrations et un Supplément illustré. Broché, 6 fr. ; relié, tr. dorées, 7 fr 50 et 9 fr. — 8. *Le Musée des enfants* (7e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (4e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, in-4 de 384 p., nombr. illustr. avec planches hors texte en noir et en couleurs. Broché, 12 fr. — 10. *Le Grand Napoléon et les petits enfants*, par Job et J. de Marthold. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1893), album in-4, oblong, illustré en couleurs, rel. toile, fers spéc., 10 fr. — 11. *Pour amuser les petits, ou les Joujoux que l'on peut faire soi-même*, par Tom Tit. Paris, Plon et Nourrit, album in-4 oblong de 50 p., cart. 3 fr. 50. — 12. *La Famille Fenouillard*, par Christophe. Paris, Colin, s. d. (1893). Gr. album oblong, très nombr. illustr. en couleurs, relié toile, fers spéciaux, 10 fr. — 13. *Nos petits Aieux*, par Ferdinand Bac. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893). Album in-4 de 80 p., avec de nombr. grav. et en coul., cart. toile, fers spéc., 7 fr. — 14. *Imagerie artistique : Images enfantines*. Paris, May et Motteroz, s. d. (1893). Album in-fol. cart., comprenant 20 feuilles, 3 fr. 50. — 15. *La Légende du grand saint Nicolas*. Album in-4 de 12 magnifiques chromolithographies. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer. Élégant cart., tr. dorée, 3 fr. — 16. *Douze Noëls anciens, harmonisés*, par P. Busschaert. Bruges, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., album in-4, cart., 6 fr. — 17. *L'Ange de la maison*, par Marie de Bosguérard. Paris, Librairie de la jeunesse, Westhausser, s. d. (1893). Album cart., 6 fr. — 18. *Les Animaux joyeux, scènes humoristiques amusantes*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, album cart., 2 fr. 50. — 19. *La Nuit de Noël de Betty*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d. (1893). Album cart., 1 fr — 20. *Artistes en herbes*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d., album cart., 1 fr. — 21. *Les Amis de Kate*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d., album cart., 1 fr. — 22. *La Fleur du soleil*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d. (1893). Petit album en forme de fleur, 1 fr. 50. — 23. *Vie de N.-S. Jésus-Christ en 50 tableaux*, commentés par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Laurens, s. d. (1893). In-4, broché, 3 fr. ; cart., 4 fr. — 24. *Vie de la Sainte Vierge en 50 tableaux*, commentés par l'abbé Ph Mazoyer. Paris, H. Laurens, s. d. (1893) In-4, broché, 3 fr ; cart., 4 fr. — 25. *Trois héros*, par Aimé Giron. Album contenant 26 dessins en couleurs et 11 grav. en noir, par Job. Paris, Hachette, 1894, in-4 de 50 p., cart., 4 fr. — 26. *Spectacles enfantins*, par Albert Cim. Album contenant 26 dessins en couleurs et 33 dessins en noir, par Gerbault et Job. Paris, Hachette, 1894, in-4 de 32 p., cart.,

4 fr. — 27. *Bric-à-brac*, par CARAN D'ACHE. Paris, Plon et Nourrit, album in-4, 3 fr. 50. — 28. *Catherine, Catherinette et Catarina*, par ARSÈNE ALEXANDRE. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893). Album in-8 de 40 p., avec nombr. illustr. de Firmin Bouisset, cart., 1 fr. 50.

III. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Les Grandes Voyageuses*, par Mme MARIE DRONSART, illust. de 99 grav., 436 p. — 2. *Une Française au pôle Nord*, par PIERRE MAEL, illustr. de 52 vign. par A. Paris, 347 p. — 3. *Les Voyages merveilleux de Lazare Poban, Marseillais*, par EUGÈNE MOUTON, illustr. de 51 vign. d'après Zier, 390 p.

IV. — Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, 10 fr. — 1. *La Vie au continent noir*, par FÉLIX DUBOIS, illustr. de Riou, 301 p. — 2. *Le Roi des Pampas*, par ANDRÉ VALDÈS, illustr. de Félix Régamey et P. Achet, 282 p. — 3. *Geneviève Delmas*, par TH. BENTZON, illustr. de Georges Roux, 287 p. — 4. *Les Contes blancs*, par MARIE BARBIER, illustr. par P. Destrez, 360 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1893, 5 fr. 50 le vol. broché; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte (Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem)*, par P.-A. FAROCHON, orné de 38 grav., 399 p. — 2. *Henri IV et son temps*, par l'abbé JOUSSET, orné de 48 gr., 397 p. — 3. *Aux Indes et en Australie dans le yacht le « Sunbeam, »* par lady BRASSEY, trad. par GASTON BONNEFONT, orné de 200 grav. 395 p.

VI. — Collection Hetzel, in-8 cavalier illustré. Vol. à 4 fr. 50 brochés ; cart., 6 fr. — 1. *Rose et Rosette, odyssée d'une trop belle poupée*, par B. VADIER, illustr. par G. Geoffroy, 272 p. — 2. *Un Château où l'on s'amuse*, par A. GENNEVRAYE, illustr. J. Geoffroy, 273 p.

VII. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Les Tribulations de Nicolas Mender*, par DANIELLE D'ARTHEZ, avec 81 vign. dessinées par Tofani, 345 p. — 2. *Alexandre Vorzof, par* Mme P. DE NANTEUIL, illustr. de 80 vign. par Myrbach, 302 p. — 3. *A travers le Sahara*, par G. DEMAGE, illustr. de 86 vign. d'après Mme de Crampel, 275 p.

VIII. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Les Filles du clown Rivas*, par MARIE DELORME, nombr. illustr. d'après É. Bayard et L. Denis, 283 p. — 2. *Chez Mlle Hortense*, par MARIE DELORME, nombr. illustr. d'après Ch. Crespin, Montigné, Martin, etc., 279 p. — 3. *Droit Chemin*, par S. BLANDY, nombr. illustr. par Gil Baer, 270 p. — 4. *L'Exil d'Henriette*, par ROGER LIQUIER, nombr. illustr. par Paul Steck, 282 p. — 5. *Moulin Fliquette*, par A. ROBIDA, nombr. illustr. par l'auteur, 294 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Mes amis et moi*, par ALBERT CIM, illustr. de 16 vign. d'après A. Ferdinandus, 253 p. — 2. *Miss Fantaisie*, par A. WERLEY, illustré de 36 vign. d'après Ed. Zier, 230 p. — 3. *Les Orphelins bernois*, par Mme JEANNE CAZIN, illustré de 60 vign. d'après J. Girardet, 263 p.

X. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carré, à 2 fr. 25 brochés, et à 8 fr. 50 reliés. — 1. *Le Creux du Rocher*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustré de 48 grav. d'après A. Robaudi, 276 p. — 2. *Sable-Plage*, par Mme J. MALASSEZ, illustré de 37 gr. d'après E. Zier, 221 p.

XI. — Bibliothèque de l'éducation maternelle, publiée par la maison May et Motteroz (Librairies-imprimeries réunies). Vol. gr. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et 3 fr. reliés. — 1. *Voyage à la mer*, par Mme G. MESUREUR, illustr. de Laurent-Gsell, 237 p. — 2. *Fables pour les petits*, par FÉLIX DUMONT, illustr. de Firmin Bouisset,

235 p. — 3. *Mon petit Frère*, par Mme Julie de Monceau, illustr. de Louis Malteste, 225 p.

XII. — Bibliothèque enfantine, publiée par la maison May et Motteroz (Librairies-imprimeries réunies). Vol. petit in-16, 0 fr. 80 brochés ; cart. en couleurs, 1 fr. 25.— 1. *La Plage de Wimereux*, par Mme Noémi Balleyguier, illustr. de Tempestini, 135 p. — 2. *Aimé pour son bon cœur*, par Mme Éva Gatouil, illustr. de Tempestini, 119 p.— 3. *Les Enfants de Cigarette*, par Théodore Cahu, illustr. de Le Riverend, 125 p.

I. — 1. — Nous n'avons pas cessé d'être, en matière d'art décoratif, sous l'influence de l'Extrême-Orient. L'art chinois et surtout l'art japonais ont encore, dans les collections et les ateliers de peintres, une place prépondérante, comme nos expositions le prouvent tous les jours, sans parler de la nouvelle salle ouverte au Musée du Louvre. C'est donc un ouvrage d'actualité que *la Céramique chinoise* de M. Eugène Grandidier. On sait que la porcelaine de Chine conserve, par ses pièces anciennes, une incontestable supériorité. Le travail qui en raconte l'histoire s'efforce d'être complet, tant sur les procédés de fabrication que sur le classement des motifs religieux, familiers ou purement pittoresques que les céramistes chinois ont employés depuis l'origine jusqu'à l'époque Kien-Long, après laquelle est venue la décadence. Un essai de classification complète est tenté ici pour la première fois. On trouvera des détails curieux sur les porcelaines exécutées en Chine autrefois pour l'usage de l'Europe, notamment celles où sont des armoiries européennes souvent naïvement défigurées. La forme adoptée par l'auteur, en augmentant la sûreté de ses renseignements, enlève de l'agrément à son exposition; il ne sort guère de sa collection, dont il dresse, chemin faisant, un catalogue raisonné. Il est vrai que cette collection est incomparable, si on en juge par les héliogravures Dujardin, qui en reproduisent cent vingt-quatre pièces de tout genre avec une perfection absolue. L'ouvrage est, au point de vue purement typographique, l'un des plus beaux qu'ait imprimés la maison Firmin-Didot.

2. — Le livre de M. Loir sur *la Marine française* est, sans contredit, le plus beau et le meilleur cadeau d'étrennes que l'on puisse faire à un jeune homme chez lequel on ne craint pas d'éveiller la vocation de la noble carrière de marin. L'auteur étudie son sujet depuis les premiers temps de la navigation en France, exposant pour chaque période la situation du matériel et celle du personnel, indiquant brièvement les principaux faits de guerre qui se sont produits. En véritable historien, il sait conserver la plus irréprochable impartialité dans ses jugements, blâmant de l'ancien régime ce qu'il avait d'injuste, mais exaltant les hautes vertus des marins des grands siècles de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XVI. Le tableau qu'il trace des désordres qui signalèrent les temps troublés de la Révolution est vraiment saisissant; peut-être exagère-t-il les mérites de la réorganisation impériale; on sait que, pour ce qui concerne la marine, Napoléon Ier fut un médiocre souverain. C'est bien plutôt à la Res-

tauration que M. Loir devrait reporter tout l'honneur d'avoir refait une marine forte et instruite ; c'est à tort qu'il reproche à ce dernier gouvernement ses retours aux errements de l'ancien régime ; ne fallait-il pas commencer par revenir en arrière pour rétablir l'édifice détruit, sauf à l'améliorer ensuite progressivement ? La partie consacrée par l'auteur à la description de la marine actuelle est à louer sans restrictions ; on y trouve des pages magistrales. Les détails donnés sur les nouveaux cuirassés sont très clairs et très complets ; les tableaux de la vie à bord et des rôles assignés à chacun depuis la tête de la hiérarchie jusqu'aux plus humbles emplois sont très agréables et bien vécus ; on y remarque un amour du métier réellement communicatif et qui doit inspirer une vive sympathie pour tous ces hommes dévoués qui supportent les privations et les fatigues, les yeux fixés sur la devise inscrite au fronton de la dunette : *Honneur et Patrie.* On voit les officiers paternels et affectueux pour leurs matelots ; ceux-ci respectueux et obéissants pour leurs chefs ; et par-dessus tous plane la grande figure du commandant avec son écrasante responsabilité. M. Loir parle en fort bons termes des aumôniers et des sœurs des hôpitaux, et, bien qu'il ait dédié son livre à M. Loti et lui ait demandé une courte préface, il ne se laisse pas entraîner comme celui-ci à dépeindre les mœurs parfois un peu débraillées des matelots en liberté à terre. Les illustrations sont très belles et donnent une idée juste des divers types de navires et aussi des scènes de la vie de bord.

3. — La description des rives de la Méditerranée par M. G. Deschamps, que vient d'éditer la maison Colin, forme le plus beau livre d'étrennes de l'année, au point de vue de la richesse et du soin de l'édition. Les gravures sont réellement magnifiques ; le texte est agréable à lire ; une très belle carte facilite la lecture. On peut, avec *la Méditerranée pittoresque*, faire un voyage circulaire en visitant les points les plus remarquables de ce magnifique bassin dont la variété égale la magnificence. Maroc, Algérie, Tunisie, Égypte, Syrie, Asie Mineure, Turquie, Grèce, Dalmatie, Italie, France méridionale, Espagne, tout est passé en revue rapidement, l'auteur se bornant à signaler les beautés de premier ordre et notant au passage les principaux événements historiques. Les ruines l'intéressent plus spécialement et il nous paraît peu enthousiaste pour les progrès de la civilisation, dont cependant le confort n'est pas à dédaigner en voyage. Dailleurs, jamais il ne s'écarte du rivage et il serait facile de le suivre en une saison avec un bon yacht à vapeur, peut-être même en se contentant des paquebots qui, on le sait, abondent sur les rives enchantées de la Méditerranée. C'est assurément un voyage que nous souhaitons à nos lecteurs de pouvoir réaliser avec le livre de M. de Loubeau à la main. Les appréciations philosophiques sont rares dans cet ouvrage, qui affecte la plus absolue neutralité politique et religieuse ; au point de vue des mœurs, il est irréprochable.

4. — Mme Chantre accompagna en 1890 son mari chargé d'une mission scientifique dans l'Arménie russe; elle s'est chargée d'en faire la narration pittoresque. Tandis que son mari procédait à des mensurations anthropologiques sur les hommes de races très diverses qui peuplent l'Arménie, Mme Chantre se livrait, non sans difficultés, aux mêmes observations sur les femmes. Mais ce n'est pas de ces observations spéciales qu'elle entretient les lecteurs de son récent ouvrage : *A travers l'Arménie russe;* elle se borne à conter très simplement les péripéties du voyage et à décrire les paysages, les villes et les mœurs. Les aventures romanesques ou dramatiques ayant manqué aux explorateurs, le récit est un peu monotone, surtout dans le début; il s'anime toutefois lorsqu'il s'agit des excursions aux alentours de l'Ararat, et dans les villages kurdes; il est assez remarquable, d'ailleurs, que ces nomades si redoutés des autres voyageurs semblent s'être absolument apprivoisés vis-à-vis de cette Française qui allait à eux avec une confiance pleine de crânerie et d'abandon; le fait est qu'elle n'eut qu'à se louer de ses rapports avec eux. Ce livre est parfaitement moral, et si l'auteur ne fait pas montre de sentiments religieux, du moins est-elle très respectueuse pour les ministres de divers cultes qu'elle rencontre sur sa route.

5. — M. Henri Coudreau a dépassé sensiblement les exploits du regretté Crevaux dans la Guyane française. En quatre années d'explorations continuelles, il a visité tous les cours d'eau de ce pays et déterminé la configuration fort compliquée du massif montagneux des Tumuc-Humac qui borne notre colonie au sud-ouest. Doué d'un véritable tempérament de voyageur, M. Coudreau ne se plaît qu'en pleine sauvagerie; les sujétions de la vie civilisée lui sont à charge, et ce n'est que *Chez nos Indiens* qu'il se sent à l'aise. Aussi a-t-il longuement séjourné dans les villages indigènes de l'intérieur, étudiant les langues et les mœurs des diverses peuplades, qu'il est parvenu à connaître parfaitement. Ses descriptions sont agréablement entrecoupées d'aventures plus souvent humoristiques que dramatiques; il n'a généralement qu'à se louer de l'accueil qui lui est fait par ses amis sauvages; mais il ne peut dissimuler leurs nombreux défauts : ivrognerie, penchant au vol, naïve immoralité. Il n'en persiste pas moins à soutenir que la colonisation de la Guyane doit être basée sur l'établissement de relations aussi suivies et complètes que possible entre les blancs et les Indiens. Le gros volume qu'il vient de publier à la librairie Hachette est fort intéressant à lire, fort bien édité, illustré avec grand soin, mais on ne saurait le recommander pour la jeunesse à cause de la crudité de certains détails de mœurs. La carte de la Guyane, qui accompagne l'ouvrage, est très bien gravée et très complète.

6. — Le *Polybiblion* a déjà rendu compte, avec des éloges à peu près sans réserve, de la publication d'art et de science dirigée par M. Henry

Havard : *la France artistique et monumentale.* Nos lecteurs savent l'opportunité patriotique du projet et son excellente réalisation. Il suffira de leur indiquer que, pour l'heure des étrennes de cette année, s'est trouvée prête une troisième série de notices nouvelles, aussi dignement illustrées que les précédentes. Les rédacteurs sont : M. Palustre, pour *le Château de Blois;* M. Delaborde, pour *le Palais de l'Institut*, ancien collège Mazarin (qui tient relativement trop de place); M. Ph. Gille, pour *le Château de Maintenon;* M. Guigue, pour *la Cathédrale de Lyon;* M. Guiffrey, pour l'*Hôtel Soubise* (Archives nationales); M. Gonse, pour *Bourges* (édifices civils seulement, Hôtels Jacques Cœur, Cujas, Lallemand, etc.); M. Havard, pour *Aigues-Mortes;* feu A. Darcel, pour *le Palais des Thermes et l'hôtel de Cluny.* Les Parisiens, si bien traités dans la distribution des matières de ce volume, apprécieront particulièrement une très substantielle et très nouvelle orientation dans les collections du Musée de Cluny, avec de bonnes gravures en représentant les principaux chefs-d'œuvre.

7. — Mme P. Cocheris publie un ouvrage sur les *Parures primitives*, qui touche à la fois à l'histoire, à l'ethnographie, à l'archéologie, à la morale et à l'art. Que l'art l'emporte, on en douterait, rien qu'à parcourir les deux cents figures sur bois, qui donnent aux ornements réguliers des sauvages ou des demi-civilisés une place nécessairement prépondérante. Les chapitres sur le rôle des écorces d'arbre, feuillages et fruits, dans le costume et la parure, conduisent le lecteur jusqu'aux usages modernes de nos campagnes. Une introduction sur « les temps préhistoriques » paraît résumer assez bien les travaux récents; l'auteur n'hésite pas y parler de Dieu et à y placer le premier couple de la Genèse. Il est intéressant, d'ailleurs, de pouvoir signaler un livre d'ethnographie convenant à de jeunes lecteurs, qu'il est souvent difficile d'instruire sur cette matière.

8. — Le R. P. Rouvier a retracé avec une plume aussi élégante qu'autorisée la vie des *Saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus.* Il fait passer sous nos yeux les admirables figures de saint Ignace de Loyola, de saint François-Xavier, de saint François de Borgia, de saint Pierre Claver, de saint Jean-François Régis, de saint François de Geronimo, de saint Stanislas Kostka, de saint Louis de Gonzague, de saint Jean Berckmans, des saints martyrs japonais Paul Miki, Jean de Gotto, et Jacques Kisaï, enfin du Bienheureux Alphonse Rodriguez. Le pieux et habile auteur ne s'est pas contenté de raconter la vie de ces saints personnages : il a enrichi ce beau livre d'une foule d'illustrations qui sont semées presque à chaque page et qui ont été exécutées, sous sa direction, d'après ses dessins et ceux de MM. C. Piton et Louis Pill fils. Tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la carrière des saints dont il rappelle, en termes si saisissants, la vie glorieuse, vient servir de commentaire à

son texte : portraits, reproduction de tableaux célèbres, vues de monuments ou de sites, fac-similés, voilà ce qui donne à cet ouvrage un incomparable attrait et le fera à bon droit rechercher comme livre d'étrennes : il a sa place sur toutes les tables des familles chrétiennes et ne peut manquer d'être accueilli avec empressement.

9. — Mme Balleyguier a consacré son talent de romancier distingué à faire revivre les scènes si poignantes et si vives de la chevalerie. Elle s'est inspirée, maintes citations et une lettre-préface l'affirment, de l'œuvre de notre éminent ami Gautier. A-t-elle réussi ? Pleinement. Que de jeunes cœurs battront au récit de ces enfances grandioses « de Charlemagne et de Roland, et d'Olivier, » et de Guillaume, et de Vivien, et d'Amys et de Milles ! Que d'enthousiasme ils soulèveront dans ce siècle avare et mercantile, où, pour se distinguer, les princes n'ont d'autre ressource, comme Milles, que d'aller se faire tuer au pays noir ou explorer les contrées lointaines. C'est vraiment plaisir que de lire ces pages où la sève française et chrétienne coule à pleins bords, où le dernier mot lui-même : « Que Dieu vous garde ! » était autrefois la fin de toute histoire comme elle est encore aujourd'hui la fin de toute journée dans les demeures chastes et chrétiennes. Nous n'avons pas besoin de raconter à nos lecteurs les hauts faits de ces *Futurs Chevaliers* que nous venons de nommer. Il est cependant une touchante histoire qu'ils auront peut-être oubliée, celle de la *Petite Reine*, cette fleur d'Orient qui vint embellir les derniers jours de Charlemagne et qu'un descendant de Ganelon voulut ternir de son haleine fétide. Ce fut grâce à la vaillance et au bon sens populaire qu'elle fut replacée sur le trône de France, après en avoir été injustement bannie. Mme Balleyguier a traduit très fidèlement le vieil auteur de la chanson de *Macaire*, et lui a donné un charme nouveau. Nous engageons les parents à parcourir, avant ou après leurs enfants, ce dernier chapitre de *Futurs Chevaliers*. Il leur donnera l'envie de lire tout le volume.

10. — *L'Anneau de César*, titre simple, mais retentissant. On devine, avant d'ouvrir ce volume, que l'on va entendre des fracas de bataille. Et c'est juste. L'heureux guerrier gaulois, le chef parise qui l'a conquis jadis, cet anneau, sur « l'imperator, » en même temps que son glaive d'ailleurs, et cela sous les murs de Gergovie, n'est autre que le « soldat de Vercingétorix » dont M. Alfred Rambaud nous raconte l'histoire avec le plus réel talent. L'auteur a fait une sérieuse étude des mœurs et de l'histoire de la Gaule, et tout ce qu'il dit est propre à entretenir le patriotisme, à cette heure où, en France, il est plus que jamais nécessaire de l'exalter. Violent, brillant, ardent, tel se montre cet ouvrage dont les bibliothèques militaires de tout ordre devraient être pourvues. La reliure reproduit la statue de Vercingétorix telle qu'elle s'élève au sommet du Mont Auxois, emplacement si longtemps contesté d'Alésia.

11. — *L'Orphelin* du pays de Vaud, privé de toutes ressources par la mort de sa mère, arrive à une bonne situation par son intelligence, son travail et une conduite irréprochable. Cette nouvelle villageoise, d'une haute moralité, écrite naturellement et sans effort, rappelle la manière attachante d'Erckmann-Chatrian. Les détails typiques sur les hommes et les choses des champs y abondent; ils sont présentés avec un grand talent d'observation. Les personnages du roman, bien pris sur le vif, mettent en plein relief le fort et le faible des gens de la campagne. Parallèlement aux succès mérités de l'orphelin, l'auteur décrit les funestes résultats de l'inconduite et leur châtiment. La note religieuse est donnée dans une juste mesure. C'est, en un mot, l'œuvre d'un excellent moraliste.

12. — L'auteur de *Cœurs de marins* est un homme du métier, car il conte avec une grande exactitude la vie de bord que certainement il a menée. De plus, il a fait la campagne de l'Océan Pacifique sur un navire de guerre, et visité les ports de Valparaiso, du Callao, de Guayaquil, dont il donne de très vivantes descriptions. Pour faire défiler sous nos yeux ces brillants tableaux, il a imaginé une intrigue très mouvementée où rien ne manque comme assaisonnements : amour platonique d'un officier pour la femme de son commandant qui, par une dérogation bien rare aux règlements de la marine, se trouve embarquée à bord de la *Némésis*, la dernière frégate à voiles; amourettes beaucoup moins éthérées à la Loti; haine farouche engendrée par la jalousie et qui se manifeste en odieux guets-apens; naufrage sur un récif ignoré de l'Océan Pacifique, suivi d'un sauvetage sur une barque construite avec les débris de la frégate; suicide du traître qui a causé la catastrophe. Il y a là dedans matière pour plusieurs romans. Malheureusement les aventures galantes de MM. les officiers de la *Némésis* sont trop nombreuses et trop peu gazées pour que le volume puisse être mis entre les mains des jeunes gens; nous le regrettons d'autant plus que l'esprit religieux de l'auteur se manifeste dans des dissertations philosophiques où le beau rôle appartient toujours à l'aumônier et aux chrétiens convaincus, qui forment la grande majorité de l'état-major. Signalons un léger lapsus de l'auteur; ce n'est pas à la *Nouvelle-Zélande*, mais à la *Nouvelle-Calédonie* que les *aspirants* (et non les *officiers*) de Saint-Phalle et Devarenne furent tués et mangés par des anthropophages. Les illustrations, dues pour la plupart au crayon de M. Deslandes, sont fort jolies.

13. — Il n'est pas question dans *P'tit Bonhomme*, la dernière production de M. Jules Verne, de « voyages extraordinaires. » Mais l'auteur fait connaître avec assez d'originalité et d'exactitude l'état misérable de l'Irlande. L'affabulation ayant servi de prétexte au terrible état de choses — qu'on jugera de nature à faire trouver enviable la situation des pires prolétaires français, — est aussi simple que peu vraisemblable.

M. J. Verne suppose un petit abandonné qui, de la condition la plus infime, après maintes souffrances, sait, par sa seule intelligence et son seul travail, arriver, à l'âge où l'on cherche encore sa voie, à une fortune dont il fait généreusement bénéficier tous ceux qui lui ont témoigné de l'affection. M. Jules Verne, dans ce volume, exécute la caricature (nous ne disons pas le portrait) d'une famille aristocratique qu'il présente sous un jour à la fois ridicule et odieux sans atténuation; mais nous constatons, d'autre part, que la pensée chrétienne n'est pas absente de ces pages, bien qu'elle eût pu être plus accentuée, étant donné le pays si catholique dont il est question. Si *P'tit Bonhomme* n'est pas le plus captivant ouvrage de la longue série des *Voyages extraordinaires,* c'est assurément l'un des mieux illustrés.

14. — Des chiens, des chats, des perroquets, d'autres animaux encore ont raconté leur histoire plus ou moins accidentée, par l'intermédiaire d'écrivains toujours observateurs et le plus souvent fort spirituels. A son tour, Mme Judith Gautier nous donne les *Mémoires d'un éléphant blanc*, qui sont appelés à tenir une place de choix dans la littérature du genre. L'auteur elle-même, dans un court *Avant-propos*, résume ainsi les aventures de son « héros » : L'histoire de sa longue existence, tantôt glorieuse, tantôt misérable, à travers le royaume de Siam, l'Inde des maharajahs et des Anglais, est pleine d'imprévu et des plus curieuses. Après avoir été presque une idole, Iravata (c'est le nom de l'éléphant blanc) devient un guerrier; il est fait prisonnier avec son maître qu'il délivre et sauve de la mort. Puis il est jugé digne d'être le gardien et l'ami de la merveilleuse petite princesse Parvati, pour laquelle il invente d'extraordinaires jeux et qui le réduit en un doux esclavage. On verra comment un vilain sentiment, qui se glisse dans le cœur du bon éléphant, si sage d'ordinaire, le sépare pour longtemps de sa chère princesse, le jette dans des aventures de toutes sortes et lui cause de cuisants chagrins. Mais enfin il retrouve sa fidèle amie, et le pardon lui rend le bonheur. » Gracieux volume, bien illustré. La reliure dont il est paré représente notre éléphant avec une plume d'or à la trompe et une étoile également d'or brillant au-dessus de sa formidable tête. C'est réussi.

15. — Les trois *Contes antiques* que nous présente M. Charles Normand cachent d'exquises leçons sous une forme nouvelle. Il souviendra à chacun de nos lecteurs de l'histoire de la Révolution racontée par les auteurs latins, en savourant ces fantaisies où les personnages ont l'habit antique et le langage gaulois. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir voulu dénigrer tout le monde sans exception; et au dessinateur aurait-on pu demander, dans les *Miracles d'Osiris*, de supprimer certains signes. Mais il y a une si franche gaieté toute parisienne, notamment dans le *Triomphe de Bibulus,* qu'on pardonne aisément les petites

imperfections des auteurs. Ce sont de braves gens, d'aimables farceurs, et quand on sait même le démêler sous une apparence folâtre, de sages penseurs; témoin *l'Héritage du cousin Agathias.*

16. — Encore une traduction, celle-ci « loyale et complète, » de l'œuvre immortelle de Daniel de Foë : *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé.* Nous la devons à Pétrus Borel, depuis longtemps connu, et nous croyons, comme le dit la Préface, qu'elle donnera, ainsi présentée, pleine satisfaction au public. Elle est illustrée à profusion de gravures du plus haut goût, à ce point même que nous ne connaissons pas d'édition de Foë comparable, surtout dans ces conditions; car elle est d'un bon marché peu ordinaire. Si ce volume, admirablement imprimé, n'obtenait pas un succès complet, ce serait vraiment à désespérer de la librairie française.

17. — Depuis longtemps nul n'ignore que ce sont les gens du Midi qui se montrent le plus aptes à conquérir Paris. Cela est une fois de plus démontré dans le roman ultra-commercial de M. Edgar Monteil : *Les Trois du Midi.* Trois jeunes Marseillais, parés des noms gracieux de Bergamotte, Bruscambille et Baragnonne, quittent un beau jour frère, mère et sœur et débarquent à Paris, où, n'ayant point la bourse trop garnie, ils vivent frugalement. Leur faconde les sert; intelligents, d'ailleurs, ils se créent une place au soleil parisien, un soleil moins brillant et moins chaud que celui de la Cannebière. Dès lors, l'ambition les pique et l'idée bizarre leur vient d'aménager comme un magasin le navire « la Belle Mode, » qui les transporte aux États-Unis, à San-Francisco, où ils commencent leur fortune. Mais des aventures de toute sorte interrompent leurs succès et ce n'est qu'à Paris, où ils reviennent, que leur génie spécial les pousse à fonder un grand magasin de nouveautés qui les rend millionnaires et tous beaux-frères.... réciproquement et inclusivement. Tout cela est drôle et assez neuf; mais outre la frivolité de certains détails, il convient de noter la complète neutralité du récit tant au point de vue religieux qu'au point de vue moral. D'ailleurs le nom de l'auteur suffit à renseigner le lecteur à cet égard.

18. — M. Gaston Bonnefont met en scène un oncle de Libourne (Gironde), provincial réfractaire, qui, après avoir constamment refusé à son neveu, Parisien enthousiaste, d'aller visiter la « Babylone moderne, » s'y décide tout à coup. Fort étonné, le parent de l'oncle Pamphile va l'attendre à la gare et apprend de lui qu'il est atteint d'hydrophobie, ayant été mordu par un chien enragé. Il n'a pas fallu moins que la nécessité d'avoir recours à M. Pasteur pour décider le Girondin à s'aventurer dans « l'enfer des anges et le paradis des démons, » comme il appelle la capitale. Soigné à l'Institut spécial de la rue Dutot, Pamphile guérira; mais il doit, au cours du traitement, prendre le plus de distractions possible. Une idée naît alors dans le cerveau de son neveu, qui le pilote

à travers Paris et l'amuse extrêmement par des spectacles comportant des enseignements curieux et variés, qui font l'objet des *Miettes de la science*. Malheureusement ces « miettes » ne sont pas toutes bien saines : ainsi, page 260, à propos de la fin du monde, dont l'auteur reconnaît pourtant la certitude, on peut lire quelques lignes qui appellent des réserves.

19. — *Miss Linotte*, c'est, comme le titre l'indique, l'histoire d'une petite fille très étourdie, qui finit, l'expérience aidant, par devenir une jeune fille studieuse et même une femme estimée et heureuse. On voit là dedans des jeunes filles qui font de la poésie, des dames qui montent une séance de l'*Abeille littéraire* et encouragent la littérature de province. Tout cela n'est pas d'un très grand intérêt, mais sera bien reçu dans les lycées de filles. Nous doutons qu'ailleurs que dans ce monde, nouveau et pas encore très étendu, il lui soit fait un très enthousiaste accueil, à moins qu'on n'envoie *Miss Linotte* aux États-Unis. Les Américaines sont bien capables de l'apprécier.

20. — Beaucoup, non prévenus, s'y tromperont. *Les Jouets*, de M. Léo Claretie, ne sont pas un livre pour enfants, mais bel et bien un travail de chercheur et d'érudit. L'auteur nous donne, ainsi qu'il le dit lui-même, « une monographie du jouet considéré à tous les points de vue, dans son histoire, dans sa fabrication, dans sa complexion intime, comme dans ses rapports avec la vie et les différentes manifestations de l'esprit individuel ou de l'âme sociale. » Ce beau volume, amplement et très artistiquement illustré et dont le bon marché est extraordinaire, est divisé en vingt et un chapitres portant des titres on ne peut mieux justifiés. Le douzième chapitre, intitulé : *les Jouets et la Religion*, a surtout attiré notre attention. Sans se montrer agressif le moins du monde, M. Léo Claretie nous apparaît ici comme un chrétien assez peu solide. Ceux qui savent ce que parler veut dire découvriront facilement dans ces pages un peu de scepticisme poli. Cette observation ne nous empêche nullement de reconnaître le mérite réel de l'œuvre, qui a coûté à son auteur un travail et des investigations considérables.

21. — On n'a pas oublié la brillante exploration du capitaine Binger dans le pays de Kong et la boucle du Niger, ni les deux beaux volumes que le vaillant officier publia peu après son retour. L'année dernière, le capitaine Binger fut de nouveau envoyé avec le docteur Crozat, le lieutenant Braulot et M. Marcel Monnier, en mission à la Côte d'Ivoire, pour la délimitation des possessions anglaises et françaises. M. Marcel Monnier est, lui aussi, un explorateur de marque : il a visité les îles Hawaï et diverses régions de l'Amérique et a écrit sur ses voyages de fort intéressantes relations ; il lui revenait donc d'être l'historiographe de la mission Binger ; il en fut aussi le photographe, ce qui lui a permis d'illustrer très agréablement le volume qui vient de paraître sous le titre

de *Mission Binger. France noire.* Cette expédition n'alla pas sans difficultés, sans fatigues et même sans dangers. Tout d'abord, il fallut rompre les relations avec la commission anglaise avec laquelle on devait procéder aux délimitations; avec des formes courtoises, nos voisins ont apporté sur le terrain diplomatique une mauvaise foi qui rendait toute entente impossible. Le capitaine Binger n'en voulut pas moins visiter ses anciens amis, les chefs de Bondoukou et de Kong, pour renouer avec eux des relations utiles au commerce français, puis il revint vers la côte à travers des peuplades pillardes qui firent courir des risques sérieux à la petite troupe épuisée. M. Marcel Monnier décrit avec un très grand charme de style les péripéties de cette intéressante mission; le chapitre du départ est un chef-d'œuvre de mise en scène; d'un bout à l'autre le volume est intéressant à lire et irréprochable au point de vue moral et religieux.

22. — M. Aimé Giron est depuis longtemps connu comme écrivain de cœur et d'esprit, et *Une lieue de dentelle*, qui vient de paraître, n'est pas pour obscurcir cette réputation. Les scènes vives ou reposantes dont se compose cet aimable volume sont autant de peintures vraies, alertement faites, des mœurs campagnardes des riverains de l'Allier. On y voit une généreuse enfant sauvant de la ruine causée par le jeu une noble famille à laquelle elle a voué la plus solide affection. Sans nul doute, ce tout simple roman, qui se termine par l'heureux mariage de l'héroïne principale, est palpitant d'intérêt, mais le charme qui s'en dégage est singulièrement rehaussé par les gravures très artistiques dont il est orné et qui sont dues à M. Laurent-Desrousseaux.

23. — De temps à autre, dans *les Millions du petit Jean*, un livre honnête et intéressant dans sa simplicité, on sent que l'auteur possède une âme accessible au sentiment religieux. Et cependant, ce sentiment, il l'exprime si vaguement, si timidement, peut-on dire, qu'à peine il apparaît. Il n'échappera à personne que l'une des héroïnes du récit, une paralytique noble et charitable, devrait bien affirmer, en sa misère, l'espérance en Dieu qui console. Il n'en est rien, ou à peu près. Cette neutralité à outrance est si affligeante, dans ce cas spécial surtout, que nous ne pouvons excuser M. Louis Mainard d'avoir ainsi, en dépit de son talent, manqué une œuvre qui, par ses données, eût pu être excellente.

24. — Monique Bougall est la fille d'un contrebandier. Mais de son père elle n'a hérité que la vaillance et le courage, lui laissant tous ses défauts de bandit, qu'une balle punit dans une nuit de contrebande. C'est *Une Vaillante.* Elle le montre en diverses circonstances, et notamment en sauvant le jeune André Peyralba. Des bienfaits sont la juste récompense de ce dévouement héroïque. Elle peut, grâce aux appuis qu'elle a su mériter, s'élever au-dessus de sa modeste situation, former son

intelligence et son cœur, bref se rendre digne de celui qu'elle a sauvé, et qui, après avoir lui-même fait preuve de vaillance dans les terribles jours de la guerre de 1870, est heureux de lui donner son cœur et a main. Cela finit donc par un mariage. Le livre est intéressant.

25. — *L'Ane des Korrigans* est une légende extravagante où le bon et le mauvais se coudoient assez inégalement. Le bon, en tant que sentiments religieux, domine; mais la superstition y a presque autant de part. En résumé, c'est l'histoire folle d'un chouan, transformé en âne pendant un temps par les mauvais génies de la Bretagne, et rentrant en possession de sa nature d'homme pour devenir quoi? Un soldat de la République qui, sans regretter à la vérité d'avoir autrefois défendu sa religion et son Roi, n'en devient pas moins un « patriote » puis un vaillant capitaine de l'Empire. Nous croyons peu à l'authenticité de cette légende, dont l'illogisme est flagrant. Ce qui nous paraît ici le meilleur, ce sont les sentiments d'aversion témoignés à l'Angleterre, ce pays « où naissent les ennemis éternels de la France. » Sur ce point spécial, nous sommes d'accord avec l'auteur: mais cela ne suffit pas pour que son livre étrange nous inspire des sympathies.

26. — Assurément *Le Voyage de famille* (*région des Cévennes*) est intéressant. Bien édité, d'ailleurs, il cause de tout un peu : d'histoire, de science, de légendes, de coutumes originales. La description du pays (le Vivarais) est fort bien faite; avec la famille Poinsot l'on visite le cagnon du Tarn, les Causses, l'Ardèche, etc.; mais on trouve parfois des détails historiques qui, dans leur apparente impartialité, ne nous plaisent qu'à demi; le plus grave reproche que nous puissions faire à ce joli volume, c'est l'anecdote assez déplacée au point de vue religieux qui se trouve consignée aux pages 236-237, et que nous considérons comme absolument fantaisiste.

27. — Les *Légendes de Notre-Dame* sont, avons-nous besoin de le dire, un livre très chrétien. Ce n'est pas l'histoire de Notre-Dame de Paris, mais tout simplement l'ensemble des impressions personnelles éprouvées par Mme P. de Grandpré, auprès de cette noble basilique à l'ombre de laquelle elle a longtemps habité et qui lui a inspiré un culte touchant. L'auteur fait revivre avec bonheur les grands souvenirs et les pieuses légendes de Notre-Dame et elle aide à en mieux goûter les charmes pieux et austères. A la biographie intime de Notre-Dame, si nous pouvons ainsi parler, l'auteur mêle la sienne propre et celle de quelques-uns des saints prêtres qui y ont passé. Nous ajouterons que la présente édition a été exécutée pour être offerte aux officiers de l'escadre russe, et il nous semble que la pieuse et patriotique pensée qui l'a fait naître en augmente encore le charme. Nous n'avons donc pas besoin de plaider longuement la cause de cet excellent livre, gagnée d'avance auprès de tous nos lecteurs.

28. — *La Mission de la France*, de Mgr Ricard, offre un intéressant commentaire du patriotique discours prononcé sur ce sujet par le P. Lacordaire à Notre-Dame, le 14 février 1841. L'auteur nous montre à travers l'histoire les destinées de notre pays entièrement liées à celles de l'Église depuis le jour où Clovis et ses guerriers étaient engendrés par le baptême à la vie surnaturelle, jusqu'au XIXe siècle, qui voit nos missionnaires allant annoncer l'Évangile aux peuples les plus lointains et le Souverain Pontife trouvant de royales ressources dans la générosité de la France. Il a groupé l'histoire de cette vocation manifeste de la France à être le soutien de la religion et de la Papauté en quatre livres, dont les titres : Première vocation de la nation française, Temps héroïques, Période de lutte, Résurrection et espérance, résument bien le contenu. C'est sur ce mot d'espérance, si chrétien et si français, que le livre se ferme. Les plus incrédules se prendront à espérer s'ils lisent ces pages animées de l'amour de l'Église et de celui de la patrie, où Mgr Ricard montre, en suivant pas à pas nos annales, que notre pays s'est toujours fièrement relevé de ses épreuves, même les plus cruelles, et n'a jamais cessé de mériter son glorieux nom de fille aînée de l'Église.

29. — M. Augustin Albouy vient de publier un excellent récit d'un pèlerinage aux Lieux-Saints : *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée.* C'est un très beau livre d'étrennes qui remplit toutes les conditions que l'on peut souhaiter : correction et même élégance du style, sûreté de la doctrine, ardeur des sentiments religieux, beauté des gravures et de l'impression : rien n'y manque. L'auteur y décrit les monuments que la tradition chrétienne a consacrés, et il les explique à la lumière des textes de l'Écriture sainte, sans s'égarer dans des dissertations exégétiques. C'est donc essentiellement un livre à la portée de tous et qui n'a d'autre prétention que d'inspirer le désir d'aller vénérer les lieux consacrés par les souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament.

30. — *Charlemagne et l'Empire carolingien* est un extrait de l'histoire de France de M. Henri Martin. Le récit commence avec les premiers maires du palais de la famille carolingienne et se termine en 843, à la dislocation de l'Empire. L'on connaît les qualités et les défauts de l'historien, et, en dépit du prix Gobert dont l'Académie a récompensé ses efforts, l'on sait que son érudition a été souvent prise en défaut et que la passion antireligieuse dont il est animé a plus d'une fois faussé son jugement. Grâce à quelques coupures faites au texte de la dernière édition parue en 1855, certains passages particulièrement choquants, relatifs aux déportements des fils de Charlemagne, ont disparu de la présente publication. C'est ainsi que l'on n'y lit plus que « la chasteté dévote de Louis le Pieux le poussa à inaugurer son règne par des violences odieuses et absurdes. » Nous regrettons que l'éditeur ait continué de placer à Fontenailles au lieu de Fontenoy-en-Puisaye les batailles que se

livrèrent les fils de Louis le Pieux. Il eût aussi été facile de corriger la traduction des serments de Strasbourg, sur le sens desquels on est depuis longtemps d'accord, et l'on aurait aimé à trouver avec l'orthographe traditionnelle les noms de Clovis, Clotaire, Louis, Charles, etc., les formes Chlodowig, Chlother, Lodewig, Karle n'étant pas plus exactes ni plus scientifiques.

31. — Qui ne connaît le marquis de Cherville, du moins par ses œuvres? Chaque année, cet ami des humbles, hommes des champs ou animaux de toutes sorte, et grand chasseur par-dessus le marché, y va de son livre pour défendre ceux que nous appellerons ses clients. C'est ainsi qu'au moment où prend fin l'an 1893, il donne *Récits de terroir*, mélange fort réussi de comique, de poétique et de tragique. A côté de : *Comment trépassa le père Mathurin*, sorte de poème en prose inspirée par un paysan, amoureux jusqu'à l'heure suprême de la Terre, l'*Alma mater*, on trouvera, entre autres, une nouvelle patriotique, *le Ru du Prussien*. Après ces deux histoires qui ne prêtent pas à rire, chacun remarquera *la Marnière*, épisode terrible en sa simplicité rude. Mais il y a aussi dans ce volume d'autres choses plus gaies, et celles-ci reposent d'une façon agréable. L'ensemble, curieux, attachant, empoignant, est admirablement illustré et gracieusement cartonné.

32. — Épisode héroï-comique de la campagne d'Italie au temps du général Bonaparte : tel apparaît le volume ayant pour titre : *Le Tambour-major Flambardin*. Le personnage principal du livre est le fils d'un professeur parisien, fruit sec incorrigible qui, en compagnie de quelques camarades, accomplit des prouesses tout à fait invraisemblables dont le couronnement en partie double est la conquête d'une charmante Italienne qui devient sa femme, et la capture d'un navire anglais dont il encaisse sa part de prise. M. Lemaire est un auteur gai; il fera rire plus d'un morose; son œuvre, au fond, est une pochade militaire hautement relevée par les dessins spirituels de Job.

33. — *La Vie à table à la fin du XIXe siècle* aurait pu être dédiée par son auteur aux gourmets des deux mondes et même aux simples curieux littéraires qui s'amusent toujours de ce qui n'est pas banal. Ce volume, qui eût fait honneur à Brillat-Savarin et que Monselet n'eût pu lire sans se sentir envahi par la convoitise et par cette gaieté particulière aux gens de bon appétit et d'estomac solide, est appelé à être médité avec recueillement par les personnes des deux sexes pour qui le luxe de la table est passé à l'état de haute préoccupation. *La Vie à table* est ornée de dessins spirituels et parfois instructifs.

34. — C'est une simple histoire de vacances que nous conte Mlle Miallier dans *les Enfants de Louisette*. Le héros principal est paresseux et indiscipliné. Un naufrage le corrige; il faut dire que l'histoire se passe à Avranches, en face du mont Saint-Michel, où le père et les cousins du

jeune Yves vont se promener pendant qu'il est en retenue. Lui s'esquive, prend une barque de pêcheurs, et va s'échouer à Tombelaine, non sans de graves avaries. A Caen, où nous transporte la seconde partie du récit, on voit la vertu récompensée dans la personne de l'oncle Paul, qui reçoit la croix de la Légion d'honneur. Très instructive et très morale, cette histoire sans prétentions plaira également aux petits et aux grands. On sent que l'auteur a vécu dans une honnête famille, qu'elle nous initie à toutes les traditions de ces braves gens; qu'elle aime les enfants même quand ils sont espiègles et un tantinet mal élevés. Ah! si M. Hubert n'avait pas tant de fois faibli, croyez-vous qu'Yves eût fait un coup de tête? C'est un peu le défaut des parents modernes, de céder d'abord et de punir ensuite; il vaudrait mieux faire le contraire. Tout le petit roman de Mlle Miallier en est la preuve, ce dont nous la félicitons.

35. — Avec beaucoup d'humour, M. Ernest d'Hervilly se pose en rival, et en rival heureux, de MM. Jules Verne et André Laurie. *En Bouteille à travers l'Atlantique* nous fait assister à l'étonnant voyage de la Floride au Cap-Nord (Norwège) exécuté par un Américain, un Français et un Russe enfermés dans une sorte de flotteur, *la Perle du sud*, qui, par sa forme, rappelle une bouteille. Avant de pénétrer dans leur appareil, les voyageurs, pour plus de commodité, ont été condensés, rapetissés au moyen d'un procédé « inoffensif » resté le secret du professeur Ristigouche, chef de l'expédition. Ce professeur s'est mis en tête de gagner l'extrême nord de l'Europe en suivant simplement le courant du Gulf Stream. Les aventures ne manquent pas à nos trois personnages; mais après s'être vus à deux doigts de la mort, ils atteignent enfin le but. La traversée, de dix mille kilomètres environ, a duré cent quarante-trois jours. L'illustration est parfaite; la reliure, fort jolie, représente le flotteur au milieu d'un troupeau de dauphins.

36. — *Seule à treize ans* est l'histoire douloureuse à ses débuts d'une jeune orpheline, laquelle histoire a servi de trame à M. E. d'Hervilly pour nous initier aux mœurs assez curieuses des bateliers du nord de la France. Les scènes touchantes qui composent ces volumes mériteraient nos éloges si la pensée de Dieu, qui devrait s'y rencontrer fréquemment, n'y était guère représentée que par quelques exclamations, par l'affirmation (p. 156) d'un personnnage du récit « qu'il y a un ciel, » et par le serment « devant Dieu » que fait un autre personnage (p. 216). Cela suffit-il pour que nous recommandions l'œuvre? Nous ne saurions le dire, bien que l'ensemble soit parfaitement moral.

37. — L'*Histoire d'une héroïne de seize ans* est certainement très émouvante. Ce courage et ce sang-froid de Marie Hurteau, qui, près de son père, fait vaillamment face aux Anglais, et au péril de sa vie sauve des aristocrates enfermés dans les prisons de la Terreur, est vraiment admirable. Toutefois, ces histoires de la Révolution sont bien dange-

reuses, et l'on est assez facilement porté, si l'on n'est pas un intransigeant blanc ou rouge, à tenir la balance à peu près égale entre les victimes et les bourreaux, et à mettre du côté du crime la justice, l'égalité et la liberté qui ont germé dans le sang sur la ruine du despotisme vaincu. C'est bien un peu ce que fait M. Maranze, à l'exemple du Victor Hugo de *Quatre-vingt-treize*. Nous regrettons ces sentiments qui çà et là se font jour et s'étalent en une profession de foi philosophique manifestement préférée par l'auteur à la foi religieuse des anciens jours. Voilà les réflexions que nous inspire ce livre, d'ailleurs fort intéressant.

38. — *Les Aventures d'un ourson russe* relatent l'histoire accidentée d'un jeune ours qui répond à divers noms très slaves, mais principalement à celui de Michouk. Le gaillard, devenu le commensal et le favori d'un officier du Tsar, n'aurait qu'à se laisser vivre, en étant sage; malheureusement pour notre héros, il n'en est point ainsi : ses frasques de tout genre obligent son maître, de guerre las, à se séparer de lui, et Michouk, relâché dans la forêt d'où il est sorti, y reprend les habitudes de ses congénères. Amusant volume, qui plaira beaucoup aux enfants qui aiment les animaux.

39. — Les histoires de Robinson ont toujours, depuis le Robinson Crusoé et le Robinson suisse, exercé un vif attrait sur la jeunesse. En voici un nouveau qui n'obtiendra pas auprès d'elle un moindre succès, d'abord parce que ses aventures sont intéressantes, et puis parce qu'elles ont pour théâtre la Russie, maintenant à la mode. *Le Robinson de la forêt russe* a fui de la maison paternelle sans penser aux souffrances et aux immenses douleurs qu'il allait laisser derrière lui. En compagnie d'un valet à peu près aussi fou que lui mais pourtant plus excusable, il a, pendant trois ans, couru les hasards de la forêt. Comme bien on pense, les aventures ne manquent pas dans cette existence. Heureusement les fugitifs sont enfin retrouvés, l'enfant prodigue rentre à la maison paternelle. L'histoire est émouvante. Nous doutons d'ailleurs qu'après l'avoir lue on soit tenté de la revivre. L'âge des Robinsons est passé; mais leur histoire se lit toujours avec plaisir, et le choix du nouveau théâtre qu'on lui donne n'est pas fait pour nuire au volume.

40. — L'auteur du voyage au *Pays des Magyars* est une de ces Anglaises convaincues qui se croient obligées de décrire solennellement les pays qu'elles visitent d'une allure pompeuse et compassée. Le style est à l'avenant, froid, monotone, ennuyeux. M. A. Chevalier a fait une bonne traduction, correcte et consciencieuse; mais, puisqu'il « adaptait » le récit de la voyageuse, il aurait bien dû le colorer un peu pour le rendre plus attrayant. Le volume peut, sans aucun doute, être donné aux jeunes gens des deux sexes; ils n'y trouveront rien de répréhensible, même au point de vue religieux, car l'auteur, bien que protestante, parle avec beaucoup de convenance des couvents, des églises, des cérémonies ca-

tholiques ; mais les lecteurs auront-ils le courage d'aller jusqu'au bout ? Peut-être, grâce aux gravures, qui sont fort belles.

41. — L'année dernière, nous faisions le plus grand éloge d'un beau volume de M. Grandjean : *A travers le Tyrol;* le nouveau livre du même auteur, *A travers les Alpes autrichiennes*, n'est pas inférieur au précédent. Ce sont les mêmes qualités de style, de composition et de sentiment. Les faits historiques et les légendes sont agréablement mêlés aux descriptions pittoresques et un excellent esprit religieux anime ces pages charmantes, qui amuseront grands et petits. Les gravures sont bien exécutées. Beau et bon livre d'étrennes pour la jeunesse chrétienne.

42. — Le vieux garde champêtre Archignac adopte le fils du montreur de bêtes Cabral, qui a été assassiné par un boucher, et donne le titre de neveu à cet enfant. M. d'Ambois, colonel en retraite, maire de la petite ville de Saint-Cireq-sur-Vézère, développe les goûts militaires de José; mais ses deux protecteurs succombent au moment où l'enfant manifeste de grandes dispositions pour la musique. Il reçoit *l'Héritage de l'oncle Archignac*, c'est-à-dire le trombone de son oncle, et devient un véritable artiste. La douce figure de Miette met une note sentimentale dans cet ouvrage alerte, écrit avec esprit et qui ne mérite qu'un reproche, celui de faire une hécatombe de presque tous ses personnages, jusqu'au principal héros, José, qui heureusement ressuscite !

43. — *Les Mille et un Contes de la jeunesse*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur, forment une instructive série de trente scènes, empruntées pour la plupart à la vie des champs et décrivant les habitudes ou quelques caractères particuliers du hérisson, du rat, de l'écureuil, de la souris, des abeilles, des animaux de basse-cour, etc. Mme de Pitray, qui a une merveilleuse intuition de la charité et des devoirs de l'éducateur, trouve le moyen d'insinuer dans ses récits, et de façon attachante, des leçons de morale à la portée de sa jeune clientèle, et elle les dégage fort habilement, avons-nous besoin d'ajouter avec son sens profondément chrétien ?

44. — *Le Petit Parisien* de M. E. Pascal est un pauvre enfant bossu dont le frère s'est engagé dès le début de la guerre pour la défense de la capitale ; son père lui-même s'est enrôlé dans la garde civique. Il assiste en spectateur ému à toutes les péripéties du siège et les raconte naïvement. Ce gros volume, très bourré de faits, est animé du plus ardent patriotisme et serait un bon livre d'étrennes s'il n'était absolument républicain et d'une neutralité religieuse telle qu'on y enterre les gens sans qu'il soit question de passer par l'église. L'auteur est plein d'enthousiasme pour les Thiers, les Gambetta, les Jules Favre et autres, mais il évite avec le plus grand soin toute allusion au dévouement des prêtres et des Frères de la doctrine chrétienne.

45. — M. Théodore Cahu nous raconte, dans *Perdus dans l'espace*, l'histoire dramatique de deux aéronautes français qui ont entrepris, au moyen d'un ballon dirigeable de leur invention, la traversée de Paris à Saïgon. Cette histoire prête naturellement à des descriptions nombreuses et pittoresques, sans compter que les aéronautes sont arrêtés au cours de leur voyage par les manœuvres ténébreuses d'un espion prussien jaloux de frustrer la France du profit de cette magnifique invention. Tout finit pour le mieux, comme bien on pense, et les aéronautes sauvés trouvent, au bout de leur long voyage, à la fois la gloire et le bonheur. C'est en effet par un double mariage que se termine ce récit très patriotique et très émouvant. Deux petits contes : *l'Ordonnance* et *la Sonnette du diable*, terminent le livre, qui est tout entier bien intéressant.

46. — *Les Bûcherons du Jolimetz*, de M. Sixte Delorme, offrent l'histoire touchante d'une famille de forestiers, admirable de courage et de dévouement au milieu des plus dramatiques événements. On trouvera là des récits instructifs et dramatiques, de beaux paysages, de charmants tableaux d'intérieur, des figures sympathiques, des types amusants, en un mot, de nombreux éléments de succès. Lecteurs et lectrices se prendront d'amitié, dès les premières pages, pour la blonde Simone, le joyeux Gédéon, le timide Aristide, le bûcheron Floriet et ses enfants. Le livre fermé, ils résumeront leurs impressions avec cet accent de regret : « Ah ! les braves gens ! »

47. — *Les Proverbes en action* sont tout simplement une série de jolis contes, qui commentent divers proverbes populaires, échos, comme chacun sait, de la sagesse des nations. Notons *Pierre qui roule.... Qui chante son mal enchante.... A Brebis tondue.... Fais ce que dois.... Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée....* et, pour terminer le livre, une touchante nouvelle : *Opprimée*, qui nous montre une jeune fille sacrifiant tout pour le bonheur des siens, et acceptant même, en dépit de la voix de Dieu qui l'appelle à une vocation meilleure et plus haute, un mariage riche pour assurer le bien-être de sa famille. En maints endroits du livre résonne une note franchement chrétienne.

48. — *Le Testament d'un marin* est le titre du premier des récits compris dans l'aimable volume de M. Alexis Muenier. Les scènes amusantes ou poignantes du livre se passent aux époques et dans les pays les plus divers. Beaucoup d'esprit, non moins de cœur et une bonne dose de morale : telles sont les qualités par lesquelles se recommandent les jolies nouvelles de M. Muenier, qui n'a point oublié qu'écrivant pour des enfants chrétiens, Dieu ne devait pas être relégué au magasin des accessoires.

49. — C'est un livre vraiment amusant et qui ne peut manquer d'avoir grand attrait pour la jeunesse que *la Famille incassable*, étourdissante

série d'exploits accomplis, au cours de leurs vacances, par quatre jeunes cousins et cousines. Vol de coings dans le verger, feu de joie alimenté avec des rames à haricots empruntées au potager, enfouissement, dans le jardin, d'un trésor égyptien qui mystifiera les amateurs d'antiquités du xxe siècle, pêche à l'écrevisse accompagnée d'un plongeon imprévu dans la rivière, représentations dramatiques, charades en action, voilà toutes les campagnes conduites sur divers terrains avec une fortune diverse, mais éminement suggestives pour des générations d'espiègles !

II. — 1. — Le *Tour du monde*, pour l'année 1893, s'ouvre par le *Voyage à Madagascar*, du docteur Catat, exécuté de 1889 à 1891, et qu'accompagnent des dessins d'après les photographies de l'explorateur : paysages et types indigènes sont rendus avec un relief saisissant. — M. Gaston Vuillier nous ramène en France et nous promène à travers le Limousin, décrit *con amore*. — Nous voici à La Mecque, en compagnie du docteur Snouck Hargronje, dont la relation allemande a paru à La Haye et a été mise à la portée des lecteurs français par le docteur Meyners d'Estrey. Vient ensuite le récit de la mission Jean Dybouski vers le Tchad avec des gravures quelque peu *naturalistes*, d'après les photographies du voyageur (on aurait pu gazer sans inconvénient). — Avec le capitaine Cussel nous sommes transportés chez les populations sauvages du sud de l'Annam, dont l'état social, le caractère, les mœurs et les coutumes sont décrites avec grand soin. Les pages sur la mission catholique des Bahnar sont particulièrement intéressantes. — M. E. Bruwaert nous donne une description de Chicago et une esquisse de l'exposition universelle colombienne, tandis que M. Félix Régamey nous montre ce qu'était Chicago il y a vingt ans. — Nous voici en Océanie avec M. le docteur Hagen, qui raconte son voyage aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon : nouveaux types réalistes qui n'ont rien d'attrayant. Les sauvages du pays des Kha, dans l'Indo-Chine centrale que nous présente le capitaine de Malglaive, sont moins repoussants. — M. Verschunt raconte son voyage aux trois Guyanes, accompli en 1892, et étudie les systèmes de colonisation et les cultures de ces pays ; il nous transporte ensuite dans l'île de Curaçao. — MM. Cagnot et Saladin continuent le récit de l'exploration de la Tunisie, au point de vue archéologique. — M. Gustave Ribérat décrit le Venezuela. — M. Henri Boland donne d'intéressants aperçus sur les îles de la Manche, si pittoresques, et nous conduit tour à tour à Jersey, à Guernesey, à Sercq, à Herm et à Jethou. — Nous débarquons à Saïgon, en compagnie de M. Pierre Barrelon. — M. René de Pont-Jest raconte l'expédition faite au Katanga, par le marquis Christian de Bonchamps et ses compagnons, d'après ses notes de voyage. — Avec M. Charles Rabot, nous explorons le Spitzberg ; enfin M. Maistre donne l'émouvant récit de la mission entreprise par lui en 1892-1893 du Congo au Niger à travers l'Afrique centrale.

2. — La charmante collection du *Journal de la jeunesse* s'est enrichie de deux nouveaux volumes, que nous avons grand plaisir à signaler, suivant notre habitude, aux lecteurs empressés de ce recueil. Un coup d'œil jeté sur les matières qui ont empli ses colonnes en 1893 montrera qu'il n'est ni moins varié ni moins attrayant que de coutume. Ajoutons que l'illustration est tout aussi soignée. — Nous trouvons d'abord ces nouvelles, qui forment ensuite des volumes, dont il sera parlé plus loin, telles que : *Une Française au pôle nord*, par M. Pierre Maël ; *L'Aventure d'Alexandre Vorzoff*, par Mme de Nanteuil ; *Treizième année*, par M. Jules Coignet ; *Les Voyages merveilleux de Lazare Poban*, par M. Eugène Mouton ; *Les Grandes Voyageuses*, par Mme Marie Dronsart ; *A travers le Sahara*, par G. Demage ; *Les Tribulations de Nicolas Mender*, par Mlle Danielle d'Arthez. Les voyages ont toujours une large part ; citons : *L'Expédition du capitaine Monteil*, par M. Louis Rousselet ; *Les Voyageurs français au XVIe siècle*, par M. H. Lemonnier ; *De New-York à Chicago*, etc. — La géographie fait aussi l'objet de nombreux articles : *A travers la France* (Rouen), par M. Henri Norval ; *la France au Dahomey*, par M. Louis Rousselet ; *la France au Soudan*, par le même ; *la Vallée du Mékong*, par le même ; *Origines des villes françaises*, par M. Antyme-Saint-Paul, etc. — L'histoire naturelle est représentée par : *les Monstres de la mer ; Avalanches, glaciers et éboulements ; les Crabes migrateurs ; Hirondelles conseillères, la Fouine*, etc. — La science par : *l'Institut Pasteur ; l'Internat de médecine*, par M. Maurice Baussier ; *la Fabrication des verres de lunettes, la Planète Mars et ses canaux, la Photographie, la Fabrication des globes de pendule*, etc. — L'art par : *la Sculpture navale sous Louis XIV ;* et des notices sur *Meissonier, Strauss, Verdi, Chopin* (pourquoi avoir oublié Gounod ?). En fait d'histoire, nous regrettons de n'avoir que deux articles à enregistrer : *Costumes des Gaulois* et *Vercingétorix*. — Signalons encore : *l'École des chartes*, par M. Charles Dompaire ; *les Timbres-poste*, par M. Lucien d'Elne ; *Chicago et l'exposition*, par M. H. Jacottet ; *le Stage du barreau et la conférence des avocats*, par M. René Dézévis ; *les Secrets de la prestidigitation*, par M. Saint-Jean de l'Escape ; *l'Escadre russe à Toulon*, par M. Louis Sevin, et aussi un charmant récit de M. René Bazin : *l'Alpin*.

3. — Le *Musée des familles*, une ancienne connaissance, possède à son actif un grand nombre de ravissants et bons volumes. Ceux de cette année 1893 (tomes LXX et LXXI) ne le cèdent à aucun des précédents sous tous les rapports. Il nous paraît peu utile, cette fois, d'entrer dans les détails : ce périodique, qui mérite nos sympathies, suit sa voie sans dévier. Il n'a qu'à continuer : à cette condition, nos éloges ne lui feront jamais défaut.

4. — *Saint Nicolas* est à la mode cette année : nous trouvons sa

figure à la fois : 1° dans le beau recueil de ce nom qu'édite la maison Delagrave depuis quatorze années ; 2° dans *Mon journal*, de la librairie Hachette ; 3° dans un album spécial à cet illustre patron des garçons publié par la Société de Saint-Augustin. Mais n'anticipons pas, et revenons au *Saint Nicolas* de la maison Delagrave. Il s'offre, dans sa reliure rouge, noir et or, comme l'un des cadeaux les plus enviables à faire aux enfants. En ses 848 pages sont réunies les histoires les plus intéressantes, les scènes les plus amusantes et les choses les plus instructives qu'il soit possible d'imaginer. Il est presque superflu d'ajouter que le fond du recueil continue à être ce qu'il s'est toujours montré : moral et chrétien. A cet éloge nous n'avons plus à ajouter que l'illustration est tout à fait à la hauteur de celle des précédents volumes.

5. — Comme d'habitude, le *Magasin pittoresque* offre les lectures les plus variées. A signaler notamment les biographies du cardinal Lavigerie, par M. X. Thiès ; de Gounod, par M. L. Gastinel ; du maréchal de Mac-Mahon, par M. J. Laurelle, et de Siméon Luce, par M. Charles Jobert. Les beaux-arts ont trouvé, en M. Le Fustec, un très bon critique ; l'histoire et la littérature sont également bien partagées ; la direction a eu soin, en outre, de tenir ses abonnés au courant de toutes les questions de géographie et de voyage, sans oublier nos démêlés récents avec le Siam. Bref, un intéressant volume de plus dans cette importante collection où nous constatons avec plaisir que la pensée religieuse a trouvé de temps à autre un écho, discret à la vérité, mais suffisant.

6. — Bien modeste à ses origines, *Mon journal* s'est transformé, en l'année 1893, d'une façon si complète, qu'à vrai dire nous sommes en face d'une publication absolument nouvelle. D'abord, de mensuel qu'il était, *Mon journal* est devenu hebdomadaire : excellente innovation ; puis les illustrations, plus nombreuses que les pages elles-mêmes, sont presque toutes en couleurs et admirablement exécutées ; enfin le papier et l'impression ont atteint la perfection, et les sujets traités rivalisent d'entrain et d'intérêt dans leur variété. Bref, ce périodique, par la richesse et le bon goût qui le distinguent, a le droit, sans conteste, de prétendre au numéro 1 des publications enfantines de France et de Navarre aussi. Tout cela est donc bien, très bien ; mais ce qui nous paraît mieux, et nous espérons que ce mieux s'accentuera encore, c'est que la note religieuse et chrétienne y résonne fréquemment et que les leçons de morale et de patriotisme y abondent. Le tout agrémenté parfois de bonne et franche gaieté. Nous complimentons sincèrement les éditeurs d'avoir créé ce gracieux ami de l'enfance, et nous faisons des vœux pour qu'ils persévèrent dans la voie droite où ils viennent de s'engager.

7. — Avec son cinquième volume, *le Petit Français illustré* se montre en 1893 sous un jour de beaucoup supérieur, soit comme intérêt, soit comme tendances générales. Nous avions cru devoir, l'an dernier, expri-

mer le regret de le voir marquer une trop grande neutralité : il n'en est pas de même aujourd'hui. Plusieurs récits, notamment *les Filles du clown* et *Chez Mlle Hortense*, de Mme Marie Delorme, que nous analysons plus loin, sont animés des sentiments religieux sans lesquels rien ne nous semble parfait quand il s'agit du jeune âge. La note patriotique y vibre souvent aussi, de sorte qu'avec la pointe d'esprit de bon aloi qui déride et qui repose, le volume que nous avons sous les yeux se présente comme un ami. Un mot encore : outre les illustrations, qui sont très belles, le *Petit Français* comporte pour chaque livraison un supplément qui fera la joie de nos artistes en espérance.

8 et 9. — Il est à peine nécessaire de rappeler à nos amis l'existence des deux revues mensuelles enfantines connues sous les titres de *Musée des enfants* et *Musée des jeunes filles*. La première, qui comporte sept années révolues, la seconde, âgée de quatre ans, ont le droit, au point de vue catholique, de revendiquer le premier rang. Le volume de 1893 du *Musée des enfants*, sur lequel nous appuierons surtout, agrémenté, entre autres choses, de récits de voyage dans plusieurs provinces de France, renferme des gravures en couleurs tout à fait charmantes.

— Les albums abondent, tous rivalisant d'originalité et de soigneuse exécution, mais n'offrent pas tous un enseignement par l'image tel que celui qu'il faut présenter à la jeunesse. Amuser plutôt qu'instruire, telle est la devise de notre époque, et naturellement les éditeurs se gardent le plus souvent de contrarier le penchant de vie facile qui est un de nos travers. Où est le *Castigat ridendo* du poète?

10. — On dirait vraiment qu'on a la prétention de faire revivre la légende napoléonienne! Est-ce un courant de césarisme qui pousse des esprits inconscients dans cette voie? Toujours est-il que jamais on ne s'est tant occupé du vainqueur d'Austerlitz, que jamais on n'a cherché avec plus d'ardeur à reconstituer la figure de cet homme de génie qui abusa si tristement des dons merveilleux que le ciel lui avait départis, et tandis qu'on publie des livres d'histoire où chaque écrivain nous montre le premier Empereur sous des aspects divers, voici qu'on nous présente *le Grand Napoléon des petits enfans!* C'est sous la forme d'un album, merveilleusement illustré par Job, et où M. J. de Marthold dépasse les bornes du réel pour se lancer à corps perdu dans la légende. Ces réhabilitations à outrance présentent un danger pour les jeunes imaginations, et nous ne saurions approuver dans toutes ses parties ce texte où le héros fait disparaître l'homme, où les faiblesses et les crimes sont voilés pour ne laisser de place qu'à l'apothéose. Quoi qu'il en soit, l'album est fort réussi, et nous nous plaisons à le constater.

11. — En voici un autre, que nous devons également à la maison Plon ; il est intitulé : *Pour amuser les petits, ou les Joujoux que l'on peut faire soi-même*, texte et dessin en couleurs par Tom Tit. C'est un

recueil d'instructions pour fabriquer avec les objets les plus usuels, allumettes, bouchons, coquilles de noix, coquillages, marrons d'Inde, etc., toutes sortes de petits chefs-d'œuvre. Les enfants s'ingénieront à faire apparaître ces figures variées qu'on leur représente et qu'on leur apprend à composer. C'est très ingénieux, très pratique, et cela fera le bonheur de la jeunesse, qui n'aura besoin que d'un peu d'attention et d'habileté de main.

12. — *La Famille Fenouillard*, de Christophe, est un fort joli album édité par la maison Colin. Nous avons là l'histoire fantastique d'un bonnetier qui, retiré des affaires, part, en compagnie de sa femme et de ses deux filles, pour explorer le monde. Raconter son odyssée, ses mésaventures, les mille incidents comiques ou tragiques de l' « homme au parapluie rouge » nous entraînerait trop loin. Mieux vaut laisser au jeune lecteur le plaisir de la surprise et le renvoyer à ces innombrables dessins coloriés, qu'accompagne un texte désopilant. Si tout cela dépasse un peu les limites de la vraisemblance, personne ne s'en plaindra, et l'on feuillettera avec plaisir ces pages humoristiques, où l'odyssée se termine par un double mariage : dénouement aussi invraisemblable que les aventures de la famille Fenouillard.

13. — Les gravures en couleurs et hors texte dues à M. Ferdinand Bac et qui forment l'album ayant pour titre : *Nos petits Aïeux* sont indiscutablement originales; mais le texte qui les accompagne l'est beaucoup moins; il affecte même parfois un ton qui ne permet guère d'offrir ce volume à de tout jeunes gens. Les dessins de M. Bac donnent une idée assez exacte des personnes et des choses du XVIIIe siècle; mais si cet artiste, qui a du talent, veut gagner des suffrages plus universels, il fera bien de trouver autre chose, dans un genre meilleur.

14. — Voici le roi des albums au moins par le format : un in-folio intitulé *Imagerie artistique*, sorti de la maison Quantin. C'est une série de sujets remplissant chacun une page, avec de nombreux dessins en couleur et une légende. Citons *Trop chargés*, *Le Méfait de Manon*, *Les Canards*, *Ouverture de pêche*, *Le Menteur puni*, *Charité récompensée*, *Brutalité punie*, *Un Cauchemar*, *Dans la lune*, etc. Toutes ces historiettes sont fort amusantes, fort bien troussées, soit avec le pinceau, soit avec la plume, et feront le bonheur des enfants, qui ne se lasseront pas de les parcourir et de les regarder; mais on aurait pu se dispenser de présenter à leurs regards l'accolade donnée par l'explorateur des marais à une cantinière.

15. — Nous regrettions tout à l'heure que les albums n'eussent pas un caractère plus accentué au point de vue moral. La maison Desclée, qui s'adresse, elle, au public religieux, n'a pas hésité à s'engager dans une voie nouvelle et féconde : « Il nous manque, nous dit-elle, des albums d'enfants naïfs et chrétiens en même temps que riches et artistiques. » De là une série qui vient de s'ouvrir par *la Légende du grand saint Ni-*

colas, avec un texte en français, en allemand, en flamand et en russe : douze belles chromolithographies, avec la légende en musique.

16. — La même maison nous donne, dans le même genre, avec des frontispices ornés de chromolithographies, *Douze Noëls anciens*, harmonisés par P. Busschaert. Chaque noël forme un feuillet séparé avec une page pour les couplets, et le tout est renfermé dans un album cartonné. Nous félicitons vivement la maison Desclée de cette initiative, et nous lui prédisons un succès bien mérité.

17 à 22. — La nouvelle librairie de la jeunesse (Westhausser) nous offre une série de jolis albums de toutes les dimensions, qui se distinguent à la fois par la délicatesse de l'exécution et par le charme du texte : *L'Ange de la maison*, album in-4, avec de jolies aquarelles et de ravissantes vignettes, qui contient une touchante historiette, moitié en prose, moitié en vers : *Les Animaux joyeux*, scènes humoristiques où le crayon et le pinceau le disputent à la plume; trois petits albums non moins bien réussis : *La Nuit de Noël de Betty*, *Artistes en herbes; Les Amis de Kate;* enfin une miniature d'album : *La Fleur du soleil.* Ajoutons que le texte de tous ces albums est dû à la plume de Mlle Marie de Bosguérard, qui excelle dans ces commentaires d'une forme si littéraire et si délicate.

23, 24. — *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et *la Vie de la Sainte Vierge* font partie d'une collection qu'inaugure la librairie H. Laurens (ancienne maison Renouard) sous ce titre : *L'Histoire enseignée par les chefs-d'œuvre de la peinture.* On ne pourrait mieux débuter qu'en offrant au public ces deux Vies qui sont pour le chrétien un continuel sujet de méditation et qui forcent le respect des incrédules. Elles nous apparaissent, selon leurs diverses phases, en cinquante tableaux fort bien choisis, de maîtres de toutes les écoles, qu'accompagne un sobre mais substantiel commentaire, dû à la plume autorisée de M. l'abbé Mazoyer, et revêtu de l'approbation de Son Em. le cardinal-archevêque de Paris. C'est dire que ces deux ouvrages ont leur place marquée sur toutes les tables de famille. Ajoutons que, par leur étonnant bon marché, ils sont accessibles à toutes les bourses. L'exécution, sans être irréprochable, est satisfaisante : on ne peut exiger pour *trois francs* une édition de luxe !

25. — Le gracieux album intitulé : *Trois héros* s'adresse surtout aux enfants qui rêvent de gloire militaire et qui sentent battre dans leur poitrine un cœur de bon Français. Ces quelques pages émouvantes et spirituelles de M. Aimé Giron, au milieu desquelles sont jetées de belles images presque toutes en couleur, ont une allure vraiment populaire. Elles sont de nature à développer dans l'âme des enfants l'amour de la patrie et à entretenir en eux l'esprit de dévouement et de sacrifice. Sur tout cela se greffe une petite histoire naïve, touchante, qui fera venir les larmes aux yeux de plus d'un lecteur.

26. — Les *Spectacles enfantins* auxquels M. Albert Cim convie sa jeune clientèle sont des plus variés : d'abord, il montre ce qu'est le premier bal costumé d'un aimable petit clan qu'il nous présente ; de là, il passe à la fête de Saint-Cloud, dont il décrit les attractions ; viennent ensuite un concours hippique tout particulier, des détails sur une soirée passée dans un cirque et, pour finir, le récit comique d'une séance de prestidigitation. Les gravures en noir et en couleurs ainsi que le cartonnage de ce petit album sont des plus séduisants.

27. — Le nouvel album de Caran d'Ache : *Bric-à-brac* est drolatique au possible ; il est appelé à dérider plus d'une figure morose. Parmi les historiettes les plus désopilantes que l'artiste fait passer sous nos yeux, il convient de citer particulièrement : *L'Assaut de Malakoff*, *Portrait d'un propriétaire*, *Voix de tonnerre* et *Une erreur judiciaire*. *Bric-à-brac* peut, sans le moindre inconvénient, être laissé sur la table de famille, à portée de toutes les mains.

28. — *Catherine*, *Catherinette et Catarina*, que nous présente M. Arsène Alexandre, dans un album de la maison Quantin, illustré par M. Firmin Bouisset, sont trois sœurs qui tiennent un magasin de poupées, et se livrent, sous la direction de l'aînée, à toutes les occupations du métier, y compris le raccommodage des têtes, des bras et des jambes. Sur ce thème, on a glissé quelques broderies, et voilà tout. Les aquarelles qui émaillent les pages sont très réussies.

III. — 1. — Les lecteurs du *Correspondant* connaissent bien la plume élégante et ferme de Mme Marie Dronsart. Nous ne leur apprendrons rien en leur disant que son livre : *Les Grandes Voyageuses*, est fort intéressant. Il ne comprend pas moins de trente-six biographies, dont plus de la moitié de femmes anglaises. Dans le nombre, il y en a de bien originales ; citons en première ligne Catalina de Erauso, qui s'échappa d'un couvent d'Espagne pour courir les aventures dans l'Amérique du Sud ; sa vaillance lui fit conquérir le grade de lieutenant, et, jusqu'à la fin de son existence accidentée, nul ne soupçonna son sexe ; il est à noter que sa vertu fut toujours irréprochable, et qu'elle termina sa carrière par une visite au Saint-Père, qui lui donna sa bénédiction. Mais toutes les voyageuses ne furent pas des excentriques ; il en est qui déployèrent un courage héroïque pour des causes plus féminines, telle, par exemple, miss Kate Marsden, qui s'est consacrée au soulagement des lépreux de Sibérie. Ce volume, très amusant, peut être donné en étrennes à des jeunes filles ; il est d'une moralité irréprochable et animé d'un vif sentiment chrétien. Les illustrations sont fort belles.

2. — *Une Française au pôle Nord* est tout à fait un roman à la Jules Verne. On y voit un vieux gentilhomme breton concevoir l'idée d'atteindre le pôle sur un navire construit avec soin et muni de tous les perfectionnements de la science moderne ; sa fille veut l'accompagner ainsi

que le fiancé de celle-ci, jeune lieutenant de vaisseau. Dans l'état-major se trouve également un naturaliste allemand qui se donne comme Alsacien et joue le rôle de traître ; il est naturellement puni au dénouement, mangé qu'il est par un ours blanc. L'expédition suit des routes connues jusqu'au nord du Groenland ; à partir de cette haute latitude, elle pénètre dans des régions inexplorées, où elle rencontre des obstacles redoutables ; nos voyageurs essaient vainement de les franchir à l'aide d'un ballon, mais ils réussissent finalement en passant sous la banquise avec un bateau sous-marin, et alors ils jouissent du spectacle de phénomènes électriques d'une intensité merveilleuse. Il y a bien dans la configuration fantastique du pôle, décrite par M. Pierre Maël, quelques détails qui paraissent peu vraisemblables ; les explications scientifiques ne sont pas toujours d'une clarté ou d'une rigueur absolues ; mais, en somme, le récit de cette prodigieuse navigation est dramatique et animé ; la moralité est parfaite, le sentiment religieux suffisant et les gravures bien appropriées au texte. C'est donc un très bon livre d'étrennes qui amusera et instruira la jeunesse.

3. — Il nous est bien difficile, en quelques lignes, de résumer *les Voyages merveilleux de Lazare Poban*. Ce petit marchand de salaisons du pays de la bouillabaisse, ayant pérégriné à travers mers et terres en Portugal, au royaume de Siam et en Chine, est revenu, en vrai philosophe et en bon chrétien — ce qui est tout un — à son point de départ, heureux et dans une situation prospère. Ses aventures se passent au temps du roi François, premier du nom en France ; on verra notre héros au cours du volume du très spirituel M. Eugène Mouton, tour à tour esclave, matelot, soldat, naufragé, mendiant, prisonnier, capitaine, et, brochant sur le tout et le couronnant, ambassadeur ! L'auteur mérite nos éloges à bien des points de vue ; nous nous bornerons, toutefois, à les justifier par la citation d'une pensée de son cru, la finale : « Je ne puis vous donner, pour moralité de mon histoire, que ce que donnent les pauvres gens : la résignation, l'humilité et l'espérance en Dieu.... Vous verrez que ces trois choses-là sont un trésor. » Si M. E. Mouton reçoit quelque démenti à ce propos, il ne viendra pas de nous.

IV. — 1. — M. Félix Dubois, publiciste, et M. Adrien Marie, peintre-dessinateur, eurent la fantaisie d'accompagner une des plus récentes expéditions dans le Soudan français. Il s'agissait de relier, par des travaux topographiques, les rivières du Sud aux sources du Niger. La direction de cette mission était confiée au capitaine Brosselard-Faidherbe, qui mourut en France des fatigues du voyage, ainsi que M. Adrien Marie. M. Félix Dubois se fit l'historiographe de cette expédition, qui ne put donner tous les résultats qu'on en attendait parce qu'elle fut arrêtée à peu de distance du Niger par les *sofas* (guerriers) de Samory. Cependant, on put conclure des traités avec quelques souverains indépen-

dants qui se placèrent sous le protectorat de la France, et faire en même temps des études de mœurs très intéressantes. M. Félix Dubois a composé sur ces données un livre fort agréable à lire, écrit d'un style un peu boulevardier, mais toujours de bon goût ; il évite avec soin tout détail scabreux et parle avec convenanoe des missionnaires qu'il a rencontrés, en sorte que cet ouvrage, bien édité et illustré, peut être mis entre toutes les mains. *La Vie au continent Noir* fera un cadeau d'étrennes instructif et amusant.

2. — *Le Roi des Pampas* est l'histoire intéressante et instructive des nombreuses vicissitudes de la vie des chevaux racontée par l'un d'eux, évidemment un cheval savant, né dans les pampas d'Amérique, d'une jument normande. L'auteur a heureusement entremêlé son récit d'épisodes variés et de renseignements curieux sur l'Amérique, l'Afrique et même sur Paris. Les passages relatifs à l'exposition du Mexique, à la vie que mènent les Gauchos, les habitants des pampas et de la République Argentine sont particulièrement attachants. Ce livre, qui semble inspiré par la Société pro ectrice des animaux, fait aimer le cheval, cet animal si utile qui décharge l'homme de ses plus rudes labeurs. Sa conclusion, rationnelle est de celles qu'il convient d'applaudir : « Les vices des chevaux sont, en général, la conséquence de la brutalité des hommes, et, pour en faire des serviteurs dociles et dévoués, il faut les traiter avec douceur. »

3. — Elle est tout uniment délicieuse l'histoire de *Geneviève Delmas*, et nous ne croyons pas que Th. Bentzon ait jamais rien écrit de plus charmant. Au début, Geneviève est loin d'être une perfection; adulée par son père, qui aime en elle à la fois et sa fille et la femme adorée qu'elle lui rappelle, rien ne lui manque qu'une mère, hélas ! dont l'absence se fait trop sentir. Une excellente institutrice, miss Lynn, la remplace autant qu'on peut remplacer une mère. Grâce à ses conseils, par amour-propre d'abord, puis sous l'influence de mobiles plus élevés, Geneviève fait effort pour devenir meilleure: elle y réussit si bien que quand l'infortune tombe sur elle, elle reste debout et vaillante sous ses coups : *impavidam*, tout comme le juste d'Horace. Elle en est bien récompensée, car elle fait ainsi le bonheur des autres et elle prépare son propre bonheur. Comment? C'est ce que la lecture du livre apprendra aux lecteurs; nous voulons leur en laisser la surprise. Nous insistons : c'est une histoire charmante; ne pouvant la résumer, faute de place et surtout par crainte de la déflorer, nous nous bornons à en complimenter bien sincèrement l'auteur.

4. — Les *Contes blancs* de Mme Marie Barbier sont au nombre de trois : *Bertrand Touche à tout*, *El-Bahoum* et *l'Oiseau rose*. Comme l'indique le titre, c'est très innocent. Et comme il convient à des contes d'enfants, qui prennent toujours un plaisir extrême à entendre des contes de Peau

d'Ane, il y a là dedans des fées et des princes Charmants et naturellement de très heureux mariages, achetés par des épreuves sans nombre, et largement bénis de Dieu. On y entend même, à certains endroits, au moins dans *l'Oiseau rose*, une douce note chrétienne. Ajoutez à cela que les récits sont semés de mélodies dont la musique est signée Gounod, Massenet, Saint-Saens, Guiraud, Rubenstein, G. Thomas, Reger, Nadaud, Salomon, Maréchal, et vous ne douterez plus du charme de ces jolis *Contes blancs*.

V. — **1.** — Ce n'est pas une histoire de l'ordre célèbre de Saint-Jean de Jérusalem qu'a entreprise M. Farochon; son but est beaucoup plus modeste : il s'est proposé simplement de mettre en relief les actes héroïques accomplis par les chevaliers d'origine française, et cela dans le but d'instruire et d'édifier la jeunesse chrétienne. N'en déplaise à l'auteur, nous dirons qu'il a dépassé son but : le volume qu'il a fait paraître : *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte*, est d'une portée plus haute et offre une série de lectures fort bien écrites et propres à intéresser les hommes de tous les âges et de toutes les conditions. M. Farochon ne s'est pas contenté, comme il aurait pu le faire, de compiler des ouvrages connus, tels que ceux de l'abbé de Vertot, de Guérin, de l'amiral Jurien de la Gravière; il les a contrôlés avec un soin d'érudit en remontant aux sources contemporaines et il lui arrive, surtout pour le premier de ces historiens, de les rectifier avec discernement. On trouve çà et là de belles pages à hautes envolées, par exemple une appréciation sévère et bien juste, d'ailleurs, de l'époque de la Renaissance, dont il stigmatise l'élégante corruption ; les sièges de Rhodes et de Malte sont parfaitement décrits, et surtout on peut dire qu'il a su admirablement faire ressortir les nobles figures des grands maîtres d'Aubusson, Villiers de l'Isle-Adam et Parisot de la Vallette. Dans ces récits imagés et enthousiastes, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, du courage indomptable ou de la vertu héroïque de ces grands hommes de guerre qui étaient en même temps de vrais saints, et l'on se prend à regretter amèrement que notre époque de plat scepticisme ne produise plus de tels héros. Le livre de M. Farochon, très bien illustré et gracieusement cartonné, s'arrête à la fin du siège de Malte ; il nous reste à souhaiter que l'auteur lui donne une suite.

2. — Qui d'entre nous ne connaît, n'aime et n'admire Henri IV, malgré les défauts qu'il a pu avoir? Vingt traits et plus l'ont rendu populaire, depuis la Poule au pot jusqu'à la Cornette blanche. Point n'est donc besoin de raconter son histoire, que nous savons tous. Il suffit de dire que M. l'abbé Jousset a fait revivre, d'un style alerte, cette belle figure d'un de nos rois les plus illustres. Tour à tour enjoué, érudit, parfois même éloquent, il a tracé un beau tableau dont il a discrètement indiqué les ombres. C'est un ouvrage qui peut sans la moindre crainte être mis aux

mains de la jeunesse, à laquelle il n'inspirera que de salutaires impressions. Du reste, l'ouvrage sort des presses de la maison Mame, et on sait avec quelle sévérité ces éditeurs savent expurger tout ce qui ne serait pas digne d'un public chrétien. Ils ont apporté tous leurs soins à l'illustration de ce volume par la reproduction d'un grand nombre de gravures et documents tant anciens que modernes. Aucune part n'est laissée à la fantaisie, et c'est un modèle du genre par sa richesse et son bon goût. Au plat est la reproduction de la statue du Pont-Neuf sur un ovale soutenu de drapeaux et surmonté des écus de France et de Navarre, timbrés de la couronne royale. Au dos, un médaillon de Henri IV, du meilleur effet. Souhaitons que beaucoup de nos enfants aient ce beau volume comme étrennes ou comme prix.

3. — Lady Brassey était la femme d'un des chefs du parti whig qui fut premier lord de l'amirauté anglaise; elle parcourut le monde presque tout entier avec son mari et ses enfants, sur le magnifique yacht à vapeur *Sunbeam*, et eut la bonne inspiration de publier en plusieurs volumes fort intéressants ses impressions de voyage. C'est ainsi que nous avions déjà d'elle, traduits en français : *Le Tour du monde en famille*, *Voyage d'une famille dans la Méditerranée*, et *A travers les tropiques*. Sa santé, fort délicate, déclina rapidement au cours de ses dernières navigations, et c'est pendant le voyage *Aux Indes et en Australie* qu'elle expira. Lord Brassey dut achever brièvement le récit de cette dernière campagne au cours de laquelle on visita l'Hindoustan, la Birmanie, Singapour, Bornéo, Célèbes et l'Australie, dont le yacht longea les côtes occidentale, méridionale et orientale. Le retour en Europe s'effectua par le cap de Bonne-Espérance. Nous retrouvons dans ce livre posthume les charmes de style que nous avons déjà eu l'occasion de signaler chez lady Brassey : simplicité, sincérité, charme féminin, qualités éminentes de cœur et d'esprit. La vaillante femme se montre épouse et mère de famille dévouée, chrétienne exacte et convaincue; tandis que son mari s'occupe d'étudier les moyens de défense dont il convient de doter les colonies britanniques et prononce des discours officiels, dont on trouve quelques spécimens à la fin du volume, elle visite avec intérêt les stations de missionnaires, les hôpitaux, les écoles, les institutions de bienfaisance. Plût à Dieu que la France pût avoir un ministre de la marine associé à une telle femme pour passer en revue les possessions françaises dans les diverses parties du monde!

VI. — 1. — Sous le gracieux titre de : *Rose et Rosette*, Mme B. Vadier décrit l'odyssée d'une trop belle poupée. « Satin bleu » — c'est le premier nom de cette merveille — est convoitée par la pauvre petite Rose. Elle passe de main en main, change de nom, en même temps que de traitements, selon qu'elle échoit à une marquise, à une riche Américaine, à un ventriloque, etc.; ses propriétaires de plus humble condition

sont souvent celles dont elle a le plus à se louer. Un beau jour ou plutôt un triste jour, elle est affreusement détériorée par un orage, et comme elle a l'air d'une morte, sa propriétaire l'enterre; le jardinier qui la retrouve en bêchant lui fend la tête; on lui en met une autre. Enfin, elle tombe du ciel, on peut le dire, entre les mains de sa première admiratrice, la petite Rose, devenue infirme. Désormais poupée articulée, elle fait les délices d'un petit théâtre de marionnettes en compagnie de Polichinelle, qui obtient sa main. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de grâce et de délicatesse, sera une charmante récréation pour les fillettes de huit à quatorze ans, et la note chrétienne qui s'y trouve ajoute un titre de plus à notre recommandation.

2. — Le *Château où l'on s'amuse*, c'est celui de la tante Lespéron, près d'Andrézy ; chaque année, on y passe de si bons jours que, pour tous les enfants qui s'y donnent rendez-vous, les vacances paraissent bien longues à venir. Ce qu'on y fait? Mon Dieu, ce qu'on fait partout en vacances pour amuser les enfants. Mais en outre, et c'est la surprise de cette année, la bonne tante, attentive à varier les plaisirs, a fait dresser un vrai théâtre, fort bien aménagé, et préparé toute une série de saynètes et de comédies, qui promettent beaucoup de bonnes soirées à tout ce petit monde qu'elle aime. C'est là vraiment le principal attrait du livre, auquel on peut pourtant ajouter les jolis récits que la tante sait si bien conter. Et ce n'est pas seulement à Andrézy que l'ingénieuse surprise de tante Amélie fera des heureux : le talent de Mme A. Gennevraye est assez connu pour que nous soyons dispensé d'en dire plus long.

VII. — 1. — Avis aux collectionneurs émérites : Mme Danielle d'Arthez nous donne les *Tribulations de Nicolas Mender*, volume qui, malgré son décousu, captivera tous ceux que ne laisse point insensibles le charme des choses ardemment convoitées et difficiles à saisir. Mender est un vieux brocanteur d'objets d'art, qui découvre, un soir d'hiver, sur les quais de Paris, un « bouquin » renfermant, manuscrit, un cryptogramme dont la lecture l'intrigue. Il s'acharne en vain à en trouver la signification, et c'est grâce à sa charmante nièce qu'il acquiert la certitude que le document mystérieux peut le conduire à la fortune. Tel est le point de départ du récit. Notre homme se met aussitôt en route pour la Belgique, où il pense conquérir avantageusement ce qu'il cherche. Or, en fin de compte, il n'arrive qu'à subir une série de mésaventures dont l'une lui coûte, en pure perte, une vingtaine de mille francs. Mais il compense toutes ses « tribulations » en devenant un honnête homme qu'il n'a pas toujours été rigoureusement, et en assurant le bonheur de sa nièce, qui épouse un jeune voisin qu'elle aime, lequel se trouve être précisément possesseur, sans le savoir, du merle blanc poursuivi d'une façon aussi âpre qu'inutile par le brocanteur. Cet amusant volume renferme plus d'une leçon.

2. — Chaque fois que Mme de Nanteuil écrit un nouveau roman, l'on peut être sûr qu'au double point de vue chrétien et patriotique, il est excellent. C'est ce qui se produit pour *Alexandre Vorzof*. Alexandre Vorzof, dont les parents, des Russes de grande famille, ont porté leur tête sur l'échafaud pendant la Terreur, est arraché à la mort par la nièce du farouche geôlier-chef de la prison de Saint-Lazare. La brave fille enlève l'enfant et l'adopte. Cet ouvrage retrace les aventures émouvantes de ce petit Russe et les épreuves de sa mère adoptive, qui ne prennent fin que quand Alexandre, reconnu après la chute de Napoléon pour le fils d'un prince aimé du Tsar, rentre en possession de l'héritage paternel. Comme dans tous les précédents récits de l'auteur, la marine française, personnifiée ici par le corsaire Surcouf principalement, offre des pages glorieuses dont tous les lecteurs feront leurs délices.

3. — M. G. Demage, qui a habité l'Algérie et l'a parcourue en divers sens, a aussi visité certains points de la côte occidentale d'Afrique. Il a voulu vulgariser les connaissances ainsi acquises par lui et, pour cela, il a imaginé un roman dont le héros, un peu de Tarascon, n'en mérite pas moins les sympathies du lecteur patriote et chrétien. Marius Mercurin, un honnête négociant en denrées coloniales, ayant manqué un mariage, objet de ses vœux, se décide à parcourir l'Afrique du Nord; mais un accident burlesque le jette dans le désert, où l'attendent des aventures de plus d'une sorte. Heureusement, il échappe à tous les périls et revient en France, où enfin il épouse celle qu'il aime.

VIII. — 1. — Dans *les Filles du clown*, Mme Marie Delorme nous raconte la vie errante et assez dure de deux jeunes filles, Rita et Dorothée Viguier, qui, après la mort de leur père et de leur mère, de braves artistes forains qui ont élevé leurs enfants chrétiennement, se trouvent si malheureuses avec leur oncle et tuteur, un forain lui aussi, qu'elles prennent la résolution de fuir sa « roulotte. » Commence alors pour les deux pauvres enfants un triste exode à travers le pays de Savoie où elles se trouvent, ce qui fournit à l'auteur l'occasion de tracer de fort jolis tableaux de mœurs. Mais, comme le dit excellemment Mme Delorme : « Il ne faut jamais désespérer de la Providence ni de soi-même. » Ce précepte est celui de Rita et de sa sœur ; elles luttent tant et si bien que cette Providence se manifeste bientôt sous les traits de deux vieilles filles qui les recueillent dans leur petit domaine et assurent finalement leur avenir. Très bon volume, gracieusement illustré, que nous recommandons sans aucune restriction.

2. — Outre *les Filles du clown*, Mme Marie Delorme publie un livre tout aussi charmant, quoique conçu dans un autre ordre d'idées. *Chez Mlle Hortense* on ne rencontre que de la bonne compagnie. A la vérité, les jeunes personnes qui s'agitent autour de la chère demoiselle ne sont point parfaites ; mais toutes elles doivent s'améliorer, grâce aux fruc-

tueuses et aimables leçons de leur vieille amie. Les dix-sept chapitres que comporte ce joli volume apparaîtront à tous les parents comme autant de sujets de morale pratique agréablement traités, ce qui n'est pas commun. La pensée de Dieu n'en est d'ailleurs pas absente : un bon point complémentaire.

3. — *Droit chemin*, *Par la traverse*, *la Veste du colporteur*, sont présentés avec un intérêt soutenu et témoignent que l'auteur connaît bien les côtés faibles de l'enfance. Ces trois récits mettent justement en relief le triomphe de la droiture, l'avortement de l'intrigue, la supériorité du travail et de la probité sur la nonchalance et l'esprit de luxe : à ces points de vue, ils méritent tous nos éloges. Mais, dans le premier de ses récits, Mme S. Blandy substitue à l'examen de conscience l'examen de conduite, à la prière du matin, la lecture des préceptes maternels, laïcise en un mot les termes et les usages de la société chrétienne. Voilà une tendance qu'il convient de critiquer.

4. — *L'Exil d'Henriette* nous montre comme en exil cette fillette aux allures décidées, parlant presque l'argot et se déclarant elle-même débrouillarde, chez son oncle ruiné, le marquis d'Aumérac, dont elle ne rétablit naturellement pas les affaires. Précédemment mise à l'index par les mamans de la contrée, Henriette ne trouve grâce que devant Mme Bouisset et son fils, un notaire qui finit par l'épouser, bien qu'elle l'ait souvent qualifié d' « empoté ! » — *Le Piano des Benoitel* est une bluette amusante et charmante. Le docteur Plairade, rongé par la passion de devenir un homme public, mais torturé par le piano, détesté, de ses locataires, finit par l'acheter pour être désormais tranquille. On le croit mélomane et on veut l'amener à fonder un conservatoire de musique.... Il devient maire et donne le fameux piano à sa petite amie et voisine Cécile, qui épouse son neveu. — *La Rose bleue* nous montre M. Peyremal toujours prêt à enfourcher le dada qui doit le mener à la célébrité. A cette fin, il est à la poursuite d'une rose bleue, et promet une montre en or à son petit employé, qui, sans en chercher plus long, arrose de teinture bleue les boutons de rosiers près de s'éclore. La supercherie découverte, l'honnête homme, confus, ne s'occupe plus que de sa compagnie d'assurances et la fait prospérer à un tel point qu'on va donner son nom à une rue.

5. — *Moulin Fliquette*, *le Tonneau de maître Antignol*, *Une belle Partie de chasse*, sont des récits empruntés à l'épopée impériale, aux guerres religieuses et aux luttes de la Ligue, et aussi à la fin du siècle dernier. L'espace qui nous est mesuré interdit une analyse de tous ces épisodes. Il suffira de dire qu'écrits avec un tour alerte, ils ont une allure gaie et toute française. L'on peut dire que les jeunes gens qui recevront ces livres les liront avec un véritable entrain, et ils riront bien fort, notamment de certaines canonnades contre des lapins, à la fin de cet ouvrage amusant.

IX. — **1.** — Ce sont des souvenirs de collège que M. Albert Cim a évoqués dans *Mes amis et moi*. Il y a là bien des aventures et des mésaventures dont la plupart feront rire les lecteurs; mais certain chapitre intitulé : *Le Père Colibert* manque de gaieté et prouve une fois de plus, puisqu'il s'agit d'enfants, que « cet âge est sans pitié. » Le livre se ferme sur une page très patriotique, grande et simple leçon pour notre jeunesse; il serait parfait si la note religieuse y résonnait plus fortement.

2. — Raymond et Ghislaine (cette dernière baptisée *Miss Fantaisie* par son frère qui l'adore), devenus coup sur coup orphelins de père et de mère, sont recueillis par un oncle que le conseil de famille leur a désigné pour tuteur. Ghislaine, ou « miss Fantaisie, » est une petite égoïste, qui n'a à son actif que sa charmante physionomie : c'est trop peu. A la vérité, le tuteur-gâteau apparaîtra ici comme la cause principale du mal, mais sa mort subite fera réfléchir l'enfant : tant et si bien que, se voyant discrètement critiquée par son entourage, elle en arrivera à renoncer à son « moi » détestable afin d'éviter à son frère, nouvellement reçu à l'école de Saint-Cyr, un sacrifice qui aurait été sans nul doute le remords de toute sa vie. Très bon petit roman pour la prime jeunesse.

3. — *Les Orphelins bernois* constituent un récit émouvant et d'un courant suffisamment chrétien, comme sait les faire Mme Jeanne Cazin, et qui vient ajouter encore à la richesse du fonds d'ouvrage que la *Bibliothèque rose* consacre aux enfants âgés de huit à quatorze ans. Deux pauvres enfants ont été volés par des saltimbanques qui les poursuivent avec une haine couronnée du plus insolent succès, puis arrachés à la brutalité de leurs maîtres par une charitable institutrice. Ils sont mis en adjudication, conformément à une barbare tradition du pays : la petite Elsi, qui est échue à son ancien maître, est sauvée des griffes de ce monstre par Carl, son compagnon d'infortune et son charmant ami d'enfance. Elle retrouve enfin son père et une ancienne bienfaitrice, après des péripéties qui tiennent constamment le lecteur en haleine et sous les plus heureuses influences.

X. — **1.** — C'est tout un drame intime qui se passe dans *le Creux du rocher*. Mme de Witt nous montre une famille de Parisiens quittant la grande ville, où la mère est morte à la peine, et revenant sagement à son village originaire, dans la Touraine. Là, il faut vivre. On commence par s'installer dans une caverne, à l'exemple de nombre de pauvres gens du pays; puis, mettant en action le proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera, le père et les enfants en arrivent peu à peu, grâce aux bons offices d'un cousin, maire de la commune, à une aisance relative qu'une circonstance fortuite pourra bien changer en fortune. A son dernier chapitre, Mme de Witt laisse le lecteur le bec dans l'eau, comme l'on dit vulgairement : espérons que l'an prochain, ce volume, intéressant et profondément chrétien, aura une suite que nous saluerons, nous aimons

à le croire, avec toute la sympathie que nous accordons à celui-ci.

2. — Quand vous aurez résolu d'aller vous distraire et vous reposer, au bord de la mer, de vos fatigues de la vie de Paris et même de province, procurez-vous l'aimable petit volume de Mme J. Malassez : *Sable-Plage*. Au fond, ces pages ont été écrites d'une façon apparemment exclusive pour vos enfants; mais beaucoup d'entre vous, parents qui savez vous faire petits pour amuser vos petits, y trouverez des renseignements utiles. Que si, et ce ne sera point le cas pour les lecteurs habituels du *Polybiblion*, vous n'y apercevez rien qui vous touche absolument, donnez-le à vos bébés : ceux-là, soyez-en sûrs, comprendront l'ensemble et s'en amuseront sans arrière-pensée, — avant et même après la saison des bains de mer.

XI. — 1. — Dans *Voyage à la mer*, Mme Mesureur nous raconte deux histoires, l'une longue, l'autre courte, intitulées, la première, *Voyage à la mer*, la seconde, *le Petit mousse*. La première est l'histoire d'un petit bonhomme, Simon Brunois, qu'on envoie pour remettre sa santé débile à l'hôpital de Berck-sur-Mer, récemment laïcisé par la ville de Paris, et c'est évidemment pour justifier cette laïcisation que Mme Mesureur a écrit son livre. L'enfant est très bien soigné, comme il convient dans un hôpital laïcisé, et il guérit. Au cours de cette histoire, nous lisons des réflexions de cette force : « Autrefois, on ne s'occupait pas ainsi des pauvres et des malades. » Et l'auteur donne tout de suite l'explication du changement opéré : « Autrefois, nous n'avions pas la république, et la république n'est pas économe de ses deniers quand il s'agit du bien-être de ses enfants. » Ailleurs on lit un grand éloge des surveillantes laïques, et l'on ne néglige aucune occasion de faire chanter la Marseillaise aux pauvres enfants et de les représenter poussant des vivats en l'honneur de la république et du conseil municipal de Paris. Nous notons la chose sans commentaire; nos lecteurs n'en ont pas besoin. L'histoire du *Petit mousse*, qui vient après, ne donne lieu à aucune observation.

2. — Sous le titre : *Fables pour les petits*, M. Félix Dumont a réuni une collection de fables de son cru à l'usage des petits enfants. Il y en a une centaine, dont la poésie n'est pas sensiblement supérieure à une prose ordinaire, et dont la morale pratique ne s'élève pas très haut. L'auteur exprime, en finissant, le vœu de voir

> Naître du grain semé par sa chère écritoire
> Un superbe champ d'épis d'or.

Il est douteux que ce vœu soit exaucé. Cela vaut mieux toutefois que la prose de Mme Mesureur. Le livre est bien imprimé et gentiment illustré; il ne fait vraiment pas mauvaise figure.

3. — God ou miss Margaret, ou simplement Mlle Marguerite raconte l'histoire de son *Petit frère* Pierrot. Elle note sa naissance, sa première

sortie, sa première dent, ses premiers mots, son premier pas, elle oublie son baptême. Puis Petit Pierre grandit; avec lui on va à la foire de Saint-Cloud, aux bains de mer, et l'on fait de bonnes petites parties à toutes sortes de jeux d'enfants. Au moment où le livre s'arrête, Petit Pierre est trop grand pour qu'on lui conserve ce nom familier : on l'appellera désormais Gros Pierre, et c'est sous ce nom qu'on nous racontera la suite de son histoire, probablement au jour de l'an prochain. Souhaitons que lorsqu'il sera en âge de la faire, on n'oublie pas de nous raconter sa première communion.

XIII. — 1. — *La Plage de Wimereux : Scènes fraternelles*, *Pour la croix*, *Un essai malheureux*, *Petit Adrien*, sont des récits moralisateurs et attachants, — deux épithètes qu'il est souvent malaisé à un écrivain de justifier. Mme Noémi Balleyguier parle aux enfants en mère de famille qui connaît bien les défauts du jeune âge et sait y porter remède, sans avoir l'air d'y toucher. Les petits garçons désobéissants et fanfarons, les fillettes vaniteuses et légères sont fidèlement rendus et très adroitement corrigés par des exemples pris avec discernement et présentés sans aucune raideur. Voilà comment on fait de la morale en action !

2. — *Aimé pour son bon cœur* est destiné par Mme Éva Gatouil à la première enfance. André, intelligent et gentil petit Parisien de huit ans, ne peut rester à la charge de parents trop pauvres pour nourrir leurs trois enfants; envoyé par l'Assistance publique dans le Bourbonnais, il est confié à la brave mère Jardet, qui l'utilise comme petit domestique. En gardant Françoise, la bourrique, il fait connaissance des enfants, dont le père, châtelain du pays, s'intéresse à André déjà instruit. L'enfant fait de rapides progrès, et il deviendra plus tard le régisseur du château. — *Les Jeudis de Jean et de Germaine* font connaître Jean, fils unique et paresseux, ne travaillant qu'à contre-cœur. Ses parents, pour le stimuler au travail, ont l'idée de l'emmener, pour le récompenser, passer l'après-midi du jeudi aux environs, chez une petite cousine qu'il aime beaucoup. Une femme de chambre leur raconte des histoires abracadabrantes dont ils sont très friands.

3. — *Les Enfants de Cigarette* sont une suite des *Mémoires de Cigarette*, publiés, il y a trois ans, à la même librairie Quantin : histoires prises sur le vif et humoristiquement racontées, de jeunes chiens tombés à l'eau, donnant l'alarme contre les voleurs, prenant la clef des champs, se perdant à Paris, décrivant leurs aventures de voyage avec esprit et donnant aux enfants de petites leçons de fidélité.

— Quelques ouvrages illustrés nous sont, comme d'habitude, parvenus trop tard pour qu'ils aient pu trouver place dans ce compte rendu. Nous devons nous borner à les annoncer simplement, à la fin de la chronique, en attendant qu'il en soit question dans notre livraison de janvier prochain.

VISENOT.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ
(SUITE)

16. *Pratique des vertus. Méthode pour travailler à la perfection au moyen d'un aperçu de vertu chaque jour*, par le P. F. Bouchage, du Très-Saint Rédempteur. Paris, René Haton, 1893, 3 vol. in-8 de x-534, 522 et 574 p., 15 fr. — 17. *Traité de l'oraison mentale, suivi de soixante considérations, d'après le Vénérable* Sarnelli, par l'auteur du *Chrétien sanctifié*. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 356 p., 2 fr. 40. — 18. *Les Agonies du cœur*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 19. *Les Gauloises et les Gaulois à la Passion de Jésus*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 56 p., 1 fr. — 20. *Nos Morts. Consolations chrétiennes*, œuvre posthume de l'abbé L. Roger. Orléans, Herluison, 1893, in-12 de lvi-328 p. — 21. *Les Soliloques de saint Augustin, ou Entretiens de l'âme avec Dieu.* Trad. par le P. Laurent, des Augustins de l'Assomption. Paris, Typographie augustinienne, 1892, in-18 de 184 p., 0 fr. 40. — 22. *Méditations de saint Augustin.* Trad. du P Laurent. Paris, Typ. augustinienne, 1892, in-18 de 220 p., 0 fr. 40.—23. *Fêtes chrétiennes. Historique, considérations, traits édifiants*, par S. Constans, C. S. V. Lyon, Vitte, in-8 de 158 p. — 24. *L'Année chrétienne, ou Considérations sur les principales fêtes du cycle liturgique*, par Don Sarda y Salvany. Trad. de l'espagnol par l'abbé Thiveaud. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de iv-408 p., 3 fr. 50. — 25. *Récits bibliques, abrégés à l'usage des classes inférieures des écoles catholiques.* Trad. de l'allemand par l'abbé A. Boué. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 cartonné de 102 p., 66 grav. et 1 carte, 0 fr. 75. — 26. *Quelques fleurs du parterre évangélique d'après la doctrine de saint François de Sales et d'autres auteurs ascétiques*, par l'auteur de la nouvelle *Histoire de saint Augustin*. Paris, V. Palmé, 1893, in-12 de x-322 p., 3 fr. — 27. *Manuel pratique des enfants de Marie à l'usage des congréganistes et autres personnes pieuses*, par le P. Jules Jacques. 2e édit. Paris, Casterman, s. d., in-18 de viii-950 p., 2 fr. 50. — 28. *Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie de la campagne, des ateliers, des centres ouvriers*, par la comtesse Arthur de Larochefoucauld. Paris, Vic et Amat, 1893, in-12 de x-280 p., 1 fr. 25. — 29. S. Fidelis a Sigmaringa. *Exercitia seraphicae devotionis cum appendice orationum ac benedictionum*, edidit P. Michael Hetzenauer. Stuttgart, J. Roth, 1893, in-12 de xxvi-232 p.—30. *Praeparatio ad missam et gratiarum actio post missam. Accedunt tum aliae preces tum formulae....* Tournai, Desclée, 1893, in-18 relié de 90 p., 0 fr. 50. — 31. *Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile. Lectures évangéliques pour le mois du Sacré-Cœur*, par le P. D.-A. Mortier, des Frères prêcheurs. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, in-18 de 384 p., 1 fr 75. — 32. *Amour, paix et joie. Mois du Sacré-Cœur d'après sainte Gertrude*, par le P. André Prévot. Paris, Casterman, s. d., in-18 de 288 p., 1 fr. — 33. *La Dévotion à la Sainte Vierge d'après saint Alphonse de Liguori et Bossuet. Considérations sous forme de mois de Marie*, par le traducteur du Vénérable Sarnelli. 3e édit. Paris, René Haton, 1893, in-12 de x-288 p., 1 fr. 50. — 34. *Courtes lectures pour le mois de Marie*, par F.-I. Michel. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-18 de 64 p., 0 fr. 25.— 35. *Mois de Marie du saint Rosaire d'après l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire*, par l'abbé G. de Bessonies. Paris, Vic et Amat, 1892, in-18 de viii-174 p., 0 fr. 50. — 36. *Petit Mois de saint Jean*, par le P. Vincent Jeanroy. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, in-18 de 136 p., 0 fr. 50.

16 à 22. — Spiritualité. — *La Pratique des vertus*, par le P. Bouchage, ouvre dignement cette nouvelle catégorie d'ouvrages. Le sujet de cette étude a été traité, en trois gros volumes, avec toute l'ampleur qui lui convient, étude magistrale où sont exposées les considérations les plus utiles pour faire connaître et aimer la vertu. Le P. Bouchage s'est inspiré de l'esprit et de la méthode de saint Alphonse de Liguori, dont le portrait orne le frontispice du premier volume. « Frappé, dit-il, de la

sagesse pratique qui a présidé au choix et à l'arrangement des vertus que saint Alphonse établit comme les douze pierres fondamentales de la perfection chrétienne et religieuse, j'ai adopté ces vertus pour base de la présente méthode. Cet ouvrage est donc divisé en douze livres, dont chacun répond à un mois de l'année dans l'ordre suivant : janvier, foi; février, espérance; mars, charité envers Dieu; avril, amour du prochain; mai, pauvreté religieuse; juin, chasteté; juillet, obéissance; août, douceur et humilité; septembre, mortification; octobre, recueillement; novembre, esprit de prière et oraison; décembre, abnégation et amour de la croix. Par leur ensemble, ces douze vertus résument toutes les pratiques de la vie ascétique la plus parfaite. » Voilà pour le plan général de l'ouvrage : rien de plus simple et de plus complet en même temps. La méthode est aussi simple que le plan. L'auteur étudie chaque vertu « sous le triple point de vue instructif, excitant et pratique, c'est-à-dire qu'il présente d'abord à l'esprit la nature, les qualités et les obstacles de chaque vertu; ensuite, au cœur, les avantages, les raisons et les modèles de chaque vertu; enfin, à la volonté, les actes et les applications les plus ordinaires de chaque vertu. » On voit ainsi quelle étendue l'auteur donne à son sujet, mais d'autre part cette méthode rigoureusement suivie fait régner au milieu de ces longs développements l'ordre le plus parfait. Nous n'insisterons pas sur les conseils que donne le P. Bouchage pour employer cette méthode; résumons-les dans les quatre règles suivantes, « faciles à suivre et suffisantes à entretenir l'âme dans une poursuite sûre et efficace de la sainteté. » 1° Vouloir simplement le fruit désigné en tête du chapitre; 2° chercher à obtenir ce fruit en méditant le chapitre et en priant; 3° prévoir et résoudre l'application de ce fruit dans la journée; 4° adapter à sa résolution de chaque jour l'examen particulier. L'auteur a raison de nous engager à être fidèles chaque jour à ces règles : ce sont les meilleures dispositions pour comprendre et pour mettre à profit les méditations sur les vertus, pour arriver progressivement mais sûrement à la sainteté. « En exerçant les vertus, l'âme augmente toujours ses forces pour le bien, soit à cause de cet exercice même, soit, surtout, à cause des grâces nouvelles et particulières que cet exercice lui procure. En exerçant les vertus, l'âme initie son esprit à toutes les difficultés de la perfection, durcit sa volonté à tous les travaux de la vie spirituelle, et acquiert ainsi une étonnante facilité pour le devoir. Et par une conséquence directe, elle s'élève rapidement aux plus hauts sommets de perfection qu'il lui est donné d'atteindre. » Peu de fidèles seraient capables de suivre cette méthode pour travailler à la perfection, mais elle se recommande d'elle-même aux religieux et aux prêtres : c'est surtout pour eux que le P. Bouchage a écrit son ouvrage, c'est à eux qu'il le dédie, aimant à espérer que « ces pages, conçues au pied

du crucifix, aideront les âmes sacerdotales et religieuses à poursuivre plus sûrement et plus facilement la grande œuvre de leur sanctification. » Cet espoir ne sera pas trompé : Dieu bénira de si louables efforts et de si nobles travaux entrepris pour sa gloire et le bien des âmes.

— Le *Traité de l'oraison mentale* a pour but de former l'esprit à la méditation. Beaucoup de pieux fidèles s'exagèrent bien à tort cette sorte d'éducation ou de formation spirituelle, et pour ne pas s'imposer des efforts qu'ils supposent au-dessus de leurs forces, ils préfèrent renoncer à cette pratique de piété dont ils retireraient les plus précieux avantages. C'est à eux que s'adresse le Vénérable Sarnelli en leur démontrant d'abord la nécessité, puis l'efficacité, enfin la douceur de l'oraison mentale; il n'a pas de peine à leur prouver que leurs préventions contre cette pratique sont une ruse du démon qui veut les en détourner. En vain prétexterait-on de sa situation de famille ou de société; en vain se réclamerait-on de son ignorance : ni l'ignorance ni aucune situation ne peuvent être un obstacle à l'accomplissement de ce saint exercice; à tout prix, il faut être convaincu que l'oraison mentale est de beaucoup préférable aux longues prières. Ce n'est pas que dans l'oraison nous soyons à l'abri des tentations du démon, que nous n'y éprouvions des peines intérieures, des sécheresses, des distractions; le pieux auteur indique des remèdes à toutes ces épreuves et enfin il nous révèle une double méthode pour faire l'oraison mentale, l'une facile et courte pour les âmes qui n'ont que de rares loisirs, l'autre plus détaillée et très efficace pour les personnes qui peuvent disposer de plus de temps. A ces considérations et à ces conseils sont jointes soixante méditations.

— Nous aurions peut-être donné un autre titre au livre que M. l'abbé Henry Bolo intitule : *Les Agonies du cœur;* ces mots ne sont ni bien clairs ni bien exacts, mais M. l'abbé Bolo se plaît dans ces titres à effet, et il faut bien reconnaître qu'ils plaisent aussi à beaucoup de lecteurs. Nous n'insisterons pas sur ce point d'ailleurs secondaire. Nous serions plus difficiles pour pardonner à l'auteur certaines expressions que nous appellerions presque « excentriques. » A la première page nous lisons : « Qu'est-ce que le cœur? Pourquoi et dans quel sens ce mystérieux *viscère*, cette *chaudière* de la vie, ce *laboratoire* du sang vermeil et tiède, cet organe dont la fonction est un *spasme*, ce *foyer* le premier allumé et le dernier éteint de l'humain *microcosme*, etc., etc. » Avouez qu'un tel début n'est pas fait pour charmer le lecteur sérieux et donner une favorable idée de la sobriété littéraire et du bon goût de l'auteur. Heureusement ce début est trompeur et il s'en faut que tout le livre soit sur ce ton; nous nous empressons même de déclarer que le nouvel ouvrage est plus sobre que les précédents de ces sortes d'expressions; nous en félicitons sincèrement M. l'abbé Bolo, dont le style gagnera beaucoup à se dépouiller complètement de ces scories qui le déparent.

Les Agonies du cœur méritent le succès qu'elles ont obtenu ; il y a nombre de pages émues, éloquentes, écrites de main de maître, où le meilleur style exprime et commente les maximes des philosophes et de l'Écriture, où, dans des tableaux saisissants de force et de vérité, sont retracés les vices qui dévorent notre société contemporaine, où des considérations pleines de saveur et d'onction élèvent l'âme vers le surnaturel et excitent le cœur à aimer et à rechercher les béatitudes proclamées par le divin Sauveur. Ce livre est, à notre avis, un des meilleurs qui soient sortis de la plume de M. l'abbé Bolo.

— Sa conférence, donnée à Marseille dans l'église de Notre-Dame du Mont, le vendredi saint 31 mars, ne porte aucune trace des défauts que nous avons signalés : tout y est grave, mesuré, classiquement littéraire. Le sujet est nouveau, le titre est original, mais rien qui heurte ou qui détonne. Et à franchement parler, cette manière d'envisager la Passion de Jésus-Christ est bien de nature à nous intéresser vivement, nous, les descendants plus ou moins directs *de ces Gauloises et de ces Gaulois* qui prirent une part quelconque *à la Passion de Jésus*. En résumé, la thèse de M. l'abbé Bolo est celle-ci, telle qu'il l'énonce dans son exorde : « D'après quelques pieuses traditions.... la race gauloise aurait été représentée, dans la Passion, par Claudia Procula, la femme de Pilate, qui intervint seule en faveur du divin Maître pendant la scène si mouvementée du jugement ; par Béronique (ou Véronique), la courageuse matrone qui essuya la face du Sauveur sur la voie douloureuse ; enfin, par les soldats qui flagellèrent le Christ, bafouèrent sa royauté, crucifièrent sa chair, mais rafraîchirent son agonie en lui donnant à boire sur la croix et furent les premiers à proclamer sa divinité dès qu'il eut rendu le dernier soupir. » Évidemment, les Gauloises ont ici le plus beau rôle, mais elles étaient impuissantes à venger et à délivrer le divin Maître : c'eût été bien autre chose si ces pauvres soldats gaulois, qui leur sont bien inférieurs, avaient été les Francs de Clovis !

— *Nos morts* est une œuvre posthume, un livre qui nous vient d'outre-tombe. L'auteur, M. l'abbé Roger, qu'une mort prématurée a ravi à l'Église, qu'il aimait avec ardeur et qu'il servait avec zèle, à la littérature, qu'il honorait par ses œuvres, nous entretient avec charme d'un sujet qui est loin d'être sympathique au grand nombre ; mais son langage est si doux, si pieux, qu'il parvient à nous faire aimer ce qui, d'ordinaire, nous épouvante. « *Nos morts !* dit Mgr l'évêque de Chartres au frère de l'auteur ; que de choses dans ces pages, propres soit à nous suggérer tant de sentiments, de prières, qu'amène avec soi, en s'approchant, l'heure dernière, soit à nous consoler et à nous soutenir dans ces deuils dont la vie est pleine, soit à empêcher, à l'endroit de ceux qui ne sont plus, ce douloureux oubli qui est une de nos plus tristes faiblesses !.... Ce livre, on le lira avec charme, édification et profit. Il

prolongera le fécond ministère, trop brusquement interrompu, de l'aimable et zélé prêtre que vous pleurez et que tant d'autres pleurent avec vous. » Cette voix qui nous arrive d'au delà du tombeau semble nous raconter ce que l'auteur lui-même a souffert dans sa maladie, les consolations que les derniers sacrements ont procurées à son âme, le combat suprême qu'il a eu à soutenir dans son agonie, enfin les beautés, les enseignements et les impuissances que la mort lui a révélées; elle commente avec saisissement les prières de la messe des morts; elle nous parle du cimetière et des tombeaux; elle nous décrit le purgatoire, les âmes qui y habitent, les souffrances qu'on y endure, et fait un appel éloquent à ceux qui doivent et peuvent les délivrer, enfin, elle nous fait entrevoir le ciel, où l'âme du cher défunt goûte peut-être déjà les douceurs de la vie éternelle. Aussi est-ce avec raison que cette âme si vraiment sacerdotale, nous offrant ce spectacle d'une telle mort couronnant une sainte vie, nous invite à nous écrier : « Douce agonie des justes, sainte mort des chrétiens, soyez mon agonie et ma mort! » Peut-on obtenir un meilleur fruit de la lecture d'un livre?

—*Les Soliloques de saint Augustin* ont toujours fait les délices des âmes pieuses qui se sont complu dans ces ineffables entretiens avec Dieu. Mais peut-être cet opuscule du saint docteur est-il un peu délaissé de nos jours : il y a tant de livres de piété qui, sous divers titres, cherchent à captiver nos préférences. On ne tarde pas à s'apercevoir que la plupart de ces livres n'ont que le superficiel de la piété et qu'ils ne nous offrent rien de substantiel; il faut revenir aux vieux livres, surtout quand ils nous apparaissent rajeunis par une traduction en un excellent français, toujours correcte et facile, souvent élégante. L'opuscule que publie la typographie augustinienne est de ce nombre : c'est réellement une bonne *œuvre*, dans le double sens du mot, que vient de faire le R. P. Laurent; son petit livre servira à faire mieux connaître et à faire goûter davantage les *Soliloques*.

— C'est le même jugement que nous devons porter sur les *Méditations de saint Augustin*, qui sortent des mêmes presses : on ne saurait trop propager et vulgariser les œuvres du grand évêque d'Hippone : les leçons de saint Augustin conviennent à toutes les âmes et sont excellentes, même après quinze siècles. Soyons donc dociles à la voix du P. Laurent qui nous dit : *Tolle et lege*. Prenez ces méditations de saint Augustin et lisez-les. Nous n'aurons pas à nous repentir d'avoir obéi à cette invitation.

23 à 28. — Piété. — La piété est une disposition de l'âme, une inclination à goûter tout ce qui nous parle de Dieu. Mais comme l'homme n'est pas seulement esprit, il faut, pour provoquer en lui cette disposition — en dehors de la grâce de Dieu — quelque chose qui, frappant les sens, aille jusqu'à l'âme y porter ou y faire naître un sentiment

propre au but à atteindre. L'Église l'a bien compris, quand elle a établi son culte extérieur, dont tous les détails sont de nature à produire dans l'âme les plus salutaires impressions. Et dans son culte ce sont les fêtes qui occupent la première et la plus grande place. Faire connaître ces fêtes, en raconter l'origine, en expliquer le sens et la portée, c'est donc entrer pleinement dans l'esprit de l'Église et seconder ses vues. M. S. Constans, dans ses *Fêtes chrétiennes*, s'est acquitté avec succès de cette tâche ; il a voulu y ajouter des *traits édifiants*, pour accroître le charme de ses lectures et piquer plus efficacement la curiosité. Il a ainsi mêlé l'agréable et l'utile : ce qui lui vaut au témoignage du poète — et au nôtre — l'avantage de mériter tout éloge : *Omne tulit punctum.*

— Avec une autre méthode, c'est le même but que se propose don Sarda y Salvany dans son *Année chrétienne*. Le pieux théologien espagnol néglige un peu, pour ainsi dire, le côté naturel des choses pour s'occuper surtout de leur côté spirituel : il consacre son livre à des *considérations sur les principales fêtes du cycle liturgique*. Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Toutefois celui de don Sarda nous paraît offrir plus d'intérêt, une plus grande utilité au point de vue de la piété. Nous sommes de l'avis de l'excellent traducteur, M. l'abbé Thiveaud, qui termine sa préface par ces lignes : « Quiconque lira ces pages y trouvera une lumière, une grâce et une force ; une lumière pour son esprit, une grâce pour son cœur, une force pour sa volonté. Sa foi en sortira plus vive, son espérance plus inébranlable, sa charité plus généreuse. Il marchera d'un pas plus ferme dans la voie des divins commandements : il trouvera le salut. »

— Les *Récits bibliques* sont un autre aliment pour la piété ; ils s'adressent plus particulièrement aux enfants de nos écoles. Traduits de l'allemand par M. l'abbé Boué, ils ont obtenu les suffrages de Mgr l'archevêque d'Aix et les encouragements de Sa Sainteté Léon XIII. « Vos récits bibliques illustrés, écrit Mgr Gouthe-Soulard au traducteur, rendront facile et intéressante pour les enfants l'étude de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Vous réagissez avec intelligence et courage contre les fâcheuses tendances de l'enseignement de nos jours, qui proscrit l'histoire sainte : c'est notre richesse à tous. » Ce témoignage est flatteur, venant d'un évêque qui a pris l'initiative « d'illustrer » le catéchisme, parce qu'il connaît l'utilité de l'enseignement par la gravure : l'illustration des *Récits bibliques* ne pouvait être mieux réussie, étant une reproduction de la « Bible illustrée » de Businger-Walter. « Puisse Jésus, le divin ami des enfants, bénir ce petit livre et donner à la parole du maître le pouvoir de faire impression sur le cœur des petits ! » Avec Monseigneur d'Aix, plus de quarante archevêques ou évêques de France et de Suisse ont approuvé et recommandé ce livre.

— Après les pages inspirées de la Bible, peut-il y en avoir de plus ins-

tructives et de plus salutaires que celles des ouvrages des saints ? Venez, parcourons ensemble ce *Parterre évangélique* où nous trouvons les plus belles *fleurs* spirituelles : fleurs dont le parfum se répand autour de nous et embaume notre âme. Ici ce sont les fleurs de saint Alphonse de Liguori et de saint Augustin ; là, les fleurs de saint Augustin et de saint François de Sales ; ailleurs, celles de l'élite de nos écrivains spirituels. Comme il fait bon respirer cette odeur suave et réconfortante ! « Il y a dans les pages échappées à la plume des saints, dit Mgr Mermillod, un doux parfum qui attire et une sève vivifiante qui nourrit : c'est sans contredit l'air le plus salubre et l'aliment le plus sain que l'on puisse offrir aux consciences chrétiennes de notre époque. » Chaque saint vient à son tour nous dire son mot sur la perfection, l'humilité, la douceur, l'oraison, la prudence, la charité, l'esprit de foi, etc. Puis se trouvent quelques pages sur les perfections du cœur ; une instruction sur le chemin de la croix et une méthode à suivre pour bien accomplir ce saint exercice ; quelques entretiens sur la souffrance et le sacrifice ; enfin un choix de poésies à l'appui des matières traitées dans ce livre : Élévation d'Esther ; Promenade de Fénelon ; Athalie et Joas, etc. Ce livre est ainsi d'une grande variété ; il plaira certainement à ses lecteurs, et nous lui en souhaitons de nombreux.

— Ces lectures occupent quelques instants de la journée, mais les personnes pieuses ont encore et surtout besoin que leur journée tout entière soit bien remplie ; elles réclament des règles de conduite. C'est pour se rendre à leurs désirs que le R. P. Jules Jacques leur adresse son *Manuel pratique des congréganistes*. Si nous avions un reproche à adresser à ce livre, nous l'accuserions d'être trop volumineux, de contenir trop de choses, mais ce reproche serait bien immérité, car dans cette abondance, il n'y a rien d'inutile, et l'ordre qui y règne est si parfait, tout s'y trouve si bien à sa place, qu'on parcourt ces nombreuses pages sans se douter de la moindre longueur. Le livre se divise en deux parties : la première est consacrée aux congrégations en général et à deux congrégations particulières : la *Prima Primaria* de Rome et celle de Notre-Dame du Perpétuel Secours ; la seconde partie se subdivise en cinq chapitres contenant les prières et les pratiques d'une enfant de Marie pour la journée, pour la semaine, pour le mois, pour l'année et enfin pour les besoins divers de chacun et pour diverses circonstances. C'est le manuel de prières le plus complet que nous connaissions. « C'est un vrai traité de vie chrétienne que votre livre, écrit Mgr Baunard à l'auteur, très complet, très méthodique, très substantiel, et, comme l'indique et le promet son titre de *Manuel*, il est appelé à se trouver bientôt entre les mains de toutes les enfants de Marie. Que le divin Rédempteur bénisse votre entreprise ! » Sa Sainteté Léon XIII a fait adresser par S. Ém. le cardinal Rampolla des paroles de louange et

d'encouragement à l'auteur, à qui il a envoyé une bénédiction spéciale.

— Moins important est le *Manuel de piété* que Mme la comtesse de Larochefoucauld vient de publier ; ajoutons aussitôt qu'il borne ses prétentions à servir *à l'usage des enfants de Marie de la campagne, des ateliers et des centres ouvriers.* Dans ce milieu, les longs loisirs manquent toujours et ces jeunes personnes doivent se restreindre aux pratiques de piété les plus nécessaires. L'auteur définit d'abord ce que c'est qu'une enfant de Marie et en quoi consiste sa sainteté ; il a quelques chapitres utiles sur les commandements, les réunions, le choix d'un état, le mariage, la vocation religieuse. La deuxième partie comprend tout ce qui sanctifie une journée : les prières du matin et du soir; la sainte messe; la confession ; la communion. Dans la troisième, considérations sur les indulgences, le chapelet et le chemin de la Croix ; série de prières diverses les plus usuelles ; enfin, évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année. Cette addition des évangiles complète utilement le *Manuel :* nos saints évangélistes ne sont pas assez connus. Ce livre est approuvé par l'Ordinaire de Bourges et loué par le R. P. Bourgeois, provincial des Frères prêcheurs. L'un et l'autre s'accordent à dire que ce manuel « renferme des considérations et des conseils éminemment propres à former à une vie sérieusement chrétienne les personnes de la classe à laquelle il s'adresse spécialement ; » ils en augurent le plus grand bien pour les âmes et applaudissent d'avance à son succès.

29 à 36. — Dévotions. — Ce sont d'abord les *Exercitia seraphicae devotionis* que le P. Michel Hetzenauer offre à ses frères dans le sacerdoce : exercices que saint Fidèle de Sigmaringa a rédigés lui-même depuis son entrée dans les saints ordres, et qu'il a suivis jusqu'à la mort. Ils paraissent, de prime abord, ne contenir rien de bien remarquable, mais pour tout esprit réfléchi il y a dans ces exercices de vraies perles précieuses qui charmaient le glorieux pontife Benoît XIV ; il y a des charbons ardents qui embrasent et purifient les lèvres et les cœurs ; il y a des aromates qui, par eux-mêmes, ne semblent contenir aucun parfum, mais qui, broyés pour ainsi dire par la méditation, portent à l'âme l'odeur la plus suave. L'auteur a eu l'heureuse idée de faire précéder ces exercices de la Bulle de canonisation où la vie de saint Fidèle est si exactement résumée. Il y a joint un appendice où il a groupé les prières et les bénédictions dont les prêtres se servent le plus souvent. S'adressant ensuite à ses confrères, il les invite en ces termes à puiser dans ce trésor : « Prenez donc en vos mains ces exercices de la dévotion séraphique ; prenez-les, lisez-les, pratiquez-les : ils vous aideront à être fidèles à vos devoirs jusqu'à la mort et à recevoir la couronne de l'éternelle vie. »

— Un autre manuel qui convient aux prêtres est le petit livre intitulé : *Praeparatio ad missam et gratiarum actio :* il contient les prières qui se trouvent dans le missel, mais le missel n'est pas facile à manier et à

transporter avec soi : le livre de la Société de Saint-Augustin est d'un usage commode; il est, en outre, de format élégant et d'une impression très soignée.

—Aux simples fidèles maintenant. Pour favoriser leur dévotion au Sacré Cœur de Jésus, le P. Mortier s'attache à leur faire connaître ce divin Cœur tel que nous le révèle l'Évangile. « Le Cœur de Jésus, dit-il, est un cœur comme le nôtre.... ses battements ont été, pour ainsi dire, publics, à découvert, et ils ont semblé si merveilleux, que ceux qui les ont vus et entendus en ont conservé un impérissable souvenir. Ce souvenir, ils l'ont gravé en traits ineffaçables dans les saints Évangiles; pour connaître le Cœur de Jésus, il suffit de les lire : il y est tout entier, vivant encore, toujours ému et émouvant toujours. » C'est donc à cette source de vérité que l'auteur va puiser les enseignements et les considérations qu'il nous livre ensuite, dans un excellent style, et par petite dose, en chacun des jours du mois de juin. Ce livre est vraiment rempli du baume de nos saints évangiles : c'est un bon *Mois du Sacré-Cœur.*

— *Le Mois du Sacré-Cœur*, que publie d'autre part le P. André Prévôt, est tiré des écrits de sainte Gertrude. L'auteur a voulu ainsi imprimer dans l'âme de ses lecteurs quelqu'une des paroles de cette sainte « auxquelles Notre-Seigneur a promis d'attacher une grâce toute particulière; il a voulu aussi procurer au Cœur de notre bon Sauveur quelques amis, qui, à l'exemple de notre sainte, honorent son amitié par leur confiance et leur fidélité; quelques consolateurs qui, comme elle, prennent à cœur ses divins intérêts; » il a voulu surtout offrir aux amis du Cœur de Jésus, dans les dispositions et les pieuses industries que ce divin Cœur a inspirées à sainte Gertrude, le moyen facile de réaliser en leur vie une œuvre devenue la plus nécessaire et la plus urgente de toutes, l'œuvre de la réparation. Et par là, ce qu'il attend de la lecture de son livre, c'est d'exciter dans les âmes un plus grand *amour* pour le Cœur sacré de Jésus, et de leur procurer plus de *paix* et plus de *joie :* il y réussira.

— La dévotion à Marie est le complément ou la conséquence nécessaire de la dévotion à Jésus. Elle repose sur des fondements aussi solides, mais parfois les auteurs de livres de piété lui donnent pour aliment des considérations trop vagues et souvent exagérées. Il faut s'en tenir à la doctrine des maîtres. Aussi devons-nous féliciter le traducteur anonyme des œuvres du vénérable Sarnelli de nous faire connaître *la Dévotion à la Sainte Vierge d'après saint Alphonse de Liguori et Bossuet.* C'est une suite d'admirables considérations qui se déroulent sous les yeux du lecteur, chaque jour du mois de mai, et qui se terminent chacune par une prière spéciale tirée aussi des œuvres de saint Alphonse. Mgr Mermillod, qui se connaissait en bons livres, a bien voulu louer l'auteur de ces pages « qui ont la vigueur de la doctrine unie aux tendresses de l'onction. »

—*Les Courtes Lectures pour le mois de Marie*, par M. F.-J. Michel, con-

viendraient mieux aux fidèles qui ne peuvent disposer que de très courts instants. Chaque lecture est courte, il est vrai, mais elle n'est point banale, superficielle : elle dit ce qui convient au sujet de la méditation du jour et fait pénétrer dans l'âme une excellente nourriture qui la vivifie. Comme ce mois de Marie s'adresse surtout aux personnes du monde, nous aurions désiré que chaque lecture se terminât par un exemple. Le trait édifiant grave encore mieux le sujet médité.

— *Le Mois de Marie du saint Rosaire* est presque sur le même plan : chaque lecture en est courte aussi, mais elle ne manque pas de ce trait final dont nous regrettions l'absence dans le livre précédent. M. l'abbé de Bessonies commente, dans ces considérations de chaque jour du mois, l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire, qu'il résume en ces quatre mots : Intercession de Marie; raisons de recourir à Marie; beautés du Rosaire ; motifs de confiance au Rosaire. Le livre, approuvé et loué par S. Ém. le cardinal-archevêque de Paris, se termine par quelques prières et le petit office de l'Immaculée Conception.

— *Le Petit Mois de saint Jean* clôturera dignement notre compte rendu : c'est un livre nouveau qui veut mettre en honneur une dévotion nouvelle, et nous croyons sincèrement qu'il se présente avec toutes les chances de succès. Le mois d'avril deviendra ainsi bientôt le trait d'union entre le mois de mars et le mois de mai. « Aussi bien, dit avec raison l'auteur, le P. Vincent Jeanroy, le culte de saint Jean l'Évangéliste semble appelé à notre époque à une grande extension. La dévotion au Sacré Cœur prend de nos jours d'extraordinaires accroissements : tous les saints qui l'ont aimé — parmi lesquels l'apôtre bien-aimé — doivent grandir avec lui. » Ce petit livre a été bien conçu et parfaitement rédigé : non seulement les méditations de chaque jour, mais les exemples qui les suivent sont tirés de la vie de saint Jean ou de quelqu'un de ses dévots serviteurs. En forme d'appendice se trouvent quelques prières à saint Jean, en particulier celles de saint Edmond et de sainte Gertrude.

F. Chapot.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de la Bible publié par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule III. Animaux-Archéologie. Fascicule IV. Archéologie-Athènes. Paris, Letouzey et Ané, 1893, in-4 de 158 et 150 p. à 2 colonnes. — Prix du fascicule : 5 fr.

Cette belle et importante publication tient toutes ses promesses. (Voir tome LXV, p. 331.) Dans les deux fascicules que nous avons sous les yeux, entre un grand nombre d'articles très remarquables, nous distinguons celui du P. Corluy sur l'Apocalypse. Le nom, l'authenticité, le lieu et l'époque de la composition, le caractère prophétique, l'analyse

du texte, les trois principaux systèmes d'interprétation, l'examen des difficultés soulevées contre l'inspiration, telles sont les divisions de ce beau travail, qui est un traité complet sur la matière. En nous plaçant spécialement au point de vue de l'exégèse et de l'apologétique, nous tenons à signaler également les articles de M. Many sur les animaux impurs et les prescriptions alimentaires de Moïse, de M. Turmel sur l'Antéchrist, de M. Vigouroux sur l'anthropomorphisme, et de M. Mangenot sur les antilogies. Un article de M. Turmel sur l'assomption de la Sainte Vierge nous montre quel vaste cadre les auteurs du *Dictionnaire de la Bible* se sont tracé. On sait que ce mystère n'est pas une vérité écrite mais transmise. Toutefois, comme plusieurs textes de l'Écriture lui sont appliqués par les Pères, cela suffit pour qu'il ait ici sa place. L'article est, du reste, fort bien fait.

Au point de vue de l'histoire, de la critique, de l'archéologie, d'autres articles sont à mentionner comme très remarquables et très intéressants, notamment ceux de M. Batiffol sur les apocryphes, de M. Renard et de M. Vigouroux sur l'armée chez les Hébreux et sur les armées étrangères dont il est parlé dans la Bible, ceux de MM. Pannier, Sauveplane, Legendre, Hyvernat, Halevy, aux mots Assyrie et Langue assyrienne, Arménie et Version arménienne, Arabe, Arabie.

En rappelant ce que nous avons dit déjà des renseignements bibliographiques qui accompagnent chaque article et des illustrations si nombreuses qui éclairent le texte et le complètent, nous ne ferons que confirmer le jugement que nous avons porté sur cette magnifique encyclopédie biblique : On ne pouvait concevoir un dessein plus utile à la diffusion des connaissances qui se rapportent à la Sainte Écriture, on ne pouvait mieux l'exécuter. LAMOUREUX.

Lettres apostoliques de S. S. LÉON XIII. *Encycliques, brefs, etc.*, précédées d'une notice biographique, suivies d'une table alphabétique. Paris, 8, rue François Ier, 2 vol. in-18 de XXXII-288 et 312 p. — Prix : 2 fr.

On connaît la série d'excellentes publications entreprises par les éditeurs de la « Collection des bons livres. » Multiplier par la presse à bon marché toutes les saines notions, toutes les belles œuvres, c'est là assurément une généreuse pensée digne du dévouement du prêtre zélé qui lui a consacré sa vie. Dans cette collection déjà riche d'ouvrages importants, une place était naturellement réservée à ces magnifiques Lettres apostoliques qui resteront l'honneur impérissable de Léon XIII. Deux volumes les renferment, allant du discours prononcé par le Pape à propos de son élévation au pontificat, jusqu'à la lettre « Catholicae Ecclesiae » relative à l'œuvre antiesclavagiste. — Le texte latin occupe une page et la page correspondante est réservée à la traduction française. Il est superflu d'insister sur l'utilité et la commodité d'un pareil recueil,

qui met sous la main du travailleur des documents ordinairement dispersés et trop susceptibles d'être égarés. G. P.

BELLES-LETTRES

Esquisses littéraires, par Émile Montégut. Paris, Hachette, 1893, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que d'aimable ironie sur la couverture de ce petit volume ! Au bas, le millésime à la dynamite de 1893 : en haut, le nom grave, discret, pas tapageur du tout de M. Ém. Montégut, si peu tapageur que quelques-uns croiront peut-être à un ouvrage posthume. Au milieu, en sous-titre, les noms vieillis, oubliés de *Mme Desbordes-Valmore; — Mme Ch. Reybaud; — Gustave Planche; — P.-J. Stahl; — Mme la comtesse Agénor de Gasparin; — Mme la marquise de Blocqueville.*

Mes fils avec étonnement se demanderont quelque jour, en retrouvant l'ouvrage dans ma bibliothèque, s'il est donc vrai qu'en 1893 on lisait encore les élégies de Mme Desbordes-Valmore et les rêveries protestantes de Mme de Gasparin.

Non, toutes ces esquisses, sauf une ou deux, datent des alentours de 1860 : les plus jeunes ont la trentaine. C'est dire qu'au lieu de l'attrait violent de l'actualité, elles ont le charme un peu mélancolique des portraits fanés d'aïeules ou de grands-oncles. Pour ceux qui, tout en faisant leur route comme les autres, prennent le temps de s'asseoir quelquefois, et à qui ne déplaît pas de tourner un instant les yeux en arrière, il y aura plaisir à regarder ces figures, presque toutes aimables, d'hommes et de femmes de lettres, tous honnêtes, tous sincères, tous fervents du bien et de l'idéal.... Faut-il croire qu'en ce temps-là tout le monde était vertueux ? ou plutôt que M. Montégut est un chaste en littérature ?

Voyez où son goût l'attire : aux « parfums de rose foulée qui remontent vers le ciel, » c'est-à-dire aux poésies chrétiennes de Mme Desbordes-Valmore, aux honnêtes contes moraux de Stahl et aux romans de Mme Reybaud, « vieux récits à la française, » où l'auteur a heureusement rempli le programme indiqué par elle-même : « J'ai vu dans la vie que le vice est aimable, et que la vertu est ennuyeuse, et j'ai voulu donner à la vertu tous les attraits du vice. » — S'il voit « une Bible ouverte sous un chêne, sur un banc de mousse, et dont les vents du soir tournent les feuillets, » il s'arrête volontiers à la lire avec Mme de Gasparin : cette Bible, c'est l'emblème qu'il veut donner à ces ouvrages de rêveries religieuses qui le ravissent, *les Horizons prochains, les Horizons célestes, Vesper*. Sa tendre sympathie pour la marquise de Blocqueville, ce « Massillon mondain, » lui fait trouver de même un charme très vif au *Prisme de l'âme* et aux poétiques *Soirées de la villa des Jasmins*, « corbeilles énormes composées des fleurs de la vie. »

Tout cela est d'un sain exemple par le temps de matérialisme et de terre-à-terre où nous vivons; comme aussi de défendre ce pauvre G. Planche, qui n'eut que le tort de cacher ses vertus sous des vêtements crasseux.

M. Montégut, du moins, prêche d'exemple la bonne tenue et l'élégance des manières. Aristocrate de pensée, il aime les idées azurées et les sentiments éthérés des marquises de lettres; c'est en aristocrate plutôt qu'en croyant qu'il goûte avec elles la sublimité des leçons du christianisme : aussi partage-t-il ses préférences entre le stoïcisme, philosophie peu vulgaire, et la divine morale de Jésus (*Du Bonheur*, p. 310). Aristocrate aussi dans sa manière d'écrire, il est plus que courtois, galant, précieux même avec un peu d'onction; il a un beau style « Revue des Deux Mondes, » un style toujours en tenue de salon, coquet, parfumé, fleur à la boutonnière, avec des images toujours gracieuses, des comparaisons exquises, et subtilement poursuivies pendant des pages.... Ce sont les vieilles manières, sans doute les bonnes ! Il y a ainsi harmonie parfaite entre le faire du peintre et la physionomie de ses modèles. Ce sont (Planche toujours mis à part) des gens très distingués peints avec distinction par un critique très distingué.

Le seul tort d'un pareil livre, c'est de paraître à cette date de 93, qui, dans ce siècle comme dans l'autre, dit le débraillé des modes et des mœurs.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Les Sources de Tacite dans les Histoires et dans les Annales, par PHILIPPE FABIA, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon (ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres). Paris, Colin, 1893, gr. in-8 de XXII-462 p. — Prix : 2 fr.

« Dans ses recherches sur les historiens anciens, la philologie classique fait aujourd'hui passer avant tout la question des sources, complètement négligée pendant longtemps, et superficiellement étudiée jusqu'à ces vingt ou trente dernières années. Ce n'est pas sans raison. » Ainsi débute M. Fabia : peut-être faut-il ajouter que de l'autre côté du Rhin ce genre d'investigations fut toujours en honneur : sur ce seul sujet, l'Index bibliographique de la page XVI énumère plus de cinquante écrivains allemands.

A l'heure présente, Tacite n'a pas à se louer de nous. En 1890, M. Hochart niait carrément l'authenticité de ses *Annales* et de ses *Histoires* (Voir *Polybiblion*, t. LIX, p. 332) : sans aller aussi loin, M. Fabia s'en prend à l'historien, qu'il déclare médiocre (p. 454), comparé à l'idéal que rêve la science moderne. Jusqu'à nos jours, dit-il ailleurs, on n'a coté Tacite au-dessus de sa véritable valeur que parce qu'on l'appréciait en lui-même, sans tenir compte de ses sources. A quoi l'on peut ré-

pondre : Virgile, par exemple, est-il moins grand pour qui sait combien il a profité d'Homère ?

Où donc Tacite a-t-il puisé la matière de son récit ? Sur ce point, conformément à l'usage antique, il est très sobre de confidences, et nous n'avons plus les travaux de ses devanciers : double motif pour expliquer le désaccord absolu des érudits. Reprenant à son tour la question, M. Fabia veut que pour les biographies de Galba et d'Othon dans les *Histoires*, Tacite et Plutarque, indépendants l'un de l'autre, aient puisé à une source commune : autrement comment s'expliquer les expressions identiques dont ils se servent en tant d'endroits ? Ici c'est l'un qui transcrit, et l'autre qui résume, tandis que plus loin les rôles paraissent entièrement intervertis : mais ces divergences de détail ne sont pas pour surprendre. En somme, c'est chez Plutarque qu'on trouve la relation la plus claire et la plus circonstanciée, chez Tacite la plus précise et la plus éloquente : car M. Fabia reconnaît volontiers que Tacite est de premier ordre comme penseur et comme écrivain.

Suétone, lui aussi, s'est inspiré de la même autorité, quoique moins largement, parce qu'il composait des biographies, et non une histoire. Il permet ainsi, conclut notre critique, de décider dans la plupart des cas avec une absolue certitude lequel, de Tacite ou de Plutarque, a reproduit le plus fidèlement l'original.

Mais, enfin, quelle est cette source commune des trois écrivains ? Hirzel l'avait cherchée dans les *Acta diurna*, Peter et Mommsen dans Cluvius, d'autres dans Messala : M. Fabia se prononce en faveur de Pline l'Ancien, qui avait continué l'histoire d'Aufidius depuis les dernières années de Claude jusqu'aux premières années de Vespasien. Il est probable que son ouvrage valait par l'abondance des détails plus que par les vues d'ensemble ou par le mérite littéraire. En le perfectionnant, Tacite l'a fait oublier, et a soulevé autour de son propre nom la même admiration qu'au temps d'Auguste Tite-Live, traducteur et imitateur de Polybe. Cela n'a pas empêché l'auteur des *Histoires* de mettre à profit des sources secondaires, des témoignages oraux et des informations personnelles, sans parler de la fin de son œuvre pour laquelle son guide principal lui faisait totalement défaut. Ce qui caractérise Tacite, d'après M Fabia, ce sont certaines suppressions volontaires, des effets de symétrie obtenus au moyen de discours, le goût des idées générales, l'horreur du détail futile ou repoussant, l'investigation psychologique à peu près étrangère à Pline, assez médiocre penseur, enfin un pessimisme trop soutenu pour n'avoir pas influé d'une manière fâcheuse sur l'impartialité de certaines appréciations.

La démonstration que nous venons de résumer est savante ; elle repose sur une suite de comparaisons et d'analyses minutieuses, sans que l'auteur puisse être accusé de faire violence aux textes pour en faire sortir

ses conclusions; et cependant je crains que le plus grand nombre ne la juge pas définitive, tant, malgré tout, l'élément conjectural y conserve de part.

Nous serons très court en ce qui concerne la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux *Annales :* aussi bien les procédés de composition de Tacite demeurent-ils les mêmes, comme les procédés d'information de M. Fabia. Ici encore Tacite doit avoir eu partout une source principale, très probablement, selon notre critique, Aufidius pour les règnes de Tibère, de Caligula et la majeure partie de celui de Claude, et Cluvius pour le reste de l'ouvrage : divers épisodes ont été empruntés à des sources secondaires.

Certains lecteurs trouveront la marche de l'auteur trop lente à leur gré : d'autres lui reprocheront des redites à peu près inutiles (par exemple p. 121 et 267). Mainte citation est reproduite plusieurs fois sans nécessité évidente : enfin, les deux chapitres intitulés l'un et l'autre : *Originalité de Tacite*, à la fin de la première et à la fin de la seconde partie, offrent des divisions et des subdivisions presque identiques, et on se demande pour quel motif ils n'ont pas été fondus dans une rédaction commune, où les mérites hors de pair de Tacite eussent été encore plus nettement accentués.

Tel qu'il est, ce volume comble honorablement une lacune dans les travaux de l'érudition française. C. Huit.

Histoire de mon temps. — Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Tome Ier, 1789-1810; tome II, 1812-1814. Paris, Plon et Nourrit, 1893, 2 vol. in-8 de xi-536 et 458 p. — Prix : 8 fr. le vol.

C'est une vie longue et noblement remplie que celle du chancelier Pasquier, une vie de quatre-vingt-quinze ans, si mouvementée, quand elle s'annonçait pour être si calme. Né le 21 avril 1767, issu d'une vieille race parlementaire, membre du Parlement lui-même à vingt ans, il semblait que le jeune Denis Pasquier n'eût qu'à mener la grande existence, grave et somptueuse à la fois, des illustres familles de ce temps. La destinée de la France en décida autrement. Quand le nouveau conseiller prit place sur les fleurs de lis, l'orage grondait ; c'était le moment des grandes luttes du Parlement contre les ministres de Louis XVI. La Révolution était proche. Deux ans après, Denis Pasquier assistait à l'ouverture des États généraux, puis à la prise de la Bastille, à côté de Mlle Contat qu'il reconduisait à sa voiture ; car elle était venue là comme à un spectacle. Un moment entraîné par les théories nouvelles, il ne tardait pas à s'apercevoir qu'on allait trop loin, et se rangeait parmi les défenseurs les plus dévoués mais aussi les plus sages de la Royauté mourante. Il ne prit point part à l'émigration, qu'il juge dans ses Mé-

moires avec beaucoup de finesse et d'impartialité, mais il lutta à Paris même, payant de sa personne et s'efforçant en vain, le 10 août, de pénétrer aux Tuileries.

La chute, puis bientôt le procès et l'exécution du Roi, ne laissaient guère de sûreté à ses amis ; la Terreur régnait. Denis Pasquier se cacha aux environs de Paris; puis, après le procès des parlementaires qui avait coûté la vie à son père, il s'efforça de gagner les Pays-Bas. Il ne le put, fut arrêté à Amiens et incarcéré à Saint-Lazare. Heureusement c'était le 8 thermidor. La chute de Robespierre lui rendit la liberté et la vie ; il s'établit avec sa femme — car il s'était marié en pleine Terreur — au village de Choisy, ne cherchant qu'à s'y faire oublier. Pendant tout le Directoire, pendant le Consulat même, il se tint obstinément à l'écart. Mais après Austerlitz il se décida à entrer au Conseil d'État comme maître des requêtes; bientôt il devint conseiller d'État et enfin, dans les derniers mois de 1810, préfet de police.

On conçoit que, dès lors, il ait vu beaucoup et de près ; mais avant même d'entrer dans les conseils du gouvernement, ses relations de famille, ses rapports avec la plupart des hommes du jour, particulièrement avec l'archichancelier Cambacérès, l'avaient mis à même d'observer bien des choses et ses Mémoires montrent quel fin observateur il était. Les portraits qu'il trace sont exécutés de main de maître. M. Pasquier n'aime pas Talleyrand; il le juge sévèrement, et dans l'enlèvement du duc d'Enghien il porte contre lui la plus grave des accusations ; mais cette antipathie ne l'empêche nullement de rendre justice aux grands talents du prince de Bénévent, surtout à ceux qu'il a déployés pour amener en 1814 la restauration des Bourbons. Toute la partie du second volume qui raconte, non pas la campagne de France — car l'auteur ne raconte que ce qu'il a vu et su — mais l'état des esprits dans Paris pendant cette campagne, les espérances et les craintes qui s'y agitent, les intrigues des uns, les faiblesses des autres, toute cette partie est d'un intérêt poignant. Mais il y a un autre tableau bien remarquable aussi quoique moins émouvant : c'est, dans le premier volume, le tableau de la prospérité de la France pendant les années qui ont précédé la Révolution, la peinture de cette « douceur de vivre » que Talleyrand, lui aussi, avait goûtée et regrettait au milieu des gloires de l'épopée napoléonienne. « J'ai vu les magnificences impériales, dit M. Pasquier, je vois, chaque jour, depuis la Restauration, de nouvelles fortunes s'établir et s'élever; rien n'a encore égalé à mes yeux les splendeurs de Paris pendant les années qui se sont écoulées depuis la paix de 1783 à 1789. » Tocqueville déjà l'avait dit; mais M. Pasquier, comme Tocqueville, conclut que cette douceur même de vivre, ce bien-être et cette splendeur ont été une des causes principales de la Révolution.

La partie des Mémoires dont nous avons à rendre compte aujour-

d'hui s'arrête à la chute de l'Empire et à l'entrée de Louis XVIII à Paris. Sans avoir des événements aussi dramatiques à raconter que les deux premiers volumes, ceux qui suivent auront à parler d'une période bien attachante également de notre histoire. Mais dès à présent ne peut-on pas répéter ce jugement de Taine auquel une bienveillante communication avait donné connaissance du manuscrit, que « l'auteur.... est probablement le témoin le mieux informé et le plus judicieux de la première moitié de notre siècle? » MAX. DE LA ROCHETERIE.

Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, 5 octobre 1789-27 septembre 1792 (journal publié pour la première fois), corrigé et annoté par Louis XVIII. Introduction par le baron IMBERT DE SAINT-AMAND. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-8 de XXIV-167 p. — Prix : Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

Un manuscrit de seize feuillets, écrit entièrement de la main de Louis XVIII, et un cahier de notes de sept feuillets, également de la main du roi, avaient été donnés par Madame la duchesse d'Angoulême à sa lectrice, Mme François Hue, née Hutin, épouse du fidèle serviteur de Louis XVI. Ce manuscrit contenait une relation des événements dont la fille du Roi martyr avait été témoin du 5 octobre 1789 au 2 septembre 1792, relation annotée et corrigée par Louis XVIII. « On ne trouvera point dans le récit de la princesse, dit le baron Humbert de Saint-Amand, beaucoup de choses inédites sur des événements qui ont été si souvent racontés dans leurs moindres détails. Ce qui est curieux, ce qui a une réelle valeur historique et morale dans son œuvre, c'est de pouvoir y constater l'impression que les plus terribles catastrophes produisirent sur cette sainte et malheureuse jeune fille. Son témoignage a un cachet de vérité, d'authenticité, de simplicité, qui en rehausse le prix, et auquel l'absence de toute prétention littéraire donne un charme de plus. » On lira avec émotion ces pages dont l'authenticité ne saurait être contestée, puisque le manuscrit autographe est en la possession de la baronne André Hue, actuellement âgé de quatre-vingt-cinq ans, et qu'on nous donne le fac-similé d'un feuillet où l'on reconnaît l'écriture ferme et régulière du roi Louis XVIII. Le texte est fidèlement reproduit; les corrections et annotations du Roi sont placées en note au bas des pages; enfin, sous un filet, on reproduit les remarques de Louis XVIII sur différents passages du journal. A la suite de ce précieux document, resté inédit et même inconnu jusqu'à ce jour, — sauf en ce qui concerne deux fragments, l'un consacré au voyage de Varennes, l'autre aux premiers moments de la captivité de la famille royale au Temple jusqu'au 2 septembre, — on a placé le *Journal du Temple* à partir du 3 septembre; mais au lieu de reproduire le texte authentique, donné l'an dernier par M. G. de Saint-Victor, d'après le manuscrit original de la bibliothèque du

château de Frohsdorf, on a eu le tort de copier le texte fautif imprimé par Fr. Barrière. Dans les *notes*, nous trouvons 1° l'état des dépenses faites au Temple, du 13 août au 30 septembre (qu'on présente à tort comme inédit); 2° des extraits des registres du conseil général de la commune; 3° la copie faite par François Hue des signes convenus avec les princesses, et des billets adressés à Turgy; 4° le texte des romances de Mlle de Brevannes, composées pour Madame Royale pendant sa captivité.

Une introduction, due à la plume élégante du baron Imbert de Saint-Amand, est placée en tête du livre et présente un résumé de la vie de Madame la duchesse d'Angoulême et quelques détails biographiques sur François Hue. Enfin deux portraits de Madame Royale, un portrait de Louis XVIII, un portrait de François Hue et un fac-similé d'un feuillet du manuscrit original forment le complément de cette intéressante publication. G. DE B.

La France et ses colonies au XIXe siècle, par ERNEST LALANNE *(Bibliothèque coloniale et de voyages).* Paris, A. Picard et Kaan, s. d., gr. in-8 de 380 p., orné de 128 grav. et 25 cartes. — Prix : 9 fr.

Impressions coloniales (1868-1892). *Étude comparative de colonisation,* par CHARLES CERISIER, ancien officier du commissariat de la marine, directeur de l'Intérieur au Congo français. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1893, in-8 de 357 p. avec une carte. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. E. Lalanne sur les colonies françaises est important et très bien édité; il est aussi fort agréablement écrit. Mais, d'une part, les tendances en sont déplorables, nettement libres penseuses; d'autre part, le plan général engendre nécessairement la confusion et de fatigantes répétitions; au lieu de procéder par régions ou par zones, l'auteur a préféré classer les colonies par ordre chronologique, d'après les dates de prise de possession par la France; ainsi la Tunisie est à la fin du volume, tandis que l'Algérie est au commencement, et il en est de même du Soudan français et du Sénégal, du Tonkin et de la Cochinchine; évidemment le but que s'est proposé M. Lalanne est de faire ressortir le large développement donné par la troisième République au domaine colonial de la France. En parlant de la prise d'Alger, l'auteur loue la politique énergique de la Restauration, qu'il oppose aux regrettables défaillances de tous les gouvernements qui lui ont succédé, mais il se montre dur et injuste pour le maréchal de Bourmont, dont il rappelle la prétendue trahison en 1815. Il reconnaît que le meilleur moyen de rallier à la cause française les nègres d'Afrique serait de les christianiser; mais il se hâte d'ajouter qu'on n'aurait pas à craindre qu'ils tombent dans le fanatisme catholique. Il accuse le séminaire du Saint-Esprit à Paris d'avoir enseigné jusqu'en 1846 que la servitude n'offense ni la loi divine, ni la loi naturelle, ni la loi civile, ni la loi religieuse. Du reste,

les inexactitudes matérielles sont assez nombreuses dans cet important volume; nous en citerons quelques-unes. A propos de la Guyane, M. Lalanne affirme que la question du territoire contesté entre la France et le Brésil a été réglée par voie d'arbitrage; il confond évidemment avec un autre territoire contesté entre la France et la Hollande. Il dit que les établissements français du golfe de Guinée sont dépourvus de garnisons et confiés à la garde de M. Verdier, négociant de la Rochelle; cela n'est plus exact depuis une dizaine d'années. La carte de l'Indo-Chine française contient une grave erreur : les territoires de la rive gauche du Mékong y sont indiqués comme possession des royaumes de Siam et de Birmanie; c'est précisément contre ces envahissements que la France vient de protester vis-à-vis du Siam et qu'elle négocie actuellement avec l'Angleterre; il est fâcheux qu'un ouvrage français, qui se pique d'une certaine autorité, donne ainsi raison aux prétentions de nos rivaux. Il est inexact que ce soit l'amiral Courbet qui ait eu l'idée d'occuper Formose pendant la dernière guerre contre la Chine. Le lieutenant de vaisseau, qui a eu un œil crevé dans le glorieux combat de Fou-tchéou, ne s'appelle pas Duboc, mais Latour. Nous passons condamnation sur le parti pris de l'auteur d'atténuer les fautes commises par le gouvernement républicain dans les affaires du Tonkin et de Madagascar. Les limites du Congo français sont mal indiquées; la frontière n'est pas une ligne idéale, mais bien le cours de la rivière Oubanghi ; dans l'état actuel des connaissances géographiques, on ne peut dire que le Congo naît *peut-être* dans le lac Tanganyka; il est certain que ses sources sont situées beaucoup plus au sud. Enfin, Cheik-Saïd, à l'entrée de la mer Rouge, est bien *de droit* une possession française, mais il est malheureusement faux que nous y ayons un dépôt de charbon. Quant aux conclusions de l'auteur sur l'importance des colonies et les principes généraux d'après lesquels elles doivent être administrées, nous n'hésitons pas à nous y associer; c'est la meilleure partie de l'ouvrage.

— M. Cerisier est qualifié pour discourir sur les questions coloniales : ancien officier du commissariat de la marine, il a séjourné en Guyane et dans les Rivières du Sud à la côte ouest d'Afrique; actuellement, il est directeur de l'intérieur au Congo français. Ses opinions méritent donc une discussion sérieuse, et, de fait, elles sont généralement conformes à la saine raison. Les premiers chapitres de son livre sont consacrés à l'énoncé de principes généraux applicables aux anciennes colonies (Martinique, Guadeloupe, Réunion). Il constate que l'agriculture végète dans ces îles depuis la suppression de l'esclavage; certes, il a raison de louer malgré tout le gouvernement de 1848 d'avoir pris cette mesure hautement humanitaire, mais il ajoute que ce gouvernement a compensé « des deniers propres de la métropole le dommage qu'il causait à des classes privilégiées ; » ce n'est pas rigoureusement exact;

d'ailleurs, le lecteur est surpris de rencontrer ensuite à la page 251 une phrase qui tendrait à faire supposer que l'auteur, au fond, regrette l'esclavage; il y a lieu, évidemment, d'en accuser son style, qui manque souvent de clarté. En constatant la crise agricole qui sévit dans les anciennes colonies, M. Cerisier indique comme remède l'emploi de machines perfectionnées pour suppléer au défaut de main-d'œuvre, et, d'autre part, il préconise le morcellement des grandes propriétés; il y a incompatibilité évidente entre ces deux solutions. Il propose aussi la création d'une école d'éducation coloniale, qui aurait pour principal objectif de faire exécuter aux jeunes gens se destinant au commerce des voyages de circumnavigation avec relâches dans les divers pays d'outre-mer; c'est assurément une excellente idée, mais on ne voit pas bien pourquoi, à ce sujet, l'auteur s'en prend à l'école coloniale actuellement fondée à Paris; celle-ci prépare des fonctionnaires pour nos colonies: c'est un but tout à fait différent et qui n'a rien à voir avec le projet de M. Cerisier. Vient ensuite un chapitre sur la Guyane, où l'auteur ajoute à ses propres observations un rapport écrit par son grand-père, qui vécut et mourut dans cette colonie. Sur les Rivières du Sud et le Congo, il donne surtout de nombreux tableaux statistiques faisant ressortir le développement commercial dans ces possessions; il constate avec peine qu'au Congo surtout les négociants étrangers ont une grande avance sur nos compatriotes, et il adjure ces derniers de secouer leur torpeur et de s'engager plus hardiment dans le vaste champ d'exploitation qui leur est ouvert en Afrique. M. Cerisier évite soigneusement d'aborder la question religieuse, et c'est le mieux qu'il puisse faire; car on sent bien qu'au fond il n'est pas favorable à l'action des missionnaires.

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de la Prusse *depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa*, par VÉRON. Paris, Alcan, 1893, in-12 de VIII-375 p. — Prix: 3 fr. 50.

« On peut considérer l'unité comme faite désormais en Allemagne. Je n'y trouverais rien à redire pour mon compte, dit M. Véron, si toutefois cette unité ne s'était pas faite bien plutôt au profit de la Prusse que de l'Allemagne, aux dépens de la France, et au bénéfice du despotisme et de la force brutale plutôt qu'à celui de la liberté et de la dignité humaine » (p. VI). De cette appréciation, il paraîtrait résulter que, dans la pensée de l'auteur, l'unification de l'Allemagne aurait pu ne pas être effectuée « aux dépens de la France. »

Ce fut l'opinion des personnes qui se disent et se croient libérales. Je me rappelle l'enthousiasme qu'excitait chez ces personnes l'assemblée de Francfort. H. de Gagern était un héros et l'on faisait des vœux pour son triomphe. D'un autre point de vue, Napoléon III envisageait aussi d'un

œil favorable l'unification projetée, comme en témoignent la mission de Persigny à Berlin et la malencontreuse circulaire de septembre 1866 sur les grandes agglomérations. A ce double courant, j'opposerais un jugement de M. Sorel parlant de feu Rothan : « Il n'eut jamais les illusions généreuses (?) de quelques-uns de nos publicistes.... Il comprit que l'ambition de dominer l'Europe naîtrait chez ces peuples aussitôt qu'ils en auraient secoué la tutelle. » Sorel est un publiciste doublé d'un diplomate : il suit la tradition des affaires étrangères telle qu'elle est rappelée dans une dépêche du ministre à Persigny (*L'Europe et l'avènement du second Empire*, p. 209). — L. de Viel-Castel, directeur, me répétait souvent cet axiome, que le parti dit libéral en Allemagne est l'ennemi irréconciliable de la France et le plus dangereux. Bismarck s'y est rangé. Chose étrange et fâcheuse, que les prédilections politiques aient fréquemment orienté certains esprits, qui vers l'Angleterre, qui vers l'Allemagne, qui vers l'Italie. Notez bien que je ne conteste nullement le patriotisme de nos prétendus libéraux, pas plus que celui de Napoléon III : je leur conteste la clairvoyance.

Je trouve encore un témoignage de cette préoccupation politique dans l'éloge que M. Véron décerne à Joseph II (p. 76). L'unification à outrance et la centralisation poursuivies avec rudesse et acharnement contre les droits les plus sacrés, à l'encontre des serments des souverains, ne sont pas des actes de libéralisme, quelque élastique que soit le mot. Si j'osais, je dirais que ce fut du jacobinisme anticipé.

Le mépris des droits d'autrui, l'ambition de « dominer l'Europe, » n'apparaissent nulle part avec plus d'éclat que dans la conduite des Allemands à l'égard de la Pologne. Je dis « les Allemands, » parce que je vise aussi bien les prétendus libéraux que les rois de Prusse. Ouvrez le livre de M. Véron. Frédéric-Guillaume II, après le premier partage, conclut en 1790 une alliance avec les Polonais, mais dans l'espoir de leur arracher Thorn et Dantzig (p. 24 et 28). En 1792, le même souverain renie l'alliance pour obtenir une grosse part dans le second attentat (p. 58). Quant à l'oppression de ses nouveaux sujets, elle fut des plus lourdes : c'était du Joseph II avec plus de brutalité encore et de rapacité (p. 61, etc.), un sinistre prélude à la violation des engagements contractés européennement à Vienne (art. 1er et 118 de l'Acte général) ; mais voici venir les « libéraux ; » le parlement de Francfort se réunit aux applaudissements des « libéraux » de France. Le 22 juillet 1848, le député Jordan proclame que « le seul droit, c'est le droit du plus fort. » Le lendemain, le parlement décrète l'annexion de la plus grande partie du duché de Posen, ce que les rois n'avaient pas osé faire.

La dernière partie du livre est due à la plume de M. Bondois. Je prendrai la liberté de lui faire remarquer que la dignité de l'histoire ne permet pas de désigner un grand parti par le sobriquet d'ultramontain.

Ne transportons pas dans un livre d'histoire le style des pamphlets (p.35). Les vrais ultramontains, d'ailleurs, sont ceux qui s'intéressent au royaume d'au delà des monts autant qu'à la France et qui élèvent une statue à Garibaldi.

Ce que je reprocherais à la plupart des volumes de cette collection, c'est d'être autant une prédication antireligieuse et presque révolutionnaire qu'un récit d'histoire. Feu M. Véron professe aussi implicitement une complète indépendance en fait de religion. Rendons-lui cette justice, qu'il n'a pas de préférence : il traite catholiques et protestants avec le même dédain. Entre autres singularités, il professe qu'au moyen âge (p. 261) la foi était « inerte : » voilà pour répondre à ceux qui trouvent qu'elle était trop exclusive et agissante.

Le livre n'est pas fait pour la jeunesse inexpérimentée ; mais l'auteur est un écrivain et connaît son sujet. Les hommes le liront avec fruit et intérêt, bien que, surtout dans la dernière partie, il y ait, en place de faits, des hypothèses oiseuses et trop de dissertations, toujours sur la même note. Ainsi il ne nous épargne pas l'erreur trop répandue qui consiste à identifier la liberté avec telle ou telle forme de gouvernement, comme si l'on ne pouvait pas être opprimé par une assemblée, même élue au suffrage universel. Il y a des assemblées qui y sont fort habiles et persistantes, sans compter, suivant l'expression fort juste de M. Véron, « ce levain de chauvinisme étroit qui constitue la meilleure partie du patriotisme des foules » (p. 297). Le peuple souverain ressemble aux autres souverains. Les populations non allemandes l'ont éprouvé à Francfort en 1848, ce qui arrache à S.-R. Taillandier, quoique sympathique au mouvement unitaire, ce cri d'indignation : « Le fiévreux patriotisme des Allemands ne s'était jamais emporté avec une passion plus sauvage. » Aussi ai-je de la peine à admettre, avec notre auteur, que « le partage de la Pologne pesait sur la conscience de l'Allemagne » (p. 296). Ce serait, au contraire, le cas de répéer le célèbre aphorisme de Scapin : « Ah ! Monsieur, de la conscience à.... » A. D'AVRIL.

La Question italienne. *Période de 1814 à 1860. — Aperçus d'histoire politique et diplomatique*, par G. GIACOMETTI. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

La concorde est une belle chose et il faut en poursuivre la réalisation ; parfois cependant elle conduit à l'illusion naïve ; c'est ce à quoi l'auteur de ce volume me paraît aboutir avec sa « pensée de conciliation. » Il voudrait grouper distinctement les trois familles : latine ou catholique, germanique ou protestante, slave ou schismatique. Appartenant lui-même à la première, bien que se montrant fort peu catholique, il rêve une alliance franco-italienne et s'efforce, non sans esprit, de démontrer

que les divergences profondes qui nous séparent de notre « sœur » l'Italie, venant de malentendus, sont plus apparentes que réelles.

Remontant le cours de ce siècle, il déroule l'histoire de nos relations diplomatiques ou autres avec les Italiens et divise son sujet en trois parties : de 1814 à 1860, — de 1860 à 1870, — de 1870 à 1891. Aujourd'hui il aborde la première période ; son livre lui est consacré tout entier.

M. Giacometti a fréquenté visiblement les hommes, souvent il a été au courant de bien des choses, dessous de cartes compris ; mais il apporte peu de documents nouveaux, et s'il sait utiliser les dépêches diplomatiques traînant dans les chancelleries ou les livres déjà parus, il ne nous donne pas de papiers inédits. Cette longue et importante lettre du 24 juillet 1858, adressée par Cavour à Victor-Emmanuel, dont l'intérêt est de premier ordre et qu'il faudrait faire lire à tous ceux qui ne veulent pas encore ouvrir les yeux aux menées révolutionnaires, cette longue lettre elle-même n'est pas inédite, et j'ai souvenir qu'elle a été publiée il y a quelque dix ans, dans l'*Univers* notamment. Elle montre avec l'évidence du jour la complicité de Napoléon III et des Piémontais, et apporte la preuve la plus éclatante du cynisme de la politique de Cavour et de l'affolement de la politique de bascule du second Empire.

A ce titre, la lecture de cet ouvrage est curieuse ; bien à l'insu de l'auteur, qui est un italianissime (et la chose est fort naturelle), le simple récit des faits couvre de honte les auteurs des spoliations de 1859 et stigmatise leurs procédés. Il convient toutefois de le lire avec prudence et restriction ; je me borne à signaler l'antidote nécessaire de ces pages pour qui voudra connaître les révolutions italiennes contemporaines et la soi-disant spontanéité du mouvement populaire en faveur du roi *galantuomo*. Ouvrez le P. Deschamps (*Les Sociétés secrètes*, t. II, p. 356, chapitre X, n° v), et vous serez édifié. Pour le reste, M. Giacometti est exact dans les détails, au risque honnête de controuver ses thèses ; je lui signalerai un lapsus, p. 304 : la réunion des députés conservateurs, en 1849, ne se tenait pas rue des Pyramides, mais rue de Poitiers.

Cette espérance qu'il caresse d'un accord entre la France et l'Italie peut exciter le zèle, mais qu'espérer d'un peuple qui a été élevé à l'école de mensonge des Cavour, des Mazzini, des Crispi, et qui n'a pas même su apprendre la reconnaissance après que Napoléon III a eu commis la faute impardonnable, et par des moyens louches, de lui en fournir le motif ?

G. DE G.

La Turquie et l'hellénisme contemporain, par VICTOR BÉRARD. Paris, F. Alcan, 1893, in-12 de v-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici certainement le meilleur livre qui ait été publié depuis longtemps sur l'Albanie et la Macédoine, ou plutôt sur les populations si diverses qui habitent ces contrées, où elles se disputent, avec une in-

transigeance réciproque, non seulement le présent et l'avenir, mais le passé. Si je pouvais, en ces quelques lignes, suivre pas à pas M. Bérard, il en ressortirait bientôt que le titre de sa publication n'en donne qu'une idée incomplète. Il nous montre sur le vif bien autre chose que « la Turquie et l'hellénisme. » C'est à proprement parler, si je puis m'exprimer ainsi : « L'albanisme, le bulgarisme, le valachisme, le serbisme, l'hellénisme devant la Turquie, » et chacun de ces facteurs devant les autres individuellement et collectivement. En allemand, on pourrait tout exprimer par un seul mot « long d'une toise. »

Bien qu'il ne le professe pas explicitement, M. Bérard a certainement compris que la question religieuse n'est pas tout. Si les musulmans adventices ou indigènes demeurent retranchés derrière cette barrière, qui ferme leurs yeux à l'ethnographie (p. 163), il n'en est pas de même pour les chrétiens. Les Bulgares, les Serbes, les Grecs, pour appartenir tous à la communion religieuse dite orthodoxe, n'en sont pas moins ennemis irréconciliables, jusqu'à chercher à s'exterminer comme ont fait récemment les Bulgares et les Serbes. Le mobile, l'arcane de toutes les agitations et aspirations, c'est ce qu'on appelle le phylétisme — de φυλή, qui signifie tribu.

Et encore ne faut-il pas traduire φυλή par race si l'on doit entendre le mot *largo sensu*. En effet, trois des plus acharnés antagonistes appartiennent à la race slave, précisément ceux qui ont fait parler la poudre : il n'y a là aucune trace de panslavisme. Ce qui est en jeu et en lutte, ce sont les nationalités. Le phylétisme doit se traduire par le mot *nationalisme*. Et il y a aussi à se défendre d'accepter ce mot dans le sens étymologique, qui est celui de la naissance. M. Bérard a bien vu, et il démontre plus clairement qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, que celle des nationalités qui fait le plus de bruit — sinon la meilleure besogne, — ne repose pas sur la filiation : l'hellénisme repose sur l'idée. Parmi les phylétistes hellénistes et hellénisants, il y a autant de Slaves, d'Albanais, de Valaques que de descendants de Phocion, peut-être davantage et des plus ardents. Le même phénomène ne se produit pas entre les autres nationalités : on ne voit guère un Bulgare s'albaniser, se valaquiser, se serbiser, et *vice versâ*. Si l'on déserte sa nationalité d'origine, ce sera pour se faire Grec, et cela parce que seul l'hellénisme est une *Idée*. J'exprimerais ainsi la chose en latin : *Nascuntur Albanesi, Valachi, Bulgari, Serbi; fiunt Hellenes.*

Ces vues générales suffiraient à montrer combien le livre de M. Bérard est, comme on dirait aujourd'hui, « suggestif. » Je dois ajouter que l'auteur a très bien dépeint l'élément turc, tant dans la substance que dans le fonctionnement des services, si le mot est ici de mise. Je signale comme particulièrement vrai le tableau comparé qu'il donne d'une troupe turque et d'une troupe grecque : c'est un petit chef-d'œuvre. Je

dirai aussi qu'il est d'une impartialité inébranlable entre les différents peuples, comme entre les communions religieuses. Sur ce dernier point, il pratique une indifférence, un scepticisme quelque peu railleur ou hautain qui ne me permet pas de lui délivrer le certificat de respect.

Chemin faisant, M. Bérard confirme ce qu'on savait déjà des conversions forcées à l'islamisme pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, ainsi que l'existence de ces chrétiens occultes, répandus un peu partout, jusqu'à Trébizonde. Quelques-uns s'étaient dévoilés en Macédoine, il y a un demi-siècle : ce fut l'occasion d'une horrible exode, qui a été, je crois, racontée par Hecquard. Enfin, M. Bérard constate partout le progrès de l'étude du français, qui deviendra forcément la langue d'échange; aucune des nationalités ne voudra adopter l'une des langues rivales. Les juifs, qui ont le flair, donnent l'enseignement en français dans les écoles de l'alliance israélite à Salonique et ailleurs. Notons, en passant, que les juifs sont devenus laboureurs à Castoria : ce n'est certes pas la seule chose que ce livre m'ait appris.

En se demandant laquelle des nationalités pourrait un jour prendre le dessus, M. Bérard, sans rien prédire, émet l'idée que ce pourrait bien être le fait d'un Pyrrhus, d'un Scanderbeg. Ce n'est pas plus impossible que toute autre éventualité. Ces noms, et même celui d'Alexandre le Grand, ont été souvent invoqués en Albanie. Ainsi, l'Anglais Smart Hughes, à la table d'Ali de Janina, portait un toast « à la mémoire immortelle de Pyrrhus, l'illustre ancêtre » du tyran, qui n'eut garde de protester. Le nom de Scanderbeg paraît avoir été aussi populaire chez les Slaves, du moins chez les Serbes. J'ai sous les yeux une cantilène imprimée à Belgrade en 1849, qui ne me paraît pas fort ancienne : je l'ai cherchée vainement dans le recueil de V.-S. Kavatchetch. Elle est ornée d'un portrait dont le type est purement albanais. A. D'AVRIL.

La Sépulture dolménique de Mareuil-lez-Meaux (Seine-et-Marne) et ses constructeurs, par ÉMILE PETITOT, curé de Mareuil. Paris, Bouillon, 1892, petit in-8 de IV-203 p. avec 8 pl. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Petitot, à qui la science est déjà redevable de nombreux ouvrages relatifs à la géographie, à l'ethnologie, aux traditions et à la mythologie, à la linguistique, aux voyages, et qui prépare actuellement trois nouvelles études sur ce dernier sujet, a malheureusement entrepris un travail dont la publication, nous le craignons fort, n'est pas destinée à mettre le sceau à sa réputation.

Le petit volume dont le titre précède, et qui se compose de quatre parties, commence par une description de l'ossuaire mégalithique de Mareuil-lez-Meaux, exploré au printemps de 1892. L'auteur nous y signale des objets particulièrement curieux, par exemple des ossements ensanglantés (p. 11 *in initio*), un andouiller de renne à demi pétrifié (p. 13),

un casse-tête en bois de cerf, qui devient un morceau d'ivoire à la page suivante. Un peu plus loin (p. 21), M. Petitot nous parle de certaines stations paléolithiques du Danemark, oubliant sans doute qu'il n'y a pas trace de paléolithique dans ce pays.

Au demeurant, la plus grande partie du volume est consacrée à la recherche de la solution d'un problème beaucoup plus vaste que celui des sépultures néolithiques; l'auteur poursuit la détermination du groupe ethnique auquel appartenaient les premiers habitants de Mareuil-lez-Meaux. A en croire M. Petitot, ce sont des Ibéro-Ligures mélangés à des Atlantes-Berbères, et les Ibéro-Ligures auraient passé par Meaux en se rendant d'Espagne en Irlande. Nous n'avons ni l'autorité nécessaire ni les connaissances voulues pour entreprendre la discussion du problème ethnographique de l'auteur. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que son livre contient, à côté de nombreuses erreurs auxquelles les archéologues, les historiens et les ethnographes auront beaucoup à reprendre, des hypothèses dont la hardiesse confine parfois au domaine de la fantaisie. Aussi bien ne croyons-nous pas devoir insister. Il y a là, comme l'on dit en droit pénal, une tentative qui n'a manqué son effet que par des circonstances indépendantes de la volonté de son auteur. Seulement, si la loi criminelle se montre rigoureuse jusqu'à prononcer une condamnation en pareil cas, c'est, au contraire, dans le monde plus courtois de la science, une véritable cause d'absolution pour le savant qui s'est trompé. Nous nous emparons avec empressement du privilège qu'il nous accorde et qui, en rendant moins pénible notre rôle de critique, lui permet de ne point dégénérer en celui de justicier.

X.

BULLETIN

Le Curé de campagne. Résultat d'une enquête récente, faite par Un homme d'œuvres. Paris, 8, rue François Ier, in-18 de 120 p. — Prix : 0 fr. 40.

L'Église et le peuple. *Manuel du Conférencier populaire,* par Un simple clerc. Ibid., in-18 de 80 p. — Prix : 0 fr. 40.

La question des rapports entre le clergé et le peuple préoccupe à juste titre les vrais et fervents chrétiens. Le prêtre, chez nous, a trop complètement perdu le contact de ces fortes natures qui l'effraient à tort, et que la dignité un peu compassée à laquelle on l'a formé écarte malheureusement de lui. C'est un grand dommage, car l'œuvre de l'Église a partiellement cessé de s'accomplir, les âmes se damnent, et l'impiété étend de plus en plus ses ravages. Il faut obvier à cet état de choses profondément dangereux. C'est ce qu'essaient de faire les auteurs anonymes des deux brochures dont nous parlons.

L'enquête relative au rôle du curé de campagne présente, sous la forme d'un récit, au reste fort intéressant, tout un plan d'œuvres de zèle sacerdotal, animées non par de puériles dévotions, mais par une virile et généreuse activité, toute débordante de la charité du Christ. L'enseignement qui se

dégage de ces pages est celui-ci : « Le prêtre ne doit plus se confiner dans sa sacristie. » Puisse cette règle être bien comprise, et devenir un précepte de régénération pour nos paroisses. — L'autre opuscule : *L'Église et le peuple*, a surtout pour but de répondre aux ineptes objections de la presse maçonnique. L'auteur oppose les fruits de l'action catholique aux désordres qui accompagnent fatalement le règne de l'irréligion. Le sujet traité dans ces pages est plus vaste, mais moins original que celui de la précédente brochure. G. P.

Récréations mathématiques, par M. Édouard Lucas. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de 200 p. — Prix : 6 fr. 50.

C'est une partie posthume d'un ouvrage que M. Édouard Lucas a laissé inachevé, et qui est publiée par les soins de la Société mathématique de France. Ce troisième volume renferme sept récréations dont deux, la troisième et la septième, ont été rédigées d'après les notes trouvées dans les papiers de l'auteur ; tout le reste était complètement écrit par lui. MM. Delannoy, C.-A. Laisant et E. Lemoine, qui s'occupent de la publication de cet ouvrage, annoncent un quatrième volume entièrement de la main de M. Lucas. Les sept récréations contenues dans le tome III sont : Le calcul sur les doigts. — Le calcul et les machines à calculer. — Le jeu du caméléon et le jeu des jonctions de points. — Le jeu militaire et la prise de la Bastille. — La patte d'oie et le fer à cheval. — Le jeu américain et amusements par les jetons. — L'étoile nationale et les jeux de rouge et noire.

Ces récréations très intéressantes exigent quelquefois un effort et une application qui ne les rendent abordables qu'aux esprits sérieux ; les jeux qu'elles indiquent en assez grand nombre prêtent, à peu d'exceptions près, à une foule de combinaisons, et demandent une véritable étude ; aussi ce livre ne justifiera-t-il son titre qu'aux yeux des mathématiciens. On trouve à la fin de ce volume une note curieuse sur le jeu de rouge et noire, et une série de tableaux établis au sujet du Bac-Diff par M. le colonel d'artillerie Ch. Moreau. H. C.

Mes trucs, par Dicksonn. Paris, Jouvet, 1893, in-18 de 214 p. — Prix : 3 fr. 50

C'est un cours de prestidigitation à l'usage des enfants et même des grandes personnes, que M. Dicksonn a condensé dans ce volume. La première partie traite des « Expériences de salon, » et contient une série de tours nouveaux avec les renseignements détaillés sur la manière de fabriquer les accessoires, de disposer les appareils. La seconde est réservée aux « grands trucs » tels que la *Malle des Indes*, l'*Armoire aux métamorphoses*, aux phénomènes d'optique qui exigent une mise en scène trop compliquée pour être réalisée chez soi, mais qui intriguent et intéressent.

Les explications de M. Dicksonn sont sobres et simples ; les nombreuses figures intercalées dans le texte ajoutent encore à leur clarté. Le professeur d'escamotage a certainement atteint le but modeste qu'il se proposait : « Apprendre à des jeunes gens le moyen d'égayer leurs amis en se divertissant eux-mêmes. » R. L.

Cours d'exercices et de thèmes latins, disposés dans l'ordre de la grammaire latine simplifiée, par le R. P. Dom R. Boussion, ancien professeur au petit séminaire de Montmorillon. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de VII-329 p. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage peut certainement passer pour un des meilleurs du genre :

l'auteur procède avec méthode, s'efforçant de tenir perpétuellement en haleine la sagacité de l'élève : de plus il a su éviter ce défaut si commun qui consiste à imaginer des phrases sinon absurdes, du moins d'une banalité absolument désespérante, dénuées de toute signification intellectuelle ou morale. Les traits d'histoire cités sont des emprunts ou à nos saints livres ou à ce qu'offrent de plus estimable les annales des peuples païens. Maintenant veut-on toute notre pensée sur cette méthode pédagogique? Elle n'a pas nos sympathies. A ces phrases tout artificielles nous voudrions voir substituer, aussitôt que les progrès du jeune latiniste le permettent, des thèmes d'imitation dictés à l'occasion des textes classiques les plus récemment expliqués et traduits dans la classe. Dans la pratique du latin comme de toute langue, la correction est sans doute chose capitale; mais l'élève doit apprendre avec le même soin à choisir ses expressions et à construire ses phrases, ce qu'il ne peut faire qu'en s'inspirant directement de ses auteurs, exactement comme les meilleures grammaires ne sauraient dispenser d'un séjour prolongé à l'étranger quiconque veut sérieusement non pas comprendre seulement, mais encore parler et écrire avec succès n'importe quelle langue vivante. Quoique satisfaisant en général, le vocabulaire qui est à la fin du volume n'est pas irréprochable. Dans la locution *ex aere alieno laborare* la préposition est plus régulièrement supprimée. On pourrait contester avec quelque droit la traduction de « déchu » par *delapsus*, de « discussion » par *certamen*, de « nouvelles » par *nova*. L'adjectif *inobediens*, à ma connaissance, n'a pas été employé avant l'époque de saint Jérôme : enfin, à la page 285, le supin *contensum* constitue un véritable barbarisme. C. Huit.

Les Latins, par Édouard Goumy. Paris, Hachette, 1892, in-18 de III-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Goumy, en son vivant professeur de littérature latine à l'École normale supérieure, aurait-il bien osé publier lui-même les lestes, très lestes croquis que ses amis nous donnent aujourd'hui ? « Il a voulu, écrit-il dans sa préface, se donner le mélancolique plaisir de saluer d'un dernier hommage les dieux qui s'en vont. » Je le crois sincère : il regrettait les Latins, qui peuvent fournir à un homme d'esprit, qui lui avaient fourni sans doute quelques heures de lecture agréable. Seulement « l'hommage » est bien plus souvent un pied de nez qu'une génuflexion. Ce n'est pas seulement Plaute et Térence qui sont cavalièrement traités; Plaute surtout, « cet entrepreneur besogneux, bâclant à la diable des traductions qui n'ont rien d'une œuvre d'art. » Cicéron lui-même, mis bien au-dessous de Lachaud, reçoit la plus piquante volée de bois vert qu'homme politique un peu gonflé ait jamais reçue d'un journaliste parisien : pas une de ses œuvres qui échappe. Et Lucrèce ? — « Un torrent de quelque cinq ou six mille vers, — pas moins! — pour discuter des spéculations qui sont des miracles de subtilité et d'inanité; l'œuvre la plus antipoétique qu'il soit possible d'imaginer. » — Virgile a fait « de beaux vers : » c'est ce qui lui vaut de n'attraper que quelques horions. Mais M. Goumy aime peu les grands poèmes : il ne « supporte guère la poésie sous cette forme et à aussi forte dose. » Aussi toute sa tendresse est pour Catulle et Horace : à ce dernier il a consacré le plus étincelant de ses chapitres, louant non seulement son esprit, mais davantage encore son catéchisme facile, son « voltairianisme » charmant, et le proclamant en résumé « un maître excellent dans l'art de la vie. » — J'ai écrit le mot de journaliste : M. Goumy l'est en effet; et c'est certainement la plus piquante nouveauté de ce livre au fond peu nouveau,

que la verve gouailleuse et faubourienne avec laquelle il parle de sujets qu'on a coutume de voir traiter plus gravement. On jugera tout de suite de son esprit frondeur en lisant l'article du début (*Quelques mots de préface sur l'état présent de l'instruction publique*), où ce voltairien dit à notre démocratie quelques amusantes vérités à propos de l'instruction primaire, des palais scolaires, de la neutralité religieuse, de la discipline des lycées, des réformes de programmes, et de l'enseignement moderne. G. A.

Études littéraires sur le XVIe siècle, par PIERRE GAUTHIEZ. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-18 de XVIII-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un bon livre d'universitaire, comme il en paraît tous les jours : du style, de l'érudition, de perpétuels renvois à des brochures allemandes, anglaises, à des ouvrages peu ou point connus du XVIe siècle et du moyen âge, même à des manuscrits de l'Arsenal et de la Bibliothèque nationale ; l'admiration traditionnelle pour les trois grands « classiques » du XVIe siècle, Rabelais, Montaigne et Calvin, « ces pères de l'esprit français » — (des autres écrivains il n'est pas question, *de minimis....*) ; — et tout un fonds de libéralisme, de ce vieux libéralisme, aujourd'hui démodé partout ailleurs qu'à la Sorbonne, et qui va « chercher à l'école de ce XVIe siècle, plus vraiment sceptique que les autres et que le XVIIIe même, et par conséquent plus grand, l'âme de la patrie, la verve et la force gauloise, le don de voir clair, le génie de parler franc, l'indépendance de l'idée, la liberté du verbe » (p. IX).

Un ouvrage conçu dans cet esprit, et qui n'a d'ailleurs aucune prétention à apporter des faits nouveaux, ne peut forcément pas être bien riche d'idées neuves. Mais il sera utile aux candidats à la licence et à l'agrégation, qui y trouveront ce qu'il leur faut : un résumé touffu des travaux sans nombre consacrés à Montaigne et à Rabelais, à Rabelais surtout (Calvin au contraire est exécuté en trente pages) ;—l'essentiel sur chacun des chapitres obligatoires : l'homme, l'œuvre, l'esprit, la langue et le style, l'influence ; — des indications intéressantes, quoique un peu superficielles parfois, sur les questions particulières qui peuvent être posées, les théories d'éducation dans Rabelais, par exemple, ou les jugements de Montaigne sur les livres anciens ; tout cela avec des renvois très nombreux et très précis ; — enfin des développements généraux, dans la note que j'ai dite, sur le « naturalisme » de l'un, sur le « mol oreiller » de l'autre, contre le moyen âge et la scolastique, à la gloire de la Renaissance et de l'esprit français s'émancipant enfin et prenant son libre essor « grâce à ces trois prodiges, l'imprimerie, la poudre et Luther. » G. A.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Francis PARKMAN, le meilleur historien des États-Unis avec Motley, est mort le 9 novembre, à Boston. Il était né dans la même ville le 16 septembre 1823. Élevé dans la maison de son grand-père à Medford, il alla terminer ses études à l'Université Harvard. Il entreprit aussitôt après un voyage dans l'Ouest (1846), se mêla intimement à la vie des Peaux-Rouges ; il prit aussi part à la conquête du Nouveau-Mexique sous le colonel Kearney. Ses aventures lui fournirent, à son retour chez lui, la matière d'un ouvrage intéressant. En même temps il poursuivait la réalisation d'un projet qui le captivait depuis longtemps : l'histoire des conquêtes des Français dans le Nouveau Monde, de leurs établissements, de leurs efforts pour

s'y maintenir, et des luttes qui amenèrent la chute de leur domination. En sorte que la plupart des travaux de l'illustre historien ont pour nous autres Français autant d'intérêt que pour ses compatriotes. Depuis 1865, où parut: *The Pioneers of France in the New World*, jusqu'à l'année dernière, les ouvrages de M. Parkman se succédèrent régulièrement, traitant tour à tour de La Salle, des Jésuites au Nouveau Monde, de Frontenac, de l'Ancien Régime au Canada, de Montcalm. Voici la liste chronologique des œuvres de cet excellent historien : *The California and Oregon trail: being sketches of Prairie and Rocky Mountain life* (1849, in-12) ; — *History of the conspiracy of Pontiac and the war of the North American tribes against the English colonies after the conquest of Canada* (1851, in-8) ; — *Wassal Morton, a novel* (1856, in-8); — *France and England in North America I. Huguenots in Florida* ; *Samuel de Champlain* (1865, in-8) ; *II. The Jesuits in North America in the XVIIIth century* (1867, in-8) ; *III. The Discovery of the Great West* (1869, in-8) ; *IV. The Old Regime in Canada* (1874, in-8) ; *V. Count Frontenac and New France under Louis XIV* (1877, in-8) ; *VI. A half century of conflict* (1892, 2 vol. in-8); *VII. Montcalm and Wolfe* (1884, 2 vol. in-8) ;— *The Book of roses* (1866, in-8); — *Historic Handbook of the Northern tour* (1885, in-12).

— La mort du P. Alberto Guglielmotti, arrivée à Rome le 31 octobre dernier, est une perte considérable pour l'ordre des Frères Prêcheurs, pour l'Église et pour la science historique. Né à Cività-Vecchia le 4 février 1812, il n'avait que quinze ans quand il revêtit à Rome l'habit de Saint-Dominique. Il fut choisi par ses supérieurs pour enseigner la philosophie et les mathématiques ; et c'est à lui qu'on doit l'organisation du cabinet de physique de la Minerva, dont il fut recteur pendant quelque temps. Il devint ensuite bibliothécaire de la Casanatense. Ces fonctions lui laissèrent le loisir d'approfondir les travaux qui l'ont placé dans un rang fort honorable parmi les historiens. Ce fut surtout l'histoire navale qui attira son attention ; et les publications qu'il donna sur ces matières sont généralement estimées. Divers voyages qu'il entreprit, en même temps qu'ils fortifièrent sa santé, lui donnèrent de nouveaux éléments pour la composition de ses livres. Ce qui le met tout à fait hors de pair, c'est le Dictionnaire maritime et militaire et cette immense histoire de la marine pontificale tout récemment menée à bonne fin. Nous empruntons à la *Civiltà cattolica* du 18 novembre la liste de ses ouvrages : *Le Missioni cattoliche nel regno del Tunchino* (1844, in-8) ; — *Catalogo di tutti gli appartenuti alla fondazione Casanatense* (1859, in-8) ; — *I bastioni di Antonio da Sangallo per fortificare Cività-Vecchia* (1860, in-8) ; — *La Rocca d'Ostia* (1860, in-4) ; — *Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto* (1862, in-12) ; — *Delle due navi romane scolpite sul bassorilievo portuense* (1866, in-8) ; — *Storia della marina pontificia nel medio evo* (1871, 2 vol. in-12) ; — *Lettera all' arcivescovo di Lucca sopra la testa di san Tommaso* (1873, in-8); — *Iscrizione latina pel centenario dell' Aquinate* (dans la publication festivale de 1874) ; — *La Guerra dei pirati* (1876, 2 vol. in-12) ; — *Elogio del card. Mai* (1877, in-12) ; — *Storia delle fortificazioni nella spiaggia romana* (1880, 2 vol. in-12) ; — *La squadra permanente della marina romana* (1882, in-12) ; — *La squadra ausiliaria della marina romana a Candia ed alla Morea* (1883, in-12) ; — *Gli ultimi fatti della squadra romana da Corfu all' Egitto* (1884, in-12) ; — *Vocabolario marino e militare* (1889, gr. in-8) ; — *Storia della marina pontificia dal principio a noi* (1886-1893, 10 vol. in-8) ; — *Atlante delle cento tavole descritte nei dieci libri delle fortificazioni* (1893, in-fol.).

— M. Eugène Bonnemère est mort le 3 novembre, à Louerre (Maine-et-Loire), à l'âge de quatre-vingts ans. Il était né à Saumur le 20 février 1813.

Il essaya de se lancer dans le théâtre et fit représenter, en 1841, à Paris, *les Premiers Fiacres*, vaudeville en deux actes, et une féerie en cinq actes : *Micromégas*. Parti deux ans après pour la province, il continua de faire des pièces dramatiques, en même temps qu'il collaborait au *Précurseur de l'Ouest* (1843-1848). C'est alors qu'il se mit à l'étude de la vie agricole et commença les travaux qui fondèrent sa réputation. Son *Histoire des paysans*, l'un des premiers ouvrages d'ensemble consacrés à ce sujet, est de ses publications celle qui a eu le plus de succès ; elle a obtenu quatre éditions. Bien que son volume sur Louis XIV et son Histoire des Camisards aient atteint jusqu'à trois éditions, ces ouvrages ont moins d'importance, comme d'ailleurs les autres publications de M. Bonnemère, dont nous dressons ici la liste : *Les Paysans au XIXe siècle* (1847, in-8) ; — *Histoire de l'association agricole et solution pratique* (1850, in-18) ; — *Histoire des paysans depuis la fin du moyen âge jusqu'à nos jours (1200-1850)* (1856, 2 vol. in-8 ; 4e édition, 1886, 3 vol. in-12) ; — *La France sous Louis XIV (1643-1715)* (1864, 2 vol. in-8 ; 3e édition, 1889, 2 vol. in-12) ; — *La Vendée en 1793* (1866, in-12) ; — *Le Roman de l'avenir* (1867, in-12) ; — *Louis Hubert, mémoires d'un curé vendéen* (1868, in-12) ; — *Les Déclassées* (1869, in-12) ; — *Études historiques saumuroises. La Conspiration Berton. Le Héros du 14 juillet 1789. Madame Dacier* (1869, in-12) ;—*Histoire des Camisards* (1869, in-12) ;— *La Commune agricole* (1872, in-32) ; — *Les Paysans avant 89* (1872, in-18) ;— *Histoire de la Jacquerie* (1873, in-32) ; — *Le Maître d'école* (1873, in-18) ; — *Histoire populaire de la France* (1874-1879, 3 vol. in-32) ; — *L'Ame et ses manifestations à travers l'histoire* (1881, in-12) ; — *Histoire de quatre paysans : le grand Ferré, Lèbre, Jean Cavalier, Roland Laporte* (1881, in-32) ;— *La Prise de la Bastille* (1881, in-32) ; — *Hier et aujourd'hui ; les habitants des campagnes* (1882, in-12) ; — *Les Guerres de la Vendée* (1884, gr. in-8) ; — *Histoire des guerres de religion, XVIe siècle* (1886, gr. in-8).

— Nous tenons encore à donner une mention spéciale à M. Hyacinthe-Camille-Spiro-François de Paule de LA MOTTE-ANGO, marquis DE FLERS, mort à Paris à cinquante-sept ans, le 2 novembre. Il s'était révélé, dans ces derniers temps, un élégant écrivain par un ouvrage sur *le Comte de Paris* (1888, in-8), suivi bientôt d'une histoire anecdotique de *Louis-Philippe Ier* (1891, in-8). Sa famille se propose de publier un volume de *Pages d'histoire*, qu'il laisse achevé en manuscrit.

— On annonce encore la mort : de M. Armand-Michel D'ABBADIE D'ARRAST, qui explora l'Abyssinie en compagnie de son frère, aujourd'hui membre de l'Institut, mort le 13 novembre ; — de M. le docteur BENOIT, doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, mort à quatre-vingt-un ans, le 6 novembre ; — de M. le docteur BONNET DE MALHERBE, collaborateur du *Figaro*, à qui l'on doit, sous le pseudonyme de Joseph d'Arçay, des *Indiscrétions contemporaines*, et des *Notes sur M. Thiers*, mort en octobre, à Chang-Haï, âgé de quatre-vingt-quatre ans ; — de M. Ernest CAHEN, professeur adjoint au Conservatoire de musique, mort le 9 novembre, à soixante-cinq ans ;—de M. le docteur Jules CHABRY, sous-chef des travaux à l'Institut Pasteur, qui laisse quelques études intéressantes, mort le 24 novembre, à Roanne ; — de M. CHAMBRELENT, sénateur, membre de l'Académie des sciences, à qui l'on doit le reboisement de la Sologne et celui des Landes, et dont les mémoires assez nombreux ont presque tous paru dans les *Annales des ponts et chaussées* et dans des revues agricoles, mort le 13 novembre, âgé de soixante-seize ans ; — de M. le docteur ETOC-DEMAZY, membre correspondant de l'Académie de médecine, ancien médecin en chef de l'asile des aliénés de la Sarthe, mort au Mans, le 15 novembre, à quatre-vingt-huit ans ;—de M. Al-

fred DE FROIDEFOND, vice-président honoraire de la Société historique et archéologique du Périgord, mort à quatre-vingts ans, le 9 novembre, à Périgueux ; — de M. Hermann HIRSCH, publiciste, dont on estime la traduction de *Nathan le Sage* de Lessing, mort le 8 novembre, à soixante-sept ans ; — de M. Paul JOUSSELIN, président de la Société des ingénieurs civils de France, qui fut chargé, à l'exposition de 1889, d'installer la section des chemins de fer, mort à soixante-trois ans, le 14 novembre ; — de M. Pierre LAFITTE, professeur d'histoire générale des sciences au Collège de France, qui se donnait comme le représentant en France du positivisme, mort le 6 novembre, âgé de soixante-dix ans ; — de M. le docteur LEFORT, chirurgien, vice-président de l'Académie de médecine, mort à Brion (Loiret), dans les derniers jours d'octobre ; — de M. l'abbé LE FOURNIER, curé de Clinchamps-sur-Orne, membre du comité permanent de la Société française d'archéologie à Caen, auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons l'*Histoire de Notre-Dame-du-Val*, mort le 6 novembre, à soixante-seize ans ; — de M. Jules-Henri LECLERCQ DE LA PRAIRIE, fondateur et ancien président de la Société d'archéologie de Soissons, dans le *Bulletin* de laquelle il a publié beaucoup de mémoires, auteur de la statistique archéologique de l'arrondissement de Soissons, mort dans cette ville, le 28 octobre, dans sa quatre-vingt-unième année ; — de M. le comte DE NEUVILLE, poète amateur, mort à Montivillers (Somme), le 9 novembre ;—de M. PETIT-MANGIN, ancien rédacteur en chef du *Journal de Chartres*, mort à soixante-quatre ans, le 8 novembre, à Chartres ; — de M. Edmond RENAUDIN, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, auteur de travaux sur l'histoire de Paris, mort en novembre, à soixante ans ;—de Mme Jules SAMSON, née Toussaint, à laquelle on doit plusieurs ouvrages, morte le 26 novembre, à Enghien ;—de M. Henri VINCENT, tour à tour directeur de journaux dauphinois, puis secrétaire de rédaction de la *Patrie*, mort à quarante-huit ans, à New-York, en novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. August-Karl-Edouard BALDAMUS, ornithologue, mort à Wolfenbuttel, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 31 octobre ; — de M. J.-G. BARFORD, connu par des recherches de chimie physiologique ; — de M. George BENNETT, l'auteur estimé de *Wandering in New South Wales*, mort à quatre-vingt-dix ans, à Sydney ; — de M. BOEHM, dont on cite divers travaux sur la musique religieuse, mort le 8 novembre, à Vienne, âgé de cinquante-deux ans ; — de M. Auguste BOUVIER, professeur à la Faculté de théologie protestante de Genève, auteur de nombreux traités et opuscules, mort à soixante-sept ans, le 3 novembre ;—de sir Andrew CLARK, président du Royal college of Physicians, à qui ses ouvrages, notamment sur les maladies de poitrine, ont fait une réputation européenne et valu le titre de baronnet (1883), mort le 6 novembre, âgé de soixante-sept ans ; — de M. Matthew CLODE, dont on estime particulièrement *The Military Forces of the Crown* et *Memorials of the Guild of Merchant taylors ;* — de M. Charles F. DEEMS, théologien méthodiste, collaborateur du *Sunday Magazine*, mort à soixante-treize ans, à New-York ; — de M. R. DOHME, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts de Berlin, auteur de remarquables ouvrages, parmi lesquels il suffira de rappeler la collection intitulée *Kunst und Künstler des Mittelalters und der Neuzeit, Barock und Rococo Architectur, Möbel aus den Königlichen Schlössern zu Berlin und Postdam*, mort à Constance, le 11 novembre, âgé de quarante-neuf ans ; — de M. Fr.-Wilhelm DÖRPFELD, mort à Ronsdorf, à soixante-dix ans, le 27 octobre ; — de M. Fr. FALK, privatdocent pour la physique à l'Université de Berlin, mort le 18 octobre ; — du R. P. Secondo FRANCO, l'un des rédacteurs de la *Civiltà cattolica*,

et l'un des meilleurs orateurs de la chaire qu'ait produits l'Italie contemporaine, mort le 13 novembre, à Turin ; — de M. H.-A. Hagen, excellent entomologiste américain, qui a publié plus de quarante ouvrages estimés, mort à New-York ; — de M. Kettlewell, l'un des champions de l'attribution de l'*Imitation* à Thomas à Kempis, auteur, entre autres ouvrages, de *Thomas à Kempis and the brothers of the common life ;* — de Mme Menessier-Nodier, à laquelle on doit une *Vie de Charles Nodier ;* — du R. P. J. Morris, S. J., biographe de S. Thomas de Cantorbéry, mort en novembre ; — de M. Fr. Narr, professeur de physique à l'Université de Munich, mort le 7 octobre, âgé de quarante-neuf ans ; — de M. Fr.-Wilhelm Pfeiffer, professeur de philologie germanique à l'Université de Kiel, mort à Fribourg, le 3 novembre ; — de M. Giovanni Puccini, écrivain italien, mort le 9 octobre, à cinquante-deux ans ; — de M. Anton Reinwart, professeur de théologie à l'Université de Prague, mort à soixante et onze ans, le 5 octobre ; — de M. Alfred Rimmer, archéologue anglais, dont on prise fort les publications, parmi lesquelles nous citerons : *Ancient stone crosses of England* (1875) ; *Pleasant Spots about Oxford* (1879) ; *Our Old Country towns* (1881), mort en novembre ; — de M. R. Roepell, professeur d'histoire à l'Université de Breslau, connu par ses recherches sur l'histoire polonaise, mort le 4 novembre, à quatre-vingt-cinq ans ; — de M. le sénateur Arcangelo Scacchi, qui s'est acquis par ses travaux de la notoriété dans le monde des géologues et des minéralogistes, mort en novembre, à Naples, à soixante-quatorze ans ; — de M. Léonard Berton Seeley, professeur à l'Université d'Oxford, auteur d'une bonne édition d'Euclide, et, entre autres publications, d'un ouvrage important sur Horace Walpole, mort le 30 octobre ; — de M. Pierre Iltich Tchaikovsky, le célèbre compositeur russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 5 novembre ; — de M. de Tcherbanne, correspondant à Paris de la *Gazette de Moscou*, mort le 13 novembre ; — de M. Étienne-Michel Van Kempen, professeur à la Faculté de médecine de Louvain, anatomiste remarquable, mort le 26 septembre, à soixante-dix-neuf ans.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 16 novembre, sous la présidence de M. François Coppée, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu. Auparavant M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a lu le rapport sur les concours littéraires. Voici la liste des prix décernés :

Prix de poésie : N'a pas été décerné.

Prix Archon-Despérouses : 6,000 fr. à M. J.-M. de Hérédia, *Les Trophées ;* 2,000 fr. à M. André Lemoyne, *Fleurs du soir ;* trois prix de 1,000 fr. à MM. Robert de Bonnières, *Contes à la reine ;* Charles Grandmougin, *le Christ*, et V.-L. Adam, *les Heures calmes ;* deux prix de 500 fr. à M. A. Le Braz, *la Chanson de Bretagne*, et à Mme Mesureur, *Rimes roses ;* mention honorable : M. G. Armelin, *la Gloire des vaincus.*

Prix Gobert. — Grand prix : M. Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre ;* second prix : M. Marion, *Machault d'Arnouville, contrôleur général.*

Prix Thérouanne. — Un prix de 1,500 fr. à M. Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France* ; deux prix de 1,000 fr. à MM. Bournon, *la Bastille*, et Kaliszewski, *le Roman d'une impératrice ;* 500 fr. à M. Maurice Jollivet, *la Révolution française en Corse.*

Prix Guizot : M. Joseph Fabre, *le Mois de Jeanne d'Arc.*

Prix Halphen : M. Lucien Perey, *Un petit-neveu de Mazarin, le duc de Nivernais.*

Prix Bordin. — Trois prix de 1,000 fr. à MM. le comte de Moüy, *l'Ambassade du duc de Créqui ;* Ch. Bordier, *Paul Rabaut, ses lettres à Antoine Court*, et Ch. Lenthéric, *Le Rhône, histoire d'un fleuve.*

Prix Marcellin Guérin. — Deux prix de 1,500 fr. à MM. Paul-Decharme, *Euripide et l'esprit de son théâtre*, et G. Séailles, *Léonard de Vinci ;* deux prix de 1,000 fr. à MM. Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*, et Victor Fournel, *le Théâtre au XVIIe siècle ;* une mention honorable : M. Bérard des Glajeux, *Souvenirs d'un président d'assises ;* une médaille d'or spéciale est attribuée aux *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.*

Prix Langlois. — Un prix de 1,000 fr. à M. Daniel Lesueur pour sa traduction des *Œuvres de lord Byron*, et 500 fr. à M. J. Dupuis pour sa traduction du livre de *Théon de Smyrne.*

Prix Jules Janin. — Un prix de 2,000 fr. à MM. E. et R. Pessonneaux, pour leur traduction des œuvres de Cicéron, et deux prix de 500 fr. à M. Justin Bellanger pour sa traduction de la Guerre des Gaules, et à M. H. Ferté, pour celle des différentes œuvres pédagogiques des Pères de la Compagnie de Jésus au XVIIIe siècle.

Prix Kastner-Boursault : M. Joseph Hermann, *Étude sur le poète Boursault ;* mention honorable : M. Aug. Devaux.

Prix Toirac. — Un prix de 4,000 fr. à M. Jean Richepin, *Par le glaive ;* deux prix de 500 fr. à MM. Georges Monval, *Lettres d'Adrienne Lecouvreur*, et Soubies, *Almanach des spectacles.*

Prix Monbinne. — Partagé par portions égales entre MM. de Lauzières de Thémines, Frédéric Béchard et Charles Simond.

Prix de Jouy. — Un prix de 1,000 fr. à M. Ph. de Massa, *Zibeline* ; un autre de 500 fr. à M. Vigné d'Octon, *le Roman d'un timide.*

Concours Montyon. — Deux prix de 1,500 fr. à MM. Alfred Rébelliau, *Bossuet, historien du protestantisme*, et de Varigny, *Nouvelle Géographie moderne ;* — douze prix de 1,000 fr. à MM. Gaston Deschamps, *la Grèce d'aujourd'hui*, René Bazin, *la Sicile*, Ém. Chabran, *De Barcelonnette au Mexique*, Eug. Mouton, *Aventures de Joël Kerbabu*, Ferd. Dreyfus, *l'Arbitrage international*, Weil, *la Campagne de 1814*, Mme Mary Summer, *Aventures de la princesse Soundari*, Mme la baronne Double, *Josette*, MM. Ch. de Berkeley, *Journal de Mlle de Sommers*, G. Franay, *Mon chevalier*, G. Le Goffîe, *le Crucifié de Keralies*, et Louis Mainard, *l'Héritage de Marie Noël ;* — huit prix de 500 fr. à MM. l'abbé Delfour, *la Bible dans Racine*, C. Jullian, *Gallia*, Ch. Richet, *Pour les grands et pour les petits*, Fréd. Bataille, *Fables de l'école et de la jeunesse*, A. Verley, *Une Perfection*, Fréd. Dillaye, *Les Étapes du cirque Zoulof*, A. Conteaux, *Chez les bêtes*, et ***, *Adieu, Jean !*

Prix Saintour. — Partagé entre MM. André Saglio, *Maisons d'hommes célèbres*, et G. de Raimes, *Soldats de France.*

Prix Lambert. — Un prix de 600 fr. à M. R. Vallier, *Guillemette*, et deux de 500 fr. à MM. Pierre Maël, *Sauveteur*, et Théod. Véron, pour l'ensemble de ses travaux littéraires.

Prix Jules Favre. — Un prix de 800 fr. à Mme Camus Buffet, *les Femmes du Taciturne ;* un de 500 fr. à Mme Colomb, pour l'ensemble de ses romans, et une mention honorable à Mme François Casalé, *Neiges d'avril.*

Prix Vitet : M. Guy de Maupassant.

Académie des beaux-arts. — L'Académie a tenu, le samedi 4 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Gérôme. Après le discours du président, M. le comte Delaborde, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les œuvres du graveur Henriquel. La séance s'est terminée par l'exécution de la cantate couronnée, dont le sujet était *Antigone.* Voici les principaux prix décernés :

Peinture. — Premier grand prix : M. Mitrecey ; premier second grand prix : M. Trigoulet ; deuxième second grand prix : M. Charbonneau.

Sculpture. — Premier grand prix : M. Octobre; premier second grand prix : M. Desruelles; deuxième second grand prix : M. Lemarquier.

Architecture. — Premier grand prix : M. Chaussemiche; premier second grand prix : M. Dusart; deuxième second grand prix : M. Recoura.

Gravure en médailles. — Premier grand prix : M. Coudray; premier second grand prix : M. Reynaud ; deuxième second grand prix : M. Dupré.

Composition musicale. — Premier grand prix : M. Bloch; premier grand prix pour 1892 : M. Busser; premier second grand prix : M. Levadé; mention honorable : M. Bonval.

Prix Leprince : MM. Mitrecey, Octobre, Chaussemiche et Coudray.

Prix Deschaumes : M. Gargill.

Prix Maillé-La-Tour-Landry : M. Delépine.

Prix Bordin : M. Raoul Rosières.

Prix Trémond : MM. Buffet, Carli et Canoby.

Prix Rossini : M. Hirschmann.

Fondation Pigny : M. Dusart.

Prix Brizard : M. Rudaux.

Prix Eugène Piot : M. Jouve.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a procédé, le 25 novembre, à l'élection d'un membre titulaire dans la section de législation en remplacement de M. de Parieu, décédé. M. Lyon-Caen a été élu par 23 voix contre 6 à M. Ducrocq, 3 à M. Crépon, et 2 à M. Humbert.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 novembre, M. Foucart a continué la lecture de son mémoire sur les mystères d'Éleusis, et M. Casati a communiqué une étude sur un point de droit étrusque. — Dans celle du 10 novembre, après la continuation de la lecture de M. Foucart, M. de la Blanchère a entretenu l'Académie de douze stèles votives du musée du Bardo.—Le 17 novembre, M. Foucart a achevé sa lecture; puis M. Philippe Berger a communiqué la traduction d'une inscription phénicienne de l'île de Chypre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 11 novembre, M. Louis Legrand a lu un mémoire sur la conférence de droit international privé qui a eu lieu à la Haye, au mois de septembre dernier. M. Levasseur a ensuite entretenu ses collègues du récent voyage qu'il a fait aux États-Unis. — Le 25 novembre, l'Académie a entendu la lecture d'un travail de M. des Cilleuls intitulé : *Les Associations professionnelles et les physiocrates.*

Almanachs. — Encore une feuille arrachée à notre calendrier, une année passée, bien des illusions perdues, bien des espoirs retrouvés.... et de nombreux almanachs à signaler en courant. — Le premier de tous est l'*Almanach catholique de France,* qu'édite pour la quinzième année la maison Desclée, de Brouwer et Cie (Prix : 5 fr.). Il y a là d'admirables chromos, de jolies histoires, des vers, et, comme tous les ans, de charmante musique. Il faut cependant noter le résumé politique, qui est fait avec le plus d'impartialité possible, quoique dans le ton républicain catholique. Le *Grand Almanach français illustré,* que nous devons à la maison Delagrave, est toujours un trésor d'histoires amusantes et de jolies gravures ; néanmoins bien des familles catholiques ne l'admettraient pas sur leur table (voir 27 janvier, 17 février, 1er juin, etc.). Qu'on nous pardonne cette sévérité, mais nous avons le culte du proverbe latin : *Maxima debetur puero reverentia.* Ces deux almanachs sont hors de pair. Après eux viennent l'*Almanach récréatif et anecdotique* (Nancy, Pierron et Hozé), excellent comme texte et comme gravures; l'*Almanach pour tous* (Desclée), bon; l'*Almanach*

illustré des familles (même éditeur), très joli; le *Grand Almanach de la famille* (Nancy, Pierron et Hozé, 0,50), qui est une édition lorraine du précédent; l'*Almanach des familles chrétiennes* (Einsiedeln, Benziger; Paris, Vic et Amat), toujours remarquable par ses gravures, mais souvent, trop souvent suisse par son style. L'*Almanach de la mode illustrée* (Paris, Didot; 1 fr.) convient aux jeunes femmes mondaines. — Passons aux almanachs destinés à la jeunesse. La maison Saint-Joseph nous envoie de Lille l'*Almanach de la jeunesse chrétienne*, rempli de bonnes intentions. La *Jeune fille chrétienne* trouvera un almanach exquis chez Desclée; et si elle est *Enfant de Marie*, un almanach spécial lui fera connaître tous les pèlerinages de France. A elle aussi de tenir le *Mémorial*, qui se trouve dans l'*Almanach de l'Assomption* (Nancy, E. Le Chevallier; 0,50). Les enfants ont un *Almanach populaire* édité par la maison Desclée, et un autre *Almanach* plus élégant, qui fait le bonheur des petits sportsmen. Aux écoliers sont destinés deux almanachs, l'un édité par la Société de Saint-Vincent de Paul, 8, rue de Furstenberg; l'autre par le courageux abbé Bonnot, 59, rue Violet. L'éditeur Henri Gautier a publié la cinquième année de l'*Almanach des enfants de chœur*, qui est parfait. Lire notamment l'étude sur le rit grec. L'Œuvre d'Auteuil continue son excellent *Almanach illustré de la première communion et de la persévérance*. L'*Almanach du travailleur* est édité par Pierron et Hozé à Nancy; l'*Almanach de la France rurale* est rempli de renseignements utiles (Paris, H. Gautier; 0,50); l'*Almanach du laboureur* en a aussi quelques-uns (rue Furstenberg); l'*Almanach des chaumières*, irréprochable comme texte, a des gravures un peu mondaines pour les chaumières (H. Gautier; 0,50); *Le Cultivateur et le Vigneron* (Nancy, Pierron et Hozé) parle trop peu de vignes. Observation analogue à faire à l'*Almanach de l'Atelier* (6, rue Furstenberg), où l'on trouve beaucoup d'histoires, mais pas assez de renseignements utiles. Sur le titre de l'*Ouvrier* (H. Gautier; 0,50), il y a bien un forgeron, mais les histoires sont bien mondaines (p. 85). Je préfère *le Soldat* (Paris, Retaux; 0,25) et surtout le *Jean Bart* pour *les gens de mer* (Paris, 6, rue Furstenberg), qui est très approprié. Qui de nous, pendant l'hiver, ne lit *le Coin du feu* (Paris, 6, rue Furstenberg)? On pourra y ajouter l'*Almanach du Foyer* (Nancy, Pierron et Hozé; 0,30); l'*Almanach des Veillées d'hiver* (mêmes éditeurs; 0,25); mais surtout l'*Almanach des Missions* (Delhomme et Briguet; 0,50), si curieux et si intéressant, et qui complète bien le *Petit Almanach de la Propagation de la foi* (mêmes éditeurs; 0,20). L'*Almanach de la France illustrée* est rempli de portraits intéressants. Quelques jolies scènes en tête des mois. L'*Almanach de Jeanne d'Arc* (Nancy, Pierron et Hozé) ne nous parle que bien peu de la sainte lorraine. Au contraire, M. d'Héricault consacre d'excellentes et nombreuses pages à la Révolution (Paris, Gaume). Nous avons réservé pour la fin l'*Almanach sans pareil* (Nancy, Pierron et Hozé; 0,15) qui donne chaque jour de l'année un pronostic de température à vérifier!

Rien de nouveau sous le soleil de décembre, cette année, que l'Almanach Hachette, dont nous allons parler, et la transformation de l'*Almanach du bon Français*, édité par la Société bibliographique et ramené au prix de 10 cent. Cette publication essentiellement populaire peut se vanter de répondre parfaitement à son titre; ce qui, malheureusement, n'est pas du tout commun.

L'*Almanach Hachette* s'est intitulé, lui : *Petite Encyclopédie de la vie populaire* (Prix : 1 fr. 50). Il faudrait une grande page d'analyse pour en énumérer toutes les ressources si variées et si diverses. Au haut de la couverture, il y a même un rappel de l'année russe; au dos, un fragment de mètre et une table de multiplication. Puis on trouve des pages blanches destinées à la famille, et que remplira la fille aînée ou le vieux grand-père; une prédiction de

l'avenir, extraite des meilleurs auteurs de notre temps et en première ligne du pape Léon XIII; des cartes célestes (une invention), de la grammaire, du blason, de la cuisine, des sciences, de la médecine, de la bourse, du droit, de la chiromancie, de la phrénologie, etc., des voyages, de la monnaie, etc., etc. : tout y est. Tout, tellement tout qu'avec un format aussi petit, les yeux ont parfois besoin de lunettes, et dans les comptes quotidiens il faudra de fines plumes. Certes s'il n'est pas essentiellement chrétien, cet almanach n'a pas négligé la religion, qu'il a même placée en premier lieu; et la politique est si absente qu'on pourrait ne pas reconnaître la République qui est sur la couverture.

Parmi les feuilles à effeuiller, nous avons trouvé de jolies productions de la maison Desclée : *le Calendrier mignon*, qui mérite bien son nom, *le Calendrier des éphémérides*, *le Calendrier littéraire*, où l'on trouve vers et prose, *le Calendrier des maximes tirées de l'Écriture sainte*, *le Calendrier de l'Imitation de Jésus-Christ* (à Auteuil, chez l'abbé Roussel), *le Calendrier de la Vie des saints*, et celui de *S. Jean Berchmans* (maison Desclée), et enfin une nouveauté, *le Calendrier des Enfants de Marie* (Vic et Amat), que toute mère pieuse placera dans la chambre de sa fille.

Dernières publications illustrées. — Nous avons dit, à la fin de notre article *Récentes publications illustrées*, que divers ouvrages, tardivement déposés à nos bureaux, ne pourraient être présentés à nos lecteurs que par une simple mention. Voici ces ouvrages, desquels nous rendrons compte incessamment : *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. VI. *La Grèce primitive; l'Art mycénien*, par Georges Perrot et Charles Chipiez (Paris, Hachette, gr. in-8 contenant 12 planches en noir, 8 pl. en couleurs et 400 grav. Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.).—*Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les hommes*. T. XIX. *L'Amérique du Sud. L'Amazonie et la Plata* (Paris, Hachette, gr. in-8 contenant 4 cartes en couleurs, 70 cartes dans le texte et 70 grav. sur bois. Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.). — *Zigzags en Bretagne*, par H. et G. Dubouchet (Paris, Lethielleux, 1894, in-4 de 548 p., avec nombr. illustr. Broché, 18 fr.; relié, 28 fr.). — *La Femme à Paris. Nos contemporaines, notes sur les Parisiennes de ce temps dans leurs milieux, états et conditions*, par Octave Uzanne (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1894, gr. in-8 de vi-328 p., illustr. de Pierre Vidal. Broché, 45 fr.; relié, 55 fr.). — *Gloires et souvenirs militaires*, par Charles Bigot (Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de viii-272 p., illustré de 24 pl. hors texte, tirées en couleurs. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr.). — *Toulon-Paris. Les Marins russes en France*, par Marius Vachon (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, in-4 de 200 p., enrichis de 100 dessins et de 20 planches hors texte. Broché, 7 fr. ; cartonné, 10 fr.). — *Le Mariage du fils Grandsire*, par Marguerite Poradowska (Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de 285 p., avec illustr. de Tofani. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr.). — *Vingt jours dans le Nouveau Monde*, par Octave Uzanne (Paris, May et Motteroz, s. d. (1893), album oblong de 214 p., avec 175 illustr. d'après nature. Cartonné, 5 fr.). — *La France en bicyclette. Étapes d'un touriste de Paris à Grenoble et Marseille*, par Jean Bertot (Paris, May et Motteroz, 1894, in-18 de 411 p., illustré de 40 reproductions par Le Riverend, et de dessins par Gaston Bussière. Broché, 3 fr. 50).—*Cœurs purs*, par Lud. Soubrier (Paris, Tolra, s. d. (1893), in-8 de 376 p., avec illustr. de J. Maurel. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr.). — *Braves enfants*, par Lud. Briault (Paris, Tolra, s. d. (1893), in-8 de 348 p., avec illustr. de E. Bouard. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr.).—*Les Caricatures sur l'alliance franco-russe*, par John Grand-Carteret (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893), in-8 de 89 p., illustré de 88 reprod. de caricatures françaises et étrangères. Broché, 1 fr. 50).

Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Dictionnaire de la Bible (*F. Vigouroux*). Fasc. III. Animaux-Archéologie. Fasc. IV. Archéologie-Athènes. 528
Traité d'allégorie scripturale (*Prosper Le Blanc d'Ambonne*). 129
Les Mythes de la Bible (*Émile Ferrière*). 131
Contes chrétiens. Les Disciples d'Emmaüs, ou les Étapes d'une conversion (*T. de Wyzewa*). 132
De Bibliorum sacrorum Vulgatae editionis graecitate (*G.-A. Saalfeld*) . 132
Le Génie d'Israël (*Athanase Ollivier*). Histoire et législation, Poésie, Éloquence. 133
Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée, histoire sainte et histoire de l'Église divisées par périodes et par siècles (*C.-J.-A. Colin*) . 134
Le Paradis terrestre et la race nègre devant la science (*l'abbé Dessailly*). 326
Les Sciences modernes en regard de la Genèse et de Moïse (*J.-G. Van Zerbroek*) 327
Steinschrift und Bibelwort (*Heinrich Brugsch*). 327
Genesis printed in colors, showing the original sources from which it is supposed to have been compiled, with an Introduction (*Edwin Cone Bissell*) 135
Die Psalmen nach dem Urtexte übersetzt und erklärt (*P. Friederich Raffl*). Psal. 107-150 328
Die Psalmen der Vulgata übersetzt und nach dem Literalsinn erklärt (*Gottfried Hoberg*). 329
Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu (*L.-Cl. Fillion*). 329
Le Cantique des Cantiques, chant inspiré de Salomon sur l'hyménée du Verbe éternel avec la nature humaine dans l'Incarnation, paraphrase (*l'abbé J.-M. Boileau*). 330
Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré du roi Salomon sur le souverain bien, paraphrase (*l'abbé J.-M. Boileau*) 330
Les Prophètes (*James Darmesteter*) 331
Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel (*le cardinal Meignan*) 331
Le Livre d'Hénoch, fragments grecs découverts à Akhmim (Haute-Égypte), publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés par *Adolphe Lods*. 40
Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum (*J. Knabenbauer*). (Cursus Scripturae Sacrae). 331
Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue topographique, exégétique et mystique (*l'abbé Candellier*) 332
La Tragédie du Calvaire (*l'abbé Henry Bolo*). 333
Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus (*Adolf Harnack*). Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (*Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack*). 38
Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt ad fidem Codicis in Ægypto nuper inventi, edidit cum latina versione et dissertatione critica (*Adolphe Lods*) 39
Le Manuscrit d'Akhmim et les écrits inédits de saint Pierre (*le R. P. Dom Fernand Cabrol*). 333
Récits bibliques, abrégés à l'usage des classes inférieures des écoles catholiques. Trad. de l'allemand par l'abbé *A. Boué* 524

Patrologie. Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, trad. du grec par *Mgr Darboy* 407
Der Augustinismus. Eine Studie (*P. Odilo Rottmanner*) 72

Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonensis, de sacro-sancto corporis Domini sacramento sermones.... (*G. Jacob*) 136

Théologie dogmatique. Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève et docteur de l'Église. T. II. Défense de l'étendard de la Croix 405
Lettres apostoliques de Sa Sainteté Léon XIII. Encycliques, brefs, etc. 529
Entstehung und erste Entwicklung der Katechismen des seligen Petrus Canisius (*Otto Braunsberger*). 271
Entre un croyant et un incroyant (*Art. Bonnot*). 409
De Cooperatione Dei cum omni natura creata praesertim libera (*le R. P. Frins*) 48
L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin (*le R. P. Berthier*) 49
Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII Jahrhunderts. Herausgegeben von *Dr Clemens Bäumker* 72

Théologie morale. Theologia moralis per modum conferentiarum (*P. B. Elbel*). Novis curis edidit *P. F. Bierbaum*. 231

Théologie parénétique et Éloquence sacrée. Œuvres du cardinal Mermillod, ancien évêque de Genève, évêque de Lausanne et de Genève, recueillies et mises en ordre par le *R. P. Alexandre Grospellier*. Éloges et oraisons funèbres. 137
Œuvres oratoires de l'abbé *B.-J. Vittault*. 410
Manuel oratoire des pasteurs et des prédicateurs d'après Bourdaloue (*le chanoine E. Guers*). 411
La Prédication populaire d'après les Pères, les docteurs et les saints (*l'abbé J. Pailler*) 411
L'Église et le peuple. Manuel du Conférencier populaire, par Un simple clerc. 545
A Course of Lenten Sermons on the sacred Passion and death of our Lord and Saviour Jesus Christ (*R. P. Sabela*). 267
Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge (*l'abbé J. Guillermin*). 414

Théologie ascétique. Ouvrages de piété. Pratique des vertus. Méthode pour travailler à la perfection au moyen d'un aperçu de vertu chaque jour (*le P. F. Bouchage*) 519
La Parole intérieure et l'âme (*le Dr Netter*) 200
Le Discernement des esprits (*le P. Scaramelli*). Trad. de l'italien par *M. A. Brassevin* 408
La Mystique de saint Jean de la Croix (*le P. Aug. Poulain*) 362
S. Fidelis a Sigmaringa. Exercitia seraphicae devotionis cum appendice orationum ac benedictionum, edidit *P. Michael Hetzenauher* . . . 526
Traité de l'oraison mentale, suivi de soixante considérations, d'après le Vénérable *Sarnelli (l'auteur du Chrétien sanctifié)* 521
Les Soliloques de saint Augustin, ou Entretiens de l'âme avec Dieu. Trad. par le *P. Laurent*. 523
Méditations de saint Augustin. Trad. du *P. Laurent* 523
Le Règne social de Jésus-Christ (*le R. P. Delaporte*). 408
Vie de N.-S. Jésus-Christ en 50 tableaux commentés par l'abbé *Ph. Mazoyer* 507
Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*le P. Meschler*) trad. de l'allemand par *l'abbé Mazoyer* 412
Quelques fleurs du parterre évangélique d'après la doctrine de saint François de Sales et d'autres auteurs ascétiques (*l'auteur de la nouvelle Histoire de saint Augustin*). 524
Les Gauloises et les Gaulois à la Passion de Jésus (*l'abbé Henry Bolo*). 521
Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile. Lectures évangéliques pour le mois du Sacré-Cœur (*le P. D.-A. Mortier*). . . . 527
Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et la théologie (*le P. J.-B. Terrien*). 413
Amour, paix et joie. Mois du Sacré-Cœur d'après sainte Gertrude (*le P. André Prévot*) 527
Jésus et la sainte Mort (*le P. J. Servière*) 413
Vie de la Sainte Vierge en 50 tableaux commentés par l'abbé *Ph. Mazoyer*. 507
Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu, tirée des saintes Écritures et des témoignages des saints Pères 415

Manuel pratique des enfants de Marie à l'usage des congréganistes et autres personnes pieuses (*le P. Jules Jacques*). 525
Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie de la campagne, des ateliers, des centres ouvriers (*la comtesse Arthur de La Rochefoucauld*) 526
La Dévotion à la sainte Vierge d'après saint Alphonse de Liguori et Bossuet. Considérations sous forme de mois de Marie (*le traducteur du Vénérable Sarnelli*) 527
Courtes lectures pour le mois de Marie (*F.-I. Michel*). 527
Mois de Marie du saint Rosaire d'après l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire (*l'abbé G. de Bessonies*) 528
Marie patronne des études, ou Marie illuminatrice des intelligences (*le P. J.-E. Laborde*) 415
Petit Mois de saint Jean (*le P. Vincent Jeanroy*). 528
The Catholic Priesthood (*Rev. Michael Müller*) 232
Pour lire au foyer conjugal. Les Mariages écrits au ciel (*l'abbé Henry Bolo*). 424
Mission de la femme chrétienne dans le monde (*Mgr Mermillod*). . . 406
Les Agonies du cœur (*l'abbé Henry Bolo*) 521
Nos Morts. Consolations chrétiennes (*l'abbé L. Roger*). 522

Liturgie. L'Année chrétienne, ou Considérations sur les principales fêtes du cycle liturgique (*Sarda y Salvany*). Trad. de l'espagnol par l'abbé *Thiveaut* 524
Fêtes chrétiennes. Historique, considérations, traits édifiants (*S. Constans*). 523
Praeparatio ad missam et gratiarum actio post missam. Accedunt tum aliae preces tum formulae.... 526
Repertorium hymnologicum; catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours (*le chanoine Ul. Chevalier*). T. Ier (A.-K). 137
Hymnarium quotidianum B. M. V., ex hymnis medii aevi comparatum cura et studio *R. P. Ragey*. 335

Mélanges. Diccionario de ciencias ecclesiasticas (*Dr D. Niceto Alonzo Perujo y Dr D. Juan Perez Angulo*) 43
Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, theologos exhibens qui inde a Concilio Tridentino floruerent, aetate, natione, disciplinis distinctos. T. II. Edidit et commentariis auxit *H. Hurter* . . 135
L'Eglise et ses bienfaits (*Michel Le Rocharet*). 72
Les Grands Séminaires. Essai sur la méthode des études ecclésiatiques en France (*J.-B. Aubry*) 40
Séminaires et séminaristes (*A. de Sylvia*) 167
Le Curé de campagne. Résultat d'une enquête récente, faite par Un homme d'œuvres 544
Il Processo logico e storico del basso cattolicismo (*Emilio Serra Groppello*). 267
La Question des mythes (*Félix Robiou*) 130

JURISPRUDENCE

Droit international. Di una nuova denominazione del cosidetto diritto internazionale privato e de' suoi effetti fondamentali (*Eduardo Cimbali*). 324
Principes de droit international public (*Alfred Chrétien*) avec des indications bibliographiques, des notes intercalées dans le texte, etc., par *Paul Nachbaur*, 1re partie 321
L'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir (*Michel Revon*) 321
La Papauté en droit international (*Imbart-Latour*) 322
De l'Acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international (*Isidore Glard*) . 139
Droit romain. Explication élémentaire du droit romain (*Prosper Rambaud*). 323
Résumé du droit romain pour les premier et deuxième examens de licence (*le même*) 311
Cours élémentaire de droit romain contenant l'histoire du droit romain et la législation de Justinien (*P. Van Wetter*) 312
Œuvres choisies (*R. von Jhering*) trad. par *O. de Meulenaere* 312
313

Droit canonique. Lehrbuch des katholischen, orientalischen und protestantischen Kirchenrechts, mit besondere Rücksicht auf Deutschland, Oesterreich und die Schweiz (*Dr Friedrich H. Vering*). . . 45
« Tolerari potest. » De juridico valore decreti tolerantiae commentarius (*Nicolao Nilles*) 138

Droit public et constitutionnel. Traité de droit politique électoral et parlementaire (*Eugène Pierre*) 318
Jacques Bonhomme grand électeur de la République, ses intérêts, ses droits, son devoir. Dispositions légales (*A. D.*). 175
Essai de législation financière. Le Budget de la France dans le passé et dans le présent (*Emile Worms*) 319
La Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789 (*Léon Duguit*). 320
Établissement et revision des constitutions en Amérique et en Europe (*Charles Borgeaud*). 236

Droit administratif. De la Suppression par mesure disciplinaire des traitements des évêques, des curés et des desservants au point de vue légal (*Anatole Wable*) 73

Droit civil. Traités des contrats aléatoires et du mandat (*L. Guillouard*). 313
Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*) . . 314
Commentaire de la loi du 6 février 1893 sur la séparation de corps, (*Louis Sarrand*) 315
Code du divorce et de la séparation de corps (*Albin Curet*) 315
Des Droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint prédécédé, en droit romain et en droit français, (*Jules Brugairolles*). . 316
Le Droit coutumier contemporain. Du Contrat en faveur de tiers, son fonctionnement, ses applications actuelles (*Édouard Lambert*) . . . 316
Les Assurances. L'Art de s'assurer sur la vie (*Arsène Petit*). 317
Du Contrat d'édition en matière littéraire (*Gustave Lardeur*). 318

Droit commercial et industriel. Code des falsifications agricoles, industrielles et commerciales. Manipulations permises et sophistications (*J. Descloseaux*) 47

Histoire et bibliographie du droit. Geschichte der Quellen und Literatur des Römischen Rechts im früheren Mittelalter (*Dr Max Conrat*). 336
Recherches sur l'histoire du droit. Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle (*Ernest Nys*) 322
Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger (*E. Dramard*) 324
Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 14 octobre 1892 325

SCIENCES ET ARTS

Encyclopédie. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires 56, 432

Cours de philosophie. Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale, suivis de sujets de dissertations pour les classes de mathématiques élémentaires et de première-sciences (*P. Félix Thomas*) 385
Philosophie de poche, suivie de Le Grand Savant (*Jean Macé*). . . . 386

Psychologie. La Psychologie des idées-forces (*Alfred Fouillée*). . . 387
Le Problème spiritualiste. L'Existence de l'âme (*l'abbé H. Ceillier*) . . 389
Etudes scientifiques et religieuses. L'Ame ne diffère des corps que par une forme plus élevée. 390

Morale. Philosophie morale et politique. Études (*J.-E. Alaux*) 393
Ésotérisme et socialisme (*Alb. Jhouney*) 395

Métaphysique. La Causalité efficiente (*G.-L. Fonsegrive*). 390
La Recherche de l'unité (*E. de Roberty*). 391
L'Absolu et l'existence de Dieu (*E. Braun*) 392

L'Idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire. Conférences faites en Angleterre sur l'invitation des administrateurs de la fondation Hibbert (*le comte Goblet d'Alviella*) 339
La Religion (*André Lefèvre*) 233
Principios de metafisica. Cosmologia (*Dr D. Ant. Hernández y Fajarnés*) 392

Histoire de la philosophie. Histoire de la psychologie des Grecs (*A.-Ed. Chaignet*). V. Psychologie des successeurs de Plotin . 50
Les Devoirs, essai sur la morale de Cicéron (*Arthur Desjardins*). . . 396
L'Argument de saint Anselme, étude philosophique (*le P. Ragey*) . . 397
François Bacon (*Georges-L. Fonsegrive*) 399
J. Locke, sa vie et son œuvre (*Henri Marion*). 401
John Locke und die Schule von Cambridge (*Dr Freihern von Hertling*). 234
Les Doctrines philosophiques de Louvain et les congrégations romaines, 1834-1866. Une page d'histoire contemporaine (*Ad. Delvigne*) . . . 401
Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours (*le R. P. Gruber*), trad. de l'allem. par l'*abbé Ph. Mazoyer* 402
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* . . . 403
Friedrich Nietzsche (*Wilhelm Weigand*). 340
La Morale dans l'histoire. Étude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (*René Lavollée*) 425

Mélanges philosophiques. Le Crépuscule, propos du soir (*Maxime du Camp*). 238
Lettres sincères (*Christian de France*) 72
Quintessences féminines (*Édouard de Pompéry*). 53

Éducation et Enseignement. Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Rapport présenté par la commission de statistique à M. le ministre de l'instruction publique sur les résultats des laïcisations scolaires 428
Lo Stato e l' Insegnamento (*A. de Johannis*) 363
Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation. Organisation, méthode, qualités du professeur; appendice bibliographique (*l'abbé Ch. Dementhon*) 426

Sciences politiques et sociales. Introduction à l'étude de la science politique : essais et conférences (*Frederik Pollock*). Trad. française 235
Précis d'économie politique et morale (*G. de Molinari*) 29
Staatslexikon (*le Dr Adolf Bruder*) 38
Questions sociales et politiques (*Arthur Desjardins*) 237
Mon temps, rêve de sagesse (*Raoul Gloria*). 363
La France politique et sociale (année 1891) (*A. Hamon*) 176
Sophismes politiques de ce temps, étude critique sur les formes, les principes et les procédés de gouvernement (*Charles Benoist*) . . . 363
Appel à la bourgeoisie libérale (*Édouard Cohen*) 169
De la division du travail social (*Émile Durkheim*) 29
De la vie simple, étude sociale (*J. Émile Ivanouel*). 30
La Population, les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor (*Edouard Van der Smissen*). 30
Les Signes de la fin d'un monde (*J. du Valdor*). 32
Libre-échange et Protection (*Léon Poinsard*) 32
Socialismo y anarquismo. La Enciclica de Conditione opificum y los circulos de obreros catolicos (*le P. Antonio Vincent*) 34
La Sociedad civil cristiana segun la doctrina de la Iglesia romana (*Pierre Schumacher*) 34
El Estado y la reforma social (*Édouard Sanz y Escartin*) 34
Le Pape, les catholiques et la question sociale (*Léon Grégoire*). . . . 35
Le Cardinal Manning et son action sociale (*l'abbé J. Lemire*) 35
La Seconde Révolution française : Solution et dénouement pacifique de la question sociale ouvrière (*François Husson*) 35
Le Billet de banque productif d'intérêt et à lots par le crédit agricole (*le marquis Chappuis de Maubou*) 36
La Caisse générale d'épargne et de retraite sous la garantie de l'État belge et les habitations ouvrières (*Léon Meerens*) 36
Le Marché financier en 1892 (*Arthur Raffalovich*) 168
Les Principes rationnels de l'assurance ouvrière (*le Dr Schœnfeld*) . . 37
Les Fruits de la Révolution (*le comte Léo de Saint-Poncy*) 37
L'Évolution sociale (*Bernard-Lavergne*) 36

La Lutte des races (*Louis Gumplowicz*). 430
Les Luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives (*J. Novicow*). 430
La Providence dans les faits sociaux et la science sociale (*P. de Decker*). 37

Médecine. Généralités. Guide et questionnaire de tous les examens de médecine (doctorat, internat, externat (*le Dr Berton*) 211
Traité de médecine, sous la direction de *MM. Charcot, Bouchard et Brissaud*. T. IV, par *Ruault, Brissaud Legendre, Marfon, Netter*. T. V, par *A. Petit, Œttinger et Brault* 206
Guide militaire des étudiants, des médecins et pharmaciens de la réserve et de l'armée territoriale (*Petit et Collin*) 211
L'Année médicale, 15e année (1892). Résumé des progrès, etc., sous la direction du *Dr Bourneville* 212
Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive (*L. Bourdeau*). 197

Pathologie et physiologie médicale. La Pathologie des émotions. Études physiologiques et cliniques (*le Dr Féré*). 197
Des Phénomènes de synopsie (audition colorée) (*Th. Flournoy*) . . . 198
L'Idiotie, hérédité et dégénérescence mentale. Psychologie et éducation de l'idiot (*le Dr J. Voisin*) 198
De la Responsabilité criminelle (*le Dr Cabadé*). 199
Les Troubles de la marche dans les maladies nerveuses (*le Dr Blocq*). 199
Etat mental des hystériques. Les Stigmates mentaux (*le Dr P. Janet*) . 200
Les Troubles de la mémoire (*le Dr Sollier*). 200
Les Troubles du langage chez les aliénés (*le Dr Seglas*) 200
L'Embryologie générale (*L. Roule*). 201
Hypnotisme et double conscience, origine de leur étude et divers travaux sur des sujets analogues (*le prof. Azam*). 201
Hypnotisme et suggestion. Étude critique (*le prof. Wundt*). Trad. par *Keller* 202
L'Hypnotisme. Étude critique (*H. Nizet*) 203
La Nouvelle Théorie de la suggestion destinée à expliquer l'hypnotisme. Examen critique (*le R. P. Franco*). Trad. de l'italien par *Onclair* . . 203
Le Spiritisme dévoilé, ou les Faits spirites constatés et commentés (*Jeanniard du Dot*). 203
Traité des maladies du sang (*Labadie-Lagrave*) 206
Specielle diagnose der inneren Krankheiten in Handbuch für Aerzte und Studirende nach vorlesungen bearbeitet (*Dr W. von Leube*) . . 207
Lecciones de Patologia medica (*Dr M. A. Sanudo*) 207
Les Trois Livres de Jérôme Fracastor sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement. Trad. et notes du *Dr L. Meunier* . 196
Étude anatomo-pathologique et expérimentale des artérites secondaires aux maladies infectieuses (*le Dr L. Thérèse*). 208
Du Rôle de l'organisme dans la pathogénie de quelques maladies infectieuses (*le Dr R. Appert*) 208
Le « Bacterium coli » dans l'infection urinaire (*le Dr J. Renault*) . . 208
La Voix, le chant et la parole. Guide pratique de l'orateur et du chanteur (*Lennox Browne* et *Emil Behnke*). Trad. par *le Dr Garnault*. . 209
Des Perforations de la membrane de Schrapell (*le Dr Raoult*) 210
Guide de diagnostic gynécologique à l'usage des praticiens (*le Dr Berlin*) 210
De la Cataracte vulgaire (*le Dr Ferret*) 210
Détermination pratique de la réfraction oculaire (*le Dr Billot*). . . . 210

Hygiène. Encyclopédie d'hygiène sous la direction du *Dr J. Rochard*. 204
Cours d'hygiène (*le Dr Thoinot*). 205
L'Hygiène nouvelle dans la famille (*le Dr Cancalon*) 205
Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention (*le Dr Monin*). . . 205
Hygiène et traitement du diabète (*Dr Monin*). 205
Hygiène et salubrité de l'école, ou Traité d'hygiène scolaire (*le Dr Raoul Laffon*). 205
Les Maladies de la première enfance (premiers soins avant l'arrivée du médecin (*le Dr Jacquemet*). 205
Hygiène des enfants du premier âge (*Chamouin*) 205
Hygiène des fiancés (*le Dr J. Nattus*). 205
Le Recrutement et l'hygiène dans l'armée (*C. Boissonnet*) 109
L'Alimentation de l'homme et des animaux domestiques. T. I. La Nutrition animale (*Grandeau*). 205

Thérapeutique. La Thérapeutique suggestive et ses applications (*le Dr Cullerre*) 204
Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion (*Lloyd Tuckey*). Trad. de l'anglais par *le Dr J.-P. David* . . . 204
Thérapeutique physiologique du cœur (*le prof. Sée*) 207
Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie (Physiologie et thérapeutique) (*J. Chéron*). 207
Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicale (*Drs F. Terrier* et *Péraire*) 208
Manuel de la sage-femme et de la garde-malade (*le Dr Touvenaint*) . . 209
Le Nervosisme aux stations thermales (*les Drs Barbaud et Rouillard*) . 209
Trois Saisons à Hammam-Meskoutine. 1890-91-92 (*le Dr Piot*) 210
Manuel technique de massage (*le Dr Brousset*) 210
Technique d'électrothérapie (*les Drs Gautier et Labat*). T. I. 210
L'Inoculation préventive contre le choléra-morbus asiatique (*les Drs J. Ferran, Gimeno* et *Pauli*). Trad. par le *Dr Duhoureau* 211

Chirurgie. Petite Chirurgie de Jamain (*Drs F. Terrier et Péraire*) . . 208
Traité pratique de chirurgie d'armée (*Chauvel et Nimier*) 212

Pharmacie et pharmacologie. Manuel de pharmacie pratique. (*L. Dufour*) 209
L'Opium, ses abus (mangeurs et fumeurs d'opium, morphinomanes (*le Dr E. Martin*) 211
Les Kolas africains. Monog. chim., thérap. et pharm. (*le Dr Heckel*). . 211

Aviculture. Agriculture. La Protection des oiseaux (*Oustalet*) . 455
Le Matériel agricole moderne (*Alf. Tresca*). T. I. Instruments d'extérieur de ferme 242
Le Propriétaire planteur. Semer et planter. Traité pratique et économique du reboisement et des plantations des parcs et jardins (*Dr Cannon*) 54

Sciences physiques et mathématiques. Fisica empirico-matematica (*Juan Manuel Bellido Carbayo*). 340
Premiers Principes d'électricité industrielle (*Paul Janet*) 341
Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire (*P. Sauvage*). . . 364
Récréations mathématiques (*Édouard Lucas*). 545

Équitation. Écuyers et écuyères (*le baron de Vaux*) 242

Escrime. L'Escrime et le duel, méthode du fleuret et de l'épée (*le capitaine Robaglia*) 106

Art militaire. L'Invasion prochaine. Paris camp retranché, Bourges capitale. 104
La France armée. L'Officier et le soldat. 105
Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-71 (*le général von Verdy du Vernois*). Trad. de l'allemand par le capitaine *H. Monet*. 105
L'Armée allemande telle qu'elle est (*P. Pardiellan*). 105
Estudios de arte é historia militar; 1re partie : Politica de la guerra; 2e partie : Organizacion de los ejércitos (*Carlos Banus y Comas*) . . 106
Gran Tactica (*Carlos Banus y Comas*). 106
Estrategia (*Carlos Banus y Comas*) 106
Organizacion de los ejércitos de operaciones (*Carlos Banus y Comas*). 106
Exploracion, marchas, acantonamientos y vivaques, abastecimientos (*Carlos Banus y Comas*). 106
El Año militar español (*Estanislao Guiu y Marti*) 108
Estudios sobre nuestra artilleria de plaza (Tanteos de armamento) (*Joaquin de la Llave y Garcia*). 108

Beaux-arts. La France artistique et monumentale (*Henri Havard*) 416, 487
La Peinture en Europe. Le Musée national du Louvre (*G. Lafenestre et Eug. Richtenberger*) 417
Études d'art et d'histoire. L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin (*Henry Lemonnier*) 417
Les Artistes célèbres. Philippe et Jean-Baptiste de Champaigne (*A. Gazier*). 418
Les Artistes célèbres. Les Moreau (*Adrien Moureau*) 418
Les Artistes célèbres. Les Cochin (*S. Rocheblave*) 419

Le Dessin et la peinture (*Édouard Cuyer*). 420
La Porcelaine (*Georges Vogt.*) 420
La Céramique chinoise (*Ernest Grandidier*) 485
La Peinture espagnole (*Paul Lefort*). 420
Les Chefs-d'œuvre de l'art moderne ; son passé, son présent, son avenir, revue illustrée (*A. Pellissier*) 421
Propos artistiques accompagnés de commentaires (*Henri Vuagneux*) . 421
La Vie artistique, 2e série (*Gustave Geffroy*). 421
Impressions de Hollande. Petits Maîtres (*Édouard Estaunié*) 422
Charlet et son œuvre (*Armand Dayot*) 422
Un Peintre romantique, Théodore Chassériau (*Albert Chevillard*) . . 422
Les Artistes célèbres. Les Frères Van Ostade (*Marguerite Van de Wiele*). 423
Carpaccio, son temps et son œuvre (*P. Molmenti*) 423
Les Parures primitives (*Mme P. Cocheris*) 488

Industrie. Le Chauffage et les applications de la chaleur dans l'industrie et l'économie domestique (*Julien Lefèvre*) 268

Mélanges scientifiques. Leçons sur les origines de la science grecque (*Gaston Milhaud*) 342
Mes trucs (*Dicksonn*). 545
Pour amuser les petits, ou les Joujoux que l'on peut faire soi-même (*Tom Tit*) 505
La Vie à table à la fin du XIXe siècle (*Chatillon-Plessis*) 497
Le Pain et la viande (*J. de Brevans* 268
Les Jouets, histoire, fabrication (*Léo Claretie*) 493

BELLES-LETTRES

Grammaire et linguistique. Grammaire latine (*le R. P. Dom R. Boussion* 365
Cours d'exercices et de thèmes latins, disposés dans l'ordre de la grammaire latine simplifiée (*le R. P. Dom R. Boussion*) 546
Le Tretté de la grammère françoèze (*Louis Meigret*) mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von *Wendelin Foerster* 141
Omaha and Ponka letters (*James Owen Dorsey*). 455

Folklore, proverbes. Contributions au folklore de la Belgique (*Alfred Harou*) 455
Sentences et proverbes (*P. Soullié*). 243
L'Esprit de tout le monde, compilé par *Lorédan Larchey*. Riposteurs. 457

Poésie française. Les Trophées (*José-Maria de Hérédia*) 110
Les Heures calmes (*F.-E. Adam*) 112
Le Cœur (*Charles Fuster*). 113
Les Souffrances (*Pierre-A. François*) 115
La Chanson de la Bretagne (*Anatole Le Braz*). 115
Le Peuple (*Henri Bossanne*) 116
Chansons et poésies (*Joseph Fuchs*) 117
Chansons gauloises (*Joseph Fuchs*). 117
Poésies et Théâtre (*Louis Germain*) 118
Les Récréations poétiques (*le R. P. A. Marc*). 119
Le Nouvel Isaïe (*Alexandre Weill*). 120
Rimes d'automne (*Charles Maire*) 121
Les Chimériques (*Louis Malosse*) 122
Poèmes chrétiens et français. 124
Les Solitudes (*Georges de Tollemonde*) 125
Égérie (*Edmond Aubé*). 126
Chats et Nouveaux Chats (*Alfred Ruffin*) 126
Au Ciel, poème (*Jean Casier*) 126
Le Livre du Jugement. Hymne III. De la Rédemption (*Alber Jhouney*). 127
Le Jardin secret (*Henri Rouger*) 127
Panthéon (*Émile Fix*). 128
L'Ame vibrante (*Achille Magnier*) 124

Poésie étrangère. La Musa latina en Montserrat. Antologia de poetas latinos de los siglos XVI y XVII (*Jaime Collell*). 247
Colombo, poema (*Manoel de Araujo Porto-Alegre*) 344

Walter von der Vogelweide mit einer Auswahl aus Minnesang und Spruchdictung (*Otto Güntter*) 247
Perceval (*Wolfram d'Eschenbach*) trad. par *Alphonse Grandmont* . . 245
Hartmann von Aue; Wolfram von Eschenbach und Gottfried von Strassburg. Eine Auswahl aus dem höfischen Epos (*Dr K. Marold*) . 246

Théâtre français et étranger. Sophocle. Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone, nouvelle trad. en vers (*Louis Richard*). 123
Sophonisbe (*Jean de Mairet*) mit Einleitung und Anmerkungen von *Karl Vollmöller*. 456
Tarcisius, ou le Martyr de l'Eucharistie (*E. D.*) 119
Louis XVII, drame en trois tableaux, en vers (*le R. P. V. Delaporte*) . 119
Six opérettes nouvelles pour collèges et pensionnats (*Aug. Thibault*) . 169
La Dorotea, action en prose (*Lope de Vega Carpio*) trad. par *C.-B. Dumaine* 433
Haustheater (Théâtre de famille) (*Benedix*). Scènes choisies, annotées par *G. Hartmann* 456

Romans, contes et nouvelles. Le Bestiaire (*Camille Lemonnier*) 289
Les Mondains (*Hugues Le Roux*) 290
Complice (*Mme E. Caro*) 291
L'Anarchiste (*Jane de la Vaudère*) 293
La Pédale humanitaire (*Jean Drault*) 294
? (*lord Palmerston*) 294
Une Langue (*Paul Lheureux*). 295
Nuit tombante (*Léonce de Larmandie*) 295
Tintin (*Gennevraye*) 296
L'Homme de glace (*Paul Ponsolle*) 296
Vathek (*Beckford*) 298
Esclavage (*du Campfranc*) 299
Le Médecin de Madame (*le Dr Gérard*) 299
Bagatelles (Pequeñeces) (*le P. Luis Coloma*) 300
Le Docteur Pascal (*Émile Zola*) 304
Les Meyffren (*André Sylvabel*) 14
Les Rois (*Jules Lemaître*). 5
Cœur d'or (*Mme Chéron de la Bruyère*) 22
La Femme de mon fils (*Danielle d'Arthez*) 20
Ames blanches (*William Ritter*). 11
Les Enfances Roland (*le baron d'Avril*) 268
Égoïsme et misère (*Jules Jeannin*). 38
Déçue (*Jacques Fréhel*). 13
Amour de mère (*M. du Campfranc*) 22
Trop mondaine (*Mme Jules Samson*) 18
Athanase Cocardeau l'apostat (*J. Rosier*) 21
Les Confessions de Théroigne de Méricourt (*Ferdinand de Strobl-Ravesberg*. 24
A la pointe de la plume (*Paul Pionis*) 26
Nouvelles militaires (*Amédée Delorme*) 26
Le Mirage (*Louis Énault*). 16
Castelvautour (*Charles Buet*) 23
Daniel Levar (*Mary Floran*). 19
Les Dessous de l'histoire (*le marquis A. de Sainte-Aulaire*). 25
La Maison du loup (*Stanley Weyman*), trad. de *Mme Marie Dronsart* . 23
Cœur de sceptique (*Henri Ardel*) 15
Vingt ans plus tard (*Georges du Vallon*). 22
Les Cousins de Normandie (*Charles d'Héricault*). 24
Le Saut du loup (*Jules Rolland*) 27
Le Chemin qui monte (*Augustin Filon*). 17
Les Drames de l'Irlande (*Lucien Thomin*). 22
Charité (*Pierre Maël*) 16
La Maison du Quai-Planté (*Alfred Bonsergent*) 18
La Vie privée de Michel Teissier (*Édouard Rod*). 8
Contes antiques (*Ch. Normand*). 491
Cœurs de marins (*le baron Deslandes*) 490

Ouvrages pour la jeunesse. Journal de la jeunesse 503
Le Magasin pittoresque. 504
Musée des familles 503
Saint-Nicolas 503

Mon Journal 504
Le Petit Français illustré. 504
Le Musée des enfants. 505
Le Musée des jeunes filles 505
Le Grand Napoléon des petits enfans (*Job et J. de Marthold*) 505
La Famille Fenouillard (*Christophe*) 506
Douze noëls anciens harmonisés (*P. Busschart*). 507
La Légende du grand saint Nicolas 506
Nos petits aïeux (*Ferdinand Bac*) 506
Imagerie artistique. Images enfantines 506
Les Animaux joyeux (*Marie de Bosguérard*) 507
Artistes en herbes (*Marie de Bosguérard*) 507
L'Ange de la maison (*Marie de Bosguérard*) 507
La Nuit de Noël de Betty (*Marie de Bosguérard*) 507
Les Amis de Kate (*Marie de Bosguérard*) 507
Catherine, Catherinette et Catarina (*Arsène Alexandre*). 508
Trois héros (*Aimé Giron*). 507
Spectacles enfantins (*Albert Cim*) 508
La Fleur du soleil (*Marie de Bosguérard*) 507
Bric-à-Brac (*Caran d'Ache*) 508
L'Anneau de César (*Alfred Rambeau*). 489
P'tit Bonhomme (*Jules Verne*) 490
Une Lieue de dentelle (*Aimé Giron*) 494
Une Française au pôle Nord (*Pierre Maël*). 508
Les Voyages merveilleux de Lazare Poban, Marseillais (*Eugène Mouton*). 509
Alexandre Vorzof (*Mme de Nanteuil*) 514
Les Tribulations de Nicolas Mender (*Danielle d'Arthez*) 513
A travers le Sahara (*G. Demage*) 514
Aventures surprenantes de Robinson Crusoé (*Daniel de Foë*) 492
L'Ane des Korrigans (*Alfred Quesnay de Beaurepaire*). 495
Mémoires d'un éléphant blanc (*Judith Gautier*) 491
Les Filles du clown (Rita) (*Marie Delorme*). 514
Chez Mlle Hortense (*Marie Delorme*) 514
Droit chemin (*S. Blandy*). 515
Moulin Fliquette (*A. Robida*). 515
L'Exil d'Henriette (*Roger Liquier*). 515
Le Robinson de la forêt russe (*Mme Katchoulkoff*), adapté du russe par *L. de Golschmann* et *E. Jaubert*. 499
Mes Amis et moi (*Albert Cim*) 516
Miss Fantaisie (*A. Verley*) 516
Les Orphelins bernois (*Mme Jeanne Cazin*). 516
Le Creux du rocher (*Mme de Witt, née Guizot*) 516
Sable-Plage (*Mme J. Malassez*) 517
L'Orphelin. Nouvelles villageoises (*Urbain Olivier*). 490
Mon petit frère (*Mme Julie de Monceau*). 517
Voyage à la mer (*Mme G. Mesureur*) 517
Geneviève Delmas (*Th. Bentzon*) 510
Fables pour les petits (*Félix Dumont*) 517
Futurs chevaliers (*N. Balleyguier*). 489
Le Tambour-major Flambardin (*Jacques Lemaire*). 497
En bouteille. A travers l'Atlantique (*Ernest d'Hervilly*) 498
Perdus dans l'espace (*Théodore Cahu*) 501
Récits de terroir (*le Mis de Cherville*) 497
Aventures d'un ourson russe (*A. Sliviltzki*), trad. du russe par *Léon Goldschmann* et *Ernest Jaubert*). 499
Le Roi des Pampas (*André-Valdès*) 510
Le Testament d'un marin (*Alexis Muenier*) 501
Rose et Rosette (*B. Vadier*). 512
Un Château où l'on s'amuse (*A. Gennevraye*). 513
Les Contes blancs (*Mme Marie Barbier*) 510
Légendes de Notre-Dame de Paris (*Pauline de Grandpré*) 495
Les Mille et un Contes pour la jeunesse (*Vicomtesse de Pitray*) . . . 500
Les Enfants de Louisette (*Marie Miallier*) 497
Les Bûcherons du Jolimetz (*Sixte Delorme*). 501
Miss Linotte (*Jacques Lermont*). 493
Une Vaillante (*Émile Pech*) 494
Une héroïne de seize ans (*Joseph Maranze*) 498
Seule à treize ans (*Ernest d'Hervilly*). 498

Les Millions du petit Jean (*Louis Mainard*) 494
Les Miettes de la science (*Gaston Bonnefont*). 492
Les Trois du Midi (*Edgar Monteil*). 492
Notre pays de France. Voyage de famille (Région des Cévennes) (*Édouard Labesse et H. Pierret*). 495
L'Héritage de l'oncle Archignac (*Ed. Diaz*). 500
La Famille « Incassable » (*F. Marcevaux*) 501
Journal d'un petit Parisien pendant le siège 1870-1871 (*Edm. Pascal*). 500
Les Enfants de Cigarette (*Théodore Cahu*). 518
Aimé pour son bon cœur (*Éva Gatouil*). 518
La Plage de Wimereux (*Mme Noémi Balleyguier*) 518
Les Proverbes en action (*Marie de Bosguérard*). 501

Epistolaires et polygraphes. Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées par *Henri Cochin* 144
Lectures choisies de Chateaubriand, avec notice et commentaire par *Georges Pellissier* 171
Œuvres complètes de Victor Hugo. Depuis l'exil. — Les Quatre Vents de l'esprit. — Torquemada. — Les Burgraves. — Victor Hugo raconté par lui-même 74

Littérature française, histoire et critique. Études littéraires sur le XVIe siècle (*Pierre Gauthiez*). 547
La Littérature française au XVIIe siècle (*J.-B. Stiernet*) 436
Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. Lectures et esquisses (*Paul Morillot*) 171
Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle (*Mgr Freppel*). 250
La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny. (*E. Roy*). 142
Les Grands Écrivains français. — Lesage (*Eugène Lintilhac*) 457
Voltaire. Études critiques (*Edme Champion*) 345
Essais de littérature contemporaine (*Georges Pellissier*) 348

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et Critique. Euripide et l'esprit de son théâtre (*Paul Decharme*) . . . 248
Les Latins (*Édouard Goumy*) 546
L'Éloquence et la littérature chrétiennes : Des origines à la fin du XVIIIe siècle (*Fr. Bournand*) 434
Les Littératures étrangères. Italie-Espagne. Histoire littéraire; notices biographiques et critiques; morceaux choisis (*H. Dietz*) 59
Écrivains modernes de l'Angleterre (*Émile Montégut*) 58
Esquisses littéraires (*Émile Montégut*) 530

HISTOIRE

Géographie. La Terre, les mers et les continents. Géographie physique, géologie et minéralogie (*Fernand Priem*) 240
Nouveau Dictionnaire de géographie universelle (*Vivien de Saint-Martin et Rousselet*) 62
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader*) 63
Résumé de géographie physique et historique (*le colonel Niox*). . . . 213
La Géographie dans les chaires de l'Université (*Maurice Viguier*). . . 214
Les Alpes françaises. Les Montagnes, les eaux, les glaciers, les phénomènes de l'atmosphère (*Albert Falsan*) 253
Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale (*B. Auerbach*) . . 216
La Kabylie du Jurjura. Races berbères (*Jules Liorel*). 223

Voyages. Généralités. France et Europe. A travers le monde. Diverses curiosités (*Xavier Marmier*) 368
Le Tour du Monde 502
Les Grandes Voyageuses (*Mme Marie Dronsart*) 508
La France pittoresque. Région du nord. Histoire et géographie des provinces d'Ile-de-France, Champagne, Flandre, Artois, Picardie et Normandie (*A. M. G.*). 215
Les Étapes d'un touriste en France. Paris, promenades dans les vingt arrondissements (*Alexis Martin*) 145
Les Étapes d'un touriste en France. Les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc (*Léon Trébuchet*). 215
Vingt jours sur les côtes de l'Océan. De la Loire à la Gironde (*Constant de Tours*) 216

La Méditerranée pittoresque (*Pierre de Loubeau*) 486
Carlsbad (*J. Hardmeyer*) 217
Le Chemin de fer de Glion à Naye (*Ed. Lullin*) 217
Le Chemin de fer électrique et à crémaillère du mont Salève (Haute-Savoie) près Genève (*Ed. Lullin*) 217
Morat, trad. de l'allemand par *Louis Gauthey*. 218
A travers l'Oberland bernois (*Fréd. Ebersold*). 218
En Tyrol. Paysages, mœurs, histoire, légendes (*Maurice Grandjean*). . 218
A travers les Alpes autrichiennes (*M. Grandjean*) 500
Le pays des Magyars. Voyage en Hongrie (*A. Chevalier*) 499
Ospedaletti près San Remo (Riviera di Ponente (*R. Adler*) 218
Chez nos amis de Russie (*J. de Beauregard*) 219

Asie et Afrique. Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens (*le R. P. Jullien*) 219
Jérusalem et les sanctuaires de la Judée (*Augustin Albouy*). 496
L'Orient qui s'en va. Égypte, Palestine. Syrie. Constantinople. Notes de voyage (*Lucien Trotignon*) 220
A travers l'Arménie russe (*Mme B. Chantre*) 487
Aux Indes et en Australie dans le yacht le « Sunbeam » (*lady Brassey*). 512
Algérie et Tunisie. Récits de voyage et études (*Alfred Baraudon*) . . 221
Feuilles de route en Tunisie (*Léo Claretie*) 221
Vingt jours en Tunisie, retour en France par Biskra et Constantine (*Charles Lallemand*) 222
Mission Binger. France noire (Côte d'Ivoire et Soudan) (*Marcel Monnier*) 493
La Route du lac Tchad, du Loango au Chari (*Jean Dybowski*). . . . 224
Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique (*Ariste Excoffon*) 225
La vie au continent noir (*Félix Dubois*). 509

Amérique et Océanie. Autour de Chicago. Notes sur les États-Unis (*G. Sauvin*). 64
Le Mexique (*Gaston Routier*). 226
Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885-1886-1887). Le Mexique (*le R. P. Charles Croonenberghs*) 227
Rio-Hacha et les Indiens Goajires (*H. Candelier*) 229
Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises (*le R. P. Bertrand Cothonay*) 228
Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française (1887-1891) (*Henri Coudreau*) 487
Au pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890) (*le Dr M.-A. Legrand*) 229

Histoire ancienne. Histoire narrative et descriptive de la Grèce ancienne (*Ch. Seignobos*) 458
Les Sources de Tacite dans les Histoires et dans les Annales (*Philippe Fabia*) 531

Histoire universelle, du moyen âge et moderne. Sémites et Aryens (*Charles Picard*) 334
A travers l'histoire, épisodes et récits dramatiques de l'histoire européenne (*Charles Guyon*) 173
Histoire de l'Europe et de la France depuis 395 jusqu'en 1270 (*F. Correard*) 75
Charlemagne et l'Empire carolingien (*Henri Martin*) 496
La Diplomatie au temps de Machiavel (*de Maulde-la-Clavière*). . . . 438
Précis de l'histoire de l'Europe et de la France de 1610 à 1789. Sommaires, récits, lectures (*Denis Blanchet*) 173
Histoire contemporaine de 1789 à 1889 (*T. Toussenel et E. Darsy*) . . 76
L'Europe et l'avènement du second Empire (*G. Rothan*). 150
L'Europe politique en 1892. Gouvernement. Parlement. Presse (*Léon Sentupéry*). 1er et 2e fasc. : L'Allemagne. L'Andorre. L'Autriche-Hongrie. La Belgique. 66

Histoire de l'Église. La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther (*Félix Rocquain*). I. La Théocratie. Apogée du pouvoir pontifical 254
L'Église et les campagnes au moyen âge (*Gustave-A. Prévost*). . . . 155
Leone X e sua politica, secundo documenti e carteggi inediti, di *Francesco Nitti*. 458

Les Chevaliers de Rhodes et de Malte. (Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*P.-A. Farochon*) 511

Hagiographie. Biographies ecclésiastiques. Selecta Martyrum Acta ad usum studiosae juventutis adnotata. (Bibliothèque des classiques latins et grecs, publiés sous la direction de *Mgr Gaume.*) T. IV. 65
Cardinal Johannes Dominici, O. Pr., 1357-1419. Ein reformatorenbild aus der Zeit des grossen Schisma, gezeichnet von *P. Augustin Rösler* 437
Les Saints, confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus (*Fréd. Rouvier S. J.*) 488
Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron, de la Société de Marie. Étude historique et religieuse (*le R. P. A. Monfat*) 230

Questions du jour. La Franc-Maçonnerie et le Panama (*Un patriote*) 365
Les Coulisses de l'anarchie (*Flor O'Squarr*) 77
L'Église et la France nouvelle (*l'abbé Henry Bolo*) 174
Pressant appel du clergé à l'épiscopat sur la situation religieuse. . . 269
La France aux Français ! (*E. Marchand*) 174
Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine, adressé à S. M. l'empereur et roi Guillaume II (*E. Waldleufel*) 175
La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises (*Un missionnaire*) 175
La Question religieuse en Orient et l'Union des Eglises (*le R. P. P. Michel*). 454
Le Mouvement africain en 1892 (*Paul Combes*) 224

Histoire de France. Les Grands Historiens du moyen âge. Notices et extraits d'après les meilleurs textes avec des notes grammaticales, historiques et explicatives et un glossaire détaillé (*L. Constans*) . . 366
Les Origines de l'ancienne France (*Jacques Flach*). xe et xie siècles, II. Les Origines communales. La Féodalité et la chevalerie 153
Vie de Bouchard le Vénérable, comte de Vendôme, de Corbeil, de Melun et de Paris (xe et xie siècles) (*Eudes de Saint-Maur*), publiée avec une introduction par *Charles Bourel de la Roncière*. 459
Henri IV et son temps (*l'abbé Jousset*) 511
Leçons d'histoire de France depuis Henri IV jusqu'à nos jours (*F. Royé*) 175
Études et leçons sur la Révolution française (*F.-A. Aulard*) 440
Mémoires de Chaumette sur la révolution du 10 août 1792, avec une introd. et des notes par *F.-A. Aulard*. 176
Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, 5 octobre 1789 — 2 septembre 1792, corrigé et annoté par Louis XVIII. Introd. par *Imbert de Saint-Amand* 535
Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande, publiés pour la Société d'histoire contemporaine 162
18 fructidor. Documents pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Victor Pierre* 441
Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par *le duc d'Audiffret-Pasquier*, t. Ier, 1789-1810; t. II, 1812-1814 533
Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. II. 1809. Le Second Mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance (*Albert Vandal*. 147
1815 (*Henry Houssaye*). La Première Restauration. Le Retour de l'Ile d'Elbe. Les Cent-Jours 445
Souvenirs d'Alexis de Tocqueville, publiés par *le comte de Tocqueville*. 148
Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866, publiés par son petit-fils, *Claude de Barante*, t. II et III 444
Petits Mémoires du xixe siècle (*Philibert Audebrand*) 172
Les Dernières Heures d'une monarchie (*Fernand de Montréal*) . . . 151
Voyage en zigzags à travers l'opportunisme (1892). Lettres d'un libre diseur à M. Carnot (*L. Bertrand*) 77
La Mission de la France (*Mgr Ricard*) 496

Histoire religieuse, civile et politique. Nos aïeux (*Raoul Postel*) 366
Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté, de 1682 à 1705, publiés par *Léon Mention* 367
Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden (*Ludwig Huberti*). Ier Buch : Die Friedensordnungen in Frankreich . . . 350

Histoire de la population française (*Lucien Schœne*) 31
La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV (*Gaston Maugras*) 146
La Finance d'autrefois (*Émile Paz* et *Louis Gratien*) 367
Nos adieux à la vieille Sorbonne (*Oct. Gréard*) 351
La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIVe au XVIIIe siècle (*Alfred Franklin*). Le Café, le thé et le chocolat. — Les Chirurgiens 68
Les Médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789 (*le Dr Faidherbe*). 195
Les Compaignons de l'office de cirurgie et barberie de Tholoze en 1517 (*le Dr Pifteau*) 195

Histoire diplomatique. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et aux ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Naples et Parme (*Joseph Reinach*) 258

Histoire militaire. L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans (*Boucher de Molandon* et *le Bon Adalbert de Beaucorps*) 257
Mémoires de l'adjudant général Jean Landrieux, chef d'état-major de la cavalerie de l'armée d'Italie, chargé du bureau secret (1795-1797), avec une introd. biographique et historique par *Léonce Grasilier*. T. Ier (Bergame-Brescia) 100
Études sommaires des campagnes d'un siècle (1797-1806) (*le capitaine Charles Romagny*) 104
Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire. 99
Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire. 98
Mémoires du général Radet, d'après ses papiers personnels et les archives de l'État (*A. Combier*) 356

Histoire de la guerre de 1870-71. Les Origines de la guerre de 1870 (*Charles de Larivière*). 104
Souvenirs de guerre, 1870-71 (*le colonel Henri de Ponchalon*) 101
Le Général de Sonis, les volontaires de l'Ouest et le drapeau du Sacré-Cœur (*Henri Derély*) 102
Deflandre et Sonis, 1870 (*Amédée Delorme*). 102
Casquettes blanches et Croix-Rouge. Souvenirs de 1870. Coulmiers, Faverolles, Loigny. L'Ambulance (*le baron de Maricourt*). 103
Sans armée, 1870-71. Souvenirs d'un capitaine (*le commandant Kanappe*). 103
Le Condottiere Giuseppe Garibaldi (*A.-C. de la Rive*) 76
Souvenirs d'un Garibaldien. Campagne de 1870-1871. imité de l'italien d'après Achille Bizzoni, par *René de Maricourt* 77

Histoire marine et coloniale. La marine française (*Maurice Loir*) 485
Origines de l'Inde française. Jân Begum (Mme Dupleix) (*M. I. Guët*) . . 368
La France et ses colonies au XIXe siècle (*Ernest. Lalanne*) 536
Impressions coloniales (1868-1892). Étude comparative de colonisation *Charles Cerisier*) 537
La France au pays noir (*Louis d'Étampes*) 365
L'Algérie et la Tunisie à travers les âges (*Alexandre Boutroue*) . . . 222

Histoire locale. La Normandie monumentale et pittoresque . . . 69
Armorique et Bretagne. Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes publiées de 1873 à 1892, revues et complètement transformées (*René Kerviler*) 448
Les Commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et Vilaine, en 1793-1794 (*Th. Lemas*) 262
Les Petites Écoles de charité à Châteaudun (*l'abbé P.-M. Renard*) . . 177
Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790) (*A. Estignard*) 156
L'abbé Georgel et la Réorganisation du culte dans les Vosges (1802-1813) (*l'abbé Ch. Chapelier*) 460
Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800 (*A. Douarche*) 260

Histoire étrangère. Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reli-

quien in Deutschland während der zweiten Halfte des Mittelalters (*Stephan Beissel*) 173
Histoire de la Prusse depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa (*Véron*). 538
Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429 (*L. Jarry*). 257
The Wars of York and Lancaster (1450-1485), arranged and edited by *Edith Thompson* 460
Histoire du règne de Marie Stuart (*Martin Philippson*). T. II. et III. . 158
L'Angleterre devant ses alliés. 1793-1814 (*Paul Cottin*) 270
History of the Church in England, from the beginning of the Christian era to the accession of Henry VIII (*Mary H. Allies*) 368
Englands öffentliche Schulen von der Reformation bis zum Gegenwart (*A. Zimmermann*) 271
Mathias Corvinus, König von Ungarn (1458-1490), auf Grund archivalischer Forschungen bearbeitet (*Dr Wilhelm Fraknói*). 266
La Civilisation florentine du XIIIe au XVIe siècle (*F.-T. Perrens*) . . . 270
La Question italienne. Période de 1814 à 1860. Aperçus d'histoire politique et diplomatique (*G. Giacometti*). 540
La Turquie et l'hellénisme contemporain (*Victor Bérard*) 541
Histoire de l'islamisme et de l'empire ottoman (*L. de la Garde de Dieu*). 270
Les Explorations des Portugais antérieures à la découverte d'Amérique (*J.-P. de Oliveira Martins*). Trad. de l'espagnol par *A. Boutroue*. . 229
Johns Hopkins University Studies in historical and political science. 450
Studies in history, economics and public law, éditées par la Faculté des sciences politiques de Columbia College 453
Annuar of American historical association for 1890 454
L'Église catholique et la liberté aux États-Unis (*le vicomte de Meaux*) . 360

Biographie générale. Souverains, hommes d'État, hommes d'Église (*Charles Benoist*) 272
Biographies du XIXe siècle 158
Dix grands chrétiens de nos jours (*J.-M. Villefranche*) 158
Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique (*L. Dupriez*) 140

Biographies françaises. Histoire généalogique des Tardieu (*Ambroise Tardieu*) 361
Les Généraux morts pour la patrie, 1792-1871, notices biographiques (*Jacques Charavay*). 1re série, 1792-1804 101
Nos Aumôniers militaires (*François Cournand*) 454
Le Génie de Jeanne d'Arc (*Maurice La Chesnais*) 109
Le Connétable de Lesdiguières (*Ch. Dufayard*) 353
Histoire de Soulavie (naturaliste, diplomate, historien) (*A. Mazon*) . . 159
Un curé de campagne de l'ancien régime (1770-1891) (*Ph. Torreilles*) . 461
Madame Mère (Napoleonis Mater), essai historique (*le baron Larrey*) . 160
Le Maréchal Ney, 1815 (*Henri Welschinger*). 263
Marie-Amélie et la cour des Tuileries (*Imbert de Saint-Amand*) . . . 264
Marie-Amélie et la duchesse d'Orléans (*le même*) 264
Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration (*Edmond Géraud*). Fragments de Journal intime, publié par *Maurice Albert* . . 446
Lamennais. Étude d'histoire politique et religieuse (*E. Spuller*) . . . 163
Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres (*Kathleen O'Meara*) 177
Berryer, sa vie et ses œuvres (*G. Lecanuet*) 165
Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. 272
Edmond et Charles Tulasne (*le Dr E. Dufresne*). 196

Biographies étrangères. Ignaz von Döllinger. Erinnerungen (*Luise von Kobell*) 71
Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre (*L. Nemours-Godré*) 369

Archéologie. La Sépulture dolménique de Mareuil-lez-Meaux (Seine-et-Marne) et ses constructeurs (*Émile Petitot*) 543

Archives. Archevêché de Bordeaux. Inventaire sommaire des archives antérieures à 1790 (*le chanoine E. Allain*) 358

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAM (F.-E.) 112
ADAMS (Herbert B.) 451
ADLER (R.) 218
ALAUX (J.-E.) 393
ALBERT (Maurice). 446
ALBOUY (Augustin) 496
ALDEN (Emund K.) 452
ALEXANDRE (Arsène) 508
ALLAIN (le chanoine E.). 358
ALLIES (Mary H.) 368
ANDRÉ-VALDÈS 510
ANGOULÊME (duchesse D') 535
ANGULO (Juan Perez). 43
APPERT (le Dr R.) 208
APPLEGARTH 451
ARAUJO PORTO-ALEGRE (Manoel DE). 344
ARDEL (Henri) 15
ARTHEZ (Danielle D'). . . . 20, 513
AUBÉ (Edmond) 126
AUBRY (J.-B.) 40
AUDEBRAND (Philibert) 172
AUDIFFRET-PASQUIER (le duc D') . . 533
AUERBACH (B.) 216
AUGUSTIN (saint) 523
AULARD (F.-A.). 176, 440
AVRIL (le baron D') 268
AZAM (le prof.) 201
BAC (Ferdinand) 506
BALLEYGUIER (Mme Noémi) . . 489, 518
BANUS Y COMAS (Carlos). 106
BARANTE (baron DE) 444
BARAUDON (Alfred) 221
BARBAUD (le Dr) 209
BARBIER (Mme Marie). 510
BÄUMKER (Dr Clemens) 72
BEAUCORPS (le baron Adalbert DE) . 257
BEAUREGARD (J. DE) 219
BEAUREGARD-WEEKS (M.) 450
BEAUREPAIRE (Alfred QUESNAY DE). 495
BECKFORD. 298
BEHNKE (Emil). 209
BEISSEL (Stephan). 173
BELLIDO-CARBAYO (Juan-Manuel). . 340
BENEDIX 456
BENOIST (Charles) 272, 363
BENTLAY (Arthur F.). 453
BENTZON (Th.) 510
BÉRARD (Victor) 541
BERLIN (le Dr) 210
BERNARD-LAVERGNE 36
BERTHIER (le R. P.) 49
BERTON (le Dr). 211
BERTRAND (L.) 77
BESSONIES (l'abbé G. DE) 528
BIERBAUM (P.-F.) 231
BILLOT (le Dr) 210
BISCHOP (Cortlandt F.). 454
BLACK (WILLIAM) 459
BLANCHET (Denis). 173
BLANDY (S.) 515
BLOCQ (le Dr) 199
BOILEAU (l'abbé J.-M) 330
BOISSONNET (C.) 109
BOLO (l'abbé Henry) 174, 333, 424, 521
BONNEFONT (Gaston) 492
BONNOT (Art.) 409
BONSERGENT (Alfred). 18
BORGEAUD (Charles) 236
BOSGUÉRARD (Marie DE) . . 501, 507
BOSSANNE (Henri) 116
BOUCHAGE (le P. F.) 519
BOUCHARD 206
BOUCHER DE MOLANDON 257
BOUÉ (l'abbé A.) 524
BOULART (le gal baron) 98
BOURDEAU (L.). 197
BOUREL DE LA RONCIÈRE (Charles) . 459
BOURNAND (François) . . . 434, 454
BOURNEVILLE (le Dr) 212
BOUSSION (le R. P. Dom R.) . 365, 546
BOUTROUE (Alexandre) . . . 222, 229
BRASSEVIN (A.). 408
BRASSEY (Lady). 512
BRAULT 206
BRAUN (E.) 392
BRAUNSBERGER (Otto). 271
BREVANS (J. DE) 268
BRISSAUD. 206
BROUSSET (le Dr) 210
BRUDER (Adolf) 38
BRUGAIROLLES (Jules) 316
BRUGSCH (Heinrich) 327
BUET (Charles) 23
BUSSCHAERT (P.) 507
CABADÉ (le Dr) 199
CABROL (le R. P. Dom Fernand) . 333
CAHU (Théodore). 501, 518
CAMP (Maxime DU) 238
CAMPFRANC (M. DU) 22, 299
CANCALON (le Dr). 205
CANDELIER (H.). 229
CANDELLIER (l'abbé) 332
CANNON (D.). 54
CARAN D'ACHE 508
CARO (Mme E.) 291
CASIER (Jean) 126
CAZIN (Mme Jeanne) 516
CEILLIER (l'abbé H.). 389
CERISIER (Charles) 537
CHAIGNET (A.-Ed.). 50

Champion (Edme). 345
Chantre (Mme B.). 487
Chapelier (Ch.). 460
Chappuis de Maubou (le mis) . . . 36
Charavay (Jacques). 101
Charcot 206
Chateaubriand (de) 171
Chamouin 205
Chatillon-Plessis 497
Chaumette 176
Chauvel 212
Chéron (J.). 207
Chéron de la Bruyère (Mme). . . 22
Cherville (Mis de) 497
Chevalier (A.) 499
Chevalier (Ulysse) 137
Chevillard (Albert). 422
Chrétien (Alfred) 321
Christophe 506
Cim (Albert) 508, 516
Cimbali (Eduardo) 324
Claretie (Léo) 221, 493
Cocheris (Mme P.) 488
Cochin (Henri) 144
Cohen (Édouard). 169
Colin (C.-J.-A.) 134
Collell (Jaime) 247
Collin (le Dr) 211
Coloma (le P. Luis) 300
Combes (Paul) 224
Combier (A.) 356
Cone Bissell (Edwin) 135
Conrat (Dr Max) 336
Constans (L.). 366
Constans (S.) 523
Constant de Tours 216
Corréard (F.). 75
Cothonay (le R. P. Bertrand) . . 228
Cottin (Paul) 270
Coudreau (Henri). 487
Croonenberghs (Charles) 227
Cullère (le Dr) 204
Curet (Albin) 315
Cuyer (Édouard). 420
Darboy (Mgr) 407
Darmesteter (James) 331
Darsy (E.) 76
David (le Dr J.-P.) 204
Dayot (Armand) 422
Decharme (Paul) 248
Decker (P. de) 37
Delaporte (le R. P.) . . . 119, 408
Dellard (le gal baron) 99
Delorme (Amédée) 26, 102
Delorme (Marie) 514
Delorme (Sixte) 501
Delvigne (Ad.). 401
Demage (G.). 514
Dementhon (l'abbé Ch.) 426
Denys l'Aréopagite (saint) . . . 407
Derély (Henri) 102
Desclozeaux (J.) 47
Desjardins (Arthur) . . . 237, 396
Deslandes (baron) 490
Dessailly (l'abbé) 326
Diaz (E.) 500
Dicksonn. 545
Dietz (H.) 59
Douarche (A.). 260
Dramard (E.) 325
Drault (Jean). 294
Dronsart (Mme Marie) . . . 23, 508
Dubois (Félix). 509
Dufayard (Ch.) 353
Dufour (L.) 209
Dufresne (le Dr E.) 196
Duguit (Léon). 320
Duhoureau (le Dr). 211
Dumaine (C.-B.) 433
Dumont (Félix). 517
Dupriez (L.). 140
Durkheim (Émile). 29
Dybowski (Jean) 224
Ebersold (Fréd.) 218
Elbel (P.-B.) 231
Enault (Louis) 16
Eschenbach (Wolfram d'). . . . 245
Estampes (Louis). 365
Estaunié (Édouard). 422
Estignard (A.). 156
Études de Saint-Maur 459
Excoffon (Ariste) 225
Fabia (Philippe) 531
Faidherbe (le Dr) 195
Falsan (Albert) 253
Farochon (P.-A.) 511
Féré (le Dr). 197
Ferran (le Dr) 211
Ferret (le Dr). 210
Ferrière (Émile). 131
Fillion (L.-Cl.), ... 329
Filon (Augustin). 17
Fix (Émile). 128
Flach (Jacques) 153
Floran (Mary) 19
Flournoy (Th.). 198
Foë (Daniel de) 492
Foerster (Wendelin) 141
Fonsegrive (Georges-L.) . . 390, 399
Fouillée (Alfred) 387
Fraknói (Wilhem). 266
France (Christian de) 72
Franco (le R.-P.). 203
François (Pierre-A.) 115
François de Sales (saint) 405
Franklin (Alfred). 68
Fréhel (Jacques). 13
Freppel (Mgr). 250
Frins (le R. P.) 48
Fuchs (Joseph) 117
Fuster (Charles) 113
Garnault (le Dr) 209
Gatouil (Eva). 518
Gaume (Mgr) 65
Gauthey (Louis) 218
Gauthier (le Dr) 210
Gauthier (Judith) 491
Gauthiez (Pierre). 547
Gazier (A.). 418
Gebhardt (Oscar von) 38
Geffroy (Gustave) 421
Gennevraye (A.) 296, 513
Gérard (le Dr). 299
Géraud (Edmond) 446
Germain (Louis) 118
Giacometti (G.) 540

Gimeno (le Dr) 211
Giron (Aimé) 494, 507
Glard (Isidore) 323
Gloria (Raoul) 363
Goblet d'Aviella (le cte). 339
Gould (E.-R.-L.) 452
Goumy (Édouard). 546
Grandeau 205
Grandidier (Ernest). 485
Grandjean (Maurice) 218, 500
Grandmont (Alphonse) 245
Grandpré (Pauline de). 495
Grasilier (Léonce) 100
Gratien (Louis) 367
Gréard (Oct.) 351
Grégoire (Léon) 35
Grospellier (le R. P. Alexandre) . 137
Gruber (le R. P.) 402
Guers (le chanoine E.). 411
Guet (M.-I.) 368
Guillermin (l'abbé J.) 414
Guillouard (L.) 313
Gumplowicz (Louis) 430
Güntter (Otto) 247
Guyon (Charles) 173
Hamon (A.). 176
Hardmeyer (J.) 217
Harnach (Adolf) 38
Haroc (Alfred) 455
Hartmann (G.). 456
Havard (Henri) 416, 487
Heckel (le Dr). 211
Hérédia (José-Maria de) 110
Héricault (Charles d') 24
Hernandez y Fajarnès (D. Ant.). . 392
Hertling (Dr Freihern von) . . . 234
Hetzenauer (le P. M.) 526
Hervilly (Ernest d') 498
Hoberg (Gottfried) 329
Houssaye (Henry) 445
Huberti (Ludwig) 350
Huc (Théophile) 314
Hugo (Victor) 74
Hurter (H.). 135
Husson (François) 35
Imbart-Latour (J.) 139
Imbert de Saint-Amand. . . 264, 535
Ingle (Edward). 452
Ivanouel (J.-Émile) 30
Jacob (G.) 136
Jacquemet (le Dr). 205
Jacques (le R. P. Jules). 525
Jamain 208
Janet (Paul) 341
Janet (le Dr P.) 200
Jarry (L.) 257
Jeanniard du Dot. 203
Jeannin (Jules) 38
Jeanroy (le P. Vincent) 528
Jhering (R. von) 313
Jhouney (Alber) 127, 395
Job 505
Johannis (A. de) 363
Jousset (abbé). 511
Jullien (le R. P.). 219
Kanappe (le comt) 103
Katchoulkoff (Mme). 499
Keller 202
Kerviler (René) 448
Knabenbauer (J.). 331
Kobell (Luise von) 71
Labadie-Lagrave. 206
Labesse (Édouard) 495
Laborde (le P. J.-E.) 415
La Chesnais (Maurice) 109
Lafenestre (G.) 417
Laffon (le Dr Raoul) 205
La Garde de Dieu (L. de) 270
Lalanne (Ernest). 536
La Llave y Garcia (Joaquin de) . 108
Lallemand (Charles) 222
Lambert Édouard) 316
Landrieux (Jean). 100
Larat (le Dr) 210
Larchey (Lorédan) 457
Lardeur (Gustave) 318
La Rive (A.-C. de) 76
Larivière (Charles de). 104
Larmandie (Léonce de). 295
La Rochefoucault (la ctesse Arthur de) 526
La Roncière (Charles Bourel de) . 459
Larrey (le baron) 160
Laurent (le R. P.) 523
La Vaudère (Jeanne de) 293
Lavollée (René). 425
Le Blanc d'Amboxne (Prosper) . . 129
Le Braz (Anatole) 115
Lecanuet (G.) 165
Lefèvre (André). 233
Lefèvre (Julien) 268
Lefort (Paul). 420
Legendre 206
Legrand (le Dr M.-A.). 229
Lemaire (Jacques) 497
Lemaître (Jules). 5
Lemas (Th.) 262
Lemire (l'abbé J.) 35
Lemonnier (Camille) 289
Lemonnier (Henry) 417
Lennox-Browne 209
Léon XIII 529
Lermont (Jacques) 493
Le Rocharet (Michel) 72
Le Roux (Hugues) 290
Leube (Dr W. von) 207
Lheureux (Paul) 295
Lintilhac (Eugène) 457
Liorel (Jules). 223
Liquier (Roger) 515
Lloyd Tuckey. 204
Lods (Adolphe) 39, 40
Loir (Maurice) 485
Lope de Vega Carpio 433
Loubeau (Pierre de) 486
Lucas (Édouard). 545
Lullin (Ed.) 217
Macé (Jean) 386
Maël (Pierre) 16, 508
Magnier (Achille) 124
Mainard (Louis) 494
Maire (Charles) 121
Mairet (Jean de) 456
Malassez (Mme J.) 517
Malosse (Louis) 122
Maranze (Joseph 498

Marc (le R. P. A.) 119
Marcevaux (F.) 501
Marchand (E.). 174
Marfon 206
Maricourt (le baron de) . . 77, 103
Marion (Henri) 401
Marmier (Xavier). 368
Marold (K.) 246
Marthold (J. de) 505
Marti (Estanislao Guiu y). 108
Martin (Alexis) 145
Martin (le Dr). 211
Martin (Henri) 496
Martins (J.-P. de Oliveira) . . . 229
Maubou (le Mte Chappuis (de). . . 36
Maugras (Gaston) 146
Maulde-la-Clairière (de) 438
Mazon A.) 159
Mazoyer (Ph.) . . . 402, 412, 507
Meaux le Vte de). 360
Meerens (Léon) 36
Meignan (le cardinal) 331
Meigret (Louis) 141
Mention (Léon) 367
Mermillod (le cardinal) . . 137, 406
Meschler (le P.) 412
Mesureur (Mme G.) 517
Meulenaere (O de) 313
Meuni r (Dr L.) 196
Miallier (Marie) 497
Michel (F.-I.) 527
Michel (le R. P. P.). 454
Milhaud (Gaston). 342
Molinari (G. de) 29
Molmenti 423
Monceau (Mme Julie de). 517
Monet (H.) 105
Monfat (le R. P. A.). 230
Monin (le Dr) 205
Monnier (Marcel). 493
Montégut (Émile). 58, 530
Monteil (Edgar) 492
Montréal (Fernand de) 151
Morillot (Paul) 171
Mortier (le P. D.-A.) 527
Moulin (Michelot) 162
Moureau. 418
Mouton (Eugène). 509
Muenier (Alexis) 501
Müller (Rev. Michaël). 232
Nachbaur (Paul) 322
Nanteuil (Mme de) 514
Nattus (le Dr J.) 205
Nelly Francesco) 144
Nemours-Godré (L.). 369
Netter (le Dr). 200, 206
Nilles (Nicolao) 138
Nimier 212
Niox (le colonel) 213
Nitti (Francesco) 458
Nizet (H.) 203
Normand (Ch.). 491
Novicow (J.) 430
Nys (Ernest) 322
Œttinger 206
Olivier (Urbain) 490
Ollivier (Athanase). 132
O'Meara (Kathleen) 177
Onclair 203
O'Squarr (Flor) 77
Oustalet. 455
Owen Dorsey (James) 455
Pailler (l'abbé J.) 411
Palmerston (lord) 294
Pardiellan (P.) 105
Pascal (Edm.) 500
Pasquier (le chancelier) 533
Pauli (le Dr) 211
Paz (Emile). 367
Pech (Emile) 494
Pellissier (A.) 421
Pellissier (Georges) . . . 171, 348
Péraire 208
Perrens (F.-T 270
Perujo (Niceto-Alonzo). 43
Petit (A.) 206
Petit (Arsène). 317
Petit (le Dr) 211
Petitot (Emile) 543
Philippson (Martin) 158
Picard (Charles) 334
Pierre (Eugène) 318
Pierre (Victor) 441
Pierret (H.). 495
Pifteau (le Dr) 195
Pillon (F.). 403
Pionis (Paul) 26
Piot (le Dr). 210
Pitray (Vtesse de) 500
Poinsard (Léon) 32
Pollock (Frederic) 235
Pompéry (Edouard de) 53
Ponchalon (le colonel Henri de . 101
Ponsolle (Paul) 296
Postel (Raoul) 366
Poulain (le P. Aug.) 362
Prévot (le P. André) 527
Prévost (Gustave-A.) 155
Priem (Fernand) 240
Quesnay de Beaurepaire (Alfred) . 495
Radet (le général) 356
Raffalovich 168
Raffl (P. Friederich) 328
Ragey (le R. P.) 335, 397
Rambaud (Alfred). 489
Rambaud (Prosper) 311, 312
Raoult (le Dr). 210
Reinach (Joseph). 258
Renard (l'abbé P.-M.) 177
Renault (Dr J.) 208
Revon (Michel) 322
Ricard (Mgr) 496
Richard (Louis) 123
Richtenberger (Eug.) 417
Ritter (William). 11
Robaglia (le capitaine). 106
Roberty (E. de) 391
Robida (A.) 515
Robiou (Félix) 130
Rochard (le Dr J.) 204
Rocheblave (S.) 419
Rocquain)Félix) 254
Rod Edouard) 8
Roger (l'abbé L) 522
Rolland (Jules) 27
Romagny (le capitaine Charles). . 104